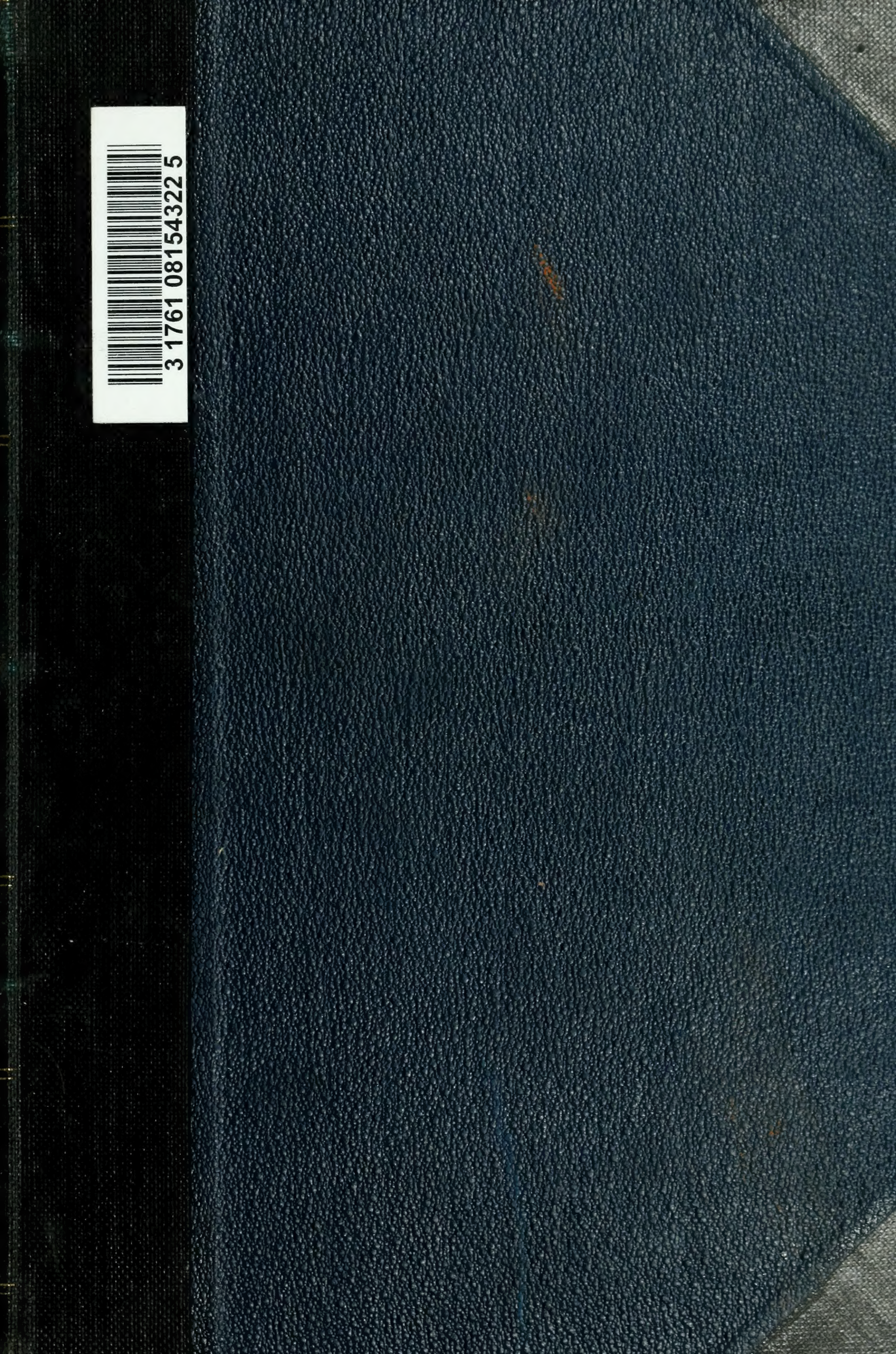
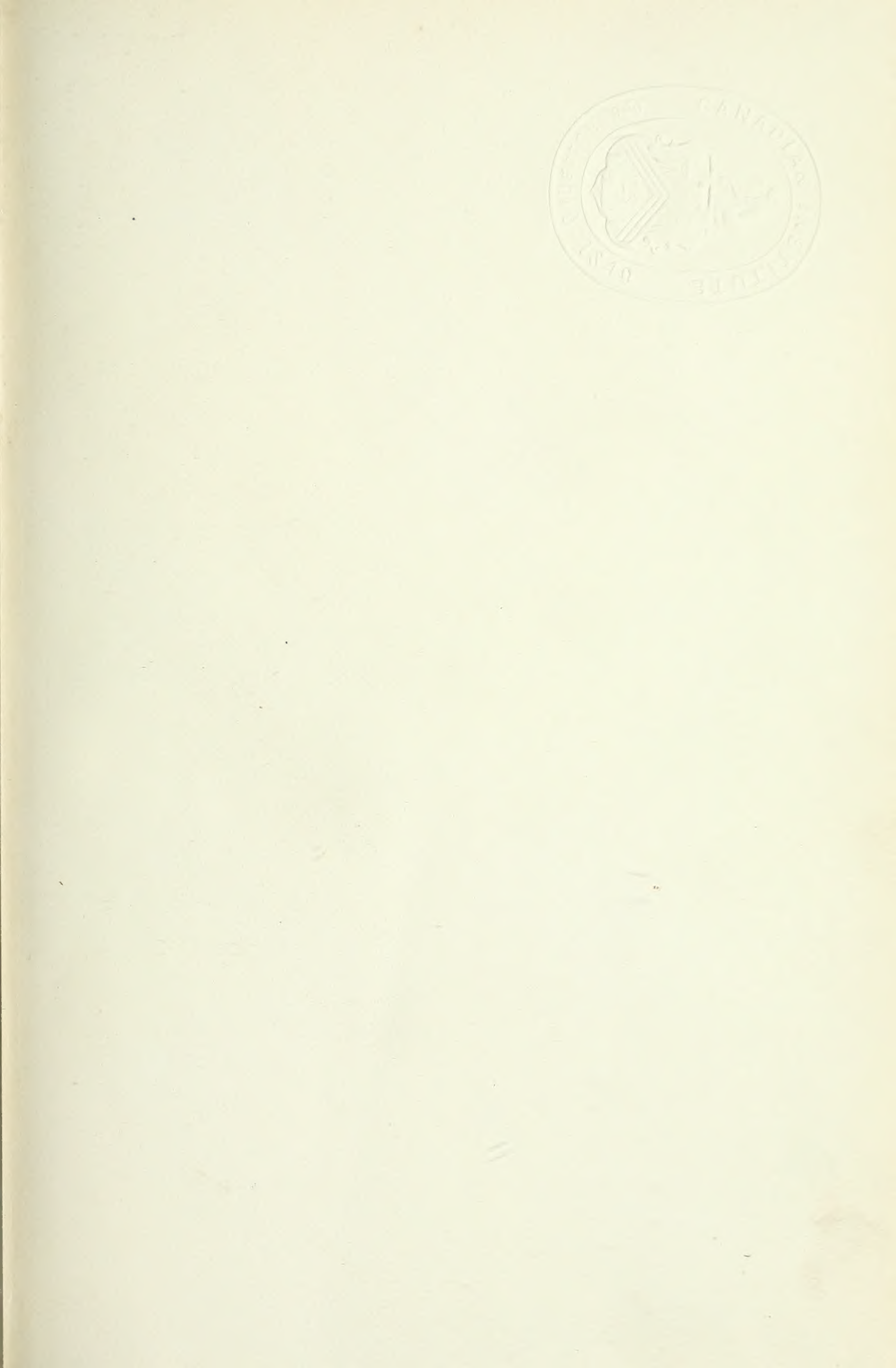
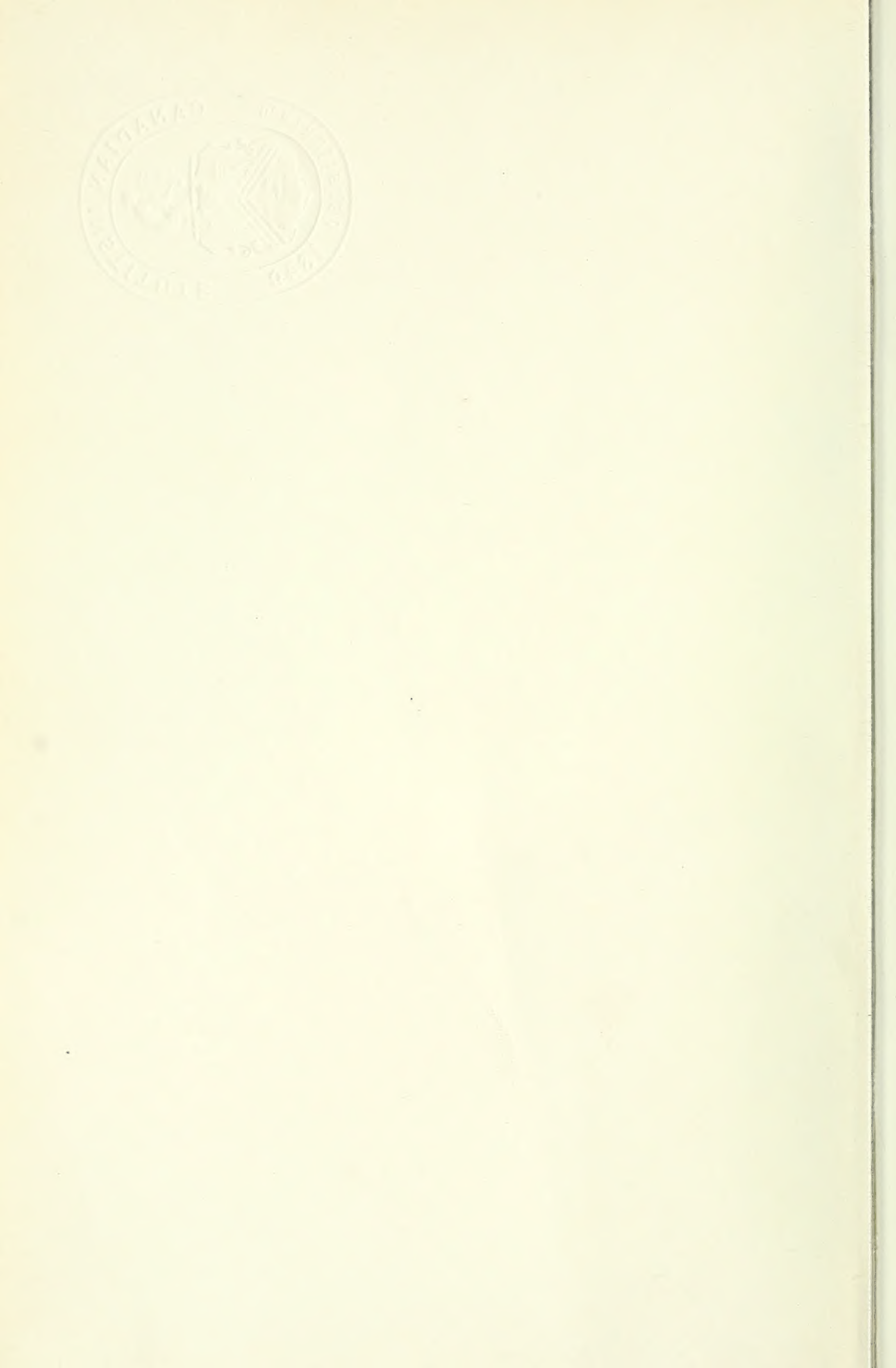

3 1761 08154322 5





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

IER SEMESTRE DE 1911

Trente-Deuxième Année. — Tome Cinquante-Cinquième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE

ROUBAIX

Section de la Société de Géographie de Lille

(*Reconnue d'utilité publique*).

CONGRÈS NATIONAL

DES

SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

XXXme SESSION

ROUBAIX

29 JUILLET – 5 AOUT 1911

sous la présidence

du Prince Roland BONAPARTE

Membre de l'Institut.

PROGRAMME DES QUESTIONS SOUMISES AU CONGRÈS

MONSIEUR,

En sollicitant l'honneur de recevoir le CONGRÈS NATIONAL des Sociétés Françaises de Géographie et sociétés assimilées, nous avons assumé une responsabilité dont nous sentons toute l'importance.

Nous venons réclamer votre concours sous forme d'adhésions et communications qui seront reçues avec reconnaissance.

A titre de simple indication, et sans vouloir entraver en rien votre initiative, nous prenons la liberté de vous signaler quelques sujets d'étude qui nous paraissent susceptibles d'intéresser le Congrès.

I

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Géographie physique.

Océanographie. — Les courants marins. Les pêcheries.

Hydrographie. — Le régime des fleuves et des rivières. Les inondations. La question du boisement et du reboisement. L'alimentation des villes en eau.

Glaciologie. — Glaciers anciens. Glaciers actuels : observations, levés et mesures.

Morphologie. — Les formes du relief et leur évolution. Dislocations et tremblements de terre. Volcans. Les formes des côtes et leur évolution.

Géographie économique et humaine.

Les grandes voies de communication. — Canaux interocéaniques. Canaux maritimes. Voies ferrées des Alpes.

Les phénomènes de migration et d'émigration.

II

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES

Géographie locale. — Monographies régionales. Monographies communales. Les cadres géographiques des études régionales. Les « régions » françaises comme circonscriptions administratives.

Géographie économique. — Étude d'un groupe industriel, d'un marché, d'un port, d'une industrie à domicile.

Études coloniales. La pénétration française en Afrique : voies ferrées actuelles et projetées, voies fluviales (Niger et Congo).

Avenir de nos colonies africaines au point de vue de la production des matières premières textiles. Les colonies en tant que débouchés pour nos industries. La main-d'œuvre coloniale. Le recrutement militaire des indigènes.

Études commerciales. Les voies ferrées ; relations directes à établir entre différentes régions. Les voies fluviales et les canaux. L'amélioration et l'outillage des ports : la marine marchande. Les intérêts français en Orient, au Maroc, dans l'Amérique du Sud. Diffusion de la langue française dans le monde.

Géographie humaine. — Recensements et statistiques.

La population. Étude précise des faits de dépopulation. Agglomérations urbaines.

La propriété foncière. Etudier, en s'appuyant sur des exemples, des chiffres et des cartes, la distribution et l'évolution de ses différentes formes dans leur rapport avec des causes géographiques. Même recherche précise sur les modes d'exploitation du sol.

Tel est le programme que nous soumettons à vos méditations en exprimant l'espoir que vous ne nous refuserez pas le concours de votre compétence et de votre activité pour étudier quelques-uns des points qu'il comporte.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Les Président et Vice-Président de la Commission Scientifique,
Albert MERCHIER,
Albert DEMANGEON.

Le Président de la Société de Géographie de Roubaix,
Charles DROULERS,
Docteur en droit.

Le Secrétaire-Général,
Jules CLÉTY.

Le Secrétaire-Adjoint,
Paul BOURDARIE.

NOTA. — Les travaux devront être inédits. Ils seront reçus jusqu'au 1er Juillet, terme de rigueur.

Roubaix, le 15 Janvier 1911.
160, Boulevard de Reims.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 29 Décembre 1910.

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président.

La séance est ouverte à 8 heures et demie.

Prennent place au Bureau : MM. Miniscloux, Dupont, Cantineau, Godin, De Jaeghere et Van Troostenberghe.

Excusés : MM. Vaillant, Petit-Leduc et Albert Despretz.

Le procès-verbal de l'Assemblée générale du 29 Octobre est adopté.

Nomination d'un Président de Commission. — Dans sa réunion du 8 Novembre, la Commission des Fêtes a élu comme Président M. Prosper Ravet, en remplacement de M. Beaufort, décédé.

Adhésions nouvelles. — Depuis la dernière Assemblée générale, nous avons eu le plaisir d'inscrire 41 nouveaux sociétaires. Leurs noms figurent à la suite du présent procès-verbal.

Distinctions. — M. le Docteur Dupont, de Tourcoing, a reçu du Gouvernement Belge, la croix civique de 1re classe, la plus haute récompense accordée aux étrangers pour services rendus aux Belges.

M. Pfister, Professeur à la Sorbonne, Membre correspondant de notre Société, a été promu officier de la Légion d'Honneur.

Nécrologie. — Nous avons le regret d'enregistrer le décès des Sociétaires suivants : MM. Edmond Bailleux, Emile Rossignol, Léon Rouzé, Paul Le Blan, le Général Prévot et Humbert-Delobel.

Nous venons d'apprendre la mort de M. le Docteur Gonzague Eustache, ancien doyen de la Faculté de Médecine de l'Université catholique.

M. le Docteur Eustache, entré dans notre Société en 1884, avait remplacé au Comité d'Études M. Robin, le 25 juillet 1899. Il n'avait quitté ces fonctions qu'en Décembre 1907 au moment de son départ pour Paris. Ses collègues, reconnaissants des services rendus, l'avaient nommé Membre Correspondant, le 3 Avril 1908. Il nous avait donné plusieurs conférences très intéressantes.

Nous ne pouvons passer sous silence la mort de l'un de nos conférenciers les plus distingués, le Lieutenant-Colonel Moll, tué à Drijelé, dans l'Ouadaï, le 9 Novembre dernier.

Nous adressons nos plus sincères condoléances aux familles ainsi éprouvées.

Conférences. — Depuis la dernière Assemblée générale, nous avons eu le plaisir d'entendre les conférences suivantes :

31 Octobre. — M. José Barreto. — *Le Portugal.*

6 Novembre. — M. A. Merchier. — *Le Brésil.*

13 Novembre. — M. Potez. — *Montreuil-sur-Mer.*

17 Novembre. — Abbé J. Coupé. — *Souvenirs de Bavière.*

24 Novembre. — Comte Maurice de Périgny. — *Au Nord du Japon.*

1er Décembre. — Abbé G. Decroo. — *La Perse.*

4 Décembre. — M. E. Salone. — *La langue française en Amérique.*

15 Décembre. — M. Octave Justice. — *Le Roussillon et la Cerdagne française.*

22 Décembre. — M. Elie Blondel. — *L'Art et les Industries indigènes en Tunisie.*

Concours. — La Société de Géographie de Lille a créé un nouveau concours ayant pour objet la *Géographie historique de la Région du Nord.* Il est divisé en cinq parties :

1° Dresser le catalogue raisonné des cartes anciennes de la région, manuscrites ou imprimées.

2° Étudier dans les territoires ayant formé les départements du Nord et du Pas-de-Calais, la géographie ecclésiastique depuis les origines jusqu'en 1559.

3° Même étude depuis 1559 jusqu'à nos jours.

4° Étudier, pour ces mêmes territoires, la géographie politique, administrative, judiciaire et financière, depuis les origines jusqu'à la réunion à la France au XVIIe siècle.

5° Même étude depuis cette époque jusqu'à l'organisation actuelle.

Les manuscrits devront être remis au plus tard le 30 juin 1913. Il pourra être attribué un prix de 500 francs au meilleur travail dans chacune des 5 catégories.

Le programme détaillé est déposé au Secrétariat.

Prix Paul Crepy. — Le sujet de ce concours pour 1911 est *Le Massif Central.*

Livres offerts comme prix. — Nous annoncions dans le dernier procès-verbal l'envoi de deux volumes par M. le Ministre du Commerce ; nous avons, depuis, reçu quatre volumes de M. le Ministre de l'Instruction publique et un de M. le Ministre des Colonies.

Congrès. — Un Congrès archéologique et historique se tiendra à Malines du 5 au 11 Août 1911. Le programme en est déposé à notre Secrétariat, où l'on peut se faire inscrire.

Hommage à M. Gosselet. — Le Comité a été heureux de participer à la souscription ouverte par la Société des Sciences de Lille et la Société géologique du Nord pour offrir à M. Gosselet (Membre de notre Société sous le N° 8 et Membre de notre Comité d'Études depuis 1880), une médaille en or frappée à son effigie.

Souscriptions. — M. le Président annonce que deux listes de souscriptions sont déposées au Secrétariat, l'une pour l'érection à Brive d'un monument au Lieutenant-Colonel Germain ; l'autre pour l'érection à Tunis d'un monument à Philippe Thomas.

Bibliothèque. — Nous avons reçu pour notre Bibliothèque les ouvrages suivants, dons de leurs auteurs :

Vingt-cinq années de politique coloniale, par Henri Mager ;

Ceylan, par M. Delaporte ;

L'Enseignement en Chypre, du même auteur ;

Le Japon moderne, par M. Ludovic Naudeau ;

Des remercîments ont été adresés aux donateurs.

Communication. — M. De Jaeghere nous donne ensuite le récit de son dernier voyage en Bretagne qui, pour notre plus grand plaisir, offre presque les proportions d'une conférence.

EXCURSION SUR LES CÔTES DE BRETAGNE

Par M. Paul De Jaeghere,

Membre du Comité d'Etudes.

Mes chers Collègues,

Je n'ai aucune prétention au titre de conférencier : ce n'est donc pas à proprement parler une conférence sur la Bretagne que j'ai l'intention de vous faire, cela dépasserait d'ailleurs et mes moyens et le cadre de cette causerie.

Dans l'espoir que mon exemple sera suivi, j'ai cru devoir répondre au vœu quelquefois formulé devant vous, que les membres de la Société de Géographie vinssent faire à leurs collègues le récit des excursions qu'ils ont pu faire pendant leurs vacances : C'est là ma seule excuse d'être aujourd'hui à cette place que d'autres occuperaient certainement mieux que moi.

C'est donc un des vôtres qui vient simplement vous lire ses notes de voyage, accompagnées de quelques réflexions toutes personnelles et qui réclame de vous la plus grande indulgence.

Nous parcourrons, si vous le voulez bien, le littoral de l'Atlantique, depuis Quiberon jusqu'à Brest, puis nous jetterons un rapide coup d'œil sur les côtes bretonnes baignées par la Manche.

La Bretagne, du moins dans la partie qui nous intéresse, est peut-être, de toute la France, une des régions les moins bien connues. Cela est probablement dû aux difficultés que l'on rencontre dans les

moyens de communications et à l'absence complète de ces grands caravansérails, casinos, music-halls et autres établissements du même genre qui se disputent la faveur du public. Sur les côtes de Bretagne, rien de tout cela : c'est la nature dans toute sa splendeur qui vous captive et qui vous charme.

Me rappelant les légendes rapportées par les romanciers de la Bretagne et chantées par ses bardes, j'étais attiré vers cette contrée, où tout, il me semblait, devait tenir du merveilleux ; d'un autre côté, quelques amis, amoureux des hautes cimes, me déconseillaient ce voyage : j'étais donc assez perplexe et j'avoue que, dans le début de cette excursion, j'étais plutôt deçu. Il est certain que les monts d'Arrhée ou les Montagnes Noires ne peuvent supporter la comparaison avec les cimes orgueilleuses que l'on rencontre en Suisse ou dans le Dauphiné ; la campagne bretonne elle-même, à part quelques jolies vallées bien connues des artistes, ne varie guère de ce que nous connaissons dans notre région, mais si, ne craignant pas la fatigue et décidé à se contenter d'une hospitalité souvent rudimentaire, on s'avance au milieu des rochers dont sont hérissées les côtes de Bretagne, on jouit d'un coup d'œil merveilleux.

Le grand inconvénient dans ce voyage, à cause de l'étendue et des sinuosités de la côte, c'est qu'il est impossible d'établir quelque part un quartier général d'où l'on puisse rayonner, il faut toujours aller de l'avant, souvent revenir sur ses pas pour reprendre une autre direction, aussi est-il plutôt à conseiller de le faire en automobile qu'en chemin de fer.

Partis de Paris à 9 h. 10 du soir, nous arrivâmes à Auray à 6 h. du matin. Notre premier soin fut de frêter une voiture et de nous faire conduire immédiatement à Ste-Anne, le pèlerinage célèbre. C'était le 25 juillet, veille de la fête et nous espérions rencontrer en route quelques pittoresques costumes, ce en quoi nous ne fûmes pas déçus. De toute part affluaient déjà les pèlerins et il nous fut donné d'admirer une jolie variété de costumes et de coiffes du pays, celles-ci variant en Bretagne, à peu près dans chaque localité. Les femmes avaient revêtu leurs plus beaux atours et l'on pouvait juger de la fortune de chacune d'elles à la quantité de jupons qu'elle portait. Les hommes comme les femmes revêtent une sorte de gilet brodé, aux couleurs éclatantes, mais à part un mendiant, rencontré sur la route, ils ont abandonné le port si pittoresque de la culotte.

De l'église même où l'on vénère la Madone, il y a peu de choses à

dire : c'est un beau monument, mais de construction moderne. En face de l'église, dans une vaste prairie, se trouve la « Scala sancta », reproduction de la Scala de Rome et qu'ici comme à Rome, les pèlerins gravissent à genoux. C'est du haut de la chapelle qui surmonte la Scala que la bénédiction est donnée aux fidèles assemblés.

En retournant vers Auray, nous voyons sur notre gauche le « Champ des Martyrs ». Là furent fusillés en août 1795, les Vendéens, qui, avec l'aide des Anglais, tentèrent de débarquer près de Quiberon. Leurs ossements, restés sur place, furent recueillis en 1814 et déposés dans une crypte, au-dessus de laquelle fut édifiée en 1823 une chapelle confiée à la garde des Sœurs de la Sagesse : ce sont ces sœurs qui dirigent l'école des sourdes-muettes que l'on voit à proximité dans les bâtiments appelés « la Chartreuse d'Auray ».

En attendant le train qui doit nous conduire à Plouharnel, il nous est loisible d'admirer encore les costumes si pittoresques des pèlerins se rendant à Ste-Anne.

De Plouharnel, par un petit chemin de fer départemental, nous nous rendons à Carnac-Plage.

Il n'aurait certainement pas eu le don, ce petit chemin de fer, que nous aurons l'occasion d'emprunter, lui ou ses semblables, plusieurs fois encore pendant notre voyage, de plaire à l'écrivain éminent et si délicat qu'est Pierre Loti : il lui eût certainement reproché de gâter le paysage ; et pourtant que de sîtes charmants resteraient sans lui inconnus de la plupart des touristes !

Pour nous qui rêvons une connaissance plus approfondie et un développement toujours plus grand de notre beau pays, soyons reconnaissants à ce mode de locomotion des facilités de transport qu'il nous offre, de la vie et du bien-être qu'il répand dans ces contrées plus difficilement accessibles et soyons-lui indulgents s'il nous enlève un peu de pittoresque.

La grève de Carnac n'offre rien de bien curieux ; c'est une jolie plage de sable fin ; à quelque cent mètres de nous se trouve l'endroit où débarqua l'armée vendéenne. Car, contrairement à l'opinion généralement accréditée, ce ne fut pas à Quiberon même qu'eut lieu ce débarquement ; il eût fallu passer sous le feu du fort de Penthièvre et ensuite il eût suffi d'une poignée d'hommes sur l'étroite bande de terre qui relie la presqu'île au continent pour s'opposer au passage de l'armée royaliste.

Il y eut à ce moment de beaux actes de courage accomplis, celui-ci

entre autres dont le souvenir est conservé dans un des bas-reliefs du monument élevé dans la chapelle de l'ossuaire de Ste-Anne et digne des anciens Romains dont il rappelle le respect pour la foi jurée : l'armée vendéenne venait de débarquer et était faite prisonnière ; les vaisseaux anglais, qui l'avaient amenée, continuaient de cribler de leurs projectiles l'armée républicaine : un jeune gentilhomme s'offrit alors pour aller porter aux vaisseaux anglais, l'ordre de cesser le feu. Il gagna donc à la nage le vaisseau le plus rapproché, donna l'ordre d'arrêter les hostilités, et malgré les instances des Anglais, qui voulaient le retenir, invoquant le serment qu'il avait fait de retourner se constituer prisonnier, il revint à terre reprendre son rang au milieu des captifs et fut fusillé, avec ses compagnons quelques jours après.

La seule chose intéressante à Carnac, ce sont les fameux alignements mégalithiques, derniers vestiges de la domination gauloise, sur l'origine desquels les avis sont partagés : notre après-midi est consacrée à leur visite.

Dans ce but nous gagnons une petite éminence surmontée d'une chapelle en ruines dont l'accès est d'ailleurs interdit. Dans ces dernières années, des fouilles ont été entreprises sous ce monticule : on y trouva des armes, des bijoux, des poteries gallo-romaines (1) et des sépultures que l'on voit encore : à ce que disent les gens du pays, ce monticule ne serait même formé que de sépultures recouvertes, par le temps, d'une couche d'humus.

A travers la lande, nous nous dirigeons vers le plus important des alignements, celui de Kerlescan. Les menhirs y sont peut-être moins nombreux (579) que dans les deux autres, mais sont beaucoup plus imposants par leur taille qui dépasse parfois la hauteur de deux hommes.

En remontant vers le Nord, nous rencontrons un second alignement, celui de Kermaria (1.982 menhirs), puis un troisième, celui de Ménec (1.169 menhirs) dont la longueur est de 1.167 mètres. Celui-ci offre cette particularité, que les pierres sortant à peine de terre au début, montrent à l'extrémité du champ, des menhirs à peu près de la même importance que ceux de Kerlescan, ce qui semblerait confirmer l'opinion que ces alignements étaient des cimetières gaulois, les tombes des chefs occupant le haut de la lande.

---

(1) Ces différents objets forment un petit musée dont la garde est confiée à l'instituteur de Carnac.

Près d'une ferme qui se trouve à proximité, nous remarquons quelques pierres plates plantées en rond et semblant plutôt former clôture : c'est ce que l'on appelle un cromlec.

Nous traversons en retournant à notre hôtel le village même de Carnac : l'église assez curieuse possède un joli portail dont le fronton a été découpé dans des pierres mégalithiques.

Nous aurions pu nous rendre de Carnac à Locmariaquer, admirer d'autres alignements, d'autres dolmens et la fameuse « table des marchands » dolmen de 26 mètres de long, qui, frappé de la foudre, gît maintenant sur la lande brisé en deux pièces ; mais, malgré la poésie que certaines personnes y trouvent, ces pierres ne parviennent pas à nous retenir plus longtemps dans ces lieux et nous retournons vers Plouharnel pour prendre le train qui doit nous conduire à Quiberon.



CARNAC. — LES ALIGNEMENTS.

Nous passons sur l'étroite bande de terre qui relie cette presqu'île au continent ; la marée est haute et cette route qui n'a que la largeur de la voie ferrée, baignée des deux côtés par la mer, est assez pittoresque. Au passage, nous voyons le fort de Penthièvre qui défend la baie.

Nous arrivons à Quiberon au moment où la sardine donne et c'est un curieux spectacle que celui de ces barques aux longs filets bleus que l'on décharge et dont la pêche est immédiatement portée aux usines qui bordent le port.

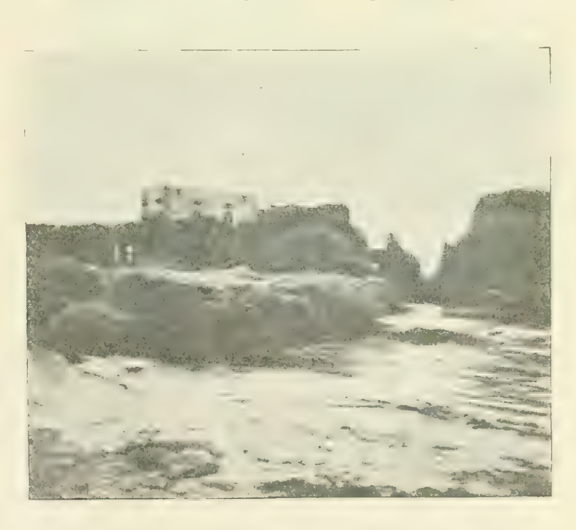
Sur la droite s'étend ce qu'on appelle « la Côte sauvage » : c'est Port-Blanc, Port-Pigeon avec de jolis rochers et de petites grottes curieuses à visiter.

Mais l'objectif principal de cette partie du voyage, c'est Belle-Ile, illustrée par Fouquet et Sarah Bernhardt.

C'est donc avec empressement que nous prenons place sur le petit vapeur qui fait le trajet de Quiberon à Belle-Ile. La mer est belle, néanmoins notre bateau roule beaucoup au grand déplaisir de plusieurs passagers qui n'ont pas le cœur cuirassé d'un triple airain.

Après une heure de traversée nous abordons au Palais, la capitale, comme on l'appelle, si toutefois on peut donner ce nom à cette bourgade, qui n'est en somme qu'un petit port de pêche, Belle-Ile faisant partie du départeme t du Morbihan. L'aspect de la ville, des hôtels surtout, n'a rien de bien engageant, aussi, malgré l'heure tardive à laquelle nous sommes arrivés, car nous avons pris à Quiberon le dernier bateau, celui de 6 heures 20, décidons-nous d'aller coucher à l'Apothicairerie. Nous nous mettons en quête d'une voiture et à 7 heures 1/2 nous quittons le Palais.

La route passe à côté de la citadelle qui défend Belle-Ile et qui construite en 1572, par le Maréchal de Retz, fut complétée par Vauban en 1687 ; puis un peu plus loin nous voyons une petite propriété habitée autrefois par le général Trochu ; enfin après une heure et demie de route par monts et par vaux, car Belle-Ile est sillonnée de nombreuses vallées, nous arrivons à l'hôtel de l'Apothicairerie.



BELLE-ILE. — CHATEAU DE Mme SARAH BERNHARDT.

La voiture que nous avons conservée, nous conduit le lendemain de bonne heure à la Pointe des Poulains : c'est là que se trouve la résidence de Sarah Bernhardt. C'est un ancien fort, aujourd'hui déclassé : afin d'être à l'abri des indiscrets, la grande tragédienne a acheté presque toutes les terres qui l'environnent et tout récemment encore, un château dont les vues plongeaient dans son parc. On nous

montre successivement son potager avec habitation pour le jardinier et une ferme modèle attenante. Le chemin qui mène au phare et longe son domaine est devenu lui-même sa propriété : deux poteaux, destinés à supporter une barrière, en interdisent l'accès aux voitures. La veille de notre arrivée, un accident s'est produit à cet endroit : un cheval s'est empalé, en l'absence de son conducteur, sur l'un de ces poteaux et quand on parvint à le dégager, il s'enfuit vers la grève, les entrailles pendantes et alla expirer au bord de la mer, sur les galets, où nous vîmes encore son cadavre.

La situation de cette demeure, au milieu des rochers, est vraiment pittoresque et empreinte d'une sauvage mélancolie. Nous nous avançons sur ces roches pour contempler de plus près l'Océan, dont les flots se brisent avec fracas contre le roc ou s'engouffrent en mugissant dans les abîmes creusés sous nos pieds: certaines criques rappellent les fjords de la Norvège.



ROCHERS A BELLE-ILE. — POINTE DES POULAINS.

Une chose nous frappe : c'est la nature de ces roches si différentes de celles que nous avons vues à Quiberon. Tandis que, à Quiberon, l'on ne rencontre que du granit, ici la roche est schisteuse, et pourtant il n'y a point de doute que cette île ne fût autrefois reliée au continent dont elle fut séparée par une convulsion du sol ; une différence aussi tranchée à une aussi faible distance nous surprend.

Nous sommes de retour assez à temps pour nous rendre avant le déjeûner à la Grotte de l'Apothicairerie, la chose la plus curieuse peut-être qu'il y ait à Belle-Ile.

Un chemin taillé dans le roc nous y mène rapidement ; nous pénétrons dans la grotte et il nous semble nous trouver sous l'arche de quelque immense et fantastique cathédrale. Plus nous avançons

et plus nous sommes frappés des couleurs merveilleuses que prend cette sorte de crypte sous les effets de la lumière qui y pénètre des deux côtés. Ici, la roche prend des teintes vertes de malachite, plus loin, c'est l'améthyste, en face de nous elle est pourpre : on dirait voir suinter du sang.

Nous avons atteint l'ouverture située vers le Sud et nous nous arrêtons, fascinés en quelque sorte par la beauté du spectacle et terrifiés par le fracas de la houle qui s'engouffre dans de mystérieuses et inexplorées cavernes : c'est bien ici « *la mer sauvage* », comme on l'a surnommée, où viennent se briser les grandes lames de l'Atlantique.

Pour que la visite de Belle-Ile fût complète, il faudrait encore visiter Bangor et Locmaria, et nous arrêter dans les nombreuses petites criques qui découpent la côte à l'Ouest, mais le temps nous manque car nous voulons rentrer le soir même à Quiberon et c'est en hâte que nous regagnons le Palais, non toutefois sans avoir jeté un coup d'œil sur le joli petit port de Sauzon.

En quittant Belle-Ile, nous laissons sur notre droite dans la brume les deux petites îles de Houat et de Hoëdic.

Nous remettons pied sur le continent et ne quitterons pas Quiberon sans avoir signalé en cette ville la statue de Hoche, ce jeune général de 24 ans qui fut envoyé par la Convention pour combattre l'armée vendéenne.

De Quiberon, il nous faut revenir à Auray pour gagner Quimper.

Nous laissons derrière nous Lorient, Pont-Aven et sa jolie plage de Port-Manech où l'on se rend en bateau en descendant le cours de l'Aven, et Concarneau, qui mériteraient bien une visite, mais il faut savoir se limiter au milieu de tous les sites intéressants que nous offre ce pays.

Nous ne nous arrêterons pas cette fois-ci à Quimper, car nous aurons forcément l'occasion d'y revenir. C'est donc vers la pointe de Penmarc'h que nous nous dirigeons.

Nous quittons la Compagnie d'Orléans à Pont-l'Abbé et en attendant l'heure de départ du petit train qui doit nous conduire à St-Guénolé, nous visitons la ville : à part les travaux de broderies qui en sont une des principales industries et attirent notre attention, elle n'offre rien de bien curieux.

St-Guénolé. Ici nous sommes en pleine couleur locale, aussi est-ce le rendez-vous des artistes : Français, Américains, Anglais et Allemands affectionnent ces roches sauvages ; ces derniers surtout y

trouvent une poésie qui cadre bien avec leur caractère : un Allemand m'avouait qu'il ne trouvait jamais les rochers plus beaux que les jours de pluie, alors qu'ils s'estompent dans la brume d'une de ces pluies de Bretagne qui tombe fine et régulière durant toute une journée, comme il nous a été donné, hélas ! de le constater.

A St-Guénolé, les femmes portent une coiffure particulière, composée d'une sorte de béguin, quelquefois aux couleurs éclatantes sur les tempes, par dessus lequel les cheveux sont ramenés ; l'extrémité de ceux-ci est enfermée sous une espèce de petit bonnet en tulle orné de broderies et accompagné de deux brides d'un aspect assez gracieux. Elles ont en général la figure ovale, tannée par le hâle de la mer et comme boursoufflée par l'alcool, car il faut constater qu'elles s'y adonnent de bonne heure.

J'ai entendu formuler cette opinion que la population de St-Guénolé proviendrait d'une colonie d'Esquimaux établis autrefois en cet endroit : elle ne me paraît pas invraisemblable.

Nous avons eu l'occasion d'assister à un mariage : le soir on danse, soit à la calle des pêcheurs sur le port, soit dans une auberge possédant une salle de danse. On me disait à ce sujet que longtemps à l'avance, les jeunes filles font leurs économies pour y assister, car ce sont elles qui offrent après chaque contre-danse une consommation à leur cavalier, et comme elles doivent boire avec eux, elles prennent dès leur jeune âge des habitudes d'intempérance. Il n'y a d'ailleurs que dans ces occasions que vous les voyez mélangées aux hommes : en dehors de cela, dans les rues du village comme à l'église, les hommes se tiennent de leur côté et les femmes du leur.

Les Bretons font une grande consommation de tabac et d'alcool ; c'est à l'abus de l'alcool que l'on peut attribuer les nombreux cas de coxalgie et de tuberculose que l'on constate dans la population.

Les hommes s'adonnent tous à la pêche, et en leur absence, ce sont les femmes qui font la moisson.

J'ai d'ailleurs rarement vu une population plus pauvre : en dehors de la pêche de la sardine qui ne dure que quatre mois de l'année, ils n'ont aucune ressource.

Dans ces derniers temps cependant, on a trouvé le moyen, pour les femmes, de gagner quelque argent en leur faisant faire une sorte de travail au crochet que l'on appelle « le picot ». Ce sont des bandes de trois ou quatre centimètres de largeur, rappelant beaucoup ce que l'on appelle « l'Irlande » par les petites aspérités que l'on y rencontre, d'où

vient probablement le nom de « picot ». Par les rues, vous voyez les fillettes déambuler tout en se livrant à ce travail ; elles ne perdent pas un moment, elles travaillent en attendant les arrivages de sardines, elles y travaillent surtout pendant les longues veillées d'hiver, et ces ouvrages vendus en grande partie à Paris, peuvent leur rapporter de 2 fr. à 2 fr. 50 par jour.

Puisque nous sommes dans un port de pêche où l'on travaille particulièrement la sardine, ce serait peut-être le moment d'expliquer comment se font ces conserves qui font les délices de nos gourmets.

Quand la sardine donne, il n'y a ni jour de repos, ni fête qui tienne : le sommeil même n'est pas respecté et il nous a été donné de voir à deux heures du matin toute une usine se mettre en branle, parce que les bateaux venaient de rentrer : les femmes préposées aux différentes manipulations entonnent alors une sorte de mélopée nasillarde, en breton, qui les empêche de se laisser surprendre par le sommeil.

Au sortir du bateau, les sardines sont amenées directement à l'usine : on vide les paniers sur une table autour de laquelle femmes et fillettes sont rangées et on saupoudre les poissons de gros sel afin de les rendre plus fermes. On leur enlève alors la tête et les entrailles, puis ils sont mis dans une grande cuve en attendant que tout le lot soit nettoyé.

On lave alors les sardines à grande eau et on les place droites, pour les faire égoutter, sur une sorte de claie en fil de fer, munie de deux longues poignées. Elles sont alors exposées au soleil pendant quelques heures, afin de les sécher, puis plongées, étant toujours sur ces sortes de paniers, dans l'huile bouillante : c'est ce qu'on appelle la friture. Après la cuisson, on les expose de nouveau à l'air pour les laisser refroidir. C'est alors que l'on procède à la mise en boîtes : on les recouvre d'huile d'olive fraîche, la boîte est soudée et plongée dans une chaudière d'eau bouillante. Cette seconde ébullition est destinée à la cuisson de l'huile fraîche que l'on vient d'ajouter.

Le prix de la sardine est très variable : dans la même journée je l'ai vu tomber de 20 francs le mille à 10 fr. 50. Il paraît que certaines années, on a atteint le prix de 90 fr. le mille.

La pêche se fait au moyen de longs filets d'un mètre environ de largeur que l'on descend perpendiculairement dans la mer : il n'y a aucune poche, la sardine vient s'y prendre par les ouïes en passant la tête à travers les mailles du filet : il n'est pas rare de voir des bateaux rentrer avec 8 à 10.000 poissons.

Ici comme dans la plupart des grands centres de pêche, Concarneau, Audierne, Douarnenez, etc., presque toutes les grandes marques des usines les plus connues se trouvent représentées, car la sardine ne peut être travaillée que sur place, on ne pourrait lui faire supporter un voyage avant de la préparer.

L'un de ces usiniers s'est rendu dans ces derniers temps acquéreur d'une grande bâtisse assez prétentieuse, merveille de mauvais goût qui s'élève en face la grève et dont il a fait sa résidence d'été. L'idée primitive de celui qui l'a fait construire à grands frais, car ce château, comme on l'appelle pompeusement, n'a pas coûté moins de 900.000 fr. à édifier, était, semble-t-il, de vouloir s'y adonner à la culture des primeurs, car aux murs qui l'entourent sont adossées de grandes serres, où, encore actuellement, le concierge de l'immeuble cultive la vigne ; le raisin est vendu par ses soins aux hôteliers, heureux de trouver à leur porte des fruits à pouvoir offrir à leurs clients : je n'oserais dire que ceux-ci sont aussi enchantés, car c'est un bien triste verjus que l'on nous a donné et qui ne rappelle en rien les produits de nos « Grapperies du Nord ».

Si l'on n'est pas gâté à St-Guénolé au point de vue de la nourriture et s'il ne faut pas se montrer difficile sous ce rapport, le pittoresque des rochers qui bordent la grève rachète largement cet inconvénient et rien n'est plus beau et plus captivant que le spectacle des vagues furieuses venant se briser à nos pieds. Cela ne va pas toujours sans danger, car voici justement une croix de fer encastrée dans la roche qui rappelle que toute une famille en 1870 fut enlevée à cet endroit par une lame de fond.

Quand la mer est démontée, ce sont les roches elles-mêmes qui se déplacent : on nous a montré à 100 mètres au moins du rivage des blocs qui y avaient été lancés par la tempête ; parfois même il en est tombé sur les maisons les plus proches de la côte.

L'endroit le plus pittoresque de beaucoup est « l'Anse de la Torche ». C'est du haut du rocher de ce nom qu'autrefois les fameux pilleurs d'épaves attiraient, au moyen de grands feux qu'ils y allumaient, les navires égarés par la tempête ; il faut croire que la race n'en est pas complètement disparue, car on me disait, qu'un navire, s'étant mis à la côte dans ces parages il y a quelques années, avait eu sa cargaison pillée : les auteurs de cet acte furent connus et justement condamnés.

Si une visite à la Torche s'impose, cette promenade n'est complète qu'à la condition de la continuer jusqu'à Troannëc, où s'élève un très

curieux calvaire du plus pur XIIIe siècle. Nous nous avançons donc au milieu de la lande, car les chemins sont à peu près inconnus : c'est à peine, si de temps à autre, nous trouvons une sorte de route tracée par les ornières qu'y ont creusées les voitures venant à la côte charger le goëmon. Car c'est une des maigres ressources de ce pays, dont j'allais oublier de parler, que la récolte des herbes marines. Elles sont répandues sur la lande que nous traversons, afin de les sécher ; quand la dessication est complète, on les brûle dans des espèces de silos creusés dans le sol, en ayant soin de les séparer pas de grosses pierres distantes d'euviron 0,50 centimètres. Après la combustion, on recueille dans les cases ainsi formées, une sorte de masse noirâtre, ressemblant assez à notre coke de fonderie ; c'est la soude, qui est ensuite vendue à des établissements de produits chimiques pour y être épurée.

Après une petite heure de marche, nous arrivons à Troannëc. Quelques champs cultivés entourent le village qui dut avoir autrefois une certaine importance, si l'on en juge par son église aujourd'hui abandonnée.

Elle est vraiment encore jolie, avec son clocher ajouré, qui s'élève gracieusement au milieu de l'édifice. Nous poussons la porte que ne retient plus aucune serrure ; mais, à l'intérieur, quel délabrement ! Le dallage n'existe plus, l'on a bouché les ouvertures veuves de leurs vitraux, l'humidité s'infiltre de tous côtés et salpêtre les murs. Et pourtant, il serait facile de remettre en état ce temple et de sauver de la destruction un monument qui, au point de vue architectural, offre un réel intérêt.

Par un étroit escalier en pierre, nous nous élevons jusqu'au clocher : nous mettons même en branle, cette cloche qui n'appelle plus aucun fidèle, qui ne s'associe plus aux joies ni aux tristesses des humains !

Mais le temps presse, il nous faut redescendre : nous repassons sous le porche et jetons un dernier coup d'œil sur les naïves sculptures qui le décorent.

Devant nous se dresse le calvaire : son soubassement, retraçant les différentes scènes de la vie du Christ, est surmonté des trois croix rappelant la scène du crucifiement entre les deux larrons ; au pied de la croix, les saintes femmes et derrière la croix, la Vierge tenant sur ses genoux le corps de son divin Fils.

Tout cela est empreint d'une naïve mais sublime poésie et malgré les intempéries des saisons, assez bien conservé ; cependant, que l'on se hâte de procéder à un intelligent nettoyage, car les lichens

commencent à recouvrir la pierre et çà et là poussent quelques plantes parasites.

Autour de l'église se trouvent quelques fermes : nous entrons dans l'une d'elles pour connaître un intérieur breton. Une seule pièce, servant tout à la fois de cuisine et de chambre à coucher : au fond, l'âtre ; au milieu, la table dont le soubassement forme coffre et où l'on serre la vaisselle ; de chaque côté, un lit breton avec ses portes qui le font ressembler à une armoire ; un berceau de bois en forme de crèche ; un vieux bahut, orné de clous dorés ; une horloge dans sa caisse ; deux bancs, voilà tout l'ameublement ; et sur la gauche, en nous retirant, nous apercevons dans une demi-obscurité la provision de bois et au fond, l'étable : tout cela communique, c'est la vie en commun.



ÉGLISE ET CALVAIRE DE TROANNËC.

Par un chemin légèrement encaissé, nous regagnons St-Guénolé. C'est la tour de la chapelle de St-Guénolé qui nous guide, monument intéressant du XV[e] siècle dont il ne reste que le portail surmonté d'une rosace : à l'intérieur il y a encore une statue du Saint, datant de la même époque. Suivant la légende, cette tour aurait été privée de son chef sur l'ordre de Louis XIV, pour punir les habitants qui ne voulaient pas payer l'impôt du timbre.

Le phare d'Ecmühl, le plus puissant qui existe, se trouve un peu au Sud, à 2 kilomètres de St-Guénolé : il fut construit grâce à la générosité de la Marquise de Blocqueville, née d'Ecmühl.

A 5 kilomètres se trouve Penmarc'h, commune de 4.300 habitants, dont l'église seule, de style gothique du XVI[e] siècle est intéressante. A l'entrée de cette église se trouve une grosse tour, dont le porche, avec ses navires sculptés dans la pierre, est assez joli. Comme à Troannëc,

elle possède un petit clocher assez original s'élevant au milieu de l'édifice.

De St-Guénolé, il nous faut revenir à Quimper, pour gagner Audierne par chemin de fer. Nous en profitons pour jeter un coup d'œil sur cette ville de 20.000 habitants, bâtie au confluent du Steir et de l'Odet.

Les flèches de sa cathédrale nous attirent et c'est vers elle que nous nous dirigeons. Dédiée à St-Corentin, elle fut élevée de 1239 à 1515.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est l'inclinaison de l'axe du chœur, rappelant l'inclinaison de la tête du Christ expirant. Elle est de style gothique breton : le chœur, la partie la plus ancienne, est légèrement plus bas que la nef. Au-dessus de la porte se trouve la statue équestre du roi Grallon. Les flèches, véritable dentelle de pierre, ont été exécutées de 1854 à 1856.

En sortant de l'église, dans la rue Ste-Catherine, nous remarquons quelques maisons anciennes assez bien conservées.

Audierne, joli petit port sur la rive droite du Goyen, point de départ pour l'excursion du Raz de Sein.

D'Audierne à la pointe du Raz, la route va en s'élevant et en traversant, jusqu'à la baie du Loch, une campagne assez fertile, mais à partir de cet endroit, l'on ne rencontre plus que quelques rares maisons sans étage, portant sur le linteau de pierre qui surmonte l'entrée, les noms de leurs propriétaires, selon la coutume bretonne et quelques maigres champs de blé, dont les femmes font la récolte, arrachant la plante, qu'elles soulèvent de la pointe de leur faucille, afin de ne rien perdre du peu de fourrage qu'elles peuvent en retirer.

Encore 5 kilomètres et nous voici arrivés : un étroit sentier nous conduit à la baie des Trépassés. C'est à proximité de cette baie, que se trouvait, suivant une légende, la ville d'Ys, submergée au Ve siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit encore des vestiges de murailles, datant peut-être de l'occupation romaine.

Par un chemin escarpé, nous nous dirigeons vers la pointe du Raz : nous passons près de l'enfer de Plogoff, gouffre vertigineux, au fond duquel Sarah Bernhardt avait rêvé de se faire descendre. Nous accrochant des pieds et des mains, parfois rampant sur la roche, nous gagnons le sommet de la pointe : la vue que nous avons alors est vraiment belle et nous dédommage de nos fatigues. Au large, à 9 kilomètres de nous, l'île de Sein est à nos pieds, le passage si redouté du Raz de Sein, tout hérissé d'écueils et où le courant atteint la rapidité d'un cheval au galop. Nous descendons de notre piédestal en passant

devant une sorte de siége naturel, appelé par les guides « le fauteuil de Sarah Bernhardt », pendant que la mer vient battre avec furie la masse rocheuse qui nous supporte.

Près de là se trouve un poste de télégraphie sans fil, servant autrefois à établir les communications entre Casablanca et la Tour Eiffel, aujourd'hui abandonné et remplacé par celui de Brest.



LA BAIE DES TRÉPASSÉS. — LE ROCHER DU MOINE.

En remontant encore un peu, nous arrivons à une sorte de plateau sur lequel s'élève un superbe groupe en marbre de Carrare : c'est « N. D. des naufragés » tendant l'enfant Jésus à un malheureux matelot qui l'implore, se débattant dans les flots : quelle grâce dans cette attitude ! Quel naturel dans ces bras d'enfant qui se tendent !

Au trot de nos petits chevaux bretons nous regagnons Audierne assez rapidement pour nous promener en attendant le souper, à travers les rues étroites et accidentées qui descendent vers le petit port. Nous passons devant l'église dont nous admirons le joli clocher ajouré du XVII[e] siècle et remarquons quelques maisons datant de 1600 et sur lesquelles nous relevons les mêmes noms de propriétaires qui nous ont frappés déjà, ce qui prouve l'ancienneté de la population. Nous longeons les quais et arrivons à une belle jetée en granit, d'où nous découvrons la baie d'Audierne, dont la pointe de Lervily forme l'extrémité N. O.

Voulant éviter de revenir une fois encore à Quimper, nous décidons de gagner Brest en traversant la presqu'île de Crozon. Dans ce but nous nous arrêtons à Douarnenez où nous prendrons le bateau qui doit nous conduire à Morgat.

Nous traversons donc la ville pour gagner le port. Le pont, sur lequel nous nous engageons en sortant de la gare, nous fait d'abord

bien augurer de la ville : la vue que nous avons de là sur l'estuaire de Pouldavid, sur l'île Tristan que l'on aperçoit au large et sur le village de Tréboul qui se profile à notre gauche, est assez jolie, mais, comme nous pourrons le constater au cours de notre promenade, c'est à peu près tout ce qu'il y a à admirer à Douarnenez.

A part deux grandes rues qui traversent la ville, la rue Jean-Bart et la Grande Rue, ce n'est qu'un dédale de ruelles sombres et étroites, rappelant les plus tristes quartiers de Toulon. Il faudrait la plume d'un Zola pour peindre ces guenilles pendant aux fenêtres et dire les senteurs marines et nauséabondes s'échappant de ces maisons de pêcheurs.

En attendant le bateau, un spectacle intéressant nous est offert : c'est le déchargement d'un « thonier ». A l'ancre au milieu du port, il est bien reconnaissable à ses deux grandes antennes, qui lui donnent l'aspect d'un gigantesque coléoptère. Des canots s'éloignent successivement de son bord, amenant à quai sa riche cargaison. Les thons semblables à de gros obus, sont rangés debout dans des charrettes et emportés rapidement vers les usines, car la préparation du thon ne souffre pas de retard. On me citait le cas de navires arrivés il y a quatre ans, alors que sévissait la grève des sardiniers, et obligés de jeter leur pêche à la mer, faute d'avoir trouvé immédiatement des acheteurs. Toutes les usines où se prépare la sardine, ne font pas des conserves de thon ; c'est une préparation spéciale, dans laquelle, contrairement à l'opinion généralement accréditée, l'huile d'olive est remplacée par l'huile même du poisson.

En une heure, nous avons traversé la baie de Douarnenez et par une mer idéalement belle, nous débarquons au petit môle de Morgat.

L'heure avancée ne nous permet malheureusement pas de jouir du coup d'œil de cette gracieuse plage, toute embaumée des parfums s'exhalant des jolis parterres qui s'étendent devant les villas et les hôtels. Nous remettons donc au lendemain l'excursion de la pointe de Gador et la visite des grottes si curieuses, où se joue, sous la lumière qui y pénètre, toute la gamme des plus châtoyantes couleurs.

Crozon est le point culminant de cette presqu'île qui porte d'ailleurs son nom : cette petite ville, n'offre aucun intérêt, si ce n'est le rétable en bois peint et sculpté représentant le martyre de la légion thébaine, que l'on peut admirer dans la petite chapelle de droite de son église moderne, et quelques maisons anciennes ayant conservé un certain caractère. La visite en est donc vite faite, et laissant sur notre gauche

Camaret et la pointe du Toulinguet aux grottes curieuses, rappelant celles de Morgat, nous gagnons Le Fret, où nous attend le bateau qui doit nous conduire à Brest.

En quittant la petite rade, nous apercevons à notre gauche, l'île Ronde, la presqu'île de Roscanvel, et la pointe des Espagnols, tandis que se profilent sur notre droite l'île Longue, que surmonte un fort, et à l'Est, la pointe effilée de l'Armorique, extrémité de la presqu'île de Plougastel.



MORGAT. — TROUÉE DE GADOR.

Nous voici à Brest, et l'aspect des hautes murailles qui protègent la ville et qu'il nous faut escalader par d'interminables escaliers est assez original, mais plutôt sévère.

A part l'arsenal et le château, Brest offre peu de distractions aux touristes : c'est donc vers ce dernier que nous nous dirigeons d'abord. C'est un ancien « castellum » romain, dont on retrouve encore des vestiges dans les assises inférieures. Edifié au XIIIe siècle sur ces ruines, agrandi au XVe, il reçut la visite d'Anne de Bretagne : il renferme aujourd'hui les bureaux de l'état-major, de l'intendance, du recrutement, de la place et des approvisionnements.

C'est dans une de ses tours que se trouvait la fameux canon appelé « le Tonnerre », ce qui faisait dire aux Brestois, lorsqu'il grondait : « C'est le tonnerre de Brest », d'où est venue l'expression populaire. On visite, dans le château, des galeries souterraines conduisant à des cachots superposés et à une oubliette communiquant autrefois avec la mer ; sur une des murailles extérieures, on voit encore un boulet qui y fut lancé par les canons de Duguesclin, quand ce dernier y assiégea les Anglais.

Une autorisation de visiter l'Arsenal nous étant octroyée par la

Majorité, nous nous rendons à l'extrémité de la Grande Rue, où se trouve l'entrée du port militaire.

Après vérification de notre identité, car le port militaire est rigoureusement fermé aux étrangers, un matelot est désigné pour nous accompagner. Sous sa conduite, nous visitons la « Jeanne d'Arc », qui vient de rentrer de Casablanca : le navire a beaucoup souffert de sa campagne au Maroc et il ne faudra pas moins de 800.000 francs pour le remettre en état. Les réparations sont commencées : dans quelques mois il pourra reprendre la mer, si toutefois il n'est pas vendu pour la démolition, car il est question de réformer ce cuirassé, qui n'a pas plus de dix ans d'existence. Un peu plus loin, nous voyons « le Danton » : c'est le dernier modèle auquel on s'est arrêté et qui servira de type pour la construction de plusieurs autres : l'accès en est formellement interdit.

Un pont transbordeur nous conduit de l'autre côté de l'arsenal : nous arrivons près de la grue à vapeur, d'une force de 40 tonnes, installée sur le môle du viaduc : cet ouvrage a été édifié par les forçats occupant autrefois les logements qui s'élèvent en face de nous.

Le musée renferme les modèles réduits des différents navires qui furent construits, ainsi que quelques reliques glorieuses, provenant de combats navals, telles que l'arrière du « Napoléon », qui fit la campagne de Crimée, un fragment du même navire, dans lequel est encastré un boulet russe, etc.

Nous passons sous le pont tournant ou Pont national, qui franchit, à 21 mètres de hauteur, le port militaire et relie Brest au quartier de Recouvrance, précédé d'une grosse tour du XIV[e] siècle, reste de sa bastille de la Motte Tauguy et dont le chef a été recouvert d'un toit ridicule en forme de chapeau chinois ; par le pont flottant, en bois, réservé aux piétons, nous gagnons la sortie.

La rue de Siam, la principale rue de Brest, où se trouvent la préfecture maritime et de nombreux magasins, nous conduit à la place des Portes où l'on remarque, au milieu d'un assez joli cadre de verdure, le monument élevé aux soldats et marins bretons morts pour la patrie. Il est dû au talent d'Auguste Maillard : la France prend par la main un jeune breton, qu'elle arrache à sa charrue, pour remplacer le matelot étendu à ses pieds. C'est une touchante allégorie qui ne manque pas d'allure.

Une des jolies excursions que l'on peut faire de Brest, est celle de

Plougastel. Nous n'avons garde de la manquer, aussi prenons-nous le train à destination de Kerhuon.

En un quart d'heure nous y sommes, un quart d'heure encore en voiture et nous voici sur les bords de l'Elorn, qu'il nous faut traverser sur le bac à vapeur. Nous trouvons, sur l'autre rive, des voitures qui nous conduisent à Plougastel.

La rive très verdoyante est surmontée de rochers bizarres qui affectent la forme de ruines. Le chemin monte au milieu de vergers et de champs à la végétation assez riche : c'est ici en effet que que l'on récolte le plus de fruits de toute la campagne environnante, la culture de la fraise surtout s'y fait sur une grande échelle et rien, paraît-il, n'est plus curieux, au moment de la saison, que les longues théories de voitures alignées le long de la route, attendant leur tour pour passer à l'aide du bac sur l'autre rive et conduire leur chargement à la gare (1) : la plus grande partie de ces fruits se vend pour l'Angleterre.



CALVAIRE DE PLOUGASTEL.

Nous voici à Plougastel : à l'ombre de son église, s'élève le calvaire, le plus important de tous ceux que l'on voit en Bretagne. Il date de 1602 et l'on n'y compte pas moins de 200 personnages, retraçant la vie du Christ : Fuite en Egypte, la Cène, le lavement des pieds et la grande scène de la Passion.

Il rappelle beaucoup, en plus important celui de Troannäc et surtout, ne présente pas le même état d'abandon : une grille l'entoure et le protège contre les mutilations des vandales.

---

(1) Le prix du passage est de 0,10 c. pour les piétons et de 0,50 c. pour les voitures : on ne peut passer que deux voitures à la fois.

Nous revenons à Brest et il nous faut dire adieu à l'Atlantique. Il nous resterait encore bien des excursions à faire, entre autres celle du joli vallon de Huelgoat et de sa mine argentifère, mais nous avons résolu de voir une autre partie de la Bretagne, celle baignée par la Manche et c'est vers Perros-Guirec et ses rochers de granit rose que nous nous dirigeons.

Nous passons devant Morlaix, chef-lieu d'arrondissement de 16.000 habitants : la ville est coquettement assise en amphithéâtre sur les pentes d'une vallée profonde où coulent le Jarlot et le Queffleut. Son viaduc, haut de 64 mètres et long de 284 mètres la partage en deux parties : d'un côté la ville proprement dite et de l'autre le port.

Nous descendons à Lannion pour prendre le chemin de fer économique qui conduit à Perros-Guirec et par bifurcation à Tréguier.

En traversant Perros-Guirec, nous visitons une curieuse église du XIIe siècle, tout en granit rose, y compris son clocher à coupole.

Un petit sentier sur la droite descend vers la plage de Trestrignel, mais nous ne quittons pas la route qui nous mène en vingt minutes à Trestraou, la plage mondaine de ce coin de la Bretagne. Elle est assez vaste et les collines qui l'entourent, agrémentées de riches villas, lui font un cadre des plus séduisants.

Le but de notre voyage est Ploumanac'h où nous arrivons en passant par la Clarté, sorte de belvédère d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur toute la côte.

Le sol sur lequel nous roulons, parfois comme dallé de larges roches plates, nous indique bien que nous arrivons à ce pays d'aspect sauvage et désolé que l'on a surnommé la côte rose à cause de la couleur de ses rochers. En effet, en débouchant sur la grève, par un gai rayon de soleil, le coup d'œil est fantastique.

Nous nous dirigeons de suite vers les hauts rochers qui servent de soubassement au phare. Nous rencontrons dans une crique parsemée de galets, la chapelle tout en granit de St-Guirec, édifiée sur le sable de la petite plage et battue par les flots à marée haute : c'est St-Guirec que viennent invoquer les jeunes filles pour trouver un mari.

Au large de la baie, nous apercevons un château construit sur le roc et tout entouré d'eau. Il appartient à des Polonais et c'est là que vient parfois se reposer Sienkiewitch, l'auteur de « Quo Vadis ».

Mais quelles sont ces formes étranges qui se dressent devant nous ? Ici, c'est le chapeau de Napoléon, plus loin une tortue qui semble descendre d'un rocher, plus loin encore c'est une tête de mort qui nous

barre la route, puis une bouteille en équilibre sur un amoncellement de rocs ; au bord de la mer, « *le château du diable* » nous apparaît comme un vieux donjon abandonné. Que tout cela est bizarre et explique bien les légendes qui ont pris naissance ici ; au clair de lune, l'on se demande si l'on ne va pas voir apparaître quelque dame blanche errant sur ces semblants de ruines, ou si ce gnôme accroupi dans les roches ne va pas se mettre en mouvement pour quelque sabbat infernal !



PLOUMANAC'H — LE CHATEAU DU DIABLE.

Mais nous revenons vers le phare, et étendus sur les jolis rochers roses, nous assistons au spectacle de cette mer, qui déferlant avec rage, semble vouloir s'avancer toujours plus avant dans les terres et renverser cet amoncellement titanesque de roches.

De Ploumanac'h, les excursions ne manquent pas. C'est d'abord ce joli sentier que nous avons rencontré près du « Château du diable » et qui longeant la grève descend en pente douce jusqu'à Trestraou, nous permettant de jouir du plus admirable des panoramas sur la petite baie et les Sept-Iles. C'est ensuite la petite plage de Ste-Anne, distante de 3 kilomètres : on s'y rend en contournant la petite baie intérieure, qui forme comme le port de Ploumanac'h, et en passant devant les vallées verdoyantes du Grand et du Petit Trouaou. Là aussi, la côte est bordée de roches bizarres : de jolies villas y sont construites et la vue s'étend sur les nombreuses petites îles qui sont parsemées à 5 ou 6 kilomètres au large ; l'île de Seigle, l'île Dhu, l'île Renot, les Sept-Iles, qui comprennent : l'île Plate, l'île du Cerf, Rousic, Malban, Bono, la Pierre et l'île aux Moines sur laquelle un phare est établi.

De Ste-Anne, une route conduit à Trégastel, dont l'église du XIIe et XIIIe siècle, offre un curieux ossuaire circulaire du XVIIe siècle.

A 500 mètres de l'église est élevé un calvaire moderne peu intéressant dont la croix récemment frappée par la foudre gît maintenant en morceaux sur le socle.

En face de nous se dresse N. D. de la Clarté, chapelle datant de 1530 et où il nous fut donné d'assister, à 9 heures du soir, à une curieuse procession.

Le clergé se rend une fois par an, la veille du 15 Août à un grand feu de joie allumé sur la lande : c'est le début de la grande fête du pardon, qui se continue toute la nuit et la journée du lendemain. Rien de plus pittoresque que ces chants dans la nuit, à la lueur blafarde du grand feu allumé et des centaines de petites lanternes des pèlerins, car on est venu de toutes les localités environnantes pour cette cérémonie : de Perros-Guirec, de Trestrignel, de Trestraou, de Ploumanac'h et même de Trébeurden et de Plœmeur.

A Ploumanac'h se fait un grand commerce de langoustes : notre hôtelier, qui est mareyeur en même temps, n'en expédie pas moins de 30.000 par an ; il achète tout ce que les pêcheurs lui apportent, à raison de 1 fr. 20 pour les homards et 3 fr. pour les langoustes, quelle qu'en soit la grosseur.

Pour regagner la grande ligne de l'Etat, nous décidons de nous rendre directement à Lannion par la voiture de l'hôtel : nous remontons donc vers la Clarté.

Sur notre route, nous remarquons un ouvrier occupé à tailler dans la roche, nous croyons qu'il s'agit encore de quelque réclame que l'on se dispose à accrocher là : point du tout, il prépare l'endroit où, nous l'avons su depuis, devait être inauguré quelques semaines plus tard le médaillon en bronze de Gabriel Vicaire, le poète, qui, amené en Bretagne par son ami Charles Le Goffic, en célébra les beautés.

Huit kilomètres seulement nous séparent de Lannion et c'est par une jolie route, parfois un peu encaissée et bordée de genêts et de verdoyantes fougères, ce qui est loin de nuire à son charme, que nous y arrivons. Nous voyons en passant l'hôpital et le couvent des Dames de St-Augustin et après avoir franchi le pont jeté sur le Léguier, nous gagnons la gare.

Notre voyage en Bretagne est terminé. Cependant nous ne pouvons passer si près du Mont Saint-Michel, sans nous y arrêter. Et d'ailleurs, n'est-ce pas encore un peu la Bretagne, cet îlot qui sans une fantaisie du Couësnon serait encore breton ? Autrefois, en effet, cette rivière déversait ses eaux entre Tombelaine et le Mont ; depuis elle s'est

creusé un chenal à l'Ouest du Mont, c'est à cette circonstance qu'est dû ce refrain d'une vieille chanson bretonne :

Le Couesnon
Par sa folie
A mis le Mont
En Normandie.

C'est donc à Pontorson que nous descendons : un tramway à vapeur nous conduit en 30 minutes au Mont Saint-Michel. Nous dépassons les stations de Moidrey et de Beauvoir, d'où les aéroplanes prendront tantôt leur vol, car nous sommes en pleine semaine d'aviation, et nous nous engageons sur le remblai, qui depuis 1880 relie le Mont au continent et qu'il est question de démolir pour lui rendre son cachet primitif.

Nous voici en face de « la Merveille », comme on appelle là-bas l'abbaye. Mais avant d'y arriver, il nous faut entrer en ville par la porte de l'Avancée, près de laquelle se trouvent « les Michelettes » gros canons datant de 1427, pris aux Anglais, et franchir la porte du Roi encore munie de sa herse en fer, quelque peu rongée par la rouille. Sur notre droite se trouve l'escalier conduisant au haut de la tour du Roi, au Musée et à l'abbaye.

En dehors des curiosités archéologiques, ayant trait à la Bretagne, que l'on y rencontre, le Musée renferme des salles très intéressantes : celle où fut enfermé sous François I[er] le sculpteur Gaultier, le cachot de Barbès, celui de Martin Bernard et de Raspail et la cage de fer où Dubourg, de son vrai nom Victor de la Cassagne, pamphlétaire qui s'était permis de censurer les actes de Louis XV, mourut, tué par l'humidité, l'obscurité et l'isolement et dont on trouva le cadavre rongé par les rats.

En suivant les remparts, nous arrivons à l'abbaye, dont deux grosses tours, désignées sous le nom de Châtelet forment l'entrée. Un vaste escalier conduit à la salle des gardes, ornée d'une gigantesque cheminée et dont une porte donne accès à un passage débouchant sur une cour ; c'est du haut de cette plate-forme que Gaultier tenta de s'évader en accomplissant le terrible saut qui lui coûta la vie. De là, une série d'escaliers et de paliers conduit à la cour de l'église.

L'église, construite sur les plans de l'architecte Hildebert, achevée en 1131 par Bernard du Bec, treizième abbé du Mont, est de style gothique flamboyant : l'on y voit encore les traces des incendies qui la

dévastèrent successivement en 1421 et en 1776. Elle est surmontée d'une flèche de 40 mètres supportant une colossale statue de St-Michel, œuvre du sculpteur Frémiet.

A côté de l'église, se trouve le cloître, vaste préau entouré d'une galerie soutenue par 220 colonnettes de granit, dont les chapiteaux minutieusement fouillés sont l'œuvre des moines. Le réfectoire des moines, admirablement éclairé par de hautes et étroites baies est tout-à-fait remarquable.

Sous l'église se trouve la crypte des Gros-Piliers reposant directement sur le roc et servant de base à tout l'édifice.

Enfin, après avoir visité le réfectoire des étrangers où se trouvent deux gigantesques cheminées et la salle des Chevaliers, où Louis XI institua en 1469, l'ordre de St-Michel, nous quittons l'abbaye pour jeter un coup d'œil sur la ville. Car c'est une véritable ville que cette agglomération de maisons étagées sur les flancs du Mont. Elle a une population de 238 habitants, se divisant en pêcheurs, hôteliers et marchands « de souvenirs » et ne possède qu'une grande rue.

En contemplant ces maisons enchevêtrées les unes dans les autres, vieilles pour la plupart et dans la construction desquelles le bois entre pour une bonne part, on ne peut s'empêcher de frémir à la pensée d'un incendie venant à éclater, alors que l'eau manque et qu'aucun secours n'est à espérer.

Mais un spectacle nouveau nous attend : voici en effet un aéroplane qui s'avance vers nous ; il nous salue au passage, contourne le Mont à hauteur de la flèche, et nous applaudissons l'audacieux appareil, rivalisant de grâce et de légèreté avec les mouëttes ses sœurs. Car les voici arrivés avec le flot ces jolis oiseaux : ils cherchent leur nourriture dans les premières vagues de la marée qui monte. Avant une heure, la mer aura recouvert ces sables perfides, où restèrent enlisés tant de malheureux et qui remplacent maintenant l'antique forêt de Scissy, dont les vertes frondaisons s'étendaient autrefois jusqu'à Jersey. C'est en l'an 709 en effet, à la suite d'un tremblement de terre que le flot recouvrit toute cette partie et les nombreux villages qui s'y étaient établis : Ste-Anne, St-Louis, Colombel, Croix-Morel, St-Etienne de Paluel, Mauny, La Feuilleste, Tommeur, seuls les rochers du Mont Saint-Michel et de Tombelaine restèrent émergés.

En descendant nous passons devant la maison, récemment restaurée, de Tiphaine de Raguenel, femme de Duguesclin, et par la Grande Rue,

au milieu des échoppes chargées de bimbeloteries, nous regagnons la porte d'entrée.

Et maintenant, notre voyage est bien terminé. Nous jetons un dernier regard sur la silhouette du Mont et nous nous acheminons vers Pontorson, la première étape de notre retour vers le Nord. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous nous confions à l'Ouest-Etat, si tragiquement célèbre dans ces derniers temps : craintes vaines pour cette fois encore heureusement, car, c'est sans encombre que nous arrivons dans la capitale, sous le charme de toutes les belles choses que nous avons vues et les yeux encore tout remplis du bleu des lointains horizons.

M. le Président se fait l'interprète de ses collègues pour féliciter vivement l'intéressant et brillant orateur.

Elections. — Il est procédé à l'élection d'un Membre du Comité d'Etudes pour les années 1911 et 1912 en remplacement du général Chamoin qui a quitté Lille. M. le Général Franck est élu.

MM. Auguste Bonte, Auguste Crepy, Louis Decramer, Victor Delahodde, Marcel Delaune, l'Abbé Lesne, Albert Merchier, Louis Nicolle, Prosper Ravet, et Eugène Vaillant sont réélus Membres du Comité pour les années 1911, 1912 et 1913.

La séance est levée à 10 heures.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 OCTOBRE 1910.

Nos d'inscription. MM.

5190. SCHMIDT (Auguste), 61. rue Inkermann, Roubaix.
Présenté par MM. *Dupont Florin* et *Janssens Deroubaix*.

5191. Mme André SAINT-LÉGER, 107, rue Royale.
Auguste Crepy et *Mme Georges St-Léger*.

5192. G. EISENMENGER, professeur, 11, rue Gauthier-de-Châtillon.
Lesnes et *Merchier*.

5193. CARPENTIER (Edouard), repr. de la Cie d'Ass. « La Nationale », 12, r. Baptiste Monnoyer.
Auguste Crepy et *A. Tys*.

5194. GUILBERT (Jean), employé, 75, rue Blanche.
E. Mornie et *Van Troostenberghe*.

5195. Vve CREPIN, 50, avenue St-Maur, Lille.
Duquesne et *Mme Hachet*.

5196. PACCARD, ingénieur-adj. de la Traction au chemin de fer du Nord, 16, boulev. Papin.
Auguste Crepy et *Edmond Billet*.

Nos d'inscription. MM.

5197. Holden Crothers, employé, rue de Metz, à Croix.
Defontaine et *Faulkner*.

5198. Dubar-Vanackère, dessinateur, 43, rue Jeanne d'Arc.
Auguste Crepy et *Pierre Decroix*.

5199. Général Franck, Commandant le Génie de la 1re région, 52, r. Jeanne d'Arc.
Parenty et *Maurice Thieffry*.

5200. Tilge, 97, rue St-Gabriel.
Mulaton et *Schepens*.

5201. Houvenaghel (Gustave), 26, rue Flament-Reboux, Lambersart.
Van Troostenberghe et *P. Ravet*.

5202. Landru, représentant, 5 ter, rue des Jardins Caulier.
Cremer et *Merchier*.

5203. Mœnch, employé, 36, boulevard de Cambrai, à Roubaix.
Droulers et *Craveri*.

5204. Koldewey, représentant, 32, rue Chanzy, à Roubaix.
Droulers et *Craveri*.

5205. L. Monnier, entrepreneur, 226 bis, rue de Solférino.
M. Thieffry et *Omer Ghesquier*.

5206 Lustremant (Clovis), directeur de travaux publics, 86, r. Brûle-Maison.
Cornille et *Morel*.

5207. Delannoy (Paul), 71, boulevard de Paris, à Roubaix.
P. Jonville et *J. Cléty*.

5208. Waymel-Delahodde, 31, rue d'Antin.
Brame-Delahodde et *V. Delahodde*.

5209. Motte (Paul), industriel, 24, rue Dammartin, Roubaix.
Droulers et *Cléty*.

5210. Mathis (Eugène), représentant, 15, rue Macquart.
C. Vautrin et *Eug. Vaillant*.

5211. Manche (Lucien), avocat, 19, rue Jeanne d'Arc.
Eugène Vaillant et *René Vaillant*.

5212. Tamine, étudiant, 11 bis, rue du Port.
Salé et *Merchier*.

5213. Motte-Vanoutryve (Eugène), 16, boulevard de Paris, Roubaix.
Craveri et *Droulers*.

5214. Icard-Blauwart, 10, rue de la Gare, Roubaix.
Craveri et *Droulers*.

5215. Haven, J. E., employé, 11, avenue des Marronniers, à Croix.
Defontaine et *Bellamy*.

5216. Darnoux (Raphaël), élève à l'Ecole spéciale militaire de St-Cyr (S.-et-O.)
Merchier et *Salé*.

5217. Remy (Charles), directeur de brasserie, 35, rue de l'Ouest, Roubaix.
Achille Rousseau et *Craveri*.

5218. Colombier (Georges), 38, avenue des Lilas.
Meesemaeker et *Deydier*.

5219. Drieux (Edouard), à Seclin.
Victor Drieux et *Mme Schotsmans-Duriez*.

Nos d'inscription. MM.

5220. Mme Roux-Drecoulombier, 300, rue Gambetta.
Victor et *Achille Drieux*.

5221. Mme Vve Emile Courier, rentière, 46, rue de la Gare, Roubaix.
Mme Emile Picaret et *Charles Scamps*.

5222. Ed. Mience, O. ✿. 50, rue de Roubaix.
Auguste Crepy et *Alph. Tys*.

5223. Flament (René), étudiant à Bauvin.
Les Abbés *Lesne* et *Lemenu*.

5224. Clément, professeur à la Faculté des Lettres, 15, place Richebé.
Demangeon et *Merchier*.

5225. Flipo-Tiberghien (Charles), industriel, boulevard Gambetta, Tourcoing.
Ed. Masurel-Prouvost et *Petit-Leduc*.

5226. Tiberghien-Caulliez (Louis), industriel, boulevard Gambetta, Tourcoing.
Ed. Masurel-Prouvost et *Petit-Leduc*.

5227. Simoens (René), représentant, rue des Carliers, Tourcoing.
Ed. Masurel-Prouvost et *Petit-Leduc*.

5228 Spinnewyn, carrossier, rue de Lille, Tourcoing.
Ed. Masurel-1rouvost et *Petit-Leduc*.

5229* Pauley, directeur-administrateur délégué de la Cie internationale des machines agricoles, à Croix, Nouveau Boulevard à La Madeleine.
Van Troostenberghe et *Caulliez*.

5230.* Hugot (Maurice), industriel, avenue St-Maur, La Madeleine.
Van Troostenberghe et *Richmond*.

LIVRES ET CARTES

REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 OCTOBRE 1910

1° DONS.

Ceylan, par René Delaporte. Paris, Larose 1910. — *Don de l'auteur.*

Vingt-cinq années de politique coloniale, par Henri Mager. Paris, Larose, 1910. — *Don de l'auteur.*

Le Japon moderne, par Ludovic Naudeau. Paris, Flammarion, 1910. — *Don de l'auteur.*

L'enseignement en Chypre, par René Delaporte. Paris, Comité Dupleix. — *Don de l'auteur.*

La prise de Samory, par le Colonel Lartigue. — *Don de l'auteur.*

2° ACHATS.

Ruines et paysages d'Egypte, par Maspero. Paris, Guilmoto.

La Belgique au travail, par Izart. Paris, Roger et Cie, 1910.

Voyage aux Indes et en Indo-Chine, par Brieux. Paris, Delagrave.
La Suisse moderne, par Dauzat. Paris, Charpentier, 1910.
L'Argentine moderne, par Kœbel. Paris, Roger et Cie.
Le Mexique moderne, par Raoul Bigot. Paris, Roger et Cie, 1910.
Ardouin Dumazet (56e série). Touraine et Anjou. Paris, Berger-Levrault, 1910.
Terre Vivaraise, par Jean Volane. Paris, Berger-Levrault.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

IMPRESSIONS D'IRLANDE

Par M. ALBERT DEMANGEON.

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous avons toujours en France porté beaucoup d'intérêt aux questions irlandaises. Pour la France, en effet, l'Irlande est un pays catholique ; de plus, c'est, comme notre Bretagne, un pays où se parle encore une langue celtique, la langue gaélique, apparentée à celle que parlaient nos ancêtres de Gaule ; en outre, aux temps qui ne sont pas encore très éloignés où la France se considérait comme l'ennemie naturelle de l'Angleterre, c'était une tentation inévitable de sympathiser avec l'Irlande, ennemie elle-même de l'Angleterre ; enfin, pendant longtemps, notre pays s'est passionné pour la cause des peuples opprimés comme les Polonais, les Roumains, les Italiens et les Irlandais.

Aussi l'Irlande apparaît-elle plus d'une fois dans notre histoire, soit à l'époque de Louis XIV où nos troupes débarquaient en Irlande pour soutenir la royauté catholique des Jacques contre la royauté protestante et usurpatrice de Guillaume d'Orange, soit au moment de la Révolution où plusieurs débarquements furent tentés ou projetés par nos généraux républicains afin de faire pièce en Irlande à ce qu'on appelait alors la perfide Albion. Nous nous rappelons aussi que, plus d'une fois, la France fut choisie par les proscrits et les émigrés d'Irlande comme une terre d'asile : qui ne connaît la fameuse brigade irlandaise qui combattit, au XVIIIe siècle, sous les drapeaux de la France ?

Cet intérêt, en quelque sorte historique pour l'Irlande, ne s'est pas refroidi de nos jours. La pauvre île a traversé, au milieu du XIXe siècle, une crise de famine et de misère si terrible qu'elle souleva la sympathie et la pitié de tout le monde civilisé. Nos mémoires sont pleines encore du souvenir de ces luttes sans merci engagées par les Irlandais contre les Anglais ; des assassinats, des exécutions, des violences de toutes sortes qui ont rendu célèbre le nationalisme irlandais ; tout le monde connaît l'épisode original de cette lutte : le boycottage ; le terme et la chose ont d'ailleurs fait fortune chez nous ; ils y ont popularisé le nom du fameux capitaine Boycott.

C'est, l'esprit tout plein encore de ces souvenirs, la curiosité attirée par cette question irlandaise, qui est encore aujourd'hui l'une des plus graves préoccupations de la politique britannique, que j'ai visité tout dernièrement l'Irlande.

Parmi les problèmes qui sollicitent la réflexion, j'en retiendrai un surtout : ce sera l'état économique de l'Irlande. Comment vivent les Irlandais ? Comment gagnent-ils leur vie ? De quoi tirent-ils leurs ressources essentielles d'existence ? Quels rapports existe-t-il entre l'Irlandais et sa terre ?

Deux séries de conditions paraissent déterminer cet état économique :

Il y a d'abord des conditions naturelles imposées par le sol, par la mer, par le climat ;

Il y a ensuite des conditions humaines, ou encore historiques, lesquelles procèdent d'un fait capital, à savoir, que l'Irlande est un pays conquis par l'Angleterre, fait qui est à la base même de la constitution de la propriété, c'est-à-dire des sources de la vie économique dans un pays rural, agricole.

I

LES CONDITIONS NATURELLES

De tous les facteurs géographiques capables d'imposer des règles à l'action des hommes, il en est trois qui paraissent devoir jouer un rôle particulier dans l'Irlande. C'est d'abord le relief du sol ; des montagnes ou des régions hautes couvrent le Sud, une partie de l'Ouest et le Nord de l'Irlande ; des plaines forment le Centre. C'est aussi la mer : le pays est une île et, presque de tous côtés, la mer la pénètre profondément. C'est enfin l'eau. Peu de régions dans la zone tempérée sont

plus humides que l'Irlande. L'eau y revendique un rôle particulier ; elle entretient d'immenses étendues de tourbières ; elle emplit une multitude de lacs ; elle développe toute une végétation d'herbes, une luxuriante verdure qui a fait donner à l'île le surnom d'Erin ou la Verte.

Il y a des montagnes dans l'Irlande qui n'ont rien de la majesté ni de la hardiesse des cimes alpestres. Elles sont en somme peu élevées puisqu'elles ne dépassent guère 1.000 mètres. Elles ne se présentent pas sous forme de chaînes continues à la manière des grandes montagnes comme les Alpes, les Pyrénées ou le Jura, mais sous la forme de nombreux massifs peu étendus s'élevant au-dessus des dépressions et des plaines qui les séparent. Tel est l'aspect des montagnes que traverse le Shannon avant de déboucher à Limerick ; rien de grandiose, ni de sauvage ; des ballons largement étalés aux pentes douces. Quelques-uns de ces massifs sont plus compacts, plus grands, plus élevés, plus montagneux que les autres : alors vraiment le paysage ne manque pas de grandeur, ni de beauté ; on croirait se retrouver parfois dans les highlands de l'Ecosse : ainsi les monts Wicklow qu'on aperçoit de la mer lorsqu'on aborde à Dublin : ainsi, dans le Kerry, les montagnes de Killarney qui sont, dans l'île, l'un des coins les plus recherchés par les touristes pour leur caractère sauvage, la beauté de leurs lacs et leurs curiosités naturelles ; ainsi, enfin, dans l'extrême Ouest de l'île, les montagnes tristes et inhospitalières du Connemara et du Donegal, sur les bords du Lough-Mask ou bien dans le massif de l'Errigal. — Quand ces masses rocheuses se dressent au bord de la mer, elles donnent des côtes extrêmement pittoresques : dans le Nord-Est de l'Irlande, des volcans ont vomi une énorme couche de basalte ; la mer sape le pied de ces masses de lave ; elle y sculpte des formes bizarres, des falaises gigantesques qui ont frappé l'imagination populaire ; de là les noms de Chaussée des Géants, d'Orgues des Géants, de Parloir de lord Antrim.

Soit à cause de leur relief élevé, soit à cause de la nature même de leur sol rocheux, toutes ces montagnes se prêtent mal à la vie des hommes. Ce ne sont que d'immenses étendues stériles, couvertes de landes de bruyères où la culture trouve à peine quelque espace dans les fonds de vallées, où la seule ressource est une herbe maigre destinée à la pâture du bétail. Quelques cultures s'installent au pied des versants ; elles essaient péniblement de gagner quelques nouveaux champs sur les pentes pierreuses ; mais, au-delà, recommencent la

solitude, le silence, l'étendue des landes rocailleuses ou tourbeuses. Aussi l'Ouest irlandais est-il la partie la plus pauvre de l'Irlande, celle qui a le plus souffert de la famine en 1846, qui a vu la plus grande partie de sa population s'expatrier en Amérique et qui la voit encore aujourd'hui émigrer chaque année pour aller chercher du travail, pendant la moisson, dans les fermes d'Ecosse et d'Angleterre. C'est là, dans le Connemara et le Donegal que vivent encore aujourd'hui les populations les plus miséreuses, les plus arriérées de l'Irlande, là qu'on voit les plus pauvres récoltes, les plus pauvres chaumières. Par contre il existe, surtout dans le Centre et l'Est de l'île, de grandes plaines, presque sans relief, monotones, uniformément couvertes de verdure. Là, rien n'attire guère le touriste ; la surface est presque plate ; ce sont des vagues de verdure qui moutonnent à l'infini. Mais très souvent ces plaines, sans intérêt pittoresque, donnent des terres merveilleuses qui ne le cèdent en rien aux meilleures d'Ecosse et d'Angleterre ; là s'étendent les grasses pâtures du comte de Meath, par exemple, dont le bétail approvisionne les marchés de Londres, de Liverpool et Manchester, de Glasgow. Ainsi, par opposition aux montagnes du Sud et du Nord, ce sont les plaines et, en particulier, celles de l'Est aux approches de Dublin et celles du Centre, qui ont attiré l'homme et fixé les exploitations.

Par contre, que doit l'Irlande aux mers qui l'entourent de tous les côtés ?

A coup sûr, elle leur doit une richesse inouïe d'articulations. La mer pénètre le pays profondément ; aucun point n'est à plus de 90 kilomètres de la côte, alors que dans la Grande-Bretagne c'est 120 kilomètres. Cette pénétration de la mer s'accomplit sous les formes les plus variées.

Tantôt ce sont de longues baies, découpées, ramifiées, rappelant les riaz de la côte de Galice ou certaines baies bretonnes, et séparées par de longs promontoires rocheux : Dingle, Kenmare et Bantry ; tantôt ce sont des baies d'un autre genre, sinueuses, serpentant dans les terres, longs couloirs entre montagnes, rappelant les fjords de Norvège et les lochs d'Ecssse, comme le Killery-Harbour dans le Galway ; tantôt, enfin, ce sont des estuaires de rivière, visités par la marée jusqu'à une très grande distance dans l'intérieur, particularité pour ainsi dire britannique qui a fait la fortune maritime de la Grande-Bretagne. L'Irlande aussi possède des villes d'estuaire fondées au point où s'est établi le premier pont : Cork, Waterford, Dublin.

On a l'impression que l'Irlande est un pays admirablement desservi par la mer. En réalité, l'Irlande ne tire presque rien de la mer ; l'Irlandais est demeuré *un terrien*, un *rural*. Les pêcheries de la côte reçoivent bien des bateaux irlandais, mais ils comptent peu si on les compare aux flottilles qui viennent d'Angleterre et de France : les parages de Dingle et Bantry sont particulièrement fréquentés par les chalutiers de Boulogne.

Quant au grand commerce maritime, il longe l'Irlande sans la traverser, sans s'y arrêter. Elle est au point de vue maritime dans une dépendance complète de la Grande-Bretagne. L'Angleterre lui envoie ses produits industriels, puis les céréales et les denrées coloniales. La farine lui arrive de Liverpool et Glasgow ; le maïs par Glasgow. Les voyageurs aussi qui quittent l'Irlande pour un pays exotique passent par Liverpool et Glasgow. Et pourtant Valentia est la terre européenne la plus proche d'Amérique. Et pourtant la rade de Queenstown est l'une des meilleures du monde.

Mais c'est peut-être dans le climat qu'il faut chercher la cause naturelle la plus puissante sur l'orientation de la vie irlandaise. L'humidité est constante et permanente ; il tombe sur le pays des pluies fines et continuelles, des ondées sans fin qui entretiennent l'eau partout ; de là un ruissellement continu, une stagnation de l'eau, un sol constamment humecté comme une éponge.

Cette constante humidité, due aux rafales qu'amènent les vents d'Ouest, n'a pas peu contribué à créer l'un des traits les plus originaux du paysage irlandais : les tourbières. La tourbe couvre le septième de l'île. On la voit dans les montagnes où elle tapisse les hautes pentes ; on la voit surtout dans les plaines ; à l'Ouest de Dublin, elle couvre une étendue presque égale à celle d'un de nos départements. Ces régions tourbeuses, monotones et tristes, semées de marécages où poussent des roseaux, sont pauvres et impropres à la culture ; elles donnent d'immenses pâtures sillonnées de fossés, semées de bouquets de pins où plane constamment l'âcre fumée de la tourbe qu'on brûle dans chaque maison. La population y est rare, l'existence pénible, les habitations chétives ; ce sont des chaumières en terre couvertes de roseaux. La principale ressource est la tourbe elle-même. Dans ce pays sans arbres, ou du moins sans forêts et presque sans houille, la tourbe est le combustible populaire, national. Il n'est pas de chaumière qui n'ait son tas de tourbe, et, durant l'été, c'est l'une des grandes occupations du paysan que de faire sa provision de tourbe pour l'hiver.

Mais c'est, avant tout, dans la végétation, dans la splendeur de la verdure, dans la poussée irrésistible de l'herbe que se révèle l'influence de l'humidité et de l'eau. Par là, le climat retentit profondément dans la vie irlandaise ; il oriente nécessairement le sol vers certaines productions et l'homme vers certaines spéculations. Des printemps humides et tardifs, un ciel sans soleil, des étés souvent brumeux, ne favorisent pas la culture des céréales ; le grain y mûrit mal. Aussi tout naturellement ce pays de l'herbe est devenu le pays de la pâture ; par vocation naturelle, l'Irlande est un pays pastoral.

De là vient d'abord que, excepté dans les montagnes, le paysage irlandais ressemble au paysage de la plus grande partie de l'Angleterre, au paysage des régions de la France plus particulièrement désignées sous le nom de Bocages : c'est un ensemble frais et verdoyant, coupé de haies vives, sillonné de lignes d'arbres, un vrai bocage, un vrai parc. Comme dans tous les pays de pâtures, aucune étendue de terre n'est ouverte ; tout est fermé, entouré de clôtures et de haies ; partout apparaît la préoccupation, le souci du bétail qu'il faut empêcher de courir, de s'égarer, de détruire les récoltes.

Cette vocation naturelle vers la pâture s'est trouvée renforcée encore au XIXe siècle, du jour où l'Angleterre étant devenue libre-échangiste et ayant ouvert ses ports aux céréales du monde entier afin de nourrir ses grandes agglomérations ouvrières, l'Irlande n'eut plus aucun intérêt à cultiver le blé, ni à faire une concurrence inutile sur le marché anglais aux blés américains. Aussi le mouvement vers la pâture s'est précipité. Les pâtures, qui occupaient 87 millions d'acres en 1851, en couvraient 107 en 1901. La pâture occupe aujourd'hui 80 % de la terre irlandaise, et, il faut ajouter, les meilleures terres. Selon une expression vigoureuse, on peut dire que « les bêtes ont mangé les hommes ».

Aussi le bétail est l'objet essentiel des spéculations du paysan, sa grande ressource.

Il y a d'abord l'*âne*. En France, dans certaines régions, il est très piquant, dans les campagnes, les jours de marchés, de voir les paysans arriver à pied, souvent en sabots, pour faire leurs emplettes. Jamais on ne peut faire cette observation en Irlande ; chaque paysan, même très pauvre, possède son âne et sa charrette. Un jour de marché à Kilkee, dans l'Ouest, j'ai pu croiser sur la route plusieurs centaines de ces petits équipages se rendant à la ville.

Ce sont ensuite les *chevaux*. Les chevaux irlandais, bêtes à la fois légères et fortement charpentées, ont une grande réputation. Tous les

ans, au mois d'août se tient à Dublin un concours hippique qui attire les amateurs et les commerçants de tous les coins de l'Europe. Le cheval irlandais est un excellent cheval de chasse. Tout gentleman en possède plusieurs qu'il soigne particulièrement et qu'il réserve surtout pour la chasse au renard. J'ai pu me rendre compte, par un séjour que j'ai fait chez deux gentilshommes campagnards du Kilkenny, avec quelle ardeur était pratiquée cette chasse ; c'est la grande distraction, je dirais presque la grande occupation de l'hiver ; c'est un sport très mouvementé dans ce pays coupé de fossés et de haies. Au reste, partout en Irlande on a d'excellents chevaux ; le voyageur n'y rencontre pas le fiacre légendaire de nos grandes villes, trottinant et essoufflé, mais ces voitures originales, les jaunting-car, légères et très rapidement menées.

Le *porc* irlandais a aussi une grande réputation. Dans ce pays où la pomme de terre couvre parfois la plus grande partie des terres arables, l'élevage du porc a pris depuis longtemps un essor considérable. Depuis longtemps, il y a des usines de conserves où l'on prépare jambons et lard, à Waterford, Cork, Limerick, et l'Irlande contribue à l'alimentation de Londres et des grandes villes. Aussi les porcs se vendent bien ; le paysan les considère comme sa ressource essentielle ; il dit qu'ils sont les « Rent payer's », c'est-à-dire ceux qui paient son fermage.

Enfin, de plus en plus, l'Irlande s'enrichit par l'élevage des *bêtes à cornes*. Chaque jour davantage, elle cherche à prendre sa place à côté des pays d'élevage comme la Suède, le Danemark, la Hollande et la France, qui fournissent les agglomérations anglaises de viande fraîche et de produits de laiterie. Depuis une vingtaine d'années, se sont fondées sur tout le pays des laiteries coopératives qui reçoivent chaque jour le lait des fermes adhérentes et le transforment en beurre qu'elles expédient sur Londres, Liverpool et Glasgow. De même, chaque année, près de 700.000 têtes de gros bétail s'expédient vers l'Angleterre ; tantôt ce sont de jeunes bêtes qui, nées en Irlande, vont s'engraisser sur les riches pâtures d'Ecosse ; tantôt ce sont des bêtes grasses nourries sur les belles prairies de l'Irlande orientale.

Ainsi, au point de vue économique, l'Irlande est, avant tout, une région de pâtures et d'herbages ; par destination naturelle, c'est au bétail qu'elle demande surtout sa subsistance.

Telles sont les conditions économiques de l'Irlande, éclairées par les raisons naturelles qui les déterminent. Mais la nature n'a pas seule agi.

Les hommes aussi qui, successivement ont occupé, possédé, exploité le sol, eurent leur large part de responsabilité et d'influence dans l'état matériel du pays. Dans la bataille politique qui met aux prises en ce moment les libéraux et les unionistes anglais, c'est un paradoxe de voir les Irlandais, qui sont de grands producteurs de viande, de beurre et d'œufs, soutenir les libéraux qui sont libre-échangistes contre les unionistes qui sont protectionnistes. Par intérêt matériel, les Irlandais doivent évidemment préférer les protectionnistes qui veulent défendre contre la concurrence étrangère les productions nationales ; or, en fait, ils votent contre eux. Ce paradoxe s'explique si l'on songe que, pour l'Irlandais, à côté de ces questions économiques, il y a d'autres questions qui lui tiennent au cœur et qui furent posées en Irlande par l'histoire. A côté des conditions naturelles, il faut donc faire une place aux conditions historiques.

II

LES CONDITIONS HISTORIQUES

L'événement historique qui a gravé dans la vie de l'Irlande l'empreinte la plus profonde est *la conquête anglaise*. Cette conquête était géographiquement quasi-inévitable. L'Irlande est trop près de l'Angleterre pour que l'Angleterre ait jamais pu se désintéresser d'elle : vers l'Ouest, le Nord et le Sud, elle n'a davant elle que l'Océan. Aussi le développement de son histoire a été dominé par l'influence exclusive de la grande île. Et de fait, dès les XIIe et XIIIe siècles des aventuriers anglais, venus des confins du pays de Galles, vinrent prendre parti dans les querelles qui mettaient aux prises entre eux les chefs de clans irlandais et, à la faveur de ces dissensions intestines, s'établirent à Dublin ; ils formèrent là une colonie qui ne s'étendit jamais bien loin vers l'Ouest, qui souvent fut réduite aux environs immédiats de Dublin, qui soutint des combats continuels contre les Celtes et qui finit par se fondre et s'absorber dans l'immense majorité irlandaise. Mais il n'en fut pas de même de la conquête qui commença au XVIe siècle avec les Tudors et la reine Elisabeth ; ce fut une lutte terrible, marquée d'épisodes sanglants, une lutte sans merci, exaspérée encore par le fanatisme religieux puisque les Anglais étaient devenus protestants. La méthode suivie par les Anglais consistait à confisquer la terre d'Irlande après chaque rebellion et à *la planter*, l'expression est énergique, par

des sujets anglais. Il y eut ainsi toute une série de plantations sous Elisabeth, sous Jacques Ier, sous Cromwell, sous Guillaume d'Orange. Ces confiscations et ces plantations eurent pour résultat de faire passer la propriété entière du sol aux mains d'un petit nombre de grands propriétaires ou landlords, anglo-saxons et protestants pour la plupart. Tout était fini au XVIIIe siècle. Ce régime de grande propriété mettait entre les mains de 13 ou 14.000 landlords environ 97 % de la superficie totale de l'Irlande. En 1903, 3 landlords étaient propriétaires de plus de 40.000 hectares ; 750 landlords possédaient plus de la moitié de l'Irlande.

Comment se fait-il que ce régime de grande propriété, qui n'a pas empêché l'essor agricole de l'Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles, ait été si funeste à l'Irlande ?

C'est que *les landlords*, règle générale, « se sont entièrement désintéressés de la culture ; sans sympathie, sans générosité, sans curiosité pour elle, ils se contentaient de toucher leurs revenus, sans jamais avancer à la terre un sou de capital. Ils ont loué au paysan non pas une ferme prête à exploiter, mais de la terre nue, un sol brut » ; et, là-dessus, c'est le paysan qui a tout fait : il a fait les chemins, bâti la maison, défriché, drainé, construit ou planté les clôtures. Le landlord irlandais n'a donc pas agi comme les landlords anglais, lesquels ont dépensé au XIXe siècle, en mises de fonds pour améliorer leurs terres, une somme qu'on évalue à 700 millions de livres sterlings. Le landlord irlandais était donc un poids mort pour la terre : il lui prenait tout sans rien lui rendre.

Or, précisément, tout était à faire pour restaurer et moderniser *l'économie rurale* irlandaise. Cette économie rurale était encore au début du XIXe siècle celle d'un peuple à demi-civilisé ; elle consistait avant tout dans l'exploitation de maigres pâturages avec un maigre bétail. La culture reposait sur la pomme de terre. Les labours se faisaient avec une vieille charrue en bois ; il n'y avait pas d'assolement méthodique ; c'était une perpétuelle alternance d'avoine et de pommes de terre. Alors que dans la Grande-Bretagne la science des assolements, des engrais et de l'élevage était poussée au plus haut degré de perfectionnement et que la grande île devenait le modèle des nations européennes, l'Irlande en demeurait encore à une véritable exploitation de nomade ; le sol épuisé, on le laissait, et il se couvrait d'herbe. Une pareille culture était un danger terrible dans un pays

comme l'Irlande, où la prolificité de la population accumulait dans les campagnes des masses humaines de plus en plus considérables : il pouvait suffire d'une simple mauvaise récolte pour que ce sol mal cultivé fût incapable de nourrir ses habitants. La crise se produisit, terrible, en 1846, à la suite d'une série de mauvaises récoltes de pommes de terre. Ce fut dans l'île une misère inouïe ; par moments, plus du tiers de la population dût être entretenue par le Gouvernement ; il mourut plus de 700.000 personnes par la faim. De 1845 à 1853, c'est-à-dire en huit ans, la population tomba 8.300.000 à 6.200.000. La plus grande partie de ceux qui manquaient étaient partis en Amérique, emportant avec eux leur antibritannisme et leur désir de vengeance, car évidemment c'était le régime anglais qui avait fait leur malheur. Ceux qui restaient gardaient au cœur la haine de l'Anglais. Plus que jamais cette crise laissait l'Irlande partagée, déchirée en deux parties : d'un côté la minorité anglo-saxonne, protestante, maîtresse du pouvoir et de la propriété ; de l'autre, la majorité irlandaise, catholique, travaillant la terre qu'elle ne possédait pas, toute frémissante de haine et sans cesse prête à la révolte. On sait, et je ne rappelle pas les épisodes de cette lutte connue, que depuis le milieu du XIXe siècle l'Irlande vécut dans un état continuel d'agitation, de violences, de guerre civile.

L'Angleterre dut enfin s'occuper de cette question irlandaise. Il faut le dire à son éloge, elle a essayé de la résoudre, avec ce mélange de bon sens pratique et de philanthropique sentimentalité qu'on trouve toujours à la base des réformes sociales qu'elle entreprend : toute une série de lois agraires ont été faites pour changer le régime de la grande propriété et créer entre le paysan et la terre des relations plus conformes à la justice.

En quelques mots, voici quelles furent ces mesures. Il n'est pas de pays où le problème agraire ait été abordé et résolu avec plus de tranquille audace que dans cette Angleterre conservatrice. Nous nous imaginons en France avoir, plus qu'aucun autre peuple, le sens et la pratique des révolutions ; or, j'estime qu'aucune révolution française n'a bouleversé le régime de la propriété aussi profondément que ne l'ont fait en Irlande les Anglais par simple mesure législative.

Il y a d'abord *la législation* de *Gladstone* qui permet de faire fixer par autorité judiciaire le fermage dû par le tenancier au propriétaire ; qui interdit au propriétaire de congédier son tenancier avant quinze ans, ce qui assigne aux baux une durée obligatoire de quinze ans ; qui

permet au tenanncier de transférer sa location à un autre tenancier sans consulter le propriétaire. Ainsi, en fait, on rendait par cette législation le tenancier copropriétaire de la terre.

Mais personne ne fut satisfait de cette nouvelle situation ; bientôt de nouveaux projets apparurent : « plus de dualisme, la propriété au seul paysan ». Et alors, sous la pression des Irlandais, l'Etat décida de réaliser l'accession des petits à la propriété, en leur facilitant *l'achat* de la terre. Par une série de lois de 1885 à 1903, l'Etat mit à la disposition des tenanciers de grosses sommes destinées à leur permettre d'acheter les terres des landlords désireux de vendre, à charge d'en rembourser la valeur à l'Etat en un certain nombre d'annuités. C'était là une solution équitable et habile du problème agraire. C'était rendre le paysan propriétaire de la terre qu'il cultive, en respectant les droits de l'ancien propriétaire. Ajoutons toutefois que les landlords perdirent beaucoup à cette combinaison, car l'Etat les paya, non en espèces, mais en obligations qui furent bientôt dépréciées.

Ces lois ont donné de bons résultats, et elles préparèrent une révolution profonde que nous voyons déjà s'accomplir sous nos yeux. Il est certain que les paysans irlandais deviennent chaque jour propriétaires de leur sol ; à la date de 1908, 80.000 l'étaient déjà, et le mouvement gagne chaque jour. Nous assistons au développement d'une classe de petits propriétaires irlandais très nombreuse. L'Irlande rurale s'achemine vers un état économique tout autre ; elle sera bientôt, comme la France, un pays de petits propriétaires cultivateurs, et cet état nouveau aura pour effet d'assurer au pays les avantages inséparables de la petite propriété : culture mieux soignée, accroissement de fertilité, développement du travail, de l'épargne et de la dignité individuelle ; déjà, du reste, sur tous les points de l'Irlande, on signale des heureux résultats partout où il y a des paysans acheteurs.

Et pourtant, l'Irlande n'est pas contente ; j'ai pu m'en convaincre pendant mon dernier voyage, et ce sont ces souvenirs personnels que je voudrais vous rapporter avant de terminer.

« Patrick, c'est le nom populaire de l'Irlandais, n'est pas content. C'est que tous les landlords ne se dépouillent pas à la fois, ne vendent pas toutes leurs terres à la fois. Il voit son voisin changer de condition avant lui et le jalouse ». Ils sont seulement, sur 544.000 exploitants, 80.000 environ qui ont pu bénéficier des avances du Trésor ; les autres attendent. Alors, de tous côtés, les paysans demandent l'expropriation du sol ; ils veulent fixer eux-mêmes le prix de vente, désigner les

terres qui leur conviendraient et les acheter de force. En attendant la loi qui réalisera ce nouveau progrès et qui établira la vente forcée, loi sans doute encore lointaine, les Irlandais emploient les moyens de coercition qu'une longue pratique des agitations leur a enseignées. Il semble qu'une nouvelle période d'agitation commence en ce moment ; j'ai pu assister à un épisode de cette lutte ; il n'en est peut-être pas de plus instructif pour éclairer l'état d'esprit des paysans.

J'ai eu la bonne fortune de passer quatre jours au cœur du Tipperary, région où les rapports entre landlords et paysans sont assez tendus, chez un landlord, M. C..... En arrivant chez lui, j'ai trouvé la porte du parc gardée par un poste de police, puis, faisant le tour de la grande propriété, je rencontrai trois ou quatre campements de policemen. Voici ce qui s'était passé. M. C.... avait hérité de son père, en 1884, d'un immense domaine de 2.000 hectares. Peu après, en vertu des lois agraires, il se décida à en vendre la plus grande partie, 1.500 hectares à ses tenanciers, ne se réservant pour lui-même que les 500 hectares qui entourent sa maison et qu'il exploite. Les paysans du voisinage, les uns qui n'ont pas encore de terres, les autres qui n'en ont pas assez, ont juré de le faire déguerpir et de l'obliger à vendre ses terres et sa maison. Un soir, au nombre de 300, ils pénétrèrent dans le domaine, bousculèrent les policemen qui étaient accourus, et, arrivés devant la maison d'habitation, en brisèrent les portes et cassèrent les vitres. Un renfort de police étant arrivé à la rescousse, ne put, dans la nuit noire, en arrêter que sept, dont trois furent condamnés à la prison.

Après cette scène de violence, M. C.... fut déclaré « boycotté », c'est-à-dire que dans un rayon d'environ 50 kilomètres, il est interdit à quiconque de lui vendre et de lui acheter quoi que ce soit. A Thurles, la ville voisine, tous les commerçants refusent de lui rien vendre ; il est, par suite, obligé d'aller à Dublin, à 150 kilomètres, acheter toutes les denrées nécessaires à sa subsistance, le pain, la viande, le charbon. Et il n'est pas le seul boycotté ; les 130 ouvriers agricoles, bouviers et autres, qui travaillent sur son domaine, furent mis en demeure de choisir, ou le quitter, ou être boycottés. Ils restèrent et furent boycottés. Il fallut donc songer à les nourrir ; la maison fut transformée en boutique, et M. C.... se mit en devoir de débiter à ses clients du lard, du sucre, des bougies, des étoffes. Les forgerons de Thurles ayant refusé de ferrer ses chevaux, M. C... a installé chez lui un atelier de ferronnage. De même, à Thurles, on refuse de lui vendre des engrais ;

il a dû réparer sur ses terres un vieux four à chaux et cuire lui-même sa chaux. Ailleurs, étant en courses pour ses affaires, il se vit refuser l'entrée d'un hôtel par le patron. On le surveille étroitement et malheur à celui qui l'accueille ; un débitant de tabac de Thurles lui ayant vendu une boîte d'allumettes vit bientôt arriver les membres de la Land League : en quelques minutes, toutes ses vitres étaient brisées. Enfin, si le domaine est gardé par la police, cette mesure est très nécessaire, car il faut craindre ce qu'on appelle le cattle-driving, c'est-à-dire enlèvement ou râfle des bestiaux. La Ligue arme de bâtons une bande de paysans, et, à la faveur de la nuit, leur fait pourchasser les bêtes du boycotté. On enlève ainsi 30, 40, 60, 100 bêtes, on les perd au long des routes. « Si la police ne délivre pas le troupeau, on ne le retrouve pas, le boycotté est ruiné ; il perdrait son temps à réclamer ses bêtes ; les bouches restent bien closes ». Le boycottage est, en outre, une arme terrible en ce qui concerne particulièrement le domaine de M. C... Tout ce domaine est en pâtures, en prairies. Il est l'une de ces nombreuses grandes exploitations d'Irlande dont la spéculation consiste surtout à engraisser le bétail. Or, ce bétail ne naît pas sur le domaine ; M. C... achète les jeunes moutons, les jeunes bœufs aux petits cultivateurs du voisinage. Boycotté, il ne peut plus le faire ; il doit aller les chercher au loin, d'où d'énormes frais de transport.

Quelle sera l'issue de la lutte ? Je ne le sais trop. Rien à attendre du Gouvernement libéral qui laisse faire ; il a besoin des voix des députés irlandais au Parlement, et maintenant plus que jamais. D'autre part, M. C... est très riche ; il peut soutenir longtemps la lutte ; mais les paysans sont tenaces et ne lâchent pas. Une scène à laquelle j'assistai la veille de mon départ fut pour moi l'illustration impressionnante de ce conflit où une poignée de landlords se débat contre la foule, contre le nombre. C'était une soirée tranquille, éclairée encore par les derniers rayons du soleil couchant ; l'ombre commençait à envahir le parc et une légère buée s'élevait de la rivière. Tout à coup, des clameurs formidables s'élèvent sur la route longeant le domaine ; et alors commence un charivari indescriptible fait de cris furieux, du bruit des tambours et du son aigu des fifres ; pendant une heure, cette bande hurlante continua son vacarme, tenue en respect par la police. Puis tout rentra dans le calme. Renseignements pris, c'était la Land League qui célébrait le retour des trois fermiers emprisonnés pour l'attaque de la maison de M. C... Et je ne pus m'empêcher de penser combien faible et impuissante devait être la maison de mon hôte, isolée au

milieu des campagnes hostiles, devant le déchaînement de ces haines et de ces ressentiments populaires (1).

D'autres faits sont très éloquents. Partout, durant ce voyage, j'ai pu noter l'antagonisme profond qui sépare les Irlandais des Anglais. Cheminant un jour dans la montagne, je fis la rencontre d'un paysan qui, me sachant Français, me livra bientôt son état d'âme : « Ces champs que vous voyez là-bas, me disait-il, appartiennent à un landlord ; il en touche de gros revenus alors que ses tenanciers meurent de faim. C'est un Anglais ; j'excècre les Anglais, ils ont persécuté ma religion et ils ont tué mes ancêtres ». Sous une forme moins brutale, c'est le même état d'âme chez des gens plus cultivés. Un savant Irlandais me disait : « Ici, tout ce qui touche de gros traitements est Anglais et Écossais ; tout ce qui touche de misérables salaires est Irlandais. Nous ne serons heureux que lorsque les Anglais auront quitté notre île ». Et il ajoutait cette formule pittoresque : « Nous leur ferons prendre un billet simple, sans retour, pour Liverpool ou Holyhead ». Dans la vie sociale, il y a séparation entre Irlandais et Anglais : à Dublin, il y a des boutiques, des fournisseurs pour chaque parti. L'Anglais a partout la sensation d'être isolé ; toute l'instruction primaire et secondaire est entre les mains des Irlandais, des catholiques ; aussi, c'est en Angleterre que les enfants de la gentry anglaise doivent aller faire leurs études. Bientôt même, l'enseignement supérieur sera aux mains des Irlandais ; au moment où je quittais l'Irlande, on annonçait la création d'une Université irlandaise ouverte à tous, c'est-à-dire, en fait, où les Irlandais détiendront l'enseignement ; la vieille Université, Trinity College, citadelle du protestantisme en Irlande, perdra son influence. Et bientôt, dans cette Irlande où les Irlandais commencent à revendiquer et à acquérir la propriété du sol, c'est-à-dire l'influence économique, les Irlandais seuls façonneront les esprits et accapareront la propriété des âmes, c'est-à-dire l'influence morale et intellectuelle. A cet égard, il semble bien que l'Irlande soit perdue pour l'Angleterre.

Mais, entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici pour l'Irlande d'un véritable séparatisme, d'une véritable indépendance. C'est impossible. Aucun Irlandais sérieux ne peut y penser. Car l'Irlande vit de l'Angle-

(1) Le journal *Irish Times*, du 14 mai 1910, publie le jugement rendu contre les fermiers irlandais qui ont voulu obliger par intimidation M. C... à vendre ses terres : trois d'entre eux sont condamnés à huit mois de prison avec « hard labour » ; cinq autres à quatre mois de la même peine.

terre ; c'est à elle qu'elle vend ses bestiaux, son beurre, sa bière ; c'est d'elle qu'elle reçoit tous ses capitaux, ses étoffes, ses farines, ses engrais, ses machines ; il y a entre les deux îles un lien économique indissoluble et il ne peut être question pour l'Irlande de vivre à part, ce serait un suicide.

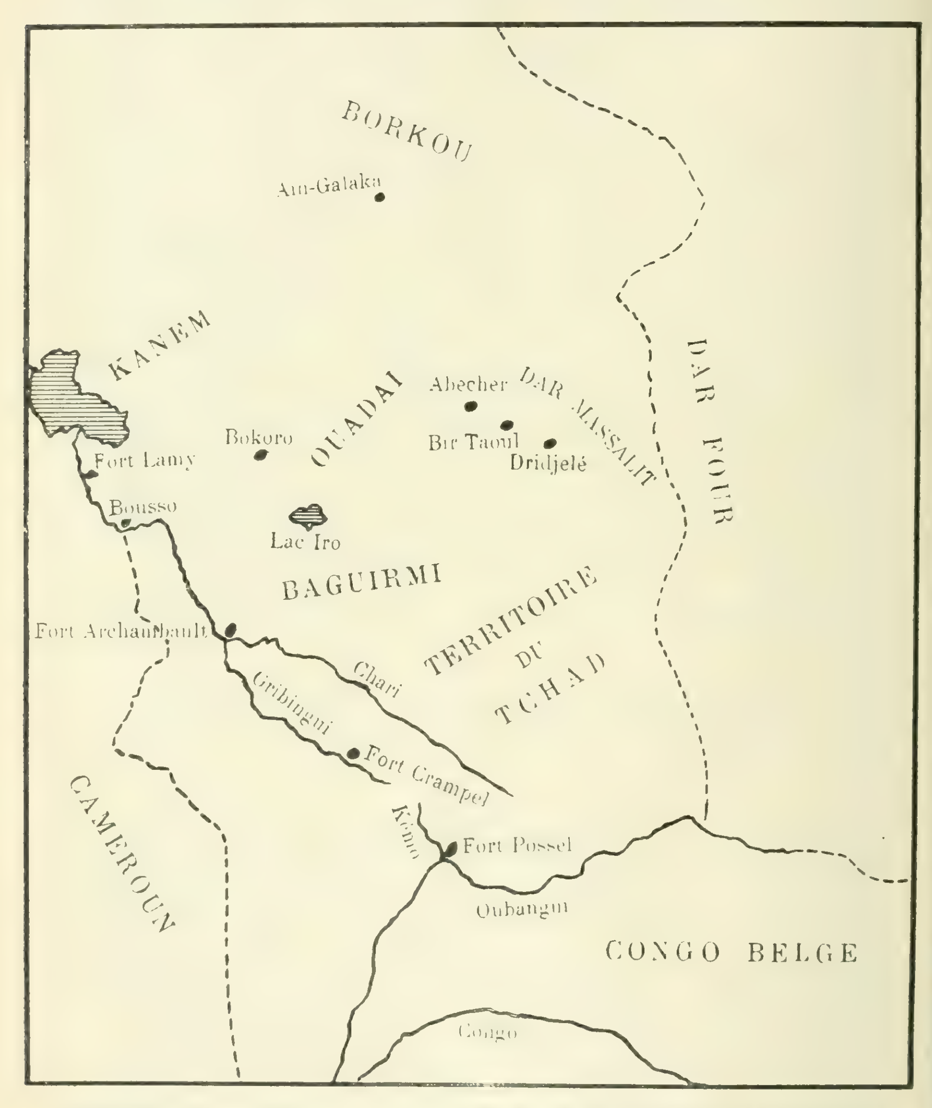
Mais ce qu'on doit entrevoir dès maintenant sans craindre de se tromper, c'est que l'évolution actuelle de l'Irlande, après avoir apporté au pays le bien-être, aboutira nécessairement à l'autonomie, à cette autonomie législative que les Anglais ont déjà donnée à leurs grandes colonies d'outre-mer, en un mot au fameux Home Rule. C'est précisément la réforme que la Chambre des lords a toujours fait échouer, et c'est pour cela qu'aujourd'hui les Irlandais, quoique protectionnistes, soutiennent les libéraux qui veulent détruire le pouvoir des lords. Cette réforme s'imposera d'elle-même sous l'action des réformes économiques qui, en donnant au peuple la propriété, lui auront en même temps donné la conscience de ses responsabilités et de ses devoirs ; elle ne sera pas arrachée comme on arrache un trophée dans une guerre, mais elle se détachera d'elle-même, comme un fruit mûr, par le commun accord de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, et, par un paradoxe fréquent de l'histoire d'Angleterre, ce seront peut-être les conservateurs qui la réaliseront après avoir jusqu'au bout lutté contre elle.

A PROPOS DE L'OUADAÏ

L'Ouadaï est la région située à l'Est du lac Tchad : le Dar-Tama, le Dar-Massalit constituent sa partie extrême occidentale. Le Darfour, possession Anglo-Egyptienne, le délimite à l'Est. Mais de ce côté la délimitation n'est pas faite. La convention Anglo-Française de 1899 a laissé une zone neutre entre le Darfour et les possessions françaises. On doit s'occuper un jour de la délimitation exacte des sphères d'influence. En attendant c'est là que, leurs razzias accomplies, les bandes pillardes vont se réfugier avec leur butin.

La capitale de l'Ouadaï est Abecher, gros centre très bien fortifié, situé à la même hauteur que le lac Tchad et à 700 kilomètres de lui environ. Au Nord-Est du grand lac, le Kanem et le Borkou ; au Sud-Est, le Baghirmi traversé par le Chari — affluent du Tchad — et dont l'origine est voisine de l'Oubanghi, lui-même affluent du Congo.

Sur l'Oubanghi, le fort Possel ; sur le Chari, en allant de la source à l'embouchure, c'est-à-dire du Sud au Nord (direction Nord-Ouest), Fort-Crampel, Fort-Archambault, Bousso, Fort-Lamy, ce dernier à une cinquantaine de kilomètres de la rive méridionale du lac Tchad. Au point de vue



administratif, toute la région comprise au Nord de l'Oubanghi constitue ce qu'on appelle le territoire militaire du Tchad, dont le commandant était le lieutenant-colonel Moll.

C'est de 1900 que date notre établissement définitif sur les rives du Chari après la chute de Rabah vaincu et tué à Kousseri. Venues du Sud par l'Oubanghi nos troupes avaient installé sur le Chari les postes cités plus haut. Cela fait il fallut se tourner vers l'Est afin de pénétrer peu à peu dans les territoires sur lesquels nos accords de 1894 avec l'Allemagne et de 1899 avec l'Angleterre nous reconnaissaient tout droit.

On cantonna dans le pays un bataillon réduit à 450 hommes. Avec ce faible effectif force était de s'en tenir aux possessions acquises en 1900 et de rester sur la défensive. La situation resta la même jusqu'en 1906 : les gens d'Abecher poussaient l'audace jusqu'à venir quelquefois opérer des razzias sur notre territoire.

L'autorité militaire locale organisa ses postes, les fortifia sérieusement, et, bien qu'elle n'eût désiré que se lancer plus avant dans l'Est, elle attendit, patiente, que l'autorisation lui en vînt. En août 1906, le colonel Largeau prit, pour la seconde fois, le commandement du territoire. Muni d'instructions précises, il se résolut à reporter plus loin la limite de notre influence effective et d'ouvrir immédiatement les hostilités contre les gens d'Abecher, qui ne cessaient d'inquiéter nos nouveaux administrés.

Le sultan d'Abecher était Doudmourah.

Le colonel Largeau était résolu d'en finir avec cet adversaire.

Trois colonnes furent constituées pour se mettre en route dans les trois directions où l'Ouadaï était particulièrement vulnérable. La première, composée de 100 fusils, partit de Fort-Archambault et s'installa dans les environs du lac Iro, à deux cents kilomètres au Nord-Est de ce fort. En mai et avril 1907, ce détachement put surprendre plusieurs convois d'esclaves qui, venus du Sud, filaient sur Abecher. La seconde, sous les ordres du capitaine Bordeaux, poussa jusqu'à 70 kilomètres de l'Ouadaï ; quant à la troisième, constituée avec des éléments extrêmement mobiles, elle se porta dans la direction Nord-Est, vers le Borkou, et s'empara, le 21 avril 1907, d'Aïn-Galaka, gros centre placé à plus de 700 kilomètres du Tchad.

Un nouveau poste fut établi à Bokoro, à 200 kil. de Fort-Lamy.

En 1908, un détachement d'environ 300 hommes quitta alors ce dernier point, s'installa à Ati et de là se dirigea sous les ordres du capitaine Jérusalemy sur Abecher. Le choc eut lieu à Dogotchi (28 mars). Nos adversaires qui étaient commandés par l'aguid Rachid, un des grands dignitaires du Ouadaï, battirent en retraite après un combat furieux, qui leur coûta 400 tués, 600 blessés qui succombèrent aux suites de leurs blessures, deux étendards et un grand nombre de fusils à tir rapide. Cette victoire fut complétée le 10 juin par celle de Djoua. Après le repos nécessaire, nos troupes se heurtaient à Doudmourah lui-même et le 2 juin 1909, le lieutenant Bourreau, remplaçant son chef légèrement blessé — le capitaine Fiegenschuch — entrait à Abecher et arborait sur le « tata » central le pavillon français. Doudmourah fuyait

alors vers l'Est et Acyl, dont le concours nous avait été précieux, se voyait intrônisé sultan, à la place de notre adversaire battu.

Dès le lendemain de la prise d'Abecher il fut démontré que les difficultés n'étaient pas aplanies. Sans doute la garnison d'Abecher protégée par d'épais remparts n'avait pour ainsi dire rien à craindre, mais il fallait empêcher les Massalits de venir pousser des pointes jusque sous les murs de la ville, razziant les partisans d'Acyl. L'effet eut été désastreux sur nos protégés et sur le sultan Acyl lui-même.

Il fallut toute la valeur, toute l'énergie de nos officiers pour nous donner de l'air autour de l'ancienne capitale de Doudmourah. En décembre 1909, le capitaine Fiegenschuh quittait Abecher et entrait dans le Dar Massalit où sa colonne fut surprise et lui-même tué par le sultan Tadjenine. Avec lui furent tués les lieutenants Delacommune, Vasseur, le maréchal des logis Breuillac, le sergent Béranger et 150 tirailleurs : c'est l'affaire de Bir-Taoul (4 janv. 1910).

Ce grave échec mit en péril notre situation dans l'Ouadaï. Il fallut renforcer nos effectifs qui furent portés à 1.600 hommes répartis en deux bataillons. Le 7 août 1910, le capitaine Chauvelot anéantit à Guereda une bande de Massalits ; mais nous ne pouvions poursuivre nos adversaires de façon à leur infliger une défaite complète, faute d'effectifs suffisants.

C'est alors qu'au chef de bataillon Jullien succéda le lieutenant-colonel Moll comme commandant du territoire militaire du Tchad. Du premier coup il envisagea toutes les difficultés de la situation ainsi qu'il appert d'une lettre qu'il écrivait à M. Terrier, secrétaire-général du comité de l'Afrique française, lettre publiée dans l'*Excelsior* du 8 décembre :

« Notre politique d'expectative, notre attitude défensive sont inadmissibles. L'offensive seule convient pour parer les coups.... la défensive n'a jamais donné de bons résultats. C'est incompréhensible de notre part. Nous nous laissons, à chaque instant, sans rien pouvoir, enlever des gens qui sont emmenés en captivité : tout est vendu au Borkou ! Il n'y a qu'un remède, agir là-bas : c'est moins cher et plus conforme à nos désirs d'humanité ; plus nous attendrons, plus ce sera difficile.

» Je vais au Ouadaï, je serai heureux si j'ai l'occasion de châtier les Massalits qui nous ennuient encore et chez qui Doudmourah trouve toujours un appui gênant ».

On sait le reste ; le combat de Dridjelé et la mort du colonel Moll que, dans le premier moment, on croyait être un désastre. Heureusement la réalité est toute différente.

D'après les communications du commandant Maillard, qui a pris le commandement après la mort du colonel Moll, ce dernier, parti d'Abecher, capitale du Ouadaï, avec 300 hommes, était entre le 8 novembre à Dridjelé, capitale du Massalit. Le lendemain, 9 novembre, à dix heures du matin, à 5 kilomètres au Sud de cette place, la colonne supporta l'attaque de 5.000 hommes commandés par les sultans Tadjenine et Doudmourah.

Le combat fut extrêmement violent. Une heure et demie après l'attaque, les assaillants prirent la fuite laissant 600 des leurs sur le terrain et parmi eux le sultan Tedjenine. Doudmourah est, paraît-il, au nombre des blessés. Malheureusement, attaquée par un ennemi qui l'emportait considérablement par le nombre et qui est armé de fusils à tir rapide, notre petite troupe acheta cruellement sa victoire. Le colonel Moll, les lieutenants Jolly et Brulé, les adjudants Leclerc et Noël, les sergents Alessandri, Bal et Bergère et 28 tirailleurs avaient été tués, 12 tirailleurs avaient disparu, 1 officier, 3 sous-officiers et 69 tirailleurs étaient blessés. Tel est le bilan de cette rencontre.

C'est une victoire, mais une victoire chèrement achetée ; déjà des renforts sont expédiés pour compléter le succès et venger le colonel Moll. Peut-être aurait-on bien fait d'agir ainsi plus tôt.

La solution de la question est ailleurs : il est de toute importance de s'entendre avec les peuples Européens de qui dépendent les territoires voisins de l'Ouadaï. Le lieutenant-colonel Mangin dit excellemment dans le journal le *Temps* :

Pour tous ceux qui ont suivi la marche de notre pénétration en Afrique, il était évident que nous irions au Ouadaï, et il est évident que nous irons au Borkou. Nous ne pouvons tolérer, à proximité de nos frontières, des repaires de brigands chasseurs d'esclaves, qui vivent en pillant les populations dont la France a assumé la protection. Une loi à laquelle nous n'échapperons pas veut qu'un peuple civilisé, après avoir mis le pied sur un continent barbare aille jusqu'à ce qu'il rencontre la frontière d'un autre peuple civilisé ou la mer (le désert est une mer), et les résultats décisifs que le colonel Gouraud a obtenus dans l'Adrar nous montrent que le désert même peut être pacifié si on occupe certaines oasis.

Mais la situation se complique singulièrement aujourd'hui, parce que les frontières en Afrique centrale ne sont définies ni avec l'Angleterre au Darfour, ni avec la Turquie en Tripolitaine. Avec l'Angleterre, elle doit être tracée entre deux méridiens, en laissant à l'Angleterre tout ce qui, en 1882, dépendait du Darfour, et à la France tout ce qui, à la même époque, dépendait du Ouadaï. Comment savoir à qui est le Massalit, qui est situé dans cette zone ? Il payait tribut au Ouadaï au moment de l'occupation d'Abécher. Mais de qui dépendait-il en 1882 ? Et s'il était indépendant à cette époque ?

La question de l'Afrique centrale est avant tout d'ordre diplomatique. L'Angleterre ne peut tolérer que le Darfour qui lui est soumis soit le dernier repaire de l'esclavagisme, et déjà les sociétés antiesclavagistes se sont émues de cette situation que des explorateurs allemands ont signalée. La contrebande des fusils à tir rapide se fait de la façon la plus active par les ports de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, qui approvisionnent les Senoussistes et par ceux du Darfour. Cette situation ne peut durer.

BIBLIOGRAPHIE

QUELQUES SOUVENIRS. — VINGT-CINQ ANNÉES DE POLITIQUE COLONIALE, par Henri Mager, membre du Conseil supérieur des Colonies (un vol. in-12, Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. — 2 fr.)

Alarmante est la situation économique et morale de la plupart des Colonies de la France.

Entre 1883 et 1908, la Réunion, la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Pierre et Miquelon ont réduit leurs achats annuels de 50 millions ; entre 1883 et 1908, l'exportation des mêmes Colonies est tombée de 100 millions à 60 millions par an.

La situation des nouvelles Colonies n'est guère plns brillante que celle des anciennes : Madagascar, qni avait une importation de 45 millions en 1901, n'achetait plus à l'extérieur, en 1908, que pour 30 millions ; l'Afrique équatoriale subit une crise pénible ; en ce qui concerne nos Colonies d'Asie, le rapporteur du budget des Colonies pour 1909 et 1910 n'écrivait-il pas : « L'Indo-Chine traverse une crise : affirmer que cette crise est aujourd'hui très sérieuse, pour ne pas dire inquiétante et grave, n'est rien apprendre à personne. »

Quelles sont les causes d'une situation aussi critique ?

M. Henri Mager, membre du Conseil supérieur des Colonies depuis 892, répond à cette angoissante question, dans un volume qu'il publie sous le titre de : « *Quelques souvenirs ; Vingt-cinq années de Politique Coloniale* » ; il montre que nos Colonies soufirent de ce qu'il n'y a pas au gouvernail des hommes de savoir et d'expérience, des hommes aimant les Colonies et ayant une claire intelligence du but ; la plupart des avocats, des notaires, des médecins, des journalistes, des diplomates, des ingénieurs, que les hasards de la politique placèrent à la tête des Colonies, n'ont jamais eu un programme colonial, une politique coloniale ; ils ignoraient les Colonies et leurs besoins ; incompétents en matière coloniale, ils se contentèrent de solutionner au jour le jour et au petit bonheur les affaires courantes, ainsi que de faire rédiger quelques circulaires pompeuses sur les devoirs d'éducation d'un peuple colonisateur ou sur quelque autre lieu commun de rhétorique banale.

Pour sauver nos Colonies d'un désastre imminent, M. Henri Mager préconise la constitution d'un *Parlement Colonial*, qui se prononcerait sur l'application aux Colonies des lois de statut votées par le Parlement métropolitain, et qui, par voie de motions, de questions, d'interpellations, influerait sur les réglementations administratives et économiques ressortissant du pouvoir d'initiative attribué au Ministre des Colonies ; et cela, d'autant plus que le Ministre des Colonies serait responsable devant le Parlement Colonial.

Grâce à sa grande expérience des choses coloniales, M. Henri Mager étaye sa thèse sur des arguments d'une incontestable valeur.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

ASIE.

L'évolution de la Chine. — Comme l'ont fait successivement tous les Etats autocratiques, la Chine évolue vers un régime constitutionnel plus vite que ne l'auraient voulu ses dirigeants et que ne l'avaient prévu les étrangers. Résumons brièvement le chemin qu'elle a déjà parcouru.

C'est la célèbre impératrice douairière Tseuhi, morte il y deux ans, qui fit signer par l'empereur Kouangsiu les premiers édits réformateurs. Le 16 juillet 1905, le duc Tsaïtso, le vice-roi Touanfang et plusieurs hauts fonctionnaires reçurent l'ordre « de se rendre dans tous les royaumes d'Occident et d'Orient pour y étudier » tous les systèmes d'administration et choisir les meilleurs ». On se rappelle que le départ de cette mission, le 15 octobre, fut marqué par un attentat révolutionnaire qui coûta la vie à quatre personnes. L'auteur de l'attentat, Wouyué, déclarait dans son testament qu'il n'avait aucune confiance dans la dynastie mandchoue pour établir une Constitution et qu'il préférait la République. Ainsi s'affirma dès le début la méfiance inexpiable qui sépare un gouvernement trop habile et des réformateurs trop pressés.

Cependant la mission Tsaïto rentra à Pékin au mois d'août 1906. Le 1er et le 2 septembre parurent les édits qui proclamaient la nécessité d'une Constitution et qui nommaient une « Commission des réformes administratives » sous la présidence du prince Tchouen, aujourd'hui régent de l'empire.

Les intrigues de la cour et les insurrections organisées par les *Komingtan*, de Souenyisien dans les deux provinces Kouang et dans les deux Kiang retardèrent les progrès que l'impératrice avait bruyamment annoncés. L'édit instituant des assemblées provinciales ne parut que le 19 octobre 1907, et si un autre édit du 25 décembre suivant invitait le peuple à se préparer au régime constitutionnel, ce régime restait à créer. Le décret du 27 août 1908 a même ajourné son inauguration à huit ans, tout en fixant par le menu un programme de 92 articles qui doit être exécuté d'ici là. On put croire que la mort de l'empereur et de l'impératrice douairière (14-15 novembre 1908) hâterait l'accomplissement des réformes : n'était-ce pas le prince Tchouen qui devenait régent, et le nouvel empereur ne recevait-il pas un titre qui signifie « proclamation des lois fondamentales » ? Mais le 3 décembre, un édit confirma simplement les promesses du 27 août, et un mois plus tard l'un des seuls hommes de gouvernement qu'il y eût à Pékin, Yuanchikaï, était destitué. Il fallut attendre jusqu'au 14 octobre 1909 pour voir siéger les premières assemblées provinciales. Le 31 octobre, un édit détermina la composition d'une sorte de Parlement provisoire, qui ne fut d'ailleurs convoqué que pour le 3 octobre dernier.

Toutes les précautions étaient prises pour que ce « Sénat » fût inoffensif. Il comprend cent membres élus par les assemblées nationales et autant de membres

nommés par l'administration. Il ne doit délibérer que pendant deux mois. Dès le début de ses séances, les hauts fonctionnaires lui ont déclaré qu'il avait des pouvoirs purement consultatifs. Mais un vent de réformes n'a pas tardé à souffler : dès le 17 octobre, à la suite de démonstrations populaires que dirigeaient des étudiants, le régent a dû s'engager à convoquer un Parlement définitif en 1913 et non plus en 1916 : la campagne qui lui a arraché cette concession continue, avec l'appui des assemblées provinciales, et il faut prévoir que le délai sera encore abrégé. Le Sénat actuel prend d'ailleurs son rôle au sérieux : il a protesté contre un emprunt étranger qui avait été conclu sans son autorisation et il est entré en conflit avec l'organe suprême du pouvoir exécutif, le grand Conseil, à propos d'une question fiscale et d'une question d'enseignement.

Les événements qui se sont produits depuis 1905 montrent jusqu'à l'évidence que la dynastie mandchoue et ses conseillers ne cherchent qu'à gagner du temps. C'est dire que le régime actuel, surtout après le désastre de l'accord russo-japonais, est très probablement condamné. Sera-t-il remplacé par un régime plus conforme aux idées modernes et surtout plus honnête ?

AFRIQUE.

Toujours le Libéria. — Nos lecteurs ont vu fréquemment cette rubrique dans nos derniers bulletins. La question reste toujours pendante et non résolue. Elle inspire à un de nos publicistes les plus avisés, M. Jean Herbette, les réflexions suivantes :

Rappelons qu'en 1908 le gouvernement de Monrovia, ému par l'arrivée d'officiers anglais qui venaient organiser la milice, envoya à Washington son ancien président M. Gibson et six autres délégués, pour demander aux Etats-Unis de préserver l'indépendance du Libéria. A la suite de cette démarche, une commission américaine alla en 1909 visiter la côte des Graines ; elle rentra à Washington avec un rapport qui proposait d'établir une sorte de protectorat américain pour le Libéria. Le secrétaire d'Etat Knox a donné suite à ce rapport malgré le comité sénatorial des affaires extérieures, et au mois de juillet dernier, l'un des membres de la commission qui avait visité le Libéria, M. Falkner, arrivait en Europe pour négocier un emprunt, en qualité de délégué financier de la petite République noire. Tels sont les faits connus du public ; ils suffisent à démontrer que les Etats-Unis entendent s'interposer entre le Libéria et les puissances européennes.

Devant cette attitude nouvelle du gouvernement américain, la France pouvait prendre deux partis différents : ou bien elle acceptait de régler la question libérienne par un accord international, ou bien elle n'y consentait pas. Si elle admettait un règlement international, elle devait naturellement se demander si elle s'entendrait avec l'Angleterre et l'Allemagne, puissances directement intéressées, pour appliquer à l'Ancien Continent une sorte de doctrine de Monroë et repousser l'intervention des Etats-Unis, ou si au contraire elle s'entendrait avec l'Angleterre et les Etats-Unis pour instituer un protectorat américain plutôt qu'un condominium avec l'Allemagne. D'autre part, si elle ne jugeait pas qu'un règlement international fût nécessaire ou profitable, elle n'avait qu'à rappeler aux deux autres puissances directement intéressées les droits spéciaux que lui confère une frontière de plus de mille kilomètres, et elle n'avait qu'à opposer aux Etats-Unis l'article 5 du traité franco-libérien du 8 décembre 1892, qui nous rend toute notre liberté d'action pour le cas où la République noire cesserait d'être « libre et indépendante ».

Le gouvernement français paraît s'être décidé pour un accord international ; et, des deux combinaisons qui étaient possibles en pareil cas, il semble avoir choisi celle qui consiste à reconnaître le protectorat américain. En effet, si nous ne nous trompons pas, la France serait disposée à admettre que la représentation diplomatique du Libéria soit désormais confiée aux Etats-Unis. A supposer que cette solution soit contraire aux désirs de l'Allemagne, nous ne saurions reprocher au Quai d'Orsay d'avoir voulu s'entendre avec Washington plutôt qu'avec Berlin. Les Allemands déploient au Libéria une activité presque inquiétante : leurs commerçants font des rafles de caoutchouc et même d'huile de palme jusque sur notre territoire, comme le capitaine Laurent et le lieutenant Gauvin ont pu s'en rendre compte l'an dernier ; les indigènes reçoivent en échange des fusils et de la poudre dont ils se servent contre nos troupes ; enfin l'on affirme que deux millions de marks auraient été avancés au gouvernement de Monrovia et que les droits de douane payés par les marchandises allemandes sont affectés au remboursement de cette avance. Si telle est la situation dans un pays considéré comme indépendant, peut-être la perspective d'un condominium avec l'Allemagne n'a-t-elle rien d'agréable.

Seulement l'entrée en scène des Etats-Unis suffirait-elle à procurer des avantages tangibles à l'influence française ? Il est permis d'en douter. Les Américains ouvriront probablement des routes dont le commerce allemand, établi sur place depuis des années, se servira pour drainer encore plus complètement les richesses de notre territoire. Les Libériens de la côte, qui ont envers nous les plus mauvaises intentions, profiteront de la protection américaine pour provoquer sur notre frontière des incidents que le « colonel » Loomax essaie de faire naître depuis trois ans. Enfin, en donnant aux Etats-Unis une base d'opérations sur la rive Est de l'Atlantique, nous aurons créé un précédent d'une portée incalculable.

A ces objections, la diplomatie française répondra peut-être qu'elle attend de l'intervention américaine un progrès décisif : le gouvernement de Washington obtiendrait des Libériens qu'ils exécutent le traité de délimitation conclu avec la France le 18 septembre 1907. Mais c'est là, qu'on nous pardonne l'expression, une simple plaisanterie. D'abord, si le traité de 1907 est avantageux, ce n'est pas pour la France, grande puissance capable de défendre ses possessions, mais bien pour le Libéria : peu nous importe, par conséquent, que nos voisins l'exécutent ou non. D'autre part, *le gouvernement de Monrovia ne demande dès maintenant qu'à mettre le traité en vigueur.* Le ministre du Libéria à Londres, M. Crommelin, écrivait il y a plus de six semaines à l'un de nos compatriotes :

« Je vois avec plaisir que les travaux cartographiques seront bientôt terminés. J'espère que, ce travail fini, nous pourrons définitivement aboutir à un règlement de frontières..... Je pense qu'alors on devra faire l'abornement avec le moindre délai possible ».

Il serait facile d'apporter d'autres arguments. Bornons-nous, pour aujourd'hui, à résumer ce que nous croyons avoir démontré.

Si la France n'a pas d'intérêt à s'entendre avec l'Allemagne au Libéria, elle n'a pas non plus d'intérêt à y introduire les Etats-Unis. Elle n'a d'intérêt qu'à rester le plus possible en communauté de vues avec l'Angleterre, qui est avec elle la seule puissance limitrophe du Libéria. Mais elle a fait assez de sacrifices à cette communauté de vues en signant le traité de 1907 et en respectant l'intégrité territoriale d'un Etat malveillant et anarchique comme la République libérienne. Ne souscrivons donc à aucune de ces ententes internationales où nous limiterions bénévolement nos droits pour faire place à autrui. Le Libéria peut rester encore un autre demi-siècle en pleine anarchie sans que la paix du monde soit menacée ;

les autorités françaises de la Côte d'Ivoire et de la Guinée, de même que les autorités anglaises de Sierra-Leone, n'ont qu'à être suffisamment armées pour qu'aucun intérêt européen ne soit en péril. Notre position est excellente : ne nous amusons pas à la diminuer par des concessions, mais travaillons plutôt à la renforcer par des actes. Si la diplomatie française veut s'occuper utilement du Libéria, qu'elle y envoie un consul agissant, et qu'elle lui donne les instructions et les ressources qui conviennent, ou encore qu'elle charge le gouverneur de la Côte d'Ivoire d'assurer la représentation de la France à Monrovia. C'est sur le terrain, et non sur le papier, qu'on résoudra la question libérienne.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

NOVEMBRE 1910

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	72	57.008	79	68.137	151	125.145
Étrangers	110	126.791	103	114.632	213	241.423
TOTAUX...	182	183.799	182	182.769	364	366.568
Mouvement du mois correspondant de 1909.					350	351.828
Différence pour 1910.					+ 14	+ 14.740

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1909 — 4.119 navires jaugeant ensemble 4.148.890 tonneaux
1910 — 4.184 id. id. 4.209.393 id.

Différence pr 1910 65 navires en plus et 60.503 tonn. en plus.

OCÉANIE.

Java. — La situation économique des Indes Orientales Néerlandaises continue à être très satisfaisante. La culture, qui constitue le fond de la richesse de la colonie, est très prospère : elle se développe progressivement chaque année, grâce à l'introduction à Java principalement de nouveaux capitaux étrangers destinés à remplacer par de grandes plantations de thé, d'héveas et de ficus élastica, celles du poivrier, du caféier et du tabac qui ont diminué d'importance ces dernières années.

Les capitalistes anglais ont compris la situation économique exceptionnellement avantageuse dans laquelle se trouve l'île (climat, tranquillité laborieuse du cultivateur, main-d'œuvre abondante et bon marché, prix encore avantageux de la terre) et Java étant très à la mode depuis quelques années, ils n'ont pas tardé à y acquérir le plus de terres possible en vue d'affaires énormes pour l'avenir. Plusieurs grandes plantations leur ont été vendues cette année ; les moindres sont de deux ou trois millions de francs. Ce succès, on doit le reconnaître, est dû principalement à la décision, au coup d'œil très juste en matière d'affaires, spéciaux au caractère britannique. Nos capitalistes, plus timorés, plus lents à se décider, plus facilement enthousiastes mais moins persévérants, sont dépassés à Java : il leur eût été facile cependant d'augmenter considérablement leur fortune existant de longue date ici, car le pays est particulièrement sympathique au Français.

Il résulte de cet état de choses que les meilleures terres dans la partie la plus fertile et la plus facile de Java, le « Preanger », sont prises ; c'est vers Sumatra qu'il faudra désormais porter son activité. Le sud de la grande île, le « Lampeng », est déjà l'objectif des capitaux belges et anglais ; la pénurie de la main-d'œuvre dans cette région en a jusqu'ici retardé l'exploitation régulière, mais cette difficulté sera aisément tranchée, puisque Java exporte annuellement des milliers de coolies indigènes aussi bien dans les possessions extérieures de la colonie qu'aux possessions anglaises et françaises d'Asie.

La récolte du sucre à Java devient de plus en plus importante. Elle a triplé en 15 ans. Elle a atteint en 1909 le chiffre de 309.620 tonnes. La majeure partie de la production s'exporte en Hollande. Le plus gros acheteur est ensuite la République des Etats-Unis.

Le poivre se chiffre par 3.700 tonnes. La moitié de l'exportation est faite pour la Hollande, le reste pour l'Allemagne, les Etats-Unis, l'Italie, l'Angleterre (1).

THÉ. — Le chiffre de l'exportation du thé de Java est pour le dernier exercice de 36,5 millions de livres contre 29,2 millions en 1908 ; soit le double de l'exportation de 1901.

L'île de Java exportant plus de 95 % de sa production, et son exportation devant atteindre en quelques années 50 millions de livres, elle doit à juste titre être considérée comme très importante dans la participation de l'exportation mondiale de ce produit.

---

(1) La France ne figure que pour un chiffre infime et heureusement. C'est que sa consommation est assurée presqu'exclusivement par sa colonie d'Indo-Chine.

Voici, à titre d'indication, comment se répartit la production du thé entre les principaux pays producteurs :

Chine	700 millions de livres
Indes anglaises	248 —
Ceylan	181 —
Japon	60 —
Java	38 —
Formose	25 —
Nunan	2 —
Annam	1 —
Soit un total de	1.256 millions de livres

La Grande-Bretagne prend à Java environ 18,6 millions de thé, directement comme par la Hollande qui, elle, en prend une trentaine de millions. La France en prend directement 4.000 kilog. environ.

Café. — Les Indes Néerlandaises ont exporté en 1908 80 °/₀ environ de leur récolte des cafés qui est de près de 50 millions de livres. Les évaluations pour 1909 sont encore inférieures aux années précédentes. On compte pour la période allant jusqu'à juin, 12 millions de livres seulement. La moitié de la production va en Hollande et 12 °/₀ environ aux Etats-Unis. La France en prend 700.000 kilog. environ et le reste est partagé entre l'Allemagne, l'Autriche, l'Egypte, etc.

L'exportation totale de ce produit représente plus de 13 millions de florins.

Depuis quelques années, la culture des cafés est sérieusement tombée à Java, par suite des maladies des arbres et de la chute des prix de cette denrée. Il est question dans plusieurs plantations de remplacer le « Liberia » par le « Robusta », arbre importé du Congo qui a l'avantage d'être plus robuste que le Liberia, de qualité inférieure il est vrai, mais aussi moins sujet aux maladies.

Parmi les autres produits agricoles il faut signaler le riz dont la production est en croissance et a dépassé 10 millions de tonnes en 1909.

Le tabac est aussi une culture florissante à Java mais c'est le caoutchouc qui y prend un grand développement. On estime à 250.000 acres la superficie des plantations de caoutchouc dans l'archipel de la Sonde, et ce n'est qu'un début. L'hoven y réussit fort bien. La production de Java est encore insignifiante, mais dans deux ans la moitié des plantations seront en rendement normal.

Étain. — L'étain est produit aux Indes Néerlandaises par les mines de Banka (propriété du Gouvernement) et de Billiten (société particulière appartenant à des capitaux belges et hollandais).

La production de Banka est, cette année, de 184.000 piculs ; celle de Billiten, de 66.500 blocs. Le cours moyen pratiqué sur ce produit a été de 94,76 florins. Il en a été exporté pour plus de 4 1/2 millions de florins. La France en a pris plus d'un million de kilog.

Métaux précieux. — La production totale des mines d'or et d'argent a atteint en 1909 la somme de 7.128.000 florins. Cette production ne fait qu'augmenter chaque année, aussi les actions des principales mines, « Redjang-Lebeng, Kotahoon, Tetek, Simau », sont-elles très recherchées ; elles sont actuellement cotées en

Bourse : 975 %, 405 %, 190 % et 764. Il n'a été exporté des Indes Néerlandaises que pour 225.000 florins environ d'or, et pour 13.443 florins d'argent.

Pétrole. — Plusieurs mines de pétrole sont en exploitation régulière tant à Java qu'à Sumatra : elles ont exporté ensemble près de 25 millions de florins de pétroles, naphtes et résidus.

L'exportation générale des Indes Néerlandaises représente actuellement 500 millions de florins environ ; elle a augmenté progressivement de 30 à 90 millions durant les 3 derniers exercices.

L'importation totale est de 300 millions de florins pour 1909.

Pour cette importation il ne faut pas tenir compte des statistiques officielles qui sont parfaitement inexactes. Voici quelques exemples :

Poterie, grès. — 2 millions 1/2 de florins de poteries, grès, porcelaines, terres cuites, dont la moitié vient de Hollande et le reste d'Allemagne, de Chine, et 5.000 florins environ de France directement.

Automobiles. — 431 voitures, dont 279 seraient venues de Hollande et 25 seulement de France. Si notre pays ne figure que pour cette petite quantité sur les statistiques, c'est en raison de l'expédition de nos automobiles principalement par les compagnies de navigation hollandaises desservant directement la colonie sans transbordement coûteux et long à Singapore : je sais pertinemment que les 2/3 du nombre total des voitures importées cette année aux Indes Néerlandaises sont d'origine française.

Bière. — 1.700.000 litres de bières d'origine hollandaise et allemande.

Produits pharmaceutiques. — Pour 1.800.000 florins. La France figure dans ce chiffre pour 50.000 florins d'importation directe.

Modes et confections. — Pour 6 millions de florins dont 60.000 florins pour la France : cette somme représente à peine le chiffre d'affaires annuel d'une seule maison de Batavia avec notre pays ; car il existe ici plus de dix maisons de modes effectuant annuellement la moitié de leurs achats en France.

Mercerie. — Pour 4 millions de florins dont 50.000 reviendraient à la France.

Fils. — Pour 6 millions de florins dont 2.000 à peine sont attribués aux produits français.

Comestibles. — Pour 19 millions de florins dont 100.000 florins seulement viendraient de France. Nos maisons font cependant un chiffre bien plus important d'affaires : On estime à 4 millions de florins l'importation française pour les produits alimentaires.

Importation française. — Il m'est très difficile, pour les raisons indiquées ci-dessus, de donner un chiffre exact de l'importation spéciale française, les évaluations officielles ne sont que de 650.000 florins. Je puis cependant, sans exagérer, évaluer notre importation à vingt fois le chiffre officiel en raison de la différence énorme existant entre ce chiffre forcément inexact et celui de l'importation réelle de certains produits et articles tels que : comestibles, vins et spiritueux, tissus, modes, machines, automobiles, cinématographes.

J. de Saint-Sauveur,
Vice-Consul de France.

III. — Généralités.

La récolte mondiale du blé en 1909. — L'Institut international d'agriculture publie les chiffres suivants sur la production du froment dans les principaux pays en 1909, comparés avec ceux de 1908 :

PAYS.	HECTARES	1909	1908
		Quintaux	Quintaux
Allemagne	1.831.383	37.557.470	37.677.070
Autriche	1.190.651	14.912.276	16.908.861
Belgique	160.000	4.220.000	3.800.000
Danemark	41.000	»	1.157.100
Espagne	3.782.605	39.218.885	32.650.334
France	6.570.500	98.032.700	86.188.150
Grande-Bretagne et Irlande	755.615	17.510.234	14.9 5.469
Hongrie	4.556.448	34.019.888	65.021.468
Luxembourg	12.141	168.470	155.051
Norvège	5.021	86.021	90.617
Roumanie	1.689.044	16.022.536	15.108.643
Russie	26.426.801	213.425.336	154.632.020
Suède	2.500	1.899.200	1.925.222
Suisse	42.400	971.000	950.000
Canada	3.136.587	45.251.707	30.140.530
Etats-Unis	18.908.798	193.564.975	175.715.150
République Argentine	5.836.550	38.250.000	42.500.860
Chili	530.000	6.400.005	»
Pérou	»	830.000	»
Uruguay	290.000	2.610.000	»
Indes britanniques	10.593.948	68.817.470	55.777.302
Egypte	577.046	»	»
Australie	2.528.711	21.317.100	17.035.240

Sur la superficie des terrains semés de froment, les semailles d'hiver comprennent la superficie suivante : Belgique, 145.000 hectares ; Danemark, 40.000 ; Espagne, 3.800.000 ; Etats-Unis, 13.500.000 ; France, 6.300.000 ; Hongrie, 3.300.000 ; Luxembourg, 1.286 ; Roumanie, 1.900.000 ; Saint-Marin, 2.000 ; Suède, 90.000 ; Suisse, 48.000 ; Tunisie, 350.000 ; Canada, 300.000, et les Indes, 8.900.000 hectares.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

COMPTE RENDU

DE LA

SÉANCE SOLENNELLE

Du Dimanche 22 Janvier 1911.

Cette année notre séance solennelle était rehaussée par la présence d'un conférencier qui porte un nom des plus connus dans le monde géographique, M. de Martonne, professeur à la Sorbonne ; aussi un grand nombre de membres de notre Société avait répondu à nos invitations et ce fut devant une nombreuse et brillante assistance que la séance fut ouverte à trois heures précises.

Sur l'estrade le Président, M. Auguste Crepy, avait à ses côtés le général Lalorre, représentant le général Davignon, commandant du premier corps d'armée, M. Charles Delesalle, maire de Lille, M. Droulers, Président de la Section de Roubaix et le Comité d'Etudes au grand complet.

M. le Président prend le premier la parole et prononce un discours écouté avec la plus grande attention.

Mesdames, Messieurs,

Cette fois encore, je dois commencer mon discours annuel par une phrase de deuil, en adressant un souvenir ému à deux Membres du Comité que la mort nous a ravis : MM. Henri Pajot, Président de la Commission des Finances et Henri Beaufort, Trésorier de notre Société et Président de la Commission des Excursions.

Nous avons tous présentes à la mémoire l'affabilité de M. Henri Pajot et la ponctualité qu'il apportait à l'accomplissement de ses fonctions : sa mort laisse un grand vide dans le Comité et ce vide est encore accru par la disparition de M. Henri Beaufort, l'âme de la Commission des Excursions, notre Trésorier si dévoué, l'homme à la droiture, à la cordialité duquel nous rendions tous hommage et qu'on

ne pouvait connaître sans l'estimer. Ces dévoués collaborateurs ont été remplacés au Comité par MM. Liévin Danel et Prosper Ravet ; et M. le Général Chamoin, qui a dû nous donner sa démission en quittant Lille, a eu pour successeur M. le Général Franck.

Je vous ai entretenus les années précédentes de nos concours et de nos conférences ; je voudrais vous parler aujourd'hui de notre Bulletin dont le N° de Décembre 1910 complète le 54e volume.

Pendant ces 10 dernières années chacun de ces volumes comprend une moyenne de 428 pages ; celui du 2e semestre de 1903 en a même eu jusqu'à 556.

Le tirage est de 2.500 exemplaires, car, en plus des membres ordinaires ou correspondants, il faut servir aussi nombre de Sociétés savantes de France ou de l'Etranger qui font avec nous l'échange de leurs publications.

C'est en 1880 que fut fondée la Société de Géographie de Lille, alors simple section de l'Union Géographique du Nord. En 1882, elle devint autonome : c'est à partir d'alors qu'elle eut son Bulletin, qui, d'abord trimestriel, ne tarda pas à devenir mensuel.

Ce bulletin n'a pas la prétention d'être un organe purement scientifique : il est plutôt le miroir dans lequel se reflète la vie de notre Société : il donne le compte rendu de nos **conférences** et nous sommes heureux quand ce compte rendu peut être publié *in extenso*, écrit par le conférencier lui-même.

Nous avons le plaisir de recevoir parfois le récit des **voyages** organisés par notre Commission des Excursions, qui rend tant de services à notre Société ; nous voudrions que les communications de ce genre fussent encore plus abondantes, parce qu'elles témoignent de la vitalité même de la Société de Géographie de Lille. C'est comme une série de lettres ouvertes, écrites par des correspondants amis ; sans prétention ils nous font part de leurs impressions personnelles : qu'importe alors si perce parfois la bonne humeur d'un repos bien gagné à la suite d'une longue étape ? Ne sommes-nous pas entre camarades qui se font le récit de leurs aventures ?

Ceci toutefois ne veut pas dire que la science doit être bannie de notre publication. Sous la rubrique **communications** nous acceptons avec reconnaissance des articles substantiels de géographie scientifique, économique, humaine ou historique ; nous devons constater qu'ici encore nous avons des collaborateurs de bonne volonté, et ils sont nombreux.

En dehors de cela, il convient de citer ce qu'on pourrait appeler les petits articles, c'est-à-dire quelques pages extraites de publications nouvelles, ayant trait à la Géographie.

Mais la partie la plus utile de notre bulletin est certainement celle intitulée **faits et nouvelles géographiques** ; elle comprend deux divisions : celle ayant pour titre *explorations et découvertes* et celle appelée *faits économiques et statistiques*.

La première de ces deux divisions a, naturellement, un développement plus restreint : il ne reste plus grand chose à découvrir à la surface de notre planète ; les explorations prennent un caractère de plus en plus utilitaire et commercial : il faut s'en féliciter.

Ce son donc les faits économiques et statistiques qui tiennent la plus grande place dans cette revue du mouvement géographique. Ici notre dévoué Secrétaire-Général est aidé par la bonne volonté des membres du Comité d'Etudes qui lui signalent tel article de revue qui renferme un renseignement intéressant, tel compte rendu d'une séance à une société savante qui peut être mis à profit. Les rapports de nos consuls sont aussi une mine de renseignements utiles : tout cela est classé méthodiquement mais, je le crains, pas assez lu. Il y aurait pourtant intérêt à suivre l'évolution du commerce dans le monde et à constater la rapidité avec laquelle le mouvement des échanges se modifie.

Telles sont les lignes directrices qui président à la confection de notre Bulletin : voyons maintenant comment elles sont suivies.

Il est curieux de retrouver dans nos premiers volumes la confiance en l'avenir, que dénotent les comptes rendus des **conférences** comme celle du Docteur Harmand, un des compagnons de Francis Garnier au Tonkin, celle du Docteur Bayol sur le Fouta-Djallon, enfin celle de De Brazza venant en 1882 à Lille raconter *pour la première fois en province* sa mission au Congo.

Bientôt le ton change. Lisez dans le bulletin de 1890 le compte rendu de la conférence de Binger, sur son voyage du Niger à la côte de Guinée ; lisez le raid du capitaine Trivier au travers de l'Afrique australe, les conférences du Docteur Catat sur Madagascar, de Marcel Monnier sur son voyage des Andes au Para, vous serez frappés des notions nettes qui s'y rencontrent. C'est qu'on est entré désormais dans l'ère des réalisations. La chose devient encore plus sensible dans les dernières années. Le domaine des explorateurs se restreint, mais leur but se précise. Notre Bulletin relate alors la délimitation du

Congo et du Cameroun par le colonel Moll, qui vient de tomber sous les balles africaines, la Mission du Haut Logone par le commandant Lenfant, la mission en Chine occidentale par le commandant d'Ollone, celle du capitaine Schiffer sur la côte d'Ivoire. Nos comptes rendus de conférences marquent pour ainsi dire l'évolution de l'idée géographique.

Les comptes rendus d'**excursions** offrent aussi, souvent, leur intérêt. Il est tel d'entre eux qui décrit le détail d'une exploitation industrielle, soit l'usine de Fives-Lille, soit les Aciéries d'Isbergues. Tel récit d'une excursion en Algérie ou d'une visite à Bruges prend les proportions d'un véritable guide du touriste. Les étapes d'une excursion dans le Dauphiné nous rappellent combien de choses curieuses nous pouvons rencontrer sans sortir de France.

Les **communications** ont souvent un caractère d'actualité, telle celle parue en 1909 sur les confins anglo-russes en Asie ou celle sur le canal de Suez et la Mer Rouge ou encore celle sur les rivalités européennes en Perse. D'autres fois, elles ont un caractère plus nettement géographique, comme celle que nous a adressée notre ami Paul Labbé, sur la région d'Arkangelsk. Parfois elles touchent à l'histoire avec M. Porumbaru et son étude sur la Commission européenne du Danube ou avec M. Louis Marin sur le recul de notre influence en Perse, ou avec M. Demangeon à propos de l'histoire des communications en France. Enfin elles revêtent un caractère économique en étudiant l'état actuel des colonies anglaises d'Afrique, ou en nous montrant l'utilisation du ship-canal et l'avenir du port de Manchester.

Les petits articles sont parfois de véritables études : il y a, notamment, dans le 2e volume de 1909 l'article sur le commerce français en Chine, dans le 1er volume de 1910 les conditions du commerce au Pérou, le mouvement commercial des établissements français en Océanie et je pourrais multiplier les exemples de ce genre.

Pour ce qui est du chapitre **des faits et nouvelles** je ne veux pas entrer dans une énumération fastidieuse, mais, pour s'en tenir aux derniers bulletins, on y trouve le récent accord franco-américain pour une entente douanière, un aperçu sur notre commerce agricole, une intéressante comparaison entre Gênes et Marseille, une véritable étude sur le commerce en Mozambique.

Faut-il rappeler les cartes, les nombreuses phototypies qui accompagnent le texte et qui font de l'ensemble de nos Bulletins une fort

belle collection quand on a pris soin de les conserver et de les faire relier.

En résumé, notre publication a pour but de répandre des notions pratiques et utiles sans négliger pour cela la diffusion des méthodes scientifiques ; elle s'efforce de faire aimer la géographie, pour elle-même sans doute, mais aussi pour les services qu'elle est appelée à rendre.

Nous ne croirons pas avoir perdu notre temps ni notre peine si ce but est atteint.

Après les applaudissements qui ont salué cette péroraison, M. Auguste Crepy se lève à nouveau.

J'ai l'honneur, dit-il, de vous présenter M. Emmanuel de Martonne, professeur de géographie à la Sorbonne, que nous avons eu déjà le plaisir d'entendre le 19 Mars 1908, dans une magistrale conférence sur les Karpathes.

M. de Martonne est un grand voyageur, qui a visité successivement, pour ses études géographiques, l'Allemagne, les Alpes, les Karpathes, la Roumanie, le Canada, les Etats-Unis et le Mexique.

C'est un savant, dont les travaux font autorité sur ce qui touche en particulier aux glaciers anciens et actuels, et au relief du sol. Je me souviens encore des communications fort écoutées qu'il fit à ce sujet au Congrès international de Géographie de Genève.

Comme professeur, son enseignement a une grande portée, une réputation largement répandue, et ses leçons groupent autour de lui tout un essaim d'étudiants et de jeunes chercheurs.

M. de Martonne a publié l'année dernière un ouvrage intitulé : Traité de Géographie physique. C'est le premier volume d'une collection destinée à mettre au point les connaissances géographiques.

M. de Martonne est un orateur aimable, à la fois précis et ardent, vous allez d'ailleurs pouvoir en juger, car je m'empresse de lui donner la parole.

Nous aurions voulu reproduire *in-extenso* la belle conférence de l'éminent professeur, mais ce fut surtout une improvisation ; l'orateur n'avait aucun manuscrit : nous nous bornons donc à une analyse forcément froide et incolore, mais nous voulons qu'il reste trace au Bulletin de ce bel aperçu sur les déserts de l'Amérique.

LES
DÉSERTS DE L'AMÉRIQUE

Par M. DE MARTONNE.

L'orateur commence en ces termes :

« Ma plus forte impression de voyage dans l'Amérique du Nord a été causée par la vue des grandes étendues désertiques du continent Nord Américain : Cette impression fut plus vive que celle éprouvée lors de mon passage dans l'Est des Etats-Unis et même par la contemplation du Niagara. Elle est inspirée par le sentiment d'une nature étrange et aussi par la mise en valeur du désert.

Pour comprendre cette nature désertique, la première chose est de voir là où il pleut le moins. Toute la partie orientale des Etats-Unis reçoit des pluies abondantes, supérieures en quantité à celles qui tombent à Paris ; mais à partir du centième méridien la quantité de pluie devient inférieure à celle de Paris et arrive à ne plus en être que la moitié. En allant vers l'O., par exemple dans la région de la Sierra Nevada, les pluies redeviennent abondantes. Le même phénomène se constate au Mexique : le massif côtier empêche les régions situées à l'E. de bénéficier de la pluie et contribuent à faire le désert : c'est ainsi que tout le plateau intérieur du Mexique est désertique ; c'est un phénomène curieux et grandiose, spécial à l'Amérique du Nord. Ici les déserts suivent la direction N. S. tandis qu'ils courent de l'O. à l'E. dans l'ancien continent.

Plusieurs choses sont à remarquer dans ce désert Américain :

1° Il y a ici une grande étendue de désert ; 2° les déserts s'étendent sur une latitude égale à celle de l'Espagne et de la France. Ce sont donc des déserts pas très chauds, d'autant plus que l'influence de l'altitude vient se joindre à celle de la latitude : Ils ne ressemblent pas au Sahara, ils ont peu de dunes, ce sont plutôt des déserts de pierres ; 3° Ils sont un peu moins désertiques que les autres déserts qui sont absolument nus : Ici, par endroits, il y a des steppes ; 4° Détail para-

doxal, ces déserts sont habités et utilisés économiquement et ce sont néanmoins des déserts.

Quelques projections donnent l'idée de l'aspect de ce désert ; on y voit parfois des dunes peu élevées presque rudimentaires : des dunes en forme de fer à cheval qui avancent très vite ; aussi voit-on parfois les restes d'établissements humains, envahis par le sable. Plus loin c'est une paroi de rocher criblée de niches de toute dimension ; elle est fouillée sur tout son pourtour ; c'est un travail éolien et l'œuvre des grains de sable projetés par le vent ; ces sables, ces rochers burinés, c'est bien là le cachet, l'estampille du désert.

Il convient de signaler une autre particularité qui, d'ailleurs, n'est pas exclusivement propre au désert, c'est l'affouillement des roches par ruissellement : de là, des buttes ravinées sur les flancs desquelles courent maintes rigoles creusées par les pluies torrentielles ; ces territoires affouillés et ravinés, sans végétation, sans eaux courantes s'appellent Bad Lands ou mauvaises terres. Parfois des troncs d'arbres silicifiés gisent à la surface ; il y en a qui forment pont naturel au-dessus d'une cavité. Dans ces mauvaises terres, le ruissellement a découpé des plateaux étranges, des formes bizarres, des buttes témoins, des pyramides pointues, des pyramides coiffées comme à St-Gervais.

Dans ces déserts il y a aussi des grandes vallées, mais rares. Les unes sont larges, peu prononcées, avec des flaques d'eau salée et de minces filets d'eau courante. Les autres sont profondément entaillées : on les appelle des cañons ; ce sont des crevasses profondes de 500, 800, voire 1.500 mètres. Le plus célèbre de ces cañons est celui du Rio-Colorado qu'on pourrait presque définir une montagne en négatif.

C'est une prodigieuse entaille profonde de 1.500 mètres à parois pour ainsi dire verticales mais dont la chute est coupée par deux ou trois gradins. L'érosion du Colorado a pénétré profondément jusqu'au granite sur lequel la série calcaire ne repose que par l'intermédiaire de couches schisteuses. Ces schistes ont déterminé un élargissement considérable de la vallée par le recul des escarpements calcaires et le développement d'une plateforme au fond même du gigantesque fossé. C'est au-dessous du niveau de cette plateforme que le Colorado s'encaisse dans les sombres parois de roches granitiques. On arrive au bord du cañon pour ainsi dire sans s'en douter ; l'impression est d'autant plus vive qu'il n'y a pas de végétation. Une lumière éblouissante s'épanouit à côté de cônes d'ombre ; on est ébloui par des

différences de coloration ; des assises rouges, violettes, jaunes, se succèdent. On peut descendre au fond du cañon : on accède par des sentiers tortueux aux plateformes calcaires ; au-dessous c'est le granite sombre et tout au fond la rivière roulant des sables, des cailloutis, s'étalant entre des grèves sableuses et de petites dunes : çà et là des arbustes sans feuilles, du type aloës. Si on relève la tête on voit au-dessus de soi un étrange enchevêtrement de blocs, de murailles, de châteaux forts.

Les vallées, c'est l'exception ; ce qui est commun ce sont les immenses plateaux, dominés par des montagnes aux formes lourdes, les plateaux monotones, les grandes plaines à topographie uniforme, accidentées de loin en loin par quelques buttes. Quand on vient de l'Ouest, on y monte sans avoir sensation de la pente : Petit à petit les arbres, les habitations se font rares et enfin disparaissent. On arrive ainsi aux montagnes rocheuses qui n'ont rien de l'aspect de nos Alpes mais ressemblent, et encore vaguement, aux Pyrénées. On a traversé ainsi des plaines infinies, semées de buttes, de pitons isolés, de crêtes rectilignes, formées elles-mêmes parfois par des amas énormes de cailloutis, et appelées *bolsons* dans le Mexique. Les saillies du sol y apparaissent comme ensevelies, s'élevant par des pentes brusques et très raides au-dessus de cette sorte de socle uniforme, souvent formé de vase craquelée. Il y a là une forme d'ennoyage sans rapport direct avec le niveau de base, que l'on pourrait appeler l'ennoyage désertique.

En réalité tout cela reste monotone en dehors des cañons. Toutes ces montagnes se ressemblent de Denver à Mexico, mais la végétation change et elle est bien curieuse.

Au Nord les formations herbeuses prédominent : ce sont des steppes clairsemées d'armoises ou *Sagebruth* (*Artemisia tridentata*) sur les sols argileux salins ou de graminées poilues (*buffalo grass* herbe à buffles) sur les sols caillouteux : de loin en loin des buissons de genévriers et de thuyas. Au Sud les arbres disparaissent, les plantes grasses prennent une situation prédominante : ce sont alors les agaves, les boules épineuses des *Echinocereus* et des *Mamillaria*, les touffes étranges des *Ocatilla* ou les Yuccas arborescents.

Ainsi, dans ces déserts, les plantes arrivent à vivre, mais c'est par un véritable prodige. Elles réduisent leur taille, elles réduisent le nombre des individus, elles réduisent leurs feuilles, car c'est par les feuilles que se fait la plus grande déperdition d'eau. Elles prennent

l'apparence de boules formant des fourrés épineux genre *Chaparral* du Texas. Les tiges grossissent et se garnissent d'un suc destiné à remplacer l'eau. L'homme peut-il en faire autant ? La réponse est affirmative, tout comme les plantes, il s'adapte. On trouve dans ces régions des grottes préhistoriques. Avant l'établissement des Espagnols, il y avait une population indigène, aujourd'hui réduite, sans doute, mais qui savait dèjà pratiquer l'irrigation.

Les Espagnols sont venus par le Sud. Ils se sont faufilés lentement avec leurs lourds chariots traînés par des bœufs. Il n'y avait pas d'obstacle à cette lente circulation. L'infiltration a pénétré très loin vers le Nord. Jusqu'en 1850 toute cette région désertique a été une dépendance du Mexique.

Mais de nos jours le grand instrument de pénétration a été le chemin de fer. Il n'y avait pas d'obstacles sérieux à franchir, pas de ponts à faire, un relief peu mouvementé ; mais il fallait faire vite et économiquement : on se dispensa d'avoir recours au ballast. Des poutres furent disposées de distance en distance et sur ces poutres on a placé les rails ; cela ne fait pas une voie bien solide, mais telle quelle elle suffit au transit.

Il y a de fréquents accidents, mais sans bien grande gravité, parce qu'ils sont chose prévue. C'est ainsi que le train qui portait le conférencier s'arrêta dans un village indien où il fut donné aux voyageurs d'assister à une cérémonie des plus curieuses : une procession pour obtenir la pluie, quelque chose comme les Rogations chez nous. Cette procession eut un succès complet. Dès la nuit suivante une pluie épouvantable s'abattit sur toute la contrée. L'eau envahit la voie, emporta les traverses, descella les rails. Il fallut trois jours pour réparer le dommage, et pendant ce temps le train resta en détresse, les voyageurs vécurent comme ils purent, même de restes de viande trouvés dans les fourgons. C'est là une des éventualités que comporte le voyage dans ces pays.

Mais cette voie établie comme lien transdésertique a révélé et mis en valeur des richesses insoupçonnées. On a trouvé des filons minéraux. Dans le désert il y a certains endroits qui ont de l'eau. On a pu développer des centres miniers. Grâce à l'irrigation on a pu créer des centres agricoles et l'homme est arrivé, la population s'est développée. En 1860 l'état de Colorada avait 34.000 habitants, en 1900 il en possède 550.000. On a construit des canaux, pratiqué des saignées dans les rivières au sortir de la montagne, établi des réservoirs dans les hautes

vallées ; on a obtenu ainsi des cultures fruitières rémunératrices, des cultures maraîchères, des oignons, des melons qui sont expédiés vers les villes de l'Est ; des cultures de luzerne qui s'envoie vers les pays d'élevage.

C'est ainsi qu'on voit des plaines comme celle de Santa Clara couverte de champs de coton, grâce à l'irrigation, les bords de l'Arkansas coupés de saignées qui ont permis au loin le développement de prairies artificielles : de là procède encore le vignoble Californien. Il s'opère de curieux groupements de population ; par exemple El Paso sur la frontière des Etats-Unis et du Mexique, véritable agglomération de cabines édifiées à la hâte, mais où l'on voit profusion de boutiques, d'affiches, sans parler du télégraphe et du téléphone mis à la disposition d'une population de 20.000 habitants concentrés dans cette région brûlante.

Ce que nous venons de voir prouve qu'on peut tirer parti du désert. Nous aussi, dans notre domaine colonial, nous avons des déserts. Lord Salisbury, il y a quelque vingt ans, se vantait d'avoir laissé au coq Gaulois le sable du Sahara pour le gratter : Or les Américains ont bien gratté leur désert ! Ils ont rendu cette œuvre possible par le chemin de fer. Peut-être y a-t-il des ressources minières dans le Sahara. Sans doute il n'y a pas des réserves d'eau comme dans les montagnes rocheuses, mais il y a des puits quand on sait les chercher et les découvrir. De plus l'histoire montre que le désert a jadis été une voie de communication. Le commerce des caravanes a été florissant et, avant la découverte de la route du Cap, c'est par lui que transitaient les marchandises de Chine. Les déserts sont tombés en discrédit avec le développement de la grande navigation. Mais peut-être entrons-nous dans une ère nouvelle. La voie ferrée est au demeurant facile à établir à condition de prendre le procédé des Américains : On y circule plus vite que par mer. Sans parler des Américains, les Russes, les Anglais nous ont donné l'exemple : Faut-il donc se décourager devant notre domaine désertique ? Il y a tout lieu de penser au contraire qu'il renferme des ressources encore inconnues et qu'un courant commercial peut s'établir ».

M. D.

D'unanimes applaudissements saluèrent les conclusions de M. de Martonne, après quoi le Secrétaire-Général lut le rapport habituel sur les travaux de l'année : Nous le publions pour nous conformer à l'usage.

Mes chers Collègues,

Jadis un de nos plus spirituels chroniqueurs, l'auteur des Guêpes, Alphonse Karr, trouva cette formule restée légendaire : « Plus ça change, plus c'est la même chose » et il broda sur ce thème d'infinies variations. Moi aussi, à chaque séance solennelle, je me dis : « plus ça change, plus c'est la même chose ! » mais je ne suis pas un virtuose et je ne trouve pas de variations : Je crains bien qu'on ne puisse m'appliquer ce proverbe : « l'ennui naquit un jour de l'uniformité ». Aussi, à défaut d'autre mérite, je vais m'efforcer d'être concis.

Nos conférences nous transportent partout, et c'est naturel ; ce qui est plus extraordinaire, c'est que parfois elles nous font remonter dans le passé. En suivant Ulysse, roi d'Ithaque, j'ai pu vous montrer ce qu'était la *Géographie au temps d'Homère*, M. Levé a déroulé devant nous *un Conflit économique à Lille pendant le XVII*[e] *siècle*, et M. Gallois nous a dépassés tous deux car il vons a dit la *Tunisie dans le passé, le présent, l'avenir.*

Mais bornons nous au présent. C'est en effet pour connaître leur état actuel que nous avons visité toutes les parties du monde.

Sans sortir de France, M. Octave Justice nous a conduits en *Roussillon et en Cerdagne française* : notre collègue, M. de Jaeghere, nous a fait faire une bien jolie *Excursion sur les côtes de Bretagne* ; c'est avec un pinceau fin et délicat que M. Potez nous a tracé de *Montreuil-sur-mer et ses environs* un tableau aux teintes romantiques. M. Dewachter nous a exposé les positions respectives qu'occupent le *Français et le Flamand dans le Nord de la France.*

D'autres collègues nous ont promenés en Europe : M. Douxami nous a fait faire une *Excursion en Espagne et dans la Sierra de Gualatajara* où les Espagnols retrouveront peut-être un el-dorado moins chimérique que celui des conquisitadors. M. Eisenmenger, docteur ès-Sciences, avec une science réelle des accidents géologiques à laquelle se mariaient la poésie et l'élégance du langage a pris pour sujet *Alpes Orientales, du Danube à l'Adriatique au travers du Tyrol.* M. Haumant est toujours pour nous un collègue : il nous a menés *au Pays des Serbo-Croates* ; c'est encore un lillois, un jeune professeur, M. Paul Hazard, qui nous a décrit les ruines accumulées par le caprice de la nature *à Reggio et à Messine.* Nous avons appris à connaître *le Portugal* avec M. José Barreto. En revanche *la Bulgarie* nous fut très bien décrite par M. l'abbé Maurice David et le R. P. Lamotte a fait glisser sur nous quelques rayons de la lumière Scandinave qui brille *au Pays du Soleil de minuit.* L'abbé Coupé nous a communiqué d'intéressants *Souvenirs de Bavière.*

D'Europe nous passons en Asie : M. Robert de Caix nous conduit dans l'*Indo-Chine annamite*, tandis que M. de la Jonquière nous montre *les Grandes ruines de l'ancien Cambodge.* Le Comte Maurice de Périgny nous a révélé

un Japon peu connu : *l'Ile d'Yeso et le Pays des Aïnos*. M. Paul Pelliot nous a raconté ses *3 ans de mission dans la Haute-Asie* ; il nous a apporté, outre des documents géographiques, de précieuses découvertes archéologiques. Enfin l'abbé Georges Decroo nous a montré *la Perse et la Révolution Persane* qu'il connait pour l'avoir vue pendant son ministère apostolique.

Toujours dans l'ancien continent, nous voici en Afrique, *dans la région du Tchad* avec le capitaine Tilho ; vous avez encore présente à la mémoire la belle conférence de l'abbé Winnen sur l'*Afrique centrale anglaise et le Nyassaland* : ce fut une ample moisson de renseignements précis. Toujours en verve, M. Paul Bourdarie nous a parlé de ce que seront...... un jour les *Transafricains français*. Enfin l'art a eu sa part dans cette terre d'Afrique avec l'étude de M. Elie Blondel sur l'*Art et les Industries indigènes en Tunisie*.

En Amérique le P. Joseph Bernard nous a retracé avec émotion l'œuvre de *la Mission d'Alaska chez les esquimaux de la mer de Behring*. Je vous ai montré ce qu'est *le Brésil* et ce qu'il peut devenir. Dans un langage plein d'élévation, M. Salone, Secrétaire-Général de l'Alliance française, vous a tracé les positions de *la langue française en Amérique*, et les enseignements que cettepo sition comporte.

Il y a juste un an, à cette même place, M. Privat-Deschanel nous fit faire un beau et amusant voyage dans *la Nouvelle-Zélande*, et nous transporta ainsi en Océanie ; nous y restons avec M. Froment-Guieysse pour un *voyage à Tahiti*. M. Gilbert Gidel, restant dans ce domaine, nous montre la situation qu'ont *les puissances dans le Pacifique*.

Notre section de Roubaix entre dans une ère de prospérité dont nous serions peut-être jaloux si une mère pouvait être jalouse de sa fille. Elle va cette année recevoir le Congrès national des Sociétés de Géographie de France : c'est là une entreprise redoutable, mais qui s'ouvre sous les meilleurs auspices : déjà la Société de Géographie de Roubaix a reçu les adhésions les plus précieuses, les noms de Vidal-de Lablache, Schrader, Anatole Leroy-Beaulieu, Marcel Dubois, font préjuger une série de communications de haute valeur et un véritable éclat scientifique. C'est l'œuvre de son jeune mais infatigable Président, M. Droulers, et de ses collègues du bureau Roubaisien. Le Congrès sera présidé par le prince Roland Bonaparte, assisté par le général Doods. Sans attendre l'éclatante manifestation du Congrès, la Société de Roubaix a affirmé sa vitalité par l'éclat de ses conférences. Si elle n'a pas entendu M. Pelliot, elle a eu tout au moins son second, le docteur Vaillant, pour retracer le beau *Voyage d'exploration au Turkestan chinois* ; M. Privat-Deschanel y a refait *la Nouvelle-Zélande*, le capitaine Tilho sa *Mission au Niger et au Tchad*, l'abbé Decroo y a raconté ses *Neuf ans en Perse*, M. Haumant ses *Souvenirs de Serbie et de Croatie* ; M. de la Jonquière y a montré les *Ruines de l'ancien Cambodge* ; le Père Joseph

Bernard y a retrouvé des accents émus à propos de la *Mission* de l'*Alaska*. M. José Barreto y a parlé du *Portugal* ; j'aurais voulu entendre M. Potez exposant à ses auditeurs ce qu'est *Un Barbizon Anglais*, j'ai eu au moins la bonne fortune d'entendre M. Bourdarie parler de l'*Empire Africain français et de la situation au Ouadaï*. Si Roubaix n'a pas entendu M. Eisenmenger c'est que M. Théodore Steinherz avait pris précisément pour sujet : *le Tourisme en Autriche et au Tyrol, les Dolomites* ; le Comte de Périgny a parlé de *Costa Rica* ; si l'*Irlande* a été si appréciée à Roubaix, c'est que la conférence a été faite par notre excellent collègue M. Demangeon, et Madame Séverin a recueilli les applaudissements auxquels elle est accoutumée, quand elle a raconté son *Excursion en Haute Egypte*. M. René Henry a provoqué une émotion patriotique en parlant de l'*Alsace*, enfin M. Elie Blondel a promené ses auditeurs par *les Ruines de Carthage*.

Le dévoué Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Tourcoing, M. Joseph Petit-Leduc, n'est pas ici et je le regrette, car j'aurais voulu dire devant vous tout le bien que nous pensons de lui pour son inlassable dévouement à la Société. Il est retenu là-bas par une conférence, que, précisément en ce moment donne M. Froment-Guieysse et qui est intitulée *Voyage en Polynésie*. A Tourcoing encore nous retrouvons des noms de nos conférenciers de Lille, le père Joseph Bernard et *sa Mission de l'Alaska*, l'abbé Decroo et ses *Neuf ans en Perse*, Octave Justice et son *Pays de Cocagne*, M. Elie Blondel méditant sur *les Ruines de Carthage* ; pour moi j'ai parlé sur *le Mexique*, M. Paul Petit a parlé de *Constantinople et la Révolution Turque*, M. Georges Parmentier, dans une langue chaude et imagée, a montré comment on passe *A travers la Scandinavie par le chemin de fer translapon*, enfin le R. P. Trille a exposé ce qu'est *la Musique et la Poésie au Congo*.

Il me reste à vous parler de la série de nos excursions, et, je dois le dire, avec émotion, car c'est la dernière qui fut préparée sous la direction de notre si regretté et si dévoué ami, M. Henri Beaufort. Dès le mois de février MM. Godin et Prosper Ravet ont conduit 88 collègues à l'usine d'énergie électrique à Croix, MM. Cantineau et Decramer ont conduit un groupe de 22 sociétaires à l'Institut des sciences naturelles, MM. Maurice Thieffry et Godin ont dirigé la visite des hospices Comtesse et St-Sauveur. Toujours M. Godin a conduit 46 personnes à la visite des Aciéries du Nord et de l'Est à Valenciennes. MM. Renouard et Boussemart ont conduit l'excursion à Bailleul et au Mont des Cats ; les produits métallurgiques attirent toute la sollicitude de M. de Jaeghere qui s'est adjoint M. Van Troostenberghe pour la visite des usines de Denain et Anzin, M. Thieffry pour celle des mines de Bruay ; ce qui du reste ne l'a pas empêché, de concert avec M. Calonne, de conduire à Bruges 16 excursionnistes désireux de voir la proces ion du St-Sang. M. Schotsmans s'est fait le guide de nos collègues à Bavai et Malplaquet pour écouter la conférence sur la fameuse bataille faite sur place par le Capitaine Sautai.

D'autres excursions plus considérables ont été accomplies, celle de Suisse-Italie, par MM. Bonvalot et Rollier. De Lucerne par le St-Gothard on a gagné Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome, Naples. Le retour s'est effectué par Gênes, Turin, le Cenis. MM. Decramer et Cantineau ont visité la Prusse, la Saxe, la Bohême, la Bavière, la Suisse et sont revenus par l'Alsace et la Belgique avec 17 compagnons. Mais la grande excursion, celle qui primait toutes les autres, n'a pu être faite cette année ; Henri Beaufort, comme toujours, s'en réservait la direction et la mort inexorable est venue nous l'enlever.

Il a trouvé un successeur en M. Van Troostenberghe porté à la présidence par ses collègues de la Commission des excursions. Nous savons que ce n'est ni la compétence ni le dévouement qui lui feront défaut.

Et maintenant, pour conclure, je vous dirai ce que le roi Louis XVIII disait à son conseil de ministres : *inacté animo* et je suis sûr, mes chers collègues, que vous ne ferez pas comme le maréchal Soult. Ce dernier, plus familiarisé avec les dangers des champs de bataille qu'avec les finesses du latin, était fort offusqué de ce que Sa majesté eut traité ses collaborateurs de tas d'animaux. Pour vous, vous comprenez que je vous dis : courage ; nous faisons bien, tâchons de faire mieux encore !

Enfin M. Godin donna lecture du palmarès du concours de 1910.

PALMARÈS DES CONCOURS DE GÉOGRAPHIE

Des 6 et 16 Juin 1910.

JEUNES GENS.

PRIX PAUL CREPY.

BOURSE DE VOYAGE D'UNE VALEUR DE 500 FRANCS

M. Fichelle (Alfred-Julien), étudiant à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. — La région rhénane en Suisse. — Etude de géographie physique et économique.

PRIX ERNEST NICOLLE.

Bourse de voyage en Angleterre d'une valeur de 360 francs
réservée aux Élèves de l'École supérieure pratique de Commerce et d'Industrie.

M. Basuyau, élève classé le premier aux examens de sortie, a renoncé au prix qui lui revenait ; c'est M. Ringard, élève classé le second, qui est allé en Angleterre.

Monographies communales et études géographiques concernant les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

Prix de 100 francs accordé à MM. Marquant et Vochelle pour leur monographie de Bouvines.

Géographie commerciale.

2e Série. — *Réservée aux élèves des écoles professionnelles industrielles et commerciales.*

Géographie économique générale.

Sujet : *Les Etats-Unis. — Leur développement industriel et commercial. Conséquences au point de vue européen.*

Prix. 100 francs d'ouvrages géographiques et une médaille d'argent à M. Robert Bigo, élève de l'Ecole supérieure pratique de Commerce de Lille.

Une médaille d'argent, à M. Henri Basuyau, élève de l'Ecole supérieure pratique de Commerce de Lille.

Enseignement secondaire.

1re Série. — Les principales Puissances du Monde, Géographie économique.

Sujet : *La République Argentine et le Brésil : Leurs productions, leur situation actuelle, leur avenir. — Pas de croquis.*

Prix.	MM. Leurent (Jacques),	Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
Accessit *ex-æquo.*	Deherripon (Robert),	id.
	Crop (Michel),	id.
	Wallart (Jules).	Lycée Faidherbe, Lille.

2e Série. — Les Colonies françaises.

Sujet : *L'Indo-Chine française. — Pas de croquis.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

1er Prix.	MM. Vandekerckove (Georges),	Lycée de Tourcoing.
2e —	Roan (Jean),	id.
Accessit *ex-æquo.*	Lecomte (Jean),	Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
	Klaeylé (François),	Lycée Faidherbe, Lille.
	Delrue (Marcel),	Lycée de Tourcoing.

3e Série. — Géographie générale.

Sujet : *Les différents types de montagnes.*

Prix.	MM. Larivière (Augustin),	Institution du Sacré-Cœur, Tourcoing.
Accessit.	Swygedauw (Albert),	id.

Enseignement primaire supérieur.

1re Série. — Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France. — Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

Sujet : *L'Empire d'Autriche-Hongrie. — Croquis.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer. 1er Prix.	M. Bourgois (Arthur),	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Prix.	MM. Cadot (Voltaire),	École prre supre de Fournes.
1er Accessit.	Ruby (Alfred),	id.
2e —	Dubois (Marcel),	École prre supre d'Haubourdin.
3e —	Anonyme,	id.
4e —	Cagnet (Léon),	id.

2e Série. — Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique — Explorations contemporaines.

Sujet : *Le Canada, avec croquis.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix.	MM. Guille (Arthur),	Institut Colbert, Tourcoing.
	2e Prix *ex-æquo.*	Langrand (Arthur),	id.
		Parmentier (Edouard)	id.
1er Accessit.		Blaise (Victor),	id.
2e —		Petit (Georges),	id.
3e Accessit *ex-æquo.*		Gibault (Raoul),	id.
		Buisine (Pierre),	École prre supre d'Haubourdin.

3e Série A. — Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France. — Notions de Géographie politique. — Notions générales de Géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

3e Série B. — L'Europe moins la France (Nouveau programme).

Sujets : A. — *Les Iles Britanniques. — Croquis.*
B. — *La Grande Bretagne. — Croquis.*

Prix Léonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix *ex-æquo.*	MM. Flauw (Emile),	École prre supre d'Haubourdin.
		Bonnet (Robert),	Ecole prim. supre de Fournes.
		Douay (Charles),	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Prix.		Delobel (Louis),	id.
1er Accessit.		Polle (André),	École prim. supre de Fournes.
2e Accessit *ex-æquo.*		Peirsegaele (Pierre),	id.
		Declercq (Georges),	Institut Colbert, Tourcoing.
3e Accessit.		Mabille (Julien),	École prre supre d'Haubourdin.

4e Série A. — Géographie physique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Notions de Géographie économique et politique.

Sujet : *Les possessions anglaises en Afrique. — Croquis.*

Prix Leonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix. *ex-æquo.*	MM. Cartigny (Georges),	École primre supre. de Fournes.
		Jacquemart (Auguste),	Ecole prre supre d'Haubourdin.
2e Prix.		Hallart (Jules),	id.
1er Accessit.		Pruvot (Auguste),	id.
2e —		Deckmydt (Abel),	id.

4e Série B. — Les principaux aspects du globe (Nouveau programme).

Sujet : *Le fleuve ; source, cours, embouchure, affluents ; régime et inondations ; le fleuve et l'homme ; l'irrigation et la navigation.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

Prix Leonard Danel. Voyage à la mer.	1er Prix.	MM. Richter (Henri),	Institut Colbert, Tourcoing.
2e Prix.		Deroide (Emile),	Ecole prim. supre de Fournes.
1er Accessit		Lenglet (René),	id.
2e —		Debuchy (Albert),	Institut Colbert, Tourcoing.
3e Accessit *ex-æquo.*		Poulain (André),	id.
		Leblanc (Marcel),	Ecole prim. supre de Fournes.

Enseignement primaire élémentaire.

1re Série. — Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

Sujet : *Les pays scandinaves (Danemark, Suède, Norvège). — Croquis.*

1er Prix.	MM. Cléret (Philibert),	École primaire d'Haubourdin. Élève du Pensionnat Pinchart.
2e —	Verhoest (Jean),	École r. du Tilleul, Roubaix.
1er Accessit *ex-æquo.*	Rombaut (Alphonse),	id.
	Gruart (Maurice),	École primaire d'Haubourdin. Élève du Pensionnat Pinchart.
	Malaquin (Lucien),	id.
2e Accessit.	Verhaeghe (Pierre),	id.
3e —	Paolo (Ernest),	École libre St-Louis, Tourcoing.

2e Série. — La France. — Le Département du Nord.

Sujet : *Fleuves et rivières navigables et canaux de la France. — Croquis.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie.

1er Prix.	MM. Mahu (Louis),	École de la rue Decrême, Roubaix.
2e —	Harrent (René),	Ecole Rollin, rue du Marché, Lille.
3e Prix *ex-æquo.*	Lhoest (J.-B.),	Ecole de la rue Decrême, Roubaix.
	Méchin (Marcel),	École Rollin, rue du Marché, Lille.
	Flament (Maurice),	id.
1er Accessit.	Lequenne (Maurice),	Ecole de la rue Ternaux, Roubaix.
2e —	Leroy (Robert),	École primaire d'Haubourdin.

JEUNES FILLES.

Enseignement secondaire.

1re Série. — Les principales puissances du monde.

Sujet : *L'Agriculture aux Etats-Unis.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre de l'Instruction publique.

1er Prix. *Médaille Parnot.*	MMelles Tellier (Eugénie),	Collège de jeunes filles, Roubaix.
2e Prix *ex-æquo.*	Schoonheere (Fanny),	Collège de jeunes filles, Tourcoing.
	Cornette (Nelly),	Collège de jeunes filles, Roubaix.
1er Accessit.	Schmieger (Adèle),	Collège de jeunes filles, Tourcoing.
2e —	Vanrullen (Marie),	id.

2e Série. — Géographie générale.

Sujet : *Les grands centres de population du monde (Chine, Etats-Unis, Europe, Inde). — Causes et caractères de ces agglomérations. — Migrations.*

Accessit.	Melle Wattelle (Marthe),	Collège de jeunes filles, Roubaix.

3e Série. — L'Europe moins la France. — L'Asie.

Sujet : *L'Italie, — Croquis.*

1er Prix.	MMelles Roussel (Fernande),	Collège de jeunes filles, Roubaix.
1er Accessit.	Decock (Aselle),	id.
2e Accessit *ex-æquo.*	Haas (Thérèse),	id.
	Renaudeaux (Jeanne),	id.

4e Série. — L'Afrique, l'Asie, l'Amérique.

Sujet : *Les grands fleuves de l'Afrique (Nil, Niger, Congo, Zambèze). — Croquis.*

1er Prix. *Médaille Parnot.*	MMelles Lotte (Julie),	Lycée Fénelon, Lille.
2e —	Laurent (Berthe),	id.
3e —	Tellier (Andrée),	Collège de jeunes filles, Roubaix.
1er Accessit.	Mahieu (Jeanne),	id.
2e Accessit. *ex-æquo.*	Chombart (Elesia),	id.
	Laurent (Valentine),	Lycée Fénelon, Lille.

Enseignement primaire supérieur.

3e Série A. — Géographie physique et économique de l'Europe, moins la France. Notions de géographie politique.

Notions générales de géographie physique et économique de l'Asie et de l'Archipel Malais.

3e Série B. — L'Europe moins la France (Nouveau programme).

Sujets { A : *Les Iles Britanniques. — Croquis.*
B : *La Grande Bretagne. — Croquis.*

1er Prix. *Médaille Parnot.*	MMelles Bouve (Marguerite),	Institut Sévigné, Tourcoing.
2e Prix. *ex-æquo.*	Dufeuil (Marie-Louise),	Ecole Jean Macé, Lille.
	D'Hellemmes (Jeanne),	id.
1er Accessit.	Ponty (Louise),	Institut Sévigné, Tourcoing.

4e Série A. — Géographie physique de l'Océanie, moins l'Archipel Malais, de l'Amérique et de l'Afrique. — Notions de Géographie économique et politique.

Sujet : *Les possessions anglaises en Afrique. — Croquis.*

1er Prix.	MMelles Masson (Suzanne),	Ecole Jean Macé, Lille.
1er Accessit.	Martin (Hélène),	id.
2e —	Lejeune (Claire),	id.

4e Série B. — Les principaux aspects du globe (Nouveau programme).

Sujet : *Le fleuve, source, cours, embouchure, affluents, régime et inondations ; le fleuve et l'homme ; l'irrigation et la navigation.*

Prix d'honneur offert par M. le Ministre des Colonies.

1er Prix. *Médaille Parnot*	MMelles Elchardus (Yvonne),	Institut Sévigné, Tourcoing.
2e —	Liagre (Alice),	id.
1er Accessit.	Paris (Albertine),	id.
2e —	Frenoy (Valentine),	id.

Enseignement primaire élémentaire.

2e Série. — La France. — Le Département du Nord.

Sujet : *Fleuves et rivières navigables et canaux de la France. — Croquis.*

1er Prix.	MMelles Rosier (Jeanne),	Institut Sévigné, Roubaix.
2e Prix *ex-æquo.*	Huisman (Denise),	id.
	Vienne (Blanche),	id.
Accessit.	Bigand (Denise),	id.

Faut-il ajouter que la musique de l'imprimerie Danel prêta une fois de plus son concours à cette cérémonie et qu'elle enleva brillamment plusieurs morceaux de son répertoire sous l'habile direction de son chef, M. Delerue.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du 8 Janvier 1911

UNE EXCURSION EN ESPAGNE

ET DANS

LA SIERRA DE GUADALAJARA

Par M. HENRI DOUXAMI,

Professeur-adjoint à la Faculté des Sciences de l'Université de Lille.

Quand on parle de l'Espagne, il semble que l'on ait de suite une vision de soleil et de ciel bleu, de végétation luxuriante, de villes riantes qu'anime une foule bariolée, où toutes les femmes sont jolies sous la mantille, et qui passe son temps à aller voir les courses de taureaux ou les trop célèbres danses espagnoles. Une telle Espagne existe peut-être, mais je ne l'ai point vue et, le peu que j'en ai vu m'a cependant fait soupçonner que bien des opinions traditionnelles qui ont cours sur l'Espagne sont bien peu précises et bien différentes de la réalité.

Les géologues d'ailleurs, vous le savez sans doute déjà, ont une façon spéciale de voyager et de visiter un pays : les grandes villes les voient rarement à moins qu'il n'y ait un musée que les autres voyageurs négligent ou visitent en courant et où dorment, pas toujours à l'abri des poussières, des échantillons de roches et de minéraux ; ou les restes des animaux et des végétaux disparus. On les a maintes fois caricaturés, ces pauvres géologues, avec leur manie de regarder un paysage en lui tournant le dos et de casser à coups de marteau les cailloux des talus des routes et de se préoccuper beaucoup plus de

l'origine du marbre dont est faite une statue ou des matériaux employés dans la construction d'un monument que de l'œuvre conçue et imaginée par l'artiste. Or, c'est comme géologue surtout que je suis allé récemment en Espagne et, malgré l'envie que j'en avais de visiter en touriste ordinaire quelques-unes des grandes ou petites villes que je devais traverser, le temps m'a manqué pour réaliser tout mon programme et j'ai grand peur que le petit voyage que vous allez faire dans les deux *Castilles* et dans la province de *Guadalajara*, l'une des plus pauvres de l'Espagne qui en compte pourtant un certain nombre, n'ait pas pour vous tout l'intérêt qu'il a présenté pour moi : ne m'en veuillez pas trop et accordez-moi, je vous prie, pour les impressions d'Espagne que je vais essayer de vous présenter, une indulgence beaucoup plus grande encore que celle que vous avez déjà bien voulu m'accorder dans mes précédentes causeries.

Les guides recommandent, pour visiter les provinces du Nord de l'Espagne, la fin du printemps ou le commencement de l'été, car à cette époque les plaines de la *Nouvelle* et de la *Vieille Castille*, les steppes de la province de *Guadalajara* sont couvertes d'un tapis de verdure qui disparaît rapidement. Or je suis allé en Espagne à la fin de septembre : aussi mon impression a-t-elle été fort différente de celle qu'ont dû éprouver ceux d'entre vous qui ont traversé ces mêmes régions au printemps. Comme je me suis arrangé pour parcourir, soit à l'aller, soit au retour, tous ces pays de jour, et que les chemins de fer espagnols ont une vitesse très modérée qui ne dépasse guère pour les rapides 40 kil. à l'heure, avec des arrêts nombreux et longs, on a tout le temps d'admirer le paysage, de faire des photographies. Aussi c'est donc une sorte de géographie en chemin de fer des deux *Castilles* que je vais tout d'abord vous présenter.

I

Ma première impression d'Espagne, à Irun, fut plutôt désagréable : notre train avait du retard et le rapide de Madrid qui, en temps ordinaire, assure la correspondance était parti. Il n'y avait plus qu'à attendre six heures l'express suivant qui ne met que seize heures pour franchir les 623 kil. qui séparent Irun de Madrid. Irun, malgré son importance commerciale et ses embellissements récents, n'a rien pour séduire le voyageur et le retenir six heures durant ; il est vrai que Saint-Sébastien n'est pas loin, mais sur le conseil de deux ingénieurs

anglais avec qui j'avais voyagé depuis Paris, je me suis contenté d'aller voir la curieuse petite ville de Fontarabie, d'aspect très caractéristique, comme disent les guides. Tandis que sur la rive gauche de la Bidassoa la partie moderne, la Magdalena, n'offre avec ses constructions, en grande partie très récentes et sa plage plus ou moins mondaine, qu'un intérêt médiocre, la vieille ville, juchée sur un piton rocheux isolé qui domine la vallée de la Bidassoa, donne au touriste avec ses murailles, ses vieilles maisons, son palais dit de Charles-Quint, une idée assez impressionnante de ce que devaient être autrefois ces villes fortes frontières de l'Espagne du moyen-âge.

Entre Irun et le plateau de la Vieille Castille, la traversée est fort belle. C'est d'abord la suite de la « Côte d'émeraude » : l'œil admire sans restriction la jolie baie de Passajes longue de 2 kil. 5 environ et large de plus de 250 mètres et qui ne s'ouvre sur la mer que par un étroit goulet entre deux hautes collines ; puis c'est Saint-Sébastien, si connu de tout le monde, et où la saison battait encore son plein, car la cour ne devait rentrer à Madrid que quinze jours plus tard, le jour même où j'en repartais. La traversée des provinces basques et des Monts Cantabriques, prolongement occidental des Pyrénées, est pleine de pittoresque et l'on excuse facilement le train de n'avoir qu'une vitesse modérée. Parti d'ailleurs du niveau de la mer, à Saint-Sébastien, la voie doit, à l'aide de fortes rampes, de travaux d'art nombreux, monter jusqu'à l'altitude de 963 mètres dans les Monts d'Orca et la montagne de la Brujula avant de quitter les splendeurs du versant français des Pyrénées et commencer à descendre vers le grand plateau désolé de la Vieille-Castille et sa capitale Burgos, située à 856 mètres d'altitude.

Burgos qui vit naître, dit-on, Rodrigo Diaz de Viva, plus connu sous le nom du Cid ou du Campeador, et où ce héros célébra son mariage avec Chimène dans un château (Castillo) dont il ne reste presque rien, est une ville de plus de 30.000 habitants, presque toute blanche, au climat continental, très chaude en été (j'y ai apprécié à l'aller l'eau aromatisée par ces curieux petits biscuits appelés azucarillos ou refrescos) très froide en hiver. Son Arco de Santa Maria, de vieux hôtels du XV[e] et du XVI[e] siècle, et surtout son admirable cathédrale de Santa-Maria, commencée en 1221 et terminée seulement 300 ans plus tard et qui a été si magnifiquement célébrée par Théophile Gautier, tout cela — pardonnez-moi l'expression vulgaire — vaut le voyage.

Au delà, c'est la grande plaine, ou plutôt, le grand plateau secon-

daire et tertiaire de la Vieille Castille qui commence, s'étendant du Nord au Sud, des Monts Cantabriques à la Sierra Castillane, sur plus de 500 kil. que le train met bien longtemps à parcourir, semble-t-il, à cause de la monotonie du paysage. Ce plateau qui mesure 480 kil. de l'Est à l'Ouest, est entamé çà et là, par quelques vallées aux larges plaines d'alluvions, dont les cours d'eau ont laissé, à différentes hauteurs sur leurs versants, de nombreuses terrasses d'alluvions atteignant 10 à 20 mètres de hauteur. Ces vallées sont séparées les unes des autres par des buttes tertiaires, indices de cycles d'érosion plus anciens que le cycle actuel. La plus importante et la plus fertile des vallées est celle de Duero (prononcez Douro) et la Vieille Castille constitue, en somme, le bassin de ce fleuve. Rien ne rappelle, dans la Vieille Castille, la « chaude et poétique Espagne » du Sud : il y pleut rarement, les vents du Nord sont froids et secs, les vents rafraîchissants d'Ouest ou d'Est sont très rares et les vents du Sud sont surtout des vents chauds. Aussi sous un ciel presque toujours bleu — j'y ai eu cependant la chance d'y voir quelques nuages et d'y recevoir un peu de pluie — la grande plaine cuit ou gèle, mais rarement reçoit quelques ondées bienfaisantes. Seules les années pluvieuses permettent à ces plaines, au sol pourtant fertile, de produire de magnifiques récoltes de céréales. Les villes, les villages y sont rares, surtout localisés aux endroits où, grâce à la présence des alluvions et à une irrigation encore bien rudimentaire, les récoltes sont possibles et abondantes chaque année et où la vigne arrive à prospérer jusqu'à une certaine altitude et même à fournir des crûs renommés comme aux environs de Torquemada et de Altamira. Les villages, généralement de couleur grise — comme la campagne à l'époque de mon voyage — se confondent avec les roches calcaires qui constituent les collines au sommet desquelles s'élèvent çà et là quelques ruines de vieux châteaux ou de couvents. Quelques-uns de ces villages, comme ceux de Cercos et de Duenos, qu'un arrêt du train m'a permis de voir d'assez près, sont bâtis d'une façon pittoresque, à la fois au pied des collines et dans la colline : comme à Laon, dans l'Ile de France et dans la vallée de la Loire, les habitations sont creusées dans la roche calcaire tendre et leurs cheminées percent au milieu des champs.

Valladolid, à 694 mètres d'altitude, sur la rive gauche du Rio Pisuerga, avec ses 70.000 habitants, son Université comprenant plus de 1.000 étudiants, fut jusqu'en 1860, et de nouveau de 1601 à 1621, la capitale de l'Espagne. C'est maintenant une ville où l'industrie a pris un développement considérable.

Au delà, c'est de nouveau la plaine, à l'altitude moyenne de 700 m. et avec une température moyenne annuelle de 11°, avec des vignes et des champs et dans les parties sableuses des plantations de pins maritimes rappelant celles des landes de Gascogne.

Avila, avec son vieux château de la Mota, l'une des forteresses du moyen-âge les mieux conservées, ses vieux murs encore presque intacts, nous offre une curieuse évocation de la Vieille Castille catholique et combattante du XIIe siècle. C'est là aussi, nous dit un de ses admirateurs, dans un langage un peu précieux, que Sainte-Thérèse « cette âme exquise, prit sa forme terrestre ».

A Medina del Campo, altitude 722 mètres, la grande plaine de cultures de Salamanque et de Valladolid se termine et la Vieille Castille, le bassin du Douro, est séparée da la Nouvelle Castille, du bassin du Tage et du Guadiana par la puissante muraille de la Sierra castillane : en pente assez douce au Nord, plus raide au Sud, elle dessine une série de chaînons en escalier tous alignés N-E S-W, s'étageant presque jusque dans la région des neiges et profondément découpés par de nombreux cours d'eau presque tous torrentiels. Son altitude moyenne est de 1.500 mètres, avec des sommets atteignant près de 2.500 mètres : elle comprend, en Espagne, les sierras de Gata, de Gredos et de Guadarama et se continue en Portugal par la sierra de Estrella, au N.-E. de Lisbonne. Pour franchir ces montagnes surtout constituées par des terrains anciens, et qui, avec leurs crêtes d'aspect assez âpres forment pour Madrid une importante ligne de défense, on peut passer soit par Avila située à 1.360 mètres d'altitude, le tunnel de Canada à 1.360 mètres et la célèbre localité D'el Escorial dont le château, immense bloc de granite que l'on dirait sculpté dans la montagne elle-même, est connu de tous les touristes ; soit par le vieux château d'Olmedo dont l'importance a été si grande pendant tout le moyen-âge et par Ségovie, l'une des villes les plus curieuses d'Espagne avec ses murailles remontant dit-on aux Romains, sa Cathédrale et son Alcazar complètement restauré. Par cette voie la sierra de Guadarama est franchie par un tunnel près du col ou Puerto de Guadarama à 1.289 mètres d'altitude, après avoir franchi le rio de Guadarama, dont les eaux se perdent l'été dans les sables et les cailloux qui encombrent son lit, la voie ferrée rejoint à Villaba le chemin par Avila.

La Sierra de Guadarama, dans son extrémité occidentale, est surtout constituée par des terrains cristallins : granites, gneiss et

micachistes et à côté de frais vallons aux flancs couverts ici et là de forêts de chênes, comme à Navalperal, ou de forêts de pins avec de gracieuses villas comme à San-Raphaël, à 70 kil. de Madrid ; aux environs de Villaba, le paysage granitique avec ses blocs arrondis, ses clairs ruisseaux, sa végétation spéciale et pauvre, ses rares maisons et villages est tout à fait caractéristique.

Rien n'annonce la grande ville qu'est Madrid et de toutes les capitales que j'ai eu l'occasion de visiter, aucune ne m'a donné, comme Madrid, qu'on l'aborde du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, une impression aussi décevante : « Une campagne dénuée d'arbres et presque déserte s'étend, en effet, autour de la ville, rien encore aujourd'hui n'annonce l'approche d'une grande métropole ; pas de ruches industrielles, pas de faubourgs populeux et remuants, presque pas de maisons de campagnes : on passe sans transition de la plaine vide au mouvement exubérant, du désert à la foule ».

Cela tient sans doute à ce que cette ville, ancien fort détaché Madjrit, construit par les Maures, si elle est la capitale la plus élevée de l'Europe, est à la fois une capitale artificielle et récente, choisie en 1562 par Philippe II, sans doute à cause de sa situation centrale dans la péninsule. De plus c'est une grande ville isolée au milieu d'une région absolument dénudée. Des grandes forêts qui recouvraient encore le pays au XIVe siècle, le Prado et le Buen Retiro ne sont plus que des restes inclus dans la ville : ils ont été, de nos jours, aménagés pour la joie de l'œil ; le Prado est déjà plus nature, mais il faut aller jusqu'à l'Escurial et jusqu'au Nord de la Sierra de Guadarama, dans le célèbre parc de La Granja — ce Versailles espagnol, au pied du Pico de Penalara (2.406 m.) dû à Philippe V — c'est-à-dire assez loin de la ville, pour se rendre compte de ce que devaient être autrefois tous ces versants de la Sierra Castillane et une grande partie de la Nouvelle Castille, avant que l'homme ne les ait modifiés d'une façon profonde, par le déboisement et par ses constructions.

Madrid possède actuellement 540.000 habitants, son altitude moyenne est de 650 mètres, elle étage ses maisons, ses palais et ses monuments sur un sol très inégal, sablonneux et gypseux, granitique en profondeur. Au Sud s'étend jusqu'aux limites de l'horizon le grand plateau aride de la Nouvelle Castille ; au Nord au contraire, la Sierra de Guadamara et ses dernières ondulations qui, souvent encore, à l'approche de l'été, étendent l'opale de leurs champs de neiges sur l'azur adouci du ciel, constituent un horizon tout à fait exceptionnel.

A Madrid on se couche tard, ou tôt le matin comme vous voudrez, par conséquent on se lève tard. Aussi, quand j'y suis débarqué à sept heures du matin, ai-je trouvé la ville beaucoup plus endormie que Paris à cinq heures : les tramways électriques commençaient seulement à circuler, les rues étaient surtout sillonnées par de lourds chariots attelés de bœufs et de mules, par des diligences très pittoresques amenant les paysans des environs, des ouvriers et ouvrières se rendant à leur travail, des *novios* accompagnant leurs *novias* marchant nu-têtes ou protégées par une simple mantille et déjà des vendeuses de billets de loterie et enfin d'innombrables arroseurs et balayeurs, tous munis d'un parapluie en bandoulière (il paraît qu'il avait plu les jours précédents) faisant la toilette de la ville. Madrid, en effet, plus heureuse que bien des capitales, est abondamment pourvue d'une excellente eau potable : le canal de Loyoa, long de 70 kil. lui amène du pied du Pico de Peñalava et des neiges de Cabeza Mayor de Hierro (2.383 m.), les eaux fraîches et limpides de la Sierra de Guadarama.

Comme les musées sont ouverts dès huit heures du matin, j'ai pu dès mon arrivée, visiter en courant la ville et ses principales curiosités sans perdre une minute. Madrid, qui d'ailleurs s'embellit tous les jours, possède assez de beautés, sans compter les chefs-d'œuvre de l'admirable musée du Prado, les collections uniques de l'Armeria, pour retenir le visiteur plusieurs jours ; il faudrait de nombreuses photographies pour donner une idée de la ville et le cinématographe pour pouvoir rendre compte de l'animation de la célèbre Puerta Del Sol à la fin de l'après-midi et dans la soirée jusqu'à une heure avancée de la nuit : lorsque je suis repassé par Madrid, je suis arrivé à la gare du Nord vers neuf heures et demie du soir et ma voiture avait toutes les peines du monde à se dégager de la foule qui encombrait véritablement les grandes rues de la ville. Il n'y a pas, ou presque pas, de couleur locale, très peu de costumes pittoresques, la mode de Paris sévit l'après-midi et le soir bien que nos modes actuelles — à mon humble avis — soient extrêmement défavorables à l'Espagnole petite et brune, arrondie et curviligne ; je préfère cent fois une « *chula* » avec un costume se rapprochant de celui qui vous est familier à tous, qu'une grande dame, si jolie fut-elle, plus ou moins entravée : j'ai vu à Burgos des dames en costume national au milieu de jeunes filles habillées à la parisienne, le contraste était frappant et confirmait singulièrement mon opinion. Madrid m'a laissé en particulier un souvenir bizarre : aux fenêtres et aux balcons des maisons, si l'on voit, comme dans beaucoup

de villes d'Espagne, pendre les grandes feuilles de palmiers bénites du dimanche des rameaux, ce qu'on voit surtout, presque jusque dans les rues principales, c'est le linge de la famille qui sèche : le jour de lessive est continuel à Madrid. C'est une de ces « Cosas de Espana » qui font notre étonnement !

Je ne suis pas allé plus au Sud que Madrid : la province de Guadalara où je me rendais — et qui a fait longtemps partie au point de vue administratif de la province de la Nouvelle Castille — est située au Nord de Madrid, entre cette ville et Saragosse.

Sitôt sorti de la vie bruyante et agitée de Madrid, c'est la pleine campagne qui recommence : c'est le plateau de la Nouvelle Castille qui s'étend au Sud jusqu'à la Sierra Morena, au Nord jusqu'à la longue cordillère de la Sierra de Guadalajara et à l'Est jusqu'aux Monts Universales. Sa surface (54.000 kilom. carrés) légèrement ondulée et où l'érosion seule a façonné le relief actuel au milieu des sédiments secondaires et tertiaires, est à l'altitude moyenne de 650 mètres, comme Madrid et Ciudad-Real, avec, vers le centre, des bosses un peu plus accentuées qui constituent les Monts de Tolède.

Quelle solitude désolée serait cette plaine, où le gypse, la pierre à plâtre, rendent souvent les eaux impossibles à boire, et où des sécheresses terribles désolent souvent ce pays sans ombre, si le Tage, le Guadiana et quelques-uns de leurs affluents n'y faisaient pénétrer quelques traits de vie ! Au Sud le regard s'étend pour ainsi dire à l'infini, jusqu'aux steppes presque désertes de la Manche, arrêté seulement çà et là par quelques ondulations de terrain ou par quelques rochers d'un rouge-brun dégagés par le travail des eaux courantes : la Nouvelle comme la Vieille Castille nous offrent en effet des exemples remarquables de l'action prolongée de l'érosion sub-aérienne prolongée pendant plusieurs cycles d'érosions. Les torrents trop souvent à sec pendant l'été, et les rivières y ont creusé de profondes vallées : le Tage en particulier coule en Espagne dans un véritable canon entre des rives très élevées ; tous ces cours d'eau ont d'ailleurs laissé en de nombreux points de larges traînées de sables et de cailloux.

Il pleut rarement en Nouvelle Castille, les vents qui soufflent de la Sierra de Guadarama sont froids et secs ayant perdu leur humidité sur le versant septentrional de la Sierra, les vents rafraichissants de l'Ouest et l'influence de la mer ne peuvent se faire sentir à cause de la présence du rebord de la Meseta et de la Sierra de Guadalupe ; du midi ne viennent que des vents secs et chauds : aussi le proverbe

espagnol qui dit en parlant du climat de Madrid « neuf mois d'hiver et trois mois d'enfer » peut-il s'appliquer aux deux Castilles. Il ne tombe guère que 30 à 40 centimètres de pluie par an et surtout sous forme de pluies torrentielles à la fin de septembre — comme j'ai pu malheureusement le constater par moi-même. Si les plateaux sont secs et arides, par contre sur les bords des vallées, dans les plaines d'alluvions et partout où il y a de l'eau, on voit surgir de fraîches oasis : celles d'Aruanjez, de Tolède, de Talavera au Sud sont célèbres à juste titre. Dans le Nord, où je suis allé, on voit surtout des champs de céréales qui nous montrent que, contrairement au vieux proverbe Castillan, l'alouette ne mourra toujours pas dans son vol au-dessus des Castilles si elle a oublié d'emporter son grain ; ces champs sont souvent interrompus par des vignes et, jusqu'aux pieds des premiers contre-forts de la Sierra, par des plantations d'oliviers — des olivettes comme nous dirions dans le midi de la France — très bien entretenues ; les arbres étaient couverts de fruits et je pensais en les voyant et en me rappelant certains plats de la cuisine espagnole : Quel dommage que l'on fasse avec de si belles olives de si mauvaise huile ! La sécheresse du climat a dû être singulièrement aggravée par un déboisement acharné qui s'étend en effet jusqu'aux sommets de la Sierra : de l'immense forêt de pins qui couvrait il y a à peine un demi siècle le district de Huertapelayo, il ne reste plus trace aujourd'hui ; les torrents sont redevenus dévastateurs et en Septembre, j'ai vu toutes les vignes des parties basses inondées par les pluies torrentielles des jours précédents ; partout l'on constate les effets désastreux des eaux sauvages sur les terrains relativement meubles (crétacés, tertiaires et alluvions plus ou moins anciennes) qui constituent toute la partie basse du plateau.

C'est donc toujours le même paysage désolé, dénudé et monotone de champs dépouillés de leurs moissons, montrant leur sol pierreux où quelques rares canaux d'irrigation amènent un peu de fraîcheur. Le train où j'ai pris place remonte doucement la vallée du Rio Henares qui vient de la Sierra Ministra dans les Monts Universales, s'arrête longuement à Alcala de Henares où l'on peut visiter le tombeau du cardinal Ximenes Cisnero et la maison natale de Michel Cervantes, le célèbre auteur de Don Quichotte de la Manche, et finit enfin par m'amener dans la capitale de la province : Guadalajara. C'est une petite ville de 11.000 habitants dont la fondation remonte aux Romains, comme le prouvent des restes de constructions et un aqueduc ; le seul

monument intéressant que j'y ai vu est le palais des Ducs de l'Infantado de style mudejar avec une façade gothique. C'est une ville de ravitaillement pour les campagnes avoisinantes ; la présence de l'Academia de Ingenieros (Ecole centrale du génie militaire) et d'un régiment de cavalerie y créent une certaine animation surtout à la fin de la journée.

C'est à Guadalajara ou plus exactement à quelques kilomètres au Nord de cette ville que j'ai quitté la voie ferrée et que j'ai dû vivre pour ainsi dire complètement isolé pendant près de deux semaines. Toute la partie Nord et Nord-Ouest de la province de Guadalajara que j'ai parcourue fait partie des Sierras centrales ; elle est constituée par des terrains très anciens appartenant à l'étage que les géologues appellent Silurien : ce sont des schistes gris, verts, noirs et charbonneux



PLISSEMENTS DES TERRAINS ANCIENS DE LA SIERRA DE GUADALAJARA.

employés sous forme de grandes dalles pour la couverture des maisons, alternant avec des quartzophyllades et avec des quartzites très dures, toutes ces roches m'ont rappelé d'une façon frappante les roches de même nature et probablement de même âge de l'Ardenne. Elles reposent à l'Est et à l'Ouest sur des massifs de gneiss et demi caschistes que traversent de grandes masses de granite. Toutes ces roches anciennes ont été très fortement plissées et contournées, probablement après l'époque houillère car de petits lambeaux de ce terrain avec houille de mauvaise qualité et malheureusement inexploitable, s'y trouvent pincés aux environs de Valdesolas. Il a dû exister, à cette

époque reculée de l'histoire de notre globe, des montagnes encore beaucoup plus imposantes que celles que nous voyons aujourd'hui. Depuis, l'érosion atmosphérique a puissamment agi sur cette partie — comme d'ailleurs sur tout le reste du grand plateau central espagnol ou « Meseta » et les mers secondaires ont pu venir recouvrir de leurs dépôts certaines portions de ce plateau réduit à l'état de pénéplaine; c'est ainsi que dans la région que j'ai visitée on voit reposer sur les couches siluriennes redressées presque jusqu'à la verticale et alignées presque Nord-Sud, des alternances de calcaires et de marnes du même âge que nos craies du Nord en couches sensiblement horizontales ou faiblement inclinées. Ces calcaires peuvent fournir des pierres de taille ou même des marbres tendres que seule l'absence de routes empêche d'exploiler autrement que pour les besoins locaux : les églises, les monuments, les vieux châteaux-forts sont bâtis avec ces matériaux. Çà et là, quelques petits lambeaux de terrains secondaires plus anciens (Trias) renferment du gypse exploité comme pierre à plâtre dans quelques localités et du sel gemme. Plus au Sud de la Sierra, vers la plaine proprement dite, ce sont les terrains tertiaires à l'état de poudingues, de calcaires, de marnes bariolées avec de petits bancs de lignites exploitables qui constituent le sous-sol et les flancs des barrancos que les torrents ont profondément affouillés au milieu de ces couches tendres.

Si ce massif ancien de la Meseta, dont fait partie la Sierra de Guadalajara, a opposé une résistance énorme aux mouvements de l'époque tertiaire qui ont donné naissance aux Pyrénées, aux Monts Cantabriques et au Sud à la Sierra Nevada, les couches secondaires qui bordent la Meseta à l'Est et au Sud-Est avaient été déjà assez fortement disloquées et de grandes dépressions occupées par des eaux saumâtres ou lacustres existaient aux temps tertiaires sur tout le pourtour de la Meseta. Puis à la suite des mouvements de la fin des temps tertiaires (Pliocène), mouvements qui, en particulier, ont provoqué l'effondrement de l'axe de la Sierra Nevada et séparé l'Espagne de l'Afrique en ouvrant le détroit de Gibraltar, toute l'Espagne qui avait sensiblement sa forme actuelle a été de nouveau soumise à l'érosion. Dans toute la Sierra de Guadalajara on voit nettement jusqu'à l'altitude de 1.200 mètres de grands plateaux aplanis recouverts parfois par une épaisseur considérable d'alluvions probablement assez anciennes, datant d'un cycle d'érosion bien antérieur au cycle d'érosion actuel. La nature des éléments de ces alluvions anciennes est en relation étroite

avec les roches primaires avoisinantes, de plus leurs éléments sont peu roulés : aussi l'hypothèse reportant leur naissance à une cause glaciaire n'a-t-elle rien d'invraisemblable à priori.

C'est pendant le cycle d'érosion actuel, croyons-nous, qu'a pris naissance la grande majorité des accidents topographiques de la Sierra. Pendant que les cours d'eaux principaux qui sont là, comme en bien d'autres régions, nettement surimposés au socle primaire, s'y creusaient des vallées étroites, aux parois escarpées souvent presque verticales, appelées « canons ou barrancos », les petits affluents, moins actifs, plus influencés souvent par la nature du sous-sol, s'enfonçaient moins et donnaient naissance à des vallées suspendues au-dessus de la vallée principale, avec des cascades et des chutes à la traversée des bancs de quartzites durs. Beaucoup d'ailleurs sont à sec une grande partie de l'année, mais grossissent subitement et ravinent profondément leur lit à la suite des pluies d'orages comme celles que nous y avons reçues. La pénéplaine des temps secondaires et celle correspondant aux alluvions anciennes dont nous avons parlé plus haut, ont été profondément entamées et découpées par tous ces rios, aussi le pays est-il particulièrement accidenté : la moindre promenade ne se compose que d'une série de montées et de descentes parfois assez pénibles. De plus, les eaux de ruissellement ont attaqué de manière différente les roches anciennes : les plus dures ont été mises en relief, le déboisement a accru cette action et, l'altitude aidant, il en résulte que toute la Sierra abonde en solitudes sauvages et en vallées profondes encombrées de cailloux. Les quartzites, en particulier, font partout saillie et, comme ils alternent avec les couches plus tendres des schistes, ils donnent



VALLÉE DU RIO SORBE.

souvent naissance sur les flancs des montagnes alignées Est-Ouest, à des trainées plus claires, si bien que de loin, il semble que ces versants dénudés aient été ainsi façonnés de main d'homme et soient couverts de champs cultivés. Tantôt ces quartzites forment des blocs plus ou moins isolés, bizarrement découpés et souvent frappés par la foudre ; tantôt enfin ils constituent de longues dentelées, ruiniformes comme le Cerro de Castellar : il ne s'élève qu'à l'altitude de 1.500 mètres, mais son étude m'a coûté, à cause de la nature de la roche, une paire de



QUARTZITES DANS LA SIERRA DE GUADALAJARA.

souliers dont des ascensions beaucoup plus pénibles dans les Alpes n'avaient pu venir à bout. Le roi de tous ces « Picos » et de tous ces « Cerros » est le pico ocejon qui élève fièrement sa masse pyramidale, surmontée d'un signal géodésique à 2.488 mètres d'altitude : je crois bien que c'est le point le plus élevé de la Sierra Castillane ; on le voit de très loin, jusque de Madrid, aussi est-ce un des points les plus visités de la Sierra de Guadarama.

Comme vous vous en êtes douté déjà sans doute d'après ce que je viens de vous en dire, la Sierra de Guadalajara, accidentée et pittoresque, si elle rappelle par quelques traits notre Ardenne, est beaucoup plus sauvage encore et plus pauvre.

C'est qu'en effet partout où la forêt a pu exister autrefois, l'homme l'a fait disparaître : dans les vallées on voit, çà et là, quelques vieux chênes isolés, dont la grosseur atteste l'âge vénérable ; dans les

endroits abrités et là où les alluvions récentes sont assez épaisses, la végétation est plus fournie et prend même de petits aspects de forêts. Sur la place des villages, devant l'église surtout, ou devant la mairie, s'élève un gros orme qui rappelle ceux de chez nous avec quelques pêchers et poiriers aux fruits petits mais cependant très recherchés, voilà à peu près tout ce que j'ai vu comme arbres dans le pays. Tout le reste de la région est une véritable steppe ou un maquis presque désertique : sur le sol particulièrement sec constitué par des sables, des grès, des morceaux de schistes et de quartzites, on a des arbousiers, des cystes de grandes bruyères formant des fourrés presque impénétrables, des buissons rabougris, de petits chênes aux feuilles épineuses et rarement, généralement isolés, et n'atteignant que quelques mètres de hauteur, des chênes verts, et quelques prunelliers épineux. Pour



CERRO DE CASTELLAR. — CRÊTE DES QUARTZITES AU DESSUS D'UN PLATEAU D'ALLUVIONS ANCIENNES.

circuler au milieu de cette brousse les habitants portent généralement attachés autour de la ceinture, des cuisses et des jambes des morceaux de cuir qui les protègent contre les plantes épineuses. Ces broussailles atteignent un mètre à un mètre cinquante de hauteur, elles sont utilisées comme bois de chauffage. Je rencontrais souvent aux abords des villages de petits ânes disparaissant presque complètement sous une charge beaucoup plus grosse qu'eux de ces broussailles desséchées ou encore vertes et que suivaient les propriétaires chaussés de sandales en

cuir ou en cordes avec les jambes protégées par ces curieux tabliers de cuir dont je viens de vous parler. L'aspect de ce maquis au printemps, ou au commencement de l'été, lorsque les arbrisseaux sont en fleurs, doit être sans doute différent de celui qu'il présentait en septembre où il n'y avait plus une seule fleur et seulement de rares, bien rares brins d'herbes : il n'en était pas moins assez impressionnant.

Les prairies sont très rares, elles couvrent quelques coins privilégiés où les alluvions récentes sont suffisamment pourvues d'eau ; près des villages on voit quelques champs maigres ; dans le reste de la région ils sont très rares et ont un aspect bien caractéristique : on défriche, en effet, une étendue plus ou moins grande du sol, les broussailles ne sont pas même brûlées sur place mais transportées à la maison, les cailloux les plus volumineux — et Dieu sait s'il y a des cailloux dans ces champs — sont enlevés et servent à construire un mur généralement circulaire de plus de un mètre de hauteur ne laissant qu'une ouverture étroite ; l'aspect de ces champs ainsi protégés contre la dent des moutons, des chèvres et des vaches, est tout à fait curieux. Le labour peu profond y est fait à l'aide de charrues très primitives que traîne un attelage généralement constitué par une vache et un cheval ou un mulet. Dans les fonds de vallées, sur les alluvions récentes et grâce à de petits canaux d'irrigation souvent très longs, les cultures sont un peu plus prospères : là poussent des cerisiers, des poiriers donnant des poires minuscules dont tout le monde est friand étant donné leur rareté, des pêchers dont les fruits ne mûrissent que très tard, des figuiers dont l'aspect rappelle celui de ceux qui poussent à Lille, des vignes le long des maisons jusqu'à l'altitude de plus de 1.200 mètres et enfin des champs de pommes de terre, de haricots et de pois chiches.

Le sol fournit aussi la nourriture à des troupeaux assez nombreux de moutons et de chèvres de petite taille : je me suis souvent demandé ce que ces pauvres bêtes pouvaient trouver à manger dans la brousse. Toutes les chèvres et les moutons d'un village sont réunis pendant la belle saison et confiés à deux ou trois hommes ou femmes ; tout le jour on les voit errer çà et là dans le maquis et le soir on les rentre dans des huttes rappelant les gourbis des arabes. La chair des moutons ne rappelle que de bien loin celle de nos prés-salés : les vaches également de petite taille ne donnent que très peu de lait, aussi est-ce une denrée précieuse et les malheureuses bêtes s'en vont aux champs les quatre pis soigneusement attachés pour qu'on ne puisse pas les traire : le seul lait que j'ai bu dans cette région était du lait concentré suisse que

j'avais acheté avant de partir. Les porcs sont ici comme dans beaucoup de campagnes une grande ressource au point de vue de l'alimentation ; chaque ménage un peu fortuné en élève un ou deux en même temps que de nombreuses poules qui restent toujours bien maigres. Enfin, si j'ajoute que les torrents nourrissent des truites excellentes, que dans la brousse, les lapins, les lièvres, les perdrix et les oiseaux de passage abondent tandis que les gendarmes sont loin, vous aurez une idée à



LAS PANUELAS. — LE VILLAGE D'ÉTÉ DES MOUTONS.

peu près complète des ressources de cette Sierra. La chasse, en particulier, fournit un appoint sérieux. Les chiens de chasse sont excellents et de plus tout propriétaire ou non d'un fusil possède une perdrix qui lui sert d'appeau, il la transporte sur son dos dans une cage spéciale recouverte d'un voile : j'ai conservé bon souvenir de lièvres au riz et aux tomates ainsi que de perdrix rôties lorsque l'huile n'était pas trop rance !

Donc la Sierra de Guadalajara est pauvre ; mais il faut bien le dire, le Castillan d'une façon générale, par l'inertie dans laquelle il se complaît, par l'habitude qu'il a d'abuser trop souvent du « Manana » (Demain) national ne semble pas avoir fait, au moins jusque dans ces dernières années, de grands efforts pour se tirer d'affaire ; et, s'il nous exaspère de l'entendre nous répondre « manana » demain, quand nous lui demandons le moindre renseignement, le moindre objet comme du tabac dans un débit, une place dans une diligence par exemple, il faut

cependant avouer qu'un voyage comme celui que j'ai fait dans les deux Castilles nous fait comprendre l'expatriement de ces pauvres gens bien que l'Espagne manque de main-d'œuvre. La fille d'un de mes porteurs était à Paris et savait, me disait-il avec fierté en me montrant le portrait d'une assez jolie personne habillée à l'avant-dernière mode, trois langues ; une autre était à Bruxelles ; beaucoup de garçons partent pour l'Amérique du Sud et bien peu reviennent au pays que je viens d'essayer de vous décrire.

Les habitants sont généralement de petite taille, sobres, fiers, taciturnes, tannés et cuits par le soleil, pauvrement habillés et chaussés de sandales ; les femmes, petites aussi, ont déjà l'air vieilles toutes jeunes, habillées qu'elles sont, comme leurs mères, de grosses jupes de laine grossière. Tout le monde est sérieux, grands et petits, et je les ai rarement vus rire.

Les villages, éloignés les uns des autres souvent de plusieurs heures de chemin, ne comprennent que de pauvres maisons, les plus luxueuses ont un étage surbaissé ; aux fenêtres rarement des vitres, mais des volets de bois sculptés à l'intérieur et que l'on ferme quand il pleut trop fort ou quand il fait trop froid. L'entrée, assez large, sert à tous les habitants bêtes et gens : les écuries des premières sont à droite et à gauche de l'entrée et les chambres des seconds sur le devant de la maison, soit au rez-de-chaussée, soit au premier étage. Chez les gros bonnets on trouve une pièce de réception dont le fond est souvent occupé par une alcôve, une cuisine avec une cheminée énorme par laquelle cette pièce s'éclaire et aussi se mouille les jours de pluie, aussi met-on les « pequenos » — curieusement maintenus assis dans des sortes de caisses rectangulaires en bois — et les visiteurs, du côté où il pleut le moins ; le foyer est à ras du sol et entouré de petits pots calés par des morceaux de fer en forme de demi-cercles dans lesquels mijotent dans la sauce d'un ragoût souvent fort bon, tomates, haricots, pommes de terre, poissons, pois chiches ou riz avec du « pollo » (poulet), de la « perdrice » (perdrix), du lièvre, ou des morceaux de mouton ou de chèvre ; les fritures, à l'huile bien entendu, se font dans des poêles munies de trois pieds, assez hauts pour pouvoir être mises au-dessus de la flamme des broussailles que l'on brûle : viandes, œufs et morue frits, ragoûts variés constituent le fonds de la nourriture. Aux repas vos hôtes vous entourent, vous regardant manger, chargeant votre assiette, souvent malgré vous, des morceaux les plus gros ou de ceux qu'ils considèrent comme les meilleurs et remplissent votre verre

dès qu'il est vide. Lorsqu'ils sont entre eux ou lorsqu'ils vous connaissent assez pour manger à votre table et que vous avez fini, c'est le tour de toute la famille : en temps ordinaire il n'y a pas de verres chacun boit à son tour, grands et petits, après le père, « à la régalade » à une gourde en peau de bouc qui communique au vin un goût assez spécial auquel on finit pourtant par s'habituer, ou dans de curieux récipients en verre ou en terre toujours munis d'un petit orifice pour permettre de se livrer à ce genre d'exercice ; les fourchettes et les couteaux sont rares, chacun prend à même le plat avec une cuillère légumes, sauces, morceaux de viande dont les os vont aux chiens ; un morceau de pain posé sur la table sert à supporter la cuillère et son contenu lorsqu'on ne s'en sert pas. Je vous fais grâce d'autres détails et d'autres incommodités de la vie qui ont d'ailleurs frappé tous les voyageurs qui se sont écartés des grandes villes et des hôtels et qui ne sont peut-être pas tout à fait spéciaux à l'Espagne.

Dans un village d'Espagne, c'est l'Eglise qui est naturellement de beaucoup le monument le plus important, quoique encore bien modeste avec son clocher en forme de portique où de frêles cloches « tinta » sonnent pour annoncer aux fidèles que M. le Curé va dire la messe. Un samedi soir, comme je m'informai auprès de mon muletier de l'heure de la messe le lendemain, il me répondit très sérieusement : quand la cloche sonne ; comme j'habitais près d'un moulin à une heure de cheval de l'église, ce renseignement ne m'était pas très utile. Heureusement, aussi pauvrement vêtu que ses ouailles avec sa soutane formée de morceaux d'âge et de couleurs différents, le curé de la Nava, le village le plus près de mon domicile, un homme très aimable et pour qui ma présence était, je crois, une grosse distraction, rentrait à ce moment à son presbytère. Après lui avoir souhaité le bonjour et lui avoir offert la cigarette traditionnelle, je lui posais la même question ; il me répondit, avec une bonne grâce toute castillane : à l'heure que vous voudrez ! Nous convînmes de neuf heures du matin et le lendemain j'assistais ainsi à un office espagnol agrémenté d'un long sermon sur les flammes de l'enfer autant que j'ai pu comprendre. Les fidèles étaient rares, les femmes, sauf un mouchoir de couleur sombre en guise de fichu, avaient le même costume que pendant la semaine seulement un peu plus propre ; les hommes avaient recouvert leurs vêtements d'un grand manteau, ils étaient assis sur des bancs au fond de l'église ou debout ; les femmes étaient assises par terre, les unes allaitant leur enfant, les autres, les élégantes de la Nava jouant de

l'éventail, toutes avaient devant elles une bougie de couleur ou un rat de cave allumé dont de temps en temps elles allongeaient la mèche.

La mairie ou pueblo est une bâtisse beaucoup plus modeste, il en est de même de la maison d'école : figurez-vous une toute petite pièce, mal éclairée, basse de plafond, aux murs simplement blanchis à la chaux, ornés du portrait du roi Alphonse et de l'histoire sainte illustrée et de quelques maximes, mais à la porte de cette bicoque une plaque en fonte indique que nous sommes ici devant une dépendance du ministère de l'instruction publique. Et pourtant, ces petites et misérables salles d'écoles sont encore trop grandes pour les élèves



SORTIE DE LA MESSE A LA NAVA DE JADRAQUE.

qui les fréquentent bien que l'instruction soit, en Espagne comme en France, obligatoire. A La Nava, village de plus de deux cents habitants, la « maestra » (car il n'y avait qu'une institutrice) avait six élèves : trois garçons et trois filles ; à Palencares pour trois cents habitants le « maestro » n'avait que cinq élèves : deux garçons et trois filles : aussi on compte le nombre des personnes sachant lire et écrire. Quant aux instituteurs ils touchent de 350 à 700 pesetas par an, ils logent chez des notables de l'endroit ou bien se font aubergistes, commissionnaires et surtout agents électoraux sous la dépendance absolue de l'Alcad ou du « Cacique » (ainsi nomme-t-on l'agent électoral principal).

Bien entendu on compte les villages où la poste arrive, ceux où i'

y a un bureau de tabac qui n'a plus de tabac ou d'allumettes mais qui en aura sûrement « manana », demain.

En dehors de la Sierra proprement dite, lorsque l'on quitte les terrains montagneux primaires pour arriver sur les terrains secondaires et tertiaires, les villages, souvent pittoresques et juchés sur des hauteurs dominant le reste du pays, sont mieux bâtis ; les rues sont parfois pavées et on est tout surpris de rencontrer comme à Cogolludo — il est vrai que c'est un chef-lieu de district, c'est-à-dire quelque chose comme une de nos petites sous-préfectures ou un de nos gros chef-lieux de cantons — des maisons anciennes tout à fait remarquables, ailleurs des églises monumentales ou les restes bien conservés d'un vieux château ou d'une forteresse.

Vous devez vous douter que dans la Sierra de Guadalajara, les touristes sont plutôt rares et que le voyageur doit voyager comme il peut et se contenter de ce qu'il trouve. Il n'y a guère que des bouts de routes allant des stations de chemin de fer aux villages les plus voisins parfois jusqu'à 27 kil. de distance ; ces routes sont assez bonnes et bien entretenues malgré les ravages causés par les eaux de ruissellement et les torrents, il existe des courriers postaux ou des voitures d'hôtel. Mais si une fois je dus me débattre entre deux cochers tenant absolument l'un et l'autre à m'avoir pour client, une autre fois je me suis vu forcé de faire tout un village pour trouver dans des endroits différents une voiture, un mulet et enfin un cocher : le courrier qui n'a que quatre places était complet mais me promettait sûrement de la place pour Manana ! pour demain. Toutes les diligences que j'ai vues laissent bien loin... devant elles nos plus modestes voitures publiques. Dans ces villages privilégiés, il y a une auberge ou deux : les Casas de Viajeros, comme on les appelle, celles où j'ai séjourné, et où d'ailleurs j'étais attendu ou recommandé, ne m'ont pas laissé de mauvais souvenirs, j'ai souvent été plus mal dans des auberges de France, même à des altitudes moins élevées, la nourriture y est aussi supportable que dans certaines régions du Midi.

En dehors de ces rares bouts de routes, trois ou quatre pour le N.-E. de la province de Guadalajara, il n'y a plus que des sentiers muletiers ou des pistes à travers la brousse qui s'intitulent pompeusement chemins : presque aucun des chemins que j'ai suivis n'était indiqué sur la carte officielle de la province et il faut absolument un homme du pays pour vous débrouiller. Ces sentiers et ces pistes vont tout droit,

sans se préoccuper des accidents de terrain, suivant parfois le lit d'un torrent, ou surplombant en corniche un barranco profond où coule à 200 ou 300 mètres plus bas un petit rio aux eaux claires et limpides mais dont la vue du haut d'un mulet ou d'un cheval au pas très sûr malgré les cailloux qu'ils font souvent rouler jusqu'au pied de la pente, est assez impressionnante pour ceux qui n'ont pas l'habitude de la montagne. Je comprenais très bien la prudence d'un de mes compagnons de voyage, qui venait pourtant de traverser Madagascar du Nord au Sud, il mettait pied à terre quand nous arrivions sur l'une de ces pentes. On ne voyage guère à pied sauf quand les bêtes sont trop chargées ou quand la brousse est trop épaisse, mais à cheval, à mulet ou à bourricot. Quand je changeais de domicile un mulet transportait mes bagages et ma literie, je suivais à cheval avec mes instruments fragiles, et mon guide, sa cage à perdrix sur le dos, fermait la marche en compagnie de sa belle-fille qui me servait de cuisinière, les chiens gambadaient dans les fourrés, donnant de la voix quand ils faisaient déboucher un lapin ou lever une perdrix. C'était tout simplement exquis !

Je logeais près d'un moulin à farine, sur les bords du Rio Sorbe, dans une maison inhabitée depuis longtemps et dont les carreaux étaient pour la plupart absents. Pendant deux jours nous étions trois Français et les soirées étaient toujours trop courtes ; par contre les veillées m'ont paru un peu plus monotones lorsque tout seul, éclairé par une lampe à acétylène, je mettais mes notes à jour pendant que, dans la pièce voisine, ma cuisinière et la fille du meunier cousaient en bavardant ; et pourtant je n'étais pas à plus de cent kilomètres de la capitale de toutes les Espagnes si bruyante et si animée à ces heures-là. Dans le village de Palencares, l'instituteur m'abandonna gracieusement sa chambre un peu plus grande mais pas beaucoup plus qu'une cabine de bateau et où il y avait juste la place pour un lit, une chaise et une minuscule table de toilette ; elle ne recevait de jour que par un tout petit hublot que l'on bouchait soigneusement la nuit car à 1.250 mètres, altitude de Palencares, les nuits sont fraîches au mois de Septembre même en Espagne ; j'y ai aussi bien dormi que sous ma tente, à 3.000 m. d'altitude, dans les Alpes et surtout que le lendemain soir dans un hôtel de Madrid où le bruit de la rue auquel je n'étais plus habitué sans doute me tint longtemps éveillé.

Toute cette région pittoresque, avec ses vallées profondément encaissées, ses pics et ses cerros escarpés et découpés par l'érosion,

et dont l'ascension peut procurer aux touristes les joies de l'Alpinisme, malgré sa pauvreté, a cependant souvent attiré l'attention. C'est qu'en effet son sous-sol ancien renferme des richesses que l'homme a depuis longtemps cherché à exploiter. En laissant de côté les petits bassins houillers situés près de Valdesolas, dont la découverte fit beaucoup de bruit il y a une cinquantaine d'années, mais qui nous ont paru beaucoup trop peu importants pour pouvoir être l'objet d'une exploitation, la Sierra de Guadalajara est comme lardée par une infinité de filons de quartz plus ou moins minéralisés. Les Phéniciens peut-être, mais à coup sûr les Romains, comme en témoignent les pièces de monnaie à l'effigie de Constantin trouvées à côté de galeries et de puits remontant à une époque reculée, avaient reconnu leur richesse. Et, en Espagne comme en France, quand on étudie ces travaux romains, on reste confondu de la perfection qu'avait atteinte l'art du mineur, mais on songe aussi au nombre d'esclaves qui ont dû être sacrifiés pour mener à bien de tels travaux.

Dans la province de Guadalajara, comme dans toute l'Espagne, le sous-sol d'abord, puis le sol après la découverte de l'Amérique, ont été profondément délaissés jusqu'au moment où l'attention fut de nouveau appelée sur ces richesses naturelles de l'Espagne : la carte minière de l'Espagne est suggestive à ce point de vue et les noms de Rio-Tinto, des Asturies, de Bilbao et bien d'autres vous sont familiers ainsi que bien d'autres. En particulier, dans la province qui nous occupe, les filons de quartz qui traversent les gneiss et les micachistes des environs de Hiendelaencina, renferment des minerais de plomb argentifère. Ils ont donné lieu à une exploitation qui de nos jours est particulièrement florissante, je ne sais ce que rapportent les actions, mais la région et les habitants ne peuvent qu'applaudir à l'emploi qui a été fait d'une partie des bénéfices : à la construction d'une route, l'établissement d'un télégraphe que le public peut utiliser.

Dans la partie de la province de Guadalajara que nous avons plus spécialement étudiée, de vieilles traditions, que les travaux romains auxquels je faisais allusion tout à l'heure justifient parfaitement, et que la découverte fortuite, comme celle que nous avons faite nous-même d'un morceau de cristal de roche renfermant une parcelle d'or visible à l'œil a dû certainement contribuer à entretenir, affirmaient que dans toute la région de la Nava de Guadraque il y avait de l'or. Aussi depuis qu'un ingénieur anglais, M. Soler, a eu constaté d'une manière certaine la présence du précieux métal, de nombreuses recherches et

quelques tentatives d'exploitations ont été faites ; le chercheur de cailloux que je suis, surprenait beaucoup moins les gens du pays que dans beaucoup d'autres régions plus civilisées que j'ai parcourues.

Mais, bien que ces pauvres gens soient absolument convaincus qu'il y a de l'or dans tous les quartz qui jonchent le sol et vous l'affirment avec force, ils ne feront jamais rien, je crois, pour mettre en valeur les filons aurifères. Aussi comme Français d'abord, et à tous les autres points de vue ensuite, nous ne pouvons que faire des vœux pour ceux de nos compatriotes qui vont mettre en valeur ces richesses et apporter dans ces régions désolées, un peu de bien-être physique et moral.

PORTS GERMANIQUES ET PORTS LATINS

Dans une étude intitulée le port de Gênes de 1872 à 1909 (1) notre consul M. Pollio est amené à faire une comparaison entre Hambourg, Anvers, Rotterdam d'une part, Gênes et Marseille de l'autre. Cette étude a été inspirée par la lecture d'un gros volume de plus de 400 pages consacré au mouvement du port de Gênes pendant 38 ans : (1872-1909) suivie d'un état de l'importation des ports de Marseille, Rotterdam, Hambourg et Anvers comparés au port de Gênes durant le même intervalle.

Il serait superflu de traduire *in extenso*, et même d'analyser dans son intégralité le volume dont je recommande volontiers la lecture à nos économistes, aux députés et sénateurs de nos départements du Midi ; toutefois il me paraît de quelque utilité de souligner les chiffres, significatifs, constatés au cours des diverses enquêtes poursuivies, en me bornant à la période des 16 dernières années, et en hasardant certaines considérations personnelles provoquées par l'implacable éloquence des statistiques.

Abstraction faite du trafic, et prenant uniquement pour base la jauge nette des bateaux ayant fait opération commerciale, — leur nombre même mis à part — Hambourg, en 1893, occupe donc la première place, avec 8.792 navires

(1) En vente à l'Office National du commerce extérieur, 3, rue Feydeau. Prix 0 f. 10.

d'une jauge collective de 5.886.378 tonneaux, et 5.496.315 tonnes de marchandises *débarquées*, car l'on n'a pas pu me fournir de renseignements au sujet des marchandises embarquées, lesquelles élèveraient d'autant le total général.

MARSEILLE se défend honorablement, avec 7.833 navires, d'ensemble 4.750.346 tonneaux de jauge, 3.304.126 tonnes de marchandises débarquées et 1.584.328 tonnes de marchandises embarquées, soit un total de 4.888.454 tonnes, encore inférieur à celui des seules marchandises embarquées à Hambourg.

ANVERS suit Marseille de près, avec 4.481 navires de 4.620.790 tonneaux de jauge, et 6.554.662 tonnes de marchandises (4.224.851 au débarquement et 2.329.811 à l'embarquement).

GÊNES est au quatrième rang : 5.789 navires d'une jauge de 3.635.143 tonneaux, 2.548.876 tonnes de marchandises débarquées et 837.277 tonnes de marchandises embarquées soit 3.386.153 tonnes en tout.

ROTTERDAM n'est guère au-dessous de Gênes et clôt la liste avec 4.631 navires, d'ensemble 3.566.170 tonneaux de jauge, et 4.624.528 tonnes de marchandises *débarquées*, les chiffres manquant, comme pour Hambourg, en ce qui concerne les marchandises embarquées, — et ils mettraient sûrement la ville hollandaise en meilleure posture.

Ne nous fions point, cependant, aux résultats de la première année, 1893, par laquelle je viens d'inaugurer le classement qui précède. En examinant mieux le relevé des jauges annuelles, sans nous soucier du nombre des bâtiments, nous nous apercevons d'abord que seize ans après, en 1908, *et sans interruption aucune*, c'est encore Hambourg qui triomphe, avec 16.330 navires, d'une jauge totale de 11.914.250 tonneaux, ayant transporté 20.426.410 tonnes de marchandises, dont 14.406.517 tonnes au débarquement et 6.019.893 à l'embarquement.

Anvers monte immédiatement 1894 du troisième rang au deuxième, et ne l'abandonne plus, alors que Gênes, au quatrième rang une fois seulement, le perd en 1894 aussi, pour ne plus bouger du cinquième et dernier rang.

Entre Rotterdam et Marseille, il y a des intermittences de primauté. Si le port provençal est au second rang, en 1893, et le port hollandais au troisième, on remarquera vite que Marseille, classée troisième dès 1894, conserve cette place de 1894 à 1896, en 1898, en 1901 et 1902, mais descend à la quatrième en 1897, 1899, 1900, 1903, et n'en sort plus, hélas !

Naturellement Rotterdam, quatrième pendant six ans, gagne la troisième

place et l'occupe durant les neuf autres années correspondantes, dont 6 de suite, qui sont les dernières.

Mais il faut tout de suite poser en principe que ni le nombre ni la jauge des bateaux ne constituent l'importance réelle d'un port : il existe et prospère par la valeur et surtout par le poids des marchandises qui alimentent, à l'aller comme au retour, le fret de l'armement national. Et alors, de 1893 à 1897, ce n'est plus Hambourg qui est en tête de liste : c'est *Anvers* avec 6, 7, 8 et 9 millions de tonnes. Hambourg le dépassera bien, en 1898, et maintiendra ses positions jusqu'en 1901, suivi d'ailleurs de très près par le port belge ; mais Anvers reprendra bientôt la première place (1902) et la gardera jusques à aujourd'hui, avec un trafic au-dessus de 21 millions de tonnes, malgré la fièvre d'efforts de l'Allemagne septentrionale.

Il y a également à noter que Rotterdam, constamment au troisième rang, offre un total d'importations peu inférieur à celui de Hambourg et d'Anvers, dont la statistique comprend à la fois les entrées et les sorties de marchandises. Par conséquent il est permis de supposer que les exportations du port Néerlandais si elles étaient ajoutées à ses importations modifieraient le classement à son avantage.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à contester la progression formidable des trois grands boulevards maritimes du Nord, durant les seize années écoulées. D'une moyenne de 5 millions 1/2 de tonnes de trafic en 1893, ils sont arrivés en 1908 à une moyenne de vingt millions. Pendant ce temps Gênes et Marseille partis de 3 à 4 millions arrivaient cahin-caha à 6 millions. Ce n'est qu'en 1909 qu'ils franchissent péniblement le septième million de tonnes.

Le péril, quand il était lointain encore, fut signalé par des esprits perspicaces, mais on trouva des incrédules, on en trouve encore et j'ai bien peur qu'un avenir prochain se charge de condamner le doux optimisme qui règne en deçà et au delà des Alpes.

La concurrence inexorable des pays du Nord nous étreint en Provence et en Ligurie. Si l'on considère le pourcentage, Marseille et Gènes comptent aujourd'hui pour le 10 % seulement. En 1893 elles représentaient respectivement 20 et 15 % ; en 1898, 14 et 12 % ; en 1903, 11 et 10 % ; et cela continue.

Fatalement nous avons perdu tout ce que nos trois rivaux ont gagné. Nous serions sans excuse de nous endormir sur le mol oreiller d'une scepticisme funeste.

Il faut ici nous inquiéter du mouvement commercial qui amène par voie ferrée et par navigation fluviale des quantités respectables de marchandises vers les cinq ports dont il s'agit. La statistique ne porte que sur sept années ; elle n'est pas moins instructive.

ANNÉES.	MARCHANDISES débarquées et réexpédiées à l'intérieur ou à l'étranger par chemin de fer.	MARCHANDISES embarquées provenant de l'intérieur ou de l'étranger par chemin de fer	TOTAL EN TONNES.
	ANVERS.		
1902	2.616.981	4.167.747	6.784.728
1903	2.942.988	4.235.007	7.177.995
1904	3.166.794	4.042.517	7.209.311
1905	3.322.880	4.307.374	7.630.254
1906	3.682.760	4.757.359	8.440.099
1907	3.804.071	3.601.175	7.405.246
1908	3.414.546	3.953.921	7.368.467
	HAMBOURG.		
1902	2.489.161	1.170.302	3.659.463
1903	2.546.022	1.134.538	3.680.560
1904	3.036.812	1.678.829	4.715.641
1905	2.865.155	1.697.773	4.562.928
1906	3.288.410	1.763.589	5.051.999
1907	4.458.993	1.973.830	6.432.823
1908	3.357.476	1.879.247	5.236.723
	GÊNES.		
1902	3.440.542	439.067	3.879.609
1903	3.609.939	416.923	4.026.862
1904	3.646.514	460.709	4.107.223
1905	3.492.386	503.742	3.996.128
1906	3.772.104	508.077	4.280.181
1907	3.916.602	592.875	4.509.477
1908	4.114.931	608.944	4.723.875
	MARSEILLE.		
1902	1.979.385	1.439.435	3.418.820
1903	2.184.692	1.587.788	3.772.480
1904	1.904.118	1.440.978	3.345.096
1905	1.801.190	1.556.363	3.357.553
1906	2.064.138	1.865.419	3.929.557
1907	2.336.952	1.865.834	4.202.786
1908	2.258.974	1.954.853	4.213.827
	ROTTERDAM.		
1902	834.461	1.314.696	2.153.157
1903	748.749	1.392.016	2.140.765
1904	728.454	1.466.928	2.195.382
1905	626.767	1.440.763	2.067.530
1906	674.275	1.355.718	2.029.993
1907	729.397	1.150.686	1.880.083
1908	712.534	1.119.692	1.832.226

TRAFIC INTÉRIEUR.

ANNÉES.	MARCHANDISES parties par voie fluviale.	MARCHANDISES arrivées par voie fluviale.	TOTAL EN TONNES
	Rotterdam.		
1902	6.453.423	1.744.566	8.197.989
1903	8.007.470	2.330.821	10.338.291
1904	8.643.197	2.041.064	10.684.261
1905	10.186.474	2.682.689	12.869.163
1906	10.971.483	2.386.092	13.357.575
1907	12.674.879	2.086.697	14.761.576
1908	10.470.974	2.476.215	12.938.189
	Anvers.		
1902	1.349.918	1.689.639	3.039.557
1903	1.545.721	1.897.243	3.412.964
1904	1.506.331	1.187.603	2.693.934
1905	1.745.654	1.283.765	3.029.419
1906	1.692.524	1.515.584	3.209.108
1907	1.826.722	4.477.006	6.303.728

Les chiffres d'Anvers relatifs à l'année 1908 ne sont pas encore parvenus à ma connaissance.

Nous avertissons que les charbons sont compris dans les chiffres des importations du port de Gênes. Afin que l'on puisse juger du mouvement ascensionnel de sa navigation et de son trafic maritime comme du développement de l'industrie dans la province et dans la région limitrophes, nous établissons ici sur 3 colonnes et de 1872 à 1909 les quantités de charbon apporté, les quantités des autres marchandises débarquées avec le total général.

ANNÉES.	CHARBON DÉBARQUÉ à Gênes.	AUTRES MARCHANDISES débarquées.	TOTAL EN TONNES
1872...............	400.236	343.443	743.679
1873...............	266.352	442.396	708.748
1874...............	260.446	365.189	625.635
1875...............	404.397	328.215	732.612
1876...............	507.195	365.135	872.330
1877...............	400.336	372.483	772.819
1878...............	408.560	396.211	804.771
1879...............	497.570	542.588	1.043.158
1880...............	561.626	481.410	1.042.436
1881...............	692.919	480.236	1.173.155
1882...............	696.897	907.803	1.604.700
1883...............	842.978	1.036.692	1.879.670
1884...............	887.924	1.075.259	1.962.183
1885...............	1.070.624	1.241.388	2.312.012
1886...............	1.099.501	1.216.745	2.316.246
1887...............	1.241.167	1.358.292	2.999.459
1888...............	1.325.600	1.134.908	2.460.508
1889...............	1.356.990	1.549.461	2.906.451
1890...............	1.525.180	1.387.861	2.913.041
1891...............	1.141.930	1.275.885	2.717.815
1892...............	1.476.699	1.361.137	2.837.836
1893...............	1.434.456	1.114.420	2.548.876
1894...............	1:814.303	1.548.094	3.362.397
1895...............	1.681.492	1.959.322	3.640.814
1896...............	1.694.254	2.123.204	3.817.458
1897...............	1.531.672	2.406.694	3.938.366
1898...............	2.104.649	2.173.426	4.278.075
1899...............	2.366.553	1.992.802	4.359.355
1900...............	2.456.353	2.010.983	4.467.336
1901...............	2.221.172	2.031.211	4.252.383
1902...............	2.424.040	2.385.811	4.809.851
1903...............	2.493.970	2.397.447	4.891.417
1904...............	2.355.917	2.369.870	4.725.788
1905...............	2.425.777	2.503.654	4.929.431
1906...............	2.737.919	2.627.635	5.365.554
1907...............	3.002.863	2.233.098	5.235.961
1908...............	3.037.664	2.240.866	5.278.530
1909...............	3.244.728	2.852.290	6.097.018

Une question délicate ne manque pas de se poser, chaque fois qu'il s'agit des progrès de Gênes : la vieille cité des doges constitue-t-elle un danger pour Marseille. Nous ne le pensons pas. Les sphères d'exploitation ne se confondent pas : les voies d'accès ouvertes vers l'Allemagne et la Suisse profitent également aux deux ports. l'Amérique du Sud restera la cliente de

Gênes comme l'Algérie celle de Marseille. La question a changé d'aspect : Il faut se demander si les 3 ports du Nord constituent un danger pour Marseille et pour Gènes ; la réponse n'est que trop affirmative. Et pourtant ni Marseille, ni Gênes ne semblent disposées à s'organiser pour la fusion de leurs intérêts maritimes et de leur action commune dans la Méditerranée.

J'insiste sur les chiffres des cinq dernières années et je vais les rappeler pour Marseille et pour Gènes car ils prouvent combien la marche en avant de ces deux ports, rivaux en apparence, est singulièrement parallèle. Mais combien leur allure est lente et affligeante, comparée à la rapidité de leurs adversaires.

ANNÉES.	NAVIRES.	JAUGE NETTE en tonneaux.	MARCHANDISES débarquées.	MARCHANDISES embarquées.	TRAFIC TOTAL en tonnes.
			Gênes.		
1905........	6.567	6.554.210	4.929.431	833.674	5.763.105
1906........	6.760	6.877.135	5.365.554	799.319	6.164.873
1907........	6.592	6.838.003	5.235.961	818.144	6.054.105
1908........	6.535	7.131.980	5.278.530	897.029	6.175.559
1909........	6.724	7.981.497	6.097.018	936.299	7.033.317
			Marseille.		
1905........	8.435	7.824.854	3.878.734	2.366.655	6.245.389
1906........	8.063	7.974.606	3.311.474	2.374.031	5.685.505
1907........	8.104	8.444.903	4.638.511	2.492.227	7.130.738
1908........	8.333	8.892.803	4.296.052	2.466.367	6.762.419
1909........	8.496	9.143.711	4.728.423	2.483.332	7.211.755

Il y a lieu de remarquer : 1° que le nombre des navires et leur capacité l'emportent à Marseille, mais tendent à augmenter à Gênes, surtout au point de vue de la jauge ; 2° que la quantité des marchandises débarquées à Gènes a toujours été supérieure, de 1893 à 1909, à la quantité de marchandises débarquées à Marseille, sauf en 1893 et 1897, années d'épidémies, de grèves des portefaix ou des équipages : en revanche, la quantité des marchandises embarquées à Marseille a *toujours* été de beaucoup supérieure à la quantité des marchandises embarquées à Gênes, et les raisons de cet écart en faveur des sorties du port français sont toutes simples, quand on connaît l'intensité de ses échanges, le rayonnement de son transit, l'activité de production de son « arrière-pays ».

Les faits et les chiffres dont nous avons à dessein encombré la présente étude dégagent une conclusion, ou plutôt imposent une solution qui n'est pas de notre domaine. Les garanties d'avenir de Gênes, sa collaboration interesse

à nos travaux de préservation contre l'impérialisme maritime du Nord, — ceci regarde l'Italie et le *Consorzio Autonomo*.

Mais le relèvement de Marseille, la mise en valeur de toutes ses ressources, qui sont immenses, l'élargissement de ses portes du côté de l'Orient, voilà l'affaire de la France. Comment y parvenir ? Par la mobilisation de toute sa marine marchande ? par la diminution des lourdes charges de l'armement ? par la réforme du statut des « gens de mer » ? par l'établissement de zones franches à proximité des quais ? par l'initiative locale ou par autorité gouvernementale?

A d'autres le soin de choisir les remèdes : l'essentiel est d'aboutir à la prompte réalisation de cette œuvre doublement patriotique : la latinité complète du pavillon commercial, de la construction navale, du transport maritime entre Gibraltar, les Dardanelles, le canal de Suez, *Mare nostrum*.

BIBLIOGRAPHIE

LES VICTOIRES DE LA VOLONTÉ : LES EXPLORATEURS, par P. Foncin. Un volume in-8° écu, 26 gravures (Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris), broché, **1 fr. 50**, relié toile, **2 fr. 10**.

De tout temps la vie des hommes illustres a été racontée, offerte en exemple aux jeunes qui ont leur propre vie à faire, offerte à tous les autres comme un sujet d'admiration. Il s'est formé ainsi, à l'imitation de l'œuvre immortelle de Plutarque, toute une littérature, documentée, anecdotique, enthousiaste toujours, dont la continuité atteste que les belles actions ne sont pas le privilège d'une époque et qu'à chaque pas de l'Humanité surgit de la foule un homme grand par le cerveau ou par le cœur et armé pour la lutte de ce don inestimable : « la Volonté ».

Elles seront donc bien accueillies, ces biographies contemporaines qui, commençant aujourd'hui par les *Explorateurs*, continueront par les *Artistes*, les *Savants*, les *Hommes d'action*, etc.. On aura ainsi sous les yeux, grâce à ces volumes qui avaient leur place toute indiquée dans la petite bibliothèque, les plus beaux exemples d'endurance physique, d'efforts cérébraux et de beauté morale qu'ait offerts la vie contemporaine. Il n'est pas d'ouvrage plus utile et plus instructif que celui-là : après la lecture des pages si vibrantes consacrées par M. Foncin aux *Explorateurs*, on reconnaîtra qu'il n'en est pas de plus émouvant.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes

AFRIQUE.

Aux confins du Maroc. — On nous communique l'intéressante correspondance qui suit :

« Partis le 31 août pour faire des manœuvres fort pénibles à cette époque, en raison de la chaleur, nous nous sommes embarqués, le lendemain de la dislocation, le 19 septembre, en chemin de fer, près de Miliana, pour Colomb-Béchar, voyage long et pénible, trois jours pleins et deux nuits de wagon ! Nous arrivions donc, le 21 au soir à Colomb, nous y séjournions le 22 pour organiser notre vaste convoi de chameaux et, le 23, nous nous mettions en route pour Bou-Denib, par Bou-Anan. Nous arrivions à destination le 28 septembre. A peine arrivée, ma compagnie partait dans le bled, pour aménager des pistes et courir après les « djiouchs » (bandes de pillards marocains) qui occupent les routes, enlèvent les caravanes, etc.

» Je ne sais si vous avez jamais eu la curiosité de voir où perche Bou-Denib. Il y a peu de cartes où il soit bien placé. C'est une oasis, située sur l'oued Guir, à 150 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Colomb-Béchar, station terminus du chemin de fer d'Oran à Colomb, par Perigaux-Saïda-Aïn-Sefra-Figuig. Nous sommes ici en pointe très avancée dans le Maroc (Sahara marocain), à 60 kilomètres à l'Est du mystérieux Tafilalet, berceau de la dynastie des sultans, centre d'agitation des Abidin, Ma el Aïnin et autres agitateurs dont on parle quelquefois. C'est, je crois, la pointe la plus extrême que nous puissions nous permettre dans cette direction. Aller plus loin serait nous heurter à une agglomération de ksours très peuplés et bien armés. Nous en aurions certes facilement raison avec quelques milliers d'hommes, mais nous laisserions alors, derrière nous, une ligne de ravitaillement extrêmement longue, très vulnérable, où nos convois seraient inévitablement attaqués.

» Nous sommes déjà en butte à ces attaques continuelles, et notre vie ici se passe à pourchasser le « djich » insaisissable. Nous ne pouvons donc opérer que par influence, et nous arrivons peu à peu à pacifier les régions voisines en groupant les tribus sous l'autorité de chefs que nous leur choisissons, au fur et à mesure que nos randonnées amènent leur soumission.

» L'aspect du pays est tout à fait celui du Sahara, rocailleux et pierreux ; c'est la Namada, mais plus mouvementé qu'ailleurs, en raison de la proximité du grand Atlas marocain, dont on aperçoit parfois les cimes neigeuses. Cette proximité de la grande montagne a l'avantage de donner aux oueds, aux rivières qui vont se perdre dans le Sahara, des eaux permanentes, et c'est ainsi que le Guir, notre rivière, coule en permanence, donnant la vie sur tout son parcours à un long chapelet d'oasis, depuis sa source jusqu'à son confluent avec la Zousfana. Celle-là

est une autre rivière qui arrose Figuig, Colomb-Béchar et qui se réunit au Guir à Igli, pour former la Saoura, vaste thalweg sans eau, dans lequel s'étend le Gourara, le Touat et une partie du Tidikelt.

» L'eau coule encore assez à Bou-Denib pour alimenter de larges réservoirs naturels où nous pouvons pêcher le barbeau et chasser le canard, mais toutes ces richesses sont parquées le long de ce mince filet d'eau, sur une largeur de un à deux kilomètres, véritable sillon de verdure et d'humidité sur la grande table aride du désert. Nous recevons et nous expédions ici deux courriers par semaine qui, lorsqu'ils ne sont pas enlevés, mettent deux jours et demi pour aller à Colomb-Béchar, d'où ils prennent le train pour arriver ensuite en trente-huit heures à Oran. En somme, quatre jours pour faire les 1.000 kilomètres qui nous séparent d'Oran. Un voyageur ordinaire en mettrait cent.

» Je voulais seulement chercher à vous donner une idée de ce qu'est ce pays, bien peu connu en France, et qui ne vaut d'ailleurs pas d'être connu, car sa valeur économique et commerciale est nulle, ou à peu près. Quant à sa valeur, au point de vue de la politique marocaine, je me demande si elle est bien démontrée. On y fait de la politique locale, comme on peut en faire partout, mais je doute que notre présence ici ait la moindre répercussion à Fez, où l'on n'a jamais eu d'action sur ce pays-là, qui a toujours été en fait indépendant.

» Nous sommes aussi bien installés que possible, dans des baraques construites par nous-mêmes, avec des briques de terre séchées au soleil. Nous avons créé des jardins potagers qui nous donnent des légumes splendides en toutes saisons. L'hiver est très rude en raison des grandes différences de température dans la même journée. Nous sommes déjà ici à 950 mètres d'altitude : la nuit le froid descend à 7 ou 8° au-dessous de zéro, mais à midi le thermomètre marque 25 ou 30° au-dessus. C'est fatigant et anémiant. Telle est notre existence dans l'Extrême-Sud Oranais ».

Touristes au Congo ! Où s'arrêtera le Tourisme ? Les convaincus ont écrit à M. Agier, conseiller du commerce extérieur de la France à Loango : fort aimablement il leur a fourni les renseignements demandés.

Et maintenant, jeunes mariés, voilà un nouveau but de voyage de noces.

Voici les indications utiles ;

1° La ville de Loango proprement dite est située sur un mamelon de 60 mètres d'altitude environ ; il existe un groupement de quelques maisons de commerce, administration locale, poste de douane, bureau de poste et télégraphe. En face, se trouve une lagune de 400 mètres de large sur 1.600 mètres de long environ, une passe donnant accès à la mer, qui permet de débarquer avec des boats, les passagers et les marchandises qui arrivent par les paquebots de diverses compagnies : Chargeurs Réunis, Elder Dempster, Woermann Linie, partant du Havre et de Bordeaux, de Liverpool et de Hambourg.

La région de Loango présente à peu près le même aspect que les campagnes de la Normandie ; sur le mamelon sont construites les habitations des Européens et, derrière, s'étend une plaine plantée de bouquets d'arbres et où sont établis les villages indigènes.

Il n'existe pas de grandes routes, mais pourtant il est facile de faire de la bicyclette dans un certain périmètre, du cheval dans les mêmes conditions, mais, en général, les moyens de locomotion sont surtout le tipoï, sorte de chaise recouverte de toile, supportée par deux bambous et portée par quatre hommes, ou le

tipoye qui, comme on le sait, est un hamac supporté par un bambou, recouvert d'une toiture en toile et porté par deux hommes.

Les beautés naturelles sont nombreuses, cours d'eau, chutes, rivières, sources, montagnes, forêts, sites sauvages, etc., les ressources cynégétiques ou autres sont variées.

Dans les régions qui environnent Loango, c'est-à-dire dans un rayon de 40 kilomètres, la chasse à l'antilope est l'occupation favorite des indigènes ; ils dressent de grands filets dans la forêt et ont certains chasseurs qui rabattent le gibier en tapant sur des boîtes ou des casseroles, faisant le plus de bruit possible pour effaroucher le gibier avec leurs chiens ; les antilopes prennent peur et se jettent dans les mailles des filets que les indigènes abaissent. Avec ce procédé, ils arrivent à prendre quelquefois 15 à 20 antilopes d'un seul coup de filet.

Il existe aussi beaucoup de léopards d'assez grande taille, qui causent de grands ravages à certaines époques. Les indigènes ne les chassent pas beaucoup ; ils les prennent quelquefois au piège ou dans une trappe dissimulée dans la terre avec un appât de viande vivante ou morte ; ils en tuent également quelquefois au fusil, chargé avec de très grosses chevrotines. Ces animaux se montrent principalement à la saison sèche, saison où le gibier fuit les régions dépourvues d'eau et se rapproche de la côte où il trouve à s'abreuver.

Le bœuf sauvage de petite taille existe également au Gabon mais à une plus grande distance dans l'intérieur ; les forêts du Mayumbe, où l'on peut accéder par la route des caravanes Loango-Brazzaville, sont très giboyeuses.

Dans le Mayumbe il existe quelques éléphants : les régions où il y en a le plus sont Cap Lopez, qui est une immense plaine, où il y a du bœuf en abondance, les régions de l'Ogooué, du Komo et du Moyen Congo. Le petit gibier, tel que perdrix, outardes, pintades, poules d'eau, canards sauvages, aigrettes et une grande variété d'autres oiseaux existent presque partout daus l'Afriqne Equatoriale.

2° Il n'existe pas dans la région de Loango, ni au Gabon, de mouvement de touriste.

3° Ce mouvement est à encourager et à favoriser avec une réglementation, bien entendu.

4° Il peut certainement se développer.

5° L'effort doit se porter surtout dans l'intérieur, les régions environnant Libreville, cap Lopez, l'Ogooué et Loango sont particulièrement giboyeuses et intéressantes à tous les points de vue.

6° Actuellement, il n'existe pas d'hôtels sur la côte, mais les maisons de commerce reçoivent généralement les passagers. A Libreville, nourriture et logement compris, il faut compter de 15 à 18 francs par jonr ; pour Cap Lopez, l'Ogooué et Loango, les prix sont à peu près les mêmes. Dans ces régions qui sont généralement calmes et non hostiles, il est assez facile de trouver des hommes pour transporter les bagages et les vivres dans l'intérieur.

7° Les moyens de communication sont : le télégraphe qui est établi sur toute la côte, et les courriers piétons pour l'intérieur.

8° Loango est desservi par trois lignes de navigation avec la métropole : Chargeurs Réunis, Elder Dempster, Wœrmann Linie, départs du Havre et Bordeaux, Liverpool et Hambourg.

9° La saison la plus favorable au tourisme est la saison sèche, c'est-à-dire de juin à octobre, la saison des pluies est défectueuse en ce sens que les rivières débordent souvent et les moyens de communication se trouvent interrompus.

10° La région de Loango est parfaitement sûre, on peut y circuler sans danger, l'indigène étant généralement de mœurs paisibles.

11° Le pays est sain, mais il est bon de prendre des précautions pour éviter les insolations, et la fièvre, ainsi que d'autres maladies qui surgissent par manque de soins d'hygiène et de confortable.

12° La saison sèche est généralement fraîche et les soirées sont quelquefois froides, il est donc bon de se faire faire, en dehors des costumes de toile blanche, bleue ou kaki, quelques costumes de flanelle ou de laine bleue marine, de couleur claire, gris ou rayé. Il est indispensable d'avoir un capuchon avec pèlerine en caoutchouc, un casque en liège et caoutchouc, prendre les bords les plus larges possibles avec couvre nuque et surtout ne jamais se découvrir dans la journée au soleil, et dans les habitations avec beaucoup de précautions pour éviter les réverbérations et les infiltrations du soleil. Chemises et caleçons de zéphyr coton, tricot en coton pour la journée, avoir toujours la précaution d'avoir quelques tricots de laine, chemises en flanelle de coton pour éviter qu'elles rétrécissent, ce qui se produit forcément, l'indigène employant des procédés de lavage rudimentaire. Comme chaussures, ne pas prendre de chaussures fines, mais en toile blanche avec semelles en cuir ou corde ; pour la brousse, c'est-à-dire pour la forêt, prendre un genre de chaussure dit « Blum », en toile kaki, avec une semelle de cuir forte d'une seule pièce, la toile forme sac et s'amarre avec des crochets et un seul lacet. Pour passer les ruisseaux prendre le bain de mer en toile avec semelle en caoutchouc guêtres en toile pour éviter de se blesser aux jambes. Les chaussures ou bottes en cuir, sont défectueuses parce que le cuir durcit, se coupe et blesse. Chaussettes en coton avec mailles fines et fortes. En ce qui concerne l'équipement de touriste désireux de voyager en forêt pour la chasse ou autres sports, il est bon d'avoir un lit de camp, genre « Picot », avec un petit matelas, un moustiquaire, un sac imperméable. Batterie de cuisine en aluminium si possible, l'émail étant défectueux et dangereux. Une tente avec double toiture.

Hygiène. — Ne pas oublier de porter un « tub » en caoutchouc assez fort ; un seau en toile, genre militaire. Prendre une douche tous les jours, si l'on n'a pas les moyens d'apporter un appareil à douche, ne pas oublier de prendre une bonne et solide éponge. Le soir, si possible, se couvrir le cou avec un foulard et se couvrir convenablement, pour éviter des rhumatismes ; porter une ceinture de flanelle pour la nuit. Prendre de la quinine préventive tous les jours, les trois premiers mois, prendre un jour 0,12 cgr. et l'autre 0.25 cgr. intercalé ; le chlorhydrate en comprimés de préférence. Se purger une fois par mois et prendre des eaux de préférence, telle que l'eau de Carabana, eau de Janos, etc.

(Communication de M. Agier, *Conseiller du Commerce extérieur de la France à Loango*).

OCÉANIE

L'évolution en Australie. — Prospère et pleine de confiance dans l'avenir, la Fédération ou plutôt la « Communauté » australienne a fêté le 1er janvier son dixième anniversaire. En même temps elle s'est engagée d'une manière définitive dans une voie à laquelle ses fondateurs ne songeaient probablement pas.

Tel que l'a créé la loi britannique du 9 juillet 1900, le *Commonwealth* australien ne constituait qu'un assemblage assez lâche ; les hommes politiques de chacun des six Etats confédérés s'étaient réservé une large indépendance. Le gouvernement central n'avait encore ni capitale, ni armée, ni marine ; le plus clair de ses ressources, le produit des douanes, était hypothéqué jusqu'à concurrence de 25 shillings par tête d'habitant au profit des Etats, en vertu de la clause Braddon. Chaque État continuait à émettre ses propres emprunts et à légiférer comme il l'entendait en matière commerciale ou industrielle ; l'Australie occidentale s'obstinait même à percevoir une douane spéciale qui ne fut supprimée qu'en octobre 1906. Le vaste territoire qui occupe le Nord et le Centre du continent australien était toujours administré par l'Etat d'Australie méridionale, qui depuis 1863 n'est jamais parvenu à en tirer parti. Enfin, les réseaux de chemins de fer donnaient le spectacle de la plus complète incohérence : le Queensland et la Nouvelle-Galles-du-Sud, qui sont contigus, ont adopté chacun une largeur de voie différente ; l'Etat de Victoria, qui n'a guère de raccordements qu'avec la Nouvelles-Galles-du-Sud, a choisi un troisième gabarit ; par contre, le Queensland et l'Australie occidentale, qui sont situés aux deux extrémités opposées du continent, possèdent des voies identiques, ainsi que la Tasmanie, qui est séparée des autres Etats par un bras de mer.

Au cours de ces dernières années, l'Australie avait commencé à évoluer de ce fédéralisme par trop libéral vers la centralisation. La loi des retraites qui fut votée en 1908, les mesures de défense nationale qui furent mises à l'étude en 1909 ont donné au gouvernement central un rôle bien plus considérable. Mais l'évolution s'est surtout accentuée depuis que le parti ouvrier s'est assuré par les élections de 1910 une majorité absolue à la Chambre et au Sénat, ce qu'aucun cabinet n'avait obtenu depuis 1903. Sûr de l'adoption pour ainsi dire automatique de ses projets de loi, servi en outre par une excellente situation financière et économique, le ministère Fisher a poursuivi méthodiquement un double but : fortifier au-dedans l'autorité du pouvoir fédéral, et protéger au dehors, contre tout empiètement anglais comme contre toute menace étrangère, l'autonomie et la sécurité de l'Australie. C'est ainsi qu'à l'intérieur il a étendu les prérogatives de l'administration et du Parlement, en leur permettant par une retouche à la Constitution de statuer sur le contrôle des entreprises privées, sur le règlement des conflits entre patrons et ouvriers et sur la création de monopoles. En ce qui concerne la défense de l'Australie et ses relations avec le dehors, il a décidé que la flotte du *Commonwealth* serait autonome, il a institué une milice dont tous les citoyens doivent faire partie, il projette d'établir une agence télégraphique indépendante et un service de paquebots australiens pour l'Amérique. Il travaille à la fois à délivrer la Grande-Bretagne des soucis que la défense de l'Australie pouvait lui occasionner, et à libérer l'Australie de la tutelle ou même de l'intermédiaire britannique.

Dans l'exécution de ce programme intérieur et extérieur. la date du 1[er] janvier 1911 marque uue étape mémorable. A partir de ce jour, la *clause Braddon* disparaît, le territoire du Nord est placé sous la direction du gouvernement central, l'Etat fédéral devient propriétaire de la région où s'élève sa future capitale, et enfin la loi militaire entre en vigueur. Ces changements ne seront d'ailleurs pas les derniers, tant s'en faut : on parle de l'unification des voies ferrées, de la construction d'une ligne transcontinentale, et l'application de l'impôt sur les plus-values immobilières ne tardera pas à poser de la façon la plus urgente le problème de la colonisation.

On ne peut que féliciter le parti ouvrier australien d'avoir pris le pouvoir dans une période aussi décisive et de l'exercer avec autant de succès. Cependant il faut

aussi noter l'intérêt avec lequel certains organes de la presse allemande suivent cette phase de la politique australienne. Il semble que l'Allemagne se préoccupe d'entretenir avec les grands *Dominions* autonomes de l'empire britannique des relations plus cordiales qu'avec l'Angleterre elle-même.

Jean HERBETTE.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

DÉCEMBRE 1910

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	77	64.264	79	73.703	156	137.967
Étrangers	121	156.231	127	158.504	248	314.735
TOTAUX...	198	220.495	206	232.207	404	452.702
Mouvement du mois correspondant de 1909.					396	402.739
Différence pour 1910.					+ 8	+ 49.963

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1909 — 4.515 navires jaugeant ensemble 4.551.629 tonneaux
1910 — 4.588 id. id. 4.662.095 id.

Différence pr 1910 73 navires en plus et 110.466 tonn. en plus.

Le Commerce de la France en 1909. — Chaque année, l'on attend avec impatience la publication du bilan commercial que publie l'administration, et dont la rédaction est confiée à M. Alfred Picard, président de la commission permanente des valeurs en douane. Cette statistique donne, en effet, les renseignements les plus précieux sur l'activité économique du pays et le développement de ses facultés productrices, et par suite de sa richesse.

Considérés isolément, les chiffres qui viennent d'être publiés pour l'année 1909 sont des plus satisfaisants. Le commerce total de la France a été, pendant cette année, de 11 milliards 964 millions de francs, soit bien près de douze milliards ; c'est le chiffre le plus élevé que nous ayons jamais atteint.

L'année 1909 accuse, par rapport aux résultats de l'année précédente un accroissement de 1.273 millions, et un accroissement de 827 millions par rapport à l'année 1907, qui fut particulièrement favorable.

Si nous examinons en détail les divers chapitres qui composent ce chiffre énorme de transactions, nous sommes amenés à faire les constatations suivantes.

Les importations se sont élevées en 1909 à 6 milliards 246 millions, soit 200 millions de plus qu'en 1907. On divise généralement les importations en trois catégories : les objets d'alimentation, les matières industrielles, les objets fabriqués.

L'importance de l'importation d'objets alimentaires est une preuve de décadence de l'agriculture nationale : il est évident, en effet, que si la terre de France produit beaucoup, nous n'avons pas besoin de recourir aux denrées de l'étranger A ce point de vue, nous avons lieu d'être pleinement satisfaits : notre importation d'objets d'alimentation ne cesse de diminuer ; elle était de plus d'un milliard en 1907 ; elle n'est que de 952 millions en 1909.

L'importation des matières industrielles est le criterium de l'activité de l'industrie française : plus l'on importe de matières premières destinées à être transformées par nos ouvriers, et plus la nation travaille. Là encore, le chiffre de 1909 est satisfaisant : 4 milliards 113 millions, au lieu de 3.878 en 1907.

Enfin, les objets fabriqués que nous importons de l'étranger, raprésentent l'insuffisance de la production nationale. Ce chiffre demeure à peu près stationnaire : 1.168 en 1907 ; 1.180 en 1909.

Passons maintenant aux exportations. Leur total s'élève à 5.718 millions au lieu de 5.542 millions en 1907. En comparant le chiffre des exportations et celui des importations, nous constatons que nous vendons à l'étranger environ un demi milliard de moins que nous ne lui achetons. C'est là le fait des peuples riches. Les intérêts de l'argent que la France a prêté aux autres puissances servent à combler au delà le déficit de cet excédent d'achats sur les ventes.

Comme les importations, les exportations se divisent en trois catégories : objets d'alimentation, matières industrielles, objets fabriqués.

L'exportation des objets d'alimentation s'élève à 824 millions, au lieu de 749 en 1907 : celle des matières nécessaires à l'industrie atteint 1 milliard 694 millions, au lieu de 1.532 millions en 1907 ; celle des objets fabriqués, 3 milliards 200 millions, au lieu de 2.852 millions en 1907. (La statistique de 1907 ajoutait 408 millions de francs de colis postaux exportés à l'étranger. Cette rubrique a disparu dans la statistique de 1909).

Il y a lieu de remarquer surtout, dans les chiffres ci-dessus, la très grosse augmentation de l'exportation des objets fabriqués, augmentation qui atteint 350 millions. C'est une preuve de la grande activité développée par l'industrie française en 1909.

Mais voici le revers de la médaille. Ces chiffres, qui nous comblent d'aise, sont beaucoup moins réjouissants si on les compare à ceux des autres puissances. En vingt ans, le commerce extérieur du Japon, par exemple, a augmenté de 212 %, tandis que nous n'arrivons qu'au quatorzième rang des nations du monde, avec une augmentation de 52 % seulement. Nous sommes primés non seulement par des peuples jeunes ou nouvellement initiés à la civilisation comtemporaine, ce qui semblerait encore naturel, mais aussi par presque tous non concurrents européens.

Quelles sont les causes de ce retard ? Il faut les attribuer, d'apràs les conclusions de M. Picard, au défaut de notre natalité, à l'évolution démocratique de la consommation, aux charges nées des évènements de 1870-1871, au fardeau trop lourd de la défense nationale, à la poussée des peuples jeunes, aux sacrifices imposés par le juste souci du sort des travailleurs, aux murailles douanières défendant l'accès des territoires étrangers.

De toutes ces raisons, qui d'ailleurs doivent se retrouver chez la plupart des nations, la première seule est inquiétante et grave, parce qu'elle est particulière à la France.

Sans doute, ainsi que le fait remarquer M. Alfred Picard, la « race française possède des ressources infinies ; personne ne lui conteste un goût délicat et raffiné, le culte du beau, un sens atavique dss élégances, une intelligence aimable, une probité à toute épreuve, une ingéniosité sans cesse en éveil. De telles qualités sont de nature à inspirer confiance »... C'est en vain que l'on reprocherait à nos industriels, à nos négociants, à nos représentants à l'étranger de manquer d'audace, de ne pas assez multiplier leurs initiatives. Non, l'activité française est merveilleuse, elle lutte de toutes ses forces, mais hélas, elle lutte à cent contre un ! Tandis que les autres puissances décuplent leur force expansive, la France reste stationnaire, parce que sa natalité est insuffisante.

Pour se rendre compte de la vérité de cette assertion, il suffit de comparer le chiffre d'affaires *par tête d'habitants*, dans les différentes puissances. Si nous arrivons au quatorzième rang pour l'augmentation totale de nos transactions, nous sommes au *premier rang* pour l'effort individuel. M. Gauthier, rapporteur général du budget au Sénat, a fait à ce sujet une magistrale étude, de laquelle il ressort que le chiffre d'affaires a augmenté de 7 francs par tête d'habitants en Russie, de 12 francs aux Etats-Unis, de 15 francs en Autriche-Hongrie, de 48 francs en Angleterre, de 54 francs en Allemagne et de 68 francs en France.

C'est là un ensemble de chiffres dont les Français ont lieu de se montrer fiers, car la valeur d'une nation ne se mesure pas au nombre de représentants, mais au mérite de chacun d'eux.

Henri Brumont.

Extrait du journal *la Revue mauve des grands intérêts économiques.*

EUROPE.

Les Allemands en Belgique. — Les Allemands font la conquête de la Belgique d'une manière qui, pour être pacifique, n'en est pas moins efficace. On peut affirmer que plus du tiers des firmes commerciales et industrielles d'Anvers sont allemandes. Des milliers d'Allemands sont établis à Anvers et y occupent tous les emplois et tous les métiers, depuis ceux de cireur de bottes et de garçon de café jusqu'à ceux de caissier dans les grandes banques et d'ingénieur-conseil dans les

industries de la navigation. C'est ainsi que l'on a pu écrire déjà : « Anvers, port allemand, n'est plus un mythe, une légende. C'est déjà presque un fait accompli ».

En tous cas, les armateurs et les gros marchands de Hambourg et de Francfort sont les maîtres du port.

A Bruxelles, dans toutes les villes, des colonies nombreuses se resserrent et entretiennent pieusement le sentiment patriotique allemand. Certaines de nos villes balnéaires, Blankenberghe, Ostende, Heyst, sont devenues de véritables plages allemandes, destinées à suppléer à l'insuffisance absolue des villes côtières de la Baltique. Il y a 70.000 Allemands non naturalisés en Belgique.

Extrait de la *Chronique de Bruxelles*.

AFRIQUE.

Achèvement du chemin de fer de la Guinée française de Conakry à Kouroussa. — Un évènement qui marque une date importante dans le développement des voies ferrées en Afrique occidentale vient de se produire ces jours derniers : le rail du chemin de fer de la Guinée a atteint Kouroussa le 14 septembre 1910 et, trois jours après, le premier train venant de l'Atlantique entrait dans cette localité située, ainsi que l'on sait, sur les bords du Niger.

Le voyage s'est effectué dans des conditions parfaites en deux étapes : 1° Conakry-Mainou ; 2° Mainou-Kouroussa.

Parti de Conakry, le 16 à 7 h. 30 du matin, le train emmenait MM. le Secrétaire général Poulet, Lieutenant-Gouverneur par intérim de la Guinée française, le Secrétaire général Salesses, Directeur du chemin de fer et le haut personnel du chemin de fer. Arrivés à 5 h. 30 du soir à Mainou, où ils ont passé la nuit, les voyageurs sont repartis le lendemain à 5 h. 30 du matin, pour arriver le soir même, à 5 h. 15, à Kouroussa. Ainsi en moins de 22 heures, on peut se rendre de l'Atlantique au premier bief navigable du grand fleuve africain.

M. le Gouverneur Ballay, depuis Gouverneur général de l'Afrique occidentale française et mort glorieusement à son poste dans des circonstances inoubliables, avait conçu le projet aujourd'hui réalisé. Les études furent commencées en 1896 par le capitaine du génie Salesses, l'éminent fonctionnaire, aujourd'hui Secrétaire général des Colonies, qui a su, grâce à une admirable énergie et une compétence au-dessus de tout éloge, mener à bonne fin la grande œuvre à laquelle il s'est consacré tout entier.

Les travaux entrepris, en 1900, ont été poursuivis depuis sans interruption.

Les crédits qui y ont été affectés atteignent un total de 61.350.000 francs ; mais ils ne seront pas complètement dépensés. Les économies réalisées fourniront plusieurs millions qui seront employés au prolongement de la voie jusqu'à Kankau, ville de 12.000 habitants, située sur le Milo, affluent de droite du Niger et centre commercial très actif.

La ligne a une longueur de 589 kilomètres ; sa rampe fondamentale est de 25 m/m, le rayon minimum des courbes de 120 mètres. Elle va être dotée, dans le plus bref délai, des installations et du matériel nécessaires pour assurer les transports dans les meilleures conditions possibles et dès l'achèvement de quelques travaux complémentaires elle pourra être livrée entièrement à l'exploitation.

Les conséquences économiques de cette création ne tarderont pas à apparaître.

Elles seront considérables, non seulement pour la Guinée mais pour une partie de la boucle du Niger. Ces territoires pour la plupart desquels les transactions étaient, jusqu'à cette époque, très pénibles en raison des difficultés de transport jusqu'à la côte, auront désormais un débouché continu pour leurs produits, qui arriveront directement à Conakry où les bateaux peuvent accoster en tout temps à un warf sur lequel le rail est posé. L'administration ne cesse d'ailleurs d'apporter tous ses soins à l'amélioration du port du chef-lieu de la Guinée française.

Les résultats obtenus pour l'exploitation de la première partie de la ligne peuvent d'ailleurs donner une idée du mouvement commercial qui se produira sur ceite voie de communication.

Les statistiques de l'année 1909 accusent un trafic de plus de 63.000 voyageurs et de 27.000 tonnes de marchandises, produisant une recette totale de plus de 2.500.000 francs pour 296 kilom. exploités, soit environ 8.500 francs de recette kilométrique brute et 3.700 francs de recette nette.

Celles de 1910 font, en outre, ressortir une augmentation très sensible sur l'année préeédente et tout porte à croire que ce mouvement ascendant se continuera encore.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que le chemin de fer Conakry-Niger, traverse la région la plus montagneuse et peut-être la plus pittoresque de l'Afrique occidentale française.

(*Journal officiel de l'Afrique occidentale française*).

La mise en valeur du Riff. — Maintenant qu'est assurée la pacification du Riff, l'Espagne étudie les moyens d'y développer le commerce. Melilla, après avoir été dans l'Antiquité un grand centre de trafic pour Romains et Carthaginois, puis au Moyen Age pour Gênois et Catalans, perdit cette prospérité sous la domination espagnole, pour devenir un bagne et une place forte menacée de perpétuelles agressions. La loi de 1863, déclarant Melilla port franc, modifia heureusement cet état de choses, surtout grâce à la gestion du gouverneur général Macias en 1880, et le mouvement maritime passa alors de 10 navires à 200 par an, l'importation espagnole de 100.000 à 2.000.000 de pesetas, et la population civile de 300 à 14.000 âmes. Mais cette progression s'est arrêtée à partir de 1894, par suite de la création de droits de douanes déguisés, sur les articles tant d'importation que d'exportation, sous prétexte d'en affecter le produit aux travaux publics. Les marchandises importées et exportées ont été soumises à un tarif si onéreux qu'elles ont abandonné la route de Mellila pour celle de l'Algérie.

Ces mesures prohibitives ont, en effet, coïncidé avec l'expansion française sur la frontière algéro-marocaine, dans le Sud-Oranais, à Oudjda et chez les Beni-Snassen ; elle a eu pour effet naturel d'accaparer le commerce du Figuig, du Tafilalet, et elle est en voie de le faire pour celui de la région de Tazza et Sidi-Mellouk.

Les journaux espagnols qui commentent cette situation donnent en exemple la conduite des Français qui ont supprimé les droits de douane sur les marchandises traversant le territoire algérien à destination du Maroc.

Ils constatent que si le trafic de Mellila avec l'intérieur a augmenté en apparence depuis 1904, cette augmentation est illusoire, puisqu'elle ne fait que correspondre à celle de la population ; en réalité, si la progression commencée en 1880 s'était maintenue, ce trafic devrait être le quintuple de ce qu'il est. Ils en concluent à la

nécessité urgente d'offrir aux acheteurs marocains, sur les principaux articles de consommation, sucre, thé, café, épices, des avantages supérieurs à ceux des marchés algériens, pour les induire à acquérir les huiles, fruits secs, bougies, soieries, cotonnades, outils et meubles de fabrication espagnole.

Gustave ROBERT.

Le Haut Sénégal et Niger. — Depuis quelques années, Bamako a remplacé Kayes, comme capitale de l'ancien Soudan Français. Le jour où le rail a atteint le Niger a marqué le triomphe définitif de la nouvelle cité, aux larges avenues ombreuses sur la vieille ville sénégalaise. si chaude, si souvent visitée par les multiples épidémies.

On sait que, reprenant une idée du général de Trentinian, Monsieur Merlaud-Ponty, quand il était encore gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, choisit un vaste plateau dominant la vallée au-dessus de Bamako pour faire édifier sa résidence, entourée de tous les services administratifs de la colonie.

Du haut de Colouba, la vue est splendide, l'air entre à flots par les baies largement ouvertes ; l'eau amenée à grands frais du Niger distant de plus d'une lieue et demie à vol d'oiseau arrive en tournant un simple robinet, jusque dans les cabinets de toilette ; les maisons sont neuves, propres et claires. Voilà le beau côté de Colouba.

Ses détracteurs, et ils sont nombreux, lui reprochent d'être loin de la cité commerçante et de toutes ressources. Les communications sont difficiles, même pour ceux qui ont des chevaux et voitures à leur disposition, entre la ville et le plateau.

Pour les négociants de Bamako, monter au gouvernement, nécessite l'emploi d'une demi journée ; pour les fonctionnaires le ravitaillement en vivres est long et dispendieux.

Le chemin de fer de Kayes au Niger, le plus ancien de nos railways Africains après le Dakar Saint-Louis, a connu des heures difficiles et fut même célèbre jadis parmi les gens du métier pour le montant excessif de son prix de revient kilométrique. Il est aujourd'hui achevé et fonctionne régulièrement. Ses tarifs de transport sont plutôt élevés, et son matériel offre un confortable relatif. Ses gares ne présentent pas l'aspect riant de celles de Guinée, une sévère économie ayant supprimé tout ce qui pouvait tirer l'œil et lui plaire. Mais les vieux soudanais qui connurent, pour les avoir goûtées, les donceurs de la route par étape à cheval ou en voitures *Lefèvre* laissent aux jeunes gens nouveaux venus la plainte amère ; philosophes ils savourent avec joie, la volupté de faire rapidement, tête nue, en ingurgitant des boissons glacées, dans un rustique wagon bar, le chemin qu'ils affrontaient jadis en plein soleil, à la sueur de leurs porteurs et pour leur plus grande fatigue à eux-mêmes.

Le trajet de Kayes à Koulikoro s'accomplit en deux jours car on ne marche pas la nuit. Il y a buffet, hôtel à Toukoto. Soyons indulgents et ne disons rien de ces repas et de ces couchers. Ils ne sont égalés en horreur que par ceux offerts au voyageur trop confiant par le buffet de Bamako. Question de tenancier, d'ailleurs, car jadis ces deux endroits furent logeables et propres.

Quant au transit du railway il est assuré d'une façon satisfaisante par l'importation des marchandises d'Europe, le commerce des grains dans la colonie, le transport des matériaux, et depuis quelques mois, par un très intéressant essai de

culture d'arachides tenté tout le long de la voie. Cette tentative paraît réussir. On a transporté cette année un chiffre appréciable de tonnes de ces grains intéressants pour l'Européen acheteur comme pour l'indigène producteur.

D'ailleurs, nul ne l'ignore dans l'Administration centrale, le vieux Soudan est la plus riche des colonies du groupe (la côte d'Ivoire exceptée quand celle-ci sera conquise) et ses ressources sont multiples. L'impôt rentre partout très facilement. Les noirs suivant la région produisent des grains, des bestiaux, de l'or, et tous sont riches. Cette colonie n'a pas encore été viciée par la politique comme le Sénégal. Heureuse, elle connaît chaque année les excédents de recettes ; elle n'a pas de dette à amortir, ce n'est pas un pays monoproducteur comme la Guinée ; c'est une région se suffisant à elle-même et de ressources variées.

Le Haut-Sénégal et Niger, par son étendue même, la diversité de ses productions, la richesse de son sol et de son sous-sol, offre des ressources que ne connaissent pas ses voisins les plus proches, la Guinée et le Sénégal. En outre — et cela je ne l'ai pas encore signalé — en dépit de sa surface considérable, il a été si souvent parcouru par nos colonnes, au temps peu lointain encore de la conquête, qu'il jouit d'une paix pour ainsi dire absolue — on pourrait même écrire complète, car les évènements qui se sont produits cette année, du côté de Bandiagera, ont été vite réprimés, et sont restés sans répercussion aucune dans le reste de la colonie. D'ailleurs si l'expédition chargée de mettre à la raison les tribus révoltées avait été conduite avec un peu plus d'intelligence et de connaissances militaires pratiques, tout se serait effectué bien plus facilement, et l'on n'aurait pas eu à regretter les quelques morts et blessés victimes de cette campagne mal dirigée. Ce que je dis là, on l'ignore peut-être en France, mais tout le monde le sait au Soudan.

Si je parle ainsi de la sécurité complète dont l'Européen jouit d'un bout à l'autre de l'ancien Soudan, c'est que les jeunes générations de fonctionnaires oublient un peu trop combien leurs aînés, officiers et administrateurs du début, durent déployer d'habileté et d'énergie avant de mater les populations guerrières souvent, braves toujours, de ces territoires, et de les amener à subir sans résistance notre autorité. Ces jeunes gens ne voient pas plus loin que le fait acquis : ils oublient d'en étudier les canses, et affectent d'ignorer que, chez le noir, le respect de la force est le seul sentiment vraiment durable.

Cependant il faut bien le savoir. Nous avons en A.O.F. un empire colonial d'autant plus admirable que nous y sommes tout à fait chez nous, sans avoir à craindre l'ingérence de rivaux européens ou autres. Mais il ne suffit pas de posséder un vaste domaine, il faut savoir le conserver. Le jour où le noir cessera de voir en nous des maîtres, justes et bons sans doute, mais enfin des conquérants forts, et capables de réprimer ses écarts et ses velléités d'indépendance ou de révolte, le moment ne sera pas éloigné, où nous serons forcés, ou d'abandonner le pays, ou de refaire sa conquête.

La fameuse politique d'assimilation et d'association est une plaisanterie, amusante peut-être en France, bonne à prôner dans les couloirs du Palais Bourbon, mais en pratique inapplicable et dangereuse dans ces pays.

Nous y sommes venus en maîtres : il faut le dire, car c'est la vérité ; parce que nous étions les plus forts et que nous voulions le prendre pour y créer un débouché à nos produits et acquérir des ressources nouvelles. Les questions de civilisation et d'humanitarisme ne figuraient qu'en seconde, très seconde ligne, dans les préoccupations de ceux qui rêvèrent de donner à la France cet immense domaine.

Nous n'avons pas à rougir de ces mobiles : ils nous furent communs avec tous les peuples — dits civilisés — qui ont été s'installer en Afrique.

On peut voir d'ailleurs par l'exemple de deux colonies voisines les résultats des deux façons de pénétrer en pays noir — par la violence, ou par la persuasion. Au vieux Soudan que nous avons conquis les armes à la main et de haute lutte, les indigènes sont heureux et jouissent du maximum de bien-être compatible avec leur mentalité spéciale. A la côte d'Ivoire où nous sommes entrés en pacificateurs, en amis, on nous tire des coups de fusil, et à la première tentative de direction effective tentée par nous, il a fallu envoyer des bataillons. Or, n'en déplaise à tous les communiqués officieux, si nous avions le malheur à la côte d'Ivoire de vouloir nous montrer sévères et de nous écarter de nos lignes de pénétration, à l'heure présente, nous serions encore combattus sans merci. Un jour ou l'autre il faudra bien conquérir effectivement ce pays où nous ne sommes les maîtres que de nom : n'aurait-il pas été préférable de commencer par là ?

Ce n'est pas à dire que nous devions nous désintéresser du relèvement moral et de la civilisation de ces peuples du Soudan, incontestablement plus heureux — à notre point de vue, ne l'oublions pas, — sous notre autorité qu'au temps où ils guerroyaient entre eux.

Extrait d'une lettre de M. Louis Barbier au journal *la France de demain.*

Congo belge. — Le rapport du gouvernement belge sur la situation au Congo. — On vient de transmettre aux membres du Parlement le rapport officiel sur la situation du Congo. Ce rapport donne des renseignements précis sur des questions qui ont été âprement discutées. Au sujet de l'immigration au Katanga, par exemple, il est constaté que l'arrivée du chemin de fer à proximité de cette région avait attiré certains éléments qui auraient pu compromettre le bon ordre. Le gouvernement y a remédié en canalisant le mouvement d'immigration. On a pu écarter de la sorte les éléments peu désirables, sans qu'on ait dû recourir à aucun acte de force. Le corps de police du Katanga a d'ailleurs été porté de 700 à 1.900 hommes.

La population de race blanche au Congo belge est évaluée à environ 3.400 hommes, dont 2.000 Belges, 320 Anglais, 125 Hollandais, 60 Allemands, 50 Français, 210 Suédois, 70 Russes, 70 Suisses, 185 Italiens, quelques Grecs, Espagnols, Danois et Turcs. En un an, cette population blanche a augmenté de 400 unités.

Pour tout le Congo, la force publique a été portée de 14.000 à 16.400 hommes et les troupes ont été armées du fusil Mauser belge.

Le rapport officiel fournit des renseignements intéressants sur les travaux miniers qui sont poussés activement et qui paraissent être devenus la préoccupation essentielle au point de vue de la mise en valeur économique de la colonie.

Le commerce général de la colonie s'est élevé en 1909 à 106 millions contre 89 millions en 1908, soit une augmentation de 17 millions. Le commerce spécial intervient pour 78 millions.

Le budget général de l'exercice 1911 se présente comme suit : l'évaluation des recettes est de 40 millions 500.000 francs et la prévision des dépenses ordinaires est de 47 millions, soit un excédent de dépenses de 6 millions.

AMÉRIQUE.

Récoltes au Canada en 1910. — La valeur totale des récoltes, en 1910, est estimée à 507.185.500 dollars, pour une étendue de 32.711.062 acres de terre mises en culture. Durant l'année 1909, qui avait établi un record, 30 millions 065.556 acres avaient produit 532.999.100 dollars, soit 25.806.600 dollars de plus qu'en 1910.

La diminution a été causée par une moindre récolte du blé, de l'avoine et de l'orge dans les provinces de l'ouest. Ces céréales couvraient l'année dernière 18.917.900 acres et valaient 289.144.000 dollars ; en 1910, tout en couvrant 20.992.900 acres, elles ne valent que 248.738.380 dollars.

On remarque une diminution de 18.591.000 boisseaux de blé, 58.686.000 boisseaux d'avoine et 9.981.000 boisseaux d'orge. Elle est due à la sécheresse et à la chaleur persistante de l'été.

Le blé, l'avoine et l'orge ont produit dans le Manitoba, l'Alberta et la Saskatchewan 277.021.000 boisseaux ; le chiffre de l'an dernier était de 364.279.000 boisseaux.

Voici la production totale pour le Dominion des principaux produits agricoles : blé d'automne, 16.610.000 boisseaux ; blé de printemps, 133 millions 379.000 ; avoine, 323.449.000 ; orge, 45 millions 147.600 ; pois, 1.543.500 ; sarrasin, 6.538.100 : lin, 19.433.600 ; fèves, 1.117.600 ; maïs, 18 millions 726.000 ; pommes de terre, 74.048.000 ; navets, etc., 95.207.000 boisseaux ; foin, 15.497.000 tonnes ; maïs à ensiler, 2.551.000 ; betteraves à sucre 155.000 tonnes.

(Bulletin Commercial, de Bruxelles).

RÉGIONS POLAIRES.

Une expédition antarctique japonaise. — Le lieutenant Shirape Choku, de l'armée de réserve du Japon, entreprend une expédition au Pôle Sud. Il a déjà fait partie de l'exploration des mers glaciales du Nord. Il a étudié attentivement les relations de Nordenskjold, de Peary, de Scott, de Shackleton et il compte les mettre à profit pour son voyage. Il a quitté Tokyo le 1er août et se rend par les îles Bonin en Australie où il s'embarquera sur un schooner de 200 tonnes chargé de toutes ses provisions. Il compte arriver le 15 novembre à la barrière de glace où le lieutenant Scott établit son quartier général en 1903. Il se mettra en route pour le Pôle Sud six jours après, et divisera son expédition en deux groupes. Le premier, qu'il dirigera lui-même, comprendra deux hommes d'escorte, plus un astronome et un géologue, et sera accompagné de cinq chevaux qui porteront à dos les bagages. Ce groupe gagnera le Pôle Sud par étapes quotidiennes d'une vingtaine de kilomètres. Le second groupe, qui viendra derrière, s'arrêtera en un point déterminé où il ravitaillera le premier au retour du Pôle. Le lieutenant Shirape croit pouvoir atteindre le Pôle Sud le 28 janvier 1911. Il y restera trois jours, enfouira dans les glaces une boîte en fer contenant un rapport détaillé de son exploration, plantera le drapeau japonais et fera le levé de la région. Il repartira du Pôle le 1er février, arrivera à son quartier général le 1er avril et sera de retour à Tokyo vers la fin de juillet. La réalisation de ce programme où tout est déterminé d'avance, dépendra des circonstances, mais le lieutenant Shirape écartera autant que possible les obstacles. Il a fait ses preuves et il est bien qualifié pour mener sa

tâche à bout. Son énergie et sa compétence en géologie lui ont déjà valu la confiance du Dr Cook, qui avait voulu l'attacher à son expédition au Pôle Nord. En outre, il s'est fait connaître par son exploration des Iles Kouriles. Son nouveau projet a pour précédent la traversée du passage Nord-Ouest par Asmundsen en 1905 avec un petit schooner côtier de 70 tonnes et sept hommes d'équipage seulement.

III. — Généralités.

La production et la consommation du caoutchouc dans le monde. — Voici quelle a été la production de 1905 à 1908 :

ANNÉES.	CAOUTCHOUC de plantation.	AUTRES SOURCES.	PRODUCTION totale.
	tonnes	tonnes	tonnes
1905	150	60.850	61.000
1906	510	64.490	65.000
1907	1.250	67.750	69.000
1908	2.100	62.900	65.000

La diminution constatée en 1908 provient des productions moindres de l'Afrique (14.000 tonnes, contre 17.000 tonnes en 1907) et du Brésil (40.000 tonnes, contre 41.500 tonnes en 1907).

On estime généralement que la production de 1909 pourra être de 70.000 tonnes environ.

Cette production se partage approximativement de la façon suivante : Amérique, 63 %; Afrique, 34 % ; Asie, 3 %.

Voici maintenant quelle a été la consommation dans le monde entier durant les six dernières années :

1903	50.384 tonnes
1904	55,275 —
1905	61.397 —
1906	66.000 —
1907	69.000 —
1908	67.500 —

Une autre statistique allant jusqu'au mois de juin 1909 donne comme importation 38.546 tonnes en Europe pendant l'exercice 1908-1909 ou 1.987 tonnes en moins que

pendant le dernier exercice, tandis que les quantités livrées aux Etats-Unis et au Canada ont été de 33.443 tonnes ou 7.623 tonnes de plus que pendant l'année précédente.

La consommation européenne s'est répartie de la façon suivante en 1908 :

Angleterre	15.000 tonnes
Allemagne et Autriche-Hongrie	10.000 —
France	4.000 —
Russie	4.000 —
Hollande	1.500 —
Belgique	1.500 —
Italie	1.000 —
Divers pays	1.000 —
Total	38.000 tonnes

Les petits tableaux ci-dessus sont intéressants : ils montrent que la consommation se développe parallèlement à la progression de la production.

La marine marchande du monde. — Une statistique récemment publiée par le *Board of Trade* établit que :

La marine marchande du Royaume-Uni (y compris les voiliers) jauge 11.600.000 tonnes, non compris 1.700.000 tonnes pour les navires des colonies anglaises.

L'Allemagne occupe la seconde place avec 2.800.000 tonnes.

Puis vient la Norvège avec 1.600.000 tonnes.

Le Japon a conquis ces temps derniers la quatrième place avec 1.500.000 tonnes, tandis qu'il y a dix ans le Japon occupait la huitième place.

Après le Japon vient la France avec 1.400.000 tonnes ; l'Italie avec 1.100.000 tonnes; les États-Unis d'Amérique avec 900.000 tonnes. Toutes les autres nations ensemble ont un tonnage total de 4.900.000 tonnes, de sorte que le total pour la marine marchande mondiale est de 27.500.000 tonnes.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

LE BRÉSIL

Par M. MERCHIER,
Secrétaire-Général de la Société.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

S'étendant sur 39 degrés de longitude, situé entre le 5° 9′ de latitude Nord et le 33° 45′ de latitude Sud, le Brésil constitue un des Etats les plus grands du monde. Il a une superficie de 8.524.776 kilomètres carrés, ce qui représente onze fois la France ou l'Europe moins la Russie. Il dépasse l'Australie en étendue, couvre presque la moitié de l'Amérique du Sud. Il a pour limites au N.-E, au S.-E. et à l'E. l'Atlantique, au Nord les Guyanes française, hollandaise, anglaise, puis le Venezuela ; à l'O. la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, la République Argentine, au S. l'Uruguay ; c'est-à-dire qu'il confine à tous les pays de l'Amérique du Sud moins l'Equateur.

Malgré son immense étendue, le Brésil présente une grande unité de structure ; c'est un plateau archéen séparé en deux par la vaste plaine de l'Amazonie. Le Brésil possède encore une notable portion du versant oriental des Andes dans la région située à l'O. de la rivière Madeira.

Les deux fragments séparés du plateau archéen sont de très inégale grandeur : Au Sud de la dépression Amazonienne c'est le plateau du Brésil, au Nord c'est le plateau des Guyanes

Plateau du Brésil.

C'est un vaste plateau triangulaire dont deux côtés sont en bordure le long de l'Océan formant angle au Cap San Roque. Immense

pénéplaine sans relief accentué, sauf sa partie tournée vers l'Océan, il présente des altitudes variant de 300 à 1.000 mètres. Du côté de l'Ouest il s'abaisse par des escarpements rarement inférieurs à 300 mètres. Il est recouvert de stratifications sédimentaires horizontales au travers desquelles les eaux se sont frayé de longs et profonds couloirs, à quelques centaines de mètres au-dessous du niveau général. Vu du fond de la vallée, le relief prend l'aspect et l'importance de montagnes ; mais ces prétendues montagnes ne sont le plus souvent que le rebord escarpé du plateau. Quand on les a gravies on ne retrouve plus de pente de l'autre côté. Il existe cependant une véritable bordure montagneuse qui long · la côte de l'Atlantique ou ne s'en écarte pas à grande distance. Elle comporte une triple division : 1° la Serra (chaîne) do Mar (de la mer) ; 2° la Serra de Mantiqueira ; 3° la Serra do Espinhaço.

Le nom de Serra do Mar s'applique généralement à tout l'escarpement occidental qui s'écarte au maximum d'une vingtaine de milles par rapport au rivage atlantique et parfois le côtoie. Les navigateurs l'ont en vue depuis Pernambouc jusqu'à l'estuaire de la Plata. Toutefois, à ne considérer que la structure géologique et même la topographie, cette Serra ne commence véritablement au Nord qu'à partir du Mont Pascheal. Elle est composée presque exclusivement de gneiss et de roches granitiques : la hauteur moyenne est d'environ 1.500 mètres, des sommets en dents de scie y dépassent de 300 à 400 mètres le niveau général : nombreuses sont les gorges qui se trouvent à 700 mètres de ce même niveau. C'est par ces gorges que passent les lignes de chemin de fer qui mettent le littoral en communication avec l'intérieur.

La Serra Mantiqueira est un second plissement de la chaine côtière séparé du précédent par le fossé profond du Parahyba et par la vallée du cours supérieur du fleuve Tieté. Cette section est la masse la plus importante du relief oriental de l'Amérique du Sud. La ligne de faîte oscille entre 1.500 et 2.000 mètres : là se trouve la plus haute montagne du Brésil, l'Itatiaya (2.994 m). Ici encore les roches prédominantes sont formées de gneiss et de granit, mais les pics les plus élevés consistent en roches éruptives et témoignent d'une ancienne action volcanique.

La troisième chaîne, connue sous le nom de Serra do Espinhaço, se sépare de la Mantiqueira dans la partie orientale de l'État de Minas Geraes ; elle suit la direction du Nord et forme la bordure orientale du Sillon de São-Francisco : Elle présente des sommets élevés tels que

le Caraça (1.955 mètres) ou l'Hambé (1.823 mètres). Ce qu'il y a de particulier c'est qu'ici les roches cristallines sont subordonnées à une série de roches anciennes schistes, quartzites, calcaires métamorphiques et à une série plus moderne composée d'arénites et de conglomérats : la première est riche en minerais de fer, de manganèse et d'or, la seconde en diamant avec la région de Diamantina et de Grão Mogol dans le Minas Geraes, de Lancoes dans l'État de Bahia.

En arrière de cette Serra Orientale on peut en signaler une seconde ou Serra Centrale formant une bordure montagneuse à l'Ouest du São Francisco : Elle renferme des parties relativement élevées comme la *Serra del Pyreneos* qui arrive à 2.392 mètres d'altitude. Elle se prolonge par la Serra de Piauhy qui finit par se confondre avec le plateau.

Après cela les saillies deviennent de moins en moins vigoureuses et perdent l'aspect montagneux : le plateau penche tout d'une masse vers l'Ouest. Il présente des croupes onduleuses, mais surtout d'immenses terrasses herbeuses ou *Campos*, où pourrait se développer l'élevage du bétail. Dans sa partie Nord-Est, il se termine en musoir vers l'Atlantique : il reste là une plateforme de grès profondément érodée, sans ligne de faîte précise.

Vers la Serra del Pyreneos ce plateau se partage en trois versants : 1° celui de l'Amazone constitué en partie par le plateau de Mato-Grosso ; on sait d'ailleurs peu de chose au point de vue topographique sur cette partie Amazonienne du plateau. Les rares informations publiées jusqu'ici se bornent à des notes de voyage sur les fleuves Madeira, Tapajos et rivière des Tocautins. Elles mentionnent au fond des vallées des zones couvertes d'épaisses forêts. Les informations les plus précises sont dues à Castelnau et se rapportent à la rivière des Tocantins.

2° Le versant du São Francisco. Sa plus grande altitude atteint 800 mètres et il s'étend sur une grande partie du bassin du fleuve Parna hyba. On y rencontre des arénites, des terrains feuilletés et dans les Etats de Piauhy et de Maranhão des couches carbonifères encore imparfaitement connues.

3° Le versant de Parana. Il est plus complexe et se compose de la juxtaposition de trois plateaux : 1° un plateau variant entre 200 et 500 mètres d'altitude, s'étendant sur les Etats de Santa Catharina, de Rio Grande do Sul et sur une partie de l'Uruguay ; 2° un plateau plus élevé, d'une altitude de 500 à 1.000 mètres, ayant pour rebord oriental

la Serra do Mar, il se développe surtout dans l'Etat de Sâo Paulo ; 3° un plateau plus élevé encore variant entre 1.000 et 1.200 mètres qui se développe surtout dans l'Etat de Parana.

Le premier de ces plateaux renferme de nombreux gisoments de houille exploitée sur plusieurs points des Etats de Rio Grande do Sul et de Santa Catharina. Lo second renferme aussi de la houille, mais il est entrecoupé de nombreuses failles et a été le théâtre d'éruptions volcaniques qui ont livré passage à de grandes nappes de roches éruptives d'une nature spéciale, qui ne concorde pas absolument avec celle des autres roches de même origine, et qu'à cause de cela on nomme *traps du Parana*. Par leur décomposition elles donnent naissance à un sol rouge (*terra roxa*) d'une grande fertilité : c'est la terre à café de l'Etat de Sâo-Paulo. Le troisième plateau renferme aussi des terres rouges mais est surtout composé d'arénites de faible consistance.

Le plateau Brésilien est coupé d'une longue faille ou plutôt d'une double faille, l'une inclinée vers le Nord et traversée par le Sâo Francisco, l'autre orientée vers le Sud et traversée par le cours supérieur de la Parana. Le Sâo Francisco n'a pas moins de 3.000 kilomètres ; mais il est peu propre à la navigation, encombré qu'il est de chutes et de rapides dont on peut donner comme type la cataracte Paulo Affonso. De très nombreux cours d'eau aux vallées transversales se jettent dans l'Atlantique. Il est inutile d'en donner l'énumération dans un travail résumé, d'autant plus que leur embouchure est presque toujours obstruée par une barre et qu'ils ne sont guère susceptibles de rendre de grands services à la navigation.

La côte du plateau commence après le fleuve Parnahyba. En bas des dernières terrasses de grès, le littoral est plat, sablonneux, souvent désertique. Le cap San Roque est une longue dune tendue vers l'Afrique. Au delà un long récif de grès court parallèlement à la côte et a valu à la ville de Pernambouc le nom de *Recife* qu'elle porte sur les cartes Brésiliennes. Au Sud de Sâo-Francisco s'ouvre un golfe magnifique, qui pourrait abriter toutes les flottes du monde et qui porte le nom de Bahia, c'est-à-dire la baie par excellence. Du cap Frio situé au Nord de Rio Janeiro jusqu'aux environs de Santos l'aspect change. La côte devient du type Dalmate : de nombreux escarpements, des déchirures, des îles, marquent l'effondrement qu'a subi sur ce point le plateau Brésilien.

Entre deux pointes granitiques s'ouvre la baie de Rio Janeiro : un

cône granitique de 380 mètres, appelé le pain de sucre, marque l'entrée de la passe. A partir de Santos une plaine maritime et sableuse s'étale au pied de la Serra do Mar : cela rappelle, mais en bien plus grand, notre plaine du Languedoc en bordure des Cévennes. C'est une succession de lagunes séparées de la mer par des cordons littoraux percés de *graus*. Certaines sont très profondes comme celle sur les bords de laquelle se trouve Porto-Allegro.

Plateau des Guyanes.

C'est un fragment détaché du plateau Brésilien, comme lui de nature Archéenne. Le soc cristallin de granite et de gneiss a été recouvert à l'époque crétacée d'épaisses couches horizontales de dépôts gréseux que l'érosion a débités en terrasses tubulaires. C'est le type parfait de la pénéplaine et si l'on y trouve un certain nombre de cimes, ce sont des roches plus dures que leur dureté même à préservées de l'érosion : aussi y chercherait-on vainement une ligne directrice. A l'Est on voit cependant un bourrelet dominant d'environ 400 mètres la masse du plateau et formant la ligne de partage des eaux entre les tributaires de l'Amazone qui coulent vers le Sud et les rivières qui, drainant les Guyanes Française, Hollandaise et Anglaise, se dirigent vers la mer des Antilles : C'est la Serra de Tumucumaque. La partie occidentale du plateau est plus relevée et se compose de couches horizontales d'arénites avec des intercalations de trap. L'ensemble de cette partie occidentale est monotone ; le paysage ne se compose que de plateformes aux parois escarpées, de plaines herbeuses très larges et aussi de cimes qui ont résisté à l'érosion et que leur isolement fait paraître plus imposantes, telle la Serra de Roraima.

Le rebord méridional du plateau est marqué par une ligne ininterrompue de falaises d'environ 300 mètres d'altitude visibles de l'Amazone pendant une étendue considérable entre Almeirim et Montalègre. A l'Ouest de cette section elle se trouve trop éloignée pour être vue du fond de la vallée, mais, des points élevés, on observe qu'elle se continue très loin encore. La Serra de Tumucumaque est composée de roches cristallines et métamorphiques disposées en couches horizontales. Cependant, près de Montalègre, elles ont été soulevées sous forme d'un dôme réduit aujourd'hui à un beau groupe circulaire de collines isolées. Une partie considérable de la Guyane Brésilienne est couverte de campos. Il existe des forêts sur leur flanc et dans le fond

des vallées. Toute cette région paraît offrir de grandes ressources pour l'exploitation des bois, l'élevage et même l'agriculture.

Le plateau tombe à une certaine distance de l'Océan de façon à laisser place à une plaine où le courant équatorial apporte la masse des alluvions de l'Amazone. Aussi, en maints endroits, la côte très basse est bordée de boues et demeure indécise : il ne saurait être question d'y établir un port.

Les eaux du versant Nord forment une série de rivières que les indigènes appelaient Oyapocks, c'est même ce qui a donné naissance à un contesté Franco-Brésilien. La paix d'Utrecht nous donnait pour limite la rivière d'Oyapock ; mais quelle était cette rivière ?

La question fut soumise à l'arbitrage de la Suisse dont la sentence fut favorable au Brésil. Depuis lors le nom d'Oyapock reste attribué à la rivière formant limite de nos possessions. Le versant Sud envoie ses eaux vers l'Amazone : le cours moyen et inférieur du Rio Negro peut être considéré comme formant la limite occidentale du plateau qui lui envoie son plus gros affluent le Rio Branco.

Plaine de l'Amazonie.

Il n'y a pas de plaines atteignant des dimensions aussi considérables : Quatre millions et demi de kilomètres carrés, soit la moitié de l'Europe ! A la fin de l'époque carbonifère, elle était recouverte par la mer. Un soulèvement lent et progressif amena à la surface ses dépôts de sédiments disposés en couches horizontales. Cette origine explique l'absence presque complète de pierres en même temps que la parfaite horizontalite du sol.

Se développant largement à l'Ouest en s'appuyant contre le système de la Cordillère des Andes, elle s'amincit vers l'Est se trouvant enserrée par les deux plateaux archéens et s'ouvre en entonnoir sur l'Océan Atlantique. Toutefois la barrière est interrompue par deux fractures, l'une au Nord et l'autre au Sud, et la plaine communique librement avec les llanos de l'Orénoque et avec le Chaco Argentin.

Cette disposition explique en partie la nature et le régime du fleuve de l'Amazone. Nous sommes ici dans la région équatoriale par excellence avec la température chaude constante, la formation perpétuelle d'un air saturé d'humidité au-dessus de l'Atlantique, au point qu'en s'élevant dans les couches supérieures il se condense en chutes d'eau presque quotidiennes ; c'est *le pot au noir* des marins. Mais ces

précipitations ne font perdre à l'air qu'une faible partie de son humidité ; les vents d'Est qui sont ici presque constants poussent cet air saturé d'eau sur l'immense plaine dont l'horizontalité ne provoque pas la condensation. Les nuages arrivent ainsi librement jusqu'à la Cordillère qui forme écran et donne naissance à des chutes d'eau énormes. Ainsi se forme le fleuve de l'Amazone.

C'est un des plus grands fleuves du monde, avec 5.400 kilomètres de cours d'eau dont 3.800 en territoire brésilien. Il a ainsi parcouru déjà près de 2.000 kilomètres dans le Pérou, mais sous un autre nom. C'est le Marañon dont le nom viendrait de l'exclamation arrachée à l'explorateur Espagnol quand il le vit pour la première fois : est-ce la mer ou non ? (Mare an non ?) En fait le fleuve est formé de deux branches si l'on considère comme un bras l'Ucayalé qui vient joindre le Maranon. Lorsque le fleuve entre dans le Brésil à Tabatinga, il est à l'altitude de 80 mètres et il a encore 3.600 kilomètres à parcourir ; mais alors il change de nom et devient le Rio-Selimoes : c'est seulement après le confluent du Rio Negro que le fleuve prend le nom d'Amazone. En amont de la ville de Manaos, sa largeur est de 5 kilomètres mais au delà elle atteint parfois 25 kilomètres. La profondeur oscille entre 50 et 70 mètres, le débit des eaux atteint 120.000 mètres cubes à la seconde ! Le déplacement d'une pareille masse comporte une énorme puissance dynamique A marée basse l'action du courant fluvial se fait sentir à 120 kilomètres de l'embouchure et les eaux ne se sont pas encore mélangées à celles de l'Océan. Par contre, quand arrive le flot de marée, le fleuve oppose une vigoureuse résistance et il se produit un mascaret gigantesque qui se fait sentir jusqu'à Santarem, à 800 kilomètres dans l'intérieur. C'est le *pororoca*, nom d'harmonie imitative.

Un tel effort ne se produit pas sans dommage pour les rives : Aussi l'embouchure n'a pas moins de 60 lieues de large : Un gros morceau détaché du continent, l'île Marujo, y ménage deux bras ; au Nord la bouche de Macapa, au Sud celle de Para ou de Belem.

Sans doute l'Amazone n'est pas le plus long fleuve du monde, mais aucun autre n'a un débit comparable au sien ni surtout ne draine un domaine aussi vaste : 18 grands affluents ayant 1.500 à 3.500 kilomètres de long, 200 autres de moindre importance viennent lui apporter le tribut de leurs eaux. Sur la rive gauche c'est le Japura qui se jette dans le fleuve par une multitude de bras qui s'étalent sur une immense étendue ; c'est le Rio Negro qui conflue à Manaos et dont un affluent, le Cassiquiare, se jette aussi dans l'Orénoque en créant un curieux

exemple de canalisation naturelle qui suit la dépression du Nord. C'est surtout sur la rive droite que se développent ces grands cours d'eau : le Jurua, le Purus, le Madeira, le Tapajoz et aussi la rivière des Tocantins qui débouche dans la branche de Para, jouant ainsi le rôle d'un Adige de grande dimension auprès d'un Pô gigantesque.

Versant Andin.

La partie du territoire Brésilien que l'on peut considérer comme se rattachant au flanc oriental des Andes est encore peu connue. Elle comprend les parties élevées des bassins du Purus et du Jurua. La ligne de partage des eaux entre ces rivières et celles de la Bolivie est, autant qu'on le sait, relativement basse et ne dépasse pas l'altitude de 500 mètres. Il est à supposer que cette région se trouve complètement en dehors du massif des Andes proprement dit et que son relief a été sculpté dans une plaine où les rivières se sont creusé leurs longues vallées boisées. Les anciennes roches cristallines et métamorphiques qui apparaissent dans la région des rapides du Madeira et dans le cours inférieur du Beni et du Madre de Dios n'ont pas été trouvées dans la vallée du Purus. On peut donc présumer qu'elles ont été mises à découvert par la dénudation de la couche d'arénite supérieure et qu'elles appartiennent plutôt au massif Brésilien qu'au massif des Andes.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est nécessaire de connaître le gouvernement du Brésil et sa répartition en états.

Depuis 1889 le Brésil forme une république fédérative sous le nom d'*Etats-Unis du Brésil.*

Sa constitution est sensiblement calquée sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. D'abord, séparation des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir législatif est exercé par la Chambre des Députés et le Sénat, le pouvoir exécutif par le Président de la République : ces deux pouvoirs sont constitués par vote direct de la nation. Le pouvoir judiciaire appartient à un tribunal fédéral nommé par le Président de la République et le Sénat.

De même que dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, les Etats

gardent une large autonomie ; les traités de commerce consentis par le gouvernement fédéral ne sont applicables dans chaque Etat qu'après consentement de l'assemblée de l'Etat.

Les Etats se subdivisent en municipes.

Le Brésil comprend vingt états, un district fédéral et un territoire appelé l'Acre.

Superficie et population des divere états.

	ÉTATS	CAPITALES	SUPERFICIE	POPULATION EN 1906
1	Amazonas	Manáos	1.894.724	240.000
2	Pará	Belem	1.149.712	652.400
3	Maranhão	S. Luiz	459.884	660.000
4	Piauhy	Theresina	301.797	425.000
5	Ceará	Fortaleza	104.250	.000.000
6	Rio Grande do Norte	Natal	57.485	407.200
7	Parahyba do Norte	Parahyba	74.731	596.000
8	Pernambuco	Recife	128.395	2.089.500
9	Alagôas	Maceió	58.491	781.600
10	Sergipe	Aracajú	39.090	450.000
11	Bahia	Salvador	426.427	2.335.000
12	Espirito Santo	Victoria	44.839	201.600
13	Rio de Janeiro	Nictheroy	68.982	.300.000
14	S. Paulo	S. Paulo	290.876	2.580.000
15	Paraná	Curitiba	221.319	360.000
16	Santa Catharina	Florianopolis	74.156	405.800
17	Rio Grande do Sul	Porto Alegre	236.553	1.350.000
18	Minas Geraes	Bello Horizonte	574.855	4.277.400
19	Goyaz	Goyaz	747.311	340.000
20	Matto Grosso	Cuyabá	1.378.783	157.000
	Districto Federal	Rio de Janeiro	1.116	811.400
	Territorio do Acre	—	191.000	41.200
		Total......	8.524.776	21.461.100

A ce tableau il convient d'ajouter quelques indications complémentaires.

L'Etat de l'Amazone forme la partie Nord et Nord-Ouest du Brésil. Sa capitale Manaos compte 40.000 habitants : elle est le centre du commerce du caoutchouc.

L'Etat de Para qui lui confine à l'Est a pour capitale Belem, ville de 180.000 habitants : c'est le port d'attache des paquebots qui remontent l'Amazone jusqu'à Manaos.

Vient ensuite l'Etat de Maranhao, capitale S. Luiz avec 60.000 habitants.

Puis celui de Piauhy, capitale Therezina avec 35.000 habitants.

L'Etat de Ceara, capitale Fortaleza avec 50.000 habitants.

L'Etat de Rio Grande do Norte, capitale Natal avec 20.000 habitants.

L'Etat de Parahyba, capitale du même nom avec 20.000 habitants.

L'Etat de Pernambuco (Pernambouc) capitale Recife avec 150.000 habitants.

L'Etat d'Alagoas, capitale Maccio, 35.000 habitants.

L'Etat de Sergipe, capitale Aracaju, 30.000 habitants.

L'Etat de Bahia, capitale Bahia sur la baie de tous les saints : elle compte 250.000 habitants.

L'Etat de Espirito Santo, capitale Victoria avec 20.000 habitants.

L'Etat de Rio Janeiro, capitale Nithéroy, ville de 30.000 habitants qui s'élève en face de la grande ville Brésilienne. Celle-ci a été réservée comme capitale du district fédéral.

L'Etat de Sao Paulo, un des plus importants du Brésil au point de vue économique, capitale Sao-Paulo avec 300.000 habitants.

L'Etat de Parnana, situé dans la zone tempérée, a pour capitale Curytiba avec 50.000 habitants.

L'Etat de Santa Catharina, aussi dans la zone tempérée, grandit par un sérieux mouvement d'immigration italienne : sa capitale est Florianopolis avec 35.000 habitants.

L'Etat de Rio Grande do Sul est la région choisie par les émigrants allemands et sa capitale Porto Alegre compte déjà 90.000 habitants.

L'Etat de Minas Geraes est situé dans l'intérieur : comme son nom l'indique, il est riche en métaux, mais sa population est disséminée et sa capitale Bello-Horizonte ne compte encore que 15.000 âmes. C'est une ville nouvelle, inaugurée en 1897, avec de larges rues tracées à angle droit.

L'Etat de Goyaz, également central, a pour capitale la ville du même nom avec 20.000 habitants.

L'Etat de Mato-Grosso est tout à fait central et également riche en métaux. La capitale est Cuyaba avec 20.000 habitants.

Tout comme les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, les Etats-Unis du Brésil ont voulu que leur capitale fût à tout le monde et à

personne : ils l'ont érigée en *district fédéral*. Rio Janeiro est une ville magnifique, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir et dont la population dépasse 811.000 habitants ! C'est une des grandes villes du monde.

C'est l'exploitation du caoutchouc qui a amené quelques pionniers au Sud de l'Etat de l'Amazone : ils y ont fait souche, et cela a suffi pour créer un territoire, comme cela se pratique pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Nul doute que ce territoire d'Acre ne soit élevé quelque jour à la dignité d'État quand l'accroissement de sa population comportera cette faveur.

De tout ce qui précède ressort un fait intéressant, c'est l'importance des agglomérations urbaines, surtout dans la région côtière : le Brésil n'est plus un pays sauvage mais bien une nation civilisée, avec de grandes et belles villes, qui n'ont rien à envier à nos cités d'Europe. Sa prospérité ira toujours croissant, pourvu qu'un fort courant d'immigration contribue à mettre en valeur toutes ses ressources. Nous allons voir que ces ressources ne sont pas médiocres.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Il faut tâcher de mettre de l'ordre dans l'accumulation des ressources de toute sorte que nous avons à envisager ici. Nous étudierons d'abord les matières premières, ce qui nous conduira à examiner successivement les produits du sol et ensuite ceux du sous-sol, c'est à dire les produits agricoles et les produits minéraux. Nous verrons ensuite dans quelle mesure ils sont transformés sur place, c'est-à-dire l'industrie Brésilienne ; nous prendrons ensuite la question des échanges, c'est-à-dire le commerce.

Produits agricoles.

Une première remarque s'impose : c'est que dans un pays aussi étendu en latitude il faut s'attendre à trouver une grande variété de produits. D'autre part il faut tenir compte de ce fait qu'étant donnée la prédominance des plateaux, dans les régions chaudes, l'altitude compense la latitude. Sous ces réserves nous pouvons constater l'existence de trois zones climatériques bien déterminées : 1° une zone équatoriale torride ; 2° une zone tropicale ; 3° une zone tempérée.

La zone équatoriale se trouve limitée par la ligne isothermique de 25 degrés centigrades. Cette ligne passe au Sud de l'Etat de Pernambuco, coupe au Nord de l'Etat de Goyaz et va jusqu'à celui de Mato Grosso, à la hauteur de Cuyaba. Les Etats de l'Amazone, du Para, de Maranhao, de Piauhy, du Ceara, du Rio Grande do Norte, de Parahyba sont également compris dans cette zone, à température constante et dont la moyenne est de 25°. C'est au demeurant le bassin de l'Amazone.

Cette région, aux pluies abondantes, est caractérisée par la forêt tropicale à feuillage persistant : l'*hylea de Humboldt*, *la Selva* des Portugais. En aucun pays du globe elle n'est aussi compacte ni aussi vaste. De l'Ouest à l'Est elle s'étend de la Cordillère jusqu'à l'Océan, du Nord au Sud elle va du haut Orénoque jusqu'aux sources de la Madeira. La Selva se présente sous deux aspects différents : l'*igapo* et l'*été* ou *guaça*. L'Igapo c'est la forêt baignée par les inondations, l'Été c'est la forêt croissant en dehors des limites de la crue des rivières.

L'igapo couvre une large surface car les inondations s'étendent fort loin. Celles de l'Amazone se répandent sur plus de 30 kilomètres de largeur pour chaque rive. La taille des arbres n'y est pas considérable et les palmiers dominent les autres essences. Jusqu'à une certaine hauteur, les troncs sont couverts du limon et de la boue des rivières ; le bois gorgé d'eau est mou : le feuillage très abondant a une teinte sombre, les lianes et les plantes parasites font défaut, les fleurs sont imperceptibles : en somme cette forêt n'est pas belle.

L'Été est d'aspect tout différent : c'est la forêt vierge dans toute sa splendeur : les arbres très élevés dépassent les palmiers les plus élancés et le sous bois est occupé par une végétation inextricable : les fleurs y ont un coloris éclatant.

Une troisième variété de forêts est constituée par les *capoës* qu'on trouve surtout le long du Rio-Negro. « Ce sont des forêts qui ressemblent de loin à une colline, car la hauteur des arbres va en augmentant de la périphérie vers le centre, tandis qu'au bord ne croissent que des buissons et des arbres nains (1) ».

« Nul pays au monde ne possède des bois comme le Brésil et c'est dans la vallée de l'Amazone que les essences forestières acquièrent leur maximum de résistance, de densité, de coloration et de beauté.

---

(1) Vidal de Lablache. — L'Amérique, page 312.

La simple énumération des bois de la vallée de l'Amazone occuperait des centaines de pages : on en a classifié 22.000 espèces et le catalogue complet forme trois volumes de 300 pages chacun (1) ».

Il est certain que nous ne pouvons entrer dans l'examen de tous ces bois ; nous allons en indiquer quelques-uns.

Et d'abord le *pao Brasil* : c'est un bois de teinture qui fournit une couleur rouge vif. Cet arbre est historique, car il a donné son nom au pays. Sa couleur rouge braise (brasa en Portugais) frappa les premiers colons ; de là le nom de *Brasil.*

Pour la construction, il y a plus de cent espèces d'arbres hauts et durs qui naissent, grandissent et meurent, forces perdues. Marcel Monnier écrit à ce propos : « J'ai vu les troncs complètement dépouillés de leur écorce, échoués depuis des siècles peut-être dans la vase, sur lesquels le fer de la hache s'émoussait sans laisser un entaille. Le jour où une armée de pionniers entreprendrait de déblayer le sol, la valeur des arbres abattus et débités payerait au centuple les frais de défrichement (2) ». Sans parler du palissandre, je citerai au hasard le Mangalo, bois excellent pour constructions et travaux immergés en raison de sa grande dureté — le Pào ferro, dur comme le fer, particularité d'où lui vient son nom et qui s'emploie surtout pour les travaux hydrauliques, le pequia marfim, précieux pour l'ébénisterie — le peroba parda, le bois le plus employé au Brésil pour parquetage, constructions, wagons de chemin de fer : sa couleur est d'un brun plus ou moins foncé et il sert à faire de beaux meubles.

Parmi les arbres de la Selva on peut en signaler un dont les proportions dépassent celles du baobab, c'est la Sumaumeira ou Munguba. « A lui seul cet arbre constitue une petite forêt, c'est un véritable monument de verdure ; il démontre la puissance de germination et de fécondité qui réside dans le sol Amazonien. Le fruit fournit une bourre très fine, excellente pour la literie (3) ».

A signaler encore le châtaignier du Brésil qui donne un fruit gros comme la tête d'un homme : la noix de Para, qui fournit une huile fine, comestible, et ayant plusieurs applications dans l'industrie.

(1) Santa Anna de Nery. — Le pays des Amazones, page 282.

(2) Marcel Monnier. — Des Andes au Para.

(3) Santa Anna de Nery. — Le pays des Amazones, page 282.

L'exportation des noix de Para est en grande augmentation, presque toutes proviennent des États de l'Amazone et de Para.

J'ai réservé pour la fin l'arbre qui constitue la grande richesse de la forêt Amazonienne l'*hevea* ou arbre à caoutchouc. C'est un grand arbre de 25 à 30 mètres de haut. Le tronc est dépouillé dans la partie inférieure ; la ramification est faible et ne commence qu'à une grande hauteur : c'est sa sève qui donne le *caoutchouc*.

Ce nom est une légère altération du mot indien *cachü* apporté en France au XVIII[e] siècle par l'astronome la Condamine. En Portugais il s'appelle *seringa*. Il doit ce nom au missionnaire Manoel de Esperanza qui le découvrit chez les Indiens. Ayant remarqué que les tribus s'en servaient pour confectionner des vases de forme allongée ressemblant aux vases de forme similaire que les Portugais appellent seringa, il donna ce nom à la substance qui servait à les confectioner. De là la dénomination de *seringal* donnée à une exploitation de caoutchouc et celle de *seringueiro* attribuée au propriétaire de l'exploitation et plus généralement à tous les extracteurs du suc laiteux.

Pour recueillir le caoutchouc « le Seringueiro pratique dans toute l'épaisseur de l'écorce des incisions ne dépassant pas un pouce ; sur le bord inférieur de chacune de ces incisions, avec de l'argile il adapte de petits gobelets en fer blanc. Cette besogne se fait le matin de 8 heures à 11 heures. A midi les godets sont presque pleins du suc visqueux. L'ouvrier les retire et déverse leur contenu dans un seau. L'extraction est terminée, la préparation va commencer. Sur une terrasse où on lui a apporté un fumeiro ou fumoir, espèce de four muni à son extrémité supérieure d'un tuyau par où doit s'échapper la fumée produite en brûlant des fruits du palmier Urucury, l'ouvrier prend une pelle en bois semblable à une grande férule ; il la plonge à plusieurs reprises dans le seau où le suc qui deviendra le caoutchouc apparaît comme une crème épaisse et il laisse son moule exposé à l'action de la fumée pendant quelques secondes. La partie liquide s'évapore immédiatement et sur le moule il se forme une mince couche de caoutchouc. Il répète l'opération et obtient ainsi des couches successives, des stratifications élastiques et régulières d'une certaine épaisseur et sans la moindre impureté. Cette opération terminée, il donne deux coups sur les côtés du moule, il en retire la plaque de caoutchouc et l'expose au soleil où elle prend la teinte noirâtre qu'elle garde en venant sur les marchés (1) ». L'arbre à caoutchouc commence

(1) Santa Anna de Nery. — La terre des Amazones, page 188.

à produire au bout de dix ans avec une production moyenne de 4 kilogrammes par an.

Les arbres à caoutchouc se trouvent surtout dans les états de Para et de l'Amazone ainsi que dans le territoire de l'Acre depuis la vallée du fleuve Purus jusqu'à celle du Jurua. On les trouve également dans les états de Mato Grosso, de Goyaz, de Maranhâo et de Piauhy.

En 1827 le Brésil exportait 31.000 kilogrammes de caoutchouc. Le million est dépassé en 1857 ; on arrive à 13 millions en 1887 ; enfin à 21.256.000 kilogrammes pour 1907 !

En dehors de la forêt, cette région tropicale offre encore d'autres produits.

Et d'abord la canne à sucre. Le sol et le climat conviennent excellemment à ce genre de plantations non seulement sur la côte orientale mais encore dans les vallées de l'intérieur jusque dans le Mato Grosso. L'état de Pernambouc s'est spécialement adonné à la production du sucre. Il ne semble pas cependant que cette culture soit en progrès. C'est que le placement du sucre de canne devient de plus en plus difficile par suite de la concurrence de la betterave. L'exportation qui était de 187.000 tonnes en 1901 tombe à 8.000 pour 1904 ; il est vrai qu'elle remonte à 85.000 pour 1906, mais elle n'est plus que de 13.000 en 1907 et se relève à 29.000 pour 1908. Aussi à côté de la production du sucre proprement dit, il y a celle de l'eau-de-vie de canne. Le Brésil est un des pays où la consommation du sucre est la plus élevée. On constate que cette consommation dépasse 300.000 tonnes par an. On peut dire que tout le sucre et toute l'eau-de-vie qui se consomment au Brésil sont de production nationale.

Vient ensuite le cacaoyer. Cet arbre fut découvert d'abord au Mexique où les habitants préparaient avec le cacao un aliment appelé *chocolath*. L'usage du chocolat se répandit très vite chez les colons de l'Amérique Espagnole et de là passa en Europe. Le cacaoyer exige un climat chaud et humide avec température moyenne de 24 à 28 degrés : il n'aime pas les hauteurs ; l'altitude de 90 à 150 mètres est celle qui lui convient. Il redoute les émanations salines, les brises de l'Océan et les vents violents : aussi ne faut-il le planter qu'à une certaine distance du littoral. Il croît spontanément dans les états de Para et de l'Amazone, mais il a été acclimaté avec le plus grand succès dans l'état de Bahia et c'est lui qui produit maintenant les meilleures qualités. Le cacaoyer demande beaucoup moins de main d'œuvre et de frais que la canne à sucre et sa culture est très rémunératrice ; aussi est-elle en

progression constante au Brésil qui tient maintenant la tête de la production mondiale avec 25.000 tonnes en 1908. Cette production mondiale est de 149.000 tonnes.

Comme culture industrielle il faut citer le coton. Les terrains qui conviennent le mieux à la culture du cotonnier sont ceux d'alluvion récente, les terrains conquis sur la forêt et les terrains siliceux. On voit que c'est la région équatoriale qui lui conviendra le mieux au Brésil, bien qu'il s'acclimate aisément en région tropicale puisque sa zone de culture est comprise entre le 36e lat. N. et le 30e lat. S. Il y a fort longtemps qu'on cultive le cotonnier au Brésil, mais les cotons à soie trop courte, à teinte jaunâtre, mal soignés d'ailleurs et mal préparés, ne pouvaient soutenir la concurrence avec les Etats-Unis ; depuis 1870 de grands progrès ont été réalisés : on a introduit des espèces nouvelles et de bonne qualité qui ont fort bien réussi, à tel point que l'exportation qui était de 22.000 tonnes en 1865 passe à 78.000 pour 1875 et aujourd'hui le Brésil occupe le sixième rang dans la production mondiale. Le coton est cultivé surtout dans les États de Maranhâo, Ceara, Rio Grande do Norte, Parahyba et Bahia. On est en droit de croire que ce produit augmentera sa production et deviendra un jour un concurrent sérieux du coton de l'Amérique du Nord.

Toujours comme culture industrielle le tabac. Il est originaire d'Amérique. En 1559 le Portugal ayant reçu des graines de tabac provenant du Brésil, quelques-unes de ces graines furent semées dans le jardin de Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, qui introduisit le tabac en France où on l'appela d'abord *Nicotiane* : le terme nicotine s'est conservé de nos jours. C'est vers le milieu du XVIe siècle que les colons Portugais commencèrent à cultiver le tabac dans les environs de Bahia, et ce tabac devint vite un article d'exportation. Maintenant le tabac est devenu cosmopolite, il pousse sous toutes les latitudes, mais pour être de qualité supérieure il a besoin d'une température moyenne de 25 degrés, précisément celle de la zone équatoriale que nous étudions. Il craint l'excès d'humidité et les chaleurs excessives ; aussi c'est à l'extrémité Nord du plateau Brésilien que nous voyons se développer les plantations : Tout d'abord dans l'État de Bahia, région par excellence du tabac qui y trouve les conditions de climat et de sol les plus favorables, puis dans les États de Maranâho, de Ceara, de Rio Grande do Norte, de Parahyba, de Pernambouc. Son exportation annuelle dépasse le chiffre de 30 millions de francs.

Venons maintenant à la zone tropicale proprement dite. Elle

comprend le Sud de l'État de Bahia, les états de Espiritu Santo, de Rio-Janeiro, de São Paulo, la partie orientale de Minas Geraes. Cette zone est subdivisée en deux parties bien distinctes par le régime des pluies ; à l'Est une région côtière aux fortes températures (moyenne 23°) mais atténuées par la persistance des brises marines. A Rio-Janeiro la plus forte température a été 37° 5, plus faible que la température maxima de Paris où le thermomètre a atteint 40°. Le minimum descend à 10°,2. D'ailleurs à l'époque des grandes chaleurs, des nuits fraîches reposent des journées chaudes. A l'Ouest, c'est le plateau protégé contre les pluies par la Serra côtière. L'humidité moins considérable s'y répartit sur une seule saison de l'année. La végétation s'interrompt pendant la saison sèche, c'est par excellence la région des Campos.

Nous sommes ici dans la région des terres rouges et par conséquent dans le pays par excellence producteur de café.

Le café est originaire de l'Ethiopie ; il passa de là en Arabie et commença à être connu des peuples Européens dans la seconde moitié du XVI[e] siècle. C'est seulement vers la fin du XVIII[e] siècle qu'il fut sérieusement implanté au Brésil. On le cultive surtout dans trois États de Rio-Janeiro, Minas Geraes, São Paulo : ce dernier dépassant de beaucoup les deux autres. Cela ne veut pas dire que d'autres États du Brésil ne produisent pas de café, mais cette culture n'y est alors qu'accessoire.

Le caféier est un bel arbuste dont la hauteur au Brésil varie entre 2[m]50 et 5 mètres selon la variété et les soins de culture. Le tronc est droit et lisse, les feuilles de couleur vert sombre et brillantes, les fleurs petites et blanches, le fruit rouge. Rien ne se perd dans le caféier. Son bois est un assez bon combustible et peut être employé dans l'ébénisterie : ses feuilles préparées en infusion donnent une boisson agréable : la pulpe fournit de l'alcool ; la peau et le résidu des fruits sont employés comme engrais. Au Brésil on fait du très bon café. « Dans la plus modeste chaumière, même chez le nègre le plus pauvre, on en trouve partout d'excellent. La manière dont on le prépare est bien simple : un cornet en laine est attaché autour d'un cercle de fer, lequel a un manche scellé dans le mur. Le café est grillé, pilé et jeté dans le cornet ; pardessus on verse aussitôt l'eau bouillante, puis avec une tasse qu'on place au-dessous on récolte ce qui s'égoutte (1) ».

---

(1) E. de Courcy. — Six semaines aux mines d'or du Brésil.

Au Brésil le café ne réussit bien qu'entre le 18ᵉ et le 25ᵉ parallèle. Sa zone de culture est comprise entre les altitudes de 500 et de 800 mètres, c'est à dire dans des limites qui correspondent à celles des climats tempérés, circonstance des plus favorables pour l'immigrant Européen.

Le nombre et l'étendue des plantations va sans cesse croissant au Brésil. Le seul État du São Paulo possède plus d'un milliard de plants de café. Il faut laisser entre chaque plant un intervalle de 3 ᵐ 50. Cela donne environ 1.000 pieds de caféier par hectare, tous disposés en alignement. Le principal soin consiste en sarclages réguliers pour arracher les mauvaises herbes. Il faut pour cela une main-d'œuvre assez abondante.

Trois systèmes sont suivis pour l'entretien d'une plantation : celui des salaires, celui du métayage, celui des contrats. Dans le premier système, le propriétaire s'occupe lui-même de la plantation avec des équipes payées à la journée. Dans le second un métayer est substitué au propriétaire et garde une partie de la récolte en paiement de son travail. Dans le système des contrats le propriétaire confie la plantation à un colon à qui le propriétaire fournit, outre des maisons d'habitation bien construites, des terres conquises sur la forêt pour leurs cultures personnelles et même des pâturages où ils peuvent élever quelques bestiaux. Le colon paie une redevance fixe, débattue à l'avance. C'est ce dernier système qui est le plus répandu.

La période de la plus grande activité dans les plantations de caféier est celle de la récolte : elle exige le concours de tout le personnel, hommes, femmes et enfants. Dans l'État de São Paulo un seul plant fournit jusqu'à 850 grammes de café par an. Cette quantité tombe à 350 grammes dans l'état de Rio Janeiro.

La production du café au Brésil est de beaucoup la plus importante du globe. En 1835 le Brésil ne donnait encore que 40 millions de kilogrammes, en 1877 350 millions, en 1886 400 millions, sur les 600 millions que produisait le monde entier ; c'est à dire les deux tiers de la production mondiale. Aujourd'hui cette production est dépassée et a atteint en 1907, 668 millions de kilogrammes ! Il est vrai qu'en cette même année la production mondiale est de 898 millions de kilogrammes, mais la production Brésilienne en marque toujours à elle seule plus des deux tiers.

Pour finir, passons à la zone tempérée. Elle est formée par le Sud de l'État de São Paulo, les Etats de Parana, de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul. La température moyenne de cette zone est toujours

inférieure à 20 degrés et le froid y est très supportable. Comme pour la région précédente, la région littorale est plus chaude et plus humide que la région des plateaux.

Ici nous avons deux productions caractéristiques, la forêt et le maté.

La forêt a ici un arbre très particulier, c'est l'*araucaria* ou pin de Parana. « Ces arbres conifères s'élèvent jusqu'à 36 mètres avec un diamètre de deux mètres. Leur bois rappelle en même temps le sapin d'Europe et le cèdre du Brésil : Quelquefois il est tout blanc, quelquefois jaunâtre, plus souvent blanc et rose. Il est de toute beauté pour la menuiserie. A la naissance des branches on rencontre des nœuds chargés de résine qu'on travaille au tour et dont on fait une infinité d'objets de fantaisie ; ces nœuds produisent un charbon fort estimé par les forgerons. Les fruits de l'araucaria sont comestibles, les immigrants s'en servent surtout pour engraisser leurs porcs. Avec l'araucaria l'immigrant peut bâtir sa maison depuis les fondations jusqu'aux combles, en faire le mobilier, avoir du bois et du charbon et encore la nourriture pour ses porcs (1) ». Cet arbre est surtout abondant dans l'État de Parana où il forme de majestueuses et immenses forêts. Les *peinheiraes* (forêts d'araucarias) y occupent une superficie évaluée à 100.000 kilomètres carrés.

Le maté est constitué par les feuilles d'un arbre qu'on appelle l'herva-maté en Brésil, le Yerba maté dans les pays de langue espagnole. C'est un arbuste de deux à trois mètres de haut qui pousse à des altitudes variant de 500 à 1.000 mètres. Infusées dans de l'eau chaude, les feuillles de cet arbre fournissent une boisson analogue au thé qu'il tend à remplacer avec avantage, car il en possède toutes les propriétés sans en avoir les inconvénients. L'exploitation des hervas est facile et demande peu de soins. On le trouve dans les États de Rio Grande do Sul, de Santa Catharina, de Parana, de Mato Grosso, de São Paulo. Le maté, encore peu connu en Europe, est en revanche très apprécié dans toute l'Amérique du Sud. La Brésil à lui seul en consomme 13 millions de kilogrammes par an, et pour 1907 en a exporté 57 millions de kilogrammes ; et cependant la production du maté au Brésil est encore loin de ce qu'elle pourrait être.

J'ai parlé jusqu'ici des cultures propres à chacune des trois zones, il me reste à en envisager quelques autres d'un caractère plus général.

---

(1) Santa Anna de Nery. — Le Brésil, page 225.

Longtemps le Brésil est resté à peu près exclusivement adonné aux cultures coloniales, ne consacrant aux cultures alimentaires qu'un espace restreint et même insuffisant à nourrir sa population. On commence à réagir contre cette fâcheuse habitude. Les céréales sont cultivées avec succès dans les provinces du Sud. Le blé se récolte dans le Rio Grandé do Sul, surtout dans les fermes des colons allemands ; mais le Brésil n'est pas moins obligé d'en importer encore de grandes quantités. On trouve dans la même région du seigle et de l'orge dont la production s'accroît de jour en jour. Le riz fut importé de bonne heure et reste une culture accessoire bien que la consommation en soit énorme et nécessite de grandes importations venant de l'Inde Anglaise. L'Etat de São Paulo est le principal producteur du riz, dans les parties basses qui avoisinent la côte. Le développement de cette culture est rapide et le Brésil est sur le point de subvenir à ses besoins et même de devenir exportateur. Cette culture se répand dans tous les États. Le maïs est une des cultures les plus répandues au Brésil dans les terres hautes de Santa Catharina, São Paulo, Minas Geraes, Espirito Santo, et même au Nord dans les États d'Alagoas et de Pernambouc. Néanmoins il faut encore importer du maïs, mais en quantité beaucoup moindre qu'autrefois.

Parmi les tubercules le manioc constitue une culture de la plus grande importance. Sa consommation est énorme car sa farine remplace le pain pour la majeure partie de la population. Il y a deux espèces de manioc : le manioc doux, immédiatement comestible, et le manioc amer qui est extrêmement vénéneux ; mais bien avant l'arrivée des Européens les indigènes avaient trouvé le moyen d'en faire un fort bon aliment grâce à une préparation spéciale. Les racines sont d'abord lavées, puis rapées avec de l'eau. La pulpe obtenue est placée dans des vases perforés et soumise à une forte pression. Une fois ce jus exprimé, on tamise la pâte que l'on met ensuite cuire au four en l'agitant constamment. Le manioc achève de perdre par la cuisson tous ses principes nuisibles et se trouve réduit en farine. La farine de manioc amer devient alors bien supérieure à celle du manioc doux. On la mange sous forme de bouillie ou en la mélangeant avec des haricots, de la viande, du poisson. Cette farine se nomme *Cassave*. C'est avec la fleur de cette farine qu'on prépare le tapioca. Le tapioca du Brésil a une grande réputation et il s'en fait une forte exportation. Le manioc est cultivé dans tout le Brésil depuis le littoral jusqu'à une altitude de 1.000 mètres. C'est une culture de grand rapport, surtout dans la région du littoral.

La maranta arundinacea donne ce qu'on appelle au Brésil l'*araruta*, ce que nous appelons l'arrow-root. Cette fécule sert à faire de magnifiques biscuits, gateaux et puddings. La plante croît spontanément au Brésil ; on peut la cultiver depuis le littoral jusqu'à une altitude de plusieurs centaines de mètres, mais elle prospère surtout dans les plaines et vallées voisines de la mer. La culture est facile et pourtant n'a encore pris que peu d'extension : C'est l'Etat de Espirito Santo qui cultive surtout la maranta.

La patate existait au Brésil lors de l'arrivée des Européens. Ce tubercule a un gout excellent qui rappelle celui de la châtaigne. La plus estimée est la patate violette. Elle pousse partout au Brésil et commence à être recherchée sur les marchés d'Europe et des Etats-Unis.

La pomme de terre paraît être originaire du Chili : Elle a été importée au Brésil où elle réussit très bien sur le flanc des montagnes et sur les plateaux de la chaîne de Mantiqueira et de la Serra de mar. Sa production augmente tandis que l'importation diminue rapidement.

L'igname est un tubercule originaire d'Asie : elle a été introduite au Brésil par les Portugais et bien qu'y réussissant partout, préfère les vallées humides de la zone tropicale. Chacun de ses tubercules peut atteindre le poids de 7 kilos et plus : Sa culture est facile et son rendement atteint 30.000 kilos à l'hectare. L'igname a la même valeur nutritive que la patate. Elle est aussi employée pour l'engraissement des porcs et ses feuilles constituent un bon fourrage.

Les légumes entrent pour une large part dans l'alimentation Brésilienne, surtout les fèves et les haricots. On cultive ces derniers dans tout le Brésil et cependant la production ne suffit pas encore à la consommation et il a fallu en importer plus de 7 millions de kilos en 1907. Le haricot réussit dans les terrains conquis sur la forêt, dont on a brûlé la végétation : les cendres y fournissent un très bon engrais. Les variétés obtenues sont multiples. On cultive encore au Brésil le pois, la lentille, mais dans de bien plus faibles proportions.

Le Brésil a une culture fruitière très développée. Ses différences de latitude font qu'il produit les fruits de tous les climats. Sans entrer dans une étude approfondie à ce sujet, nous pouvons adopter une classification en fruits des pays chauds et fruits des pays tempérés.

Parmi les premiers nous citerons l'ananas qui croît spontanément au Brésil, le mot est lui-même Brésilien. C'est surtout dans l'Etat de Rio Janeiro que se trouve cette culture. Vient ensuite le bananier,

originaire d'Asie mais acclimaté au Brésil vers le milieu du XVIe siècle. Il ne fructifie qu'une fois, entre neuf mois et un an, et meurt ensuite, mais la plante se reproduit par des drageons qu'émet la tige souterraine. Le bananier est cultivé dans tout le Brésil mais prospère surtout dans la zone littorale de São Paulo, de Parana, de Santa-Catharina. Il est appelé à un grand développement car l'usage des bananes va sans cesse croissant en Europe et aux Etats-Unis. Le goyavier est originaire du Brésil tropical mais est maintenant répandu dans tout le pays. Le goyave est un des meilleurs fruits du monde, rappelant l'odeur et le goût de la fraise. Le manguier, grand et bel arbre originaire d'Asie, est depuis longtemps acclimaté au Brésil : son fruit est la mangue et passe pour être délicieux. Il faut pourtant s'y accoutumer car sa chair présente une certaine odeur de térébenthine qu'une culture bien comprise arrive toutefois à faire disparaître à peu près. Les Etats de Pernambouc et de Bahia fournissent les meilleures mangues. Naturellement le citronnier et l'oranger se sont fort bien acclimatés au Brésil. Mais une place à part doit être réservée au cocotier. Toutes les parties de cet arbre superbe sont utilisables : son stipe fournit un excellent bois, ses feuilles des fibres textiles, avec les nervures des petioles on fabrique des brosses, en pratiquant des incisions aux spathes des fleurs on recueille le vin de palmier, enfin son fruit est un des plus précieux qui existent et fournit le coprâ si recherché dans le commerce. Le cocotier n'est pas indigène au Brésil, mais il y a été acclimaté depuis longtemps et y prospère admirablement. On évalue leur nombre à près de cent millions.

Les arbres à fruits de nos pays tempérés acclimatés au Brésil sont l'abricotier, le cerisier, le cognassier, le figuier, le grenadier, le mûrier, le pêcher, le poirier, le prunier. C'est dans la partie Sud du Brésil que s'est faite cette acclimatation.

Une acclimatation Brésilienne remarquable est celle de la vigne. On la trouve depuis l'Etat de Para et elle prospère sur les sertaos (hauteurs) qui bordent les rives du San Francisco, mais c'est surtout dans le Rio Grande do Sul que sa culture est pratiquée, principalement dans les colonies habitées par les Italiens. Cet état possède avec les alluvions du fond des vallées des terres formées de cailloux et de gros sable excellentes pour la vigne. On cite dans la colonie de Nova trento un pied de vigne de 17 ans qui a fourni en une année 1.500 kilos de raisin, soit une production de 792 litres de vin. Le Rio Grande do Sul multiplie ses plantations de vigne et devient le grand fournisseur de vin du

Brésil. Ses ventes de 288.000 litres en 1902 passent à 2.700.000 en 1906. Les Etats de Minas Geraes, de Parana et surtout de Santa Catharina produisent aussi des vins de bonne qualité. Cela suffit à expliquer la diminution de la vente de nos vins au Brésil. L'Etat de São Paulo s'occupe principalement de la production du raisin de table qui y est très beau et d'un goût excellent.

« L'élevage pourrait prendre au Brésil une grande extension dans les immenses espaces de l'intérieur, bien que le terrain ne soit pas aussi favorable que les plaines des Elanos ou des pampas. D'ailleurs le sol n'est pas encore méthodiquement aménagé et les distances trop grandes ne sauraient permettre l'exportation rémunératrice des produits tant que les voies de communication ne seront pas plus développées (1) ». En effet, « on ne saurait imaginer un commerce plus aléatoire et plus pénible que celui des bœufs dans l'intérieur du Brésil. Le propriétaire doit faire parcourir à son bétail des distances énormes, parfois de 1.000 kilomètres, en grande partie à travers des régions désertes. Il lui faut un nombreux personnel à cheval et quantité de mules chargées de provisions. Chaque troupeau comprend de 1.000 à 2.000 têtes et se subdivise en troupes peu éloignées les unes des autres. Les obstacles à la marche des bœufs sont de toute nature, terrains marécageux, forêts, rivières larges et profondes qu'il faut passer à la nage. Le troupeau arrive exténué, sensiblement diminué par des accidents de toute sorte (2) ». Le développement des communications que nous verrons plus tard tend à améliorer cette situation. Les chevaux sont peu nombreux et souvent remplacés par des mulets. Cependant, sous ce rapport, de grands progrès ont été réalisés dans les Etats de Rio Grande do Sul et de São Paulo : on y a introduit de nombreux étalons de race arabe, de race pur sang anglais et d'autres races perfectionnées : le résultat n'a pas tardé à se faire sentir et le ministère de la guerre vient de décider que la remonte de la cavalerie, au lieu de se faire par chevaux importés, se recruterait désormais dans le pays.

Il n'existe pas au Brésil de statistique générale au sujet des bêtes à cornes ; mais en prenant pour base la consommation de la viande de bœuf qui est très considérable dans le pays, on peut évaluer leur

(1) Marcel Dubois et Kergomard. — Géographie économique, page 815.

(2) Le Brésil. Ouvrage publié par le Service d'expansion économique du Brésil, t. II, page 177.

nombre à environ 30 millions. C'est surtout dans l'État de Rio Grande do Sul que se développe cet élevage entre les mains des colons allemands, et il s'y effectue avec autant de soin que dans la République Argentine ; mais ailleurs il est plus primitif. Déjà en 1897, 800.000 bœufs y avaient été abattus pour faire de la viande séchée expédiée dans le Nord du Brésil. Ce chiffre est aujourd'hui bien plus considérable. C'est dans les *charquedas* qui correspondent aux *saladeros* de l'Argentine que se préparent les conserves de bœuf, et le Rio Grande do Sul ne possède pas moins de 24 établissements de ce genre avec un personnel de plus de 3.500 personnes.

Les moutons, bien qu'ils puissent admirablement réussir, campos du centre et du Sud compris entre les altitudes de 800 à 1.200 mètres, ne sont pas encore développés comme on pourrait le croire. Deux États cependant ont fait de grands progrès à ce point de vue, ce sont toujours ceux du Rio Grande do Sul et de São-Paulo. De nouvelles espèces y ont été introduites et ont réussi, entre autres les mérinos Rambouillet. En revanche l'élevage de la chèvre est pratiqué depuis longtemps au Nord du Brésil, depuis l'Etat de Bahia jusqu'à celui de Piauhy : le seul Etat de Rio Grande do Norte possède 450.000 chèvres.

La chasse offre des ressources au Brésil. Sans doute les forêts sont assez pauvres en mammifères : le sol privé d'air et de lumière ne convient qu'aux types inférieurs. En revanche « les oiseaux animent ces solitudes : on en rencontre de toutes les tailles, depuis les oiseaux mouches jusqu'aux perroquets. Tous sont l'objet d'un trafic notable (1) ». Ce sont avec les perroquets, les aras, les perruches, les sabias qui se vendent fort cher, les canaris. En dehors de la forêt le gibier abonde dans tous les Etats, surtout dans les campos. Le jaguar, le tapir, la loutre fournissent des fourrures pour l'exportation. Comme espèces comestibles le lièvre abonde, puis le macuco, le jacu, les tourterelles, le cabiai, le tatou, le pécari et aussi une grande variété de singes. Parmi les reptiles il faut signaler le caïman dont la peau sert à la fabrication des malles, portefeuilles et même de bottes. Il existe en bandes très nombreuses dans la région Amazonienne.

La pêche est une industrie active tant sur les bords des fleuves que sur les côtes : le poisson entre pour une forte part dans l'alimentation générale, mais on le consomme surtout sous forme de conserves.

(1) Marcel Dubois et Kergomard. — Géographie économique, page 815.

« De l'ablette grosse comme le petit doigt au lamantin gros comme un bœuf, tous les poissons de l'Amérique du Sud semblent s'être donné rendez-vous dans l'Amazone. Se livrer à une énumération de tous les trésors aquatiques de la contrée serait chose fastidieuse. Il suffira de dire que les industriels de Mapa et de Para réalisent annuellement avec le pirarucu, le lamantin, la colla de machoirau des bénéfices énormes; qu'une bonne partie de la population de ces villes vit dans une large aisance grâce seulement à ses nasses et à ses filets (2) ». Le pirarucu mérite une mention spéciale. Ce poisson mesure ordinairement de 2 mètres à $2^{m}50$ de long et pèse de 50 à 80 kilos. Sa chair rosée et savoureuse est vendue sèche, salée ou fraîche. Il vit par bandes nombreuses dans la région Amazonienne : son prix sur les marchés est de 1 fr. 50 le kilo !

Les tortues sont activement pourchassées dans l'Amazone. « En décembre, toute la population est occupée à récolter les œufs de tortue et à en extraire l'huile qui est un grand article d'exportation. Il ne s'en expédie pas moins de huit à dix mille jarres contenant chacune une dizaine de litres, et l'on estime la totalité des œufs détruits chaque année au chiffre énorme de 48 millions. Chaque village a son champ d'action parfaitement délimité et ne peut empiéter sur celui du voisin. Les uns et les autres du reste sont propriétaires d'une section du fleuve suffisamment étendue, mesurant souvent 50 ou 60 lieues. Pour plus de sûreté, pendant toute la récolte, une chaloupe de la flotille de Manaos croise sur l'Amazone afin d'empêcher les conflits » (3).

On voit quelles inépuisables richesses agricoles peut fournir le Brésil et cependant longtemps il fut considéré comme un pays essentiellement minier. Il n'a plus cette réputation maintenant, ce qui ne veut pas dire que ses ressources à ce point de vue soient négligeables.

Produits minéraux.

Au point de vue minéral « on trouve de tout au Brésil, depuis l'or et le diamant jusqu'aux plus beaux cristaux de roche ; depuis le fer qui y forme des montagnes jusqu'aux plus rares métaux qui accompagnent les minerais d'or, d'argent, de plomb, de platine (1) ».

---

(1) Coudreau. — Les Français en Amazonie, page 70.

(2) Marcel Monnier. — Des Andes au Para, page 418.

(3) Santa Anna de Nery. — Le Brésil en 1889, page 9.

C'est dans l'Etat de Minas Geraes, qui doit à ce phénomène son nom de mines générales, que l'on rencontre en plus grande quantité les pierres précieuses, l'or, l'argent et la plupart des métaux usuels.

Au premier rang des pierres précieuses, il convient de placer le diamant.

« L'existence de diamants dans les terrains aurifères du Nord de la province de Minas Geraes a été reconnue avec certitude en 1729. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, cette province n'a jamais cessé de fournir chaque année des quantités notables de pierre précieuse. Cette production a diminué depuis 1870 par suite de la baisse considérable des prix due à la surproduction des mines du Cap. Ce n'est qu'à la qualité supérieure des brillants du Brésil, à leur éclat, à leur pureté, que leur valeur a pu se maintenir à un taux qui a sauvé d'une ruine complète les exploitations du pays. Les gisements les plus importants sont ceux de Cocaes à dix lieues au Nord de la ville d'Ouro-Preto, de Diamantina, le plus important de tous, qui comprend une bande de terrain de plus de 200 kilomètres de longueur sur quelques lieues de largeur (2) ». On a encore trouvé le diamant dans les dépôts d'alluvions quaternaires de Goyaz, de São-Paulo et surtout de Bahia. C'est dans cette zone que l'on trouve les diamants noirs appelés *carbonados* dont les applications sont si nombreuses dans l'industrie moderne et qui sont employés dans les perforateurs à diamants. Les diamants du Matto-Grosso sont ceux qui ont les plus belles formes.

En plus du diamant, le Brésil fournit nombre de gemmes : Les topazes dont les principaux gisements sont aux environs de Ouro-Preto, les grenats de couleur rouge plus ou moins vive qui se trouvent dans beaucoup de rivières ; ceux de Minas Geraes, Bahia, Espirito-Santo sont les plus estimés : Dans l'État d'Espirito Santo sont les rubis, dans l'État de Bahia les saphirs.

Il n'est guère de région Brésilienne où l'or n'ait été exploité ; mais mais c'est toujours Minas Geraes qui occupe la première place. Là se trouve la mine de Morro-Velho qui a eu une histoire mouvementée. L'exploitation fut commencée en 1834. En 1868 elle fut interrompue par un incendie. On était arrivé à la profondeur de 300 mètres. Malgré tout les travaux furent repris. On alla rejoindre le filon par un puits latéral à 100 mètres plus bas. En 1866 la mine était arrivée à 650 mètres

---

(2) Santa Anna de Nery. — Le Brésil en 1889, page 75.

quand l'étage supérieur s'effondra en brisant dans sa chute les boisements qui soutenaient les voûtes. Le mal fut encore réparé et aujourd'hui la profondeur de la mine est de 1.040 mètres. De 1835 à 1887 cette seule mine a fourni un chiffre rond de 50.000 kilogrammes d'or, soit 150 millions de francs. Il n'existe pas de statistique permettant d'évaluer avec précision la production de l'or au Brésil. On estime toutefois que, depuis le début de l'exploitation jusqu'à nos jours, il en a produit 700.000 kilogrammes, soit la valeur de 2 milliards.

Si maintenant nous passons aux métaux usuels, nous voyons tout d'abord le fer : Sous ce rapport peu de pays sont aussi riches que le Brésil, et le minerai est excellent, en tout point comparable à celui de la Suède. Fréquemment, surtout dans l'Etat de Minas Geraes, ces minerais ne forment pas des couches, mais de véritables montagnes, tel le pic d'Itabira do Campo. Ces gisements presqu'inépuisables se prolongent sur des centaines de kilomètres, et pourtant, jusque dans ces derniers temps ils sont restés presqu'inexploités et le Brésil tirait son fer de l'étranger. Depuis 1900 deux grandes usines se sont fondées dans l'État de Minas Geraes et certes, l'industrie du fer offre actuellement au Brésil un énorme champ d'exploitation.

L'extraction du cuivre est aussi de date récente ; les gisements les plus importants sont dans l'État de Bahia, Ceara, Marenhao et Rio Grande do Sul : c'est dans ce dernier état que se trouve l'exploitation la plus développée. En cet état l'exportation qui était de 316 tonnes en 1903 passe à 1.500 tonnes pour 1908.

Les minerais de plomb existent en divers États du Brésil, entre autres ceux de Minas Geraes, Rio Grande do Sul, Sâo-Paulo. Leur exploitation est commencée.

On a reconnu dans le Brésil des gisements de manganèse, de platine, de mercure, d'étain, de zinc : mais tout cela attend d'être mis en valeur. Cela serait d'autant plus aisé que le charbon ne manque pas.

La houille se rencontre en puissants gisements dans les États du Sud, surtout dans le Rio Grande do Sul et l'Etat de Santa-Catharina. On suppose que ces gisements s'étendent vers l'Ouest dans les Etats de Minas Geraes et de Matto Grosso. Un géologue, le docteur White, constate que ces bassins appartiennent tous à une même époque correspondant à la partie supérieure du carbonifère ou au commencement du permien. Ils sont analogues à ceux de la Nouvelle Galles du Sud en Australie, de Karkarbari dans l'Inde, de Kimberley dans l'Afrique du Sud. Cependant ce charbon n'est encore exploité que par deux Sociétés

allemandes et le Brésil demande encore à l'étranger une partie de la houille dont il a besoin ; mais ce fâcheux état de choses changera avec le développement immanquable de l'industrie. Déjà dans le Rio Grande do Sul la mine de San Jeromino produit 60 tonnes par jour et à Porto-Alegre, la capitale de l'État, la consommation de charbon *indigène* est de 2.500 tonnes par mois.

Le sel manque dans les provinces du Sud où l'on en fait pourtant une grande consommation dans les industries dérivées de l'élevage ; mais heureusement cette indigence est compensée par la richesse du Nord ! En raison de la grande étendue de ses côtes en zone torride, le Brésil peut devenir un des marchés du monde et devrait étendre sa production. C'est dans l'Etat du Rio Grande do Norte que l'exploitation des marais salants a pris le plus grand essor. La Compagnie Nationale des Salines de Mossoro-Assu a donné à cette industrie un grand développement, et elle peut se développer beaucoup dans l'Etat de Ceara et au cap Frio. Le sel gamma se trouve en Minas Geraes mais est à peine exploité.

Enfin on signale au Brésil de nombreuses sources thermales et minérales de toute espèce. Presque tous les Etats de l'Union possèdent des sources, les unes déjà analysées et étudiées au point de vue de leurs effets, les autres à peine connues par les informations des personnes qui en ont fait usage avec bon résultat. Certaines sont thermales, d'autres sont froides, les unes alcalines, les autres acidulées gazeuses, d'autres enfin sulfatées, sulfureuses, arsénicales, ferrugineuses. A ce point de vue le Brésil est aussi riche que la France et l'Allemagne.

Industrie.

La possession de tant de produits naturels a inspiré au Brésil le désir de les exploiter lui-même. Dès le XVIII[e] siècle la politique libérale de Pombal, produisit à ce point de vue d'heureux effets qui d'ailleurs furent arrêtés à la chute de ce ministre. Ils reprirent quand, en 1807, à la suite de l'invasion française le gouvernement Portugais émigra au Brésil, mais il subit une nouvelle éclipse quand la métropole redevint maîtresse de ses destinées. La crainte de la concurrence amena au Portugal une politique de protection à outrance qui compromit l'industrie naissante du Brésil et cela contribua pour une bonne part au mouvement d'émancipation qui aboutit en 1822 à la création d'un

empire Brésilien indépendant. Dès lors le pays devint maître de ses destinées et l'industrie put se développer sans entraves.

Le caractère de cette industrie fut d'abord essentiellement agricole. Certaines industries eurent cependant un caractère original comme la fabrication de fleurs artificielles à l'aide de plumes de perroquet ou d'autres oiseaux. La fabrication des chapeaux de paille prit aussi un grand développement. Six grandes fabriques se montèrent et prospérèrent : Pernambouc et Rio-Janeiro devinrent les centres de production. En 1895 on fabriquait au Brésil 14.000 chapeaux par jour (1). La tannerie, le travail du cuir prirent aussi du développement. La fabrication des meubles se développa également : on recevait le bois tout débité dans les scieries et la fabrication se fit à la main : le marché national offrit un écoulement facile à tous ces produits.

Vers 1860 la grande industrie fit son apparition. On fit venir des machines perfectionnées mues par la vapeur ou par la force hydraulique, conduites par des contremaîtres engagés en Europe : c'est alors que s'établit le tissage du coton. Depuis la proclamation de la République en 1889, le développement de l'industrie manufacturière prit encore un plus grand essor, de telle façon qu'à l'heure actuelle, pour ce qui concerne la consommation nationale au Brésil, l'industrie nationale fournit dans son ensemble trois fois plus que l'importation étrangère. Si nous considérons les Etats d'après le nombre des établissements, nous trouvons Minas Geraes avec 529, Sâo-Paulo avec 326, Rio Grande do Sul avec 314, Rio-Janeiro avec 297. Pernambouc en a 118, Sergipe 103, les autres moins de 100. On voit que le développement industriel se concentre dans le Sud. Cela se voit encore mieux si l'on envisage la valeur de la production pour laquelle Sâo-Paulo vient en tête, puis Rio Grande do Sul, puis Rio-Janeiro. Minas Geraes ne vient plus ici qu'au cinquième rang. En somme, le Brésil présente un total de plus de 3.000 établissements industriels représentant un capital de 850 millions de francs, avec un effectif de 150.000 ouvriers et une production dépassant un milliard de francs.

L'industrie textile est supérieure aux autres tant comme capital que comme valeur de production. Les fabriques de toile d'emballage sont nombreuses dans les Etats où la production agricole exige la rapidité

---

(1) Conférence de M. Wiener. — Bulletin de la Société de Géographie de Lille 1897, t. I, page 313.

de l'emballage comme il arrive au Maranhào avec le riz et le cacao, à Bahia avec le sucre, à Sâo-Paulo avec le café.

C'est du reste une remarque à faire qu'au Brésil l'industrie suit les besoins locaux et suit la production des matières premières.

C'est ainsi que l'industrie du coton s'est répandue dans tout le pays sauf dans les États de la zone nettement équatoriale où en revanche dominent les sucreries. La navigation si développée dans l'Amazone et ses affluents a comme corollaire la prédominance des fonderies sur métaux et l'extraction du caoutchouc a entraîné un grand développement des fabriques de boîtes en fer blanc. Dans l'Etat de Para et de Parana, si riches en forêts, dominent les scieries mécaniques et dans le Parana les fabriques d'allumettes à cause de la présence du sapin. Dans le Rio Grande do Sul, à Sâo-Paulo où l'élevage est considérable, on voit se développer les fabriques de conserves, les tanneries, les fabriques de chaussures, de savons, de bougies. Pour la même raison l'État de Santa-Catharina est le pays de production du saindoux.

En somme c'est là un développement normal, et l'on peut dire qu'un brillant avenir industriel est réservé au pays car il a de la houille et du fer en abondance.

Commerce.

La première condition à envisager est celle des voies de communication : la nature a richement doté le Brésil sous ce rapport.

Tout d'abord il y a la côte. « La mer est pour le Brésil une route d'importance capitale, puisqu'elle dessert sur une étendue de plus de 7.000 kilomètres les régions les plus peuplées et les plus riches du pays. Le cabotage est extrêmement actif et les steamers étrangers qui font incessamment le service de la Plata ou du détroit de Magellan et longent la côte Brésilienne facilitent encore les relations d'Etat à Etat (1) ».

Les grands ports du Brésil, d'ailleurs parfaitement outillés, d'accès facile et de grande profondeur, sont par ordre d'importance : Rio Janeiro, Santos dans l'état de Sâo-Paulo, Bahia, Recife ou Pernambouc, Belem ou Para. Mais il faut en outre faire état de San-Francisco dans le Santa-Catharina, de Rio-Grande dans le Rio Grande do Sul. Ce sont des ports qui se développent chaque jour.

---

(1) Marcel Dubois et Kergomard. — Géographie économique, page 819.

Le Brésil a une marine nationale à qui une loi de 1892 réserve le privilège exclusif du cabotage : cela était nécessaire à son existence car la navigation au long cours est forcément pour la plus grande part entre les mains des marines étrangères qui font de réels sacrifices pour se disputer le trafic. Voici ce qu'écrit à ce sujet le service d'expansion du Brésil : « Les compagnies de navigation étrangère améliorent considérablement leurs navires à destination du Brésil : entre autres la *Royal mail* dont les derniers vapeurs, l'*Amazon*, l'Araguaya, l'*Avon*, de 10.000 à 11.000 tonnes chacun, offrent aux passagers le plus grand confort. La compagnie allemande *Hambourg-America* et quelques compagnies italiennes ont fait de même, mais celle des *Messageries Maritimes* conserve encore ses anciens navires auxquels manquent les perfectionnements modernes réclamés par les grandes lignes très fréquentées ».

Le mouvement de la navigation maritime s'est accru en proportion du peuplement et du commerce. De 597.000 tonnes en 1841, il est passé à 33.419.000 en 1907 ; c'est à dire soixante fois plus.

Après la côte viennent les voies fluviales. La Chine seule peut entrer en comparaison avec le Brésil sur ce point. Ces fleuves se répartissent en trois grands bassins, celui de l'Amazone, celui des fleuves coulant vers l'Atlantique, celui des fleuves qui coulent vers le Sud.

Le bassin de l'Amazone est particulièrement fréquenté. Belem est la tête de ligne des services de navigation à vapeur dont les bateaux parcourent l'Amazone *jusqu'au delà des frontières du Brésil*, et sillonnent les principaux affluents et sous-affluents du grand fleuve. Manaos est le grand port d'escale de cette navigation. Ce n'était encore en 1840 qu'une bourgade avec 3 rues, celle du père, celle du fils, celle du Saint-Esprit. C'est aujourd'hui une grande ville moderne avec tramways et lumière électriques. On peut se faire une idée de l'importance de la navigation par ce fait que la seule compagnie *Amazon steam Navigation* n'assure pas moins de sept lignes : de Belem à Manaos, de Belem à Iquitos dans le Pérou, de Belem à Bayâo sur la rivière des Tocantins, de Belem à Mazago, de Belem à Ayutanahan sur le Purus, de Belem à Santo-Antonio sur la Madeira, de Manaos à Santa Izabel sur le Rio-Negro. Le port de Belem compte en outre un grand nombre de vapeurs appartenant à des maisons de commerce de cette place et qui font la navigation des grands affluents de l'Amazone et de leurs tributaires. Ils fréquentent également les ports de nombreuses îles qui parsèment l'Amazone.

Pour les fleuves du versant Atlantique, le plus important est le São-Francisco. Nous avons déjà dit que la navigation y est entravée par les rapides du cours inférieur. Il n'existe pas moins sur le bas fleuve un service de cinq vapeurs entre Penedo et Piranhos près de la cataracte Paulo Affonso. En amont de la cataracte, un service régulier est assuré entre Pirapora au centre du Minas Geraes et Joazeiro au Nord de l'État de Bahia. L'entreprise possède 12 vapeurs qui remorquent des chalands. En 1907 elle a transporté 4.500 passagers et 291.000 colis. Cette section du fleuve est parcourue en outre par des embarcations à voile dont le jaugeage varie entre 10 et 12 tonnes.

En ce qui concerne les fleuves coulant vers le Sud, c'est-à-dire tributaires de la Parana et du Paraguay, ils sont pour la plupart obstrués de rapides. Dans l'état actuel des choses, il n'y a que des tronçons de navigation : mais bientôt cela va changer. La Compagnie du lloyd Brésilien va établir la ligne du haut Parana et de l'Uruguay. La première partira de Corrientes au confluent du Paraguay et de la Parana jusqu'au confluent de cette rivière avec un Rio São-Francisco qui se trouve au Sud de l'état de Parana, sur la rive gauche du fleuve. La seconde partira de Montevideo dans l'Uruguay pour s'arrêter au port de Salto au Nord de l'État Rio-Grande-do-Sul.

On peut ajouter que la ligne de partage des eaux entre le bassin des fleuves du Sud et celui de l'Amazone est si étroite qu'il suffirait d'ouvrir un canal de 6 kilomètres entre le fleuve Aguapehy, sous-affluent du Paraguay et le fleuve Alegre sous-affluent de la Madeira pour établir une communication fluviale ininterrompue entre le Rio de la Plata et l'Amazone. Les communications de l'État de Matto-Grosso avec le bassin de l'Amazone deviendraient ainsi plus faciles et surtout se feraient sans quitter le territoire Brésilien, tandis que maintenant il faut partir de Montevideo, puis remonter le Parana et le Paraguay. Le gouvernement du Brésil songe à la création de ce canal.

Les chemins de fer ont pour objectif de réunir ces bassins fluviaux entre eux et avec la côte. Les travaux sont activement poussés de ce côté. La longueur exploitée en 1895 était de 12.900 kilomètres. Elle passe à 18.700 kilomètres en l'année 1908 et d'autres sont encore en voie de construction. On estime qu'en 1915 le Brésil possédera 25.000 kilomètres de chemins de fer. « L'effort que ce travail représente ne peut se comprendre que si l'on a l'occasion de voyager dans ces chemins de fer. Il est difficile de se former une idée même approximative de ces courbes, de ces lignes, accrochées au flanc des montagnes

et comme suspendues dans le vide, en un mot de ce corps à corps de l'homme avec la nature (1) ».

Ces lignes jusqu'ici sont plutôt d'intérêt local, telle celle qui relie Bahia à Joazeiro sur le São-Francisco et celle de Rio-Janeiro à Pirapora sur le même fleuve, mais on a vu que le São-Francisco a une voie de navigation précisément de Pirapora à Joazeiro. Naturellement Rio est le centre d'où partent le plus grand nombre de lignes vers l'intérieur. Toutes sont très pittoresques, surtout celle de Pirapora qui passe par Ouro-Preto et par la capitale du Minas Geraes, Bello-horizonte « en se glissant comme une couleuvre par le lit encaissé de la rivière Funil. Ce cours d'eau se retrécit tellement et décrit tant de contours que la voie doit le traverser et le retraverser jusqu'à treize fois sur un trajet très court. Il semble que la rivière soit une large blessure et le train une longue aiguille qui fait des points de suture (2) ». De Santos par São-Paulo se détache une ligne qui rejoint le Parana ; de Rio-Grande une autre qui arrive à l'Uruguay. Le gouvernement se préoccupe de joindre entre eux ces divers tronçons par une ligne courant parallèlement à la côte partant de S. Luiz dans l'État de Maranhao pour aboutir à Rio-Janeiro. De plus il veut prolonger la ligne de São-Paulo jusqu'à Corumba sur le Paraguay.

L'unité de monnaie est le milréis (1$000) papier ; au change officiel, fixé à 15 pence par 1000 rs par la « Caixa de Conversão », la valeur de diverses monnaies est la suivante :

La Livre Sterling	=	16$000 rs
Le Mark	=	785 rs
Le Dollar	=	3$295 rs
Le Franc	=	636 rs
La Couronne	=	666 rs
Le Rouble	=	1$685 rs

Le *système métrique décimal* est officiellement adopté.

Le commerce général du Brésil est de 2 milliards 970 millions de francs, les exportations figurant pour 1.700.000.

(1) Le Brésil, par Manuel Bernadez, page 79.

(2) Le Brésil, par Manuel Bernadez, page 86.

Exportations par genre de marchandises.

Animaux et leurs produits	82.000.000
Minéraux et leurs produits	38.000.000
Végétaux et leurs produits (café, caoutchouc, sucre, coton, maté, cacao)	1.580.000.000
Total	1.700.000.000

Le café tient la plus grande place dans ces exportations et figure à lui seul pour 897 millions de francs en 1907. Le caoutchouc vient après le café avec 348 millions de francs. A eux deux ils forment les trois quarts de l'exportation Brésilienne. Les autres produits du sol, bien que moins importants, commencent à trouver des débouchés ; tels sont le maté dont il a été exporté pour 47 millions de francs en 1907, le coton dont l'exportation a atteint 45 millions de francs, le tabac avec 33 millions, le cacao 51 millions, le sucre 14 millions. Les cuirs ont fourni le chiffre de 46 millions.

A l'importation le Brésil reçoit surtout des tissus et des produits manufacturés.

Les Etats-Unis et l'Angleterre sont les principaux clients du commerce Brésilien ; mais tandis que la seconde importe au Brésil beaucoup plus des produits sortis de ses manufactures qu'elle n'exporte de produits coloniaux, les premiers au contraire, grands consommateurs de café et de sucre achètent plus qu'ils ne vendent. La France qui jadis occupait le troisième rang s'est laissée devancer par l'Allemagne. Elle figure pour 267 millions et encore c'est un progrès, car en 1895 notre chiffre d'affaires n'était que de 138 millions. Toutefois notre importation n'est encore que de 150 millions, et un de nos meilleurs articles, celui des vins, est en voie de décroissance pour des raisons déjà indiquées. Il est certain que notre commerce ne tient pas au Brésil la place à laquelle il pourrait prétendre.

GÉOGRAPHIE HUMAINE.

Il faut remarquer d'abord qu'au Brésil la diversité des climats rend très facile l'acclimatation des colons.

De plus, c'est une légende à détruire que la prétendue insalubrité du climat Brésilien.

On parle beaucoup du dangereux climat de l'Amazone ; mais il n'y a pas de maladies propres à l'Amazone en vertu de ce précepte scientifique, aujourd'hui admis, qu'*il n'y a pas de maladies de climat*. Celles qu'on rencontre en certaines régions y ont été importées. On peut les éviter toutes avec de l'hygiène et c'est sur cette règle que le gouvernement Brésilien a fondé sa politique sanitaire, une des meilleures et des plus efficaces qui existent.

Pour en revenir au grand fleuve Brésilien, un Anglais, Herbert Smith, écrit : « j'ai parcouru l'Amazone pendant quatre années et je n'y ai pas eu la moindre fièvre. Il m'a suffi de trois jours passés à Ohio, aux Etats-Unis, pour l'attraper. »

Sur le littoral, il fallait naguère encore redouter cette terrible épidémie qui s'appelle la fièvre jaune. Mais on sait pertinemment qu'elle fut importée en 1849 à Rio-Janeiro par un navire venu de la Nouvelle-Orléans. Bientôt le fléau s'étendit et passa à l'état endémique. Aujourd'hui il a pour ainsi dire disparu : « La science médicale, en grand honneur au Brésil, ne peut apporter un témoignage plus considérable de sa valeur que l'extinction presque absolue de cette épouvantable maladie : l'année dernière (1907) le nombre de cas à Rio-Janeiro fut de 43 pour une population de près de 900.000 âmes. A Santos, son pire refuge, la fièvre jaune a disparu depuis des années (1) ».

Le docteur Afranio Peixoto, professeur à la faculté de médecine de Rio-Janeiro, dans son traité *du climat et des maladies au Brésil*, constate qu'aucune maladie ne lui appartient en propre ; deux cependant méritent une attention spéciale, la malaria connue dès le début des temps coloniaux et le Beriberi observé au XIX[e] siècle.

Mais la malaria est graduellement vaincue à mesure que les progrès du peuplement permettent l'adoption des procédés faciles d'assainissement. Dans son livre sur le Brésil, un Argentin, M. Manuel Bernardez, parlant de la construction des chemins de fer, écrit : « Il se présentait un obstacle sérieux : la malaria faisait des ravages parmi les travailleurs. Aussitôt l'organisation sanitaire que le Brésil possède mit en jeu toutes ses ressources. Elle envoya des brigades combattre le fléau, et, la protection des ouvriers une fois assurée, la zone dange-

(1) Rapport de M. Oliveira Lima, Ministre du Brésil en Belgique, au congrès des Américanistes à Vienne, en 1908.

reuse put être dépassée. On la laissait assainie de telle manière que la vie y est désormais possible aux travailleurs et aux colons (1) ».

Quant au Beriberi, on constata il y a quelques années en divers points du Brésil des invasions alarmantes de cette maladie, mais les cas en sont aujourd'hui très réduits.

En somme, exception faite pour Manaos quant à la malaria et pour São-Luiz dans l'Etat de Maranhão quant au Beriberi, les coefficients de ces deux endémies sont très bénins.

Et le docteur Peixoto conclut en disant : « le Brésil a une pathologie égale à celle de l'Europe, avec quelques avantages en plusieurs points particuliers. Notre hygiène réalise avec facilité les plus notables acquisitions de la science contemporaine. Tous les jours la morbidité et la mortalité reculent devant l'assainissement des habitations et des voies publiques, de façon que nos coefficients mortuaires peuvent être cités entre les meilleurs du monde ».

Au recensement de 1906 la ville de Rio Janeiro renfermait 178 centenaires !

Voyons maintenant comment la population s'est développée dans ce milieu.

La population indigène était formée des Indiens. De nombreux Portugais vinrent s'établir dans le pays. Il faut y joindre les esclaves nègres importés de la côte d'Afrique. Un Brésilien a pu écrire : « nous possédons des travailleurs émérites, produit de la fusion des trois races qui ont formé notre nationalité, hommes exceptionnellement résistants, infatigables dans la lutte contre la nature vierge et qui réussissent à la dompter ».

Cela n'est pas rigoureusement exact, car au Brésil, comme dans les autres États de l'Amérique, le nègre « vécut toujours en marge de la Société qui méprisait l'esclave et considérait le mélange comme un stigmate (2) ». Par contre nombreux furent les croisements avec la race indienne.

Jean de Lévy, voyageur français du XVIe siècle, dit des indigènes du Brésil qu'ils sont « plus forts, plus robustes et replets, plus dispos et moins sujets à maladie que les Européens » et que les boiteux et les

---

(1) Le Brésil, page 82.

(2) Bernardez. — Le Brésil, page 152. — L'esclavage n'a été supprimé au Brésil qu'en 1888.

contrefaits étaient rares chez eux ; il ajoute que plusieurs parvenaient jusqu'à l'âge de 100 et de 120 ans. L'Indien était actif et fier, brave et musclé, les Européens n'avaient qu'à gagner au croisement d'où naquirent les *métis* qui eurent un rôle si brillant dans la conquête des plateaux Brésiliens.

La population augmenta au Brésil ; en 1880 elle comptait un peu plus de 10 millions d'habitants dont 1 million et demi d'esclaves. Ce n'était pas suffisant pour une pareille étendue de pays. Le grand courant d'immigration ne s'était pas encore produit. Un français, M. Coudreau a écrit : « que les Brésiliens s'adjoignent des frères d'Europe pour utiliser leurs incalculables richesses, et bientôt le grand empire Lusitanien deviendra une des nations les plus prospères du globe » (1). Cet appel devait être entendu.

Dès que l'empire Lusitanien fut devenu république, le gouvernement fédéral accorda aux immigrants des avantages dont voici le résumé :

Le gouvernement accorde un voyage de troisième classe du port d'embarquement jusqu'à Rio de Janeiro, ou à n'importe quel port brésilien, et de là jusqu'à la localité où l'émigrant devra s'établir.

Dans les ports nationaux, les émigrants seront reçus par les agents du gouvernement.

Les émigrants seront logés et nourris par le gouvernement qui leur fournira le médecin et les médicaments du jour de l'arrivée jusqu'au moment du départ pour la localité que l'émigrant aura choisie.

Les bagages des émigrants et leurs outils ne paieront pas de droits de douane.

L'émigrant a pleine liberté de choisir la localité dans laquelle il désire s'installer.

Dans les colonies créées par le gouvernement fédéral, les émigrants recevront *gratuitement* les outils et les semences.

Le gouvernement aidera les émigrants et leurs familles pendant six mois, en ce qui touche la mise en rapport du lot de terrain qu'il aura acheté.

L'émigrant qui arrivera avec sa famille pourra acheter à terme un lot rural de terrain. Le délai de paiement sera toujours supérieur à cinq ans.

Chaque lot aura une maison bâtie par le gouvernement ou par l'émigrant lui-même, s'il le désire.

---

(1) Condreau. — Les français en Amazonie, page 72.

Dans le premier cas, le prix de la maison sera calculé sur le prix de la dette que l'émigrant aura contractée auprès du gouvernement.

Le lot rural aura, en général, une superficie de 25 hectares ou de 50 hectares, selon sa situation.

Tout émigrant recevra un cahier, sur lequel sera noté le prix de son lot, de sa maison et de toutes les dettes qu'il aura contractées envers le gouvernement.

Si l'émigrant veut payer à l'avance, il aura droit à une réduction, fixée à raison de 12 % par an sur les sommes qu'il devra payer.

L'émigrant pourra aussi payer à vue le prix de son lot et recevra un titre définitif de propriété. Dans les colonies, le gouvernement maintiendra des écoles gratuites d'enseignement primaire pour les fils des émigrants.

A ces avantages il faut ajouter que l'étranger qui se fait naturaliser peut occuper toutes charges publiques, excepté celles de président et de vice-président de la République et président des États ; cependant quelques Etats n'ont même pas cette restriction.

Les résultats de ces mesures ne se sont pas fait attendre. En 1881, le chiffre des immigrants était un peu supérieur à 11.000 : Il est de 132.000 en 1890 : le maximum est atteint en 1891 avec le chiffre de 216.659 immigrants ; à partir de 1892 le chiffre annuel des immigrants oscille autour de 150.000, mais à partir de 1899 il fléchit, tombe à 70.000 et même à 67.000 pour l'année 1907, ce qui est d'ailleurs encore un beau chiffre. En 1908 il s'est même relevé à 95.695. Le total des immigrants fixés définitivement au Brésil atteint le chiffre de 2.500 000. Il faut remarquer que la presque totalité de ces nouveaux venus se fixent dans la région du Sud sur une surface qui ne représente même pas la cinquième partie du Brésil. C'est surtout sur l'État de São-Paulo que se dirige l'émigration, puis, par ordre décroissant, sur ceux de Santa-Catharina, de Rio Grande do Sul et de Parana.

C'est l'Italie qui fournit le plus grand nombre d'immigrants. Le Portugal vient immédiatement après. De 1885 à 1905 on compte 1.013.000 Italiens contre 472.500 Portugais, c'est à dire plus du double d'Italiens. Le gouvernement italien a pris des mesures pour enrayer ce courant d'émigration : De 104.000 en 1897 le chiffre tombe à 18.000 pour 1907.

L'Italien fournit un précieux appoint au Brésil « Résolu, tenace, frugal, ne reculant devant aucune fatigue, il s'ouvre passage à la force du poignet dans toutes les sphères d'action. A São-Paulo, il a presque

accaparé le commerce, depuis les salons de coiffure jusqu'aux maisons d'exportation. Il est le conquérant des terres vierges, où on le voit passer graduellement de journalier à propriétaire. Avec un fusil derrière sa porte, il jette à bas les arbres de la forêt, plante du maïs, engraisse des porcs, élève du bétail... et gagne de l'argent. C'est ainsi qu'il arrive à être le second propriétaire dans l'Etat, tout de suite après le Brésilien et avant le Portugais (1) ».

Après le Portugal, c'est l'Espagne qui fournit le plus d'immigrants : les Espagnols arrivent au chiffre de 210.000. Les Allemands se sont jetés sur le Rio Grande do Sul. A l'heure actuelle ils y sont au nombre de 93.000. Ils se livrent surtout à l'élevage du bétail, et bien plus que leurs congénères des Etats-Unis, ils gardent le souvenir de leur origine et de la mère-patrie. Au mois d'août dernier, un journal local, écrit en Allemand, déclarait que le Rio Grande do Sul devait se plier aux usages allemands, au genre de vie, à la nourriture, à la culture de l'Allemagne. C'est l'ambition d'une prise de possession morale dont le gouvernement Brésilien fera bien de se méfier.

Au milieu de cet afflux de population la France est représentée par un chiffre hien modeste : 19.000 émigrants !

Le Brésil s'est singulièrement transformé dans ces dernières années. Ses fermes ou fazendas ont souvent un aspect luxueux : Ses villes n'ont rien à envier à celles de l'Europe.

Rio-Janeiro est devenue l'une des plus belles capitales du monde. Cela fut l'œuvre du gouvernement et de la municipalité. Il fallut démolir en partie l'ancienne ville sordide et malsaine. A elle seule la construction de l'*avenida central* exigea le percement d'une trouée de 2.000 mètres de longueur à travers le cœur du vieux Rio. Et maintenant la ville peut montrer aux étrangers, là où il n'y avait qu'un dédale de rues tortueuses et de sordides masures une avenue superbe, luxueusement bâtie. L'œuvre de Frontin fut complétée par celle du préfet, le docteur Passos. « Il ordonna la démolition de plus de 1.300 maisons, faisant disparaître des rues, des quartiers entiers, et à travers la ville éventrée il traça trois avenues et de nombreuses rues nouvelles : mais surtout il fit construire la célèbre *avenue Beïra-Mar* qui, s'amorçant à l'avenida central suit tout le contour de la baie jusqu'au fond de Bota Fogo. Cette avenue a une extension de 5.200 mètres sur une largeur de voie carrossable de 38 mètres avec en

(1) Bernardez. — Le Brésil, page 186.

plus de larges allées latérales pour piétons et cavaliers. Ces gigantesques travaux ont marché de pair avec d'autres transformations et améliorations : construction d'un système complet de canalisation souterraine pour les égouts, pavage des rues, édification de monuments publics, de théâtres, de palais. La ville fut parsemée de jardins publics, de places ombragées. Sur divers points furent construits des marchés couverts (1) ».

São-Paulo se développe d'une façon aussi remarquable avec ses belles villas de l'avenue Paulista, sa rue si vivante du 15 novembre « flanquée de belles maisons neuves et animée du mouvement fébril qu'on remarque sur les voies populeuses ». C'est du plateau de Santa Cecilia que la ville se présente dans son ampleur « avec ses trente parcs, ses vingt places, ses quarante et une avenues, ses neuf cents rues, le tout accentué par les tours, coupoles, minarets et flèches de ses palais et de ses églises (2) ».

M. Georlette disait récemment à Genève : « Le Brésil aspire à devenir une puissante nation mondiale et à devenir ce que sont aujourd'hui les Etats-Unis de l'Amérique du Nord ». Un Français est encore plus optimiste et dit : « J'ai toujours pensé que l'avenir réserve au Brésil des destinées plus magnifiques encore que celles des Etats-Unis (3) ». Et la chose est en réalité possible. Au début du XIX[e] siècle la grande république Nord Américaine était encore peu de chose. Dans les Etats du Nord et du centre vivaient les farmers qui cultivaient eux-mêmes leurs terres : beaucoup vivaient dans des cabanes de bois sans fenêtres et sans vitres. La plus grande ville était Philadelphie qui ne comptait pas 30.000 âmes : même entre les grandes villes il n'y avait que peu de chemins et encore mauvais : il fallait franchir des rivières à gué, il n'y avait pas d'auberges. Dans l'intérieur, des tribus de peaux rouges razziaient convois et villages. Bien plus brillante est la situation du Brésil : Il abonde en ressources les plus variées et la nature n'attend que des hommes de bonne volonté. Les voici qui arrivent et il n'y a qu'un souhait que nous puissions former, c'est que ce magnifique pays reste un champ d'action plus spécialement ouvert à la race latine. Les Brésiliens doivent se préserver de l'infiltration germanique.

A. Merchier.

(1) Mémoire présenté au Congrès international de Géographie de Genève (1908), par M. Georlette, vice-consul délégué du gouvernement Brésilien.

(2) Bernardez. — Le Brésil, puge 168.

(3) Coudreau. — Les Français en Amazonie, page 72.

LES PHILIPPINES

Les îles Philippines ont une superficie de 292.611 kilomètres carrés habités par près de huit millions d'habitants.

Ces îles, d'origine volcanique et généralement montagneuses, sont couvertes de forêts vierges sur près de la moitié de leur étendue. Mais, comme les forêts se trouvent surtout sur les montagnes, les terrains bas et les vallées favorables à la culture se rencontrent encore en assez grand nombre.

L'étendue des terres possédées par les fermiers ou hacenderos est d'environ 3.000.000 d'hectares (soit à peu près 9 % du total de la superficie), mais ils n'en cultivent guère plus de 1.500.000 hectares en riz ; 220.339 en abaca ; 150.975 en cocotiers ; 60.031 en cannes à sucre ; 3.561 en cacao ; 32.084 en tabac ; 1.011 en café, et quelques 1.000 ou 2.000 en blé, fruits, légumes, etc.

Riz. — Le riz est le produit le plus important des îles Philippines. C'est la principale denrée de l'indigène. Toute la production est consommée dans les îles. Depuis de longues années, il a même été nécessaire de faire appel aux marchés étrangers, la production locale étant insuffisante.

En onze ans, de 1898 à 1909, les importations de riz ont été de 2.006.331 tonnes métriques valant 334.552.321 fr. Les chiffres les plus élevés ont été atteints en 1902, 1903 et 1904. Depuis lors, ces importations ont eu une tendance à diminuer tout en étant cependant encore très élevées ; elles ont légèrement remonté cette année. C'est ainsi qu'en 1908, 174.587 tonnes métriques valant 5.552.571 dollars (28.873.369 fr.) et qu'en 1909, 184.222 tonnes métriques d'une valeur de 4.794.009 dollars (24.928.846 fr.) ont été importées aux Philippines.

Il est difficile d'estimer la valeur de la récolte locale, mais si on prend pour base celle des importations de riz, elle doit être de 152.000.000 de francs environ.

L'absence de tout système d'irrigation est un sérieux obstacle à la culture de ce produit. Aussi, depuis quelques années, les autorités américaines ont-elles mis à l'étude un plan général d'irrigation. Les travaux sont déjà commencés dans plusieurs provinces. La complète exécution de ce projet demandera 15 à 20 ans.

Chanvre. — Le chanvre de Manille ou abaca, connu dans le monde entier comme étant la meilleure fibre à cordage, est un produit exclusivement philippin.

Ce chanvre désigné sous le nom d'abaca est le principal produit d'exportation : une assez grande quantité est consommée sur place, mais il est impossible de savoir l'importance de cette consommation locale : seules sont connues les quantités exportées.

Le prix de cette fibre a notablement augmenté depuis l'occupation américaine, son usage étant beaucoup répandu ; mais cette élévation de prix fit éprouver le besoin de lui substituer un produit meilleur marché, le *sisal*, cultivé avec ardeur dans la province mexicaine de Yucatan.

Sucre. — Pendant longtemps le sucre fut aux Philippines le principal article d'exportation, mais la situation a bien changé. La cause principale de cette diminution est que les raffineurs demandaient du sucre de canne brut de qualité supérieure, ce qui tendait à déprécier les prix des qualités inférieures. L'admission en franchise aux Etats-Unis de 300.000 tonnes par an stimulera sans doute l'industrie.

Copra. — Le Copra qui est la chair de la noix de coco desséchée et est employée surtout à la fabrication des beurres industriels (végétaline, cocoaline, etc., prend depuis l'année dernière la deuxième place à l'exportation. Les marchés étrangers, la France en particulier, ont augmenté considérablement leurs demandes et les Philippines en ont profité dans une large mesure. La culture du cocotier est facile et des plus rémunératrice, le seul inconvénient est la nécessité d'attendre sept ans avant que les arbres ne commencent à rapporter. Les plantations de cocotiers augmentent rapidement aux îles Philippines, la hausse continue étant un encouragement à cette culture. Cours actuel : 5 dollars par picul.

Tabac. — Le tabac des Philippines jouit d'une grande renommée en Extrême-Orient. C'est un des principaux produits de ces îles, cependant il ne vient qu'en quatrième ligne après l'abaca, le copra et le sucre.

La meilleure qualité provient de la province de la Isabella et de la vallée de Cayagan au nord de l'île de Luçon.

Presque toutes les grandes fabriques de cigares ont des haciendas dans cette région.

On compte à Manille 50 fabriques de cigares et 50 fabriques de cigarettes ; parmi les premières il n'y en a guère que 7 ou 8 de vraiment importantes.

La moyenne de la production annuelle est de 200 à 210 millions de cigares dont 90 millions environ sont consommés sur place. Cette production tend à s'élever depuis le passage du nouveau tarif douanier autorisant l'entrée en franchise aux Etats-Unis de 150.000.000 cigares par an. Ce chiffre sera difficilement atteint. Dans les premiers mois qui suivirent l'application du nouveau tarif, plusieurs commerçants et sociétés des Etats-Unis passèrent des

contrats importants avec les grosses fabriques de Manille qui toutes se virent obligées d'augmenter leur production et leur personnel, puis brusquement les importateurs américains rompirent les contrats, arguant que le consommateur américain ne goûtait pas le cigare de Manille, ce qui est possible, mais il est bon également de faire remarquer que plusieurs fabricants peu scrupuleux avaient envoyé sur le marché américain des cigares d'une qualité plus qu'inférieure. Quoiqu'il en soit, les envois sur l'Amérique ont notablement diminué, et il semble douteux que le cigare de Manille jouisse jamais dans la métropole d'une faveur égale aux cigares de Cuba.

L'absence des droits d'entrée en favorisera certainement l'importation, mais le chiffre prévu ne sera probablement pas atteint avant de longues années, s'il l'est jamais.

Le tabac en feuille qui, l'année dernière, quelque temps après la promulgation du nouveau tarif, avait atteint le prix fabuleux de 72 dollars (le peso vaut exactement 1/2 dollar-or) le quintal espagnol (46 kilog.) pour la première qualité (tabac de Cagayan) est redescendu actuellement à 35 dollars.

IMPORTATION.

La valeur totale des importations en 1909 a été de 31.084.419 dollars (161.638.978 fr.). La France entre dans ces chiffres pour 1.055.225 dollars (5.487.170 fr.) et l'Indo-Chine pour 4.709.646 dollars (24.490.159 fr.).

Il y a 10 ans, en 1899, nos importations n'atteignaient pas 300.000 dollars, celles d'Indo-Chine étaient déjà de 1.617.785 dollars, les gros achats de riz à l'extérieur ayant commencé à la suite des ravages causés par la guerre et l'insurrection.

L'année 1909 a été marquée par la mise en vigueur du nouveau tarif douanier — Bill Payne — signé le 5 août par le président et dont les clauses relatives aux échanges entre les Etats-Unis et les Philippines ont été immédiatement applicables. Ce tarif accorde le libre-échange entre les îles Philippines et l'Amérique. Toutefois l'entrée libre des produits philippins en Amérique est limitée pour certains articles aux quantités ci-après : sucre, 300.000 tonnes ; cigares, 150.000.000 unités ; tabac brut, 1.300.000 livres.

Les dispositions du tarif visant spécialement les échanges entre les Philippines et les pays étrangers ne furent appliquées que 60 jours après la promulgation de la loi, c'est-à-dire le 5 octobre.

Ce nouveau tarif est surtout *ad valorem* et, quoiqu'en général il soit moins avantageux que le tarif de 1905, il ne semble pas que les échanges entre les Philippines et les pays étrangers en aient été autrement affectés, au contraire.

En ce qui concerne la France, plus particulièrement nos importations aux Philippines sont passées de 800.511 dollars (4.162.657 fr.) en 1908 à

1.055.255 dollars (5.487.657 francs) en 1909, soit une augmentation de 254.714 dollars (1.324.513 fr.). Ces augmentations portent surtout sur les automobiles, spécialités pharmaceutiques, bijouterie, horlogerie, fers et aciers, papiers, parfumerie, instruments de musique, vins et liqueurs.

L'importation des produits de notre empire indo-chinois aux îles Philippines au contraire a subi une diminution de 831.897 dollars (4.325.864 fr.) ; 1908 : 5.541.543 dollars (28.816.023 fr.) ; 1909 : 4.709.646 dollars (24.490.159 fr.). De ces chiffres on ne doit pas conclure à un ralentissement des échanges avec l'Indo-Chine : au contraire, les Philippines sont toujours un excellent client de notre colonie, mais en 1909 les cours du riz ont été moins élevés que précédemment ; la diminution n'existe que sur la valeur, et non sur la quantité des produits.

1° Matières premières.

Ce sont des **bois**, malgré la présence des forêts : l'Australie fournit des traverses pour voies ferrées ; les boîtes de cigares sont importées d'Allemagne et de Hollande, les meubles viennent surtout d'Autriche, des Etats-Unis, d'Allemagne, de France, de Chine et du Japon.

Charbon. — 220.500 tonnes de provenance Australienne et Japonaise.

Coton. — Il vient exclusivement d'Amérique.

Fourrage et foin. — 2.260 tonnes de foin proviennent d'Amérique, 4.700 tonnes de fourrage sont importées d'Australie.

Métaux. — Principaux fournisseurs, l'Amérique et l'Allemagne.

2° Produits alimentaires.

Animaux vivants. — Le bétail de boucherie est surtout fourni par la Chine, 20.500 bêtes et par l'Indo-Chine 17.800. Il est à craindre que le drainage dont le Cambodge est l'objet n'amène le gouvernement à des mesures prohibitives relativement à la sortie du bétail. Tout le bétail Indo-Chinois provient en effet de cette province.

Poissons. — C'est l'Espagne qui a gardé presque le monopole de cette fourniture.

Légumes. — Les conserves de légumes sont toujours l'objet d'une demande assez grande dans les pays tropicaux. Malheureusement ce ne sont pas nos marques qui ont la préférence. Ce sont les marques américaines et espagnoles qui s'écoulent le plus facilement.

Les marques espagnoles parce qu'elles sont les moins chères et que beaucoup des résidents y sont accoutumés depuis de longues années et aussi parce que toutes les épiceries de détail sont tenues par des Espagnols qui naturellement poussent à leur consommation. L'Espagne en a importé pour 35.535 dollars en 1909. Les marques américaines (38.605 dollars en 1909) sont également maintenant meilleur marché depuis qu'elles entrent en franchise, elles sont demandées par la Colonie américaine. Mais la vraie raison de leur facile écoulement est l'énorme consommation qu'en font les troupes de terre et de mer. Les contrats d'adjudication stipulent toujours la fourniture de marques américaines. Elles feront une concurrence de plus en plus sérieuse aux marques européennes. Quoique appréciées, nos marques ne trouvent ici qu'un écoulement limité à cause de leur prix élevé : haricots verts et petits pois de 1 fr, à 1 fr. 50 la boîte. Les pickles et les sauces viennent d'Amérique, 27.388 dollars, et d'Angleterre, 2.157 dollars.

Beurre. — On consomme à Manille beaucoup de beurre frais, 198 tonnes. Il vient d'Australie, et pendant la traversée est conservé dans des chambres frigorifiques. Prix : 2 fr. 25 la livre. Le Danemark fournit les beurres de conserve pour une bien moindre quantité, 62 tonnes. Lès envois de la France n'ont été que de 166 kilog. Droits de douane : 0 fr. 30 le kilog. L'oléomargarine provient de Hollande : 65 tonnes. Droits de douane : 0 fr. 40 le kilog.

Fromages. — La Hollande, 136 tonnes valant 33.666 dollars, et l'Angleterre, 27 tonnes valant 6.970 dollars, sont les principaux fournisseurs.

Fruits secs ou conservés. — Proviennent des Etats-Unis ou d'Espagne.

Riz. — C'est la Cochinchine qui alimente principalement les îles Philippines. Le riz est pour les indigènes un aliment de première nécessité, mais la production ne suffit pas à la demande et tant qu'il en sera ainsi, c'est-à-dire pendant de longues années encore, les importations de riz étrangers seront nécessaires, indispensables. Le riz de Saïgon est actuellement coté à Manille de 13 fr. 37 à 13 fr. 50 les 125 livres anglaises. Droits de douane : 1 dollar les 100 kilog.

Viandes fraîches. — Proviennent d'Australie par vapeurs munis de chambres frigorifiques. En 1909, 5.134.214 kilog. de viande de bœuf valant 764.098 dollars ; 113.881 kilog. de viande de porc valant 30.520 dollars, et 343.553 kilog. de viande de mouton valant 41.732 dollars sont arrivées en ce port. Cette importation a sensiblement augmenté en ces dernières années.

Vins, alcools, liqueurs. — On consomme principalement à Manille des vins espagnols provenant des crus de « Rioja » dans la province de

Lograno et de « Valdepeñas » dans la province de « Ciudad Real ». Tant en bouteilles qu'en tonneaux, il en est entré en 1909 pour plus de 100.000 dollars. Voici les prix de gros sur la place :

Vins de Rioja : Cia Vinicola del Norte, caisse de 12 bouteilles, 23 fr. 60 ; caisse de 24 demi-bouteilles, 26 fr. 25.

Vins de Valdepeñas : cuarterola (110 litres environ), de 92 fr. 50 à 140 fr.

Les vins de Californie commencent, depuis la mise en vigueur du nouveau tarif, à être l'objet d'une importation croissante. Ces vins font une concurrence directe à nos produits. Beaucoup s'intitulent « Bordeaux » ou « Bourgogne » et sont vendus meilleur marché n'ayant pas à acquitter de droits d'entrée.

Les vins français reviennent beaucoup trop cher pour pouvoir être aux Philippines de consommation courante. (Un vin valant 250 fr. la barrique revient, rendu et mis en bouteille à Manille, à 1 fr. 50 la bouteille bordelaise). Aussi n'y importe-t-on guère que des vins fins, et encore en petite quantité. Il est venu de France en 1909 pour 62.892 dollars de vins mais dans ce chiffre le champagne seul doit entrer pour une valeur approximative de 50.000 dollars. On trouve sur la place la plupart de nos grandes marques, très peu de tisanes. Leur prix de gros varie de 97 fr. 50 à 225 fr. la caisse de 24 demi-bouteilles. On commence aussi à voir à Manille une ou deux marques de soi-disant-champagne fabriqué en Californie.

Les vins de liqueurs sont de provenance espagnole : Vin de Jerez de 55 à 120 francs la caisse de 12 bouteilles. Vin de Moscatel de 45 à 50 francs la caisse de 12 demi-bouteilles. Le vermouth italien 43 francs la caisse de 12 litres. Le vermouth français 55 à 60 francs la caisse de 12 litres.

Droits de douane :

1° Vins mousseux, le litre 1 dollar.

2° Vins ordinaires, vermouth, sake, contenant 14 % d'alcool ou moins ;

a) En récipients contenant plus de deux litres 0 dollar 02.

b) En récipients contenant deux litres ou moins, le litre 0 doll. 075 minimum de perception 40 %.

3° Vins ordinaires, vermouth, sake, contenant plus de 14 % d'alcool :

a) En récipients contenant plus de deux litres 0 dollar 15.

b) En récipients contenant plus de deux litres ou moins le litre 0 dollar 25, minimum de perception 50 %. Tout vin contenant plus de 24 % d'alcool sera classé comme boisson spiritueuse et paiera 0 doll. 65 par litre de preuve.

En plus de ces taxes d'entrée, tous les vins importés sont soumis aux droits intérieurs de consommation suivants :

Vins mousseux, 0 doll. 50 par litre.

Vins ordinaires : contenant 14 % d'alcool au moins, 0 dollar 04 par litre ; contenant plus de 14 % d'alcool, 0 doll. 075 par litre. Les vins de

provenance américaine ont également à acquitter ces droits de consommation.

Le cognac vaut de 50 à 150 francs la caisse de 12 bouteilles selon la marque. Le whisky est également l'objet d'une grande demande, on trouve sur place des Rye et Bourbon whiskies venant des Etats-Unis et des Scotch et Irish whiskies venant d'Angleterre.

Le gin vient d'Angleterre, le genièvre de Hollande.

Droits de douanes ; Whisky. rhum. gin. cognac et autres alcools, 0 doll.50 par litre de preuve.

Comme liqueurs, on importe de France la chartreuse, la bénédictine, la menthe, l'anisette, le curaçao, etc. et les différentes crèmes de fruits. D'Amérique on importe des imitations de chartreuse, bénédictine et de quelques crèmes de fruits, ces imitations proviennent de Californie et portent même des étiquettes rédigées en français ; il faut dire que ce n'est qu'un essai tenté depuis le passage du Bill Payne : jusqu'ici les résultats ont été peu encourageants et la concurrence ne semble pas être très à redouter.

3° Objets manufacturés.

Automobiles. — La vente des machines américaines a considérablement augmenté depuis la mise en vigueur du nouveau tarif, elles sont en effet beaucoup meilleur marché que les nôtres n'ayant pas à acquitter de droits d'entrée. Cependant nos marques seront toujours demandées par les amateurs de bonnes machines.

Bijouterie. — Notre principal concurrent est l'Amérique.

Bougies. - Cet article vient surtout des Indes anglaises, d'Espagne et de Belgique.

Chapeaux. — C'est l'Italie qui approvisionne surtout le marché, puis viennent les Etats-Unis, le Japon, l'Allemagne.

Cotonnades. — En 1909, il est entré aux Iles Philippines pour 7.194.680 dollars de coton brut et ouvré.

A la faveur du nouveau tarif, les articles américains vont probablement apparaître de plus en plus sur ce marché. Les industriels américains font du reste de sérieux efforts pour le conquérir. Malgré tout, il est permis de douter fortement qu'ils puissent distancer l'Angleterre qui, à elle seule, importe plus de la moitié des cotonnades. Quant à la part de la France, elle diminue chaque année, nos articles sont trop chers et par conséquent inabordables pour la clientèle intéressante, c'est-à-dire l'indigène.

Les shirtings et les drills blancs viennent d'Angleterre. La Suisse fournit

des mousselines dites « bétilles » ; les cotons imprimés sont surtout fournis par l'Amérique.

Les troupes américaines ne portant que l'uniforme de khaki, cette qualité de drill est donc assurée d'un assez gros débouché. Beaucoup de civils se servent également de khaki pour vêtements de travail, etc. Le khaki vient d'Angleterre, les Américains n'ont pu encore découvrir le procédé de teinture employé par les fabriques anglaises (marque « Wiggan » et « Leman et Gatty's dye »).

Comme cotonnades imprimées on trouve des calicots, flanelles, crépons, linons, mousseline, etc. Ces étoffes viennent maintenant d'Amérique étant, paraît-il, de qualité supérieure aux étoffes de fabrication anglaise. Les articles de qualité supérieure viennent de France.

Le Philippin raffole de la couleur rouge ; aussi s'écoule-t-il une quantité assez considérable d'andrinople rouge provenant d'Angleterre et d'Amériqde.

L'Angleterre fournit également les velours de toutes couleurs, unis ou frappés, pour savates à l'usage des indigènes ; cette importation tend à diminuer, le Philippin adoptant de plus en plus la chaussure de cuir.

Les tricots, la bonneterie viennent d'Espagne pour la majorité et d'Allemagne.

Laines manufacturées. — C'est l'Angleterre qui fournit le plus de drap pour vêtements, 30.002 dollars augmentant ses envois chaque année. L'Allemagne prend la deuxième place, 10.023 dollars. Jusqu'alors nous avions occupé la troisième place que la Belgique nous a enlevée en 1909, ses envois étant passés de 9.900 dollars à 16.434 dollars. Nos importations se montent à 7.004 dollars. Les autres articles de laine tels que caleçons, chemisettes, jerseys, etc., proviennent aussi d'Angleterre pour la majeure partie. Cette importation ne sera jamais du reste très importante, le climat des îles Philippines étant exclusivement tropical ; malgré tout, nous pourrions augmenter nos ventes.

Cuirs bruts et manufacturés. — Le cuir non ouvré est surtout fourni par l'Amérique : cuir pour semelles, empeignes, malles, valises, harnais, etc. Les chaussures proviennent d'Amérique ; 128.103 paires valant 232.867 dollars et d'Espagne : 124.658 paires valant 50.068 dollars ; la part de la France est nulle. Les chaussures de forme américaine sont de plus en plus en faveur chez l'indigène.

Droits de douane : peaux tannées pour semelles 10 % *ad valorem*. Veau, mégis, chevreau, mouton, etc. : 15 % *ad valorem* ; chaussures, 15 %.

Soieries. — De Chine proviennent presque exclusivement les fils et filés de soie, de France la presque totalité des tulles et dentelles. Les peluches et

velours de soie viennent d'Angleterre et d'Allemagne, les rubans de France, d'Amérique, d'Allemagne ; les tissus, du Japon, de Chine, de France, de Suisse ; la bonneterie, de France, d'Allemagne, d'Amérique, d'Espagne.

Droits de douane : soie brute et déchets : 25 %. Soie filée non moulinée, y compris le poids du contenant immédiat : 7 fr. 50 le kilog. Bourre de soie et soie moulinée : 35 % *ad valorem*. Soie en pièce, 40 % *ad valorem*. Articles de soie dans lesquels la soie, la soie artificielle, ou imitations de soie sont le principal composant, 50 % *ad valorem*.

Machines. — Viennent principalement d'Amérique, sauf les machines à vapeur qui sont fournies surtout par l'Angleterre, et les machines à coudre par l'Allemagne. La France a importé pour 61.201 dollars de machines en 1909, machines scientifiques ou de précision pour la plupart.

Papiers. — La France a pour ainsi dire le monopole de l'importation du papier à cigarette en rouleaux dont il est fait une énorme consommation par les nombreuses fabriques de cigarettes de Manille. Pour cet article nous n'avons pas à craindre la concurrence. Le papier d'emballage vient aussi en grande partie de France. L'Amérique fournit principalement des registres, du papier d'imprimerie, du papier à lettre et d'emballage.

Droits de douane, 10 à 25 % *ad valorem*.

Parfumerie, cosmétiques. — Plus de 66 % de la parfumerie est fournie par la France qui envoie surtout des essences, parfums, eaux de toilette, fards, cosmétiques, etc. On trouve presque toutes nos grandes marques aux Philippines. Nos industriels ont du reste soin de faire passer souvent et régulièrement leurs voyageurs par Manille, et les résultats obtenus ne peuvent que les encourager à continuer.

Le Philippin est grand amateur de parfums et certainement la demande ne fera que s'accroître.

EXPORTATION.

En 1909, la valeur des produits exportés des îles Philippines a atteint la somme de 34.924.337 dollars (181.606.552 francs).

La France entre dans ces chiffres pour 4.735.914 dollars, soit 24.626.752 fr., en augmentation de 415.153 dollars ou 2.158.795 fr. sur 1908.

Si l'on remonte jusqu'en 1899, on voit qu'alors les exportations des îles Philippines en France n'étaient que de 574.929 dollars, c'est donc un saut de plus de quatre millions de dollars-or en 10 ans ; résultat de nos gros achats de copra.

Les îles Philippines n'ont que quatre principaux produits d'exportation : l'abaca ou hemp, le copra, le sucre et le tabac.

Ces îles exportent également des chapeaux, de l'huile de Ylang-Ylang, du Maguey, mais pour des chiffres beaucoup moins importants.

Abaca. — 165.299 tonnes valant 16.896.000 dollars (87.759.200 fr.). Les Etats-Unis et l'Angleterre sont les plus gros acheteurs de ce produit : Etats-Unis, 99.928 tonnes valant 10.434.041 dollars ; Angleterre 51.566 tonnes valant 4.932.059 dollars. Les envois directs sur la France n'ont été que de 880 tonnes valant 75.328 dollars. Cette matière première est cependant très employée en France, mais nos industriels s'approvisionnent en général en Angleterre. Depuis quelques mois la France fait des demandes assez considérables d'abaca noué bout à bout, servant surtout à la confection des chapeaux de femmes. On commence aussi à l'employer avec succès à la place du coton dans le tissage de certains tissus de soie et coton, à cause de son aspect brillant et de sa solidité. Le prix de cet article est assez élevé, ayant beaucoup augmenté en ces derniers temps, il est coté actuellement à 8 fr. 60 le kilog., alors qu'il n'était qu'à 3 fr. il y a quatre mois. L'abaca, au contraire, a beaucoup diminué de valeur depuis quelques années, pour les raisons données au commencement de ce rapport. L'abaca a atteint son plus haut cours en 1906, année pendant laquelle les 102.439 tonnes exportées ont représenté une valeur de 19.612.632 (101.985.686 dollars), les chiffres de 1909 indiquent donc une augmentation de 62.860 tonnes d'une part, mais d'autre part une moins-value de 14.226.486 francs ; en 1906, le chanvre représentait 59 % de la valeur des exportations ; en 1908, 50 % et en 1909, il ne représente plus que 48 %, ce qui est dû uniquement à la baisse des cours.

Sucre. — 127.284 tonnes valant 5.608.287 dollars (29.162.092 fr.), soit 16 % des exportations totales. Jusqu'en 1908 le sucre tenait la deuxième place, mais il a rétrogradé à la troisième laissant la seconde au coprah. Les exportations sur l'Amérique ont notablement augmenté, au détriment des exportations sur Hong-Kong et la Chine. Peu à peu l'Amérique absorbera toute la production jusqu'à la limite des 300.000 tonnes autorisées à entrer en franchise.

La France n'achète aucun sucre aux îles Philippines. L'Angleterre qui chaque année en recevait pour une valeur de 1.700.000 à 2.500.000 fr. a complètement cessé ses achats en 1909.

Droits d'exportation : 0 doll. 05 les 100 kilog brut. Le sucre exporté directement aux Etats-Unis est exempt de ce droit.

Copra. — 107.310 tonnes valant 7.672.865 dollars (39.990.898 fr.) représentant 21,9 % du total des exportations. C'est sur la France que continue à être dirigée la majeure partie de la production.

Le copra à lui seul entre pour 91 % dans le total de nos achats. En 1909, 61.601 tonnes de ce produit valant 4.321.376 dollars (22.471.155 fr.) ont été

exportées sur la France, qui a donc reçu plus de 56 % de cette exportation.

L'Espagne, l'Allemagne et l'Italie pour des sommes et quantités bien inférieures sont également acheteurs de copra.

Droits d'exportation : 0 doll. 10 par 100 kilog. à destination de contrées autres que l'Amérique.

Tabac. — 3.324.534 dollars (17.287.576 fr.) se décomposant comme suit :

a) En feuille : 20.976.743 livres, valant 1.536.344 dollars (7.988.988 fr.).

L'Espagne absorbe plus des 3/4 des exportations de tabac non ouvré. La France vient en deuxième ligne, mais avec des chiffres de beaucoup inférieurs, 2.140.401 livres pour une valeur de 132.703 dollars. Les achats de la Régie française ont cependant plus que doublé depuis l'année 1908.

b) Cigares : 151.457.000 unités, valant 1.754.429 dollars (9.123.550 fr.).

La France n'entre dans ce chiffre que pour des sommes ou quantités peu importantes (3.246.000 unités valant 28.471 dollars) mais sensiblement égales depuis quelques années.

C'est vers Hong-Kong (37.366.000 unités) et les Etats-Unis (37.076.000 unités) qu'ont été dirigées les plus grosses quantités, mais la valeur des cigares exportés sur l'Amérique (737.396 dollars) a été de beaucoup supérieure à celle des cigares exportés sur Hong-Kong (280.377 dollars) qui ne demande guère que des qualités ordinaires.

SITUATION DU MARCHÉ.

Malgré la mise en vigueur du nouveau tarif douanier américain, le commerce étranger reste prospère. Les produits américains trouvent des débouchés plus importants mais sans éliminer les autres : La puissance d'achat des Philippins ne peut que s'accroître et ils sont très capables d'acheter de la bonne marchandise même chère.

Les Philippines sont un marché que nous ne devons pas négliger : nous y faisons de gros achats et nos importations y sont en progrès sensibles. Le Philippin instruit a un faible pour les pays de langue latine. Nombreux sont ceux qui vont terminer leurs études en France et nombreux également sont ceux qui de temps à autre vont y faire des séjours plus ou moins longs. Ils en rapportent le goût de nos modes et nos usages. C'est à nous d'entretenir cette heureuse disposition.

Il est du reste agréable de constater que ces îles sont de plus en plus visitées par nos voyageurs de commerce, quoique leur nombre ne soit pas encore ce qu'il devrait être. Depuis ces dernières années cette augmentation est très sensible, et le retour périodique de plusieurs d'entre eux prouve le succès de leurs voyages. S'il s'en est cependant rencontré quelques-uns qui

ont été peu satisfaits de leur séjour, je crois qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. N'étant jamais venus à Manille, ils pensaient qu'en y faisant un « flying trip » de Hong-Kong, ils pourraient entre deux bateaux, c'est-à-dire en deux ou trois jours, y brasser des affaires. Naturellement, il n'en a rien été. Il faut plus longtemps pour nouer des relations. Malheureusement, le résultat est que, rentrés en France, ces voyageurs dépeignent Manille à leurs maisons sous les plus noires couleurs, ce qui est radicalement faux. Un peu moins de précipitation de leur part leur aurait probablement permis de porter un tout autre jugement sur cette place. Nous ne saurions trop le répéter : aujourd'hui ce n'est guère que par l'envoi fréquent de ses voyageurs qu'un producteur a chance de trouver ou de conserver des débouchés pour ses produits, mais à la moindre défaillance de sa part, nos concurrents étrangers, toujours sur le qui-vive, auront vite fait de lui enlever sa clientèle. La lutte devient de plus en plus âpre et difficile, mais il n'y a vraiment pas de raison pour que, là où les autres réussissent, nous ne réussissions pas aussi bien.

Il serait absolument inutile à un voyageur ne sachant parfaitement ni l'anglais, ni l'espagnol, de s'aventurer à Manille, il perdrait son temps et sa peine.

Conditions de paiement. — Traites documentaires à vue, ou à trois mois de vue.

Emballages. — Les marchandises à destination des îles Philippines doivent être l'objet d'un emballage spécial et soigné, capable de résister aux nombreux transbordements et d'une parfaite étanchéité pour les articles craignant l'humidité et la chaleur.

De Siéyès,

Vice-Consul, gérant le Consulat de France à Manille.

BIBLIOGRAPHIE

OTAHITI : AU PAYS DE L'ÉTERNEL ÉTÉ, par Henri Lebeau. Un volume in-18 jésus (Librairie Armand Colin, rue de Mézières, 5, Paris), broché, **3** fr. **50**.

Parmi tant de récits de voyages publiés dans ces dernières années, on chercherait en vain un livre sur l'Océanie française. La difficulté d'accès de ces petites îles isolées du reste du monde a jusqu'ici, semble-t-il, écarté les observateurs.

L'auteur d' « Otahiti », qui a visité la Polynésie au cours d'un voyage autour du

monde, a pensé qu'il valait la peine de fixer les impressions rapportées par lui de la petite colonie océanienne dont si peu de Français se font, aujourd'hui encore, une idée exacte.

Mais ce livre est quelque chose de plus qu'un ordinaire récit de voyage, car M. Henri Lebeau a su marquer, par ses tableaux de la nature et de la vie tahitiennes et par son analyse pénétrante de l'âme indigène, le caractère de la Tahiti moderne, c'est-à-dire le contraste qui partout s'y révèle entre la nature à la fois grandiose et riante de l'île et la pitoyable décadence de la race qui l'habite. Faire voir les indigènes tahitiens tels qu'ils achèvent de mourir dans leur cadre d'idylle tropicale, en même temps qu'évoquer pour le lecteur la volupté douce, l'idéal bien-être du séjour au pays de l'éternel été, avec la mer toujours présente, tel est le but, qui n'était pas indigne d'un artiste, que l'auteur de ce livre s'est proposé d'atteindre.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

FRANCE.

La France par régions. — Je crois utile de signaler ici l'etude parue dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1910 sous la signature de M. Vidal de la Blache et consacrée aux *Régions françaises.*

C'est un géographe qui parle. Mais M. Vidal de la Blache appartient à l'école qui place la géographie humaine et économique bien au-dessus de la science des sèches nomenclatures et des répartitions arbitraires. Les groupements régionaux auxquels va sa sympathie sont ceux de l'avenir, destinés à remplacer notre division surannée en départements.

Le problème ne consiste pas à réunir des départements, par trois ou quatre, sans autre préoccupation que celle de la symétrie. Les moyens de transport, les industries, d'analogues ressources agricoles sont les liens de solidarité de la région véritablement autonome qui sera intermédiaire entre les organisations locales et l'administration centrale.

La formation de la région lyonnaise remonte, selon M. Vidal de la Blache, jusqu'en 1830, lorsque le tissage commença d'émigrer de la Croix-Rousse vers la banlieue, l'Ain, la Loire et l'Isère. Vers 1877, nouvelle extension : le régime manufacturier va chercher la force motrice dans les Alpes et fait de Grenoble comme le chef-lieu d'une nouvelle région, celle de la houille blanche, qui possède le quart de la puissance hydraulique dont peut disposer la France entière.

Le caractère de la contrée traversée par la Saône est essentiellement fluvial. Rattachée par les canaux au grand réseau du Nord et de l'Est, la Saône est aisément navigable pendant un trajet de près de 400 kilomètres. Disposant de tous les raccordements nécessaires avec les voies ferrées, ce système fluvial pourrait être le centre d'une prospérité exceptionnelle, pourvu, comme c'est le vœu des

partisans d'une large réforme administrative, que l'Assemblée régionale eût pleins pouvoirs pour organiser les instruments de sa vitalité économique.

Depuis une trentaine d'années, la Lorraine tend à devenir un des principaux centres miniers de l'Europe et même du monde. Aussi Nancy est-elle aujourd'hui un centre important d'affaires, la capitale de tout le pays compris entre l'Alsace et la Champagne.

Le phénomène d'agglomération industrielle est très nettement visible autour de Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières. Là se trouvent les trois cinquièmes de nos filatures de coton, les neuf dixièmes de notre industrie du lin. La campagne environnante cultive tour à tour le colza, la betterave. Il y a, entre la partie industrielle et la partie agricole de la Flandre et de l'Artois une solidarité étroite basée sur les mailles serrées des chemins de fer locaux.

On pourrait continuer la revue de ces contrées où, autour de grandes cités, se sont affirmés d'intenses besoins économiques. Quand les industries textiles, métallurgiques et minières sont absentes, le caractère régional peut être déterminé, comme on l'a vu pour la vallée de la Saône, par les relations fluviales — ou maritimes, comme c'est le cas pour le littoral de l'Océan.

Autour de Rouen se sont, assurément, développées les filatures de coton, les raffineries et les industries annexées à un grant port. Mais le commerce reçoit une puissante impulsion du fait que Rouen est le nœud entre les navigations fluviale et maritime. La première a un tonnage de près de 4 millions de tonnes et l'autre un tonnage légèrement supérieur. Il draine ensuite les richesses agricoles de la Beauce et du Perche. Telles sont les raisons essentielles de sa suprématie économique.

C'est le cas de Nantes avec sa position unique à l'embouchure de la Loire qui peut entrer en rapports de navigation régulière avec Angers et par conséquent, avec les affluents du Maine.

« Est-il permis d'attendre davantage, écrit M. Vidal de la Blache ? Nous espérons bien que, progressivement, il sera possible de relier à cette section navigable, sinon le cours fluvial trop appauvri en amont du confluent du Cher, du moins le réseau des canaux du Berry qui, le long de cette riviére, s'avance déjà jusqu'à cinquante kilomètres de Tours ».

La Rochelle serait le chef-lieu de tout le pays des Charentes et des Deux-Sèvres ; Bordeaux, celui des riverains de Gironde et de Dordogne ; Toulouse, celui des contrées arrosées par les affluents pyrénéens et cévenois de la Garonne.

Quel lien unirait les vieilles terres de Bretagne et du Massif Central ? Comment opérer la concentration des efforts, alors que la nature s'y oppose avec tant d'évidence ? Les groupements régionaux seront là plus restreints et se borneront à empêcher l'appauvrissement des cantons isolés et déshérités. Cependant, autour de Limoges, autour de Clermont, autour de Rennes, s'établira un foyer intense de prospérité sociale. On y créera des établissements de prévoyance, d'enseignement, d'assistance qui décongestionneront d'autant Paris, jusqu'ici providence de toute la France.

Le cercle au centre duquel rayonnera Paris ne saurait être rangé dans la même catégorie que les groupements précédents. Son domaine propre ne nous paraît pas avoir de caractère bien défini sinon la convergence des voies ferrées qui font de grandes villes comme Reims, Troyes et Orléans, la suprême banlieue de la capitale.

Ainsi on aboutirait à la formation d'une quinzaine de territoires autonomes économiquement et administrativement, travaillant librement, loin de toute centralisation politique excessive, au développement de leurs intérêts.

RÉGIONS POLAIRES.

Vers le Pôle. — Une grande exploration antarctique allemande partira de Hambourg, en avril prochain, sous la conduite du commandant Wilhelm Filchner, explorateur du Pamir et du Thibet.

C'est la première grande expédition de l'Allemagne vers le pôle Sud. Elle quittera le continent à Buenos-Ayres et se dirigera vers le sud en passant par les îles Sandwich.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Le Commerce de la France en 1910. — Depuis des années, le commerce extérieur de la France n'avait été aussi florissant.

Les importations et les exportations se chiffrent, en effet, à 12.765 millions de francs contre 11.964 millions en 1905.

J'ai sous les yeux les chiffres du commerce extérieur de notre pays depuis 1880. Jamais encore le chiffre de 1910 n'a été atteint. Qu'on en juge : de 8.500 millions, en 1880, ce chiffre descend à 7 milliards en 1885, remonte à 8 milliards en 1890, redescend à 7 milliards en 1895, remonte, en 1900, à 8.800 millions, passe à 9.650 millions en 1905, atteint près de 11 milliards en 1906, et près de douze milliards en 1907, pour retomber, en 1908, par suite de la crise, à près de 11 milliards. En 1909, reprise des affaires : le douzième milliard est presque atteint. *En 1910, pour la première fois, il est dépassé de près de 800 millions de francs.*

Le détail de chiffre global est intéressant. Aux importations, les objets d'alimentation figurent pour 1.257 millions, les matières premières nécessaires à l'industrie pour 5.146 millions, les objets fabriqués pour 1.346 millions. Total 6.759 millions d'importations.

Aux exportations, qui ont une valeur de plus de 6 milliards de francs, les objets d'alimentation entrent en compte pour 781 millions ; les matières premières nécessaires à l'industrie, pour 1.798 millions ; les objets fabriqués pour près de 3 milliards.

EUROPE.

Le commerce de bois en Russie en 1910. — Saint-Pétersbourg, le 21 janvier 1911..... Le commerce des bois russes a été dans une situation assez favorable en 1910. D'après un article paru récemment dans la *Gazette du*

Commerce et de l'Industrie, deux circonstances ont puissamment contribué à activer les transactions dans cette branche de commerce : la bonne récolte russe de 1909 et la consommation toujours croissante de l'étranger. Dès le commencement de l'année, les bois de construction et les traverses pour chemin de fer furent demandées pour l'exploitation. Cependant la température variable de l'hiver et le mauvais état des routes eurent pour effet d'entraver la coupe et le transport du bois. Les réserves peu considérables que le commerce avait à sa disposition furent rapidement épuisées dans le courant du printemps et lorsque survint l'été, avec sa baisse habituelle du niveau des rivières, une grande partie du bois coupé se trouvait encore sur place. Beaucoup de scieries durent chômer faute de matière première et les prix montèrent rapidement, aussi bien sur les marchés intérieurs que dans les centres d'exportation. Les commandes pour l'exercice 1911 sont nombreuses et conclues à des prix avantageux.

Parmi les différentes régions de production, le Nord a été relativement favorisé pendant la saison écoulée. Le flottage y a été effectué avec moins de difficultés et les scieries y ont été moins éprouvées par le manque de matière première. On constate même dans le nord un accroissement du nombre des scieries en activité. La demande a été également élevée dans la région de Perm. Malgré les réserves considérables accumulées depuis 1909, la coupe y a été pratiquée sur une grande échelle, grâce à l'abondance de la main-d'œuvre provenant de la fermeture de plusieurs grandes usines dans l'Oural et de la réduction de la production de minerai et de charbon de bois.

En revanche, dans le bassin du Volga, on constate une diminution de la production, surtout entre Nijny et Kazan, sur le cours des rivières Soura et Vetlouga. A Kostroma, les réserves de bois ont été assez abondantes. On se plaint de toutes parts de l'ensablement des rivières qui oppose des difficultés insurmontables au flottage des bois, et cela précisément à l'époque de l'année où la demande des bois de construction est la plus active. Cette circonstance, tout en contribuant à la hausse des prix, a provoqué la création d'un grand nombre de petites scieries mécaniques aux endroits mêmes de production ; ces établissements, plus ou moins éphémères, travaillent le bois arrêté par l'impraticabilité des voies fluviales et pourvoient aux besoins de la consommation locale.

A Moscou le commerce des bois a été très animé. La demande a été également forte tant de la part de l'étranger que de la consommation intérieure. Ici aussi, les prix ont suivi une marche ascendante. La coupe et le transport des bois ont eu dans cette région les mêmes difficultés à surmonter que dans le bassin du Volga.

Les transactions à la foire de Kozmodémiansk ont été moins animées qu'à l'ordinaire. Les prix y ont été fort élevés dès le début, surtout pour les poutres de sapin et de pin. On a cependant constaté une certaine baisse des prix vers la fin de la foire, principalement sur le bois de tremble.

Dans le bassin inférieur du Dnièper, les réserves ont été épuisées dès le début de l'exercice ; la demande restant toujours à un niveau élevé, les scieries de Krémentchoug et d'autres villes du midi ont été obligées de forcer leur production.

A Kiev, les poutres de sapin qui y constituent le principal objet du commerce des bois, ont beaucoup monté en prix et ont été à un taux plus élevé qu'à la foire de Gomel.

Par contre, les transactions en poteaux de mine et en traverses de chemin de fer ont été peu actives et ont même entièrement cessé à la fin de l'exercice, faute de marchandise disponible.

Les marchés du bassin supérieur du Dnièper ont suivi le mouvement de ceux du midi. Les réserves y ont été modérées, la coupe et le transport des bois s'y sont

également ressentis du mauvais état des voies de communication. Malgré le niveau élevé des prix, beaucoup de transactions n'ont pu être conclues, parce que les variétés de bois demandées n'ont pu être fournies par le producteur en temps utile, c'est-à-dire avant la clôture de la navigation.

Le niveau extraordinairement bas des eaux du Nièmen, de la Duna et de leurs affluents ont provoqué dans les bassins de ces fleuves les mêmes difficultés que dans le midi. Dans beaucoup de cas, les commerçants ont dû même recourir, pour remplir les commandes de leurs clients, au transport onéreux du bois par voie ferrée, ce qui n'a été possible que grâce au taux élevé des prix.

La nécessité d'une action commune a provoqué la création d'une « Union des commerçants en bois de Riga, de la Duna et de ses affluents ». Ce syndicat est appelé, selon toute apparence, à jouer un rôle important dans l'exportation du bois russe à l'étranger. Cette exportation, tout en ayant considérablement augmenté de valeur en 1910, a peu progressé comme quantité. La grande difficulté du flottage des poutres non équarries a été compensée en grande partie, par le développement de l'exportation des planches, principalement par les ports de Riga, d'Arkgangelsk et autres.

VAUTIER,
Consul de France.

ASIE

Transformations de l'Asie par le chemin de fer. — Un des traits les plus remarquables du vingtième siècle sera le développement des voies de communication qui mènent d'Europe en Asie, et la mise en valeur de régions qui, pour être situées au cœur de l'Ancien Continent, n'en constituent pas moins le dernier des nouveaux mondes. Parmi ces voies de communication, les unes passent ou passeront au Nord de la Caspienne, comme le Transsibérien et le Sud-sibérien, qui doit joindre Ouralsk à Sémipalatinsk, tandis que les autres doivent passer au Sud, comme le chemin de fer de Bagdad et le Transiranien qui reliera le Caucase à l'embouchure de l'Indus. Entre ces deux faisceaux de chemins de fer existant ou projetés, il y a encore les deux tracés convergents du Transcaspien et de la ligne Orenbourg-Tachkend, qui aboutissent, l'un et l'autre, dans le Fergana, au seuil de la Chine et au pied du « toit du monde » ; mais le secteur qu'ils laissent entre eux est particulièrement déshérité.

Or, voici que des Russes entreprenants ont commencé, sans aucun encouragement officiel, à tirer parti de ce que renferme ce secteur, c'est-à-dire de la mer d'Aral, des terres sablonneuses et coupées d'oasis qui s'étendent derrière elle, et des basses vallées de ses deux principaux affluents : l'Amou-Daria et le Syr-Daria, l'ancien Oxus et l'ancien Iaxarte. La *Revue Contemporaine* vient de publier, à Pétersbourg, une excellente étude de M. N. Chavrof sur ce sujet ; au moment où nos alliés se remettent à compléter méthodiquement leur outillage, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en résumer les conclusions.

Ces régions, qui furent prospères au temps d'Alexandre ou de Mithridate, possèdent aujourd'hui trois sources de richesse : la pêche sur la mer d'Aral, le commerce le long des fleuves, la culture du cotonnier dans les plaines.

Couvrant plus de 64.000 kilomètres carrés, profonde de plus de dix mètres dans les deux tiers de son étendue, la mer d'Aral n'a été explorée par les navires qu'à partir du jour où le gouvernement russe y a lancé une flottille, en 1847 ; mais cette flottille disparut en 1882, et la navigation aurait cessé du même coup si des pêcheurs venus de la Caspienne ou de la mer d'Azoff n'étaient allés s'établir autour

de la petite ville de Kazalinsk. Leur profession a prospéré si vite qu'il existe actuellement plus de cinquante centres de pêche, et qu'un port qui fait déjà plus de deux millions de roubles d'affaires par an s'est créé il y a quelques années, sous le nom d'Aralsk près de l'endroit où la ligne Orenbourg-Tachkend touche la mer d'Aral. A l'heure qu'il est, la construction de bassins, de docks, de phares et l'organisation industrielle de la pêche seraient probablement des entreprises avantageuses.

Le commerce fluvial ne remonte guère qu'à 1887, époque où l'Etat mit quelques navires sur l'Amou-Daria ; il y possède actuellement neuf bâtiments à vapeur et treize chalands, qui s'ajoutent aux traditionnels caïques en bois de saule des populations riveraines. Cet outillage fait sourire, lorsqu'on songe que l'Amou-Daria, navigable sur une longueur de onze cents kilomètres, constitue le chemin le plus économique entre l'Europe et les marchés de Khiva, de Boukhara et du nord de l'Afghanistan. Dès maintenant, avec des moyens de transport aussi rudimentaires, c'est à 33.000 tonnes que s'est élevé en un an le poids des tapis, des épices, de la soie et du coton que l'Afghanistan seul a ainsi expédiés en Russie. On devine quelle activité les transactions prendraient, si des capitaux suffisants étaient employés à la fois à installer de bons services de navigation et à développer par des irrigations la richesse des régions desservies, comme les ingénieurs russes l'ont fait avec l'eau du Syr-Daria dans les steppes Golodny. Au surplus, ce n'est pas dans un coin perdu qu'on travaillerait : en remontant l'Amou-Daria jusque dans la haute vallée où il s'appelle le Piandji, on arrive à n'être plus séparé des affluents de l'Indus que par un mur, haut de quatre à cinq mille mètres, il est vrai, mais large d'à peine cinquante kilomètres : et ce chemin de l'Inde qui paraît aussi inabordable aujourd'hui que le semblait il y a un siècle le percement du Mont-Blanc, sera peut-être une des grandes routes transcontinentales de la fin de notre siècle.

Mais sans aborder pour le moment ce problème de l'avenir, on parle de s'attaquer dès à présent à une entreprise assez imposante : il s'agit de faire rentrer une partie des eaux de l'Amou-Daria dans l'ancien lit qui les conduisait à la mer Caspienne. Des traditions populaires, qui ont été recueillies à la fin du dixième siècle par l'historien arabe Makdisi, rapportaient que l'Amou-Daria fut autrefois un affluent de la Caspienne ; jusqu'en 1573, une portion du fleuve se déversait dans le lac de Sarykamich et gagnait de là le golfe de Krasnovodsk, non loin de la tête de ligne actuelle du Transcaspien. Il serait possible — la question a été abondamment discutée depuis trente ans — de rouvrir la voie fluviale que les Khans de Khiva ont fermée par des digues à la fin du seizième siècle, et d'irriguer tout le long de cette rivière ressuscitée l'isthme stérile qui sépare sur une largeur de 400 kilomètres l'oasis Khiviote de la mer Caspienne.

(Extrait du Journal *le Siècle*).

AFRIQUE.

Le commerce de l'Afrique occidentale française. — Le *Comité de l'Afrique française* publie, dans son dernier numéro, les rénseignements suivants sur le mouvement commercial de l'Afrique occidentale française :

« Les échanges commerciaux, écrit-il, augmentent de plus en plus en Afrique occidentale française.

» Chaque année nouvelle marque un progrès sensible et si remarquable qu'en l'espace de dix ans les échanges ont augmenté de 100 % et même plus que doublé. Ainsi, le commerce général de l'ensemble des cinq colonies du groupe atteignait en

1901, 131.453 067 francs ; il arrivait en 1905 à 153 millions et montait successivement à 163 millions et demi en 1906, 177 millions 590.000 en 1907, 193 millions en 1908, 228 millions en 1909. Dans la dernière période quinquennale (1904-1909), la plus-value est de 75 millions, les deux dernières années donnent à elles seules une avance de 50 millions (15 millions de 1908 sur 1907 et 35 millions de 1909 sur 1908).

» Les résultats de 1910 sont plus brillants encore. On n'en connaît à l'heure actuelle que les totaux des neuf premiers mois de l'année, mais ils suffisent pour montrer l'activité commerciale exceptionnelle de l'Afrique occidentale. Les statistiques des trois premiers trimestres 1910 comparées à celles de la période correspondant de 1909 accusent une augmentation de 38.599.000 francs. En trois ans, le chiffre des affaires aura, à la fin de l'année 1910, gagné 90 millions.

Ce brillant essor économique provient de deux causes principales. D'une part, la paix profonde qui règne au Sénégal, dans le Haut-Sénégal-Niger, en Guinée, au Dahomey, contribue, à n'en pas douter, au développement des transactions. L'extension de la pacification de la Côte d'Ivoire n'a pas été étrangère à l'augmentation des exportations de cette colonie.

Mais c'est surtout la construction des grands travaux d'outillage économique, au premier rang les chemins de fer, qui montrent ici leur très heureuse influence. La majeure partie des fonds des emprunts de 1904 (65 millions) et 1907 (100 millions) a été consacrée à l'établissement des voies ferrées. L'effet n'a pas tardé à se faire sentir. Là, de nouvelles villes se sont créées aux terminus provisoires, comme à Kindia et à Mamou, en Guinée ; ailleurs les cultures se sont largement étendues aux abords des lignes, partout le mouvement des échanges a progressé comme le prouvent les chiffres qui viennent d'être indiqués.

Une telle situation, qui a sa répercussion directe sur l'état des finances de la colonie a autorisé M. le gouverneur général W. Ponty, lors de la dernière session du conseil de gouvernement, à « envisager dans un avenir prochain la préparation d'un programme d'accroissement du réseau ferré qui permettra l'exploitation de régions déjà riches et destinées à le devenir plus encore quand elles seront desservies par des communications sûres et rapides ».

La situation économique en Égypte. — On vient de publier au Caire la statistique du mouvement commercial de l'Égypte pendant l'année 1910. Elle est instructive, non seulement par les réflexions qu'elle suggère, mais parce qu'elle semble révéler une amélioration sensible de la situation économique du pays.

Les importations, en 1910, ont atteint 23.553.000 L. E., contre 22.230.000 L. E. en 1909, soit une augmentation de 1.323.000 L. E.

Les exportations s'élèvent, en 1910, à 28.944.000 L. E. contre en 1909, 26.076.000 L. E.

De la comparaison de ces chiffres, il résulte que la balance commerciale de 1910 se solde, en faveur de l'Egypte, par 5 millions 91.000 L. E. En 1909, la balance commerciale n'accuse, en faveur de l'Egypte, que 3.845.000 L. E. ; par contre, elle était déficitaire en 1908, de 3.784.000 L. E.

Il semble donc que l'on ait raison, ici, de considérer l'année qui vient de finir comme une année réparatrice.

Sur le montant total des marchandises exportées en 1910, le coton (fibres et graines) figure pour 26.492.000 L. E., soit 91,20 %. L'année précédente, la proportion fut légèrement supérieure : 92 %.

Les augmentations enregistrées en 1910 dans le commerce d'importation portent presque exclusivement sur les objets de luxe et les matières premières, tandis que les diminutions affectent surtout les céréales, farines et légumes, qui, à eux seuls, ont baissé de 918.918 L. E., soit un peu plus de 25 %. Ce sont là des symptômes plutôt réconfortants ; on constate avec plaisir que l'Egypte paraît vouloir s'affranchir d'une partie du tribut qu'elle paye à l'étranger pour la nourriture de ses habitants.

Un mot sur la situation des principaux pays en relations commerciales avec l'Egypte. L'Angleterre, tout en ayant la prépondérance subit un temps d'arrêt, presque un recul, la part de la France au contraire progresse légèrement, mais deux nations surtout ont réalisé des progrès rapides, ce sont les Etats-Unis et l'Allemagne.

Un fait saute aux yeux : les concurrences allemandes et américaines qui, parties de rien, il y a une vingtaine d'années, commencent à inquiéter la suprématie commerciale anglaise. Bien mieux, les marchés anglais semblent depuis quelques années apporter moins d'application à soutenir de leurs achats la production cotonnière de l'Egypte. Si bien que les exportateurs se voient obligés de chercher ailleurs l'écoulement de leurs stocks, et, là encore, ils trouvent auprès des industries allemandes et américaines un précieux appui.

Suez et le canal maritime. — Voici le mouvement du canal maritime pour les années 1909 et 1908.

PAVILLONS	1908			1909		
	NOMBRE de navires	TONNAGE net	% sur le tonnage	NOMBRE de navires	TONNAGE net	% sur le tonnage
Navires de commerce :						
Anglais	2.194	8.176.779	60.8	2.517	9.434.872	62.6
Allemand	582	2.306.479	17.2	595	2.368.376	15.8
Français	238	812.475	6.2	229	795.987	5.3
Hollandais	243	741.497	5.7	248	796.370	5.3
Autrichien	105	384.794	2.8	147	522.512	3.55
Italien	80	187.673	1.3	84	205.182	1.34
Russe	79	249.286	1.8	74	222.548	1.4
Japonais	69	287.238	2.1	76	358.328	2.3
Turc	27	31.288	».2	31	35.700	».2
Norvégien	22	62.114	».4	37	77.461	».5
Grec	8	10.405	».07	5	13.596	».1
Espagnol	27	76.976	».5	25	72.395	».4
Danois	34	89.669	».6	35	98.884	».6
Suédois	15	48.128	».3	23	76.220	».5
Américain	2	1.690	».02	3	2.469	».01
Autres pavillons	1	556	».01	12	23.951	».1
Navires de guerre	70	301.428				
Total général	3.797	13.768.475	100	4.241	18.643.520	100

Avant l'ouverture du canal maritime, Suez n'était qu'un misérable village arabe sans aucune importance autour duquel on n'aurait pas découvert le plus petit arbre, le moindre brin d'herbe. L'eau douce manquait complètement, on était obligé de la faire venir à dos de chameaux des sources de Moïse distantes de 15 kilomètres et qui fournissent comme on sait une eau à peine potable, mais qui se vendait à raison de trois francs la « guerbe ».

Depuis la création du canal maritime un canal d'eau douce qui relie le Caire à Ismaïlia et Suez, nous apporte en abondance l'eau du Nil qui est excellente et permet d'avoir des jardins qui produisent des fruits, des légumes et diverses céréales suffisant aux besoins d'une population de 18.350 habitants, d'après le dernier recensement de 1907, dont environ 2.500 Européens. Ces cultures s'étendent à 5 ou 600 mètres des rives de ce canal d'eau douce, dans un rayon de 10 à 12 kilomètres de Suez.

Elles constituent les seules productions de ce pays désertique et on peut dire qu'il n'existe ici aucune industrie. Ainsi s'explique l'absence totale d'exportations de produits de ce district. Les seules marchandises qu'on embarque à destination de l'Europe proviennent des autres ports de la Mer Rouge ou de l'intérieur de ce pays, telles, par exemple, que le café venant de l'Arabie, les gommes produites par le Soudan ou les sucres raffinés en Egypte puis réexportés.

L'électricité, force motrice et éclairage, est fournie par une compagnie suisse qui possède deux usines, l'une à Ismaïlia et l'autre à Suez. Cette dernière pourvoit à l'éclairage de Suez et de Port Tewfik qui absorbe pour la voie publique 310 lampes de 25 à 100 bougies, et pour les maisons particulières 4.300 lampes. Le courant fourni est alternatif et à 220 volts. Des transformateurs permettent son transport économique entre les deux villes ci-dessus, soit à une distance de 4.500 mètres. Le matériel électrique provient exclusivement des ateliers d'une maison autrichienne, la force motrice est produite par trois puissants moteurs Diesel à gaz pauvre et par des machines à vapeur fabriquées en Suisse. Cette société s'occupe aussi de la fabrication de la glace et son usine de Suez la produit en utilisant, après filtration, l'eau de condensation de ses machines à vapeur. La glace est par suite absolument pure et fort appréciée. La production annuelle maximum des deux machines à glace est de 5.500.000 kilog., ce qui suffit très amplement à la consommation locale et au ravitaillement des navires qui s'arrêtent dans notre rade.

Fondée en 1906, cette compagnie a son siège à Alexandrie. Son capital est de 44.000 liv. sterl.' divisé en 11.000 actions ordinaires de 4 liv. sterl.

Les carrières de pierre de l'Attaka, situées à 16 kilomètres environ de Suez sont exploitées par une maison anglaise qui possède avec la Compagnie du Canal un contrat pour la fourniture de la pierre employée à la construction des quais des nouveaux bassins de Port-Saïd et de la jetée commencée dans le même port. Avec un personnel de 420 ouvriers et manœuvres on extrait environ 1.800 tonnes de pierre par mois. Celle-ci est transportée de la montagne à la jetée embarcadère au moyen d'un railway ; elle est ensuite embarquée et acheminée directement à pied d'œuvre par le canal maritime dans les chalands à vapeur appartenant à l'exploitant.

AMÉRIQUE.

Les Etats-Unis et le marché chinois. — Si insolite que soit à l'esprit américain la pensée de défaite, c'est pourtant l'*Outlook*, l'organe par lequel

Roosevelt manifeste ses opinions, qui lançait naguère ce cri d'alarme : déroute du commerce américain dans le Pacifique.

Le peuple des Etats-Unis triomphe de compter aujourd'hui 103 millions d'habitants, avec les Philippines et Porto-Rico, et son pourcentage d'accroissement de population (22 %) a été encore plus grand ces dix dernières années, entre 1890 et 1900. Il n'est dépassé en population que par la Chine, l'Inde et la Russie ; ses récoltes, en 1910, dépassent de près de 1/10 celles de 1909, où la production fut à peu près la moyenne des cinq dernières années ; les grains sont supérieurs en qualité et en quantité.

Ce pays si fortuné, de par l'occupation des Philippines et l'ouverture prochaine du canal de Panama, a des intérêts en Extrême-Orient, qui dépendent du développement de la Chine qui, lui-même, sera influencé socialement et politiquement par le développement commercial et industriel.

Hantés par l'idée de la domination du Pacifique, les Américains ont réussi à suspendre la guerre russo-japonaise en violentant la volonté des combattants eux-mêmes. Ce sont eux qui ont triomphé à Portsmouth en imposant la doctrine de la porte ouverte en Chine, c'est-à-dire l'égalité de traitement pour toutes les nations sur le marché chinois. Ils ont empêché que la force, militaire ou diplomatique, du Japon et de la Russie, s'assurât un traitement de faveur, et ils ont obtenu que la force économique fût seule à solliciter l'immense clientèle asiatique.

Or, tandis qu'ils escomptaient un grossissement considérable de leur chiffre d'affaires en Extrême-Orient, croyant qu'après la guerre ils allaient être les gros fournisseurs du marché qu'ils avaient empêché de fermer, voilà que les statistiques leur apprennent soudain que le montant des exportations américaines, en Extrême-Orient, — haussé en 1905 à 58.600.000 de dollars, grâce surtout aux commandes japonaises de matériel de chemin de fer, — a baissé, contre toute attente, au point de n'être plus, en 1910, que de 15.000.000 de dollars. C'est la déroute.

Les filés de coton de l'Inde et la production encouragée en Chine, ont fait baisser la vente américaine de cet article de 60 %. Les minoteries de Changhaï et de Mandchourie ont réduit à rien la vente de farine américaine, et la perte subie n'a pas été compensée par la fourniture du matériel mécanique pour les moulins. Le pétrole américain n'a pris le pas sur celui de Russie, de Sumatra ou du Japon qu'en baissant son prix de 12 %. La mise en valeur par le Japon du Hokkaïdo et des forêts du Yaleu a arrêté l'exportation des bois du Pacifique. Même ce sont les ateliers japonais qui ont construit le yacht du prince Tsai Shun, chef de la marine chinoise.

Malgré l'activité intense de la British American Tobacco Co, fortement concurrencée par les sociétés industrielles japonaises auxquelles le gouvernement prête de l'argent à 4 %, malgré les progrès des moissonneuses et du pétrole d'Amérique, qui ont gagné l'Amour, d'une part, et la Yunnan, de l'autre, le commerce américain ne remporte pas la victoire prévue, et, pour se débrouiller aujourd'hui, il n'a qu'à emboîter le pas aux autres puissances et, comme elles, offrir à la Chine des conditions qu'elle juge humiliantes et qui la déçoivent d'autant plus que les Américains s'étaient vantés davantage de respecter l'amour-propre chinois.

Il y a incompatibilité d'humeur, et il n'y a de possible qu'un libre contact dans le commerce international, entre ces blancs qui se donnent comme mission de défendre sur leur côté du Pacifique ce qu'ils estiment la frontière du monde blanc, forts des idées ou des impressions de Spencer, de R. Kipling de Lofcadio Hearn et, d'autre part, les jaunes fiers et tatillons que sont les Chinois. Aussi, une jouissance paisible et fructueuse de leur force économique n'est permise aux grandes

puissances commerciales, comme l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis, que si elles s'entendent avec des puissances dont la force est encore plus dans les armes que dans l'industrie, comme le Japon et la Russie.

Le 12 août 1915, expire l'alliance anglo-japonaise et alors aussi l'isthme de Panama doit être percé. Jusque là, le commerce américain, qui ne peut se faire dans la paix une situation privilégiée sur le marché chinois, restera hanté par l'idée qu'il risque de perdre la partie avant de pouvoir convenablement prendre part à la bataille. E. R.

Vers un « Zollverein » américain. — Jusqu'à présent les Canadiens avaient témoigné d'une sage défiance à l'égard des Etats-Unis ; les Canadiens français ont toujours compris que l'Anglais de Boston leur était plus dangereux que celui de Londres. Il semble que le Canada soit sur le point de se départir de cette réserve : il songe à contracter une Union douanière avec son puissant voisin. De pareilles unions peuvent conduire fort loin et l'absorption de l'Allemagne par la Prusse s'est faite sous le couvert du *Zolleverein*. Cette évolution du Canada inspire à M. Herbette, dans le journal *le Siècle*, les réflexions suivantes :

Un fait s'est produit qui marquera dans l'histoire du Nouveau-Monde et dans l'histoire de l'empire britannique : le président des Etats-Unis et le gouvernement canadien ont proposé le même jour, à leurs Parlements respectifs, d'abaisser considérablement les tarifs douaniers qui constituent la seule barrière entre les deux pays. Ce projet n'est pas imprévu, puisque le ministre canadien du Commerce, M. Fielding, est allé le discuter avec M. Taft en mars 1910. Il n'est pas conclu contre le gré de l'Angleterre, puisque les Canadiens ont rendu officiellement hommage au concours que leur a prêté l'ambassadeur britannique à Washington, l'éminent Mr. Bryce. Enfin, il ne s'agit que d'un projet, dont le sort est à peu près assuré devant le Parlement d'Ottawa, mais dont la discussion pourrait bien se prolonger outre mesure devant le Congrès des Etats-Unis. Cependant, il semble qu'un pas décisif ait été fait vers un *Zollverein* nord-américain qui rendrait presque également superflus le maintien du drapeau britannique en Canada et sa suppression.

D'après le désir qu'on a exprimé à Ottawa dès le début des négociations, ce n'est pas un véritable traité de commerce qui a été signé : chacun des deux gouvernements soumet aux Chambres des tarifs concertés en commun, mais chaque pays reste libre d'abroger quand il lui plaira cette « législation réciproque » qui n'a pas la valeur d'un contrat. M. Fielding a expliqué cette innovation en disant qu'elle sauvegardait mieux la liberté des deux Etats voisins ; on remarquera aussi qu'elle sauvegarde l'indépendance des autorités canadiennes par rapport à la diplomatie anglaise. S'il y avait lieu, plus tard, de dénoncer ou de modifier un traité de commerce entre le Canada et les Etats-Unis, il faudrait au moins pour la forme passer par Downing Street : du moment où le Canada et les Etats-Unis se reconnaissent au contraire le droit de légiférer chacun chez soi, ils n'ont besoin d'aucun intermédiaire pour échanger des vues et des promesses qui n'ont point de caractère officiel.

Si les deux projets de loi qui ont été présentés sont votés à Ottawa et Washington, la situation pourra se résumer ainsi : les produits alimentaires et les matières premières circuleront en franchise, ou à peu près, d'un pays à l'autre, tandis que les objets manufacturés paieront des droits beaucoup moins élevés qu'auparavant. Aussi le nouvel état de choses sera-t-il accueilli avec la plus grande satisfaction par les *farmers* canadiens qui vendront mieux leur blé et qui vont

se remettre à cultiver de l'orge, par les producteurs de coke de la Colombie britannique, par les pêcheurs des provinces maritimes du Canada, et par un certain nombre d'industriels américains ; en outre, les Compagnies de chemins de fer verront augmenter leur trafic et le public américain, surtout dans les Etats du Nord-Est, verra s'abaisser le prix de la vie. Par contre, il y a des mécontents, principalement aux Etats-Unis : ce sont par exemple les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre qui craignent la concurrence canadienne, les agriculteurs américains du Nord-Ouest, et en Canada les manufacturiers qui lutteront difficilement contre leurs compétiteurs de l'autre côté des grands lacs. A tont prendre, les partisans de la réforme paraissent plus forts que ses adversaires, en Canada parce que les intérêts agricoles l'emportent de beaucoup sur tous les autres, et aux Etats-Unis parce qu'un arrangement qui diminue le prix de la vie et qui favorise les tendances « pan-américaines » est trop conforme au sentiment général pour ne pas s'imposer.

Mais la question capitale est de savoir quelles conséquences politiques entraînera ce rapprochement commercial. Comme M. Taft l'a laissé entendre dans son message et comme un des représentants les plus remarquables de la grande industrie américaine, M. J.-J. Hill, l'a dit plus crûment, les Etats-Unis ont voulu créer une puissante communauté d'intérêts entre eux et le Canada avant qu'une communauté du même genre se fût créée entre le Canada et la Grande-Bretagne. A l'*imperial preference* que réclament M. Chamberlain ou M. Donar Law, ils ont voulu opposer une sorte d'*american preference* ; et ils ont à moitié réussi, puisque le gouvernement canadien s'est déclaré prêt à accorder aux produits anglais des dégrèvements égaux, mais non supérieurs, à ceux dont profiteront les produits des Etats-Unis. Un pas encore, et le commerce de la métropole sera moins bien traité sur le marché canadien que le commerce yankee : nous voilà loin des tarifs préférentiels qui devaient renforcer l'unité de l'empire britannique. D'ailleurs, nous ne sommes pas moins éloignés du programme naval et militaire qui devait placer la défense de l'empire sous une direction unique.

Le gouvernement libre-échangiste de Londres ne peut pas désapprouver un accord qui achemine le Canada vers le libre-échange..... avec les Etats-Unis. Mais il a senti qu'il fallait en ce moment manifester d'une façon particulièrement retentissante l'intérêt que l'Angleterre porte aux Canadiens, et c'est sans doute pourquoi il a décidé d'envoyer à Ottawa comme gouverneur général le duc de Connaught, oncle du roi George V. La presse anglaise commente aujourd'hui cette nomination avec un empressement significatif, et le *Morning Post* va jusqu'à supposer que le roi d'Angleterre pourrait un jour résider au Canada et envoyer un autre duc de Connaught tenir sa place dans le Royaume-Uni. Il n'est pas jusqu'au radical *Daily News* qui ne se félicite de l'accueil chaleureux que le nouveau gouverneur doit trouver en prenant possession de son poste. « Cet accueil, ajoute-t-il, prouvera la force des sentiments qui unissent les colonies à la métropole ; il fera ressortir la différence entre ceux des *liens impériaux* qui sont réels et ceux qui sont factices ». Nous ne voudrions pas rabaisser les sympathies si justifiées que le Canada va témoigner au duc de Connaught ; mais pourquoi notre confrère considère-t-il que les colonies seraient rattachées à l'Angleterre par des liens moins « réels » si l'empire britannique possédait une union douanière, une centralisation navale et militaire, un Conseil impérial permanent, et en un mot les organes d'une vie collective ?

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Jeudi 6 Avril 1911.

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2 sous la présidence de M. Auguste Crepy, Président, ayant à ses côtés MM. Levé, Cantineau, De Jaeghère, Delahodde, Douxami, Schotsmans.

Excusés : MM. A. Merchier et O. Godin, ainsi que M. Albert Despretz.

Le procès-verbal de l'assemblée générale du 29 décembre 1910 est adopté.

Bureau pour 1910. — Dans sa séance du 20 janvier 1911, le Comité d'Études a procédé à l'élection du Bureau dont voici la composition pour l'année 1911 :

MM. Auguste CREPY	Président.
Eugène VAILLANT	Vice-Présidents.
Albert LEVÉ	
Albert MERCHIER	Secrétaire-Général.
Jules DUPONT	Secrétaire-Général-Adjoint.
Auguste SCHOTSMANS	Secrétaire.
Pierre DECROIX	Trésorier.
Maurice THIEFFRY	Trésorier-Adjoint.
Georges HOUBRON	Bibliothécaire.
E. CANTINEAU	Archiviste.

Adhésions nouvelles. — Depuis la dernière assemblée générale, le Comité a admis 37 nouveaux sociétaires dont les noms figurent à la suite du présent procès-verbal.

Distinctions honorifiques. — MM. Lemay et Maxime Ducrocq ont été nommés *chevaliers de la légion d'honneur.*

M. Léon Leplat a été nommé *chevalier du Mérite Agricole.*

M. Edmond Favier a été promu *officier de l'Instruction publique.*

M. Ledieu-Dupaix a été nommé *membre de la Société des Sciences.*

Nécrologie. — Nous avons appris avec regret le décès de MM. Crépelle-Fontaine, Paul Leroy, Paul Villette, Félix Camus, Nicodème, Joseph Frœlich et Madame Charles Huet. Nous prions les familles ainsi éprouvées d'agréer nos sincères condoléances.

Portrait de M. Henri Beaufort. — Le portrait de M. Henri Beaufort se trouve maintenant dans notre salle de réunion du Comité. L'aimable physionomie de ce

collègue si sympathique à tous sera un souvenir agréable pour les anciens et un modèle à évoquer pour les jeunes.

Conférences. — Depuis la dernière assemblée générale, nous avons eu le plaisir d'entendre les conférences suivantes :

Jeudi 8 Janvier. — M. H. Douxami : *Excursion en Espagne dans la Sierra de Guadalajara.*

Jeudi 12 Janvier. — M. l'Abbé A. Winnen : L'*Afrique centrale anglaise : Le Nyasaland.*

Jeudi 19 Janvier. — M. G. Eisenmenger : *Les Alpes orientales.*

Dimanche 22 Janvier. — M. E. de Martonne : *Les déserts des Etats-Unis et du Mexique.*

Jeudi 26 Janvier. — M. J. Fourgous : *Paysages et monuments du Rouergue et de l'Albigeois.*

Dimanche 29 Janvier. — M. A. Demangeon : *Le Haut-Limousin.*

Jeudi 2 Février. — M. Henri Lorin : *de l'Atlantique au Pacifique par le chemin de fer Transandin.*

Dimanche 5 Février. — M. C. Cepède : *Le Gulf-Stream dans l'Europe occidentale.*

Jeudi 9 février. — Mme Severin-Bourgoignon : *Les Alpes Graies.*

Lundi 13 Février. — M. le Dr J. B. Charcot : *Le « Pourquoi pas ? » dans l'Antarctique 1908-1910.*

Jeudi 16 Février. — M. Benali Fekar : *La femme dans la Société musulmane.*

Jeudi 23 Février. — M. Albert Pauphilet : *Impressions d'Egypte.*

Dimanche 26 Février. — M. G. de Gironcourt : *Mission en Afrique Occidentale. Du Niger à la Côte de l'Or.*

Jeudi 2 Mars. — M. Gervais-Courtellemont : *Autour de la Méditerranée.*

Dimanche 5 Mars. — M. Denis : *Les travaux actuels du Canal de Panama.*

Dimanche 12 Mars. — M. R. Paillot : *Les îles Baléares.*

Jeudi 16 Mars. — M. le Dr Maurice D'Halluin : *Voyage d'exploration aérienne au-dessus de Malo-les-Bains.*

Dimanche 19 Mars. — M. l'Abbé Maurice David : *Le Mont Athos.*

Jeudi 23 Mars. — M. le capitaine Cortier : *Deux années dans le Sahara Central.*

Jeudi 30 Mars. — M. R. Rallier du Baty : *Quinze mois aux îles Kerguelen. La croisière du Ketch « J.-B. Charcot ».*

Excursions. — Le programme de cette année comporte 22 excursions dont cinq ont déjà eu lieu :

La visite du Musée sous la direction de MM. Xavier Renouard et Pierre Laroche, s'est faite le 9 février. — Les 40 sociétaires qui y ont pris part ont écouté avec le plus grand intérêt les explications de M. Théodore, conservateur-adjoint, qui avait bien voulu se faire leur cicérone.

Le 16 février, M. le Directeur de l'Institut technique Roubaisien a montré à 29 de nos collègues toutes les machines et expliqué leur travail pour la fabrication toute spéciale des tissus de Roubaix. MM. E. Cantineau et A. Schotsmans dirigeaient cette intéressante excursion.

La visite des Instituts des Facultés sous la direction de MM. Cantineau et Bonvalot a vivement intéressé, le jeudi 2 mars, les 24 personnes qui les accompagnaient. Le clou de cette excursion a été la visite au Sismographe avec la

causerie faite par M. Paillot pour en expliquer le fonctionnement. Le récepteur de la télégraphie sans fil aussi, dans sa simplicité, a intéressé tout le monde.

MM. Auguste Crepy et Van Troostenberghe ainsi que les 50 personnes qu'ils guidaient ont été reçus de la façon la plus aimable, le 7 mars, aux établissements de la Compagnie internationale des machines agricoles à Croix, par le Directeur-Administrateur, M. Pauley, qui est membre de notre Société.

Enfin le 21 mars, 40 de nos collègues sous la direction de MM. Th. Van Troostenberghe et Calonne se sont rendus à Halluin où ils ont visité avec le plus grand intérêt les usines Biermé-Van Oye (industrie des produits du rotin et de la vannerie), l'Établissement de MM. Eblagon, Landsberg, Motte et Cie (Chromolithographie) et la tuilerie mécanique.

Concours. — Un concours de photographies est ouvert du 15 mars au 10 septembre 1911 entre les membres de la Société, photographes-amateurs, ayant pris part aux excursions. Les photographies ne devront comprendre que *des vues de sites* prises au cours des excursions. Le programme est déposé au Secrétariat.

Monographie de Pitgam. — Une monographie de Pitgam avait été déposée au Secrétariat. Après examen il a été décidé que nous ne pouvions lui attribuer de récompense parce que, quoique très bien faite, elle ne présentait pas un caractère suffisamment géographique. L'auteur ayant exprimé le désir que l'enveloppe renfermant son nom fut brûlée si son ouvrage n'était pas récompensé, son manuscrit est déposé au Secrétariat à sa disposition.

Congrès. — Un *Congrès du Millénaire normand* sera tenu à Rouen du 6 au 10 juin 1911.

Du 26 au 29 juillet se tiendra à Londres le *Congrès universel des races* dont le but est de discuter les relations générales entre les peuples de l'Occident et de l'Orient en vue d'encourager une bonne entente parmi eux ainsi qu'un sentiment amical et une coopération cordiale.

M. le Président rappelle le XXXe Congrès national des Sociétés françaises de Géographie qui se tiendra à Roubaix, du 29 juillet au 5 août, et le Xe Congrès international de Géographie qui aura lieu à Rome du 15 au 22 Octobre.

Pour renseignements, s'adresser au Secrétariat.

Dons. — M. Charles Quiévreux, membre de notre Société, nous a fait don de 100 exemplaires de son ouvrage « Le globe terrestre st ses habitants ». Ils sont au Secrétariat, à la disposition des sociétaires que le sujet peut intéresser.

Communication. — La parole est ensuite donnée à M. Albert Levé, Vice-Président, qui fait la très intéressante communication suivante :

UN OUVRIER LILLOIS

AU XVIIe SIÈCLE

CHAVATTE et sa chronique.

Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, vivait à Lille, sur la paroisse St-Sauveur, un tisserand, savetteur de son stil ou métier, Pierre-

Ignace Chavatte, fils d'Estienne Chavatte et de Barbe Marine, sage-dame.

C'est un simple ouvrier, mais un ouvrier franc, ayant conquis son titre et fait son chef-d'œuvre, appartenant complètement à sa corporation, intéressé au maintien de ses anciens privilèges. C'est un garçon intelligent, qui sait agir, a de l'initiative, comme nous verrons. Il est très instruit pour son temps et sa condition, de plus il est serviable, plein de cœur, de courage, de dévouement ; en portant secours à des incendiés, il se cassa la jambe le 26 septembre 1669. Pendant le siège de 1667, il eut deux hommes tués à ses côtés. Il aime l'histoire, surtout celle de Lille, sa patrie, au point de copier la chronique d'un autre ouvrier de son stil probablement, Mathieu Manteau, et de la continuer depuis 1657, jusqu'au jour où la maladie ou la mort l'ont forcé d'interrompre ce travail, en février 1693.

Sa langue est celle des ouvriers lillois au XVII[e] siècle ; et on peut y remarquer certaines locutions locales qui ont persisté et qui ont cours encore aujourd'hui. Le style prête facilement à des quiproquos singuliers ; citons au hasard à titre d'exemple : « l'assassin se sauva » hors la ville et fut noyé en la rivière de Gand qui était poursuivi de » la justice — le fils de Remue te langue fut tué par le fils Lecat que son » père avait été sot de la ville d'un coup d'épée devant le château — » On ne connut cet incendie que le lendemain parce qu'on en fit pas » l'alarme laquelle faisait grand froid. — Un jeune français Picavet » tomba dans un puits qui criait vive le roi ».

L'orthographe est un type caractéristique de cette orthographe phonétique, tant prônée aujourd'hui par toute une école, mais on peut douter que la lecture de notre manuscrit lui attire de nouveaux adhérents. En vain on feuillette les dictionnaires, on interroge les lillois les mieux informés, on se heurte trop souvent à une impossibilité d'obtenir le renseignement, l'explication désirée.

I. Le Chroniqueur.

Chavatte est assurément un esprit très ouvert, très curieux, s'intéressant à tout, surtout aux événements lillois, mais il s'attache à de si petits faits, à des incidents si insignifiants, qu'on ne peut s'empêcher de voir en lui le type accompli du badaud que tout occupe, distrait et amuse.

Est-il à son travail, qu'il aime assurément comme tout bon ouvrier,

que tout en activant son métier, il a l'oreille au guet, attentif à tous les bruits du dehors, pour satisfaire sa curiosité, si quelque chose annonce un incident dans la rue, le voisinage, ou même plus loin ; notamment si la cloche appelle le public à une exécution judiciaire. Chavatte part alors devisant avec ses voisins, puis sa curiosité satisfaite, il revient reprendre sa place à son métier et continuer le tissu commencé. Comme il travaille à la tâche, le patron ne souffre pas de cette interruption.

Le matin, le midi, le soir, aux heures de repos, il se joint à ses camarades du voisinage pour commenter la nouvelle, l'incident du jour. Il s'en informe avec d'autant plus de soin qu'il a son journal, où il mentionne tout ce qui l'a intéressé ne fut-ce qu'un moment ; quand il n'a pû vérifier lui-même le fait qu'il raconte, il le signale : « je l'ai ouï dire, écrit-il, par plusieurs qui venaient de la procession de Douai de Juin 1665, et aussi par le messager qui me l'a affirmé lui-même ». On est ainsi assuré de l'exactitude de son récit, et d'ailleurs les diverses vérifications tentées sur des pièces authentiques, sont venues confirmer son témoignage.

Comme tout l'intéresse, nous trouvons dans ses mémoires les renseignements les plus divers, la mention des faits les plus graves, à côté des plus insignifiants. Si bien qu'on ne peut écrire de Lille dans la seconde moitié du XVIIe siècle, sans le consulter.

Ainsi nous trouvons dans son manuscrit tous les accidents, les attentats contre les personnes, les vols, les incendies, les travaux publics de voirie, de fortification, les constructions d'édifices municipaux civils ou religieux, les orages, les rigueurs de la saison, les comètes, les passages à Lille des grands personnages, les mouvements de troupes, les convois de galériens, les curiosités offertes au public: nains, géants, monstres à deux têtes, à huit pattes, etc., etc., il va jusqu'à mentionner qu'on a fait une chanson sur une fille qui, la veille des Rois, avait mis une couronne de papier sur la tête de son chat, et lui donnait à boire en criant : « *Le Roi boit* ». Le chat fut, ajoute-il, noyé dans la rivière des Jésuites.

Chavatte note aussi qu'un loustic nommé Arnould, s'était vanté d'avoir un chat superbe qu'il lâcherait le dimanche gras, 28 fév. 1672, dans la plaine du faubourg des malades, pour qu'on lui donne la chasse. Beaucoup de Lillois prirent l'annonce au sérieux et vinrent avec leurs chiens, heureux de jouir du plaisir de cette chasse inusitée. Alors Arnould lâcha dans la plaine un chat en papier qui fut vite

emporté par le vent, laissant les chasseurs confus et ébahis. Et Chavatte conclut : « Ne voila-t-il pas une chose pour rire et pour chanter et » peu de jours après fut fait, une chanson, avec ledit chat en portrait » imprimé ».

En 1687, la procession annuelle ne suivit pas le parcours accoutumé ; un Lillois pour manifester son regret de ne plus la voir passer devant sa maison, la tendit de noir et on fit à cette occasion une chanson dont voici le premier couplet :

Mon Dieu quelle affliction
Hélas ma peine est grande !
Je suis sans consolation.
Si quelqu'un me demande
Pourquoi j'ai la larme à l'œil
Et ma maison tout en deuil.
Je lui dirai sans finesse
Le sujet de ma tristesse.

* *
*

En parcourant notre manuscrit on aurait tort de ne pas lire, malgré leur monotonie, toutes les mentions des évènements si peu importants soient-ils, qu'on rencontre nombreuses à toutes les pages, car s'ils ont perdu tout intérêt, ils nous fournissent par la précision du récit, de précieux renseignements sur la topographie de la ville. Nous savons ainsi l'emplacement d'une foule de maisons, d'enseignes, d'hôtelleries. A titre d'exemple, je remarque que la maison de la rue St-Sauveur, qui faisait le coin de la rue des Robleds, portait l'enseigne du Noir Lion. Un bourgeois, Pierre Chuffart demeurait dans la même rue, au coin de la cour Jeannette à vaques, — la brasserie des fleurs, rue des Malades, s'élevait en face Gantois. — Le grand hôtel où la ville logeait les ambassadeurs du Siam, et les autres grands personnages, était le Lion d'or, place St-Martin, une célébrité disparue.

*
* *

Parfois à son récit, notre auteur ajoute quelque réflexion absolument inattendue qui permet de jeter un coup d'œil sur ses propres pensées. Ainsi, annonçant que le 16 oct. 1686 était né un enfant monstre ayant deux têtes, 4 jambes, 4 bras, il écrit : « « je crains que ce soit le » messager de malheur sur des provinces ou pays, car les Romains des

» antiquités quand ils voyaient des monstres venir au monde, ils les
» jettaient dans le Tibre parce qu'ils disaient qu'ils amenaient des
» malheurs. Je crains qu'il n'en soit de même dans notre pays bas. Sur
» ce monstre on a fait de belles prophéties ».

*
* *

Certains de ces petits faits ont un intérêt de curiosité historique. Ainsi Chavatte nous apprend qu'en avril 1672, on cria dans la ville des gazettes de la guerre de Hollande et d'Angleterre, mais que cela ne dura guère. Précédemment on en avait vendu annonçant la paix de Wesphalie (21 mai 1666). Ce fut alors probablement la première vente de journaux dans notre ville.

Un autre détail. Dans la seconde moitié du règne de Louis XIV, vers 1679, les dames adoptèrent la fontange, coiffure qui consista d'abord dans un nœud de ruban, mais qui, se modifiant, devint, nous dit Quicherat : « un bonnet garni d'une haute passe, façonnée en rayons qui dardaient le ciel ». Nous avons tous souvenir d'avoir vu cette étrange coiffure dans les gravures du temps. Elle excita par son excentricité la verve des critiques et « au commencement d'août
» 1685, on mettait à Lille, des *lisetons* sur la tête des bêtes et chiens,
» pour se moquer des demoiselles et leur faire quitter les *piaffetées*
» qu'elles faisaient. On disait que c'était demandé par l'archevêque de
» Cambrai ». Voilà un petit détail qui mérite de ne pas tomber complètement dans l'oubli, et qui ne nous a été conservé que par ce chroniqueur.

*
* *

Pendant le règne de Louis XIV, pour remplir le trésor toujours vide, on créa moyennant finances un grand nombre de charges conférant la noblesse. Mais ces annoblissements ne furent pas toujours bien accueillis. Ainsi en juillet 1676, à St-Sauveur, on avait choisi pour parrain d'une cloche appelée Jesus, un certain Blondel qualifié sur l'inscription « noble homme et vertueux ». On y avait même mis ses armes. Le Magistrat averti fit comparaître en Halle les marguilliers, et leur enjoignit de faire disparaître la qualification noble homme et les armes, parce que Blondel n'était noble que par achat. Dois-je ajouter qu'il ne fut pas parrain.

*
* *

On trouve dans notre manuscrit d'autres renseignements plus importants, par exemple le récit de l'affreux accident du 25 mars 1676.

De jeunes soldats, de passage à Lille, furent logés au quartier de l'Abbiette, le feu prit dans la chambrée, à la paille leur servant de lit. Comme ils étaient enfermés à clé, ils ne purent sortir et furent tous brûlés, « *rôtis comme des porcs* ». On devine l'émotion publique à cette nouvelle, et avec quelle profonde pitié la population assista aux obsèques de ces malheureux.

Voici encore quelques mentions qui intéressent l'histoire locale.

En avril 1665, on commença à travailler à l'horloge de vingt-quatre heures de la nouvelle maison de ville, et Chavatte, rempli d'admiration, nous la signale comme la chose la plus remarquable et la plus curieuse de la ville, notamment parce qu'elle indiquait les phases de la lune.

En mars 1687, démolition des maisons du Beau Regard, pour édifier celles que nous voyons encore aujourd'hui.

L'année suivante, on inaugure les ventes aux enchères dans la grande chambre de la maison de ville, le droit était de deux liards par livre.

La cloche sonna pour la première fois la retraite des bourgeois et la fermeture des cabarets le 19 juillet 1692.

*
* *

Chavatte ne pouvait manquer de mentionner la peste qui désola la région en 1667 et 1668. Il nous montre le Magistrat cherchant à mettre Lille à l'abri de la contagion, et établissant une sorte de cordon sanitaire qu'on ne pouvait franchir sans un certificat de santé. En même temps, il supprime la foire, et fait détruire les animaux susceptibles de propager la contagion, les chiens, les chats, les poules, les colombes, etc.

Ces précautions protégèrent la ville pendant un certain temps, mais le fléau finit par y pénétrer en octobre 1667, les premiers cas se manifestèrent en la rue St-François. On prit alors des mesures sanitaires plus énergiques. On défendit les réunions, on ferma les écoles, on diminua le nombre des offices religieux.

Tant qu'aux personnes soupçonnées d'être atteintes par la contagion, on leur imposa sous menace de grave punition, de rester enfermées dans leurs demeures, où on leur apportait la nourriture et les autres choses nécessaires à la vie.

On avait même fait élever un hourd spécial pour l'exécution des

condamnations prononcées à ce sujet. Chavatte s'apitoye sur le sort de ces malheureux aux arrêts de rigueur dans leur domicile. Plus tard on construisit des logettes au rieu de Canteleu. Tous les malades devaient s'y rendre, les riches comme les pauvres indistinctement. Cette mesure nécessaire donna lieu à des protestations. Le 13 novembre 1668, jour de la publication de l'arrêté, une altercation eut lieu sur le marché entre le Maréchal d'Humières, gouverneur de Lille et un Monsieur du Ploui, qui refusait d'envoyer sa femme malade à Canteleu. On n'insista pas, et Mme du Ploui resta chez elle. Pendant tout le temps de l'épidémie on fit des prières, des processions.

*
* *

En 1682, la fièvre aphteuse désola la région, et notre auteur nous dit les mesures d'isolement prises, et les soins de propreté prescrits. Il indique même les soins à donner. Pour enlever les pustules de la langue des animaux, se servir d'une patine d'argent fixée à une tige de fer, gratter la langue jusqu'au sang et essuyer avec un linge blanc qu'on brûlera. Ne pas se servir du même linge pour une seconde bête ; de même soigneusement nettoyer la patine d'argent dans du vinaigre, après chaque usage.

La personne qui donne les soins doit également se laver les mains après le pansement de chaque bête.

Comme remède frotter la langue de l'animal avec un mélange de poudre à canon, de soufre et de sel. On peut aussi employer le persil de Macédoine. Jeter le lait des bêtes malades.

Comment ne pas être frappé de la coïncidence entre les procédés empiriques du XVIIe siècle, et les méthodes actuelles prescrites par une science qui semble avoir atteint le plus haut degré de certitude.

*
* *

Au nombre des évènements qui intéressent le plus Chavatte, il faut placer les exécutions criminelles. Aussitôt que la cloche du beffroi en annonçait une, il quittait son métier et se rendait sur la grand'place devant la maison de ville. On sait combien l'annonce d'une exécution capitale, seule peine subie publiquement de nos jours, surexcite encore la curiosité de la foule, et avec quel empressement elle y court !

Alors les exécutions publiques étaient fréquentes. Parfois elles consistaient dans une simple exposition sur un hourd ou sur le cheval

de bois ; d'autrefois elles comportaient un châtiment corporel. Ainsi le condamné était battu de verges : selon la gravité de sa faute, il y avait le grand et le petit tour ; d'autrefois on lui imposait des mutilations atroces, tantôt comme peine unique, tantôt comme peine accessoire avant de lui donner la mort, ou même de l'envoyer aux galères. On coupait ainsi le nez, les oreilles, le poignet. La mort était souvent encore précédée d'autres tortures : langue arrachée ou percée avec un fer rouge ; ou bien le supplice était administré avec une féroce lenteur : ainsi dura deux heures, le supplice d'une femme condamnée à être rompue jusqu'à ce que mort s'en suive ! Certains criminels, condamnés à être brûlés, sont attachés à quelque distance du foyer pour que son action ne se produise que plus lentement.

Submergés par le flot d'indulgence, peut-être excessive, qui caractérise notre société contemporaine, nous avons quelque peine à croire à la possibilité de ces atroces châtiments, mais Chavatte n'est pas le seul témoin, et force est bien de se rendre à l'évidence. Du reste il ne s'indigne pas même contre les tortures inutiles. Il suit avec l'intérêt du badeau, je dirais volontiers du dilettante, toutes les phases de l'exécution. Ainsi il note avec soin qu'un voleur fit, avant son exécution « *une belle exhortation en latin* ». Il signale que cinq condamnés à être pendus jouèrent aux dès sur l'échafaud le jour de leur exécution. Un jour, la corde se cassa deux fois sous le poids de l'homme qu'on ramena à l'hospice ; le lendemain on recommença l'exécution avec un nouveau bourreau, et la foule se disputa les morceaux de la corde comme des reliques ! Parfois Chavatte rend hommage au courage, à la dignité du condamné, par ces mots : il mourut bien constamment.

Le peuple acceptait ces condamnations. Voici toutefois une protestation : le 29 avril 1673, une jeune fille de 17 à 18 ans fut battue de verges pour avoir volé quatre mouchoirs. La peine sembla hors de toute proportion avec le larcin, on cria vengeance contre la Veuve Roman, sa maîtresse qui l'avait dénoncée et livrée à la justice. Le soir, on cassa les carreaux de sa demeure.

Une autre fois, des soldats en armes, pour délivrer leur camarade, attaquent les exécuteurs et les mettent en fuite.

*
* *

Cette atrocité des peines dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il fallut, pour y mettre un terme, les efforts des philosophes et surtout

de Bentham et de Beccaria. Chose étrange ! à un siècle de distance, voilà les penseurs, les philosophes contemporains, tous ceux qui se préoccupent de la théorie du droit de punir, qui protestent aujourd'hui contre la faiblesse de la répression actuelle et réclament des peines plus sévères. Au Congrès international de Paris, en 1895, on put voir les magistrats mis en minorité par les théoriciens de l'assemblée, qui estimaient que, sans tenir compte des circonstances de l'infraction, il fallait refuser par principe toute atténuation aux récidivistes !

Et depuis, cette tendance des penseurs n'a fait que s'accentuer. Les questions soumises aux divers congrès de droit pénal suffisent à le démontrer. Certains criminalistes, et des plus autorisés, ne vont-ils pas jusqu'à réclamer au nom de la défense sociale, l'incarcération préventive des gens dangereux, alors même qu'aucun fait positif ne peut leur être imputé !

On réclame également le rétablissement des châtiments corporels tels que le fouet. Il semble que cette peine ait aidé à préserver Londres de cette armée d'apaches qui désole Paris. Déjà des lois récentes ont réédicté cette peine à l'étranger, et les journaux nous disaient naguère que le gouvernement demanderait aux Chambres une loi semblable. Il est de toute évidence que la répression aujourd'hui est insuffisante, et que des mesures exceptionnelles doivent être prises pour tenter d'endiguer le flot de la criminalité qui ne cesse de monter, et de menacer notre Société.

* * *

Incontestablement le droit pénal a fait des progrès depuis le XVIIe siècle ; toutefois on ne peut s'empêcher de regretter la plus grande exemplarité des peines prononcées et exécutées peu de temps après le crime, lorsque la preuve est certaine, notamment en cas d'aveu et de flagrant délit. Tel assassin a été exécuté, atteste Chavatte, dans les trois jours du crime.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Notre instruction très solennelle donne sans doute à l'accusé toute garantie, mais elle exagère les lenteurs. En outre, les sessions d'assises ne se tiennent que tous les trois mois.

Pourtant en 1867, on tenta une abréviation des délais en matière correctionnelle et on organisa la procédure des flagrants délits. En matière criminelle on n'a rien fait. La pratique des Juges d'instruction de rechercher toute la vie de l'accusé permet parfois de faire juger

avec un crime principal, une autre infraction plus ou moins grave. La répression est théoriquement plus complète, mais le long espace de temps, écoulé depuis le crime, diminue l'exemplarité du châtiment.

*
* *

Une cruauté qui, suivant toute apparence, ne reviendra pas, c'est la torture employée comme moyen d'arracher un aveu à un inculpé. Elle ne se donnait pas en public, mais chaque jour on y avait recours. Une femme, soupçonnée d'avoir empoisonné son mari, fut tellement « *gehennée* » qu'au moment où, faute de preuves, le juge la relacha, elle était encore si malade des tourments subis, qu'on dut la faire admettre à l'hôpital du St-Esprit jusqu'à sa complète guérison !

Ailleurs Chavatte signale l'exécution d'un condamné qui avait les doigts brûlés par les mèches enflammées qu'on lui avait mises dans la main pendant l'instruction de son procès !

Quelle confiance les juges pouvaient-ils avoir dans des aveux arrachés par d'aussi cruelles tortures ?

*
* *

Ce n'est pas sans étonnement que nous voyons les procès faits aux cadavres, notamment aux cadavres des suicidés. Le suicide était alors un crime puni comme tout autre homicide. Chavatte nous raconte plusieurs de ces exécutions, notamment celle d'un jeune homme de la rue St-Denis, dite des étaques, nommé Mathieu Desfontaines, qui se pendit le 29 septembre 1662. Le lendemain après-midi, le greffier vint à l'huis de sa maison lire sa « *calinge* », comme à un criminel, et puis après l'officier le jeta du haut en bas de l'escalier, le fit passer sous le seuil de la maison par un trou, on le traîna sur une claie la face contre terre, comme une bête qu'on mène à la voirie. On le pendit la tête en bas à une fourche à la porte des malades.

Parfois le cadavre était porté sur une brouette à la prison, où on instruisait son procès, et où on prononçait la sentence. Puis on le ramenait à sa demeure pour l'exécution, et delà au gibet où il devait rester quelque temps. Des amis ayant la nuit dérobé un de ces cadavres pour lui donner la sépulture, l'autorité le fit rependre. Deux jours après on l'enleva de nouveau et on n'en entendit plus parler.

Le même châtiment était infligé aux cadavres des duellistes. Chose plus surprenante encore, on faisait des procès à des cadavres d'animaux : un cheval tué depuis quinze jours, et dont la peau avait été vendue fut déterré, et on brûla son corps ainsi que sa peau le 3 septembre 1682 !

II. Le Citoyen.

Chose singulière, Chavatte qui nous donne de si minutieux renseignements sur les incidents les plus insignifiants, ne mentionne qu'en passant, et, semble-t-il, avec une souveraine indifférence ces graves évènements dont il a été le témoin ; comme la conquête de Lille par Louis XIV, et la révocation de l'édit de Nantes. Pour ce dernier fait, il a pu ne pas en sentir la portée, et par suite, on s'explique cette simple mention des mémoires, à la date du 25 novembre 1685 : « et après » midi, en l'église St-Etienne, fut baptisé un hérétique qui était capi- » taine Français. On chanta un *Te Deum*. Alors le roi de France » Louis XIV ne voulait plus avoir nul hérétique en son royaume, de » quelque qualité qu'il fut. Il les exilait tous. Il fallait se retourner ou » sortir du pays, les biens confisqués au profit du roi ».

Quant à la conquête de la Flandre et de Lille par Louis XIV, en 1667, l'indifférence de Chavatte est plus caractéristique. Il n'a pas pu ne pas ressentir une douleur patriotique en voyant la Flandre conquise et les Français, c'est-à-dire les ennemis, maîtres de la ville. Néanmoins pour connaître son impression sur ces graves évènements, il faut s'attacher à de simples détails qui, d'ailleurs, établisssent à l'évidence sa préférence pour la domination espagnole.

D'abord nous voyons ses regrets de la mort de Philippe IV, qui « *fut un si bon roi* » ; puis ses critiques sur la reddition de Tournai et de Lille consenties trop légèrement, avant que les opérations du siège les aient rendues nécessaires. On disait, raconte Chavatte, qui semble disposé à accueillir ce bruit, que le pays était *vendu à la France*. Comme dans les heures cruelles des revers patriotiques, le peuple est prompt à croire à la trahison de ses chefs ! N'avons-nous pas tous le souvenir de bruits analogues entendus au cours de l'année terrible !

Chavatte conserva longtemps cette pensée d'une trahison. En mars 1675, au cours de la guerre de Hollande, il apprend que des convois d'armes, de munitions, de vivres, circulent et vont notamment à Tournai sans être attaqués par les Espagnols et il écrit : « il faut qu'il y ait accord entre les chefs. On n'a jamais vu chose semblable ! »

Chavatte mentionne ensuite que la paix d'Aix la Chapelle, publiée à Lille le 2 juin 1668, fut « *une paix sans joie parce qu'on demeurait au roi de France* ». Et le lendemain à la procession de Lille, contrai-

rement à l'habitude, les quatre serments refusèrent de s'y rendre et il n'y eut aucun char de triomphe, tant était grande la douleur de la population !

Déjà en 1667, Chavatte avait noté que les P. P. Augustins avaient fait jouer une action sur le roi d'Espagne qui était « *très vilaine* » ; d'autre part, quand il mentionne les conflits inévitables entre vaincus et vainqueurs, c'est toujours à ces derniers qu'il attribue tous les torts.

Cette hostilité latente se prolongea ; le 18 mai 1670, un grand d'Espagne étant venu à Lille avec une nombreuse suite, on cria « Vive le Roi d'Espagne », et lorsqu'en 1682, Louis XIV prescrivit de faire en Flandre, le 15 août, la procession en l'honneur de la Vierge en exécution du vœu de Louis XIII, son père, les stils et métiers refusèrent d'y figurer. Ils avaient cessé de prendre part à toutes les processions au moment de la prise de Lille en 1667, ils ne devaient y paraitre de nouveau qu'en 1685.

Il importe à cet égard de remarquer la profonde impression que la conquête fit sur la population de Lille. Elle se tint sur la réserve, conservant avec dignité ses regrets de l'ancienne domination espagnole. Elle ne se mêla pas aux réjouissances officielles et s'abstint même de célébrer ses fêtes habituelles. C'est seulement quinze ans aprés la prise de Lille, en 1682, que les serments, escrimeurs, canonniers, élirent pour la première fois le roi de la corporation, encore ne prirent-ils part à la procession de Lille que trois ans plus tard, en 1685 ; mais cette année la cérémonie eut un éclat inaccoutumé. Les sayetteurs n'avaient pas attendu si longtemps pour mettre un terme à cette opposition muette. Dès le 29 août 1670, ils avaient célébré la fête de St-Jean-Baptiste leur patron, et à cette occasion, offert un présent au Maréchal d'Humières, gouverneur de Lille.

La curiosité l'emportait parfois sur le sentiment patriotique et quand la garnison française manœuvrait et faisait la petite guerre, simulant une attaque de la ville, les Lillois et notamment notre badaud, ne manquaient pas cette occasion d'un spectacle « inaccoutumé et beau à voir ».

La curiosité triomphait encore lorsque de grands personnages venaient à Lille, des ambassadeurs, des grands de la Cour, et surtout le roi et la famille royale. Le Magistrat organisait des fêtes, où se pressait la foule. Les plus remarquables eurent lieu en mai 1690, lors du voyage du roi, de la reine et du Dauphin. Le Magistrat avait décoré la cour du roi de tentures bleues ornées de fleurs de lys blanches, élevé un arc de triomphe à l'entrée de la rue Grande-Chaussée, et

édifié sur la place des fontaines avec des dauphins donnant du vin au lieu d'eau. On présenta au roi les clés de la ville tandis que le canon tonnait et que les cloches sonnaient. Le soir, il y eut des feux de joie, puis un feu d'artifice représentant le siège d'une forteresse au-dessus de laquelle brillait un soleil avec la devise *Nec pluribus impar.* Spectacle si remarquable que jamais homme vivant n'en avait vu de pareil.

*
* *

Quelque fut l'attrait de ces fêtes et l'empressement des Lillois à en jouir, ce n'est donc que lentement que Lille devint réellement ville française. Au cours des crises économiques, qui désolèrent tellement la ville que les ouvriers, pour s'assurer le pain nécessaire à leur vie, s'enrôlaient comme soldats, ils acceptaient indifféremment, semble-t-il, d'être au service de la France ou de l'Espagne. Aussi quand se reportant quelques années plus tard, on songe à l'héroïque défense que Lille opposa en 1708 à l'attaque de Malborough et du prince Eugène, on ne peut s'empêcher de rendre un hommage au grand Boufflers qui d'une ville à peine française sut obtenir une si magnifique résistance.

*
* *

Revenant à Chavatte, nous devons constater que dans son manuscrit on ne rencontre jamais un mot du cœur, une explosion du sentiment patriotique, un cri qui fasse sentir nettement sa pensée. J'imagine que si quelque citoyen de Metz ou de Strasbourg a laissé des mémoires sur la guerre de 1870, et la conquête allemande, il a donné à ses sentiments personnels sur ce grand évènement, une expression plus vive et plus énergique.

*
* *

Chavatte du reste ne s'intéresse pas aux faits généraux pour eux-mêmes, quelle que soit leur gravité, notamment aux faits militaires, il les mentionne uniquement à cause des fêtes célébrées à leur occasion, *Te Deum*, processions, cortèges, feux de joie, d'artifice, etc., etc.

Cette indifférence s'applique même aux évènements locaux, notamment au renouvellement annuel du Magistrat, qui pourtant a exercé son influence sur sa corporation. Si un nouveau Chavatte écrit des mémoires à notre époque, certainement il mentionne nos divisions politiques, le succès de tel ou tel candidat et le caractère des divers

conseils municipaux qui se succèdent à l'hôtel de ville. D'où vient cette différence ? ce silence systématique ? de l'absence de toute participation aux affaires publiques, du manque de journaux ; oui sans doute, mais surtout de ce que Chavatte passe sous silence les faits qui se reproduisent périodiquement, si un incident particulier ne les a pas signalés à son attention. Malgré l'attrait que la foire exerçait forcément sur un badaud de son espèce, il n'en parle que pour dire qu'elle fut supprimée certaines années à cause de la peste qui sévissait dans la région : une autre fois, il signale comme une aggravation de ses souffrances, que les rigueurs d'une crise industrielle et d'une disette se produisent au moment de la foire.

III. Le Travailleur.

Chavatte, simple ouvrier sayetteur, sans autre ressource que son travail, a ressenti le contre-coup de tous les évènements qui ont exercé une influence sur la vie des ouvriers. Après avoir noté le bon marché du blé en novembre 1657, il signale, comme particulièrement rigoureux, l'hiver de 1661-1662 où la gelée persista tout un mois. Une crise économique entravait la production, en même temps sévissait une disette telle qu'en mai, juin et juillet, le blé valut de 27 à 28 livres la rasière ! « La famine régnait en France, nous dit Chavatte qui ajoute :
» prions Dieu pour qu'elle ne vienne point ici, car c'est le bourreau de
» toutes verges que Dieu envoie ! »

Le Magistrat, pour empêcher le peuple de mourir de faim, distribua des fleurs de Lille aux malheureux. Ils les mettaient à leur chapeau comme le signe de leur permission de mendier. On arrêtait tous ceux qui ne la portaient pas, même les ermites.

Heureusement une belle récolte vint mettre fin à cette misère, il y eut des épis merveilleux et le chroniqueur d'écrire : « Oh la grâce de
» Dieu est grande, car sans cette abondance, on fut presque mort de
» faim, mais Dieu a bien travaillé pour nous, à nous de le louer, de
» l'honorer, de le bénir, de le glorifier puisqu'il nous a donné tant
» de blé ».

En Novembre 1666, le blé était si bon marché qu'une rasière de médiocre qualité ne se payait que 36 à 40 sols, la vie alors était facile, le travail était bien payé. L'hiver se prolongea longtemps. De grandes gelées se produisirent les 17 et 18 mars, et le vent souffla si fort qu'on

ne pouvait rester dans les rues. Vinrent ensuite des chutes de neige et de grêle qui persistèrent jusqu'en mai.

L'hiver de 1669-1670 se signala par la persistance d'un froid si intense que le travail des tisserands fut suspendu du 20 décembre au 14 janvier. Le havre d'Anvers gela. A Lille, des sentinelles moururent de froid, ainsi que de nombreux animaux tels que rats, corbeaux, oies, porcs, etc.

Le 8 février 1670, pour tenter de réglementer le prix de la bière, on édicta une amende contre les débitants qui la vendraient plus de 4 patards le lot. Mais ces prescriptions ne furent pas obéies ; huit jours après on était revenu à l'ancien prix de 3 sols le lot.

L'été de 1675 fut pluvieux et froid, il fut suivi d'un hiver dont la rigueur augmenta les souffrances d'une crise industrielle qui réduisait énormément les salaires.

La gelée persista pendant quarante jours consécutifs, des animaux, des hommes moururent de froid. Les marchands de bois élevèrent tellement leur prix, malgré les défenses de l'autorité, que les malheureux ne pouvaient s'en procurer. Le Magistrat en fit distribuer, il donna aussi de l'argent.

L'année suivante (1678) fut tout aussi malheureuse. La crise économique amena de nombreuses faillites, notamment de sayetteurs qui faisaient l'exportation comme Le Cat et Béquet, le premier au moins faisait partie des Longues Lattes. Alors on cessa de produire, beaucoup d'ouvriers durent se procurer ailleurs les ressources que ne leur fournissait plus leur métier habituel. Certains s'engageaient comme soldats, au service soit de la France, soit de l'Espagne. D'autres émigraient à Gand où on leur donnait des secours. Les rares ouvriers occupés à Lille, ne recevaient que des salaires de famine, 24 sols pour la fabrication d'une pièce d'étamine et 36 patars pour les demi-soies. Ajoutez que les frais des procès contre les Longues Lattes augmentaient les charges et la misère de la corporation.

A ce moment, les vivres étaient fort chers, le blé valant 12 à 14 livres la rasière, le beurre 7 et 8 sols la livre et tout à l'avenant et Chavatte ajoute à la date d'avril 1678 :

» On ne voyait que misère et lamentation et gémissement. O pauvre » ville de Lille ! je crois que tu deviendras comme la ville de Rome, » de sa grande richesse elle devint superbe, de *superbité* vient luxure » et avarice et maintenant voici la pauvreté et la paillardise qui sont » grandes à présent. Avec cela les *bedbans* sont fort grands, plusieurs

» portent des habits avec des boutons d'argent tout partout ; et les » filles font de même au plus de *piaffeté*. Cela a été la cause de nos » malheurs. Et avec cela Messieurs du Magistrat ruinaient encore » le peuple en faisant jeter bas des maisons des cours, de façon à n'y » loger que deux ménages ! »

J'ai tenu à citer ces réflexions, dont on ne trouve que de très rares exemples dans tout le manuscrit. Elles nous montrent le caractère religieux et aussi la haute moralité de Chavatte. Par contre, on voit qu'il n'appréciait que médiocrement les mesures d'hygiène prises par l'autorité.

Et pendant ce temps, la guerre de Hollande, qui durait depuis dix ans, aggravait la situation et rendait plus intolérables les souffrances de cette crise économique et industrielle. La guerre était à nos portes ; Ypres fut prise par nos troupes. Aussi la paix de Nimègue (1678), fut-elle accueillie avec une joie toute spéciale. Chavatte nous dit les fêtes, les sonneries de cloches, la réunion de toutes les autorités, du Maréchal d'Humières, vice-roi des Pay-Bas, du Magistrat, de tous les membres de la Gouvernance, sur un théâtre pour publier la paix, le Te Deum, les feux de joie, les illuminations, les musiques, les drôleries, et il ajoute : « Loué soit Dieu qui nous a envoyé la paix, » car il était plus que temps pour plusieurs métiers, principalement » pour la sayetterie ».

Bientôt la paix fut complète par l'adhésion de l'empereur. On fit de nouvelles fêtes, un feu d'artifice comme on n'en avait jamais vu et le 4 juin, les P. P. Jésuites firent une superbe procession pour célébrer cet heureux évènement.

Puis vinrent les rigueurs de l'hiver de 1683, si dur pour les malheureux. De mémoire d'homme, on n'avait vu froid si vif, des hommes et des animaux succombèrent, les vignes périrent. L'été suivant (1684) amena d'autres misères. La sécheresse et les chaleurs furent telles que les récoltes ne purent pousser. En certains endroits on laboura sans avoir rien récolté. Faute de fourrages pour nourrir leurs animaux, les paysans les vendaient à vil prix.

Au contraire l'année suivante (1685) il gela à glace au mois de Juin.

Quelques meilleures années permirent d'oublier ces grandes misères, en 1686, les salaires étaient peu élevés, il est vrai, mais le bon marché de la vie permettait à l'ouvrier de vivre. La rasière de blé valait de 36 à 40 sous. Pour cinq sols, on avait un quartron de hareng, pour quatre sols et demi un quartron d'œufs, le beurre était à 7 gros la livre. Tout

était si bon marché qu'un paysan ayant vendu une poule 14 sols, trouva le moyen d'acheter, avec ce prix si modeste, un havot de blé, une demi-livre de beurre, un fromage, et il lui resta encore de quoi boire. « O année de merveilles » !

Même bon marché en 1688, le blé de médiocre qualité se vendait 24 sols la rasière, l'havot, 6 sols comme la livre de beurre. On criait le vin blanc à 14 sous le lot et le Clairet à 20.

Pendant la foire, au commencement de septembre 1692, alors que le travail n'allait pas, que les salaires étaient des plus médiocres, une hausse subite se manifesta sur le blé. En deux jours l'havot passa de dix à douze sous ; encore ne savait-on comment s'en procurer. Pourtant la récolte n'avait pas été mauvaise. Les autres denrées augmentèrent aussi, et se vendirent au double du prix ordinaire, malgré les efforts du Magistrat pour maintenir les anciens cours et enrayer la hausse. On confisqua des denrées, notamment du beurre qui fut porté aux prisonniers, parce qu'on demandait 10 sous de la livre.

Avec l'hiver la disette augmenta, l'havot de blé alla jusqu'à 24 sous, et on en vendit de si mauvaise qualité que le pain n'était pas mangeable. Les malheureux se plaignirent au Magistrat, qui fit rendre l'argent payé. Les malheureux souffraient de la faim, les secours distribués étaient insuffisants, à cause du prix exorbitant des denrées. En outre on manquait de travail.

La misère continuant, on distribua aux malheureux en janvier 1693, des billets permettant d'acheter le pain à prix réduit. On avait pour deux sols, un pain de trois ; pour quatre un pain de six. Mais ces palliatifs de la misère étaient insuffisants, toutes les denrées avaient doublé de prix.

Ces courtes énonciations montrent l'intérêt que les statisticiens et les économistes peuvent trouver dans les mémoires de ce simple ouvrier qui, nous donnant naïvement ses impressions personnelles au jour le jour, permet de reconstituer en partie la vie de son temps et de soulever un coin du voile qui la dérobe à nos yeux.

IV. Le Sayetteur.

En étudiant le conflit économique au XVIIe siècle, nous avons cherché à mettre en œuvre tous les renseignements que Chavatte

fournit sur les prétentions des Longues Lattes, ces maîtres sayetteurs qui tentèrent, dans les années 1654 et suivantes, de briser les règles de la corporation et d'y substituer la liberté de l'industrie. Il nous reste à étudier les autres indications qui ne se rapportent qu'à de simples incidents, mais qui parfois nous font mieux comprendre la vie intime de la corporation.

En septembre 1660, nous voyons un épisode de cette lutte des Sayetteurs contre les autres tisseurs de laine, les Bourgeteurs, qui devait durer jusqu'à ce qu'une administration intelligente les ait réunis en une seule corporation. Les sayetteurs viennent d'obtenir contre leurs concurrents un arrêté leur permettant de « travailler en soie ». Un d'eux, Jean Mahon, parcourut la ville en agitant un morceau d'étoffe et criant : « vivent les sayetteurs, voilà leur couleur ». On l'arrêta, probablement pour tapage, mais il fut relaché peu après sans condamnation.

Un autre incident met en évidence la très sérieuse solidarité qui unissait les membres de la corporation. Le 29 mai 1664, des sayetteurs se rebellèrent contre la garde, et on allait les mener en prison lorsque, moyennant le paiement d'une certaine somme, prélevée certainement sur la caisse commune, ils furent laissés en liberté. Qui toucha cet argent ? Chavatte ne le dit pas ; mais il semble que ce furent les agents contre qui s'était produite la rebellion. Il nous cite, vers cette époque, antérieure à la conquête française, cet autre fait tendant à faire croire à la vénalité de la police. De deux complices d'adultère, la femme aurait été condamnée aux verges et à deux ans de maison de force, l'homme au contraire aurait évité toute condamnation à prix d'argent.

*
* *

L'élection des égards ne suffisait pas toujours à assurer de bons choix, et on en vit qui abusaient quelques fois de leurs fonctions, ainsi le 21 juin 1664, on dut en destituer qui, pour se procurer de quoi boire, allaient demander aux sayetteurs leurs « *ramates* », probablement leurs déchets.

A la date du 29 août 1670, nous trouvons la fête des sayetteurs qui mérite d'autant plus d'être racontée qu'elle paraît avoir eu un certain éclat. Après la conquête française, toutes les corporations s'abstinrent de se mêler aux fêtes officielles comme de célébrer des cérémonies joyeuses.

La Sayetterie fut la première à reprendre sa fête « comme au temps d'Espagne ».

Elle dura toute une semaine, commençant le vendredi 29 août 1670, fête de St-Jean-Baptiste, pour finir le jeudi suivant. Elle consista en promenades, cortèges, pour aller offrir les cadeaux de la corporation soit au Maréchal d'Humières, gouverneur de Lille, qui en remerciement donna 4 pièces d'or de 36 livres parisis, soit aux autres autorités comme le mayeur, l'intendant, soit aux dignitaires de la corporation qui donnèrent des gratifications beaucoup moins généreuses. Ces promenades occupèrent les vendredi, samedi, lundi et mardi. Les dimanche, mercredi et jeudi on se contenta de banqueter.

L'honneur de porter le Guidon dans ces cortèges, ou d'offrir les cadeaux était mis aux enchères entre les divers sayetteurs ayant payé la cotisation de la fête. Mais un petit nombre seulement versait la cotisation de cinq sols d'état. On en comptait 26 le premier jour, et 21 les derniers. Etait-ce par opposition à la conquête, ou pour ne pas payer la cotisation, que les autres s'abstenaient, Chavatte ne le dit pas.

Cette fête se renouvelait tous les ans, toutefois elle n'eut pas lieu en 1683, à cause de la mort de la reine, on interdisait tout ce qui faisait du bruit. En 1687 on ajouta aux cérémonies habituelles un obit pour les défunts.

V. Le Catholique.

Quelle que soit l'importance que Chavatte attachait à tous les faits que nous avons signalés, il est certain qu'à ses yeux, ils ne peuvent être comparés aux évènements religieux, aux fêtes, aux cérémonies, aux processions, aux bénédictions. Incontestablement pour lui ce sont les choses capitales. Elles occupent dans ses mémoires une part prépondérante. Dans une année prise au hasard, sur 54 mentions, 22 se rattachent à des faits religieux, or si on tient compte de la diversité des incidents que rapporte notre chroniqueur, et d'autre part du développement extraordinaire donné au récit des grandes cérémonies et processions, on se convainct facilement que c'est bien ce qui, à ses yeux, présente le plus d'intérêt. Et qu'on ne voie pas là une manie de dévot, qui insiste outre mesure sur des questions qui lui sont chères. Pour Chavatte, comme pour ses contemporains, la religion fait partie de la vie sociale. Ses mémoires, loin d'apporter un témoignage isolé, sont au contraire confirmés par une foule de documents, et aucun

doute n'est permis à cet égard. De toute évidence les cérémonies n'auraient pas été ainsi multipliées, si les fidèles n'y étaient venus nombreux.

En ce temps, où le flot de notre scepticisme contemporain n'avait point exercé ses ravages, on vivait la vie chrétienne, on tenait à assister à la messe et à toutes les cérémonies. Louis XIV, se trouvant à Lille le jour de la fête du Saint-Sacrement, entendait plusieurs messes, assistait aux vêpres et au sermon, puis suivait la procession un cierge à la main. Et la Cour faisait de même.

*
* *

Quels étaient exactement les sentiments religieux de Chavatte ?

Ses mémoires ne nous donnent pas à cet égard un témoignage direct et précis. Nous y voyons toutefois que crédule, il admettait facilement les apparitions du démon, et croyait que des sorciers avaient fait tomber prématurément les feuilles des arbres en 1679, l'année de la grande sécheresse. Il leur attribuait également les désastres de l'épidémie de fièvre aphteuse de 1682.

C'était un homme de mœurs excellentes, qui s'indignait de tous les actes d'immoralité qui arrivaient à sa connaissance ; aussi le 11 juillet 1694, après avoir mentionné un inceste, ajoute-t-il : « On n'entend parler que de semblables ordures de l'un et de l'autre, d'un père avec sa fille, d'un frère avec sa belle-sœur, des hommes avec des filles, des filles avec des jeunes hommes, et en outre il y a plusieurs bourdeaux dans la ville, principalement en la nouvelle enceinte. N'a-t-on pas entendu parler d'un cabaret où des hommes et des jeunes filles ont dansé tout nus. Par cette villenie, la maison vit augmenter son crédit, et voilà comment il arrive que Dieu nous châtie sans qu'on en aperçoive la cause. »

Fidèle à son système de ne signaler que les événements qui dérogent aux habitudes prises, aux règles générales, et constituent une sorte d'exception au cours normal des choses, il ne nous dit pas s'il fut un paroissien modèle exact, aux offices, fréquentant les sacrements, mais des inductions tirées de l'ensemble de son œuvre, nous permettent de l'affirmer avec certitude.

Quel autre qu'un catholique pratiquant serait, comme lui, au courant de tous les incidents religieux et les noterait avec tant de soin ? Nous savons par lui les travaux de construction, de réparation, effectués aux

couvents, églises et chapelles de Lille. Il entre à ce sujet dans des détails qui étonnent ; il dit les poses de premières pierres, les restaurations, les inaugurations, les premières messes, les consécrations. Or ces travaux furent très nombreux à la fin du XVII[e] siècle, beaucoup de couvents ayant voulu s'établir dans la partie de la ville nouvellement annexée par Louis XIV.

Chavatte donne surtout des renseignements sur les travaux exécutés à St-Sauveur, sa chère paroisse. Les indications pour St-Maurice sont confirmées par l'étude du monument. Il aurait été d'autant plus intéressant de faire la vérification à St-Sauveur, que les mentions du manuscrit sont plus complètes et plus précises. Mais ce monument à disparu.

*
* *

Quel autre encore qu'un vrai catholique nous aurait signalé les fêtes religieuses de toutes ces paroisses de Lille, et se serait donné la peine d'en donner ces minutieuses descriptions, qui contrastent si complètement avec la sobriété des autres mentions ? Il faut avoir eu le manuscrit en mains pour se rendre compte de la part que les choses religieuses y occupent.

C'est avec amour qu'il s'attarde à raconter les détails d'une procession. Il lui faut des pages et des pages pour exposer tout ce qui a attiré son attention, les costumes, les corporations, les chars avec leurs inscriptions, les scènes représentées, etc., etc. Il est même probable qu'il avait pour guide un programme, car jamais reporter n'a fait récit plus minutieux, notamment des processions de 1666, 1668, 1679. De plus, le style est là plus correct et l'orthographe moins fantaisiste.

Chavatte est profondément ému par la grandeur de certaines manifestations ; aussi, quand il voit cinq ou six cents fidèles, tenant à la main des cierges allumés, accompagner le St-Sacrement porté solennellement pour la première fois aux malades de St-Maurice, s'écrie-t-il enthousiasmé : « ce fut admirablement beau ! »

Il ressentit également une vive émotion patriotique quand de jeunes recrues, sur le point de partir en campagne, assistèrent à St-Pierre à une messe dite de nuit, et rendirent les honneurs militaires à l'élévation.

Par contre, il constate le 29 août 1688, l'émotion que lui causa l'excommunication prononcée contre des voleurs inconnus.

« On a, dit-il, jeté la chandelle par terre, peu après furent sonnés » les trois coups du pardon. Cela fut fait dans toutes les paroisses et » cela est chose triste à voir ».

*
* *

Sa piété ressort encore de son indignation contre tout manque de respect, toute irrévérence vis à vis des choses saintes, ainsi il flétrit la conduite de ces mauvais plaisants qui, parodiant les fidèles allant rendre leurs hommages et « servir » St-Nicolas, entraient dans l'église le couteau à la main et portant au cou des saucisses en guise de chapelets.

Un jour, une fille qu'on conduisait à la maison de force à cause de son immoralité notoire, fut délivrée par des soldats et se réfugia avec l'un d'eux sur la paroisse St-Sauveur. Pour ne plus être inquiétée à l'avenir, elle simula un mariage avec un de ces soldats. Ensemble ils allèrent à l'église une première fois comme pour se fiancer, et y retournèrent quinze jours après, assistèrent à une messe et dirent à leur retour qu'ils étaient mariés, au grand scandale de Chavatte, car ils n'avaient reçu aucune bénédiction.

*
* *

Chavatte n'omet de signaler aucun des éléments de la vie religieuse. Chaque année, il note la permission de manger des œufs pendant le carême. Il indique des modifications apportées à la liturgie en 1688, d'abord la suppression des fiançailles religieuses qui furent remplacées par des publications encore en usage, sauf dans les très grandes paroisses où des affiches en tiennent lieu. Puis il note que les fêtes du mardi de Pâques, de St-Laurent, de l'exaltation de la Ste-Croix, de St-Luc cessèrent d'être chômées et furent reportées au dimanche.

En août 1682, il signale que sur l'ordre de Louis XIV fut prescrite pour la première fois, depuis la conquête de 1667, la procession en exécution du vœu de Louis XIII. La cérémonie fut semblable à celle du « vénérable ». Mais les stils et métiers n'y figurèrent pas, certainement par un sentiment d'opposition à la conquête. Les soldats français en armes rendaient les honneurs militaires en divers endroits.

Chavatte mentionne même les prédications qui attirèrent l'attention ; ainsi en 1671, dans la chaire de St-Sauveur, un Dominicain qui n'y avait pas prêché depuis 12 ans eut un immense succès. Toutes les personnes considérables vinrent l'entendre, entre autres le Maréchal d'Humières et sa femme.

En 1683, à la veille de la révocation de l'Edit de Nantes, un capucin convoqua spécialement les protestants, notamment les soldats suisses de la garnison, pour réfuter leurs erreurs. Il parla devant une foule énorme et son succès fut tel qu'on cessa de faire le prêche.

Chavatte note encore les fêtes célébrées dans les divers couvents, à l'occasion de la canonisation de saints de leur ordre ; St-Louis de Gonzague, Ste-Rose de Lima. Mais les cérémonies les plus solennelles furent celles qui suivirent la canonisation de St-François de Borgia, troisième général des jésuites et de St-Jean de la Croix, Carme déchaussé coadjuteur de Ste-Thérèse. Les détails abondent dans le manuscrit, et sont des plus intéressants.

*
* *

De tout temps Seclin a conservé comme un trésor les reliques de St-Piat. Mais comme la ville n'est pas fortifiée, à toute menace de guerre, on les apportait à Lille. En septembre 1689, on les déposa à St-Sauveur, où la fête de ce saint fut célébrée avec toute la solennité possible. Le 1er octobre, grand' messe à laquelle assiste le Magistrat, et pendant l'octave, chaque jour grand' messe où sont conviées à tour de rôle, les diverses paroisses. Le 30 septembre, veille de la fête, eut lieu la cérémonie de la fumée de St-Piat. Devant l'église, on fit un feu de charbon et on jeta dessus du vin, selon la coutume qui se perpétua à Seclin, jusqu'à la révolution.

*
* *

Une autre preuve des convictions catholiques de Chavatte, nous est donnée par le zèle qu'il déploya pour fonder à St-Sauveur, une confrérie de jardiniers sous le patronage de St-Paulin. D'abord, en 1669, c'est lui qui se charge de toutes les démarches préalables, et qui réunit les adhésions. Puis il organisa une véritable vente de charité, pour obtenir les fonds nécessaires à l'achat de la statue en argent du Saint Patron. Chaque membre fournissait ses plus belles plantes. Toutefois, la confrérie constituée le 22 avril 1670, ne fut canoniquement érigée que le 22 juin 1671, lorsqu'on eut obtenu de Rome les Indulgences.

Cela ne suffisait pas au zèle de Chavatte. Pendant plus de quinze ans, il renouvelle les démarches pour avoir des reliques de St-Paulin. Et quand enfin il les a obtenues, il se multiplie pour organiser les fêtes célébrées à cette occasion. Un cortège ou procession partant de

St-Pierre, porte ces reliques à St-Sauveur magnifiquement orné de tentures et de fleurs rares. On chante un *Te Deum* d'action de grâces pendant la semaine ; il y eut le lundi et le jeudi des prédications spéciales et le dimanche, qui clôturait l'octave, grand messe en musique, puis vêpres, prédication, salut et procession.

Souvent on met en parallèle les anciennes confréries avec les syndicats actuels ; et certainement les analogies sont nombreuses entre ces deux associations, mais je ne pense pas qu'un syndicat, même formé de fervents catholiques, songe à demander aujourd'hui un tel luxe de cérémonies.

***

Voici de bien longs développements, et pourtant il s'en faut de beaucoup que nous ayions rappelé toutes les mentions qui attestent l'intérêt que Chavatte portait aux choses religieuses.

Il était nécessaire de faire entrevoir ce côté de sa vie, qui le différencie si complètement de la masse des ouvriers contemporains. Il n'est pas douteux que la religion occupât une place prépondérante dans la vie de nos ancêtres. Non seulement ils pratiquaient leur religion, mais en famille, ils étudiaient les écritures, lisaient des commentaires autorisés ou des ouvrages comme les essais de Nicolle. Ils étaient au courant des questions théologiques à l'ordre du jour, si bien que Corneille a pu au théâtre, faire allusion au problème si ardu de l'efficacité de la grâce, en ces vers :

> Il (Dieu) est toujours tout juste et tout bon, mais sa grâce
> Ne descend pas toujours avec même efficace.

Le poète était assuré d'être compris du public de Paris. Il l'eût été de même à Lille ; aussi quand l'évêque de Tournai, Mgr. de Choiseul, dont les écrits n'étaient pas toujours d'une orthodoxie irréprochable, publia en 1674 son livre sur la Vierge, toute la ville s'associa aux critiques faites en chaire par les prédicateurs, notamment par les PP. Jésuites et Récollets et prit nettement parti contre l'évêque, qui était français, remarque méchamment Chavatte.

M. le Président remercie chaudement M. Levé de sa très instructive communication et la séance est levée à 9 h. 30.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 DÉCEMBRE 1910.

Nos d'inscription. MM.

5231. Thilliez, 48, rue de Bourgogne.
Présenté par MM. *Longré* et *Dumont*.

5232. Dubus, étudiant, 51, rue de Bourgogne.
Le Dr *Surmont* et *Mlle Ostoby*.

5233. Delinselle, instituteur, 15, rue Condorcet.
Cantineau et *Van Troostenberghe*.

5234. Bernard-Ledieu, brasseur à Hénin-Liétard.
Ed. Delepoulle et *Emile Boone*.

5235. Duthy (Charles), greffier, 31, rue du Grand Chemin, Roubaix.
Cléty et *Ch. Droulers*.

5236. Hanon (Ferdinand), employé des postes, 21, rue de Valmy.
Merchier et *Vaillant*.

5237. Vve Georges Hannart, rue de Barbieux, Roubaix.
Ch. Droulers et *Craveri*.

5238. Robert (Jules), négociant, 20, boulevard de la Liberté.
Dr Vermersch et *F. Gamby*.

5239. Degraeve (Albert), coulissier, 83, rue Jacquemars-Giélée.
Dr Vermersch et *F. Gamby*.

5240. Magagna, 9 *bis*, rue Alphonse Mercier.
Van Troostenberghe et *Leborgne*.

5241. Brackers d'Hugo (Jean), 8, rue Jacquemars-Giélée.
A. Meyer et *Mme Vignol*.

5242. Levêque (Albert), 65, rue de la Plaine, La Madeleine.
Eisenmenger et *A. Merchier*.

5243. Desprez (Louis), 2, rue de l'Amiral Courbet, St-André.
Eisenmenger et *A. Merchier*.

5244. Gaby (André), à Capelle, par Templeuve (Nord).
Eisenmenger et *A. Merchier*.

5245. Mortreux (Henri), 3, rue des Bois.
Eisenmenger et *A. Merchier*.

5246. Reynaert, industriel, 294, rue Solférino.
Van Troostenberghe et *L. Leroy*.

5247. Peckre (Lucien), employé à la filature Vandenbosch, Wambrechies.
Van Troostenberghe et *Vandenbosch*.

5248. Dissart (Philippe), 48, rue St-Gabriel.
Van Troostenberghe et *A. Duquesnay*.

5249. Dr Joire, prof. à l'Institut psycho-physiologique de Paris, 42, r. Gambetta, Lille.
Hanus et *Pierre Decroix*.

5250. Tiberghien-Motte, industriel, 73, rue Nationale, Tourcoing.
Petit-Leduc et

Nos d'inscription. MM.

5251. DUJARDIN-LIAGRE, représentant, 91, rue Winoc-Chocqueel, Tourcoing.
Petit-Leduc et

5252. LOIZEAU (Maurice), 19, rue Henri Bossut, Roubaix.
Ch. Droulers et *J. Cléty.*

5253. DUJARDIN (Charles), pharmacien, place Philippe-le-Bon.
Van Troostenberghe et *Minart.*

5254. LEFEBVRE (Edmond), industriel, rue du Manège, Roubaix.
Ch. Droulers et *J. Cléty.*

5255. CREPY (Georges), filateur, 6, boulevard Vauban.
Eugène Crepy et *Auguste Crepy.*

5256. DESCAMPS (René), propriétaire, 23, boulevard Vauban.
Auguste Crepy et *Ch. Roussel.*

5257. CORNIL (Désiré), ingénieur, nouveau boulevard, La Madeleine.
Bigotte et *Decramer.*

5258. HANNART-MOTTE, industriel, 42, rue des Champs, Roubaix.
Ch. Droulers et *Cléty.*

5259. BAYARD (Emile), 61, rue d'Isly.
Merchier et *Auguste Crepy.*

5260. LEFEBVRE (Ernest), secrétaire-général des Établissem. Kuhlmann, 116, rue d'Esquermes.
Herteman et *A. Meyer.*

5261. CAVROIS (Léon), industriel, château de Barbieux, Roubaix.
Ch. Droulers et *J. Cléty.*

5262. DABLEMONT (Alfred), employé, 18, rue de Roubaix, Lannoy.
Ch. Droulers et *J. Cléty.*

5263. BIERMÉ-VANOYE, iudustriel, 22, rue de Lille, Halluin.
Van Troostenberghe et *O. Godin.*

5264. EBLAGON, LANDSBERG, MOTTE et Cie, industriels, à Halluin.
Van Troostenberghe et *Calonne.*

5265. L'Abbé DUBRULLE, bibliothécaire des Facultés Catholiqnes, 60, boulevard Vauban.
De Jaeghere et *A Leré.*

5266. HOUDOY (Jules), avocat, 26, rue Marais.
Auguste Crepy et *Jules Dupont.*

5267. TAMPLEU (Robert), quincailler, 7, rue de Douai.
Victor Salomez et *Prosper Ravet*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 29 DÉCEMBRE 1910

I. — LIVRES.

1° DONS.

Une collection de bulletins de la Société de 1880 à 1890 inclus. — *Don de M. A. Jonckheere.*

Les explorateurs, par Foncin. Paris, Armand Colin, 1911. — *Don de l'éditeur.*

Otahiti. — Au pays de l'éternel été, par Henri Lebeau. Paris, Armand Colin. — *Don de l'éditeur.*

L'industrie et les mines au Tonkin, par Charpentier. Lenormand et Rozmarynowski, 1904. — *Don des auteurs.*

Notre beau Niger, par Félix Dubois. Paris, Flammarion, 1911. — *Don de l'auteur.*

2° ACHATS.

Au cœur de l'Antarctique, par Sir Ernest Schackleton. Paris, Hachette, 1911.

Le « *Pourquoi Pas* » ? dans l'Antarctique 1908-1910, par Jean Charcot. Paris, Flammarion, 1911.

II. — CARTES.

DONS.

Plan des environs de Tunis au 1/50.000. Société des fermes françaises de Tunisie. — *Don de Madame Ernest Nicolle.*

Carte de la Tunisie au 1/800.000. Société des fermes françaises de la Tunisie. — *Don de Madame Ernest Nicolle.*

Plan de Tunis au 1/8.000. Société des fermes françaises de la Tunisie. — *Don de Madame Ernest Nicolle.*

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du 13 Février 1911.

LE « POURQUOI PAS » DANS L'ANTARCTIQUE (1908-1910)

Par M. le Dr J.-B. CHARCOT.

La Société de Géographie de Lille a eu ce jour l'honneur et le plaisir de recevoir encore une fois M. le Docteur Jean Charcot, l'explorateur

bien connu des régions antarctiques. Un nombreux et brillant auditoire était venu pour écouter et applaudir avec enthousiasme le dévoué compatriote qui a eu le mérite d'orienter de nouveau notre pays vers les découvertes géographiques au Pôle Sud, dans lesquelles il a brillé autrefois avec un grand éclat. Non content de continuer ainsi une tradition glorieuse, il a eu le bon esprit de diriger ces recherches selon une méthode rigoureusement scientifique et dans un but exclusivement utilitaire. Il n'eut jamais la prétention de prendre rang parmi les champions anglais et américains pour la conquête glorieuse de la plus haute latitude. Dans ces raids vers les pôles il faut forcément aller vite et cette nécessité nuit certainement aux observations et par suite aux résultats définitifs. De pareilles luttes ne présentent en somme qu'un intérêt sportif et M. le Docteur Charcot fit bien de s'en abstenir sagement. Il a voulu tout simplement ajouter une pierre à l'édifice scientifique que les savants ont commencé à construire à la gloire de l'Antarctique et poser un jalon nouveau dans la solution des problèmes passionnants que présente aux chercheurs cet immense territoire presque complètement inconnu et il faut reconnaître qu'il a su mener à bien la tâche qu'il s'était imposée et cela avec des ressources financières très limitées.

La deuxième expédition Charcot fut patronnée par le Museum et l'Académie des Sciences. Le Gouvernement français lui donna une forte subvention complétée par des souscriptions particulières ; enfin, une commission de l'Académie des Sciences dressa un programme détaillé des travaux qu'elle désirait voir entreprendre.

L'expédition se fit sur un trois mâts de 800 tonneaux seulement, le « *Pourquoi Pas ?* » construit spécialement en vue d'une expédition polaire, suivant des données rigoureuses résultant de l'expérience acquise dans les expéditions précédentes. Construit sur les chantiers Gautier, de Saint-Malo, le « *Pourquoi Pas ?* » était essentiellement un voilier, mais il pouvait naviguer à petite vitesse à l'aide d'une machine auxiliaire de 500 chevaux.

Il emportait un état-major de huit savants et un équipage de 22 hommes.

Outre le Dr Charcot, chef de l'expédition, l'Etat-major se composait de M. Bongrain, enseigne de vaisseau, chargé de l'hydrographie et des observations astronomiques, pendulaires et sismographiques ; M. Rouch, enseigne de vaisseau, chargé de la météorologie, de l'électricité atmosphérique et de l'océanographie physique ; M. Godfroy, enseigne

de vaisseau, chargé de l'étude des marées, de l'hydrographie côtière et de la chimie de l'air ; M. Gourdon qui avait fait partie de l'expédition précédente et avait dans son département la géologie et la glaciologie ; MM. Liouville et Gain qui s'étaient partagé la zoologie et M. Sénouque qui s'occupait du magnétisme terrestre, de l'actinométrie et de la photographie.

Parmi les 22 hommes de l'équipage, douze avaient fait partie de la première expédition et avaient tenu à accompagner leur ancien chef pour partager avec lui les risques et périls des régions polaires. Tous, anciens comme nouveaux, se comportèrent admirablement. Qu'on dise après cela que le matelot français ne peut entrer en parallèle avec celui d'une nation étrangère !

Le terrain d'exploration de l'expédition a été de nouveau l'Antarctide occidental, c'est-à-dire celui qui s'étend vers l'Ouest lorsqu'on pousse au Sud de la Terre de Feu, au delà des Shetlands du Sud et de la Terre de Graham étudiée en détail par la « Belgica ».

Il y a bien une partie de l'Antarctide plus accessible que celle-là, c'est celle qui correspond à l'Australie. Les Anglais y furent toujours : James Ross en 1841 en suivant une ligne de côtes orientée vers le Sud et qu'il appela la Terre Victoria, découvrit la Grande Barrière qui porte son nom. C'est une immense falaise de glace, orientée de l'Est à l'Ouest que Borchegrevinck parvint à escalader en 1900. Scott en 1902 découvrit à l'Est de la Grande Barrière la Terre Edouard VII, puis revenant hiverner à la Terre Victoria, s'avança sur la Barrière jusqu'au 82° 17 Lat. S. Il était tout naturel que Sir Ernest Shackleton revînt vers ces régions qui appartiennent en quelque sorte aux explorateurs anglais. Il vient d'en revenir après avoir battu tous les records, ayant été probablement en vue du pôle Sud. Il n'avait plus que 179 kilomètres à parcourir et aucune éminence n'était en vue vers le Sud, lorsqu'il dut, faute de vivres, battre en retraite. Enfin, Scott est de nouveau dans ces parages.

Il était juste de laisser aux Anglais cette partie de l'Antarctide plus propice, il est vrai, pour un raid vers le pôle ; aussi le Dr Charcot, qui ne tenait aucunement à l'atteindre, résolut de retourner dans les parages qu'il avait déjà parcourus pour compléter ses premières observations et pousser ensuite plus au Sud et à l'Ouest si possible vers la Terre Edouard VII. Ces régions sont plutôt nôtres. Dumont d'Urville et De Gerlache s'y rendirent avant le Dr Charcot qui vient d'y passer pour la deuxième fois. Aussi les noms français abondent-ils sur la

carte de cette partie de l'Antarctide. C'est donc là notre terrain de prédilection et nos explorateurs n'y vont pas sans mérite car il n'est pas de régions plus ingrates et plus inhospitalières. On n'y trouve pas un abri, pas un mouillage sûr pour les navires et on y rencontre les glaces dès le 60e. Jamais il ne viendra à personne l'idée d'atteindre le pôle Sud de ce côté, mais de cela le Dr Charcot n'avait cure, nous l'avons dit plus haut.

Le départ de l'expédition eut lieu le 15 août 1908. La foule qui encombrait alors les quais du Havre, témoigna du haut intérêt qu'excite toujours pareille entreprise. Aux escales : à Rio de Janeiro et à Buenos-Aires l'accueil des Brésiliens et des Argentins fut inoubliable ; à Punta Arenas les Chiliens ne se montrèrent pas moins enthousiastes. C'est de ce dernier port, le 16 décembre 1908 que se fit l'appareillage définitif pour l'Antarctique et quelques jours plus tard le premier iceberg était en vue. Il était certes d'importance, son volume équivalait à 2 à 3 fois la Préfecture de Lille. Bientôt après le « *Pourquoi Pas ?* » arrivait en vue de l'île Déception, mais jugez de la surprise des matelots qui avaient fait partie de l'équipage du « Français » de l'expédition précédente : toute une flottille se livrait à une pêche lucrative auprès de cette île, déserte autrefois. C'était une preuve évidente que les expéditions polaires ne sont pas sans utilité quand elles sont faites dans un but scientifique. La campagne précédente du Docteur Charcot avait donc donné des renseignements pratiques puisque des Compagnies s'étaient hâtées de les mettre à profit, et c'est ainsi que depuis quelques années des Norvégiens, des Chiliens et des Argentins viennent se livrer auprès de l'île Déception à l'industrie lucrative de la pêche à la baleine.

Le « *Pourquoi Pas* ? » convenablement piloté, fit son entrée dans la baie intérieure de l'île Déception par un étroit goulet aux bords escarpés. Cette baie n'est pas autre chose qu'un cratère submergé. Cinq grands navires s'y trouvaient réunis. L'un d'eux appartenant à la *Sociedad Ballenera Magellanes* fut assez aimable pour fournir au « *Pourquoi Pas* ? » son plein de charbon.

Ainsi munie, l'expédition gagna Port-Lockroy dans le détroit de Gerlache où elle commença ses travaux. Pendant ce temps un détachement alla en vedette vers l'île Wandel pour reconnaître l'état des glaces de ce côté. Rien ne s'opposait alors au déplacement du « *Pourquoi Pas* ? » et quelques jours après il se trouvait à l'endroit où hiverna « *le Français* » lors de la précédente expédition. Le mouillage était cette fois un peu petit pour le bateau qui eut à lutter dès son

arrivée à Wandel contre un terrible vent du Nord-Est. L'équipage y fut constamment occupé à se défendre contre les gros blocs de glaces, le temps ayant fait défaut pour établir un barrage convenable. La maison démontable laissée à Wandel y fut retrouvée à peu près intacte l'extérieur et tout ce qu'elle renfermait était encore en bon état.

Après une semaine de luttes continuelles l'expédition se rendit en un port de l'île Petermann qu'une nouvelle reconnaissance en vedette avait découvert et baptisé, en raison de la date, Port-Circoncision. Dans ce mouillage plus sûr que le précédent, l'équipage put enfin respirer pendant que le Dr J.-B. Charcot se rendait vers le Sud avec Godfroy et Gourdon pour escalader un sommet d'où il espérait voir s'il y avait quelques chances de passer avec le « *Pourquoi Pas ?* » entre les îles Biscoe et le Continent. Hélas, la côte était bloquée et les trois explorateurs eurent le même sort au retour. Vainement pendant quatre jours ils tentèrent de se dégager et le pis est qu'ils se trouvaient sans vivres, ni vêtements de rechange. Au moment où de désespoir ils allaient escalader une falaise pour y faire des signaux à la première éclaircie, un sifflet retentit dans la brume, celui du « *Pourquoi Pas ?* » qui vint heureusement les tirer d'affaire.

Malheureusement au retour le bateau donna fortement sur des récifs. Il fut remis à flot après trois jours et trois nuits de travail, mais il avait perdu une partie de sa quille jusqu'à la râblure ! c'est cependant avec le bateau en cet état que fut accomplie toute l'expédition.

De Petermann le « *Pourquoi Pas ?* » longea la côte vers le Sud. On retrouva la baie signalée par Pendleton, découvrit au Nord de l'île Adélaïde, la baie Matha et au Sud, la baie Marguerite. Quant à l'île elle-même elle avait une longueur de cent quarante kilomètres et non quatorze comme on l'avait cru jusqu'à présent. Le « *Pourquoi Pas ?* » s'amarra à la banquise dans la baie Marguerite près de l'île Jenny et les travaux furent repris malgré la lutte perpétuelle qu'il fallait soutenir contre les icebergs. Quatre journées de gros temps y furent particulièrement pénibles. Un iceberg chavira même à proximité du bateau qui ne dut son salut qu'à une fuite précipitée, échappant ainsi au sort d'une embarcation qui fut littéralement broyée.

Au Sud de la baie Marguerite, le « *Pourquoi Pas ?* » se fraya péniblement un passage entre les glaces et les icebergs. Au delà de la terre Loubet cent vingt milles de côtes inconnues furent nettement déterminés. Puis après deux essais infructueux le « *Pourquoi Pas ?* » réussit à forcer la banquise et à atteindre la terre Alexandre Ier.

Après bien des recherches pour trouver un port d'hivernage la saison étant fort avancée, il fallut à regret battre en retraite sur l'île Petermann.

Pendant toute cette campagne la lutte avait été dure, il est vrai, mais en somme elle eut d'excellents résultats. Le temps, exceptionnellement, clair généralement, avait facilité toutes les observations désirables.

La station d'hivernage fut installée avec tout le confort possible. Les nombreux observatoires étaient éclairés à la lumière électrique fournie par un groupe électrogène de Dion-Bouton. La maison démontable, ramenée alors de Wandel, fournit à la station un abri supplémentaire.

En automne, tant dans les canaux que sur les glaciers, de longues et nombreuses excursions ont été entreprises. L'hiver fut relativement doux, mais affreux cependant par suite d'un coup de vent formidable du Nord-Est qui a duré neuf mois. Le soleil ne se montra que cinq jours et la quantité de neige tombée fut énorme. Malgré les précautions prises, les barrages furent rompus les uns après les autres et souvent le « *Pourquoi Pas ?* » fut en danger. Son gouvernail fut broyé et il fallut le remplacer avec les moyens du bord en coupant une vergue.

L'état sanitaire se ressentit de cet hiver pénible et quelques cas de scorbut se déclarèrent. Le Docteur Charcot paya son tribut à la maladie ce qui l'empêcha de prendre part à un raid pour traverser la terre de Graham. Gourdon en eut le commandement, mais bien qu'il en eût rapporté des observations intéressantes, il ne put atteindre complètement le but désiré. Une muraille à pic, de granite et de glace, qui borde les glaciers côtiers se montra en effet absolument infranchissable.

Dans cette vie de solitude inouïe il y eut cependant quelques joyeux moments : concours de skis, revue en miniature le jour de la fête nationale, banquets à bord les jours de fêtes, etc.

Vers la fin novembre 1909 le navire put être dégagé et réussit au prix des plus grands efforts à gagner au milieu de longs trains d'icebergs particulièrement nombreux cette année, l'île Déception.

Les baleiniers qui s'y trouvaient se montrèrent comme précédemment très accueillants et la réception que fit à l'expédition M. Andresen et sa femme à bord du vapeur Chilien « *Gobernador Bories* » fut particulièrement aimable. Avec une grande générosité tous se mirent au service du Docteur Charcot, dans la mesure de leurs moyens, et le « *Pourquoi Pas ?* » put refaire à nouveau son plein de charbon.

On profita de la présence d'un scaphandrier pour faire examiner la coque du bateau. Il ne put que constater la gravité de l'avarie. Se

l'Etat-major en eut connaissance mais il n'en fut pas moins décidé que l'expédition serait continuée quand même. Il le fallait pour l'honneur et le bon renom de la France.

De Déception, le Docteur Charcot voulut se rendre à la terre Joinville pour fouiller un gisement fossilifère. Les glaces s'y opposèrent bien vite et pour ne point compromettre une nouvelle campagne d'été plus au Sud le « *Pourquoi Pas?* » fut dirigé vers les Shetlands.

Débarrassé ainsi des glaces, le Docteur Charcot donna l'ordre de faire route vers le Sud. De suite le temps redevint mauvais et sombre et les icebergs très abondants. Malgré ces conditions défavorables toutes les latitudes atteintes au Sud-Ouest de la terre Alexandre Ier furent dépassées. La carte en fut terminée. Au delà fut découverte une suite de côtes nouvelles, la Terre Charcot.

Cette découverte inattendue était excessivement importante, mais la banquise très compacte en cet endroit en défendit l'accès. Puis la route fut continuée vers l'Ouest suivant toutes les indentations de la banquise. Au cours de cette croisière l'île Pierre Ier fut retrouvée à la place même que lui assigna Bellingshausen. En vue de cette terre une tempête assaillit le « *Pourquoi Pas?* » la brume devint telle, que ce fut miracle d'éviter dans ces conditions les nombreux icebergs qui couvraient la mer. On les comptait par milliers dans une seule journée. Cette circonstance et les sondages effectués, comme aussi la configuration de la banquise, tout semblait confirmer l'existence d'un massif continental reliant très vraisemblablement l'Antarctide Sud-Américaine à la terre Edouard VII. Nul doute qu'il eût été aperçu sans cette maudite brume persistante qui ne permettait pas de voir au delà de quinze mètres en avant du bateau.

Le « *Pourquoi Pas?* » parvint ainsi jusqu'au 126° de longitude Ouest de Paris en naviguant constamment entre le 69° et le 71° de latitude Sud, c'est-à-dire, à deux et trois degrés au Sud des routes de Cook et de Bellingshausen. En ce point les glaces devinrent si compactes qu'il ne restait plus d'espoir de pousser plus loin à l'Ouest d'autant plus que la provision de charbon tirait à sa fin. La santé de l'équipage laissait également beaucoup à désirer.

La campagne avait en somme été bonne. L'expédition avait bénéficié d'une année exceptionnelle. La banquise avait été disloquée plus tôt que d'ordinaire et c'est à cette circonstance qu'elle dut de faire route plus au Sud que les expéditions précédentes. Encore une fois il est bien

regrettable que la brume persistante ait empêché toute espèce d'observation.

Conscient d'avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, le Docteur Charcot fit mettre le cap sur la Terre de feu. Grâce à une série de grands coups de vent, variant du Sud-Ouest au Nord-Ouest, la traversée fut extrêmement rapide. Bientôt le dernier iceberg fut dépassé et le 12 février le « *Pourquoi Pas ?* » abordait à Punta Arenas.

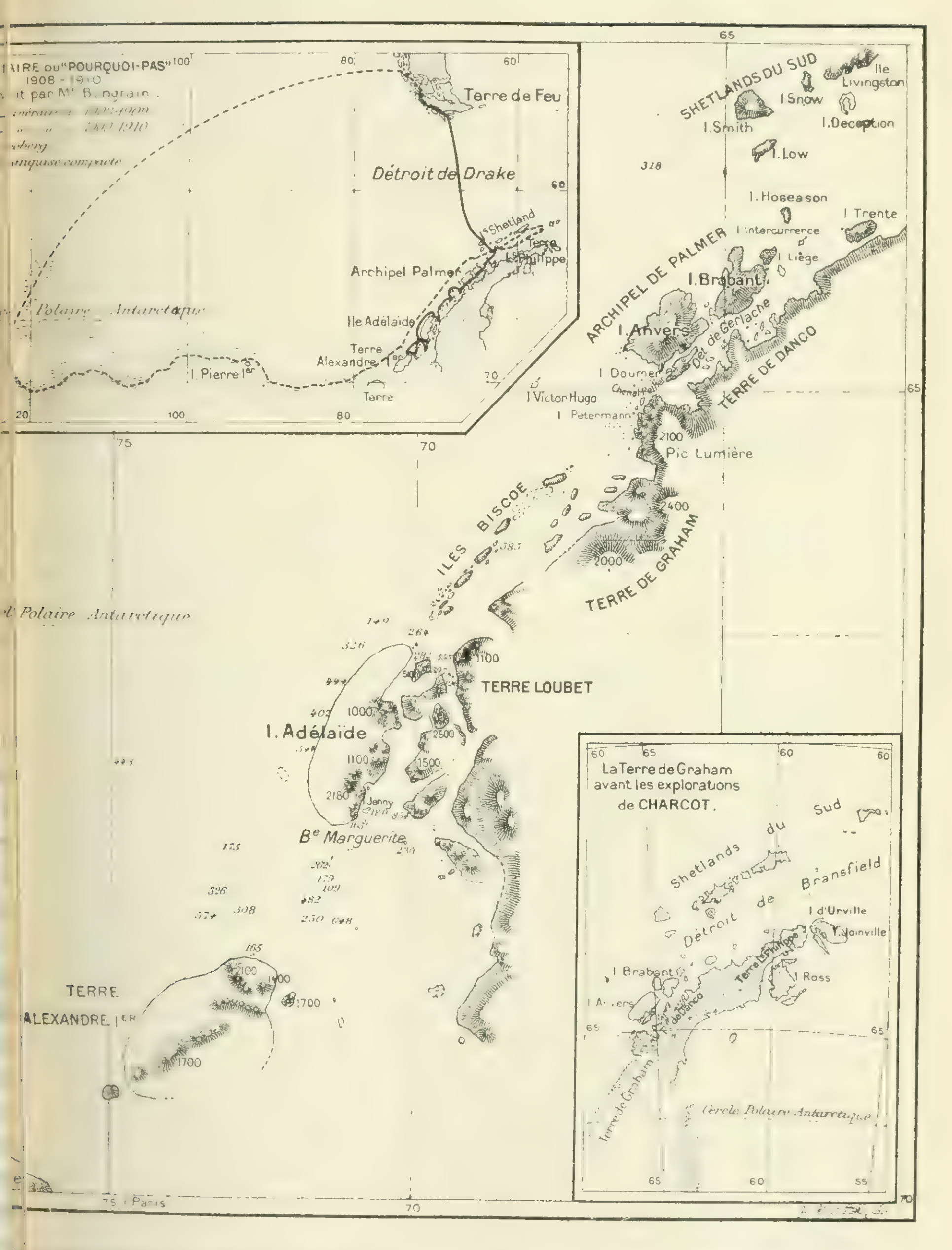
Ce bateau, tant en pleine mer que dans les glaces, a montré de grandes qualités nautiques. Pour avoir supporté les épreuves auxquelles il a été soumis, il faut qu'il soit d'une solidité remarquable. L'équipage a été parfait ; quant à l'Etat-major c'est à son travail incessant que sont dus les résultats acquis.

De longs mois de travail sont naturellement nécessaires pour coordonner les nombreuses observations effectuées et classer les riches collections recueillies ; il est donc difficile de préciser encore les résultats obtenus.

Au point de vue géographique, ils paraissent considérables, et encor le Docteur Charcot passe sous silence quelques côtes qu'il a aperçue mais dont il n'a pu faire exécuter aucun levé topographique. Il n cite, en somme, que ce dont il est absolument sûr. Une simple compa raison de la nouvelle carte de ces régions avec la précédente permet d juger de l'importance des résultats acquis.

La côte occidentale est découpée de Fjords profonds et précédée d'u archipel côtier. L'île Adelaïde, en calotte du côté de la mer, est, nou l'avons vu, une grande île. La terre de Graham se continue par u complexe continental ; c'est la terre Loubet, puis la terre Fallière toutes deux présentant les mêmes caractères morphologiques. La terr Alexandre Ier est une grande île et les côtes découvertes au Sud et l'Ouest de celle-ci rejoignent très vraisemblablement par derrière terre Fallières et la continuent à l'Ouest. L'île Jenny serait un excelle point de départ pour une expédition ultérieure mais avec la presq certitude de devoir y séjourner quelques hivers. Les sondages effectu en mer révèlent l'existence d'un plateau continental très accidenté celle d'une dépression de plus de 5.000 mètres complètement inconnu

Le Docteur Charcot donne ensuite quelques détails intéressants s la faune de ces régions : Le léopard de mer, le faux léopard de m plus doux et plus pacifique, le phoque de Dumont d'Urville plus petit semblable au nôtre, le phoque de Ross dont le chant remarquable e très impressionnant, les pétrels de mer, blancs comme neige, l



...ERRES NOUVELLES DÉCOUVERTES PAR L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE FRANÇAISE (1908-1910).

Cliché obligeamment prêté par l' « *Illustration* ».

cormorans fiers et amis de la solitude et surtout les pingouins à l'allure réjouissante. Il s'étend aimablement sur les mœurs de ces bizarres animaux qui reviennent régulièrement non seulement à la même *rookerie*, mais au même endroit de cette rookerie. C'est grâce à des bagues de diverses couleurs fixées à leurs pattes que cette constatation a pu être faite.

Le Docteur Charcot rappelle en terminant l'ovation triomphale qui lui fut faite à Rouen à son retour en France. Bien des larmes de joie coulèrent en ce moment. Chacun avait fait de son mieux pour l'honneur de la patrie.

Une ovation indescriptible accueillit cette péroraison d'une conférence qui marquera dans les annales de notre Société.

LE THÉ

LES PRINCIPAUX CENTRES DE PRODUCTION

Le thé est originaire de la Chine où on le trouve à l'état sauvage, surtout dans les provinces du Nord. Les botanistes en distinguent plusieurs espèces, dont le *thé de Chine* est la plus célèbre ; c'est un arbuste qui peut atteindre en liberté, 8 à 10 mètres de hauteur ; mais qui ne dépasse pas deux mètres dans les plantations. Le thé de Chine a donné naissance à deux races distinctes, le *thé bou* et le *thé vert* qui se subdivisent elles-mêmes en plusieurs variétés.

De temps immémorial, les Chinois ont connu les vertus fortifiantes de l'infusion de thé et l'ont employée comme boisson ; depuis des siècles, la culture du précieux arbrisseau y a pris une grande extension, et elle constitue encore aujourd'hui une des industries les plus florissantes de l'Empire du Milieu. Le thé est, en Chine, un produit de première nécessité, presque au même titre que le riz et le maïs. Pour le plus pauvre *coolie* comme pour les mandarins somptueux, dans les cérémonies familiales ou publiques comme dans le courant de la vie journalière, le thé est la principale boisson dont se délectent les Fils du Ciel.

Néanmoins, les plantations de Chine sont si importantes que leur production dépasse la consommation nationale et laisse une marge d'au moins 200 million

de livres pour l'exportation. Aucune statistique précise ne permet de se rendre compte exactement de la production et de la consommation en Chine. Mais on estime approximativement que la superficie du territoire chinois plantée en thé couvre 3 millions d'acres et que sa production atteint 700 millions de livres. Il resterait donc environ 500 millions de livres par an pour la consommation intérieure, ce qui représente environ 1 livre 1/4 par habitant.

Les centres de la production chinoise sont les provinces de Fou-Tchéou et de Canton. La première fournit des thés noirs très estimés (Flowery, Pekao, Souchong, Pouchong, Congo ; la seconde ne livre dans le commerce que des thés de qualité inférieure, soit verts (Hyson, thé impérial, poudre à canon soit noirs (*thé bou*), et ses exportations sont en voie de décroissance. Les principales, parmi les autres provinces productrices, sont celles de Kiang-Nan, de Kiang-Si, de Che-Kiang et de Houpé.

En dehors des expéditions qui sont faites par Canton, vers l'Europe, tout l'excédent de la production chinoise est dirigé vers la Russie. Longtemps les thés à destination de ce pays furent centralisés à Han-Kéou, d'où ils partaient par caravanes : de longues théories de chameaux les amenaient, à travers la Mongolie et la Sibérie méridionale, aux foires de Nijni-Novgorod. Aujourd'hui, on les expédie, de manière moins pittoresque, soit par le Transsibérien, soit par paquebot, jusqu'à Odessa.

* * *

La Chine, berceau de la culture du thé, en a gardé longtemps le monopole. Bien que l'usage de cette boisson fût pratiqué en Europe dès le seizième siècle, ce ne fut qu'en 1863 que Linné introduisit l'arbuste en France, avec l'intention d'en essayer l'acclimatation. Les essais faits à cette époque, dans diverses régions de notre pays et en Corse, ne donnèrent que de très médiocres résultats. Plusieurs tentatives furent renouvelées dans le courant du dix-neuvième siècle, notamment en Algérie, mais sans plus de succès. Dans nos contrées d'Europe, la maturité des fruits se fait irrégulièrement, l'arbuste dépérit, le produit en feuilles est insuffisant pour donner lieu à une exploitation rémunératrice.

Notons aussi des essais faits au Brésil et qui, sans avoir échoué complètement, n'ont pas réussi, jusqu'ici, à y faire de la culture du thé une industrie importante.

Tout autres ont été les résultats obtenus par les Anglais dans l'Inde et à Ceylan. Les premières tentatives d'exploitation du thé dans l'Hindoustan ne remontent qu'en 1835, et il y a seulement une quarantaine d'années qu'on le cultive à Ceylan. Les progrès accomplis depuis lors sont prodigieux. Par suite de l'excellence de ses méthodes de culture, par suite aussi de la supériorité de ses nouvelles variétés sur les vieux thés de Chine, grâce enfin à

l'active propagande des associations de planteurs, l'Inde est arrivée en 1909 à produire 260 millions de livres, soit plus d'un tiers de la production chinoise, avec 515.000 acres de plantations, et comme sa consommation intérieure est relativement peu importante, elle se classe aujourd'hui en tête des pays exportateurs, avec le total formidable de 237 millions de livres. Ces chiffres ne marquent d'ailleurs qu'une étape vers des quantités plus considérables, car le rendement des exploitations indo-anglaises s'améliore progressivement, surtout dans les provinces de l'Assam et du Bengale, où le thé a trouvé un climat et des terrains très bien appropriés à son exploitation intensive et où sont produites les qualités les plus goûtées. Tous les côteaux du district de Darjeeling et de la province de Burmah sont actuellement cultivés ou le seront à un moment donné ; des milliers d'hectares situés dans la vallée du Brahmapoutra, sont aptes à l'installation de nouvelles plantations. Des voies ferrées ont été construites tout exprès pour desservir les exploitations de Darjeeling et drainer leur production vers Calcutta, le grand port où se traitent les marchés et d'où les thés de l'Inde sont expédiés à Londres. La récolte de cette année aurait certainement dépassé de beaucoup 260 millions de livres, si les circonstances climatériques avaicnt été plus favorables.

A Ceylan, le succès a été encore plus rapide. Depuis 1867, date à laquelle fut installée la première plantation, la production n'a cessé de croître à pas de géant. D'après les évaluations de l'Association des Planteurs, la récolte de 1909 a atteint 191.860.000 livres, pour une superficie de 395.000 acres, dont 67.000 sont interplantées d'arbres à caoutchouc. Cette production est entièrement exportée, de sorte qu'aujourd'hui l'île de Ceylan, un pays de 100.000 kilomètres carrés, exporte presque autant de thé que la Chine et ne tardera pas à la distancer !

En dehors de ces trois grands centres, le thé est encore cultivé dans un certain nombre de pays, qui fournissent à peu près un huitième de la production totale. Le Japon et l'île Formose s'adonnent à cette culture depuis des siècles, mais les progrès y sont peu rapides. On évalue la production de ces deux pays en 1908 à 88 millions de livres, dont une bonne partie est consommée sur place, et le reste expédié aux Etats-Unis.

Une mention particulière doit être faite pour Java, où les plantations de thé ont pris un grand développement pendant ces dernières années. Les conditions climatériques y sont encore plus favorables que dans l'Inde, et si l'industrie théière y est demeurée longtemps stationnaire, c'est parce que la transplantation des graines chinoises n'y avait donné naissance qu'à des produits peu estimés. Au contraire, les variétés de l'Inde y ont parfaitement réussi, et aujourd'hui les thés javanais sont très recherchés pour les mélanges. Le rendement à l'hectare y est double de celui des plantations de l'Assam, et le prix de revient y est très réduit à cause de l'abondance de la main-d'œuvre.

La seule entrave apportée à l'extension des grandes cultures dans l'île de Java est la difficulté qu'éprouvent les Européens à y obtenir des concessions, le Gouvernement cherchant à favoriser de plus en plus la propriété indigène. Néanmoins, les progrès réalisés depuis 10 ans sont remarquables, et la production a atteint, en 1908, 36 millions de livres.

Signalons, enfin, pour terminer cette rapide esquisse de la répartition de la culture du thé dans le monde, les plantations de l'Afrique méridionale, où les Anglais ont acclimaté avec succès certaines variétés, surtout dans le Natal. Dans l'Annam, les quelques entreprises qui s'adonnent à la culture de l'arbre à thé ont parfaitement réussi, mais malheureusement leurs initiatives sont restées isolées jusqu'ici, et aucun effort sérieux n'a été tenté pour y développer cette industrie.

La production mondiale du thé est estimée aujourd'hui à quelque 1.200 millions de livres anglaises. Pour mieux donner une idée d'ensemble de l'importance relative des différents pays producteurs, nous groupons ci-dessous les chiffres approximatifs relatifs aux deux dernières récoltes. (Nous disons approximatifs ; il est en effet impossible d'évaluer la production exacte, le principal producteur, la Chine, ne publiant aucune statistique à ce sujet. Seules, les quantités produites par l'Inde et Ceylan sont connues d'une façon certaine, grâce aux renseignements fournis par les associations de planteurs).

PAYS	1908-09	1909-10
	(en livres)	
Chine	6 à 700.000.000	6 à 700.000.000
Inde	248.000.000	260.000.000
Ceylan	180.049.200	191.860.000
Japon	61.000.000	63.000.000
Java	29.200.000	36.000.000
Formose	23.000.000	25.000.000
Natal	2.000.000	2.000.000
Annam	1.000.000	1.000.000

Comme on le voit, la Chine bénéficie encore d'une forte avance en tant que pays producteur. Mais elle n'occupe plus que le troisième rang comme pays exportateur. La production s'accroît avec une très grande rapidité dans l'Inde, à Ceylan et à Java, surtout en raison du perfectionnement des méthodes de culture. Voici, en effet, d'après les statistiques d'un spécialiste autorisé, la comparaison des surfaces plantées et des rendements obtenus dans l'Inde et à Ceylan, en 1902-03 et en 1909-10.

INDE	1902-03	1909-10
Acres plantées	525.000	560.000
Récolte totale en livres	189.000.000	260.000.000
Rendement en livres par acre	360	464
CEYLAN	**1902-03**	**1909-10**
Acres plantées	386.000	395.000
Récolte totale en livres	149.000.000	192.000.000
Rendement en livres par acre	386	486

L'augmentation des surfaces plantées n'est pas très considérable, mais le rendement par acre a progressé de 28 % dans l'Inde et de 26 % à Ceylan. Des améliorations analogues peuvent être constatées dans le rendement des exploitations de Java.

(Extrait de la *Cote et de la Bourse de la Banque.*)

LES COLONIES PORTUGAISES D'EXTRÊME-ORIENT

I. — État de l'Inde.

Cette petite colonie de 4.030 kilomètres carrés avec 100 kilomètres de littoral, enclavée dans la côte du Malabar, est tout ce qui reste au Portugal de son ancien empire des Indes. Peut-être est-ce le souvenir de ce glorieux passé qui incite le gouvernement lusitanien à y entretenir une luxueuse, mais coûteuse administration : jusqu'en 1835, l'Inde portugaise était même gouvernée par un vice-roi. Aujourd'hui encore, l'Etat y entretient un

patriarche, le « primat d'Orient », deux séminaires et un très grand nombre d'écoles.

Cependant, en dépit de son antique splendeur, de sa nombreuse population et des facilités qu'offre à son développement économique un réseau serré de fleuves et de routes, cette colonie végète depuis 1878. Elle est obligée d'importer chaque année pour sa consommation des centaines de contos de reis de riz, qui forme la base essentielle de l'alimentation indigène et que la colonie n'arrive pas à produire en quantité suffisante, à cause de son régime agraire défectueux et de l'insuffisance de son système d'irrigation.

Au point de vue commercial, le port et le chemin de fer de Mormugâo souffrent de la concurrence redoutable de Bombay. L'Inde portugaise souffre de la dépendance immédiate et forcée où elle se trouve à l'égard de sa puissante voisine, et cette situation doit nécessairement peser sur son développement futur. Peut-être, cependant, le développement du port de Mormugâo, la culture plus intensive du riz, l'établissement d'un service de navigation plus actif entre cette colonie, la métropole et les autres possessions portugaises réussiront-ils à faire progresser cette région asiatique. Le gouvernement de Lisbonne est déjà entré dans la voie des réformes : il convient d'attendre de les voir mises en œuvre pour pronostiquer, d'après leurs résultats, de l'avenir probable de l'Inde portugaise.

II. — Macào.

C'est la plus petite des colonies portugaises : elle ne mesure pas plus de 10 kilomètres carrés de superficie (1). Depuis l'année 1557 — où les Portugais établirent leur domination sur ce coin de la Chine — elle a passé par bien des alternatives de prospérité et de décadence. En dépit des procédés de la diplomatie du Céleste-Empire et de la guerre acharnée que firent les Anglais et les Hollandais au commerce portugais en Orient, elle était encore, dans la première moitié du XIX[e] siècle, un centre important des relations commerciales avec la Chine méridionale. Mais l'ouverture de Hong-Kong au commerce européen, en 1842, lui porta un coup redoutable : elle vit ses recettes réduites à ce que lui rapportaient le commerce du cabotage et l'affrètement des jonques armées destinées à convoyer les embarcations chinoises et à les protéger contre les pirates.

Déclaré port franc par un décret du 20 février 1845, Macao renaquit à la vie commerciale : après une crise provoquée par l'interdiction de la « traite des Jaunes » en 1875, et en dépit des ensablements successifs de son port et

(1) La province de Macao se compose de la péninsule de Ngaomen et des deux iles de Taipa et Coloane. La population est de 78.627 habitants.

de l'ouverture des ports de la Chine au commerce européen, son mouvement d'affaires n'a cessé de se développer,

Sa situation financière se traduit par des excédents budgétaires qui lui permettent même de venir en aide à l'île Timor, moins favorisée :

	1901-1902	1902-1903	1903-1904	1904-1905
	contos	contos	contos	contos
Recettes.............	627	656	927	789
Dépenses............	426	446	486	448
Excédents	201	210	441	341

III. — Timor.

Cette île, située à l'extrémité de l'archipel de la Sonde, est partagée, comme on sait, entre les Hollandais et les Portugais : les premiers en occupent 13 km. q. 050 à l'Ouest, les seconds 19 km. q. 300 à l'Est (1). Avant la dernière guerre de Cuba, il fut un moment question, tant en Espagne qu'au Portugal, d'un troc entre les deux pays : le Portugal eût consenti l'abandon de la partie de Timor qu'il possède, et que l'Espagne, encore maîtresse des Philippines, eût eu toutes facilités pour exploiter, en échange de l'île de Fernando-Po, si voisine des îles de São-Thomé et du Principe. Mais, à supposer que les deux gouvernements aient jamais envisagé sérieusement ce projet, les évènements ne leur permirent pas de le mener à bonne fin.

Timor est peut-être, avec la Guinée, une des plus riches colonies portugaises, si on a égard à ses richesses naturelles ; son sol se prête à toutes les cultures : le café, le cacao, le thé, le riz, le maïs y viennent fort bien ; on y rencontre à l'état subspontané, le coton et le tabac ; le santal abonde dans ses riches forêts ; l'île possède des mines d'or, de cuivre, de fer et des sources de pétrole. Son climat laisse, sans doute, à désirer, surtout au chef-lieu, Dilly, entouré de marécages. Mais la main-d'œuvre indigène y est abondante.

En dépit de tous ces avantages naturels, la situation de Timor — comme aussi celle de la Guinée — est déplorable ; on en aura une idée par la lecture de ses budgets, qui se soldent par des déficits croissants :

	Recettes	Dépenses
1901-1902...........	113 contos	164 contos
1902-1903...........	118 —	178 —
1903-1904...........	87 —	179 —
1904-1905...........	94 —	196 —

(1) La population est évaluée à 2 millions d'habitants, soit 103,5 habitants par kilomètre carré. A Timor est rattaché l'îlot de Cambing, situé à 20 kilomètres au Nord, et dont la population est d'environ 2.000 habitants.

On comprend, dans ces conditions, que nombre de Portugais ne se passionnent pas outre mesure pour les questions coloniales, et que des bruits, issus de l'étranger, qui ont circulé, à diverses reprises, dans la presse européenne, au sujet de la vente de tout ou partie des *provincias ultramarinas*, aient pu si facilement s'accréditer à Lisbonne.

(D'après un article de la *Revue des Questions diplomatiques et coloniales*).

PROGRAMME DES CONCOURS POUR 1911

PRIX PAUL CREPY.

Fondé en mémoire de M. Paul Crepy, Président et fondateur de la Société, ce prix consiste en une bourse de voyage d'une valeur de 500 francs. Peuvent prendre part au concours tous les jeunes gens de nationalité française, originaires ou habitants du département du Nord, âgés de 17 ans au moins et de 21 ans au plus à la date du 1er juin, autorisés par leurs parents, inscrits avant le 1er mai, et admis à concourir par le Comité d'études de la Société. Pour les conditions du concours, se reporter au programme spécial que l'on trouve au Secrétariat,

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS.

Cinq concours spéciaux sont institués pour 1913 afin d'établir la cartographie et la Géographie historique, politique, administrative et religieuse de cette région depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Ces cinq concours dotés chacun d'un prix de 500 francs, sont l'objet d'un programme séparé.

MONOGRAPHIES COMMUNALES ET ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES CONCERNANT LES DÉPARTEMENTS DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS.

Pour ce concours qui ne concerne que les localités des départements du Nord et du Pas-de-Calais, ou les questions de géographie physique, économique et humaine intéressant ces départements, la Société a institué un prix qui pourra s'élever jusqu'à 500 francs, s'il est présenté un travail digne de récompense.

Pour les conditions du Concours s'adresser au Secrétariat.

SECTION SUPÉRIEURE.

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE.

1re Série. *Réservée aux Employés et Employées du Commerce et de l'Industrie.*

Un prix de cent francs en espèces et une médaille d'argent seront attribués au lauréat, s'il est présenté un travail digne de récompense pour le sujet suivant proposé pour 1911 :

Programme du Concours.

Le Commerce de la France.

2e Série. *Réservée aux élèves des écoles professionnelles, industrielles et commerciales.*

Le prix consistera en ouvrages géographiques choisis par le lauréat et d'une valeur totale de cent francs. Une médaille d'argent sera en outre attribuée au lauréat.

Programme du Concours.

Géographie économique générale.

PRIX ERNEST NICOLLE.

Bourse de voyage en Angleterre, d'une valeur de 300 francs, réservée aux élèves de l'École Supérieure pratique de Commerce et d'Industrie.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette section s'il ne justifie de la qualité d'élève d'un établissement d'enseignement *secondaire* public ou privé. – Exception faite pour les éducations particulières.

GARÇONS.

1re Série. Limite d'âge, 19 ans au 1er octobre de l'année du concours.
Les Principales puissances du Monde. Géographie économique.

2e Série. Limite d'âge, 18 ans au 1er octobre de l'année du concours.
Les Colonies Françaises.

3e Série. Limite d'âge, 17 ans au 1er octobre de l'annee du concours.
Géographie générale.

Notions générales. — La Science générale. — La Terre. — L'Élément solide, l'Élément liquide, l'Élément gazeux. — Minéraux, flores et faunes. L'Homme et la Nature. — Grands traits de la Géographie économique du globe.

4e Série. Limite d'âge, 16 ans au 1er octobre de l'année du concours.

L'Asie, l'Afrique, l'Océanie.

FILLES.

1re Série. Limite d'âge, 18 ans au 1er octobre de l'année du concours.

Les principales puissances du Monde : France. — Iles Britanniques. — Allemagne. — Autriche-Hongrie. — Italie. — Empire Russe. — Chine et Japon. — Etats-Unis. — République Argentine et Brésil.

Il ne sera pas demandé de croquis.

2e Série. Limite d'âge, 17 ans au 1er octobre de l'année du concours.

État actuel de nos connaissances géographiques. — La Terre dans l'Univers. — Le globe terrestre dans son état actuel. — L'élément solide, l'élément liquide, l'élément gazeux. — Eaux courantes. — Les côtes. — Les flores et les faunes. — Les modifications actuelles de la terre.

La population du globe. — L'homme et la nature.

Les produits alimentaires. — Textiles. — Combustibles. — Minéraux. — Le monde économique actuel.

Il ne sera pas demandé de croquis.

3e Série. Limite d'âge, 15 ans au 1er octobre de l'année du concours.

L'Europe moins la France, l'Asie.

4e Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours.

L'Afrique, l'Amérique,

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

PROGRAMME COMMUN AUX GARÇONS ET AUX FILLES.

Les éducations particulières peuvent se faire inscrire dans cet ordre d'enseignement d'où sont exclus les élèves de l'enseignement secondaire. Les chefs d'établissements doivent faire inscrire leurs élèves dans la catégorie dont ils suivent les cours : Enseignement primaire supérieur ou élémentaire.

Dans la 1re Série, il sera posé deux questions, l'une sur l'ancien, l'autre sur le nouveau programme. Les concurrents choisiront une des questions selon l'orientation donnée au cours.

ENSEIGNEMEMT PRIMAIRE SUPÉRIEUR.

1re Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 15 ans ou plus de 18 ans au 1er octobre de l'année du concours.

A. Géographie physique, politique et économique de l'Océanie (moins l'Archipel Malais), de l'Amérique et de l'Afrique. — Explorations contemporaines.

B. La France et ses Colonies.

2e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 13 ans ou plus de 15 ans au 1er octobre de l'année du concours.

L'Europe moins la France.

3e Série.

Nul ne peut se faire inscrire dans cette série s'il a moins de 12 ans ou plus de 14 ans au 1er octobre de l'année du concours.

Les principaux aspects du globe (Relief. — Nature du sol. — La mer. — Le climat. — Le fleuve. — Zones de végétation. — La vie primitive. — La vie sauvage. — La vie civilisée. — La culture, l'élevage et ses produits. — La mine, l'industrie, les grandes villes. — Les ports et les transports maritimes. — Les chemins de fer).

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE.

1re Série. Limite d'âge, 14 ans au 1er octobre de l'année du concours.

Géographie physique et politique de l'Europe, moins la France.

2e Série. Limite d'âge, 12 ans au 1er octobre de l'année du concours.

La France.

Le département du Nord.

CORRECTION.

La correction des copies sera faite : pour le concours de géographie commerciale par des négociants, et pour le concours de l'enseignement secondaire, par des Professeurs de Faculté, tous membres de la Société.

Quant aux concours d'enseignement primaire supérieur et élémentaire, la

correction des copies est confiée aux soins de M. Douxami, membre du Comité, qui pourra prendre des collaborateurs parmi les Instituteurs faisant partie de la Société.

Le Président de la Société, le Président de la Commission des Concours et les Secrétaires généraux font, de droit, partie de toutes les Commissions de correction.

Demandes d'admission au Concours.

Le même établissement ne peut présenter plus de dix candidats par série.

Les Élèves devront se faire inscrire, avant le 10 Juin :

A Lille, au Siège de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, 116 ;

A Roubaix, chez M. Cléty, Secrétaire, rue St-Georges, 40 ;

A Tourcoing, chez M. J. Petit-Leduc, Secrétaire, rue Louis Leloir, 78.

La demande d'inscription devra contenir :

1° L'extrait de naissance sur papier libre ;

2° L'indication de l'établissement dont l'élève suit les cours, et, pour ceux recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs parents.

3° *La Série* dans laquelle l'élève désire concourir.

Toute demande d'inscription, qui ne renfermerait pas ces renseignements, sera considérée comme nulle et non avenue.

Les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, seraient éliminés du concours, recevront avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'Études.

On peut se faire inscrire par demande affranchie.

N. B. Aucun candidat ne peut concourir à nouveau dans une série où il a déjà obtenu une récompense.

PRIX ET RECOMPENSES.

Les Prix et Récompenses consisteront en Espèces, Volumes, Atlas, Cartes, Médailles, Bourses de voyage, Diplômes, etc.

1° Prix Paul Crepy .... **500** fr.

2° — Leonard Danel offerts à plusieurs Jeunes gens Lauréats, consistant en un voyage dans une des villes ou l'un des ports de la région du Nord..... **200** »

3° Prix de Monographies géographiques.......................... **500** »

4° Prix de Géographie commerciale :

1re Série. 100 fr. en espèces et une médaille d'argent.
2e Série. 100 fr. de livres et une médaille d'argent.

5° Prix offerts par M. Auguste Crepy.......................... **100** »

6° — — M. E. Boulenger........................... **100** »

7° Médailles offertes aux Jeunes Filles par Madame Parnot..... **100** »

Le Président de la Commission des Concours,
O. GODIN.

Le Secrétaire-Général,
A. MERCHIER,

Le Président de la Société,
AUGUSTE CREPY.

CONCOURS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

DES DÉPARTEMENTS DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

PREMIER CONCOURS

Dresser le catalogue raisonné des cartes anciennes, manuscrites ou imprimées de la région : cartes de provinces, de diocèses, de généralités, plans de villes, etc., etc.

DEUXIÈME CONCOURS

Géographie ecclésiastique des origines jusqu'en 1559.

I. Epoque Gallo-Romaine. — Sièges épiscopaux de la région, lieux de cultes connus, dates où il en est fait mention.

II. Du VIe à la fin du Xe siècle. — Province et diocèses. — Eglises paroissiales, chapelles, cimetières, basiliques, monastères, écoles, hôpitaux. Dates où il en est fait mention. Leur site.

III. Du XIe siècle à 1559. — Archidiaconés, décanats, provinces des ordres monastiques.

Paroisses urbaines, paroisses rurales, églises paroissiales, cimetières, evêches, chapitres cathédraux, collégiales, monastères, prieures, couvents, écoles, maladreries, hôpitaux. Leur site.

TROISIÈME CONCOURS

Géographie ecclésiastique de 1559 à nos jours.

I. De 1559 à 1791. — Provinces, diocèses, archidiaconés, décanats. Provinces urbaines et rurales, églises paroissiales, chapelles, cimetières, évêchés, chapitres cathédraux, monastères, prieurés, couvents, colleges, séminaires, hospices, hôpitaux. Leur site.

II. De 1791 à 1800. — Circonscriptions ecclésiastiques de l'église constitutionnelle. Eglises où celèbre le clergé assermenté.

III. Etude sommaire de la géographie ecclésiastique sous le régime concordataire.

QUATRIÈME CONCOURS

Géographie politique, administrative, judiciaire et financiere, depuis les origines jusqu'à la réunion a la France au XVIIe siècle.

I. Époque Gauloise : Civitates, oppida, vici, etc., dont on connaît les limites et l'emplacement.

II. Époque Gallo-Romaine : Provincia, civitates, pagi, vici, villæ, les voies romaines.

III. Époque Franque. Changements dus aux invasions germaniques. — Situation géographique au VIIIe siècle, population germanique, population romaine.

IV. Époque Féodale. — Formation des comtés. — Limites entre la France et l'Empire. — Limites et variations des comtés.

V. Epoque Bourguignonne et Féodale. — Organisation des provinces jusqu'à la conquête française au XVIIe siècle.

CINQUIÈME CONCOURS

Étudier la géographie politique, administrative, judiciaire et financière, depuis la conquête française au XVIIe siècle jusqu'à l'établissement de l'organisation actuelle.

I. Époque Royale. — Les frontières du royaume. — Divisions administratives en intendances, subdélegations. — Divisions financières en généralités, élections, etc. — Divisions judiciaires en Parlement, baillages, etc., etc. — Gouvernements militaires.

II. Époque moderne. — Formation des départements. — Etude sommaire de leurs subdivisions.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES A CES CINQ CONCOURS

Suivant les époques et les circonscriptions étudiées, les mémoires devront sortir du cadre départemental pour donner des indications sur les territoires voisins s'y rattachant et ayant les mêmes attaches politiques, administratives ou religieuses.

Des cartes devront être jointes à chacun des quatre derniers concours, il serait bon que les cartes d'ensemble fussent à l'échelle du 1/320000e.

PRIX

Pour chacun de ces concours, la Société propose un prix de **cinq cents francs**, s'il est présenté un travail digne de récompense.

CONDITIONS

Les mémoires devront être déposés au Secrétariat de la Société, rue de l'Hôpital-Militaire, No 116, avant le 30 juin 1913, six heures du soir — dernier délai.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

FRANCE.

Un problème de Géographie économique. — La délimitation de la Champagne. — C'est sous ce titre que le journal *le Siècle*, publie une interwiew de M. de Martonne, sur l'irritante question de la délimitation du vignoble champenois. Nous connaissons et apprécions le talent de M. de Martonne, et c'est d'autant plus volontiers que je fais un emprunt au journal de Paris qui écrit en ces termes :

« L'Aube fait-elle partie de la Champagne viticole ? Voilà, n'est-il pas vrai, un problème de géographie pure. Au moins, la géographie y est-elle à coup sûr intéressée. C'est ce qui nous a donné l'idée, en présence du grave conflit qui met actuellement en effervescence tout un département, d'aller consulter à ce propos un des plus éminents professeurs de géographie de la Faculté des Lettres, M. de Martonne.

» Ce dernier commence par rire très franchement de la question que nous lui posons.

» — Je ne vois pas, nous dit-il, en quoi je puis être qualifié pour émettre une opinion sur un mouvement qui dresse les uns contre les autres des intérêts particuliers.

» Un peu de géographie économique. — Cependant, remarquons-nous, cette question de délimitation ne relève-t-elle tout naturellement de la géographie économique ?

Le savant professeur veut bien l'admettre et, très aimablement, nous dit sa façon de penser.

» Evidemment, nous déclare-t-il, il n'est pas possible de faire rentrer dans le vignoble de la Champagne la totalité du département de l'Aube, mais une partie de ce département, la partie Nord, qui s'étend au-dessus de Troyes, ne saurait logiquement, à mon avis, en être exclue. Il en est d'ailleurs ainsi du département de l'Aisne, dont l'extrême partie orientale se trouve dans une situation identique.

» Et ceci vous montre l'illogisme de tenir compte des frontières de la circonscription administrative qu'est le département, lorsqu'il s'agit de délimiter une région économique. Il suffit pour vous en rendre compte de vous rappeler l'origine des départements : ils ont été précisément créés pour briser le particularisme des provinces de l'ancienne France et pour hâter l'œuvre de centralisation politique. par conséquent délibérément constitués en dehors de toute considération agricole, commerciale ou industrielle.

» Les anciennes provinces ne correspondaient d'ailleurs pas davantage à des régions économiques déterminées. Regardez une carte et considérez la configuration de la Champagne : s'il fallait en chercher pareille signification, on serait conduit à comprendre sous la dénomination de « vins de Champagne » quelques-uns des meilleurs crus de la Bourgogne et même de la Moselle ; et cela, sans doute, ne satisferait personne.

» Quoi qu'il en soit, il est extrêmement intéressant d'assister à semblable mouvement collectif d'une population qui tend vers un groupement conforme à des intérêts communs et qui proteste ainsi, sans d'ailleurs certainement en avoir conscience, contre la division administrative de la France actuelle. Et n'est-il pas permis de penser que celle-ci a peut-être fait son temps et qu'il faudra, dans un délai plus ou moins long, procéder à une modification profonde de la carte de notre pays ?

» Une révolte géographiquement justifiée. — Ainsi, demandons-nous, vous pensez que le mouvement de protestation des vignerons de l'Aube est justifié ?

» — Oui, et pour les raisons que je viens de vous dire, je le trouve tout à fait instructif.

» — Mais à quoi attribuez-vous l'erreur de la première délimitation ?

» — J'ignore, je vous l'avoue, dans quelles conditions exactes elle a été établie. Il me semble pourtant que le Conseil d'Etat a agi avec beaucoup de précipitation et probablement avec quelque légèreté. Comment se fait-il que l'enquête à laquelle on a dû procéder n'ait pas déjà provoqué les protestations d'aujourd'hui ? C'est à coup sûr que les intéressés n'ont pas été mis à même de formuler leurs revendications et de poser le problème dans toute son étendue.

» Les profanes n'imaginent pas les écueils des études géographiques. Nous, que nos recherches mettent journellement en présence de ces écueils, nous savons avec

quelles lenteurs et quelle minutie de telles enquêtes doivent être menées et nous ne cessons de recommander à nos élèves l'étude approfondie des lieux et une prudence à toute épreuve.

» Au surplus, vous pensez bien que partout où des intérêts particuliers entreront en conflit, on rencontrera toujours des obstacles presque insurmontables, et quoi qu'on fasse, il y aura toujours des mécontents ».

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

JANVIER 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	76	71.249	75	62.270	151	133.519
Étrangers	145	181.125	133	170.793	278	351.918
Totaux...	221	252.374	208	233.063	429	485.437

Mouvement du mois correspondant de 1910.	318	367.192
Différence pour 1911.	+ 111	+ 118.245

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	318 navires jaugeant ensemble	367.192 tonneaux
1911 —	429 id. id.	485.437 id.
Différence pr 1911	111 navires en plus et	118.245 tonn. en plus.

EUROPE.

L'industrie de la verrerie de Bohême en 1910. — On peut dire que, d'une façon générale, le travail dans les différentes branches de cette industrie a été satisfaisant et a même beaucoup augmenté en comparaison de l'année précédente. Les prix de vente sont cependant restés aussi bas qu'en 1909 ; certains articles ont dû même être cédés à des prix moins rémunérateurs. D'autre part, contrairement à l'espoir que l'on avait formé et malgré la conclusion des derniers traités de commerce, les marchés Balkaniques ne se sont pas ouverts à cette industrie.

L'augmentation des tarifs douaniers a rendu presque impossible la concurrence avce les maisons allemandes et belges qui s'y sont fixées. Par contre, les articles à bon marché vendus en gros à l'Angleterre et à l'Amérique, malgré leurs très bas prix, ont laissé des bénéfices supérieurs à ceux de l'année 1909 ; d'après les statistiques officielles, l'exportation a augmenté de 20 %. Dernièrement un groupe de fabricants de verre à vitres a fait l'acquisition d'une machine américaine brevetée permettant de produire mécaniquement le verre à vitre : les premiers essais pourront être faits très prochainement. Cette innovation n'influencera pas les prix, car la limite de production qui a été fixée ne sera pas dépassée.

La position avantageuse qu'occupent les fabricants de ce pays sur le marché mondial n'a pas été ébranlée malgré le développement énorme de cette branche d'industrie en Allemagne.

Les produits de la Bohême et de la Moravie occupent une place trop importante et sont trop préférés par les étrangers, malgré leurs prix un peu élevés, pour perdre aussi rapidement leur avance.

Les pertes que subissent les industriels autrichiens sont dues aux tarifs de transport qui ont été considérablement augmentés. Quelques-uns même sont tellement élevés que, si on ne les diminue pas sous peu, l'industrie autrichienne ne sera plus en état d'exporter beaucoup d'articles à bon marché. Ce sera tout à l'avantage de l'industrie allemande et hongroise.

(*Nachrichten für Handel und Industrie,* de Berlin).

L'industrie minotière en Hongrie. — Budapest, le 9 janvier 1911. L'industrie minotière est en décroissance depuis quelques années en Hongrie. L'année 1910 est encore plus défavorable. Cet état de choses est dû principalement à la spéculation et à ce que la Roumânie a importé 8 millions de quintaux métriques de froment. En quatre mois, le prix de cette céréale est tombé de 14 cour. 50 à 9 cour. 90.

Pendant les 7 premiers mois de l'année, la baisse a été continuelle, de sorte que les minotiers ont éprouvé de grosses pertes.

Au mois d'août, une hausse de peu de durée et incompréhensible d'ailleurs, s'est produite, puisque la récolte abondante accusait 53 millions de quintaux métriques, mais cette hausse n'a été que momentanée et a eu pour effet de décourager les minotiers. Une grève d'ouvriers meuniers qui a duré 5 semaines a encore porté un coup à cette industrie.

Le tableau suivant montre la décroissance de l'industrie minotière.

Exportation de janvier à juillet :

	1907	1908	1909	1910
en Autriche	4.207.484	2.677.286	2.759.345	2.275.346
vers d'autres pays ..	337.381	173.763	74.719	63.467

L'exportation, en Autriche, d'août à décembre n'atteindra pas 3 millions de quintaux métriques, tandis que dans les périodes correspondantes, elle était de :

1907........................	2.295.406
1908........................	3.008.011
1909........................	3.011.163

Les minotiers ont également subi des pertes par suite de la réduction du prix de mouture. En ajoutant à cet état de choses les nombreuses faillites qui se sont produites ainsi que les trop fréquentes prolongations de contrats, on ne sera pas étonné de la situation peu satisfaisante de cette industrie qui reste encore la plus importante de la Hongrie.

Le Vice-Consul, gérant le Consulat général de France.

Exportation des céréales et graines, en 1910, par le port d'Odessa. — Odessa, le 31 janvier 1911..... Le bureau statistique de la « *Gazette Commerciale et Industrielle du Ministère des Finances* », à St-Pétersbourg, vient de publier les chiffres d'exportation, par le port d'Odessa, des céréales et graines, pendant l'année 1910. La vente de ces marchandises étant, comme on le sait, une des principales ressources de ce pays, on croit utile de donner ci-dessous un relevé à ce sujet, par ordre décroissant d'importance des articles et en pouds (le poud vaut 16 kilos 38).

Marchandises	En pouds
Orge	25.311.745
Blé....................................	23.845.688
Maïs	10.959.584
Seigle.................................	6.217.377
Pois...................................	2.091.843
Haricots...............................	1.190.328
Lentilles..............................	555.528
Coton (graines de).....................	363.718
Fèves..................................	244.953
Autres graines oléagineuses............	36.320
Avoine	34.133
Tournesol..............................	6.635
Moutarde	3.992
Colza..................................	910

Parmi ces 14 espèces de céréales et graines, ainsi qu'on peut le voir, le premier rang à l'exportation par ce port appartient à l'orge. Viennent ensuite le blé, le maïs et le seigle. En 1909 la première place appartenait également à l'orge ; venaient après le maïs, le blé et le seigle.

G. DE LAICUE,

Vice-Consul, gérant le Consulat général de France.

L'industrie houillère en Russie. — Dans un rapport sur la situation économique da la Russie méridionale et du Caucase en 1910, le Consul général de Belgique à Kharkoff s'est occupé de la crise que traverse l'industrie houillère de la Russie méridionale. Cette crise, écrit cet agent, résulte de la diminution de la consommation du charbon, par suite de la concurrence du naphte et d'un certain retour au chauffage au bois par les chemins de fer.

Dans le but de créer de nouveaux débouchés au charbon du Donetz, la Société des Industriels du Midi de la Russie a étudié la question de l'exportation vers les ports de la Mer Noire, de la Méditerranée et de la Mer Baltique. Le Syndicat du charbon « Prodougol » avait consacré une somme de 25.000 roubles à ces recherches et la Banque Internationale de Commerce avait, de son côté, envoyé des délégués en Italie pour examiner la possibilité d'étendre les exportations vers ce pays.

C'est à la suite de ces études que le charbonnage d'Ekatérinowka avait expédié, au mois d'août dernier, une cargaison de houille en Italie, tandis que la Banque Internationale de Commerce y envoya un chargement d'anthracite. Les résultats de ces essais furent satisfaisants et de nouvelles expéditions ont été faites depuis.

D'autre part, on plaça en Grèce des commandes qui s'élèvent déjà, pour l'année 1911, à 3 millions de pouds.

Grâce à l'approfondissement du canal de Kertch-Ienikalé à 24 pieds, celui-ci est devenu accessible aux navires étrangers, qui chargèrent déjà par cette voie, dans le courant de l'année 1910, plus de 2 millions de pouds de combustible du Donetz, alors qu'auparavant ils étaient obligés de prendre du charbon anglais à Constantinople. On présume que durant la période de navigation de 1911 les navires étrangers pourront charger à Marioupol près de 12 millions de pouds de combustible du Donetz.

Le Ministère du Commerce et de l'Industrie a pris, de son côté, des mesures pour développer l'exportation du combustible. Il envoya dans ce but un agent à Constantinople et se propose d'en désigner un pour l'Italie, en 1911.

Les exportations vers la Mer Baltique dépendent d'une question de fret. On étudie la possibilité de trouver un chargement de retour aux bateaux charbonniers, par exemple du bois de Finlande destiné aux charbonnages du Donetz et d'abaisser ainsi les frets de 1 1/2 à 2 kopecks par poud. Cette différence permettrait de lutter contre le charbon anglais, qui coûte, dans la Baltique, 2 kopecks de moins par poud que le charbon du Donetz. L'Etat russe a promis qu'en cas d'égalité de prix ou d'un léger écart, il donnerait la préférence au combustible du Donetz.

Le grand obstacle au développement des exportations du charbon se trouve surtout dans l'insuffisance du port de Marioupol, dont l'agrandissement est à l'étude. Il est à prévoir, cependant, qu'en 1911 il ne sera pas possible d'exécuter tous les changements en prévision. Ceux-ci sont estimés, en effet, à 75 millions de pouds pour les consommateurs habituels, 3 millions pour la Grèce, 12 millions pour l'usage des navires étrangers et 15 millions pour les usines métallurgiques de Kertch qui seront prochainement mises en activité. En y comprenant les expéditions destinées à la Turquie et à l'Italie, le total des chargements atteindrait plus de 150 millions de pouds.

(*Bulletin Commercial*, de Bruxelles).

ASIE.

La situation économique en Anatolie. — Il est intéressant d'étudier le développement de la culture dans cette région, de connaître ou prévoir

les causes des fluctuations des cours de certains produits si recherchés sur les marchés de New-York et de Londres, comme le raisin sultanine, les figues, l'orge, l'opium, la valonnée, etc.., fluctuations qui dépendent soit du fléchissement dans les achats de certains pays, soit des stocks préexistants ou des mauvaises récoltes dans les pays étrangers.

Si la France ne vient pas en première ligne pour les achats sur la place de Smyrne, cela tient surtout à ce que les Bourses de Londres, de Liverpool et de New-York accaparent un peu le marché et que bien des affaires françaises ne sont pas traitées directement. La place de Marseille prend cependant une grande part de cette exportation. Nos compagnies de navigation, comme les Messageries Maritimes et la Cie Fraissinet convoyent abondamment, tant pour l'importation directe que pour la réexportation et le transbordement. Il y aurait peut-être lieu d'imiter dans une certaine mesure l'exemple des armateurs anglais ou italiens dont les pavillons se montrent plus nombreux pendant la période dont il s'agit et les navires drainent beaucoup des marchandises que l'insuffisance de notre tonnage ne lui permet pas d'emporter. Certains navires anglais ont été entièrement affrétés cette année à destination des ports français.

L'exportation de 1909 s'était chiffrée par 352.000 tonnes contre 359.000 tonnes en 1908, donc légère diminution de 7.000 tonnes, mais l'année 1908 comptait parmi les plus favorisées.

Examinons tout d'abord sous quels auspices se présente d'une manière générale la période qui est actuellement en cours.

Le fait le plus saillant de la campagne de 1910, c'est le boycottage grec qui, commencé en juillet dernier, c'est-à-dire avant le commencement des récoltes, n'est pas encore terminé.

Le second point important de la campagne sur lequel je reviendrai plus tard, c'est l'insuffisance de la récolte des raisins sultanines, l'agiotage, que des prévisions tour à tour déçues et réalisées ont amené sur les marchés anglais et les cours élevés auxquels semblent vouloir se tenir cet article.

D'autres faits très intéressants pour l'avenir du développement agricole de l'Anatolie sont encore à signaler pendant cette année de 1910 : le commencement des travaux d'étude pour la construction du chemin de fer de Soma-Panderma, ligne enfin concédée à l'entreprise française des chemins de fer Smyrne-Cassaba et prolongement et autres. Cette nouvelle ligne permettra davantage encore l'écoulement vers Smyrne des produits de l'intérieur — la construction prochaine par un consortium français des routes destinées à relier les principaux centres de l'Asie Mineure, autant de voies de pénétration nouvelles, sources de facilités dont l'agriculture ne pourra que bénéficier à l'avenir, à condition qu'il soit apporté autant de soin à leur entretien qu'à leur établissement. La sécurité si indispensable aux campagnes n'est pas encore assurée.

On peut estimer que l'ensemble des résultats de la région de 1910 jusqu'à ce jour est satisfaisant pour l'agriculteur, l'intermédiaire, le négociant et le pays lui-même.

En 1910, certaines récoltes ont aussi été déficitaires ou médiocres mais leur moins-value quantitative a été rachetée et compensée par une majoration sensible des prix de vente. Tel est le cas des raisins sultanines et des autres qualités de raisins issus de la viticulture de cette région dont la récolte a été très faible et qui ont bénéficié d'une hausse exceptionnelle des prix. Il en est de même des millets, maïs, etc.... Il en sera probablement ainsi des huiles d'olive qui trouvent acquéreurs à des prix très élevés. D'autre part, les orges, les fèves, l'opium, le

coton se distinguent par une abondance qui a fourni et fournira encore de multiples et lucratifs éléments d'affaires à l'exportation jusqu'au printemps.

On peut donc envisager sous un jour favorable la situation actuelle de la place de Smyrne.

L'étude suivante des différents produits agricoles de l'Anatolie permettra d'apprécier d'une manière plus exacte l'état du marché de Smyrne à l'exportation pendant la période de novembre-décembre 1910.

Coton. — La campagne cotonnière 1909-1910 a eu pour caractéristique un mouvement permanent vers la hausse, suffisamment expliqué par la petite récolte des Etats-Unis d'Amérique. Les prix pour les cotons d'Anatolie ou cotons Souboudja avaient débuté en octobre 1909 aux environs de 78 fr. les 50 kilos, franco bord et la campagne a clôturé à 94 fr. Les cotons provenance d'Adana ont suivi la même progression. Au mois d'août dernier, notre récolte Souboudja, soit 34.000 balles, et celles d'Adana, soit environ 50.000 balles, était complètement épuisée.

Toute l'attention s'est alors portée sur la nouvelle récolte. La cueillette commence en septembre et donnait cette année-ci d'assez belles espérances, les conditions climatériques ayant été extrêmement favorables. Ces espérances se sont réalisées et on évalue la récolte des cotons d'Anatolie à environ 45.000 balles et celle d'Adana à plus de 80.000 balles.

La récolte américaine ne paraissait pas devoir donner le rendement attendu et nécessaire pour combler le déficit de l'année dernière, les affaires de la nouvelle campagne ont débuté à des cours élevés et par conséquent très avantageux pour le cultivateur : le coton Sonboudja a été payé 89 fr. et le coton Adana 75 fr. les 50 kilos, franco bord.

Il est difficile de prévoir la marche que suivra ce marché. Elle dépend du rendement définitif de la récolte des Etats-Unis d'Amérique, sur lequel on n'est pas encore fixé. Quoiqu'il en soit, si les cotons d'Asie mineure Souboudja et Adana se maintiennent dans une proportion normale avec les sortes américaines, il est certain qu'ils trouveront un débouché facile sur les marchés européens, car les qualités sont en général très satisfaisantes cette année.

Les principaux pays d'exportation pour les cotons de Smyrne sont toujours l'Espagne, l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne ; mais depuis quelque temps la France aussi commence à apprécier ces qualités.

Fèves. — La récolte des fèves du vilayet d'Aïdin a atteint cette année le chiffre de 30.000 tonnes contre celui de 28.000 l'an dernier. Malheureusement, les mauvais temps, les pluies continuelles, à l'époque de la cueillette ont un peu endommagé les produits, assombri leur couleur et provoqué des taches noirâtres reproduites sur les grains eux-mêmes. Jusqu'à ces derniers temps, le principal débouché des fèves était l'Angleterre, mais depuis quelques années, le continent et surtout la France sont devenus les meilleurs clients de Smyrne pour cet article. A l'encontre des autres pays, la France emploie les fèves d'Anatolie à la fabrication de la farine, aussi n'achète-t-elle que les produits bien secs et sains et de couleur claire.

Les prix ont varié, cette année, entre 16 fr. et 17 fr. 50 les 100 kil., en vrac Fob. Smyrne.

Orges. — Par suite des temps exceptionnellement favorables, la récolte des orges 1910-1911 est évaluée à 1.550.000 sacs de 92 kil., soit environ 152.000 tonnes.

Réglisse. — La coupe des bois de réglisse dans les vallées de l'Hermus et du Méandre a produit environ 15.000 tonnes.

Figues. — La figue est sans contredit le produit le plus important d'Anatolie ; on peut dire que c'est le gagne-pain d'une grande partie de la population. L'on voit en effet, dès le début de la campagne, c'est-à-dire vers la fin août, arriver à Smyrne, de tous les environs, des hommes, des femmes et des enfants pour travailler la figue, car la figue sur couche exige une prompte et minutieuse préparation. Cette campagne dure jusqu'à la fin d'octobre ; si, à ce moment, il reste des figues invendues, elles ne peuvent plus alors être manipulées ; toute manipulation enlèverait la couche de sucre qui commence à les couvrir et qui ne se reforme plus ensuite.

Les figues s'exportent soit travaillées, sur couches, dans des boîtes de diverses grandeurs, soit estivées pêle-mêle dans des sacs de 15, 25 à 50 kilog., figues que l'on dénomme en ce cas « naturelles ».

Pour obvier aux différents reproches que l'on faisait à la manipulation, et à l'estivage, l'autorité compétente a édicté des mesures de propreté et d'hygiène de nature à rassurer désormais les acheteurs sur la qualité de leurs importations.

Depuis quelques années les demandes ont beaucoup augmenté et paraissent devoir toujours aller en progression, ce qui engage davantage le cultivateur à étendre les plantations des figuiers.

Quelle que soit la quantité de la récolte, elle se répartit en général à l'exportation ainsi qui suit :

En Angleterre et dans ses colonies, environ : 45 %.

Aux Etats-Unis d'Amérique : 35 %.

Sur le Continent : 20 %.

La récolte de l'an dernier s'est élevée à 110.000 charges, soit 440.000 quintaux, soit 24.820 tonnes ; la récolte actuelle atteindra certainement 26.000 tonnes.

Durant la campagne précédente, les prix ont oscillé aux environs de 16 fr. pour les figues naturelles et de 21 fr. pour les figues travaillées ; pour cette année, les prix sont encore plus élevés par suite de la récolte plus tardive et de la supériorité des engagements pris par les négociants de Smyrne sur les arrivages.

Opium. — La récolte de l'opium s'est élevée en Turquie, cette année-ci, à environ 10.000 couffes ou sacs de 80 kilos chacun. Favorisée par un temps des plus propices depuis le commencement, la qualité de cette récolte est des plus belles qu'on ait jamais vues et le titrage en morphine dépasse de beaucoup la moyenne de celui des meilleures années précédentes.

Les prix ont été très soutenus jusqu'ici car la consommation était très mal pourvue après ces trois années de disette pendant lesquelles les prix avaient été tellement élevés, qu'on en avait jamais vu de semblables pendant l'année 1869.

Une autre cause qui a beaucoup contribué au maintien des cours, est la demande importante et imprévue de la Régie du Gouvernement japonais. Voilà un nouveau facteur avec lequel il faudra sérieusement compter dans l'avenir.

La valeur moyenne des qualités marchandes a été de 37 fr. 50 par kilo caf. Marseille.

Pendant le mois de novembre 1910, des pluies bienfaisantes ont permis aux cultivateurs dans les centres de production d'entreprendre les ensemencements d'automne pour la prochaine récolte dans des conditions très avantageuses.

Le stock actuel sur place est d'environ 1.400 couffes, soit 112.000 kilos et les demandes à l'exportation sont des plus actives.

Raisins sultanines. — Un des produits qui contribue le plus à la richesse de l'Anatolie est le raisin sultanine ! C'est un produit de luxe dont la récolte qui n'était que de 17.000 tonnes en 1890 a atteint 52.000 tonnes en 1900.

Valonnées. — La récolte de 1910 a été inférieure à la précédente. On l'estime généralement à 920.000 quintaux, soit 570.000 de toutes provenances par voie de terre et 350.000 par voie de mer. La récolte de 1909 avait atteint 1.350.000 quintaux qui, ajoutés aux 300.000 en stocks, en avait porté le chiffre à 1.650.000 quintaux. En 1910, avec le reliquat des 350.000 quintaux laissés l'année précédente, l'on se trouve devant le chiffre de 1.270.000 quintaux contre 1.650.000. Cette différence entre les deux récoltes résulte de la floraison plus faible cette année ; cependant les produits sont également de belle qualité, favorisés par des temps exceptionnellement propices qui ont permis de ramasser, emmagasiner, sécher les cupules sans pluies.

L'Angleterre, la Russie et l'Aütriche ont un peu délaissé la vallonnée d'Asie Mineure pour donner la préférence à des extraits qui produisent, paraît-il, un tannage beaucoup plus rapide. — Par contre, l'Allemagne, d'après les statistiques, aurait augmenté ses importations ; des maisons de Hambourg, en effet, fournissent ces matières tannantes à plusieurs Etats du Nord, comme la Suède, la Norvège et le Danemark, et comme ces pays ne retirent rien directement de Smyrne, il est impossible de se faire une idée de la quantité qu'ils consomment.

Quant à la France, son importation est très minime ; elle ne s'élèverait qu'à environ 1.500 tonnes, dont la plus grande part est composée de « refus » ou « ordinaires ». Cela s'explique, car la France possède aussi une diversité de chênes semblables à ceux de l'Asie Mineure, de Dikili, Baliambo, Nazli et de l'Hermus, dont l'écorce procure le tannin nécessaire à la coagulation des albuminoïdes.

Rappelons que les diverses manipulations et le triage des vallonnées occupent à Smyrne environ dix mille ouvriers dans la période active.

Les salaires sont constants de 3 à 4 francs pour les hommes, de 1 fr. 50 à 3 fr. pour les femmes et de 1 fr. à 1 fr. 25 pour les enfants. Notons, en terminant cette étude sur la valonnée que l'Amérique est venue heureusement compenser le délaissement des autres pays consommateurs. Par suite des règlements prohibant, dans une certaine mesure, l'enlèvement des écorces de certains arbres, le tanneur américain a dû se rabattre sur un succédané quelconque, et, entre tous, il a choisi la valonnée qui avait précédemment détenu le record du bon marché. L'Amérique a déjà pris à Smyrne 10.000 tonnes, et tout fait prévoir que sa demande augmentera ; pour le moment, les expéditions n'ont trait qu'à des marchandises basses et secondaires.

La dernière campagne a clôturé avec des prix en hausse de 3 fr. 30 les 100 kilog. sur les marchandises secondaires et basses, et de 1 fr. 65 sur les belles qualités. Cela tient à la demande et à la rareté des qualités secondaires et basses.

Pierre Valet,
Vice-Consul de France.

Siam. — Le commerce avec la France en 1909-1910. — Au cours de l'année 1909-1910, les exportations du Siam vers la France n'ont porté que sur deux articles et n'ont atteint que le chiffre de 542.000 francs.

Bois de teck	484.000
Cornes de buffle	58.000

Dans leur ensemble, les exportations du Siam ont atteint 192.440.000 francs environ, ainsi répartis :

Riz...........................	165.000.000
Teck...........................	13.200.000
Autres articles..................	14.240.000

Notre part dans ce mouvement commercial est donc insignifiante (1/385). Elle ne paraît pas cependant devoir s'augmenter. Ce fait tient à la similitude à peu près complète des produits du Siam et de ceux de notre colonie d'Indochine. Les exportateurs de Saïgon, favorisés par un fret direct avec Marseille, sont mieux placés que ceux de Bangkok pour expédier leurs marchandises en France. Si, d'ailleurs, on réussissait à détourner vers la France une partie des exportations du Siam, cela ne ferait que créer une concurrence nuisible à notre colonie, sans procurer aucun avantage aux commerçants de la métropole.

Les importations au Siam de produits étrangers ont atteint au cours de l'année 1909-1910 la valeur de 118 millions de francs. La part de la France dans ce commerce ne serait, d'après les statistiques officielles, que de 2 millions de francs environ : elle est en réalité plus élevée, beaucoup de marchandises françaises étant importées par l'intermédiaire de places de transit. Quoi qu'il en soit, notre part est beaucoup trop faible : l'importation de nos produits au Siam est sur bien des articles susceptible de développement. Pour augmenter le chiffre de leurs affaires, les exportateurs français devront se conformer aux usages commerciaux de la place de Bangkok, et emprunter à nos rivaux leurs procédés commerciaux quand l'expérience a montré qu'ils sont supérieurs aux nôtres.

AMÉRIQUE.

Le commerce du Royaume-Uni pendant l'année 1910. — Durant cette période, le montant des importations s'est élevé à 678.440.173 liv. sterl. contre 624.704.957 liv. sterl. en 1909, soit une augmentation de 53.735.216 liv. sterl. pour l'année sous revue.

D'autre part, les exportations accusent également une plus-value de 52.409.464 liv. sterl., passant de 378.180.347 liv. sterl. en 1909 à 430.589.811 liv. sterl. en 1910.

Enfin, les réexportations de produits étrangers et coloniaux présentent une hausse de 12.431.285 liv. sterl.

République Argentine. Commerce des meubles. — L'importation des meubles en République Argentine est très importante, la moitié des articles utilisés dans le pays et notamment le plus grand nombre des meubles de luxe provenant de l'étranger. Les articles de qualité inférieure sont fabriqués principalement dans le pays, à l'aide le plus souvent des pins provenant des Etats-Unis ; les bois indigènes de l'Argentine sont, pour la plupart, trop durs pour se prêter au travail du meuble, surtout lorsque ce travail ne doit entraîner que des frais très limités. Le meuble fabriqué avec les pins de l'Amérique du Nord n'est pas verni mais traité légèrement avec de l'huile ou de la cire, ce qui lui donne l'apparence d'un article non fini. Il se vend partout en Argentine et constitue le meuble le plus communément employé dans les habitations de la classe moyenne.

On fabrique également dans la République un petit nombre de meubles de luxe à l'aide de quelques-uns des bois durs indigènes. Ces derniers lorsqu'ils ont été ouvrés, sont frottés longuement à la cire, ce qui leur donne, quand la main-d'œuvre et la qualité sont bonnes, un aspect doux et velouté d'un effet bien plus élégant et artistique que celui obtenu avec les plus beaux vernis.

Une manufacture de meubles de Buenos-Ayres emploie 300 ouvriers environ et fabrique aussi bien les articles communs que ceux de luxe. Elle exécute également une grande partie des travaux de tapisserie sur les marchandises importées. Le cuir, de même que les autres matériaux utilisés pour la tapisserie, sont relativement bon marché en Argentine et en exécutant elle-même ce genre de travail, la firme dont il s'agit réalise d'importantes économies sur les frais de douane.

Pour la période de cinq années s'étendant de janvier 1904 à fin 1908, le chiffre total des importations de meubles en Argentine s'est élevé à 6.177.175 piastres or (la valeur nominale de la piastre or est de 5 fr. 10). L'Autriche vient en tête des fournisseurs avec, comme suivant immédiat, les Etats-Unis. Le tableau ci-dessous indique, pour la période précitée, ainsi que pour l'année 1908, le montant des importations des six principaux pays importateurs :

	1904-1908	1908
	Piastres or	Piastres or
Autriche	1.749.702	415.837
Etats-Unis	1.269.755	405.034
Allemagne	1.067.480	191.784
Royaume-Uni	815.416	189.494
France	787.863	243.363
Italie	315.632	82.124

La part de l'Autriche consiste surtout dans ses meubles bien connus en bois tourné. La France fournit la majeure partie des articles artistiques et de luxe. Les importations italiennes n'ont pas de caractère propre, mais doivent principalement leur place à l'important élément italien qui se trouve dans la population. Les importations des Etats-Unis se limitent presque exclusivement aux meubles de bureau, bibliothèques ou articles similaires. Dans cette branche, les fabricants américains détiennent en quelque sorte le monopole du commerce.

Pour l'ensemble de l'ameublement, l'influence française est actuellement prédominante dans le pays. La demande porte principalement sur les modèles de style ornés et garnis de tapisserie à effet en couleurs. Le style Louis XV est celui qui se rapproche le plus des genres en vogue. Les meubles dorés ou de bois soigneusement ouvré et sculpté sont très admirés.

L'un des traits caractéristiques du meuble importé en Argentine est l'importance accordée aux miroirs. Les grandes armoires, soit pour le linge, soit pour les habits, sont très employées — la plupart des maisons argentines ne possèdent pas de placards pour garde-robes — les portes de ces armoires sont, sur toute leur surface, ornées de glaces. Les tables à toilette, lavabos et autres meubles du genre comportent également, pour la plupart, des glaces. Un autre trait apparent est la faveur dont jouissent les gros meubles ; les chambres sont, en effet, généralement vastes et très hautes, ce qui en rend le placement aisé. Les vendeurs reconnaissent que la majeure partie de leur meilleure clientèle donne la préférence aux meubles des styles les plus recherchés. On peut citer, à ce propos, une maison de Buenos-Aires qui a installé une section spéciale connue sous le nom de « criollo room »

(« criollo » est une personne née en Argentine). Cette section est remplie de meubles des types les plus ornés. Comme les meubles importés représentent seulement les articles de luxe, ils ne s'adressent qu'aux familles aisées et pour cette raison, la question de prix n'offre pas autant d'importance que la qualité et la faveur populaire. D'une façon générale, la valeur d'un meuble importé en Argentine est le double environ du prix de vente dans le pays d'origine. Cela est dû en partie aux frais de transport, mais surtout aux droits de douane élevés, ces derniers étant de 42 % *ad valorem* sur la plupart de ces articles.

Daily Consular and Trade Reports, de Washington.

II. — Généralités.

Le commerce extérieur et la population des principales puissances. — Le président du *Board of Trade* vient de publier une statistique démontrant que l'exportation des produits manufacturés, par tête d'habitant, a été, en 1909, de 166 fr. 30 en Angleterre, de 39 fr. 70 aux Etats-Unis et de 84 fr. 55 en Allemagne. Les augmentations de 1909, en comparaison de 1901, ont été de 26 fr. 55 pour l'Angleterre, de 6 fr. 35 pour les Etats-Unis et de 19 fr. 15 pour l'Allemagne.

L'exportation totale, par tête d'habitant, en 1909, a été de 211 fr. 70 en Angleterre, de 96 fr. 95 aux Etats-Unis, de 146 fr. 60 en France et de 127 fr. 35 en Allemagne.

L'importation pour la consommation par tête, en 1909, a été de 298 fr. 45 en Angleterre, de 76 francs aux Etats-Unis, de 160 fr. 25 en France et de 164 fr. 50 en Allemagne.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du Jeudi 2 Février 1911.

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

PAR LE CHEMIN DE FER TRANSANDIN

Par M. Henri LORIN,
Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des Lettres
de l'Université de Bordeaux.

M. H. Lorin qui assista l'an dernier, comme délégué français, aux fêtes du centenaire de l'indépendance du Chili et de la République Argentine, a fait sur ces deux pays des observations personnelles extrêmement intéressantes. Nous essaierons de le montrer par le compte rendu sommaire de sa conférence à la Société de Géographie de Lille qui a eu lieu le jeudi 2 Février.

*
* *

L'Amérique du Sud, en général, et la République Argentine ou le Chili en particulier, sont beaucoup moins éloignés qu'on ne se le figure de l'Europe. En consacrant à ce voyage ses vacances M. Lorin a pu profiter à la fois de l'inversion des saisons qui fait qu'à ce moment là, dans l'hémisphère Sud c'est la saison froide ou tempérée qui règne, et aussi des facilités d'études que les Européens, les Français surtout, trouvent dans ces deux vieilles républiques sud-américaines. D'ailleurs

depuis le printemps de 1910, époque à laquelle a été inauguré le tunnel de faîte du chemin de fer trans-andin, les relations du Chili avec la République Argentine et par conséquent avec l'Europe ont été singulièrement améliorées à tous les points de vue, pour le plus grand bien des deux pays. C'est naturellement par chemin de fer que, au mois de Mai 1910, lui donnant ainsi en quelque sorte une consécration officielle, le Président de la République Chilienne s'est rendu à Buenos-Ayres.

L'idée de réunir les deux Républiques par une voie ferrée, malgré les difficultés que la traversée des Andes faisait prévoir, est fort ancienne. Dès 1869, en effet, les frères Clark commencèrent à étudier ce chemin de fer dont la concession fut donnée en 1873. De 1873 à 1904 on ne fit guère que des travaux d'approches souvent interrompus puis repris avec plus ou moins d'activité. Enfin, sous l'impulsion de la « Transandine Construction C° » et malgré les difficultés énormes rencontrées, — des froids de 30° en particulier, — la voie put être livrée au transit pour la célébration du centenaire de la proclamation des deux républiques.

Le Transandin a une longueur totale d'environ 1.400 kilomètres qui, probablement d'ici peu seront franchis par les trains directs en une trentaine d'heures sans arrêts intermédiaires. Les « combinaiciones » actuelles n'ont lieu que trois fois par semaine, de plus ils obligent les voyageurs et les marchandises à deux transbordements obligatoires par suite de la présence d'un tronçon — le tronçon qui traverse les régions les plus élevées des Andes — à voie étroite. La voie, en outre, est insuffisamment protégée contre les neiges qni l'encombrent. M. Lorin dut attendre 4 jours à Santiago de Chili que la circulation arrêtée par les neiges fût rétablie. Malgré ces inconvénients, que des parachèvements, dont tout le monde comprend l'utilité, feront disparaître, grâce aux transandins, les voyageurs et les marchandises qui peuvent voyager vite, évitent dès maintenant les douze longs jours de traversée qui sont nécessaires pour aller par le détroit de Magellan, de Santiago du Chili, à Buenos-Ayres.

*
* *

C'est par cette grande cité, bâtie sur la rive droite du Rio de La Plata, que M. Lorin nous fait pénétrer dans la République Argentine. Cette ville qui comprend 1.300.000 habitants, avec son port immense, comparable par sa longue série de bassins à Anvers ou à Liverpool,

produit sur le voyageur arrivant d'Europe une véritable impression d'ahurissement. Dans cette ville de vie intense, tout acquiert un cachet de grandeur colossale : les rues larges s'étendent indéfiniment, quelques-unes comptent jusqu'à 15.000 numéros : aussi les courses dans la ville sont-elles très longues ; les monuments publics, les hôtels, les clubs, les maisons de quelques riches argentins, les écoles publiques correspondant à nos écoles primaires de France sont de véritables palais. Les journaux sont au diapason de la ville avec les seize, dix-huit ou vingt pages que comprennent leurs numéros ordinaires : ils sont d'ailleurs bien rédigés et bien informés, ne reculant devant aucun sacrifice pour recevoir par dépêches détaillées — à quarante francs le mot environ — les dernières nouvelles d'Europe. L'enseignement à tous les degrés y est largement doté, les hôpitaux sont installés selon les dernières règles de l'hygiène et n'ont rien à envier aux plus modernes de ceux de l'Europe, les magasins y sont luxueux. Tout donne à la fois l'impression d'une activité prodigieuse et d'une richesse considérable.

Pour se rendre compte et juger d'où vient cette richesse, il suffit de visiter le port : malgré ses dimensions, ses nombreux bassins, il est insuffisant et l'on s'occupe présentement de l'agrandir. Assurément certaines habitudes du commerce contribuent à cet engorgement ; trop de négociants considèrent les magasins de la douane comme des entrepôts où les marchandises sont abritées en attendant, très longtemps quelquefois, la vente ; mais la cause essentielle est le prodigieux développement économique du pays, et si, à l'exportation (viandes congelées, cuirs et peaux, laines, grains) quelques ports secondaires soulagent Buenos-Ayres, à l'importation, — si l'on excepte Rosario, et encore depuis peu d'années, — l'immense majorité des chargements sont débarqués à Buenos-Ayres : le mouvement de ce port dépasse 9 millions de tonnes et la valeur du commerce un milliard de francs et les trois quarts du commerce de la République Argentine sont ainsi centralisés dans la capitale. La vue du « Mercado de frutos » (marché aux fruits) où des trains qui amènent de la campagne le lait destiné à l'alimentation de la ville nous renseigne aussi sur les besoins sociaux de cette agglomération, d'ailleurs assez cosmopolite et où habitent la grande majorité des 110.000 français qui vivent dans la République Argentine.

A ce tableau, il y a quelques ombres. Tout d'abord, et cela se conçoit aisément, la vie est fort chère à Buenos-Ayres et dans cette ville presque

exclusivement industrielle et commerciale il y a peu de gaieté ; dans les rues les femmes sont rares, on ne rencontre guère que les ménagères allant faire leurs provisions ; lors des fêtes ou les jours de courses de chevaux très fréquentées là-bas il en est encore de même. La vie familiale n'y existe pour ainsi dire pas et il serait peut-être à souhaiter, pour le plus grand bien des Argentins, que la famille y eût une constitution plus homogène entraînant en particulier de la part des enfants une subordination plus déférente que celle qui s'y observe actuellement. L'un des gros soucis des dirigeants de la vie sociale et politique de l'Argentine paraît être de lutter contre cette sorte de matérialisme intellectuel, résultat de la prospérité rapide et toujours croissante de cette ville dont la population (1.300.000 habitants) est énorme par rapport à l'ensemble du pays qui ne compte guère plus de six millions d'habitants. L'élite des travailleurs est d'ailleurs déjà remarquablement au courant de ces besoins moraux de la République Argentine : elle constitue une brillante élite intellectuelle et fournit des savants distingués, non seulement au point de vue des sciences appliquées mais aussi des sciences pures ; la colonie française, constituée par des éléments excellents, n'a pas peu contribué aux succès que des conférenciers venus de France ont obtenu dans le pays.

*
* *

Pour atteindre les Andes et le Chili il faut traverser dans des wagons assez confortables, traînés par des locomotives dont quelques-unes — les meilleures nous dit, M. Lorin, viennent des ateliers de Fives-Lille — toute la région sèche, plate, triste et poussiéreuse surtout à l'ouest, qui constitue la « Pampa ». Aux environs de la capitale c'est d'abord une région d'élevage intensif dont les troupeaux sont constamment améliorés par des reproducteurs recrutés à grands frais parmi les meilleurs sujets de France et d'Angleterre. Puis, plus à l'ouest, vient la zone du blé à laquelle succèdent jusqu'aux pieds des Andes celles des cultures extensives et des pâturages. Ce n'est qu'au fond des vallées, d'ailleurs beaucoup trop larges pour les cours d'eau qui y circulent, que l'on voit des taches de verdure plus sombre indiquant la présence d'arbres ; partout ailleurs, ceux-ci, chétifs et clairsemés, n'existent qu'autour des établissements agricoles récents en compagnie de quelques moulins à vent. Pas de haies, mais des kilomètres de fil de fer barbelés pour séparer les champs où paissent les bestiaux, et çà et

là des étangs salés que fréquentent d'innombrables bandes d'oiseaux. Dans ces régions la vie semble concentrée autour des gares. Celles-ci, d'ailleurs toujours ouvertes, avec leurs cours poussiéreuses où attendent les chevaux de selle et les voitures destinées au transport des voyageurs et des marchandises, sont en effet des lieux de réunion des indigènes et des colons au passage des trains. Ces réunions présentent peu de pittoresque pour le touriste par suite de l'uniformisation de plus en plus grande des costumes ; d'ici peu d'années les *gauchos* - typiques auront probablement complètement disparu. Le pittoresque est donné plutôt par les wagons de marchandises où s'empilent à la fois et en désordre les provisions, les bagages, les outils et parfois aussi le bétail des voyageurs : ils rappellent tout à fait les trains et les wagons qui circulent sur les voies de pénétration du Sud-Algérien.

Lorsque l'on approche des Andes, à Mendoza, dans le pays de Cugo, le paysage devient moins sévère, la teinte générale est moins grise, au pied des montagnes qui barrent l'horizon. C'est qu'en effet on est là dans un pays irrigué la « torre de riego ». Ce réservoir d'eau est un monument important, il existe là comme dans beaucoup d'autres régions une *ley de aguas* une « loi de l'eau » pour régler entre les ayants-droit les eaux destinées à l'irrigation des champs et des vignes. La prospérité agricole de la région a une répercussion très nette à Mendoza où tout donne au voyageur l'impression d'une ville riche où l'argent abonde.

*
* *

C'est à Mendoza que commence la véritable traversée des Andes. Entre Mendoza qui se trouve à l'altitude de 720 m et Los Andes dans le Chili il n'y a que 175 kilomètres à franchir en République Argentine et 70 kilomètres en République Chilienne. La différence de pentes est donc considérable sur les deux versants et des travaux d'art importants, comme le *Puente del Inca* (Pont des Incas) à 2.727 m d'altitude, ont dû être exécutés. De Rio Blanco à Juscal, sur 16 kilomètres de distance, la voie monte de 1.420 à 2.250 m d'altitude ; la station de Las Caevas est à 3.190 m. et le tunnel qui franchit les Andes se trouve à 3.030 m d'altitude dominé encore par les sommets voisins atteignant 3.900 m. Toutes ces hautes régions des Andes dont l'Aconcagua avec ses 6.970 m d'altitude sont généralement très sèches, bien qu'elles soient couvertes de neiges pendant presque tout l'hiver ; ce sont dans les endroits

favorisés des pays de pâturages en été, pour les troupeaux trans-humants venant de la pampa occidentale.

Le matériel du chemin de fer est en général assez bon, surtout sur le versant occidental et la voie en crémaillère bien installée, mais peut-être encore insuffisamment protégée contre les accumulations de neige, a permis, en modifiant les projets primitifs de la traversée des Andes, de les franchir plus rapidement.

Malgré la haute altitude de ces régions, pour quelqu'un de bien outillé le séjour est possible en toute saison, et il y aurait des études scientifiques fort intéressantes à faire en particulier sur les neiges et les glaciers dans une région sèche comme celle des Andes. C'est cette sécheresse qui explique sans doute ce fait que le modelé paraît moins mobile que plus au Sud où l'hydrographie rappelle beaucoup plus, avec ses rivières à érosion regressive active, ses lacs, des paysages des montagnes des Alpes.

L'activité, la vie en somme, dans toute cette traversée est très nettement limitée pour ainsi dire au voisinage immédiat du chemin de fer.

Le versant chilien et Valparaiso.

Dàs Los Andes, où commence le chemin de fer de l'Etat chilien, on a presque de suite l'impression d'un pays plus neuf que la République Argentine et où pourtant la géographie scientifique est assez avancée ; il existe en particulier un service sciomologique à la tête duquel se trouve un de nos compatriotes, M. Montessus de Ballore.

Sous un ciel moins pur que celui de la République Argentine, les cultures fruitières, la vigne, prospèrent grâce à une irrigation bien comprise, les fruits et les fleurs abondent à toutes les stations inférieures. La voie descend rapidement par une vallée aux différents compartiments étagés en escalier, jusqu'à la plaine centrale du Chili qu'elle atteint à Llai-Ltai et à la région Andine succède une région de plaines bossées aux larges vallées qui semblent hors de proportions pour les fleuves qui y coulent aujourd'hui et qui se continuent jusqu'à Valparaiso, le grand port du Chili.

Cette ville de 150.000 habitants, où les traces du tremblement de terre qui l'a ravagée en 1906 sont encore visibles, malgré les travaux effectués pour la célébration du centenaire, est fort curieuse avec sa teinte ocre générale, bâtie qu'elle est tout au bord de la mer. Elle

ne présente guère que trois grandes rues parallèles au rivage d'où partent immédiatement des escaliers ou des funiculaires conduisant vers les « Cerros » où s'étagent de nombreuses villas dispersées. Elle est assez cosmopolite, tout un quartier par exemple, est franchement anglais ; les Argentins y viennent passer la belle saison ; elle a cependant fortement conservé une couleur locale fort intéressante comme on peut le constater en visitant son marché ou en lisant les vieilles inscriptions latines qui ornent les maisons ; tandis que tout près les bains de la plage « Torpederas » rappellent tout à fait la plage des Catalans, à Marseille.

Le port de Valparaiso malgré l'importance de son tonnage annuel n'existe pour ainsi dire pas, il n'y a qu'un môle en bois pour assurer le transit, aucune protection ; aussi lorsque la mer fraîchit les vaisseaux sont obligés pour ne pas se mettre à la côte de regagner aussi vite que possible le large. Les fonds, tout près du rivage, atteignent presque tout de suite des profondeurs de 70 m. Malgré cela, une compagnie française se propose de construire une digue dont le besoin se fait de plus en plus sentir depuis l'achèvement du transandin.

La régularisation de l'exploitation par la fusion des deux compagnies existant actuellement et la révision des tarifs qui sont par trop fantaisistes, le développement des relations locales, amèneront sur Valparaiso une nouvelle augmentation du commerce. Le transandin cependant, restera encore pendant longtemps sans doute une grande voie internationale, pour les courriers, les voyageurs, les colis postaux, tandis que le détroit de Magellan sera toujours la voie utilisée par le gros fret.

Quoi qu'il en soit, d'ores et déjà, le Chili n'est plus comme on l'appelait autrefois, le « dernier coin du monde ». Il est à souhaiter que la France s'y intéresse d'une façon spéciale, car c'est un pays en train de s'outiller et qui, malgré les succès que les Allemands y ont déjà remportés au point de vue industriel et commercial, est resté franchement latin avec ses tendances artistiques extrêmement puissantes qui le rendent tout de suite sympathique aux voyageurs des pays latins d'Europe.

Il est aussi en relations intéressées à tous les points de vue avec la République Argentine, le transandin a singulièrement facilité la visite de ces deux républiques qu'il ne faut pas voir l'une sans l'autre.

Auditor.

II.

Séance du Jeudi 16 Mars 1911.

LA PHOTOGRAPHIE EN CERF-VOLANT

Par M. le Dr Maurice D'HALLUIN,
Maître de Conférences à la Faculté libre de Médecine de Lille.

Les voyages par terre ou par mer seront peut-être demain complètement démodés. La conquête de l'air est une des tentatives les plus passionnantes que l'homme ait pu entreprendre. Mais tout le monde n'ose pas se risquer en aéroplane, beaucoup hésitent à se laisser emporter par un dirigeable ou un ballon libre ; certains le désirent sans en trouver l'occasion ; tous nous sommes curieux de savoir ce que l'on voit du haut des airs.

Rien n'est plus simple ; il suffit d'envoyer à notre place un appareil de photographie qui enregistre fidèlement le paysage, vers lequel est braqué l'objectif. Mais quel messager se chargera du transport ? Je me suis servi du cerf-volant pour obtenir les vues de Malo, dont on trouvera plus loin divers spécimens. Mais avant de montrer les résultats, il convient de donner les détails de technique qui permettront à tout amateur patient et ingénieux de devenir explorateur aérien.

Je ne parlerai pas de la photographie en ballon ou en aéroplane, car cette manière de procéder excellente en ses résultats n'est pas à la portée de tous. Il est possible d'enlever dans les airs une chambre noire au moyen d'un ballon captif, mais cette méthode étant moins simple et plus dispendieuse que la photographie en cerf-volant, je me contente de la signaler sans plus de commentaire.

Pour être complet dans l'exposé sommaire des moyens dont dispose l'amateur désireux de faire de la photographie aérienne, il faut signaler les pigeons photographes du Dr Neubronner.

On se rappelle les services rendus pendant le siège de Paris par les pigeons voyageurs porteurs de dépêches. Un pigeon bien entraîné emporte facilement 75 gr. de dépêches micrographiées, soit un nombre fantastique de caractères puisque 1 centimètre carré de dépêche pesant 2 milligrammes comporte 172.000 lettres.

Puisqu'un oiseau est capable d'emporter un pareil courrier, on pouvait songer à lui confier un appareil photographique. On fait de petits appareils d'un poids minime et celui qu'emploie le Dr Neubronner ne pèse pas 75 grammes. On assujettit sur la poitrine du pigeon une petite cuirasse d'aluminium sur laquelle on fixe la chambre noire munie de deux objectifs dont les lignes de visées font entre elles un angle de 90°, un mouvement d'horlogerie déroule la pellicule et commande l'obturateur. On obtient ainsi une série de petites photographies de la région parcourue par le pigeon. Connaissant sa vitesse, son parcours et la rapidité du mouvement de la pellicule, il est facile de savoir approximativement quels sont les points qu'on doit apercevoir sur le film. Tout cela paraît fort simple, mais avant d'arriver au résultat les tâtonnements sont nombreux. La principale difficulté réside dans le dressage du pigeon qu'il faut habituer progressivement à l'enlèvement de poids de plus en plus lourds.

Neubronner a fait preuve d'une ingéniosité et d'une patience qui lui font le plus grand honneur. On a pu voir ses photographies exposées dans un des stands de l'exposition de Bruxelles. Les clichés minuscules pris par ses pigeons donnent après agrandissement une image d'une lecture facile. Il faut reconnaître cependant que la netteté laisse un peu à désirer si on la compare à celle que l'on peut obtenir sans grand' peine par la photographie aérienne en cerf-volant qui vit le jour en France à la suite des recherches de Batut en 1888 et de Wenz en 1890.

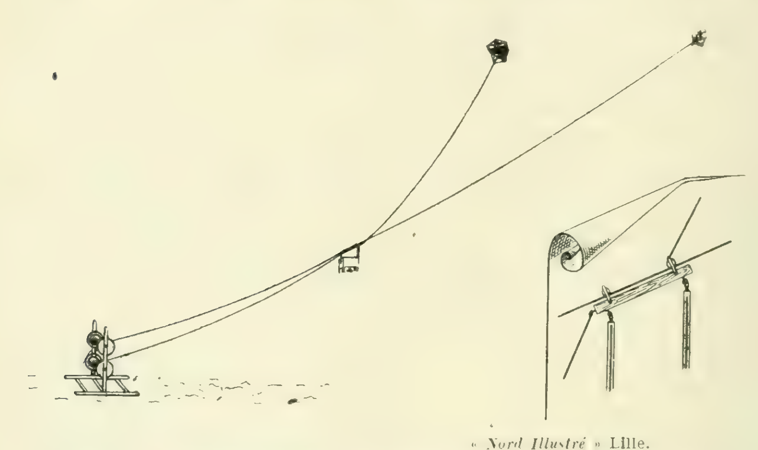
Faisant œuvre de vulgarisateur je ne ferai pas la bibliographie des différents travaux auxquels a donné naissance la méthode imaginée et mise au point par ces deux inventeurs. Je parlerai uniquement des résultats de ma pratique personnelle, résultats que tous peuvent atteindre, souvent même dépasser et si je dois vous dire comment on fait la photographie en cerf-volant, je m'en tiendrai à une technique élémentaire à la portée de tous, examinant successivement : le cerf-volant, l'appareil photographique, et la manière de l'enlever, de l'orienter, d'apprécier sa hauteur, de faire le déclenchement.

Le *Cerf-Volant* doit être d'une taille proportionnelle au poids de

l'appareil photographique. Il doit s'enlever facilement et être aussi stable que possible.

Un modèle trouvé dans le commerce m'a semblé réunir les qualités voulues. Le Roloplan d'origine allemande est un appareil qui appartient à la catégorie des cerfs-volants dièdres. Il est très léger, s'enlève aisément même par les vents faibles, il est très stable, et celui dont je me suis servi mesure 2 m 10 d'envergure enleva souvent sans hésitation un appareil 9/12 pesant près de quatre kilogs.

Un cerf-volant de grande taille opère une traction considérable. Il faut donc le retenir avec une corde de solidité éprouvée (1), sous peine



« Nord Illustré » Lille.

Fig. 1. — ENLÈVEMENT DE L'APPAREIL AVEC DEUX CERFS-VOLANTS.

de perdre en cas de rupture cerf-volant et appareil de photographie. On fait des câbles en fil métallique, ils sont très résistants mais ils ont besoin d'être bien entretenus, car la rouille peut amorcer la rupture. Il faut savoir aussi qu'ils peuvent être dangereux pouvant servir de conducteur à l'électricité atmosphérique. Récemment le capitaine Engelstad fut foudroyé en procédant à des expériences de cerf-volant dans une île du fiord de Christiania.

Un câble en bonne corde sera donc moins dangereux pour l'amateur non initié. Si l'on veut aller loin et haut il faut posséder la longueur de câble suffisante et ne pas craindre de se munir de 500 et même 1.000 mètres de corde. Il est indispensable si l'on veut calculer la

(1) Il est avantageux pour soulager la corde, d'employer la bride élastique préconisée par Lecornu.

hauteur de mettre un repère au moins tous les 50 mètres afin que l'on puisse connaître à chaque opération la longueur de corde utilisée.

Il va sans dire qu'un treuil à main est inutilisable ; il faut se munir d'un treuil à manivelle, monté sur pieds et solidement fixé au sol car la traction du cerf-volant le renverse avec la plus grande facilité.

L'*appareil de photographie* peut être quelconque, il est avantageux de le choisir aussi léger que possible, muni d'un objectif lumineux et surtout d'un obturateur rapide.

Au début je me suis servi d'un appareil à soufflet pesant près de quatre kilogs. Il portait un objectif Clément Gilmer avec obturateur à rideau. L'obturateur est la cause principale des déboires réservés à ceux qui font la photographie en cerf-volant. Le modèle que je possède n'est pas assez rapide. J'ai obtenu à cause de lui de nombreux insuccès car l'immobilité du cerf-volant n'étant que relative, beaucoup d'épreuves n'ont pas la netteté désirable. J'attire donc l'attention sur ce point particulier, un obturateur de plaques éviterait ces ennuis.

« *Nord Illustré* » Lille.

Fig. 2.
APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE.

Mon premier appareil fut démoli à la fin de mon séjour à Malo. Sous l'influence d'un violent coup de vent la corde se rompit. Le cerf-volant fut emporté au loin, entraînant à sa suite l'appareil photographique. Mais celui-ci vint frapper la façade d'une maison, brisa les carraux en se démolissant lui-même. L'objectif et l'obturateur furent retrouvés dans une chambre, le reste fut perdu corps et bien, le cerf-volant tomba quelques kilomètres plus loin. Avec ces pièces essentielles il me fut facile de refaire un autre appareil en bois et carton qui, plus léger que le premier (1 k. 400), fut d'un enlèvement incomparablement plus facile, et me permit d'atteindre une altitude plus élevée. Malheureusement je n'ai pris avec lui que cinq ou six vues.

L'appareil de photographie peut être emporté avec un ou deux cerfs-volants. Si on opère avec un seul on le lance avec cinquante mètres de corde environ. On fixe alors par un moyen quelconque la chambre noire à la corde de retenue, puis on laisse partir le cerf-volant qui entraîne à sa suite l'appareil photographique. Cette technique a l'avantage d'être simple. Mais peut-on être sûr de sa corde ? Si elle se rompt dans les premiers cinquante mètres le cerf-

volant s'échappe, l'appareil photographique s'abime sur le sol. Si elle se rompt entre le treuil et l'appareil photographique, cerfs-volants et chambre noire sont en perdition. Le poids de cette dernière joue le rôle d'une main retenant le cerf-volant qui continue à planer emporté par la vitesse du vent, à moins que l'appareil ne vienne s'arrêter dans un arbre ou se briser sur un toit.

Il est plus prudent d'opérer avec deux cerfs-volants. En cas de rupture du câble on peut espérer sauver au moins l'appareil photographique. Voici la manière de procéder : On lance un premier cerf-

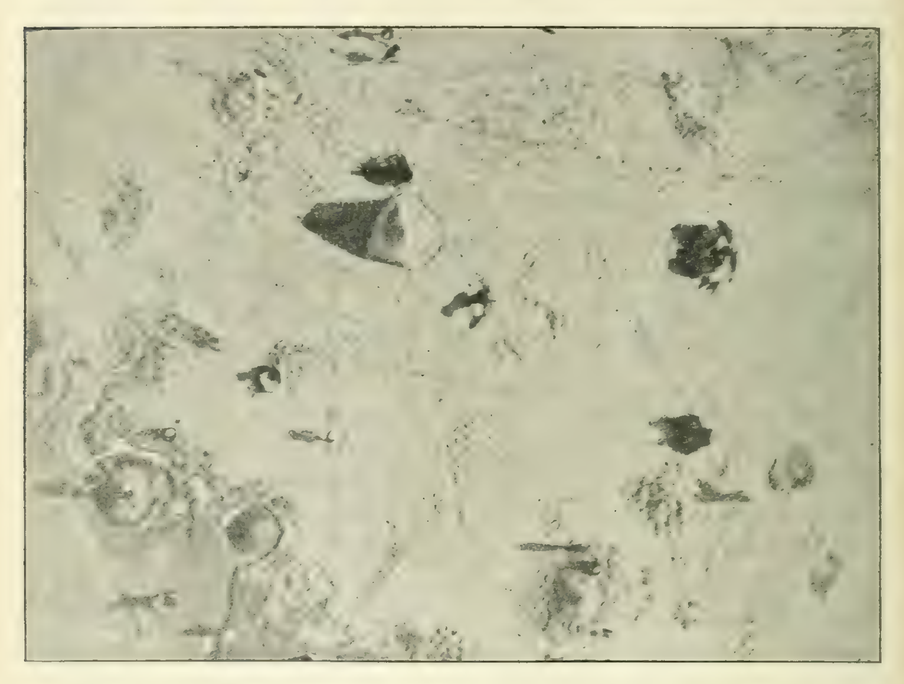


Fig. 3. — VUE DE LA PLAGE DE MALO-LES-BAINS.

volant de grande taille, et on l'envoie aussi loin que possible, par exemple à un kilomètre. On lance ensuite un second cerf-volant de plus petite taille (1), qui sert à remorquer un petit chariot (2) roulant sur

(1) On peut aussi établir un système de va et vient qui sert à entraîner l'appareil sans cerf-volant auxiliaire. Dans ce but une poulie de réflexion est fixée au voisinage du cerf-volant principal. On passe dans la poulie une corde fixée à un treuil et attachée d'autre part à l'appareil de photographie. En bobinant la corde on fait monter l'appareil, qui descend par son propre poids quand on laisse la corde se dérouler.

(2) Voir fig. 1 p. 266.

la corde du cerf-volant principal. Le chariot est constitué par une petite pièce de bois munie de roulettes. Des pitons métalliques enfoncés dans la pièce de bois permettent d'attacher le cerf-volant, la corde de retenue, l'appareil photographique. Ce dernier doit être orienté de façon convenable, la plaque pouvant être tantôt parallèle au sol, tantôt oblique. Un dispositif très simple me permet de donner à l'appareil la plupart des positions souhaitables. Dans deux parties solides de l'appareil photographique, on fixe deux boulons en cuivre munis d'écrous à ailettes. La partie libre du boulon vient glisser dans la rainure centrale de deux planchettes d'inégale longueur (1) munies



Cliché communiqué par le « *Nord Illustré* » Lille.

Fig. 4. — L'HEURE DU BAIN.

de mousquetons qui servent à les accrocher au chariot décrit. Les écrous de serrage permettent de fixer l'appareil aux deux planchettes et de l'immobiliser dans la position où on veut l'avoir. Grâce à la longueur inégale des planchettes, il est facile malgré l'inclinaison de la corde de mettre l'appareil horizontal. On peut aussi fixer l'appareil parallèlement à la corde pour photographier en avant ; ou au contraire tourner l'objectif vers le treuil. Dans chacune de ces positions l'objectif peut-être dirigé verticalement vers le sol pour obtenir des vues plon-

(1) Voir fig. 2 p. 267.

geantes ou être incliné vers la droite ou la gauche pour prendre des vues panoramiques très étendues.

Grâce aux orientations multiples qu'on peut donner à l'appareil, on peut ne pas être l'esclave de la direction du vent pour le choix du point de vue. On peut espérer prendre à peu près à coup sûr un endroit prévu d'avance. Le calcul est surtout possible pour les vues plongeantes. La corde étant mesurée et portant un repère tous les vingt-cinq ou cinquante mètres, on connaît toujours la longueur employée. Si on a mesuré au préalable sur un plan la distance qui sépare le treuil du point qu'on se propose d'atteindre, il est facile de connaître la longueur de corde à employer pour que l'appareil, élevé à une altitude qu'on détermine par le calcul, soit au-dessus du point qu'on désire photographier.



Cliché communiqué par le « *Nord Illustré* « Lille.

Fig. 5. — L'HEURE DE LA SIESTE.

Le calcul de la hauteur peut se faire par différents moyens. Avec un goniomètre ou un appareil de Silbermann on vise l'appareil photographique et l'on relève l'angle formé par la ligne de visée avec l'horizon. On a préconisé l'emploi d'un gonioscope facile à construire. On fait un demi-cercle en carton sur lequel on trace les degrés de 0 à 90° au moyen d'un rapporteur. Derrière le carton on assujettit une

tige de bois plombé à sa partie inférieure. On perce un trou dans la tige au centre du demi cercle. On construit en outre un petit cadre en bois résistant, de longueur et de largeur suffisantes pour recevoir le disque de carton doublé de la tige de bois. Au milieu des deux longs côtés du cadre on perce un trou et l'on assemble cadre et disque au moyen d'un clou ou d'une vis. Une corde fixe au treuil l'une des extrémités du cadre ; on accroche à l'autre extrémité le câble de retenue au moment où l'on veut mesurer l'angle formé par la corde

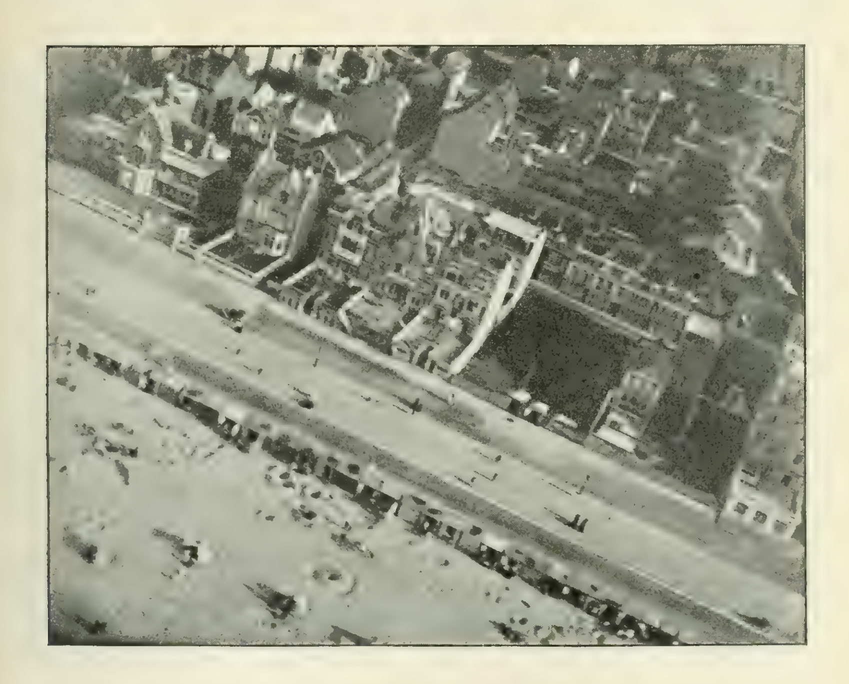


Fig. 6. — LE SABLE, LA DIGUE, LES VILLAS (au-delà de la rue de Flandre).

avec la ligne d'horizon. Cet angle une fois connu on le reporte sur un papier, où l'on peut mesurer directement les trois côtés du petit triangle, inscrits dans le grand triangle formé par le tracé de la corde, la ligne d'horizon et la verticale abaissée de l'appareil photographique.

L'un des côtés du grand triangle, la longueur de corde, est connu, les trois côtés du petit triangle peuvent être mesurés directement ; il est donc facile de calculer ou la base du grand triangle, c'est-à-dire la hauteur de l'appareil ou le troisième côté du grand triangle qui repré-

sente la distance séparant la base d'opération de la verticale abaissée de l'appareil photographique vers le sol (1).

Toute méthode relevant l'angle formé par la corde n'est pas d'une précision absolue, le câble de retenue forme une courbe plus ou moins accusée dont il faut tenir compte en majorant de 5° à 10° le chiffre trouvé. La visée de l'appareil même avec un dispositif de fortune permet une exactitude plus grande. Mais l'allongement de la corde, variable suivant la traction du cerf-volant, est une source d'erreur dont il faut tenir grand compte si l'on cherche le maximum de précision.

Il existe d'ailleurs des moyens très exacts pour apprécier la hauteur, on les trouvera décrits dans les ouvrages spéciaux (2).

Il est une question que posent tous les témoins d'expériences de photographie en cerf-volant : comment fait-on le déclenchement ? Tout le monde sait que pour faire de la photographie il faut en général : 1° armer l'appareil, c'est-à-dire tendre un ressort qui commande l'obturateur ; 2° presser sur le déclic qui, rendant au ressort sa liberté fait jouer l'obturateur qui démasque l'objectif durant le court espace de temps nécessaire à la prise de l'image.

Il est facile d'armer l'appareil avant de l'expédier dans les airs mais comment faire jouer le déclic ?

Ceux qui ont fait du cerf-volant, et envoyé le long de la corde tendue ces postillons qui s'élevant avec rapidité viennent rencontrer un butoir et redescendent, ceux là dis-je penseront à utiliser la force vive du postillon pour faire jouer l'obturateur. J'ai commencé par là, mais j'ai renoncé après quelques tentatives.

On peut penser commander l'obturateur au moyen d'une ficelle qui serait envoyée avec l'appareil et raidie brusquement par l'opérateur au moment de prendre la photographie. Cette commande à longue distance est très malaisée. On ébranle l'appareil, on a de mauvais résultats.

La commande électrique de l'obturateur serait la méthode idéale

---

(1) Cette distance doit être égale à celle que la mensuration sur le plan a indiquée.

(2) Consulter les travaux du colonel Laussedat et du commandant Moëssard ; ou plus simplement l'excellente monographie de Lecornu : Les *cerfs-volants* (Vuibert et Nony, éditeurs) qui est un petit livre où l'amateur trouvera une multitude de détails fort intéressants.

sans la complication inévitable du matériel : double fil conducteur, piles ou magneto. On peut employer avantageusement un mouvement d'horlogerie réglant le moment du déclenchement. Mais le moyen le plus simple et le meilleur consiste dans l'emploi d'une mèche d'amadou qu'on allume au départ et qui fait jouer l'obturateur quand elle est consommée. Voici comment on peut équiper un appareil (1). On prend une vulgaire boucle de jarretelles P qu'on fixe au moyen de deux vis dans la paroi de l'appareil. On passe dans la boucle un morceau de cordon terminé par une agrafe B. On fixe une autre agrafe A à la



Fig. 7. — MALO-LES-BAINS A VOL DE CERF-VOLANT.
(entre la rue Belle-Rade et l'avenue du Casino).

manette R dont le mouvement de rotation sert à tendre le ressort. L'appareil étant armé, si on soulève le levier D qui commande le déclic, l'obturateur joue et l'on voit la manette R revenir brusquement à sa position première. Mais si on réunit par un fil les deux agrafes, le ressort ne peut plus se détendre, la manette étant ainsi immobilisée on peut avec un petit morceau de bois soulever d'une

(1) Voir fig. 2, page 267.

façon permanente le levier D, le déclenchement ne se produit pas. Il se fait seulement si en coupant le fil passé dans les deux agrafes on permet au ressort de se détendre. L'amadou se chargera de la section. Pour arriver au résultat on prépare une mèche de longueur voulue, on en traverse une extrémité par le fil qui doit réunir les deux agrafes. On arme l'appareil, on passe le fil dans les agrafes, au moyen du cordon qui traverse la pince on assure la tension suffisante pour immobiliser la manette. On soulève le levier D et l'on s'assure que le fil maintient en respect la tension du ressort, dès lors il suffit d'allumer la mèche qui à un moment donné mettant le feu au fil fera jouer l'obturateur.

C'est fort bien, mais à quel signe reconnaître que la photographie est prise ? On prend une mèche plus ou moins longue suivant le temps que l'on croit nécessaire pour envoyer l'appareil à l'endroit voulu. On peut connaître approximativement la vitesse avec laquelle la mèche se consume, mais il ne serait pas prudent de se fier à cette approximation. Il vaut mieux employer un signal qui peut être une petite planchette de bois S retenue contre l'appareil par un fil qui traverse l'extrémité de la mèche. Quand celle-ci brûle le fil de l'obturateur, elle brûle en même temps le fil du signal qui attaché à une corde de 50 centimètres environ pend au-dessous de l'appareil pour indiquer la fin de l'opération.

L'opérateur peut alors ramener l'appareil pour changer la plaque et se préparer à prendre une nouvelle vue.

C'est là un travail laborieux quand il faut enrouler 500 mètres ou 1 kilomètre de corde. On a beau posséder un treuil et une bonne manivelle quand le vent souffle dans les toiles d'un cerf-volant de large envergure, il faut compter cinq à dix minutes avant de recevoir la chambre noire. Mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. La photographie en cerf-volant a ses difficultés, c'est ce qui en fait le charme.

Je ne puis reproduire ici tous les clichés qui ont paru sur l'écran de projection, le voyage d'exploration aérienne au-dessus de Malo-les-Bains se réduira donc à quelques stations.

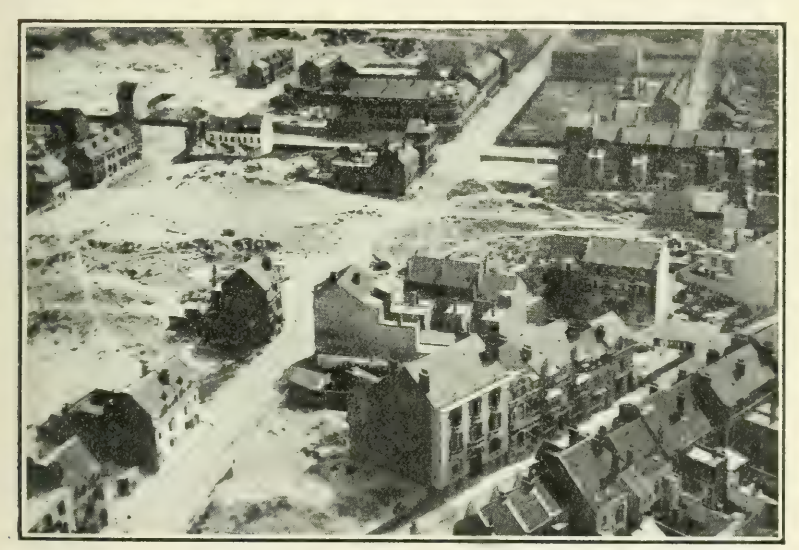
La plage vue d'en haut présente un aspect très original.

Le sol tantôt percé de trous, tantôt hérissé de monticules, partout gardant l'empreinte des pas des baigneurs, se présente sous un aspect singulier qui rappelle certaines photographies de la lune. Les tentes ont une silhouette inaccoutumée. Les promeneurs se présentent sous

la forme d'un point blanc qui figure la coiffure sous laquelle le sujet semble disparaître. Mais on voit latéralement l'ombre des personnages qui se profile sur le sable.

Il s'agit dans la fig. III (voir page 268), d'une vue plongeante, l'objectif étant pointé directement vers le sol. La déformation est moins accusée dans les vues obliques telle que celle représentant l'heure du bain (fig. IV, page 269). Les curieux vus en raccourcis ont cependant un aspect assez singulier. La mer est calme, on ne voit aucune vague, seul un petit liseré marque l'emplacement où le flot vient mourir sur le sable, crevassé par les empreintes que laissent les cabines.

Si les promeneurs sont vus sous un aspect assez inattendu, les baigneurs mollement étendus sur le sable fournissent le sujet de



Cliché communiqué par le « *Nord Illustré* » Lille.

Fig. 8. — MALO-LES-BAINS A VOL DE CERF-FOLANT (au-delà de la place Turenne).

clichés humoristiques où ils apparaissent comme des pantins abandonnés sur le sable. La fig. V, (voir page 270), est un curieux spécimen de ce que l'on peut obtenir dans ce genre de photographie.

La fig. VI, (voir page 271), qui représente une étendue de territoire relativement restreinte me paraît très intéressante car elle donne une bonne vue d'ensemble du sable au voisinage des cabines, de la digue

et de ses villas. Tandis que dans une photographie prise en plaine on est malheureusement limité par les premiers plans, on voit ici au-dessus des maisons. La photographie en cerf-volant est même quelque peu indiscrète, on explore les terrasses, on plonge dans les cours, arrière-cours et jardins. La fig. VII, (voir page 273), est à ce sujet très démonstrative, elle montre en outre une bonne vue d'ensemble de la partie de Malo comprise entre la rue Belle-rade et l'Avenue du Casino.

La fig. VIII, (voir page 275), montre l'autre extrémité de Malo du côté de l'institut Vilette, au delà de la place Turenne. Cette vue est remarquable par sa finesse, c'est pourquoi je la donne de préférence à d'autres où l'on découvre une superficie vraiment remarquable, puisque j'ai pu reconnaître les arbres qui bordent la route longeant le canal de Furnes.

CONCLUSIONS.

Quand je suis parti à Malo, je n'avais aucune idée de la photographie en cerf-volant et je me suis fabriqué sur place un outillage de fortune. On peut obtenir de meilleurs résultats et des vues beaucoup plus étendues, comparables à celles obtenues en ballon libre, c'est une affaire d'expérience, une question de grandeur et de légèreté de cerf-volant, de légèreté d'appareil photographique, de longueur de corde.

Je m'en voudrais de ne pas engager ceux qui vont passer leurs vacances à la mer à essayer la photographie en cerf-volant.

C'est un passe-temps plein de charmes, car au plaisir du cerf-volantiste s'ajoute celui du photographe. C'est une distraction originale ; on obtient sur la plaque un paysage qu'on n'a pas contemplé et l'on suit avec la plus vive curiosité la venue d'une image dont on ignore la composition. Et si l'on s'est livré à des calculs pour atteindre à une altitude donnée un point désigné d'avance, on éprouve un vif sentiment de plaisir quand le développement de la plaque montre que le but a été atteint.

La photographie en cerf-volant est un véritable sport. La manœuvre du treuil exige un déploiement de force musculaire souvent considérable, mais l'on sait l'action bienfaisante du travail au grand air.

L'ensemble des manœuvres nécessaires pour la prise d'un cliché semble à priori un peu compliqué, mais avec un peu de patience et

d'ingéniosité on triomphe aisément des difficultés du début. Ces difficultés en réalité faciles à surmonter donnent d'ailleurs une certaine valeur aux épreuves que l'on recueille.

J'ai cherché à être vulgarisateur et à montrer comment par des moyens à la portée de tous on devient sans danger explorateur... aérien. Il ne faut pas oublier que cette méthode rend d'immenses services aux armées en campagne et peut être utilisée d'une façon courante pour les levers topographiques. Les travaux de précision exigent un matériel plus perfectionné que celui que je viens de décrire sans entrer dans les détails, on peut signaler l'appareil de Roger Aubry qui permet de prendre dix clichés en quelques minutes. L'escamotage des plaques, la manœuvre de l'obturateur, les variations d'inclinaison et d'orientation de l'appareil sont commandés électriquement. Le panoramographe de Thielé est à la fois plus simple et plus parfait. Il se compose de six chambres noires disposées suivant les six côtés d'un hexagone régulier et inclinées d'un certain angle sur l'horizon. Une septième chambre occupe le centre de l'hexagone, l'axe de son objectif est vertical. Le déclenchement des sept obturateurs est obtenu par une commande électrique. L'emploi d'un petit niveau à mercure permet le passage du courant seulement quand l'appareil a une horizontalité parfaite. On obtient simultanément sept clichés qui pour une altitude de 300 mètres donnent avec une netteté parfaite un plan détaillé de plus de 100 kilomètres carrés. Je vous laisse sur ces derniers résultats pour vous montrer que la photographie en cerf-volant qui peut être considérée comme sport est aussi une science méritant d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent aux études géographiques.

III.

Séance du Jeudi 9 Février 1911.

LES ALPES GRAIES

FRANCE ET ITALIE

Par Madame SÉVERIN.
Directrice du Collège de jeunes filles de Roubaix.

J'ai donné à la région que je vais essayer de vous décrire ce soir un nom abandonné par les géographes actuels qui tiennent surtout compte des faits géologiques.

A ce point de vue les Alpes Graies ne forment pas un tout. Mais si l'on considère les vallées qui les délimitent, les liens de l'histoire et du langage, il est permis de considérer cette région comme un petit monde assez nettement individualisé.

Cet ensemble montagneux est enserré du côté français par la haute vallée de l'Isère ou Tarentaise et par la vallée de l'Arc ou Maurienne ; en Italie il est compris entre la vallée d'Aoste où coule la Doria Baltéa et le Val de Suse formé par la Doria Riparia.

Deux géants — de second ordre il est vrai — dominent cet ensemble : l'un en France : la Grande Casse et son entourage, l'autre en Italie : le Grand Paradis auxquels leurs 3.800 et 4.000 mètres assurent des neiges éternelles et de puissants glaciers.

Cette région a été le berceau de la domination Savoyarde. A partir

du XIe siècle, les comtes de Maurienne acquirent successivement le comté d'Aoste, la Tarentaise, puis le Val de Suse. Ils étaient ainsi maîtres des deux grands passages des Alpes : le Cenis et le Petit Saint-Bernard ; on les appelait avec raison « les portiers des Alpes ». Plus tard possesseurs de la Savoie, ils échangèrent leur titre contre celui de ducs de Savoie.

A peu près partout dans ces pays, on parle français à l'exception des vallées italiennes que ferment le Grand Paradis et la Levanna de pénétration plus difficile.

La frontière politique ne tient nul compte de ces affinités ; elle est dessinée d'après la théorie de la ligne de partage des eaux et elle sépare des pays naturellement unis.

Malgré l'obstacle politique, les grands courants humains continuent à circuler par les principales vallées : des routes, des voies ferrées longent, en totalité ou en partie, les dépressions maîtresses. Mais le centre est encore assez mal desservi. A part quelques grandes routes accessibles à l'automobile, ce qui domine ce sont les sentiers muletiers et les pistes de piétons. Le touriste qui voyage à pied sac au dos est loin de s'en plaindre ; il trouve ici une montagne relativement déserte et sauvage ; quelque peu égoïste, il l'aime pour son isolement et pour sa solitude.

C'est cependant par un point d'accès très facile que je commencerai la description de ce pays. Pralognan situé à 1424 m. d'altitude, déjà bien connu par les touristes des Alpes, est en voie de développement rapide depuis que les services réguliers d'auto y amènent les voyageurs de la gare terminus de Moutiers. Du jour où la voie ferrée sera poussée jusque là, ce sera certainement une des grandes stations alpestres.

Le Pralognan indigène (je laisse de côté les grandes bâtisses des hôtels), égrène ses 7 ou 8 hameaux dans une plaine allongée en forme de triangle. Ancienne vallée glaciaire, puis ancien lac comblé par les alluvions, cette minuscule plaine est surtout formée par une terrasse qui domine de 5 à 8 mètres la rive gauche du torrent. C'est l'origine d'une petite agglomération dans cette vallée reculée qui, autrefois, communiquait difficilement avec les vallées voisines. Les hameaux se développent en s'étageant sur les premières pentes des monts, de préférence du côté ensoleillé : la rive droite, et à l'abri d'escarpements plus abrupts. Ils laissent intacte la grande terrasse où pousse drue une herbe toute émaillée de fleurs. C'est là, comme dans toutes les hautes régions alpestres, la grande ressource du montagnard. En août on

entasse le foin dans les granges ; ce sera la réserve d'hiver pour le bétail qui, en été, pâture dans les hauts alpages.

Si c'est la petite plaine qui a déterminé l'agglomération indigène, c'est le cadre qui attire les touristes. Mais pour eux aussi sortent de terre ces cubes rectangulaires tout percés de trous qui ne peuvent leur assurer le confort qu'en gâtant le paysage.

Les premières pentes sont tapissées de belles forêts de sapins. Par leurs sentiers ombreux on s'élève de quelques centaines de mètres au-dessus des hameaux. Au delà, ce sont les grands sommets. Le roi ou plutôt la reine de Pralognan c'est la Grande Casse qui dresse son arête neigeuse à 3.861 mètres. Comparée aux géants des Alpes, la Grande Casse est un sommet de second ordre. « Si elle avait 1.000 m. de plus, disent souvent les guides du pays, Pralognan enfoncerait Chamonix ». Mais telle que, elle a son martyrologue. Le guide Bœdeker la classe « course de premier ordre seulement pour les ascensionnistes éprouvés avec de bons guides ». Malheureusement tous ceux qui tentent cette ascension n'ont pas toujours la prudence de se servir de guides et les accidents se produisent. Il y a une vingtaine d'années deux officiers français du 13e bataillon de chasseurs partis seuls se tuaient dans la descente du glacier des Grands Couloirs. Aujourd'hui à la base de la montagne, au col dit de la « Vanoise » une pyramide de granit rappelle leur fin tragique. Chaque fois que passe un régiment d'Alpins ou un bataillon de chasseurs, le commandant arrête sa troupe et, après une sonnerie de clairons, devant les hommes au port d'armes, il donne un souvenir ému à ces vaillants, victimes de la montagne.

A l'Est de la vallée de Pralognan s'allonge un immense dôme de neiges et de glaciers, la Vanoise que surmontent quelques sommets dont un tout blanc : le dôme de Chasseforêt.

Ses 3.600 m. sont faciles à gravir : un seul guide y mène sans danger une longue caravane. Le pire qui puisse se produire pour le touriste, c'est un retour avec face boursoufflée et rougie par la cuisson, résultat inévitable d'une marche de 6 à 7 heures sur glacier par soleil éclatant. La pluie et la neige m'ont empêchée de goûter, cette fois, les caresses cuisantes du soleil et du glacier. Nous étions partis avec guide pour passer la nuit au Refuge des Lacs et de là faire l'ascension, mais le lendemain il fallut battre en retraite et redescendre. Toutefois cette excursion ratée a été une des plus amusantes de la saison et nous a procuré le plaisir de faire la connaissance du gardien du refuge, le père Bourgeois, bien connu par nombre d'alpinistes.

Le père Bourgeois peut coucher sur ses planches une douzaine de personnes. Le soir où nous avions l'honneur d'être ses hôtes, une caravane de Parisiens porta le nombre à 25. Cette caravane d'un patronage du 13e arrondissement était composée de jeunes gens et jeunes filles, vendeurs de grands magasins, loustics pour la plupart et d'une verve gouailleuse. Et le père Bourgeois de s'ingénier pour coucher tout son monde dans ses trois lits, sur la paille, sur le plancher, d'empêcher que les plus malins n'accaparent trop de couvertures. Les saillies les plus drôles et les éclats de rire répondent aux observations du vieux gardien, et deux heures après le coucher, malgré les ordres réitérés du père Bourgeois, toute la chambrée n'avait pu trouver le sommeil et était secouée par le fou rire. Le départ pour Chasseforêt devait avoir lieu entre 2 et 3 heures du matin. Le père Bourgeois après avoir mis le nez à la fenêtre et vu les gros flocons blancs annonça : vous pouvez dormir, ou ne part pas mes enfants ! A 6 heures les Parisiens quittaient le refuge : nous sommes restés vainement jusqu'à midi pour attendre le retour du beau temps.

A l'Ouest de la vallée de Pralognan les montagnes sont moins hautes ; l'une se détache en dôme offrant à 2.700 m. un très beau panorama : c'est le petit Mont Blanc. Son nom lui vient de ses calcaires qui font ressembler le sommet à un dôme neigeux. Le sentier assez raide mais facile traverse d'abord des prairies célèbres par leur flore ; c'est un des rares endroits des Alpes où se trouve encore cette merveille de délicatesse et de couleur : le chardon bleu surnommé « la reine des Alpes » ; sur certains points, pour empêcher que les prés ne soient trop foulés, il a fallu placer des plaques interdisant la cueillette du chardon. Mais chaque jour les touristes reviennent avec de véritables bottes et envoient aux amis cette fleur qui, avec l'edelweiss, est la parure de la montagne. Du sommet, le panorama est superbe. Parfois, quand le temps est clair, on aperçoit le grand Mont Blanc. Mais il ne faut guère compter sur ces vues lointaines ; les premiers plans offrent à l'admiration un suffisant spectacle : c'est tout le panorama de la Grande Casse et de sa cour — sans oublier sa fine dame d'honneur, la pointe de la Glière — l'ensemble de la Vanoise, Chasseforêt et leurs blancheurs coupées par des masses rocheuses comme celle du Grand Marchet. Dans le fond à droite des aiguilles se découpent toutes striées de blanc, en plans successifs.

C'est par la route muletière de la « Vanoise » que nous quittons Pralognan. Ce trajet est de plus en plus fréquenté ; la Compagnie

P.-L.-M. l'a inscrit dans ses itinéraires et par ses affiches illustrées cherche à attirer l'attention des touristes. Sa réclame mérite le succès : le chemin de la Vanoise est facile, il peut se faire entièrement à mulet ; à la suite d'un pari, un chauffeur audacieux a même fait grimper à son auto un tiers du parcours. En outre il est pittoresque ; passant successivement par des pentes boisées, des plateaux glaciaires, des vallées sauvages profondément creusées, dominé par des sommets de neiges et de glaces, il donne vraiment l'impression de la grande montagne.

Le passage de la Vanoise aboutit au Sud dans l'une des deux grandes vallées françaises : celle de l'Arc ou Maurienne ; l'autre au Nord-Est la Tarentaise occupée par la haute Isère ; elles sont reliées par le col de l'Iseran.

Ces deux vallées concentrent presque toute la vie de la région. Toutes deux sont creusées dans des terrains de schistes et de calcaires qui se désagrègent facilement. L'érosion glaciaire et l'érosion fluviale ont déterminé une série de petits bassins presque fermés par des seuils ou verrous ; dans ces bassins les alluvions se sont déposées en terrasses qui offrent un sol cultivable. Chacun d'eux est devenu un petit centre de population, tels Bessans, Bonneval dans la Maurienne, Val d'Isère, Tignes dans la Tarentaise. Avant l'établissement des grandes routes, les communications étaient difficiles avec l'aval, aussi chacune de ces petites localités a-t-elle gardé un caractère très particulier et les vieilles coutumes, les anciens costumes se sont facilement conservés jusqu'à nos jours.

L'habitation basse ne comporte souvent qu'un rez-de-chaussée, la toiture est faite de grosses dalles schisteuses d'un gris noirâtre que l'on appelle « lauzes ». Un bâtiment sert de maison d'habitation ; il en faut d'autres pour les granges. Là ne se trouve pas la haute habitation en bois avec grenier superposé au rez-de-chaussée, construction si fréquente dans les Alpes. C'est que le bois est rare dans la Haute-Maurienne, plus encore que dans la Haute Tarentaise. L'incurie des habitants et surtout les avalanches font disparaître la forêt sur les pentes de la montagne. Chaque année à la fonte des neiges l'avalanche abat les sapins, quelquefois par centaines ; la forêt s'éclaircit, se réduit à quelques lambeaux qui eux-mêmes sont condamnés à disparaître si d'énergiques interventions ne se produisent. Aussi y a-t-il peu de bois dans les constructions du montagnard de ces hautes vallées ; on emploie la pierre que la démolition de la montagne fournit en trop grande abondance.

L'intérieur de l'habitation est curieux : dans la même pièce on peut voir les lits de toute la famille, le fourneau de cuisine ou la haute cheminée à crémaillère, les places pour quelques vaches, le mulet ou l'âne. Pendant la mauvaise saison bêtes et gens vivent côte à côte, les bêtes nourrissant et chauffant les gens.

Ces populations ne sont pas aussi misérables que leur genre de vie pourrait le faire supposer. Grâce aux voies de communication plus faciles, elles ont pu se spécialiser dans l'élevage. Autrefois elles étaient obligées de produire avec peine un peu de seigle, d'orge, de blé. Aujourd'hui aux foires d'automne, dans les marchés de la basse vallée elles vendent le bétail qu'elles ne peuvent garder ; les chemins de fer y amènent chaque année un nombre plus grand d'acheteurs et le prix des bêtes a augmenté.

Ces mêmes voies ferrées facilitent et augmentent l'émigration. Les gens des hautes vallées vont vers les grands centres surtout Lyon et Paris. Ils y sont ouvriers en futailles, cafetiers, cochers de fiacre, conducteurs d'auto ; leur vie y est très sobre et chaque année ils reviennent passer quelques semaines au pays en rapportant de 1.000 à 1.200 francs d'économie. Un avoué de St-Jean de Maurienne nous disait qu'à Bessans, par exemple, il n'est pas difficile de trouver de l'argent pour placements en hypothèques ou pour de bonnes entreprises industrielles.

A ces vallées principales aboutissent des vallées secondaires auxquelles on accède généralement par de fortes pentes que le torrent dévale en cascades. Elles mènent au cœur des massifs, vers les hautes cuvettes, les glaciers et les sommets. Je n'en retiendrai que deux qui m'ont semblé particulièrement intéressantes : le val des Evettes et le val du lac de Tignes.

Les Evettes dépendent de la haute Maurienne. C'est de Bonneval qu'on les atteint le plus facilement, la montée dure environ 3 heures. Ce site est un des plus intéressants que je connaisse dans les Alpes, tant françaises que suisses. Il est fait à la fois de puissance et de beauté harmonieuse. Imaginez un amphithéâtre de montagnes blanches de neiges et de glaciers, hautes de 3.000 à 3.600 mètres. Le centre incliné est occupé par le glacier des Evettes que dominent les cimes blanches de la Ciamarella, du Chalanson et de l'Albaran : plus près du spectateur à gauche et à droite se détachent des sommets noirs que l'érosion démolit en à pics surmontés d'étroits gradins. L'un a la forme d'une tiare monumentale c'est le Séti, l'autre à droite le Regaud semble une belle

pyramide toute hérissée. Le glacier, entre eux, descend majestueux en plusieurs cascades, pour se terminer par des langues presque planes et d'apparence paisible. Derrière le spectateur le cercle s'achève à longue distance par les hauts sommets qui séparent la Maurienne de la Tarentaise.

Le creux de ce cirque majestueux est d'un pittoresque très varié. La partie la plus basse, ancien lac, est une plaine de cailloux noirs, çà et là, verte de gazon ou de mousse ; l'eau de fonte des glaciers y ruisselle en filets multiples et indécis pour se réunir à l'extrémité gauche en un torrent qui se précipite en cascade puissante au bord d'une gorge étroite et vertigineuse. Sous le soleil, les franges de cette cascade se détachent en perles de lumière qui semblent hésiter avant de tomber au fond du gouffre. Ce couloir où disparaissent les eaux à une centaine de mètres est un des coins les plus impressionnants.

Immédiatement au-dessus de la plaine lacustre surgissent, en chaos, des blocs de rochers usés par les anciens glaciers ; le gris de la pierre est heureusement interrompu par les taches vertes d'une herbe émaillée de fleurs où domine une sorte de pensée dite « violette des Alpes ». Dans les creux multiples, l'eau s'amasse en petits lacs que la lumière fait apparaître tantôt bleus, tantôt verts, tantôt noirs. Cette eau qui reflète les grandes cimes d'alentour a valu au site le nom d'Evettes « petites eaux ».

Au milieu de ce chaos de roches, dans la partie le mieux abritée contre le vent, se dresse à 2.629 m. le petit chalet que la section lyonnaise du Club alpin français et le Touring Club ont fait bâtir et ont inauguré en 1907. Par sa couleur et ses lignes il est sobre et s'harmonise modestement avec l'ensemble du paysage. Les touristes y trouvent un réel confort et cependant ils s'y rendent encore en petit nombre. Ne montent guère aux Evettes que les grimpeurs pour les cimes environnantes, ou ceux qui recherchent les grands spectacles des Alpes. La solitude y est absolue, mais sans aucun sentiment de tristesse. C'est qu'on y sent vivre la nature dans ses multiples transformations : les petites fleurs des Alpes y donnent leur parfum âpre et pénétrant, les roches se démolissent et roulent en blocs à la base des monts, le glacier s'écroule en séracs, en avalanches et se fond en eaux troubles, l'eau circule et miroite, tandis que le bruit du torrent domine le tout par son grondement continu.

Cet ensemble constitue un des sites les plus complètement beaux de nos Alpes françaises. Puisse un plus grand nombre de touristes aller

admirer ses beautés, mais puisse aussi la nature y rester intacte et être préservée de l'exploitation qui encombre et qui enlaidit.

La haute vallée où se loge le lac de Tignes n'offre pas un site comparable à celui des Evettes. L'altitude est moins haute : 2.088 m., le cirque moins grandiose. Ce qui en fait la beauté c'est le lac, l'alpage tout-verdoyant dominé à une extrémité par les neiges et les glaciers de la Grande Motte. Par beau soleil, la roche, le gazon, les neiges surgissent en vives colorations, multipliées par le reflet dans les eaux du lac. En été dans cette vaste cuvette en partie comblée par les alluvions paissent des centaines de vaches de la belle race tarine ; leurs allées et venues soulignées par le son des clochettes animent gaiement le paysage.

Dans cette région de roches peu consistantes, sculptée par les glaciers autrefois, par les torrents aujourd'hui, les passages sont nombreux sinon toujours faciles et la proximité de la frontière italienne leur donne une importance stratégique toute particulière. Aussi est-ce par excellence le pays des Alpins. Partout on les rencontre, lignards ou chasseurs, le béret crânement posé sur la tête, partout ils vont dans la montagne d'un pas lent mais que la continuité de l'effort transforme en marche rapide. Leurs files ondulent le long des sentiers, leurs groupes apparaissent minuscules sur les crêtes pendant que de tous côtés crépite la fusillade dominée par les détonations de l'artillerie. Et après la manœuvre, le retour s'effectue dans des courses folles sur des pentes rapides jusqu'au moment où les rangs se forment pour faire, avec la fanfare des clairons, l'entrée dans le village.

Le soir, vers 5 heures, la musique militaire attire paysans et touristes ; les municipalités, pas bien riches cependant, ne manquent pas de remercier les musiciens en leur faisant porter des bouteilles de vin ou de bière.

Lorsqu'on chemine par la montagne dans la direction de l'Italie, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on a franchi la frontière par l'apparition des douaniers flanqués de carabinieri. Nous avons choisi comme passage un mauvais mais pittoresque chemin muletier : le col du Mont. Du côté français, nous ne rencontrons ni poste ni douanier ; à peine sommes-nous sur versant italien qu'apparaît le poste : il faut montrer des papiers. Mon mari à tout hasard sort une carte d'électeur ; le douanier a l'air de l'examiner très sérieusement, il ne sait pas un mot de français. Douaniers et gendarmes nous laissent passer. Cette surveillance tatillonne dans la zone frontière se manifeste à l'égard des

appareils photographiques. Il est interdit de prendre, sans autorisation spéciale, des vues même de montagnes, dans un rayon de 40 kilomètres depuis la frontière. Cette prescription, observée sans doute au temps où les rapports étaient tendus entre la France et l'Italie, semble aujourd'hui moins stricte. Cependant, dûment avertis, nous avons toujours évité de braquer notre appareil devant un représentant de l'autorité publique.

Le versant italien des Alpes est plus court, plus rapide que le versant français. Une journée de marche permet, en partant de l'altitude des neiges éternelles, d'atteindre la région de la vigne et même la plaine. Déployées en éventail, les vallées italiennes convergent vers un même point qui a été de bonne heure un un centre d'agglomération humaine : ville forte ou simple forteresse autrefois, centre de commerce et d'industrie aujourd'hui. Les vieilles tours en ruines, les hautes cheminées d'usines témoignent de l'activité de l'homme aux divers âges : activité guerrière d'autrefois, activité économique d'aujourd'hui. Telles sont les petites localités d'Aoste, Ponte Canavese, Lanzo.

Le groupe le plus typique de ces hautes vallées est celui de la Doire Baltée, le pays Valdotain du nom d'Aoste. Le pays Valdotain est fermé par une ceinture elliptique de montagnes où culminent les sommets les plus fameux des Alpes : Monts Rose et Cervin au Nord, Mont Blanc à l'Ouest, Grand Paradis au Sud. Il se détache dans la grande patrie italienne comme une région très individualisée. Les Valdotains sont de langue française ; le français est la langue de la famille, l'italien est la langue qu'on apprend de plus en plus à l'école. Mais ici, comme chez nous en pays flamand, les progrès de l'école font peu à peu reculer la langue de la maison. Notre littérature tient naturellement là-bas une place prépondérante : aux vitrines des libraires d'Aoste, ce sont surtout les publications françaises qui font étalage.

La capitale du pays Valdotain c'est Aoste, placée au point de convergence de nombreuses vallées qui entaillent la montagne et dont les deux principales mènent aux passages du Petit et du Grand St-Bernard. Aussi Aoste doit-elle à sa situation d'être une très vieille ville, qui conserve d'intéressants vestiges de l'époque romaine et du Moyen-Age. La conquête du pays par les Romains eut lieu à l'époque d'Auguste et le camp fortifié des légions devint une ville, Augusta Pretoria d'où Aoste. Dans son enceinte flanquée de tours et percée de portes monumentales s'élevaient un théâtre, un forum, un arc de triomphe, des magasins d'approvisionnement. A part l'Arc d'Auguste, un pont et les

portes prétoriennes, il ne reste guère que des ruines. Elles sont imposantes par leur appareil en gros blocs noirâtres ; les alluvions en ont parfois noyé la base sous leurs débris. Actuellement on est en train de déblayer d'anciennes voûtes souterraines qui servaient, croit-on, de greniers militaires. Le bourg du Moyen-Age dut se rétrécir : de petits seigneurs féodaux utilisèrent les édifices romains, soit comme carrières, soit comme bases de leurs tours carrées à mâchicoulis. Le clergé occupa une bonne partie du sol par ses églises et ses monastères. La construction la plus intéressante pour la grâce de ses lignes et sa couleur date du XVe siècle : c'est la collégiale St-Ours. Aujourd'hui encore, lorsqu'on flâne dans les quartiers déserts du Nord de la ville, on a l'impression d'une ville de couvents. Par contre la rue centrale d'Aoste, orientée O.-E. est bien vivante ; c'est là que viennent s'approvisionner les gens de la montagne. Les maisons hautes et noires la font paraître étroite et au milieu le ruisseau coule à pleins bords, parfois difficile à enjamber. Les magasins regorgent de marchandises : vêtements, chaussures, harnais, cordes, objets de quincaillerie, de boissellerie, provisions de bouche. Pas plus que chez nous ne manquent les estaminets qui s'appellent « cantines » avec l'inévitable réclame « bon vin ». A certains moments de la journée l'encombrement est pittoresque, des files de mulets, de petits chars de montagne passent lourdement chargés, de nombreuses diligences amènent des gens du pays, enfin l'automobile du touriste donne la note moderne.

Hors la ville, la vigne escalade les côteaux bien exposés, la forêt s'étend sur le versant à l'ombre ; plus haut ce sont les alpages ; au loin les sommets neigeux complètent ce paysage heureux et grandiose.

Ces vallées qui convergent vers Aoste sont en général très encaissées ; rarement elles s'évasent pour laisser place à un petit bassin alluvial et à un groupement humain de quelque importance. Elles n'ont que quelques pauvres villages dont la vallée porte le nom : Valgrisanche, Rhêmes N.-D., Valsavaranche. Le nom est pittoresque, le site ne l'est pas moins ; ce qui laisse à désirer c'est le gîte. A Valgrisanche il n'y a rien pour le touriste ; le marchand de tabac ou le curé consentent à mettre des chambres à leur disposition, on paie ce qu'on veut. A Rhêmes N.-D. le curé tient auberge. A ces indices vous reconnaîtrez des vallées qui ne sont pas encore parcourues par le touriste des trains de plaisir.

Un seul de ces hauts villages offre des ressources, c'est Cogne. Exceptionnellement la vallée s'élargit pour former une petite plaine

d'alluvions. Les herbages de la partie plane, les cultures des pentes ensoleillées, expliquent ce petit centre autour duquel s'éparpillent à distance un certain nombre de hameaux. Vers le N.-O. une percée de 50 kil. environ, laisse apercevoir le Mont Blanc, mais pour le touriste, l'attrait de la Cogne c'est le massif du Grand Paradis. Ses roches de couleur verte, les piètre verdi, de composition minéralogique variée, mais surtout serpentineuse, forment parfois des sommets isolés aux parois abruptes en forme de pyramide, telle la Grivola qui rappelle le Cervin. Les 4.000 mètres du massif déterminent un grand développement de glaciers hérissés de séracs : en avant des cimes du Petit et du Grand Paradis s'interpose en vrai purgatoire le glacier de la Tribulation. Et à gauche, le Grand St-Pierre trône majestueux dans sa ceinture de glace.

La forêt couvre au loin les pentes inférieures des monts, et là, vivent des chamois et surtout les derniers bouquetins des Alpes. Ce sont des chasses royales très sévèrement gardées ; Victor Emmanuel II, le roi chasseur, Humbert I[er], y venaient très régulièrement ; le souverain actuel y chasse tous les trois ans. A Cogne un pavillon royal bâti en gros blocs se dresse près de l'Eglise. Le village doit sans doute beaucoup aux libéralités de ses souverains, mais les habitants savent gagner leur vie par un travail acharné. Au milieu des autres populations alpestres, leur type est très particulier : on les prétend descendants de Sarrasins ou de Juifs établis là au Moyen-Age. Les hommes émigrent pour la plupart, aussi les femmes forment-elles la majorité de la population. Elles sont curieuses avec leur jupe de bure noire à deux rangées de plis, leur tablier de lustrine replié, leur corsage blanc traversé par les bretelles qui tiennent la jupe, leur collerette plissée au-dessous de laquelle brille la chaîne d'or ou d'argent disposée en deux rangs sur la poitrine ; un foulard rouge renferme les cheveux. Au moment de la fenaison ou de la moisson elles passent portant de lourdes charges sur les épaules au moyen d'un coussin qui affecte la forme d'une valise dont la poignée de toile est retenue autour du front.

Du pays Valdotain, c'est par un col de haute montagne que nous gagnons le groupe plus méridional des vallées de l'Arco. Nous sommes ici en pays de langue italienne : les massifs du Paradis et de la Levanna ont formé frontière linguistique. Le val Soana que nous descendons est une gorge très encaissée ; le soleil y paraît tard même en septembre et on ne doit guère le voir en hiver. Sur les pentes abruptes il n'y a presque que la forêt, mais la descente est rapide et bien vite aux

bouleaux et aux sapins succèdent les châtaigniers, puis les arbres fruitiers. Bientôt nous atteignons le point de convergence des vallées, Ponte Canavese. C'est lundi jour de marché ; la petite ville présente une réelle animation. Ses 3 ou 4 rues sont remplies de monde qui circule entre les étals en plein air. L'artère principale est très pittoresque avec ses arcades en plein cintre sous lesquelles s'abritent tous les produits sortis des boutiques : les pains, les œufs, le lard, les fromages, les fruits, les étoffes et les chaussures. Ainsi Ponte Canavese, terminus de la voie ferrée, ravitaille les hautes vallées confluentes. C'est aussi un petit centre industriel avec 3 grosses usines. Cette localisation des industries est générale à la base de la montagne italienne : les torrents fournissent une force motrice inépuisable et la main d'œuvre est peu élevée. Souvent la direction de ces usines est confiée à des allemands ; plusieurs fois dans nos excursions nous avons rencontré de ces ingénieurs que l'Italie demande à son alliée d'au delà des monts.

Lanzo présente au Sud le même caractère, au point de convergence des petites vallées qui aboutissent à la Stura. Mêmes rues étroites, mêmes boutiques et mêmes marchandises ; au bord du torrent la vie industrielle se concentre en une série d'usines. Lanzo est aussi un petit centre intellectuel : ses deux collèges de garçons et de filles recrutent leurs élèves dans les familles des hautes vallées. Le voisinage de Turin, ajoute à Lanzo un caractère tout particulier. Situé à 32 kil., à une heure de chemin de fer de la grande ville, Lanzo, à 540 m. d'altitude, au milieu de la verdure attire les Turinois qui y établissent de nombreuses villas. Le matin c'est le départ précipité des commerçants qui vont à leurs affaires ; le soir femmes et enfants viennent attendre l'arrivée des trains, C'est le caractère d'une gare de banlieue comme il y en a tant autour de Paris. Ces allées et venues sont complétées par les services des diligences et d'autobus qui prolongent jusque dans les hautes vallées la facilité des communications. A quelques minutes d'intervalle, après l'arrivée des principaux trains, ces lourds véhicules s'ébranlent emportant dans les trois vallées confluentes voyageurs et marchandises ; ils reviennent à la même heure surchargés et poussiéreux, montrant bien ce qu'est ce petit bourg de Lanzo au point de convergence des hautes vallées.

C'est la route du Sud que nous suivons ; elle monte lentement, suivant, pendant 5 ou 6 kil., un gros travail de canalisation en voie d'achèvement ; il est destiné à une importante usine électrique. Partout

dans ces vallées alpestres, la science et l'industrie modernes marquent la montagne d'une empreinte audacieuse. Quelquefois les yeux sont choqués par le passage d'un énorme tube de métal supporté par de hardis piliers de fer ou de maçonnerie... à la réflexion ces efforts de l'homme ont aussi leur beauté.

Le dernier village de la vallée est un petit municipe composé de 7 hameaux disséminés : Usseglio. Nous y retrouvons, en partie, le parler français ; beaucoup d'hommes passent la frontière et vont en belle saison faire les foins à Bonneval, à Bessans, à Lanslebourg.

Le touriste, là, est redevenu le montagnard grimpeur ou chasseur : c'est un industriel de la région basse qui, entouré de ses guides, fête un beau coup de fusil qui lui a valu un chamois ; c'est une bande de jeunes Turinois qui reviennent d'escalader une cime. Ils connaissent les grosses villes du Nord, surtout Roubaix et Tourcoing, pas comme villes d'usines, mais comme centres sportifs, patries de valeureuses équipes de foot-ball.

A Usseglio notre circuit était presque terminé ; il nous restait à passer, pour arriver à Bessans, un col de 3.000 mètres que nous connaissions déjà. La neige était tombée en trop grande abondance ; force fut de revenir en arrière pour regagner la voie ferrée.

Cette région des Alpes Graies comprise entre les massifs géants du Cervin, du Mont Rose et du Mont Blanc au Nord — les aiguilles puissantes du Dauphiné : Meige et Ecrins au Sud — n'a pas la majesté souveraine des uns et des autres. Elle reste pourtant la Grande Montagne par ses nombreux sommets de 3.500 à 4.000 m., par ses neiges et ses glaciers imposants, par les panoramas merveilleux qu'elle offre sur les colosses qui l'encadrent.

Elle a surtout un charme plus pénétrant, plus intime parce qu'elle est encore moins fréquentée. En contraste avec la foule qui encombre les pentes du Mont Blanc, les alentours de Zermatt ou de la Grave, nous avons ici, sauf à Pralognan, trouvé presque la solitude. Aussi le contact est-il plus complet non seulement avec la montagne mais aussi avec l'habitant : guide, paysan ou soldat. Les guides ne sont pas tellement sollicités, qu'ils ne puissent consacrer quelques moments à vous raconter leurs prouesses. Les paysans ne voient pas leur travail si fréquemment interrompu qu'ils ne veuillent le suspendre pour vous parler de leurs récoltes, de leurs bêtes, de leurs affaires locales. Et nos soldats ne rencontrent pas trop souvent de groupes qui circulent comme eux sac au dos et, comme eux font l'étape sans souci du gîte confor-

table. Toutes ces rencontres, ces bonnes causeries dans une nature que l'on admire, achèvent de la faire pénétrer. Elles humanisent dans un sens harmonieux la sévérité de la montagne et au retour elles font passer au milieu des visions grandioses quelques souvenirs précis de figures bien sympathiques.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1910

RELATION D'UN VOYAGE EN ALLEMAGNE

(Berlin, Leipzig, Dresde, Nuremberg, Oberammergau)

Juin 1910

Directeur : L. DECRAMER.

C'est avec une appréhension certainement justifiée que je réponds au désir du sympathique directeur de notre excursion. Avec Oberammergau comme objectif, M. Decramer avait composé un magnifique programme qu'il a réalisé plus magnifiquement encore.

Rien ne justifie le choix qu'il a fait du narrateur qui s'excuse auprès des membres de la Société de Géographie de Lille et surtout auprès des si charmants compagnons de voyage, d'oser — bien imparfaitement — faire revivre les belles journées de Juin 1910.

Cologne, première étape du voyage, mérite une visite détaillée. Ses vieilles églises, le Rathaus, le Gürzenich et tous les autres vestiges du Moyen-Age sollicitent la curiosité des touristes. Mais le temps est compté et nous sommes

forcés de limiter notre promenade. Après la visite de l'incomparable Dôme, nous accomplissons le tour classique des nouveaux boulevards pour terminer par un coup d'œil sur le Rhin.

Il a déjà été causé de Cologne ici même. Je ne signalerai donc que la disparition du pont du Rhin, vieux déjà de cinquante ans et son remplacement par un ouvrage similaire, plus en rapport avec les nécessités modernes et dont les lignes architecturales s'harmonisent mieux avec le panorama de la ville.

Après le souper, notre petite caravane se dirige vers une de ces innombrables brasseries — déjà, pensera le lecteur. — Dame il faut bien se reposer, et puis, étudier tant soit peu l'Allemand : où peut-on mieux le faire en voyage qu'au café. En général, il est très cérémonieux, et très calme.

Nous faisons — inter pocula — plus ample connaissance avec tous nos compagnons de route et pour ne pas faillir à l'horaire rigoureusement tracé..., chacun s'en fut coucher.

C'est alors que j'ai constaté qu'au milieu du confort le plus moderne, la manière de garnir les lits n'a pas varié depuis le voyage que fit en 1838 Alexandre Dumas, cependant que résonnaient à toute heure les cloches des nombreuses paroisses de Cologne.

Déjà, depuis la frontière allemande, j'avais pu constater l'inlassable activité de la région dans les branches les plus diverses, mais que dire de l'impression ressentie en traversant ces grands centres, Dusseldorf, Duisburg, Essen Dortmund qui font de la Westphalie, une région des plus actives du monde, desservie par un incomparable réseau de voies ferrées. Et le contraste est d'autant plus frappant, que passé Hanovre, c'est la solitude, le désert : nous traversons la morne marche de Brandebourg tant ressemblante avec ses plaines de sable, à la campagne romaine. L'approche de Berlin se signale par une luxuriante verdure qui jette son ombre sur les marais de la Havel.

Après avoir traversé Spandau, célèbre par le trésor de guerre de l'Empire, nous arrivons à la banlieue immédiate de Berlin. Par les viaducs du métropolitain, nous traversons sur toute leur longueur, Charlottenburg, le Jardin Zoologique et le Thiergarten et arrivons enfin à la gare de la Friedrichstrasse, heureux d'avoir terminé — sans trop grande fatigue d'ailleurs — un trajet de huit heures de rapide.

Il nous faut prendre des voitures : vite un numéro d'ordre que distribue un agent de police maintenant ainsi un calme relatif aux abords des stations.

Berlin. — Pour nous rendre au Kaiserhotel, nous n'avons que quelques minutes en traversant la partie la plus régulière de Berlin qui est en même temps le centre de la vie et du commerce de la capitale. Dans les moments de répit que nous laissait la visite de la ville, nous eûmes tout loisir de visiter l'établis-

sement, trouvant là de magnifiques reconstitutions médiévales dans lesquelles excellent les Allemands.

Rappelons simplement l'entrée de la Kaiserkeller, la cave des Apôtres, la salle St-Hubert et la salle des Vaisseaux, ayant chacune une décoration murale et un ameublement appropriés aux sujets ; également la statue de bronze de Guillaume II en amiral qui domine l'entrée de l'hôtel et qu'une rampe électrique éclaire le soir.

Les principaux monuments de Berlin se trouvent presque dans le même périmètre et s'élèvent à chaque extrémité de l'Unter den Linden, l'allée des Tilleuls. En se dirigeant vers le Château Royal, nous trouvons la statue de Frédéric II qui forme, avec tout un groupe de contemporains, un ensemble assez imposant, puis du côté droit, quelques palais d'extérieur plutôt triste, celui du vieux Guillaume, des Princesses, du Kronprinz, qu'entrecoupent la place de l'Opéra et ses cinq statues de marbre ou de bronze. De l'autre côté le corps de garde du Roi, petit édifice de style dorique et surtout l'Arsenal, le grand musée militaire de l'Allemagne, formé principalement de trophées provenant des guerres contre le Danemark, l'Autriche et la France. Au premier étage des salles d'une richesse inouïe redisent la gloire des derniers souverains de Prusse et de leurs généraux.

Le pont du Château nous mène ensuite dans une île de la Sprée qui renferme dans sa partie nord, cinq musées, le Dôme, le Château royal et quatre statues équestres.

Les musées de Berlin possèdent, chacun dans leur branche, des collections très complètes. Je ne retiendrai que le musée de l'Empereur Frédéric qui émerge quant à ses façades principales de la rivière. Il renferme de beaux spécimens des diverses écoles de peinture, des sculptures et des médailles.

Le Dôme de Berlin fait l'office de cathédrale protestante. C'est un monument excessivement riche tant à l'extérieur qu'à l'intériour ; statues colossales, mosaïques, ameublement, tout concourt à laisser au visiteur une durable impression. Mais les architectes n'ont pas réussi à donner à l'édifice la majesté de Saint-Pierre de Rome.

Le Château Royal forme un vaste rectangle dont les façades sont des plus simples : à part le dôme qui abrite la chapelle et le portique d'Eosander, comme on le nomme à Berlin et les quelques statues au sommet des balustres qui couronnent les quatre étages, aucun ornement ne corrige la sécheresse des façades.

Parmi les salles ouvertes au public, signalons la salle de l'Aigle Rouge, celle de l'Aigle Noir et l'immense Salle Blanche où l'Empereur ouvre le Parlement. L'heure de notre sortie du château coïndidait avec la relève de la Garde, qu'on nomme en Prusse, la parade. Un assez fort détachement pénètre précédé de la musique militaire dans laquelle se trouvent des fifres et d'autres instruments bizarres. Au moment où les soldats sont dans la cour du château

ils prennent tous le fameux pas de parade. Il est très difficile à un Français qui ne l'a jamais vu de s'en faire une idée et plus difficilement encore d'en donner une description exacte. Toujours est-il qu'on est forcé d'éclater en voyant tous les bonshommes articuler leurs jambes de la sorte.

Nous avons revu par la suite le pas de parade à Munich, Strasbourg, Metz et toujours le même sentiment peu respectueux nous animait. Après la parade, la musique va dans le square voisin exécuter quelques morceaux. A Strasbourg, la musique joue au pied de Kléber. Face au portique, déjà nommé s'élève depuis 1897 le monument érigé à l'occasion du centenaire de sa naissance, à Guillaume I, restaurateur au profit des Hohenzollern de l'Empire Allemand. Le pasteur Faber dans son discours de dédicace disait que ce devait être un monument éternel de la paix des peuples. Jugez plutôt. Une statue colossale du vieil empereur campé sur un cheval conduit par la Paix ; des victoires ailées, la Guerre, une autre Paix beaucoup plus dévêtue que la première et aux pieds de tout cela des lions tenant dans leurs griffes des fusils, des canons et des drapeaux danois, autrichiens, français, pendant que du haut d'une colonnade, les quatre royaumes de l'Empire contemplent ce pacifique ensemble. Au surplus, c'est très décoratif mais bien mal placé. Le château écrase le monument qui n'a comme fond de tableau que des constructions nullement en rapport avec cette œuvre d'art qui couta 22 millions de marks.

Nous reprendrons maintenant l'allée des Tilleuls et la remonterons jusqu'à la porte de Brandebourg, l'Arc de triomphe de Berlin. Derrière se dressent de chaque côté de la chaussée l'Empereur Frédéric III et l'Impératrice Victoria, parents de Guillaume II. Par l'allée de la Paix, nous arrivons à la place Royale que décore la colonne de la Victoire dont les bas-reliefs exaltent les derniers succès de la Prusse : dans les canelures du fût, soixante canons provenant toujours des mêmes sources, et dorés pour la circonstance en font foi. Autour de la colonne, montent la garde sur leur socle de pierre, Bismark, Molkte et Roon. De la place Royale part l'allée de la Victoire que la piété sans doute filiale de Guillaume II a doté des statues des 32 Hohenzollern, depuis le margrave Albert l'Ours jusqu'à et y compris Guillaume I ; accolés chacun de deux contemporains en buste. Il est naturel de trouver après de tels excès sa liste civile insuffisante.

Par les magnifiques allées du Thiergarten, nous nous acheminons vers Charlottenbourg, agglomération de 300.000 habitants que Berlin ne tardera pas à englober. Je ne signalerai de cet endroit que la « colossale » école polytechnique et le château royal dont le parc magnifique fut dessiné par Lenôtre. Le mausolée royal qui se dresse dans ce jardin contient les sarcophages des parents de Guillaume I qui y repose également avec son épouse. Le visiteur est frappé en entrant dans le mausolée par la lumière qui, tombant de verrières bleues, jette un jour spécial sur une statue colossale de l'Ange de la mort. En contrebas s'élèvent d'abord les tombes de la reine

Louise et de Frédéric-Guillaume III, beaucoup plus simples que les deux autres. Nous retournons à Berlin par le même chemin, admirant toujours le « bois de Boulogne » de l'endroit dont les moindres recoins sont ornés de statues. Un coup d'œil sur le nouveau Reischstag et un peu plus loin, sur la Poste Centrale et l'Hôtel-de-Ville, deux constructions de briques et nous retournons à l'hôtel par la place des Gendarmes assez caractéristique avec ses deux églises à dôme et la Comédie. Nous avons ainsi vu à peu près toutes les curiosités de Berlin.

Postdam, capitale de la province de Brandebourg est la résidence favorite de l'Empereur. C'est une ville enclose dans la verdure et qui possède dans ses environs immédiats, outre les palais royaux, une infinité de châteaux. Nous traversons complètement la ville pour arriver au parc dont nous faisons le tour. Nous passons devant la station de Wildpark dont le nom revient souvent dans les journaux quand il s'agit des déplacements du souverain. Après être passé, à distance, vis-à-vis du nouveau Palais (l'empereur y séjournait) nous arrivons, toujours par de belles allées ombreuses, au Parc de Sans-Souci.



Ph. Henri Thibaut.

LE REICHSTAG (BERLIN).

En passant par l'orangerie et le fameux moulin à vent, immortalisé par Andrieux, nous arrivons au Château de Sans Souci, séjour préféré de Frédéric II qui y réunissait ses amis parmi lesquels était Voltaire. Le bâtiment ne comporte qu'un rez-de-chaussée et dans cette succession de salles où tout fut laissé comme au jour de la mort du grand Roi, se trouve une collection unique de nos peintres du XVIIIe siècle. En descendant du Château par les terrasses, on quitte le parc pour arriver à l'Eglise de la Paix où est inhumé le roi Frédéric-Guillaume IV, frère et prédécesseur immédiat de Guillaume I sur le trône de Prusse, ainsi que sa femme. Tout près, s'élèvent les mausolées de l'Empereur Frédéric III, de l'impératrice Victoria et de deux de leurs enfants. Les statues couchées sont d'une grande richesse.

Rentrant en ville, nous nous acheminons vers l'Eglise de la Garnison où chaque dimanche, l'Empereur tient prèche à ses soldats. L'intérieur a deux

étages de tribunes. Rien ne la signale à la curiosité que les tombes sans prétention aucune, de Frédéric II et de son père et les quelque cent drapeaux français de 1870 qui avec quelques danois et autrichiens, ornent les piliers du monument. Un nom de ville, une date, attachés à chacun de ces trophées, nous rappellent de douloureux souvenirs et certains d'entre nous ne peuvent se passer d'amères réflexions.

Nous terminons par la visite du Château de Postdam. Très vaste, il nous offre une suite de pièces toutes fort riches avec des poëles monumentaux en faïence.

Citons particulièrement la Chambre de Frédéric II avec sa balustrade d'argent et le Cabinet des Confidences, avec sa table armoire. Les murs, ici aussi, sont ornés de peintures des maîtres français de l'époque.

Notre retour à Berlin se fit de charmante façon. Nous nous en fûmes sur un bateau qui pendant six quarts d'heure nous balança mollement sur la Havel, dans un site magnifique. Quelques minutes de trains et nous sommes dans la capitale. Nous voulons profiter de tous les moyens de locomotion qu'elle nous offre, et nous prenons le chemin de fer aérien et souterrain qui nous mène à quelques pas de l'hôtel.

Parmi les nombreuses attractions que Berlin offre le soir à ses habitants, il y a lieu de citer les Zelten — en français, pavillons —. Ce sont quatre établissements similaires, quatre brasseries à ciel ouvert, éclairées à giorno et qui ne désemplissent pas de toute la soirée. Dans chacune de ces brasseries, une musique militaire alterne avec un orchestre symphonique pendant que tout le monde déguste la Munich et que dans les salles du fond, d'autres bons bourgeois se livrent au plaisir de la danse.

Berlin, on vient de le voir, n'abonde pas en vieux monuments. La ville a néanmoins très belle allure : ses rues sont d'une propreté irréprochable ; son service de voirie est des plus complets. On peut en dire autant des tramways, autobus et tous autres moyens de locomotion.

Les grandes artères sont asphaltées pour la plus grande joie des patineurs à roulettes qui prennent possession de la chaussée pour se livrer à leur sport favori. Malgré tout, Berlin n'est pas très vivant et l'encombrement des voitures ne gêne guère.

La Sprée est à Berlin ce que le Tibre est à Rome, et les quais berlinois n'auront jamais la beauté, la majesté de ceux de Paris. Les nombreux cafés que l'on rencontre à chaque pas n'ont pas comme chez nous de terrasses ; en revanche beaucoup de grands établissements ont leurs cours converties en salles de dégustation.

Les façades des négociants nous indiquent de temps à autre des noms bien français que la révocation de l'édit de Nantes a transplantés dans le Brandebourg hospitalier aux protestants. Tous les magasins indistinctement ferment à huit heures ; même les débits de tabac qui, l'heure arrivée ne prétendent plus

vous servir. Les friseurs, comme on les appelle en Germanie, se servent encore du vieux plat à barbe. Enfin dernière observation ; dans ce pays du militarisme outrancier on est étonné de voir dans les rues si peu de soldats, exception faite naturellement pour l'Alsace-Lorraine.

Leipzig. — Leipzig ne nous a retenus que quelques heures ; cette grande ville ne présente d'ailleurs qu'un intérêt relatif. Le hasard de la promenade nous conduit dans la vieille ville par les halles dont l'architecture nous reporte à quelques siècles en arrière. Un peu plus loin, un immense bâtiment nouvellement construit se détache franchement avec ses pignons, ses tourelles et surtout son beffroi de plus de cent mètres ; c'est le nouvel hôtel de ville. La Péterstrasse, la rue la plus commerçante de la ville nous mène à la place du marché sur laquelle s'élève le vieux Rathaus d'une architecture si simple et cependant caractéristique de l'époque avec sa galerie à arcades et sa copieuse inscription latine qui fait le tour complet de l'édifice ; à deux pas se trouve l'Auerbachskeller, d'où Gœthe fait sortir Faust à cheval sur une tonne. Plus loin encore, la place Auguste de grande dimension, ornée d'une fontaine monumentale qui rappelle celle de la place Navone à Rome. Quelques bâtiments officiels et de beaux hôtels particuliers l'entourent.

Pour arriver au champ de bataille de Leipzig il nous faut traverser tout le quartier universitaire. Au milieu d'une vaste plaine se dresse depuis 1898 un échafaudage géant qui permet d'élever un monument à inaugurer au centenaire des journées historiques de 1813, édifice « colossal » dans le style néo allemand et dont le coût se montera à cinq ou six millions. La pierre de Napoléon, un peu plus loin est un cube de granit agrémenté du chapeau légendaire et de l'épée de l' « usurpateur français ». Rentrés en ville, nous traversons les nouveaux quartiers qui nous mènent par la célèbre Cour Suprême de l'Empire aux jolis parcs municipaux qui s'étendent sur une grande superficie. Le terrain de l'un d'eux fut donné à la ville par un citadin qui voulait commémorer le souvenir de sa fille lâchement trompée. De ce fait, le jardin fut baptisé Johanna-Park. C'est là qu on voit—chose extraordinaire— le brave Bismark en bourgeois, la canne en main avec son fidèle chien Tiras.

Mais cessons maintenant de décrire toutes ces statues qui vous obsèdent en Allemagne ; on rencontre partout des Guillaume, des Frédéric avec leurs acolytes Bismark et Molkte ; bien souvent aussi se dresse l'effigie de Luther et de Gœthe. En Saxe, les rois de Pologne Auguste II et III, sont partout reproduits; en Bavière, c'est la dynastie des Wittelsbach et toujours en marge, les Hohenzollern. C'est une véritable statuomanie dont la description serait superflue.

Dans quelques années, Leipzig, avec l'appui de l'Empire et du Royaume

possédera une gare splendide où seront centralisés les services des six gares que la ville possède actuellement.

Avant de quitter Leipzig, n'oublions pas de mentionner la visite que nous fîmes au Thuringer Hof, vieille bâtisse du XVe siècle, et dont la façade est toute polychromée. C'est l'Eldorado de la jeunesse estudiantine. L'intérieur est un véritable musée de l'époque. Au milieu de toutes les curiosités amassées, l'on remarque la chambre qu'habitait Luther lors de son séjour dans la ville. Les étudiants règnent là en maîtres. Ils y ont des verres spéciaux, des seaux de bois contenant un quart de tonne, soit de douze à quinze litres. Tout excursionniste à Leipzig ne manquera pas d'aller visiter cet établissement vraiment original.

Dresde. — Dresde, la Florence allemande doit son cachet spécial notamment à deux de ses princes, les rois de Pologne Auguste II et III qui cumulaient également l'Electorat de Saxe. Ils avaient fait de Dresde leur résidence favorite. Les collections artistiques qu'ils y ont amassées y ont attiré en tout temps un nombre considérable de touristes, sollicités de même par les environs de la capitale Saxonne. Il est aujourd'hui dimanche et la ville est presque déserte. Beaucoup se sont rendus à la gare, équipés grands et petits pour des excursions à la campagne.



Ph. Fache.

CHATEAU MUSÉE (DRESDE).

Les principaux monuments de Dresde s'échelonnent sur la rive gauche de l'Elbe. Le Château Royal nouvellement restauré renferme dans quelques-unes de ses pièces, un musée dénommé la Voûte verte. C'est une collection unique d'objets d'orfèvrerie les plus disparates, un amas de bibelots en écaille, en ambre, en perles, etc... Ici, une tour de Babel en or laisse échapper à chaque minute exactement une boule de cristal, plus loin, la cour du Grand-Mogol, personnages d'ivoire et costumés : voici les joyaux de la couronne parmi lesquels un diamant vert.

Près du Château s'élève l'église catholique de la cour. Cet édifice est dans le goût italien et est orné aux balustrades extérieures d'un nombre respectable

de statues. L'intérieur n'a aucun cachet spécial. A deux pas, nous trouvons le Zwinger, élégante suite de pavillons et de galeries qui abritent des collections scientifiques. Dans le fond se détache en un style plus sévère le Musée de Dresde.

Que dire des tableaux exposés? Il est impossible d'en faire une description détaillée et c'est avec une véritable admiration que nous contemplions les magnifiques tableaux qui y sont accumulés. Il fallut toute l'autorité de notre Directeur pour nous arracher à ces chefs d'œuvre qu'une de nos plus aimables compagnes s'obstinait particulièrement à admirer, tout en répétant : « je reviendrai, je reviendrai ! »

Contentons-nous de citer la Madone Sixtine de Raphaël, achetée 180.000 fr., il y a 150 ans et dont l'estimation actuelle dépasse plusieurs millions. A l'autre bout se trouve l'autre joyau du musée, la Vierge de Holbein dont l'authenticité est douteuse, et comme trait d'union toute une importante collection de tableaux des maîtres les plus réputés de toutes les écoles.

La terrasse de Brühl qui longe en surplomb l'Elbe offre un beau coup d'œil sur la ville neuve bornée à l'horizon par les collines verdoyantes de la Dresdnerheide. Au centre de la ville se dresse un nouvel hôtel de ville à peine achevé et dont le style rappelle les bâtiments allemands de l'Exposition de Bruxelles.

La rive droite comprend les ministères, un palais Japonais converti en musée et sur les hauteurs de nouvelles casernes modèles. De là, le panorama de Dresde est ravissant avec ses tours multiples, ses dômes bulbeux, ses clochers gothiques.

Et pour reposer l'esprit tout en charmant les yeux, nous terminâmes la journée par le Grand Jardin Royal, parc immense, aux allées vastes, aux parterres semés de fleurs de toutes couleurs. La belle ordonnance de ce beau jardin public fait le plus grand honneur à ceux qui en sont chargés, car il offre un spectacle véritablement ravissant et le charme de promenades délicieuses.

De Dresde à Prague, la voie ferrée longe pendant la majeure partie des 200 kil. à franchir, la rive gauche de l'Elbe, offrant au voyageur des sites charmants, notamment dans la traversée de la Suisse saxonne. Passé la frontière, nous arrivons dans les si renommées houblonnières de Bohême et insensiblement, en cotoyant maintenant la Moldau, nous arrivons à Prague.

Prague. — La capitale de la Bohême qui s'étage sur les rives de la Moldau, possède quelques beaux monuments, vestiges de temps plus glorieux. La tour aux poudres, près de la gare, forme un carrefour très mouvementé dans le quartier le plus commerçant de la ville. La Grand'Place que décore une statue de la Vierge possède la Teynkirche et l'hôtel de ville. Celui-ci n'est plus qu'un pâle spécimen de ce qu'il était, il y a quatre cents ans

passés. La grosse tour qui en forme le coin supporte une horloge astronomique. A chaque heure du jour, tous les petits personnages qui la composent entrent en jeu. Un squelette sonne la cloche, quelques musiciens semblent jouer pendant que défilent le Sauveur et les douze apôtres : tandis qu'un coq bat des ailes et sur la fin, fait entendre son cocorico. La Teynkirche aux élégants clochetons fait vis-à-vis à l'hôtel de ville ; ses autels sont chargés d'or à l'excès.



Ph. Henri Thibaut.

L'HORLOGE ASTRONOMIQUE DE PRAGUE.

Le pont Charles, le doyen des ponts de Prague, relie l'Acropole à la partie de la ville que nous venons de traverser. A chaque extrémité s'élève une tour de même style mais moins riche d'ornementation que la tour aux poudres. Chaque pile de pont supporte des statues de saints ou d'importants sujets religieux.

A quelque distance du pont se trouve l'église Maria de Victoria dont le joyau est « le petit Enfant Jésus de Prague ».

En remontant les pentes de la colline nous arrivons au plateau sur lequel s'elèvent le Château, la cathédrale et le Belvedère.

Le château royal est immense. A côté de salles du moyen âge se trouvent des pièces du plus luxueux moderne, telles la salle espagnole et la salle allemande. C'est d'une des fenêtres que fut commis l'acte de violence, prélude de la guerre de Trente ans. — La Cathédrale de style ogival a été conçue sur des plans grandioses, mais elle ne comprend actuellement que le chœur. Une des chapelles est dédiée à Saint-Venceslas, roi de Bohême et contient quelques souvenirs personnels et le corps du bienheureux. On y remarque également une porte ne fermant qu'au moyen de sept serrures dont les clés sont entre les mains de sept personnes différentes. La grande curiosité de la cathédrale est le tombeau de Saint-Jean Népomucène, qui comprend un autel surmonté d'un cercueil soutenu par quatre anges, le tout en argent. Et rien ne rappelle à l'attention du visiteur que son royal bourreau repose dans le mausolée des rois qui se trouve au milieu de l'église. Le Belvedère est une fantaisie princière qui sert à présent d'abri à de grandes compositions murales relatant les hauts faits de l'histoire de la Bohême. De la galerie supérieure, l'on découvre un magnifique panorama de Prague.

Ici comme en Allemagne, les magasins ferment à 8 heures, les cafés sont sans terrasses; beaucoup, de même qu'à Dresde, se trouvent au 1er étage, le bas étant réservé à de luxueux étalages. Comme en Italie et en France, la régie des tabacs appartient à l'État Austro-hongrois.

Pour nous diriger sur Nuremberg nous prenons encore la direction du Midi. Le trajet assez long nous fait passer à Pilsen où franchement, les amateurs de bière ne pouvaient manquer de déguster la spécialité du pays, d'une grande amertume. Le paysage devient moins monotone pendant la traversée de la forêt de Bohême, puis ce sont les centres de production du houblon de Bavière dont le commerce est centralisé surtout à Nuremberg.

Nuremberg. — C'est la ville qui a le plus conservé le caractère original et typique du moyen-âge allemand. Dominée par son Burg, aujourd'hui propriété commune de l'Empereur d'Allemagne et du roi de Bavière, elle possédait une enceinte avec dit-on 365 tourelles et autant de portes qu'il y a de mois dans une année. En partie conservés, ses murs donnent un cachet particulier que viennent accroître les vieilles maisons et les curieux édifices de l'endroit. L'on y remarque surtout un nombre assez important de fontaines dont plusieurs sont très curieuses. La plus célèbre qui se trouve entre l'église Saint-Laurent et la maison de Nassau est la fontaine de la Vertu. Des déesses avec différents emblèmes et les seins découverts sont surmontées d'amours tenant trompettes et écussons. Dominant le tout, la Justice tient le glaive et la balance.

Depuis 1589, tous ces personnages de bronze crachent l'eau, les déesses et la justice par les seins et les amours par leurs trompettes. Sur le Grand Marché, il y en a deux, une moderne, Neptune avec des chevaux marins que l'on abandonne bien vite pour aller contempler la Belle Fontaine, pyramide gothique à jour supportant des statuettes de personnages bibliques et historiques. A citer encore le gracieux homme aux oies. L'Église St-Laurent affectée lors de la Réforme au culte protestant a conservé néanmoins tous les emblèmes catholiques qu'elles possédait à ce moment. Avec de beaux vitraux, l'on y remarque une Ste-Trinité immense sculptée sur bois et le fameux tabernacle au moyen duquel le maître Adam Krafft conquit dit-on sa femme, Les boiseries, les bancs d'œuvre des anciennes corporations ont un air délabré au delà de toute expression. L'église Notre-Dame sur le grand marché possède une horloge astronomique également. A l'heure du midi seulement, et par trois fois consécutives, les sept électeurs tout de rouge vêtus défilent devant l'Empereur. Comme on le voit elle est moins perfectionnée et moins intéressante, car elle est placée trop haut. Le fronton de l'église est un fouillis de sculptures ornées de statues que l'on doit aux auteurs de la belle fontaine. L'église St-Sébald, désaffectée également, contient le chef-d'œuvre de Vischer et de ses fils, c'est le tombeau sculpté en pierre du patron de l'édifice. Après l'hôtel de ville, immense quadri-

latère aux salles anciennes et modernes, il nous reste à citer le château. Les portes d'entrée sont ornées de l'aigle du Saint-Empire. Les pièces sont très basses et les ameublements nous reportent à la période médiévale,

Le panorama de Nuremberg du haut de la terrasse est de toute beauté. Le cachet spécial de la ville que l'on ne retrouve nulle part ailleurs se grave dans l'esprit. Et l'on revoit longtemps encore ces murs, ces tourelles rondes ou même à cinq coins et tous ces pignons dentelés dont les nombreuses lucarnes forment comme autant d'yeux braqués. La Pegnitz qui baigne la ville ne contribue pas peu à ajouter du pittoresque à la vieille cité avec ses ponts en dos d'âne, ses îles et surtout ses antiques demeures qui trempent leurs assises dans l'eau de la rivière.

Entre mille autres, quelques façades se réclament de leur beauté. La maison de Nassau entre autres et surtout la Pellerhaus dont l'intérieur est de toute beauté et qui mériterait d'être convertie en musée. Hélas ! elle est occupée par un fabricant de vieux meubles et de vieux bibelots qu'il débite à des prix exorbitants. Les étrangers visitent également les maisons de deux célèbres de ses enfants, le peintre graveur Albert Dürer et le prince des maîtres chanteurs, le savetier Hans Sachs, immortalisé par Wagner. Comme à Gand, comme à Bruges, les réédifications de façades se font dans le style de l'époque. Nul doute qu'avec de pareils principes, nos arrières petits-neveux goûteront comme nous, tout le charme d'une visite à Nuremberg, où ils retrouveront notre vieux ramoneur tout loqueteux, la figure pleine de suie et le chef couvert d'un gibus.

Munich. — Nous voici arrivés dans la capitale de la Bavière. Ancienne résidence des ducs du pays, Munich est devenue depuis moins de cent ans capitale de royaume et de là commence aussi son essor artistique grâce à l'initiative de Louis I surtout qui enrichit la ville de plusieurs monuments importants.

A part quelques rues avoisinant la Marienplatz, noyau de la vieille ville, l'on trouve à Munich des rues bien larges, très régulières, des quartiers très riches, d'une propreté méticuleuse, des tramways à tous les carrefours.

Le souverain habite la Résidence, vieux palais des ducs que d'importants travaux ont considérablement agrandi. Le portail de bronze est dominé par l'image de la Vierge, patronne de la Bavière. Près de là, l'église des Théatins avec une belle façade à l'italienne sert de sépulture aux Rois. Vis-à-vis, la galerie des Généraux abrite notamment les statues de deux hommes qui n'ont jamais été Bavarois de leur vie, Tilly qui était natif des Pays-Bas et un autre, de Wrède originaire de la Hesse.

La rue Maximilien prend naissance à la Poste ; elle forme un somptueux boulevard bordé de constructions imposantes et d'édifices gouvernementaux,

franchit l'Isar sur un pont de marbre blanc et aboutit au Maximilianeum d'où l'on a une belle vue sur la ville.

L'importance de la cité croissant chaque jour davantage, Munich s'est payé comme Dresde, comme Leipzig, un nouvel hôtel de ville où s'épanouissent les ogives et les trèfles gothiques. J'ai retrouvé dans le haut de sa tour, la silhouette du beffroi de Gand. La cathédrale en briques n'offre rien de remarquable. Ses hautes tours sont surmontées de dômes à la grecque d'un effet disgracieux qui choque d'autant plus que les autres monuments plaisent mieux.



Ph. Pacho.

HÔTEL DE VILLE (MUNICH).

Le roi Louis Ier déjà nommé a doté Munich de nombreux monuments grecs par le style et l'étymologie : Propylées, Glyptothèque, ancienne et nouvelle Pinacothèque. Ces deux dernières constructions renferment les riches collections de tableaux dont s'énorgueillit à juste titre la capitale de la Bavière, et qui méritent franchement une visite prolongée. A côté de ces classiques édifices, se voient nombre de théâtres aux diverses appellations, des musées, régionaux, royaux, voire même impériaux. Des instituts divers, un arc de triomphe, une colonne, le tout glorifiant Munich, la Bavière et l'Allemagne qui broche sur le tout.

Le Jardin anglais qui est greffé au N. E. de la ville offre un site des plus agréables avec ses allées plus désordonnées qu'à Dresde, ses canaux que sillonnent les cygnes et les canards, : du côté tout à fait opposé se dresse la statue colossale de la Bavière avec un portique, en style grec, toujours. Au pied de cette allégorie s'étend une immense plaine, la Theresienwiese, où tous les mois d'octobre, Munich et la Bavière entière célèbrent la fête de la Bière, uniquement consacrée à manger et à boire. Nous ne sommes hélas! qu'en juin et pour avoir une pâle idée des Bavarois devant une table nous nous rabattons sur la Hofbraü, la Brasserie Royale. D'innombrables tables et bancs en bois brut s'étendent sous de bas arceaux. Autour de ces tables, hommes, femmes, enfants s'entassent ayant chacun devant soi un pot de grès contenant un litre de bière, ni plus ni moins. A Munich, pas de demi, pas de quart. Un nouveau client

arrive, prend sa cruche, passe au guichet, où en payant son écot, il tend son litre au garçon qui le remplit directement au tonneau ; une fois servi on le voit partir cherchant une place qu'il ne trouve pas facilement. Tout est bondé ; à droite, à gauche, en bas, en haut, et même la cour qui offre comme banc la margelle d'une fontaine sous le feuillage de quelques arbres. Et tout ce monde mange, boit au milieu d'une atmosphère surchauffée et empestée des odeurs de graillon provenant des charcuteries rôties, parmi un tas de papiers graisseux qui ont entouré le repas du plus grand nombre. Le coup d'œil est pittoresque et la Hofbraü reçoit la visite de tous les étrangers qui passent à Munich. A côté de cette brasserie, populaire au premier chef, se trouvent d'autres établissements d'aspect et de clientèle plus relevés. Citons seulement la « Lœwenbraü » où tous les soirs en entend un beau concert militaire et dont les salles, quoique cependant très vastes, sont toujours bondées de monde.

A la gare de Munich, grand branle bas. A toute heure arrivent des voyageurs pour Oberammergau. Un service rapide nous y conduit en deux heures à travers un pays très accidenté. A quelques kilomètres de Munich nous longeons le lac de Starnberg où se noya Louis II. Les bords du lac offrent de charmantes villégiatures, puis les Alpes-Bavaroises dont le sommet est couronné de neiges. La locomotive halète de plus en plus ; progressivement la côte monte et nous arrivons enfin, après avoir franchi le gros ruisseau l'Ammer, au but suprême du voyage. Le train bondé débarque ses nombreux clients sur le visage desquels s'épanouit une évidente satisfaction. Pensez donc il n'était bruit que d'inondation générale. Les journaux tant allemands qu'étrangers. les avis de la direction des Chemins de fer annonçant la cessation du service, les lettres de France que recevaient nos excursionnistes nous avaient fait juger Oberammergau comme un rêve. Le bruit fut plus grand que le mal et nous fûmes exacts à la date primitivement choisie.

Oberammergau. — Pendant la saison des représentations. Oberammergau devient une ville cosmopolite régie notamment par l'agence Cook qui monopolise tout ou presque tout. L'aspect en est des plus agréables : nombreuses façades polychromes représentant des scènes tirées du nouveau Testament et de la Passion. La tour et le bulbe de l'église, que l'on retrouve dans nombre de villages Bavarois, se profilent agréablement au fond de la vallée, écrasée par les monts qui l'entourent.

L'extérieur de l'église est d'une grande richesse d'ornementation : on y voit de grandes compositions murales se rapportant à la Passion. Les autels, par leurs dorures, rappellent ceux de Prague. Sur l'un d'entre eux se voit à travers une glace un corps richement habillé. Il nous a été impossible d'en trouver le nom.

Dans la plaine qui s'étend — bien peu — entre l'Ammer et les montagnes s'érigent de coquettes villas. Oberammergau en effet est un lieu de villégiature.

Quelques malades y vont faire une cure d'air. Car tout contribue en effet à faire de ce charmant village un séjour de repos et un centre de jolies excursions.

Mais le jour de la célèbre représentation est arrivé pour nous. La veille et le matin dès la première heure, les cloches sonnent à toute volée ; le canon tonne. Tous les spectateurs se dirigent en longues files vers le Grand hall qui peut abriter quatre mille spectateurs assis.

Le service est bien organisé et par un nombre respectable de grands vantaux que surmontent toutes les indications désirables, chacun trouve sa place. A huit heures tapant, l'orchestre se fait entendre puis un chœur qui arrive processionnellement et s'en retourne de même au début des dix-huit tableaux. C'est là un prélude qui certes n'est pas parfait.

Le drame commence alors. Pour en faire ressortir tout l'intérêt, l'auteur a rapproché quelques épisodes de l'ancien Testament qui donnent lieu à des tableaux vivants dans lesquels on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la richesse des costumes, du naturel dans la conception ou de l'immobilité de chacun, homme, femme et enfant. Le spectacle, coupé par un intervalle de deux heures. permettant de déjeuner, dure huit heures d'horloge, et pas une minute. ne décroît l'intérêt. Certains passages sont des plus émouvants et bien des yeux se voiient parfois de larmes. Les artistes jouent consciencieusement prononçant très distinctemeut leur texte allemand et font le plus grand honneur à leurs maîtres. Le Christ était parfait, Judas, saisissant de réalité, La Vierge était beaucoup trop jeune pour ce rôle. Et pendant ce long laps de tem s le silence le plus religieux règne dans la vaste salle. Aucun applaudissement comme le demandent d'ailleurs les affiches n'encourage les acteurs.

Quand le rideau tombe sur le dernier tableau, chacun se retire émerveillé mais fatigué. Les différentes scènes qui se sont déroulées devant nos yeux ont frappé l'imagination des moins sensibles. Chacun est heureux de se communiquer ses impressions et si quelques critiques peuvent se faire concernant des détails de mise en scène, de chant ou d'expression, personnne ne peut contester que l'ensemble de ces représentations faites par des paysans mérite les éloges les plus sincères et les plus vifs.

Le trajet de Munich à Lindau doit être magnifique, Mais le temps qui nous a favorisés jusqu'ici est devenu bien mauvais ; il pleut à torrent, aussi le paysage perd de son charme. Lindau est bâtie dans une île du lac de Constance qu'un viaduc relie à la terre ferme, Le bateau nous attend. l'ondée aussi, et la traversée du lac s'effectue sous une pluie battante. Heureusement le fumoir était confortable, exquis aussi le vin. Ce qu'il y a de particulier à ce lac, c'est que le passager ne sait réellement pas dans quel pays il se trouve. vu qu'il forme frontière pour l'Autriche, la Suisse, le Grand Duché de Bade. le Wurtemberg et la Bavière.

De Constance à Schaffouse, la distance n'est pas bien considérable et de Schaffouse à Neuhausen, il n'y a qu'un pas. C'est la station de la chute du Rhin

dont on entend les mugissements à peine sorti de la gare. Le temps est remis au beau, ce qui nous permet la visite de cette cusiosité. Le fleuve fait à cet endroit un bond d'une vingtaine de mètres avec un fracas épouvantable. Ses eaux se précipitent sur les rochers d'où rejaillissent des milliers de gouttelettes qui s'irisent au soleil.

Sur la hauteur opposée au village, s'élève le château de Laufen converti maintenant en débit de curiosités suisses. C'est de ce château et du jardin qu'on découvre le mieux la chute. A une terrasse en surplomb notamment, on s'imagine recevoir sur la poitrine la masse d'eau qui nous domine.

La contemplation de cette beauté naturelle avait retenu quatre d'entre nous au point que nous avions complètement oublié l'heure du dîner. Aussi méritions-nous toutes les remontrances du Directeur qui nous accorda quand même le droit d'assister le soir à des illuminations superbes qui se firent sur le fleuve ; c'était tout simplement féerique et c'est avec peine que nous voyions disparaître les dernières lueurs des feux de bengale qui s'étaient allumés aux différents points de la chute.

Mais tout a une fin, même les plus belles, les meilleures choses et nous entreprenons la narration de la dernière journée de notre belle excursion.

C'est incontestablement la plus belle partie du voyage que nous fîmes en chemin de fer à travers les sites charmants de la Forêt-Noire. Ce ne sont que tunnels ou viaducs. Commodément installés dans le wagon restaurant nous pûmes apprécier les produits locaux tout en admirant la nature. Nous parvenons sans encombre au point terminus du voyage, à Baden-Baden.

La célèbre ville d'eaux est complètement encastrée dans la vallée qu'arrose l'Oos. C'est le rendez-vous d'une élégante clientèle qui y va passer les saisons thermales. Les établissements de bains sont répartis en plusieurs endroits de la ville. Le soir tout le monde se retrouve à la Conversation, sorte de parc où se donnent de magnifiques concerts en plein air.

Nous ne pouvions pas ne pas faire la légendaire promenade de la Lichtental, superbe avenue qui longe l'Oos et toute bordée de villas superbes, de châteaux princiers et d'Hôtels luxueux.

Le glouglou de la rivière qui coule ses eaux limpides sur des marches de pierre, la diversité des parterres fleuris qui s'étalent partout à profusion, le parfum des tilleuls qui ombragent les allées, un air frais et pur qui descend des montagnes environnantes, tout concourt à rendre cette promenade vraiment délicieuse.

La ville est dominée par le château, résidence du grand duc de Bade.

La dernière soirée de ce beau voyage était arrivée et en quelques paroles émues le benjamin de la Société se fit l'interprète des seize excursionnistes pour remercier M. Decramer de son dévouement et le féliciter de la magnifique réussite du voyage.

Le lendemain de bonne heure nous partions de Baden-Baden ; l'excursion

est terminée. A Strasbourg, c'était la séparation et ce n'est pas sans éprouver un véritable serrement de cœur que l'on se quitte, lorsque l'on a vécu ainsi dans l'intimité pendant quinze jours, se partageant ses impressions, ses joies et toutes les émotions que vous procure un si beau voyage.

Quelques-uns s'arrêtèrent à Strasbourg et à Metz, voulant revoir celles qui sont maintenant en « Reichsland » La plupart durent se contenter de jeter sur elles un regard de regret et d'espérance.

En terminant la relation de notre excursion, je m'excuse de la sécheresse de cette narration qui n'a d'égale que la bonne volonté que j'ai apportée à mettre sans autre élément que la mémoire, sur le papier, les impressions d'un touriste de la Société de Géographie de Lille.

A. C.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

FÉVRIER 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	78	68.175	67	47.463	145	115.638
Etrangers	141	158.091	145	167.919	286	326.010
Totaux...	219	226.266	212	215.382	431	441.648
Mouvement du mois correspondant de 1910.					371	394.955
Différence pour 1910.					+ 60	+ 46.693

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	689 navires jaugeant ensemble	762.147 tonneaux	
1911 —	860 id. id.	927.085 id.	
Différence pr 1911	171 navires en plus et	164.938 tonn. en plus.	

Tableau du Commerce des Colonies Françaises en 1909

(d'après le rapport de M. Noulens à la Commission du budget).

COLONIES	1899			1909			DIFFÉRENCE EN FAVEUR DE 1909		
	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL
Indo-Chine..........	115.424.493	137.937.288	253.361.781	249.753.677	273.034.618	522.788.295	134.329.184	135.097.330	269.426.514
Afrique occidentale...	69.253.373	47.593.944	116.847.317	118.617.943	109.832.171	228.400.114	49.314.570	62.238.227	111.552.797
Afrique équatoriale...	6.683.707	6.618.791	13.302.498	10.915.511	17.453.933	28.576.252	10.915.511	10.835.142	21.750.653
Madagascar..........	27.916.614	8.046.408	35.963.022	34.140.935	33.378.179	67.518.514	6.233.721	25.331.771	31.565.492
Côte des Somalis....	3.024.355	1.391.506	4.415.861	15.520.663	25.665.444	41.186.107	12.496.308	24.273.938	36.770.246
Guyanne.............	11.382.181	6.769.446	18.151.627	12.223.624	11.623.560	23.847.184	841.443	4.854.114	5.695.557
Inde................	4.811.003	9.283.350	14.094.353	30.331.288	9.543.064	39.874.352	25.520.285	259.714	25.779.999
Mayotte.............	561.620	1.309.933	1.871.553	1.333.429	2.700.652	3.834.081	771.809	1.390.719	2.162.528
Océanie.............	2.774.402	3.446.764	6.221.166	4.612.930	5.051.442	9.664.372	1.838.528	1.604.678	3.443.206
						Différences........	242.261.359	265.885.633	508.146.992

Nos cinq autres colonies : la Martinique, la Guadeloupe, la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon, la Nouvelle-Calédonie ont vu, au contraire, diminuer de près de 58 millions leur chiffre d'affaires. Les statistiques douanières relatives à ces colonies permettent de faire les constatations suivantes :

COLONIES	1899			1909			DIFFÉRENCE EN MOINS		
	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	COMMERCE TOTAL
Martinique..........	24.878.836	25.754.938	50.653.774	16.160.898	22.111.719	38.272.617	8.717.938	3.643.219	12.361.157
Guadeloupe..........	18.446.080	17.949.093	36.395.173	14.201.271	11.595.066	25.796.331	4.244.809	6.354.033	10.598.842
Réunion.............	20.956.143	15.357.475	36.313.618	13.233.483	16.351.353	29.585.336	7.722.660	994.378	8.717.038
St-Pierre et Miquelon.	12.278.329	15.418.467	27.696.796	5.166.706	8.744.904	13.911.610	7.111.623	6.673.563	13.785.186
Nouvelle-Calédonie...	10.958.198	8.913.197	19.871.395	9.418.645	7.714.958	17.133.603	1.539.553	1.198.239	2.737.792
						Différences........	29.336.583	18.863.432	48.200.015

A ce tableau M. Noulens ajoute les commentaires suivants :

Les raisons de cette situation sont connues. Le développement de la culture de la betterave coïncidant avec l'avilissement du prix du sucre a eu des conséquences économiques désastreuses pour nos vieilles colonies des Antilles ; quant à Saint-Pierre et Miquelon et à la Nouvelle-Calédonie, elles souffrent de crises également graves qui ont leur origine en très grande partie dans un régime douanier mal adapté à leurs besoins. Si les renonciations consenties en faveur de l'Angleterre au détriment de nos droits séculaires sur le french shore ont servi les intérêts de notre politique internationale, la colonie de Saint-Pierre et Miquelon n'en a pas moins gravement souffert comme d'une cause d'appauvrissement.

Ce ne sont là, heureusement, que des exceptions dans l'ensemble de notre commerce colonial. Nos autres possessions donnent des résultats dont on vient de mesurer l'importance.

L'Afrique occidentale offre le spectacle d'un essor régulier qui est digne de remarque.

En 1909, les exportations ont atteint la somme de 109.832.171 fr. dépassant de 25 millions le chiffre atteint en 1908. D'autre part, comme l'indigène s'est enrichi par la vente rémunératrice de ses produits, il a acheté davantage et les importations ont augmenté de près de 10 millions dans la même année.

C'est principalement à la mise en exploitation des nouvelles lignes de chemins de fer, à la hausse des caoutchoucs et à une récolte d'amandes de palme particulièrement abondante que sont dus ces résultats. Au Sénégal, l'ouverture du chemin de fer du Baol (section de Thiés-Kayes) a eu, sur le développement de la culture de l'arachide en particulier, une influence dépassant les prévisions les plus optimistes. En Guinée, le commerce avait souffert de la baisse des cours du caoutchouc sur tous les grands marchés du monde. Les indigènes avaient restreint la production et par suite réduit leurs achats. La reprise des cours du caoutchouc, en 1909, a transformé la situation de la colonie, en même temps que l'arrivée du chemin de fer sur les hauts plateaux du Fouta-Djallon facilitait les transactions et permettait à la production de répondre rapidement à la demande de la consommation européenne.

En 1909, la Côte d'Ivoire a un peu souffert de sa situation politique. Les indigènes, qui avaient subi les conséquences de la mévente des caoutchoucs, en 1908, ont moins vendu et moins acheté. Il était permis d'escompter un progrès de 1 million de recettes ; les statistiques ont enregistré, au contraire, une diminution de 2.097.000 francs. Les sorties de bois et de caoutchouc ont diminué ; mais l'huile de palme a, grâce à la hausse des cours et à une excellente récolte, compensé dans une large mesure les pertes subies par ailleurs. Au Dahomey, le commerce a pris, après un temps d'arrêt, un nouvel essor. De nouveaux produits, comme le maïs et le coton, sont venus accroître d'une façon appréciable l'exportation, jadis presque entièrement composée d'huile de palme, tandis que la ligne de Porto-Novo à Sakété offrait au commerce un moyen de transport nouveau, économique et avantageux.

Le chiffre des échanges en Afrique équatoriale, en 1909, a présenté un excédent total de 1.748.101 fr., dont 1.091.081 fr. aux importations et 653.020 aux exportations. L'élévation sensible de la valeur du caoutchouc, en 1909, a favorisé le développement des exportations:

Notons que sur 1.447 tonnes de caoutchouc exportées, 70 % ont été expédiées sur le marché français ; c'est là un fait qui ne se trouve dans aucune autre de nos colonies. Il est regrettable que le commerce des bois au Gabon ait occasionné des mécomptes qui ont gravement pesé, l'an dernier, sur la situation commerciale de cette colonie.

Le commerce de Madagascar a fait, en 1909, d'importants progrès. La hausse sur les caoutchoucs s'est traduite par d'heureux effets. Le riz commence à descendre des plateaux, grâce aux chemins de fer, et à être exporté ; l'extraction de l'or est en augmentation ; la vanille, le café, l'élevage se développent si bien qu'il en est résulté une élévation totale de 14.201.586 fr. sur les chiffres de 1908.

En Indo-Chine, le commerce d'importation a diminué depuis deux ans. Les grands travaux publics, commencés en 1898, sont aujourd'hui ou terminés ou suspendus faute d'argent : les importations se ressentent de cet arrêt. L'achèvement du chemin de fer du Yunnan, à lui seul, a amené une diminution de la valeur des entrées égale à près de 5 millions de francs. Les exportations continuent heureusement à progresser. Celles du riz en particulier, ont été favorisées par la disette qui a sévi, l'an dernier, en Chine. Le mouvement commercial de l'Indo-Chine avec les pays d'Extrême-Orient, notamment avec les Philippines, l'extension de l'industrie minière et le développement pris par la fabrication de produits secondaires, ont balancé la diminution des importations en 1909. Le gain net, par rapport à 1908, a été de 431.066 francs.

La colonie de la côte française des Somalis mérite une mention toute spéciale. Notre établissement de Djibouti ne produit rien par lui-même. La situation géographique compense la médiocrité de sa production. Située à l'extrémité de la mer rouge et à proximité du chemin de fer d'Ethiopie, cette colonie est devenue un point de ravitaillement pour tous les navires faisant le service d'Extrême-Orient, en même temps que le point de transit, par excellence, du commerce de l'Abyssinie avec l'extérieur. De là, l'immense développement pris par le commerce de la colonie depuis dix ans. De 4.415.861 fr. en 1899, le commerce a atteint, en 1909, le chiffre de 41.186.107 fr. qui, par le mouvement d'affaires qu'il représente, classe la côte française des Somalis au quatrième rang dans notre domaine colonial.

Au point de vue métropolitain, l'année 1909 a été bonne. L'an dernier, la part du commerce français dans les échanges de nos colonies a atteint 504.163.397 fr. représentant 46,3 p. 100 du commerce total se répartissant de la façon suivante entre nos diverses possessions.

COLONIES	IMPORTATION	EXPORTATION	COMMERCE TOTAL	PART proportionnel du commer[illegible] français
				%
Afrique occidentale	60.861.410	65.154.302	126.015.712	55.7
Afrique équatoriale	4.563.040	8.380.868	12.943.908	45
Réunion	11.471.138	15.906.292	27.377.430	92
Madagascar	30.520.803	23.349.222	52.870.025	79.7
Mayotte	860.770	2.523.276	3.384.046	84.8
Côte des Somalis	2.687.851	2.537.402	5.225.253	13.7
Total des colonies d'Afrique	110.965.012	117.851.362	228.816.374	
Indo-Chine	99.041.145	66.503.872	165.545.017	32.4
Inde-française	1.801.203	22.583.100	23.664.303	43
Total des colonies d'Asie	100.122.348	89.086.972	189.209.320	
Guadeloupe	9.351.152	11.419.233	20.770.385	82.2
Martinique	9.590.322	21.394.962	30.885.284	77.[illegible]
Guyane	8.260.325	7.142.244	15.402.569	67.[illegible]
Saint-Pierre et Miquelon	2.317.686	3.461.299	9.931.985	66
Total des colonies d'Amérique	29.419.485	47.570.738	76.990.223	
Nouvelle-Calédonie	5.390.347	2.845.181	8.235.528	47.[illegible]
Océanie	796.581	115.371	911.952	9.[illegible]
Total des colonies du Pacifique	6.186.928	2.960.552	9.247.480	
Totaux généraux	246.693.773	257.469.624	504.173.397	46.[illegible]
Différence sur 1908	+ 6.799.770	+ 46.496.173	+ 53.095.943	+ 2.[illegible]

EUROPE.

Angleterre. — Commerce extérieur en 1910. — Le *Board of Trade* vient de publier la statistique détaillée du commerce extérieur de l'Angleterre durant l'année 1910.

Nous y avons relevé le tableau suivant qui permet de se rendre compte des fluctuations du commerce britannique pendant la dernière période quinquennale :

	Importations.	Exportations.
	—	—
1906	607.888.500	375.575.338
1907	645.807.942	426.035.083
1908	592.953.487	377.103.824
1909	624.704.957	378.180.347
1910	678.440.173	430.589.811

On remarque que non seulement les chiffres des importations et des exportations ont dépassé ceux de 1909, mais ils sont encore notablement supérieurs à ceux de 1907, l'année la plus prospère au point de vue du commerce extérieur de la Grande-Bretagne.

Il est intéressant de faire ressortir le développement des relations commerciales de la métropole avec ses colonies. Sur un chiffre total d'importations de 678.440.000 liv. st., en 1910, la part des possessions britanniques a été de 170.595.000 liv. st. et celle des pays étrangers de 507.845.000 liv. st. ; en 1909, les 624.704.000 liv. st. d'importations s'étaient ainsi répartis : colonies, 145.252.000 liv. st. ; étranger, 479 millions 453.000 liv. st.

En ce qui concerne les exportations, la répartition est la suivante : colonies, 147.318.000 liv. st. en 1910, contre 127 millions 238.000 liv. st. en 1909 ; étranger, 283.272.000 liv. st., contre 250.942.000 liv. st.

C'est avec les Indes que les relations commerciales de la métropole sont le plus importantes : elles ont atteint 114.784.000 liv. st. en 1910 ; après, viennent : l'Australasie avec 95.858.000 liv. st. ; le Canada, 46.889.000 liv. st. ; l'Afrique du Sud, 30 millions 686.000 liv. st. ; puis l'Ouest-Africain, Hong-Kong, etc.

Parmi les pays étrangers, les Etats-Unis figurent au premier rang pour les importations, avec 117.620.000 liv. st. en 1910 ; puis, se classent : l'Allemagne, avec 61 millions 845.000 liv. st. ; la France, avec 44 millions 298.000 liv. st. ; la Russie, 43.648.000 liv. st. ; la République Argentine, 28.937.000 liv. st. ; l'Egypte, 21.005.000 liv. st. Pour les exportations, le meilleur client du Royaume-Uni est l'Allemagne, avec 36 millions 922.000 liv. st. d'achats ; puis viennent les Etats-Unis, 31.418.000 liv. st. ; la France, 22.500.000 liv. st. ; la République Argentine, 19.038.000 liv. st. ; le Brésil, 16.438.000 liv. st. ; la Hollande, 17.710.510 liv. st.

L'ensemble des importations en 1910 accuse, par rapport à 1909, une augmentation de 53.735.000 liv. st., dont 41.096.000 liv. st. représentent la plus-value des matières premières.

Rien que sur le caoutchouc, on enregistre une augmentation de 11.958.000 liv. st., soit 84 % ; sur la quantité, l'accroissement n'est que de 25 %. La plus-value a été également très sensible pour les importations d'huiles de lin, de noix et de gomme.

Les produits manufacturés ont bénéficié d'une augmentation de 9.184.000 liv. st.,

dont plus d'un million produit par les tissus de coton et attribuable à l'augmentation des prix.

Sur les grains et les farines, il y a, au contraire, une moins-value de 5.809.000 livres, imputables surtout à la baisse des prix des céréales ; il est de même des importations de thé qui ont diminué de 9 millions de liv. st., malgré les besoins croissants de la consommation.

Dans le commerce d'exportation, l'augmentation enregistrée en 1910, par rapport à 1909, est de 52.409.000 liv. st., dont 46 millions 264.000 liv. st., sur les seuls produits manufacturés, excellent indice de l'activité industrielle de l'Angleterre en 1910.

La plus importante plus-value est celle des filés de coton, avec 12.470.000 liv. st. Les exportations de tissus de laine ont augmenté de 6.852.000 liv. st., celles des produits manufacturés de fer et d'acier de 4.810.000 liv. st. Tous les records ont été battus en ce qui concerne les appareils électriques, les laines manufacturées, les textiles divers, les produits chimiques, les cuirs manufacturés, le verre et le papier.

L'industrie des constructions navales, celle de la métallurgie ont repris très sensiblement depuis 1908. On se souvient que ces industries avaient beaucoup souffert de conflits sociaux.

Allemagne. — Commerce de Brême.

I. — EXPORTATIONS.

L'exportation totale de Brême (commerce avec l'Allemagne et avec les pays étrangers, voie maritime et voie terrestre réunies) dépasse actuellement 2 milliards de francs. Par voie maritime la valeur des exportations peut-être évaluée à 1 milliard de francs.

Prennent notamment part aux exportations par *mer* :

	Francs
Empire allemand	215.000.000
Le reste de l'Europe	320.000.000
Etats-Unis	182.000.000
Mexique et Amérique centrale	1.300.000
Amérique du Sud	59.000.000
Les Antilles	11.000.000
Afrique	6.000.000
Asie	76.000.000
Australie	45.000.000

Parmi les pays européens, autres que l'Allemagne, recevant par mer en quantités considérables des marchandises expédiées de Brême, je citerai :

	Francs.
Autriche	6.000.000
Russie d'Europe	97.000.000
Suède	17.000.000
Norvège	7.000.000
Danemark	16.000.000
Grande-Bretagne et Irlande	162.000.000
Pays-Bas	8.000.000
Belgique	4.000.000
France	2.500.000
Portugal	9.000.000
Italie	2.500.000

II. — IMPORTATIONS.

Les importations à Brême (commerce avec l'Allemagne et les pays étrangers, importation par voie maritime et voie terrestre réunies) se chiffrent à un total d'environ 2 milliards 200 millions de francs, dont 1 milliard 1/2 attribuable aux importations par voie maritime.

Prennent notamment part aux importations par *mer* :

	Francs
Empire allemand	104.000.000
Le reste de l'Europe	211.000.000
Etats-Unis	820.000.000
Mexique et Amérique centrale	4.000.000
Amérique du Sud	120.000.000
Les Antilles	16.000.000
Afrique	20.000.000
Asie	108.000.000
Australie	84.000.000

Parmi les pays européens, autres que l'Allemagne, expédiant à Brême par voie de mer des marchandises en quantités considérables, il y a lieu de mentionner :

	Francs
Russie d'Europe	68.000.000
Grande-Bretagne et Irlande	94.000.000
Pays-Bas	23.000.000
Suède	5.000.000
Norvège	1.500.000
France	4.250.000
Espagne	2.000.000
Portugal	4.500.000
Italie	3.200.000

Mines aux Cyclades. — Dans toutes les îles des Cyclades existent des minéraux, en couches plus ou moins abondantes et à dosage plus ou moins riche. On trouve notamment :

Le *fer*, à Syra, Amorgos, Andros, Anti-Paros, Kimolos, Myconos, Polino, Polycandros, Sériphos, Siphnos, Thermia et Zéa.

Le *manganèse*, à Syra, Kimolos, Milo, Siphnos et Zéa.

Le *zinc*, à Anti-Paros, Kimolos et Sériphos.

Le *plomb argentifère*, à Kimolos, Myconos, Siphnos et Zéa.

L'*émeri*, à Naxos.

Le *soufre* et la *pyrite*, à Milo.

Le port de Naples. — La ville de Naples devient de plus en plus importante au point de vue commercial et industriel.

Les besoins de toute sorte augmentent sans cesse, soit par suite de l'accroissement de la population, soit en raison de l'amélioration des conditions de la vie et ces mêmes causes s'étendent aux provinces méridionales dont la vie économique exerce une grande influence sur la ville de Naples, qui en est le principal centre d'approvisionnement.

MOUVEMENT MARITIME DU PORT DE NAPLES EN 1909.

NAVIRES ENTRÉS.

PAVILLONS	VAPEURS		VOILIERS	
	Nombre	Jauge	Nombre	Jauge
Italien	2.448	2.422.636	2.817	106.488
Français	115	174.622	»	»
Allemand	695	2.235.350	»	»
Anglais	710	2.157.723	16	1.785
Austro-Hongrois	216	617.820	1	258
Divers	253	139.126	10	2.050
	4.437	7.747.277	2.844	110.581

NAVIRES SORTIS.

PAVILLONS	VAPEURS		VOILIERS	
	Nombre	Jauge	Nombre	Jauge
Italien	2.449	2.416.614	2.838	110.049
Français	115	174.622	»	»
Allemand	694	2.255.892	»	»
Anglais	709	2.156.720	14	1.532
Austro-Hongrois	215	616.000	1	258
Divers	253	139.126	11	2.149
	4.435	7.758.974	2.864	113.988

Cette ville pourra subir des temps d'arrêt, traverser peut-être des moments de crise, mais elle est assurément destinée à un grand avenir, aussi nous verrions avec plaisir le capital et le travail français s'intéresser plus qu'ils ne le font à l'essor de ces contrées.

ASIE.

L'école française à Téhéran. — Nous sommes en assez bons termes avec l'*Alliance française* pour que nos lecteurs lisent avec intérêt cette communication sur l'état de l'enseignement de notre langue en Perse.

L'Ecole qui porte le nom d' « Ecole de l'Alliance Française » a été la promotrice du mouvement scolaire en Perse ; elle a été fondée en 1900 par un Comité qui s'était constitué quelques années auparavant et qui, à force d'économie, avait réussi à mettre de côté une somme de 6.000 francs environ. On dit que le Français est timoré : je suis persuadé du contraire, car, avec ce capital vraiment dérisoire, le Comité a décidé de faire venir un professeur de France et de fonder une école absolument française. J'ai été ce professeur, et depuis plus de dix ans que je suis mêlé intimement aux luttes soutenues par cette école, je suis toujours étonné de sa vitalité. Tout ce qu'il était humainement possible de faire, on l'a fait. Naturellement, le capital initial n'étant rien moins que suffisant, au bout de cinq ou six mois la caisse était vide ; on a donné des représentations, organisé des conférences, que sais-je ? Tout le monde dans la colonie française a payé de sa personne et de sa bourse ; vous seriez étonné si je vous faisais connaître en même temps le montant des appointements de la plupart des souscripteurs et celui de leurs souscriptions. Beaucoup d'étrangers amis de la France, et surtout beaucoup de personnages du monde persan, se sont montrés également très généreux. Depuis huit ans, à la suite d'une représentation donnée chez le shah, le gouvernement persan nous accorde une subvention annuelle de 900 francs environ. Ajoutez à cela les mensualités de nos élèves, et vous connaîtrez le total des ressources dont nous avons disposé jusqu'en 1908 pour faire face à toutes les dépenses qui s'élevaient à environ 20.000 francs par an. Ne croyez-vous pas que cela représente une certaine somme de persévérance et de bonne volonté, et que le moment serait venu de pousser un peu à la roue ?

En 1908, le gouvernement français nous a accordé un subside de 1.500 francs ; en 1909 un de 3.000 francs, et un de 5.500 fr. l'année dernière. Le Comité en a profité au mois de novembre dernier pour faire venir un second professeur français et un matériel de physique très complet, qui arrivera dans quelques mois. Il n'est pas inutile de faire remarquer que notre école est divisée en huit cours, et que les programmes de l'enseignement sont intermédiaires entre ceux de nos écoles primaires de France et ceux des écoles primaires supérieures ; qu'ils comprennent en outre l'étude des langues arabe et persane ; que les élèves subissent des examens très sérieux, entièrement en français, examens donnant droit au diplôme du certificat d'études primaires avec équivalence, par autorisation ministérielle en date du 26 décembre 1902 ; que depuis huit ans, *plus de cinquante élèves munis de ce diplôme occupent des positions bien rémunérées, sans parler de plus de cent cinquante autres bien placés aussi quoique n'ayant pas de diplôme.*

Ces résultats sont, je crois, très satisfaisants, si l'on pense aux moyens dont nous disposons. « Ils auraient été bien plus considérables, si nos appels avaient été entendus, et nous aurions empêché toute concurrence. Mais, faut-il le répéter : nous avons prié, supplié que l'on vienne à notre secours ; le Comité Central de Paris ne pouvait rien, et depuis la fondation de l'école nous n'avons reçu de lui aucune subvention, mais seulement quelques livres de prix et quelques cartes

murales. Nous nous sommes adressés à de riches particuliers, réputés pour leur générosité : les lettres sont revenues sans réponse, aussi bien que celles adressées à de riches commerçants. Il faut dire aussi qu'il est nécessaire d'être à l'étranger pour savoir combien les commerçants français comprennent mal leurs intérêts. Chose singulière : deux petits comités français de province ont pensé au comité de Téhéran, et, sans sollicitation de sa part, lui ont fait parvenir des sommes peu importantes, c'est vrai, mais qui n'en ont pas moins été les bienvenues et qui ont fait plus de plaisir que de grosses souscriptions recueillies ici : on connaît donc en France et notre existence et nos luttes !...

Car il y a lutte, et lutte inégale. *Toutes les écoles européennes, à l'exception de la nôtre, sont pourvues de bâtiments spacieux et magnifiques dus, les uns, à la générosité des fidèles, les autres à la générosité du gouvernement persan.* En effet, il y a quatre ans, celui-ci accordait une somme de 85.000 francs et le terrain pour la construction d'une école allemande, et, en plus, une allocation annuelle, de près de 50.000 francs. Le gouvernement allemand, de son côté, fournit une somme presque égale. Pourquoi le gouvernement persan s'est-il montré aussi généreux envers les Allemands ? Je serais bien embarrassé pour vous le dire, mais je ne le serais certainement pas plus que beaucoup de personnages persans que l'on pourrait interroger à ce sujet. Cette école ne marche pas, en effet, comme elle en avait donné l'assurance, car elle compte moins d'élèves que la nôtre. Ah ! si nous avions seulement la moitié de ce qu'ont les Allemands ! Si nous avions seulement les 50.000 francs nécessaires à la construction d'un bâtiment, non pas luxueux comme le leur, mais confortable !

Vous dites que la « Mission laïque » devrait créer à Téhéran même une grande école française : sa tâche me semble presque résolue puisqu'elle trouverait ici un établissement *laïque* tout préparé, qui verrait avec joie la « Mission laïque » lui venir en aide et qui accepterait tous ses conseils et toutes ses conditions.

Vous dites aussi : « Nous manquons d'argent ». Ce n'est que trop vrai ; et pourtant notre pays passe pour un des plus riches qui soient ! Comme vous l'avez signalé, l'Italie, l'Allemagne, moins riches, savent faire de gros sacrifices ; ceux qu'il serait nécessaire de faire ici pour lutter contre la concurrence ne seraient vraiment pas énormes, puisqu'avec une somme de 50.000 fr. environ, on construirait un bâtiment qui attirerait à nous une foule d'élèves. Au besoin le Comité actuel contracterait un emprunt avec intérêts à 4 % et donnerait toutes les garanties désirables.

Donc, quelque chose a été fait en Perse ; il reste beaucoup à faire. Votre appel et le nôtre seront-ils enfin entendus ?

A. Vizioz,
Directeur de l'École de l'Alliance Française,
à Téhéran (Perse).

AFRIQUE.

Algérie. — Le commerce en 1910. — A s'en tenir au *commerce spécial*, c'est-à-dire aux exportations de produits algériens et aux importations

destinées à la consommation de la colonie, la situation comparative, pour les années 1910, 1909 et 1908, s'établit de la façon suivante :

IMPORTATIONS.

	1910	1909	1908
		milliers de francs	
Matières animales	33.315	27.587	30.895
Matières végétales	78.449	82.563	74.876
Matières minérales	32.121	28.934	28.775
Fabrications	363.937	315.664	314.723
Total	507.822	454.748	449.269

Augmentation par rapport à la période correspondante de 1909. 53.074.000 fr.

EXPORTATIONS.

	1910	1909	1908
Matières animales	71.018	66.786	70.270
Matières végétales	367.793	210.330	195.955
Matières minérales	37.268	36.193	37.773
Fabrications	17.188	15.909	15.207
Total	493.267	329.218	319.205

Augmentation par rapport à la période correspondante de 1909. 164.049.000 fr.

L'ensemble des échanges commerciaux de l'Algérie avec la métropole, l'étranger et les colonies françaises vient donc, pour la première fois, d'atteindre et de dépasser un milliard (exactement 1.000.000.089 francs).

Le progrès réalisé sur l'année précédente, qui elle-même était en progrès sur 1908, est égal à 217.123.000 francs.

AMÉRIQUE.

Guatemala. — Le commerce en 1909. — Les droits de douane perçus au Guatemala, durant l'année 1909, se sont élevés à 36.927.487 piastres-papier (1) contre 25.542.160 piastres-papier en 1908, soit un surplus considérable de 11.395.326 piastres-papier en faveur de l'exercice écoulé.

Les recettes ont été de 21.976.291 piastres-papier sur les marchandises importées et les droits d'exportation ont rapporté 14.962.195 piastres-papier.

Les bureaux de douane les plus importants au point de vue des recettes encaisssées ont été :

A l'importation : Guatemala, 13.325.382 piastres-papier ; Retalhuleu, 3.167.842 ; Puerto-Barrios, 2.119.345 : Livingston, 1.379.872 piastres-papier.

(1) Une piastre-papier vaut de 30 à 32 centimes.

A l'exportation : Champerico, 4.867.984 piastres-papier ; San José, 4.277.683 ; Ocos, 3.591.829 ; Puerto-Barrios, 1.490.721 piastres-papier.

Il ressort clairement de ces chiffres que le commerce d'exportation se fait surtout par les ports du Pacifique, taudis que l'importation passe en majeure partie par l'Atlantique.

Pendant l'année écoulée, le commerce extérieur de la République a été de 15.350.536 piastres-or (1), dont 10.079.218 à l'exportation et 5.251.318 à l'importation, soit un solde de 5.827.901 piastres-or en faveur de la balance commerciale de la nation.

OCÉANIE.

Les Nouvelles Hébrides. — Les Nouvelles-Hébrides représentent un groupe d'une trentaine d'îles qui, depuis la convention de Londres du 20 octobre 1906, sont régies par un « condominium » franco-anglais. A Port-Vila, au chef-lieu, sont installés à la fois un résident anglais et un résident français. A Port-Vila siège également un tribunal mixte et une force de police mixte de 50 hommes. Sont en outre considérés comme services communs, les services de la police, des postes et télégraphes, les travaux d'intérêt général, les ports et rades, la police sanitaire et le service financier.

Les îles sont desservies par deux bateaux des Messageries maritimes qui font tous les mois une tournée de cinq jours dans les îles, et qui vont de Sydney à Nouméa. L'*Union commerciale et de navigation calédonienne*, a également une communication mensuelle entre Nouméa, Port-Vila et Sydney. La Burns Philp et C°, de Sydney assure également avec deux bateaux un service mensuel qui a notamment pour objet de toucher à tous les points occupés par des missions presbytériennes.

En janvier 1909, il y avait aux Hébrides 546 citoyens français, dont 271 hommes, 123 femmes et 152 enfants. Sur ce nombre, 30 religieux et 14 religieuses. Les étrangers ayant opté pour le régime légal français sont au nombre de 15. L'île la plus peuplée par les Français est Vaté, avec 350 habitants dont 173 au chef-lieu à Port-Vila. La plupart des colons sont des colons qui disposaient de 3.000 ou 4.000 francs. Ils ont très bien réussi.

La population anglaise est de 152 hommes, 77 femmes, 67 enfants, sur lesquels 70 missionnaires et leur famille. La population indigène est évaluée à 50.000 habitants.

La population est surtout agricole et on y cultive avec succès le maïs, le café, le cacaoyer et le cocotier. La plus grande installation est celle de la Société Française des Nouvelles-Hébrides.

Il y avait en 1909, 5.777 hectares mis en valeur par les colons français.

Confédération australienne. — Travaux projetés dans le lac Victoria. — Les représentants des gouvernements de Victoria de l'Australie du Sud et de la Nouvelle-Galles du Sud viennent de se réunir à Melbourne en une conférence dont les travaux ont pris fin le 23 janvier dernier.

Bien qu'aucun plan d'ensemble n'ait encore été adopté et que des études complé mentaires aient été reconnues nécessaires, on a décidé d'autoriser l'Etat de l'Australie du Sud à entreprendre, dès maintenant, l'établissement d'un réservoir au lac Victoria, sur le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud et de construire à

---

(1) Une piastre-or vaut 5 fr. 20 environ.

ses frais, à l'endroit alloué, un barrage de la rivière Murray, sous cette réserve que les deux autres Etats conserveront le droit qu'ils ont possédé jusqu'ici, de pratiquer, au-dessus de ce point, des dérivations de ladite rivière. En somme, on accorde ainsi à l'Australie du Sud l'usage du lac Victoria et la mise à exécution de travaux depuis longtemps projetés et dont le coût sera de liv. sterl. 600.000 à liv. sterl. 700.000 ; de leur côté, les Etats de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud continueront à pouvoir opérer, en vue de l'irrigation, des dérivations de la Murray.

La capacité totale du réservoir du lac Victoria sera de 22.000 millions de pieds cubes, jugée suffisante pour irriguer à la profondeur de 2 pieds une superficie de 250.000 acres ; cette quantité, qui n'égale qu'un tiers environ de celle dont aurait besoin l'Australie du Sud, tant pour irriguer son territoire que pour rendre navigable la partie du cours de la Murray qui lui appartient, lui sera annuellement fournie à l'époque des hautes eaux, c'est-à-dire en hiver ; les deux autres Etats se sont refusés à la répartir entre les douze mois de l'année, ce qui eût permis de maintenir la navigation d'une façon constante.

Presqu'île Malaise. — Exploitation de l'étain. — La situation et les prévisions relatives à l'exploitation de l'étain, ont été particulièrement satisfaisantes dans la presqu'île Malaise au cours de l'année 1910.

En juin et juillet 1910, le prix de la tonne anglaise d'étain était de 645 dollars, à la fin d'août, il atteignit 822 dollars 50, et bien que ce cours ait fléchi légèrement, il est resté supérieur au prix moyen. Un certain nombre de mines qui avaient suspendu leurs travaux ont repris leur exploitation.

On évalue au tiers de la production mondiale la quantité d'étain utilisé dans la fabrication des feuilles d'étain ; on emploie également une assez grande quantité de ce métal, dans la garniture des câbles électriques en cuivre dont l'usage croît sans cesse ; enfin, on s'en sert dans l'industrie pour certains alliages.

La production totale de l'étain en 1908, alors que les cours subirent d'importantes fluctuations, fut de 108.124 tonnes anglaises, se répartissant comme suit : Angleterre : 4.650 tonnes ; Chine : 4.000 tonnes environ ; Etablissements des détroits : 63.000 tonnes ; Australie : 5.921 tonnes ; îles Banka et Billiton : 13.900 tonnes ; Bolivie : 17.000 tonnes.

La prospérité des exploitations minières d'étain dans la presqu'île malaise est intimement liée au prix du métal et à l'application de méthodes modernes dans l'extraction.

On peut constater, en parcourant les nombreuses vallées jadis exploitées par les mineurs chinois, que ces derniers se sont contentés de gratter le sol à sa surface ; dans ces conditions, ainsi que le laissent présumer certains avis autorisés, on peut s'attendre à voir, dans un avenir prochain, installer dans toute cette région un outillage perfectionné pour extraire l'étain gisant en profondeur.

Quelques-unes de ces mines abandonnées ont été déjà acquises dans ce but, et on se propose d'en assurer l'exploitation suivant les derniers procédés connus.

Nombre d'experts prétendent que les plus riches dépôts se trouvent dans les couches inférieures et qu'une grande quantité de minerai de valeur réside dans ces mines.

Ces prévisions peuvent être exactes ; toutefois l'un des facteurs du succès dans les exploitations projetées, sera le maintien du prix de l'étain, au cours minimum de 3.500 francs la tonne, car, à des prix inférieurs, il semble que les mines éprouveraient une certaine difficulté à s'assurer un bénéfice rémunérateur.

(*Daily Consular and Trade Reports,* de Washington).

II. — Généralités.

Les réserves d'or. — On évalue à 2 milliards et demi la valeur de l'or annuellement extrait des mines en exploitation. Une grande partie de ce métal s'amasse dans les banques d'Etat pour constituer la réserve métallique des nations. On a dressé le tableau comparatif des réserves d'or en 1900 et en 1910. Il s'établit ainsi :

	31 déc. 1900	31 déc. 1910
Allemagne	601.100.000	826.300.000
Angleterre	713.525.000	783.900.000
Argentine	156.800.000	925.825.090
Australie	660.500.000	795.500.000
Autriche	971.060.000	1.375.575.000
Belgique	71.075.000	206.300.000
Brésil	—	475.000.000
Bulgarie	12.500.000	32.400.000
Danemark	101.900.000	102.250.000
Ecosse	179.850.000	150.050.000
Espagne	350.000.000	410.775.000
Etats-Unis	3.088.750.000	6.581.025.000
Finlande	21.000.000	21.600.000
France	2.340.000.000	3.224.425.000
Grèce	2.500.000	3.000.000
Hollande	121.925.000	259.950.000
Irlande	87.450.000	111.550.000
Italie	300.200.000	951.000.000
Japon	171.600.000	604.800.000
Norvège	43.000.000	49.925.000
Portugal	27.100.000	34.300.000
Roumanie	39.800.000	118.900.000
Russie	1.888.500.000	3.261.900.000
Serbie	6.300.000	23.000.000
Suède	51.900.000	111.600.000
Suisse	100.100.000	155.600.000
Turquie	37.400.000	79.900.000

Un seul de ces pays, l'Ecosse, a donc vu ses réserves diminuer. L'Inde, qui ne figure pas dans ce tableau, se trouve dans le même cas.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Dimanche 26 Février 1911.

MISSION EN AFRIQUE OCCIDENTALE

DES PAYS TOUAREG DU NIGER A LA COTE DE L'OR PAR LE HAUT-TOGO

Par M. G. DE GIRONCOURT,

Ingénieur agronome et d'Agriculture Coloniale,
Chargé de Mission du Ministre des Colonies,
Lauréat de la Société de Géographie de Paris.

Un auditoire nombreux et choisi se pressait, le Dimanche 26 Février, dans notre Grande Salle de Conférences, pour entendre M. de Gironcourt.

Avant la Mission qu'il vient d'accomplir en Afrique Occidentale, M. G. de Gironcourt avait déjà parcouru Madagascar et le Maroc où il faillit trouver à Fez le même sort tragique qu'à Marrakech l'infortuné Dr Mauchamp. Atteint à l'os temporal d'une blessure très grave, il n'échappa que par miracle à la mort.

L'année d'après il repartait pour le voyage de treize mois dont il veut bien, cette après-midi, nous relater les détails et les travaux.

Ingénieur agronome et d'Agriculture coloniale, M. de Gironcourt, parmi ses nombreux et honorables titres, possède aussi celui de Secrétaire du Comité français de l'Association Scientifique Interna-

tionale d'Agronomie Coloniale. C'est dire qu'il participe à ces grandes enquêtes internationales qui contribuent au progrès et à la mise en valeur des régions chaudes et fixent de plus en plus les lois de l'agronomie coloniale.



M. G. DE GIRONCOURT.

Photo Henri Manuel. Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*. Lille).

Chargé par le Ministère des Colonies d'une mission scientifique et économique dans la vallée du Niger et sur la Côte Occidentale d'Afrique, il vient nous en exposer les résultats qui lui ont valu, à son retour, d'être lauréat de la Société de Géographie de Paris.

M. de Gironcourt prend la parole. Il parle d'abondance, sans aucune note, avec beaucoup de verve et de mouvement.

La grande carte murale de la mission et les petites cartes-itinéraires distribuées dans la salle permettent de suivre très aisément le conférencier.

La mission dont il était chargé avait un double but : d'une part l'étude géographique et scientifique du sommet de la boucle du Niger, et d'autre part une enquête agricole dans les différentes colonies françaises et étrangères de l'Afrique Occidentale.

L'intérieur du pays, dans le sommet de la boucle du Niger, était resté jusqu'à présent peu connu et peu sûr, malgré notre occupation déjà ancienne de quinze années à Tombouctou. Nos convois suivaient

la voie du fleuve pour assurer tout d'abord notre domination sur le Niger lui-même et les points les plus éloignés de nos territoires.

Les Touareg, dont les chefs venaient à Tombouctou protester de leurs bons sentiments, continuaient à faire peser leurs exactions sur nos sédentaires de la vallée, et nos convois isolés n'étaient pas toujours à l'abri de leurs surprises. Le désastre, encore présent à toutes les mémoires, du colonel Bonnier massacré en 1894 non loin de la ville, n'avait été qu'insuffisamment vengé. En 1902, le géologue Lejeal, qui avait projeté l'étude du pays, fut attaqué à deux jours de marche de Hombori par les Touareg Kel-Rhéris et impitoyablement massacré. L'année même où s'organisa la mission de Gironcourt, le lieutenant Le Moaligou était attaqué aux bords même du fleuve. Mais deux mois avant l'arrivée de l'explorateur, le commandant Laverdure, assailli avec ses 150 tirailleurs par une charge de 1500 cavaliers, avait su leur infliger une défaite sérieuse et l'heure était venue, avec la pacification, de l'étude scientifique du pays.

***

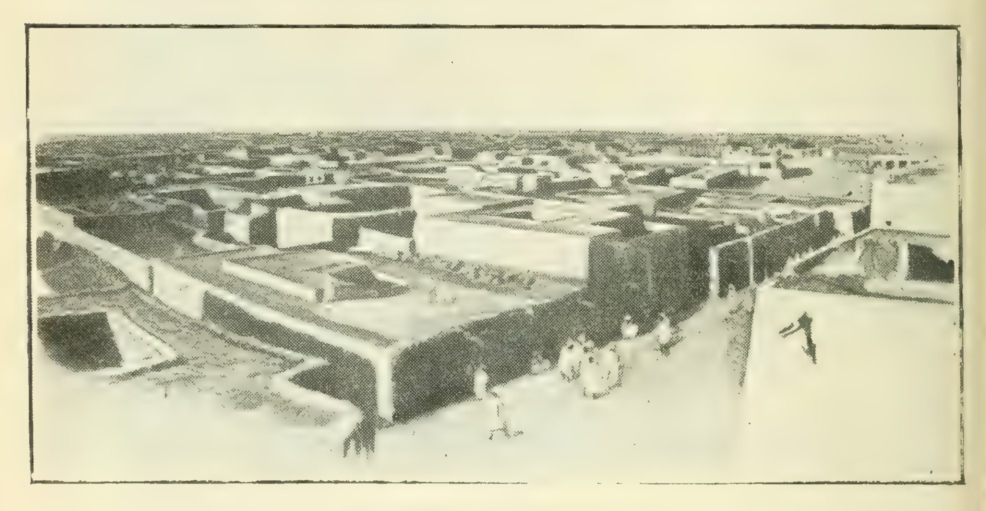
La mission de Gironcourt prit Tombouctou pour point de départ de ses travaux. Cette ville, où mène aujourd'hui la vapeur, ne serait plus qu'à 18 jours de Paris, si l'on avait partout la correspondance immédiate entre les services fluviaux et les chemins de fer. S'il faut souvent un temps plus long pour y atteindre, il n'en est pas moins merveilleux de trouver sur un fleuve à peine connu il y a dix ans de grandes embarcations à vapeur battant notre pavillon, dont la marche est rapide et l'aménagement suffisamment confortable.

Tombouctou « la mystérieuse », située à 11 kilomètres du fleuve, a perdu aujourd'hui son mystère. Si son premier abord peut décevoir l'arrivant, par l'uniformité de ses maisons de terre grise, elle conserve bien son cachet spécial de capitale du désert, avec ses rues étroites mollement ouatées de sable fin, amortissant tout bruit de pas, où se rencontrent, drapés dans leurs costumes divers, les Touareg voilés de bleu, les Maures aux longs cheveux, les noirs de diverses origines. C'est la Cosmopolis des races africaines.

Un séjour prolongé ne tarde pas à révéler le grand charme poétique qui se dégage de cette cité de terre, lorsqu'à la tombée du soir, par exemple, les feux du couchant éclairent ses façades de roses reflets, ou que, observées de ses terrasses que le désert entoure de toutes

parts, les étoiles des belles nuits sahariennes semblent baigner son horizon de sables d'une lumière opaline.

Pittoresques aussi sont les marchés de Tombouctou, larges places où quelques femmes accroupies vendent les maigres productions végétales de ces pays désertiques, et, outre quelques produits de fabrication locale, de petits pains fabriqués à la mode marocaine avec



VUE GÉNÉRALE DE TOMBOUCTOU.

Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*, Lille.

la farine de blé de Goundam, cuits tout le long du jour, dans de petits fours banaux sis à tous les carrefours. On y trouve aussi ces barres de sel gemme extraites des mines de Taodéni situées à trois semaines au nord, qui servent de monnaie d'échange au voyageur.

On retrouve à Tombouctou les procédés de construction des Marocains. Comme les matériaux sont peu résistants, il en résulte une forme un peu alourdie des édifices, les faisant ressembler aux monuments égyptiens, ce qui a pu faire croire aux vestiges d'un art sonraï, ainsi que Félix Dubois en a poétisé l'hypothèse.

A l'intérieur de ces maisons peuvent déjà se rencontrer des Touareg, portant ce voile bleu ou « litham » qui leur couvre le visage jusqu'aux yeux et dont ils ne se départissent ni pour manger ni pour dormir, et tenant sans cesse à la main deux lances qu'ils posent à terre lorsqu'ils s'accroupissent pour converser.

Au temps jadis, lorsque les Touareg voulaient faire séjour à Tombouctou, ils mettaient pied à terre devant la porte de bois d'une maison de la ville qu'ils frappaient des coups sourds de leur lance. L'huis devait s'ouvrir et la demeure se trouver à la disposition des arrivants. Il convient d'ajouter qu'en général le Targhi n'abusait guère de la large hospitalité ainsi réclamée. Néanmoins, les habitants de la ville se montrent fort satisfaits de voir, depuis notre occupation, les Touareg se présenter pacifiquement pour échanger les produits de leur exploitation pastorale contre les étoffes et les objets de leurs besoins.



BUREAU DE POSTE DE TOMBOUCTOU.

Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*, Lille).

*
* *

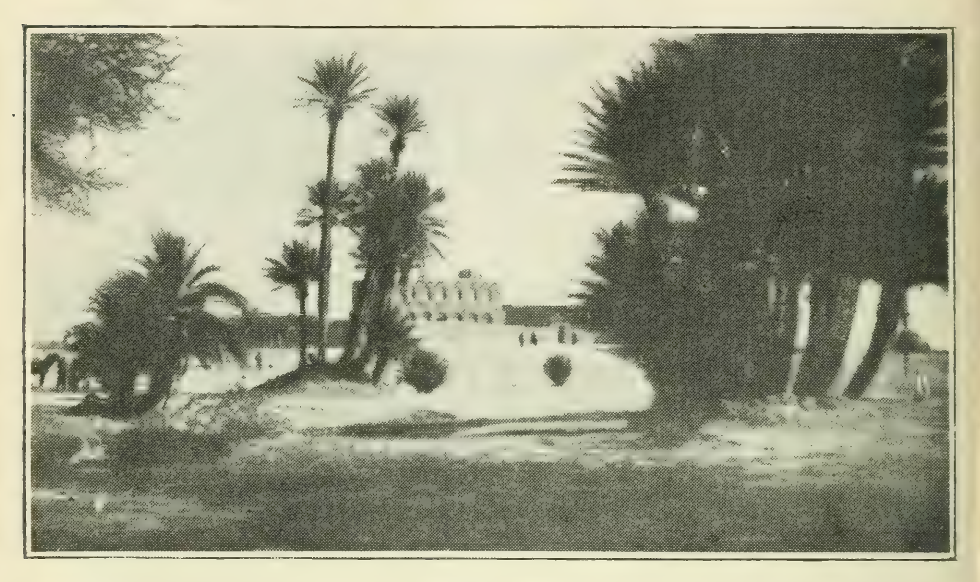
La végétation, à Tombouctou, n'est abondante que dans les dépressions où, autour des points d'eau, peut même réussir le manioc. Certaines de ces dépressions semblent de vastes cimetières portant des rangées concentriques de tombes parallèles. Ces pseudo-tombes, au contraire d'être des lieux funèbres, voient s'épanouir la vie : elles ne sont autres que les planches potagères de jardins maraîchers où les Européens réussissent à produire la plupart des légumes d'Europe si précieux pour notre alimentation.

*
* *

Dans la première partie de son voyage, M. de Gironcourt parcourut le pays avec un détachement armé de 50 tirailleurs.

Le bruit avait couru que, pour venger leur récente défaite, les Touareg se proposaient d' « aller à la mort », expression chevaleresque qui, dans leur langue imagée, signifie leur intention de combattre. Aussi les plus grandes précautions allaient-elles être prises. La petite troupe allait s'avancer en se tenant sur la défensive, en constante formation de carré. Dans une région suspecte, toute force armée qui ne se tient pas

sans cesse sur ses gardes, s'expose à de grands dangers (1). Tous les soirs, on campait en carré, le plus souvent adossé à une mare, afin de n'avoir à former qu'une ou deux faces de défense ; les bagages étaient



POSTE DE BAMBA.

Au premier plan, palmiers dattiers remontant, d'après la tradition, à l'invasion marocaine (XVII[e] siècle).

(Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*, Lille).

réunis au centre ; deux ou trois sentinelles étaient placées en dehors, dont, toute la nuit, et à tour de rôle, un Européen faisait l'appel en tenant son « quart » de garde. En marche, deux files de tirailleurs largement espacées encadraient le convoi des bœufs porteurs, bien préférables aux chameaux pour le transport des charges, lorsque l'eau ne doit pas manquer. Quelques flanqueurs à cheval marchaient à distance pour reconnaître les alentours. Grâce à ces sages mesures, la mission accomplit son voyage sans être inquiétée.

Dans la boucle du Niger, qui, à cette latitude appartient à la zone sahélienne (c'est-à-dire intermédiaire entre les pays désertiques saha-

(1) Un exemple tout récent vient d'affirmer une fois de plus, et cruellement, ce principe militaire rappelé par le conférencier.

riens et les régions plus productives soudaniennes qui sont cultivables), elle rencontra trois aspects de sols. Tout d'abord ce furent des dunes sablonneuses peu élevées, partout fixées par des graminées clairsemées (*Panicum, Paspalum, Pennisetum, Cenchrus*) dont certaines (*Cenchrus echinatus*) ont leurs fructifications armées de minuscules dards acérés qui traversent les vêtements et firent cruellement souffrir les voyageurs. Puis elle trouva des plaines d'argile silurienne, dénuées de végétation, miroitante d'humidité ou bien desséchée et fendillée en pentagones réguliers où restent marquées les empreintes digitées du pied des grands oiseaux, en un mot des perspectives rappelant l'époque géologique de la fin du diluvium. Enfin elle dut aussi cheminer sur des plateaux mornes de latérite brûlante, roche compacte et dure, à arêtes vives, noir foncé (formée par l'altération de diverses roches en place) donnant à la surface du sol l'aspect de la croûte torréfiée de quelque planète morte.

Dans ce pays désolé, le voyageur trouve heureusement de réconfortantes oasis aux points d'eau que donnent sur l'argile du sous-sol les pluies torrentielles tombant pendant 15 jours à deux mois (moins de 400 $^{m}/_{m}$ de précipitation totale ; température maxima 45°, minima hivernal : 8 à 10°). Ces points d'eau, assez nombreux pendant une courte période de l'année, permettent durant quelques mois, avec la repousse du pâturage, les migrations d'importants troupeaux de nomades. Ils ont fait donner à cette contrée son nom de « région des mares ». L'agrément du campement auprès de ces belles pièces d'eau tapissées de nénuphars et ombragées d'odorants mimosas (*Acacia albida, arabica, verek*) fait oublier rapidement les fatigues de la route.[1]

A l'arrivée, les bêtes se précipitent vers cette eau d'assez bonne qualité malgré sa couleur peu engageante brun verdâtre. Après séparation de l'argile par l'alun, des matières organiques par le permanganate de potasse, on obtient le plus souvent une eau suffisamment saine.

***

La flore possède, en raison de ces conditions climatologiques, un caractère tropophile très accentué, c'est-à-dire que les espèces résistent à la sécheresse prolongée par le développement des parties ligneuses et épineuses, la caducité des feuilles, et leur faculté d'assimiler très rapidement en saison de pluie, grâce à la texture hygrophile des tissus

foliacés. Toutefois, le caractère xérophile de la succulence des tiges n'apparaît que pour certaines euphorbiacées et quelques monocotylédones. Les associations florales sont rarement formées, la taille des arbres ne dépasse pas 6 à 8 mètres, le sous bois fait pour ainsi dire défaut, sauf en quelques galeries de marigots intermittents et autour de certaines mares. Les acacias (aspect de mimosas) atteignent un grand développement aux points d'eau ; avec les ephedras, les balanites, ils entrent en majorité dans les peuplements arbustifs. Les graminées, et particulièrement ces cenchrus qui rendent la marche si pénible, fournissent une base alimentaire précieuse aux nomades et même aux sédentaires qui peuplent exclusivement la vallée du Niger et vont dans l'intérieur du pays pour les récolter.

*
* *

La région des mares est limitée au sud, dans le sommet de la boucle du Niger, par les monts de Hombori, derniers témoins des grès de Bandiagara, formant auprès de la ville de ce nom d'importantes assises et qui ne sont plus ici que des quartzites dressées fort curieuses par leur forme castelliforme ou en hauts pitons tabulaires (altitude approximative : 1.000 mètres) d'environ 700 m. de commandement, érigés au-dessus de la plaine et dont les versants, mouchetés d'acacias en parasol, semblent des panneaux d'écrans japonais.

Sous le parallèle de Hombori commence ce tapis continu de graminées qui caractérise le facies « soudanien » et qui, avec ses groupes d'arbres à feuilles caduques, donne au paysage l'aspect particulier dénommé très justement par Mungo-Park en saison de pluie, c'est-à-dire alors que tout est vert et riant : « Park Landschaft » (perspective de parc).

*
* *

Remontant au nord, l'expédition trouva en crue le Niger dont l'inondation couvre en certains endroits une largeur de plus de cent kilomètres. Il lui fallut, huit jours durant, chevaucher dans des nappes d'eau et de boue, les bœufs porteurs laissant choir parfois leur chargement que l'on devait alors retirer du fond de l'eau. Le cas se présenta, parmi les bagages, pour la caisse contenant toute la provision de plaques photographiques. M. de Gironcourt dut sécher au soleil les boîtes de clichés qu'il parvint à réussir malgré ces bains forcés.

Durant ce trajet, la mission avait pu se livrer surtout aux travaux géographiques, prendre des relevés et positions astronomiques, etc...

Le Muséum d'Histoire naturelle avait signalé à M. de Gironcourt le haut intérêt qui s'attachait à recueillir des documents anthropologiques faisant jusque là défaut sur la race des Touareg. En ce qui concerne les « guerriers voilés », on conçoit qu'avec une escorte de 50 fusils, les conversations avec eux manquaient d'intimité. Quelques chefs étaient venus faire visite en cours de route aux voyageurs, se présentant avec leur allure théâtrale, leurs amples et souples vêtements de cotonnade bleue un peu différents de ceux des Touareg du nord. Mais, ils ne marquaient aucun abandon, et restaient pour eux les énigmatiques paladins du désert.

* * *

M. de Gironcourt devant étudier de près ces populations, quitta alors son détachement et s'embarqua simplement sur une petite pirogue



M. DE GIRONCOURT DANS SA PIROGUE D'ACIER SUR LE NIGER.

(Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*, Lille).

d'acier montée par sept hommes choisis, avec son cuisinier interprète, Mahmane, jeune garçon de race arma, c'est-à-dire descendant des

Marocains ayant autrefois occupé le pays. Cet auxiliaire de confiance lui avait été recruté par M. Dupuis Yakouba qui, à Tombouctou, a rendu, depuis les premiers temps de notre occupation, de si grands services à la cause française. C'était un cook fort médiocre, mais un actif et intelligent organisateur de caravane qui mérite une mention spéciale par les services qu'il lui rendit dans ses relations avec les Touareg.

M. de Gironcourt passa ainsi trois mois à descendre le Niger. Malgré l'exiguïté de cette petite demeure flottante, le trajet avait quelque charme, par les jolies perspectives fleuries de lotus bleus et roses aux senteurs délicieuses tapissant la surface des eaux. Le faible tirant d'eau de cette pirogue d'acier permettait de se déplacer avec une relative rapidité et de pouvoir atteindre jusqu'en ses sinuosités, l'extrême limite de la zone des crues du fleuve.

L'embarcation était parfois abandonnée pendant quelques jours pour les incursions dans l'intérieur. L'explorateur partait alors à cheval seul avec son interprète, se faisant guider par deux ou trois indigènes. Ils eurent quelquefois à souffrir cruellement de la sécheresse, au



LES SALUTS DE BIENVENUE DES TOUAREG.

cours de ces expéditions, mais l'anthropologue fut récompensé de ses peines, car il put ainsi prendre contact avec les Touareg sans exciter leur défiance.

Quand, à l'arrivée à leurs campements, ils levaient les bras en l'air

en poussant leur cri de bienvenue « Mahingui ! » le voyageur n'avait plus rien à redouter. De fait, M. de Gironcourt put vivre parmi eux, observer leurs coutumes, pénétrer sous leurs tentes, dessiner leurs objets, prendre des photographies, etc.

*
* *

Certains esprits souhaitent la disparition des Touareg. De fait, la faible natalité de cette race blanche, le désarroi apporté à son organisation encore féodale par notre contact, ne tendent pas à favoriser son accroissement.

La constitution actuelle des Touareg en trois castes ne correspond aucunement à l'idée que nous concevons en général des suzerains, des vassaux, et des serfs. Le Targhi n'a jamais possédé de captifs, à moins que l'on ne désigne par ce terme impropre les bergers de ses troupeaux et les récolteurs des graines de son alimentation. Des captifs considérés dans le sens esclavagiste eussent été pour lui une gêne et une charge. L'histoire nous le montre se débarrassant toujours de ses serviteurs plus prolifiques que lui en les cédant, ou plus souvent en les affranchissant, dès que le nombre en devient supérieur à celui que comporte la rationnelle « administration » de son agriculture pastorale. Et d'ailleurs il n'est pas un serf de Touareg qui, arraché à la vie qu'il menait, n'ait demandé à rejoindre ses maîtres. Les dits serfs sont des pasteurs jouissant d'une relative indépendance, et capables de devenir quelquefois propriétaires, en tous cas toujours au moins semi-usufruitiers des troupeaux confiés à leur garde. D'autre part, ces « métayers », généralement de race noire, ont une mentalité brutale et des instincts belliqueux auxquels il faut bien souvent attribuer les actes de rapine dont les Touareg se sont trouvés responsables.

Les nobles ont la tâche parfois ingrate de retenir leurs vassaux et ils ne sont, en règle générale, pour eux, que des « administrateurs » habiles et généreux. Nous substituer brutalement à eux pour tenir en main ces vassaux sous couleur de les affranchir, serait quelquefois un problème gros de conflits et de conséquences, sans bénéfices possibles, vu la faible productivité du sol. C'est parce qu'ils nous ont soupçonnés de cette intention, qu'ils se sont montrés si longtemps hostiles et qu'ils demeurent encore, malgré les apparences, pour la plupart fermés à notre influence. Par une politique d'association dont ils saisiront vite les avantages, nous pourrons les amener très lentement, mais sûrement.

à l'effort auquel doit toujours tendre notre conquête : l'amélioration du sort des races que nous avons prises sous la tutelle de notre civilisation.

Les nobles sont de race blanche et ont très grand souci de ne pas se mésallier. Ils sont d'ailleurs monogames, se marient après de longues fiançailles, et on remarque chez eux, s'alliant avec leurs habitudes chevaleresques, un respect de la femme, une véritable galanterie moyenâgeuse qui n'existe nulle part ailleurs sur le continent africain.

Ces traits de mœurs et de caractère, et certains indices tels que la forme de leurs épées, celles de dessins cruciaux très usités dans l'art targhi comme base d'ornementation (pommeau de selle, amulettes, bois de literie, etc...) pourraient faire admettre l'hypothèse qu'ils descendent d'anciens croisés ayant pris le désert. Mais en attendant que l'étude du professeur Verneau au Muséum d'Histoire naturelle sur les documents de cette mission apporte la lumière sur ces points obscurs, la dolichocéphalie très accusée de leurs crânes, qu'accusent les mensurations ne permet pas, en tous cas, de les apparenter à aucune souche latine.

Bien que musulmans, ils ne sont nullement fanatiques ; ils ne font pas la prière, « ils ont, disent-ils, des marabouts qui prient pour eux ».

Le goût des Touareg pour la poésie est des plus intéressants et les rapproche encore de nous. Ils aiment à célébrer l'amour et la vaillance. Il se tient chez eux des sortes de cours d'amour où les femmes siègent entourées de guerriers, qui prisent fort leurs avis. Sans doute quelques-unes des sanglantes rencontres qui nous mirent aux prises avec les Touareg furent-elles décidées dans ces assemblées.

M. de Gironcourt put rapporter des photographies de sujets nobles qui seuls représentent la race dans sa pureté, et de nombreuses mesures anthropologiques. Il est certain que le visage de telle jeune fille qu'il montre à l'auditoire se rapproche bien plus du type européen que de tout autre. Ces jeunes filles, gracieuses dans leur jeunesse, engraissent prodigieusement lorsqu'elles se marient, c'est-à-dire vers leur vingtième année. La considération du mari se mesure à l'ampleur des proportions de son épouse, aussi les malheureuses sont-elles littéralement gavées de lait. L'une de ces femmes, épouse d'un des plus grands chefs touareg, que M. de Gironcourt présente photographiée avec celui-ci sous sa tente, provoque par ses dimensions effrayantes de largeur, un mouvement de stupeur parmi l'auditoire. L'embonpoint de ces femmes ne doit pas, paraît-il, les faire juger à la légère, comme jouant exclu-

sivement ce rôle décoratif qu'elles remplissent avec tant de poids. Leur entretien est empreint de beaucoup de finesse et d'intelligence, leur conversation pleine de tact, et elles méritent réellement l'influence qu'elles ont sur leurs maris.

Aussi l'explorateur se comportait-il à leur égard comme il eût fait en présence d'Européennes. Dès son arrivée dans une tribu, il sollicitait d'être présenté à la femme du chef, qu'il savait être la « dame » du campement. Cette manière de faire, cette déférence qu'il marquait, lui conciliait bien vite toutes les sympathies.

On conçoit que les multiples mesures anthropologiques, prises sous le voile pour ainsi dire rituel dont ils se masquent, ne purent être rapportées qu'au prix d'une incessante et habile diplomatie. En persuadant aux « chevaliers bleus » que ses opérations sur les crânes et les membres lui révélaient la noblesse de leur origine, il arrivait à changer la défiance marquée que provoquaient tout d'abord ses instruments de métal, en acceptation de son « bertillonnage ».

* * *

De l'avis du conférencier, les populations touareg ne doivent pas, comme on l'a fait assez souvent, être regardées comme vivant surtout de pillage et de maraude. Bien souvent les agressions dont nous avons eu, à juste titre, à nous plaindre, ont pu être imputables aux vassaux, voire aux serfs à qui les suzerains laissent parfois une autonomie dommageable à leur propre renom.

Sans aller jusqu'aux dithyrambes de Duveyrier qui vit, dans les Touareg du Nord, les « Chevaliers du Sahara », ces populations, au moins dans cette région, ne méritent pas d'être qualifiées de « pillards du désert ». Elles sont nomades parce que l'exploitation pastorale de leurs bovidés, eu égard aux conditions naturelles, exigent leur déplacement. Mais en réalité, les Touareg du Niger, possesseurs de troupeaux dont les effectifs dépassent quelquefois 1.500 têtes réunies, sont fort réguliers, sédentaires pour ainsi dire dans leur nomadisation, c'est-à-dire qu'ils occupent périodiquement les mêmes pâturages et les mêmes points d'eau suivant l'état de la saison. Leur parcours se limite par celui des tribus voisines avec lesquelles ils vivent généralement en fort bonne intelligence. En dehors de son itinéraire régulier, le Targhi ignore le plus souvent le pays. Il revient aux bords du Niger à la saison sèche, alors que les mares de l'intérieur sont desséchées,

et, à cette époque, les cultures de la vallée étant terminées, sa présence ne porte aucun préjudice aux cultivateurs des rives du fleuve.

Ses procédés d'élevage semblent rudimentaires parce qu'ils s'adressent, en pays ingrat, à des races de bétail fort rustiques qui s'accommodent des longues marches et de ne s'abreuver que tous les deux ou trois jours. Les animaux sont rarement sacrifiés pour la boucherie, et les femelles sont toujours épargnées. Seules les épizooties et les guerres, de moins en moins fréquentes entre les tribus, peuvent diminuer le nombre de bêtes à cornes.

Ce serait une faute grave que poursuivre la « sédentarisation » des Touareg, car d'une part les ressources herbagères des dunes permettent encore une augmentation très notable des troupeaux, et d'autre part, cette exploitation pastorale extensive représente en somme la mise en valeur optime. L'adaptation au climat ingrat des hommes et des animaux permet une production de viande et de lai (les Touaregs fabriquent des fromages secs de bonne conservation), de régions semi-désertiques qui, sans elle, resteraient à coup sûr impro ductives.

Sans doute la réalisation commerciale de la valeur de cette productio est un problème d'actualité dont la solution est fort souhaitable. Ell apparaîtra vraisemblablement non tant dans l'exportation limitée qu représentent les debouchés de la côte que par l'évolution économiqu du pays lui-même, dont les progrès sont réels. Ces débouchés vers l côte sont principalement les marchés anglais de la Côte de l'Or o nombre de bètes ont été déjà expédiées avec bénéfices, ceux de l Haute-Guinée dont les cours se soutiennent déjà très nettement à l faveur d'une consommation devenue régulière.

*
* *

Au sujet de l'avenir de ces pays, une opinion très répandue, peu être basée sur l'ensablement local de Tombouctou, semble avoir adm la thèse de l'envahissement progressif par le désert.

Les observations de la mission ne semblent pas confirmer cet manière de voir. Au moins en ce qui concerne la région nigérienn les niveaux périodiques des mares ne sont pas en baisse ; et tout por à croire que l'on pourrait regagner à la culture du mil plusieurs poin où existaient autrefois, du temps de l'empire sonraï, des villages q l'invasion targhie a fait abandonner ; des échantillons de riz sponta ou subspontané, découverts par la mission en plusieurs mares

l'intérieur, apportent la preuve irréfutable que les conditions agrologiques se sont maintenues, permettant à la plante, qui fait l'objet de cueillettes de la part des Touareg, de subsister. D'autre part la végétation a partout, dans cette zone, pris le dessus sur les sables qu'elle a fixés, victoire indéniable de la vie végétale sur les solitudes. Cette constatation serait rassurante sur l'avenir de nos domaines africains, réserve faite du problème de la déforestation.

En ce qui concerne l'avenir agricole de la vallée du Niger, il convient de ne s'abandonner ni à un optimisme exagéré, ni au pessimisme. La surface inondée par les crues est de trois millions d'hectares, c'est-à-dire triple de celle arrosée en Egypte par le Nil, mais il s'en faut que la totalité de cette superficie soit utilisable ; de grands travaux d'aménagement du fleuve seront nécessaires, qui ne sont pas commencés, le nivellement lui-même étant encore à faire.

*
* *

D'ailleurs, et ceci est surtout applicable à la *question du coton*, la main d'œuvre est relativement chère, et les prix de transport considérables, la distance du Niger à la côte n'étant pas inférieure à celle de Vienne au Hâvre. En ce qui concerne cette dernière culture, on ne doit pas, comme on l'a fait, nécessairement déduire, de la réussite botanique de la plante en jardinage indigène, le développement immédiatement lucratif de son extension industrielle. Les noirs cultivent un peu partout, pour leurs besoins fort limités, des cotons de faible qualité (variétés américaines dégénérées), et la difficulté de l'amélioration de l'espèce, par les soins culturaux qu'elle entraîne, limite rapidement la possibilité de l'exploitation à grande échelle.

L'exportation de ces cotons indigènes du Soudan, qui fut de 40 tonnes en 1905, et se réduisit à 20 tonnes en 1908, ne laisse guère d'espoir pour un avenir prochain. Les variétés étaient du genre Upland Excelsior ; le rendement très faible (200 kg. de coton brut à l'hectare) et le prix moyen obtenu (64 fr. 50 les 50 kg.), laissaient à l'exploitation une perte de 37 fr. par hectare. Pour que puisse s'étendre la culture indigène, il faudrait que le prix de 0 fr. 15 le kg. soit possible comme achat sur place du coton brut. Or, le taux de 0 fr. 22, dans les conditions actuelles, ne laisserait pas de bénéfices à une exploitation en vue de la production industrielle.

Quoi qu'il en soit, ce coton du Soudan a correspondu à un « Good Middling » de 26-29 m/m n° 9, genre coton Alabama, se prêtant à la filature des gros numéros. Il était propre, quoiqu'imparfaitement égréné. Des essais en filature (M. Aucel-Seitz) ont porté sur des lots caractérisés « Jumel teinté » (32-35 m/m trame 45), genre « Amérique » (25-30 m/m, chaîne 26-28, trame 32-39), genre « Smyrne » (20-22 m/m, chaîne 20-24, trame 12-16). Ils ont donné de bons résultats au mordançage, au mercerisage, à la teinture, à l'impression, à l'apprêt (même le noir d'oxydation) ; les divers tissus ont été satisfaisants.

Les cotons indigènes du Dahomey, dont l'exportation a été de 100 tonnes en 1907 et de 50 tonnes en 1908, sont un peu supérieurs. Ils correspondent à un produit courant américain à moyennes soies 25-28 m/m, de qualité « Fully Good Middling », ayant obtenu 85 fr. les 50 kg.

Ce pays, par ses superficies propices, son voisinage de la mer, l'abondance et l'habileté plus grande de sa main d'œuvre, semble ouvrir à l'avenir des perspectives plus favorables. Le succès des essais parallèles poursuivis dans les régions voisines par l'Association cotonnière anglaise en Nigéria et le Gouvernement allemand au Togo confirment qu'il conviendra d'y spécialiser les efforts, en vue de l'obtention d'un produit de qualité moyenne.

Les variétés indigènes du Togo ont été définies des « Upland » croisés avec ce qu'on a appelé le « Togo Sea Island » (Russel Big Boll), donnant de grandes capsules, de bonnes fibres, et assez productif pour donner 680 kg. à 900 kg. de coton brut à l'hectare (soit environ 300 kg. de coton fibre). Toutefois, les cotons indigènes originaires du nord de la colonie se rapprochent davantage des variétés indiennes, se montrant de qualité moindre, mais de rendement supérieur, atteignant jusque 400 kg. de coton fibre à l'hectare. Ces cotons sont payés aux indigènes environ 0 fr. 10 à 0 fr. 11 la livre de coton brut : le prix obtenu en Europe a dépassé de un centime celui du coton américain « Middling » (65 à 75 fr. les 50 kg.). Les exportations du Togo ont été en 1906 de 330 tonnes, en 1908-09 de 637 tonnes. Il convient de noter qu'une certaine quantité de ce coton provient de nos marchés du Dahomey, où les acheteurs allemands ont pris position.

En Nigéria du Sud, l'exportation a été plus active, atteignant le gros chiffre de 2.500 tonnes en 1908-09. Ce coton est produit surtout

au nord de la zone du palmier à huile, car l'exploitation des amandes de palme rémunère suffisamment l'indigène partout où l' « Eloeis » est abondant, pour qu'il n'ait pas recours à une culture telle que celle du coton, pour se procurer des ressources. Le prix uniformément payé sur place, pour le coton brut, dans sa zone de production en Nigéria, est de 0 fr. 10 par livre. On signale d'assez importants dommages causés aux variétés américaines dans ce pays par le Boll Worm (Chlorida obsoleta).

Peut-être n'est-il pas indifférent, en regard de ces renseignements et de ces déductions favorables pour l'avenir du coton au Moyen Dahomey particulièrement (entre Savalou et Djougou), de citer que le Mitafiffy aurait récemment réussi au Sénégal dans des conditions satisfaisantes (renseignement de M. François, délégué du Gouverneur Général de l'A.O.F.), et de rappeler que les cotons égyptiens ont donné en Algérie des rendements excellents qui atteindraient 1400 kg. brut renseignement de M. J. B. Martin), malheureusement, à vrai dire, sur des surfaces fort réduites de fonds de vallées étroites.

*
* *

Le conférencier après avoir ainsi exposé la question du coton en Afrique occidentale, arrive à la seconde partie de sa conférence où, à mesure qu'il descend vers le Sud, les crochets de son itinéraire le conduisent successivement au Haut Dahomey, en Nigéria, au Togo et à la Côte de l'Or.

Bien qu'il soit d'usage, dit-il, de dénigrer l'administration française, il ne peut se résoudre à le faire, n'étant convaincu en rien de l'infériorité de nos méthodes qui semblent quelquefois plus lentes mais nullement moins sûres.

En Côte de l'Or, le système anglais, qui n'assujettit l'indigène à aucun impôt et se contente de fermer le pays par une barrière douanière, les procédés un peu timides de l'action administrative à l'égard des sujets noirs, aboutissent à l'obligation d'entretenir au seul point de Coomassie, chef-lieu de la province des Achantis, sur le chemin de fer, à quelques heures de la côte, une force armée qui n'est pas moindre de 900 hommes, alors que dans les centres de plus grand effectif de notre vaste Soudan français, M. de Gironcourt n'a jamais trouvé plus de 150 à 200 fusils réunis avec des cadres européens très réduits.

Partout, dans les régions où nous sommes établis, règne une sécurité certainement aussi complète que chez nos voisins ; les mauvaises nouvelles que nous devons déplorer de temps à autre nous arrivent des contrées les plus lointaines où nous sommes en débu d'occupation ; et ce sang ainsi versé ne reste pas infécond. Le désastre du colonel Bonnier a-t-il empêché que la tranquillité sur le Niger ne soit aujourd'hui parfaite et que plusieurs factoreries soient actuellement prospères à Tombouctou ?

Nos voisins sont unanimes à admirer sans réserves le succès de notre administration dans ces vastes territoires d'hinterland. Est-ce à dire qu'au point de vue commercial il faille admettre encore la supériorité absolue des Anglais ou des Allemands ?

Quelques exemples frappants, cités par le conférencier, montrent que la première place à Lagos et en Côte de l'Or, au point de vue commercial, est tenue par une maison française : la Compagnie française de l'Afrique occidentale.

*
* *

Avant de quitter le Niger, M. de Gironcourt séjourna chez les Peuls du Haut Dahomey, dont certains troupeaux ont l'habitude de traverser le fleuve chaque jour à la nage.

Là se trouve en abondance l'hippopotame dont la chasse effectuée à la fois au harpon et au fusil fournit, par l'abatage d'un animal, une provision énorme d'une viande dont la saveur rappelle celle du bœuf fort tendre.

Quelques photographies montrent en particulier les hauts fourneaux primitifs avec lesquels les sonraïs préparent les lingots de fer pour la fabrication des lances, puis ces curieuses constructions colossales en forme de flèche de cathédrale gothique que bâtissent les fourmis indigènes ou termites.

*
* *

Dans le Haut Dahomey, le seul mode de transport usité par les Européens était le hamac porté par des hommes, car la mouche tsé-tsé fait des ravages considérables parmi les animaux. Malgré la pratique de cette habitude établie, M. de Gironcourt tenta de continuer à faire usage des bêtes de somme dont il s'était servi jusqu'alors.

En prenant certaines précautions telles que les faire constamment éventer par des feuillages au passage des marigots, habitat de la

mouche tsé-tsé, pour en éviter la piqûre, enrichir leur ration journalière, l'additionner fortement de sel, etc..., le résultat fut que ses chevaux lui fournirent soixante journées d'étapes consécutives variant de 15 à 25 kilomètres, et parvinrent en excellent état à Abomey, c'est-à-dire presque au littoral où ils vivent encore et rendent de grands services.

*
* *

Dans ces régions à température de plus en plus égale, vivent à l'état nu de curieuses peuplades à peu près impénétrées et peu soumises : telles sont les Sombas du Haut Dahomey. Il ne faut pas toujours voir dans l'absence de vêtements des populations un signe absolu de barbarie. M. de Gironcourt a trouvé chez ces indigènes les habitations de beaucoup les plus perfectionnées de l'intérieur de l'Afrique : Ce sont en effet de véritables castels du moyen-âge, à un étage, flanquées de huit à douze tourelles aux toits pointus, réunies par une terrasse rendue imperméable par les décoctions de l'arbre dit « velou ». Ces populations cultivent bien davantage le sol que leurs voisins musulmans du Niger que couvrent d'amples vêtements. Elles sont aussi plus industrieuses, bâtissent de massifs hauts-fourneaux et travaillent le fer avec habileté.

Le sentiment familial existe très vif chez ces indigènes vivant ainsi dans de tels « châteaux forts », à autant d'habitations que de tourelles. Si réduit que soit même le costume des dames sombas, à une mince cordelette ceignant la taille et supportant par derrière une petite feuille d'arbre, l'élégance ne s'en traduit pas moins chez elles, par exemple lorsqu'elles gravissent l'étroit escalier de leurs demeures, par des gestes pudiques et gracieux fort analogues à celui de nos européennes veillant au maintien de leur jupe.

*
* *

L'arrivée au territoire allemand du Togo procure le spectacle inattendu de surfaces immenses mises en valeur, grâce à l'action gouvernementale très libre de l'Etat allemand qui s'est fait planteur.

Si l'on peut critiquer les procédés de travail à la chaîne en usage dans ses postes, un très haut enseignement est à tirer des excellentes méthodes éducatrices appliquées par le gouvernement du Togo avec une patience et une persévérance dignes de servir de modèle, en vue de développer chez l'indigène le goût de la plantation.

Il convient cependant de ne pas céder outre mesure à l'aspect extérieur des choses et à l'impression d'admiration exclusive que peut

suggérer l'examen superficiel de cette production à outrance. En regard de ces séduisantes perspectives de cultures, le technicien pèse la rémunération à escompter d'un effort aussi considérable, et il trouve, pour prendre exemple, que certaines de ces plantations, comme celles du bois de teck à longue distance de la côte, ne pourront donner avant longtemps de rendements rémunérateurs.

***

Le conférencier, parlant ensuite des régions plus voisines de la côte, décrit la végétation de plus en plus luxuriante, s'épanouissant enfin dans toute la splendeur de la grande forêt équatoriale avec ses géants de cinquante à soixante mètres de hauteur.



LES DAMES EUROPÉENNES A LA PROMENADE DU SOIR EN HAMAC AUX ENVIRONS DE OUIDAH (Bas-Dahomey).

Cliché obligeamment prêté par le *Grand Hebdomadaire Illustré*, Lille.

Les belles routes que nous avons établies au Dahomey le conduisent enfin au bord des lagunes et de la mer, où Porto Novo, Ouidah, Cotonou lui font retrouver le confort de nos plus agréables résidences. Un gracieux cliché montre, auprès de Ouidah, les charmantes femmes de nos administrateurs dans leur promenade coutumière en hamac au coucher du soleil.

Le littoral est riche en productions végétales variées ; les marchés au Dahomey, au Togo, montrent une vive animation et une grande abondance de fruits divers, bananes, manioc, patates, etc.

Dans cette zone de forte productivité, l'avenir agricole fait l'objet des plus vives préoccupations de nos voisins. En Côte de l'Or, des plantations officielles ne mirent pas en terre, en 1909, moins de 950.000 pieds d' « Hévéas », tendant ainsi à créer, dans la colonie, une annexe de la future production caoutchoucifère indo-malaise.

*
* *

Ces efforts agricoles sont fort instructifs ; ils sont mis en œuvre suivant un plan dont la méthode est particulièrement à retenir. L'esprit de suite et la coordination de leurs travaux sont peut-être les seuls points sur lesquels nous puissions tirer sensible profit de l'étude de nos voisins. Chez eux, il n'appartient pas à un gouverneur de modifier la ligne d'action adoptée dont il n'est que l'exécuteur. Or, en matière de mise en valeur coloniale, mieux vaut peut-être suivre avec continuité un programme imparfait que se livrer successivement à l'exécution de plusieurs programmes dont chacun se justifie des circonstances mais contredit parfois le précédent. Or l'organisation du gouvernement général de l'Afrique occidentale peut parfaitement favoriser cette coordination des efforts agricoles, d'autant plus susceptibles d'amener un rapide progrès que la comparaison de notre œuvre avec celle de nos voisins de la Côte d'Afrique n'est aucunement en notre défaveur.

Des observateurs superficiels, s'attachant au mouvement et à l'activité de certaines colonies anglaises comme la Nigéria, sont tentés d'établir, par exemple avec notre Dahomey, un parallèle fort injuste. Les Anglais sont établis depuis longue date en Afrique occidentale sur les points les meilleurs et les plus peuplés, où l'action européenne, par l'ancienne occupation danoise ou portugaise, s'est exercée depuis plusieurs siècles.

La Nigéria du Sud ne compte pas moins de trois agglomérations indigènes de 40.000 (Lagos), 160.000 (Abéokouta) et 200.000 habitants (Ibadan), distantes d'environ 80 kilomètres l'une de l'autre, qu'il suffisait d'unir par un chemin de fer, pour voir se développer rapidement les échanges, d'autant que l'hinterland n'était autre que le pays très peuplé des haoussas, race active, commerçante et indus-

trieuse. La fermeture d'un tel pays par une barrière douanière suffisait dès les premiers temps pour permettre sans taxation d'impôt, le succès budgétaire.

Tout autres sont les considérations qui se déduisent de l'examen de notre Dahomey, relativement peu peuplé et où nous ne sommes que depuis peu de temps. La prolongation d'une voie ferrée jusqu'au Niger, que les rapides rendent impraticable au commerce régulier dans cette partie de son cours, ne saurait nous procurer les bénéfices de la ligne anglaise de Lagos au Sokoto. Il sera bien plus économique et avantageux de multiplier les courts tronçons d'exploitation pour favoriser la sortie des produits de la zone de grande valeur du littoral.

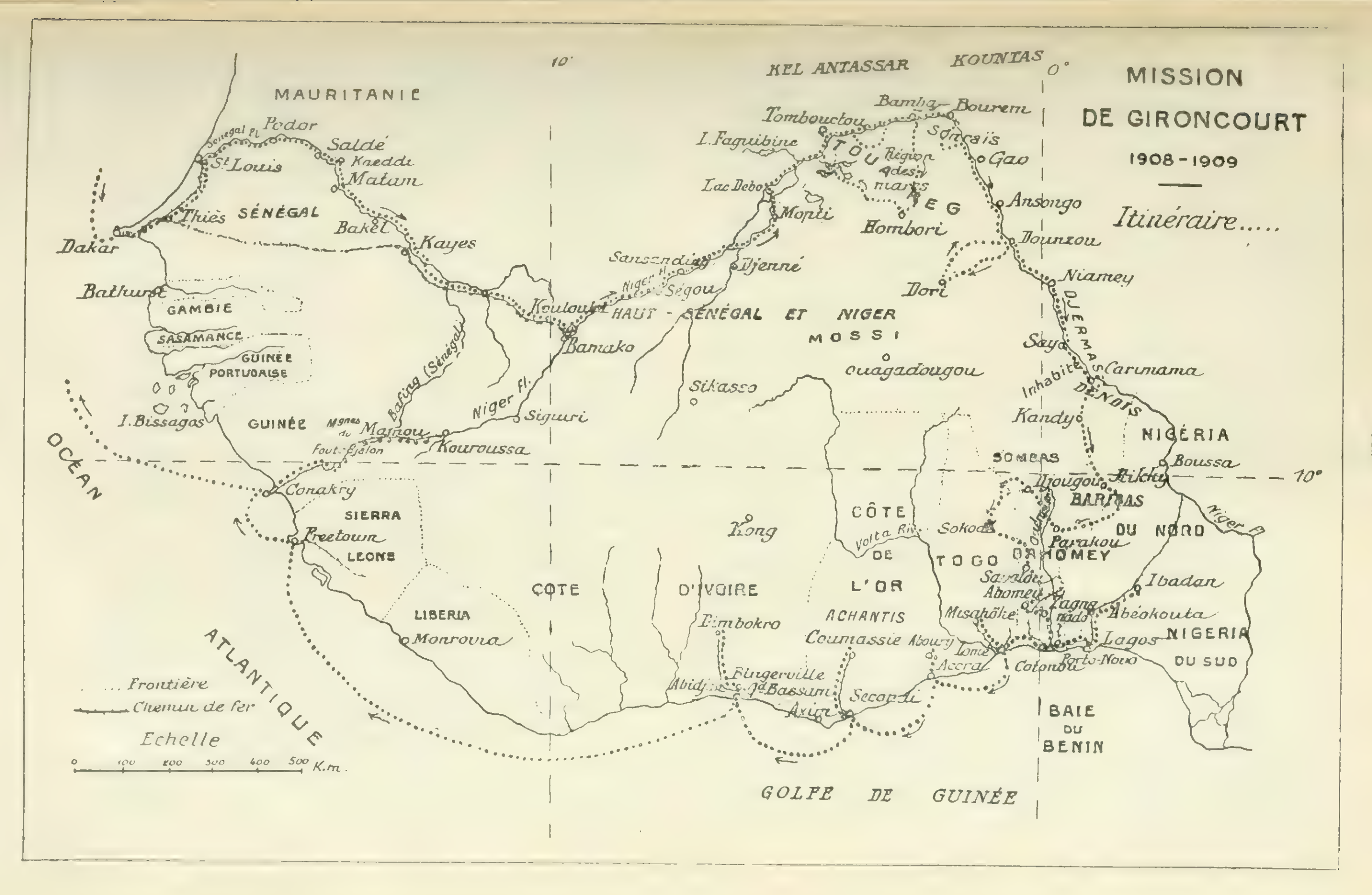
Dans les conditions où nous sommes, l'évolution se produit d'une manière fort satisfaisante, donnant des résultats sûrs, sinon toujours immédiatement apparents. Et d'ailleurs, quoi de plus manifeste, entre autres exemples, que le développement rapide de Conakry, presqu'île à peu près inculte il y a une quinzaine d'années, aujourd'hui ville charmante faisant l'admiration de nos rivaux, en général cependant peu prodigues de leurs éloges à notre adresse. A l'arrivée à l'escale, le voyageur ne peut qu'être vivement frappé par les beaux jardins publics aux eaux jaillissantes et par la belle ordonnance des artères de cette ville. Et ne rencontre-t-il pas là la tête de ligne du chemin de fer à qui revient sans conteste le premier rang comme habileté d'exécution, notre magnifique railway de Conakry au Niger, œuvre du commandant Salesses, lequel, malgré la difficulté extrême du terrain, ne subira certainement pas dans l'avenir ces multiples « rectifications de tracé » que supporte actuellement la voie de la Nigéria anglaise.

***

En terminant, le conférencier dresse le bilan scientifique de sa mission, comprenant de nombreux et importants documents :

En géographie, la carte du sommet de la boucle du Niger a été dressée au 1/500 000e, dont les positions astronomiques prises en cours de route ont été calculées au retour par le Service géographique de l'armée. De nouveaux itinéraires ont été établis au Haut Dahomey.

Au point de vue historique, un ensemble de traditions a été recueilli concernant surtout l'empire des Askias et les premières migrations musulmanes dans les régions nigériennes.


MISSION
DE GIRONCOURT
1908-1909
Itinéraire.....
KEL ANTASSAR
KOUNTAS
MAURITANIE
SÉNÉGAL
Dakar
St Louis
Podor
Saldé
Kaedi
Matam
Thiès
Bakel
Kayes
Bathurst
GAMBIE
SASAMANCE
GUINÉE PORTUGAISE
GUINÉE
I. Bissagos
Mgnes du Mamou
Fout-Djalon
Kouroussa
Conakry
SIERRA LEONE
Freetown
LIBERIA
Monrovia
Bafing (Sénégal)
Niger Fl.
Siguri
Koulouba
Bamako
HAUT - SÉNÉGAL ET NIGER
Sansanding
Ségou
Djenné
Mopti
Lac Debo
I. Faguibine
Tombouctou
Bamba
Bourem
Sonrais
Gao
Ansongo
Dounzou
Niamey
TOUAREG
Région des mares
Hombori
Dori
MOSSI
Ouagadougou
Sikasso
Kong
CÔTE D'IVOIRE
Bimbokro
Bingerville
Abidjan
Gd Bassam
Axim
Secondi
CÔTE DE L'OR
ACHANTIS
Coumassie
Aboury
Accra
Lomé
Misahöhe
TOGO
Sokodé
Volta Riv.
DAHOMEY
Savalou
Abomey
Zagnanado
Parakou
Djougou
Kikky
BARIBAS
SOMBAS
Kandy
Saye
Inhabité
DJERMAS
DENDIS
Carimama
NIGÉRIA
Boussa
NIGÉRIA DU NORD
Niger Fl.
Ibadan
Abéokouta
Lagos
NIGERIA DU SUD
Porto-Novo
Cotonou
BAIE DU BENIN
GOLFE DE GUINÉE
OCÉAN ATLANTIQUE
10°
0°
... Frontière
Chemin de fer
Echelle
0 100 200 300 400 500 K.m.

En archéologie, le relevé a été fait des inscriptions d'une nécropole découverte auprès du Niger à Bentia (1), qui constituent les monuments épigraphiques les plus anciens que l'on connaisse à ce jour aux pays nigériens, antérieurs de plusieurs siècles à l'invasion marocaine relatée dans les livres (Tarik es Soudan, Tedykiret en Nisiàn), et de nature, d'après le professeur Houdas qui les a étudiées, à éclairer d'un jour nouveau l'histoire et l'épigraphie du Soudan français.

En linguistique, le vocabulaire des Touareg du Niger a été noté comme différant quelque peu du dialecte tamachèque du Nord que nous possédons.

En anthropologie, les travaux de la mission ont été particulièrement fructueux. M. de Gironcourt rapporte avec ses observations, ses dessins ethnographiques, ses clichés, plus de 300 mensurations (comportant chacune plus de 32 mesures) sur les sujets touareg les plus purs, sonraïs, dendis, peuls du Niger, baribas, pilas de Djougon, fons d'Abomey, qui vont permettre au savant professeur Verneau d'établir entre autres résultats la fiche anthropologique jusqu'ici restée blanche, de la race des Touareg.

En botanique, d'importants herbiers rapportés au sec, avec inflorescences conservées aussi au formol, sont relatifs principalement à la flore du 10e degré au Haut-Dahomey jusque là inexploré des botanistes.

Enfin, au point de vue économique, M. de Gironcourt rapporte une série d'échantillons de récolte, de culture ou d'industrie indigène, entre autres une variété curieuse de fruits de palmier à huile *sans noyau* qui a fait l'objet d'un vœu de la Société française de Colonisation et d'Agriculture coloniale à l'effet de poursuivre sur elle l'étude commencée.

A l'appui de ces documents, plus de 730 clichés photographiques ont été réussis, présentant pour un grand nombre un caractère technique en anthropologie, en botanique, en géologie.

---

(1) Communication du 17 mars 1911 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cette conférence, illustrée par de nombreuses et intéressantes projections, obtient le plus légitime succès.

M. le Président se fait l'interprète du sentiment unanime en félicitant de son œuvre M. de Gironcourt et en le remerciant d'en avoir résumé le caractère et les résultats à la Société, qui éprouva grande satisfaction à l'entendre exposer l'efficacité de notre œuvre coloniale que quelques esprits dénigrent systématiquement.

Des explorations et enquêtes comme les siennes, conduites avec une si précise méthode scientifique et un sens exact des conditions pratiques, sont fort utiles pour la mise en valeur de nos colonies et la justification des sacrifices et des devoirs qui nous incombent loin de la patrie.

L'auditoire tout entier s'associe par ses applaudissements aux remerciements du Président.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1911

EXCURSION INDUSTRIELLE A CROIX

Visite de la Compagnie Internationale des Machines agricoles

Le Mardi 7 Mars, 50 sociétaires, sous la direction de MM. Auguste Crepy et Theophile Van Troostenberghe sont allés à Croix, visiter les usines de la Compagnie des Machines Agricoles.

Ils y ont reçu le meilleur accueil, de M. Pauley, directeur, Membre de notre Société.

La Compagnie des Machines Agricoles à Croix est une Société Française, fondée en 1905, au capital actuel de cinq millions de francs. Cette Société a été créée en vue de la production de machines agricoles de marques très connues, vendues depuis de longues années, mais qui jusqu'à présent avaient

été construites en Amérique. Elle fabrique actuellement les machines renommées Mac Cormick et Deering. Ces machines sont, pour la majeure partie, vendues à la Compagnie Internationale des Machines Agricoles de France, Compagnie au capital de deux millions et demi, ayant son siège social à Paris, qui s'occupe de rechercher les ordres et de passer les commandes.

Quoique l'usine de Croix ne fasse que débuter, des agrandissements importants ont déjà été décidés. Elle emploie actuellement six cents ouvriers ; ce nombre ainsi que la production seront augmentés, aussi rapidement qu'il sera possible de trouver de bons ouvriers et de parfaire leur éducation technique spéciale à ce genre d'industrie.

Toutes les maisons de ce genre ayant une certaine importance se concentrent souvent sur un type de fabrication. Cette tendance à la spécialisation dans les usines de grosse production mécanique s'explique par l'abaissement du prix de revient obtenu avec un travail uniforme. On nous a cité une forte firme française se consacrant uniquement à la construction de la batteuse ; à Croix, on n'a pas encore entamé çette construction ni celle des moissonneuses.

La Compagnie des Machines Agricoles achète des matières brutes : bois en grume, et fontes en mattes venant des hauts-fourneaux : elle produit des machines complètement finies, prêtes à être livrées au commerce de détail. Les ateliers pour le travail de chaque partie sont installés d'après les derniers perfectionnements.

Nous avons visité d'abord l'atelier pour le travail du bois avec ses scies (verticales et circulaires), tours, raboteuses de diverses formes, perceuses, aiguiseuses, aplanisseuses et polisseuses. Il y a là des machines-outils dont nous avons beaucoup admiré le travail : par exemple, l'une d'elles fait avec précision deux rainures larges d'un demi centimètre et rapprochées d'autant, dans une épaisseur de sapin d'Amérique de deux centimètres et demi.

La fonderie est un modèle de construction. Cet immense vaisseau de fer repose entièrement sur les murs latéraux de soutènement sans l'appui d'aucun pilier, et il supporte sur ponts métalliques plusieurs trains baladeurs ; ceux-ci portent les lourds chargements des poches qui contiennent la fonte liquide. La manœuvre de soulèvement de ces charges se fait à l'air comprimé.

Nous y avons assisté à la coulée, spectacle déjà vu dans les grands établissements de la Société de Denain-Anzin ou aux Forges et Aciéries du Nord et de l'Est, mais toujours palpitant pour les profanes. Pour le moulage des pièces entrant dans la construction des machines agricoles, qui doivent avoir de la ténacité et de l'homogénéité, on emploie, comme nous l'avons dit plus haut, des fontes ayant déjà passé par une première fusion de haut-fourneau. La seconde fusion s'opère à la fonderie de l'établissement de Croix dans des cubilots. La fonte et le combustible y sont chargés, et reçoivent un courant d'air lancé par des tuyères débouchant à la base. Quand la fusion est à point,

l'ouvrier chargé du pointeau débouche le trou de coulée fermé par un tampon d'argile. La fonte s'écoule avec des bouquets d'étincelles qui semblent un feu d'artifice ; on la reçoit dans des poches de tôle garnies à l'intérieur d'une couche d'argile. Le moulage se fait au châssis, c'est-à-dire dans des cadres en fonte contenant des terres fines et sables tamisés qui sont mélangés à des poussières de houille ; on y a préparé mécaniquement en creux la forme de chaque objet à reproduire.

Les sables et terres fines employées au moulage mécanique passent dans un moulin et à l'étuve avant d'être utilisés pour la confection des moules. Les procédés mécaniques de moulage employés actuellement permettent de réaliser une économie de main-d'œuvre et ils assurent une rectitude, une similitude des pièces qui étaient inconnues dans le moulage à la main.

Une petite fonderie de cuivre est annexée à la fonderie de fer ; elle est basée sur les mêmes procédés, mais elle présente un aspect distinct par la coloration des flammes qui s'échappent des moules et que la combustion des sels de cuivre teinte en vert.

La forge est intéressante par ses puissants chalumeaux, ainsi que par ses marteaux-pilons mûs pneumatiquement avec puissance et précision, sans effort apparent, par un simple mouvement du pied appuyant sur une commande en pédale.

Les ateliers d'ajustage sont installés d'une façon tout à fait moderne. Nous y avons remarqué le travail des aléseuses, calibreuses, polisseuses et des raboteuses de barres en fonte.

Quand les pièces de bois ou de fer sont ajustées, on les peint à la trempe par trois couches successives. Cette trempe se fait automatiquement, à l'aide d'appareils soulevant, par l'air comprimé, les bacs chargés des pièces à teindre. La couleur employée vient d'Amérique ; on n'a encore pu trouver sur le continent aucune couleur fournissant des enduits aussi durables par le procédé à la trempe, lequel donne d'ailleurs des résultats rapides et un vernis très résistant.

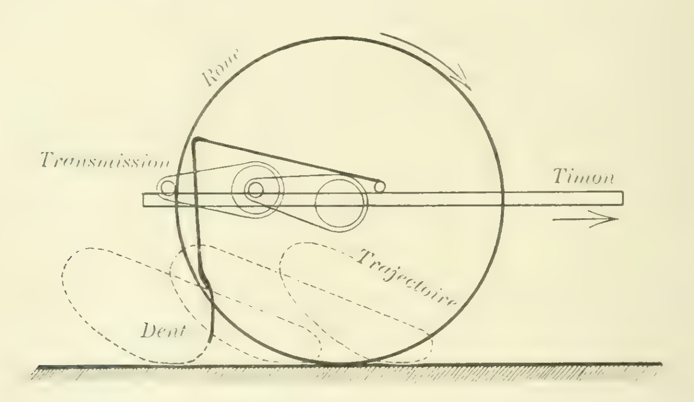
L'essayage se fait fréquemment : à la fonderie pour reviser les roues par un appareil qui brise celles ayant une « paille » ou fêlure ; au magasin, pour la mise à l'épreuve des machines terminées (faucheuses, faneuses, râteaux).

Une faucheuse est une machine montée sur deux roues, avec timon, avant-train, palonniers et barres de recul, — bâti entièrement métallique, relié à l'essieu, supportant en avant et à droite l'organe de coupe perpendiculaire à la direction de déplacement.

L'organe de coupe est la pièce essentielle de la faucheuse ; il est généralement mobile (mis en mouvement par une transmission que commande l'essieu). Sa pièce principale est la « lame » composée de sections coupantes ; elles sont engagées dans des évidements formés par les « doigts » pièces métalliques allongées et pointues qui sont fixées par des boulons sur

« le porte-lame » . Les doigts ont pour mission de séparer la récolte en petits paquets et d'y maintenir les différents brins pendant que les sections viendront les frapper obliquement. La transmission communique à la lame un mouvement de va et vient très rapide. en même temps que la faucheuse est entraînée en avant par son attelage.

La faneuse est employée pour retourner sur le sol le fourrage coupé par la faucheuse, de façon à en exposer successivement toutes les parties à l'action desséchante de l'air. La faneuse mécanique du type Deering est à mouvements alternatifs : les fourches sont à quatre branches et mues comme si on les manœuvrait à la main ; à cet effet elles ne sont maintenues dans le prolongement du manche que par un ressort qui cède lorsque les pointes rencontrent le sol ou un obstacle, tandis que d'autres articulations par coussinets et bielles leur communiquent les déplacements circulaires nécessaires, en outre de la course fournie par l'attelage.



La figure ci-dessus représente la trajectoire d'une dent de faneuse Deering ; elle donne une idée de la valeur du mécanisme. Le mouvement est assez doux pour que les fourrages les plus délicats soient fanés sans dommage.

Lorsque le foin est éparpillé sur le sol, il convient pour en faciliter le chargement sur la voiture de le rassembler en tas plus volumineux. Les machines attelées effectuant ce travail sont les râteaux « à cheval ». Ceux de la Compagnie des Machines Agricoles sont « à décharge intermittente ». Ils se composent d'un cadre muni de nombreuses dents qui frôlent le sol : ce cadre tourne autour de l'essieu quand le conducteur le juge utile pour abandonner la masse de fourrages rassemblés, puis il retombe dans la position précédente afin de râteler à nouveau.

Toutes ces machines sont généralement munies de brancards réglables et d'un siège en fonte pour le conducteur. Elles peuvent souvent être tirées par un seul animal ; les faucheuses elles-mêmes ne nécessitent l'emploi d'un attelage que pour certaines récoltes drues ou à tiges dures.

Les lecteurs se rendront compte, nous l'espérons, comme nous avons pu le constater nous-mêmes au cours de notre visite, que les machines de la Compagnie Internationale joignent la légèreté à la précision, tout en restant d'une solidité éprouvée.

Les directeurs de l'excursion se sont faits les interprètes de leurs collègues pour remercier M. Pauley des explications précises et détaillées qu'il avait bien voulu leur donner avec une obligeance inlassable.

Emile BAYARD.

PORTS ET VOIES D'ACCÈS

DE

L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Le Ministère des colonies a publié en 1910 un ouvrage très complet sur notre colonie d'Afrique occidentale. J'en extrais le passage suivant relatif aux ports et voies d'accès.

Cette question nécessite, pour son ensemble, un aperçu sur la géographie physique de l'Afrique occidentale française.

Les rivages qui bordent nos colonies dans cette région forment, depuis le cap Blanc jusqu'au Dahomey, une courbe dont la forme générale serait à peu près celle d'un quart de cercle dont la flèche serait à peu près dirigée vers le Sud-Ouest.

Le réseau montagneux qui constitue l'ossature de cette région se termine à l'Ouest par le massif du Fouta Djallon formant en quelque sorte le nœud des trois principales séries de vallées du Sénégal, du Niger et des rivières du-Sud, qui y prennent leur source.

Ce massif se continue dans l'Est par un réseau dont le détail orographique est encore assez mal connu, mais dont l'ensemble forme, au Nord, le bassin du Niger et, au Sud, un certain nombre de vallées aboutissant au golfe de Guinée.

Les contreforts rocheux qui limitent les vallées se prolongent assez rarement jusqu'à la mer, surtout dans les colonies françaises, de sorte que sur celles-ci les rivages sont en général formés par des plages de sable sur lesquelles la grande houle du large provoque incessamment des brisants, infranchissables

pour les embarcations ordinaires et toujours difficiles et dangereux pour les pirogues et les embarcations spécialement construites pour ces besoins.

D'autre part ces plages de sable sont presque toujours les talus d'un cordon littoral formé et entretenu par des alluvions marines, dont l'effet se produit aussi sur les embouchures des cours d'eau pour y provoquer souvent des divagations et presque toujours un seuil.

L'embouchure du Sénégal est caractéristique à ce point de vue, mais l'intensité avec laquelle ces deux phénomènes s'y rencontrent a permis de fixer le principe suivant lequel la fixation et l'amélioration des profondeurs du chenal pourront être réalisées.

La question n'en est plus retardée que par la difficulté d'amener sur place, à des conditions économiques acceptables, les matériaux de construction qui n'ont encore été trouvés qu'à des distances trop considérables.

Cette question sera spécialement traitée, mais comme ce fleuve est le plus important de ceux qui débouchent sur les rivages de nos colonies, les autres embouchures dont nous pourrions disposer se trouvent d'un accès plus difficile encore et les seuls points de notre littoral qui présentent naturellement des conditions favorables à l'établissement d'un port sont la baie du Lévrier, Dakar et Conakry.

Baie du Lévrier (Port-Étienne). — La baie du Lévrier est formée par le cap Blanc, situé sur la rive droite de son entrée et qui l'abrite ainsi contre les lames venant du large dans la direction du Nord-Ouest.

Cette masse rocheuse, ainsi que celles qui émergent sur les autres parties de la baie, ont l'aspect de dunes très blanches grésifiées et s'effritent même sous les actions éoliennes. Néanmoins, elles abritent des eaux calmes et fourniraient les conditions naturelles les plus propices à l'établissement d'un grand port. Mais l'infertilité absolue de la région ne permet guère d'utiliser ces dispositions que pour un centre de pêche, et l'emprunt de 100 millions, autorisé par la loi du 22 juillet 1907 comportait à cet effet une somme de 500.000 fr.

Celle-ci, suivant les prévisions, a été employée à la construction d'un phare d'atterrissage, à l'établissement de feux de port, de bouées, d'un premier aménagement et outillage de port et à l'installation des bâtiments nécessaires pour le personnel permanent, des citernes et des machines évaporatoires indispensables dans une région où les périodes de sécheresse absolue ont une durée sur laquelle on n'est pas encore fixé.

Ces ouvrages et installations ont été à peu près entièrement faits en 1907 et 1908 ; depuis, pour mieux répondre aux besoins d'une importante société de pêche qui a fondé un établissement à Port-Étienne, on a envisagé la construction d'un wharf permettant l'accostage des vapeurs chalutiers et facilitant le débarquement du poisson. Cet ouvrage sera exécuté sur les fonds du budget général.

Port de Dakar. — Ce port est dû à l'abri formé par le Cap Vert. qui constitue la pointe la plus ouest du continent africain. Ce promontoire, de nature volcanique, a créé un point d'arrêt pour le cordon des dunes littorales venant du Nord, en réservant ainsi sur la face Est des anses parfaitement abritées de la mer du large.

Cet abri est encore amélioré par l'îlot basaltique de Gorée situé dans le Sud-Est de l'anse de Dakar et par la série de pointes rocheuses secondaires dont se hérisse le promontoire dans tous ses sens, de sorte que, même avant la construction de tout ouvrage, les grands navires trouvaient un excellent mouillage en eau calme devant l'anse de Dakar et que dans le fond de celle-ci, les embarcations pouvaient accoster, sans jamais avoir de gros brisants à traverser.

Il était donc très facile comme conception et relativement peu coûteux comme dépenses, de compléter l'abri naturel existant déjà et d'établir des quais d'accostage suivant toutes les dispositions qui sembleraient les plus commodes.

A cet effet la colonie avait déjà amorcé une jetée, enracinée à la pointe de Dakar et orientée vers le Nord de manière à compléter l'abri contre les vents d'Est et établi quelques petites estacades et un petit môle d'accostage sur la rive Sud de l'anse.

La marine militaire en créant le point d'appui de Dakar a complété les ouvrages en prolongeant la jetée de la pointe de Dakar, dont l'extrémité a été sensiblement déviée vers l'Est, et en établissant une deuxième jetée qui ferme entièrement la rade. Mais ce dernier ouvrage est surtout un ouvrage de défense militaire, car il n'abrite le port que du côté Nord et Nord-Est et les vents de cette direction n'y produisaient que le clapotis qui se forme toujours dans une rade ou même dans un port de quelque étendue.

La colonie, qui lors de l'étude des ouvrages de l'arsenal militaire, avait demandé que celui-ci fût établi dans le fond de l'anse, afin de réserver le côté Sud pour les ouvrages du port de commerce. a prévu 10 millions pour réaliser ceux-ci dans l'emprunt de 1903.

A la fin de l'exercice de 1908, les dépenses s'élevaient à 8.200.000 francs et les travaux étaient très avancés.

Dans l'ensemble le port de Dakar, après l'achèvement de toutes ces installations sera à même de répondre à un développement considérable de son trafic qui, jusqu'à présent, n'a pas dépassé 245.000 tonnes en importation et 151.000 tonnes en exportation.

Port de Conakry. — Dans cette région, le massif montagneux du Foutah-Djallon vient au contact de la mer et Conakry est construit sur un îlot latéritique, si peu détaché du continent, que sa jonction avec celui-ci a été aisément faite par quelques travaux de remblais.

Cet îlot, devenu une presqu'île, a dans son ensemble une forme ovale dont le grand axe est orienté du Nord-Est au Sud-Ouest. Dans cette dernière direction, et à une distance de 3 milles environ, se trouve l'archipel des îles de Loos, de nature granitique et qui affectent dans leur ensemble la forme d'un cercle de 8 milles de diamètre environ. Cet archipel forme ainsi un excellent abri contre les lames de l'Ouest et du Sud-Ouest qui sont assez fréquentes.

La côte Sud de Conakry reste encore exposée aux lames du Sud et du Sud-Est, qui sont très violentes dans l'hivernage. Mais la côte Nord en est parfaitement abritée et ne reçoit que l'effet des vents du Nord et de Nord-Ouest qui ne produisent guère que du clapotis, grâce à des bancs assez élevés qui se trouvent dans cette dernière direction. Aussi les premiers ouvrages de débarquement ont-ils été établis sur la côte Nord, où se présentent d'excellentes conditions pour la création d'un port. La seule difficulté consistait dans l'existence d'un seuil situé à l'entrée de ce mouillage. Des dragages viennent d'être faits pour enlever une partie de ce seuil et on en attend les résultats pour les compléter et déterminer les dispositions générales suivant lesquelles on devra envisager le développement du port de Conakry.

En attendant, pour répondre aux besoins immédiats, on va développer le wharf existant qui est notoirement insuffisant.

En dehors de ces trois ports, du cap Blanc, de Dakar et de Conakry, on ne rencontre aucun point du rivage de nos colonies de l'Afrique occidentale française, sauf aux embouchures du Sénégal, du Saloum et de la Casamance, où les communications avec les voies maritimes puissent se faire sans être obligé de franchir les brisants et, pour y remédier, on a jusqu'à présent eu recours au système des wharfs qui a été appliqué à Rufisque, à Grand-Bassam et à Cotonou.

Nous allons examiner chacun de ces cas.

Wharf de Rufisque. — Rufisque se trouve placé à 30 kilomètres environ dans le nord-est de Dakar et il bénéficie en partie de l'abri formé par le cap Vert contre la grande houle du large. Aussi la barre n'est pas très forte à Rufisque et les wharfs, pour la franchir, n'ont pas besoin d'une très grande longueur.

Cette circonstance et l'existence de vastes terre-pleins, qui n'existaient pas autrefois à Dakar, pour les sécots d'arachides, expliquent la cause des établissements commerciaux faits à Rufisque de préférence à Dakar. Il était donc permis de se demander si lorsqu'après son achèvement, ce dernier port posséderait les terre-pleins nécessaires, avec une supériorité indiscutable sur Rufisque, au point de vue des transbordements, le trafic ne se transporterait entièrement à Dakar, et s'il y avait lieu de réaliser à Rufisque les travaux d'amélioration prévus sur l'emprunt de 65 millions.

Ces travaux ne consisteraient d'ailleurs que dans la construction d'un nouveau wharf et dans la réparation des wharfs existants qui étaient insuffisants et dans un état de conservation fort inquiétant.

Après examen et à la demande expresse de la chambre de commerce de Rufisque l'exécution de ces ouvrages a été maintenue, et ils vont être réalisés.

Wharf de Grand-Bassam. — Le rivage de la Côte d'Ivoire est constitué par un cordon littoral formé et entretenu par le déferlement des lames et qui sépare la mer des lagunes.

Les brisants règnent donc sur toute cette côte avec une violence variable mais toujours fort gênante.

Toutefois les lagunes communiquent avec la mer par l'embouchure de la rivière Comoë qui a été au cours du siècle dernier beaucoup plus utilisée que maintenant pour la pénétration par mer, car il semble que les avisos de l'État rentraient assez facilement dans les lagunes pour avoir permis à Faidherbe d'établir le poste de Dabou, très avancé dans la lagune Ebrié.

Quoi qu'il en soit, les établissements de Grand-Bassam s'étaient créés à côté de l'embouchure du Comoë, qui à la fin du siècle dernier ne paraissait plus fournir de communication avec la mer assez facile pour répondre aux besoins commerciaux.

Une convention fut passée en 1897, avec la maison Daydé et Pillé pour la concession, pendant quarante ans, d'un wharf qui fut mis en exploitation au 1er juillet 1901.

Cette convention a été appliquée jusqu'au 1er juillet 1907, date à laquelle la concession a été rachetée, suivant les conditions prévues par le cahier des charges.

Des améliorations importantes sont à l'étude et doivent être réalisées à ce wharf pour en augmenter les moyens et permettre au mieux possible le développement économique de la colonie dont il est actuellement à peu près la seule porte d'entrée.

Wharf de Cotonou. — La côte du Dahomey présente les mêmes difficultés d'accostage que celle de la Côte d'Ivoire. Le wharf de Cotonou, construit par la maison Daydé et Pillé, avait été concédé, en vertu d'une convention du 7 septembre 1891, à M. Viard à qui s'était substitué ultérieurement une société anonyme.

Cette société s'est ensuite fondue avec celle des magasins et appontements du Dahomey de manière à assurer par une seule entreprise les services de la rade, de l'appontement, de la lagune et du magasinage, sous le contrôle technique et financier de l'administration coloniale et suivant une convention en date du 20 mars 1902.

Les conditions d'exploitation de ces services donnant lieu de la part du

public à de nombreuses réclamations souvent fondées, la colonie s'est décidée à racheter le wharf et ses annexes et doit en remettre l'exploitation à la compagnie des chemins de fer du Dahomey de manière à mieux coordonner la gestion des diverses voies de pénétration du Dahomey.

Amélioration des embouchures.

En raison de la rareté des points où les circonstances naturelles sont favorables à l'établissement d'un port et des moyens limités et relativement complexes et onéreux fournis par les wharfs, la question s'est déjà posée d'utiliser les embouchures des cours d'eau pour la pénétration des voies maritimes. Nous allons les examiner successivement pour le Sénégal, la Côte d'Ivoire et le Dahomey.

Embouchure du Sénégal. — En réalité cette embouchure a été tout d'abord la plus importante voie d'accès par mer dans la région du Sénégal et l'idée de l'améliorer avait été envisagée depuis longtemps par divers commandants de navires ou d'escadres qui avaient fréquenté ces rivages.

Une étude très complète avait été faite par M. Bouquet de la Grye sur le régime hydrographique pour déterminer certains points de principe.

Grâce à ces études et en se basant sur l'expérience acquise en France pour l'amélioration d'un cours d'eau où des phénomènes analogues se rencontraient, le directeur des travaux publics du Sénégal a préparé et présenté en 1905 des propositions permettant d'établir le principe suivant lequel on devait envisager les dispositions des ouvrages à réaliser.

Ce principe a été adopté par le département des colonies à la suite de l'avis du comité des travaux publics en date du 9 avril 1906 et les services techniques ont été invités à poursuivre les études nécessaires pour l'établissement d'un projet d'exécution.

Ainsi qu'il a été déjà dit, une des grandes difficultés qui se rencontrent pour la réalisation des travaux à Saint-Louis consiste dans l'absence complète des matériaux de construction, pierres, sables, etc., etc., qui n'avaient été trouvés qu'à une grande distance.

Après une série de recherches à ce sujet, un projet a été présenté à la fin de 1908 par la direction des travaux publics du Sénégal pour entreprendre un premier ouvrage d'art.

La dépêche ministérielle du 5 décembre 1908, sur l'avis du comité des travaux publics, a encore confirmé l'adoption du principe, mais a demandé des études complémentaires sur certaines dispositions techniques ainsi que sur les questions économiques qui s'y rattachent.

Dans l'ensemble on peut estimer que l'amélioration de la barre du Sénégal

compenserait une dépense de 15 à 20 millions et il ne me semble pas qu'il soit nécessaire d'arriver à ce chiffre pour obtenir des résultats satisfaisants.

Les emprunts de 65 et de 100 millions comprenaient respectivement des sommes de 5 et 2 millions pour les études et les travaux d'amélioration des fleuves Sénégal et Niger ; sur le second emprunt on a distrait 1 million pour le verser à la marine comme part contributive de la colonie dans les travaux du point d'appui de Dakar, et sur les 6 millions restants il n'en sera guère employé que la moitié pour les études et les travaux autres que l'amélioration de la barre du Sénégal.

Port de Saint-Louis. — Il convient enfin de rappeler que dans l'emprunt de 65 millions le port de Saint-Louis a été doté d'une somme de 2.100.000 fr. pour la construction des quais et un décret en date du 4 juillet 1905 a autorisé l'ouverture de ces travaux.

Les dépenses faites sur cet objet jusqu'à la fin de 1909 s'élèvent environ à 640.000 fr. et, en dehors des frais d'études ont compris la restauration des quais Nord avec la remise en état d'une grue de 20 tonnes ; la construction de grils de carénage, d'une cale en travers et une partie des dépenses d'un appontement d'essai sur une longueur de 200 mètres.

A l'aide des crédits encore disponibles, on doit terminer ce dernier travail et le compléter par des ouvrages de même genre sur les quais Nord et Sud. On projette également de construire un nouvel appontement pour la gare maritime qui est située sur l'autre rive du fleuve.

Port de la Côte d'Ivoire. — L'emprunt de 65 millions avait prévu un crédit de 10 millions pour le chemin de fer et le port de la Côte d'Ivoire et une somme de 1.600.000 fr. devait être affectée à cette dernière question.

Sous l'impression vive que l'on ressentait alors à la suite des épidémies de fièvre jaune et de peste qui avaient ravagé Grand-Bassam, on avait résolu d'abandonner cette localité pour transporter le port d'accès à 30 kilomètres dans l'Ouest, en un point dit Port-Bouet où le cordon littoral qui sépare les lagunes de la mer n'a qu'une longueur de 700 mètres environ.

Un canal devait y être creusé et l'on avait envisagé aussi l'établissement de puissantes jetées, pour la constructions desquelles il eût d'ailleurs été nécessaire d'avoir d'autres ressources que celles déjà réalisées.

Le creusement du canal ayant été terminé à la fin de 1908, on a reconnu que, suivant ce qui arrive pour les embouchures en plage de sable, la création et la conservation du chenal à son débouché en mer ne pourraient être assurées que par l'établissement d'ouvrages, tels que des jetées, susceptibles de modifier le régime des lames qui sont une des principales causes d'obstruction.

Des études minutieuses ont été faites sur ce régime et ont permis en 1908

de déterminer les dispositions des jetées à construire, mais il en est ressorti aussi que le rivage en ce point, désigné sous le nom de trou sans fond, présente des pentes et une instabilité telles que la fondation de ces ouvrages eût été très aléatoire, sinon impossible.

Le département a donc prescrit de nouvelles études à ce sujet et comme les mesures d'hygiène et de salubrité réalisées depuis à Grand-Bassam permettent de conserver cette localité comme point d'accès, on compte tout d'abord aménager le wharf, de manière à répondre aux besoins commerciaux.

Toutefois, en prévision d'un développement ultérieur de ces besoins auxquels un wharf ne pourrait suffire, on procède à des études sur le régime de l'embouchure du Comoë en vue de réaliser plus tard, s'il y a lieu, des travaux qui seraient nécessaires pour rendre cette embouchure praticable, car le fleuve, immédiatement en amont de la barre, présente sur plus de 4 kilomètres de longueur des profondeurs très suffisantes pour constituer un excellent port.

Port du Dahomey. — A côté même de Cotonou, il existe un bras de lagune qui n'est séparé de la mer que par un cordon de 40 à 50 mètres de large, qui était ouvert autrefois et qui constituait l'embouchure de l'Ouémé.

Cette embouchure s'est obstruée comme nous en avons vu d'autres exemples, mais son rétablissement n'a rien d'irréalisable.

Il importe seulement d'être bien fixé sur le régime de ce littoral et, là comme ailleurs, il importe de faire des observations pendant un certain nombre d'années, à cause des irrégularités qui se présentent dans une période déterminée.

Le budget général prévoit annuellement un crédit pour poursuivre ces études dont l'utilité se fera sentir lorsque l'expansion des besoins de la colonie ne sera plus en rapport avec les moyens du wharf.

Voies de pénétration.

Les premiers moyens ont consisté évidemment dans l'utilisation des voies d'eau naturelles, on a envisagé ensuite la création de routes et de chemins de fer. Nous allons examiner successivement ces trois points.

Voies fluviales.

L'emprunt de 65 millions comprenait une somme de 5 millions pour l'amélioration des fleuves Sénégal et Niger, qui ont été les premières voies de pénétration dans la conquête de l'Afrique intérieure.

Sénégal. — Pour le Sénégal, ces crédits, qui ne sont encore que partiellement employés, ont permis d'établir des cartes avec un guide routier et hydrographique entre Kayes et Saint-Louis, soit sur 900 kilomètres, des ouvrages de balisage pour la navigation, dans cette même partie, des opérations topographiques et des observations hydrographiques permettant de fixer le régime du cours d'eau ; de réaliser quelques travaux de dérochements sur les seuils les plus gênants pour la navigation. Les conclusions auxquelles ces études importantes et ces quelques travaux permettent de s'arrêter sont les suivantes :

Grâce aux ouvrages de balisage et aux travaux de dérochements des seuils, les navires de mer ayant un tirant d'eau de 4 à 5 mètres peuvent circuler entre Saint-Louis et Kayes pendant les périodes de crues du fleuve qui, suivant les années, peuvent varier de deux à trois mois. Les eaux baissent ensuite, assez rapidement même, et par suite de la faiblesse des affluents et de l'importance de l'évaporation le débit est réduit à un chiffre très faible (3 mètres par seconde). Il en résulte que, quelle que soit la solution que l'on envisagerait pour améliorer la navigation en tout temps, la première des dispositions à réaliser consisterait à augmenter le débit pendant la saison sèche.

La partie du Sénégal située au-dessus de Kayes présente une série de seuils, restes d'anciens barrages naturels (le Félou, Gouina, Mahina, etc.) que l'on pourrait reconstituer de manière à créer des réservoirs où s'emmagasineraient les eaux d'hivernage et qui serviraient à augmenter le débit dans la période de sécheresse.

Une première étude de cette question a été faite, mais elle conduit forcément à des dépenses d'une certaine importance qui sortent de la limite des ressources actuelles. D'autre part la question de rendre le Sénégal navigable en tout temps (ou à peu près) entre Saint-Louis et Kayes présente moins d'intérêt par suite de l'intention d'achever le plus tôt possible la voie ferrée qui reliera ces deux points.

En résumé, il paraît y avoir lieu de se borner pour l'amélioration de la navigation fluviale du Sénégal aux ouvrages de balisage ou de dérochements de seuils déjà faits ou envisagés et qui sont de peu d'importance. Le seul travail réellement utile, comme il a été dit plus haut, réside dans la fixation et l'amélioration de la barre.

Niger. — Pour le Niger, le premier but a été d'établir des cartes, des ouvrages de balisage et un routier pratique dans les deux biefs qui présentent déjà des conditions naturelles assez commodes, soit entre Koulikoro et Ansongo d'une part, et Kouroussa-Bamako d'autre part. Sur le premier de ces biefs qui représente environ 1.450 kilomètres, il ne reste à étudier que la partie comprise entre Kano et Tosaye, soit 350 kilomètres environ.

Le Niger présente sur le Sénégal l'avantage d'avoir un débit beaucoup plus élevé aux basses eaux et sa navigabilité peut être continue à l'aide des bateaux convenablement disposés. C'est dans ce sens que sont dirigés les efforts.

Rivières Saloum et Casamance. — Ces deux cours d'eau encadrent la Gambie anglaise et desservent des contrées qui, déjà productives, peuvent encore se développer.

Leurs embouchures, quoique soumises à une certaine instabilité, permettent, grâce à leur balisage et aux moyens du pilotage, l'accès des navires de mer employés par les maisons de commerce et qui peuvent remonter à une certaine distance. On a également fait sur ces deux cours d'eau des travaux de balisage et de dragage.

Sur le Saloum, le balisage de la barre permet le passage de navires de 3 m. 80 de tirant d'eau qui, à la suite de dragages effectués, peuvent remonter jusqu'à Kaolack, centre d'une région productrice.

L'étude de l'embouchure de la Casamance a montré qu'il existait actuellement un chenal Nord, praticable pour les navires de 5 mètres de tirant d'eau, qui peuvent aussi remonter jusqu'à Ziguinchor, grâce à un balisage très complet du chenal.

En amont, entre Ziguinchor et Sedhiou les dragages effectués ont fourni un tirant d'eau de 2 mètres et plus haut encore, entre Sedhiou et Kolda, un tirant d'eau de 50 centimètres.

Pour compléter et entretenir ces ouvrages on a prévu sur l'emprunt de 100 millions l'acquisition d'un aviso baliseur et d'une drague marine, automotrice et porteuse.

Ce dernier engin constitue, à lui seul, tout le matériel d'un chantier de dragage et pourra ainsi être déplacé aisément sur les divers points des cours d'eau et du littoral où des travaux seront nécessaires.

Des marchés sont en voie d'exécution pour ces fournitures qui doivent être faites dans les derniers mois de 1909.

Cours d'eau divers. — Les autres cours d'eau compris dans les territoires de l'Afrique occidentale française, quoique de moindre importance que les précédents, fournissent, surtout au moment des crues, des moyens suffisants de circulation pour le passage des pirogues et même parfois des chalands.

La Falemé, affluent du Sénégal, le Tinkisso affluent du Niger, doivent être utilisés pour les transports de matériel des exploitations minières. Un chemin de halage vient d'être aménagé à cet effet sur la rive de la Falémé.

A la Côte d'Ivoire le Bandama, la Comoë et la Bia, sont également utilisés

sur une certaine partie de leurs cours et l'on étudie la création d'un réseau de navigation intérieure pour le raccordement des diverses lagunes qui forment une sorte de chapelet tout le long du littoral.

Au Dahomey, le Mono, l'Ouémé, les lacs Athiémé et Mokhoué desservent des régions assez productives. Des travaux de dragages et l'emploi de bateaux spéciaux ont été déjà faits pour en améliorer les conditions.

LES NOUVELLES HÉBRIDES

Si des colonies comme les Antilles, comme Bourbon, comme l'Inde, par exemple, attirent et retiennent parfois l'attention de l'opinion publique, bien rares sont ceux qui, en France, en dehors des coloniaux de goût ou de métier, s'intéressent aux choses et aux gens des Nouvelles-Hébrides. Et pourquoi cette indifférence ? Est-ce parce que ces établissements se sont trouvés relégués aux antipodes de la métropole ? Non, car Taïti, qui est situé dans la même région, compte parmi les pays de notre domaine d'outre-mer dont le nom éveille quelque chose dans l'esprit des moins avertis. La vérité, c'est que l'archipel en cause passe volontiers pour être constitué par une série d'îlots sans importances, pour de la véritable poussière de colonies. Quelle erreur étrange ! Voici des chiffres qui montreront, en effet, combien une pareille opinion est peu fondée.

Superficie en kilomètres carrés de quelques colonies françaises.

Martinique	1.780
Guadeloupe	987
Saint-Pierre et Miquelon	241
Ile de Réunion	2.512
Inde française	468
Nouvelle-Calédonie	16.920
Polynésie française (Océanie)	4.000

Quant aux Nouvelles-Hébrides, elles s'étendent sur une superficie de 15.396 kilométres carrés : elles représentent donc un peu plus de cinq fois la Guadeloupe et la Martinique.

L'archipel néo-hébridais date, en tant que colonie européenne, de la formation en 1882 de la Compagnie calédonienne dite des Nouvelles-Hébrides,

compagnie naturellement subventionnée et qui s'est continuée par la Société française. En décembre 1885, une convention franco-allemande nous assura de ce côté le désintéressement absolu de l'Allemagne. Un an plus tard, nos troupes s'installaient dans l'îlot principal, à Port-Havanah (île Vaté) et en 1887, un accord franco-anglais portait création d'un tribunal mixte chargé de maintenir l'ordre et de protéger les personnes et les biens dans toute l'étendue des îles.

Telles furent les origines du *condominium* sous le régime duquel sont, à l'heure actuelle, placées les Nouvelles-Hébrides. Le 2 octobre 1906, ce régime de *condominium* était officiellement institué par les deux puissances en cause, par une convention qui fut proclamée à Port-Vila, le 2 décembre 1907.

Voici le texte de ce condominium :

« *Attendu que, par une convention passée à Londres, le 20 octobre 1906, entre le gouvernement de la République française et le gouvernement de Sa Majesté britannique, il fut décidé que les îles nommées les Nouvelles-Hébrides, y compris les îles Banks et Torres, formeraient une région d'influence commune dans lesquelles les citoyens français et les sujets anglais jouiraient respectivement de droits égaux de résidence, de protection personnelle et de commerce, chacune des deux dites Puissances conservant sa juridiction sur ses citoyens et sur ses sujets et, ni l'une, ni l'autre, exerçant un contrôle particulier sur l'archipel ; que les citoyens et sujets d'autres puissances jouiraient des mêmes droits et seraient assujettis aux mêmes obligations que les citoyens français et les sujets britanniques* ».

Voici maintenant quelques détails sur la situation de l'archipel. Ils sont empruntés à un rapport adressé au ministère des colonies par le gouverneur, M. Noufflard.

En 1909, le résident de France fit, aussitôt arrivé à Port-Vila, opérer un recensement général de la population française. En voici les résultats tels qu'ils sont consignés dans le dernier bulletin de l'*Office colonial :*

	Citoyens français	Étrangers ayant opté pour le régime légal français
Hommes	271	12
Femmes	123	»
Enfants	152	3
Totaux	546	15

Sur ce nombre de 546 citoyens français les membres des missions catholiques entrent pour un total de 44 personnes, se décomposant comme suit : religieux, 30 ; religieuses 14. Si l'on examine la façon dont se répartit la

population tant française qu'assimilée dans les différentes îles au groupe néo-hébridais, on voit que c'est à l'île Vaté que nos compatriotes sont le plus nombreux (350) ; puis, viennent, par ordre décroissant, les îles Santo et Aoré (57) ; Mollicolo (40), etc.

En faisant la part des lacunes que ce recensement comporte forcément et en tenant compte de la population flottante, on peut, ajoute M. Noufflard, estimer à six cents (600) le nombre de citoyens français présents, d'une façon constante, dans l'archipel.

Celui des sujets et ressortissants anglais est de 296, et, sur ce nombre, il y a 70 missionnaires, y compris leurs familles. D'ailleurs l'écart entre le chiffre de la population française et celui de la population anglaise tend, sans cesse, à augmenter. Ce dernier reste stationnaire, avec une tendance même à diminuer, car les colons qui disparaissent ne sont pas remplacés. Nos contingents, au contraire, sont constamment grossis par de nouvelles recrues venant de France et surtout de la Nouvelle-Calédonie, sans parler de la natalité relativement élevée et qui rappelle celle des familles créoles de nos vieilles colonies.

Somme toute, il y aurait donc aux Nouvelles-Hébrides 900 Européens environ. C'est à peu près le chiffre auquel on était arrivé dans nos établissements de l'Océanie (Taïti et dépendances), lors du recensement de 1897.

Les neuf cents Européens, dont se compose la population blanche des Nouvelles-Hébrides sont — missionnaires compris — avant tout des agriculteurs. Sur les 1 million 539.630 hectares qu'offrent en superficie les différentes îles constitutives de l'archipel, il y en a environ 25.000 qui sont occupés par les planteurs français et sur ces 25.000 hectares 6.000 sont à peu près mis en valeur.

Mais, spécifie M. Noufflard dans son rapport, à côté de ces propriétés dont l'origine est des plus variées, — achats faits directement aux indigènes, ventes ou concessions consenties par la puissante *Société des Nouvelles-Hébrides* — et qui constituent le domaine actuel et limité de la colonisation française, il faut tenir compte, comme facteur essentiel de son avenir économique des droits que ladite société revendique sur d'immenses espaces encore inoccupés.

Et ces terres, dont la fertilité est tout à fait proverbiale, que donnent-elles ? Du maïs, du café, du cacao et du coprah en abondance. Les statistiques officielles, dressées à l'occasion de la délivrance des certificats d'origine demandés pour les produits détaxés, permettent d'évaluer ainsi les exportations pour les deux principales denrées : café et cacao.

Campagne 1908-1909.

Sorties :

Café : 277.841 kilos.

Cacao : 14.392 kilos.

Maïs : 900.400 kilos.

Campagne 1909-1910.

Déclarations se rapportant aux demandes de détaxe pour la récolte présumée :

Café : 650.550 kilos.

Cacao : 29.050 kilos.

Maïs : 4.739.000 kilos.

Or, ce mouvement des exportations ne fournit naturellement qu'une indication incomplète sur les résultats obtenus par nos planteurs.

Comme on le voit, le café entre pour la majeure partie de la production globale des îles. Et c'est, au surplus, un produit dont la vente est très rémunératrice.

Mais ici se pose une grosse question, celle de l'insuffisance de la main-d'œuvre. M. Noufflard écrit à ce sujet :

« La main-d'œuvre manque, non parce qu'il n'y a point aux Nouvelles-
» Hébrides assez d'indigènes, mais parce que ces indigènes vivent de peu et,
» n'ayant point de besoins, se refusent énergiquement à venir s'employer
» chez autrui ».

Peut-être les planteurs, s'ils avaient su agir avec plus de doigté et moins d'autoritarisme, auraient-ils réussi à obtenir plus d'engagements qu'ils n'en ont eus. A l'heure actuelle, le Néo-Hébridais a besoin d'être « réapprivoisé ». En attendant qu'il le soit, force sera donc à nos colons d'aller chercher ailleurs, en Chine, dans l'Inde et mieux encore à Java, les bras dont ils ont un besoin urgent pour l'exploitation des terrains qui leur ont été vendus ou concédés.

Il serait de toute nécessité, conclut sur ce point M. le Résident Noufflard, qu'un contingent de quatre ou cinq cents travailleurs exotiques soit introduit à bref délai. Sans cet appoint les cueillettes risquent de ne pouvoir être complètement effectuées et la colonisation française d'être arrêtée en plein essor.

Par contre, avec une main-d'œuvre abondante, l'avenir peut apparaître comme illimité, sans compter que le meilleur moyen de sauver la race indigène sera sans doute de l'épargner en lui juxtaposant des éléments nouveaux.

NEUVIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

GENÈVE, 27 juillet - 6 Août 1908.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DU CONGRÈS

(*t. II, Juillet 1910 ; t. III, Janvier 1911*).

Nous avons déjà résumé le premier volume du Compte rendu des travaux du Congrès international de Géographie de Genève (Bul. Soc. de Géographie 1910. I p. 116) ; le tome II est paru en Juillet 1910 et le tome III et dernier dans les premiers jours de 1911, moins de trois ans après le Congrès. Les mémoires (au nombre de 142) contenus dans ces deux volumes constituent une mine très riche de renseignements de tout genre relatifs aux différentes branches de la géographie et des sciences connexes. Il n'est pas possible de les analyser ni même de les citer tous, aussi nous contenterons-nous de signaler ceux qui nous ont paru les plus importants ; les membres de la Société de Géographie y retrouveront parmi leurs auteurs les noms d'un grand nombre de conférenciers de ces dernières années.

Dans la Ire section (**Géographie mathématique et cartographie**) le rapport de notre regretté Président M. Nicolle, favorable à l'*adoption en France de l'heure de Greenwich* : le vœu émis par M. Nicolle se trouve aujourd'hui, comme vous le savez, réalisé ; un important mémoire de M. Ch. Lallemant sur *le nivellement général de la France et ses progrès de 1899 à 1908* ; de M. H. Vallot, sur *les progrès récents de la topographie et de la géodésie en haute montagne* ; enfin de E. Oberhummer, *Die Terraindarstellung auf Stadtplänen.*

II. (**Géographie Physique en général**), un résumé de l'intéressante conférence de W. M. Davis, sur *les exercices pratiques de Géographie physique*, et les communications de M. E. Romer : *Das Vorherrschen der Talfragmente in der Morphologie der Gebirgsrücken* ; de M. J.J. Sederholm : sur *la géomorphologie de la Finlande* ; E. de Martonne : sur *la position systématique de la chaîne des Karpathes* ; J. V. Danès sur *la morphologie de la région karstique de la Jamaïque* et de J. Van Baren, sur *la morphologie du diluvium des Pays-Bas.*

III. **Volcanologie, Sismologie**). — A côté d'études spéciales comme *les éruptions du Stromboli* (de M. G. Platania) ou *les causes du volcanisme* (A. Ricco : *le rôle de l'eau dans les phénomènes éruptifs* ; M. J. Johnston Lavis : *mécanisme de l'activité volcanique*), les rapports entre la Volcanologie et la Géographie ont donné lieu à une communication de K. Sapper sur *l'Importance géographique des volcans* ; *la Seismicité de l'Océan Atlantique et de l'Océan Pacifique* a été étudiée par M. Gerland, tandis que M. Rudolph, a montré *les relations qui existent dans l'Asie centrale* entre la tectonique et la seismicité de ces régions.

IV. (**Glaciers**). — Parmi les nombreuses communications relatives à la glaciologie, nous citerons celles de M. Cvijic', sur *les causes des glaciations* ; de M. Ch. Jacob, sur *les glaciers du Dauphiné* ; de M. P. Girardin, sur *des glaciers dont les torrents effluents se déversent dans des bassins hydrographiques différents* ; de M. H. Schardt, sur *les dérivatisns glacières de cours d'eau dans la Suisse occidentale et le Jura français* ; de M. A. Hamberg, sur *la structure rubannée de la glace de glacier* ; enfin une étude hydrologique *des cours d'eau glaciaires* de M. G. Greim.

Dans la VIe section (**Océanographie**), *les résultats de l'expédition du Planet*, ont été résumés par M. W. Brennecke et M. L. W. Collet a montré *l'utilité géologique de l'étude des fonds marins.*

VIII. **Géographie biologique**). — A côté de communications intéressant principalement la géographie économique comme celle de M. P. Descombes, sur *la surcharge des pâturages et l'aménagement des montagnes*, il y a surtout des communications de géographie botanique sur *le Paraguay* (M. R. Chodat) ; *Madagascar* (M. Hochreutiner) et sur l'*Afrique* (*divisions phytogéographiques de l'Afrique*), de M. A. Engler qui termine le deuxième volume.

IX. **Anthropologie et Ethnographie**). — M. A. de Maday, a montré *les rapports de la Sociologie et de la Géographie*, et M. J. de Cholnoky a fait plusieurs communications sur *les bases de l'art chinois* et sur *les relations qui existent dans l'Asie centrale et la Migration des peuples.*

Les communications ont été particulièrement nombreuses dans la section X (**Géographie économique et sociale**) : *le Pétrole en Roumanie* (M. Nicolesco) ; *la répartition géographique de ce combustible* (D. T. Day) ; *l'influence de la Géologie sur la vie politique des nations* (J. Suarez Inclan) ; *le rôle des conditions topographiques dans le développement des villes suisses* (P. Girardin), ont été accompagnées par des études plus spéciales sur *la navigation du Rhône* (P. Clerget) ; *la rivière Missouri* (de Miss L. A. Owen) ; *les voies de pénétration au Brésil* (M. de Oliveira Lima), et *la métamorphose de la capitale du Brésil* (Georlette) ; *le développement de la Hongrie*, de M. Georges Blondel, dont le nom est bien connu de nos auditeurs ; de *l'évolution économique et sociale de la Tunisie*, par un colon M. C. de Givenchy

et *l'interprétation des paysages*, a donné lieu à une fort remarquable conférence de M. P. Vidal de la Blache.

Dans la XIe section (**Explorations**), le baron Hulot secrétaire-général de la Société de Géographie de Paris, a exposé *les explorations françaises en Afrique au début du XXe siècle et les travaux géodésiques effectués par le service géographique de l'armée* ; F. Harfeld a donné un aperçu important du *Hou-Nann* ; M. W. S. Brue a résumé *les résultats de l'exploration écossaise à la Terre du Prince Charles en 1906-1907*, tandis que M. L. Bridgman montrait toute l'activité du célèbre *Peary's Club*.

La cartographie scolaire suisse (R. Hotz-Linder) ; *l'enseignement supérieur de la géographie* (Silva-Telles) ; *dans les laboratoires* (W. H. Hobbs) ; *par les voyages* (E. de Martonne ; A. de Fleurieu) sont à signaler parmi les travaux de la XIIe section (**Enseignement de la Géographie**), ainsi que dans la XIIIe section (**Géographie historique**) les communications de M. de Oliveira Lima : *les limites actuelles du Brésil* ; de M. E. Naville, *le commerce de l'ancienne Egypte avec les nations voisines* et surtout l'important travail de E. T. Hamy, l'un des derniers publiés par ce savant aujourd'hui disparu, sur *le voyage de A. Michaux en Syrie et en Perse 1782-1785*.

Dans la XIVe section (**Règles et nomenclature**), à côté de communications de peu d'importance ou ayant un caractère local comme celle de M. L. Roux, sur « *Lac de Genève et Lac Léman* », M. G. Riechieri a montré toutes les difficultés qui se présentent pour formuler les règles à adopter pour l'écriture et la prononciation des noms géographiques.

Si l'on ajoute que les travaux les plus importants sont accompagnés de cartes, de plans et de figures, on se rendra encore mieux compte de l'importance de l'œuvre qu'a su mener à bien au nom du comité d'organisation du Congrès M. A. de Claparède.

H. Douxami.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

EUROPE.

Suisse. — Dans le Lœtschenthal. — Quelques semaines après l'achèvement du percement du tunnel de Lœtschberg, ce grand travail dont nous

entretenait l'an dernier M. Plichon, Député du Nord, on lira avec intérêt ces extraits du Bulletin de la Société de Géographie italienne :

On sait que le tunnel du Lœtschberg, qui doit percer l'énorme barrière des Alpes Bernoises, complètera l'œuvre entreprise par le percement du Simplon, reliant par Delle et Berne, la France du Nord-Est avec la Haute Italie.

Le tunnel débouchera au Sud dans une des plus idylliques vallées des Alpes Suisses, le Lœtschenthal. C'est un des rares coins du Valais qui soient demeurés, jusqu'à ces dernières années, absolument à l'abri de l'affluence des étrangers. Seule, une formidable, mais étroite coupure, le fait communiquer avec la vallée du Rhône ; du fleuve, il fallait, jusqu'en 1900, monter par un sentier en zigzags pour pénétrer dans ce mystérieux repli des Alpes qui cache deux ou trois villages riants et florissants, mais où, jusqu'à la fin du XIXe siècle on ne trouvait pas un seul hôtel, à peine une auberge.

Aujourd'hui, c'est une transformation, un bouleversement complet. Le massif du Lœtschberg étant attaqué sur ses deux versants par les entrepreneurs du tunnel, tout un village italien de 2.000 à 3.000 âmes, une agglomération de cabanes en planches a surgi du sol, en quelques heures au pied des parois abruptes de formidables rochers que sillonnent des avalanches.

Voici le spectacle que présente un jour de fête Goppenstein, cet îlot italien en pleine terre de langue allemande.

Des groupes d'Italiens vont et viennent sur la route ; des ouvriers, assis sur le talus, jouent à la morra avec de grands éclats de voix : *Cinque ! sette ! otto !* Des femmes se promènent en se tenant par le bras : leurs corsages bariolés, les cheveux noirs qui retombent sur leurs yeux noirs, leurs rires bruyants décèlent vite l'origine de ces hardies filles de la Lombardie ou de la Toscane. Goppenstein rappelle les campements de squatters du Far West américain. Les buvettes, les trattorie s'alignent tout le long de la route ; leurs enseignes portent le nom des villes italiennes : *Alla cita di Milano,* etc. Les baraques grimpent les unes au-dessus des autres, s'accrochent comme elles peuvent aux flancs de la montagne. Au bord de la route, en plein village, s'entassent des monceaux de choses indescriptibles. Dans la foule on discerne le Piémontais aux yeux bleus, aux cheveux blond filasse, le Napolitain et le Sicilien à la marche nonchalante. Des figures sombres et inquiétantes rappellent les légendaires brigands de la Calabre.

AFRIQUE.

A propos du Maroc. — Le Maroc n'a jamais été connu qu'approximativement. La région centrale est encore presque mystérieuse. Il n'en est pas de même du pourtour. Il y a un Ouest marocain en bordure le long de l'Atlantique, un Est marocain qui confine à l'Algérie : on les connaît tous deux de mieux en mieux ainsi que leurs ressources.

L'Ouest marocain. — C'est à proprement parler la plaine de la Chaouïa.

L'occupation de la Chaouïa par nos troupes a fait découvrir, ou plutôt retrouver, la fertilité merveilleuse des plaines du Maroc occidental, que les Portugais, au temps des grandes découvertes, connaissaient déjà.

Il y a là des terres noires, aussi riches, aussi fécondes que celles de Russie ou de Roumanie, dont la réputation est légendaire. La Chaouia, qui est une plaine

immense de plus de 10.000 kilomètres carrés de superficie, est constituée en majeure partie de ces *terres noires* (elles sont quelquefois rouges quand la présence de l'oxyde de fer leur donne cette coloration) que les indigènes appellent *tirs*. Ces tirs, mélangés de sable, donnent des terres plus légères appelées *hamri*. Enfin, les terrains sablonneux portent le nom de *sahel*. En général, le *sahel* forme une zone parallèle à la mer qui sépare, sur une distance d'environ quinze kilomètres, les bonnes terres du rivage. Quoique pauvres, ces terres ne sont pas cependant improductives. La végétation de palmiers nains et d'asphodèles qui les recouvre sert à nourrir de nombreux troupeaux et l'élevage est une des richesses de la Chaouïa. Après, commencent les tirs. La couche de terre végétale est assez peu épaisse, de vingt à trente centimétres en moyenne ; mais, à de certains endroits, par exemple au Boucheron, elle atteint 1 m. 50. De plus, l'eau n'est pas, en général, à une grande profondeur et le climat est plus humide que dans le reste de l'Afrique du Nord. C'est, en effet, le climat océanien, où les vents d'ouest dominent, apportant avec eux une température plus maritime et des pluies plus abondantes qu'en Algérie. Le sol, cultivé à l'indigène, c'est-à-dire gratté superficiellement, est, en réalité, vierge au-dessous de dix centimètres.

L'Est marocain. — Entre la frontière française et la Moulouya s'étend une région très riche, composée de deux plaines très fertiles séparées l'une de l'autre par la chaîne des Beni-Snassen. L'une, au nord, est la plaine des Triffa, bornée à l'est et à l'ouest par la Moulouya et la frontière algérienne, au sud par les montagnes des Beni-Snassen, au nord par la Méditerranée. L'autre plaine, au sud des Beni-Snassen, est celle des Augad à l'entrée de laquelle, du côté de l'ouest, se trouve Oudjda. Orientée de l'ouest à l'est, elle constitue la voie d'accès vers Taza par Aïoun-Sidi-Mellouk et Taourirt.

La plaine des Trifta présente une superficie d'environ 80.000 hectares dont la moitié susceptibles d'être cultivés à l'européenne. Terre d'alluvions, extrêmement fertile grâce à la nature de son sol, elle est, en outre, bien arrosée par un excellent système hydrographique. La proximité de la mer lui apporte le bénéfice d'un climat modéré, sensiblement plus humide que celui d'Oran. Dans la région de Port-Say, les arbres fruitiers et les légumes des pays tempérés viennent particulièrement bien. De même, aussi, les pêchers, les grenadiers, les amandiers, enfin la plupart des cultures potagères. Les céréales, bien entendu, resteront la principale production tandis que les rampes des montagnes et la zone du Sahel, le long de la mer, se prêteront à un élevage très rémunérateur qu'on peut évaluer à 15.000 têtes de bétail environ.

La plaine des Augad, au sud, est plus grande encore que la précédente. Elle comporte 200.000 hectares, mais le manque d'eau s'y fait sentir. Environ 35.000 hectares sont irrigués naturellement ou pourront le devenir avec quelques travaux. Dans un avenir rapproché, 100.000 hectares de plus pourront être livrés à la culture européenne. Enfin, un troupeau d'environ 80.000 têtes de bétail pourra vivre dans ces régions et les hauts plateaux, plus loin dans le sud, produisent un alfa renommé pour sa qualité.

Depuis deux ans, l'achat des terres et le défrichement, dans la plaine des Triffa, que l'anarchie avait rendue inculte, ont marché rapidement. On peut prévoir, d'ici peu de temps, la colonisation de la région par les Algériens, comme un fait accompli et le mouvement se portera alors dans les Augad, pays moins facilement irrigable, mais très fertile encore et où, déjà, des colons algérois et oraniens commencent aussi à constituer des domaines.

Le principal centre de la colonisation française est Berkane, gros village de

150 feux, actif et prospère, situé dans la plaine des Triffa, au pied de la chaîne des Beni-Snassen. Cette agglomération, qui s'agrandit tous les jours, présente le type curieux d'un centre d'attraction civilisateur. Il est la preuve évidente des remarquables aptitudes colonisatrices de notre race que l'on a si longtemps contestées. Enfin d'autres villages deviendront plus tard, à leur tour, des centres importants, tel Martinprey sur la rive gauche du Kiss et au delà des Beni-Snassen, Aïoun-Sidi-Mellouk et Taourirt seront aussi des agglomérations agricoles quand la pénétration européenne, qui déjà les a atteintes, progressera vers l'ouest, en attendant que les prospections fassent découvrir des mines dans cette région montagneuse.

OCÉANIE.

Philippines. — L'éruption du Taal. — Des détails commencent à parvenir en Europe sur l'éruption du volcan de Taal. Ce volcan constitue un îlot du centre du lac Bombom, dans l'île de Luçon, à 60 kilomètres au sud de Manille. Le sommet du cratère est à 300 mètres au-dessus de la mer, mais son diamètre est considérable ; des eaux jaunes et vertes sourdent en bouillonnant de ses flancs. Plusieurs fois les secousses du volcan ont provoqué des raz de marée dans le lac Bombom ; les villages riverains ont été détruits et les cultures noyées. En 1754, l'éruption dura sept mois. L'éruption actuelle a déjà causé la mort de 400 personnes.

(*Neue Frele Presse*).

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

MARS 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	70	69.849	107	87.489	177	157.338
Étrangers......	140	157.752	146	151.448	286	309.200
TOTAUX...	210	227.601	253	238.937	463	466.538
Mouvement du mois correspondant de 1910.					402	451.313
Différence pour 1911.					+ 61	+ 15.225

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	1.091	navires jaugeant ensemble	1.213.460	tonneaux
1911 —	1.323	id. id.	1.393.623	id.
Différence pr 1911	232	navires en plus et	180.163	tonn. en plus.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

AVRIL 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	70	61.751	63	58.555	133	120.306
Etrangers	132	158.150	137	168.529	269	326.679
Totaux...	202	219.901	200	227.084	402	446.985
Mouvement du mois correspondant de 1910.					339	373.454
Différence pour 1910.					+ 63	+ 73.531

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	1.430	navires jaugeant ensemble	1.586.914	tonneaux
1911 —	1.725	id. id.	1.840.608	id.
Différence pr 1911	295	navires en plus et	253.694	tonn. en plus

EUROPE

La situation économique du Danemark. — Le Danemark est un pays surtout agricole, l'élevage y est développé, chevaux, bêtes à cornes et comme corollaire le beurre, le lait concentré, et cependant l'industrie s'y est développée pendant ces dernières années, surtout celle de la brasserie et des ciments.

Brasserie. — Celle de Carlsberg près de Copenhague date de 1847, elle occupe aujourd'hui 1200 ouvriers et sa production annuelle est évaluée à 112 millions de bouteilles.

Une autre brasserie importante est celle de Tuborg, également dans le voisinage de Copenhague, qui porte aujourd'hui le nom de « Société des brasseurs réunis ». Fondée en 1873, elle ne produisait, jusqu'en 1881, que 23.000 barils par an ;

en 1895, ses ventes atteignaient déjà 74.000 barils et, depuis, sa production s'est accrue si rapidement qu'elle dépassait en 1909 260.000 barils.

Durant ces dernières années les exportations de bières danoises ont commencé de prendre un certain développement : en 1908 elles comprenaient environ 3 millions 1/2 de litres en bouteilles et 1/2 million de litres en fûts, représentant une valeur totale de un million de francs environ.

Les mêmes chiffres ont été à peu près atteints en 1909.

Les principaux pays acheteurs sont la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Extrême-Orient, notamment le Japon.

Ciment. — L'industrie du ciment est une de celles qui ont pris le plus grand développement en Danemark durant ces dernières années : le nombre des fabriques de ce produit est actuellement de sept. La production, qui n'était, en 1897, que de 459.000 tonnes, était déjà, en 1905, de 1 million de tonnes et elle a presque atteint ou dépassé 1 million 1/2 de tonnes, les années suivantes. En même temps qu'elle alimentait la consommation intérieure, cette industrie réussissait à se créer une clientèle à l'étranger et ses exportations, en 10 ans, passaient de 44.000 à 381.000 tonnes. La crise de la construction, survenue en 1908, a amené un ralentissement très sensible de la consommation à l'intérieur et les fabriques de ciment ont dû travailler à se créer, au dehors, de nouveaux débouchés pour les stocks considérables dont elles disposaient. En 1909, leurs efforts dans ce sens ont été couronnés de succès : les exportations de ciment danois ont dépassé 1/2 million de tonnes, en augmentation de près de 100.000 tonnes sur l'année précédente et représentant une valeur de plus de 3 millions de francs.

Les principaux pays acheteurs sont : la Norvège, l'Allemagne et l'Extrême-Orient. Dans ces dernières régions, la Compagnie « Est-Asiatique » qui exploite elle-même une des principales fabriques de ciment du Danemark, a su se créer un marché qui s'élargit chaque année et qui, en même temps qu'il offre un débouché à ses produits, assure un fret constant à ses lignes de navigation.

Le principal élément d'exportation du Danemark n'en reste pas moins les produits agricoles.

Chevaux. — 20.444 têtes en 1909 contre 18.700 en 1908.

Presque tous ces chevaux, qui proviennent, en grande partie, du Jutland, sont achetés par l'Allemagne et employés comme chevaux de trait. Leur prix moyen est d'environ un millier de francs ; les prix ont toutefois été plus bas en 1909 qu'en 1908.

Bêtes à cornes. — 125.000 têtes en 1909 contre 121.700 en 1908.

Ces animaux, à l'exception de 2.000 têtes environ qui ont été vendues à la Norvège, ont été exportés sur l'Allemagne. Leur prix moyen est d'environ 300 fr. par tête.

Lait et crème. — L'exportation du lait et de la crème n'a commencé à s'organiser en Danemark qu'à partir de 1904 ; elle a trouvé rapidement des débouchés en Allemagne et s'est développée dans des proportions considérables. De 1 million de livres seulement, la première année, elle a passé, en 1905, à 18 millions ; à 26 millions en 1906 ; à 38 millions en 1907 et 1908, et a dépassé 44 millions de livres en 1909, représentant une valeur de 11 millions 1/2 de francs.

Depuis 1907, il a été établi à Nakskov, dans le Sud du Danemark, une fabrique de lait condensé, qui passe pour exporter en Allemagne des quantités assez importantes de lait destiné principalement à l'approvisionnement des navires.

Beurre. — Les exportations de beurre danois ont été de 178 millions de livres en 1909, dépassant ainsi légèrement le chiffre atteint en 1908 ; mais leur valeur n'a atteint que 243 millions de francs, soit une diminution de tout près de 5 millions de francs par rapport à l'année précédente. Au commencement de janvier, les cours cotés à Copenhague étaient de 134 francs 40 les 100 livres ; c'est à partir d'avril que la baisse s'est surtout fait sentir, les cours étant tombés à 126 francs ; cette période de dépression a duré jusqu'en juillet, époque à laquelle le cours de 134 fr. 40 a été de nouveau atteint ; la hausse s'est accentuée encore en octobre, où l'on constate le cours le plus élevé de 156 fr. 80, et les prix ont ensuite gardé de la fermeté jusqu'à la fin de l'année, variant entre 147 fr. 22 et 151 fr. 39. On calcule que le cours moyen a été inférieur de quelques centimes à celui de 143 francs obtenu en 1908 et qui avait été le plus élevé qui eût été atteint en Danemark depuis 1880.

Comme d'ordinaire, presque tout le beurre danois a été vendu en Angleterre ; on signale pourtant, de ce côté, un certain fléchissement qui a été d'ailleurs compensé par l'augmentation des ventes faites à l'Allemagne. Ces dernières ont atteint, d'une part, 6 millions 1/2 de livres de beurre en emballage ordinaire, contre moins de 4 millions en 1908, et, d'autre part, 4.300.000 livres de beurre en boîtes, destiné spécialement à l'approvisionnement des navires.

Voici maintenant quelques données sur l'importation. Et d'abord les matières premières nécessaires à l'industrie.

Coton. — On pensait généralement que la mise en application du nouveau tarif douanier qui favorise l'entrée dans le Royaume des étoffes et confections à bon marché, aurait diminué l'activité des filatures et des tissages danois et aurait eu ainsi une influence fâcheuse sur les importations de coton. Il semble n'en avoir rien été et les importations, qui ont atteint plus de 11 millions de livres, représentent une valeur de 8 millions de francs, supérieure de 1 million 1/2 environ au chiffre constaté pour 1908.

La plus grande partie des achats de coton sont faits à Brême qui se trouve favorisée par la proximité de sa situation et qui offre, paraît-il, beaucoup de facilités aux importateurs danois.

La France, toutefois, a une part appréciable dans ces importations et le port du Havre a su développer les relations qu'il entretient de longue date avec le Danemark ; en 1907, ses ventes s'élevaient à 1 million de livres et, en 1908, dépassaient 2 millions.

Laine. — Les importations de laine en 1909 ont, comme celles du coton, sensiblement dépassé celles de 1908 et représentent une valeur de près de 6 millions de francs contre 5 millions seulement l'année précédente.

Le Danemark achète presque uniquement de la laine lavée et la plupart des envois que lui fait la France proviennent de Mazamet. On ne peut encore préciser les chiffres de nos ventes en 1909 ; pour 1907, ils s'élevaient à 1 million 1/2 de livres, représentant environ 2.700.000 francs et, pour 1908, à près de 1 million de livres représentant environ 1.800.000 francs.

Une curieuse importation est celle des fleurs.

Fleurs. — L'importation des fleurs naturelles a pris en Danemark un certain développement, et sa valeur annuelle dépasse 700.000 francs.

C'est la France qui alimente pour la plus grande partie, soit environ les 3/4, cette importation. Le reste des envois est fourni par l'Italie.

La concurrence très active qui existe dans cette branche d'exportation, pousse souvent nos producteurs à accepter avec trop de confiance les commandes qui leur sont faites par des commerçants ne possédant aucune surface et desquels il est souvent impossible, par la suite, d'obtenir même un paiement partiel.

Parmi nos exportateurs, ceux même qui ont cru agir avec prudence ont été victimes de manœuvres qu'il paraît nécessaire d'exposer ici. Ayant obtenu des renseignements douteux sur des acheteurs dont ils recevaient les ordres, ils ont cru se prémunir contre toute chance de risque en faisant leurs envois contre remboursement. Mais le destinataire, sous différents prétextes, refusait ces envois, et l'Administration des postes et des chemins de fer, pour se couvrir de ses frais, faisait vendre aux enchères les fleurs refusées, qui pouvaient ainsi être rachetées en sous-main, à vil prix, par celui qui avait fait la commande.

Vins et Spiritueux. — Les importations de vins et spiritueux sont demeurées assez actives en 1909 et le nouveau tarif danois qui était entré en vigueur pour ces produits dès le mois de juin 1908, n'a pas eu sur les transactions les effets qu'on pouvait craindre.

Les quantités de vins entrées dans les entrepôts danois en 1909 sont évaluées à 6 millions de litres environ, et celles de cognac, liqueurs et autres spiritueux, à 2 millions 300.000 litres.

En ce qui concerne la vente proprement dite, dans le pays, la plupart des négociants sont d'accord pour déclarer que l'année 1909 a été bonne, surtout pour les vins de Bordeaux et les vins rouges d'Espagne, qui sont de plus en plus goûtés par la population. On a surtout livré aux consommateurs des vins de la récolte 1904 et 1905, dont il existait des stocks importants dans le pays. Au contraire, les vins alcoolisés, comme ceux de Porto, de Xérès et de Madère, dont la consommation était autrefois très importante, semblent chaque jour perdre du terrain.

La vente des vins de Champagne et des vins mousseux français a été également très satisfaisante, si l'on tient compte surtout de la situation économique générale et du mauvais état des affaires en Danemark, durant le cours de 1909. On préfère même les marques françaises bon marché, valant de 2 à 5 francs la bouteille, aux soi-disant champagnes allemands et aux vins mousseux du Rhin.

Par contre, le public préfère de plus en plus les vins blancs du Rhin et de la Moselle à nos Bordeaux blancs qu'on trouve trop liquoreux.

La consommation du Bourgogne n'est jamais, en Danemark, très importante ; on signale pourtant, en 1909, une légère augmentation dans les ventes.

Le Cognac présente actuellement la situation la moins avantageuse : non seulement il a à souffrir de la concurrence de plus en plus active que lui fait le whisky, mais encore il ressent les effets de la campagne en faveur de la tempérance, qui se poursuit depuis quelques années avec tant d'activité dans les pays scandinaves. Les négociants estiment que c'est là qu'il faut chercher la cause des diminutions survenues dans leurs ventes, plutôt que dans l'élévation du tarif douanier.

Quoi qu'il en soit, le Danemark, tant en lui-même que par sa position géographique qui en fait un excellent centre de distribution pour toute la région scandinave, constitue, pour nos viticulteurs, un champ d'opération des plus intéressants et il y a lieu d'espérer que, par leur activité et par la bonne qualité de leurs produits, ils sauront encore y développer les débouchés qu'ils y possèdent déjà.

En résumé le mouvement total des échanges du Danemark en 1909 a atteint une valeur de 1.412.000.000 de francs contre 1.395.000.000 en 1908. Les exportations,

qui atteignent 620 millions, sont en augmentation de 4 millions environ et les importations qui s'étaient, en 1908, considérablement ralenties, ont repris quelque activité en 1909 et représentent une valeur de 792 millions, soit une augmentation de 13 millions.

La production du charbon en Allemagne pendant le 1er trimestre de 1911. — Le marché des charbons allemands a enregistré, depuis le début de l'année, des résultats particulièrement brillants, et qui marquent même un record dans son développement. Ils se chiffrent en effet pour le premier trimestre, par une production totale de 40.206.274 tonnes, contre 36.370.787 pendant le premier trimestre de 1910. Cette augmentation se fait sentir également soit sur la houille, qui a passé de 16.147.498 tonnes à 18.571.886, soit sur le coke de 5.636.781 à 6.364.091.

Cette surproduction a entraîné comme conséquences un recul très sensible dans les importations de charbons anglais et un progrès dans les exportations, dont on pourra se rendre compte par le tableau suivant, dressé pour le premier trimestre de chaque année.

ANNÉES	EXPORTATIONS EN TONNES
1907...............	4.724.804
1908...............	4.929.200
1909...............	5.241.817
1910...............	5.222.960
1911...............	6.367.819

Les progrès réalisés pendant le premier trimestre dépassent donc dans des proportions inconnues jusqu'alors, tous ceux qu'on avait pu constater au cours des années précédentes. Et ce mouvement d'accroissement ne semble pas en voie de diminution. D'après des calculs provisoires qui portent sur les dix premiers jours du mois d'Avril, l'exportation se serait chiffrée par 685.531 tonnes soit 21 % de plus que pendant la période correspondante de 1910. On peut donc présumer, si rien ne vient ralentir ce mouvement, que pendant les quatre premiers mois de 1911, l'Allemagne aura jeté sur le marché du monde un million et demi de tonnes en plus que pendant le premiers tiers de l'année précédente.

Pingaud, *Consul de France,* à Dusseldorf.

Une nouvelle source de gaz naturel. — Une source de *gaz naturel* a été découverte à Kissarnas, en Transylvanie. C'est la plus importante jusqu'à ce jour, puisque son débit journalier est de 860.000 mètres cubes. Le gaz sort de terre, avec un bruit qui s'entend de plusieurs kilomètres à la ronde, à une pression de plus de 30 atmosphères. Ce puits deviendra une source de richesse pour le pays, car le Gouvernement hongrois a décidé de le monopoliser.

(D'après la « *Réforme économique* »).

Le commerce du caoutchouc en Allemagne en 1909 et 1910. — L'administration allemande vient de publier les chiffres définitifs des

importations et exportations de caoutchouc en Allemagne pendant l'année 1909. Ils se résument comme suit :

IMPORTATIONS

	Quantité en quintaux	Valeur en marks
Caoutchouc brut	272.376	153.778.000
Caoutchouc manufacturé	28.357	20.183.000
	300.733	173.961.000

EXPORTATIONS

	Quantité en quintaux	Valeur en marks
Caoutchouc brut	90.865	31.700.000
Caoutchouc manufacturé	110.376	53.932.000
	201.241	85.632.000

Voici maintenant la comparaison de ces résultats avec ceux de 1910 :

IMPORTATIONS :

			Valeur moyenne
Caoutchouc brut	340.610	270.331.000	
Caoutchouc manufacturé	39.574	29.403.000	
	380.184	299.734.000	7.88
En 1909	300.733	173.961.000	5.58
En 1910	+ 79.451	+ 125.775.000	+ 2.10
	+ 20.8 %	+ 41.9 %	+ 26.6 %

EXPORTATIONS :

			Valeur moyenne
Caoutchouc brut	102.613	50.439.000	
Caoutchouc manufacturé	132.516	66.609.000	
	235.129	116.948.000	4.97
En 1909	201.241	85.632.000	4.25
En 1910	+ 33.888	+ 31.316.000	+ 0.72
	+ 14.4 %	+ 26.7 %	+ 14.5 %

Donc l'ensemble du commerce du caoutchouc brut et manufacturé en Allemagne, en 1910, a été de 615.313 quintaux valant 416.682.000 marks, ce qui constitue sur 1909 une avance de 113.339 quintaux en poids, soit 22.5 % en plus, et de 157.089.000 marks en valeur, soit 60.5 % en plus.

ASIE.

L'expansion japonaise. — Le Consul américain de Hong-Kong vient de publier un rapport dans lequel il étudie l'expansion commerciale japonaise. Il dit que, sur 2.800 maisons de commerce étrangères en Chine, 1.492 sont japonaises. Plus de la moitié des étrangers résidant dans le Céleste-Empire sont des Japonais.

Des commissaires officiels du commerce ont été établis par le gouvernement du

mikado dans les principaux centres de Chine : la sphère du commerce japonais s'étend maintenant aux Indes, à la Russie et même à l'Amérique du Sud.

Actuellement, les Japonais supplantent les Européens ; le Consul américain estime que les commerçants chinois commencent à lutter avantageusement avec les Japonais, et qu'ils les remplaceront à leur tour en Orient. En tous cas, les Européens sont éliminés avec une rapidité grandissante.

(*Eveninh News*).

L'Endiguement de l'Euphrate. — On annonce que sir William Willcocks aurait été chargé par le gouvernement turc d'entreprendre l'endiguement de l'Euphrate, qui va redonner à la Mésopotamie son ancienne fertilité. Le projet de sir William consisterait à bloquer l'ancien canal de Babylone et à développer l'irrigation du côté ouest de l'Euphrate, créant ainsi non une nouvelle Mésopotamie, mais une « Parapotamie.

(*Evening Standard*).

Le chemin de fer de Bagdad. — Un mot sur le chemin de fer de Bagdad et trois nouvelles conventions qui le concernent :

La Société du chemin de fer de Bagdad a obtenu la concession de la section Hélif-Bagdad (600 km.).

On a accordé à la même Société la construction et l'exploitation de la ligne Osmanié-Alexandrette (70 km.). Si l'État désire un jour racheter cet embranchement, il devra aussi racheter la partie du chemin de fer de Bagdad comprise entre Boulgourlon et Hélif.

La troisième concession, et la plus importante, donne à la Société la concession du port d'Alexandrette sans garantie et aux mêmes conditions que le port de Haïdar-Pacha.

La Société renonce à construire la ligne Bagdad-Bassorah que la Turquie construira elle-même.

Toutes ces conventions, et surtout celle du port d'Alexandrette, destiné à un grand avenir, sont très favorables aux intérêts allemands.

(D'après la « *Revue commerciale du Levant* »).

La population de la Chine. — Le gouvernement Chinois a fait procéder pour la première fois en 1910 à un recensement général de la population.

Le céleste empire compte environ 440 millions d'âmes, soit à peu près le quart de l'espèce humaine. Jusqu'ici les évaluations variaient entre 400 et 500 millions.

Voici les chiffres concernant les principales provinces : Sé-Chouen 79 millions, Chan-toung 38 millions, An-houï 36 millions, Hou-péï 34 millions, Canton 32 millions, Tchili 39 millions, Mandchourie 17 millions.

(L'*Illustration*).

La Pêche au Kamtchatka. — Il paraît que les eaux environnant la presqu'île de Kamtchatka, au Nord de Sakaline, sont d'une richesse extraordinaire en poissons de valeur : saumon, truite saumonée, morue, hareng, etc....

Pendant 5 mois, de Mai à Octobre, d'énormes quantités de poissons longent les côtes de Kamtchatka. Les uns s'approchent tout près de terre de sorte que la mer, lorsqu'il fait mauvais temps, les rejette sur le littoral où ils forment des couches atteignant parfois 5 ou 6 pieds d'épaisseur, les autres se précipitent dans les fleuves en telles quantités qu'ils empêchent les bateaux de circuler.

Une variété de truite saumonée, la meilleure, atteint 3 à 3 1/2 pieds de long et le poids de 8 à 10 kg.

Les bandes de morues, qui sont innombrables, ont parfois 2 verstes de longueur et plusieurs mètres d'épaisseur. Les bandes de harengs ont jusqu'à 2 kilomètres de longueur et elles sont tellement compactes qu'une longue rame, enfoncée dans ces masses de poissons, reste debout. Ces poissons sont négligés par les indigènes.

AFRIQUE.

Algérie. — La récolte des vins en 1910. — Les résultats des déclarations de récolte des vins en Algérie pour 1910 se décomposent comme il suit :

	Stocks en vins vieux	Vins nouveaux et récoltés	Total
		Hectolitres	
Département d'Alger	75.217	5.019.322	5.094.539
— d'Oran	21.422	2.851.637	2.873.059
— de Constantine	14.016	542.695	556.711
Total	110.655	8.413.654	8.524.309

Les chiffres correspondants pour 1909 avaient été :

Stock	247.018 hectolitres
Vins nouveaux	8.228.719 —
Total	8.475.737 hectolitres

Les chiffres de 1910 sont donc supérieurs à ceux de l'année dernière de 48.572 hectolitres pour l'ensemble des déclarations et de 184.935 hectolitres pour les vins nouveaux.

A la Côte d'Ivoire. — Le Commerce de la Côte d'Ivoire continue sa marche prodigieusement ascendante. Les statistiques douanières pour le premier mois de l'année courante en témoignent d'éclatante façon. Le droit de 10 % *ad valorem* perçu sur les marchandises a fourni en effet, les recettes comparatives suivantes depuis trois ans :

Janvier 1909	221.066,22
— 1910	279.526,97
— 1911	431.144,78

AMÉRIQUE.

Les pêcheries au Canada. — Le Canada peut, à bon droit, prétendre posséder les plus grandes pêcheries du monde. Les eaux de nul autre pays ne produisent une aussi grande abondance de poissons comestibles. D'après le rapport annuel du département d'Ottawa, la valeur des prises des pêcheurs canadiens dans les eaux canadiennes s'est élevée, l'an dernier, à 25.451.085 dollars.

La valeur des produits n'est cependant pas le seul indice de l'importance des pêcheries. La pêche, l'an dernier, a occupé 71.000 hommes avec 38.965 bateaux : la flotte de pêche compte 1.114 chalutiers ; 13.753 personnes ont été employées, l'an dernier, à la mise en conserve du poisson ; la valeur des chalutiers, des bateaux, des engins, agrès et appareils de pêche s'élève à près de 9 millions de dollars.

La Nouvelle-Ecosse est celle de toutes les provinces dont la production en poisson est la plus importante ; elle est évaluée à plus de 8 millions de dollars.

La production de la Colombie britannique est évaluée à 6.500.000 ; celle du Nouveau-Brunswick à 4.750.000 ; celle d'Ontario à un peu plus de 2 millions ; celle de Québec à 1.380.000 et celle de l'île du Prince-Edouard à 1.378.000 dollars.

L'évaluation des principales espèces de poissons est :

Saumon 4.814.250 dollars, homard 4.200.279, morue 3.361.409, hareng 2.471.963, maquereau 1.326.810, flétan 1.045.316 et poisson blanc 819.626 dollars.

Les filets dont se sont servis les pêcheurs canadiens, l'an dernier, mesuraient au total 16.000 milles de longueur et sont évalués à 3.500.000 dollars.

Les fonds placés dans l'industrie de la pêche s'élèvent à 15.500.000 dollars.

Les mesures de protection et les salaires ont coûté, l'an dernier, au gouvernement, près d'un million et les revenus des amendes et des permis se sont élevés à 82.715 dollars.

Le rapport du département dit que l'encouragement donné au transport du poisson frais, des provinces maritimes à Montréal et à Ontario, a produit de bons résultats et les rapports de la douane établissent que le poisson importé des Etats-Unis a été largement remplacé par le poisson canadien.

En 1906, Ontario et Québec ont importé 1.968.572 livres de poissons de mer frais ; l'an dernier, l'importation américaine a baissé à 1.180.543 livres.

On croit de plus en plus qu'avec les facilités de transport modernes, l'on parviendra à se procurer du poisson en parfait état et à des prix raisonnables, dans n'importe quelle partie du pays.

(*Recueil consulaire belge*).

Un incendie qui dure 51 ans. — New-York, 24 mai... On vient d'arriver à éteindre un incendie qui durait depuis le 15 février 1859 ; il consumait lentement une mine d'anthracite, à Summit-Hill, dans le nord-est de la Pensylvanie.

On estime qu'en cinquante et un ans l'incendie a brûlé environ pour 125 millions de francs de charbon et il n'a détruit qu'une faible partie du filon.

Le seul moyen d'arrêter les progrès du fléau était de construire une muraille d'argile coupant complètement le filon et s'enfonçant en terre jusqu'au niveau de la mer. Vers le nord, le gisement est très près de la superficie du sol ; on y creusa un fossé profond. Au contraire, au sud, la veine d'anthracite s'enfonce dans le sous-sol. On pratiqua une série de puits, dont le plus profond a soixante mètres, et on les réunit par une sorte de tunnel. Les murs de ce tunnel sont faits de béton et ont vingt mètres de haut. Le tunnel lui-même a 180 mètres de long et la muraille a une longueur totale d'environ 300 mètres.

La construction de cette digue contre le feu a coûté 1.250.000 francs ; elle n'a pas été sans péril. Les ouvriers ont souffert énormément de la chaleur. Ils ne travaillaient jamais plus de trente minutes de suite et pas plus de quatre heures par jour. Mais l'incendie a été arrêté et une quantité énorme de charbon, dont on ne peut fixer la valeur, est sauvée.

OCÉANIE

L'exportation de la viande gelée australienne en 1910. — L'année 1910 est considérée, par tous ceux qui s'occupent de la viande gelée, comme ayant été l'une des meilleures depuis la création de ce genre de commerce. Les chiffres publiés à ce propos par la maison Weddel dans sa revue annuelle, se rapportent à l'ensemble, au Royaume-Uni et à toutes les contrées où il s'approvisionne (Australie, Nouvelle-Zélande, Amérique du Sud) ; il est, cependant, possible d'en extraire les notations suivantes qui ont plus particulièrement trait au Commonwealth.

L'exportation australienne accuse pendant l'exercice 1910, une augmentation de 105 % pour la viande de mouton et de 100 % pour la viande de bœuf. La situation économique particulièrement prospère du Royaume-Uni a eu pour conséquence de développer la faculté de consommation des masses, et c'est ce qui a permis au marché britannique d'absorber cet énorme excès de viande en provenance de l'hémisphère austral. La consommation globale de la viande a été, en effet, en Angleterre, de 59,7 livres de bœuf et de 29,8 livres de mouton par tête d'habitant soit, pour tout le royaume, 1.813.426 tonnes de 1.016 kilog., la viande gelée entre dans ces chiffres pour 33,7 %.

Le nombre total des carcasses de mouton gelé envoyées par l'Australie a été de 2.723.148, dépassant de 1.396.007 unités le chiffre atteint en 1909. L'augmentation est donc de 105 %, alors que les exportations de la Nouvelle-Zélande et de l'Amérique du Sud, pour la même branche commerciale, n'ont respectivement augmenté que de 6,5 et 4,4 %. L'Australie a en outre envoyé 144.963 carcasses d'agneau de plus que l'année précédente.

On peut constater, d'une façon générale, que les exportations d'Australie et de Nouvelle-Zélande ont une tendance marquée à augmenter d'importance, alors qu'au contraire celles de l'Amérique du Sud accusent un état stationnaire et parfois même une légère diminution.

Armand,

Gérant du Consulat général de France, à Sydney.

II. — Généralités.

Le Record de l'Altitude des femmes alpinistes. — Il y a quelques années une riche alpiniste américaine, Mme Bullock Workman (1) faisait en compagnie de son mari, l'ascension d'un des pics les plus élevés de l'Hismalaya, mesurant 7.200 mètres. C'était la première fois qu'une femme parvenait à une pareille altitude ; Mme Bulloch Workman fut donc proclamée « record-woman » du monde de l'Alpinisme.

Mais voilà que, quelque temps après, une autre américaine, Miss Annie Peck, explorant au Pérou la Chaîne de la Cordillère, atteignit le sommet du Huascaran, auquel on attribuait 7.300 mètres d'altitude. Dès lors, Miss Peck revendique à son tour le record détenu jusqu'ici par Mme Workman.

Cette dernière ne se tint pas pour battue ; elle savait qu'on avait déjà émis des doutes sur l'exactitude des mesures de hauteur des pics sud-américains. Elle vint à Paris et consulta M. Schrader qui ne put que lui confirmer l'incertitude dans laquelle il se trouvait lui-même à l'égard de la véritable altitude du Huascaran.

Mme Bullock Workman insista, fit savoir qu'elle était disposée à tous les sacrifices d'argent nécessaires pour élucider cette question de l'altitude du pic péruvien. La somme de 65.000 francs à dépenser ne l'effraya pas et M. Schrader organisa, en conséquence, aux frais de la riche américaine, une expédition française sous la direction de M. de Larminat, pour aller mesurer, d'après les méthodes les plus modernes et à l'aide des instruments les plus précis, la véritable hauteur du pic péruvien.

C'est le rapport de cette mission dont M. Carpentier a donné connaissance à l'Académie des Sciences. Il établit pour l'altitude du Huascaran le chiffre définitif de 6.763 mètres seulement.

Miss Peck est donc montée à 537 mètres moins haut qu'elle ne le croyait et à 437 mètres de moins que Mme Bullock Workman, et celle-ci continuera, jusqu'à nouvel ordre, à détenir un record pour la conservation duquel elle n'a pas hésité à dépenser beaucoup d'argent.

(*Le Tour du Monde*).

La navigation intérieure. — Paris, 12 mars..... A la Société de géographie, sous la présidence de M. Le Myre de Villers, M. Audifred, sénateur, a fait une conférence sur la navigation intérieure.

M. Audiffred a montré l'influence des voies de communication sur la production et l'abaissement du prix des produits. Il importe donc de donner un grand essor à des voies sans esprit d'exclusivisme, en s'attachant, au contraire, à faire sa part à chacun, car toutes ont leur utilité propre.

---

(1) Nous avons eu le plaisir d'entendre deux fois Madame Bullock Workman, à la Société de Géographie de Lille.

Le conférencier a insisté sur ce fait que notre pays possède un admirable réseau de routes et chemins de fer et tramways que l'on développe constamment, mais il est dans un état d'infériorité manifeste au point de vue des grands ports et des voies navigables. Sa marine marchande, privée du fret lourd qui seul peut la faire vivre, est dès lors en décadence, et cependant la situation de la France, sur trois mers, à l'entrée de l'Europe centrale, est des plus favorables. Il importe donc d'agrandir et d'outiller nos grands ports : Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre et Dunkerque, pour les mettre à la hauteur du progrès, et de construire derrière chacun de ces ports une grande voie navigable pour desservir l'intérieur du pays et le mettre en communication avec les pays limitrophes.

Le nouveau câble allemand sud-américain. — La dernière section du câble transatlantique allemand-sud-américain vient d'être posée et la ligne est entrée en service le 1er avril. Le câble, qui a 11.000 kilomètres de long, va de Emden à Pernambuco par Santa-Cruz de Tenerife et Monrovia. Les tarifs seront moins élevés que ceux des lignes concurrentes. Il sera relié à tous les Etats de l'Amérique du Sud, de manière à assurer aux commerçants et aux industriels allemands des communications allemandes avec tout l'intérieur du continent sud-américain. Le nouveau câble allemand sera également complété en Afrique par tout un réseau intérieur venant s'amorcer à Monrovia.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER SEMESTRE DE 1911.

Grandes Conférences.

Communications.

Procès-verbaux.

Congrès.

Excursions.

Concours.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

France.

Europe.

Asie.

Afrique.

Océanie.

Régions polaires.

PAGES.

II. Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

France.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Océanie.

Régions polaires.

III. — Généralités.

Lille Imp. L. Danel

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

LISTE DES MEMBRES

ANNÉE 1911

SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 21 DÉCEMBRE 1895.

M. PAUL CREPY, décédé le 11 décembre 1899, était Président de la Société depuis sa fondation le 14 juin 1880.

MEMBRES D'HONNEUR

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1892. BAYET, C. ✻, I. ✿, ♁, Directeur de l'Enseignement Supérieur au Ministère de l'Instruction publique, Président du Congrès des Sociétés françaises de Géographie à Lille en 1892, rue Gay-Lussac, 24.

1890. BINGER (Louis) (le Colonel), C. ✻, I. ✿, Directeur au Ministère des Colonies, Avenue de l'Ouest, 9, Saint-Maur-des-Fossés (Seine).

1910. BLONDEL (Georges), A. ✿, C. ✠✠, Professeur à l'École des Hautes Études Commerciales, Vice-Président de la Société de Géographie Commerciale de Paris, rue de Bellechasse, 31, Paris.

1903. CHARLES-ROUX (Jules), A. ✿, C. ✠✠, ancien Député, Président du Comité de Madagascar, Vice-Président de la Cie Universelle du Canal de Suez, rue Pierre Charron, 12, Paris.

1886. DEBIDOUR, ✻, I. ✿, Inspecteur général de l'Instruction publique, Président d'Honneur de la Société de géographie de l'Est., 7, rue Nicole, Paris Ve.

1905. DE GUERNE (Le baron Jules), ✻, A. ✿, Bibliothécaire de la Société de Géographie de Paris, rue de Tournon, 6, Paris.

1899. DE PRAT (Oscar), ✻, (M), ✠✠✠, Membre de la Mission du Commandant Marchand, Percepteur de Morbecque, à Hazebrouck (Nord).

1883. DUPUIS, G. C. ✠, Explorateur du Tonkin, rue des Belles-Feuilles, 20, Paris.

1882. FONCIN (Pierre), ✻, I. ✿, Inspecteur général de l'Instruction publique, Fondateur et ancien Président de l'Union Géographique du Nord, rue de Grenelle, 45, Paris. (Alliance française) Domicile, 1, rue Michelet.

1883. GUILLOT (E), I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et à l'École supérieure de Commerce, ancien Secrétaire général de la Société, Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris, rue du Cardinal Lemoine, 4.

Années MM.

1880. HARMAND (docteur), ✵, ✠, ancien Ministre de F ance au Japon, Ambassadeur honoraire, faubourg St-Honoré, 225, Paris.

1902. HAUMANT, I. ✿, Chargé de Cours à la Sorbonne, 9, rue Campagne-Première, Paris.

1905. LABBÉ (Paul), Secrétaire général de la Société de Géographie Commerciale de Paris, rue Montaigne, 14 *bis*.

1888. LÉGER (Louis), ✵, I. ✿, ✠ ✠, Professeur au Collège de France, Professeur honoraire à l'Ecole des Langues orientales, Professeur à l'Ecole supérieure de Guerre.

1886. LEVASSEUR, G. O. ✵, I. ✿, C. ✠ ✠, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers, rue Monsieur-le-Prince, 26, Paris.

1892. MONTEIL, O. ✵, A. ✿, Lieutenant-Colonel d'infanterie de marine, Explorateur, rue d'Aumale, 10, Paris.

1888. PERROT (Georges), C. ✵, I. ✿, Membre de l'Institut, rue Cassini Paris (XIVe).

1881. SUÉRUS, ✵, I. ✿, Proviseur du Lycée Henri IV, à Paris, ancien Secrétaire-général de la Société.

1890. TRIVIER (Ernest), ✵, Capitaine au long cours, Explorateur de l'Afrique centrale, Rochefort.

1883. WIENER, O. ✵, Ministre plénipotentiaire de France, rue Margueritte, 6, Paris 17e.

MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

avec l'année de leur nomination.

Années MM.

1905. ARDAILLON, ✵, Recteur de l'Académie d'Alger.

1902. BERINDEI (C. A), ingénieur-chimiste, Precupetii Noni 19 *bis*, à Bucharest (Roumanie).

1904. BERRET (Paul), Professeur au Lycée Hoche, Avenue de Sceaux, 1, Versailles.

1902. CARTON (D^r), ✵, I. ✿, ✠, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, Médecin-Major de 1re classe au 4e régiment de tirailleurs, Villa Stella, à Khereddine (Tunisie).

1908. CUVELLIER, O ✠, inspecteur du Service topographique du Département d'Oran, à Oran.

1895. DELESSERT DE MOLLINS (Eugène), ancien Professeur, ancien Archiviste de la section de Roubaix, villa Ma Retraite, à Lutry, canton de Vaud (Suisse).

---

(1) N.-B. — Les Membres correspondants qui enverront presque annuellement à la Société des études, des mémoires, des renseignements ou des travaux intéressants, se rapportant principalement à la Géographie générale ou à celle du pays qu'ils habitent ou des pays qu'ils ont visités, recevront gratuitement, en échange et comme remercîments, le Bulletin mensuel de la Société sans interruption, s'ils ne sont pas plus de 18 mois sans faire un nouvel envoi dont le Comité d'Études appréciera la valeur.

Années. MM.

1883. Des Chesnais (le R. P. René le Menant), missionnaire apostolique, rue Dombasle, 31, Paris, Vaugirard.

1908. Flahault, O ✵, ingénieur, secrétaire général de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran, 2 *bis*, boulevard Charlemagne, à Oran.

1898. Lacan, ✵, I. ✿, ✠, Secrétaire de la Cie du Chemin de fer du Nord, rue de Dunkerque, 18, Paris.

1894. Lemire (Charles), C. ✠, Résident honoraire de France, rue de Condé, 15, Amiens.

1903. Noël, Vice-Président de la Section de la Société de Géographie Commerciale de Paris, à Tunis.

1893. Pfister, O. ✵, A. ✿, Professeur à la Sorbonne, boulevard de Port-Royal, 72, Paris.

1901. Pillet (Mgr. A.), Prélat romain, à Grésy-sur-Aix (Savoie).

1889. Renouard (Alfred), I. ✿, ancien Secrétaire-général de la Société, rue Mozart, 49, Paris.

1891. Salone (Émile), I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, rue Jouffroy, 68, Paris.

1905. Six (Georges), A ✿, Vice-Recteur de la Corse, à Ajaccio.

1904. Soil de Moriamé (E.-J.), ✵, I. ✿, C. ✠, Président du Tribunal civil et Président de la Société historique et archéologique de Tournai, rue Royale, 45, Tournai.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

France et Colonies.

Alger....... Société de Géographie.
Brest....... Société académique.
Bone....... Académie d'Hippone.
Bordeaux... Société de Géographie commerciale.
Bourges.... Société de Géographie du Cher.
Carcassonne. Syndicat d'initiative de Carcassonne et de l'Aude
Douai..... Union géographique du Nord de la France.
Dunkerque.. Société de Géographie.
Id. .. Union Faulconier.
Id. .. Chambre de Commerce.
Florac...... Club Cévenol.
Le Havre... Société de Géographie commerciale.
Laon....... Société de Géographie de l'Aisne.
Lille........ Société Industrielle du Nord de la France.
Id. .... Société des Agriculteurs du Nord de la France.
Id. .... Société Géologique du Nord.
Id. .... Union française de la Jeunesse.

Lorient..... Société bretonne de Géographie.
Lyon........ Société de Géographie de Lyon et de la région lyonnaise.
Marseille... Société de Géographie et d'études commerciales.
Montpellier. Société languedocienne de Géographie.
Nancy...... Société de Géographie de l'Est.
Nantes...... Société de Géographie commerciale.
Oran....... Société de Géographie et d'Archéologie.
Paris....... Société de Géographie.
Id. .... Société de Géographie commerciale.
Id. .... Comité de l'Afrique française.
Id. .... Société des Études coloniales et maritimes.
Id......... Société de Topographie de France.
Id. .... Alliance française.
Id. .... Société des anciens élèves de l'École supérieure de Commerce
Id.......... Union franco-persane.
Poitiers..... Société de Géographie.
Rochefort... Société de Géographie.
Roubaix.... Société d'émulation.
Rouen...... Société normande de Géographie.
St-Nazaire.. Société de Géographie commerciale.
St-Valery... Société d'Histoire et d'Archéologie du Vimeu.
Sousse...... Société d'Archéologie.
Toulouse.... Société de Géographie.
Tours...... Société de Géographie.
Tunis....... Institut de Carthage.
Id. ...... Section tunisienne de la Société de Géographie commerciale de Paris

Europe.

ALLEMAGNE......... *Berlin.* — Société de Géographie.
Id. .... *Brême.* — Société de Géographie.
Id. .... *Hessen.* — Société de Géographie.
ANGLETERRE........ *Edimbourg.* — Société de Géographie.
Id. .... *Londres.* — Société royale de Géographie.
Id. .... *Manchester.* — Société de Géographie.
AUTRICHE-HONGRIE . *Buda-Pesth.* — Société hongroise de Géographie.
Id. . *Vienne.* — Société impériale de Géographie.
Id. . » — Société impériale de Géographie militaire.
BELGIQUE.......... *Anvers.* — Société de Géographie.
Id. .... *Bruxelles.* — Société royale de Géographie.
Id. .... » — Société d'Archéologie.
Id. .... » — Société belge d'Etudes coloniales.
Id. .... » — Institut géographique de Bruxelles.
Id. .... *Liège.* — Association des licenciés de l'Université.
ESPAGNE........... *Madrid.* — Société royale de Géographie.
ITALIE............. *Rome.* — Société italienne de Géographie.
PAYS-BAS.......... *Amsterdam.* — Société de Géographie.
PORTUGAL.. .... *Lisbonne.* — Société de Géographie.
RUSSIE............. *Saint-Pétersbourg.* — Société impériale de Géographie.
SUÈDE............. *Upsal.* — Institut géologique de l'Université.

SUÈDE .... *Stockholm.*— Société de Géographie.
SUISSE............. *Genève.* — Société de Géographie.
Id. .... *Neufchatel.* — Société neufchâteloise de Géographie.
Id. .... *Saint-Gall.* — Société de Géographie commerciale.

Autres parties du monde.

CANADA................. *Toronto.* — Canadian Institute.
ÉTATS-UNIS............ *New-York.* — Société de Géographie.
Id. .... *Philadelphie,* — Société de Géographie.
Id. .... » — American philosophical Society.
Id. .... *Washington.* — Smithsonian Institution.
Id. .... » — Bureau d'Ethnologie.
PÉROU................. *Lima.* — Société de Géographie.
RÉPUBLIQUE ARGENTINE. *Buenos-Ayres.* — Académie nationale des Sciences.
ÉGYPTE................ *Le Caire.* — Société khédiviale de Géographie.
JAPON.................. *Tokio.* — Société de Géographie.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

Président............ MM. CREPY (Auguste), ✠, Négociant, Vice-Consul de Portugal.
Vice-Presidents...... VAILLANT (Eugène), ✼, I. ✿, O. ✠, ✠, Vice-Consul de Perse.
LEVÉ (Albert), ✠, Juge honoraire.
DROULERS (Charles), ✠, Négociant à Roubaix.
Secrétaire Général.. MERCHIER (A.), ✼, I. ✿, Professeur agrégé d'histoire au Lycée Faidherbe.
Secr. général adjoint DUPONT (Jules), Avocat.
Secrétaire........... SCHOTSMANS (Auguste), Négociant.
Trésorier........... DECROIX (Pierre) A ✿, ✠, Banquier.
Trésorier adjoint.... THIEFFRY (Maurice), Négociant.
Bibliothécaire....... HOUBRON (Georges), I. ✿, Licencié en droit, Membre de la Commission de la Bibliothèque de la Ville.
Archiviste.......... CANTINEAU (E.), I. ✿, Membre de la Commission historique du Nord, Membre correspondant d'Instituts et de Sociétés savantes.

COMITÉ D'ÉTUDES.

MM. Bonte (Auguste), ✻, Conseiller général, Maire de Lambersart.
Boulenger (E.-V.), Négociant, à Roubaix.
Cléty, Avocat, à Roubaix.
Craveri (Annibal), Propriétaire à Roubaix.
Danel (Liévin), Imprimeur, à Lille.
Decramer, O. ✠, Pharmacien, à Lille.
De Jaeghere (Paul), Rentier, à Lille.
Delahodde (Victor), Négociant, à Lille.
Delaune (Marcel), Ancien Député, industriel, à Lille.
Delebecque, Ingénieur, Directeur des Sociétés gazières de Lille.
Demangeon, I. ✿, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.
Dr Desplats, ✠, Professeur à la Faculté libre de médecine, à Lille.
Destombes (Paul), ✠, Architecte, à Roubaix.
Douxami, I. ✿, ✠, Professeur adjoint à la Faculté des Sciences de Lille.
Duvillier (Georges), Filateur de coton, à Tourcoing.
Fiévet-Maquet (Félix), Propriétaire, à La Madeleine.
Général Franck, O. ✻, Commandant le Génie de la 1re région, à Lille.
Godin (Oscar), A. ✿, C. ✠, Industriel, Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Madrid, de Lisbonne et de la Suisse orientale, à Lille.
Gosselet, O. ✻, I. ✿, ✠, Doyen honoraire de la Faculté des Sciences, Correspondant de l'Institut, à Lille.
Lesne (l'Abbé), Professeur à la Faculté libre des Lettres, à Lille.
Masure-Six, ✻, I. ✿, Propriétaire à Tourcoing.
Masurel-Prouvost (Edmond), A. ✿, Industriel à Tourcoing.
Miniscloux, O ✻, Lieutenant-Colonel en retraite, à Lille.
Nicolle (Louis), Maire de Lomme.
Palliez (Alexandre), C ✠, O ✠, Consul de Suède, à Lille.
Petit-Leduc (Joseph), A. ✿, Publiciste à Tourcoing.
Ravet (Prosper), Représentant, à Lille.
Van Troostenberghe (Théophile), Représentant, à Lille.

Vice-Présidents honoraires :

MM. Verly (Hippolyte), ✻, Homme de Lettres.
Masurel (François), ✻, A. ✿, Ancien Président du Tribunal de Commerce de Tourcoing.
Vermersch (Albert), I. ✿, O. ✠, ✠, Docteur en Médecine, Pharmacien honoraire.
Boulenger (E.), A. ✿, O. ✠, Négociant à Roubaix.

Secrétaire-Général adjoint honoraire. — M. Théry (Raymond), Ⓜ, A. ✿, O. ✠, Ancien notaire.

Trésorier-honoraire. — M. Fernaux Defrance, I. ✿.

AGENT-SECRÉTAIRE.

L'Agent de la Société se tient au Secrétariat, rue de l'Hôpital-Militaire, 116, chaque jour non férié, le matin, de 7 h. 3/4 à 8 h. 3/4 ; le soir, de 4 h. à 8 heures.

BIBLIOTHÈQUE.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours non fériés de 4 heures à 8 heures du soir.

COMMISSIONS.

Le Président de la Société, le Secrétaire-Général et le Secrétaire-Général-Adjoint font de droit partie de toutes les Commissions.

1re COMMISSION : BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

MM. MERCHIER, ✻, I. ✿, président.
DUPONT, rapporteur.
CANTINEAU, I. ✿.
CRAVERI.
DANEL (Liévin).

MM. DEMANGEON, I. ✿.
FIÉVET.
HOUBRON (G.), ✿.
PETIT-LEDUC, A. ✿.

2e COMMISSION : CONCOURS.

MM. GODIN (O.), A. ✿, C. ✠, président.
L'abbé LESNE, rapporteur.
CANTINEAU, I. ✿.
CLETY.
DANEL (LIÉVIN).
DELAHODDE.
DEMANGEON, I. ✿..
DOUXAMI, I. ✿, ✠.

MM. FIÉVET.
HOUBRON (G.), I. ✿
LEVÉ, ✠.
MINISCLOUX, O. ✻.
PETIT-LEDUC, A. ✿.
THIEFFRY (Maurice).
VAILLANT, ✻, I. ✿, O. ✠, ✠.

3e COMMISSION : BIBLIOTHÈQUE, CARTES ET COLLECTIONS.

MM. DEMANGEON, I. ✿, président.
DOUXAMI, I. ✿, ✠, rapporteur.
CANTINEAU (E.), I. ✿.
DANEL (Liévin).

MM. DESTOMBES (Paul), ✠.
GODIN, A. ✿, C. ✠.
HOUBRON (G.), I. ✿.
LEVÉ, ✠.

4e COMMISSION : FINANCES.

MM. GODIN, A. ✿, C. ✠, president.
SCHOTSMANS (Auguste), rapport.
CANTINEAU, I. ✿.
CLÉTY.
DECROIX (Pierre), A. ✿, ✠.

MM. LEVÉ, ✠.
NICOLLE (Louis).
PALLIEZ (A), C ✠, O ✠.
THIEFFRY (Maurice).
VAILLANT, ✻, I. ✿, O. ✠, ✠.

5e COMMISSION : EXCURSIONS ET VOYAGES.

MM. Van Troostenberghe, président.
Schotsmans (Auguste), rapporteur.
Cantineau, I. ✿.
Decramer (Louis), O. ✠.
De Jaeghere (Paul).
Godin (O.), A. ✿, C. ✠.
Palliez (A), C ✠, O. ✠.
Ravet (Prosper),
Thieffry (Maurice).
Vaillant (E.), ✲, I. ✿, O. ✠, ✠.
Bonvalot, A. ✿, adjoint.
Boussemart, id.

MM. Calonne (Albert), adjoint.
Forest (Victor), id.
Godin (A.-G.), id.
Laroche (Pierre), id.
Pouchain (Henri)) id.
Renouard (Xavier), id.
Rollier, id.
Sailly. id.
Savary, id.
Thiébaut (Raymond), id.
Vaillant (René), id.

6e COMMISSION : FÊTES ET RÉCEPTIONS.

MM. Ravet (Prosper), président.
Houbron (G.), I. ✿, rapporteur.
Danel (Liévin).
Decramer (Louis), O. ✠.
Decroix (Pierre). A. ✿, ✠.
Schotsmans (Auguste).
Thieffry (Maurice).
Van Troostenberghe.

MM. Bonvalot, A. ✿, adjoint.
Boussemart. id.
Calonne (Albert), id.
Godin (A.-G.), id.
Laroche (Pierre), id.
Renouard (Xavier), id.
Sailly, id.
Thiébaut (Raymond), id.
Vaillant (René) id.

SECTION DE ROUBAIX.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

Président d'honneur : M. Boulenger (E.), A. ✿, O. ✠.

MM. Droulers (Charles), président.
Boulenger (E.-V.), vice-présid.
Cléty (Jules), secrétaire.
Craveri (Annibal), archiviste.
Destombes (Paul), ✠.
Arnould-Delcourt (A.).

MM. Champier (Victor), ✲.
Dupin (Eugène).
Glorieux (Henri).
Jonville (Paul).
Mousset (Dominique).
Prouvost-Bénat (Amédée), ✠.

SECTION DE TOURCOING.

Chargée de l'organisation des Cours et Conférences dans cette Ville.

Président d'Honneur : M. Masurel (F.), ✲, A. ✿.

MM. Duvillier (G.), vice-président.
Petit-Leduc, A. ✿, secrétaire.
Masurel-Prouvost (Edm.), A. ✿.
Masure-Six, I. ✿.
Déprez (Georges).

MM. Lahousse (Jules).
Lefebvre (G.), A. ✿.
Legrand-Joire (Ludovic).
Robbe (Urbain).
Salembien (Léon).

MEMBRES FONDATEURS.

N[os] d'inscription. MM

308. † BARATTE (Jules), Officier d'Administration du croiseur *Le Renard*.
544. BÉTHUNE (Clément), Propriétaire, rue St-Jacques, 25, à Lille.
1684. BLONDEAU (M[lle] Louise), Propriétaire, rue Royale, 118, à Lille.
158. † BOSSUT (Henry), Vice-Président de la Société, à Roubaix.
1490. COQUELLE (Félix), I. ✿, O ✠, ✠, ✠, ✠, Maire de Rosendael, Consul du Pérou, Président du Tribunal de Commerce de Dunkerque.
56. † CREPY (Paul), ✠, A. ✿, C. ✠, ✠, Nég., Président de la Société, à Lille.
191. CREPY (Auguste), ✠, Président de la Société, Négociant, rue des Jardins, 28, Lille.
175. † DASSONVILLE-LEROUX, Négociant en laines, à Tourcoing.
302. † D'AUDIFFRET (marquis), O. ✠, Trésorier-payeur général du Nord, à Lille,
1177. † DEBRUYN, Notaire honoraire, Lille.
971. DELATTRE-PARNOT (M[me]), Propriétaire, rue d'Inkermann, 18, à Lille.
613. † EECKMAN (Alex.), I. ✿, O ✠, Secrétaire Général honoraire de la Société.
1478. FORSTER (J,), Doct. en médec., 10, S[t] George's Road Eccleston Square, Londres.
60. † FROMONT (Auguste), I. ✿, Trésorier honoraire de la Société.
2862. GALLOIS (Eugène), Explorateur, rue de Mézières, 6, à Paris.
2954. † KUHLMANN-AGACHE (M[me] F.), Propriétaire, à Lille.
454. LORENT-LESCORNEZ, Filateur de lin, rue de Thionville, 11, à Lille.
184. † MAHIEU (Auguste), ✠, Filateur de lin, ancien Maire d'Armentières.
1153. † MARACCI (M[me]), Propriétaire, à Lille.
350. † NICOLLE (Ernest), ✠, A. ✿, O. ✠, ✠, Président honoraire de la Société, à Lille.
1741. PHALEMPIN (Charles), C. ✠, 70, avenue des Ternes, Paris.
211. POTIÉ (Jules), A. ✿, rue Mercier, 8, Lille.
96. RENOUARD (Alfred), I. ✿, ✠, ✠, ancien Secrétaire-général de la Société, à Paris, rue Mozart, 49.
138. † SCHOTSMANS (Émile), Négociant, à Lille.
356. † SCRIVE-DE NEGRI (Jules), C. ✠, manufacturier, à Lille.
2395. WALLAERT (Georges), Manuf., Juge au Tr. de Comm., pl. de Tourcoing, 6, à Lille.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

Aire-sur-la-Lys (*Pas-de-Calais*).

N[os] d'inscription. MM.

2775. HOUCKE (Maurice), brasseur.
2648. SCHOTSMANS (Henri), industriel.

---

(1) Les Membres de la Société peuvent se procurer au Secrétariat le Diplôme de la Société contre versement de cinq francs.
Les noms des membres *protecteurs* sont précédés d'un astérisque (*).
Ceux des membres *fondateurs* sont rappelés par deux astérisques (**).

N^os d'inscription. MM.

Amiens.

2435. Dewas (Auguste), industriel, rue des Sergenis, 36.

Annappes.

4210.* Descamps Agache (Maxime).
3740. Haute (Jules), propriétaire.
1731. Lemaire (Alfred), propriétaire, près la gare d'Ascq.

Armentières.

4271. Biebuyck (Arnold), ingénieur, rue Marle, 4.
2263. Bloem, industriel, rue Sadi-Carnot, 6.
1973. Boyer (Edouard), propriétaire, rue Bayard, 36.
912. Cado (Edmond), propriétaire, Grand'Place, 35.
4481 Cardon-Masson, industriel.
3147. Charvet-Locoge, fabricant, rue Nationale, 9.
186. Chas, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
189. Dansette (Jules), député, rue Nationale, 27.
3775. Debosque (Émile), ✵, (M), industriel, rue Bayard, 5.
5074. Debosque-Vienne, négociant, rue Eugène des Rotours.
2992. Dufour (Étienne), rue Sadi-Carnot, 8.
1998. Hénaux (Victor), propriétaire, rue Sadi-Carnot, 12.
4755.* Jeanson (Ch.), fabricant, rue Nationale, 74.
4257. Lambert (Paul), manufacturier, rue Bayard, 43.
825. Lescornez (Paul), brasseur, rue de Flandre, 25.
3521. Mamet, manufacturier, rue du Faubourg-de-Lille, 1.
755. Martin (Jules), négociant, place Victor-Hugo, 17.
942. Miellez, ✵, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 1.
4448.* Quenson de la Hennerie (Augustin), fondé de pouvoirs de la Banque Devilder.
2278. Salmon (René), industriel, place de la République, 7.
2767. Thilleur, filateur, rue des Rotours, 17.
4221. Verbrugghe (Henri), représentant de la filature Dansette frères.
940. Villard, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.

Ascq

4973. Baratte (Léon), tissage mécanique.

Auchel

5034. Duquesne, ingénieur, chef du Service commercial aux Mines de Ferfay.

Auchy-lez-Hesdin (*P.-de-C.*)

3698. Lavollée.

Audregnies (*Belgique*).

2032. Madame la Supérieure du Pensionnat St-Bernard.

Nos d'inscription. MM

Avelin (*Nord*)

3101. Moutiez (Madame Charles).

Bailleul.

4982. Hollebeke, gérant de la banque Verley-Decroix, rue Saint-Jacques, 20.
4887. Onof (Jérome), rue des Poissons, 23.
3773. Wecxsteen (Remy), fabricant de toiles, rue du Poisson, 9.

Barry-Maulde près Tournai (*Belgique*).

224. Madame la Supérieure des Dames Bernardines.

Bauvin.

5223. Flament (René), étudiant.

Beauvois (*Nord*).

4440.* Delétang, directeur de la Maison Michau.

Billy-Montigny.

3229. Lavaurs, ✱, directeur de la Compagnie des Mines de Courrières.

Calais.

476. Becquart (Henri), négociant, rue Caillette, 3.
109. Breton (Ludovic), ingénieur, directeur du tunnel sous-marin, directeur-propriétaire des Mines d'Hardinghen, 17, rue St-Michel.

Canteleu-Lambersart.

5126. Dooghe-Delobel, avenue de Boufflers, 89.

Canteleu-Lille.

5080. Fichelle (Louis), vétérinaire.
3842.* Mulliez, brasseur, rue de Dunkerque.
3744. Tournemine (Édouard), caissier comptable, quai de l'Ouest, 36.

Cappelle par Templeuve (Nord).

5244. Caby (André).

Carvin.

5120. Duquesne (Auguste), distillateur.

Cassel.

1654. Amat (Gaston), A. ✱, propriétaire, au château de l'Hutseval.
4904. Flament (Georges), percepteur.
1807. Loorius (Paul), Hôtel du Sauvage, Grande-Place.
2677. Mœneclaey, A. ✱, Conseiller général, maire.

Nos d'inscription. MM.

Chéreng.

5077. Docteur Desconseillez.

Comines.

4070.* Cousin frères, industriels.
3426.* Duriez-Lambin, industriel.
4239.* Hassebroucq (Liévin fils), industriel.
1470. Vandewynckele fils (Auguste), manufacturier.

Condé-sur-l'Escaut.

1831. Pureur (Pierre), A ✿, brasseur.

Croix-Wasquehal.

4427. Carissimo (Fernand), négociant, chemin de Beaumont.
4814. Cheminade, rentier, avenue des Marronniers, 33.
3044. de Lanoë, ingénieur, Verte-Rue, 315.
4254. Defontaine (Henry), avenue des Marronniers, 29.
4707. Faulkner (Angus).
2892. Germain (Léon), comptable, rue du Trocadéro.
5116. Goffin (Roger), étudiant, Grand'rue, 32.
5215. Haven (J.-E.), employé, avenue des Marronniers, 11.
5197. Holden Crothers, employé, rue de Metz.
250. Mathieu, I. ✿, instituteur en retraite, avenue Hannart.
2082. Mafille (Auguste), employé chez M. Holden, boulevard de la Chapelle.
2785. Petit-Dupir, négociant, rue de Roubaix.
3056. Plateau (Alfred), industriel.
4698. Ramsden (Mlle Marion), professeur d'anglais, place Saint-Martin, 5.
2891.* Seynave-Dubocage, industriel, 47, rue de Roubaix.

Denain.

4865. Fleurynck (Achille), pharmacien, rue de Villars, 106.
2707. Verley (Gaston), rue du Quesnoy.

Deûlémont (*Nord*).

2845. Claro (Lucien), tissage mécanique.
1551. Flipo (Louis), rentier.

Douai.

634. Joppé (Ed.), O. ✠, A. ✿, Cons. à la Cour d'Appel, r. de l'Abbaye des Prés, 44.
2884. Thiry (Ch.), Directeur des Mines de l'Escarpelle, rue de Lewarde, 11.
3427. Verley (René), rue des Glacis, 8.

Nos d'inscription. MM.

Dunkerque.

3268. Bernard (Carlos), négociant, 14, rue du Sud.
1490.** Coquelle (Félix), I. ✿, O ✠. ✠, ✠, ✠, Maire de Rosendael, Consul du Pérou, Président du Tribunal de Commerce, rue du Magasin Général, 15 *bis*.
3332. Smagghe, conducteur des Watteringues, rue de la Gare, 23.
2386.* Tresca-Coquelle (H.), malteur, rue de Calais, 33.

Ennetières-Avelin.

2591. Robert (Madame), propriétaire.

Escaupont *(Nord)*.

4993. Lemaire (Ernest), employé à la Compagnie des Mines d'Anzin.

Estaires.

1472. Ernout (François), propriétaire.
1710. Lefrancq (Auguste), fabricant de toiles.

Flers.

3130. Dupire (Édouard), entrepreneur de peinture.
3785. Lepers (Louis), brasseur au Breucq.
4715. Lepers (Pierre), brasseur.

Forest *par Hem*.

4864. Jouret (Gustave), industriel.
4136.* Lerailler (G), fabricant.

Fournes.

404. Gombert, ✵, A. ✿, chef d'institution.

Gondecourt *(Nord)*.

4224. Bauduin (Arthur), brasseur.
3599. Storme (Georges).

Hachette par Le Quesnoy *(Nord)*.

3435. Louis (Docteur Georges), A. ✿.

N°s d'inscription. MM.

Halluin.

5261. Biermé-Vanoye, industriel, rue de Lille, 22.
3608.* Delattre, frères, manufacturiers.
4064.* Demeester (Alfred), industriel.
4065.* Demeester (Jules), brasseur.
4219*. Duverdyn, brasseur, rue de Lille, 193.
5262. Eblagon, Landsberg, Motte et Cie, industriels.
3422. Hennion (Jules), filateur.
4069.* Lemaitre-Demeester, fils, industriels, rue du Moulin, 13.
3314. Loridant-Dupont, fabricant de linge de table.
3579. Pollet (Charles), comptable.
3310. Van Heddeghem, fabricant de chaises, rue de Lille, 58.
4620. Verclytte, pharmacien.
5171.* Verhaeghe (Joseph), blanchisserie de la Lys.

Haubourdin.

4971. Bigo-Marsy (Pierre), tanneur, rue Vanderhaghen, 3.
77. Bonzel (Arthur), A. ✿, distillateur.
4949. Chivoret, ingénieur, rue Clarisse, 21.
1714. Cordonnier (Célestin), brasseur.
2309. Cousin-Devos, industriel.
4223*. Cuvelier-Boutry, propriétaire, rue de Béthune, 104.
3089. Cuvelier-Verley (Albert), négociant en vins.
1225. Defretin, architecte.
4929. Despinoy-François (Géry), propriétaire, rue Gambetta, 14.
2925. Fichaux, manufacturier.
4139. Flourens (Madame), rue du Rivage, 26.
4220. Lefebvre (Alfred), tanneur.
470. Loridan (Victor), I. ✿, rue de la Motte, 16.
1469.* Rose (Madame Maurice).
738. Sander (Ad.), blanchisseur de fils et tissus.
949. Verley (André), propriétaire.
4403. Verley-Galloo (Pierre), rue de la Gare, 46.

Hazebrouck.

3888. Poupart, docteur en médecine.

Hellemmes (*près Lille*).

4804. Agache (Émile), brasseur, rue Raspail.
2650. Basselart, propriétaire, rue Chanzy, 65.
2300. Guillemaud, filateur.
3401. Lefebvre-Couplet, brasseur.
2831. Stermann (E.), directeur de la filature Lorent-Lescornez.

Hem.

1120. Mulaton-Leborgne (Jean), assurances Victoria.

Nos d'inscription. MM.

Hénin-Liétard (*Pas-de-Calais*).

5234. Bernard-Ledieu, brasseur.
1193. Caullet (Édouard), négociant, rue de la Place.
234. Desmars (Alfred), ✠. ingénieur-chimiste.

Houplin (*Nord*).

2695. Delaune-Tilloy (Madame Alfred), propriétaire.

Insalah (*près Biskra*).

5154. Nivelle (Lieutenant) de la Compagnie du Tidi Kelt.

La Bassée.

4950. Parsy (Maurice), étudiant, rue de Lens, 66.

La Croix-Marchais par Groslay (*Seine-et-Oise*).

2959.* Chamonin, rue du Chemin-de-Fer.

La Madeleine-lez-Lille.

4976. Aubignat (Gilbert), rue Faidherbe, 29.
1688. Belin (Jules), propriétaire, rue Gambetta, 44.
4414. Bocquet (Mlle Gabrielle), employée, rue de Lille, 244.
5028. Bocquet (Honoré), rue St-Maurice, 11.
4906. Buyse (René), employé, rue Vernet, 3.
1812.* Calonne (Albert), propriétaire, Nouveau Boulevard.
4834. Carême (Lucien), prof. au Lycée Faidherbe, avenue St-Maur, 138.
5257. Cornil (Désiré), ingénieur, Nouveau Boulevard.
4967. Delecourt fils (Jean), rue de Lille, 715.
4193. Dumont (Oscar), Nouveau Boulevard, 129.
4533. Fiévet-Maquet (Félix) Nouveau Boulevard, 232.
4027. Fleury-Legrand, industriel, rue de Lille, 109.
1253. Fontaine (Georges), propriétaire, ancien maire, rue de Lille, 184.
2764. Fontaine (Maurice), négociant, rue de Lille, 199.
5230.* Hugot (Maurice), industriel, aveuue St-Maur.
5159. Leclercq (Alphonse), fabricant de limes, rue Kléber, 52.
3340. Lemaitre-Bigo, Grand Boulevard.
5242. Lévèque (Albert), rue de la Plaine, 65.
4588. Malagié (Georges), Président de la Société des voyageurs, rue Faidherbe, 59.
3094. Marquis, avenue St-Maur, 18.
3907. Morreel (Georges), négociant, rue Thiers, 12.
5229.* Pauley, Directeur-Administrateur Délégué de la Compagnie internationale des machines agricoles, Nouveau Boulevard.

Nos d'inscription. MM.

4947. Rattier (Emile), rue Faidherbe, 54.
2262. Rigot-Suin, négociant, rue Pasteur, 42.
4939. Roussel-Dufossé (Madame Vve), rue Gambetta, 24.
4289. Salembier-Delebarre, négociant, rue de Lille, 118.
2008. Théry-Baroux, avenue St-Maur, 5.
4357. Verroust (Madame), propriétaire, rue Faidherbe, 78.

Lambersart.

262. Bonte (Auguste), ✻, Conseiller général, Maire.
5139. Coyet (Paul), rentier, place de l'Amiral Courbet, 9.
2514. Crepy (Maurice), filateur de coton, rue Flament-Rbeoux.
739. De Cagny (Edm.), courtier, rue des Écoles.
1597. Delcourt (A.) fils, teinturier.
3714. de Pas (Le Comte de), rue du Bourg, 82.
2762. Drieux (Achille), villa Marie, avenue de l'Hippodrome.
4838. Fournier (Achille), rue de la Carnoye.
5201. Houvenaghel (Gustave), rue Flament-Reboux, 26.
1037. Nuytten, négociant.
2868. Poullier (Madame Auguste), villa « Les Charmettes ».
3227. Testelin, rentier, villa Graziella, avenue de l'Hippodrome.
3418. Vaillant-Desruelle, industriel.
568. Wannebroucq (Paul), rue de Lille, 59.
4898. Young, négociant, avenue du Général Beziat, 10.

Lannoy.

4751. Deffrennes (Anselme), industriel.
4986. Ducatteau)Léon), négociant en vins.
2483. Dujardin.(Pierre), pharmacien.
2332. Leborgne-Brunel (Ferdinand), fabricant de tapis, rue Royale, 23.
4870. Leborgne (Victor), fabricant, rue de Lille.
4454. Parent (Albert), filateur.

Laventie.

5985. Duquesne (Alfred), ancien notaire.

Lens (*Pas-de-Calais*).

4238. Nieuviarts (Fernand), pharmacien.
2169. Rincheval-Parisse, brasseur.

Lesquin.

1726. De Jaeghère (Édouard), brasseur.

Nos d'inscription. MM.

LILLE.

317. Abrey (Miss), I. ✿, professeur de langue anglaise, rue Alexandre Leleux.
2356. Abry (Georges), négociant en bois, rue de Faubourg-de-Béthune, 46.
1826. Aerts-Debaisieux, négociant, rue à Fiens, 8.
2821.* Agache (Edmond), propriétaire, rue Delezenne, 3.
48. Agache (Edouard), ✱, président honoraire de la Société industrielle, rue de Tenremonde, 18.
3646. Aguilar (Ferdinand), commis-négociant, rue Brûle-Maison, 31.
537. Alavoine (Melle Berthe), A. ✿, institutrice, place Philippe-de-Girard, 10
1031. Alavoine, sous-chef de section des Postes et Télégraphes, rue du Molinel, 47.
257. Allard (Mme), propriétaire, rue Royale, 104.
3767. Amelin (Alfred), représentant, place de la République, 4.
3795. Amelin (Maurice), S. Directeur du dépôt des Forges de la Providence, rue Nicolas-Leblanc, 53.
4925. Andrieu (A.), négociant en fer, rue Barthélémy-Delespaul, 166.
4213. Andrieux (Etienne), place Simon-Vollant, 17.
4547. Arnaudon (Camille), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 22.
1593. Arnould (colonel), ✱, ✠, rue Nationale, 266.
2400. Arquembourg, ingénieur, boulevard Bigo-Danel, 33.
4339. Aubert, officier d'administration de 1re cl. du génie, fort St-Sauveur.
4691. Aubert (docteur), rue Thiers, 5.
4714. Aula, libraire, Place du Lion d'Or, 12.
3444. Ausset (Dr), A. ✿, boul. de la Liberté, 153.
4858. Aussine, directeur de l'École Ozanam, rue St-Gabriel.
4672. Avon, capitaine, attaché à l'arsenal, rue du Château, 1.

3959. Bach (Charles), employé à la Préfecture, rue de Canteleu, 56.
2308. Badts (Mlle Emma), négociante, boulevard Bigo-Danel, 8.
4627. Baer (Bernard), rue du Lombard, 5.
2451. Baggio-Duverdyn (Mme J.), propriétaire, rue de la Barre, 29.
1456. Bailliard (Victor), négociant, rue du Faubourg-de-Roubaix, 199.
4722. Baillie (Henri), fondé de pouvoirs, rue de la Louvière, 82.
4836. Bal (Fernand), Place Simon Vollant, 15 bis.
21. Barrois (Ch.), O. ✱, I. ✿, ✠, Prof. à la Faculté des Sciences, rue Pascal, 41.
784. Barrois (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 135.
326. Barrois (Théodore), I. ✿, Dr, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 51.
4685. Bassot-Féron, ingénieur des mines, Place du Concert, 10.
1286. Basuyau, receveur de l'Enregistrement, rue Caumartin, 32.
3615.* Bataille (Georges), industriel, boulevard de la Liberté, 177.
5043. Bataille, avocat, rue Royale, 98 *bis*.
1622. Batteur (Carlos), ✱, I. ✿, architecte, rue Jean-sans-Peur, 9.
1670. Batteur-Vanuxem, vérificateur, rue de Bourgogne, 58.
5150. Baucher, employé, boulevard Bigo-Danel, 33.
4100. Baudin (A.), ✱, Commandant en retraite, rue Blanche, 18.

Nos d'inscription. MM.

4281. Baumgartner, rue Nationale, 126.
4680. Bauvin (Armand), ingénieur, rue Bourjembois, 13.
5259. Bayard (Emile), rue d'Isly, 61.
4451. Bayart (le Chanoine), boulevard Vauban, 60.
5149. Bazin (Mlle Julie), propriétaire, rue Henri-Kolb, 55.
4057. Beal (Dr), square Jussieu, 5 *bis*.
1566.* Beaufort (Mme Henri), rue de Lens, 63.
3786.* Beaurepaire, peintre, boulevard de la Liberté, 60.
5133. Becquart (Madame Vve), propriétaire, boulevard Vauban, 4.
1009 Béghin (Auguste), négociant, rue de Solférino, 40.
4228. Beirnaert, commerçant, rue Faidherbe, 44.
1628. Belval, commissionnaire en douanes, rue des Buisses, 11.
1836. Bernard (Achille), architecte, rue du Quai, 12.
3395. Bernard (Benjamin), propriétaire, rue de Courtrai, 2..
2776. Bernard (Étienne), industriel, rue de Courtrai, 22.
1072.* Bernard (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.
2124. Bernard (Maurice), membre de la Chambre de Commerce, r. de Courtrai, 14.
2228. Bernard (Mme Georges), propriétaire, rue des Canonniers, 17.
2774. Bernard (Mme Ve Benjamin), propriétaire, place aux Bleuets, 7.
606. Bernard (Etienne), rue Jacquemars-Giélée, 36.
4298. Bernheim, négociant, rue Jeanne-d'Arc, 11.
1279. Berteloot, propriétaire, rue du Marché, 38.
1841. Bertherand (Mme Vve), propriétaire, rue des Jardins-Caulier, 2.
3031. Bertin (B.), négociant, rue de Paris, 246.
5033. Bertin (Léon), docteur en droit, rue de Rocroi, 3.
4648. Bertin (Armand), receveur de l'enregistrement, rue Henri Kolb, 48.
4966. Besson (docteur), square Rameau, 17.
544.** Béthune (Clément), propriétaire, rue Saint-Jacques, 25.
3169. Bettmann, chirurgien-dentiste, boulevard de la Liberté, 38.
4342. Beun, négociant, rue de La Bassée, 15.
3939. Beuque (Louis), négociant, boulevard de la Liberté, 80.
4760. Beylemans (A.), brasseur, rue de la Louvière, 45.
4353. Bidart (Mme Vve), rue Jacquemars-Giélée, 69.
2144. Bienvenu, percepteur des contributions directes, rue d'Anjou, 21.
27. Bigo-Danel (Emile), ✻, I. ✿, ✠, imprimeur, rue Royale, 85.
520. Bigo (Louis), représentant des Mines de Lens, boulevard Vauban, 95.
2246. Bigo (Auguste), propriétaire, rue Watteau, 3.
2349. Bigo (Omer), A. ✿, imprimeur, boulevard de la Liberté, 95.
4249. Bigo-Dejardin, industriel, rue d'Esquermes, 122.
3883. Bigot, capitaine au 16e bataillon de chasseurs, rue Barthélémy-Delespaul, 140.
1901. Bigotte (François), négociant, rue d'Amiens, 19.
2298. Bigotte (Albert), négociant, rue de Solférino, 304.
5103. Billet (Edmond), employé, boulevard Victor-Hugo, 61.
4868. Billoire (Paul), vins et spiritueux, rue de Cambrai.
4135. Binauld (Florent), Conseiller général, brasseur, rue d'Arcole, 11.
2154.* Binet (Adolphe), industriel, rue d'Inkermann, 36.
4090. Bizard (Mme Vve), boulevard de la Liberté, 121.
2588. Blanquart (Aimable), propriétaire, rue Brûle-Maison, 101.
4615. Blanquart (Mlle), rentière, rue des Ponts de Comines, 8.
1684.** Blondeau (Melle Louise), propriétaire, rue Royale, 118.

Nos d'inscription. MM.

957. Blum (Pierre), gérant, rue Saint-Augustin, 29.
3669. Bocquet (Alfred), négociant, rue de Solférino, 175.
1907. Bocquet (Mme Edmond), propriétaire, rue Royale, 114.
4741. Bohem (Jules), rentier, rue Thiers, 40.
5163. Boissau (Marcel), représentant des Mines de l'Escarpelle, avenue de Dunkerque, 44.
1796. Boisse-Scrépel (J.), fabricant de toiles, place de Tourcoing, 2.
1608. Boitel (Georges), négociant, rue d'Angleterre, 53.
900. Boittiaux, négociant en lins, rue du Molinel, 55.
2242. Boittiaux (Jérome), boulevard des Écoles, 56.
1937. Bollaert (Félix), administrateur des Mines de Lens, boulevard de la Liberté, 133.
3776. Bonet (P.), ✱, ingénieur, rue de Solférino, 248.
4231. Bonvalot, A. ✱, opticien, rue Esquermoise, 79.
4241. Borel, agent général de la Grande-Chartreuse, rue Nationale, 290.
4891. Borigite (Arthur), rue Nicolas-Leblanc, 14.
4816. Boucher (Madame), rue de la Bassée, 21.
2038. Bouchez (Mme Vve), rentière, rue de Solférino, 153.
3279. Boudignié (Jules), propriétaire, 141, rue de Solférino.
4941. Boudry, rue de Béthuue, 62.
3400. Bouillet-Bigo, brasseur, rue Belle-Vue, 71.
4723.* Boulanger, tanneur, faubourg de Douai, 1.
4006. Bouly, directeur du dépt des titres de la Banque Devilder, rue Henri-Loyer, 16.
4765. Bourgeois (Mlle Renée), employée des télégraphes, place de la République, 1.
4915. Bouriez (Albert), expert chimiste, rue Jacquemars-Giélée, 105.
4033.* Boussemart (Madame), rue de Solférino, 173.
506. Boutemy (Madame), boulevard de la Liberté, 159.
5167. Boutoille (Maurice), représentant, rue des Arts, 38.
3708.* Boutry (Édouard), filateur, rue du Long-Pot, 80.
2672. Boutry (Léon), bijoutier, rue d'Inkermann, 25.
2708. Boutry (Madame Henry), propriétaire, boulevard de la Liberté, 17.
3144. Boutry (Léon), filateur, rue du Long-Pot, 67.
2761. Boutry-Brame (J.), étudiant, rue de Douai, 5.
253. Brabant (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
5241. Brackers (Jean), rue Jacquemars-Giélée, 8.
2391. Brame (Auguste), pharmacien, rue Gambetta, 250.
481. Brame (Madame Max), rue Royale, 83.
3224. Brasseur (Mme Jeanne), propriétaire, rue Nationale, 324.
4683. Brasseur (Jules), représentant, rue Dupleix, 16.
4580. Brisy (Marcel), employé, rue Mourmant, 7.
4928. Brouta (Mme), boulevard de la Liberté, 102.
1842. Brulé (E.), rue de Canteleu, 48.
3251. Brulin (Henri), Agent de Charbonnages, rue des Stations, 21.
3666. Buisset-Dupir, négociant, rue Masurel, 13.
2145. Bulteau (Mme Vve), boulevard de la Liberté, 47.
3292. Buns (Louis), boulevard de la Liberté, 223.
628. Bureau (Ernest), négociant en fils, rue de la Bassée, 46.
4354. Butzbach (Eugène), ingénieur, rue Virginie-Ghesquière, 39.
4658. Buysschaert, appareils de chauffage, rue du Faubourg-de-Roubaix, 99.

Nos d'inscription. MM.

2696. Calmette (Docteur), C. ✵, I. ✿, directeur de l'Institut Pasteur, boul. Louis XIV.
1442. Callens (Henri), négociant, rue de la Fontaine-del-Saulx, 1 *bis*.
5015. Callens-Gilquin (Maurice), passage de la Fontaine del Saulx, 7.
4040. Caloine (Mlle), rentière, rue André, 3.
3402. Cambier (Georges), rue Jean-sans-Peur, 4.
2221. Camus (Félix), avocat, rue de Bourgogne, 15.
867. Cannissié (Émile), banquier, boulevard de la Liberté, 93.
2272. Cannissié (Maurice), représentant de Commerce, rue Manuel, 83.
3362. Canonne (Mlle), institutrice, rue Esquermoise, 23.
1071. Cantineau-Cortyl, I. ✿, membre de la Comm. historique, rue Colbert, 176.
3667. Carlier, employé, rue Caumartin, 42.
2039. Carlier-Kolb, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 119.
4499. Carlier (Georges), rue d'Isly, 86.
5142. Carlier (Louis), entrepreneur, rue de Douai, 25.
1963. Carlier (Victor), ✵, I. ✿, docteur en médecine, rue des Jardins, 16.
4503. Carmier-Rose (Madame Vve), boulevard de la Liberté, 171.
2134. Caron (Melle Coralie), propriétaire, rue Boucher-de-Perthes, 47.
4859. Carow (Edouard), rue Manuel, 98.
5162. Carpentier, propriétaire, rue de la Bassée, 58.
5193. Carpentier (Edouard), représentant la Cie d'Assurances *"La Nationale"*, rue Baptiste-Monnoyer, 12.
4655. Carpentier, rue d'Angleterre, 16.
3441. Carpentier (Melle Louise), artiste-peintre, rue Nationale, 95.
3871. Carpentier (Gaston), rue de Roubaix, 36.
1799. Carpentier (Paul), I. ✿, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 35.
2319. Carré (Lucien), employé à la Préfecture du Nord, place Cormontaigne.
2838. Carrette (Alphonse), rentier, rue Jeanne-d'Arc, 76.
1525. Carron-Villers, négociant, rue de Bruxelles, 15.
1870. Carton (René), courtier, rue Nationale, 53.
210. Castelain (F.), I. ✿, docteur en médecine, rue Négrier, 28.
1682. Castiaux (Eug.), propriétaire, rue Desmazières, 7.
2036.* Cateaux (Edmond), rue de Ratisbonne, 10.
3070. Catel-Béghin, filateur, boulevard de la Liberté, 21.
2620. Catoire (Mme Victor), rue de Bourgogne, 7.
3661. Cauchie, ancien notaire, rue de Tenremonde, 11.
1077.* Caulliez (Henri), nég. en laines, r. Desmazières, 14.
2786.* Caulliez (Alexandre), négociant en laines, rue de Béthune, 56.
107. Cavro, I. ✿, directeur de l'école primaire, rue d'Artois, 197
5177. Cerf, chef de bataillon du génie, Square Ruault, 20.
1390. Chalant (Armand), propriétaire, Parc Monceaux.
4226. Championnet (G.), représentant des forges, rue Nationale, 9.
782. Charbonnet (Madame Paul), rue Colbert, 79.
4931. Chardot (Jules), rue Brule-Maison, 111.
4395. Charles (Mlle Marguerite), rue du Port, 88.
4016. Charmeil, I. ✿, professeur à la Faculté de médecine, boul. de la Liberté, 137.
4179. Charpentier, ingénieur des Mines, boulevard Bigo-Danel, 16.
5031. Charrier (Henri), ingénieur, rue de Toul, 7.
5153. Chatroussat (Madame), rue Jacquemars-Giélée, 43.
4218. Chauvel, négociant, rue d'Alembert, 4.
2864. Chesnelong, ✵, avocat, rue Royale, 109.

Nos d'inscription. MM.

1098. Chombart de Lauwe (Pierre), avocat, boulevard Vauban, 1.
3047. Choquereaux (Jules), propriétaire, boulevard de la Liberté, 151.
1817. Choquet (Louis) père, négociant, rue de Solférino, 116.
966. Chotin (L.), docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 215 *bis*.
3895. Chrétien (G.), employé, rue d'Isly, 54.
3684. Claeys, négociant, rue Princesse, 42.
3255. Claeyman, entrepreneur de peinture, rue Négrier, 34.
1960. Clainpanain (Th.), propriétaire, rue de Puébla, 9.
2576. Clément (V.), I. ❦, secrétaire de la Chambre de Commerce, r. de Solférino, 32.
5224. Clément, professeur à la Faculté des Lettres, Place Richebé, 15.
3950. Clerc, C ❋, intendant militaire, rue Arnould-de-Vuez, 2.
4062. Clot-Mathieu, rue d'Isly, 82.
4167. Cluzet, ingénieur, place Simon-Vollant, 10.
2533. Cocard (Jules), A. ❦, fondeur, rue de Valenciennes, 13.
2704. Cochez, A. ❦, professeur, avenue des Lilas, 9.
3141. Cocquerez-Dimiez, bonneterie, rue des Sept-Agaches, 4.
3754. Codvelle (Paul), I. ❦, directeur d'Ecole, rue de Juliers, 73.
3707. Coevœt-Renouard, négociant, boulevard des Écoles, 1.
5002. Coliche (Adolphe), rue Marais, 11.
4697. Collardet, pharmacien, rue de Béthune, 51.
4397. Collette (Georges), négociant, rue de Paris, 84.
4024. Collette (Henri), ingénieur, rue Brûle-Maison, 95.
5218. Colombier (Georges), avenue des Lilas, 38.
4758. Combemale, ❋, I. ❦, Doyen de la Faculté de Médecine, boul. de la Liberté, 128.
140. Comère (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
4552. Compagnon, représentant, rue Jean Bart, 6.
1510. Constant (Victor), employé de Commerce, rue de Loos, 27.
3343. Contal, ✠, architecte-paysagiste, 9, rue St-Firmin.
1785. Convain-Minet, propriétaire, boulevard de la Liberté, 34.
132. Convain (Léon), commerçant, rue Neuve, 21.
4483. Coppens, (Docteur), rue du Molinel, 13.
5148. Coppens (Lucien), docteur en médecine, rue St-André, 51.
2554. Coppin (Mme Charles), rentière, place Philippe-Lebon, 28.
4520. Coppin (Maurice), boulevard Vauban, 25.
4958. Coquelle (Léopold), fondé de pouvoirs de la Banque Devillers, rue Nationale, 322.
546. Cordonnier (L.), ✠, architecte, rue Marais, 8.
2510. Cornille, négociant en vins, rue de Douai, 83.
4662. Cornille-Legrand, rentier, boulevard de la Liberté, 146.
4402 Cornillot (Louis), confiseur, rue de Paris, 285.
4577 * Corre, ❋, directeur de l'Ecole des Arts et Métiers, boulevard Louis XIV, 6.
32 Cosset, A. ❦, négociant, rue Turgot, 45.
4660. Coupy (Edmond), électricîen, rue des Bouchers. 8.
793. Courmont (Léon), négociant, rue Brûle-Maison, 75.
1044. Cox-Cappelle (E.), propriétaire, rue de Fleurus, 30.
4787. Cremer, rue Denfert-Rochereau, 45.
344. Crémont, ✠, distillateur, boulevard de la Liberté, 219.
807. Crepelle (Jean), ❋, constructeur, rue de Valenciennes, 50.
4726. Crepin (Léandre), rue du Priez, 9.
5195. Crepin (Mme Ve), avenue St-Maur, 50.

Nos d'inscription. MM.

1301. Crépin (Florimond-Henri), industriel, rue Nationale, 247.
280. Crepy (Mme Vve Adolphe), propriétaire, rue de Canteleu, 39.
1491.**Crepy (Auguste), ✠, négociant, rue des Jardins, 28.
263. Crepy (Ernest), filateur de lin, rue de la Bassée, 27.
293. Crepy (Eugène), filateur de coton, boulevard de la Liberté, 19.
4523. Crepy (Eugène), rue d'Isly, 88.
5255. Crepy (Georges), filateur, boulevard Vauban, 6.
474.* Crepy (Mme Paul), propriétaire, boulevard Vauban, 29.
266. Crespel (Albert), ⁂, fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.
670. Crespel (R.), négociant en cires, rue Léon Gambetta, 56.
4854. Cristin (Henri), commerçant, rue de la Barre, 116.
1453. Crouan (Alexandre), agent de change, rue d'Angleterre, 71.
2433. Cuvelier (Lucien), filateur, rue de Bouvines, 12.

1769. Damide-Lemaire, propriétaire, Grand'Place, 9.
493. Danchin (F.), A. ✿, ✠, avocat, Membre de la Commission Historique, quai de la Basse-Deûle, 34.
626. Danel (Louis), A. ✿, ✠, imprimeur, rue Jean-sans-Peur, 17.
2373. Danel (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 62.
5173. Danel-Thiriez (Liévin), imprimeur, boulevard de la Liberté, 105.
4830. Darras (Emile), négociant en fourrures, rue Grande Chaussée, 22.
3501. Dauthuile (Lieutenant), rue Jacqnemars-Giélée, 14.
5014. David Senoutzen, artiste peintre, rue des Poissonceaux, 21.
2853. David-Wiart (Madame), fabricante de tulle, boulevard Montebello, 14.
3857.* Debailleul (Armand), rue Roland, 21.
4083. Debailleux (Bernard), rentier, rue des Meuniers, 53.
2662. Debayser (Camille), rue du Faubourg-de-Roubaix, 152.
704. Debièvre (Madame Eugène), rue du Faubourg-de-Roubaix, 173.
4079. Debièvre-Labbé, représentant, rue du Long-Pot, 70.
3592. Deblock (Veuve), rentière, rue Jacquemars-Giélée, 116.
4938. de Boninge, rue Colbert, 168.
605. de Boubers (Julien), propriétaire, rue Négrier, 5
4961. de Boulard, O. ✠, rue des Postes, 20.
4583. Debreu (Henri), négociant, rue Pierre Legrand, 180.
2345. De Bruyn, industriel, rue de l'Espérance, 22.
2855. Debuchy (Maurice), fabricant de tissus, rue des Stations, 12.
1889. Decalf (Gaston), directeur de tissage mécanique, avenue de Dunkerque, 233
4352. de Callenstein (Paul), bijoutier, rue Esquermoise, 28.
3540. Decamps-Bassez, (Mme Vve) rue Blanche, 68,
4140. Decaux, instituteur, rue de Lens, 75.
4149. Declercq (Gustave), fabricant de tulle, boulevard Bigo-Danel, 21.
4835. Declercq (Madame veuve), boulevard Bigo-Danel, 2.
3309. Decoster (l'Abbé P.), rue des Stations, 73.
3259. Decoster-Huet (Edouard), négociant, rue de la Louvière, 128.
2372. Decoster-Nicolle, négociant, rue Blanche, 16.
2794. Decramer (Louis), O. ✠, pharmacien, rue de Juliers, 105.
1538. Decroix (Madame Charles), propriétaire, rue Barthélemy-Delespaul, 138.
2001. Decroix (Jules), avocat, place de la République, 10.
2002. Decroix (Henri), banquier, rue Royale, 42.

Nos d'inscription. MM.

2074. DECROIX (Georges), industriel, rue de l'Arc, 17.
2541. DECROIX (Pierre), A ✿, ✠, banquier, rue Royale, 126.
4540. DECROIX (Mme Pierre), propriétaire, rue Royale, 99
2850. DECROIX-CUVELIER (Mme), propriétaire, rue Mehl, 1.
3258. DECROIX, pharmacien, rue d'Esquermes, 45.
4196. DEFFONTAINE (Madame Veuve), propriétaire, rue Jules-de-Vicq, 20.
4549. DEFFRENNES (Adolphe), rue Nationale, 120.
3342. DEFIVES (Charles, fils), négociant, rue Gantois, 77.
1788. DE GERMINY (le Comte Auguste), rue St-André, 6.
5183. DEGOUY (Albert), fabricant, rue de l'Hôpital-Militaire, 11.
1963. DEGOUY (Victor), rue Solférino, 247.
5239. DEGRAEVE (Albert), coulissier, rue Jacquemars-Giélée, 83.
1803. DE GRAEVE-CABY, dentiste, rue des Fossés, 23.
5151. DEGRAVE, rue du Faubourg-de-Roubaix, 255.
3519. DEHEULE, négociant, place de Tourcoing, 15.
4426. DEHOVE (Commandant) ✱, rue Denfert-Rochereau, 27.
2809. DE JAEGHERE (P.), rentier, rue de Toul, 18
3671. DE KERARMEL, receveur de l'enregistrement, rue Malus,
3685. DE KYNDT, square Dutilleul, 3.
4936. DE LACHAPELLE, propriétaire, rue de l'Arc, 21.
5032. DE LA CHAPELLE, percepteur, rue Jean-Bart, 32.
4766. DELACOURT (Madame Gustave), boulevard de la Liberté, 10.
3042. DELAHAYE (Émile), représentant, boulevard Victor-Hugo, 250.
644. DELAHODDE (Victor), négociant, rue Gauthier-de-Châtillon, 17.
2573. DELAHOUSSE (Léon), rue des Chats-Bossus, 23.
1740. DELAMARE (H.), négociant, rue des Stations, 1.
4551. DE LANAUZE (Frédéric), représentant, rue Nationale, 124.
4704. DELANNOY-SIX, paveur, rue de Fleurus, 15.
4032. DELANNOY (Jules), ingénieur, rue Barthélemy-Delespaul, 190.
5138. DELANNOY (Léon), épicier, rue de Gand, 51.
5064. DELASSUS (docteur), boulevard de la Liberté, 46.
5000. DELATTRE (Mme), rue Jacquemars-Giélée, 96.
3607. DELATTRE, professeur, rue Barthélemy-Delespaul, 126.
605. DELATTRE, A. ✿, courtier, boulevard Montebello, 49.
971.**DELATTRE-PARNOT (Mme), propriétaire, rue Inkermann, 18.
2694. DELAUNE (Marcel), rue de l'Hôpital-Militaire, 120.
4908. DE LAVALLÉE, ingénieur, rue Royale, 78.
4625. DELBROUCQ (l'abbé), directeur de St-Joseph, rue Solférino, 92.
4518. DELCOURT-DECOSTER, directeur d'assurances, rue Jacquemars-Giélée, 133.
3465. DELÉARDE, rue de Fleurus, 20.
3007. DELEBARRE (Charles), négociant, boulevard des Ecoles, 18.
3760. DELECROIX (Em.), rue de Lannoy, 20.
487. DELEDICQUE (Madame Paul), boulevard de la Liberté, 101.
1207. DELEFILS (Eugène), agent d'assurances, boulevard de la Liberté, 11.
2799. DELEFORTRY (Paul), représentant de commerce, rue Nationale, 193.
5091. DELEHAYE (Julien), rue Blanche, 51.
5131. DELEMAR (Edmond), caissier chez MM. Verley-Decroix, rue Masséna, 69.
619. DELEMER (Mme Vve H.), rue Brûle-Maison, 55.
2394. DELEMER (Eug.), avocat, rue Jean-sans-Peur, 10.
4261. DELEPINE (l'Abbé), professeur de Géographie à la Faculté libre des Sciences rue du Port, 41

Nos d'inscription. MM

1492. Deleplanque (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 58.
3808. Deleplanque (Rémy), directeur d'assurances, boulevard Vauban, 89.
2051. Delepoulle (Edouard), brasseur, rue de la Fontaine-Delsaux, 41.
3341. Delepoulle (Louis), entrepreneur, 38, rue d'Arras.
4063. Delerive-Delannoy (Madame), boulevard Vauban, 3.
787. Delerue (Arthur), filateur de lin, rue du Metz, 20.
4235*. Delesalle (André), négociant, rue Véronèse, 2.
4443.* Delesalle (Charles), Maire de Lille, rue Brûle-Maison, 96
2678. Delesalle (Emile), rue Ste-Catherine, 52.
1151. Delesalle-Van de Weghe (Louis), filateur de lin, rue Pierre-Legrand, 204.
3677. Delesalle-Legrand (Mme), rue Gounod, 39.
2412. Delesalle (Henri), rue des Fossés, 27,
3789. Delestraint (Charles), lieutenant au 16e Chasseurs, rue Colbert, 54.
1297. Delestré (Albert), fabricant de toiles, rue Colbrant, 10.
220. Delettré (Henri), propriétaire, rue de Turenne, 72.
2690. Delevar (Alfred), négociant, rue Pierre-Legrand, 302.
3445. Delforge (Gaston), étudiant, rue Colbrant, 20.
5070. Delin (Léon), rue des Postes, 165.
5233. Delinselle, instituteur, rue Condorcet, 15.
4686. Delmoitiez, rentier, rue du Faubourg-de-Roubaix, 198.
5068. Delmotte (Albert), rue de Bourgogne, 14.
4769. Delmotte (Alfred), négociant, boulevard de la Liberté, 43.
2461. Delobel (Eugène), facteur aux Halles centrales, rue Ratisbonne, 65.
3548. Delotte (H.), rentier, rue des Pyramides, 12.
4216.* Delplanque (Gustave), industriel, place de Tourcoing, 22.
4657. Delrue (Eugène), représentant, rue d'Artois, 191
4992. Demailly (Gaston), clerc de notaire, rue d'Artois, 44.
3223. Deman, libraire, rue Esquermoise, 69.
4535. Demangeon, I. ✿, professeur à la Faculté des Lettres, rue Denis Godefroy, 3.
4761. Demarcq, pâtissier, rue de la Louvière, 39.
4405. Demarcy (Alphonse), employé, rue Lamarck, 1.
376. De Montigny (Alfred), ✠, directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.
577. De Montigny (Mme Philippe), propriétaire, rue Royale, 87.
828. Demotier, inspecteur des biens des Hospices, rue Boileux, 7.
4075. De Myttenaere (Maurice), négociant, rue d'Esquermes, 10 *bis*.
3471. Denis du Péage (Henri), rue Royale, 94.
2897. Deny (Arthur), comptable, rue Voltaire, 25.
1389. De Parades, négociant, parvis St-Michel, 12.
4632. Deperne-Meurisse (Madame), rue Jean-Peur, 25.
4237. Depersin (Louis), représentant, rue de Paris, 105.
5004. Deplanck (André), propriétaire, Avenue des Lilas, 45.
4911. de Prat (Mme Armand), rue Princesse, 107.
2384. Deprieck, (Arthur), Inspecteur général d'Assurances, rue Baptiste-Monnoyer, 9.
5072. Dequeker (Arthur), négociant, rue d'Isly, 152.
4855. Deraét, (César), A. ✿, négociant rue des Chats Bossus, 21.
2174. Deren (Melle Germaine), place Sébastopol, 9.
1695. Derieppe (Maurice), brasseur, place Sébastopol, 29.
3145. Dernoncourt (Jules), représentant, rue Barthélémy-Delespaul, 40.
902. Derœux (Eugène), pharmacien, rue du Faubourg-de-Roubaix, 154.
3841. Derrevaux (H.), A. ✿, négociant, rue Gambetta, 219.

Nos d'inscription. MM.

4401. de Ruyver (Victor), constructeur, rue d'Artois, 68.
1854. Derville, marbrier, rue des Pyramides, 30.
4507. Derycke, tailleur, rue Nationale, 84.
4840. de Sainte Claire, Capitaine au 16e chasseurs, rue de Turenne, 37.
5058. Desante-Duthilleul, rue Basse, 11.
3096. Desbonnets (Jules), fabricant de toiles, rue du Pont du Lion-d'Or, 2 *bis*.
4154.* Desbordes, ☼, directeur des Douanes, rue des Jardins, 9 *bis*.
122. Descamps (Madame Anatole), boulevard de la Liberté, 36.
1128. Descamps (Édouard), filateur de lin, boulevard Vauban, 15.
1677. Descamps (Ernest), industriel, rue J.-J.-Rousseau, 38.
4211. Descamps (l'Abbé), rue de Turenne, 64.
5256. Descamps (René), propriétaire, Boulevard Vauban, 23.
3576. Deschildre (Mme Vve), rue Princesse, 27.
3901. Desfontaines (Henri), entrepreneur, rue Pierre-Legrand, 161.
5088. Desmazières (André), négociant, rue Desmazières, 10.
1103. Desmazières (E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 165.
1809. Desmazières (Maurice), négociant, rue des Arts, 34.
2387. Desmazières (Alfred), avoué, rue Basse, 5.
4563. Desmazières-Degouy, propriétaire, rue Nationale, 208.
2495. Desmettre-Strat (Mme), négociante, rue des Meuniers, 24.
2568. Desnoulez (Gustave), propriétaire, rue d'Anjou, 19.
2251. Desplats (Dr), ✠, professeur à la Faculté libre de médecine, boulevard Vauban, 56.
3019. Despretz (Eugène), géomètre-expert, rue de l'Hôpital-Militaire, 60.
1913. Despretz (Henri), négociant, rue Alexandre-Leleux, 46.
4872. Desreumaux-Godin, négociant, rue Boitelle, 3.
4103. Desreumaux-Vanderhaghen, négociant, rue Malus, 17.
2840.* Desrousseaux (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 143.
4308. Destailleurs (Mme Émile), place de Tourcoing, 18.
4639. Destailleurs (Madame Charles), charbons, place Cormontaigne, 36.
2700. Destombes (Delphin), courtier, rue de la Chambre-des-Comptes, 4.
623. De Swarte (Edouard), ☼, propriétaire, rue des Stations, 181.
5003. Devaux, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 20.
4208. Devey (Albert), notaire, rue Tenremonde, 5.
1432. Devillers (Mme), boulevard Vauban, 68.
5030. Devos (Louis), fondé de pouvoirs de la Maison Kuhlmann, parvis Saint-Michel, 14.
2382. Devos-Durdan, agent des Manufactures de Produits chimiques, place Richebé, 4 *bis*.
4385. Devos-Vallois (Mme), rue Jacquemars-Giélée, 5.
4730. Dewailly (Georges), employé, rue Princesse, 79.
4131. Dewailly-Nicolas, rue de Solférino, 251.
2494. Dewaleyne (Victor), A. ✿, rentier, rue Barthélemy-Delespaul, 32.
4412. Dewas (Alphonse), ingénieur, rue de l'Arbrisseau, 50.
4191. Dewas (Paul), fermier, rue du Faubourg-des-Postes.
810. Dewatines (Félix), relieur, rue St-Étienne, 70.
4044. Dewez, négociant, rue de Paris, 49.
4818. Dewilde (Emile) rue du Faubourg de Roubaix, 120.
4276. Dewilde (Paul), industriel, rue de Roubaix, 33.
1186. Deworst (F.), fabricant de lainages, rue de Roubaix, 11.

Nos d'inscription. MM.

4487. Deydier, rentier, place Cormontaigne, 6.
2773. Dhainaut, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 125.
1592. D'halluin-Verbiest (Paul), agent de change honoraire, rue Jean-Bart, 38.
485. D'halluin, (Mlle Marie), rue St-André, 52.
2818. D'Hour (L.), docteur en médecine, rue d'Arras, 72.
4560. Dillies (Louis), représentant, rue du Sec Arembault, 12.
5248. Dissard (Philippe), rue St-Gabriel, 48.
1933. Dony (A.), contrôleur des contributions indirectes, 56, rue Jean-Bart.
5097. Dorgeville, avoué, rue d'Angleterre, 48.
4888. Dossche (Auguste), constructeur, boulevard Victor-Hugo, 53.
3496.* Doumer (Dr), I. ✿, professeur à la Faculté de Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 57.
2661. Douriez (Mme), propriétaire, place de Tourcoing, 5.
4942. Doutrelong (René), employé, rue Bichat, 6.
4757. Douxami, I ✿, ✠, professeur-adjoint à la Faculté des Sciences, r. Blanche, 38.
1493.* Doyen (Mme), boulevard de la Liberté, 25.
3337. Dramaix (Adolphe), voyageur de commerce, 15, rue St-Firmin.
736. Drieux (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy, 31.
5073. Dropsy (Edmond), avenue des Lilas, 10.
4242. Druez (Madame Charles), rue Coquerez, 11.
392. Dubar (Gustave), O. ✱, ✠, directeur de l'*Écho du Nord*, rue de Pas, 9.
5198. Dubar-Vanackère, dessinateur, rue Jeanne-d'Arc, 43.
4919. Dubiez (Paul), employé, rue Denfert-Rochereau, 41.
3262. Dubois (Mme), propriétaire, rue Brûle-Maison, 90.
1130. Dubois (Auguste), propriétaire, boulevard Vauban, 98.
3123. Dubois (Henri), négociant, rue de l'Hôpital-Militaire, 66.
1847. Dubois-Lefebvre (Joseph), négociant, rue de Solférino, 254.
5169. Dubois (Michel), manufacturier, rue de Thionville, 1.
397. Dubreucq (Horace), fabricant d'amidon, rue Pierre-Legrand, 262.
1738. Dubuisson (Alphonse), I. ✿, architecte, rue des Stations, 93 *bis*.
104. Dubus, I. ✿, instituteur, rue Colbert, 134.
5232. Dubus, étudiant, rue de Bourgogne, 51.
340. Ducastel-Blandin, rue Nationale, 61.
5056. Ducourouble, propriétaire, rue Caumartin, 24.
4568. Ducrocq (Maxime), ✱, A. ✿, ✠, notaire, boulevard de la Liberté, 64.
2447. Ducrocq (Melle), A. ✿, prof. à l'École Florian, rue Barthélemy-Delespaul, 65.
4301. Dufour, pharmacien, rue des Postes, 51.
4846. Dufour (Henri), I. ✿, directeur d'école, boulevard Victor-Hugo, 95.
3470. Dufour-Rouzé (Paul), filateur, rue Inkermann, 31.
1212. Duhem (Arthur), fabricant de toiles, rue St-Genois, 18.
988. Duhem-Poissonnier (Antoine), propriétaire, rue de Puébla, 37.
5251. Dujardin (Charles), pharmacien, place Philippe-Lebon.
662. Dujardin (Mme Victor), boulevard de la Liberté, 125.
2425. Dujardin (Louis) propriétaire, rue d'Inkermann, 40.
5123. Dumont (Madame), rue Traversière, 17.
5071. Dumont (Léonce), négociant, rue de Cambrai, 52.
4739. Dumont, inspecteur au chemin de fer, rue du Maire André, 49 *bis*.
5096. Dumoulin (Henri), comptable, rue de Loos, 50.
4480. Dumoulin (Victor), confectionneur, boulevard des Ecoles, 54
4562. Dupleix (Pierre), propriétaire, rue Patou, 5.

Nos d'inscription. MM.

4296. Dupont, propriétaire, boulevard de la Liberté, 227.
3732. Dupont (Jules), avocat, boulevard de la Liberté, 124.
3233.* Dupont (Louis), propriétaire, rue d'Alembert, 15.
697. Dupont (Melle), institutrice, rue du Court-Debout, 11.
3881. Dupont (Madame Pierre), propriétaire, avenue des Lilas, 21.
4945. Dupont-Lefer, brasseur, rue du Faubourg-de-Roubaix, 216.
213. Dupret (Arsène), I. ✿, professeur au Lycée Faidherbe, rue d'Artois, 1.
3212. Dupret-Lorthiois, négociant, rue de la Quennette, 6.
5168. Dupuis (Docteur Albert), rue de Fleurus, 22.
2522. Duquesnay (Albert) fils, négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 19.
2822. Duquesne (Georges), rue Jacquemars Giélée, 102.
5095. Durand (A.), rue d'Angleterre, 7.
2477. Duret (H.), docteur en médecine, boulevard Vauban, 21.
808. Duval-Laloux (Madame Veuve), rue Nationale, 161.
2450.* Duverdyn (Eugène), manufacturier, rue Royale, 95.

5084. Ecrohart (Henri), maître maçon, rue Basse, 29.
1578. Ecrohart, entrepreneur de maçonnerie, rue des Augustins, 3.
4833. Ego, fabricant de pain d'épices, rue de Paris, 259.
5192. Eisenmenger, professeur, rue Gauthier-de-Chatillon, 11.
1616. Eloir (Achille), A. ✿, profess. à l'école primaire supérieure, boul. Louis XIV.
5079. Engels, négociant, rue Nationale, 67.
2961. Eperin, directeur mécanicien, rue de Lens, 26.
4049. Ernecq, propriétaire, rue du Faubourg-de-Douai, 114.
4606. Ernecq (Édouard), commis négociant, rue d'Artois, 136.
2931. Ernoult (Émile), représentant de Commerce, rue des Stations, 147.
3941. Etienne (Emile), employé, rue de Belle-Vue, 38.
5113. Expert-Besançon (Gabriel), fabricant de céruse, boulevard Vauban, 112.
2468. Eycken (Raphaël), ingénieur, place Sébastopol, 18.

2795. Fache (Charles), pharmacien, rue Pierre-Legrand, 157.
228. Facq (Paul), fabricant de mobilier, rue Royale, 10.
1927. Farinaux (Albert), négociant, rue des Augustins, 7.
448. Faucheur (Edmond), ✠, prés. de la Chambre de Commerce, square Rameau, 13.
946. Faucheur (Félix), filateur de lin, boulevard Vauban, 16.
947. Faucheur (Albert), filateur de lin, rue Nationale 241.
2448. Faucheur (René), filateur, boulevard Vauban, 93.
1790.* Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56.
3779.* Fauchille (Charlemagne), agent de change, rue Basse, 28.
5086. Fauchille (Georges), négociant, rue Blanche, 46.
4282.* Fauchille (M.), rue Gauthier-de-Châtillon, 28.
4453. Faure (Mlle B), rue Masséna, 17 *bis*.
3531. Faure de la Vaulx, propriétaire, place de Tourcoing, 19.
2344. Fauvarque-Picavet, propriétaire, rue Négrier, 13.
3845. Fauvergue (Napoléon), négociant, rue du faubourg de Roubaix, 223.
3876. Favier (Edmond), A. ✿, licencié en droit, rue de Loos, 3.
2233. Favrelle, représentant de commerce, rue des Pyramides, 14.
2815. Fayet (Ernest), rue Barthélemy-Delespaul, 166.

Nos d'inscription. MM.

3575. Fera (Oscar), propriétaire, rue Princesse, 29.
252.* Fernaux-Defrance, I. ✿, trésorier honoraire, rue du Dragon, 14.
4010. Ferraille (Albert), pharmacien, rue du Buisson.
4302. Fichelle, étudiant, rue du Bas-Jardin, 9.
2411. Fiévet (Albert), propriétaire, rue de Turenne, 49.
401. Flamant (Melle Adelina), I. ✿, directrice de l'Ecole Florian, rue de l'Hôpital Militaire, 31.
4684. Fleurynck (Charles), employé, rue Bichat, 4.
5141. Flipo-Callens (Madame), rue Nationale, 119.
3880.* Florin-Herbaux, industriel, rue de Douai, 96 *bis*.
3234. Fockedey, négociant, square Rameau, 15.
243. Fontaine-Flament, filateur de coton, rue de l'Hôpital-Militaire, 41.
2381.* Fontaine (Louis), greffier en chef du Trib. de Commerce, boulev. Vauban, 10.
2986. Fontaine-Goblet, Hôtel Moderne, parvis Saint-Maurice, 7.
4046. Fontaine-Morel, rue Blanche, 73.
5104. Forest, comptable, rue Adolphe, 14 *bis*.
2534. Fouques (Augustin), direct. partic. de la Cie d'assur. générales, r. Patou, 30.
5006. Fourdin, pharmacien, rue d'Isly, 4.
5041. Fourlinnie (Pierre), place Philippe-Lebon, 20.
4123. Franchomme (Marcel), boulevard de la Liberté, 203.
2792. Franchon-Fayel (Madame Vve), parvis St-Michel, 11 *bis*.
5199, Franck (Général), O. ✱, Commandant le Génie de la 1er région, rue Jeanne-d'Arc, 52.
1234. François (Paul), équipements militaires, rue des Meuniers, 86.
1978. Fremaux (Albert), négociant en toiles, rue Nicolas-Leblanc, 38.
2244. Fremaux (Paul), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 38.
4885 Freyberg (Paul), directeur des Ecoles Berlitz du Nord, rue Faidherbe, 5.
658. Frœlich, professeur, rue Gambetta, 58.
324. Froment (Melle), professeur, rue Nicolas Leblanc, 5.

4694. Gachie, libraire, place du Lion-d'Or, 12.
4841. Gadenne (Paul), rue des Pyramides, 10.
3588.* Gagedois, industriel, rue Nicolas-Leblanc, 2.
1069. Gaillet (Paul), ingénieur civil, rue d'Artois, 19.
4085.* Galle (Louis), rédacteur au journal « la Dépêche », rue Nationale, 77
2937. Galley-Butin, représentant de commerce, rue de Fleurus, 38.
4019. Gamby (Francis), négociant en soieries, rue Basse, 54.
3657. Gamot, négociant, rue de Béthune, 38.
2807. Gand (Mme A.), propriétaire, rue du Pont-Neuf, 44.
5106. Gardechaux, ✱, capitaine en retraite, rue Roland, 63.
4748. Garnier (Alphonse), sous-directeur des Ateliers de Fives-Lille, r. des Ateliers.
4330. Gasser, ingénieur, boulevard des écoles, 2.
2839. Gaudier, I. ✿, professeur à laFaculté de médecine, rue Nationale, 175.
4772. Gaudin, propriétaire, boulevard de la Liberté, 148.
3653. Geeraert (Auguste), négociant, rue de la Vieille-Comédie, 16.
4161. Geneau (J. B.), négociant, rue de Valmy, 40.
691. Gennevoise, ancien notaire, rue Gambetta, 35.
1187. Genoux-Roux (Adolphe), anc. directeur du Crédit du Nord, bd de la Liberté, 29.
5087. Gentil (Pierre), square Dutilleul, 15.

Nos d'inscription. MM

3507. Gérard, agent commercial, place Simon Vollant, 11.
4806. Ghémar (Georges), étudiant, rue de la Louvière, 14.
5078. Ghesquier (André), boulevard Bigo-Danel, 19.
2552. Ghesquier (Désiré), arch., aquar., prof. à l'École des B.-Arts, r. St-André, 104.
4990. Ghesquière (Omer), négociant, rue Jean-Sans-Peur, 45.
4416. Ghillain (A.), employé, rue St-Gabriel, 11.
4311. Giard, libraire, ex-élève de l'École des Chartes, rue Royale, 2.
4441. Gillet, Docteur en Médecine, rue Nicolas-Leblanc, 8.
4638. Gilson (Camille), square Jussieu, 2.
3511. Giraud (Paul), négociant, rue St-André, 87.
4944. Gobert, juge au tribunal civil, rue Jean-Sans-Peur, 60.
897. Gobert, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
4783. Godefroy (Madame), façade de l'Esplanade, 6.
1572.* Godin (O.), A.✿, C.✠, industriel, corresp. de Sociétés de Géog. r. St-Nicolas, 18.
5146. Godin (A.-G.), ingénieur des Arts et Manufactures, membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne, rue St-Nicolas, 18.
1023. Godron (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 103 *bis*.
4303. Goldberg, négociant, rue de la Chambre des Comptes, 12.
5135. Gombert-Leclercq, place Cormontaigne, 30.
2401. Gonnet (Mme Aimé), propriétaire, rue Royale, 89.
1563. Gorez, A.✿, docteur en médecine, rue Jean-sans-Peur, 12.
2297. Gossart (Madame Edmond), rue Jacquemars-Giélée, 129.
8. Gosselet, O.✷, I.✿, ✠, doyen honor. de la Fac. des Sciences, rue d'Antin, 18.
4564. Goube (Charles), rentier, rue Louis-Faure, 15.
4245. Goube (Léon), industriel, rue du Marché, 86.
4246. Goube (Louis), industriel, rue Gantois, 79.
3561. Goube (René), voyageur, rue Barthélemy-Delespaul, 112.
2771. Goubet (Alphonse), agent général d'assurances, boulevard Vauban, 26.
1789. Goudaert, pâtissier-confiseur, rue des Chats-Bossus, 14.
1959. Grandel (Charles), propriétaire, rue d'Inkermann, 42.
3652. Grandel (Edouard), courtier, rue de Loos, 58.
3868. Grandel (P.), directeur technique des Usines Kuhlmann, rue de la Bassée, 31.
757. Grard (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 108.
126. Gratry (Madame Jules), rue de Pas, 11.
2176. Griaux (Mme L.), propriétaire, rue Jean-sans-Peur, 64.
2932. Grimonprez (Paul), avenue de Dunkerque, 42.
483. Grolez-Leman, boulevard des Ecoles, 33.
4471. Gros (Julien), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 12.
4526. Grouzet, rue du Marché-aux-Bêtes, 13.
3655. Gruson (Alfred), employé, rue de la Louvière, 31.
4789. Guelorget, repr. des H.-Fourneaux de Pont-à-Mousson, pl. Cormontaigne, 12.
5100. Guelton, entrepreneur, boulevard Montebello, 57.
4082.* Guelton (Fernand), place de la Nouvelle-Aventure, 14.
2224. Guérin, directeur de l'Industrie linière, rue des Stations, 75.
3464.* Guilbaut (Georges), membre de la Chambre de Commerce, rue Basse, 45.
5194. Guilbert (Jean), employé, rue Blanche, 75.
3421. Guilluy (Madame Maurice), rue Jean-Bart, 24.
3245.* Guyot (Alfred), industriel. rue du Faubourg-de-Roubaix, 207

Nos d'inscription. MM.

3138. Hachet (Mme), professeur, rue du Maire André, 20.
2444. Hacquin, ✵, I. ✿, prof. de langues, traducteur juré, boul, de la Liberté, 69.
2772. Hagelstein (Iwan), ingénieur, rue des Sept-Agaches, 6.
1701. Hallez (Gaston), ingénieur, place Simon-Vollant, 11.
1920. Hallez (Paul), I. ✿, professeur à la Faculté des Sciences, rue Jean-Bart, 52.
3894. Hamy (Henri), rue Meurein, 10.
1667. Hamy (Léon), confectionneur, rue Meurein, 10.
5236. Hanon (Ferdinand), employé des postes, rue de Valmy, 21.
2178. Hanus-Brielman, propriétaire, rue Colson, 6.
4554. Haquet, Administrateur du Bureau de Bienfaisance, rue Jean Bart, 62.
4875. Haquet (Georges), propriétaire, rue de Solférino, 326.
2867. Hautecœur-Bouchart, négociant, rue des Molfonds, 1.
4581. Hauttecœur-Blondel (Charles), quincaillier, rue des Jardins, 13.
2610. Hauwelle (C.), facteur assermenté près le Trib. de Commerce, rue Puébla, 43.
3059. Héaulme, fabricant d'ornements d'église, rue Faidherde, 33.
93. Helluy, professeur, rue Boileux, 24.
4974. Hemelsœt, négociant, rue Sans-Pavé, 21 *bis*.
4452. Henneton (Alfred), ingénieur-électricien, rue Colson, 5.
455. Henry (Charles), propriétaire, rue Denis-Godefroy, 7.
3618. Herbeau-Lemaire (Vve), rue Caumartin, 2.
464. Herland (Mme Vve Alphonse), propriétaire, rue des Fossés, 41.
2473. Herland (Madame Alphonse), propriétaire, square Rameau, 4.
1418. Herlin (Georges), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 122.
4956. Herman (Victor), entrepreneur. rue Guillaume-Verniers, 95.
4812. Herreman (Élie), huissier de la Banque de France, rue de la Barre, 31.
3461. Herteman (Paul), employé, rue Bernos, 10.
1529. Heymann-Levy (Alex.), bijoutier, Grande-Place, 46.
3937. Hirch d'Aubyn, A. ✿, professeur au Lycée Faidherbe, rue de Bruxelles, 20.
822. Hochstetter (Paul), docteur en médecine, rue de Paris, 137.
4839. Hocque (Firmin), ingénieur, rue Stappaert, 35.
1148.* Houbron (G.), I. ✿, homme de lettres, rue Brûle-Maison, 34.
1770. Houbron (Maurice), négociant en vins, boulevard de la Liberté, 132.
1737. Houdoy (Armand), A. ✿, avocat, square Jussieu, 8.
380. Houzé de l'Aulnoit (Léon), rue St-Pierre, 9.
2828. Houzé de l'Aulnoit (Paul), avocat, rue Royale, 53.
453. Houzé (Mme Léon), square Jussieu, 11.
5067. Houzé-Convain (Madame), boulevard de la Liberté, 42.
4644. Houzet (Albert), négociant, rue des Ponts-de-Comines, 26.
845. Huet (Mme Charles), propriétaire, rue des Jardins, 9.
4742. Huet (Eugène), pharmacien, place de Strasbourg, 4.
4066.* Huet (André), industriel, rue de la Barre, 32.
4817. Hugot (Louis), rue d'Holbach, 1.
3274. Humbert (Mme Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
1697. Humbert-Delobel, (Madame), rue de Dunkerque, 40.

3741. Jacquart (Mlles), rue de Gand, 32.
4355. Jacquey, professeur à la Faculté de Droit, rue de Valmy, 36.
3924. Jada, employé, rue Ste-Anne, 5.
4994. Jessenne (Fernand), représentant, rue Chappe.

Nos d'inscription. MM.

5249. Joire, docteur en médecine, professeur à l'Institut psycho-physiologique de Paris, rue Gambetta, 42.
4649. Joire-Vernier (Madame), boulevard de la Liberté, 129.
4115. Jombart (Mme Vve), rue de Toul, 20.
2456. Jombard-Guillemaud (Mme Vve), imprimeur, rue de Solférino, 98.
460. Jonckhèere, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 2.
4842. Joncquez, négociant, rue de Valmy, 1 *bis*.
3349. Jongh-Cornelis, (Madame), rue Voltaire, 28.
4977. Jooris)Henri), directeur de l'« Indépendante », boulevard Montebello, 112.
3226. Jouniaux (Alcide), A. ✿, préparateur de chimie à la Faculté des Sciences, rue Barthélemy-Delespaul, 103.
5020. Juery, Ingénieur-directeur de l'Énergie électrique, rue de la Chambre-des-Comptes, 12.
4813. Juin (Théodore), tailleur, rue de Pas, 3.

4940. Kauffmann-Beuno, représentant, rue Gustave-Joncquez.
3425.* Kauffmann (C.) (Madame), rue Alexandre-Leleux, 34.
4867. Keith (Jones), boulevard Victor-Hugo, 17.
3474. Kestner, ingénieur, rue de la Digue, 3.
2112. Ketelair, propriétaire, rue St-André, 21.
4826.* King, Consul d'Amérique, rue des Stations, 97 *bis*.
3535. Kips-Morival, mécanicien, rue Philippe de Comines, 5.

4517t Labbé ✵, Inspecteur général de l'enseignement technique, rue Camille-Desmoulins, 18.
301. Labbe (Henri), artiste peintre, rue du Metz, 6.
3586. Labenne, négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 45.
102. Ladrière, I. ✿, directeur honoraire, rue de l'Hôpital-Militaire, 85.
4155. Lafourcade, négociant, rue des Tanneurs, 18 et 20.
4021. Lagaisse, ✠, propriétaire, rue de Bourgogne, 45.
4573. Lagoutte, employé, rue Gambetta, 76.
4905. Laisné, rue Guillaume-Werniers, 18.
4018. Lallement, officier d'administration principal en retraite, rue Jacquemars-Giélée, 57 *bis*.
3558 Lamare, Magasin St-Jacques, rue Grande-Chaussée, 38.
4690. Lambert (Mlle Louise), rue Virginie Ghesquière, 16.
3743. Lambrecq (François), timbrophile, rue Neuve, 9.
3735. Lambret (docteur), ✵, I. ✿, Professeur-Adjoint à la Faculté de Médecine, boulevard de la Liberté, 229.
3477. Lanciaux, employé, rue Bernos, 36.
840. Lancien, A. ✿, juge de paix, rue des Pyramides, 39.
5202. Landru. représentant, rue des Jardins-Caulier, 5 *ter*.
4196. Langlois (Jules), ingénieur, place Cormontaigne, 18.
5182. Lardinois, chef d'escadron au 6e chasseurs, rue de Jemmapes, 68.
208. Laroche (Jules), négociant, rue Basse, 15.
5024. Laroche (Pierre), rue Basse, 15.
1660. Larue (Paul), de la Maison Fichet, rue Nationale, 13.
1457. Laurenge (Marcel), entrepreneur, boulevard Vauban, 110.
1561. Laurenge (Eugène), entrepreneur, rue Pierre-Martel, 6.
365. Laurent (Adolphe), négociant en lins, rue du Faubourg-de-Roubaix, 219 *bis*.

Nos d'inscription. MM.

3417. Laurent (Auguste), employé, rue Mourmant, 9.
711. Laurent (Julien), négociant en rouenneries, rue à Fiens, 5.
3030. Lebas (Julien), ingénieur, rue de Trévise, 37.
5105. Lebeau (Eugène), juge de paix, rue Jean-sans-Peur, 40.
2460. Le Blan-Delesalle (Mme Julien), propriétaire, Boulevard Carnot, 45.
4108. Leblond, receveur de rentes, rue du Priez, 36.
4987. Leborgne (Jean), employé, rue du Sec-Arembault, 12.
4203. Le Breton (Emile), directeur du Crédit Foncier, rue d'Inkermaun, 2.
4845. Lebrun (Mlle), rue du Faubourg de Douai, 106.
855. Lecat (Madame Vve), rue Léonard-Danel, 69.
4074.* Lechien, Pattyn, Lefort, industriels, rue du Molinel, 41.
4274. Leclair (Edmond), docteur en pharmacie, rue de Puébla, 35.
3638. Leclercq, pharmacien, rue Colbert, 167.
2342. Lécluselle, transports, boulevard des Ecoles, 6.
5053. Le Coat de Saint-Haouen, capitaine à l'état-major du 1er corps d'armée, rue Saint-André, 83 *bis.*
1245. Lecocq (Alphonse), rentier, rue Colbert, 25.
2470. Lecocq (Adolphe), rentier, rue St-Etienne, 39.
2611. Lecocq (Ernest), propriétaire, quai Vauban, 3.
4374. Lecœuvre (Madame), institutrice, avenue des Lilas, 1.
2205. Lecomte-Gernez (Paul), négociant, place de Sébastopol, 26.
3954. Lecroart (Charles), négociant en houblons, rue Manuel, 97.
1646. Ledieu-Dupaix (Achille), ✵, C. ✠✠, consul des Pays-Bas, rue Négrier, 27.
3762. Lees-Lautiaux, négociant, boulevard Bigo-Danel, 17.
4372. Lefebvre (docteur en médecine), rue St-André, 28.
2440. Lefebvre (Achille), filateur de coton, rue Léon-Gambetta, 290.
5011. Lefebvre (Carlos), assurances, rue Marais, 17.
869. Lefebvre (Désiré), représentant, rue de la Louvière, 5.
2423. Lefebvre (Emile), notaire, rue Basse, 44.
5260. Lefebvre (Ernest), secrétaire général des Etablissements Kuhlmann, rue d'Esquermes, 116.
4031. Lefebvre (Gaston), employé, rue Voltaire, 5.
4590. Lefebvre (Louis fils), rue de la Louvière, 59.
1698. Lefebvre (Paul), artiste-peintre, boulevard de la Liberté, 209.
2480. Lefebvre (Mme), professeur de musique, rue Jacquemars-Giélée. 2.
1791. Lefebvre-Coustenoble (Th.), fabricant de céruse, rue de Douai, 105.
2441. Lefebvre-Faure (François), filateur de coton, rue Nationale, 320.
3112. Lefebvre (Léon), imprimeur, rue de Tournai, 88.
3363. Lefevre (Victor), I. ✿, professeur à l'Ecole supérieure, rue des Pyramides, 40.
593. Le Fort (Hector), ✠, médecin, rue Colbert, 44.
4291. Le Fort (Dr), A. ✿, ✠, chirurgien des hôpitaux, rue du Maire-André, 34.
4602. Le Gall, ✵, I. ✿, Trésorier Payeur-général, rue d'Anjou, 2.
1954. Legay-Masse, propriétaire, rue Nationale, 147.
390. Légereau, instituteur en retraite, rue de Lannoy, 92.
2612. Legrain (André), négociant, boulevard Victor-Hugo, 97.
4695. Legrand (l'abbé), maison Albert Legrand, boulevard Vauban, 58.
4871. Legrand (Fernand), propriétaire, Consul de Serbie, rue de la Barre, 59.
803. Legrand (François), négociant, rue de Fives, 57
3551. Legrand (Madame veuve Albert), rue de l'Arc, 10.

Nos d'inscription. MM.

3118. Legrand (E.), peintre, rue Gombert, 20.
3293. Lehembre-Leruste (Henri), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 22.
5042. Lekieffre (Henri), rue de laBassée, 50.
2392.* Leleu (Adolphe), négociant, parvis St-Maurice, 6.
5136. Leleu, libraire, rue Esquermoise, 85.
5152. Leleu (Madame Vve), professeur, rue Jacquemars-Giélée, 75.
4286. Leleu (Benjamin), receveur des hospices, rue de la Barre, 41.
4799. Leleu Garemin (Jules), négociant, Place-aux-Bleuets, 34.
2385. Leloir-Delannoy (Henri), négociant en grains, rue Esquermoise, 12.
2034. Lemaire (M.), rentier, rue Colbert, 70.
4889. Lemaire (Mlle Marthe), rue des Tours, 18.
4299. Leman (l'abbé), boulevard Vauban, 58.
2147. Lemay, ✻, ancien notaire, rue de Solférino, 47.
3774.* Lemetter (G.), négociant, rue des Bouchers, 11.
1853. Lemoine (Dr), I. ✿, profess. à la Faculté de Médecine, r. des Guinguettes, 18.
685. Lemoinier (Raymond), A. ✿, propriétaire, rue de la Louvière, 25.
4177. Lenglet (Louis), vérificateur des douanes, rue Thiers, 42.
3656. Lepée-Guichard, propriétaire, rue de Valmy, 41.
1655. Lepercq (Mme Paul), rue Brûle-Maison, 70.
1923. Lepez (André), entrepreneur, rue Jacquemars-Giélée, 131.
3134. Lépine (Édouard), ✿, directeur de brasserie, rue d'Inkermann, 41.
5076. Lepoivre (Augustin), rue du Palais de Justice, 5.
3660. Lepot (Clément), A. ✿, pharmacien, rue de Roubaix, 27.
2622. Lernould (Alphonse), boulevard de la Liberté, 32.
2673. Lernould (Léonce), négociant, rue Gambetta, 30.
584. Le Roy (Madame Félix), rue Royale. 105.
3940. Leroy, négociant, avenue Butin, 32.
2882. Leroy (Célestin), entrepreneur, rue de la Plaine, 58.
4156. Leroy (Émile), représentant, rue Mirabeau, 14.
1711. Leroy (Louis), fabricant de toiles, rue du Dragon, 8.
664. Leroy-Delesalle (Madame Paul), boulevard de la Liberté, 141
4292. Lesage, capitaine au 43e régiment d'infanterie, rue Roland, 66.
1544. Lesay (Auguste), propriétaire, rue d'Isly, 5.
4541. Lesay-Liagre, négociant, rue de Paris, 33.
5124. Lesecq, boulanger, rue de l'Orphéon, 24.
33. Lesert, géomètre, rue Brûle-Maison, 53.
3721. Lesne (l'Abbé), professeur à la Faculté libre des Lettres, rue d'Isly, 80.
2768. Lesnes (Aimé), I. ✿, direct. d'école primaire supérieure, bd Louis XIV.
116. Lesur, I. ✿, directeur honoraire, rue d'Artois, 169.
4575. Le Sur, rue Basse, 22.
3836. Leullieux, négociant en soieries, rue des Arts, 24.
4317. Leuridan (Émile), rue de Loos, 29.
2663. Levé (Albert), ✠, juge honoraire, rue des Pyramides, 6.
4283. Leverd, industriel, rue de Wazemmes, 174.
1924. Lévi (Otto), négociant en lins, rue des Augustins, 7.
4378.* Leys (Léon), agent de change, rue Puébla, 18.
4457. Leys (Mlle Léonie), rue des Postes, 102 *bis*.
1211. Lézies, négociant en tapis, rue des Postes, 18.
887. Lheureux, ✻, inspecteur des Postes et Télég., rue Barthélemy-Delespaul, 70.
1961. Liagre (Achille), architecte, rue de Bruxelles, 11.

Nos d'inscription. MM.

4039. Libert (Madame Veuve), parvis St-Michel, 16.
5181. Libotte, négociant, quai Vauban, 21.
2341. Liégeois-Six, I. ❦, imprimeur, rue Gambetta, 244.
1570. Liem (Eugène), négociant, rue de Solférino, 308.
3896. Liénart-Delesalle, rue du Metz, 21.
4097. Liénart (Louis), propriétaire, rue de Rocroy, 4.
4153. Lirondelle, maître de Conférences à la Faculté des Lettres, bd des Écoles, 2.
4436. Lobry (Louis), pharmacien, rue de Solférino, 55.
4984. Lobry (Lucien), représentant, boulevard Carnot, 57.
5122. Lœuillet (Madame Léon), rue Malus, 3.
4531. Loizon, négociant, rue Colson, 2,
374. Loncke (Mme E.), propriétaire, boulevard de la Liberté, 13.
330. Longhaye (Mme Édouard), propriétaire, boulevard de la Liberté, 161.
1210. Longré (Georges), entrepreneur de pavages, rue de Solférino, 264.
1020. Looten, I ❦, docteur en médecine, rue de Tenremonde, 2.
454.** Lorent-Lescornez, filateur de lin, rue de Thionville, 11.
2646. Lorette (Mme), professeur de chant, rue du Sabot, 21.
4146. Lotte (Eugène), boulevard des Écoles, 2.
4916. Loubert (Mme), directrice d'école, rue Philippe-de-Comines, 16.
3435. Louis (Georges), A. ❦, pharmacien, rue Froissart, 11.
3995.* Loviny, pharmacien, rue Pierre-Legrand, 50.
382. Loyer (Madame Ve Ernest), filateur de coton, place de Tourcoing.
2256.* Luneau, ✠, négociant, rue Nationale, 19.
5206. Lustremant (Clovis), Directeur de Travaux publics, rue Brûle-Maison, 86.
4295.* Lyon (Georges), O. ✱, I. ❦ Recteur de l'Académie, rue Saint-Jacques, 22.
949. Lys-Tancré, entrepreneur, rue des Postes, 191.

2369. Mabille de Poncheville (Albert), notaire, rue de Pas, 18.
843. Mac Lachlan (Georges), commissionnaire, rue des Fossés, 34.
5240. Magagna, rue Alphonse Mercier, 9 *bis*.
2948. Mahieu (Julien), rentier, boulevard de la Liberté, 121.
4681. Mahieu (Adonis), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 110.
1704. Mailliez (Jules), antiquaire, rue Esquermoise, 7.
3625. Mairesse, négociant, rue des Ponts-de-Comines, 11.
4934. Malaquin, professeur à la Faculté des Sciences, rue de Solférino, 218 *ter*.
1090. Mallet (Désiré), ✱, sous-ingénieur des ponts et chauss., r. Brûle-Maison, 36.
3917. Malvault, rentier, square Jussieu, 18.
5211. Manche (Lucien), avocat, rue Jeanne-d'Arc, 19.
5044. Maniette (Jules), rue d'Antin, 24.
4217. Mantel, pharmacien, rue de Douai, 13 *bis*.
3002. Maquart, pharmacien, rue de Turenne, 30.
3919. Maquet (Émile), négociant, rue de Solférino, 8.
240. Maquet (Ernest), négociant en lins, place aux Bleuets, 11.
523.* Maquet (Mme Alfred), propriétaire, boulevard Vauban, 31.
2645. Maquet (Mme Maurice), rue Patou, 25.
352. Marchant-De Pachtère (Mme), propriétaire, rue Ste-Catherine, 82.
2964. Martel (A.), négociant, rue de Thionville, 33.

Nos d'inscription. MM.

4003. Martin (Paul), A. ✿, négociant, rue de Paris, 76.
1298. Martin (Édouard), notaire, rue Jacquemars-Giélée, 11.
5063. Martin (Frédéric), Sous-Inspecteur de « *La Nationale* », rue de Courtrai, 6.
4933. Martine (Gaston), négociant. rue de Roubaix, 15.
4613. Martinache (Madame), quai de la Basse-Deûle, 48 *bis*.
5158. Marx, chef de bataillon, rue de Bourgogne, 52.
1840. Mary-Broudehoux (Mme Vve), rentière, rue Blanche, 45.
3493. Masingue, peintre-décorateur, rue de Roubaix, 43.
3158. Masquelier (Georges), négociant, boulevard de la Liberté, 59.
57 Masquelier (Valéry), directeur d'assurances, façade de l'Esplanade, 20.
1986. Masse (Edmond), propriétaire, rue Nationale, 53.
4650. Masse-Pollet (Madame), rue Nationale, 216.
4365. Massin, directeur de la halle aux cuirs, boulevard de la Liberté. 171.
4335. Masure (Le Chanoine Émile), archiviste diocésain, rue de Turenne, 34.
5210. Mathis (Eugéne), représentant, rue Macquart, 15.
1571. Mathon (Madame Achille), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 125 *bis*.
1625. Maugrez (Jules), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 176.
2351. Maurois (Edouard), représentant, rue Manuel, 4.
2266. Meesemaecker (R.), ancien notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 108.
4118. Meesemaeker (Mlle), rue des Brigitines, 22.
5184. Meignié, rue Gombert, 7.
2898. Melchior (Pierre), propriétaire de l'Annuaire, rue Pierre-Legrand.
4285. Meneboode (Lucien), pharmacien, rue du Long-Pot, 124.
4746. Menko (Nathaniel), négociant en déchets, rue Boucher de Perthes, 82.
1270. Merchier, ✽, I ✿, professeur Agrégé d'histoire au Lycée, rue Charles-Quint, 7.
3442. Mercier (Jules), A. ✿, commis-négociant, rue Virginie-Ghesquière, 17.
5101. Mercier, boulevard de la Liberté, 155.
4472. Mertian de Muller (Mme), rue Masséna, 77.
2119. Merveille (Paul), constructeur, rue du Marché, 96.
3869. Merveille (Alfred), rue Desmazières, 9.
4701. Meunier (Victor), charbons, quai du Wault, 19 et 21.
4190. Meurice, tanneur, rue du Faubourg-des-Postes, 119.
2143. Meurillon, architecte, rue de Thionville, 30.
134. Meurisse (Paul), négociant en bois, rue des Meuniers, 84.
1473. Meyer (Adolphe), Secrétaire du Musée Commercial, rue de Solférino, 299.
2208. Meyer (Paul), commis-négociant, rue d'Isly, 83.
5222. Mience, O. ✿. rue de Roubaix, 50.
4952. Minart (Eugène), propriétaire, rue Jean-Bart, 28.
2671. Minet (Siméon), tailleur, rue des Manneliers, 6.
3796. Miniscloux O ✽, Lieutenant-Colonel en retraite, rue du Fg-de-Roubaix, 114.
3250. Miquet-Pottier, rentier, rue de Solférino, 243.
5013. Molitor, professeur d'allemand au Lycée Faidherbe, bd de la Liberté, 121.
3619. Mollet (l'abbé E.), supérieur de l'École Jeanne-d'Arc, rue Colbert, 25 *bis*.
5090. Monnier (Mademoiselle), rue Nationale, 178.
5205. Monnier, entrepreneur, rue de Solférino, 226 *bis*.
1005. Montaigne-Bériot (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 195.
1800. Montaigne (Léon), receveur de rentes, rue de Solférino, 320.
4609. Montaigne (Paul), appareils de chauffage, rue Gambetta, 243.
4674. Montpellier (Albert), industriel, quai de l'Ouest, 94.
5009. Montpellier (Mlle Marguerite), rue de Turenne, 74.

Nos d'inscription. MM.

3997. Moreau (Gaston), rue Louis Faure, 7.
3703. Morel (Mlle), rue Blanche, 49.
1243. Morel (Alfred), tapissier, rue Esquermoise, 29.
4490. Morel (F.), directeur de filature, rue de La Bassée, 11.
2099. Morel, imprimeur, rue Ste-Catherine, 13.
1918. Morival (Paul), fabricant de bascules, rue du Palais-Rihour, 4 *bis*.
4429. Mornie (Edouard), employé, rue Alphonse-Mercier, 20.
2474. Moronval (Léon), huissier, rue Basse, 7.
5245. Mortreux (Henri), rue des Bois, 3.
1293.* Motte (Pierre), notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 37.
1657. Moulan (Charles), négociant, rue Patou, 37.
4860. Mouquet (Charles), boulevard Vauban, 28.
5007. Mouray (Jules), boulanger, rue Neuve, 4.
99. Mourcou, architecte, rue Manuel, 103.
2108. Mourcou (Maurice), propriétaire, rue de Thionville, 32.
4467. Mourez, (Arthur), Grande Place, 13.
2100. Mourmant (Narcisse), négociant, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons,
1952. Mulié (Charles), négociant, rue du Vieux-Faubourg, 50.
204. Mullier (Albert), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 142.
3999. Mullier (André), négociant, rue Jean-Bart, 43.
3853. Mulner (Albert), négociant, rue Lepelletier, 18.
1663. Muylaert (Eugène), I. ✪, sellier, rue des Chats-Bossus, 1.

2315. Navarre, notaire, rue Gambetta, 23.
466. Nicodème, ingénieur, boulevard de la Liberté, 138.
5039. Nicolaÿ (Émile), fondeur-constructeur, rue des Meuniers, 17.
5137.* Nicolle (Madame Vve Ernest), square Rameau, 11.
254. Noquet, ✱, docteur en médecine, rue de Puébla, 33.
5046. Nourrisson (lieuten.-colonel), sous-chef d'état-major, bd de la Liberté, 19 *bis*.

1834. Obin (Emile), propriétaire, rue Mercier, 25.
377. Obin (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
4438. Odoux (Ernest), représentant, rue St-Sauveur, 137.
5083. Olivier (Gustave), négociant, rue des Fossés, 30 *bis*.
2402. Olivier (Madame Auguste), rue St-Jacques, 21-23.
3296. Oranie-L'Host, entrepreneur, rue des Jardins-Caulier. 9.
5186. Oudart, ingénieur, rue Kuhlmann, 37.
4948. Oui, I ✪, professeur à la Faculté de Médecine. rue de Solférino, 201.
319. Ovigneur (Émile), O ✱, I. ✪, avocat, rue Jacquemars-Giélée, 37.
4418. Ovigneur (Mme Gustave), rue Nicolas-Leblanc, 8.
4173. Oxtoby (Melle), professeur de chant, rue Esquermoise, 73.

5196. Paccard, ingénieur-adjoint de la Traction au chemin de fer du Nord, boulevard Papin, 16.
3284. Paillot (R.), I. ✪. O. ✠, ✠, Docteur ès Sciences, boulevard Montebello, 35.

Nos d'inscription. MM.

4373. Painblan, A. ✿, Docteur en médecine, rue Jacquemars-Giélée, 26.
2149. Paindavoine (Gustave), constructeur, rue Solférino, 305.
1603. Pajot (André), ✱, changeur, rue Desmazières, 5.
1837. Pajot (Paul), négociant, rue Grande-Chaussée, 38.
5144. Pajot (Félix), rue de Turenne, 51.
2407. Pajot (Madame Henri), rue Patou, 28.
4474. Pajot (l'Abbé), directeur de la Maison St-Michel, boulevard Vauban, 86.
4383. Pajot (Maurice), rue Jacquemars-Giélée, 13.
2915. Palliez (A.), C. ✠, O. ✠, Consul de Suède, rue de Solférino, 187.
3407. Palliez (Ed.) négociant, rue de Ban-de-Wedde, 20-22.
1271. Pannier (Paul), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 15.
3071. Parent (Gaston), représentant, rue de la Clef, 25.
5029. Parent-Danna (Mme Vve), propriétaire, rue Saint-André, 42.
2990. Parent-Hoing (Mme Vve), rue des Tours, 38.
4041.* Parent-Breuvart, représentant, rue Vantroyen, 24.
4727. Parenty, directeur de la Manufacture de tabacs, rue du Pont-Neuf, 39.
1719. Parsy (Jules), négociant en toiles, rue du Faubourg-de-Roubaix, 201.
4923. Partiot (le Capitaine), boulevard Vauban, 51.
2123. Pasteau, notaire, rue de Tenremonde, 6.
5134. Pauli (Harold), boulevard de la Liberté, 39.
5189. Pauphilet (Albert), professeur au Lycée Faidherbe, rue de Cambrai, 120.
2956. Pauris (Madame), rue de l'Hôpital-Militaire, 40.
1075. Payen (Frédéric), juge de paix, boulevard Bigo-Danel, 27.
2280. Pecqueur, négociant en huiles, rue de Lannoy, 14.
2647. Pecqueur-Carré (L.), négociant, rue du Molinel, 37.
4399. Peltier (Paul), employé, rue Denfert-Rochereau, 69.
3347. Pennequin, rentier, rue Caumartin, 27.
4622. Persyn (Mlles), rentières, rue Virginie Ghesquière, 8.
4850. Petit (Charles), A. ✿, propriétaire, rue de Turenne 5.
4851. Petit (Georges), A. ✿, propriétaire, rue de Turenne. 28.
4837. Petitprez (Joseph), dessinateur en tissus, rue des Bouchers, 7 et 9.
5069. Petitprez (Madame Vve), rentière, rue des Jardins, 2 *bis*.
3938. Phalempin-Grolez (Madame Vve), rue du Château, 2.
3673. Piat (Madame), propriétaire, square Jussieu, 10.
4995. Picavet, professeur d'histoire au Lycée Faidherbe. rue Nationale, 171.
439. Picavet-Quef, (Mme Vve Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
769. Picavet-Fays (Louis), rue Charles-de-Muyssart, 13.
4736. Pigon (Arthur), fabricant de toiles, rue de Paris, 90 *bis*.
4825. Pihen, industriel, passage de la Fontaine del Saulx, 1.
1105. Pilate (Auguste), chef d'institution, rue Négrier, 26.
3457. Pilate (Victor), représentant, rue du Quai, 12.
3606. Piton (Alfred), ingénieur, rue Nationale, 222.
2951. Plaideau (Fernand), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 5.
4431. Plaideau-Delecroix, propriétaire, rue des Fossés, 17.
4805. Plaisant-Minet (Adolphe), Gérant, rue Barthélemy-Delespaul, 129.
2741. Plancke (Henri), manufacturier, rue du Molinel, 78.
385. Platel (Albert), négociant en bois, boulevard Vauban, 78.
2410. Playoust (Paul), négociant en toiles, rue à Fiens, 6.
3911. Plouvier (Fernand), négociant, rue des Augustins, 23.
3424. Poissonnier (Louis), négociant, rue Basse, 36.

Nos d'inscription. MM.

2649. Pollet (Émile), comptable, rue Baptiste Monnoyer, 8.
3449.* Pollet (Jules) fils, fabricant, rue Pierre-Legrand, 288.
3113. Poncelet, lieutenant au 43e de ligne, quai du Wault, 10.
5037. Ponteville (Maurice), représentant, rue Faidherbe, 17.
4396. Ponthieu (Auguste), fabricant, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
211.** Potié (Jules), A. ✿, propriétaire, rue Mercier, 10.
4703. Pouchain (Henri), employé, rue Mirabeau, 25.
2752. Poumaere (Albert), professeur, rue de Fives, 96.
2136. Prate (Louis), négociant, rue Nationale, 74.
4700. Prélat, ✵, I. ✿, directeur de l'Enseignement primaire du Nord, rue d'Antin, 35
847.* Prévost (Charles), rue Patou, 12.
698. Prévost (François), commis-négociant, rue Denis-Godefroy, 3.
2277. Preys (Hippolyte), courtier de commerce, rue Desmazières, 8.
2982. Pronau (Élie), instituteur, impasse Scalbert, 12.
2121. Prouvost (Adolphe), fabricant, rue du Vieux-Marché-aux-Chevaux, 10.
4371. Prud'homme, juge au tribunal, rue de Solférino, 234.
4955. Pruvost, propriétaire, rue Denfert-Rochereau, 21.
3281. Pruvost (Emmanuel), étudiant, rue de la Préfecture, 1.

735. Quarré-Prévost, rue du Palais-Rihour, 4.
4360. Quembre, contrôleur des mines, rue d'Isly, 158.
1221. Quénet (Edouard). propriétaire, rue Brûle-Maison, 69.
5176. Queste (Madame), rue de la Monnaie, 35.
5023. Quignon (Hector), représentant, rue Brûle-Maison, 50.
4913. Quint (Docteur), rue de Solférino, 111.

3704. Ragot (Ed.), négociant, rue Grande-Chaussée, 6-8.
5165. Raison (Mme Vve), propriétaire, rue de la Bassée, 38.
858. Rajat (R.), avocat, rue Patou, 9.
3165. Rambure (Chanoine), Pro-Recteur honoraire des Facultés catholiques de Lille. rue Fulton, 14.
4572. Ramon, cultivateur, rue de Canteleu, 10.
86. Raquet (Désiré), changeur, rue Nationale, 91.
881. Raux (Mme Émile), négociant en charbons, place de la République, 3.
1869. Ravet-de-Monteville (G.), courtier, rue Nationale, 83.
2851. Ravet (Prosper), courtier, rue d'Inkermann, 2.
4946. Razemon (Docteur Henri), boulevard de la Liberté, 117.
2991. Regnart (Paul), rue Brûle-Maison, 93.
678. Remy (Mme Émile), propriétaire, rue des Arts, 16.
2290. Remy (Charles), négociant en fers, rue des Jardins, 5.
1739. Renard (Henri), ingénieur-chimiste, Usine à gaz de Vauban.
4333. Renaux (Georges), commerçant, rue de Paris, 72.
681. Renouard (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue Jeanne-d'Arc, 1.
4972. Renouard (Xavier), avocat, rue Jeanne-d'Arc, 13.
5246. Reynaert, industriel, rue de Solférino, 294.
2842. Ricard, conseiller de Préfecture, rue Jacquemars-Giélée, 61.

Nos d'inscription. MM.

2875. Richebé (Émile), brasseur, rue Pierre-Legrand, 56.
169. Richez, I. , directeur de l'École primaire, rue Fabricy.
1093. Richmond (Julien), rue Henri-Loyer, 1.
2389.* Richter (Madame Frédéric), boulevard Vauban, 67.
4763. Riez (Léon), vétérinaire, rue Jeanne-Maillotte, 20.
3211. Rigaux (Gustave), rue Nationale, 294.
72. Rigaux (H.), A. , archéologue, rue de la Clef, 28.
2449. Rigot-Dubar, propriétaire, rue de Thionville, 40.
765. Rigot-Lefebvre, négociant en vins, place aux Bleuets, 13.
5238.* Robert (Jules), négociant, boulevard de la Liberté, 20.
2985. Robillart (Jean), masseur, rue Basse, 8.
3649. Roblot-Deléarde, négociant, rue Alexandre-Leleux, 36.
1659. Roche (Madame Eugène), rue de Solférino, 195.
4310. Rogeau-Lepers, (Mme), rue de Paris, 160.
1176. Rogez (Louis), fabricant de fils à coudre, rue de la Justice, 23.
1795. Rogie, tanneur, rue des Stations, 64.
1179. Rogie (Docteur), professeur à la Faculté catholique, rue du Port, 56.
2047. Rolants (Edmond), I. , , pharmacien supérieur, rue Brûle-Maison, 67.
602. Rollez (Arthur), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 48.
1835. Rollier (Théophile), rentier, rue des Poissonceaux, 16.
4642. Rollin (Madame), institutrice, avenue des Lilas, 2.
5188. Rommès (Adrien), rentier, rue de Turenne, 3.
4304. Rossignol (Aug.), industriel, rue Nicolas-Leblanc, 12.
3278. Rougée,, square Rameau, 2.
3860. Roure (Auguste), notaire, rue de Pas, 13.
1047. Roure (Ernest), négociant, rue Mercier, 7.
4975. Rousseau (Mlle Berthe), chirurgien-dentiste, rue Nationale, 169.
5049. Rousseau (capitaine), rue de la Chambre-des-Comptes, 7.
4376. Roussel (Alfred), constructeur, rue Alexandre-Leleux, 40.
3742. Roussel (Ch.), notaire, rue de la Barre, 37.
3908. Rousselle (Émile), constructeur, rue Pierre-Legrand, 170.
5107. Rousset, étudiant, rue de la Chambre des Comptes, 12.
5220. Roux-Ducolombier (Madame), rue Gambetta, 300.
239. Rouzé (Mme Émile), rue Gauthier-de-Châtillon, 20.
653. Rouzé (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
4164. Rouzé-Steverlynck (Paul), entrepreneur, rue Brûle-Maison, 84.
4753. Rozendaal (Jules), rue de Puébla, 25.

4702. Sacré-Defrenne (Madame Maurice), rue de Turenne, 61.
3581. Sailly (Paul), négociant en houblons, rue du Chevalier-Français, 6.
5191. Saint-Léger (Mme André), rue Royale, 107.
2211. Saint-Léger (Mme Georges), propriétaire, rue Léonard Danel, 2.
4927. Salé, proviseur du lycée Faidherbe.
1932. Salembier-Dubreucq (L.). , brasseur, rue Gantois, 28.
4832. Salomé, officier du génie, square Ruault, 20.
5178. Salomé-Lequeux, boulevard Vauban, 20.
3577. Salomez (Victor), représentant, rue Mercier, 90.
1811. Salomon (dit Chevalier), carrossier, boulevard Vauban, 24.

Nos d'inscription. MM.

2255. Sanders (F.), courtier, rue Gantois, 47.
1416. Savary (Gustave), rentier, rue Denfert-Rochereau, 19.
763. Scalbert-Bernard, banquier, juge au Tribunal de Commerce, r. de Courtrai, 17.
4423. Scalbert (Henri), rue St-Pierre, 2.
1883. Schepens, négociant en vins et spiritueux, place de Tourcoing, 11.
4970. Schmiedeng (Charles), rue Solférino, 34.
2843.* Schotsmans (Auguste), négociant, boulevard Vauban, 9.
5035. Schotsmans (Émile-Louis), assureur, rue de Bourgogne, 33.
447. Schubart, (Mme Vve), rue St-Jacques, 19.
1999. Scrive (André), manufacturier, rue de Turenne, 53.
4861. Scrive-Thiriez (Gustave), assurances, square Rameau, 3.
609. Scrive (Mme Albert), fabricant de cardes, rue des Buisses, 13.
3942. Scrive (Olivié), rue du Lombard, 1.
3961.* Scrive-Loyer, rue Gambetta, 308.
356.** Scrive-de-Négri (Madame veuve), rue Léon-Gambetta, 306.
565. Scrive (Gustave), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
3787. Seitert, Directeur du Crédit du Nord, rue Jean Roisin, 4, 6, 8.
2457. Selosse (Louis), avocat, rue St-Pierre, 5.
3372. Six (Henri), négociant, rue Grande-Chaussée, 52.
4398. Six (Mme Vve), propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 38.
4364. Six (Henri), industriel, rue Colbert, 148.
4848. Six (Jules), notaire, rue Royale, 41.
1696. Smith (Alfred), négociant, rue Arnould-de-Vuez, 4.
3459. Smits (Albert), ingénieur, rue Colbrant, 23.
2296. Snowden (Robert), filateur, rue de La Bassée, 68.
1637. Sockeel (Dr Arthur), O. ✻, ✠, rue Charles-Quint, 9.
4651. Solbreux, rue du Pont-du-Lion-d'Or, 73.
3922. Spinaert, chef de gare St-Sauveur, boulevard des Écoles, 25.
3859. Spire, receveur des finances honoraire, rue des Postes, 11.
1257. Spriet (Alphonse), fabricant de toiles, rue Léon-Gambetta, 289.
967. Stalars (Madame), rue Jacquemars-Giélée, 100.
4893. Staub (Rodolphe), négociant, rue du Bombardement.
4536. Sthal (Paul), directeur des Etablissements Kuhlmann, square Jussieu, 13.
3578. Ster, négociant, rue de Wattignies, 1.
4456. Steverlynck-Lefebvre (Eugène), manufacturier, rue de Roubaix, 26.
4539. Steverlynck (Madame), rue des Stations, 13.
707. Steverlynck (Gustave), négociant en savons, rue Deschodt, 5.
4073. Stien (Edmond), propriétaire, rue de la Louvière, 7.
1302. Stiévenard (Henri), fabricant de couvertures, rue du Pont-à-Raisnes, 1.
3107. Stoffaes (chanoine), professeur à la Faculté libre des Sciences, directeur de l'Institut catholique des Arts et Métiers, rue Auber, 6.
4091. Subra (Bernard), ingénieur, rue des Frères-Vaillant, 10.
4470.* Supérieure (Mme la), des Filles de la Charité, rue de la Barre, 16.
2375. Surmont (Dr), I. ✿ prof. à la Faculté de Médecine, rue du Dragon, 10.
2758. Swynghedauw (Constant), négociant, avenue des Lilas, 48.
231. Swynghedauw, I. ✿, professeur au lycée Faidherbe, rue Roland, 74.

Nos d'inscription. MM.

5179. Taffin (Albert), imprimeur, rue Charles-de-Muyssart.
2359. Taillie (Th.), commerçant, place du Lion-d'Or, 10.
5212. Tamine. étudiant, rue du Port, 11 *bis*.
2261. Tancrez (Gustave), négociant, rue des Jardins-Caulier, 42.
977. Tanguy (J.-B.), filateur, rue de la Louvière, 33.
4420. Tavernier (Albert), quincaillier, rue Gambetta, 242.
4732. Tellier (Louis), serrurier d'art, rue Gambetta, 177.
4258. Tenière, architecte expert agréé, rue du Maire André, 49.
2352. Tesmoingt (Albert), industriel, rue Pascal, 29.
1829. Tesse (Édouard), négociant en huiles, rue de Solférino, 318.
3323. Tesse (Victor), négociant, place Richebé, 9.
1058. Théodore (Alphonse), propriétaire, rue de Solférino, 197.
4059. Théodore (Émile), rue de Solférino, 232.
1256. Théry (Gustave), ✠, avocat, square Dutilleul, 33.
4568. Thibaut (Henri), rue des Postes, 104.
2656. Thiébaut (Raymond), négociant, rue de la Bourse, 11.
954. Thieffry (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 207.
3825. Thiétart, négociant, rue du Dragon, 8.
4591. Thieullet, pharmacien, rue Colbert, 101.
5231. Thilliez, rue de Bourgogne, 48.
127. Thiriez (Mme Vve Alfred), rue Nationale, 308.
1150. Thiriez (Julien), manufacturier, rue du Faubourg-de-Béthune, 56.
1926. Thomas (Pierre), négociant en papiers, rue de Puébla, 12.
991. Thomas-Lesay, propriétaire, rue Nationale, 279.
4571. Thomas-Marquant, fabricant d'huiles, rue Brûle-Maison, 99.
3651. Thomassin (Fernand), fondé de pouvoirs, rue Patou, 13.
5185. Thuilliez (Mlle), rentière, rue des Rogations, 105.
5200. Tilge, rue Saint-Gabriel, 97.
4320. Tilloy (Mme Ernest), propriétaire, rue Nationale, 163.
5155. Tirlimont, négociant, rue de Paris, 130.
3301.* Titren (Théop.), ✱, A. ✱, Vice-Prés. du Bur. de bienf., pl. Cormontaigne, 24.
5036, Tournoux (Georges), professeur à l'Université libre, bd Victor-Hugo, 39.
409. Toussin (Georges), filateur de coton, rue Royale, 55.
1162. Trisbourg (Ernest), rue St-André, 48.
4489. Trochon, directeur de l'Union Industrielle du Nord, bd de la Liberté, 50.
4721. Tronquez (Anatole), employé, rue des Fossés, 6.
5038. Turpin (Pierre), A. ✠, artiste peintre décorateur, rue des Canonniers, 3.
202. Tys (Alphonse), fondé de pouvoirs de la maison A. Crepy, r. des Jardins, 24.

2133. Uhlig (Henri), négociant en vins, rue de Solférino, 229.

4485. Vacossin-Decaux, propriétaire, rue Blanche, 57,
3034. Vahé, ancien notaire, rue Royale, 96
5045. Vaillant (René), étudiant en droit, Boulevard de la Liberté, 130.
1898. Vaillant (Mme), propriétaire, rue Colbrant, 8.
3168. Vaillant-Deschins, entrepreneur, rue d'Inkermann, 49.

Nos d'inscription. MM.

1082. Vaillant-Herland (E.), ✻,I. ✿,O.✠,O.✵. ✠, vice-consul de Perse, place de Béthune, 7.
387. Vaille (Mlle), A. ✿, institutrice, rue des Tours, 14.
3075. Valentin (A.), pharmacien, rue de Wazemmes, 79.
1463. Van Butsèle (Louis), apprêteur, rue d'Arras, 66.
4678. Vancostenobel (Albert), rue Jeanne-d'Arc, 14.
1088.* Vandame (Émile), brasseur, rue Royale, 102.
1089. Vandame (Georges), brasseur, conseiller général, rue de la Vignette, 65.
4849. Vandamme (Paul), rue du Gros-Gérard, 23.
2137. Van den Bavière, principal clerc de notaire, rue de l'Orphéon, 22.
3584. Vandenbeusch (Ferdinand), sculpteur, rue St-Étienne, 66.
2336. Van den Bulcke, architecte, rue de Valmy, 30.
2537. Vandenbussche (Gaston), négociant, rue Virginie Ghesquière, 31.
3358. Van den Driessche, représentant, boulevard Vauban, 72.
412. Van den Heede (Adolphe), O. ✿, ✠, ancien horticulteur, rue St-Firmin, 18.
1055. Vandenhende (Jules), négociant en épiceries, rue des Guinguettes, 79.
4315. Vandervinck (Léon), rue Denfert-Rochereau, 83.
2065. Van de Walle (Mme), propriétaire, rue Nationale, 270.
783. Vandeweghe (Albert), filateur, rue Patou, 1.
2763. Vaneste (Auguste), bijoutier, rue Nationale, 90.
4270. Van Eycke (François), tailleur, boulevard de la Liberté, 59 *bis*.
2664. Van Grevelynghe (Ernest), chimiste, place de Tourcoing, 7.
4623. Vangrevelynghe, instituteur, avenue des Lilas, 4.
2281. Vanlaer (Émile), notaire, boulevard de la Liberté, 84.
4011. Van Peteghem (Albert), négociant, rue Colbert, 66.
3831. Van Ryswyck (Marcel), rue St-Martin, 1.
4717. Vansteenberghe (Madame veuve), rentière, rue des Postes, 5.
2569. Van Troostenberghe (Théophile), courtier en fils, rue Jean-Bart, 26.
1085. Vanverts, pharmacien, rue St Firmin, 6.
2811. Varaigne (Louis), propriétaire, rue de la Bassée, 54.
3835. Vasse (Joseph), percepteur en retraite, rue Brûle-Maison, 73.
4750. Vauban (Jules), négociant, boulevard de la Liberté, 235.
5157. Vautrin (Camille), chef de division à la Préfecture, rue Louis Faure, 18.
3906.* Veilletet (Madame), hôtel Terminus, gare de Lille.
2493. Verdier (Jean), négociant en charbons, rue de Solférino, 225.
4782. Verhaeghe (Madame), rue Colbert, 29.
3154. Verin (Émile), négociant, boulevard Vauban, 96.
1702. Verlé, chef du service extérieur du Gaz de Wazemmes, rue d'Iéna, 66 *bis*.
563. Verley (Charles), C. ✠, ancien prés. du Trib. de Com., rue de Voltaire, 40.
2885. Verley (Madame Benjamin), propriétaire, rue Marais, 13.
1793. Verley-Bigo (Pierre), banquier, rue Royale, 49.
1145. Verley-Bollaert, banquier, boulevard de la Liberté, 9.
15. Verly, ✻, homme de lettres, vice-président honoraire, rue de Solférino, 7.
737. Vermesch, représentant, rue Grande-Chaussée, 26.
4628. Verschuere-Bricquet, rentier, rue du Château, 26.
4907. Versmée (Mme), rue Négrier, 55.
3863. Verstraete (Docteur), rue Colbrant, 14.
3509. Vienne (Dr), rue Nationale, 326.
3725. Vigin-Warambourg, négociant, rue du Vieux-Faubourg, 18.
4432. Vignol (Madame), rue St-Genois, 12.

Nos d'inscription. MM.

2408. Vilain (Paul), architecte, rue Catel-Béghin, 24-26.
5092. Vilain, négociant en vins, rue Gauthier-de-Châtillon, 10.
2232. Villain (Roméo), constructeur, rue des Rogations, 18.
854. Villette (Paul), propriétaire, place de Sébastopol, 32.
4419. Villette, rentier, rue Fabricy, 2.
3683. Vincent, C. ✵, I. ✿, O. ✵, préfet du Nord.
594. Virnot (Urbain), propriétaire, rue de Thionville, 5.
785. Virnot (Victor), négociant, rue de Gand, 2.
4182. Voreux (Joseph), fabricant, rue de Rocroy, 4.
2709. Voreux-Salle, rue Henri-Loyer, 20.
4677. Vuylsteke (Madame), rue Colson, 10.

5052. Wacongne, inspecteur des douanes, rue de Solférino, 324 *bis*.
5184. Waffler (Théodore), directeur commercial de la Société anonyme de Pérenchies, rue du Prieuré, 16.
3335. Walbecq, ✠, négociant, 16, rue de l'Hôpital-St-Roch.
2895. Walbecq (Madame), rentière, rue Jacquemars-Giélée, 24.
3927. Walker (James), Vice-Consul d'Angleterre, rue des Stations, 95.
3967. Walker (Henry), industriel, rue de Turenne, 44.
312. Wallaert (Mme Auguste), boulevard de la Liberté, 23.
969.* Wallaert-Barrois (Maurice), manufacturier, boulev. de la Liberté, 66.
2395.** Wallaert (Georges), manufacturier, place de Tourcoing, 6.
4802. Wannebroucq (Maurice), rue de Bourgogne, 26.
278. Wargny, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, boulevard de la Liberté, 185.
4752. Wargny-Caron, négociant, rue Nationale, 100.
3295. Waterlot-Lambelin (Henri), propriétaire, 9, place de Tourcoing.
2740. Watrelot (Henri), propriétaire, rue du Palais-Rihour, 2.
803. Watteau (E.), négociant en charbons, rue Jean-sans-Peur, 44.
4807. Wattel (Floris), représentant, rue d'Artois, 64.
4370. Wattinne-Vandamme)Mme), rue Nationale, 232.
4671. Waymel (Mlles), rue Virginie-Ghesquière, 27.
5208. Waymel-Delahodde, rue d'Antin, 31.
575. Weber (Mme veuve), rentière, rue Léonard-Danel, 65.
4326. Weiss (Edmond), A. ✿, négociant, boulevard de la Liberté, 233.
2104. Wemaere (Madame Constant), rue de Solférino, 222.
827. Werquin (Edouard), A. ✿, avocat, rue des Fossés, 8.
3846. Wiart (Georges), tapissier-décorateur, rue Nationale, 79.
848. Wicart (Alphonse), fabricant, rue de Tenremonde, 7.

Lomme.

892. Delattre-Carette, Grand'route de Dunkerque.
1251. Jolivet (G.), propriétaire, rue Nationale, 2.
1878. Nicolle (Louis), manufacturier.

Nos d'inscription. MM.

Lompret (*Nord*).

3547. Marescaux (Florimond), horticulteur.

Londres.

58. Cambon (Paul), C ✻, I ✿, G C ✠, ambassadeur de France.
1478.** J. Forster, docteur en médecine, 10, St-George's Road Eccleston Square.

Loos (*Nord*).

4912. Castel (Arsène), propriétaire, Grand'route de Béthune.
3419. Cousin (Paul), Grand'route de Béthune, 113.
4676. Designolle (Emile), A. ✿, chef de bureau à la Préfecture, rue de la Deûle, 16.
4408. Dewailly (Henri), pharmacien, Grand'route de Béthune, 141.
5019. Grandel (Julien), ingénieur, rue du Bazinghien, 44.
4176. Jacqmarcq (Docteur), Grand'route de Béthune, 82.
4068. Lepers (Louis), propriétaire, Grand'route de Béthune, 13.
4593. Lesens, ancien juge de paix, rue du Bazinghien, 40.
4555. Lezaire (Denis), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
4578. Lezaire (Camille), brasseur, rue d'Ennequin, 67.
5005. Loridan (Mlle), institutrice, Grand'route de Béthune, 52.
2046. Rossignol (Emile), rue d'Ennequin, 4.
3770. Sénélar-Hochart, Grande Route de Béthune, 189.
5047. Veistroffer ✻, administrateur des colonies en retraite, Grand'route de Béthune, 30.

Lourches

5055. Cousin, pharmacien.

Lys-lez-Lannoy.

5140. Ducrocq (Georges), homme de lettres, chez M. Boutmy.
5094. Dusevel, pharmacien.

Marcq-en-Barœul.

4152. Boone (E.), rue Nationale, 117.
1958. Catry-Despretz, industriel.
2852. Franchomme-Descamps, château du Lazaro.
4253. Lesaffre (Emile), industriel.
1945. Mulliez-Samin, propriétaire.
2253. Vanderhaghen (Mme Georges), brasseur.

Nos d'inscription. MM.

Marquette.

2668. Larivière (René), de la maison J. Scrive et fils.

Marquillies

3532. Boulanger (Mme), propriétaire.

Menin (*Belgique*).

1488. Lefebvre (Ernest), rue de la Station, 50.
3479. Lepercq (Alexandre), 7 a, place d'Armes.
3738.* Michel-Jackson, industriel.

Mondrepuis (*Aisne*).

407. Lefebvre (Ernest), propriétaire.

Mong Tsen (*Tonkin*).

4951. Verley (Étienne), ingénieur à la direction générale des Travaux publics.

Mons-en-Barœul.

4120. Barbe (Madame), route de Roubaix, 74.
4162. Coisne-Mauviez (Madame), route de Roubaix, 61.
4092. Daubresse-Mauviez, propriétaire, route de Roubaix,
4670. Delemar, ingénieur, route de Roubaix, 55.
4215. Devernay (Félix), propriétaire, rue de Roubaix, 97.
4745. Druesnes, Professeur au Lycée Faidherbe, rue de Roubaix, 187.
3993.* Gras-Copie, rue Mirabeau, 34.
5061. Habert (Camille), commerçant en flanelles, rue Pasteur, 14.
92. Herlemont, professeur à l'École Franklin, rue Émile Zola, 3.
4624. Manier, instituteur.
4384. Marlier-Lambilliotte, rue de Roubaix, 115.
4664. Mayette, rue Chateaubriand, 1.
4538. Michaux (Paul), employé, rue Rollin, 6.
4341. Milliez (Lucien), représentant, route de Roubaix, 100.
4610. Pottier, filateur, rue de Roubaix, 186.

Nos d'inscription. MM.

4719. Thuvien, ingénieur, rue Chateaubriand, 7.
1819. Vandorpe-Cardon, négociant, route de Roubaix, 3.
786. Virnot (Madame Albert).

Mouchin (*Nord*).

2260. Varlet (Pierre), propriétaire.

Moulin-le-Comte par Aire (*P.-de-C.*).

4012. Bataille (Alphonse), négociant.

Mouscron.

2765. De Geyter, ingénieur.

Mouvaux (*près Roubaix*).

5098. Liagre (Emile), rue de Roubaix, 115.
156. Masurel (Jules), rue de Tourcoing, 1.
963. Masurel-Jonglez (Mme Vve), propriétaire, route de Lille.
2881. Prouvost-Masurel (Paul).

Mulhouse.

2595. Steinbach (Jean), faubourg de Colmar, 61.

Oignies (*P.-de-C.*).

2582. Boulanger (Charles).
4247. Buchet (Henri), agent général des mines d'Ostricourt.
2323. Savary (J.-B.), brasseur.

Orchies.

4078. Bar-Loréal (Auguste), notaire.
3976. Cochet, propriétaire, Grande Place.

Oxelaere par Cassel.

2540. Régent (Ernest), propriétaire.

Nos d'inscription. MM.

Paris.

4051. Bordat (Gaston), conférencier, boulevard Beauséjour, 21.
2731. Cheval (Félix), boulevard Saint-Denis, 9,
1086. Crepy (Auguste), rue Pernelle, 12.
5216. Darnoux (Raphael), élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.
1874. Delebecque (Émile), directeur de Sociétés gazières, rue de la Baume, 31.
2523. Descamps (Auguste), boulevard Beauséjour, 1, Passy.
5170. Desroches (G. P.), rue du Helder, 1.
2847. Douy, négociant, rue Jouvenet, 24 (XVIe).
2862.**Gallois (Eugène), C. ✠, explorateur, rue de Mézières, 6.
570. Jacquin (E.), insp.-chef de service au Ch. de fer du Nord, rue de Chabrol, 12.
3100. Junot, directeur de l'agence des Voyages Pratiques, rue de Rome, 9.
4643. Lebon (le Général), G. O. ✻, avenue de la Bourdonnais, 41.
3573. Loubet (Michel), agent général de la Compagnie Poulain, boulev. Magenta, 32
1741.**Phalempin, C. ✠, avenue des Ternes, 70.
96.**Renouard (Alfred), I. ⚘, admr génal des Stés techniques, rue Mozart, 49.
1403.* Théry (Raymond), Ⓜ, A ⚘, O ✠, Secrétaire-général-adjoint honoraire, boulevard Péreire, 6.
2428. Vermersch (le docteur), I. ⚘, O. ✠, ♁, boulevard Beaumarchais, 13.
4327. Weiss (Yvan), A. ⚘, négociant, avenue Henri Martin, 67.

Pérenchies

2259. Bouchery (Henri), directeur de peignage.

Péronne-en-Mélantois.

4924. Maret (J.-B.), instituteur.

Péronne (Somme).

2728. Rafin (Eugène), directeur de la Banque de France.

Petite-Synthe près Dunkerque (Nord).

452. Pouille, A. ⚘, propriétaire, route Nationale.

Petit-Ronchin.

4737. Bertout (Auguste), négociant, rue des Fleurs, 9.

Pont-à-Marcq.

4798. Distinghin (François), propriétaire.

Nos d'inscription. MM.

Pont-de-Nieppe (*Nord*).

2684. Chieus-Ernout, brasseur.

Prémesques

4969 d'Hespel (Félix), au Château.

Quesnoy-sur-Deûle.

2817. Dervaux (Maurice), filateur.
3613. Dervaux (Victor, fils), filateur.
1816. D'Halluin-Ghesquier, filateur, rue Belle-Croix, 37.
4877. Fretin (Louis), fabricant d'huile.
4637. Pasquesoone, assurances.
4521. Vandermersch (Albert), fabricant d'huiles.

Richebourg l'Avoue.

5075. Leroy (Léandre), industriel.

Roncq.

2030. Delahousse (Lucien), fabricant.

Ronchin.

3975. Castelot (Henri), raffineur.
1091. Grolez (Jules), pépiniériste.

Roubaix.

2042. Allard (Alphonse), entrepreneur, rue Notre-Dame, 24.
2706.* Allart, ancien maire, Grande-Rue, 144.
3356. Angelo, négociant, rue de l'Industrie, 63.
3782* Arnould-Delcourt, directeur d'assurances, boulevard de Paris, 51.

2142. Balcaen, propriétaire, rue de Lille, 242.
2067.* Bastin (Alexandre), négociant, rue Inkermann, 93.

Nos d'inscription MM.

891. Bayart (Alexandre), commis-négociant, boulevard de Strasbourg, 86.
4666. Bérat (Mlle), fleuriste, rue de la Gare, 5.
4477. Bernaert, rue de l'Espérance, 1.
1216. Bernard, docteur en médecine, rue Pierre-Motte, 55.
3129. Bernard, bois de teinture, rue des Longues-Haies, 18.
3189.* Bossut-Screpel, fabricant, boulevard de Paris, 108.
773.* Boulenger (E.), A ✪, O. ✠, négociant en tissus, place Chevreuil, 14.
4785. Boulenger (E. V.), rue Colbert, 65.
4396. Boussemart-Deffrennes, propriétaire, rue Blanchemaille, 105.
4656. Bouvy (Albert), architecte, rue Neuve, 48.
5172. Bufquin, directeur de la Banque de France, Place de la Liberté.
4496. Burkard, ingénieur, rue du Grand-Chemin, 67.
1392. Butruille (le docteur), I. ✪, ✠, rue du Château, 13.

4513. Cariage, directeur de filature, rue Chanzy, 61.
1425. Carissimo (Florent), fabricant, rue Nain, 17.
772. Carissimo (Madame Henri), rue du Grand-Chemin, 68.
5108. Catteau (Ernest), représentant d'assurances, rue Fosse-aux-Chênes, 46.
1900. Catteau (J.), employé de commerce, rue Sainte-Thérèse, 67.
5261. Cavrois (Léon), industriel, château de Barbieux.
4116. Champié (Victor), ✻, administ. de l'École nat. des Arts industriels, place Chevreul.
2489. Chatteleyn (Félix), avocat, rue Mimerel, 15.
4511. Claude, notaire, rue Neuve, 43.
3178. Cléty, avocat, rue St-Georges, 40.
4361. Clève, directeur, boulevard de la République, 29.
1575.* Constant, pharmacien, boulevard de Paris, 1.
5221. Courier (Mme Vve Emile), rentière, rue de la Gare, 46.
1857. Craveri (Annibal), boulevard de Cambrai, 40.

4195. Damez (Alfred), A. ✪. rédacteur en chef du Nord-Touriste. r. du Général Chanzy, 2.
3820. Dautremer (Paul), représentant, rue du Coq-Français, 123.
3818. Dazin (Melle Louise), propriétaire, rue Neuve, 54.
4321. Dazin-Flipo (Mme veuve), propriétaire, Grande rue, 105.
4198. De Becker (Jules), teinturier, rue de Lille, 11.
3271. Deblock (Albert), pharmacien, rue de l'Épeule, 178.
4478. Debuchy (Docteur), Grande-Rue, 241.
4553. De Callenstein (Auguste), bijoutier, Grand'Rue, 18.
866. Dechenaux (Edouard), courtier, rue de Lille, 54.
4894. De Cloquement, directeur de l'agence du Crédit Lyonnais, rue du Collège, 140.
4708. Defrenne (Edouard), boulevard de Cambrai, 30.
3131. Degraeve (Émile), manufacture de caoutchouc, rue du Coq-Français.
5207. Delannoy (Paul), boulevard de Paris, 71.
3960.* Delattre-Varlet (Achille), rue Neuve, 40.

Nos d'inscription. MM

2639. Delesalle (Ch.), agent d'assurances, rue Dammartin, 33.
3386.* Delescluse (Félix), industriel, boulevard de Belfort, 74.
4486. Delestang, rue Nain, 53.
4794. Delmasure (Paul), négociant en laines, rue du collège, 150.
2781.* Delvas, négociant, boulevard d'Armentières, 119.
4020. Dernoncourt (Jules), représ. de la Cie des Mines d'Anzin, rue d'Alsace.
4325. Derville, docteur, rue du Grand chemin, 58.
3819. Derville (Eloy), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 20.
3794. Derville-Wibaux (Louis), entrepreneur, rue Saint-Vincent-de-Paul, 16.
864. Desbonnets (Alfred, fils), négociant, rue Mimerel, 4.
4768. Descat (Georges), négociant, rue de l'Epeule, 177.
2814. Deschodt (Georges), pharmacien, Grande-Rue, 26.
4205. Desmarchelier (Georges), fabricant, rue Nain, 30.
2499.* Despature-Grymonprez, membre de la Commission administrative des Hospices, rue d'Inkermann, 32.
5175. Despretz (Albert), A. ✿, receveur de rentes, rue Blanchemaille, 126.
2035.* Destombes (Louis), entrepreneur, rue Neuve, 21.
2041. Destombes (Paul), ✠, architecte, rue de Lille, 61.
3032. Destombes (Pierre), propriétaire, boulevard de Cambrai, 33.
882.* Dhalluin-Lepers frères, fabricants, rue de la Fosse-aux-Chênes, 27.
4411. D'Halluin (Jean), clerc de notaire, rue de Lille.
2679. Didry (Fidèle), pharmacien de 1re classe, rue Notre-Dame, 32.
3210.* Droulers (Charles), ✠, docteur en droit, industriel, villa "*Les Ormes*", boulevard de Reims.
3569. Dubar-Pennel (Firmin), rue de Lille, 20.
2141.* Duburcq, pharmacien, contour St-Martin, 10.
4793. Ducatteau (Paul), rue Richard Lenoir, 35.
3715. Ducoulombier (Victor), négociant, boulevard de la République, 65.
3726. Dufossez, comptable, rue de la Gare, 72 *bis*.
3949. Dujardin (Eugène), négociant, Grande-Place, 6.
3405.* Dujardin (Jean), représentant, rue de l'Industrie, 47.
911. Dupin (Eugène), négociant, rue Charles-Quint, 32.
5118. Dupire (Auguste), architecte, rue des Arts.
4968. Dupont (Henri), propriétaire, rue Brézin, 12.
5017. Dupont-Florin (Edouard), boulevard de Paris, 37.
890. Durant (Clément), A. ✿, publiciste, rue Pellart, 57.
4288. D'Ussel (Guy), négociant, hôtel Ferraille.
652. Duthoit-Delaoutre, propriétaire, rue Saint-Georges, 35.
5235. Duthy (Charles), greffier, rue du Grand-Chemin, 31.

1116. Eeckman (Henri), agent général d'assurances, rue de Lannoy, 93.
.424.* Eloy-Duvillier, fabricant, boulevard de Paris, 67.
3405.* Eloy-Lecomte (Émile), fabricant, boulevard de Paris, 135.
4122. Ernoult (Jules), filateur, rue du Grand-Chemin, 72.

163. Faidherbe (Alexandre), I. ✿, ✠, professeur, rue Isabeau-de-Roubaix, 17.
164. Faidherbe (Aristide), boulevard de Cambrai, 25.

Nos d'inscription. MM.

5127. Fauvarque (Alfred), négociant, rue Fosse-aux-Chênes, 68.
349. Ferlié (Cyrille), négociant, rue Neuve, 27.
3033. Fèvre (V.), banquier, rue du Pays, 16.
4322. Flipo-Cousin, propriétaire, Grande-rue, 159.
4917. Florin (Charles), négociant, rue Inkermann, 70.
4786. Fohlen (Désiré), négociant, rue du Chemin de Fer, 25.
1882. Fontaine, notaire, rue Saint-Georges, 25.
861. Fort (J.), négociant en tissus, rue de Lille, 41.
4791. Fourniez-Delahaye (César), négociant en laines, rue des Arts, 17.

2486.* Gambart (René), docteur en droit, rue Nain, 16.
3179.* Gaydet (Paul), teinturier, rue du Grand-Chemin, 48.
3383.* Glorieux (Henri), fabricant, rue Charles-Quint, 44.
914. Goupil (Jules), expéditeur, rue du Grand-Chemin, 64.
4643. Goupil (Pierre), expéditeur, rue des Arts, 63.
4422. Grandvarlet (Paul), rue du Grand-Chemin, 33.
4497. Gruaux (Achille), négociant, rue Blanchemaille, 29.
2801. Grymonpré-Destombes, rue Nain, 53.

5258. Hannart-Motte, industriel, rue des Champs, 42.
5237. Hannart (Mme Vve Georges), rue de Barbieux.
4556. Heyndrickx (Pierre), manufacturier, rue Dammartin, 39.

5214. Icard-Blauwart, rue de la Gare, 10.

4117. Janssens-Deroubaix, rentier, rue du Général Chanzy, 28.
4653. Jonniaux (Valery), employé, rue d'Alsace, 34.
5125. Jonville (Albert), négociant, boulevard d'Armentières, 143.
5114. Jonville (Léon), industriel, boulevard de Strasbourg, 62.
4337. Jonville (Paul), négociant, rue St-Georges, 45.
3181.* Jourdain (Albert), négociant, boulevard de Cambrai, 65.
2066.* Jourdin (Aug.), négociant, rue Vauban, 14.
161. Junker (Madame Ch.), rue d'Avelghem, 58.

5204. Koldewey, représentant, rue Chanzy, 32.
2484. Koszul (Julien), directeur de l'École nationale de musique, r. Charles-Quint.

3372.* Lagage (César), négociant, rue Pierre-Motte, 53.
2581. Laubier (Jules), employé, rue Colbert, 4.
909. Laurent (Eugène), directeur de filature, rue Chanzy, 25.

Nos d'inscription. MM.

1024.* Leclercq-Huet, fabricant, boulevard de Paris, 74.
4619. Leduc (Octave), négociant, rue Pellart, 73.
5254. Lefebvre (Edmond), industriel, rue du Manège.
3720. Lefebvre (Jean), négociant, rue de Lille, 99.
3946. Lepers (Georges), docteur en médecine, rue du Trichon, 65.
5143. Leplat (Léon), vétérinaire, boulevard Gambetta, 71.
4495. Lepoutre (Ate), manufacturier, rue Pellart, 36.
4514. Lepoutre (Louis), manufacturier, rue du Pays, 21.
3822. Leser (Émile), rue des Longues-Haies, 8.
4800. Lessens-Dautremer, boulevard Gambetta, 38.
5102. Lestienne (Pierre), négociant en tissus, rue Neuve, 33.
3208.* Lestienne (Waldemar), négociant, rue Neuve, 60.
3678. Leuridan (l'abbé), rue des Arts, 14.
3083. Leveugle, commerçant, Grande-Rue, 262.
5121. Lherbier (Docteur), rue de Lannoy, 111.
5252. Loizeau (Maurice), rue Henry Bossut, 19.
2475. Loucheur-Facques, négociant, Grande-Rue, 10.
4368. Lussiez (Charles), représentant des mines d'Aniche, rue du Curoir, 59

3485. Martin-Fremont, comptable, rue de Lannoy, 58.
4988. Masure (Odile), rentier, rue Blanchemaille, 53.
3390.* Masurel (Émile), propriétaire, rue de Barbieux.
2488. Masurel (Madame Veuve Eugène), rue du Manège, 3.
3391.* Masurel (Georges), boulevard de Cambrai.
552. Masurel (Paul), propriétaire, négociant, à Barbieux.
3177.* Mathon (Eugène), boulevard d'Armentières, 114.
860. Meillassoux, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
3164.* Meillassoux (Albert), industriel, rue Saint-Jean, 30.
5203. Moench, employé, boulevard de Cambrai, 36.
4515. Motte (Vve Georges). boulevard Gambetta, 27.
327. Motte-Vernier (Mme Vve), négociante, rue Neuve, 56.
451. Motte (Albert), manufacturier, boulevard Gambetta, 23.
5018. Motte (Edouard), manufacturier, boulevard de Paris, 64.
5112. Motte (Emile), avenue des Villas.
4494. Motte (Etienne), manufacturier, Grande-Rue, 393.
2491.* Motte (Eugène), industriel, rue Saint-Jean, 36.
5209. Motte (Paul), industriel, rue Dammartin, 24.
5213. Motte-Vanoutryve (Eugène), boulevard, de Paris. 16.
3185. Mousset, négociant, rue de Lille, 15.

3990. Natalis (Édouard), négociant, rue Blanchemaille, 35.
3192.* Noblet (A.), fabricant, rue de la Gare, 29.
4679. Nuyts (Albert), constructeur-mécanicien, rue d'Inkermann, 53.

3387.* Olivier (Léon), ✠, membre de la Chambre de Commerce, rue Daubenton, 48.
1536.* Oudar (Achille), négociant, rue de l'Industrie, 59.
4312. Outters-Eloy, directeur d'assurances, rue Fosse-aux-Chênes, 67.

Nos d'inscription. MM.

3039. Parent (Madame Désiré), boulevard de Cambrai, 24.
3036. Pennel (Auguste), entrepreneur, rue du Curoir, 63.
3264. Piat-Agache, fabricant, place de la Liberté, 28.
3929. Picavet (Mme Émile), rue Blanchemaille, 118.
2722.* Pillot (René), courtier-juré, boulevard de Paris, 46.
1410.* Pollet (César), fabricant, rue Nain, 38.
3393. Pollet (César fils), fabricant, rue du Curoir, 56.
5099. Pollet (Emile), rue de Lannoy, 100.
1437. Pollet-Motte (Joseph), fabricant, boulevard Gambetta, 25.
3222.* Président de la Chambre de Commerce.
1039. Prouvost (Amédée), ✠, peigneur de laines, boulevard de Paris, 113.
4207. Prouvost (Madame Amédée) fils, manufacturier, boulevard de Paris, 73.
3389.* Prouvost (Albert), industriel, boulevard de Paris, 50.
3382.* Prouvost-Fauchille (Édouard), propriétaire, boulevard de Paris, 121.
5109. Prouvost (Jehan), industriel, rue du Château, 7.
5110. Prouvost-Vanoutryve, industriel, boulevard d'Armentières, 112.

2632. Rasson (Édouard), industriel, boulevard de Paris, 47.
3889. Rasson, entrepreneur, boulevard de Strasbourg, 62.
5217. Remy (Charles), directeur de brasserie, rue de l'Ouest, 35.
4287. Requillart (Alexandre), négociant, boulevard de Paris, 82.
3171.* Requillart (Victor), propriétaire, rue du Manège, 8.
3371.* Ribeaucourt (Edouard), industriel, rue du Grand-Chemin, 37.
3930. Robyn (Albert), avocat, docteur en droit, rue de l'Alouette, 49.
333. Rogier (Moïse), entrepreneur, rue de Lorraine, 10.
4101. Rose (l'abbé), vicaire, contour St-Martin, 21.
4500. Rossel, rue d'Isly, 118.
889. Rousseau (Achille), A. ✿, maison Allart-Rousseau, Grande-Rue, 142.
607. Roussel (Émile), teinturier, rue de l'Epeule, 151.
746. Roussel (François) fils, industriel, boulevard de Paris, 35.

4899. Scamps (Charles), rue de la Redoute, 41.
5190. Schmidt (Auguste), rue Inkermann. 61.
5130. Scrépel (Charles), industriel, rue Colbert, 22.
5117. Segard (Léon), négociant, rue de la Gare, 14.
3153. Segard-Demanne, fabricant de harnais, rue du Curoir, 22.
3484. Selosse (Praxille), négociant, rue du Collège, 101.
3348. Selosse (Théophile), négociant, rue de Cassel, 7.
2987. Severin (Madame), I. ✿, directrice du Collège de jeunes filles, boulevard de Douai, 4.
4446. Six (Paul), A. ✿, rue du Collège, 29.
172. Skène et Devallée, constructeurs, rue Watt, 60.
762. Strat (Jules), négociant en tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 24.
4076. Struf (Charles), négociant, boulevard de Cambrai, 35.

1496.* Ternynck (Edmond), fabricant, le Huchon, rue Barbieux.
3126. Ternynck (Félix), propriétaire, rue de Lille, 49.
788.* Ternynck (Henri), filateur et fabricant, rue de Lille, 25.

Nos d'inscription. MM.

4212. Thibeau (Ernest), A. ✿, architecte, boulevard Gambetta, 19-21.
3231. Thieuleux-Broux (Émile), propriétaire, rue Blanchemaille, 51.
1213.* Thoyer, ✱, directr de la succursale de la Banque de France, rue de Tourcoing.
3386.* Toulemonde (Émile et Paul), fabricants, rue du Pays, 23.

016. Umbdenstock (Émile), rue Vauban, 8.

4366. Vandamme (Louis), négociant en laines, rue Pellard, 162.
4705. Vandenberghe-Lepoutre, industriel, rue Neuve, 50.
3373. Vanoutryve (Félix), industriel, boulevard de la République, 91.
2880. Vanoutryve (Auguste), fils, industriel, boulevard de la République, 89.
723. Verspieren (A.), assureur, rue Dammartin, 8.
3543. Villalard (Louis), agent d'affaires, rue de la Gare, 64.

745. Watine (Paul), C. ✠, propriétaire, rue Pauvrée, 5.
3388.* Wattinne fils (Auguste), rue de Lille, 15.
4654. Wibaux (Alphonse), avocat, rue du Grand Chemin, 44.
5111. Wibaux-Ferlié, négociant, boulevard de Paris, 51.
5115. Wibaux (René), industriel, Grande-rue, 106.
3022. Wicart, pharmacien, rue Blanchemaille, 134.

2952. Yager (Léon), employé, rue Ingres, 14.

Saint-André-lez-Lille.

4731. Applincourt (Léon), rue Pasteur, 2.
4856. Boulanger (Mlle), rue de Lille, 98.
5164. Beauvois (Roger), rue de Lille, 116.
4930. Bureau (François), propriétaire, rue de Lille, 122 *bis*.
4579. Causaert (Louis), teinturier, rue Ste-Hélène.
4981. Choquereau, entrepreneur, rue de Lille, 70.
4979. Deseyns (Charles), entrepreneur, rue Thiers, 16.
4978. Desfontaines (Louis), entrepreneur, rue Thiers, 5.
5243. Desprez (Louis), rue de l'Amiral-Courbet, 2.
5145. Deswarte (Mlle), directrice de l'école catholique.
3159. Féron, secrétaire de Mairie.
3026. Freteur-Parent (Albert), rue de Ste-Hélène.
4080. Leclercq-Doignon, relieur, rue de Lille, 51.
4559. Parent (Alphonse), rue de Lille, 33.
3021. Parent-Choquet, rue Sadi-Carnot, 11.
4980. Polaert, boucher, rue Thiers.
4983. Rasseneur, courtier, rue de Lille.
4749. Thomas (J.), propriétaire, rue Faidherbe.
4770. Van Asten, chevilleur, rue de Lille, 65.

Nos d'inscription. MM.

Saint-Omer

5050. Camus (Camille), directeur de la succursale de la Banque de France.

Seclin.

5066. Boidin, chimiste.
3336. Claey (Arthur), voyageur de commerce.
1381. Claeys (Jules), rentier, rue Notre-Dame, 17.
4525. Collette (Albert), notaire.
3512. Delattre-Dewaleyne, rue d'Arras.
4168. Delecambre (Paul), rue Notre-Dame.
4442. Descamps (Mme Vve Emile).
378. Desurmont (Achille), filateur de lin.
5219. Drieux (Edouard).
3816. Dujardin (l'abbé Achille).
4530. Duriez (Henri), filateur.
2285. Gruson (Théodore), négociant en grains.
403. Guillemaud (Claude), ✵, ✠, filateur de lin.
2529. Leclercq (Auguste), brasseur.
5180. Schotsmans-Duriez (Madame).
1590. Thuet, farinier, 7, rue de Lille.

Senlis.

4747. Chassoux, Chef d'Escadron, breveté, au 2e hussards, rue Carnot, 2.

Soissons.

5027. Labbé, rentier, rue des Cordeliers, 18.

Taverny (*Seine-et-Oise*).

4706. Allantaz, chef adjoint du Service des Réclamations au chemin de fer du Nord, rue du Midi, 35.

Templeuve (*Nord*)

2536. Baratte (Paul), A ✿, maire.
3057. Dorchies (H.), notaire honoraire.
3048. Dubreucq (Achille), brasseur.
2172. Hazard-Thieffry, propriétaire.
3338. Leboucq (Paul), adjoint au maire
4252. Tison, docteur en médecine.

Nos d'inscription. MM.

Thumesnil.

3916. Damiens (Charles), employé, rue Pasteur, 110.

Tourcoing.

4954.* Beghin (Jules), employé, rue de Melbourne, 85.
3988. Bellamy, négociant, rue de l'Epidème, 7.
1360.* Bernard-Flipo (Louis), filateur, rue de Lille, 68.
1240. Bigo (Madame Vve), rue de Guisnes, 56.
2193.* Binet (Hilaire), industriel, rue Carnot, 82.
4996. Bodœuf (Mlle), directrice du Collège de jeunes filles, rue des Ursulines.
3214. Bon (Théodore), O. A., directeur de l'Ecole industrielle, rue du Casino, 68.
2643. Bruneau (Henri), pharmacien, rue de Lille, 2.
1306. Bulté (Éloi), receveur municipal, rue d'Havré, 23.
3695. Burms-Demay, entrepreneur, rue de Gand, 34.

2715. Callens-Boussemaert, commis-négociant, rue du Calvaire, 17.
5161. Catteau (Albert), rue Nationale, 20 *bis*.
920. Caulliez-Leurent (Maurice), industriel, rue du Dragon, 13.
3766. Chantry (Léon), entrepreneur, rue Nationale, 119.
3087. Cordier-Meurisse, A. ✿, négociant, rue St-Jacques, 49.

5262. Dablemont (Alfred), employé, rue de Roubaix, 18.
3987. Dassonville (Victor), filateur, rue de Gand, 15.
2824.* Debisschop (Madame), rue Desurmont, 61.
1409. Deconinck-Dumortier (Louis), représentant, rue de la Latte, 51.
2713. Delahousse (Jean), commis-négociant, rue Ste-Barbe, 22.
3931. Delahousse-Leveugle (Henri), négociant, rue des Carliers, 22.
3629. Delegrange (le Docteur), rue de Gand, 26.
1968.* Delepoulle-Joire, négociant, rue Leverrier, 19.
1730. Delepoulle-Jombard (Paul), négociant, rue des Ursulines, 30.
2179. Delescluse (Édouard), employé d'administration, rue de la Blanche-Porte.
4599. Delmasure (Jean), industriel, rue de Tournai, 77.
3215. Delreux (Auguste), employé, rue de l'Abattoir, 27.
1893. Delrue (Louis), représentant de commerce, rue Motte, 22.
3430. Deprez (Georges), industriel, rue Nationale, 79.
3368. Dervaux (Charles), représentant, rue St-Jacques.
1632.* Dervaux (Eugène), ✠, propriétaire, rue St-Jacques, 60.
2081. Deschemaeker (Camille), fabricant, rue de Roubaix, 200.
2597. Destrebecq (B.), marbrier, rue Nationale.
3429.* Desurmont-Bossut (Paul), industriel, rue Winoc-Chocqueel, 36
1401.* Desurmont-Jonglez (Théodore), filateur, rue de Gand, 4.
1289.* Desurmont-Joire (Paul), négociant, rue de Gand, 23.
2087. Desurmont-Motte (Jules), boulevard Gambetta, 62.

Nos d'inscription. MM

4598. Dubrulle-Lefebvre, constructeur, rue du Collecteur, 64.
3438. Dujardin (Auguste), représentant, rue de Roubaix, 31.
5251. Dujardin-Liagre, représentant, rue Winoc Chocqueel, 91.
3697. Dumortier (J.), propriétaire, rue Nationale, 107.
3063. Dumortier-Wittemberg, ingénieur, rue Winoc-Chocqueel, 116.
3064. Dumortier-Mouraux (Mme Vve), rue des Piats, 16.
4561. Dupont (docteur), A. ✿, ✠, rue de Mouvaux, 147.
1378. Dupont (Jules), commis-négociant, rue de la Cloche, 78.
1318.* Duprez-Lepers (Mme), rue des Piats, 74.
5160. Duquesnoy, rue Nationale, 20 *bis*.
2504. Duterte (Adolphe), représentant de commerce, rue de Lille, 150.
4037. Duterte (Victor), filateur, rue du Haze, 69.
2927. Duvillier (Edouard), filateur de laines, rue d'Havré, 16.
296. Duvillier (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
1308.* Duvillier-Labbe (Emile), avocat, rue de l'Industrie, 2.
1969.* Duvillier-Motte (Georges), filateur de coton, rue Dervaux.

1367. Fichaux, ✠, docteur en médecine, rue Faidherbe, 31.
3932. Flipo-Lefebvbe (François), filateur, rue de Tournai, 91.
1396.* Flipo-Prouvost (Charles), filateur, rue de Tournri, 115.
4501.* Flipo-Segard, négociant, boulevard Gambetta, 69.
5225. Flipo-tiberghien (Charles), industriel, rue de l'Alma.
5128. Flipo-Valentin (Amand), industriel, place Thiers.
1288.* Fouan-Leman (Ve), peigneur de laines, rue de Roubaix, 65.

1372.* Glorieux-Flament (Alphonse), fabricant, rue des Orphelins
3699. Guenot (Albert), directeur de filature, rue de Bouvines, 53.
2361.* Gutkind (Gustave), négociant en laines, rue des Ursulines,

251. Jean, instituteur, rue des Cinq-Voies.
2547.* Joire-Desurmont (Georges), banquier, rue de Lille, 53.
2014.* Joire-Wattinne (Jules), banquier, rue de Lille.
927. Jonglez (Charles), propriétaire, rue des Anges, 18.
928. Jonglez-Eloi (P.), filateur de laines, rue des Ursulines, 25.
1386.* Jourdain (Eugène), O. ✱, A. ✿, C. ✠, ✠, fabricant, rue de la Gare, 17.
4823. Jourdain (Eugène), fabricant, rue des Piats, 71.

1241. Lahousse-Bigo, entrepreneur, rue des Carliers, 37.
4379. Lamon-Veil (Alfred), peigneur, boulevard Gambetta, 187.
930. Lamourette-Delannoy (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58.

Nos d'inscription. MM.

3700. Leblanc-Leclercq (Paul), négociant, rue de Roubaix, 15.
1313. Leclercq (Gustave), entrepreneur, rue de ls Boule-d'Or, 21.
2902. Leclercq (H.), employé de commerce, rue Jacquart, 34.
2031. Leconte (Melle E.), directrice de l'Institut Sévigné, rue des Orphelins.
1488. Lefebvre de Schietere (Ernest), ingénieur, rue Pierre et Jean Dervaux, 26.
4347. Lefebvre (Émile), rentier, rue des Ursulines, 17.
4132.* Lefebvre (G.), A. ✿, négociant, rue Nationale, 95.
4566. Lefebvre d'Halluin, brasseur, rue Nationale, 131.
3900. Lefebvre-Watine (René), rue Leverrier, 19.
4544. Legrand (Ludovic), avocat, rue Leverrier, 8.
1485. Legrand (René), avocat, rue d'Havré, 22.
1781.* Legrand-Desurmont, industriel, rue Nationale, 71.
3520. Lelong-Wallerand, propriétaire, rue du Calvaire, 15.
1348. Lemaire (Henri), libraire, Grand'Place, 28.
1745.* Leplat (Emile), filateur, rue de Guisnes, 198.
335. Leroux-Brame (Ch.), négociant en laines, rue Delobel, 26.
3626. Leroy (Hippolyte), comptable, rue Winoc-Chocqueel, 153.
4445. Lesage-Suin, pharmacien, rue de Roubaix, 123.
3867. Leserre (Melle Gabrielle), rue de la Latte, 5.
4953. Leurent (Ignace), boulevard Gambetta, 39.
1361.* Leurent (Jean), filateur, rue du Tilleul, 59.
2631.* Leurent Lefort, industriel, rue du Conditionnement, 45.
4222.* Leurent-Beghin, industriel, rue du Conditionnement, 30.
4389.* Leurent-Hassebroucq, industriel, rue du Conditionnement, 43.
2823.* Leurent-Nicolle (Edouard), industriel, rue Gambetta, 48.
3862.* Levin (Alidor), pharmacien, rue de Gand, 53.
4522.* Lorthiois-Six, industriel, boulevard Gambetta.

4774. Maillard (J.-B.), architecte, rue Nationale, 34.
2601.* Malard (Georges), industriel, rue du Tilleul, 34.
4527. Malfait-Duquesnoy, industriel, rue de Gand, 29.
4346. Masquelier-Dewavrin, entrepreneur, quai du Canal, 10.
768. Masure Van Elslande (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42.
1284.* Masure-Six (François), ✱, I. ✿, propriétaire, rue de Lille, 106.
1282.* Masurel-Baratte (Edmond), A. ✿, filateur, rue Nationale, 63 *bis*.
325. Masurel (François), ✱, A. ✿, propriétaire, rue de Lille, 83.
722. Masurel (Albert), A. ✿, manufacturier, rue du Bois, 144.
5129.* Masurel-Prouvost (Edmond), industriel, rue Nationale, 63.
923. Motte-Jacquart (A.), filateur de laines, rue Fidèle-Lehoucq, 28.
4345. Moulin (Émile), fabricant, rue Nationale, 140.
1673.* Muller (Félix), représentant, rue du Haze, 83 *bis*.

2055. Odoux (François), négociant, place de la République, 2.
2202. Omez-Leblanc (Aug.), employé de commerce, rue des Poutrains, 122.

Nos d'inscriptions. MM.

2181. Pennequin-Desmettre (Mme Vve), rue de Guisnes, 109.
1619. Petit-Leduc (Joseph), A. ✿, rédacteur au *Journal de Roubaix*, rue Louis Leloir, 78.
4565. Playoust-Lefebvre, industriel, rue Nationale, 112.
2226. Rasson-Valentin (Joseph), négociant, rue de Roubaix, 140.

932. Rasson-Wattinne (E.), industriel, rue Nationale, 67.
5187. Robbe-Willem, (Paul), filateur, rue Faidherbe, 1.
4822. Robbe (Urbain), filateur, rue Vertefeuille.
4824. Rogister (Mme Vve), boulevard Gambetta, 28.

4821. Salembien (Léon), négociant, rue de Guisnes, 79.
4233.* Samyn (Achille), fils, expéditeur, rue de la Gare, 10.
2080. Scrépel-Joire (Louis), fabricant, rue de Lille.
4502.* Segard-Carissimo, négociant, boulevard Gambetta,
5227. Simoens (René), représentant, rue des Carliers.
921. Six (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
5228. Spinnewyn, carrossier, rue de Lille.
2201. Stupuy (Paul), fils, professeur de musique, rue des Poutrains.
1322.* Suin (Philippe), rentier, rue de Roubaix, 128.

915. Taffin-Binauld, brasseur, rue du Tilleul, 30.
4935. Tétart (Henri), employé municipal, place Thiers, 42.
5226. Tiberghien-Caulliez (Louis), industriel, rue Vertefeuille, 2.
1970.* Tiberghien-Desurmont, fabricant, rue de Lille.
5250. Tiberghien-Motte, industriel, rue Nationale, 73.
4594. Tiberghien-Toulemonde, industriel, rue Leverrier, 20.
3600. Tiers (Louis), représentant, rue Winoc-Chocqueel, .8
2360.* Trentesaux-Destombes, négociant en laines, rue de Lille, 112.
3552. Trigallez, rentier, boulevard Gambetta.

2746. Vandekerkove-Boussemart, négociant, rue de Lille, 138.
1311.* Van Elslande (Joseph), négociant, rue du Hase, 27.
4601. Van Hecke (Joseph), employé, rue du Calvaire, 47.
4000. Vanzeveren (Alphonse), teinturier, rue Belle-Vue, 47.
4820. Vermersch (Docteur), rue de l'Abattoir, 29.
3160. Vienne, docteur en médecine, rue d'Austerlitz, 25.
4997. Vochelle (Mlle), professeur au Collège de jeunes filles, rue des Ursulines.

4584. Wauquiez-Robbe, filateur, rue de la Malcense, 27.
1356. Werbroucq-Besème (Victor), représentant, rue de l'Hôtel-de-Ville, 13.
2551. Wittemberghe-Oger, représentant de commerce, rue de la Malsence.

Nos d'inscriptions — MM.

Valenciennes.

4504. Quièvreux (Charles-Joseph), place Verte, 2.
5008. Vereenooghe, directeur du Crédit Lyonnais, rue d'Oultreman, 4.

Vendôme *(Loir-et-Cher)*

5026. Plessier (Victor), propriétaire, rue des Béguines, 20.

Versailles.

2250. Grousseau, ✠, député du Nord, avocat, rue St-Louis, 20.
2364. Rogie (Mme), boulevard du Roi, 1.
1074. Wannebroucq-Dutilleul (Mme Vve), propr., aven. de Villeneuve-l'Étang, 5.

Wambrechies.

4142. Becquart-Crespel (Mme Vve), filateur.
4663. Lelong, pharmacien.
5247. Peckre (Lucien), employé à la filature Vandenbosch.
4460. Vallois, notaire.
3238. Vandenbosch (Jean), filateur.

Wattrelos.

4113. Briet (Adolphe), rue Carnot, 270.

SOCIÉTÉ DE VALENCIENNES

BUREAU :

MM.

Président.................. DOUTRIAUX, I. ✿, anc. bâtonnier de l'ordre des Avocats.
Secrétaire-Général........ DAMIEN, I. ✿, ✿, directeur de l'école primaire supérieure.
Secrétaire................ BLANCHARD, directeur d'école, à Valenciennes.
Trésorier................. DESRUELLES, A. ✿, liquidateur-syndic.
Commission administrative BOUTRY, avoué.
BULTOT (Edouard), A. ✿, avocat, Valenciennes.
CELLIER, A. ✿, avocat.
DOUTRIAUX (André), avocat.
GOUVION (Albert), ingénieur, Anzin.
LAMENDIN, directeur d'école, à Valenciennes.
VARLET, notaire à Bouchain.

MEMBRES ORDINAIRES.

Mme Veuve ACREMANT, propriétaire, Valenciennes.
MM. AMAND (Victor), suppléant du Juge de paix, Condé.
ANDRÉ, notaire, Mortagne.
ANDT (le docteur), A. ✿, pharmacien, Valenciennes.

BAILLY, avocat, Valenciennes.
BARON fils, marchand boucher, Valenciennes.
BATAILLE (Jules), rue Capron, Valenciennes.
BATIGNY, entrepreneur de peinture, à Valenciennes.
BECK, pharmacien, Valenciennes.
BERTAU (Edgard), propriétaire, Valenciennes.
BILLET (François), ✿, distillateur, Marly.
BLANCHARD, directeur d'école, à Valenciennes.
BOUCHER, brasseur, Valenciennes.
BOURLON, docteur en médecine, à Valenciennes.
BOUTRY, avoué, rue Capron, Valenciennes.
BRABANT (Edmond), fabricant de sucre, Maire, Onnaing.
BUGNOT, négociant, Valenciennes.
BULTOT (Paul), ancien notaire, Anzin.
BULTOT (Edouard), A. ✿, avocat, Valenciennes.

CARPENTIER, ancien commissaire-priseur, Valenciennes.
CARTIGNY, notaire, Valenciennes.

MM. Castiau, notaire, Condé.
Castiau, ✻, docteur en médecine, ancien député, Vieux-Condé.
Caullet, ✻, conseiller général, Haspres.
Cellier (Eugène), A. ✿, avocat, Valenciennes.
Chamfort, notaire, Valenciennes.
Champagne, directeur de l'École supérieure, Denain.
Champy, directeur-général, Cie des Mines, Anzin.
Chesnel, pharmacien, Valenciennes.
Cohen, dentiste, Valenciennes.
Coulon (Hector), I. ✿, Ⓜ, huissier, Valenciennes.
Courtin (Paul), industriel, Raismes.

Damien, I. ✿, ♁, directeur de l'école supérieure, Valenciennes.
Davaine (Émile), ✻, conseiller général, député, St-Amand.
Defline, ingénieur des mines, Valenciennes.
Défossez, docteur en médecine, Abscon.
Dehon et Seulin, imprimeurs, Valenciennes.
Delame (Maurice), juge au Tribunal de Commerce, Valenciennes.
Delcourt (Th.), notaire, Valenciennes.
Delhaye (Jules), propriétaire, Valenciennes.
Deprez (Joseph), ingénieur, Anzin.
Dervaux, ✻, industriel, Condé.
Descamps, docteur en médecine, Raismes.
Desorbaix (Victor), avocat, Valenciennes.
Despiquet, I. ✿, proviseur du Lycée, Valenciennes.
Desruelles, A. ✿, liquidateur et syndic, Valenciennes.
Devillers (Charles), ✻, I. ✿, Maire de Valenciennes.
Douay, avocat, Valenciennes.
Douchy (Georges), avocat, Valenciennes.
Doutriaux (Auguste), I. ✿, avocat, Valenciennes.
Doutriaux (André), avocat, Valenciennes.
Dreyfus (Madame Veuve Léopold), Valenciennes.
Dreyfus (Madame Veuve Salomon), Valenciennes.
Dreyfuss (Louis), I. ✿, huissier, Valenciennes.
Dubiez (Jules), juge de paix, Valenciennes.
Dubois-Risbourg, constructeur, Anzin.
Ducatez, avoué, Valenciennes.
Dupas-Brasme, négociant, Valenciennes.
Dupont (Paul) fils, banquier, Valenciennes.
Dupont (Paul) père, ✠, banquier, Valenciennes.

Ewbank (Georges), avocat, Valenciennes.

Fally (Émile), Président du Tribunal de Commerce, Valenciennes.
Fiévet, huissier, Valenciennes.

MM. François, ✻, régisseur de la Cie des mines, Anzin.
Fromont (Mme Veuve Jules), propriétaire, Valenciennes.

Gouvion (Albert), ingénieur, Anzin, *membre fondateur.*
Grimonprez (Eugène), propriétaire, Valenciennes.

Harmegnies, fabricant de cordages, Anzin.
Hauville, ✻, directeur des douanes, Valenciennes.
Henry (Victor), I. ✪, secrétaire de la Chambre de Commerce, Valenciennes.
Herbet, négociant, Valenciennes.
Huart, imprimeur, Valenciennes.

Jénart (Jules), négociant, Anzin.

Jacob (André), négociant, Valenciennes.

Lambert, I. ✪, inspecteur primaire honoraire, Raismes.
Lamendin, directeur d'école municipale, Valenciennes.
Lapchin (Mme Ch.), Valenciennes.
Lebacqz (Charles), A. ✪, Valenciennes.
Lecat (Julien), ✻, A, ✪, ✪, ancien président du Tribunal de Commerce, Valenciennes.
Lecerf (Mme Vve), Valenciennes.
Lefebvre (Émile), (Mme), propriétaire, Valenciennes.
Lefrancq-Claisse (Mme), Valenciennes.
Lemaire, architecte, Valenciennes.
Lemaire, notaire, Valenciennes.
Lepez, maire, conseiller d'arrond., Raismes.
Leroy (Edmond), greffier du Tribunal de commerce, Valenciennes.
Lossignol (Léonidas), Denain.

Mabille de Poncheville (Henri), banquier, Valenciennes.
Malotet, A. ✪, professeur d'histoire au lycée.
Manouvrier, ✻, docteur en médecine, Anzin.
Marbotin, avoué, Valenciennes.
Margerin, docteur en médecine, Valenciennes.
Margerin frères, négociants, Valenciennes.
Mariage, ✻, ✻, docteur en médecine, Valenciennes.
Mascart, I. ✪, ✪, professeur, Valenciennes.
Masingue, négociant, Mortagne.
Membré, (M), caissier, Valenciennes.
Mer (Gustave), rue du Grand-Fossart, 14, Valenciennes.
Michel, juge au tribunal civil, Valenciennes.
Moreaux-Sturbois, La Sentinelle.

MM. Namur, (Madame), rue de la Verrerie, Valenciennes.

Patoir-Lionne, I. ✿, maire, Wallers.
Petitprez, supérieur du collège Notre-Dame, Valenciennes.
Piérard (Louis), ✠, consul de Belgique, Valenciennes.
Piérard (Georges), banquier.
Piérard-Dupont, négociant, Valenciennes.
Plichon, Saint-Amand.
Pollet, négociant à Denain.
Prévost de Brebière (le Comte Henri), ✠, St-Laurent-Blangy.

Résimont, ✱, administ.-directeur des forges du Nord et de l'Est, Valenciennes.
Roger, notaire, Valenciennes.
Roguin, avocat, Valenciennes.

Saint-Quentin (Madame Vve Fénelon), Valenciennes.
Scellier, A ✿, chef des services de la gare du ch. de fer du Nord, Valenciennes
Schmidt, maître de verreries, Fresnes.
Schryver (de), directeur de la Société franco-belge, Raismes.
La Société d'Agriculture, Sciences et Arts, Valenciennes
Schmidt, maître de verrerie et bouteilles, à Fresnes.
Stiévenard (François), propriétaire, Valenciennes.

Tassin (Victorien), ancien maire, Crespin.
Tauchon, ✱, ✠, I. ✿, docteur en médecine, Valenciennes.
Thierry, Directeur des Mines de Douchy, Lourches.
Turbot, ✱, industriel, conseiller général, Anzin.

Vaillant, A. ✿, ancien fabricant de sucre, Raismes.
Van-de-Velde, avoué, Valenciennes.
Varlet, notaire, Bouchain.
Venot, industriel, Onnaing.

Wallerand (Mme), I. ✿, directrice d'école, Valenciennes.
Willot, docteur en médecine, Valenciennes.

Lille Imp L Danel

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE

(LILLE, ROUBAIX, TOURCOING)

Reconnue d'utilité publique par décret du 21 Décembre 1895.

2ME SEMESTRE DE 1911

Trente-Deuxième Année. — Tome Cinquante-Sixième.



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

116, rue de l'Hôpital-Militaire, 116,

LILLE.

CONGRÈS NATIONAL

DES

SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

Nous rappelons à nos lecteurs que le *30e Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie* se tiendra à Roubaix du 29 Juillet au 5 Août 1911, sous la présidence du Prince Roland Bonaparte, membre de l'Institut, Président de la Société de Géographie de Paris.

En voici le programme :

Samedi 29 Juillet. — 9 heures du soir. — Réception officielle par la Municipalité dans les Salons de l'Hôtel de Ville.

Dimanche 30 Juillet. — Matin, 9 heures. A la Chambre de Commerce (Salle des ventes, rez-de-chaussée) Grand'Place. Réunion des délégués. Vérification des pouvoirs.

10 heures 1/2. Séance solennelle d'ouverture. Discours de réception.

Après-midi. Visite de l'Exposition.

Lundi 31 Juillet. — Matin, 9 heures 1/2. Séance de travail. Dépôt des rapports sur les travaux des Sociétés. Discussion générale.

Après-midi, 2 heures. Visite de l'Exposition d'art ancien (l'Art dans les Flandres françaises depuis les conquêtes de Louis XIV) à la Salle des fêtes, rue de l'Hospice, sous la conduite de M. Champier, administrateur de l'Ecole des Arts industriels.

4 heures 1/2, à la Chambre de Commerce. Séance de travail.

8 heures 1/2, à l'Hôtel de Ville, Salle Pierre de Roubaix, Conférence sur le Maroc par M. le capitaine Paul Azan, de la section historique de

l'Etat-Major, attaché au corps expéditionnaire du Maroc, sous la présidence de M. René MILLET ambassadeur de France, ancien résident général à Tunis.

Mardi 1er Août. — Matin, 9 heures 1/2. A la Chambre de Commerce. Séance de travail.

Après-midi, 2 heures. Visite de l'Exposition textile sous la conduite d'un industriel du Comité de l'Exposition.

4 heures 1/2, à la Chambre de Commerce. Séance de travail.

8 heures 1/2. Concert offert aux Congressistes, Salle Pierre Destombes, Conservatoire de musique, rue de Soubise.

Mercredi 2 Août. — Excursion aux Mines de Lens. Départ de Roubaix, à 7 heures 20 du matin. Arrivée à Lens à 9 heures. Descente dans la Mine. Déjeuner. Visite des Etablissements du dessus.

Retour. — Départ de Lens à 3 heures 20, arrivée à Roubaix à 5 h. 20. Coût de l'Excursion 5 francs environ.

8 heures 1/2. A l'Hôtel de Ville, Salle Pierre de Roubaix, Conférence sur la Crise maritime française par M. Marcel DUBOIS, professeur à la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul DOUMER.

Jeudi 3 Août. — Matin 9 heures 1/2. A la Chambre de Commerce, Séance de travail.

Après-midi, 3 heures 1/2. A la Chambre de Commerce, Séance de clôture.

Réunion des délégués pour la discussion des vœux.

Vote des vœux maintenus par le Comité des délégués.

Désignation de la ville où se tiendra le 31me Congrès.

A 7 heures 1/2, au restaurant Duval, à l'Exposition, Banquet (8 francs par tête).

Vendredi 4 Août. — Départ de Roubaix à 8 heures 43. Voitures réservées. Arrivée à Gand à 10 heures 46. Visite de la Cathédrale et de l'Abbaye de Saint-Bavon. Déjeuner à midi 30, Hôtel de la Poste. Après-midi : Visite du château des Comtes. Promenade en voiture. Visite de la ville. Départ de Gand à 4 heures 48 pour Anvers. Arrivée à Anvers à 6 heures 15. Dîner et logement.

Samedi 5 Août. — Petit déjeuner. De 8 h. 30 à 10 h. 30, promenade

d'orientation en voiture par le parc, la place Léopold, la place Verte, les quais. Visite du port. Visite d'un paquebot de la *Red Star Line*. De 10 h. 30 à midi 30, visite de la Cathédrale et du Musée Plantin. Déjeuner à midi 30. Après-midi, visite du Musée Royal et du Jardin zoologique.

Départ d'Anvers : 1° à 4 heures 46, arrivée à Roubaix à 8 heures 27. 2° à 5 heures 05 pour Paris, arrivée à Paris à 10 heures 46.

PRIX A FORFAIT : **45** francs.

comprenant : chemins de fer 1re classe de Roubaix, Gand et Anvers et d'Anvers à Roubaix ou à Quiévy (frontière) suivant le retour choisi.

Déjeuner à Gand ; repas et séjour à Anvers ; voitures, pourboires ; entrées et pourboires pour visites de monuments.

NOTA. — La boisson n'est pas comprise. — En cas où le nombre des adhérents serait insuffisant, les excursions pourraient être décommandées.

Entrées à l'Exposition. — Les Congressistes auront droit à des entrées à demi-tarif.

Permanence. — Pendant la durée du Congrès, MM. les Congressistes trouveront tous les renseignements à la Chambre de Commerce (Bureau du Comptoir français d'exportation), Grand'Place.

Envoyer adhésions et rapports à M. le Président du Comité d'organisation : *160, Boulevard de Reims, Roubaix.*

Les Sociétaires habitant Lille auront tous les renseignements complémentaires au siège social.

LISTE DES COMMUNICATIONS

promises à la date du 21 Juin

La lutte de la culture et de la broussaille dans l'Afrique du Nord .... Dr CARTON, *Membre correspondant de l'Institut.*

Le Coton en Océanie .... FROMENT GUYESSE.

La crise maritime .... MARCEL DUBOIS, *Professeur à la Sorbonne.*

La lutte contre les déserts .... LOUIS MARIN, *Député de Meurthe-et-Moselle.*

Contribution à l'étude de la Haute Vallée de l'Adige.	EISSENMENGER, *Docteur ès Sciences.*
Les sources de l'esclavagisme	BARON DU TEIL.
L'Ouadaï....................................	Ct BRISSET.
Le port de Boulogne............................	FARJON, *Président de la Chambre de Commerce de Boulogne.*
Les industries à domicile du Cambrésis............	VALETTE.
L'économie rurale des environs de Marquillies.....	A. FICHELLE.
Le Boulonnais	SION, *Professeur de Géographie, à Montpellier.*
Notes sur le Cercle de Savé, suivies d'essai sur la population Nagot-Tchabé (Moyen Dahomey).....	A. COUCHARD.
Madagascar. — Les voies de communication entre Tamatave et Tananarive ; plateau de l'Emyrne, aspect et habitants ; exploitations agricoles et minières ; troupes indigènes en temps de paix et en campagne................................	SUANT, *Officier d'Administration*
La culture du coton dans les Colonies Françaises..	ESNAULT-PELLETERIE.
Le développement de la Tunisie..................	EUGÈNE GALLOIS.
L'origine géologique du relief de l'Artois	J. GOSSELET, *Doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Lille, Correspondant de l'Institut.*
Madagascar. — Exploration du Haut-Sambirano et de la Ramena................................	ETIENNE RICHET, *Explorateur.*
La carte de la Terre au 1.000.000^{me}. — La carte aéronautique militaire	Ct POLLACCHI, *Chef de la gravure au Service Géographique de l'Armée.*
La langue française dans le monde	SALONE.
Les circonscriptions administratives	VIDAL-LABLACHE, *Membre de l'Institut.*
Quelques exemples de circonscriptions régionales.	ALBERT DEMANGEON, *Professeur de Géographie à la Faculté des Lettres de Lille.*
La faune africaine (protection et conservation).....	PAUL BOURDARIE.
Les relations économiques existantes et possibles entre la France et la Hongrie..................	Dr PECSI.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du 19 Janvier 1911.

LES ALPES ORIENTALES

ET LES PAYS COMPRIS ENTRE

LE DANUBE & L'ADRIATIQUE

Par M. G. EISENMENGER,
Docteur ès-Sciences.

I. GÉNÉRALITÉS.

Les pays compris entre le Danube et l'Adriatique forment une des parties les plus intéressantes de notre sol européen. Entre le grand fleuve d'une part, qui roule ses eaux grises au pied du Jura Souabe, du Frankenwald et du Böhmerwald, pour les porter au delà des vastes plaines de la Hongrie et de la Roumanie jusqu'à la Mer Noire et, d'autre part, les rives ensoleillées baignées par les flots bleus de l'Adriatique, s'élève le formidable bourrelet des Alpes orientales. De Munich à Vérone, c'est-à-dire du pied du flanc nord à l'entrée de la grande plaine du Pô, on compte 300 kilomètres à vol d'oiseau ; de la plaine du Vorarlberg aux derniers promontoires qui finissent en plongeant sous la plaine hongroise, les massifs s'entassent sur 500 kilomètres de longueur ; enfin, de Ratisbonne à Venise, du Danube à l'Adriatique la distance en ligne droite est de 400 kilomètres. Telles

sont les dimensions de la région dont je me propose d'indiquer les caractères généraux.

J' examinerai successivement :

1° Les *Alpes orientales.*

2° Les *abords des Alpes orientales,* c'est-à-dire le Plateau Bavarois, la Plaine Hongroise, la Plaine du Pô et l'Adriatique.

II. LES ALPES ORIENTALES.

Les Alpes orientales sont formées par les montagnes situées à l'E. de la grande coupure que déterminent, sur le versant suisse, le Rhin depuis le lac de Constance au col de Splügen, et, sur le versant italien, la Maira jusqu'au lac de Côme.

Par l'imposante grandeur de leurs paysages, par la diversité de leurs aspects, par la netteté de leurs contrastes, par la complication de leur structure, les Alpes orientales jouissent des attraits les plus puissants. Au point de vue scientifique, elles ont déjà suscité un grand nombre de travaux importants, car c'est dans cette portion de la chaîne alpine que se sont produits les plus gigantesques efforts de refoulement pouvant présider au soulèvement d'une chaîne de montagnes. Elles ne sont pas intéressantes seulement pour le naturaliste ; le géographe trouvera dans la disposition des massifs et l'existence de grandes vallées longitudinales, la raison de bien des particularités historiques et économiques, — l'alpiniste, cet amant des monts qui joint l'énergie et l'endurance physique au culte du beau, pourra satisfaire sa passion en gravissant les cimes glacées de l'Œtztal ou des Tauern, ou encore en s'élevant au prix de mille difficultés jusqu'au sommet des Dolomites, — enfin l'artiste et le simple touriste trouveront, dans cette région des Alpes orientales, toutes les gammes de la magnificence alpestre. Il y a en effet, dans les Alpes orientales, une inconcevable réunion de scènes grandioses, majestueuses, alternant avec des paysages d'un charme indéfinissable ; tantôt, ce sont des panoramas tragiques, des sites hardis, des splendeurs audacieuses, tantôt au contraire, les montagnes s'efforcent d'être exquises, fraîches et coquettes à ravir. Alors, au-dessus des cascades aux coulées d'écume, au-dessus des pâturages tout semés de chalets rustiques, les cimes cachent leur front sévère pour ne pas troubler cette riche nature toute faite de grâce et de charme.

Chaque vallée apporte dans le paysage un caractère spécial, chaque montagne introduit dans la topographie une note différente, laquelle est en relation étroite avec sa constitution et avec sa structure.

L'étude rationnelle du relief n'est possible qu'en s'appuyant sur la connaissance de la nature du sol et de son architecture. D'autre part, les formes de relief résultent principalement de la sculpture du sol par



Fig. 1. — Carte générale des Alpes orientales et des régions avoisinantes.

l'érosion. La configuration actuelle étant la conséquence d'une superposition, parfois compliquée de phénomènes, il en résulte que les formes actuelles ont une histoire et que seule cette histoire peut les

rendre intelligibles. Aussi, devrons-nous y faire souvent appel pour comprendre les paysages qui se déroulent devant nos yeux.

La constitution géologique des Alpes orientales, si l'on s'en tient à ses grandes lignes, est simple : *une bande médiane de roches cristallines flanquée au N. et au S. d'une bande de roches calcaires.* La bande cristalline constitue les Grandes Alpes ou Alpes intérieures,

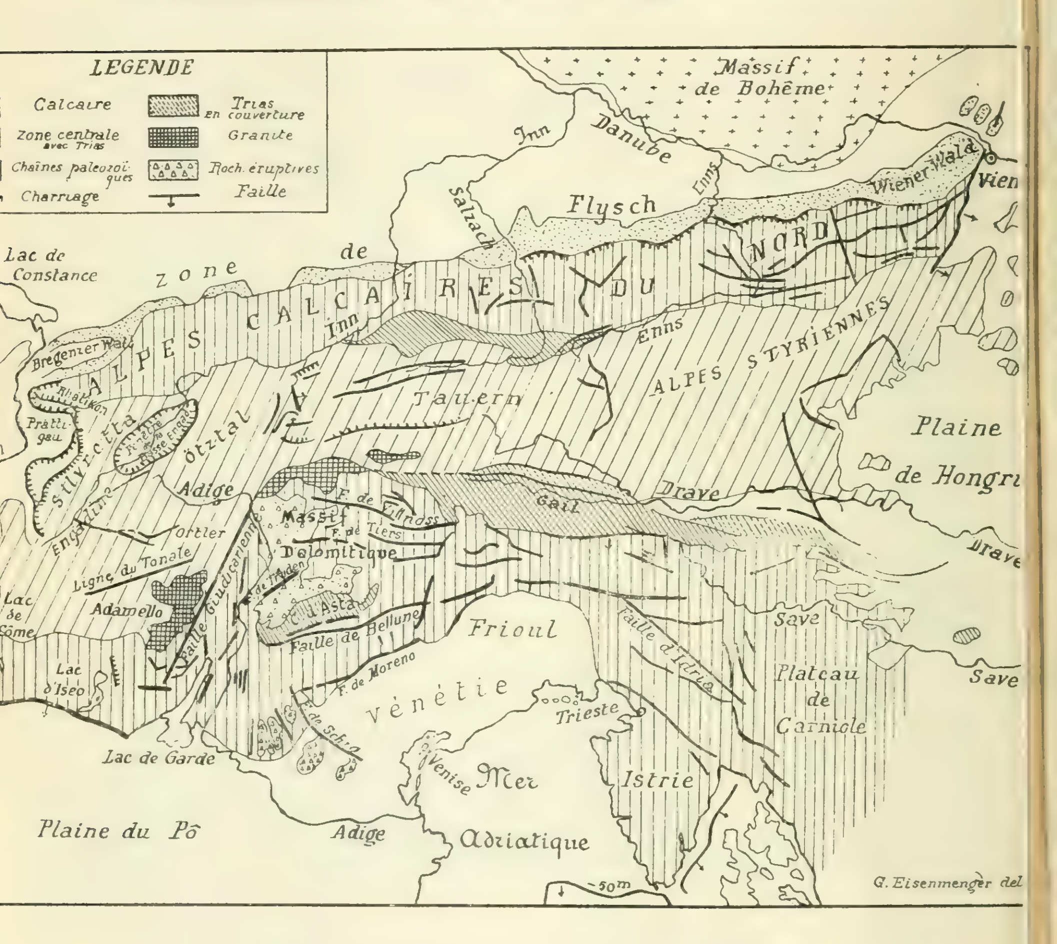


Fig. 2. — Esquisse géologigue des alpes orientales (d'après les travaux du Prof. Dr Fritz Frech).

renfermant les hautes chaînes ; les deux autres forment les Alpes extérieures, ou chaînes latérales, que l'on désigne aussi du nom de

chaînes subalpines. L'existence de ces deux bandes de calcaires est tout à fait caractéristique des Alpes orientales.

Examinons tout d'abord le relief et le modelé de chacune de ces différentes zones, puis les traits essentiels de leur architecture ; il sera ensuite facile de comprendre comment les conditions physiques ont influé sur le groupement des populations et sur leur mode d'activité.

RELIEF ET MODELÉ.

A. — Les Alpes cristallines.

Constitution et Aspect général. — La zone cristalline s'étend du Rhin dans le Vorarlberg aux abords de la plaine hongroise ; elle n'a pas moins de 500 kilomètres de longueur. Sa largeur varie de 75 kilom. entre les vallées de la Salzach et de la Drave, à 130 kilom. suivant le méridien de Landeck ; elle se dilate vers l'E. et mesure 220 kilom. depuis les collines de la Leitha près de Vienne, jusqu'à la Save.

Cette zone de schistes cristallins présente une grande coupure méridienne : celle du *Brenner* qui sépare les *Alpes Rhétiques* et de l'*Oetztal* à l'O. d'une série de massifs continus à l'E. Ceux-ci, connus sous les noms de *Hohe Tauern*, *Niedere Tauern*, sont presque dépourvus de passages ; ce n'est que dans la partie tout à fait orientale que les vallées longitudinales de la Mür et de la Drave sont unies, dans leur portion médiane, par la dépression de Neumarkt qu'utilise la voie ferrée de Vienne à Venise. Le cours de l'Inn, jusqu'à Landeck, est entièrement compris dans ces roches cristallines, mais à partir de cette ville, la rivière suit la limite des calcaires et il en résulte des différences très nettes entre les deux versants de la vallée. Vers le Sud, les Alpes cristallines se trouvent séparées, dans la région de la Drave, par des roches paléozoïques qui constituent les *Alpes Carniques*. On trouve leur équivalent sur le versant Nord entre l'Inn et la Salzach, sous le nom d'Alpes schisteuses de Salzbourg.

Les Alpes cristallines possèdent la plupart des hauts sommets des Alpes orientales ; *Bernina* (4.050 m.), *Ortler* (3.900 m.), *Wild Spitze* (3.770 m.), dans l'Oetztal ; *Gross Wenediger* (3.660 m.). *Gross Glockner* (3.800) dans les Tauern. C'est aussi dans cette zone que l'on

rencontre les plus grands et les plus beaux glaciers de la partie orientale de la chaîne alpine.

Description. — Les *Alpes Rhétiques* (1) commencent le Tyrol. Limitées au N. par le Vorarlberg autrichien et la vallée moyenne de l'Inn jusque vers Landeck, au S. par la Valteline, (*val Tellina*, ou vallée de l'Adda), et par la haute vallée de l'Adige, à l'O. par le Rhin postérieur ou Hinterrhein, elles couvrent une très vaste région coupée en deux par l'*Engadine*. Ce curieux sillon, long de 21 lieues et bordé par les hautes cimes glacées de la Silvretta et de la Bernina, constitue la plus haute et la plus admirable vallée des Alpes. Elle se présente avec tous les caractères d'une vallée glaciaire et, sur son fond, entre les verrous et les barrières morainiques, se sont réunies, dans les dépressions, les eaux des lacs qui s'égrènent depuis la Maloggia. L'altitude des lacs supérieurs formant chapelet sur le faîte séparatif de l'Engadine et de la vallée de la Maira est de près de 1.800 mètres (*lac de Sils* 1.796 m. ; *lac de Silvaplana* 1.794 m.), quant à celui de *St-Moritz*, — qui a vu s'élever sur ses bords, grâce aux eaux ferrugineuses connues de tout temps, une des plus opulentes villégiatures d'été du monde cosmopolite — son altitude n'atteint pas 1.060 m. Le seuil de la Maloggia (2), où l'on peut admirer de magnifiques marmites de géants (3) dues au tourbillonnement des eaux de fonte des anciens glaciers, est plutôt un plateau qu'un col ou une brèche. De l'autre côté, les eaux descendent rapidement vers le lac de Côme ; elles doivent à l'abaissement considérable de leur niveau de base, conséquence de l'effondrement de la Plaine du Pô, une pente de leur lit plus grande que celle des torrents du flanc Nord des Alpes. Il en résulte qu'elles ont pu marcher rapidement à la conquête de la crête, envahir les vallées supérieures des rivières du versant opposé et produire des phénomènes de capture. C'est ainsi que le professeur Heim, de Zurich, a expliqué (4) l'origine des lacs de la Haute Engadine. La Maira aurait capturé trois anciens tributaires du lac de Sils et décapité, pour ainsi dire, la Haute Engadine.

---

(1) Leur nom est celui d'un ancien peuple de l'Helvétie, les Rhètes, *Ræti* dont les descendants sont les Romanches de nos jours. Le pays s'appelait, et s'appelle encore qnelquefois, la Rhétie.

(2) Le seuil de la Maloggia (mauvais logis) conduit de la haute Engadine dans le Val Bregaglia vers le lac de Côme.

(3) La plus grande de ces marmites a 6 m. de diamètre et 11 m. de profondeur.

(4) A. Heim. *Die Seen der Ober-Engadin.* 1880.

Ce phénomène est général tout le long de la chaîne alpine ; l'auteur de cet article a montré que les cours d'eau du versant Nord des Alpes s'étendaient autrefois plus au Sud, et a mis en évidence la migration vers le Nord de la ligne de partage des eaux (1).

Le niveau élevé de la Haute-Engadine facilite beaucoup les communications entre la vallée de l'Inn et celle du Rhin. Les cols de Sertig (2.762 m.), de la Scaletta (2.619 m.), de Fluela (2.389 m.), de la Silvretta (3.026 m.), etc., conduisent tous au Rhin postérieur par des vallées parallèles. Ce sont en général des sentiers muletiers ; seule, la passe de l'Albula (2.215 m.) est carrossable comme la Maloggia. Vers le Nord, le massif rhétique s'abaisse et le *Zeinerjoch* (1.852 m.), permet de passer dans la vallée de la Trisanna et d'atteindre la ligne de l'Arlberg. Au Sud, la route du Julier permet de passer de Silvaplana à Tiefenkasten (vallée de l'Albula) et de rejoindre la route du Splügen. Des bornes (colonnes Juliennes) et des monnaies romaines retrouvées près du col de Julier, font penser que cette voie était le passage de la voie militaire romaine qui, partant de Coire, franchissait la Maloggia et se soudait, en amont du lac de Côme, au réseau des voies italiennes.

La Haute-Engadine, avec ses jolis lacs, avec les hautes montagnes qui la bordent, avec ses versants garnis de mélèzes et de pins d'arolles, avec la vallée transversale de Pontresina qui conduit à la Bernina, constitue une région délicieuse et une des plus visitées des Alpes. La *Basse-Engadine* possède aussi des paysages sévères : telle la gorge de Finstermünz par laquelle l'Inn sort de l'Engadine ; les flots verdâtres de l'Inn chassent devant eux une blanche écume tandis que les sapins qui descendent jusqu'au torrent frissonnent constamment sous le souffle glacé de l'abîme.

Entre l'Engadine et la Valteline ou haute vallée de l'Adda, le puissant massif de la *Bernina* élève ces cimes couvertes de glace et dont la principale, le *Piz Bernina*, dépasse 4.000 m. d'altitude. La route de la Bernina passe non loin du glacier de Morteratsch (Vadret da Morteratsch), qui pousse vers le Nord une langue de glace de 4 kilomètres de longueur. Si l'on monte jusqu'à la *Boval-Hütte* (2.459m.) du Club-Alpin Suisse, l'Alpe blanche se révèle dans toute sa splendeur ;

(1) G. Eisenmenger. *Études sur l'évolution du Rhin et du système hydrographique rhénan.* In-8°, 513 p., 138 fig. phot., cartes et profils. Paris 1907. — *Migration vers le Nord de la ligne de partage des eaux dans les Alpes Lépontiennes.* Comptes-rendus. Académie des Sciences de Paris, 1908.

le Piz Bernina, avec sa couronne et sa cuirasse de glace, sous son long burnous neigeux, ressemble à un guerrier légendaire autour duquel les cimes inférieures se blottissent dans leurs blancheurs molles d'hermine. Plus loin, au sein des roches tigrées de mousses et de lichens, les *lacs Blancs de Bernina* étalent leurs nappes, congelées pendant les trois quarts de l'année, juste au point où se fait le partage des eaux entre l'Inn et l'Adda. Le *col de Bernina*, permet à la route d'atteindre le *Val di Poschiavino*, puis Tirano dans la Valteline.

Au Nord, les croupes se prolongent jusqu'à l'Adige, l'Etsch, dont la vallée s'appelle *Vintschgau* et à l'E. de laquelle s'élève le massif grandiose de l'Oetztal. La haute vallée de l'Adige permet de faire, comme la haute vallée de l'Inn, des remarques géographiques intéressantes au point de vue de l'évolution des cours d'eau. Entre la haute vallée de l'Inn et la haute vallée de l'Adige s'étale un plateau de 10 kilomètres de longueur sur lequel l'Adige se forme par la réunion des eaux que laissent échapper de petits lacs. Plus loin, à Glurns, le Rammbach qui, descendu de l'Ortler coule vers le Nord, fait un coude brusque et se joint à l'Adige naissante. L'étude de la haute vallée de l'Adige permet de reconstituer la suite des évènements hydrographiques qui ont dû se produire : le Rammbach a été capturé aux environs de Glurns, et représente les eaux de tête d'un affluent de l'Inn*; les petits lacs du plateau de Reischen-Scheideck apparaissent comme des lacs de capture.

Par le Wintschau-Oberinnthal d'une part, et l'Eisack-Brenner d'autre part, le grandiose *massif de l'Oetztal* se trouve délimité. Soixante sommets y dépassent 3.300 mètres et une centaine atteignent 3.000 m. Le « globe de glace » *Weisskugel* et « le pic sauvage » *Wildspitze* reposent sur un socle de plus de 1.700 m. d'altitude et montent jusqu'à près de 3.800 mètres. Ce massif, qui constitue la plus grosse masse minérale de l'Autriche est séparé des *Stubaier Alpen* par l'intéressante vallée d'Oetz. Celle-ci, parcourue par l'Ache, s'avance jusqu'au cœur des régions glacées ; large d'abord, avec des versants raides et un fond très plat, elle se rétrécit et se transforme en gorge à Zwieselstein. Les villages, d'abord largement étalés sur le velours des pâturages où ils jettent la note blanche de leurs maisons rustiques, ne tardent pas à se réfugier sur les terrasses autour de leur église. Au fond du Fendertal les champs de neige étincellent et l'on atteint les solitudes glacées.

Le *massif de l'Ortler* avec ses arêtes tourmentées, ses pentes

coupées de parois verticales, s'élance plus haut encore (3.902 m. à l'Ortler) et se trouve être le massif alpin le plus élevé de l'Autriche. C'est une énorme formation triasique au-dessus de laquelle pointe, à plus de 3.500 mètres, une série de pyramides de roches primitives entourées de neiges et de glaciers. Le pic culminant qui atteint près de 4.000 m., est une puissante pointe de dolomite, aux parois verticales, aux arêtes aiguës, qui s'élève superbement dans le ciel. La fameuse *route du Stelvio* traverse le massif de l'Ortler dans sa partie occidentale ; cette route est non seulement la plus élevée de l'Europe,



MASSIF DE L'ORTLER.

Vue prise sur la route de Stelvio.

puisqu'elle monte au col de Stelvio ou *Stilfserjoch* jusqu'à 2.750 m., mais encore, par ses travaux d'art et par la nature grandiose qu'elle traverse, elle est certainement l'une des plus curieuses du continent. Jusqu'en 1820, ce n'était qu'un simple sentier muletier : les ingénieurs autrichiens l'ont transformé afin que l'Empire d'Autriche, qui s'étendait sur la Valteline et le Milanais, pût jeter rapidement une armée en Lombardie, sans avoir à passer sur le territoire neutre de la Suisse. Aux paysages sévères et solitaires, en succèdent de gracieux et de riants ; à mesure que l'on s'avance vers le Sud; on sent la vie sourdre dans les prés, dans les bois, dans la vallée qui se transforme en jardins étagés ; peu à peu la nature alpestre disparaît, l'olivier, la vigne, le

2

figuier, les plantes tropicales même tapissent les versants ; et l'on respire avec délices une atmosphère toute italienne bien avant qu'étincelle au loin la nappe magnifique du Lac de Côme.

Les massifs de l'Oetztal et de l'Ortler, en raison de leur grande altitude, jouent le rôle d'importants condenseurs d'humidité atmosphérique. De leurs cimes neigeuses dont le profil s'accuse sur la teinte foncée du ciel, descendent de beaux glaciers désignés du nom de *ferner* dans l'Oetztal et de *vedrette* vers l'Italie. A la façon dont ils emplissent les dépressions et escaladent les rochers dressés en falaise, on peut se faire une idée de ce qu'étaient les formidables glaciers qui ont jadis recouvert les Alpes. Dans ce monde éblouissant de glaces et de neiges, on voit la Nature poursuivre son œuvre et accomplir de merveilleux travaux. Sous les grandes vagues recourbées en volutes glauques, au fond des crevasses aux reflets azurés, on entend les ruisseaux qui sussurent, alors que plus haut, sur les grands sommets, la neige a quelque chose de spectral et de saisissant dans son orgueilleuse escalade du ciel. Sous le jour plus lumineux et dans l'atmosphère plus pure, le spectacle est si beau, si grand, si noble, si austère, que l'œil ne se lasse jamais.

La profonde coupure du *Brenner* est un des traits importants des Alpes cristallines orientales ; le col du Brenner avec ses 1.370 m. d'altitude est le plus bas de toutes les Alpes ; il met en communication l'Inn et l'Eisack, affluent de l'Adige, et constitue un passage facile du Danube à l'Adriatique. Aucune route des Alpes ne présente une succession de paysages plus merveilleux, aucune n'est plus facile à parcourir. La rivière (Sill sur le versant septentrional, Eisack sur le versant méridional), la route carrossable et le chemin de fer se côtoient sur près de 200 kilomètres. De tout temps, cette entaille méridienne fut le chemin des invasions et des migrations des peuples de l'Europe centrale ; elle a vu se ruer les nuées de barbares aux appétits de meurtre et de pillage et passer l'interminable série des légions romaines ; pendant tout le Moyen-Age et jusqu'au XIVe siècle, elle fut la grande voie de communication entre l'Autriche et l'Italie et la seule à peu près carrossable qui traversait les Alpes. Le chemin de fer, qui met Innsbrück à 8 heures de Vérone, est une des constructions les plus grandioses ; les rampes atteignent les proportions de 25 $^{m}/_{m}$ par mètre à la montée et de 23 $^{m}/^{m}$ à la descente.

Au delà du Brenner s'érige vigoureusement la haute muraille des

Tauern (1) qui domine, au Nord, les vallées de la Salzach et de l'Enns, et, au Sud, celles de la Rienz et de la Drave. Les *Hohe Tauern* sont un véritable monde de montagnes accumulées : *Drei-Herrn-Spitz* (3.500 m.), *Gross Venediger* (3.670 m.), *Gross Glockner* qui est, pour ainsi dire, la borne orientale des grandes Alpes et élève à 3.800 mètres sa majestueuse coupole de glace. A l'E. de cette montagne, les Alpes au lieu de s'ériger en massifs, se prolongent en chaînes divergentes ; l'ensemble s'étale comme un éventail vers la plaine hongroise et projette les *Niedere Tauern* entre l'Enns et la Mur, et les *Alpes styriennes* entre la Mur et la Drave. Les Niedere Tauern vont en s'abaissant vers l'Est, et les Alpes styriennes, coupées en de nombreux fragments par de larges brèches offrent l'aspect d'une chaîne de collines.

Rien n'est impressionnant comme la visite de la région des hauts massifs des Alpes orientales, où la solitude est beaucoup plus grande qu'en Suisse. Les couleurs sont tellement vives, les tons si variés, les échos si prolongés, le bruit des eaux si terrible et si doux que l'on s'y trouve enveloppé d'une symphonie magistrale. Dans les hautes altitudes, mornes et glacées, sur les plateaux couverts de neige que le vent balaie sans cesse, au pied des versants dénudés à peine couverts par quelques lichens, la présence humaine est presque un contraste ; l'implacable grandeur de la nature muette, immobile et glacée, enlève la sensation même du mouvement et de la vie.

Pour terminer l'étude des Alpes cristallines, il reste à signaler quelques massifs qui prolongent vers le Sud les Alpes cristallines et s'avancent même dans les Alpes calcaires méridionales. Ce sont : le *massif de l'Adamello*, celui de *Brixen*, entre Méran (Vintschgau) et Brüneck (Pustertal), enfin les porphyres et granites de Botzen et de la *Cima d'Asta*.

Séparé de l'Ortler, au N. par le col de Tonale qui fait communiquer la vallée de la Noce, affluent de l'Adige, avec l'Oglio et le lac d'Iseo, le *massif de l'Adamello*, qui atteint 3.554 m. à sa cime la plus haute, est formé de granite et de tonalite. Au point de vue géologique, il présente un intérêt particulier non seulement en raison des puissants

---

(1) Le nom de Tauern signifie « tour » ou peut-être « échancrures » ; il est indifféremment appliqué, dans toute cette partie des Alpes autrichiennes, aux cols, dépressions et principaux sommets.

effets de métamorphisme qu'on y a observés, mais encore par ce fait que les couches sédimentaires plongent de toutes parts au-dessous de lui ou en sont séparées par des failles verticales. Les géologues considèrent ce massif comme une formation volcanique, mais peut-être ne s'agit-il que d'un laccolithe, c'est-à-dire d'une masse interne éruptive restée dans les profondeurs du sol et amenée au jour à la faveur de l'érosion (1). Les roches qui constituent les *Monti Berici* et les *Monti Euganei* de la Plaine vénitienne sont aussi d'origine volcanique.

Nous aurons l'occasion de parler à nouveau de ces roches volcaniques et nous comprendrons leur raison d'être, en traitant des mouvements du sol dont les Alpes orientales ont été le siège.

B. — Les Alpes calcaires du Nord.

Constitution et Aspect général. — Les Alpes calcaires du Nord sont séparées des Alpes cristallines par un remarquable sillon, où coulent l'Inn, la Salzach, l'Enns et la Salza, et qui constitue un des traits caractéristiques des Alpes orientales. La vallée de l'Inn, large de plusieurs lieues, offre un mélange étonnant de grâce et de majesté, en raison de son exubérante fertilité, de ses villes qui s'étagent pittoresquement sur les pentes, de ses châteaux qui s'élancent de la verdure et se dressent sur les promontoires, grâce aussi au modelé doux et puissant des montagnes qui l'encaissent et dont l'abondante couverture forestière contraste par sa teinte sombre, avec l'étincelante blancheur des glaciers et le bleu profond du ciel.

Ainsi limitées vers le Sud, les Alpes calcaires du Nord se dressent au-dessus de la plaine bavaroise, comme une haute muraille aux chaînons parallèles. Des vallées transversales — qui obligent les cours d'eau à se courber à angle droit — viennent les découper en massifs distincts : *Alpes algaviennes*, entre le Rhin et le Lech ; *Alpes bavaroises*, entre le Lech et l'Inn ; *Alpes de Salzbourg* à l'Est de l'Inn ; enfin *Alpes autrichiennes* dans la partie la plus orientale. Ces vallées semblent correspondre aux lignes de dépression formées pendant le

---

(1) Pour la signification des termes géologiques et pour la connaissance des phénomènes éruptifs non accompagnés d'épanchement à la surface du sol, voir G. Eisenmenger, *La Géologie et ses phénomènes*. 1 vol. in-8° ; 330 p. ; 83 fig. dans le texte ; 9 pl. photo. hors texte. Paris 1911.

plissement de la chaîne, mais elles ont été modelées par les torrents et les glaciers. Dans le détail, le cours des rivières est même assez indépendant des dislocations et C. Diener (1) pense que ces vallées ont dû prendre naissance à une époque où la zone centrale des Alpes n'était pas séparée de la zone calcaire du Nord par la dépression longitudinale actuelle.

Entre le Rhin et la vallée de la Salzach, l'existence des chaînons parallèles est bien nette, mais au delà de cette vallée, la chaîne se divise en paquets distincts terminés par de hauts plateaux dénudés. La diminution d'altitude vers l'Est est moins rapide que dans la zone cristalline, de sorte que celle-ci arrive à être dominée par les sommets de la zone calcaire ; le fait a lieu pour le *Dachstein* du Salzkammergut, qui s'élève à 3.000 mètres et domine le massif des *Niedere Tauern*, de même que, plus à l'Est, le *Hochschwab* et le *Schneeberg* dominent les montagnes qui s'élèvent au Sud de la Mürz.

Les Alpes calcaires du Nord sont presque exclusivement formées de roches de l'ère secondaire (2), exception faite pour la région comprise entre l'Inn et la Salzach, où des roches de l'ère primaire, plus altérables que les calcaires, ont formé un district d'une individualité bien tranchée (3). D'une manière générale, ces montagnes étant perméables, les eaux y descendent en profondeur et, par élargissement des fissures, créent des vallées profondes et étroites aux versants abrupts et dénudés. L'eau disparaît de la surface et circule souterrainement ; la végétation est pauvre ; s'il n'existait, dans ces montagnes, des bancs argileux et marneux, la contrée serait transformée en un désert de pierres. D'ailleurs, c'est bien l'impression que l'on ressent lorsque l'on monte sur ces plateaux dénudés ; l'un d'eux même, porte le nom bien significatif de *Steinernes Meer*. Au Sud de la vallée de la Traun et du lac d'Hallstatt, s'étend un désert pierreux que domine le Dachstein ; enfin le *Todtes-Gebirge* (montagne de la mort) n'est qu'un plateau jonché de débris.

Dans le détail, ces plateaux sont criblés de trous plus ou moins grands où se réfugient les cultures et les habitations ; au fond de ces

---

(1) *Mitt. K. K. Geogr, Gesell. Wien.* 1899.

(2) Principalement de trias et de lias ; l'élément principal est le calcaire triasique en bancs épais.

(3) Ce sont les *Alpes schisteuses* de Salzbourg.

trous, des puits sont creusés : ce sont les *Karrenbrunnen* qui correspondent aux *Wetterlocher* du Jura Souabe et aux *Avens* de nos Causses. En bien des régions, et en particulier dans les endroits en pente, les eaux de pluie ont creusé de petites rigoles et formé des ravinements sinueux, généralement étroits et peu profonds constituant un véritable réseau de rainures. Ces rigoles peuvent être déchiquetées et sont séparées par des arêtes étroites ; on leur donne le nom de *Karrenfeld* dans les Alpes orientales, mais on en connaît aussi dans la Suisse française (*lapiez*) et dans les Alpes de Savoie et du Dauphiné (*rascles*). Les Alpes calcaires du Nord offrent une miniature des mornes étendues de la Carniole, de l'Istrie et de la Dalmatie.

Aux calcaires du Dachstein appartiennent une douzaine de régions sans écoulement apparent. La plus étendue est celle du Todtes Gebirge, puis celles du massif du Dachstein et enfin celle du Hochschwab ; leurs superficies respectives sont 324, 300 et 240 kilomètres carrés (1). L'horizon aquifère interne est mis à contribution pour l'approvisionnement des villes en eaux potables : Salzbourg utilise l'eau du Fürstenbrunn ; Vienne celle du Schneeberg en attendant celle du Hochschwab.

Dans la région orientale, à mesure que l'altitude va en décroissant vers l'Est, le caractère sauvage et pierreux s'atténue considérablement : la végétation devient possible et l'on voit même des pâturages s'établir.

Vers la plaine bavaroise, les Alpes calcaires du Nord descendent en pente douce, en formant une zone de hautes plaines analogues à celles de la Suisse. Ce fait est dû à une zone de flysch consolidé en grès et qui s'étend depuis le Bregenzerwald, au voisinage du Rhin, jusqu'au Wienerwald, aux environs de Vienne ; ces grès affectent, dans la topographie, des formes arrondies recouvertes de forêts et de pâturages. Vers l'Inn, au contraire, et à leurs deux extrémités, les Alpes calcaires du Nord se terminent brusquement. Vers la plaine hongroise, elles sont limitées par une faille que jalonnent des stations thermales comme Baden, Voeslau, etc. ; vers le Rhin, elles se terminent en falaises au-dessus de la plaine alluviale du Vorarlberg.

La vallée du Rhin qui se poursuit jusqu'au Splügen et se prolonge vers l'Italie par la vallée de la Maira et le lac de Côme, n'est pas une ligne conventionnelle entre les Alpes occidentales et les Alpes

(1) Hoffer. *Mitt. K. K. Geogr. Gesell. Wien.* 1906.

orientales. Vigoureusement marquée dans la topographie, elle sépare les formations profondément différentes : tandis que les sédiments plissés des Alpes occidentales ont été déposés non loin des rivages, ceux qui entrent dans la constitution des Alpes orientales, indiquent au contraire un dépôt effectué dans la haute mer et il en résulte pour eux une plus grande uniformité. A l'Ouest de la ligne Rhin-Splügen-lac de Côme, la bande cristalline domine directement la plaine du Piémont, alors qu'à l'Est elle se trouve flanquée des Alpes calcaires du Sud ; enfin les Alpes orientales du Nord ne connaissent pas les introductions de massifs cristallins qui sont si fréquentes dans les Alpes occidentales. Les considérations géologiques tendent donc à établir que la vallée du Rhin, limite des Alpes orientales, est une ligne de démarcation depuis longtemps tranchée et que les Alpes orientales ne sont pas, comme on pourrait le croire au premier abord, la simple continuation des Alpes occidentales.

Description. — La longue bande des Alpes calcaires du Nord peut être visitée en utilisant la voie ferrée de Vienne à Bregenz par le Semmering, la vallée de l'Enns, celles de la Salzach et de l'Inn, puis le col de l'Arlberg.

Au Nord de cette ligne, les *Alpes autrichiennes* s'étendent jusqu'au Danube ; ce sont des montagnes peu élevées : le *Hochstalat* n'a que 1.920 m., le *Voralp* (1.727 m.), la *Schnee-Alpe* (1.904 m.), et le *Schneeberg* (2.075 m.), ne sont pas aussi neigeux que leur désignation peut le faire croire. Le Schneeberg marque à peu près la limite orientale du massif alpin et c'est sur ses dernières croupes que se soude le charmant massif du *Wienerwald*, ainsi nommé à cause de ses magnifiques forêts et de son voisinage de Vienne ; les plus hautes collines du Wienerwald ont à peine 500 mètres de hauteur. Les Alpes autrichiennes renferment des gisements miniers ; la montagne de l'Erzberg près d'Eisenerz est bien, comme le nom l'indique, une montagne de minerai ; elle est toute débitée en gradins pour faciliter l'exploitation qui occupe 5.000 ouvriers et fournit environ 200.000 tonnes par an.

La voie du Semmering, qui fait partie de la grande ligne de Vienne à Venise (Südbahn, 16 heures en express) remonte la vallée de la Leitha, descend celles de la Murz et de la Mur après avoir escaladé la montagne du *Semmering*, de 1.000 m. d'altitude, en rampant au bord des gouffres et en franchissant les vallées sur des viaducs à double étage.

Les *Alpes de Salzbourg et du Salzkammergut*, entre l'Enns et l'Inn, ne dépassent pas 3.000 mètres. Le sous-sol de la région renferme d'importants bancs de sel exploités depuis la plus haute antiquité. Le sel a donné son nom au pays, à la ville principale, la noble et élégante Salzbourg, aux deux rivières qui y réunissent leurs eaux, la Saalach et la Salzach, à la pittoresque vallée de la Traun dont Ischl occupe le centre et qu'on appelle le Salzkammergut. Cette région est aussi le pays des lacs. Nulle part, en Europe, on n'en trouve un plus grand nombre, étagés à divers niveaux, les uns isolés, les autres en groupes réunis par des affluents de la Salzach ou de la Traun. On n'en compte pas moins de 35 dans une partie du Salzkammergut qui n'a pas deux mille kilomètres carrés. L'ensemble du pays de Salzbourg en renferme plusieurs centaines dont l'altitude varie de 400 à 900 mètres et qui paraissent avoir été habités aux époques primitives.

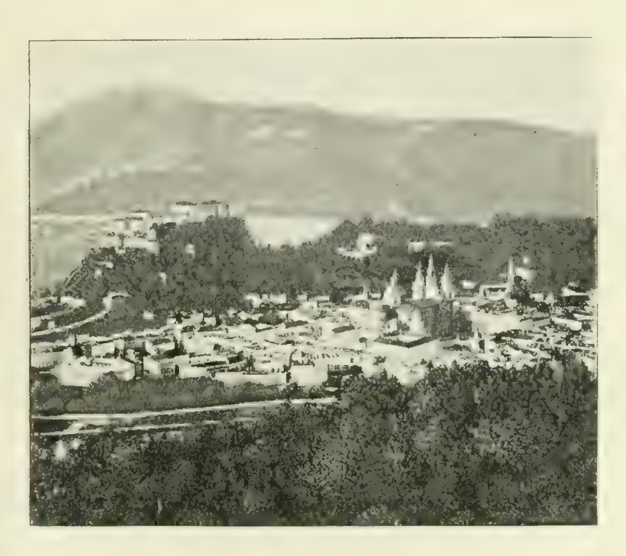
C'est au milieu de tous ces lacs qu'ils dominent et entourent parfois de falaises à pic que se dressent les principaux sommets des Alpes de Salzbourg ; à l'O. le *Katzen Kopf* et le *Birnhorn* qui dépassent 2.500 et 2.600 mètres ; au centre, le *Hochkönig* ou *Ewiger Schneeberg* qui atteint 2.938 mètres ; à l'E., le *Dachstein* (2.996 m.), le plus haut sommet du Salzkammergut, dominant le lac de Hallstatt et la vallée de la Traun.

Les *Alpes du Salzkammergut* sont une véritable Suisse ; il y a peu de régions, en Autriche, qui offrent, sur un espace aussi restreint, autant de beautés naturelles. Le *lac d'Hallstatt* (long. 8 kilomètres ; larg. 1.500 mètres), se présente avec un caractère très imposant, la rive est parfois si escarpée que les maisons s'y montrent collées comme des nids d'hirondelles. Le *lac de Traun* (long. 12 kilomètres ; larg. 2 à 3 kilomètres), présente aussi des rives verticales. Le plus grand lac de l'Autriche est le *lac de Kammer* (long. 20 kilomètres ; larg. 2 à 3 kilomètres), séparé du précédent par l'Höllengebirge. Le Traunsee est le premier lac des Alpes orientales sur lequel on a enregistré des seiches : leur amplitude varie de 1 à 10 centimètres ; elles se suivent à intervalles réguliers et vérifient la formule de Forel (1). Depuis 1846, la région des lacs du Salzkammergut a été l'objet de savantes explorations de la part des archéologues. On a trouvé à Hallstatt toute la série des outils des mineurs des premiers âges et un

(1) F. A. Forel, dans *Le Léman*, Lausanne.

nombre tellement considérable d'armes, de plaques de bronze estampé et d'ustensiles d'origine celtique ou gauloise, qu'on a désigné sous le nom de « civilisation halstattienne » l'époque pendant laquelle les Celtes ont occupé cette région des lacs autrichiens (1). Au centre du Salzkammergut, s'étale la gracieuse ville d'Ischl dont les eaux salines et sulfureuses, ainsi que les bains de boues (2), mais plus encore l'admirable climat et la séduisante nature, ont fait le rendez-vous de l'aristocratie autrichienne et même cosmopolite.

Au centre des *Alpes de Salzbourg*, et au débouché de la vallée de la Salzach, se présente la ville de *Salzbourg* (30.000 h.) avec laquelle



SALZBOURG ET LA VALLÉE DE LA SALZACH.

bien peu de villes peuvent rivaliser pour la beauté du site et des environs ; elle s'étend sur les deux bords de la rivière, enfermée sur

(1) En septembre 1910, on a découvert à 3 heures au-dessus du lac d'Hallstatt, à la Schönbergalm, une caverne que l'on dit être la plus grande grotte à glace du monde. Ancien lit de rivière souterraine, elle comprend deux étages dont l'un, occupé par la glace, possède plusieurs glaciers souterrains de 100 m. de longueur, des stalagmites de glace de 12 m. de hauteur, un puits de glace de 25 m. de profondeur et de 35 m. de largeur. Le record était tenu jusqu'ici par la glacière naturelle de Dobschau, dans les Tatra (Hongrie).

(2) Ces boues se composent d'argile, de chlorure de sodium, de sulfates de calcium, magnésium, sodium, potassium.

la rive gauche par les escarpements du Mönschberg, tandis que le faubourg de la rive droite s'appuie sur le Kapuzinerberg. Du sommet de ces collines formées de conglomérats, on jouit d'une vue magnifique sur les Alpes de Salzbourg, la plaine de la Bavière et la vallée où la Salzach, en été, découvre son large lit pierreux.

Les Alpes de Salzbourg sont séparées des Hohe Tauern par la vallée de la haute Salzach ou *Pinzgau*. Elles possèdent aussi des lacs magnifiques comme le *Königsee* dont les eaux s'écoulent vers le N. par l'Alm, et le *Zellersee*, jadis beaucoup plus étendu dans le Mitter-Pinzgau, dépression glaciaire utilisée par la voie ferrée de Vienne à l'Arlberg. Le Königsee (long. 10 km. ; larg. 2 km.), avec ses eaux d'un beau vert sombre, est certainement le plus beau de l'Allemagne et l'un des plus curieux après ceux de la Suisse et du Nord de l'Italie ; ses rives s'élèvent presque à pic en formidables falaises.

Plus étendus sont les lacs des *Alpes Bavaroises*, comprises entre l'Inn à l'E. et au S., et le Lech, affluent du Danube à l'Ouest. Aux abords du Plateau bavarois et non loin de Münich s'étalent les nappes des *lacs d'Ammer* et de *Würm*. Ce dernier, ou lac de Starnberg, n'a pas moins de 20 kilomètres de longueur et 4 à 5 kilomètres de largeur ; il est gracieusement entouré de parcs et de villas. Tous les lacs des Alpes calcaires du Nord datent des extensions glaciaires du début de l'ère quaternaire et ont été, de la part des géologues allemands, l'objet de nombreux travaux. Le lac de Würm (Würmsee) semble dater de la période interglaciaire immédiatement antérieure à la plus récente glaciation. Le sillon fluvio-lacustre où s'égrènent le *Walchense*, le *Kochelsee*, le *Würmsee*, et que séparent des marécages étendus, était dessiné avant la poussée du glacier le plus ancien ; celui-ci a endigué les eaux qui montèrent à 10 m. au-dessus de leur niveau actuel. Le flux qui précéda le dernier glacier s'épandit à l'extrémité méridionale de la cuvette en un delta que le glacier recouvrit et dota d'un relief. Des matériaux morainiques, en effet, couronnent et accidentent la petite plateforme deltaïque. Les émissaires du glacier durent se frayer des vallées nouvelles vers le palier danubien et c'est ainsi que fut préservé le lac lui-même. Des conditions semblables paraissent être intervenues pour le lac voisin, l'*Ammersee*.

Les *Alpes Algaviennes* s'étendent jusqu'au lac de Constance et jusqu'à la vallée du Rhin ; elles font face aux Alpes Suisses, et leur ressemblent par un mélange de roches d'inégale résistance,

ce qui entraîne une grande variété dans le relief. Les eaux du versant Nord vont former l'Iller qui finit dans le Danube en amont d'Ulm.

Cette longue bande de montagnes calcaires est séparée des formations cristallines par la large *vallée de l'Inn* ; d'une rive à l'autre, le paysage change : aux murailles dénudées des pays calcaires font pendant, de l'autre côté de la rivière, les formes mamelonnées sur lesquelles la végétation s'élève très haut. Ce qui frappe, quand on parcourt la vallée, c'est la disproportion entre son énorme largeur et l'étroit ruban d'eau qui l'arrose. Parcourue par de puissants glaciers auxquels le professeur Penck de Berlin accorde 700 à 800 mètres d'épaisseur, la vallée s'est trouvée non seulement approfondie, mais aussi élargie. Sur les terrasses, se groupent les villages dont les maisons surgissent au milieu des prés. Les villes les plus importantes de la vallée sont : *Innsbrück*, ancienne capitale du Tyrol, au point de croisement de la vallée de l'Inn et de l'entaille du Brenner, la voie la plus courte pour passer en Italie et dont il a été question plus haut, et *Landeck*, au coude que décrit brusquement l'Inn, au point de départ de la route de Méran vers l'Italie et de la ligne ferrée de l'Arlberg vers la Suisse.

Cette *ligne de l'Arlberg* permet de passer du bassin du Danube dans le bassin du Rhin. Achevée en 1884, elle remonte le Stanzerthal, suit la fantasque Rosanna en s'accrochant aux parois d'une vallée parée d'une magnifique verdure, flanquée d'un côté par le fier Blankahorn et dominée, de l'autre, par les crêtes dentelées de la Parseierspitze. Autour des villages qui émaillent le paysage, les maisons semblent faire l'école buissonnière sur le bord des précipices et quelques-unes même s'enhardissent jusqu'à grimper aux abords de la région sauvage. Après avoir franchi, à 86 mètres de hauteur sur un gigantesque arc métallique, le confluent de la Rosanna et de la Trisanna, laquelle s'échappe des glaciers de la Silvretta et suit le long Paznauertal, la voie s'engouffre, sous le col de l'Arlberg (1.791 m.), dans un tunnel de 10 kilomètres de longueur (1) (Mont-Cenis 13 kilom.). A la sortie du tunnel, on se trouve à Langen dans le Klostertal où les eaux de l'Alfenzbach coulent vers le Rhin. La vallée est très resserrée et des montagnes comme le Stierkopf, le Weiss Ross, le Ragelskopf, ont causé de grandes difficultés aux constructeurs par leurs escarpements,

(1) Ce tunnel a été percé de 1880 à 1883 ; la traversée dure de 20 à 25 minutes.

leurs torrents et leurs cascades. En amont et en aval de la station de Dalaas, il a fallu jeter des ponts sur six torrents dans lesquels se précipitent en hiver et au printemps des avalanches capables de tout entraîner avec elles. Le contraste entre les rudes tranchées d'un côté et le terrain verdoyant qui s'étale de l'autre n'est nulle part plus saisissant que dans cette portion. A Bludenz, on débouche dans le Wallgau, puis après l'étranglement de Feldkirch, on se trouve dans l'immense plaine du Rhin dont la voie suit les escarpements de la droite.

La *Vallée du Rhin*, dont on a vu plus haut l'importance comme délimitation des Alpes orientales, présente la forme d'un triangle de 80 kilomètres de longueur environ et de près de 13 kilomètres de base entre Bregenz et Rheineck. Depuis Coire, cette vaste plaine a été noyée sous les eaux de fonte des glaciers quaternaires. Aujourd'hui, le Rhin décrit ses méandres et roule ses flots boueux dans la large plaine alluviale, absolument plate où ses fréquentes inondations ont produit, même dans la période moderne, d'importants désastres. Le travail des hommes l'a contenu dans des digues et lui a créé une embouchure artificielle dans la portion restée lacustre. Cette portion lacustre constitue le *Lac de Constance* ou Bodensee, dont la Bavière, le Wurtemberg, le Duché de Bade, la Suisse et l'Autriche se partagent les rives ; le Tyrol ne possède que la région de l'embouchure du Rhin où s'est établie la ville de Bregenz (1).

C. — Les Alpes calcaires du Sud.

Les Alpes calcaires du Sud sont aussi séparées des Alpes cristallines par des vallées longitudinales, mais celles-ci forment un sillon moins régulier que dans les Alpes calcaires du Nord. Pourtant, la vallée de l'Adige, jusqu'à Meran, celle de son affluent, la Rienz en amont de Franzenfeste, la haute vallée de la Drave, se suivent presque sans

---

(1) Le lac de Constance mesure 64 km. de longueur, 12 de largeur et 250 m. de profondeur maximum. Pour l'histoire géologique de la vallée du Rhin et du lac de Constance voir G. Eisenmenger. *Études sur l'évolution du Rhin et du système hydrographique rhénan*, ouvr. cité, p. 105. Pour les modifications hydrographiques survenues dans les Alpes rhétiques voir même ouvrage, p. 96; et aussi *Contribution à l'étude du Landwasser et de la vallée de Davos*. Comptes-rendus. Académie des Sciences de Paris, 1908.

interruption. Cette zone calcaire qui fait presque totalement défaut dans les Alpes occidentales, prend sa plus grande largeur suivant la vallée de l'Adige (130 km. de Meran à Vérone) et ses particularités les plus curieuses dans les Alpes Dolomitiques.

Le *Pusterthal* qui sépare les Tauern au N. des Alpes Dolomitiques et du Massif du Gailthal, bien que portant un nom unique et offrant l'apparence physique de la percée d'une seule rivière, se compose en réalité de deux vallées bout à bout dont le fond présente un seuil inappréciable à l'œil, le *Toblacher Feld* ou plaine de Toblach. De là,



LE PUSTERTAL. — BRUNECH ET LA VALLÉE DE LA DRAVE.

les eaux descendent vers l'E. par la Drave à la Mer Noire, vers l'O., par la Rienz, vers l'Adriatique. En suivant la Drave vers l'aval, on voit la vallée s'élargir, les montagnes faire place aux collines et, à Klagenfurt, capitale de la Carinthie, la rivière coule dans de très vastes prairies ; à Marburg, la Drave fait son entrée dans la plaine hongroise, après avoir traversé une région riche en fer et en houille et arrosé Gratz, capitale de la Styrie, centre industriel et universitaire (115.000 hab.), une des villes les plus agréables de l'Autriche.

Les *Alpes Dolomitiques* forment la partie septentrionale du massif montagneux désigné dans les manuels du nom d'Alpes Cadoriques ou Alpes du Trentin. Contenues dans un quadrilatère bordé de profondes coupures les isolant des massifs voisins : au N., le Pusterthal ; à l'O. l'Adige prolongée par la gorge de son affluent l'Eisack ; au S. le Val

Sugagna et la haute vallée de la Brenta ; à l'E. la vallée de la Piave, ces montagnes sont formées d'un calcaire poreux, à texture saccharoïde, caractérisé par la magnésie qu'elle contient en proportion notable et à laquelle, en l'honneur du géologue Dolomieu, on a donné le nom de *Dolomie*. Cette roche, en masses compactes, sans stratifications ni fissures, a la propriété de s'égrener sous l'action de la pluie et du vent, ce qui est une condition favorable à la production de formes extrêmement bizarres : les dentelures des crêtes, les escarpements à pic qui donnent à plusieurs de ces montagnes un aspect étrange, d'une beauté grandiose et presque théâtrale. Le géologue allemand Von Richtofen a regardé ces Dolomites comme des récifs coralliens sur lesquels l'eau concentrée des lagunes aurait permis l'action du chlorure de magnésium sur le cabonate calcaire.

La région connue sous le nom de « Dolomites » par les alpinistes ne comprend que la moitié des Alpes appelées ainsi par les géologues. La partie la plus intéressante est celle qui s'étend entre les *Drei Zinnen* au N. E., le *Rosengarten* et le *Massif de San Martino* au S. O., formant ainsi un triangle isocèle allongé ayant en son milieu la *Marmolata*. Ce ne sont pas de hautes montagnes, car la Marmolata, qui est leur point culminant, n'a que 3.344 mètres ; sauf sur le flanc N. de ce massif, on ne rencontre nulle part de glaciers étendus. En général, la neige et la glace ne se trouvent que sous la forme de plaques au pied des montagnes, dans les gencives pour ainsi dire de ces énormes dents de roches. Les Alpes Dolomitiques ont leur beauté particulière : nulle part, on ne retrouve cette variété inouïe, cette étrangeté et cette hardiesse imposante de formes produites par le délitement des roches en arêtes vives et anguleuses, ces multiples colorations changeant avec les heures du jour et dont on voit le reflet dans les palettes des peintres vénitiens. Léopold de Buch appelait ces montagnes « une terre sainte où tout géologue doit avoir fait un pèlerinage, comme tout Mahométan à La Mecque ». Les Dolomites n'ont pas encore la notoriété universelle de la Suisse, mais aussi elles ont conservé leur caractère agreste et les mœurs simples de leurs habitants.

La meilleure porte d'entrée dans les Dolomites est Toblach, dans le Pusterthal. En suivant la route de Landro dans un défilé grandiose bordé d'escarpements de couleur claire, on arrive bientôt au petit *lac de Dürren* (Dürrensee) au-dessus duquel surgit comme une apothéose de féerie le groupe du *Monte Cristallo* (3200 m.). Les arêtes se détachent si nettement sur cette lumineuse toile de fond barrant la

vallée dans un encadrement de verdures sombres que l'ensemble de la montagne et de son image réfléchie donne aux yeux fascinés l'illusion bizarre d'une immense peinture sous glace. Dans l'échancrure des gorges latérales, apparaissent au-dessus du *Lago di Misurina*, les



LE LAC DÜRREN ET LE MONTE-CRISTALLO (Alpes Dolomitiques).

tours hautaines des *Drei Zinnen* (3003 m.) dont le piédestal disparaît sous de blancs éboulis et qui s'élèvent au-dessus du vert tendre des prairies et du vert sombre des forêts pour se refléter dans la nappe tranquille du lac.

La vallée de la Gader, affluent de la Rienz et celle du Cordevole, affluent de la Piave, divisent les Dolomites en deux parties : l'une à l'Est renfermant le *groupe d'Ampezzo*, l'autre à l'Ouest présentant celui de *Fassa*, avec les massifs secondaires de *Sella*, de *Rosengarten* et de *Pala*.

(*A suivre*).

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1911

EXCURSION INDUSTRIELLE A HALLUIN

VISITE

de l'Usine Biermé-Van Oye, de la Chromolithographie Eblagon-Landsberg & Motte et de la Tuilerie mécanique.

Le 21 Mars, Messieurs Van Troostenberghe et Calonne ont conduit 50 sociétaires environ chez M. Biermé-Van Oye, l'industriel de la vannerie et des produits du rotin, dans la maison Eblagon-Landsberg et Motte, enfin à la Tuilerie mécanique d'Halluin. (Le chemin de fer longe cette tuilerie avant l'arrivée en gare).

Nous nous efforcerons d'exprimer aux lecteurs les impressions et enseignements recueillis au cours de cette journée de visites.

Industrie des produits du rotin et vannerie.

L'industrie de la vannerie a ceci d'assez caractéristique qu'elle ne s'exerce généralement pas dans des usines, ni même dans de grands ateliers. Les établissements de M. Biermé-Van Oye font exception à cette habitude, car ils comportent deux usines importantes et, dans chaque usine, plusieurs genres de fabrication.

La principale matière employée est le *Rotin*. C'est une plante dans le genre des lianes qui croît principalement aux Indes et qui atteint souvent dans les îles de Bornéo, Java et Sumatra une longueur de cent mètres. On y enlève la première écorce qui est garnie d'épines ; puis les baguettes, après cette décortication initiale, sont mises en bottes de poids uniforme. Le marché principal se trouve à Singapour, port anglais à l'extrémité méridionale de la

presqu'île de Malacca ; on en envoie aussi directement de Padang (principal port d'exportation des colonies hollandaises précitées). Les prix varient de 25 à 150 francs les cent kilogrammes, suivant les qualités.

Les premières opérations du travail des rotins à l'usine sont le lavage et le triage : suivant sa nature et ses propriétés le rotin est classé pour diverses fabrications.

Le cannage des sièges se fait avec les rotins de premier choix. Ceux-ci sont calibrés pour être séparés en divers lots d'après leurs grosseurs exactes. Ce second triage est indispensable pour la décortication industrielle, opération qui consiste à faire passer les rotins dans une coupeuse, à l'aide de tubes appelés « guides ». Si le rotin était trop mince, la coupe se ferait d'une façon irrégulière ; si, au contraire il était d'un diamètre plus gros que l'outil, un excès de déchet se produirait.

Par cette seconde décortication, on obtient l'écorce blanche et la moelle. L'écorce est découpée en lanières ; celles-ci passent dans des machines à planer qui leur donnent l'épaisseur et la largeur désirées pour les différents numéros nécessaires au cannage des sièges : on obtient ainsi la « canne filée », dont la valeur est de 1,50 à 7,50 le kilogramme suivant la qualité et la finesse.

La « moelle » a la forme d'une baguette, et c'est le meilleur du rotin. On la fait passer dans une machine à arrondir pour la rendre bien lisse, puis à la filière, composée essentiellement d'un outil rond semblable à une bague dont l'intérieur est garni de petits trous de diamètres divers. Les brins ainsi obtenus sont ce qu'on appelle la « moelle filée ». Leurs prix varient suivant la qualité et la finesse : les très fins (diamètres de 4/10 à 7/10 de millimètre) sont utilisés dans la chapellerie pour border le cuir intérieur du chapeau, leur valeur est de 7 à 12 francs le kilogramme ; d'autres moins chers (1 fr. 25 à 3 francs le kilogramme) servent à la fabrication des paniers de ménagères.

Les rotins de qualité moyenne sont utilisés dans la fabrication de baleines pour corsets à bon marché, dont le principal débouché est l'Espagne. On s'en sert également pour parapluies : à cet effet, les brins de moelle filée sont calibrés par grosseurs régulières, ensuite ils sont rabotés mécaniquement sur trois faces seulement afin de conserver la nervosité à la face qui se trouve à l'intérieur du parapluie. Après le rabotage, ces brins sont coupés en longueurs fixes de 70 à 90 centimètres, puis ils sont teints en noir, et une extrémité est appointie pour que le fabricant de parapluies puisse y poser des bouts en cuivre.

Les copeaux de la décortication, du filage (et du planage) sont tressés dans les prisons. Avec ces tresses, on fait des paillassons tissés (ou cousus sur champ) qui sont d'une très grande solidité.

Enfin, les qualités très ordinaires de rotins qui ne peuvent être utilisées dans les diverses fabrications ci-dessus énumérées, servent pour tout ce que

l'on appelle couramment « grosse vannerie », c'est-à-dire pour la confection de paniers à divers usages, dont les principaux sont ceux de l'industrie textile ou minière.

La fabrication des articles en vannerie plus fine pour ménagères comporte une grande variété de modèles dans lesquels on utilise non seulement les moelles de rotin filées et teintées en diverses nuances, mais en outre des *osiers* décortiqués et teints.

Les *osiers* sont les rameaux jeunes et flexibles des saules, cultivés en grand pour la vannerie dans des terrains frais, appelés « oseraies ». En France, sur certaines plaines basses et inondées, aux collines boisées, comme on en rencontre dans l'Aisne, c'est la principale culture des villages. (De même que la vannerie fine en est la principale industrie, chez beaucoup d'ouvriers travaillant à domicile, témoin la région d'Origny-Sainte-Benoîte). La plantation se fait, dans les oseraies, par boutures ; on coupe les jeunes rameaux tous les ans, à l'automne ou en hivér, de façon à ne laisser que la souche, de laquelle repoussent chaque année des rameaux nouveaux. Il y a diverses variétés d'osiers : l'osier vert qui se travaille très facilement ; l'osier jaune à rameaux orangés qui est le plus recherché pour la vannerie fine ; l'osier rouge et large qui sert pour la tonnellerie ; l'osier fragile à tiges cassantes, qui n'est employé que pour la vannerie commune. Enfin les écorces des osiers sont vendues à l'agriculture, qui s'en sert en guise de liens.

Les paniers en osier sont confectionnés à la main sur des moules en bois afin de leur donner la forme et les dimensions désirées ; ils sont ensuite passés dans des bains de colle forte qui en séchant les rend rigides, puis ils sont vernis une ou deux fois.

Pour la fabrication des articles de souvenirs en vannerie fine vendus dans les villes d'eaux ou aux bains de mer, pour celle des articles de fantaisie en vannerie très fine destinés aux confiseurs, on utilise surtout des pailles tressées en Chine et au Japon. Ces tresses de paille sont blanchies ou teintées ; elles sont cousues à la machine. Les petits cabas pour enfants sont passés dans des presses à chaud qui leur donnent une forme déterminée. On brode souvent sur ces objets des sujets variés et l'inscription du nom de la ville. Les modèles de tous ces articles sont modifiés chaque année et comportent une très grande variété.

M. Biermé a joint à ces fabrications celle des filets à provisions (qui, depuis quelques années, font une grande concurrence à la vente des paniers de ménagères). Leur production est généralement mécanique : un métier, semblable à ceux de bonneterie et surveillé par une ouvrière, fournit le travail de quarante ouvrières à la main. Le tissu, fabriqué par bandes de 50 à 60 mètres, est découpé ensuite par morceaux d'un mètre environ, et la couture des lisières est remplacée par des petits ferrets posés mécaniquement, sur lesquels l'on adapte à l'aide d'anneaux des poignées en cuir, en celluloïd, ou en moleskine.

Il reste à dire quelques mots de la fabrication des meubles en rotin et bambou. Cette industrie nous vint en 1889 d'Extrême-Orient dont les habitants se sont, dès l'origine, servi des tiges de ces plantes pour la confection de leurs objets mobiliers. Au Siam, le travail des tiges flexibles à domicile est tellement populaire qu'il est passé dans l'éducation nationale : chaque habitant sait faire chez lui un article de vannerie.

En France, on travaillait déjà les osiers et les *joncs*. Aujourd'hui, on y produit, dans cette spécialité, une grande variété de petits meubles : depuis l'étagère, le vide-poche, le porte-brosse (dont un très gracieux spécimen fabriqué par la maison Biermé-Van Oye fut offert à chacune des dames de l'excursion), jusqu'aux bancs, fauteuils et sofas de tous modèles et dimensions.

Les *Joncs* sont de hautes herbes, à tiges dures, qui croissent dans les marais et lieux humides des régions tempérées ou froides, ainsi que dans les sables maritimes. C'est particulièrement le jonc glauque et le jonc aigu qu'on emploie pour faire des corbeilles, et dans la confection de quelques petits meubles.

Avec le jonc ou d'autres fibres exotiques comme le sparte ou l'alfa, on fabrique aussi les nattes tissées, qui servent en Europe de tapis de pied, tandis qu'en Afrique et en Orient on les utilise sur le sol durci en guise de sièges ou couchettes.

L'Exposition de 1889 (qui introduisit en France les meubles en rotin), fit constater un progrès sensible de l'industrie de la vannerie en général. L'honneur de ce progrès revient en partie à M. Albert Van Oye qui, par son intelligence des affaires et ses capacités professionnelles, avait su donner une impulsion remarquable à sa maison (fondée en 1867 près de Bruxelles).

La firme Van Oye s'est installée en 1892 à Halluin, où elle occupa quarante personnes ; elle est devenue la propriété de M. Biermé-Van Oye, et c'est actuellement dans son industrie une des principales d'Europe. Une seconde usine a été installée à Oye près de Gravelines, et les deux établissements font travailler maintenant près de neuf cents ouvriers et ouvrières.

A la suite de l'Exposition de 1889, où la firme Van Oye obtint un Grand Prix, la maison a participé à toutes les grandes Expositions internationales et s'est maintenue constamment dans cette haute récompense. Nous y avons ajouté nos modestes félicitations pour ces établissements. entièrement passés dans notre pays.

Ce qui nous a le plus frappé dans notre visite à Halluin, c'est d'abord l'ordre, la précision et le fini du travail ; en outre, c'est que tout peut se faire dans les ateliers que nous avons parcourus. Nous y avons vu la matière première à l'état brut, et nous avons pu suivre jusqu'au bout la fabrication d'articles multiples, sans qu'on fût jamais obligé de les remettre à des intermédiaires du dehors pour divers travaux accessoires.

Nous avons néanmoins appris que M. Biermé-Van Oye fait exécuter d'une manière permanente certains travaux hors de l'usine, mais cette exception est tout à son honneur. Il l'a faite en faveur des anciennes ouvrières qui se sont mariées et que leurs charges nouvelles empêchent de venir comme auparavant à l'atelier ; ces mères de famille, entreprenant à leur compte la confection d'articles qui n'exigent pas l'emploi de machines, ont ainsi chez elles un métier familial qui les intéresse. M. Biermé-Van Oye est le négociant qui les guide, qui leur fournit les matières premières nécessaires, et à qui elles vendent les produits fabriqués. Elles sont ainsi intéressées à la production et évitent tout gaspillage.

Après des remerciements à M. Biermé pour sa grande amabilité et ses gracieux souvenirs, nous nous sommes dirigés vers notre deuxième étape, par un itinéraire spécialement choisi suivant les petites ruelles du vieux Halluin.

Chromolithographie.

La chromolithographie est l'art qui permet de reproduire à l'aide de pierres, des dessins à plusieurs couleurs. Engelmann de Mulhouse, mort en 1839, fut l'inventeur de cet art qui est arrivé aujourd'hui à un degré remarquable de grande perfection.

Aux anciens Etablissements Landsberg, chromolithographie française existant depuis 1893 et dirigée maintenant par MM. Eblagon-Landsberg et Motte, nous avons d'abord visité l'atelier des dessinateurs-copistes sur pierres (appelés aussi « chromistes »). Ce travail est très délicat, attendu qu'il faut un dessin sur pierre par couleur employée. Dix à douze copistes reproduisent donc le même modèle, qui a été peint à la main par un maitre de Paris.

On ne trouve qu'à Paris en effet les véritables artistes, comprenant l'idée maîtresse de celui qui a fait l'esquisse, et sachant y subordonner avec grâce tous les détails. Par contre, les dessinateurs à Halluin sont généralement des Allemands qui ont à la perfection les aptitudes des copistes.

Chacun d'eux s'occupe d'une couleur et la représente en noir sur la pierre par de petits traits à la plume. Le maître les surveille pour éviter qu'ils chargent tels contours ou telle ombre portée, qu'ils mettent ici ou là une tache trop claire, ou une autre trop foncée, dans l'ensemble de la reproduction. Il leur faut préciser le dessin en traits impeccables et la forme en modèles savants, faire vivre les visages, enfin rendre la vérité attrayante de l'œuvre peinte à la main, tout en décomposant soigneusement les divers tons des nuances. (Ajoutons que l'encre lithographique employée est d'une composition secrète où entrent, avec le noir de fumée, divers produits gras et fixatifs).

Ces travaux sont chers en principe. La mise en pierre d'un dessin exige un travail à la main qui coûte de 300 à 400 francs. Mais M. Eblagon emploie

un appareil réducteur qui lui permet de diminuer à 25 ou 30 francs le prix d'une pierre à échelle réduite (suivant la grandeur demandée par les clients). Si l'on tient compte que le nombre des couleurs employées est souvent de douze à treize et qu'il faut consacrer une pierre à chaque couleur, on voit l'intérêt primordial qu'il y a à réduire le prix des mises sur pierre.

L'appareil réducteur se compose essentiellement d'une plaque de caoutchouc fin imbibé d'un sirop très clair. Cette plaque est parfaitement tendue dans un cadre muni à chaque coin d'équerres mobiles que font mouvoir des vis de tension. La pierre portant le dessin à la main est placée sur une table et on applique sur elle la plaque de caoutchouc avec une pression uniforme à l'aide d'un rouleau à main ; le dessin s'y imprime entièrement, puis le cadre est relevé et les vis sont desserrées graduellement jusqu'aux dimensions voulues pour la réduction de la plaque. Le resserrement des pores du caoutchouc fait sortir le sirop imbibé d'encre. Une nouvelle application avec pression, sur une pierre plus petite et nouvellement préparée, y imprime entièrement le dessin réduit. Cette opération parut merveilleuse aux visiteurs, tant à cause de la netteté remarquable de chaque transposition que du fini du travail. Il ne restait plus d'ailleurs la moindre trace d'encre sur la plaque de caoutchouc, qui avait ainsi servi de reproducteur fidèle et de réducteur précis.

Vient ensuite la salle des tireurs d'épreuves : Le dessin de la pierre-mère est souvent reproduit sur papier à la colle de pâte ; Engelmann avait inventé pour ce décalque des chassis à repérer qu'on remplace maintenant par de simples points de repère convenablement placés. Dans le décalque sur papier encollé, l'encre chimique du dessin adhère à la colle, ce qui permet de le transposer ensuite par pression (suivie de lavage) sur une grande pierre d'imprimerie ayant environ deux mètres carrés de surface. Les dessins transposés sur ces grandes pierres sont toujours du travail en noir. Mais elles subissent deux traitements successifs que nous allons expliquer.

Ces traitements sont curieux pour les non-initiés, et ils donnaient lieu à une scène classique dans les ateliers de chromolithographie, pour le baptême des apprentis (surtout avant l'emploi du réducteur). Quand un jeune dessinateur tout féru des meilleures intentions et des enseignements antérieurs, s'était bien appliqué sur sa première copie, il était très fier de la porter au chef d'atelier et attendait des éloges. Celui-ci examinait la pierre froidement, puis il la soumettait à deux lavages rapides qui avaient pour effet de faire disparaître toute trace du dessin. L'apprenti était navré de voir anéantir ainsi sans un mot le fruit de ses efforts, et ses camarades le plaisantaient. Il ne savait pas en effet, que la pierre avait gardé de son travail une trace précise et indélébile, quoiqu'invisible. Pour le lui apprendre, on passait sur cette pierre un rouleau à main, imbibé de couleur, et le dessin y réapparaissait exactement parail au précédent, mais sous la couleur choisie.

Le premier lavage est fait avec un mélange d'acide azotique et d'une disso-

lution de gomme arabique. Partout où il n'y a pas de caractères tracés à l'encre lithographique, ce liquide attaque la pierre et la rend impropre à prendre l'enduit d'imprimerie, tout en donnant plus de fixité aux caractères antérieurement tracés. Le second lavage a lieu, avec un mélange d'eau et d'essence de térébenthine ; celle-ci dissout les corps gras de l'encre lithographique et les traits disparaissent. Si l'on mouille ensuite la pierre avec une éponge fine et que l'on passe à sa surface un rouleau coloré pour l'imprimerie, son enduit ne prend qu'aux endroits où la dissolution à l'acide azotique n'a pas agi, c'est-à-dire là où il y avait un dessin. Les traits qui avaient disparu lors du lavage à l'essence, réapparaissent donc à nouveau, mais sous la couleur voulue pour l'impression.

Ce travail se fait, nous le répétons, dans la salle des tireurs d'épreuve, où l'on prépare les grandes pierres de deux mètres carrés destinées à l'imprimerie. Chaque pierre est ainsi garnie de divers dessins qui sont tous destinés à l'impression de la même couleur. On peut reporter sur une grande pierre plusieurs fois la même composition ce qui réduira le travail de tirage. Par exemple, si d'une pierre-mère on tire par réduction cent épreuves d'un petit dessin, et si ces cent épreuves décalquées peuvent être reportées sur la grande pierre, on arrivera par ce moyen à imprimer cent dessins d'un coup de presse.

Dans la même salle. nous avons en outre assisté au travail des « graineurs » qui, par grattage et imbibation d'eau, font la préparation des pierres.

Vient enfin la salle d'imprimerie, où chaque machine a sa couleur. Les grandes machines employées sont d'une précision remarquable, de sorte que la juxtaposition des couleurs se fait sans aucune bavure, qu'il s'agisse de couleurs voisines, de couleurs dégradées, ou de couleurs superposées. Il faut signaler, en effet, que les teintes composées sont formées par le mélange des couleurs superposées, et que la variété des superpositions assure une grande variété de tons.

A chaque machine, il y a un ouvrier conducteur aidé d'une margeuse et d'une receveuse. On commence généralement par l'impression « chair » puis on passe au jaune, au bleu, au rouge, etc.... Suivant la force des traits de chaque pierre, la couleur est plus ou moins foncée, et les gradations sont plus ou moins vives : Dans chaque teinte s'impriment donc des nuances de forces diverses ; en outre l'impression du bleu sur jaune, par exemple, donne des verts variés, et celle du rouge sur jaune, différents orangés.

Ce qui vient de l'imprimerie est découpé, au besoin estampé ou repoussé, à l'aide de matrices métalliques reproduisant les contours définitifs de chaque chromo. Des presses, mues à la main, abaissent leurs mortaises sur ces matrices revêtues de chaque feuille imprimée. Pour l'estampage, les chromos sont au préalable collées sur carton, et on emploie une presse à chaud. Enfin certains travaux de luxe sont imprimés sur bois et estampés ensuite.

Nous estimons après cette visite que si le travail des dessinateurs est une besogne de copistes, il exige néanmoins un véritable talent tant il est délicat. Ne faut-il pas avoir le sens exact des coloris et savoir les rendre sans autre outil que la plume imbibée d'encre noire ? Que dire alors du travail antérieur, de la production des modèles, de la création des esquisses ? Il faut à la direction artistique de cette œuvre, un sens créateur constamment tendu vers les goûts momentanés du public, mais aussi sachant émouvoir les replis mystiques de l'âme populaire. Cette attribution appartient à M. Eblagon qui, ancien élève de Guillaume, fait lui-même toutes les esquisses. Jadis directeur de la maison Landsberg, il est devenu patron à son tour, et avec l'aide de M. Motte, il gère depuis plusieurs années les intérêts de cette puissante maison.

L'industrie de la chromolithographie a d'autres exigences : il faut d'importantes mises de fonds pour le magasin des pierres lithographiques, qui sont importées de Munich. Et ensuite que de capitaux ne faut-il pas immobiliser au magasin des œuvres fabriquées ? Leurs livraisons en effet ne se font généralement qu'à dates fixées, sans que les clients acceptent de faire des approvisionnements ni d'accorder des délais.

De nos jours où la réclame est si intensive, il est peu de commerces de gros et de détail qui ne s'adressent à la chromolithographie ; les commandes affluent d'œuvres artistiques à prix modérés, que la clientèle conservera et qui fixeront ses souvenirs aux moments opportuns.

Madame Eblagon-Landsberg s'était jointe à son mari pour les explications à donner aux dames dans cette industrie qu'elle connaît si bien elle-même, puisque son père fut le créateur de la maison. La distribution de charmants cadeaux nous a permis de garder le souvenir des travaux exécutés : en particulier deux buvards, l'un avec une scène champêtre coloriée sur bois et estampée, l'autre d'un genre Louis XV sur fond blanc, resteront dans nos familles comme une preuve du goût délicat et averti des anciens établissements Landsberg à Halluin.

Tuilerie.

La Tuilerie d'Halluin est un établissement important, que nous n'avons pas pu voir en activité, par suite d'une grève qui s'était déclarée deux jours avant notre arrivée. Le directeur, désolé de ce chômage forcé, mais toujours aimable, voulut bien nous donner quelques explications utiles.

Même il fit mettre obligeamment en marche devant nous la machine motrice, et ce spectacle à lui seul, de la mise en action d'une puissance de 150 chevaux-vapeur, était déjà quelque chose d'inédit pour ceux d'entre nous que la pratique industrielle n'y avait pas accoutumés. On profita ensuite de cette mise en mouvement pour examiner les barboteurs, broyeurs et malaxeurs.

Il est rare de trouver dans le sol une terre ayant les proportions d'argile et de sable convenables à la fabrication immédiate de la tuile, et il est souvent nécessaire de modifier les proportions de ces deux éléments. Après imbibation, ces matières subissent un premier mélange dans les barboteurs ; puis les cylindres des broyeurs écrasent les parties dures restées sèches, lesquelles prennent alors de l'humidité aux parties voisines ; enfin les malaxeurs achèvent la préparation de la masse. Celle-ci s'échappe en rubans épais qui sont débités en parties rectangulaires, destinées aux moules des presses mécaniques.

Les moules sont de diverses formes pour produire les différents modèles de tuiles employés dans la couverture des immeubles. Le modèle le plus courant de nos jours, est la petite tuile à emboîtement qui a remplacé l'ancienne tuile plate et dont les dimensions sont généralement les suivantes (en centimètres) : longueur, 26 ; largeur, 18 ; épaisseur, 1 1/2. La caractéristique de la couverture par cette tuile est de réduire le recouvrement au quart de ce qu'il était antérieurement, d'où diminution de poids et économie.

Les autres tuiles d'un usage particulier sont : la tuile de faîte, ayant soit la forme de demi-cylindre, soit celle de demi-tronc de cône ; la tuile d'angle (ou « arrêtier ») ; enfin la tuile chatière, à orifice pour laisser passage à l'air. Il y a lieu de signaler ici que la tuile a besoin d'air pour fournir son maximum de durée.

A la sortie de la presse, les tuiles passent à la toilette, c'est-à-dire qu'on enlève les barbures et les terres en excès. Elles sont ensuite rangées aux séchoirs où elles restent de huit à quinze jours suivant l'état hygrométrique de l'air. La surveillance du séchage, la fixation de sa durée constituent l'une des périodes les plus délicates de la fabrication de la tuile.

L'opération finale est la cuisson. A Halluin elle se fait dans cinq cents fours où la température est constamment maintenue entre 900 et 1000 degrés. Nous avons été reconnaissant à M. Chevalier, directeur, de l'obligeance avec laquelle il nous fit parcourir en détail la fabrication des tuiles, malgré les préoccupations que lui causait la proche nécessité d'ordonner l'extinction des foyers. (Ajoutons, à son éloge, qu'il sut ensuite dans un court délai, se mettre d'accord avec les ouvriers dissidents). Nous lui avons demandé d'être notre interprète auprès de M. Debayser, propriétaire de l'établissement, pour le remercier d'avoir bien voulu nous y donner accès.

C'est pour nous un agréable devoir, en terminant, d'adresser nos sincères remerciements aux organisateurs des excursions industrielles de notre Société, en mars 1911 : M. le Président Crepy, M. Théophile Van Troostenberghe et M. Calonne.

Emile Bayard.

LE COMMERCE DES ÉTATS-UNIS

Nous avons déjà eu l'occasion de constater récemment que le commerce des Etats-Unis est en décroissance. Un récent rapport de M. Lanel, consul général de France vient confirmer cette constatation.

Le total des exportations américaines a sensiblement diminué dans ces dernières années. De 1.923.426.205 dollars en 1907, elles sont tombées à 1.752.835.447 dollars en 1908 et 1.728.203.271 dollars en 1909. Les premiers mois de l'année 1910 ont accentué cette diminution qui ramène insensiblement les exportations au niveau des importations. Elles leur sont encore supérieures, mais l'excédent des premières sur les secondes n'est plus aussi considérable que par le passé et ne constitue plus aux yeux des Américains une balance commerciale favorable. Cette diminution des exportations, qui rend plus sensible encore l'augmentation sans précédent des importations (1.475.612.580 dollars en 1909 au lieu de 1.423.169.820 dollars en 1907), a principalement porté sur les produits agricoles. Elle s'explique en grande partie par l'augmentation de la population ; l'excédent disponible pour l'exportation diminue de plus en plus ; de 233 millions de dollars en 1899, il y a dix ans, l'exportation des céréales est tombée à 114 millions l'année dernière. Voici d'ailleurs quels ont été les chiffres pour les trois dernières années (en millions de dollars) ;

PRODUITS	1907	1909	1908
	(Millions de dollars).		
Produits alimentaires dans leur état normal....	193	168	114
Produits alimentaires manufacturés............	341	324	285

De même pour le coton dont les exportations sont tombées de 8.436.143 balles en 1908 à 7.576.143 balles en 1909.

C'est qu'en effet les Etats Européens tendent de plus en plus à devenir leurs propres fournisseurs de coton. La chose est déjà faite pour la Russie avec ses plantations du Ferganah. L'Allemagne et l'Angleterre sont déjà sorties de la période d'essais dans certaines de leurs colonies d'Afrique. Pour la France mieux vaut n'en point parler.

Nous nous proposons d'étudier ce commerce surtout au point de vue français, en commençant par les exportations des Etats-Unis.

Les principaux clients des Etats-Unis sont par ordre d'importance :

PAYS	1907	1908	1909
	(Millions de dollars).		
Angleterre	607	554	521
Allemagne	274	258	247
Canada	186	152	187
France	112	115	126
Hollande	107	98	89
Italie	53	61	56
Belgique	54	47	44

Les principaux produits des Etats-Unis exportés en France sont : le *coton* ; la France a importé 858.000 balles de coton provenant d'Amérique en 1907. Il est assez curieux de constater que cette importation a été en augmentant dans les deux dernières années, contrairement à ce qui s'est passé pour les gros pays importateurs : l'Allemagne et l'Angleterre. Tandis que notre pays passait de 858.000 balles en 1907 à un million en 1908 et 1 million 1 en 1909, l'Angleterre voyait tomber l'importation du coton américain de trois millions 5 en 1907 à 3 millions 2 en 1908 et 2 millions 9 en 1909. L'Allemagne, de même, passe de 2.300.000 balles en 1907, à 2 milllions 1 en 1909.

Vient ensuite le cuivre. Cette exportation va en augmentant passant de 54 millions en 1904 à 100 millions pour 1908. Les principaux clients sont par ordre d'importance la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Angleterre. Malgré cela les Etats-Unis sont aux prises avec de grandes difficultés dues à la surproduction. Les stocks s'accumulent et ce n'est qu'artificiellement, par un accord tacite entre les producteurs, que les prix peuvent être maintenus.

L'exportation des blés américains subit de grandes fluctuations selon l'état de la récolte.

Les principaux acheteurs des blés américains sont par ordre d'importance : l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Italie et la France (3 millions 2 en 1906, 3 millions 1 en 1907, 2 millions 3 en 1908).

On remarquera que l'Angleterre et l'Allemagne tiennent ici le premier rang. C'est qu'en effet ces deux puissances, surtout l'Angleterre, ne peuvent fournir à l'alimentation de leur population. Elles ont absolument besoin des denrées achetées au dehors. En cas de conflit économique avec les Etats-Unis elles seraient fort embarrassées, car elles ont besoin des Etats-Unis tandis que ces derniers peuvent se passer d'elle.

Instruments aratoires. — La France constitue également un bon marché d'exportation pour les instruments aratoires (3 millions 2 environ en 1908). Les autres gros clients des Etats-Unis sont : la Russie (3 à 4 millions), l'Allemagne (1 million 6), la République Argentine (1 million).

Tabacs en feuille. — Ce produit donne lieu à une grosse exportation (34 millions 3 en 1908). Les principaux clients de l'Amérique sont par ordre d'importance : la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, la France, la Hollande, l'Espagne, le Canada. Notre part a été de 3 millions 1 en 1908.

Pétroles. — Les pétroles lourds et à graisser et les pétroles bruts entrent pour une part considérable dans les exportations américaines, une centaine de millions de dollars annuellement à destination de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande, de la Chine, du Japon, de la France, du Brésil et de l'Argentine.

Passons maintenant au chapitre des importations des Etats-Unis. Elles ont également faibli : de 1.423.169.820 dollars elles sont tombées à 1.116.374.087 dollars en 1908.

Durant cette même année 1908, les stocks en magasin se sont épuisés et l'année 1909 s'ouvrait dans de bonnes conditions pour déterminer un puissant courant d'importations. De plus, celles-ci ont été stimulées par la révision dans un sens encore plus protecteur du tarif américain qui comportait, en outre, l'abrogation des conventions commerciales. Tandis qu'il en était temps encore, les importateurs ont voulu profiter des droits anciens pour effectuer de larges approvisionnements. Il en est résulté un élan sans précédent plus particulièrement dans l'importation des produits de luxe. Aussi le chiffre des importations en 1909 a-t-il dépassé celui de l'année 1907 et atteint le total de 1.475.612 dollars. Les pays importateurs sont par ordre d'importance :

Grande-Bretagne	274.000.000	dollars
Allemagne	161.900.000	—
France	132.000.000	—
Brésil	117.000.000	—
Cuba	107.000.000	—
Canada	87.300.000	—
Japon	63.900.000	—
Italie	50.100.000	—
Indes anglaises	46.300.000	—
Hollande	30.900.000	—
Chine	23.000.000	—

Les principaux produits intéressant l'importation française aux Etats-Unis, peuvent se grouper dans l'ordre suivant :

1° Champagnes, vins, spiritueux, eaux minérales.

2° Produits alimentaires : conserves, huile, fromages.

3° Soies, soieries, dentelles et broderies.

4° Cuirs et peaux, ganterie, fourrures.

5° Faïences et porcelaines.

6° Automobiles.

7° Bijouterie et œuvres d'art.

Voyons d'abord la question des vins.

Les pays importateurs sont par ordre d'importance la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Japon.

TABLEAU DE CETTE IMPORTATION (en mille dollars).

PAYS	1904	1907	1908	1909
France	739.000	963.000	902.000	994.000
Allemagne	723.000	839.000	748.000	741.000
Italie	443.000	546.000	629.000	611.000
Espagne	44.000	94.000	97.000	84.000
Japon	11.000	23.000	24.000	23.000

TABLEAU DE CETTE IMPORTATION (caisses de 12 bouteilles).

PAYS	1904	1907	1908	1909
France	153.000	214.000	201.000	223.000
Allemagne	128.000	161.000	141.000	151.000
Italie	127.000	198.000	226.000	219.000
Espagne	9.000	21.000	21.000	21.000
Japon	7.000	13.000	14.000	12.000

Il ne faut pas d'ailleurs se faire illusion sur l'augmentation apparente des importations de nos vins en bouteilles. Elle est due, en grande partie, aux approvisionnements qui ont précédé le vote du nouveau tarif en 1909. Il ne faut pas oublier que si les besoins de la consommation en général ont augmenté

dans des proportions énormes, la demande, en ce qui concerne les vins, est loin d'avoir suivi une progression semblable. La mode en Amérique n'est plus qu'aux vins mousseux, et la clientèle de luxe insensiblement se désintéresse de tous les vins autres que les vins de Champagne. On prend l'habitude de dîner au champagne en excluant tout mélange. On boit encore du Sauterne, mais on néglige les vins rouges et les Bourgogne. Le mal d'ailleurs a des origines anciennes et remonte à la crise du phylloxera. Elle fut suivie en Amérique d'une campagne de presse des plus violentes contre nos vins que l'on représentait comme frelatés. Cette campagne à laquelle nos importateurs n'attachèrent malheureusement pas une importance suffisante, a contribué à restreindre la vente des vins français aux Etats-Unis. Il y a lieu d'ajouter que leur renchérissement par suite des relèvements successifs de tarif les rend peu accessibles à la classe moyenne. Il ne faudrait donc pas s'étonner que la mise en vigueur du nouveau tarif douanier qui frappe durement nos vins, n'accentue encore la dépression de nos importations qui a suivi l'application du tarif Dingley.

Spiritueux. — La France a été dans ces dernières années le plus gros importateur d'eaux-de-vie (brandy) aux Etats-Unis. Cette importation de 1.002.293 dollars en 1904, est montée à 1.542.299 dollars en 1907. Bien que nous n'ayons pas encore de statistiques se référant aux importations d'eaux-de-vie et cognac français pour l'année 1909 tout entière (dans les publications trimestrielles de la douane pour 1909, spiritueux et eaux-de-vie figurant sous la même rubrique), il est évident que le chiffre de l'année 1907 aura été sensiblement dépassé. En effet, durant la première partie de l'année 1909, les approvisionnements en vins et spiritueux ont été très activement poussés en prévision des nouvelles dispositions douanières et pour pouvoir profiter de l'arrangement commercial franco-américain qui arrivait à expiration le 31 octobre 1909. Cette circonstance toutefois ne manquera pas de causer une dépression sensible dans les importations de l'année 1910.

Nos cognacs et eaux-de-vie françaises défient toute concurrence et nous n'avons pas dans cette ligne de compétiteurs sérieux. Il en est tout autrement dans la catégorie des spiritueux, autres que les eaux-de-vie. Les whisky anglais notamment font à nos spiritueux une concurrence redoutable qui tend à s'accentuer tous les jours.

Eaux minérales. — La campagne de tempérance qui est une menace pour l'importation des vins, eaux-de-vie et spiritueux, a contribué, au contraire, à développer considérablement celle des eaux minérales. Elles sont d'ailleurs très vivement recommandées par les médecins. Le marché américain offre donc des débouchés très intéressants aux eaux minérales.

TABLEAU DES IMPORTATIONS.

PAYS	1904		1909	
	Caisses de 12 quarts	Dollars	Caisses de 12 quarts	Dollars
Allemagne	507.142	461.004	664.514	476.640
France	115.968	205.439	281.955	440.866
Autriche-Hongrie	140.396	147.878	180.854	162.782
Espagne	6.958	14.981	18.516	26.806
Italie	2.340	2.653	4.703	4.422
Autres pays	30.270	28.723	30.593	26.565
	803.074	860.678	1.173.540	1.130.208

L'importation des eaux françaises, notamment des eaux de Vichy, s'est développée considérablement en quelques années (elle a presque doublé en 5 ans). Une habile réclame a su intéresser le corps médical américain aux eaux de Vichy (Célestins, Grande Grille, Hôpital, Hauterive). Il faut ajouter qu'elles sont représentées sur place par des agents actifs qui ont su ouvrir la voie à cette importation, ayant dans les grandes villes des Etats-Unis des correspondants bien placés pour développer la vente. Rien ne s'oppose à ce que d'autres marques françaises suivent le même exemple, mais il faut de toute nécessité les entourer d'une réclame considérable et les défendre sur place à l'aide d'agents soigneusement choisis, parlant l'anglais et connaissant bien la marque. Il faut qu'une marque bien introduite ait sa propre agence et ses propres représentants ; dans l'état actuel des choses, les eaux de Vichy nous assurent déjà la deuxième place parmi les importateurs d'eaux minérales. La première place appartient à l'Allemagne et la troisième à l'Autriche-Hongrie. Parmi les eaux allemandes consommées aux Etats-Unis, la plus connue est certainement l'Apollinaris. Les Autrichiens placent sur le marché américain des eaux purgatives comme l'Apenta et l'Hunyadi Janos qu'ils entourent d'une énorme réclame.

Passons maintenant aux produits alimentaires.

Le marché américain est particulièrement intéressant pour nos produits alimentaires. L'augmentation croissante de sa population et, par suite, de son pouvoir de consommation, les habitudes de luxe et de bien-être, même chez les classes laborieuses, sont des conditions particulièrement favorables à l'exportation de nos conserves alimentaires de premier choix et de tous nos produits fins. A New-York aucune ménagère n'ignore la supériorité de nos conserves de petits pois, l'excellence de nos huiles et de nos fromages.

Mais, bien que nos marques soient connues, il y a lieu d'entretenir leur réputation par une réclame appropriée. Nous avons en effet des concurrents nombreux qui cherchent à suggestionner le public en mettant continuellement sous ses yeux le nom d'un produit déterminé. Il faut donc beaucoup de réclame, non seulement pour lancer une nouvelle marque, mais encore pour maintenir ou étendre la réputation d'un produit déjà connu sur la place.

Conserves alimentaires. — La France est globalement le plus gros importateur de conserves alimentaires sur le marché de New-York ; mais il y a lieu de faire une distinction nécessaire entre les conserves de viande, conserves de poisson, conserves de légumes et conserves de fruits.

Conserves de viandes. — Les Américains étant grands producteurs de viandes conservées, il ne peut être question pour nous que de produits spéciaux, très appréciés d'ailleurs par la bonne clientèle des grandes villes, je veux parler des pâtés de foie gras, des pâtés de volaille, des pâtés de gibier et des produits de la charcuterie française.

Il ne faut pas oublier que les Allemands nous font une concurrence sérieuse pour tous ces produits et qu'ils sont servis d'ailleurs par de nombreux compatriotes ou Américains d'origine allemande.

Conserves de poissons. — Pour les conserves de poisson, la concurrence est considérable. L'importation des morues se fait principalement par le Canada, le Labrador et la Norvège. La part de la France est insignifiante. Il en est de même pour l'importation des harengs salés qui se fait en quantité considérable par la Hollande, la Grande-Bretagne, la Norvège, le Canada et le Labrador.

L'importation des thons est la spécialité de l'Angleterre, du Canada, de la Norvège et de l'Allemagne. L'Italie importe des thons marinés qui sont également très appréciés. Mais pour les sardines et les anchois, c'est la France qui tient le premier rang, bien qu'elle ait à lutter contre la concurrence grandissante de l'Amérique, du Portugal, de la Norvège et de l'Italie. Les sardines de Portugal se recommandent à la classe moyenne par leur prix relativement bas. L'importation des conserves norvégiennes de poissons, d'anchois notamment, a pris dans ces dernières années des proportions inquiétantes. Elle a même, en 1908, dépassé sensiblement la nôtre qui a été très vivement affectée par la crise économique et a fléchi d'une façon très marquée. Ce fléchissement a été moins sensible pour nos concurrents que pour nous.

Conserves de légumes. — Nos conserves de haricots verts, de champignons et de petits pois sont très demandées. Il en est de même de nos truffes. Nous avons d'ailleurs une clientèle de premier choix et la réputation

de nos produits est universelle. Mais nous avons à lutter contre la concurrence locale et étrangère. Les conserves de tomates sont presque exclusivement fournies par l'Amérique. Pour les autres produits, nous avons à compter avec la concurrence italienne, belge, espagnole et même allemande. Certes, la clientèle des grands hôtels et des bons restaurants nous reste acquise ; mais la clientèle moyenne qui constitue le nombre est sollicitée par nos rivaux et nous commençons à être serrés de près par l'importation italienne qui a fait d'énormes progrès en raison de l'extrême bon marché de ses produits. Il y a toutefois lieu de remarquer que la vitalité de notre commerce s'est affermie, en dépit de la crise, par une augmentation sensible de nos importations de légumes en 1908 (1.220.837 dollars en 1908, 995.695 en 1909, au lieu de 888.271 dollars en 1907. Italie 891.622 dollars en 1908, 590.884 en 1909, au lieu de 541.083 en 1907).

Conserves de fruits. — Les Etats-Unis offrent un excellent marché à nos conserves de fruits. Elles y occupent le premier rang : nos concurrents sont l'Angleterre et l'Italie. La concurrence indigène, notamment de Californie et de Floride est énorme.

Les fruits au jus et les fruits confits sont l'article le plus demandé. Les fruits à l'eau-de-vie se vendent difficilement : quant à nos belles qualités de pruneaux secs, elles tiennent le haut du marché.

Huile d'olive. — L'importation des huiles d'olive n'a cessé de progresser dans ces dernières années. Elle n'était que de 876.613 dollars en 1892. Elle était déjà de 1.134 077 dollars en 1897, année où fut voté le tarif Dingley. L'année suivante enregistre une légère diminution, comme on pouvait d'ailleurs s'y attendre. Les importateurs, en prévision d'une élévation des droits, ont en effet l'habitude d'accumuler les stocks durant la discussion d'un tarif nouveau et il en résulte naturellement une certaine dépression commerciale dans les mois qui suivent l'application du nouveau régime. Mais depuis, l'augmentation des importations, d'une année à l'autre, a été constante, comme l'indique le tableau suivant :

Année 1899........................	1.090.250 dollars
— 1901........................	1.226.293 —
— 1904........................	1.875.825 —
— 1906........................	2.566.994 —
— 1907........................	3.523.725 —
— 1908........................	3.876.901
— 1909........................	5.069.655

Les principaux importateurs sont par ordre d'importance . l'Italie, la France, l'Espagne et l'Angleterre. L'Italie a progressé d'une manière inquié-

tante. Cette puissance a même vu ses importations d'huile augmenter sensiblement après la crise, tandis que la France maintenait difficilement sa situation à l'état stationnaire. Il est vrai que l'Italie trouve un excellent appui dans sa colonie. Il ne faut pas oublier que les millions d'Italiens qui habitent l'Amérique sont les correspondants attitrés des produits italiens. De 1.120.869 dollars en 1904, l'importation des huiles italiennes est montée à 2.416.583 dollars en 1908, et 3.118.737 en 1909.

La France, de même, a réalisé de sérieux progrès passant de 642.653 dollars en 1904 à 1.087.641 dollars en 1907, 1.082.020 dollars en 1908, 1.383.073 en 1909. Les importations de l'Espagne et de l'Angleterre se placent très loin derrière les nôtres. La concurrence locale qui commençait à se dessiner il y a quelques années, tend à s'accentuer. Il se fait une certaine quantité d'huile en Californie. La production indigène est néanmoins très inférieure à la consommation. Le lieu de production est d'ailleurs si éloigné, et son coût si élevé que les huiles importées, pourront longtemps encore, soutenir la concurrence des huiles américaines sur les marchés de l'Est. Tandis que l'importation était, en 1908, d'environ 3 500.000 gallons, la production américaine n'atteignait pas 400.000 gallons. Un fait a beaucoup contribué au développement de la consommation de l'huile d'olive en Amérique. Depuis quelques années les médecins américains ont une tendance à conseiller l'huile d'olive comme fortifiant. Il rentre d'ailleurs beaucoup d'huile d'olive dans un grand nombre de produits pharmaceutiques américains et les droguistes sont devenus d'excellents clients pour les importateurs.

Fromages. — L'importation des fromages a considérablement augmenté dans ces cinq dernières années : Elle est passée de 23 millions de livres à 35 millions. Dans cette importation les principaux pays importateurs sont la France, l'Italie, la Hollande et la Suisse. Je crois utile de donner quelques chiffres pour marquer la progression respective de cette importation pour chaque pays.

La France est passée de 2 millions 1 de livres valant 356.000 dollars en 1905 à 3 millions 1 de livres valant 592.000 dollars en 1909.

L'Italie est passée de 9 millions de livres valant 1 million 3 en 1905 à 14 millions de livres 6 valant 2 millions 6 en 1909.

La Hollande est passée de 1 million 5 de livres valant 222.000 dollars à 2 millions 4 de livres valant 311.000 dollars nn 1909.

La Suisse est passée de 8 millions 9 de livres valant 1 million 2 à 12 millions 4 de livres valant 1 million 4 en 1909.

Les principaux fromages importés aux Etats-Unis sont les Camembert et les Roquefort. L'importation de ces fromages a décuplé depuis 1900. Etant donné l'augmentation constante de la population et le goût très prononcé du public pour ces qualités, on peut espérer que cette progression continuera.

La demande pour les fromages de Brie, de Coulommiers, de Pont l'Evêque est moins considérable et ces fromages ne sont guère connus qu'à New-York, Boston, Philadelphie et Chicago. Les gens du métier estiment cependant qu'il serait facile d'en développer la vente. Le Port-Salut français a presque complètement cédé la place au Port-Salut canadien fabriqué par les Frères de la Trappe émigrés au Canada. La qualité française est pourtant très supérieure à la qualité canadienne. Il serait donc désirable de voir reprendre à ce fromage français la place qui lui revient sur le marché américain, ce qui pourrait être facilement obtenu par une campagne adroitement menée.

Nous arrivons aux soies, dentelles et broderies.

L'importation des soies grèges est en progrès aux Etats-Unis et correspond à l'extension de la fabrication américaine des soieries. L'élevage du ver à soie n'étant pas pratiqué dans le pays, le développement de l'industrie américaine réserve un bel avenir aux importateurs de soies grèges, et il est opportun d'attirer l'attention de nos producteurs sur cet intéressant débouché.

De 17.800.000 livres en 1905, l'importation est passée à 23.300.000 livres en 1909. Il y eut, il est vrai, une dépression marquée entre ces deux dates ; dépression dont l'importation française, malheureusement, continue à sentir les effets, tandis que ses concurrents se sont déjà relevés. Les puissances importatrices sont par ordre d'importance :

IMPORTATIONS DE SOIES GRÈGES.

PAYS	En 1905		En 1909	
	En millions de livres	En millions de dollars	En millions de livres	En millions de dollars
Japon	8.3	28.8	12.6	44.6
Chine	3.1	8.8	4.8	13.3
Italie	4.5	16.6	4.9	19.0
France	0.7	2.3	0.7	2.2

La soie italienne est employée de préférence dans toutes les étoffes ou tissus où pourraient être employées les soies françaises. Les Italiens ont su s'adapter au goût de la clientèle américaine et apportent plus de soin que nos compatriotes au filage de la soie.

Il ne faut pas oublier en outre que l'industrie du tissage de la soie à Patterson est une importation italienne ; il est assez naturel que les soies d'Italie y jouissent d'une situation privilégiée.

Fils de soie. — Il se fait ici beaucoup de fils de soie. Ils sont meilleur marché que les fils français, mais plus grossiers. Les fabricants américains

n'hésitent pas à faire usage de ces fils en raison de leur prix réduit. Il en résulte une diminution dans la demande des fils de soie étrangers, mais comme les étoffes de soie fabriquées avec les fils américains ne sont pas d'aussi bonne qualité que les étoffes françaises, celles-ci tirent de cette circonstance l'avantage de conserver le haut du marché pour toutes les belles qualités.

Tissus de soie. — Les tissus américains sont en général solides et relativement meilleur marché que les produits étrangers, lesquels ont à acquitter des droits de douane énormes. Toutefois, les industriels américains ne sont pas arrivés à donner à leurs tissus la perfection et la finesse qui caractérisent les étoffes françaises. Les tissus français continuent donc, malgré une taxation excessive, à tenir le haut du marché pour toutes les qualités supérieures et même pour les bonnes qualités moyennes. Il faut aussi tenir compte de ce fait que la demande augmente plus rapidement que la production. Il y a donc encore place dans ce pays pour une importation considérable.

Étoffes de soie. — Le développement de la fabrication américaine a contribué à ralentir, dans une certaine mesure, l'importation des étoffes de soie, mais la diminution a été beaucoup plus sensible pour nos concurrents que pour nous. De 15 millions 1 en 1905, l'importation totale des étoffes de soie est tombée à 11 millions 2 durant l'année fiscale 1909, c'est-à-dire l'année qui s'étend du mois de juin 1908 au mois de juin 1909. Il faut d'ailleurs noter que l'année qui s'étend du 1er janvier au 31 décembre 1909 enregistre un nouveau fléchissement des importations qui sont tombées à 10.700.000 dollars en chiffres ronds.

TABLEAU DES IMPORTATIONS DE SOIERIES

PAYS	1905	1909
	Dollars	Dollars
France	5.598.882	4.520.816
Japon	5.171.080	2.614.506
Suisse	2.496.366	2.550.861
Italie	246.936	465.386

Rubans. — L'importation des rubans de soie a été de : 1.920.804 dollars en 1905 et 1.597.022 dollars en 1909.

Les principales puissances importatrices sont, par ordre d'importance : la France, la Suisse et l'Allemagne.

La France. 867.529 dollars en 1905 et 838.369 en 1909.

La Suisse, 788.788 dollars en 1905 et 622.108 en 1909.

L'Allemagne, 251.843 dollars en 1905 et 117.665 en 1909.

Les Américains fabriquent eux-mêmes beaucoup de rubans. On évalue à 12 ou 13.000 environ le nombre des métiers de rubans dans les différents Etats. Le New-Jersey en compte 6.000 à lui seul. Le centre de cette industrie est en effet à Paterson.

Dentelles et broderies. — Il faut distinguer entre les dentelles et les broderies de soie et les dentelles en fil de coton. Elles donnent lieu à une importation française considérable. L'importation des dentelles de soie d'origine française atteint le chiffre considérable de 4.200.000 dollars en 1909. L'importation des dentelles de fil a dépassé 9 millions de dollars en 1909. Il est vrai que les Américains comprennent sous cette rubrique la totalité des dentelles, broderies, garnitures, ornements, plissés, ruches, filets, rideaux en dentelles, autres que les articles en soie, et qui sont fournis en quantités énormes par les maisons françaises.

L'importation totale a atteint, en millions de dollars : 25.9 en 1905 et 34.3 en 1909.

Le plus gros importateur est la Suisse, avec, en millions de dollars : 8.7 en 1905 et 12.5 en 1909.

Puis viennent par ordre d'importance :

La France, 6.7 en 1905 et 9.1 en 1909.

L'Allemagne, 5.3 en 1905 et 4.9 en 1909.

L'Angleterre, 4.5 en 1905 et 7 en 1909.

Cuirs et peaux. — Ce commerce tient une place importante aux Etats-Unis : la production nationale ne suffit pas à la consommation : Cette importation intéresse la France qui en 1906 a importé pour une somme de 8 millions de dollars.

Ganterie. — C'est surtout pour la ganterie que l'étude de l'importation devient intéressante.

Il n'y a pas de pays au monde où l'usage des gants soit plus répandu qu'aux Etats-Unis. L'ouvrier en général, les débardeurs, les hommes de peine portent de gros gants épais, solides et résistants pour protéger leurs mains. Bien que l'industrie nationale se soit considérablement développée, l'importation est encore très importante, au point que les fluctuations du marché américain ont leur répercussion sur tous les centres de production.

La production américaine fut d'abord limitée aux genres inférieurs, gants de travailleurs solides, mais sans finesse, et gants de ville « mocha ou en cape ». Cette fabrication ne demandant pas beaucoup de soins, on pouvait se passer d'ouvriers expérimentés. Les gants fins étaient tous importés. C'est à l'abri des tarifs protecteurs votés en 1897 (Tarif Dingley), que l'industrie des gants fins a commencé à se développer aux Etats-Unis. De fait, ce tarif en protégeant d'un droit prohibitif de 4 dollars par douzaine, la fabrication des gants pour hommes, a donné à l'industrie américaine le monopole de cette production, se détaillant ici de 1 dollar à 1 doll. 50 la paire (9 doll. 50 à 13 doll. 50 la douzaine, en gros).

La progression de l'industrie américaine a été vraiment surprenante. Elle a paru atteindre son apogée il y a cinq ans environ, lorsque le marché s'étant trouvé à court des gants longs de provenance étrangère, les industriels de ce pays se sont mis à fabriquer ce genre. Les Américains, depuis, fabriquent à peu près tous les genres, sauf peut-être le gant de chevreau. Ce genre demande un soin particulier et une habileté professionnelle dont la main-d'œuvre indigène n'est pas susceptible. Ce genre d'ailleurs constitue le plus clair de notre importation.

L'habileté professionnelle est précisément l'écueil auquel se heurte l'industrie américaine du gant. Elle ne dispose pas encore, en nombre suffisant, de bons ouvriers susceptibles de préparer et de trier les peaux, surtout les peaux de chevreau. Le plus souvent le triage de la peau en blanc et le triage de la peau en couleur, sont laissés aux soins de l'importateur.

Malgré l'énorme concurrence locale, l'importation des gants a eu tendance à augmenter dans ces 10 dernières années, comme l'établit le tableau suivant :

Année	1892	5.830.380	dollars.
—	1898	5.384.168	—
	(Année qui suit le vote du tarif protectionniste).		
—	1904	5.095.337	—
—	1906	6.812.719	—
—	1907	10.633.668	—
—	1908 ...... «	7.826.719	—
	(Année qui suit la crise).		
—	1909	7.465.319	—

La France vient au premier rang des pays importateurs, suivie de près par l'Allemagne. Les autres pays se classent dans l'ordre suivant : Angleterre, Italie, Belgique.

Fourrures. — Il y a lieu de distinguer entre les fourrures brutes et les fourrures apprêtées et articles fabriqués en fourrure.

Les fourrures brutes continuent à entrer en franchise.

L'importation totale des fourrures brutes était de 10.502.907 dollars en 1905, elle a été, en 1009, de 11.653.586 dollars après avoir dépassé, en 1906, 13 millions de dollars.

Les principaux pays importateurs sont, par ordre d'importance :

Allemagne.........	millions de dollars	en 1909.	4.1
Angleterre.........	—	—	2.7
Canada............	—	—	1.3
France.............	—	—	0.7

Toutes les belles peaux peuvent se placer avantageusement aux Etats-Unis, mais il faut avoir soin de suivre la mode de très près ; telle fourrure qui fait fureur cette année, sera invendable l'année suivante La vente en dépend aussi beaucoup de l'état général des affaires. Dans les années de prospérité, comme en 1907, les Américains dépensent follement leurs revenus et les fourrures de luxe s'écoulent très facilement.

Les fourrures apprêtées et articles fabriqués en fourrure représentaient, à l'importation, un total de (en millions de dollars) 7.8 en 1905 et 9.4 en 1909.

Les principaux importateurs sont, par ordre d'importance (en millions de dollars) :

L'Allemagne, 3.4 en 1905 et 3.9 en 1909.

La France, 1.7 en 1905 et 2.5 en 1909.

L'Angleterre, 1.3 en 1905 et 1.4 en 1909.

L'importation des fourrures apprêtées et articles fabriqués en fourrure semble donc en augmentation. Mais il ne faut pas oublier que le nouveau tarif a relevé sensiblement les droits qui frappent ces articles. Durant la première partie de l'année 1909, à la faveur des droits anciens. les importateurs ont fait des approvisionnements assez considérables, ce qui a déterminé une grande activité dans les transactions. mais les intéressés croient que les droits nouveaux sont de nature à les ralentir.

Automobiles. — La fabrication des automobiles a pris dans ces dernières années une extension considérable aux Etats-Unis. Ce développement a rendu notre importation stationnaire : pourtant elle se maintient encore de façon honorable.

Voici d'ailleurs le tableau des importations durant les dernières années :

PAYS	1906		1907	
	Automobiles	Dollars	Automobiles	Dollars
France	820 valant	2.806.898	841 valant	2.940.387
Italie	91 —	270.794	144 —	420.154
Angleterre	77 —	314.193	103 —	347.758
Allemagne	86 —	360.252	61 —	252.062

PAYS	1908		1909	
	Automobiles	Dollars	Automobiles	Dollars
France	793 valant	1.775.589	1.099 valant	1.838.653
Italie	132 —	331.363	328 —	561.620
Angleterre	65 —	799.377	100 —	226.006
Allemagne	32 —	124.747	64 —	193.580

Porcelaines. — Dans ces quinze dernières années l'importation des porcelaines françaises non décorées a diminué, tandis que celle des porcelaines décorées allait en augmentant.

C'est l'Allemagne qui a gagné une partie de ce qu'ont perdu ses concurrents. Les Allemands ont fait des efforts considérables pour s'emparer du marché américain ; ils sont arrivés, dans les qualités moyennes, pour la porcelaine décorée et non décorée, à défier toute concurrence grâce à l'extrême bon marché de leurs produits. Leurs qualités moyennes se vendent couramment 50 % meilleur marché que les produits français correspondants. Elles répondent exactement aux besoins des classes moyennes des grandes villes et il s'en fait une consommation courante des plus considérables et qui va toujours en augmentant. C'est cette importation qui alimente les grands hôtels et les grands restaurants, les grands magasins de New-York, de Philadelphie, etc. Il y a lieu d'ajouter que les importations allemandes sont puissamment secondées par le fort contingent germanique de la population américaine ; il constitue une clientèle attitrée pour les produits allemands et l'on comprend aisément toutes les ressources que peut offrir au commerce germanique une ville telle que New-York qui compte de 4 à 500.000 Allemands et des centaines de maisons de commission d'origine allemande.

Bijouterie. — La bijouterie est un des facteurs importants de notre commerce avec les Etats-Unis. L'importation des bijoux et pierres précieuses

durant l'année fiscale 1909, c'est-à-dire l'année qui s'étend du mois de juin 1908 au mois de juin 1909, a atteint le chiffre considérable de 44 millions de dollars environ. Les négociations du tarif, en laissant craindre des droits plus élevés, ont d'ailleurs contribué à stimuler ces importations.

Œuvres d'art. — L'importation des œuvres d'art a donné lieu depuis le vote du nouveau tarif (5 août 1909) à un puissant courant commercial entre l'Europe et les Etats-Unis. La nouvelle loi a, en effet, accordé l'entrée en franchise aux œuvres d'art ayant 20 ans d'existence et au-dessus et qui n'étaient pas de nature, tel fut du moins l'argument invoqué, à porter préjudice à la production des artistes nationanx.

On peut juger de l'élan de cette importation par la comparaison des chiffres suivants : cette importation qui n'était que de 3.996.066 dollars en 1905, qui n'était encore que de 3.239.168 dollars durant l'année fiscale 1909 (de juin 1908 à juin 1909), est montée à 16.845.919 dollars durant l'année régulière 1909, c'est-à-dire l'année qui s'étend du 1er janvier au 31 décembre 1909 et durant laquelle fut voté le tarif douanier.

Toutefois le commerce des œuvres d'art est trop spécial pour que je puisse entrer dans de longs développements à son sujet. Je me bornerai à indiquer que la France est au premier rang de cette importation, 7.553.780 dollars pour l'année 1909, suivie de près par l'Angleterre avec 6.629.693 dollars. Nos œuvres d'art sont très goûtées par la haute société américaine et la place de New-York, avec ses énormes ressources financières, devient incontestablement le premier marché du monde pour la vente des tableaux. Au fur et à mesure que la Société américaine s'affine et fait l'éducation de son goût par ses contacts avec l'Europe, ses voyages fréquents, elle devient plus désireuse de posséder les chefs-d'œuvre des maîtres tant anciens que modernes. Rien ne l'effraie quand il s'agit d'acquisitions de cette nature qui flattent plus encore son orgueil que son goût. Le marché américain devient ainsi l'arbitre des cours, en ce qui concerne la valeur commerciale des œuvres d'art. Il continuera infailliblement à les faire hausser jusqu'au jour où une nouvelle panique obligera quelques-uns des heureux détenteurs à réaliser les capitaux énormes que représentent ces collections.

Pendant longtemps les riches Américains sont passés par l'intermédiaire des marchands de tableaux, car ils n'étaient pas à même d'apprécier les œuvres par eux-mêmes. Mais instruits à la longue par la vue des tableaux de premier choix et guidés surtout par le goût plus raffiné de leurs femmes et de leurs filles, ils commencent à être plus clairvoyants et à rechercher par eux-mêmes les occasions.

L'éducation artistique de la classe élevée fait d'énormes progrès et c'est dans une certaine mesure à l'avantage de notre production artistique et de nos industries de luxe qui par tant de points touchent à l'art le plus pur. D'un

autre côté on peut craindre que la France ne s'appauvrisse à la longue, par suite de cet exode continu de nos chefs-d'œuvre à l'étranger.

En résumé les Etats-Unis offrent un bon débouché qui présente de la sécurité étant donnée la nature des produits qui nous sont demandés. Nous ne devons pas regarder à des efforts pour le conserver.

A. M.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes

EUROPE.

La Finlande. — Le pays et la population. — La superficie totale de la Finlande est de 373.604 kilomètres carrés ; elle est donc supérieure à celle de la Grande-Bretagne qui n'est que de 314.000 kilomètres carrés. (Superficie de la France : 536.464 kilomètres carrés).

Les lacs et eaux intérieures couvrent 11 % de la superficie du pays, les marais 20 %.

La Finlande, vue d'ensemble, présente un niveau assez uni, mais elle est pourtant très accidentée dans les détails. Ce n'est pas un pays montagneux, mais pas davantage une plaine. Elle forme le type même d'un pays de petites hauteurs. Cette configuration toute particulière de la surface du sol a été d'une importance très grande pour le développement historique du pays ; la division de la Finlande en une foule de petits territoires, par l'alternance de petites collines rocheuses, de terrains de gravier, de lacs et de champs d'argile, a eu pour effet que la population, en général, ne s'est pas concentrée dans de grands villages, comme il arrive dans les pays de plaines, mais s'est établie, à la manière des paysans libres scandinaves, dans des fermes et de petits hameaux isolés. C'est ainsi que s'est éveillé le sens de l'indépendance, qui, à son tour, a activé la colonisation du pays, en ce qu'il poussait le paysan à s'en aller fonder de nouvelles fermes dans les régions incultes plutôt que de rester dans son village natal enserré entre ses voisins.

La population du pays appartient à deux races complètement différentes : les Finnois et les Suédois.

Les tribus finnoises dont les descendants habitent actuellement la Finlande en ont pris possession à la fin du septième siècle de notre ère, après avoir abandonné leur pays d'origine, situé selon toute apparence au nord du cours moyen de la Volga où elles étaient entourées d'autres peuplades appartenant comme elles à la grande race des peuples ouralo-altaïques.

Les Finnois habitent surtout l'est et le centre du pays, tandis que les Suédois se rencontrent principalement le long de la côte du golfe de Finlande et du golfe de Bothnie.

C'est au XII[e] siècle que les Suédois conquirent la Finlande et s'établirent dans le pays où ils introduisirent leurs libres institutions.

Si la fusion des deux races ne s'est pas encore faite, il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui Finnois et Suédois sont également patriotes finlandais.

La Finlande a, comme la Suède, une statistique démographique des plus anciennes. Il existe, à partir de l'année 1750, des registres des naissances, des décès et des mariages. Le chiffre total de la population qui était en 1750 de 421.537 personnes, s'est élevé à 3.059.324 en 1909.

La densité moyenne pour la Finlande entière était en 1908 de 9 habitants par kilomètre carré et en faisant abstraction de l'extrême nord, où la densité n'est que de 2 habitants, on obtient pour le reste du pays une moyenne de 14 habitants par kilomètre carré.

Par rapport à la langue maternelle, la population se répartissait ainsi en 1900 : finnois 86.68 %, suédois 13.0 %, russe 0.20 %, autres langues 0.12 %. Les deux langues suédoise et finnoise sont officielles.

L'Agriculture. — La Finlande est située entre le 60e et 70e degré de latitude nord.

Son climat est pourtant bien meilleur que dans cette latitude en général, grâce à la proximité du Gulfstream et grâce au fait que le pays est entouré par la mer Baltique avec ses golfes de Finlande et de Bothnie. Les montagnes de Laponie le protègent aussi contre les vents de la mer polaire. La température moyenne de l'année dans le sud-ouest du pays est de + 5°. Sous la même latitude la température moyenne est en Sibérie — 3 et même — 4. Le climat de Finlande permet une agriculture régulière presque jusqu'au 66e degré de latitude nord, où la température moyenne est de 0°.

La durée moyenne de l'hiver est de six mois ; dans l'extrême nord elle atteint même huit mois. Sur la côte sud, l'hiver ne dure que quatre ou cinq mois, mais la navigation le long des côtes est généralement interrompue par les glaces pendant cinq mois. Certains ports sont pourtant ouverts tout l'hiver au moyen de navires brise-glaces, ce qui permet de maintenir la navigation vers les pays de l'occident.

La plus grande partie du pays est couverte de forêts ; les terres labourables n'occupent que 3 %, et les prairies 5 % de la superficie totale. Mais le pays est riche en marais et tourbières. Celles-ci couvrent 20 % de la superficie totale ; elles sont, pour la plupart, cultivables et en partie cultivées, et leur exploitation agricole est des plus rémunératrices.

Le plus grand propriétaire foncier est l'Etat (la couronne). Ces biens consistent principalement en forêts, d'une étendue de 14.000.000 d'hectares.

Parmi les propriétaires fonciers, les paysans occupent, dans toutes les parties du pays, une place très importante. La Finlande n'a jamais connu le servage, et le cultivateur a toujours été libre et indépendant. L'obéissance aux lois, le respect des bonnes mœurs ont toujours été les traits les plus marqués de la classe des paysans.

Une partie des terres, non seulement des grands propriétaires, mais aussi des paysans, a depuis des siècles été exploitée par des fermiers à bail, des tenanciers. Les fermes des tenanciers sont petites, de 5 à 10 hectares de terre labourable et à peu près le double de prairies. Un tenancier possède généralement 1 à 2 chevaux et 5 à 10 vaches. Le fermage se paye ordinairement sous forme de travail, mais peut aussi être payé en argent. Une nouvelle loi vient de régler la situation des tenanciers et les rend très indépendants des propriétaires.

On cultive en Finlande deux variétés de céréales d'automne : le froment et le seigle. Ce dernier est de beaucoup le plus important des deux. Les autres céréales sont l'orge, l'avoine, le pois, le haricot, la vesce et le sarrazin. La pomme de terre est actuellement cultivée partout, jusque dans les contrées les plus septentrionales du pays. Les produits de la récolte des céréales et pommes de terre représentaient

en 1908, une valeur de 163 millions de francs. L'industrie laitière joue un grand rôle. La fabrication du beurre est considérable, ainsi que sa consommation dans le pays. L'exportation du beurre était en 1909 de 11.632 tonnes.

Les animaux les plus importants au point de vue de l'économie de la Finlande sont le cheval et les bêtes à cornes. Les bêtes à cornes se rencontrent même dans les régions septentrionales.

Depuis longtemps déjà la Finlande fait l'exportation des chevaux, et les chevaux demandés par l'étranger sont ceux de la race indigène, qui est petite de taille et de structure assez grêle.

Le nombre des animaux domestiques en proportion avec celui de la population est le suivant : pour 1.000 habitants, il y a en Finlande 119 chevaux et 559 bêtes à cornes, tandis que pour la France ces chiffres sont de 80 chevaux et 313 bêtes à cornes.

Les principales essences forestières de Finlande sont le pin, le sapin, le bouleau, l'aune et le tremble.

Les forêts, couvrant 60 % de la superficie du pays, jouent un très grand rôle dans la vie économique du pays, et l'exportation des produits forestiers, bois sciés, goudron, pâte de papier et papier, est considérable. Elle représentait en 1909 un total de 180.690.000 francs.

L'étendue des côtes et la richesse des lacs donnent une grande importance à la pêche, mais surtout comme une source annexe de revenus ; ce n'est que par exception qu'elle constitue l'occupation principale des habitants. La valeur de l'exportation de poissons montait en 1909 à 5.000.000 de francs. (*A suivre*).

Extrait de *la Finlande et la Russie*, par CASPAR.

AFRIQUE.

Agadir. — Les Allemands n'agissent pas à la légère en jetant leur dévolu sur Agadir. Il y a cinquante ans, dit le *Journal de Genève,* Gehrard Rohlfs, qui fit deux voyages au travers du Maroc en 1861 et 1864, vantait la richesse de la vallée de l'Oued Sous, dont Agadir est le port naturel. « On ne peut comparer ces plaines, écrivait-il, qu'à celles de la Vénétie et de la Lombardie, arrosées par le Pô ». Les anciens n'avaient pas tort de représenter le colossal Atlas comme le support du ciel.

La vallée ici est extraordinairement riante. Les villages succèdent aux villages. Les oliviers, les figuiers, les grenadiers, les pêchers, les amandiers, les abricotiers, les orangers et les vignes en font un véritable jardin fleuri.

Un autre voyageur allemand, Oscar Lenz, qui avait été chargé par une société de son pays d'étudier la route commerciale de Tanger à Tombouctou, traversa le Maroc du nord au sud en longeant la côte occidentale et il ne manqua pas de rendre ses compatriotes attentifs à ce beau pays, le plus fertile de l'empire chérifien. La conclusion de son livre est significative : « C'est la tâche des Etats civilisés de l'Europe, dit-il, d'intervenir énergiquement au Maroc et d'introduire dans cette contrée tous les bienfaits de la civilisation moderne ».

Plus récemment, M. Rudoll Zabel, envoyé au Maroc par un grand journal berlinois, publia à son tour un ouvrage, *Wirtschaffliche Studien über Marokko* (1903), où il préconise tout simplement l'annexion par l'Allemagne, de la côte occidentale, depuis Tanger jusqu'à Agadir. « Quand on considère la question maritime de la Méditerranée, dit-il, on voit que l'Allemagne, en l'absence d'une

côte sur cette mer, doit faire tout ce qu'elle peut dans l'intérêt du commerce de ses ports pour s'assurer, par le détroit de Gibraltar, un passage durable qu'on ne puisse plus lui contester ». Zabel montrait que la diplomatie allemande devait prendre en mains cette question ayant pour but de faire de Tanger une sorte de Shanghaï.

Ainsi, la région du Sous, qui s'étend derrière Agadir, est l'une des plus riches en mines du Maroc et celle qui se prêterait le mieux à des exploitations agricoles, parce qu'elle est la plus abondamment arrosée par les pluies et les cours d'eau. Ensuite, elle est, en quelque mesure, indépendante, géographiquement et politiquement, du reste du Maroc ; l'autorité du sultan de Fez s'y fait si peu sentir qu'il serait très facile de la détacher de l'empire chérifien. Enfin, elle est desservie par une rade qui est généralement considérée comme la meilleure de tout le littoral atlantique du Maroc.

La construction de ce port, en vue d'une flotte de guerre, coûterait, dit-on, de 200 à 300 millions ; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte du littoral de l'Atlantique pour se rendre compte des services qu'un pareil établissement rendrait à la marine allemande.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

MAI 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français.......	73	67.451	75	62.770	148	130.221
Étrangers......	129	149.117	127	152.609	256	301.726
Totaux...	202	216.568	202	215.379	404	431.947
Mouvement du mois correspondant de 1910.					373	383.888
Différence pour 1911.					+ 31	+ 48.059

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 — 1.803 navires jaugeant ensemble 1.970.802 tonneaux
1911 — 2.129 id. id. 2.272.555 id.

Différence pr 1911 326 navires en plus et 301.753 tonn. en plus.

EUROPE.

Le commerce extérieur de la Suisse en 1910. — Berne, le 17 mars 1911....... Les chiffres définitifs et détaillés du commerce suisse pendant l'année 1910 ne seront publiés que dans quelques mois, mais comme d'habitude, le Département fédéral des Douanes donne, dès maintenant, des chiffres provisoires, qui bien que pouvant être légèrement modifiés permettent déjà de se faire une idée suffisamment exacte du commerce extérieur pendant l'année écoulée.

Le chiffre total (importations et exportations) des échanges de la Suisse avec les autres Etats en 1910, atteint, sans les monnaies, la somme de 2.909,6 millions dépassant de 69 millions le chiffre le plus élevé atteint jusqu'à présent (2.840.3 millions en 1907 ; pendant la crise de 1908 et 1909, ce chiffre était tombé à 2.5255, et 6.699. 7).

A l'importation, la statistique douanière a enregistré pour :

1906..........	1.469 millions	1909............	1.602,1 millions
1907..........	1.687,4 —	1910 (chiff. prov.)	1.713,8 —
1908..........	1.487,1 —		

A l'exportation, les chiffres sont les suivants :

1906..........	1.071,1 millions	1909............	1.097,6 millions
1907..........	1.152,9 —	1910............	1.195,8 —
1908..........	1.038,4 —		

Il y a lieu de signaler, à l'importation, des augmentations qui, presque partout, seront accentuées encore par les évaluations définitives :

Animaux..................................	+	18,5 millions
Boissons..................................	+	5,8 —
Denrées coloniales....................	+	4,3 —
Céréales...................................	+	10,3 —
Fruits et légumes......................	+	4,9 —
Cuirs et peaux..........................	+	5, —
Bois...	+	5, —
Fer...	+	5,6 —
Métaux précieux.......................	+	23,8 —

Les diminutions suivantes doivent être signalées, sous réserve de rectifications qui pourront résulter de l'application des valeurs moyennes exactes aux quantités importées en 1910.

Coton..	5,7 millions.
Laine...	1,5 —
Substances et produits chimiques..........	0,9 —

A l'exportation, l'augmentation n'est pas moins générale. Toutes les grandes industries de la Suisse, y compris l'industrie laitière, sont en progrès plus ou moins marqué :

Coton (broderies 15 millions)..........	+	20,4 millions
Soie..	+	3,5 —
Horlogerie..................................	+	21, —
Machines ou véhicules................	+	9,8 —
Aluminium................................	+	3,4 —
Ind. chimique et couleurs............	±	5, —
Chocolat....................................	±	9, —
Fromages...................................	+	4,7 —
Lait condensé.............................	+	1,8 —

C'est l'industrie horlogère qui a pris la plus forte avance, en particulier l'exportation des montres en or, qui est passée de 46,3 millions en 1909 à 53,9 millions en 1910. L'industrie des machines n'a fait que regagner une partie du terrain perdu : l'augmentation porte sur les machines à vapeur, les métiers à tisser, les machines pour minoteries.

L'agriculture a développé ses exportations pour presque tous ses produits, fromage, lait, animaux, engrais et déchets, cuirs et peaux bruts.

Seule la viticulture n'exporte rien ou presque rien.

Chevandier de Valdrôme,
Chargé d'affaires de France.

Le Recensement britannique. — M. John Burns, le Ministre des affaires locales vient de livrer à la publicité les résultats provisoires du dernier recensement qui s'est effectué le 2 avril dernier. Depuis 1801 on procède à ces opérations tous les dix ans. Le dénombrement de 1901 avait donné un total de 41.500.000, dont 32.527.000 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 5.500.000 environ pour l'Ecosse et 4.458.000 pour l'Irlande. Les chiffres que l'on donne aujourd'hui pour l'Angleterre et le Pays de Galles accusent une augmentation de 10,91 % puisque de 32.527.843 on passe à 36.075.269.

Le taux d'accroissement de la population depuis 1901 est sensiblement moins élevé que celui que donnaient les décades antérieures. Mais pourtant ce léger fléchissement ne saurait être considéré comme bien alarmant. On est parvenu sur bien des points à un degré de densité qui, vraiment, ne saurait plus s'élever indéfiniment. L'émigration est active, constante. Elle explique en partie un certain ralentissement de la natalité puisque ce sont évidemment les hommes jeunes et capables de fonder des familles, qui vont chercher fortune au loin.

Dans ce total de 36 millions d'habitants, la population urbaine tient une large place, puisque si l'on ajoute à l'agglomération londonienne de 7.252.963 habitants les dix villes de :

Liverpool	746.566
Manchester	714.427
Birmingham	525.960
Sheffield	454.653
Leeds	445.568
Bristol	357.055
West Ham	289.102
Bradford	288.505
Hull	278.024
Newcastle	266.671
Nottingham	259.942
Stoke ou Trent	234.553

on arrive au chiffre respectable de.................... 12.113.989
et seize autres villes ont plus de 100.000 habitants.

Mais pourtant on constate dans les villes les plus populeuses une tendance certaine à cesser de croître et même à décroître un peu.

Si de 1901 à 1911, l'agglomération londonienne passe de 6.581.402 à 7.252.963 (soit une augmentation de 10,20 %) c'est que la population de la Grande banlieue (Outer Ring) s'est élevée de 2.045.135 à 2.730.002 (soit une augmentation de 33,50 %).

La population du comté administratif de Londres est descendue de 4.536.267 4.522.961 ; la population de la Cité de 26.923 à 19.657.

Le même phénomène s'observe dans d'autres grands centres. C'est que les facilités nouvelles de communication permettent aux personnes occupées durant le jour dans la ville de résider à une distance assez éloignée et de trouver ainsi pour la vie de famille de meilleures conditions de confort.

(*La Réforme Sociale*).

Le Port de Riga en 1910. — La valeur du commerce général de Riga (exportation et importation par mer) a dépassé, en 1910, pour la première fois, la somme de 300 millions de roubles ; elle s'est élevée à 332.676.363 roubles. Ce chiffre représente 15,6 % de la valeur du commerce général de la Russie d'Europe, qui a atteint 2.126.690.000 roubles. En 1909, le commerce de Riga se chiffrait par 274.753.452 roubles. Comparativement à l'année précédente, le commerce général de Riga a donc subi une augmentation de 58 millions de roubles, dont 19 millions à l'exportation et 39 millions à l'importation

ASIE

L'Industrie du fer et de l'acier aux Indes anglaises. — Sauf environ 42.000 tonnes annuellement fournies par les Usines de Barakar, la totalité du fer et de l'acier consommés aux Indes est fournie par des importations dont l'Angleterre prend 79 et 46 p. c., l'Allemagne et la Belgique réunies 15 et 52 p. c. Pour l'année 1909-1910, les chiffres sont les suivants :

	fer	acier	Totaux
Importation totale	282.000	320.000	602.000
Part de l'Angleterre	223.000	147.000	370.000
Allemagn et Belgique	42.300	166.900	209.200

Ces importations seront certainement affectées, dans l'avenir, par la production des nouvelles usines en construction dans le pays, qui augmenteront, dans quelque temps, le contingent local de 120.000 tonnes de fonte et 70.000 tonnes d'acier.

OCÉANIE.

Le progrès des établissements français de l'Océanie. — Il y a quelques semaines, en parlant du livre charmant, mais pessimiste, de M. Lebeau sur « O Tahiti », nous signalions qu'au point de vue économique notre lointaine possession était en train de se relever. Le *Journal officiel* de cette colonie, du 23 mars dernier, nous apporte une nouvelle preuve de cet essor en nous donnant les résultats du commerce de 1910. Les résultats généraux de ce commerce ont atteint 11.691.000 fr. contre 9.664.000 fr. en 1909. La plus-value de plus de 2.000.000 fr. qui apparaît ici est d'autant plus remarquable qu'elle est obtenue en comparaison avec une année qui elle-même déjà était en progrès de 2.651.000 fr. sur l'année précédente. Depuis 1905, le commerce de Tahiti est en progrès constant, et étant donné qu'en cette année il n'était que de 6.091.000 fr., il

a presque doublé en six ans. L'amélioration intéresse à la fois les importations et les exportations. Les importations, qui n'étaient que de 3.028.000 francs en 1905, se sont élevées à 4.613.000 fr. en 1909 et 5.659.000 fr en 1910 ; et les exportations ont passé de 3.063.000 fr. à 5.051.000 fr. en 1909 et 7.031.000 fr. en 1910. Il y a là des progrès indéniables qui ont pour répercussion une hausse des recettes douanières. Tahiti du reste a l'avantage de ne pas être sous un régime douanier aussi rigoureux que la plupart des autres colonies pour lesquelles ce régime est étiolant, sinon ruineux. Les résultats actuels sont probablement d'ailleurs destinés à s'accroître le jour où le canal de Panama sera ouvert. L'avenir de Tahiti semble devoir être beaucoup plus brillant que son récent passé.

(*Journal des Débats*).

III. — Généralités.

Consommation mondiale du cuivre. — Pour 1910 la consommation mondiale du cuivre surpasse la production de 75.850 tonnes, ce qui a diminué d'autant les stocks à fin de cette année. Elle se décompose comme suit :

Amérique :	
États-Unis	334.565
Autres États	3.000
Europe :	
Allemagne	208.826
Angleterre	148.187
France	92.838
Autriche-Hongrie	37.150
Italie	31.014
Russie	28.420
Belgique-Hollande	14.000
Autres Pays	11.500
Asie	21.000
Afrique et australie	2.000
Total	932.500

Le secrétaire-général adjoint,
Jules DUPONT.

Le secrétaire-général,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du 19 Janvier 1911.

LES ALPES ORIENTALES

ET LES PAYS COMPRIS ENTRE

LE DANUBE & L'ADRIATIQUE

Par M. G. EISENMENGER,
Agrégé de l'Université,
Docteur ès-Sciences.

Suite et fin.

Le *Massif de Rosengarten* est le joyau des Dolomites ; c'est un entassement inouï de rochers de toutes formes. Il présente une forteresse étrangement délabrée qu'on appelle *Tours de Vajolet* et qui ressemble à une main de géant dressant ses doigts vers le ciel. L'ensemble, d'une teinte rosée, se détache admirablement sur le ciel bleu au soleil couchant ; alors ces rocs bizarres flamboient et prennent un relief extraordinaire, tandis qu'ils revêtent des apparences fantastiques lorsqu'un ciel d'orage vient y accrocher les lambeaux de ses nuées échevelées.

Le *Massif de Sella* offre l'apparence de véritables crocs de calcaire surgissant au-dessus des marnes aux formes plus reposantes. La *Marmolata* (3344 m.), dont le sommet se couvre de glace, offre au

grimpeur (1), par sa face Sud, la plus impressionnante, la plus difficile, la plus dure escalade qui soit (2) ; autour d'elle, sept à huit cimes approchent ou dépassent 3.000 mètres.

Vers le Sud, et en se rapprochant de la Plaine Vénitienne, les âpres montagnes disparaissent et deviennent comme par enchantement de délicieuses collines où tout annonce la grâce et la douceur italiennes.

Entre la Piave et le Tagliamento, les *Alpes Carniques* descendent vers le Frioul ; puis, au delà du Tagliamento, les Alpes dites *Juliennes* se prolongent jusqu'au seuil d'Adelsberg. Le massif du Terglou, « le mont aux trois têtes » est le dernier grand sommet des Alpes (2864 m.) ; plus au sud s'étendent le plateau désolé du *Karst* et les *Alpes de Dalmatie* qui longent le rivage de l'Adriatique.

Au delà de l'Adige, et à demi engagé dans la zone montagneuse, s'étale le *Lac de Garde*. Toute sa partie Nord est un véritable fjord où les rives s'érigent en falaises verticales et où le fond du lac descend à 346 mètres au-dessous de la surface. La partie méridionale, située en plaine, est dilatée et les eaux s'étendent en un magnifique bassin jusqu'aux collines de Peschiera et de Desenzano.

Le lac de Garde est le plus grand des lacs italiens, il mesure 55 kilom. de longueur. Rarement calme, il est en outre très agité vers midi lorsque souffle le vent du Sud appelé *Ora*. Rien n'est plus délicieux qu'une promenade sur l'eau clapotante tandis que la brise apporte les douces senteurs dont elle s'est chargée en passant dans les buissons de

(1) Les Alpes Dolomitiques sont bien connues des alpinistes par les difficultés que présente leur ascension. Tandis que le granite de nos Alpes offre des prises rares mais solides, le rocher calcaire du Tyrol présente des appuis nombreux mais peu résistants. Il faut se coucher le long des parois avec souplesse et sans secousses, et « sonner » de la paume de la main les saillies que l'on veut saisir. Ce manque de sécurité fait que les arêtes sont évitées et les « cheminées » recherchées. On ne peut monter avec soi ni piolet, ni sac, ni appareil photographique. Dans les cheminées, l'adhérence des genoux, du dos, de la tête est nécessaire aux mouvements reptiliens auxquels il faut se livrer. Aux souliers ordinaires des grimpeurs, dont les clous ne mordent pas sur la roche des Dolomites, on préfère l'espadrille en drap avec laquelle on « tâte » mieux la prise. Celui qui n'a jamais grimpé sans sac ni piolet, ni avec les « scarpe da gatto » (souliers de chat) aux pieds, ne sait pas combien on se sent, ainsi, prêt à attaquer n'importe quel mur de pierre.

(2) La première ascension de la Marmolata fut faite en 1901 par une anglaise accompagnée de deux guides de San Martino. Celle de 1906, faite par MM. Broome et Corning accompagnés par deux guides de Cortina, est racontée dans l'*Alpine-Journal* de février 1907.

roses et les branches des orangers. A partir de Maderno, le lac abandonne son aspect sévère de fjord, se borde de collines recouvertes de forêts d'oliviers. C'est là que commence la *Riviera*, la partie la plus chaude et la plus fertile du lac ; on s'y sent en plein sol italien et les vignes suspendent leurs grappes vermeilles comme des offrandes au soleil. Les petits ports du lac ont la grâce et la délicatesse de lignes des petits ports de la Grèce, avec leur second plan de collines cendrées et leur ciel bleu ; mais ils ont en plus l'admirable fond des grandes Alpes avec leur diadème de neiges éternelles. Il n'existe pas de paysage à la fois plus varié, plus grandiose, et d'une plus gracieuse harmonie (1).

La Carniole et l'Istrie diffèrent profondément des pays alpins ; ces régions ne seront pas décrites dans cette étude et quelques lignes suffiront à les caractériser. L'*Istrie*, qui s'avance en presqu'île dans la



LE LAC DE GARDE : LIMONE.
Plantations de citronniers et d'orangers.

Mer Adriatique, est un pays de contrastes. Ici, des montagnes nues et désolées ; là, des vallées délicieuses et tapissées de vignes, ombragées d'oliviers et de myrtes ; plus loin, des jardins d'orangers et de figuiers de Barbarie. A l'époque où nos arbres dépouillés grelottent sous la

(1) G. Eisenmenger. Le Lac de Garde. *El Correo de Paris*. 1908.

neige, les citronniers fleurissent ; à Pala, on peut voir s'épanouir en été la flore des tropiques. La *Carniole* est le pays des merveilles souterraines, ainsi qu'il faut s'y attendre en pays calcaire. Sous le sol hérissé de cailloux, existent des floraisons minérales splendides et des grottes qui, comme celles d'Adelsberg, dépassent en réalité ce que l'imagination peut rêver de plus fantastique. Les concrétions calcaires y simulent des arbres, forment des forêts de cyprès et de palmiers, retombent en larges draperies aux plis harmonieux, s'élèvent en colonnades, en pilastres, se courbent en ogives et en nefs.

Après avoir ainsi esquissé les différentes régions des Alpes orientales, il reste à en faire comprendre la formation. Aussi, la suite de cette étude comportera-t-elle la tectonique des Alpes Orientales.

TECTONIQUE DES ALPES ORIENTALES.

Généralités. — Les Alpes Orientales revêtent une importance particulière au point de vue de la formation des chaînes de montagnes.

Le problème de la formation des chaînes montagneuses est un de ceux qui ont excité au plus haut degré la curiosité des naturalistes, surtout depuis que l'on sait qu'au sommet des montagnes on retrouve des couches primitivement déposées dans le fond de la mer et qui ont gardé la trace indiscutable de cette origine par les organismes qu'on y rencontre. C'est aussi l'un de ceux où les idées ont le plus évolué dans ces derniers temps.

Dans l'histoire des Alpes, une page nouvelle a été écrite récemment, et les Alpes Orientales illustrent précisément cette page d'une façon saisissante.

Dans les anciennes coupes par lesquelles on représentait la structure des Alpes, les failles ou cassures de l'écorce terrestre, constituaient le trait capital : les failles découpent le terrain en compartiments qui auraient joué les uns par rapport aux autres verticalement et sous l'action de la pesanteur. L'étude minutieuse de la chaîne alpine a montré que les failles ne sont, en réalité, qu'une complication accessoire d'un phénomène très général : la formation de grands refoulements horizontaux. Or, les *Alpes Orientales constituent les parties des Alpes où ces refoulements ont atteint la plus grande intensité.*

Le plissement des chaînes de montagnes se produit entre deux

portions solides, deux mâchoires, l'Avant-Pays et l'Arrière-Pays (le *Vorland* et le *Rückland* des auteurs allemands). Le mouvement relatif de ces deux mâchoires se traduit par un déplacement horizontal de l'Arrière-Pays sur l'Avant-Pays. Lorsque la pression est forte, les plis se renversent, se couchent, s'empilent les uns sur les autres, parfois même se trouvent charriés à de grandes distances. Ainsi s'expliquent ces paquets de terrains anciens que l'on voit apparaître en des points culminants et qui sont entourés de toutes parts par des terrains plus récents enfoncés au-dessous d'eux : ce sont des *lambeaux de recouvrement*, ou, si la continuité est plus marquée, des *nappes de charriage*. La théorie du plissement sur place, du bombement autochtone, a été remplacée en partie par celle des grandes nappes de recouvrement. D'immenses portions ont été transportées parallèlement à la surface du globe, à d'énormes distances, et *nulle part dans les Alpes, ce phénomène de charriage* — qui n'est en somme qu'une exagération du processus du plissement — *n'a atteint une plus grande amplitude que dans les Alpes Orientales.*

Les Alpes de Salzbourg qui, avec leur altitude de 3000 m. semblent infiniment solides et stables, ont parcouru au moins 100 kilomètres avant de se poser là où nous les voyons aujourd'hui. Le massif de l'Œtztal qui porte à 3700 m. d'altitude de grands glaciers comptant parmi les plus beaux des Alpes, est aussi un massif charrié. Il résulte même des travaux récents que toute la masse des Alpes calcaires du Nord, depuis le Rhätikon jusqu'à Vienne, est passée par dessus les Alpes cristallines. *Les Alpes calcaires du Nord ne sont qu'un immense lambeau de recouvrement* (1).

On voit quel intérêt s'attache à l'étude tectonique des Alpes Orientales ; la connaissance de leur structure permet d'expliquer les

---

(1) Cette ampleur a rendu les charriages inobservables et d'abord invraisemblables. Marcel Bertrand qui, le premier, eut l'idée des refoulements horizontaux eut autant de peine à faire admettre des charriages de quelques kilomètres que MM. Lugeon et Termier, à en faire admettre de 100 kilomètres. Remarquons que ces gigantesques mouvements horizontaux vers le Nord, que l'on regardait comme inadmissibles tant qu'ils furent localisés, ont été acceptés quand ils sont devenus une loi générale. M. Termier parle de charriages de 180 kilom. dans les Alpes orientales et M. Limanowski de charriages plus grands encore dans les Carpathes. Il y a là un fait intéressant dans l'histoire des sciences : des arguments qui paraissaient inadmissibles parce que les conclusions que l'on en tirait semblaient exagérées, ont été admis quand l'exagération des conclusions fut démontrée plus grande encore.

affinités depuis longtemps constatées entre les massifs des Alpes septentrionales et ceux des Alpes méridionales. Les Alpes orientales peuvent être considérées comme une série de vagues parallèles, aux inflexions sinueuses, mises en marche à des époques différentes et qui, se propageant l'une après l'autre, se sont atteintes et dépassées, ont déferlé les unes par dessus les autres absolument comme le font les vagues de la mer au voisinage d'une côte.

Ces notions sont relativement récentes. C'est en 1904, au Congrès géologique de Vienne, que M. Termier, professeur à l'Ecole des Mines de Paris, a émis l'hypothèse que les Alpes calcaires du Nord ne sont pas en place. Cette vue hardie n'a pas été admise sans difficultés, mais aujourd'hui l'accord est fait entre les géologues. Les Alpes orientales ont, sur leur front Nord, un immense témoin, long de 450 kilomètres, d'un système de nappes dont la plus haute vient de la zone du Gailthal et dont la plus basse vient d'une bande située entre la zone du Gailthal et le bord des Hohe-Tauern. Le cheminement de ces nappes, à partir de leur origine, aurait atteint et peut-être dépassé 120 kilomètres.

Presque toujours, quand on observe une nappe, on découvre sous elle d'autres nappes plus ou moins nombreuses ; c'est ce qu'on a appelé la structure en *nappes empilées* ou structure en écailles (*Schuppenstruktur*). Cette structure est très nette dans le Salzkammergut où MM. Haug et Lugeon (1904) ont reconnu l'existence de quatre nappes superposées. L'érosion a profondément entamé la couverture primitivement continue et c'est dans les larges dépressions verdoyantes qu'affleurent les couches salifères et les calcaires de Hallstatt constituant les nappes sous-jacentes.

Dans chaque écaille, l'étirement est inégal, irrégulier, capricieux. Dans la région du Brenner, sur une distance de 20 kilomètres, on voit une nappe varier de quelques mètres à 2000 mètres d'épaisseur ; dans l'Ortler, un seul étage a 1600 m. d'épaisseur, puis il se lamine et s'écrase.

Ajoutons enfin, pour faire comprendre quelle peut être la complexité d'un pays de nappes, que celui-ci est souvent replissé. De la sorte, aux caprices de la structure lenticulaire, s'ajoutent ceux du plissement des nappes, puis, sur le tout, planent les caprices de l'érosion.

Jusqu'en 1903, on a considéré le *Massif des Tauern* comme en place ; or, il ne l'est pas : c'est un paquet de nappes ployé en dôme, en verre de montre, c'est, d'après l'expression consacrée, une *carapace*. La carapace des *Hohe Tauern* a 160 kilomètres de longueur ; elle est

faite de schistes lustrés. Dans les *Niedere Tauern* et les *Alpes Styriennes* s'étend un immense pays de gneiss et de micaschistes : c'est encore une carapace, superposée à celle des Hohe Tauern.

De toutes ces nappes colossales, il ne reste plus que des lambeaux qui constituent les massifs décrits dans la première partie de cette étude. Des déchirures, ou *fenêtres*, se sont formées dans ces nappes. La *Basse-Engadine* est une fenêtre de 51 kilom. de longueur et de 18 de largeur ; la déchirure de forme elliptique, crève un système de nappes empilées, ployé en dôme. Le *Prättigau* est aussi une fenêtre ; quant à la *zone centrale des Alpes Orientales*, on peut aussi la regarder comme une fenêtre puisque, dans toute son étendue, les nappes supérieures sont déchirées et enlevées par l'érosion.

Les *Alpes calcaires du Sud*, qui semblent si bien faire le pendant des Alpes calcaires du Nord, sont en place. Ce sont elles qui ont fourni les nappes des Alpes septentrionales. Cette zone est également plissée, mais les plis déferlent vers le Sud au lieu de déferler vers le Nord comme le font généralement les plis des Alpes. C'est là un phénomène secondaire, dû à la décompression produite par l'effondrement de la Plaine du Pô.

L'étude géologique des deux bandes calcaires des Alpes orientales a montré que les nappes empilées au Nord, viennent d'une zone s'étendant depuis la Valteline jusqu'au bord de la plaine de la Drave. Au Nord de cette bande, on voit les plis se coucher vers le Nord jusqu'à dépasser l'horizontale pour devenir des nappes : tels sont ceux de l'Ortler, de l'Engadine, de l'Oetztal, des Alpes calcaires du Nord. Au contraire, au Sud de cette *zone de racines*, s'étend un pays qui est encore un pays de montagnes et que les géographes comprennent dans les Alpes bien qu'il diffère du pays alpin : c'est le *pays des Dinarides* (1).

Le passage se fait brusquement des Alpes aux Dinarides, et brusquement tout change : aux plis serrés et contournés des Alpes succèdent des plateaux faillés où les cours d'eau circulent dans des canaux souterrains et dans des grottes. Cette frontière géologique est marquée par une surface de charriage que l'on peut suivre depuis le col d'Aprica (près de la Valteline) jusqu'à Ober-Dollitsch, en Styrie, soit sur une longueur de 350 kilomètres environ. C'est la *faille alpino-dinarique* au Sud de laquelle les calcaires des Alpes méridionales sont descendus d'environ 2000 mètres.

---

(1) Nom donné par le géologue autrichien Suess.

Les Dinarides comprennent le Trentin, la Vénétie, l'Illyrie, l'Apennin. La Mer Adriatique est un gouffre ouvert par effondrement en plein pays dinarique ; autour de cette mer, les montagnes sont plissées parallèlement au rivage.

Mais puisque les Alpes et les Dinarides sont partout séparées par une surface de charriage, c'est qu'elles se sont déplacées les unes par rapport aux autres, en glissant sur cette surface. On admet que *les Dinarides se sont avancées vers le Nord par dessus les Alpes* (Termier). De la sorte, les Alpes calcaires du Sud ne seraient que le reste d'un vaste manteau qui aurait recouvert toutes les Alpes. Les Dinarides auraient été traînées sur les pays alpins et dans cette translation, sous un poids formidable, les plis des Alpes auraient été transformés en nappes à grand cheminement.

Trouve-t-on dans les pays alpins des lambeaux des Dinarides ? Non, ou pas encore. M. Limanowski considère comme dinarique la nappe la plus élevée de ce colossal paquet de nappes. MM. Haug et Lugeon ont signalé des affinités dinariques dans les nappes les plus élevées du Salzkammergut. Il est évident que l'érosion, agissant depuis des milliers de siècles sur les Alpes orientales, a dû en enlever la couverture sédimentaire.

Le Pays alpin se prolonge donc sous les Dinarides. Les racines que l'on voit dans les Alpes orientales ne sont pas les plus méridionales de toutes puisque celles-ci sont cachées sous les Dinarides. Le pays dinarique est effondré par rapport au pays alpin : il s'est abaissé en glissant sur l'ancienne surface de charriage, sur la faille alpino-dinarique elle-même transformée en faille d'effondrement.

La translation dinarique s'est produite d'un mouvement d'ensemble avant tout plissement des terrains ainsi transportés. Ce plissement est peut-être lié à la brusque ouverture du gouffre adriatique ; les plis dinariques et les plis de l'Apennin oriental qui sont couchés vers ce gouffre sont peut-être dus simplement à la poussée au vide. Géologiquement les Dinarides ne sont pas encore suffisamment connues (1).

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile de dire ici que tous les mouvements dont il vient d'être question n'ont pu se faire qu'en profondeur. La malléabilité, qui a été l'une des propriétés fondamentales des couches entraînées, a exigé de fortes pressions verticales. Les mouvements qui ont donné naissance à l'empilement des plis peuvent n'avoir pas été, géographiquement visibles ou se traduire simplement par un faible bombement. Plus tard la chaîne est sortie des eaux : elle a eu une

Afin de compléter cette vue d'ensemble sur la tectonique des Alpes orientales, il est intéressant d'étudier :

1° Les nappes des Alpes calcaires septentrionales.

2° Les failles des Alpes calcaires méridionales.

On comprendra mieux ensuite comment a pu s'introduire la notion des grandes nappes de recouvrement et comment on doit considérer les abords des Alpes orientales et en particulier, la Plaine du Pô et l'Adriatique.

1° **Les nappes des Alpes calcaires septentrionales.** — L'étude stratigraphique des différents terrains — presque exclusivement de l'ère secondaire — qui constituent les Alpes orientales calcaires, a montré l'existence d'une grande complexité due à l'intercalation de roches différentes, lesquelles se présentent en bancs assez épais pouvant être rapportés à un petit nombre de *nappes* très développées. Ces nappes présentent les plus grandes analogies avec les roches qui constituent les Alpes calcaires méridionales et les anomalies s'expliquent facilement dans l'hypothèse du charriage des Alpes septentrionales et de l'enracinement des nappes sur le versant Sud de la chaîne alpine.

Nous avons vu que les Alpes de Salzbourg et du Salzkammergut sont formées par l'empilement de quatre nappes. La plus inférieure de ces nappes (elles appartiennent au *Trias*) repose sur une nappe écrasée des Préalpes et sur le prolongement de la zone externe ou zone helvétique des Alpes Suisses. Celle-ci s'enfonce en partie sur la rive droite du Rhin, sous le Rhätikon, c'est-à-dire sous les Alpes calcaires septentrionales pour se continuer au delà de Vienne par la zone des Beskides, l'une des zones tectoniques externes des Carpathes (1). Cette nappe, à laquelle on a donné le nom de *nappe de Bavière* peut être suivie depuis le Rhätikon jusqu'à Vienne. Sa racine est située dans les Alpes du Gailthal, sur le versant Sud de la chaîne où le Trias affecte exactement le même faciès que dans cette nappe.

---

existence géographique succédant à son existence géologique primitive. L'érosion s'attaquant à cette chaîne, a entamé et détruit presque complètement la couverture sédimentaire. Il ne reste donc plus aujourd'hui que des paquets isolés figurant des îlots anciens sur des sédiments plus récents, tandis que les masses internes mises à nu trahissent les bouleversements qu'elles ont subis.

(1) V. Uhlig. Ueber die Tektonik der Karpathen. *Sitzungsber. d. K.K. Akad. d. Wiss, in Wien.* 1907.

Sur la nappe de Bavière reposent des lambeaux d'une nappe qui semble en certains endroits en comprendre deux : la *nappe du sel* et la *nappe de Hallstatt* (1). Cette nappe fragmentée prend un grand développement dans les Alpes de Salzbourg et du Salzkammergut où elle apparaît dans deux grandes fentes. A sa partie supérieure, elle est formée d'argiles bariolées renfermant des masses épaisses de sel gemme. Ce sel, dont nous avons déjà signalé l'existence, est exploité à Berchtesgaden, Hallein, Ischl, Hallstatt, Aussee, dans des salines qui ont donné son nom au Salzkammergut. Des caractères analogues à cette nappe se trouvent dans les Alpes calcaires méridionales ; c'est donc là qu'il faut chercher les racines de cette seconde nappe.

Au sommet de l'empilement des nappes des Alpes calcaires septentrionales, se trouvent des lambeaux de recouvrement, témoins épargnés par les agents de dénudation, qui semblent avoir appartenu à une nappe dite *nappe du Dachstein*. Celle-ci forme de grands plateaux déchiquetés par les agents atmosphériques et limités sur leur pourtour par des parois abruptes. Là encore, les analogies se trouvent dans les Alpes calcaires méridionales, précisément dans le pays des dolomies ou *Dolomites* où le contraste entre les marnes et les massifs calcaires, autant que les curieuses formes d'érosion prises par ceux-ci, fait le charme de la région.

Sur le bord des Alpes calcaires septentrionales, il existe une série de hauts massifs aux formes abruptes : *Steinernes Meer*, *Hagen Gebirge*, *Tennen Gebirge*, dans les Alpes de Salzbourg, le *Dachstein* et le *Schneeberg* de la Haute et Basse-Autriche. Tous ces massifs sont de gigantesques lambeaux de recouvrement. Le *Todtes Gebirge*, en Styrie, constitué en grande partie par les calcaires du Dachstein semble appartenir à une nappe indépendante, inférieure à la nappe de Hallstatt.

Entre la zone du Flysch ou zone Helvétique et la nappe de Bavière, on observe sous forme de lames pincées des lambeaux de couches du *Jurassique* qui appartiennent sans doute à la nappe des Préalpes médianes. En effet, les terrains liasiques et les termes plus récents y affectent des faciès dont la ressemblance est frappante avec ceux des Alpes Fribourgeoises des Klippes suisses ; mais les termes inférieurs du système jurassique n'affleurent plus dans les têtes de plis des nappes

---

(1) E. Haug. *Bull. Soc. Géol. Fr.* 1906.

helvétiques que l'on peut suivre à l'Est du Rhin, sur le bord septentrional des Alpes orientales. Pour le Jurassique comme pour le Trias, les faciès des nappes septentrionales se retrouvent dans le Tyrol méridional.

Les nappes helvétiques s'enfoncent, comme on l'a vu, sous les terrains triasiques du Rhätikon, mais les replis frontaux de la nappe du Säntis se retrouvent sur la rive droite du Rhin et les terrains du *Crétacé* qui y prennent part se poursuivent sur le bord externe des Alpes orientales dans la *zone du Flysch* ; ils constituent les chaînons du Bregenzer Wald. Sur toute la zone moyenne des Alpes orientales, on retrouve une série de témoins d'une couverture crétacée qui reposent sur une surface de dénudation probablement post-jurassique. Il semble donc bien que l'on puisse admettre l'existence d'une carapace continue appartenant à la nappe de Bavière sous laquelle s'enfoncent, plus à l'Ouest, les nappes des Tauern.

Au point de vue des terrains crétacés, les plus grandes ressemblances existent entre les Alpes calcaires septentrionales et les Alpes calcaires méridionales, ainsi que le montre l'examen des Alpes de Lombardie, depuis le Lac Majeur jusqu'à la province de Brescia.

En somme, tout concorde à faire regarder les Alpes calcaires septentrionales comme des lambeaux empilés des Alpes méridionales qui, à la faveur des énergiques plissements auxquels la chaîne alpine doit son existence, seraient passés par dessus la bande axiale des Alpes.

2° **Les Failles des Alpes calcaires méridionales.** — Les Alpes calcaires méridionales sont intéressantes non seulement parce qu'elles ont fourni les nappes des Alpes septentrionales, mais encore parce qu'elles constituent le bord faillé d'un vaste champ d'affaissement recouvert par les alluvions du Pô ou par les eaux de l'Adriatique.

Nous avons déjà signalé la *faille alpino-dinarique* au pied de laquelle les terrains se sont affaissés d'environ 2.000 mètres. Il en est une autre fort importante, qui court entre l'Adamello et la vallée de l'Adige sur 128 kilom. de longueur (1) presque parallèlement à celle-ci,

(1) Elle traverse la vallée de l'Adige aux environs de Meran et se continue encore sur 35 km. vers le N.-E.

et que l'on désigne du nom de *faille* ou *ligne Giudicarienne* ; les masses sombres des porphyres et des grès viennent y buter contre les murailles blanches des calcaires. Là encore, l'affaissement est d'environ 2000 mètres. Cette ligne est la grande fracture par laquelle commence l'affaissement de toute la région située vers l'Est ; à l'Ouest, au contraire, s'élèvent les massifs de Ré di Castello, de l'Adamello et de la Presanella.

La faille alpino-dinarique et la ligne Giudicarienne encadrent ainsi au N. et à l'O. une vaste région affaissée limitée à l'E. et au S.-E. par les flexures et les cassures du Karst et de la côte dalmate et au pied de laquelle se trouve la Mer Adriatique (voir la carte 2).

Dans toute cette zone effondrée, on peut observer l'éparpillement des failles, le remplacement d'une grande dislocation par des cassures parallèles, le passage d'un rejet maximum d'une dislocation à une autre. Les cassures y sont accompagnées de décrochements horizontaux et de chevauchements dirigés de la périphérie vers le centre.

Au N. de la Brenta, s'élève en massif montagneux isolé au milieu des Alpes calcaires, le noyau granitique de la *Cima d'Asta* sur le bord méridional duquel on relève de grandes cassures. Celles-ci n'atteignent pas l'Adige, à l'O., mais s'étendent vers l'Est. La plus septentrionale est dite *ligne du Val Sugana* ; elle mesure 140 kilomètres de longueur et le rejet semble avoir atteint 3000 mètres. Au S. de cette faille en existe une autre plus longue (190 kilomètres) qui se détache de la précédente dans les environs de Trente et se dirige vers Bellune, d'où le nom de *ligne de Bellune* qui lui a été donné par M. Mojsisovics. Plus au S., s'étend sur près de 80 kilomètres la *faille de Moreno* qui limite les Alpes méridionales de la plaine vénitienne.

En somme, on peut dire que *les Alpes Méridionales, depuis le parallèle de Trente jusqu'à la plaine, offrent l'apparence d'un gigantesque escalier dont les marches augmenteraient vers l'E. en largeur et en nombre tout en diminuant de hauteur.* Parmi ces marches, les plus voisines de la plaine affectent la forme de flexures tandis que les gradins situés plus au Nord correspondent presque exclusivement à des fractures.

Au N. de la Cima d'Asta existe un autre champ de fractures correspondant à un affaissement vers le Nord. De la sorte, le massif de la Cima d'Asta autour duquel les terrains se sont affaissés, est un *horst*, pour employer l'expression que Suess, le grand géologue viennois, a proposée pour les blocs restés stables alors que tout s'effondrait autour

d'eux. Parmi ces failles, la *ligne de Villnöss* coupe l'Eisack, suit la vallée de Villnöss, traverse la montagne de Fanes, atteint la vallée d'Ampezzo et coupe le Monte Cristallo. Toute la région comprise entre la faille giudicarienne, le granite de Meran-Brüneck, le cours supérieur de la Piave ressemble à une grande vasque. La vallée de la Drave correspond à des failles ; il en est de même de la vallée du Gail.

Enfin, il n'est pas de région en Europe où les dislocations s'étendent sur une aussi grande longueur et avec autant de régularité que dans le Karst. Les principales sont indiquées sur la carte ; les affaissements qu'elles ont déterminés se produisent vers l'Adriatique.

Formation du Lac de Garde. — Entre la faille Giudicarienne et l'Adige, on reconnaît des flexures inclinées et déjetées vers l'E. ou le S.-E., dans le même sens que la faille Giudicarienne ; l'une de ces flexures obliques constitue la croupe du Monte Baldo au pied duquel se trouve la cuvette du *lac de Garde*.

Ce lac a été considéré comme tectonique, c'est-à-dire résultant uniquement de l'affaissement d'une vallée fluviale conformément à l'hypothèse de Rütimeyer pour expliquer la formation des lacs en bordure des Alpes. L'examen de ses bords montre que les caractères actuels du Lac de Garde semblent relever de l'érosion glaciaire (1). Au Nord de la ligne Salo-Garda, le lac est un véritable couloir glaciaire dont la section transversale est très nettement un U ; de Gargano à Riva les torrents y tombent en cascades, et en particulier le Ponale, émissaire du Lago di Cedro. La partie méridionale du lac de Garde est un lac de barrage glaciaire ; le glacier de l'Adige, au cours de la période glaciaire, a pris possession de la vallée et déposé dans la plaine lombarde un arc immense de moraines depuis Salo à l'Ouest, jusqu'à Costernano à l'Est, en passant par Lonato, Castiglione, Volta et Somma-Campagna. Ce barrage glaciaire, qui a eu pour effet de relever le plan d'eau de 150 m. environ, est percé à Peschiera par la vallée du Mincio, émissaire du lac actuel.

Le Lac de Garde a dû s'étendre primitivement beaucoup plus au Nord, car la plaine Arco-Riva est une belle cuvette glaciaire présentant les mêmes caractères que le lac lui-même. Après le départ du grand

(1) G. Eisenmenger. Surcreusement glaciaire du Lac de Garde. *Comptes Rendus. Académie des Sciences de Paris,* 909 ; Formation du Lac de Garde. *Congrès de l'Assoc. franç. pour l'Avancement des Sciences.* 1909.

glacier, l'Adige a trouvé son ancien lit encombré par les matériaux glaciaires et le fleuve a dû se creuser un nouveau chenal parallèlement à la direction du lac. Les terrasses que l'on relève au-dessus de l'Adige permettent de rétablir les phases successives du creusement.

En résumé, si l'origine du Lac de Garde est une dépression tectonique remontant aux temps mésozoïques, si, plus tard eurent lieu des mouvements divers comme la surrection et la dislocation du Monte-Baldo, il faut reconnaître que la configuration actuelle du lac de Garde est, pour une large part, le résultat d'un intense surcreusement glaciaire.

III. LES ABORDS DES ALPES ORIENTALES.

Autour des Alpes orientales existent des champs d'affaissement : Souabe et Franconie au Nord du Plateau Bavarois, plaine hongroise à l'Est, plaine du Pô et Mer Adriatique au Sud.

A. — **Plateau Bavarois et Plaines danubiennes.** — Au Nord des Alpes orientales s'étale, jusqu'au Jura Souabe et aux Monts de Bohême, le vaste plateau bavarois. On compte environ 150 kilomètres en ligne droite depuis les derniers contreforts des Alpes aux environs de Kufstein et le coude du Danube à Ratisbonne. Formé par les alluvions des torrents alpins qui ont repoussé le Danube jusqu'au pied des montagnes allemandes, le Plateau bavarois a été, lors de la période glaciaire, recouvert en partie par les grands glaciers qui débordaient des Alpes et qui ont abandonné leurs cailloutis et leurs moraines.

En parcourant ce plateau du Sud au Nord, on peut noter d'importantes et très nettes modifications dans le paysage. Non loin des Alpes, c'est la topographie confuse des régions morainiques où les eaux s'accumulent en marécages ou en lacs comme l'*Ammersee*, le *Würmsee*, etc. Plus loin viennent de grandes étendues de graviers entraînés par les eaux de fonte des glaciers. Ces graviers sont perméables, de sorte que les eaux superficielles disparaissent dans la profondeur, suivent les couches d'argile glaciaire et vont réapparaître beaucoup plus au Nord, dans les environs d'Augsbourg et de Munich, où les sources sont nombreuses et les marécages fréquents. La région

riveraine du Danube n'a pas été recouverte par les dépôts glaciaires et c'est la seule qui soit fertile.

Le *Danube* vient couler au bas de ce vaste plan incliné et directement au pied du Jura souabe et du Jura franconien. Faiblement alimenté par la Forêt Noire d'où il descend, le Danube roule surtout les eaux des Alpes que lui apportent de grands torrents comme l'Iller, le Lech, l'Isar et surtout l'Inn dont le volume d'eau est supérieur à celui du Danube. Ces longues rivières qui roulent les eaux de fonte des neiges et des glaces ont un régime et un débit qui complètent ceux

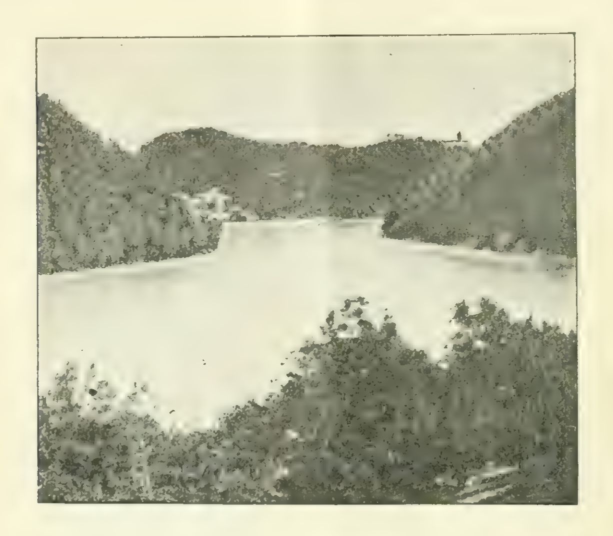


LE DANUBE BAVAROIS.

du Danube. En aval de Ratisbonne, où le Danube atteint le point le plus septentrional de son cours, le fleuve suit les contreforts des Monts de Bohême, traverse en décrivant de grandes courbes les champs du célèbre Dungaboden (*Donaugauboden*), l'un des greniers de la Bavière, puis pénètre en Autriche à Passau, au confluent de l'Inn. De Passau à Vienne, le Danube présente un cours très accidenté, tantôt coulant en gorge, tantôt multipliant ses méandres et ses bras dans des plaines alluviales. Resserré entre les hauteurs de Bohême et les Alpes orientales, il traverse trois bassins successifs. C'est d'abord le *bassin de Linz* où la Traun et l'Enns viennent le grossir, puis le

bassin de Krems et enfin, celui de *Vienne* (1). Le Danube, après avoir percé une trouée entre les Alpes et les Petites Carpathes, pénètre dans le *bassin de Presbourg* qui se confond déjà avec la grande plaine hongroise.

Nulle part le Danube n'est plus beau qu'entre Linz et Vienne. La traversée du plateau calcaire par le Danube est certes moins célèbre et moins visitée que la gorge frayée par le Rhin entre Bingen et Coblenz, mais elle lui est à bien des égards supérieure en beauté. Les



LE DANUBE AUTRICHIEN.

couleurs y sont plus vives, les coteaux moins uniformes d'aspect, les vallées latérales plus nombreuses ; et tandis que les forêts descendent jusqu'au bord du fleuve et que les villages jettent leur note blanche sur le fond sombre des arbres, les ruines de châteaux-forts apparaissent au sommet des escarpements. A Grein, au pied des promontoires qui s'avancent dans le fleuve, se produisent des rapides (*Greiner.Schwall*). En somme, le Danube comme le Rhin présente dans cette partie de

(1) Le Danube ne passe pas à Vienne, mais un canal (*Donau-Kanal*) dérivé du Danube. C'est dans ce canal que vient finir la petite rivière, la Wien, qui a donné son nom à la ville.

son cours, une succession d'aspects très divers où il se montre tour à tour fleuve de plaine et fleuve de montagnes.

B. — **La Plaine hongroise.** — La zone préalpine qui vient d'être examinée et les Alpes orientales elles-mêmes se terminent brusquement à l'E. au-dessus de la Plaine hongroise. Celle-ci résulte d'une série d'effondrements qui ont interrompu la continuité de l'arc alpin dont la zone de plissement se retrouve dans les Carpathes. L'existence d'un massif ancien à l'emplacement de la Plaine hongroise explique le changement de direction qu'ont subi les plis alpins qui encadrent la vaste plaine arrosée par le Danube, la Theiss et leurs affluents, de même que l'existence du massif de Bohême explique l'inflexion subie par les plissements montagneux et leur resserrement au S. de la Bohême et de la Pologne.

Les effondrements qui ont produit cette vaste dépression se sont réalisés successivement, et le premier semble avoir été celui qui a donné le bassin de Vienne. Pendant longtemps, la plaine de la Hongrie a été recouverte par la mer, puis par un vaste lac dont on peut encore trouver les vestiges dans les nappes du lac Balaton et du lac de Neusield, ainsi que dans les nombreuses flaques d'eau de l'Alföld. Le fond de la cuvette est absolument plat, et le paysage s'étend, uniforme, à perte de vue ; c'est la *Puszta*, la plaine verdissante qui se perd dans les courbes de l'horizon.

Marécage au moment du dégel printanier, steppe poudreuse au sol craquelé pendant les chaleurs et la sécheresse persistante de l'été, la plaine hongroise présente dans ses parties sableuses, par la rareté des arbres et la présence de quelques dunes, l'aspect d'un désert. De loin en loin, des puits à balancier donnent seuls l'eau nécessaire pour abreuver le bétail ou arroser les très rares champs de produits maraîchers. En d'autres points, s'étalent de grands pâturages et de riches champs de blé ; de longues lignes d'acacias coupent le paysage et les fermes ont, comme les villages, leurs jardins fruitiers.

C. — **La Plaine du Pô et la Mer Adriatique.** — Au Sud comme à l'Est, les Alpes orientales dominent une zone effondrée dont une partie est recouverte par les produits du démantèlement des Alpes (*Plaine du Pô*), l'autre par les eaux marines (*Mer Adriatique*).

La *Plaine du Pô* est un ancien golfe de l'Adriatique devenu terre

ferme par soulèvement du sol et par comblement. La descente des terrains a été telle que, dans la région piémontaise, la zone méridionale calcaire a disparu et qu'on n'en trouve plus aucun vestige. Les Alpes calcaires méridionales ne font leur réapparition qu'à l'E. du Lac Majeur. Les dépôts marins se retrouvent au pied des Alpes et forment de petites collines ; les alluvions torrentielles et les dépôts morainiques qui comblent cette grande cuvette atteignent, en certains endroits 200 mètres d'épaisseur. Ces alluvions proviennent de l'active érosion des pays alpins poursuivie pendant bien des siècles et représentent les débris du manteau sédimentaire qui recouvrait les Alpes et dont nous ne connaissons plus que quelques lambeaux. Aujourd'hui, les torrents descendus des Alpes apportent dans la plaine moins de débris parce qu'ils se purifient dans des lacs, legs des extensions glaciaires ; l'avantage est passé aux torrents de l'Apennin qui tendent à refouler le Pô vers le Nord.

L'effondrement de la Plaine du Pô a été un facteur important dans la dénudation des Alpes et leur dissection en massifs. L'abaissement du niveau de base des cours d'eau a donné à ceux-ci un supplément de force érosive grâce auquel ils ont approfondi leurs vallées, capturé des torrents qui, dans le principe, se rendaient vers le Nord et déplacé, comme nous l'avons vu, la ligne de partage des eaux. D'autre part, la masse énorme de matériaux roulés par les cours d'eau descendus des Alpes a entraîné la conquête du domaine maritime. La ville d'Adria, qui a donné son nom au golfe dit « Mer Adriatique », était un port au temps d'Auguste, elle est aujourd'hui à plus de 8 lieues du rivage ; Ravenne qui était aussi un port se trouve actuellement à 2 lieues de la mer ; le delta du Pô avance annuellement de 70 à 80 mètres.

La Plaine du Pô, parfaitement arrosée et dont le sol est formé de limons, est très fertile ; elle constitue la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Italie.

Au delà des vastes plaines blondes de la Vénétie, l'Adriatique étale jusqu'à l'horizon ses eaux aux tons changeants. La formation de cette mer, par effondrement en plein pays dinarique, est récente et remonte à la fin de l'ère tertiaire. Les preuves de l'ancienne continuité sont nombreuses ; d'ailleurs, au-dessous de la *terra rossa* de l'Istrie, on trouve des masses de sables existant sur les petites îles de l'O. et, dans

beaucoup d'îles, on rencontre des restes de grands animaux terrestres comme le cheval, le bison, le cerf, le rhinocéros (1).

Les mouvements qui ont élargi l'Adriatique ne sont pas encore terminés et l'on en a pour preuves les mouvements sismiques qui se produisent fréquemment autour de l'Adriatique. Bellune, Zengg-Zara, Raguse ont été souvent le théâtre de secousses violentes (2).

La côte septentrionale de la Mer Adriatique est du type alluvial; elle est bordée d'étangs que d'étroites langues de terre ou cordons littoraux séparent de la mer. La lagune vénitienne est un immense bas-fond de 240 kilomètres de longueur et de 15 kilomètres de largeur qui s'étend entre la terre ferme et les *lidi* ou dunes. Cette vaste étendue d'eau se divise en lagune morte, la plus rapprochée des terres, et en lagune vive, voisine des Lidi. La ville de Venise est entièrement située dans la lagune vive à 3 lieues du rivage (3).

L'Adriatique possède deux fléaux : le *Sirocco*, aussi pénible que dans le Sud-Algérien et la *Bora*, froide comme les glaces d'où elle descend. Quand la Bora souffle, on tend des cordes dans les rues des villes du littoral pour que les habitants ne soient pas renversés ; c'est ce vent qui décape continuellement les plateaux désolés du Karst et de la Carniole (4). La mer avec ses eaux d'un bleu profond est magnifique ; sur ses bords et sous le manteau d'or que jette le soleil, apparaissent blanches et roses comme de nouvelles Vénus, Trieste et Venise : Trieste avec ses quartiers en amphithéâtre, ses navires, ses entrepôts, son port qui va sans cesse en s'accroissant ; Venise, avec ses palais, ses églises, ses musées ; l'une, le présent, la ville de commerce, l'autre, le passé, la ville d'art et de poésie.

---

(1) Le petit récif de Silo dont la surface se réduit à quelques mètres carrés et que chaque grande marée recouvre possède, lui aussi des restes de grands mammifères. Tout le long de la côte orientale d'Italie existent des affleurements que l'on peut regarder comme des fragments du plateau dalmate effondré. D'ailleurs la faune malacologique de Monte-Gargano présente des caractères dalmates et non italiens.

(2) Au sujet des tremblements de terre méditerranéens et ceux survenus dans la partie orientale de l'Italie, voir G. Eisenmenger. Les Tremblements de Terre. Paris 1910 (Alcan. édit.)

(3) G. Eisenmenger. Venise et la Lagune vénitienne. *El Correo de Paris.* 1909. Venise est bâtie sur trois grandes îles et 114 îlots que divisent 147 canaux.

(4) Ce vent a, dit-on, couché sur le flanc un train dans les environs de Fiume.

IV. COUP D'ŒIL ÉCONOMIQUE SUR LES ALPES ORIENTALES ET LEURS ABORDS.

L'étude générale du sol va nous permettre, pour terminer, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les conditions économiques des Alpes orientales et des régions avoisinantes.

Les *Alpes orientales* sont remarquables par le nombre et la largeur de leurs vallées ; la vie y est surtout pastorale. Ces vallées abritent de petites communautés politiques, peuplées de races différentes : ce sont des Allemands au Nord, des Slaves à l'Est, des Italiens au Sud. Les états formés autrefois ont encore une vie particulariste ; la vallée de l'Inn est devenue l'*Engadine*, la vallée de la Mur, la *Styrie*, la vallée de la Drave, la *Carinthie*, la vallée de la Save, la *Carniole*, enfin la région montagneuse centrale a constitué le *Tyrol* (1). Chaque vallée a ses villes : Salzbourg pour la Salzach, Innsbrück pour l'Inn, Gratz pour la Mur, Klagenfurt pour la Drave, Laibach pour la Save, Trente pour l'Adige. Chacune a aussi ses occupations particulières : dans le Salzkammergut, on exploite le fer et le sel ; dans le Stubaythal, on travaille le fer ; dans d'autres, on fabrique des étoffes ou des poupées de bois. Les habitants du Nord sont pleins d'animation et de gaieté, passionnés pour la musique, tandis que les habitants du Sud, bergers de père en fils, doivent à leur existence solitaire un caractère quelque peu sombre et méfiant.

De grandes différences sont à noter sur les deux versants des Alpes au point de vue de la température. Tandis que la température moyenne est de 8° dans la plaine de Bavière, elle atteint 13° en Vénétie. Dans les montagnes, l'hiver est long et rude et presque tout le massif possède, en janvier, une température moyenne inférieure à — 4°, alors qu'elle est seulement de — 2° pour la plaine de Bavière et de + 2° pour la plaine vénitienne. En été, malgré la chaleur souvent très lourde dans les vallées, la moyenne générale reste peu élevée et ne dépasse pas 15° pour l'Oetztal, 18 pour Innsbrück, 23 pour Bozen sur le versant sud.

Les cultures ne sont possibles que dans le fond des vallées, mais c'est surtout l'élevage qui entretient la population. En été, cette population se déplace et transhume avec ses troupeaux vers les alpages

---

(1) On devrait écrire *Tirol*.

des hauteurs où l'on rencontre les baraquements destinés aux bestiaux, au foin et à la fabrication du fromage. En hiver, la population redescend dans les vallées.

Les Alpes orientales sont une région de transit actif grâce aux voies ferrées qui suivent les grandes vallées : ligne de Bâle à Vienne par le col de l'Arlberg, les vallées de l'Inn, de la Salzach, de l'Enns ; ligne de la Save, de Franzenfeste (Brenner) à la plaine hongroise, et surtout aux lignes qui traversent les Alpes du Nord au Sud : ligne du Brenner, d'Innsbrück à Vérone ; ligne de Munich à Trieste par le tunnel des Tauern ou celui de Pyhrn terminé en 1907 ; enfin par la ligne de Vienne à Trieste par le Semmering (*Südbahn*). Depuis une dizaine d'années, l'Autriche a travaillé à réaliser un grand programme de voies ferrées entraînant un remaniement des relations entre Trieste et les Alpes orientales. Le trafic de Trieste, qui était de 6 millions de tonneaux en 1905, a considérablement augmenté, de telle sorte que le port est actuellement trop petit et les installations ne sont plus suffisantes. On travaille activement à la transformation du port de Trieste qui doit sa fortune au Lloyd (1) autrichien. Plusieurs compagnies allemandes de navigation songent à faire de Trieste, le port d'attache de lignes nouvelles.

La *Plaine Bavaroise* doit sa prospérité plus à sa situation qu'à son sol. Couverte de forêts, de landes et de quelques pâturages, c'est une région d'élevage, d'industrie laitière et d'industrie du bois. La région qui avoisine le Danube, est plus fertile et très propre aux cultures des céréales, du houblon et à l'industrie de la bière. Le Danube en a fait une grande région de communication entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale, entre l'Allemagne du Sud et l'Autriche. Ainsi s'explique l'importance politique et économique qu'a toujours eue

(1) Ce nom, qui a été adopté par un grand nombre de compagnies de navigation, est celui d'un café de Londres où, à la fin du XVII[e] siècle, s'assemblaient ceux qui s'occupaient d'assurances maritimes. Une société y fut fondée sous le nom de *New Lloyd*. L'*Œsterreichisch-Ungarische Lloyd* fut fondé en 1833 en fusionnant toutes les compagnies d'assurances de Trieste. Les promoteurs avaient pour but de créer, à l'instar des Anglais, un point central pour le développement du commerce, de l'industrie nationale et de la navigation commerciale de l'Autriche. Le Lloyd comprend trois sections : les assurances maritimes, œuvre fondamentale de la compagnie ; la navigation ; la section des renseignements commerciaux. Il publie des journaux en plusieurs langues et ses navires flottent sur presque toutes les mers.

l'Etat bavarois et dont Munich avec ses 550.000 habitants, Augsbourg et Ratisbonne, sont les principales villes.

La *Plaine Hongroise*, à part les lacs et marécages qui subsistent de l'ancien grand lac hongrois, est en général assez sèche ; un *alios* dur et impénétrable, comme dans nos Landes, s'est formé par suite de l'infiltration des eaux chargées de substances provenant de la décomposition des végétaux. Le *lœss* (1) ou limon fertile, sans doute apporté par les vents secs à la suite de l'époque glaciaire, forme des lits épais d'excellente terre végétale qui a fait de certaines parties de la plaine hongroise une région agricole.

Entre le Plateau Bavarois et la Plaine hongroise, d'une part, entre les Alpes orientales et le Massif de Bohême d'autre part, l'*Autriche* couverte d'alluvions fertiles, pourvue de richesses minérales, a pu développer de riches cultures (betteraves, lin, orge), des industries agricoles (bière, sucre), textiles et métallurgiques. Mais avant tout, elle est une région de passage et doit tout à sa situation. Au Moyen-Age, ce fut le couloir par où les Slaves tentèrent d'envahir la Germanie : la *Marche de l'Est*, ou *Œsterreich* (Autriche) champ de bataille entre les Slaves et les Allemands. De nos jours, elle est le lieu d'un transit actif, grâce à la voie de communication qu'ouvre le Danube et grâce surtout aux voies ferrées transcontinentales qui s'y entrecroisent. Dans le dernier bassin, le plus large, ou *Marchfeld* (2) s'est développée la ville de *Vienne* (2 millions d'hab.) la quatrième ville de l'Europe, une des plus belles du monde.

Enfin, au Sud des Alpes orientales, la *plaine du Pô* doit à ce fleuve son sol et sa fertilité. La chaleur et l'humidité jointes à la richesse des alluvions et à l'irrigation largement pratiquée, ont rendu l'agriculture très florissante (céréales, vigne, fruits méditerranéens, cultures industrielles, produits de l'élevage, industries agricoles) et fait de cette partie de l'Italie, la plus peuplée et la plus riche.

On voit combien l'étude du relief — déjà si intéressante en elle-même — devient importante dès que l'on se propose d'expliquer les particularités qu'observe le voyageur et que note le géographe. Etudier

---

(1) Pour la formation de l'*alios* et du *lœss* voir G. Eisenmenger. La Géologie, ses phénomènes. Paris, 1911, p. 66, 87, 104.

(2) Du nom de la March ou Morava.

l' « embryogénie » d'une région, c'est non seulement arriver à connaître, dans leurs rapports et leur raison d'être, les divers éléments de son « anatomie », mais c'est encore préparer la connaissance de son rôle économique, du caractère et du mode d'activité de ses habitants.

Peu de contrées en Europe, sont aussi fertiles en enseignements que les Alpes orientales et leurs abords ; et, de plus, dans cette région si riche et si variée, si gracieuse et parfois si austère, si douce et souvent si imposante, il ne manque véritablement rien de ce qui peut séduire le voyageur ou l'artiste.

II.

Séance du Dimanche 5 Mars 1911.

LES
TRAVAUX ACTUELS DU CANAL DE PANAMA

Par M. DENIS,
Professeur Agrégé d'Histoire.

Mesdames, Messieurs,

L'expédition que nous allons entreprendre ensemble le long des chantiers du canal de Panama ne sera pas une promenade de pur agrément. Un voyage dans l'isthme est pour un Français un pèlerinage plein d'amertume.

A mesure que le creusement progresse, les vestiges du travail français s'effacent du sol, et les souvenirs de l'occupation française s'évanouissent. Les touristes américains qui affluent manifestent leur enthousiasme patriotique devant la tranchée de la Culebra, sans

distinguer ce qui revient de mérite aux ingénieurs actuels, et ce qui appartient à leurs prédécesseurs oubliés. Mais nous serions moins excusables qu'eux si nous refusions de rendre justice à l'habileté technique et au génie organisateur des officiers américains.

Lorsque, par une révolution que les Etats-Unis avaient provoquée, Panama proclama son indépendance, et se sépara de la Colombie, les Etats-Unis, en même temps qu'ils reconnaissaient la république nouveau-née, obtinrent d'elle une bande de terre de quelques milles de chaque côté du tracé du canal, sur laquelle ils exercent un contrôle absolu. Cette bande de terre est le domaine du président de l'Isthmian Canal Commission, le Colonel Gœthals. Les Américains la désignent de ce nom elliptique : la Zone. Elle a une largeur entre le Pacifique et l'Atlantique de 60 km. environ. Elle est entaillée par les vallées de la Chagres qui coule vers l'Atlantique et du Rio Grande tributaire du Pacifique. On passe de l'une à l'autre par le col de la Culebra.

Nous supposerons qu'après avoir étudié d'avance la carte de l'Isthme, nous arrivons un matin au petit jour dans la baie de Colon. Les montagnes du Darien sont enveloppées de nuages, des brumes pèsent sur la mer, l'air est épais et sans transparence, le ciel terne, les eaux louches, chargées des boues de la Chagres : tout nous rappelle l'humidité du climat tropical. J'insiste sur cette impression si différente de celle que fait naître une arrivée à Port-Saïd, parce que, nous le verrons plus loin, l'humidité du climat tropical est ici le principal adversaire que l'homme ait à vaincre. On peut très bien définir Panama d'une façon un peu concise, en disant que c'est un Suez où il pleut. La pluie entraîne les épidémies, une végétation indomptable, un sol détrempé, des chantiers impraticables, des rivières gonflées de crues subites, autant d'obstacles à surmonter.

Nous traverserons Colon peuplé surtout de nègres. Au Sud de Colon, dans le quartier nouveau, nous pourrons prendre contact avec les conquérants de l'Isthme. Voici l'église avec une affiche sur la porte indiquant l'heure du sermon et de l'école du dimanche ; voici au tronc d'un palmier le poste d'appel téléphonique en cas d'incendie. Des hommes passent, glabres ; le soleil ne leur a pas encore donné sa patine ; ils semblent n'avoir pas encore l'expérience du climat, et n'avoir pas eu le temps d'y adapter leur costume. On les voit en bras de chemise et en bretelles ; accessoire essentiel du costume national, mais qui est, tout voyageur vous le dira, un contre-sens complet sous les tropiques, indigne d'un peuple qui prétend avoir le goût du confort.

Nous faisons ensuite par le chemin de fer le trajet de Colon à Panama. Nous franchirons d'abord la région marécageuse et plate de Colon, puis, en mettant le pied sur un sol plus ferme, nous rencontrerons la forêt qui revêt la pente des collines d'un manteau somptueux. De place en place l'horizon s'ouvre sur les défrichements opérés par la commission, des prairies à l'herbe rase, avec çà et là, les cicatrices noires des feux allumés par le service sanitaire. Nous franchirons la crête de la Culebra, et nous verrons enfin s'étendre à nos pieds la plaine basse colmatée par le Rio-Grande, où se dresse comme une île le grand morne rocheux d'Ancon, au pied duquel la ville de Panama baigne dans le Pacifique ses vieilles murailles espagnoles. C'est elle qui nous servira de quartier général pour nos excursions dans la zone.

La ligne du canal est marquée d'avance sur le terrain par les entailles de la Chagres et du Rio-Grande ; mais si, dans les remaniements successifs qu'ont subis les plans du travail, le tracé du canal est resté à peu près invariable, il n'en a pas été de même de son profil en élévation.

Les différents projets pour le percement de l'isthme peuvent être ramenés à 2 types : canal au niveau de la mer et canal à écluses. Chacun des deux a été adopté tour à tour. D'une façon générale, le canal au niveau de la mer a été l'idéal des ingénieurs français. Les ingénieurs américains, au contraire, ont manifesté une préférence presque constante pour un canal à écluses, et, en Juin 1906, le Congrès américain s'est décidé pour un canal à écluses. Les plans définitifs prévoient un bief supérieur au niveau de 26 mètres auquel les navires seront élevés par deux écluses du côté de l'Atlantique et du côté du Pacifique. Ce bief supérieur sera formé en barrant la Chagres à Gatun, à 10 km. de Colon. Les eaux de la Chagres, retenues par le barrage, formeront un lac qui couvrira près de 35.000 hectares, se ramifiera dans chacune des vallées secondaires qui débouchent dans la Chagres, et pénétrera le long de la vallée principale jusqu'à 50 km. de Gatun, bien en amont du coude de la Chagres, et du point où elle vient actuellement déboucher sur le tracé du canal.

Le projet du canal à niveau et le projet du canal à écluses présentent chacun ses avantages, mais aussi ses dangers particuliers. La grande difficulté dans le projet de canal à niveau est de le défendre contre les crues de la Chagres. La Chagres, en effet, en supposant le creusement du canal achevé, viendra s'y déverser en un point où le niveau de sa vallée sera supérieur de 15 ou 20 mètres au niveau du canal. Les eaux

s'y précipiteront au moment des crues avec une fougue irrésistible. Le canal ne sera plus que le déversoir des crues de la Chagres, et les courants qui le parcourront en mineront les berges et en rendront la navigation difficile. Comment régler l'arrivée des eaux de pluie dans le fossé sinueux et profond que sera le canal à niveau ? Cette difficulté disparaît dans le projet du canal à écluses, puisque les crues viendront amortir leur violence dans le lac de Gatun. En revanche, un problème tout différent, non moins ardu, se pose : Comment construire un barrage assez puissant pour lui faire porter une masse d'eau pareille ? Comment être certain que dans les terrains que recouvrira le lac, aucune infiltration ne se produira, et qu'il se maintiendra docilement au niveau qui lui a été fixé ?

De ce que j'ai dit, il résulte qu'il y a deux points particulièrement intéressants le long du canal : Le premier est la tranchée de la Culebra où le canal coupe la ligne de faîte ; le second est la digue de Gatun.

A l'Est du village américain de la Culebra, la tranchée s'ouvre, profonde et large comme une vallée parcourue à différents niveaux par les voies ferrées où circulent les trains de déblais. Pour éviter les glissements énormes sur les versants, les Américains ont été obligés d'adoucir le profil des berges et de donner à la tranchée une forme évasée, ce qui, bien entendu, augmente la somme de travail. Heureusement ils disposent, pour creuser, d'un instrument d'une puissance extraordinaire qui leur permet d'enlever plus de 100.000 mètres cubes par jour de travail : c'est la pelle à vapeur. Du bord de la tranchée, on aperçoit les pelles à vapeur, éparses à divers étages, mener partout l'attaque de la roche en crachant des jets de vapeur blanche. On ne peut imaginer d'outil à la fois plus puissant et plus souple. Un long bras de fer coudé et articulé, qui s'étend et se replie, porte à son extrémité une grande benne de quelques mètres cubes de contenance, dont le rebord est garni de dents d'acier, comme une panne renversée avec des doigts courts et des ongles de métal. La machine avance lentement le long des rails qu'on déplace à mesure qu'elle creuse elle même sa route ; et, tout autour d'elle, dans un rayon égal à la longueur de son bras, elle déblaie rapidement. Un mécanicien américain conduit l'ouvrage ; d'un mouvement de levier, il dirige la pelle vers le point qu'il a choisi, soulève la charge de terre, et la bascule sur un train de wagons arrêté à sa portée, et qu'on fait avancer à mesure qu'il se remplit.

Quant au vieux matériel français, les Américains l'ont culbuté par

dessus les talus : wagonnets et locomotives, les petites bennes qu'on remplissait à la main et les grues qui servaient à les enlever, abandonnés le long de la voie, y sont lentement brûlés par la rouille, soit parce qu'ils sont vraiment inutilisables, soit parce que les métallurgistes américains ont su se réserver la commande d'un matériel entièrement nouveau. Dans leur hâte à débarrasser la route « to get all that out of the way » comme ils disent, il est même arrivé aux Américains quelques aventures assez amusantes. Lorsque la Commission prit livraison du matériel de la Compagnie Française, elle fit couler ou abandonner dans la Jungle les dragues françaises, sans prendre le temps de les examiner. On les y découvrit 3 ans plus tard, et non sans stupeur, on constata qu'elles valaient les dragues modernes les plus perfectionnées, et pouvaient être remises en état à peu de frais, malgré leur longue immersion. Les Américains en marquèrent quelque déception. Ils avaient eu meilleure opinion du progrès, et ils s'étonnaient que la mécanique n'eût pas fait en 20 ans des pas plus rapides, mais, en entrepreneurs avisés, ils se résignèrent. Plusieurs des anciennes dragues françaises, vieilles de plus de vingt ans, travaillent encore avec une verdeur qu'on n'attendrait pas de leur grand âge.

Après la Culebra, le point le plus intéressant de la zone est Gatun, où l'on travaille au barrage gigantesque qui retiendra les eaux de la Chagres, et aux écluses qui donneront accès au lac. Pour saisir le plan de la digue, il faut gravir une colline de 35 mètres qui se dresse au milieu des terres basses de la vallée et que les Américains appellent Spillway Hill. La digue franchira la vallée en s'adossant à Spillway Hill, et ira rejoindre sur la rive gauche les hautes collines boisées. Une fois terminée, elle représentera une énorme levée de terres, au profil peu saillant, de 35 mètres de hauteur pour 800 mètres de base, sur une longueur, en travers de la vallée, de 2 km. 5 environ, quelque chose qui ressemblera davantage à une longue colline aplatie qu'à l'image que suggère au premier abord le mot de barrage.

Du haut de Spillway Hill, nous pouvons, sans grand effort, imaginer l'aspect que prendra le paysage lorsque la vaste nappe d'eau s'étendra vers le Sud au pied des abruptes hauteurs de la rive gauche. En face, émergeront les sommets des collines du Lion et du Tigre comme deux îlots boisés. Le reste du pays sera recouvert par les eaux. Le site est bien choisi pour mesurer l'activité qui se dépense dans la zone. L'air s'emplit autour de nous de rumeurs et de fracas : coups de mines, sifflement des locomotives, ahannement des grues, éboulement des

roches sur les talus de la digue. A nos pieds on bétonne le lit du déversoir artificiel qu'on prépare à la Chagres à travers Spillway Hill. Déjà la digue se dessine. A 800 mètres d'intervalle, deux grandes lignes de roches noires traversent la vallée et des trains chargés y apportent sans cesse de nouveaux matériaux. L'espace entre ces deux jetées doit être rempli par colmatage ; c'est-à-dire qu'on y amènera des eaux chargées de limon qu'elles déposeront lentement. La digue de boue a d'énormes avantages : elle est économique ; elle est de construction rapide, elle ne redoutera pas les tremblements de terre. Reste à savoir, problème capital, si elle fera son métier de barrage, si elle retiendra les eaux du lac, en un mot, si elle sera imperméable ; et c'est bien la question qui inquiéta surtout la Commission. Sous l'énorme pression du lac, les eaux ne filtreraient-elles pas à travers la digue ? On ne se contenta pas de calculs théoriques, ni de l'exemple rassurant que prodiguaient les nombreux barrages d'irrigation construits par colmatage dans l'Ouest des Etats-Unis ; on voulut tenter une expérience plus concluante, et, suivant les proportions de la digue de Gatun, on établit, des mêmes matériaux, et d'après les mêmes méthodes, une petite digue d'études, dont on mesura la perméabilité. Elle est restée intacte, au pied de Spillway-Hill, dans un grand bassin de planches jointes ; et les limons fins dont elle est faite gardent à leur surface la trace des pas des ingénieurs et des touristes qui sont venus lui demander confiance.

Enfin, il ne suffisait pas que la digue elle-même fût imperméable ; il fallait encore qu'il en fût de même des couches d'alluvions sur lesquelles elle est bâtie. Les eaux du lac ne devaient trouver une issue, ni à travers la digue, ni au-dessous d'elle. Après de longues hésitations, qu'elle n'a pas cherché à dissimuler, la Commission assure aujourd'hui qu'il n'existe aucun danger de ce genre. Le fond de la vallée a été sondé par des forages innombrables : « Je puis me hasarder à déclarer, sans craindre qu'on me contredise, écrivait le Colonel Gœthals en mars 1909, qu'aucun terrain pour aucune œuvre publique ou privée d'aucune espèce, n'a été examiné et étudié d'une façon aussi complète et aussi définitive que celui des écluses et de la digue de Gatun. Il ne subsiste plus un doute sur aucune des couches qui s'y rencontrent. Il est désormais impossible, si l'on étudie impartialement et sérieusement les données que nous possédons, de douter que ces couches soient imperméables, et capables de supporter le poids dont on les chargera ».

Mais, Messieurs, je crains de fatiguer votre attention par tant de détails techniques. Après vous avoir parlé de l'œuvre, il est temps que je vous parle aussi des ouvriers.

Sous le sceptre de la Commission, tout un peuple vit et travaille, ou plutôt tout un groupe de peuples qu'elle a rassemblés. Elle emploie un personnel dont l'effectif varie de 35 à 43.000 hommes. Ce personnel se divise en 2 grandes catégories : les gold men et les silver men, les hommes d'or et les hommes d'argent. Les premiers reçoivent leur solde en or américain, les seconds sont payés en piastres d'argent panaméennes. A l'origine, les uns et les autres manquaient également. Pour recruter ses « silver-men », c'est-à-dire ses manœuvres, la Commission alla surtout en Espagne et dans les Antilles. Les Espagnols et les noirs des Antilles, Jamaïquais et Barbadiens, formèrent dès le début, et forment encore les rangs inférieurs de l'armée. Les Martiniquais aussi sont nombreux, et l'on entend à chaque pas sur les chantiers le son du doux patois créole.

Tandis que tous les silver-men sont étrangers, il faut être citoyen américain pour être enrôlé au titre or. On n'a jamais importé à proprement parler d'ouvriers des Etats-Unis, mais il a fallu en attirer par des salaires élevés : On offre à un maçon 72 cents par heure (3 fr.60), à un charpentier 65 cents (3,25), à un peintre 65 cents également. Mais la plupart des salaires sont fixés au mois. Un dessinateur est admis aux appointements de début de 125 dollars (625 francs), un mécanicien touche 180 dollars (900 francs), un commis ordinaire 100 dollars (500 francs).

On a accusé la Commission d'avoir fixé trop haut le taux de ses salaires. Elle s'en défend : elle a subi, dit-elle, comme tout patron, les lois de l'offre et de la demande ; elle a dû vaincre la répugnance des Américains à venir s'établir dans l'isthme qui avait mauvaise réputation, et qui était vraiment autrefois une terre malsaine. Elle est d'ailleurs aux aguets des économies à réaliser sur le chapitre des salaires. Elle tient des statistiques de toute nature pour comparer le rendement moyen des différentes classes d'ouvriers. C'est ainsi qu'elle a calculé que les Espagnols sont des terrassiers plus avantageux que les nègres, bien qu'ils soient payés deux fois plus. Les noirs montrent une éducabilité naturelle assez faible et se soucient fort peu de s'instruire. Le service sanitaire qui les emploie à couper les herbes n'a pu leur apprendre à remplacer leurs coutelas par des faux. Pour un seul travail, cependant, ils défient toute concurrence : pour peindre

les toitures, car ils courent pieds nus sur les tôles inclinées qui couvrent les bâtiments de la Commission, tandis que les Européens qui sont chaussés refusent de s'y aventurer sans l'aide d'échelles.

La Commission veille à ce que le travail accompli réponde aux salaires. Un emploi officiel n'a pas la réputation, en France du moins, d'enflammer son titulaire d'une ardeur à la besogne dévorante ; et j'avais bien entendu aussi aux Etats-Unis quelques allusions à certaine indolence que des patrons privés ne tolèreraient pas, mais qui est permise au service d' « Uncle Sam ». J'avoue que, pendant mon court séjour dans la zone, je n'ai pas vu trace d'indolence parmi les serviteurs d'Uncle Sam, et que la vivacité d'allure américaine, à laquelle je m'étais habitué à New-York, ne m'a parue réduite ni par le climat tropical, ni par la mise en régie du creusement du canal.

Mais la Commission a compris que, pour pouvoir exiger de ses employés une grosse somme de travail, elle devait avant tout leur assurer la santé et le confort. Son œuvre sanitaire est admirable et bien connue. Elle est parvenue à éliminer complètement de la zone la fièvre jaune. Les cas de paludisme eux-mêmes deviennent de moins en moins fréquents. Les larves de moustiques sont pourchassées avec un acharnement inlassable. Le Colonel Gorgas, directeur du service, s'enorgueillit à bon droit du taux auquel s'est abaissée la mortalité : 24 pour 1.000 en 1908 sur toute la population de la zone, et 13 pour 1.000 seulement — un tiers de moins qu'en France, — sur les 43.000 personnes, employés de la Commission et leurs familles, qui sont soumis d'une façon plus étroite à l'application des règlements sanitaires.

Ces résultats merveilleux ent été atteints, non seulement grâce au service de la santé proprement dit, mais grâce à l'hygiène générale que la Commission maintient dans la zone, distribuant abondamment de l'eau de façon à rendre la propreté possible, et l'imposant par une discipline de tous les instants à celles des fractions de son personnel qui n'en avaient pas naturellement le goût ; logeant les ouvriers à l'aise, et les nourrissant largement, en tenant compte de leurs goûts divers. Quiconque a jamais traversé les campements misérables et les cantines sordides où se loge en Europe et aussi en Amérique la population flottante qu'attire quelque grand travail de terrassement, éprouvera la plus profonde admiration en traversant un de ces villages américains nouveau-nés.

Les nègres non mariés habitent par 30 ou 40 de hautes maisons à une seule salle, où chacun a sa couchette tendue de toile qu'on change

une fois par semaine. Un surveillant s'assure que chaque homme se lave et change de linge.

Les noirs mariés reçoivent des quartiers où ils vivent par familles ; mais l'administration, un peu puritaine, se montre exigeante sur cette question du mariage ; elle exige un acte en forme, que les nègres ne peuvent pas toujours produire. Elle se refuse à reconnaître la validité de l'union libre telle qu'elle est communément pratiquée dans les Antilles. Cette sévérité éloigne du village officiel un grand nombre de noirs qui ne veulent pas se séparer de leurs femmes : elle les réduit, suivant l'expression qu'on emploie ici, à aller vivre dans la brousse, où ils construisent leurs huttes. Jusque dans la brousse, le service de la santé les poursuit, et des inspecteurs les obligent à brûler les débris de nourriture, et à enterrer les boîtes de conserves qui retiennent les eaux de pluie et permettent la propagation des moustiques.

Les Espagnols ont eux aussi leurs maisons d'habitation et leurs cuisines ; mais c'est pour satisfaire son personnel américain que la compagnie a déployé toute son ingéniosité. Voici d'abord les quartiers pour ouvriers célibataires, grandes maisons de charpente, à galeries, où de vastes pièces claires logent chacune deux compagnons ; un peu plus loin s'élève l'hôtel de la Commission, qui n'est en réalité qu'un restaurant. J'en ai expérimenté plusieurs fois la cuisine. On y vend 50 sous aux étrangers un repas que les employés de la Commission ne paient que 30. Le menu est un peu supérieur à ce qu'on pourrait avoir à New-York pour le même prix.

La Commission ne nourrit dans son restaurant que des célibataires. Quant aux ouvriers mariés, la plupart d'entre eux ont amené leurs familles dans la zone et y ont une installation complète. La Commission leur fournit une maison ou un appartement. Elle a des magasins où elle leur vend les vivres à des prix qui correspondent à peu près, aux cours de New-York. Les tarifs officiels sont publiés chaque semaine dans le bulletin du canal. Le magasin de la Commission n'est pas assorti seulement en comestibles ; elle prétend y tenir de quoi satisfaire à tous les besoins de ses employés, depuis les meubles jusqu'aux cigares. L'alcool seul ne s'y vend sous aucune forme. La Commission a la prétention de ne prendre à son service que des hommes tempérants. Dans le questionnaire qu'elle adresse aux candidats qui postulent ses emplois, je relève les questions suivantes : « Usez-vous de liqueurs intoxicantes ? — Si oui, dans quelle mesure ? ».

J'ai dit ce que la Commission fait pour le bien-être physique de son

peuple ; mais elle ne montre pas moins de souci de sa santé morale. Elle veut que la vie dans la zone lui paraisse agréable, et que le mal du pays, aussi dangereux que la fièvre jaune, ne puisse pas se propager. Pour cela, elle n'a pas reculé devant les dépenses supplémentaires de l'installation de familles dans l'isthme. La présence d'un grand nombre d'enfants et de femmes donne à l'existence de la variété et du charme. De ce qui ne serait qu'un camp, elle fait une petite ville avec toute la diversité de soucis et de distractions que comporte la vie urbaine. Les enfants ont leurs écoles, les femmes ont leurs clubs, dont les hommes plaisantent. Mais, comme le disait à Panama M. Taft lui-même, en recevant la délégation de ces clubs féminins : « N'est-il pas vrai que tout ce qui satisfait la femme travaille indirectement au bonheur du mari ? ». Pour les célibataires qui forment malgré tout la majorité des ouvriers, à défaut des joies du foyer, ils ont du moins une ressource suprême : c'est une institution que vous me permettrez d'appeler à l'Américaine par son petit nom : la Y. M. C. A ; l'association chrétienne des jeunes gens qui est chargée de les distraire pendant leurs heures de loisir. Elle leur offre, pour une cotisation minime, une petite bibliothèque, une salle de lecture où les magazines s'amoncellent, un gymnase, un jeu de quilles. Les sports sont fort en honneur. Les différents centres ont leurs équipes rivales de base-ball. Elles se livrent le dimanche des parties acharnées. A Panama, les jeux de base-ball alternent avec les courses de taureaux, spectacle favori de l'ancienne population de langue espagnole.

Mais le moyen le plus assuré d'exclure de la zone toute mélancolie, c'est encore d'intéresser les ouvriers à leur œuvre. La Commission confie au journal le *Canal Record*, qu'elle distribue gratuitement à ses employés, la tâche importante d'entretenir chez eux l'unité morale, la confiance et l'ardeur qui rendront leur travail plus efficace. Le *Canal Record* doit donner à la population de la zone une âme commune et créer cette discipline ardente sans laquelle il n'est pas de victoire. C'est une publication hebdomadaire qui contient une description détaillée du progrès des travaux, quelque chose comme des bulletins de campagne. Le ton optimiste et enthousiaste du *Record* m'a paru d'accord avec l'esprit de tous les ingénieurs et de tous les ouvriers avec lesquels j'ai pu causer. Je ne me souviens pas avoir recueilli de plaintes personnelles, ni observé la moindre inquiétude sur le succès de l'œuvre. Aux questions que j'ai posées, les réponses ont toujours été analogues : « Everything is working very smooth — Il

n'y a pas de frottement à la machine » ou : « We are doing wonderful work — Le travail marche admirablement ».

Cet optimisme est-il légitime ? Il y a peu de temps encore, une campagne de presse fut ouverte aux Etats-Unis contre la Commission du Canal, et contre ses méthodes : Je mentirais cependant en disant que, lors de mon passage, l'opinion m'y ait paru très inquiète. Sa sécurité tient en partie à ce que le percement de l'isthme a été entrepris non par une Compagnie privée, mais par le gouvernement Américain lui-même. En cas d'échec, le crédit du Trésor Américain ne serait pas sensiblement atteint, et les titres de rente émis par lui pour poursuivre les travaux, n'en perdraient pas leur valeur. L'épargne privée est donc à l'abri de tout risque. Tout, d'ailleurs, contribue à faire espérer un succès relativement aisé et prochain. Les principaux obstacles auxquels on s'est heurté semblent même donner raison aux ingénieurs qui ont écarté le projet d'un canal au niveau de la mer. Si la construction de la digue et des écluses a progressé jusqu'ici sans heurts imprévus, il n'en a pas été de même du creusement de la tranchée de la Culebra. Les glissements qui se sont produits sur ses flancs, et qui ont été jusqu'ici assez facilement réparables, laissent du moins mesurer quelle eût été la difficulté de la tâche, s'il s'était agi d'un canal à niveau de la mer, et par conséquent d'une tranchée de 27 mètres plus profonde. Au retour d'une récente tournée d'inspection le Président Taft a pu faire part à la Nation Américaine des espérances de la Commission, et lui annoncer que le canal serait ouvert aux navires d'un tonnage moyen dès la fin de 1914 et qu'il pourrait être solennellement inauguré le 1er janvier 1915 par une escadre américaine, qu'on enverrait de l'Atlantique au Pacifique.

Je vous demanderai la permission, en terminant, de vous citer encore quelques chiffres, qui permettent de mesurer l'importance des travaux.

Il avait été enlevé par les deux Compagnies françaises, un total de 78.000.000 de yards cubes, dont 29.000.000 seulement ont été utiles aux Américains. Les Américains ont enlevé jusqu'au 1er Janvier 1911, 126.000.000 de yards cubes : Il en reste à enlever 56.000.000 et la moyenne du creusement par mois est de 3.000.000 de yards cubes.

Une pelle à vapeur arrive à enlever plus de 2.000 yards cubes par jour. Le 11 Janvier 1911, 18 pelles en 8 heures de travail dans la tranchée de la Culebra enlevèrent 36.000 yards cubes de roche et de terre.

Aux écluses de Gatun, on met en place 3.000 yards cubes de béton par jour... Il en a déjà été placé plus de 1.000.000.

Les dépenses, jusqu'au mois de Novembre 1910, s'étaient déjà élevées à la somme de 206.000.000 $ (1.050.000.000 francs), sans compter 50.000.000 $ (200.000.000 fr.) payés à la Compagnie Française et au gouvernement Panaméen. Les dépenses courantes par mois sont de plus de 3.000.000 $ (15.000.000 fr.). Et on ne peut guère espérer achever le canal sans une dépense nouvelle de 150.000.000 $ (600.000.000 fr.).

P. DENIS.

COMMUNICATION

DE LA CASPIENNE A TÉHÉRAN

« En lisant le journal *Le Siècle*, j'ai été frappé par l'intéressante narration de M. Herbette intitulée « de la Caspienne à Téhéran ». J'ai demandé à la direction du journal la permission d'insérer cet article de son collaborateur : Cette autorisation m'a été gracieusement accordée : j'espère que nos lecteurs auront le même plaisir que moi à lire ce récit de voyage.

A. MERCHIER. »

Même si la mer Caspienne lui a été favorable, le voyageur qu'un mauvais bateau russe débarque au port persan d'Enzeli éprouve d'abord une impression de soulagement : il a quitté la province russe du Caucase. Si vous doutez du plaisir qu'il ressent, ou si vous l'attribuez à un parti pris d'hostilité contre la Russie, j'en appelle volontiers à ceux de mes confrères pétersbourgeois ou moscovites qui ont fait le chemin de Batoum à Bakou et qui savent encore mieux que moi combien une bureaucratie à la fois tracassière et négligente réussit à

rendre le gouvernement du tsar peu sympathique aux yeux des plus inoffensifs promeneurs. Aussi, contrairement à ce qu'on éprouve d'ordinaire lorsqu'on est en présence de la douane, c'est avec joie que l'on cause avec l'aimable directeur belge qui est à la tête des douaniers persans d'Enzeli ; et l'on a plaisir aussi à s'entretenir avec un de ses jeunes collaborateurs, que sa moustache blonde et son accent feraient prendre pour l'un de nos compatriotes, s'il n'avait la précaution de porter une redingote à plis et la coiffure habituelle des fonctionnaires persans : le *kola*, une sorte de fez noir qui sied fort bien au visage.

Je ne sais si ces impressions agréables continueraient au delà de la douane, pour un étranger qu'aucun ami n'attendrait au débarcadère. Mais elles vont certainement *crescendo*, lorsqu'on est attendu, et lorsque l'hospitalité vous est offerte dans une maison persane. Alors, avec mille prévenances auxquelles la fréquentation du Métropolitain ou même celle des grandes séances de l'Académie française ne vous aurait pas habitués, on est conduit soit jusqu'à la ville voisine de Recht, soit dans quelque maison de campagne située au milieu d'un jardin, tout à côté de la mer. Si l'on a le temps, il vaut mieux s'arrêter à cette première étape : la petite ville d'Enzeli mérite d'être vue, avec ses rues commerçantes qui s'alignent entre la mer et la lagune, avec son quai abrité qu'encombrent des balles de coton, ses portefaix qui, aux heures de repos, plaisantent ou dansent quelque rude danse comme celle du *Vaisseau fantôme*, et ses bains devant lesquels, lorsque j'y suis passé, une troupe de femmes voilées et curieuses attendaient la sortie d'une jeune fille qu'on allait marier.

Malgré la canonnière russe qui est ancrée dans le port, malgré le drapeau qu'un consul russe, peu enclin à distinguer le tien du mien, a arboré sur l'édifice que devrait occuper le délégué du gouvernement persan, on se rend compte qu'on est ici chez un tout autre peuple, plus proche de nous à certains points de vue que bien des peuples européens. Le *kargouzar* d'Enzeli, c'est-à-dire le représentant du ministère persan des affaires étrangères, M. Ali Mohammed Oveïcy, est un lettré qui emploie ses loisirs à composer des drames lyriques ou à traduire *Mithridate* en persan.

Le chef du service des colis postaux se vante d'avoir passé dix ans à Paris et parle des réformes nécessaires à la Perse, avec une liberté de langage qu'un Français oserait à peine imiter. Pour se sentir vraiment à l'étranger, il faut que le visiteur français pénètre dans le petit village qui entoure les pêcheries Lianozof — entreprise qui rapporte, me dit-on,

cinq millions de francs par an à une société russe qui paie six cent mille francs au Trésor persan, pour exploiter le monopole de la pêche. Là, vous n'avez qu'à pousser la porte de l'usine, et vous apercevez des machines fabriquées à Berlin.

*
* *

Trois heures de voiture, à travers des bois de chênes ou d'acacias coupés « en têtard », séparent Enzeli de Recht. La plus grande partie de ces bois appartient à l'ancien ministre Sardaré Mansour, chez lequel nous sommes reçus, ma femme et moi, à Enzeli et à Recht. Sardaré Mansour habite Paris en ce moment ; c'est son frère Mobasserol-Moltk et son beau-frère Mirzon Aghaci qui nous font, avec infiniment de bonne grâce, les honneurs de ses domaines. Depuis le vaste carré d'iris violets qui entoure son pavillon d'Enzeli, jusqu'au parc qu'il possède aux portes de Recht, on croirait se promener dans son jardin : un agréable jardin, coupé seulement par quelques rizières et par une rivière limoneuse où passe, tandis que nous la traversons, une barque pleine de pèlerins qui se rendent aux Lieux Saints de Nedjef et de Kerbéla. Debout, à l'arrière de la barque, l'un d'entre eux chante pour inviter les passants à le suivre.

L'arrivée à Recht serait décevante, si l'on s'attendait à trouver de grandes avenues et des façades ornées. Ce ne sont que petites rues étroites et souvent tortueuses, bordées de boutiques à l'orientale ou de murs en terre. On ne rencontre guère qu'un *Sabzèmaïdan*, c'est-à-dire un square où des citoyens oisifs viennent fumer, près d'une bicoque en planches, de longues pipes de bois à la persane. La principale curiosité de la ville est la maison en ruines de l'ancien gouverneur Sardar Afgham, ce tas de briques rappelle les évènements de février 1909, qui marquèrent, avec l'occupation d'Ispahan par les Bakhtiaris quelques semaines plus tôt, le début de la seconde Révolution persane.

Sardar Afgham fut massacré le même jour dans une villa voisine de Recht, chez Sardaré Homayoun, qui est aujourd'hui consul général à Tifflis, et, en présence du gouverneur actuel, Sardaré Motamed. « J'ai visité avec ces deux témoins la scène du drame, j'ai vu les trous des balles dans le mur de la petite chambre où Sardaré Afgham s'était réfugié et où il tomba mort, et j'ai entendu Sardaré Homayoun, qui est un causeur charmant, raconter comment, ce jour-là, il était sorti par la fenêtre avec une hâte bien compréhensible. Depuis lors, la villa était restée fermée et l'on commence seulement à la restaurer : ses murs

parlent encore, pour ainsi dire, et rien n'est plus curieux que le contraste entre ces souvenirs lugubres et l'éclatant épanouissement du jardin, qui balance ses verdures fraîches et ses arbres fruitiers en fleurs sur la terrasse que contourne un ruisseau digne de Trianon. Sardaré Homayoun venait de m'expliquer, dans son salon, comment les révolutionnaires avaient failli l'atteindre en tirant sur son invité le gouverneur, et comment quatre personnes avaient été tuées là ; puis il tendit la main vers la fenêtre ouverte et je crus qu'il allait m'indiquer quelque autre détail de cette journée sanglante. Mais non. « Ecoutez, me dit-il, voici le rossignol qui chante. » Et il l'écoutait lui-même avec une sorte de respect, comme si ces notes grêles symbolisaient la poésie et l'espérance que les pires épreuves ne parviennent pas à détruire dans le cœur du peuple persan.

Si elle manque de grandes percées et de mouvements, la ville de Recht n'en est pas moins amusante à parcourir, et je n'ai pas trop maudit la négligence du Conseil municipal qui persiste à ignorer les règles les plus élémentaires de la voirie. Rien n'a été changé ici depuis que le nouveau régime existe en Perse ; les niches qui servent de boutiques et d'ateliers continuent à défier l'hygiène et les alentours de la mosquée basse de Safi, qui pourraient devenir si pittoresques à peu de frais, n'ont jamais dû être plus mal tenus. Mais même sous cette immobilité apparente, on sent poindre des tendances nouvelles. Au bord du square, se dresse une école moderne ; Mirza Hassan Khan, qui me sert aimablement de guide, m'explique qu'il l'a dirigée dans les premiers temps et qu'on y donne un enseignement calqué autant que possible sur celui de nos écoles communales. Sur une autre place, on aperçoit les fenêtres ouvertes d'une salle publique de lecture, où des journaux s'étalent sur de grands pupitres noirs.

Ce ne sont là que de modestes tentatives et il se trouve probablement quelque cuistre « européen » pour en rire. Mais ne vaudrait-il pas mieux aider ce mouvement d'émancipation ? Qu'attendent nos sociétés, la Mission laïque, l'Alliance française, pour fonder une école au milieu d'une population qui écoutera des maîtres français plus volontiers que n'importe quels autres maîtres ? Qu'attendons-nous pour créer en Perse, non seulement des cours d'instruction primaire, mais encore des cours d'enseignement professionnel qui donneraient aux écoles françaises une supériorité incalculable sur leurs rivales ?

A Recht, tout au moins, l'appui des autorités locales nous serait acquis. Le gouverneur de la province de Guilan, Sardaré Motamed,

qui, pour appartenir à l'une des plus grandes familles de la gentry persane, n'en a pas moins des manières décidées et démocratiques, m'a dit que son administration accorderait sans peine à une école française l'usage gratuit d'une maison et une subvention annuelle d'environ 10.000 francs. Ne pourrions-nous pas mettre à l'épreuve sa bonne volonté, et les sympathies que tous ses principaux collaborateurs, depuis le Kargouzar jusqu'au chef de la gendarmerie, manifestent si cordialement pour la France dès que la visite d'un Français leur en fournit l'occasion ?

C'est encore en voiture, par une route concédée à une compagnie russe, qu'on franchit les quelque 340 kilomètres qui séparent Recht de Téhéran. Il semble que tout soit préparé pour rendre ce voyage aussi désagréable que possible : malgré le prix exorbitant que coûtent les voitures, il est difficile d'obtenir un « landau » — le seul véhicule dans lequel on puisse songer à s'étendre pour dormir — et il est encore plus malaisé de découvrir un landau dans lequel la pluie n'entre pas librement. La route, pour laquelle on paie une taxe spéciale de trente francs par voiture, est pleine de fondrières dans la plaine, de tournants brusques et d'invraisemblables cahots dans la traversée des montagnes. Les relais ne sont pas toujours pourvus de chevaux et l'entrepreneur de transports, en homme prévoyant, s'est réservé la faculté de vous laisser en détresse pendant quatre heures dans chacune des dix-sept stations qui se succèdent entre Recht et Téhéran. Il use de cette faculté, comme nous avons pu nous en apercevoir en restant de dix heures du soir à deux heures du matin dans une cour encombrée de fumier. Enfin, à chaque relais et à chacun des postes construits par la compagnie concessionnaire de la route, on tire les voyageurs de leur sommeil et souvent de leur voiture sous le prétexte d'examiner deux feuilles de papier qui pourraient être confiées au cocher ; mais il ne faut pas se plaindre de ces réveils subits, car vous risquez, si vous dormez en arrivant au relais, de perdre quelque bagage déposé sur le siège ou de voir d'autres voyageurs vous enlever les chevaux qu'on était sur le point d'atteler à votre véhicule.

Peut-être certains voisins de la Perse ne regrettent-ils pas trop ces vexations imposées aux voyageurs : ils aiment à représenter les Persans comme des sauvages et ils ne désirent pas que des relations plus actives s'établissent entre l'Europe et Téhéran. Mais l'intérêt des Persans est tout l'opposé, et l'un des premiers soins de leur gouvernement devrait être de rappeler aux concessionnaires de la route et

aux voituriers qu'un service de transports n'a pas pour objet de décourager les voyageurs.

Fort heureusement, la nature, comme si elle voulait faire oublier les erreurs des hommes, vous récompense d'avoir entrepris ce trajet ingrat. De Recht aux premières pentes des montagnes, on traverse des forêts qui ont fait à certains spectateurs l'effet d'une jungle tropicale, mais qui m'ont rappelé bien plutôt nos bois du Morvan, voire même nos paysages de Normandie. La route longe presque tout le temps de petits cours d'eau jaunâtres et rapides, sur les berges desquels s'étalent, semblables à de gros coquillages boueux, d'innombrables tourtes. De loin en loin, on passe devant quelques maisons en terre rougeâtre où les paysans, coiffés de bonnets noirs en forme de tiare, sont ordinairement occupés à se reposer sur le pas de leur porte. On n'aperçoit point de femmes dans ces maisons, et leur absence étonne le voyageur français, qui a l'habitude de voir de solides fermières vaquer aux travaux du ménage.

Après quelques heures de chemin, les montagnes boisées que cachaient les brumes et les arbres de la plaine apparaissent tout à coup, et l'on n'a pas encore compris de quelle manière on va se glisser entre elles qu'elles vous environnent de toutes parts. La route se résigne alors à suivre le large torrent qui traverse ce massif, le torrent que les Persans, courtois même envers les forces de la nature, ont nommé *Fleuve Blanc* alors qu'ils auraient dû l'appeler *Fleuve Sale*. A flanc de montagne, avec des pentes brusques et des détours qui auraient pu être évités mais qui ajoutent à la beauté du spectacle, on s'élève lentement entre les grands arbres qui dominent la chaussée à droite et les rochers qu'elle domine à gauche ; au pied de ces rochers, le torrent s'étale, se divise et se resserre tour à tour, dans une vaste vallée encombrée de galets gris, sur l'autre rive de laquelle recommencent les rochers, les pentes boisées et les arêtes vives des monts Elbourz.

Mais à mesure qu'on avance et qu'on s'éloigne du bassin pluvieux de la Caspienne, la végétation devient plus clairsemée. Les arbres se rabougrissent et ne sont plus que des buissons, puis les buissons se réduisent à des touffes d'herbes ou de plantes grasses, et enfin ces touffes de verdure elles-mêmes disparaissent partout où il n'y a point d'irrigation. On a encore un admirable coup d'œil sur la vallée du *Fleuve Blanc*, au moment où une sinuosité de son cours semble lui donner une demi-lieue au moins de largeur. Si vous passez là vers la fin du jour, la lumière plus rouge du couchant prêtera à cette

eau bourbeuse des tons d'ocre, et à l'endroit où la rivière écume contre les parois du rocher, vous croirez voir de la brique fluide qui coule en tourbillonnant.

Seulement ce paysage est un des derniers où vous trouveriez de la vie. Quand vous aurez franchi le fleuve blanc sur un pont de fer, si inattendu le long d'une route qui ne connaît pas les travaux d'art, et quand vous serpenterez dans des gorges profondes ou dans d'interminables ravins pour gagner enfin le plateau dénudé où s'accomplit la seconde moitié du trajet, l'aspect désolé des montagnes finira par vous oppresser. Elles ont des formes nobles qui se profilent nettement sur le ciel, et elles ont des teintes éclatantes, car les eaux qui ruissellent sur elles les barbouillent de rose, de bleu turquoise ou de violet. Mais on sent que de temps immémorial elles ont été ainsi, rudes, stériles, ennemies du voyageur qu'elles emprisonnent dans la neige en hiver et qu'elles brûlent de leur réverbération en été, ennemies des cultivateurs misérables qui ensemencent à leur pied quelques arpents de cailloux pour ne pas mourir de faim. Et l'on devine toute la somme de souffrance dont elles ont été les témoins impassibles, quand on voit, éloignées à peine de cent ou de deux cents pas les unes des autres, les innombrables carcasses de chevaux, d'ânes, de mulets ou de chameaux qui jalonnent les deux bords de la route et qui ont servi de mangeoires aux seuls oiseaux de la région, les corbeaux et les vautours.

Quelques heures après être sortie des montagnes, la route, qui s'allonge maintenant tout à son aise sur un plateau caillouteux et couvert d'une herbe rase, atteint la ville de Kasvine. Elle suit à distance respectueuse la chaîne de l'Elbourz qu'elle vient de traverser. Vaguement parallèle à cette chaîne, on en aperçoit à l'horizon une autre moins élevée. Toutes ces *sierras*, ravinées par l'érosion, se dressent brusquement au-dessus de la plaine ; elles sont précédées seulement de trois ou quatre rangs de montagnes en miniature, serrées les unes contre les autres et disposées en gradins. On croirait voir un plan en relief qui représenterait le nivellement progressif du relief terrestre à mesure que la pluie décapite les monts et comble les vallées. Quant à la plaine elle-même elle est monotone et déserte. A peine voit-on de loin quelques bouquets d'arbres, et quelques flaques dont un mirage grossit démesurément la largeur.

Tout à coup, on se trouve à l'entrée de Kasvine. Comme la plupart des villes persanes, celle-ci est faite de constructions basses en terre, et l'on y est presque arrivé qu'on ne la distingue pas encore. Le *Kargouzar*,

un fonctionnaire aimable et distingué qui s'appelle Baghir Khan Azini et qui a été secrétaire d'ambassade à Rome, est venu au-devant de nous avec deux superbes gendarmes à cheval en uniforme bleu. Tandis qu'il nous conduit au palais du gouverneur, en passant sous une jolie porte de faïence azur et jaune et en suivant une rue large et droite qui donne presque à Kasvine l'aspect d'une grande ville, il nous explique ce que les autorités locales ont fait depuis un an pour réaliser quelques progrès ; et il parle avec tant de conviction qu'en l'écoutant on s'intéresse aux réverbères, aux trottoirs, aux uniformes khaki sous lesquels les troupes réorganisées ont un air fort martial, et aux représentations théâtrales qui avaient, paraît-il, ému certains *mollahs*, mais que le Kargouzar a continuées malgré eux.

Le palais du gouverneur de Kasvine est peut-être l'édifice — ou plutôt l'ensemble d'édifices — les plus curieux que possède la Perse du Nord. Sa façade monumentale a été construite par le dernier des souverains « rassembleurs de la terre persane » qui ont régné avant la dynastie actuelle, Nadir Chah. Elle date donc de la première moitié du 18e siècle, et dans ce pays où la splendeur des rois passe vite elle est déjà une sorte de relique, abondamment restaurée d'ailleurs. Son milieu forme comme une immense loggia, haute, profonde et largement ouverte, dans laquelle le Chah s'asseyait pour tenir sa cour, tandis que les assistants se pressaient parmi les platanes et le long du canal en miniature qui, suivant l'usage, partage le jardin en deux. Non loin de là, Fath-Ali, le second Chah de la présente dynastie, avait édifié un petit palais qui est aujourd'hui en ruines. Enfin il y a au fond d'une belle allée d'arbres un pavillon à trois étages, orné à profusion de faïences et de vitraux, qui fut, suivant la tradition, celui de Chah Abbas le Grand. L'arrière grand-père du jeune souverain actuel, Nasreddine, l'a restauré, embelli et fréquemment habité.

Mais depuis lors, la révolution a passé par là. Il y a un peu plus de deux ans, au mois d'avril 1909, les *moudjaheddine* qui marchaient de Recht sur Téhéran, suivis par leur chef de Spahbar qui est aujourd'hui président du Conseil, arrivèrent devant Kasvine. Le gouverneur donnait une fête et toutes les autorités se trouvaient réunies avec une partie de la population dans les jardins du palais lorsque les moudjaheddine y firent irruption, armés de fusils Mauser et même, paraît-il, de bombes. Le gouverneur parvint à s'échapper, mais le combat qui eut lieu dans les jardins fit beaucoup de victimes, un millier dit-on. En tout cas le pavillon de Nasreddine a cruellement souffert de la fusillade

et le palais de Fath-Ali semble avoir été bouleversé par une explosion.

Est-ce la vigueur avec laquelle le gouverneur actuel, Ehbessabol-Molk, nous raconte ces évènements ? Est-ce le roulement prolongé des tambours qui, suivant une coutume plus de vingt-cinq fois séculaire, salue du haut d'une terrasse le coucher du soleil ? Est-ce l'approche d'un orage qui inonde par moments les jardins de clartés blafardes ? Toujours est-il que la perspective de passer la nuit dans ce palais nous paraît presque trop dépourvue de banalité, et que nous causons volontiers avec Ehbessabol Molk des restaurants de Paris qu'il connaît à merveille.

*
* *

Les 140 kilomètres qui séparent Kasvine de Téhéran ne fourniraient guère au voyageur que l'occasion de pester contre la lenteur des chevaux et la mauvaise organisation des relais, si l'on ne suivait les montagnes et si, de temps à autre, on n'était frappé par quelque spectacle grandiose et désolé. L'un des plus beaux est celui que donne, au soleil couchant, un massif à trois cimes qui s'avance dans la plaine, à cinq ou six heures de Kasvine. Les trois sommets sont si bien groupés, l'amphithéâtre que dessinent les montagnes est si majestueux, leur teinte est d'un rouge terreux si chaud et leurs silhouettes se découpent si finement sur un ciel léger que l'on comprend, ici comme en Grèce, pourquoi le goût s'est développé chez un peuple à qui la nature donnait de telles leçons.

Plus imposante encore est la vue que l'on a en approchant Téhéran. Auprès de vous, commence une sorte de long talus couvert de neige ; à l'horizon, l'extrémité du talus se perd dans un chaos de montagnes blanches, au-dessus desquelles se dresse un des plus hauts volcans du monde, le Damavend, si régulièrement conique, qu'on le prendrait pour un gigantesque jouet, si élevé, en comparaison des autres sommets, qu'on le prendrait pour un nuage. Malheureusement, cette admirable toile de fond manque de premiers plans : Téhéran, elle-même, est cachée par les peupliers de quelques jardins, et jusqu'à ces peupliers il n'y a qu'une étendue uniforme de galets, légèrement bosselée par les tas de terre qui entourent les puits artésiens, et coupée de loin en loin, par un petit torrent rageur qui s'est creusé son lit en travers de la route.

Une avenue bordée de maisons basses en terre, une porte de faïence bleue et jaune, une autre avenue bordée de murs en terre avec une

double haie d'arbrisseaux : on est dans Téhéran. Ici, vous ne verrez point ce dédale de ruelles malodorantes que vous vous attendriez à trouver dans une capitale d'Orient : à part le bazar — et encore les voitures peuvent-elles passer dans ses voies couvertes lorsque la clientèle n'est pas nombreuse — la ville est largement percée, et le vent des montagnes, auprès duquel le mistral marseillais n'est qu'une aimable brise, y circule librement parmi des tourbillons de poussière.

Ne croyez pourtant pas qu'en s' « haussmannisant » la capitale persane ait désarmé les critiques européens. On la proclamerait malsaine et répugnante si elle n'avait que de petites rues ; comme elle n'en a guère que de grandes, on lui reproche d'être sans originalité. Cependant, la belle place du Canon, qui est au centre de la ville, et la charmante mosquée aux minarets bleus qui touche au Parlement et qui fut bombardée en même temps que lui par le colonel Liakhof, le 23 juin 1908, et le bâtiment, tout carrelé de bleu et de rose, que Nasreddine Chah appelait sans modestie « le soleil des palais », tout cela mérite d'être regardé. J'avoue même que je les ai regardés avec une émotion véritable, ces témoins de la plus inespérée des Révolutions. Et je me suis réjoui de ne pas être réduit à admirer seulement l'honnête et plate maison, ornée d'un drapeau déteint, qu'occupe la légation de France, ou bien les pauvres bâtiments où l'école laïque de notre compatriote M. Vizioz, lutte désespérément contre l'outillage supérieur de l'école allemande et contre l'hostilité des cléricaux français.

Jean HERBETTE.

SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA BULGARIE

La Bulgarie comprend la partie nord-est de la péninsule balkanique ; elle est bornée, au nord, par le Danube sur un parcours de 470 kilomètres et une partie de la Roumanie, au sud par la Turquie d'Europe, à l'est par la mer Noire, à l'ouest par la Serbie. Sa superficie est de 96.340 kilomètres carrés.

Le pays est en général accidenté, avec d'importantes chaînes de montagnes,

les Balkans et leurs ramifications les Rhodopes, dont quelques-uns des sommets atteignent 2.500 et jusqu'à près de 3.000 mètres d'altitude.

Cela forme comme une terrasse qui descend graduellement vers le Danube qu'elle surplombe par une falaise calcaire.

Les principaux cours d'eau sont : le Danube depuis les portes de fer ; il roule une masse d'eau considérable, fournit une excellente voie d'eau navigable et est franchi par des ponts à l'extrémité desquels se trouve généralement une ville : telles, Roustchouk et Jurgewo : la ville bulgare correspondant à une trouée de la falaise. La Maritza sort du plateau de Morsie, roule dans une étroite et longue vallée ouvrant ainsi la route de Constantinople.

Le dernier recensement de la population remonte à l'année 1905 et donne les chiffres suivants :

Population totale..................	4.028.239	habitants
Bulgares..............................	2.980.000	—
Turcs..................................	532.000	—
Roumains	75.000	—
Grecs...................................	69.000	—
Tziganes	90.000	—
Israélites, Arméniens...............	150.000	—
Divers.................................	132.000	—

Les sujets bulgares forment un total d'environ 3.975.000 (98.7 %) et sujets étrangers 53.000 (1.3 %).

La Bulgarie est traversée de l'ouest à l'est dans la partie centrale par la chaîne des Balkans et au sud par les monts Rhodope. Ces montagnes étaient autrefois couvertes de vastes et superbes forêts où se rencontraient toutes les espèces forestières : elles sont aujourd'hui en grande partie déboisées et constamment envahies par le gros et le petit bétail qui y fait de grands ravages et en empêche le reboisement, en détruisant sans cesse les jeunes pousses.

Toutefois, la Bulgarie possède encore près d'un million d'hectares de forêts, la plupart situées dans les régions montagneuses, loin des villes et des routes. Le chêne pousse dans les parties basses ; au-dessus de 500 mètres on trouve le hêtre qui est l'arbre le plus répandu : on rencontre également dans les régions intermédiaires, le charme, l'orme, le platane, le pin et le sapin.

Le sol de la Bulgarie est très riche : il contient de nombreux minéraux mais jusqu'à présent, soit par manque de capitaux, soit à cause des difficultés d'exploitation, la plupart des mines sont pour ainsi dire abandonnées et les concessionnaires attendent des circonstances plus favorables pour en tirer profit.

A l'époque de la guerre russo-turque qui devait libérer la Bulgarie de l'occupation ottomane, le pays ne comptait que 2.000 kilom. de chaussées dont la plus grande partie était seulement tracée.

Aujourd'hui, grâce aux efforts du gouvernement, le royaume possède un vaste réseau de routes nationales et de routes départementales qui répondent suffisamment aux besoins du pays, en reliant entre elles les diverses agglomérations et en permettant, tout au moins pendant une partie de l'année, le transport des marchandises à des prix assez bas.

On compte en Bulgarie environ 9.000 kilomètres de routes nationales dont 5.400 kilomètres entièrement construits, 1.000 kilomètres en construction et 2.600 kilomètres tracés.

En 1908 les sommes employées à l'entretien de ces routes ont atteint le chiffre de 2.900.000 francs.

Les routes communales donnent un total de 5.220 kilomètres sur lesquels 720 kilom. seulement sont construits ; 1.400 kilom. sont en construction et le reste est tracé ou simplement en projet. Les fonds consacrés à l'entretien de ces routes donnent un total de 5 à 6.000.000 de francs par an, pour toute la Bulgarie.

On peut dire qu'en ce qui concerne le système routier la Bulgarie a réalisé d'importants progrès dans ces quinze dernières années.

L'Etat bulgare possède en propriété 1.492 kilomètres de voies ferrées, la principale de ces voies est celle qui suit la vallée de la Marcka passant par Philippopoli pour aboutir à Andrinople et de là à Constantinople : elle fait partie de la grande ligne express orient.

Situation économique générale de la Bulgarie.

La Bulgarie est un pays essentiellement agricole où l'industrie ne progresse que très lentement, de sorte qu'il reste tributaire de l'étranger pour la plus grande partie des objets manufacturés. Quelques industries agricoles se sont, il est vrai, installées dans le pays, au cours de ces dernières années, mais elles ne constituent pas un ensemble bien important et à part quelques-unes d'entre elles, dont il sera question au cours de ce travail et qui présentent quelque intérêt, les autres méritent peu d'être signalées.

Du reste, en dehors de quelques grands centres comme Sophia et Philippopoli où le confortable et les agréments de la vie moderne sont devenus aujourd'hui une nécessité, où le goût du luxe s'est rapidement développé, l'on peut dire que partout ailleurs, le Bulgare a conservé cette sobriété, cet esprit d'économie qui l'a de tout temps caractérisé et qui constitue, aussi bien dans ce pays que dans les autres, un facteur précieux et puissant de prospérité.

D'autre part, le paysan qui forme la grande majorité de la population

arrive à pourvoir aux nécessités de la vie avec ses propres produits : la femme et les jeunes filles filent la laine des troupeaux, elles tissent elles-mêmes les étoffes et en font des vêtements et du linge pour toute la famille ; la chaussure est faite dans le village même, avec des peaux de bufle ou de vache. Quant à l'alimentation, qui se compose de laitage, de pain et de riz, elle lui est entièrement fournie par ses champs et son bétail.

Dans de telles conditions, il est aisé de comprendre qu'à part quelques articles comme le pétrole, les lampes, les ustensiles de cuisine, le sucre, etc., qui proviennent de l'étranger et dont il ne fait d'ailleurs qu'une consommation assez restreinte, le paysan bulgare, aussi longtemps que ses goûts resteront modestes comme ils le sont encore aujourd'hui, ne pourra former une clientèle importante pour la consommation des articles fabriqués et c'est vers la population des villes que l'industrie locale, comme l'industrie étrangère, doivent diriger leurs efforts pour le placement de leurs produits.

Le commerce extérieur de la Bulgarie pendant l'année 1909 a donné les chiffres suivants :

Importations	160.429.624 francs
Exportations	111.433.683 —
Total	271.863.307 francs

Par rapport aux chiffres de l'année 1908, l'on constate une augmentation, en faveur de 1909, de 30.278.982 à l'importation et une diminution de 923.314 fr. à l'exportation.

L'augmentation de l'importation s'applique à tous les pays mais principalement aux suivants :

Allemagne	8.367.487 francs
France	4.141.860 —
Angleterre	3.807.514 —
Belgique	3.622.880 —
Autriche-Hongrie	3.326.910 —
Turquie	1.931.095 —
Hollande	1.410.192 —
Roumanie	918.199 —
Italie	776.840 —
Serbie	712.776 —

L'exportation pendant l'année 1909 se répartit de la manière suivante selon le pays de destination :

Autriche-Hongrie	11.778.348	francs
Angleterre	8.279.247	—
Belgique	19.341.100	—
Allemagne	13.523.462	—
Grèce	4.600.946	—
Italie	2.732.322	—
Norvège	234	—
Roumanie	620.767	—
Russie	210.161	—
Etats-Unis	1.429.695	—
Serbie	358.751	—
Turquie	36.651.921	—
France	5.045.310	—
Hollande	783.012	—
Suisse	396.188	—
Autres pays	2.303.111	—
Total	111.433.683	francs

IMPORTATION

Animaux vivants et produits alimentaires d'animaux vivants. — La Bulgarie a importé pendant l'année 1909 pour une valeur de 4.208.466 fr. d'animaux vivants et de produits alimentaires. C'est la Turquie qui fournit la majeure partie de ces produits.

Céréales et divers produits du blé. — La Bulgarie exporte en grande partie des céréales ; toutefois elle reçoit de l'étranger en assez grande quantité du riz et aussi quelques chargements de farine.

La Bulgarie du sud produit environ 4.500.000 kilog. de riz de toute première qualité mais cette quantité est encore insuffisante pour la consommation du pays et l'on évalue à 3.500.000 kilog. la quantité qui est reçue de l'étranger notamment de l'Autriche et de l'Italie.

Denrées coloniales. — Il existe à Sophia une raffinerie de sucre dont le rendement est loin de répondre aux besoins de la consommation ; aussi la Bulgarie reçoit-elle de l'étranger d'assez fortes quantités de ce produit. C'est l'Autriche qui en est le principal fournisseur (pour l'année 1909

environ 7.600.000 kilog. représentant une valeur de 2.600.000 francs ; la Russie figure dans cette importation pour 850.000 kilog. et une valeur de 250.000 francs,

La France n'en a importé que 1.583 kilog. en 1909. Elle ne peut lutter avec l'Autriche dont les prix sont sensiblement inférieurs aux siens.

Pour le café, c'est encore l'Autriche-Hongrie qui vient en première ligne avec 600.000 kilog. pour une valeur de 590.000 fr., puis viennent l'Angleterre (325.641 kilog.), l'Italie (370.000 kilog.) ; la France n'arrive que bien après, avec 35.000 kilog.

Comme dans tous les pays d'Orient, la consommation du café en Bulgarie est très importante : elle a atteint pour 1909 le chiffre de 1.500.000 kilog. et l'on ne s'explique pas que la France n'entre dans ce chiffre que pour une part si faible. Un service de transport sur Bourgas est fait régulièrement par la compagnie de navigation Fraissinet et C° de Marseille ; nos maisons de café pourraient donc en profiter pour étendre leurs affaires en Bulgarie où les cafés récoltés dans certaines de nos colonies trouveraient sans doute des débouchés sérieux. Pour cet article la France me paraît aussi bien placée, sinon mieux, que l'Autriche, l'Angleterre ou l'Italie.

Pour les conserves alimentaires de viande et de poissons, la France atteint le chiffre de 130.000 fr. environ. La consommation des sardines est relativement importante en Bulgarie ; ce hors-d'œuvre est servi généralement en même temps que le *mastic* qui est dans le pays l'apéritif courant.

La France fournit annuellement 30.000 fr. de biscuits. On trouve encore à l'importation des combustibles, de la verrerie, de la papeterie, mais la France figure peu pour ces articles : elle est aussi malheureusement en décadence pour les produits textiles.

Autrefois, l'industrie française tenait le premier rang en Bulgarie, comme d'ailleurs dans tout l'Orient, pour l'importation des draps ; aujourd'hui cette première place est tenue par l'Allemagne, puis vient, à quelques centaines de mille francs de différence, l'Autriche-Hongrie, et enfin en troisième lieu la France dont le chiffre représente à peine la cinquième partie de celui de chacune des deux autres nations.

La Bulgarie est encore un important marché pour les machines agricoles ; malheureusement, la part de la France dans l'importation en Bulgarie des machines agricoles est bien minime et n'a pour ainsi dire pas varié depuis 1907, alors que la plupart des autres nations ont vu leurs chiffres d'affaires augmenter notablement. L'Angleterre passe de 300.000 francs en 1908 à 651.000 francs en 1909 ; l'Allemagne de 120.000 francs en 1908 à 287.000 francs en 1909 ; les Etats-Unis, de 313.000 francs en 1908 à 413.000 francs en 1909.

Les principaux pays importateurs en Bulgarie sont :

Autriche-Hongrie	38.867.436 francs
Allemagne	29.214.932 —
Angleterre	27.009.835 —
Turquie	21.083.853 —

Si nous laissons de côté ces deux dernières nations dont les produits constituent pour ainsi dire des spécialités qui ne trouvent pas en général leurs équivalents en France (charbons, métaux, fils de coton, etc., pour l'Angleterre), (animaux et produits alimentaires d'animaux, fruits, huile d'olive, etc., pour la Turquie), et si nous nous occupons plus particulièrement des deux pays, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, dont les produits importés sont pour l'industrie française des produits de concurrence, on constate qu'alors que ces deux nations ont su bénéficier largement au point de vue économique du développement de cette région balkanique, la France n'a su en tirer qu'un profit très restreint.

Les commerçants français peuvent pour tous renseignements s'adresser :

à la légation de France à Sophia ;
au consulat de France à Philippopoli ;
au vice-consulat de France à Bourgas :
au vice-consulat de France à Varna ;
au vice-consulat de France à Routchouk.

Ainsi qu'à l'Office national du Commerce extérieur, 3, rue Feydeau, Paris (2e).

EXPORTATION

La majeure partie des animaux vivants exportés de Bulgarie est expédiée en Turquie ; buffles et buffonnes, 350.000 fr. ; taureaux, vaches et bœufs, 899.000 fr. ; chevaux et mulets, 490.000 fr. ; moutons, brebis et agneaux, 3.771.828 fr. ; chèvres, chevrettes et béliers, 175.387 fr.

Les oiseaux de basse-cour : poules, oies, dindes, etc., ont donné à l'exportation les chiffres suivants :

Autriche-Hongrie	512.620 francs
Grèce	47.945 —
France	102.635 —

C'est encore la Turquie qui reçoit la presque totalité des beurres et fromages fabriqués en Bulgarie (en 1909, le chiffre est de 2.767.716 fr.).

Le total de l'exportation des céréales s'élève à près de 6.800.000 francs pour la farine de blé et de froment. La majeure partie de l'exportation va en

Turquie ; 6.342.508 fr pour l'année 1909. Le chiffre total est en augmentation de 1.500.000 fr. sur celui de l'année précédente.

Total de l'exportation des fruits et légumes : 1.180.163 fr. dont la majeure partie s'applique à la Turquie (anis, 153.013 fr.).

Les œufs donnent lieu en Bulgarie à un commerce très actif d'exportation qui a atteint en 1909 les chiffres suivants :

Autriche-Hongrie	1.584.974	francs
Angleterre	74.929	—
Belgique	432.926	—
Allemagne	6.693.807	—
Grèce	16.101	—
Suisse	311.574	—
France	90.277	—

En 1907 la France reçut pour 423.972 fr. d'œufs de Bulgarie, en 1908 pour 400.411 fr., et en 1909 ce chiffre tombe à 90.277 fr., alors que pour les autres pays les chiffres n'ont que fort peu varié pendant ces trois années.

La Bulgarie exporte en Turquie du bois de construction brut ou simplement équarri (194.039 fr.) et des bois sciés ou autrement préparés (planches, merrains, douves, etc. (577.881 fr.).

L'Autriche-Hongrie reçoit à elle seule la presque totalité des peaux de moutons et d'agneaux brutes que la Bulgarie exporte (1.509.704 fr.) ; l'Allemagne vient au second rang avec 346.949 fr. ; les autres nations ne reçoivent que des quantités très minimes. L'Autriche-Hongrie a importé également de Bulgarie pendant l'année 1909 pour 757.849 fr. de peaux de moutons tannées, de maroquins, veaux cirés, etc. Pour les peaux de chèvres et de chevreaux brutes, c'est la France qui en absorbe la majeure partie.

La Bulgarie fabrique en assez grande quantité une étoffe connue ici sous le nom de « Chayak » ; c'est un drap fait avec de la laine du pays, pour les qualités inférieures et avec de la laine étrangère pour les qualités supérieures. Les premières sont employées pour les vêtements des gens de la campagne et il en est fait une grande consommation dans le pays même et une grande exportation en Turquie (3.468.469 fr. en 1909).

Les qualités supérieures peuvent rivaliser avec l'article similaire de fabrication étrangère principalement dans les teintes naturelles. Des fabriques anglaises ont essayé d'expédier en Bulgarie un drap remplissant les conditions du chayak mais elles n'ont pu lutter avec le produit bulgare qui est protégé par des droits de douane très élevés (les droits de douane pour cet article sont de 150 fr. les 100 kilog. pour les étoffes pesant plus de 250 gr. au mètre carré).

Les principales fabriques de chayak en Bulgarie sont celles de Sliven, de Karlovo (Bulgarie du sud) et de Gabrovo (Bulgarie du nord) ; leur outillage

est des plus perfectionnés et elles constituent la plus importante des industries nationales de la Bulgarie.

Parmi les produits textiles fabriqués en Bulgarie il faut citer également la passementerie de laine (gaïtan) dont l'exportation a atteint le chiffre de 1.222.124 fr. sur lequel la part de la Turquie est de 1.060.528 fr.

La sériciculture est une des principales industries agricoles de la Bulgarie. L'élevage du ver à soie s'y fait sur une vaste échelle et donne en général de bons résultats. L'année 1909 a été favorable et a donné une récolte supérieure à la moyenne, comme quantité et comme qualité. L'exportation totale a donné en 1909 le chiffre de 3.841.108 francs, en augmentation de 617.343 fr. sur celui de l'année précédente.

Les ports sur la mer Noire sont Bourgass et Varna.

Sur le Danube, la Bulgarie possède les ports de : Vidin, Lom, Nikopol, Orchovo, Routchouk, Svichtov, Silistrie, Samorit, Foutrakan ; Routchouk est le plus important.

La Bulgarie est un pays appelé à prendre du développement, les populations sont actives et laborieuses, le bien être ira en augmentant et c'est un marché qu'il ne faut pas perdre de vue.

L. S.

50e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
A PARIS

Le 50e Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des départements, se tiendra à la Sorbonne du 9 au 13 avril 1912.

Parmi les questions du programme que chacun peut consulter au Secrétariat de la Société, nous relevons les suivantes qui intéressent plus spécialement la Géographie :

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et les archives des départements, des communes ou des ports, et les archives particulières.

2° Dresser le catalogue raisonné des cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées : cartes de généralités, de diocèses, de provinces, plans de villes, etc.

3° Déterminer l'étendue d'un ou plusieurs pays d'une région française, en s'appuyant sur l'étude physique, sur les documents écrits et sur l'usage local.

4° Rechercher les formes originales des noms de lieux et les comparer à

leurs orthographes officielles (cadastre, carte d'état-major, almanach des postes, cachets de mairie, etc.).

On s'attachera à la reconstitution des formes plutôt qu'à la recherche des étymologies.

5° Déterminer les limites et dresser des cartes des anciennes circonscriptions diocésaines, féodales, administratives, etc., de la région parisienne et des provinces limitrophes.

6° Indiquer la répartition et dresser la carte d'une forme du glossaire toponymique français. (Exemple : puy, dive, couse, nant, etc.).

7° Modifications anciennes et actuelles des côtes. — Cordons littoraux, bancs, etc. — Formation des dunes et des étangs. — Landes, forêts sous-marines, etc.

8° Délimiter comparativement une forêt de France, aux différentes époques et à l'époque actuelle. — Déboisements et reboisements.

9° Étudier le site et le développement historique d'une ville française.

10° Causes du tracé des cours d'eau : variations, empiètements, captures.

11° Étude hydrographique du bassin de la Seine à travers les âges. — Tracé, aux diverses époques, du cours de ce fleuve et de ses principaux affluents. Rechercher les documents anciens relatifs aux inondations.

12° Voies anciennes de la France (routes commerciales, routes de pèlerinage, chemins de transhumance).

13° Biographies des anciens voyageurs et géographes français.

14° Documents inédits sur l'histoire des colonies françaises.

15° Missions et voyages de savants français à l'étranger, antérieurement à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires.*

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts insiste tout particulièrement pour que les mémoires parviennent, avant le 31 janvier prochain, au 3e bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur.

BIBLIOGRAPHIE

COMITÉ DE L'OCÉANIE FRANÇAISE. — Le Comité de l'Océanie Française, fondé il y a six ans, et présidé par M. Paul Guieysse, ancien Ministre des Colonies, vient de créer un organe mensuel qui, sous le titre « *l'Océanie Française* » va compléter très heureusement le cycle ouvert par les grands Comités de l'Afrique et de l'Asie Française.

Tout en conservant la tradition du Comité, c'est-à-dire en se consacrant plus exclusivement aux Colonies Françaises du Pacifique, son bulletin traitera cependant d'une façon générale de toutes les questions qui intéressent à l'heure actuelle l'avenir du grand Océan : Canal de Panama, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, Tahiti, Hawaï, Philippines, Samoa, Fidji, Nouvelle-Zélande.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

AFRIQUE.

Les ambitions allemandes en Afrique. — L'Allemagne a une population dont le chiffre s'accroît de près d'un million par an. Il lui faut un exutoire. Tard venue pour le partage des terres libres, elle n'a à proprement parler que des lambeaux de colonies. L'Afrique est la grande découverte du XIXe siècle : c'est le champ clos ouvert aux ambitions coloniales, c'est vers elle que se portent les convoitises de l'Allemagne. Elle fait en ce moment un rêve *colossal* dont elle essaie de poursuivre l'accomplissement ; pour que ce rêve devienne une réalité, il faudra entamer une lutte inexpiable avec l'Anglelerre, mais passons.

L'Allemagne possède en Afrique : le Togo, avec une superficie de 87.200 kilomètres carrés et 3 millions d'habitants ; le Cameroun, avec 495.000 kilomètres carrés et 3 millions d'habitants ; le sud-ouest africain allemand compte 835.000 kilomètres carrés et 167.000 habitants, et enfin l'Afrique orientale allemande : 995.000 kilomètres carrés et 10 millions d'habitants. Au total, plus de 2 millions de kilomètres carrés avec environ 16 millions d'habitants.

Mais ces éléments sont extrêmement isolés. Le Togo, le Cameroun et le sud-ouest africain sont, sur l'Atlantique, séparés les uns des autres par d'importantes et vastes possessions appartenant à l'Angleterre, à la France, à l'Espagne et au Portugal. L'Afrique orientale s'étend le long de l'Océan Indien, et entre elle et les autres colonies allemandes, on trouve les immensités du Congo français et du Congo belge. Comment, de ces parties faire un tout ? Tel est le problème que le gouvernement impérial s'est proposé de résoudre en prétextant l'affaire du Maroc et en nous prenant à partie.

Le Togo est situé entre nos territoires du Sénégal-Niger et le Dahomey, et est manifestement dans la sphère des intérêts français. L'Allemagne paraît disposée à nous céder une partie de son hinterland, complété par l'abandon d'une fraction du Cameroun nord, ce qui arrondira nos possessions sahariennes vers le Tchad. En revanche, la France concéderait à l'Allemagne une partie du Congo avec Libreville.

De plus l'Allemagne se substituerait à la France dans son droit de préemption du Congo Belge.

Elle a dû entamer des négociations avec l'Espagne pour l'acquisition de la Guinée Espagnole entre le Cameroun et le Congo.

Enfin il ne serait pas impossible qu'elle cherchât à obtenir du Portugal la possession actuellement si délaissée de l'Angola.

Tout cela constituerait la formation d'un immense empire Africain s'étendant entre les deux Océans Atlantique et Indien et coupant en deux le continent Africain.

Mais cela ruine les projets de l'Angleterre qui est sur le point d'avoir terminé la grande ligne Nord-Sud d'Alexandrie au Cap et qui verrait une partie de cette ligne lui échapper pour passer en territoire allemand. Aussi le *Times* écrit :

« Quand nos possessions dans l'Afrique du sud étaient moindres qu'elles ne le sont aujourd'hui, nous n'avons pas toléré qu'une faible puissance, même comme le Portugal, coupât nos colonies à l'intérieur. Les mêmes raisons sont aujourd'hui bien plus fortes, en face d'une grande puissance en train de s'étendre. »

Et l'Angleterre a raison de s'alarmer car les grandes luttes de l'avenir seront des luttes économiques et auront le chemin de fer comme facteur.

L'Angleterre croyait s'être assuré une sorte de monopole commercial par la création de son chemin de fer transafricain : c'est pour cela qu'elle a mis tant d'âpreté dans la question de Fachoda. Or voici que maintenant tout est remis en question.

Les Allemands ont au Cameroun un chemin de fer long de 160 kilomètres, allant du port de Daoula aux monts Manengouba ; ils ont tout récemment agité la question du prolongement de cette ligne jusqu'au Tanganyka, ce qui deviendra relativement aisé s'ils peuvent satisfaire leurs convoitises. Or du port de Dar et Salam dans l'Afrique orientale allemande part déjà une voie ferrée, en voie d'achèvement vers Oudjiji sur le Tanganyka. Dès lors l'Allemagne aurait là un Transéquatorial qui drainerait, dans un sens ou dans l'autre, vers les débouchés de l'Afrique allemande orientale ou vers ceux de l'Afrique occidentale allemande, tous les produits de l'Afrique intérieure. Quel merveilleux pendant au chemin de Bagdad et à la mise en valeur de la Mésopotamie.

C'est ce que l'Angleterre ne peut tolérer, il n'en est pas de même pour la France. Ses vues sont tournées vers le Nord, vers un projet de Transsaharien pour lequel le Maroc lui est précisément nécessaire. Pour la région équatoriale la mise en valeur du Congo ne comporte que des projets bien vagues, à longue échéance, et d'ailleurs inflexiblement tournés vers le Nord.

Voilà ce qui précisément donne tant de gravité à la question actuelle. Un conflit européen, évité aujourd'hui ne peut-il renaître demain ? — Souhaitons-le en comptant sur la sagesse des peuples.

A. M.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Compagnie Générale Transatlantique. — La grande activité qui s'était manifestée en 1909 sur les différentes lignes s'est maintenue et même développée pendant l'année 1910. Sur la ligne de New-York, le nombre des passagers de cabine a été important ; il a dépassé celui de l'année précédente. Pour arriver à ce résultat la compagnie a dû effectuer un grand nombre de voyages supplémentaires : c'est ainsi que cinq paquebots plus spécialement affectés au transport des voyageurs de deuxième classe, ont doublé toutes les semaines les paquebots postaux.

Avec le grand paquebot « France » actuellement en construction qui aura

220 m. de long, 23 de large et jaugera 23.500 tonneaux, la compagnie aura une flotte qui la mettra presque au niveau de ses concurrents étrangers et augmentera encore l'importance des relations entre la France et les Etats-Unis par pavillon français.

Les parcours postaux effectués en 1910 s'élèvent à...	2.980.990 milles
Contre en 1909	2.787.196 —
Les parcours libres représentent	1.574.871 —
Contre en 1909	1.414.701 —

Tous les réseaux, notamment les lignes Nantes-Bordeaux, Algérie-Tunisie, ont contribué à l'augmentation de ces parcours.

La nouvelle augmentation des services libres (non postaux) constitue la meilleure manifestation de l'activité de la société puisqu'elle a pu les effectuer sans subvention. En même temps qu'elle obtenait ces heureux résultats la Compagnie Transatlantique augmentait encore sa flotte puisque le total de la jauge brute qui était à fin 1909 de 292.759 tonneaux s'élevait au 31 Décembre 1910 à 314.335 tonneaux.

EUROPE.

La foire d'Irbit en 1911. — La foire de Nijni Novogorod a été longtemps le grand marché de la Russie. Elle garde encore une réelle importance, mais est concurrencée par des marchés similaires de création récente en Asie, par exemple à Irbit, Tumène, Semipalatinsk. On pourrait s'étonner que les Russes se créent ainsi de la concurrence, il n'en est rien, car en réalité, en reculant les marchés vers l'Est, ils entravent la concurrence étrangère. Voici la situation du marché d'Irbit, particulièrement bien situé, à l'issue de la route qui utilise à partir de Perm la large dépression de l'Oural.

L'ouverture de la foire d'Irbit a eu lieu, cette année, sous des auspices assez peu favorables. La crise que subit, en ce moment, le commerce des fourrures, tant en Russie que dans les autres pays de production et de consommation de cet article, a eu nécessairement son contre-coup sur la marche des affaires à Irbit, où le commerce des fourrures constitue 1/3 environ du chiffre total des transactions. D'autre part la peste en Extrême-Orient a aussi contribué à aggraver la situation.

Les représentants des maisons de fourrures les plus importantes sont arrivés dans les derniers jours de janvier. D'après la « Gazette du Commerce et de l'industrie », les premières transactions ont été faites en zibelines de Bargouzine qui ont été cotées, en moyenne, de 350 à 380 roubles pièce, soit 30 % de plus qu'en 1910. La zibeline de Mongolie a été vendue à raison de 100 roubles pièce et les zibelines claires ont également trouvé acheteur à bon prix.

La hausse des prix sur les peaux de zibeline s'explique par le fait que cet animal devient de plus en plus rare. Les commerçants d'Irbit désirant sauver la zibeline d'une destruction complète, ont décidé, dans une conférence tenue à cet effet, d'adresser sans délai une pétition au Conseil des Ministres, en vue d'obtenir l'interdiction de la chasse à la zibeline pendant deux ans.

L'hermine de première qualité s'est vendue cette année à raison de 2 roubles 50 c., 2 roubles 80 c., et jusqu'à 3 roubles pièce.

Le renard n'a pas été beaucoup demandé, à l'exception, toutefois, de celui de Kamtchatka qui a atteint jusqu'à 21 roubles par peau ; celui de Mongolie, considéré

comme qualité moyenne, a été coté à 7 roubles : le renard de Yakoutsk a été payé 18 et 19 roubles.

Il n'y a presque pas eu d'affaires en peaux de martre.

La question des peaux de marmotte a été vivement commentée cette année à la foire d'Irbit. On sait le rôle que joue la marmotte en Extrême-Orient dans la propagation de la peste. Pour éviter tout danger de contagion, les autorités russes font soigneusement désinfecter les fourrures de marmotte importées de Mongolie, tandis que l'introduction des peaux de marmotte de Mandchourie est complètement interdite. Les commissions d'experts sont chargées de l'examen et du triage des transports de peaux de marmotte à leur entrée en Russie.

Les principaux entrepôts de cette fourrure sont : Ourga, Kobdo et Ouliaçoutai. Les transactions à la foire d'Irbit ne se font que sur échantillon. Le rendement de cette année a été de 1.200.000 peaux pour la région d'Ourga et 700 à 800.000 peaux pour Kobdo et Ouliaçoutai. Les peaux de marmotte ont été payées cette année de 1 rouble 40 c. à 1 rouble 70 c. la pièce.

Les transactions en fourrures qui atteignaient à Irbit, en 1890, le chiffre de 40 millions de roubles, a diminué progressivement jusqu'à 30 millions en 1909. L'année 1910 a donné subitement une plus-value de 2 millions de roubles. Les nombreuses tentatives faites par les maisons étrangères pour effectuer leurs achats soit dans les pays de production, soit à Moscou, c'est-à-dire en dehors de la foire d'Irbit, n'ont pas donné les résultats qu'on attendait. La foire d'Irbit, malgré ses inconvénients Irbit est situé à 110 verstes de toute ligne ferrée permet à l'acheteur de se renseigner avec exactitude sur le rendement de l'année, sur l'offre et la demande, ainsi que sur le prix réel de la marchandise ; c'est là aussi qu'il peut obtenir une vue d'ensemble sur le commerce des fourrures et éviter les transactions aléatoires.

On évalue le chiffre moyen des affaires traitées à la foire d'Irbit à 50 millions de roubles, le roulement de fonds dans les banques à 170 millions. Il est à croire que si un mouvement d'affaires aussi important a pu se maintenir malgré le défaut de communications rapides et à bon marché avec le reste de l'Empire, il prendra un essor considérable aussitôt que la voie ferrée qui doit relier Irbit au réseau Ouralo-sibérien aura été construite.

Le Commerce extérieur de la Russie en 1910. — Saint-Pétersbourg, le 17 mars 1911... D'après les données que vient de publier le département des douanes, les exportations de l'empire russe se sont élevées, dans le courant de l'année 1910, à 1.383.700.000 roubles, contre 1.367.200.000 roubles en 1909 et les importations, à 953.100.000 roubles, contre 785.900.000 roubles. Les sorties accusent ainsi une augmentation de 16.500.000 roubles, tandis que les entrées se sont accrues de 167.200.000 roubles.

L'excédent des exportations sur les importations est de 430.600.000 roubles en 1910, tandis qu'en 1909 il atteignait la somme de 581.300.000 ; la balance du commerce extérieur accuse donc un recul de 150.700.000 roubles sur l'année 1909, mais elle n'en constitue pas moins un progrès considérable comparativement aux années antérieures.

Les tableaux suivants indiquent la part des différents Etats au commerce extérieur de la Russie.

A. Exportations russes a l'étranger.

ÉTATS	En milliers de roubles 1909	En milliers de roubles 1910
Allemagne	387.000	390.000
Angleterre	288.700	315.000
Hollande	189.200	196.000
France	89.100	93.700
Italie	67.800	75.200
Belgique	64.400	66.500
Autriche-Hongrie	60.900	49.500
Danemark	36.700	26.500
Turquie	26.300	26.500
Roumanie	15.800	15.100
Etats-Unis	11.500	9.500
Suède	11.000	8.900
Norvège	8.100	6.200
Espagne	4.500	7.000
Egypte	3.100	3.300
Autres pays	51.400	51.300
Finlande	51.800	42.900

B. Importations étrangères en russie.

ÉTATS	En milliers de roubles 1909	En milliers de roubles 1910
Allemagne	354.822	440.951
Angleterre	128.017	153.547
Etats-Unis	57.917	73.894
France	49.002	59.368
Autriche-Hongrie	26.917	34.136
Hollande	18.109	19.312
Inde	13.960	17.816
Chine	13.860	12.416
Italie	12.006	16.892
Egypte	10.008	10.144
Norvège	8.542	6.521
Danemark	8.269	7.709
Turquie	8.348	10.103
Suède	7.915	7.653
Belgique	6.687	6.940
Autres pays	28.561	39.666
Finlande	32.973	35.990

On voit que les exportations russes accusent une augmentation considérable dans tous les pays, sauf l'Autriche-Hongrie, le Danemark, les Etats-Unis, la Suède, la Norvège et la Finlande.

Les importations de tous les pays sont en progrès, sauf les suivants : Chine, Egypte, Norvège, Danemark et Suède.

En ce qui concerne spécialement la France, son commerce avec la Russie continue à se développer.

Les produits russes dont l'exportation en France a le plus progressé sont les grains (53.983.000 roubles, contre 45.214.000), les planches (5.571.000 roubles, contre 4.549.000) et le platine (6.665.000 roubles, contre 6.084.000) ; par contre, le lin est en diminution (6.852.000 roubles, contre 7.114.000), de même que le pétrole et ses dérivés (1.626.000 roubles, contre 2.425.000).

Parmi les articles ayant fait l'objet des importations françaises en Russie, la statistique relève les suivants :

ARTICLES	En milliers de roubles	
	1909	1910
Fruits et baies, secs	181	158
Noix et noisettes	730	1.245
Vanille, safran, clous de girofle	139	150
Café en grains	282	250
Spiritueux	3.051	2.855
Vins	5.904	5.969
Eaux minérales	147	191
Poissons marinés, à l'huile, etc	676	813
Cuirs non tannés	419	213
Cuirs tannés, courroies de Transmission	750	711
Fourrures	298	510
Liège brut	588	706
Plantes et semences	223	388
Briques réfractaires, etc	221	187
Gommes et résines	619	847
Produits chimiques et pharmaceutiques	502	753
Huiles végétales, d'olives, etc	740	591
Cosmétiques, parfumeries, pommades, etc	850	748
Couleurs et matières colorantes	1.066	1.153
Cuivre, aluminium, nickel, etc., en lingots	210	446
Plomb en lingots et fragments	440	251
Objets en cuivre et en alliage	118	117
Objets en fer et en acier	157	158
Outils	189	280
Machines et appareils en fonte	473	503
Instruments de mathématique, chirurgie	401	384
Papeterie	183	169
Images et livres	123	109
Soie écrue, etc	3.299	1.913
Laine et duvet de laine, non peignée	15.750	22.466
Laine peignée, filée, tordue	804	2.936
Soieries et articles en demi-soie	863	1.408
Lainages et articles en demi-laine	283	315
Dentelles et articles en dentelle	256	435
Articles de Paris	513	404
Autres marchandises	7.594	8.636

L'importation française accuse en 1910 une augmentation totale de 10.366.000 roubles.

Il y a progrès principalement sur les articles suivants : noix, fourrures, liège, semences, gommes, produits chimiques, métaux et surtout sur les laines, soieries et dentelles. On constate, en revanche, un certain recul pour les spiritueux, les cuirs, les huiles, le plomb, la soie écrue et les articles de Paris.

VAUTIER,
Consul de France.

La Finlande (*Suite*). — **L'industrie et le commerce.** — La Finlande n'est pas un pays industriel. Il lui manque la richesse en matières premières et en capitaux et une population suffisante. Mais elle possède une immense réserve de force motrice naturelle dans ses milliers de rapides, dont l'industrie n'a jusqu'à présent tiré parti que dans une faible mesure. Il y a là une magnifique perspective d'avenir, pour peu que la Finlande, dont le crédit est excellent, puisse trouver les capitaux nécessaires, une fois qu'elle sera mieux connue.

Actuellement, la première place est occupée par l'industrie du bois, dont le produit s'élevait en 1908 à 87 millions de francs. L'industrie connexe du papier rapporte en outre 50 millions.

L'industrie du papier comprend non seulement les papeteries, mais aussi tous les établissements industriels destinés à la fabrication de la pâte de bois et à celle de différentes matières fibreuses. La fabrication de la pâte de bois montait en 1898 à 50.000 tonnes, celle de la cellulose à 13.000 tonnes et celle du papier à 32.000 tonnes.

Quant à l'industrie du bois proprement dite, elle occupait, en 1908, 600 scieries, avec 23.000 ouvriers, dont la production atteignait près de 3 millions de mètres cubes de bois scié.

Au fond des nombreux lacs et marais de la Finlande, abonde un minerai ferrugineux, qui est traité dans les hauts fourneaux à peu près de même que le minerai de roche. Cette exploitation a donné, en 1908, 70.000 tonnes. Le produit total de l'industrie métallurgique a été de 57 millions de francs en 1908.

Citons encore l'industrie textile, avec 62 millions, et celle du cuir avec 20 millions.

La Finlande possède un système douanier à elle, qui soumet presque tous les articles fabriqués à des droits protecteurs, pour la plupart modérés. L'industrie nationale est en outre favorisée par la franchise des droits établis à l'égard de certaines matières premières, par exemple, le coton. Le protectionnisme ne s'étend pas à l'agriculture, les céréales sont donc exemptes de droits. Les intérêts du fisc ont exigé le maintien de droits élevés sur le sucre et le café. Le sucre, le café, le thé, les vins, les boissons alcooliques et les tabacs rapportent à peu près les deux tiers de toutes les recettes douanières.

L'union politique de la Finlande à la Russie a eu pour conséquence l'établissement d'un régime visant à faciliter l'échange des produits des deux pays. Mais l'abolition de la frontière douanière entre la Russie et la Finlande se heurterait à des difficultés insurmontables. Il serait incompatible avec les intérêts financiers de la Russie de laisser passer librement de la Finlande soit des objets de consommation, soit des marchandises étrangères. Par une loi de 1897 les relations commerciales entre les deux pays ont été réglées à nouveau. D'après cette loi, toute marchandise d'origine russe peut être importée en Finlande libre de droits,

exceptés les articles suivants : l'eau-de-vie, dont l'importation est défendue, le sucre, le sel, les tabacs, les vins, les liqueurs, la bière et la margarine. Les produits finlandais appartenant aux catégories des produits agricoles ou de main-d'œuvre peuvent entrer librement en Russie. Les produits des principales industries finlandaises peuvent être importés en payant des droits différentiels ; cette faveur, pourtant, n'est accordée pour la plupart de ces articles, que pour une quantité limitée. En tout autre cas, les articles finlandais sont traités d'après le tarif général de la Russie. Les droits différentiels ont été établis dans le but de compenser, dans l'intérêt des fabricants russes, les avantages qui résultent pour leurs concurrents finlandais du fait que ceux-ci payent des droits moins élevés que les matières premières et les machines importées de l'étranger. En fin de compte, la Finlande importa de Russie en 1909 pour 45 millions de francs de plus qu'elle n'y exporta.

Pour l'année 1909, le total de l'exportation fut de 256,5 millions de francs et l'importation de 368,1 millions. Ces sommes se partagent, pour les différents pays, de la manière suivante :

L'EXPORTATION :

	Francs
Angleterre	78.300.000
Russie	71.800.000
Allemagne	31.600.000
France	20.700.000
Hollande	10.500.000
Belgique	13.100.000
Danemark	8.200.000
Suède	9.700.000
Autres pays	12.600.000

L'IMPORTATION :

Allemagne	144.600.000
Russie	117.800.000
Angleterre	41.300.000
Danemark	19.200.000
Suède	18.400.000
Belgique	6.400.000
France	5.300.000
Hollande	6.400.000
Autres pays	8.700.000

Les marchandises qui représentent les plus grandes sommes sont les suivantes :

POUR L'EXPORTATION :

	Francs
Bois	133.400.000
Papier et pâte de bois	42.500.000
Beurre	29.400.000

POUR L'IMPORTATION :

	Francs.
Céréales	88.800.008
Sucres	17.300.000
Café	16.400.000
Métaux et ouvrages en métal	22.800.000
Machines et outils	20.000.000
Peaux, cuirs	11.600.090
Minéraux (charbon, etc.)	18.100.000
Huiles et matières grasses	13.300.000
Matières propres au filage	22.300.000
Tissus	20.600.000

La marine marchande de la Finlande était représentée en 1910 par 2.771 navires à voile d'un tonnage de 320.468 tonneaux et par 454 navires à vapeur d'un tonnage de 70.738 tonneaux.

Le réseau des chemins de fer atteignait à la fin de l'année 1909 une longueur totale de 3.559 kilomètres, soit 11 kilomètres environ par mille habitants, c'est-à-dire un peu plus qu'en France.

Il existe en Finlande une dizaine de banques privées et une banque d'Etat. Celle-ci se trouve sous le contrôle de la représentation nationale. Elle peut émettre des billets et son rôle principal est de maintenir le système monétaire du pays. L'étalon d'or a été introduit par une loi du 9 août 1877. L'unité monétaire est le mark qui a exactement la même valeur que le franc.

Extrait de *la Finlande et la Russie*, par CASPAR.

ASIE

La récolte de coton en Asie Centrale en 1910. — Le Comité central de statistique vient de publier des données sur la dernière récolte de coton dans les principales régions productrices de la Russie.

Voici ces chiffres, avec en regard ceux de 1908 et de 1909 :

	Superficie emblavée, en déciatines (la déciatine = 1 ha., 092)		
	1908	1909	1910
Fergana	163.725	201.501	299.392
Syr-Daria	23.776	26.435	29.335
Samarkande	21.858	18.577	22.143
Transcaspienne	29.270	26.168	28.343

	Récolte du coton brut, en pounds (le pouds = 16 kilsg. 38)		
	1908	1909	1910
Fergana	9.284.204	11.421.608	20.673.143
Syr-Daria	1.034.008	1.218.420	1.301.226
Samarkande	841.527	725.468	933.305
Transcaspienne	4.449.735	1.390.268	2.580.884

On voit que dans le Fergana et dans la région Transcaspienne la récolte a presque doublé en 1910, tandis que la superficie des cultures n'y a augmenté que d'un tiers. Ce fait témoigne du perfectionnement de procédés de culture et constitue un pronostic favorable pour l'avenir de la culture du cotonnier en Asie-Centrale.

Vautier,
Consul de France.

AFRIQUE.

Algérie. — L'École d'agriculture algérienne de Maison-Carrée. — Le Gouverneur Général de l'Algérie, soucieux d'assurer aux colons leur installation dans la colonie avec toutes les chances de succès, a ouvert à Maison-Carrée, dans la banlieue d'Alger, une école d'agriculture destinée aux jeunes gens de la métropole qui se proposent d'orienter leur activité vers les entreprises de la colonie et aux fils de colons préoccupés d'accroître la prospérité de l'exploitation paternelle.

Pour marquer, d'ailleurs, l'intérêt qu'il porte à cette école, M. le Gouverneur Général de l'Algérie a décidé que ses anciens élèves seront admis, après avoir été libérés du service militaire actif, au bénéfice d'une concession gratuite, dans les conditions de principe exigées par le décret du 13 septembre 1904 en les dispensant toutefois d'être mariés ou chefs de famille, leurs demandes ayant un rang de priorité sur celles des autres candidats.

L'enseignement de l'école d'agriculture de Maison-Carrée a un caractère essentiellement pratique et professionnel qui a pour but de préparer ses élèves à la vie de colon. Indépendamment de l'enseignement technique et scientifique très développé, il comprend des exercices manuels dans les champs et, la dernière année d'études, une période d'entraînement de quatre mois sur en domaine de 425 hectares annexé à l'école. Au cours de cette période, l'enseignement proprement dit est entièrement supprimé au profit des travaux manuels et pratiques.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à la Direction de l'école à Maison-Carrée et à l'Office de l'Algérie, 5, Galerie d'Orléans, Palais Royal, à Paris.

Une œuvre nécessaire. — Les journaux de Madagascar s'occupent en ce moment d'une question fort importante pour cette colonie : c'est celle de l'établissement d'un port à Tamatave, centre très fréquenté de la côte orientale de l'île et où accédera d'ici peu le rail venant de la capitale malgache.

A l'heure actuelle, il n'est personne qui ne reconnaisse la nécessité de faire un effort sur le point indiqué plus haut, car si, au début, il pouvait y avoir divergence d'opinions quant à la détermination de la ville qui constituerait le grand débouché de l'île — Majunga, Diego-Suarez, Tamatave furent successivement indiqués comme étant les centres les plus favorables à l'établissement d'un port — la construction du chemin de fer de Tananarive à la côte ouest et son aboutissement à Tamatave lèvent aujourd'hui toutes les hésitations. C'est en ce dernier point donc qu'il faudra créer l'organisme sans lequel la voie ferrée ne saurait être qu'un instrument incomplet du développement économique de notre vaste possession de l'Océan Indien.

Ceci acquis, une autre question se pose. Quand procèdera-t-on à l'ouverture des travaux ? Le plus tôt sera assurément le mieux si l'on est en présence d'un projet

sérieusement conçu et si, d'autre part, les capacités financières de la colonie, à défaut d'un concours que pourrait offrir une entreprise privée, le permettent.

L'essentiel, c'est d'aller suffisamment vite pour que l'on puisse donner au rail, lorsqu'il atteindra Tamatave, soit dans un délai qui n'excèdera pas deux ans, un port complètement construit et aménagé pour recevoir les produits que ce rail y amènera.

AMÉRIQUE.

La Campagne se dépeuple aux Etats-Unis. — On peut-être surpris d'entendre prononcer le mot : dépopulation, au sujet des Etats-Unis, qui reçoivent chaque année un nombre d'immigrants largement suffisant pour compenser la rareté des naissances ; mais les statistiques sont là, irréfutables.

La cause de cette décroissance des populations rurales est, naturellement, la croissance rapide des cités. Le peuple américain préfère s'entasser verticalement dans les sky-scrapers à soixante étages que de s'étendre horizontalement sur l'immense territoire dont une proportion énorme reste à l'état de prairies improductives.

Toute l'immigration se dirige vers les grandes villes, qui ne s'accroissent que du fait de cette immigration, les naissances y étant peu nombreuses.

La Trinité. — Première expédition de pétrole de la Trinité. — Port of Spain, le 3 mai 1911... Une première expédition de pétrole brut provenant des gisements découverts depuis peu de temps à La Trinité vient d'être faite par le vapeur-citerne anglais « Prudentia » à destination des Etats-Unis.

Cet évènement fera époque dans les annales de la Trinité en ce qu'il marque l'aurore d'une nouvelle industrie promettant de devenir une importante source de richesse pour ce pays déjà privilégié.

La cargaison du « Prudentia », qui est de 3.800 tonnes, est expédiée par la « Trinidad Lake Petroleum C° » aux raffineries de la « Standard Oil C° » à Perth Amboy (Etat de New-York). On dit que trois vapeurs, échelonnant leurs départs de dix jours en dix jours, chargeront régulièrement du pétrole, à Brighton, pour la même destination.

Orlandi,
Vice-Consul de France.

Mexique. — Découverte de gisements de houille. — D'après le *Mexican Herald* du 14 février dernier, de grands gisements de houille de bonne qualité ont été découverts par la Oaxaca Iron and Coal Company dans le district de Tlaxiaco, à moitié chemin entre la ville de Puebla et le Pacifique, à 175 milles de la côte à Chacahua et environ 300 milles de la ville de Mexico.

Dans le but de permettre l'exploitation de ces gisements, une ligne de chemin de fer de 325 milles de longueur sera établie entre Puebla et la côte. Les études préliminaires sont presque terminées et les travaux de construction seront entamés bientôt.

(*Bulletin commercial*, de Bruxelles).

II. — Généralités.

Les plus grands fleuves du monde. — Pour la première place, il y a controverse. Si l'on estime que le « Mississipi » et le « Missouri » ne font qu'un, ou, plus exactement, que le premier est la continuation du second, le plus long et le plus considérable des cours d'eau de la terre se trouve être celui-là. Car il atteindrait 7.200 kilomètres.

Si, au contraire, on considère, comme on l'enseigne en géographie, que le « Missouri » est l'affluent du « Mississipi », la première place doit être attribuée au « Nil », et l'Afrique bat, dans ce livre de records mondiaux, l'Amérique, qui pourtant, avec l' « Amazone », se place seconde.

La « Volga », plus long fleuve d'Europe, n'arrive, malgré ses 3.395 kilomètres, qu'au 17e rang.

Ajoutons pour mémoire que, loin derrière, vient le Danube 2.800 kilomètres ; que le plus grand cours d'eau français est la tumultueuse « Loire » avec 1.020 kilomètres, que le « Rhône », mi-français mi-suisse, n'atteint que 812 kilomètres, et que la « Seine » dont l'étymologie signifie « la Tranquille », bien qu'elle déborde sans cesse, ne dépasse pas le chiffre modeste de 776 kilomètres !

La consommation mondiale de la viande. — La statistique nous apprend que la consommation de la viande s'élève à 110 kilos par tête d'habitant en Australie, à 70 kilos en Amérique du Nord, 60 kilos en Angleterre et en Allemagne, et 44 kilos seulement en France. Nous venons donc loin derrière les peuples anglo-saxons, bien qu'ayant vu quadrupler notre appétit en l'espace d'un demi-siècle.

L'augmentation rapide des besoins des peuples en alimentation carnée les menace-t-elle d'une disette de viande ? On peut répondre non en toute certitude, car la population des animaux d'élevage croît beaucoup plus vite que celle des carnivores d'espèce humaine, en même temps que leur taille et leur poids s'améliorent sans cesse sous l'influence des bonnes méthodes zootechniques.

Toutefois l'Europe, par la densité exceptionnelle de sa population, se verra forcée longtemps encore de recourir à l'importation américaine, africaine ou australienne.

Le Secrétaire-Général adjoint, Jules DUPONT.

Le Secrétaire-Général, A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel

LE
XXXe CONGRÈS NATIONAL
DES
SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le *XXXe Congrès National de Géographie* s'est tenu à Roubaix du 29 Juillet au 4 Août.

Malgré les vides creusés dans ses rangs par une chaleur torride, cette manifestation géographique a été suivie par un public d'élite et a donné lieu à des séances pleines de vie et d'intérêt. Suivant l'expression du délégué de l'Algérie au banquet de clôture, ce congrès « mené avec une véritable maëstria a été caractérisé par une haute tenue scientifique ».

SAMEDI 29 JUILLET.

Les Congressistes sont reçus à 9 heures du soir à l'Hôtel de Ville de Roubaix dont les vastes salons brillamment illuminés se prêtent admirablement à une fête de ce genre. La Municipalité représentée par MM. Chatteleyn, ancien sénateur, Deschodt, Sayet, Leblanc, adjoints au Maire, fait à ses invités le plus cordial accueil.

DIMANCHE 30 JUILLET.

A 9 heures du matin, dans la grande salle de la Chambre de Commerce, MM. les délégués se réunissent pour les travaux préparatoires.

Le Comité des délégués approuve l'ordre des séances proposé par la Société organisatrice.

Après vérification des pouvoirs, il est procédé à la nomination des présidents de séance, qui sont : MM. Mesplé, délégué d'Algérie ;

Auguste Crepy, délégué de Lille ; D[r] Carton, délégué de Tunis ; Léotard, délégué de Marseille ; Couchard, délégué de Bordeaux.

La séance solennelle d'ouverture a lieu ensuite en présence des délégués des Sociétés de Géographie et des personnalités françaises et étrangères qui ont répondu à l'appel du président du Comité d'organisation du congrès, M. Charles Droulers, président de la Société de Géographie de Roubaix.

La séance solennelle d'ouverture devait être présidée par le prince Roland Bonaparte, qui n'a pu se rendre à Roubaix pour cause de maladie. En son absence, c'est à M. Charles Droulers qu'est échu l'honneur de présider le Congrès. Il est entouré de MM. le commandant Polacchi, délégué du ministre de la guerre ; Vicente Vera, délégué du ministre de l'instruction publique d'Espagne ; Nelson, délégué du gouvernement de la République Argentine ; J. Cléty, secrétaire-général.

Dans l'assistance, on remarque : MM. Mesplé, délégué du gouvernement général de l'Algérie ; D[r] Carton, délégué de la Tunisie ; Prud'homme, délégué du gouvernement général de l'Indochine ; Rouget et Bourdarie, délégués du gouvernement général de l'Afrique Equatoriale ; Léotard, secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille ; Crepy, président de la Société de Géographie de Lille ; Paul Bonnard, délégué de la Société de Géographie de Tunis ; l'abbé Ponthieu, délégué de la Société de Géographie de Saint-Quentin ; Antoine Bos, de la Société de Géographie de Brives ; l'explorateur Gautier, le baron du Teil, secrétaire-général de la Société antiesclavagiste, etc., etc.

Discours de M. Charles DROULERS.

M. Ch. Droulers prononce le discours suivant :

« Messieurs,

» Ce m'est une joie, en même temps qu'un honneur dont je sens tout le prix, de saluer ici tous les membres du XXX[e] Congrès National de Géographie et les hautes personnalités qui ont bien voulu répondre à notre appel.

» Je souhaite la bienvenue à MM. les délégués des ministères, des gouvernements coloniaux et des Sociétés de géographie.

» Puissent-ils emporter de ce Congrès l'impression la plus favorable !

» Certes, il est périlleux de préparer une manifestation géographique comme celle-ci, lorsque 29 Congrès se sont tenus antérieurement, organisés par des présidents riches de savoir et d'expérience, et illustrés par des personnalités de si grand mérite.

» Les actes des Congrès constituent pour le président à qui est dévolue l'organisation d'une session, une vraie cause d'inquiétude et presque de découragement.

» Comment arriver à réunir un tel faisceau de compétences, à susciter des travaux si nombreux et si intéressants, et, en même temps que retenir l'attention, la délasser par des divertissements où l'utile se mêle à l'agréable.

» Comment approcher, même de loin, du résultat obtenu par nos devanciers ?

» Les vœux retenus par chaque Congrès sont eux-mêmes un important document sur les préoccupations d'une élite à l'époque où ils furent formés.

» Nous y voyons, par exemple, que déjà en 1898, le Congrès de Marseille s'inquiétait du danger des inondations qui devaient dévaster Paris en 1910. Quant à la question marocaine, le Congrès d'Oran lui consacrait une étude approfondie dès 1902.

» Il n'est pas mauvais, pensons-nous, de souligner l'œuvre féconde de nos sociétés de géographie — œuvre qui s'est manifestée, en pleine indépendance, par l'étude et par l'action.

» La masse du public ignore trop cette œuvre et que la conquête administrative et militaire de notre empire colonial fut précédée et grandement facilitée par les missions scientifiques dont l'organisation revient à nos sociétés, principalement à celles de Paris.

» La première question mise au programme de notre session est celle du *remaniement des régions administratives*, ou pour reprendre l'expression de M. Briand dans son discours de Saint-Chamond « des groupements régionaux avec assemblées correspondantes ».

» Seule, cette réforme permettra de décongestionner le pouvoir central, et d'assurer l'essor économique du pays dans le libre jeu d'institutions vraiment républicaines.

» Nous remercions le Congrès de Nancy de l'avoir désignée pour servir de thème à nos discussions.

» Notre deuxième journée de travail sera entièrement consacrée à nos colonies.

» Là encore, nous ferons de la Géographie *pratique*.

» Excusez-moi si ce mot revient souvent sur mes lèvres, mais dans nos pays du Nord, tout en professant pour la science pure des respects absolus, nous sommes enclins à considérer les choses au point de vue des réalisations positives.

» Ainsi le veut l'atmosphère de cette ville, qui est le siège de notre trentième session.

» Roubaix est une ville industrielle et une ville frontière. Notre Congrès se ressentira de ce double caractère.

» Les questions de géographie économique et celles qui touchent à la défense nationale seront l'objet particulier de notre attention.

» Roubaix est la ville de la vie intense, la ville qui s'éveille et s'endort sous un rideau de fumée, et où flotte un parfum spécial : celui des milliers de toisons ouvertes, lavées, peignées, filées, teintes et tissées pour finir en écharpes légères, en étoffes solides, en tapis diaprés.

» Roubaix est la reine des industries textiles.

» Déjà, en 1469, une charte de Charles le Téméraire octroyait aux habitants le droit « d'ores en avant licitement draper et faire drap de toute laine », fait considérable dans l'histoire locale. Mais c'est seulement au début du XIX[e] siècle que l'essor industriel commence. On voit alors Roubaix (fier seulement jusque-là des exploits et de l'ancienneté de ses seigneurs) renoncer délibérément à son titre de « Roubaix le Noble » pour aspirer à la situation d'une grande cité commerçante.

» Roubaix, au grand désespoir des amateurs de pittoresque, remise au magasin des accessoires ses armoiries « d'hermines au chef de gueule » pour en arborer de nouvelles où figurent des bobines et une navette.

» Il efface sa devise ancienne et qui avait une belle allure « d'ores en avant ! » pour la remplacer par deux mots latins très bourgeois : « *Probitas ! Industria !* ».

» Roubaix posséde alors 8.000 habitants. Il en compte aujourd'hui 120.000 — 200.000 avec sa banlieue immédiate.

Sans port, sans eau, sans cours d'eau, sans routes, ce développement n'est-il pas un vrai miracle géographique ?

» Messieurs, vous qui faites de la géographie humaine, vous seuls pourrez répondre.

» C'est en étudiant l'habitant que vous trouverez la solution de ce problème.

» De tous temps l'ouvrier roubaisien a été doté par la nature d'apti-

tudes spéciales pour la travail de la laine et la confection des étoffes : doigté, goût du fini, éducation de l'œil, sentiment du coloris et des nuances.

» On reconnaît chez le patron l'ardeur au travail transmise du père aux nombreux fils, l'audace, le goût des vastes entreprises, l'amour du luxe et de la dépense qui s'accorde très bien avec l'amour de la lutte et de l'effort.

» Enfin, chez l'ouvrier comme chez le patron, la très grande vertu de patience qui permet de traverser les mois et les années de crise, sans découragement, jusqu'au jour du succès espéré, entrevu, et saisi, enfin, par des mains triomphantes.

» L'Hôtel de Ville et l'Exposition représentent assez bien l'apothéose que le XXe siècle réservait aux efforts tenaces de nombreuses générations ardentes au gain et au travail.

» Un essor tout aussi méritoire favorisait, en même temps, notre bonne sœur : Tourcoing, ville de 75.000 habitants, aujourd'hui soudée physiquement, comme moralement, à Roubaix, dont elle est, au point de vue du négoce, la pourvoyeuse et l'auxiliaire plutôt que la rivale. Le Tourquennois possède l'activité du Roubaisien avec, en plus, un attachement aux vieilles coutumes et une bonhomie gauloise qui plaît encore.

» Lille a dû abandonner complètement à ses deux puissantes voisines le travail de la laine ; mais le coton, le lin fournissent matière suffisante à son vaste labeur, tandis que la métallurgie remplit ses faubourgs d'un tumulte incessant.

» Lille, par le nombre de ses écoles, de ses universités, de ses Sociétés savantes, est un foyer intellectuel qui rayonne sur toute la province.

» Elle conserve, enfin, avec ses régiments, sa ceinture de forts et ses remparts, son air un peu hautain de vieille place guerrière, de camp retranché qui, le premier, arrêterait l'ennemi.

» Plus au Nord, sans défense et tout à fait « en l'air » notre Roubaix est ville d'avant-garde.

» La ligne qui nous sépare du pays voisin est purement artificielle. C'est une porte grande ouverte. Ce n'est pas un mur.

» Une telle situation géographique nous amène à un sentiment plus vigilant et plus profond du patriotisme. Et, d'ailleurs, dans cette plaine des Flandres qui nous entoure, nous rencontrons à chaque pas des hameaux où se sont jouées les destinées de notre France.

» Bouvines, Mons-en-Pévèle, Fontenoy, Denain, Lens ; ces noms sonnent agréablement à des oreilles françaises.

» Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, que nous soyons ici patriotes, chauvins et cocardiers, et que nous prenions un intérêt particulièrement puissant à ce qui se passe dans les pays étrangers, à la situation de notre marine, à notre expansion lointaine, au développement de notre empire colonial.

» Puissent ces sentiments qui sont aussi les vôtres, dominer les travaux de ce Congrès, et être le gage de l'accueil déférent et cordial que vous rencontrerez dans notre ville !

» Au nom de la Société de Géographie de Roubaix que j'ai l'honneur de représenter, je déclare ouverte la XXX[e] session du Congrès National de Géographie ».

M. le commandant Pollacchi se déclare heureux d'avoir été délégué par le Ministre de la guerre pour le représenter à ce Congrès.

Il ajoute : « Nous sommes réunis pour le bien de la science géographique. Nous y apporterons tout notre cœur et tout notre esprit ».

M. Vicente Vera dit aussi quelques mots : « Je vous apporte le salut de mon pays qui vous admire et vous aime, le salut aussi de la Société de Géographie de Madrid que j'ai l'honneur de représenter ».

LUNDI 31 JUILLET.

Après avoir consacré l'après-midi du dimanche à la visite de l'Exposition, les congressistes discutèrent le lundi matin l'importante questions des circonscriptions administratives. Ce fut une belle séance tant par la valeur des personnalités qui intervinrent dans la discussion que par l'intérêt des problèmes qui y furent abordés. C'est ainsi que l'éminent géographe Vidal de La Blache, dont on n'a pas oublié la remarquable étude parue dans la *Revue de Paris* sur les circonscriptions administratives, fit un magistral exposé de la question. M. Louis Marin, le distingué député de Meurthe-et-Moselle, fit à son tour une communication remarquable sur l'importance qu'il y a au point de vue politique à élargir les circonscriptions administratives, et, avec la chaleur et l'éloquence qu'on lui connaît, M. Groussau, l'honorable député du Nord, exposa lui aussi ses théories sur la question. M. Demangeon, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, retraça

avec précision l'évolution des circonscriptions administratives depuis l'époque celtique jusqu'à la création des Départements, et son érudition fut particulièrement goûtée. Après une intervention de M. Gautier et de M. René Millet, ancien ambassadeur, le Congrès vota une série de résolutions, en vue de demander au Parlement de soumettre aux Sociétés de Géographie les projets qui viendraient à être élaborés au sujet de la création de circonscriptions administratives ; en vue de faire hâter la création par les pouvoirs publics des circonscriptions administratives, constituées par des régions spontanées ; étant entendu que le chef-lieu serait maintenu à l'endroit qui concentre actuellement toute l'activité de la région. Au lendemain du discours prononcé à Saint-Chamond par l'ancien président du Conseil, M. Briand, la question des circonscriptions administratives prenait un intérêt de toute première actualité, et les délibérations du trentième Congrès des Sociétés françaises de Géographie apporteront une très précieuse contribution à l'étude de ces problèmes vitaux pour l'avenir de notre pays.

***

Visite de l'Exposition rétrospective d'art dans les Flandres françaises. — L'après-midi, sous la conduite de M. Victor Champier, l'éminent administrateur de l'Ecole Nationale des Arts Industriels et, par conséquent avec le maximum d'intérêt et de jouissance d'art que peut produire une telle visite, les Congressistes se sont rendus à l'Exposition rétrospective d'art, qui les a émerveillés.

***

La séance de travail de l'après-midi a été ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Auguste Crepy, président de la Société de Géographie de Lille.

M. Demangeon fait à l'assemblée diverses communications au nom de leurs auteurs : l'une de M. Sion, sur le Boulonnais ; une autre de M. Farjon, président de la Société de Géographie de Boulogne, sur le port de Boulogne, premier pour la pêche, deuxième pour les voyageurs ; de M. Fichelle, sur l'économie rurale des environs de Maquillies et l'exploitation du sol dans la haute vallée de la Deûle : enfin M. Demangeon a lu une note de M. Picavet sur l'économie sociale de la Tiérache.

M. Gosselet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lille, développe devant le Congrès une communication très savamment étudiée sur l'origine géologique du relief de l'Artois.

M. Valette, de la Société de Géographie de Cambrai, traite ensuite la question des industries à domicile du Cambrésis.

MARDI 1er AOUT.

La deuxième journée du Congrès de Géographie a présenté un réel intérêt : elle a été consacrée aux questions de colonisation. La séance du matin était présidée par M. le Docteur Carton. M. Bourdarie, explorateur africain, prit le premier la parole. Il traita une question palpitante d'actualité. Il parla du Gabon, qui excite en ce moment les convoitises de l'Allemagne.

L'orateur montre que la France, qui possède cette colonie depuis 1840, a eu tort de ne pas mettre en valeur le port de Libreville, qui est la plus belle et la plus vaste rade de la côte ouest-africaine après Dakar. C'est ce qui a frappé nos voisins et a éveillé leurs appétits. L'administration coloniale aurait dû accepter le concours de l'initiative privée qu'elle accepte en Asie. Aussi M. Bourdarie propose le vœu « que le siège du gouvernement de l'Afrique Équatoriale française soit ramené de Brazzaville à Libreville et que le gouvernement général de l'Afrique Équatoriale française pousse activement les travaux d'aménagement de ce port, tant sur des fonds d'emprunt qu'avec le concours de l'initiative privée ». Ce vœu est adopté à l'unanimité.

On entend ensuite lecture d'un mémoire de M. le Docteur Carton sur la lutte de la culture et de la broussaille dans l'Afrique du Nord.

M. Mesplé, président de la Société de Géographie d'Alger, parle du développement économique de notre grande possession africaine depuis dix ans. Jamais l'Algérie ne connut de période aussi prospère. L'orateur fait l'éloge de M. Jonnart, qui sut magnifiquement mettre en valeur notre colonie. Quelques chiffres marquent cette progression : le budget des recettes a augmenté en dix ans de 47 millions et celui des dépenses de 42 millions.

M. Couchard, fonctionnaire colonial, demande au gouvernement d'encourager par des prix les publications des fonctionnaires coloniaux.

M. Paul Bonnard, délégué de la Société des Études coloniales et maritimes, parle du Transafricain français et du Nord-Sud africain.

Après lui, M. Bourdarie souligne tout l'intérêt que présente ce projet qui, lorsqu'il sera exécuté, unifiera nos possessions africaines. Il insiste tout particulièrement sur l'utilité du rail traversant l'Afrique et pouvant, en cas de guerre, transporter rapidement sur la frontière de l'Est nos armées noires, actuellement en formation et destinées à rétablir l'équilibre de nos forces comparées à celles de l'Allemagne.

On entend ensuite une communication de M. Emile Gautier sur les mines en Algérie.

La séance de l'après-midi est présidée par M. Léotard, secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille.

M. Jacques Meniaud fait une intéressante communication sur les mines d'or dans le Haut-Sénégal-Niger.

Le projet de création d'une armée arabe forme l'objet d'un rapport du plus haut intérêt de M. Bourdarie. Il conclut par le vœu, adopté à l'unanimité, que le gouvernement utilise le plus rapidement possible les indigènes en vue du service militaire et que la conscription y soit définitive dès novembre prochain.

M. Paul Bonnard expose les moyens pratiques pour étendre l'usage de la langue française dans toutes nos possessions africaines.

Enfin M. Droulers fait adopter le vœu suivant : « Le Congrès, après avoir entendu les discours de M. René Millet, ambassadeur, et du capitaine d'état-major Azan, émet le vœu que la pénétration française au Maroc soit poursuivie sans hésitation et sans faiblesse pour sauvegarder l'unité indispensable de notre empire africain. »

MERCREDI 2 AOUT.

Excursion aux Mines de Lens. — Afin de couper les travaux du Congrès, le programme comportait, pour la journée du Mercredi 2 Août, une excursion aux Mines de Lens : elle avait pu être organisée grâce à la bienveillante intervention de M. Emile Bigo-Danel et de M. Albert Motte, administrateurs de la Société.

L'annonce de ce petit voyage eut vite groupé une quarantaine de congressistes ; et n'eût été l'intensité de la vague de chaleur qui immobilisait à ce moment les plus intrépides, le nombre des touristes eût été plus grand encore. Les défaillants ont eu tort ; rarement on trouva une journée si utilement et si agréablement remplie, et rarement surtout l'on rencontra plus d'urbanité, plus de courtoisie bienveillante dans l'accueil fait à des visiteurs.

A peine débarqués à neuf heures du matin, les congressistes sont reçus sur le quai de la gare de Lens par M. Reumaux, agent général de la Société, entouré de plusieurs de ses ingénieurs. L'éminent directeur de la Compagnie est toujours l'homme énergique qui, malgré le poids de l'âge et des préoccupations professionnelles et privées, conserve une verdeur enviable et dont l'abord aimable force la sympathie chez les plus indifférents.

On se divise en deux groupes pour visiter les fosses 12 et 14 ; et à leur grande joie, les dames et demoiselles qui avaient craint de ne pas y être autorisées, peuvent être comprises dans la caravane. On prend place dans un train spécial composé de voitures de première classe mises gracieusement à la disposition des congressistes.

Les voici maintenant sur le carreau après avoir revêtu le costume du mineur : le pantalon de toile bleue, le bourgeron, le « béguin » destiné à protéger les cheveux et la « barette » ou chapeau en cuir bouilli. La lampe ne se porte plus sur le chapeau ; on la tient à la main. La différence des sexes a disparu sous l'uniformité de la tenue ; et si elles n'avaient leurs jolis minois pour les distinguer du sexe laid, dames et demoiselles seraient méconnaissables. Deux par deux il faut se caser tant bien que mal, plutôt mal que bien dans les berlines et descendre dans les entrailles de la terre.

Ce sont d'abord de larges couloirs, éclairés à l'électricité, qui se présentent ; puis la marche devient plus pénible ; il faut prendre garde de ne pas trébucher à travers les rails des wagonnets circulant à peu près constamment et traînés par des chevaux ; même si l'on est de taille moyenne on constate que la solidité de la barette n'est pas inutile ; que de bosses on récolterait sans le secours de cette coiffure protectrice ! Il faut se baisser et faire usage de la lanterne ; on est ici en pleine obscurité. Mais on a des compensations ; on sait ce que sont les galeries de roulage, les « bowettes » taillées dans le roc pour relier une veine à l'autre, les galeries d'abattage où les bosseyeurs aident au remblai ou procèdent à l'étançonnage.

Plusieurs excursionnistes — les dames surtout — ont tenu essentiellement à emporter de la mine, en souvenir, un morceau de charbon qu'ils ont extrait eux-mêmes à l'aide de la pioche du mineur.

Les ingénieurs et maîtres porions, qui donnent avec la plus grande amabilité les explications techniques, mènent avec entrain les visiteurs qui n'osent pas se plaindre de la fatigue, mais qui n'élèvent point de réclamations quand on donne le signal du retour vers la sortie.

Les berlines sont remontées ; le soleil réapparaît, toujours aussi implacablement brûlant. La Société des mines qui a toutes les attentions fait prendre les groupes par ses photographes et les voilà tous fixés sur le cliché, en costume de mineur !.....

Ce n'est pas sans une intime satisfaction que l'on se dirige vers les salles de bain munies de tout le confort souhaitable et où l'eau à la fois tiède et rafraîchissante ranime la vigueur et ragaillardit.

Vite un peu de toilette pour gagner la salle des fêtes où est dressée une table luxueusement ornée de fleurs ; la vue seule exciterait l'appétit s'il n'était déjà aiguisé.

Un lunch au menu savamment composé, à la chère exquise, aux vins vermeils et pétillants, ne tarde pas à réjouir les estomacs et les cœurs.

Au dessert, M. Reumaux, le distingué Directeur Général de la Société, qui présidait le repas, se dit très heureux d'avoir pu recevoir les membres du Congrès de Géographie ; il rappelle les liens qui unissent à Roubaix le Conseil d'Administration de la Société des mines de Lens, il espère que les congressistes auront fait une visite instructive et intéressante qui se complétera par la promenade à travers les corons et il lève son verre en portant la santé des membres du Congrès et de la Société qui l'a organisé, et il boit à sa réussite.

M. Cléty, secrétaire général du Congrès, excuse d'abord l'absence de M. Charles Droulers, président, dont il exprime les regrets de n'avoir pu accompagner la petite caravane. Il remercie, au nom de la Société de Géographie, la Compagnie en la personne de son Conseil d'Administration, d'avoir bien voulu permettre cette excursion dans son domaine ; il exprime sa gratitude en particulier à l'éminent M. Reumaux de l'accueil extrêmement bienveillant qu'ont reçu les congressistes et de son exquise courtoisie qui est de tradition dans la Société. Il boit à ses administrateurs, à son vaillant directeur, à tout le personnel, à tous les collaborateurs qui travaillent ainsi à la prospérité du pays.

M. Mesplé, professeur à l'université d'Alger, délégué de la Société de Géographie de cette dernière ville, complète les remerciements de M. Cléty, en s'adressant plus particulièrement à MM. les Ingénieurs qui ont secondé M. Reumaux avec tant de tact et d'empressement et qui ont fourni aux excursionnistes les indications les plus précieuses.

Ces diverses allocutions ont été vigoureusement applaudies.

Il s'agit maintenant de réaliser le reste du programme. M. Reumaux, infatigable, se met à la tête des congressistes pour leur montrer les corons, les types de maisons des mineurs, construites suivant toutes les

règles de l'hygiène, les maisons d'école, les églises érigées au milieu de cette population, une salle d'école ménagère où est organisée une manutention d'objets confectionnés par les jeunes filles des ouvriers mineurs et laissée à l'entière et unique administration des familles ; on voit aussi les dépendances des fosses, où s'opère l'aération, la ventilation des puits. C'est une visite des plus intéressantes. Il ne faut pas perdre de vue que les concessions s'étendent sur plus de 7.000 hectares, qu'il y est employé 13 à 14 mille ouvriers représentant une population de 40 à 50.000 âmes.

Les excursionnistes remontent dans les voitures-salons, qui les ramènent à la gare de Lens. Avant de prendre le train pour Roubaix, M. Cléty se fait à nouveau l'interprète de tous les congressistes près de M. Reumaux pour le remercier chaleureusement de l'excellente journée qu'il leur a été donné de passer ; il l'assure que chacun en conservera un ineffaçable souvenir.

La caravane était rentrée à Roubaix à six heures et demie.

JEUDI 3 AOUT.

Ouverte à 9 h. 1/2, à la Chambre de Commerce, la séance du matin est présidée par M. Couchard, délégué de la Société de Géographie de Bordeaux, assisté de M. Marcel Dubois, professeur de Géographie à la Sorbonne.

M. le Lieutenant Coulbois, de l'infanterie coloniale, fait adopter un vœu tendant à restreindre l'importation des armes chez les tribus de l'Afrique Équatoriale française.

M. le Commandant Pollacchi, délégué officiel du Ministère de la Guerre démontre l'utilité de l'établissement d'une carte de la terre. Une carte de la terre à une échelle unique de 1.000.000e — présenterait de nombreux avantages au point de vue des voyages et au point de vue diplomatique ; elle montrerait aux explorateurs les endroits inconnus qui sont encore nombreux, même dans certaines régions explorées.

Cette carte couvrirait une superficie de 191 mètres carrés et nécessiterait une dépense de 4.800.000 francs dans laquelle la part de la France serait de 280.000 francs.

M. le Commandant Pollacchi donne des détails techniques d'un grand intérêt sur les travaux d'établissement de cette carte.

Le Congrès adopte un vœu par lequel il souhaite que la France prenne une part effective à l'établissement de cette carte et que la confection en soit confiée au Service Géographique de l'Armée.

M. Marcel Dubois, professeur à la Sorbonne, à qui M. Couchard cède la parole, remercie M. le Commandant Pollacchi des éclaircissements donnés par lui sur l'établissement d'une carte du monde. Il craint que, dans sa grande modestie, il n'ait commis un petit oubli, celui de dire la part importante prise par lui dans les travaux qui concourent à ce but. Si l'on a prié la France d'établir une partie de cette carte — celle représentant la France continentale et les Colonies — c'est que l'on connaît à l'étranger la perfection du service géographique de notre armée. A M. le Commandant Pollacchi revient en grande partie le mérite de maintenir en aussi haut rang ce service. M. Marcel Dubois est assuré cependant de causer le plus grand plaisir à M. le Commandant Pollacchi en le priant de faire part à ses camarades des félicitations du Congrès.

M. Bourdarie dépose un vœu tendant à ce que la Résidence de Tunisie mette à l'étude les moyens pratiques de rétablir les anciennes relations économiques entre Gabès et le Soudan central.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Bourdarie, Marcel Dubois, Buisson, délégué de Tunis et Paul Bonnard, le vœu est adopté.

M. le Baron du Teil, secrétaire général de la Société anti-esclavagiste de France montre que, contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire, l'esclavage existe encore en certaines contrées d'Afrique, et notamment l'esclavage conjugal.

A la suite de cette communication, le Congrès adopte un vœu proposant les mesures que nécessite la suppression de l'esclavage en Afrique.

L'aéronautique, et surtout l'aéronautique militaire présentent en ce moment un intérêt sur lequel il est inutile d'insister.

M. le Commandant Pollacchi, avec l'autorité qui s'attache à sa compétence, fait l'historique de cette question, dont il reporte le début à la formation, au XVIII[e] siècle, du corps d'aérostiers. Mais les progrès de l'aérostation qui font rentrer de nos jours dans le domaine de la pratique les services que l'aéronautique peut rendre au point de vue militaire, rendent absolument indispensable l'établissement d'une carte aéronautique. Si brillants sous tous les autres rapports, les exploits récents de nos aviateurs ont toutefois péché au point de vue

de la topographie, sauf cependant lorsqu'il s'agissait d'officiers comme Beaumont, habitués à se servir de la carte et de la boussole.

On comprend dès lors toute l'importance qui se présente à munir l'aviateur d'une carte spéciale. M. le Commandant Pollacchi dépose, à titre d'indication, un exemplaire d'une carte conçue et exécutée dans cet esprit par le Service géographique de l'Armée, à la tête duquel il est placé.

Ses explications sont chaleureusement applaudies et M. Couchard le remercie vivement, au nom du Congrès, de la seconde communication qu'il a bien voulu lui faire.

La Séance est levée à midi moins dix.

La Séance de clôture. — A 3 heures et demie, les congressistes se retrouvaient pour la séance de clôture de leur Congrès.

M. Charles Droulers présidait ; il mit immédiatement aux voix les différents vœux élaborés par les sections sur les différentes questions portées à l'ordre du jour du Congrès. Nous en avons déjà donné le texte au cours des séances de travail. Tous furent adoptés. Celui de M. Marin, député, sur les circonscriptions administratives ; de M. Levasseur, sur les centres de colonisation ; de M. Ch. Droulers, sur la pénétration française au Maroc ; de M. Vauthier, sur la question minière en Algérie ; de M. Pollacchi, sur l'unification des cartes géographiques ; de MM. Leotard et Bonnard, sur le développement des écoles françaises à l'étranger ; de M. Bonnard, sur le Transafricain français ; de M. Bourdarie, sur les communications entre Gabès et le Soudan, et sur l'aménagement du port de Libreville ; de M. Couchart, sur l'utilisation des Berbères dans l'armée, sur le développement du réseau des chemins de fer tunisiens, sur la publication des travaux géographiques des fonctionnaires et sur l'interdiction aux indigènes des colonies de transformer les fusils à pierre en armes plus perfectionnées ; de M. le Baron du Teil, sur l'esclavagisme.

Enfin un vœu de M. Marmande, du Havre, concernant l'enseignement colonial, qui avait été présenté trop tard d'après le règlement pour pouvoir être pris en considération, est renvoyé au prochain Congrès.

Où aura lieu le prochain Congrès ?

Après l'adoption de ces différents vœux, on aborde la question de la désignation de la ville où se tiendra le prochain congrès. Aucune ville n'a fait de proposition. Comme Paris n'a pas été le siège du

Congrès depuis l'Exposition de 1900, M. Droulers propose de demander à la Société de Géographie de Paris de vouloir bien l'organiser.

M. Marcel Dubois, professeur en Sorbonne, et représentant de la Société de Géographie de Paris, promet d'appuyer le désir des congressistes.

Une discussion s'engage alors sur la question de savoir si le Congrès doit rester annuel ou devenir bisannuel et il est décidé que c'est pour 1913 que l'on priera la Société de Géographie de Paris d'organiser le 31e Congrès.

Questions à soumettre à la prochaine session. — Comme questions plus spécialement intéressantes à mettre à l'ordre du jour, les congressistes désignent celle de l'enseignement colonial en France et aux Colonies et celle des conditions de relèvement de la marine marchande.

Une fois ces décisions prises, M. Charles Droulers, dans une courte allocution, résuma les travaux du Congrès : 5 Ministères, 7 Gouvernements coloniaux, 39 Sociétés de géographie étaient représentés ; 43 communications ont été discutées, parmi lesquelles 18 concernaient l'Afrique. Le nombre des adhérents au Congrès fut de 200. Il remercia toutes les personnalités qui avaient honoré le Congrès de leur présence et il termina en espérant que les travaux auraient une portée utile et qu'ils contribueraient à faire aboutir des réformes pour le plus grand bien de la patrie.

LE BANQUET.

Le soir à 7 heures et demie, le banquet de clôture a eu lieu au Restaurant Français de l'Exposition. A la table d'honneur, présidée par M. Charles Droulers, avaient pris place M. le commandant Pollacchi, représentant le Ministre de la Guerre ; M. Chatteleyn, adjoint au maire de Roubaix ; M. Eugène Mathon, président du Comité d'Initiative de l'Exposition. Parmi les convives, au milieu desquels on remarquait la gracieuse présence de plusieurs dames, se trouvaient M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à la Sorbonne ; M. Vicente Vera, délégué des sociétés espagnoles : M. Auguste Crepy, président de la Société de Géographie de Lille : MM. Sayet, Deschodt, adjoints au maire de Roubaix ; MM. Cléty, Craveri, Arnould-Delcourt, Vaillant, Godin, Delahodde, Nelson,

commissaire de la République Argentine, M. de Place, ingénieur des mines de Lens, représentant M. Reumaux, directeur, etc.

Plusieurs toasts furent prononcés.

M. Charles DROULERS, le premier, remercia délicatement tous ceux qui avaient concouru au succès du Congrès : le commandant Pollacchi, représentant du ministre, qui suivit assidûment toutes les réunions, les délégués des sociétés françaises, les représentants des gouvernements étrangers. Il remercia M. Eugène Mathon, l'âme et le créateur de la magnifique Exposition de Roubaix ; il remercia aussi la Presse qui se montre toujours sympathique aux sociétés de géographie. « Nous avons travaillé, dit-il en terminant, de tout notre cœur et de tout notre esprit pour la grandeur matérielle et le rayonnement moral de la France ».

M. CHATTELEYN dit ensuite combien il a regretté de ne pouvoir assister à toutes les séances du Congrès, mais combien aussi la conférence du capitaine Azan, celle de M. Dubois et celle de M. Doumer lui ont procuré de joie et de fierté patriotique. Ce sont des paroles réconfortantes et qu'il fait bon d'entendre que celles prononcées par M. Doumer. Nous savons ainsi que notre armée est à la hauteur de tous ses devoirs et dans la situation de conjurer tous les périls.

M. Chatteleyn remercia aussi les sociétés de géographie d'avoir choisi Roubaix pour siège de leur Congrès et il dit le gré tout spécial qu'en sait Roubaix à MM. Cléty et Craveri qui ont été les inspirateurs de cette excellente idée. Il reporta aussi l'honneur de ce choix sur l'Exposition et sur son premier artisan, M. Eugène Mathon.

M. MESPLÉ, délégué d'Alger, en qualité de doyen des délégués, remercia l'Administration municipale de son aimable accueil et M. Charles Droulers, le sympathique et distingué président de la Société de Roubaix qui, avec tous les membres de son Comité, s'est dépensé avec zèle dans l'organisation du Congrès qui fut parfaite. Il dit encore l'intérêt que tous les congressistes avaient pris aux excursions, aux visites d'usines, à l'Exposition, à l'Exposition rétrospective qui leur feront garder de Roubaix le meilleur des souvenirs.

M. Marcel DUBOIS, professeur en Sorbonne, délégué de la Société de Géographie de Paris, s'excusa de remplacer un interprète princier pour dire à Roubaix les remerciements de Paris. Il célébra alors la charmante et accueillante hospitalité du Nord dont il est fier, d'ailleurs, d'être originaire, et il dit combien était utile pour la France, l'énergie et l'initiative de ses habitants.

La meilleure preuve de ces qualités, les hommes du Nord l'ont

d'ailleurs donnée, en élevant l'Exposition de Roubaix qui, dit-il, est plus qu'une Exposition de province, et qui est digne d'une capitale.

M. Nelson, commissaire général de la République Argentine, termina la série des discours en exprimant tout le plaisir qu'il avait eu à suivre le Congrès et il fit distribuer un souvenir argentin à chacun des convives.

Tous ces toasts furent accueillis par de chaleureux applaudissements.

LES GRANDES CONFÉRENCES.

Deux grandes conférences où le public était invité ont eu lieu dans la salle Pierre de Roubaix, à l'Hôtel de ville, les Lundi 31 Juillet et Mercredi 2 Août.

La première, présidée par M. René Millet, ambassadeur de France, ancien résident à Tunis, fut donnée par le Capitaine Paul Azan, *sur le Maroc*, devant un auditoire de 600 personnes, attirées par l'actualié du sujet et la réputation des orateurs. M. le Capitaine Paul Azan, attaché à l'État-Major du Général d'Amade, conta avec une éloquence très émouvante les hauts faits de nos seldats pendant cette campagne si glorieuse pour nos armes.

M. René Millet termina la séance par le discours que nous reproduisons plus loin.

La seconde conférence solennelle du soir fut faite devant une salle comble par M. Marcel Dubois, l'éminent professeur à la Sorbonne, sous la présidence de M. Paul Doumer. M. Marcel Dubois avait pris pour sujet : *la Crise Maritime* et traita cette question avec le talent qu'on lui connaît.

Les paroles que M. Paul Doumer prononça à cette occasion sur l'état de notre préparation militaire impressionnèrent vivement l'auditoire et firent le tour de la presse.

La place nous manque pour reproduire ici les conférences de M. le capitaine Azan et de M. Marcel Dubois, mais nous sommes heureux de pouvoir donner la reproduction intégrale d'après le compte-rendu sténographique des discours de M. René Millet et de M. Paul Doumer.

Discours de M. René MILLET.

« Mesdames, Messieurs,

» C'est en votre nom que je remercierai M. le Capitaine Azan de sa belle conférence. Non seulement il nous a instruits, mais il nous a

profondément émus quand il nous a raconté ces épisodes militaires qui montrent notre vigoureuse race sous un si bel aspect et dans lesquels sa modestie a passé sous silence la part qui lui appartient.

» J'ajoute qu'il me laisse peu de choses à dire, puisqu'il a, dans ses généralités de la fin, exprimé une partie des idées que je pouvais vous exposer. Etant donné l'heure avancée, j'aurais arrêté la séance s'il n'y avait cependant une circonstance qui me détermine à vous demander encore quelques minutes d'attention, si vous n'êtes pas trop fatigués.

» S'il s'agissait de toute autre question, je trouve que la conférence se suffit à elle-même et qu'elle n'a besoin d'aucun commentaire, mais nous sommes à une heure solennelle de notre histoire, et pendant qu'ici, paisiblement, nous sommes réunis pour nous occuper, en historiens, du Maroc, à cette heure même, les destinées du Maroc, et par conséquent de la France Africaine, se décident à Berlin.

» Je vous assure que pour ma génération, qui est celle de la guerre de 1870, il n'y a peut-être pas eu, dans la grande carrière coloniale que nous avons remplie, d'heure plus grave que celle-là, puisqu'il s'agit tout simplement du couronnement de notre édifice colonial, et peut-être de préparer dans l'avenir des événements qui doivent nous rendre notre situation et notre prestige en Europe (*Applaudissements*).

» Ce sont là des considérations qui doivent particulièrement émouvoir une population telle que celle-ci, cette population du Nord, qui est française seulement depuis trois siècles, une des dernières entrées dans l'unité française, une des plus françaises par le cœur, par le courage, par les actes, dans ce pays si voisin de la frontière, dans ce pays dont presque toutes les villes et les villages portent des noms de sièges et de batailles, qui est comme la cuirasse de la France pour la protéger dans ses destinées du côté du Nord, il est impossible qu'on reste indifférent, qu'on reste insensible aux efforts que la France fait pour s'étendre du côté du Sud de la Méditerranée.

» C'est quelque chose de considérable. Songez que, pendant des siècles, cette Méditerranée, ce pays d'Afrique qui était comme une autre Europe du temps des Romains, était devenu absolument étranger à l'Europe, confisqué par l'Islam, comme si un grand silence était répandu sur toute cette terre. La première, la France a osé attaquer ce silence, défoncer cette muraille et aller chercher dans cette terre la trace de cette Rome si émouvante pour nous qui sommes ses petits-fils, et notre langue, et nos habitudes d'esprit et les monuments que les Arabes ont laissés debout. Laissez-moi vous dire une impression person-

nelle qui résume toute ma pensée et tout ce que la France a éprouvé en pareil cas.

» Il m'est arrivé, dans mes tournées, d'aller, comme Résident général à Tunis, dans une ville qui s'appelle aujourd'hui Sbeitla autrefois Suffetula et qui était la dernière résidence, vous entendez, la dernière résidence de mon ancien prédécesseur, le consul byzantin qui gouvernait au nom de l'empire et qui a été vaincu par les Arabes. J'y suis entré, non pas en touriste, j'y suis entré comme fonctionnaire, comme représentant d'un pays latin ; j'y suis entré entouré de ma suite et je suis passé sous un arc de triomphe sur lequel il y avait une inscription romaine. On a dressé mon camp près de trois temples encore debout, et pour honorer le Résident, au pied de ces trois temples on a allumé un grand feu, qui les a éclairés d'une lueur d'incendie le soir, pendant que des musiques arabes jouaient dans le lointain. Je me disais : la dernière fois qu'on a allumé un incendie, il était allumé par les Arabes après la prise de Suffetula : aujourd'hui, cet incendie vient fêter un Roumi qui vient au nom de son pays reprendre possession de cette terre sur les Arabes. Voilà ce que nous avons fait.

» Mais ce pays nous est devenu trois fois plus cher après les épreuves de 1870. Nous avons senti en ce moment qu'il fallait rassembler tous les enfants de la France, quelle que fût leur origine ; nous n'avions plus rien à perdre ; il fallait par tous les moyens possibles agrandir la famille française, ouvrir les bras à ceux qui avaient vécu de notre civilisation ; et depuis, cette terre d'Afrique a éprouvé un essor qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. C'est alors que la grande civilisation algérienne a commencé, c'est alors que, finissant par où les Romains avaient débuté, nous sommes entrés dans cette province que nous appelons la Tunisie.

» Et maintenant c'est cette œuvre-là, c'est cette France nouvelle que nous sommes en train de compléter au milieu des jalousies des autres nations qui savent très bien pour nous le prix d'une telle acquisition et qui déjà commencent à nous regarder de travers et nous marchandent un consentement que nous achèterons cher, mais peut-être jamais trop cher, étant donné l'avenir qui nous attend.

» En effet, ce Maroc dont on vient de parler, à l'extrémité de cette île de l'Afrique du Nord dont la montagne de l'Atlas forme la colonne vertébrale, est le point culminant et comme la tête de tout le système. De ce côté, l'Atlas un peu disloqué, un peu difficile, se dresse comme une muraille maussade, tournant le dos au reste de l'Afrique. Cette

muraille a permis à ce peuple de vivre isolé des autres pendant des siècles ; le soleil de Rome qui éclairait l'Afrique du Nord, comme le soleil éclaire les planètes, colorait davantage ce qui est rapproché de l'Italie et laissait dans l'ombre du couchant ce Maroc lointain qui allait s'enfoncer dans les ténèbres de la mer extérieure. Avec ses montagnes de 3, 4 mille mètres de hauteur, ce pays renfermait sa vie en lui-même, mais la barrière qui s'est opposée si longtemps à la pénétration du Maroc était, en même temps, une source incomparable de richesses, un réservoir inépuisable placé en face de l'Atlantique. Les eaux qui en sortent alimentent cinq ou six grandes rivières qui coulent toute l'année. Ceux qui ont été en Afrique savent quelle vénération l'on a pour les rivières qui coulent toute l'année !

» Le Maroc fut de tout temps mal administré. Le capitaine Azan disait tout à l'heure que le fond de la population est bon, travailleur, intelligent, plus intelligent même que les autres musulmans d'Afrique, mais il est menacé par des pillards. Vous auriez pu, mon cher capitaine, mettre au premier rang de ces pillards les fonctionnaires du gouvernement marocain, qui, depuis des siècles, n'ont d'autre but que d'exploiter le pays jusqu'au sang, de faire comme on dit « suer le burnous »; même aux époques assez glorieuses, où ce gouverneur avait de la force, — car il a eu de très grandes heures, — jamais ses conceptions ne se sont élevées au delà de la jouissance immédiate. Il fondait bien quelques mosquées, car la religion doit passer avant tout, il faisait des aumônes ; quant aux routes, aux travaux d'utilité publique, sources du bien-être des populations, jamais on n'y a pensé. J'en ai eu le sentiment moi-même, quand j'ai parcouru ce même pays, la Chaouïa, qu'avec vos camarades, vous avez conquis. J'y suis venu quand vous l'aviez pacifié, j'ai écouté les conversations de ces indigènes dont on vous dépeignait tout à l'heure les jacqueries, provoquées par les exactions terribles de leurs caïds. Ces indigènes étaient frappés d'étonnement en voyant qu'ils étaient gouvernés par des gens qui ne les pillaient pas, par des soldats qui paient ce qu'ils mangent, par des fonctionnaires qui rendent la justice. Cela ne s'était jamais vu. Quand, la curiosité me poussant, j'ai repris l'histoire de ces malheureuses tribus, j'ai constaté que ces braves cultivateurs n'ont jamais connu que l'oppression et le pillage. On s'étonne après cela qu'ils aient les armes à la main pour se défendre !

» Il a fallu que la France, juste, généreuse, apparût à leurs yeux, et alors la lumière s'est faite dans ce pays vers lequel nous étendons notre

influence. C'est l'achèvement de l'Afrique Française, la partie la plus riche de notre domaine, c'est l'extension du côté de l'Atlantique, c'est la mer libre au delà de Gibraltar, c'est la clé de l'Algérie dans notre main, le complément indispensable de notre empire africain. Eh bien ! je crois que la solution du problème marocain est une question de vie ou de mort pour cet empire. Je le dis bien sincèrement, je ne suis pas d'humeur plus conquérante qu'un autre, mais j'estime que si un pays fort et ambitieux, l'Allemagne, s'implantait au Maroc, l'existence de notre Algérie ne serait plus qu'une question d'années. Nous ne pourrions rester les maîtres là où l'on pourrait tourner les forces indigènes contre nous.

» Il faut donc qu'en France, nous sachions voir la vérité en face. C'est déjà beaucoup que l'Allemagne nous ait fait reculer en Europe : quant à moi, je suis de ceux qui croient que ce recul n'est pas définitif ; mais si elle a la prétention de nous faire reculer également en Afrique, de limiter nos droits dans cette nouvelle France que nous sommes en train de fonder et de faire de l'Atlas une nouvelle frontière des Vosges, je vous le dis, cela c'est la guerre inévitable ou bien la France serait rayée du rang des grandes nations (*Applaudissements*).

» Oui, les hommes de ma génération ont été assombris par les évènements qui ont pesé sur leur jeunesse. Cette génération qui dans quelques mois va porter le ruban aux couleurs noir et vert suit avec émotion les épisodes de cette crise décisive.

» Vous vous rappelez le mot qui est inscrit sur la statue de Gambetta : « la revanche immanente » dans l'histoire. Il ne faut pas comprendre ce mot dans le sens étroit ; on ne sait jamais sous quelle forme la Providence nous apporte les réparations nécessaires. La fortune a des détours imprévus ; ce n'est pas toujours directement et au lendemain d'un revers qu'on peut songer à la revanche. Mais nous sommes en train d'en prendre une autre qui, par un long détour, peut nous rendre notre place en Europe.

» C'est cette revanche que nous préparons depuis 30 ou 40 ans.

» Permettez à un homme qui n'est plus jeune de rendre à la troisième République la justice qui lui est due. Tous les régimes qui se sont succédé en France depuis cent cinquante ans nous ont valu, sauf en Algérie, des revers ou des pertes. L'ancien régime a perdu le Canada et les Antilles ; sous le second Empire, nous avons perdu l'Alsace-Lorraine. Quand vous êtes disposés à critiquer notre République, n'oubliez pas ceci, c'est qu'en 30 ans, cette nation, qui avait subi les

revers des armes avec honneur, a refait un empire plus beau, plus grand que celui qu'elle a jamais possédé. Elle a conquis des territoires cultivables qui valent 17 fois la superficie de la France et je ne dis pas des sujets, mais des collaborateurs et consommateurs qui sont maintenant 50 millions, qui atteindront au lendemain de notre installation au Maroc, près de 60 millions (*Applaudissements*).

» Voilà ce qu'a fait la République malgré les faiblesses, les incohérences inhérentes à toute action humaine. Et pourquoi ? Est-ce simplement le hasard, la force des choses ? Non. Je vais vous le dire. Il y a plusieurs facteurs qui expliquent le succès des grandes entreprises. D'abord, il y a des hommes pleins de bonne volonté ; il y en a même dans le gouvernement, qui font du bien, qui cherchent à en faire. Mais il y a surtout deux choses qui ont fait la grandeur de cette France, grâce aux mœurs libres qui se sont formées depuis 30 ans.

» D'abord le point d'honneur militaire : Nous ne voulons pas faire de conquêtes, c'est entendu, mais si l'on nous marche sur le pied, nous nous fâchons. Dès que le drapeau est engagé, les pacifistes sont réduits au silence. Tout le monde marche ! Nous l'avons encore vu dernièrement dans l'affaire des déserteurs de Casablanca, on a vu toute la France prête à se lever ; personne ne se demandait à quel parti appartenait M. Clémenceau : il représentait le drapeau et toute la France était derrière lui.

» Voilà le premier mobile qui, de proche en proche, nous a entraînés. Pourquoi sommes-nous allés en Indo-Chine ? Parce que Garnier était mort à l'ennemi. Pourquoi avons-nous marché sur Fez ? Parce que nos nationaux étaient menacés. Vous le savez, mon capitaine, ce n'est pas dans notre pays que les hommes se dérobent au moment où une opération dangereuse est décidée. De même que, pour les aéroplanes, une victime provoque trois ou quatre nouvelles tentatives d'hommes courageux qui s'élancent dans les airs, de même chez nous, quand il s'agit de défendre nos intérêts sur n'importe quelle terre, non seulement tous les officiers, mais même les soldats se présentent en foule pour partir, pour aller risquer leur vie, parce que ce sont des Gaulois, parce que ce sont des gens qui ont le caractère militaire et qui affrontent le danger par tempérament.

» Le second élément de succès, c'est que ce pays a d'admirables serviteurs dans l'ordre civil comme dans l'ordre militaire. Ni les hésitations de la politique, ni les variations de Gouvernement ne lassent leur infatigable dévouement. Chaque ouvrier fait sa tâche dans

son coin et, grâce à l'union de toutes les forces, tout converge vers le même but. Cette voiture quelquefois embourbée, qui s'appelle un gouvernement, avance quand même et l'on est étonné, au bout du compte, du chemin qu'elle a parcouru.

» Je ne parle pas seulement des militaires ; on vous a dit ce qu'ils faisaient ; c'est quelque chose d'admirable. Mais dans l'ordre civil, voulez-vous que je vous cite un exemple de services rendus par des hommes de second plan ? C'est l'organisation de la douane : vous n'êtes pas au courant de cela ; c'est quelque chose de merveilleux, d'extraordinaire que l'organisation de la douane au Maroc. Naturellement les puissances qui ne nous veulent pas de bien avaient cherché à nous ligoter. On a envoyé M. Guiot, un de mes amis, ministre plénipotentiaire qui allait représenter les créanciers du Maroc. Il s'est dit avec juste raison : puisque les revenus de la douane sont le gage des créanciers que je représente, je dois la contrôler. Il a complètement réorganisé le service, sans qu'on en sache rien, sans traités solennels. Il a appelé, tout en gardant des fonctionnaires indigènes, des contrôleurs français, si bien que lorsqu'à mon tour, j'ai visité le Maroc, croyant être sur une terre étrangère, j'ai été agréablement surpris : au fur et à mesure que j'arrivais dans les ports, je voyais de bonnes figures qui manifestaient le plaisir de me voir, presque tous des anciens fonctionnaires de Tunisie.

» Tout cela s'est fait silencieusement et le résultat, au point de vue du rendement, c'est que le produit de la douane a doublé. Tout le monde y a gagné, sauf les anciens fonctionnaires marocains, d'un aspect si vénérable, dans leur burnous blanc, qui s'engraissaient aux dépens du contribuable.

» Voilà ce qu'un seul homme a fait dans le calme, sans fracas. Voilà ce qu'un français sait faire quand on lui lâche la bride. Je les ai vus, ces fonctionnaires français, je les ai vus à l'œuvre en Tunisie, partout où on peut leur laisser de l'initiative, ils sont admirables. Ce sont eux qui ont organisé notre domaine colonial.

» Permettez-moi de vous dire qu'au fond, cette grande œuvre est plus intéressante que le devant de la scène politique. J'ai toujours pensé quant à moi, que nous traversons actuellement une période assez analogue à celle que l'Angleterre a traversée au XVIIIe siècle. Dans les nombreux pamphlets qui s'imprimaient alors à Londres, que ce soit les satires de Swift ou les lettres de Junius, il n'est jamais question de conquêtes coloniales. On y voit les ministres du jour, leurs ridicules

et leurs vices. Tout cela est oublié aujourd'hui, mais pendant que l'Angleterre officielle s'occupait de choses secondaires, derrière la scène se construisait l'empire colonial qui a fait la grandeur de l'Angleterre. Croyez bien que dans 50 ans on ne se passionnera plus pour les formes de l'élection de Messieurs les Députés, on connaîtra à peine les noms des différents ministères qui se seront succédé pendant une période plus ou moins troublée ; le nuage se déchirera, et les yeux de nos enfants verront dans la lumière se dresser l'édifice d'une France nouvelle, éclatante de soleil et pouvant réparer ses brèches, parce que, dans cette période, il se sera préparé quelque chose de très grand, de très fort et de très beau.

» C'est sur ces espérances que j'aurais voulu insister : il est trop tard. Tout ce que je veux vous dire c'est que lorsqu'il s'agit d'acquisitions nouvelles, on ne sait jamais où s'arrête l'activité économique. Je suis sûr que vous ferez comme l'un de vos concitoyens M. Prouvost qui a été féconder la Tunisie. Vous vous intéresserez à ces terres nouvelles parce que vous êtes des hommes d'initiative, de courage et de volonté. Je veux simplement vous laisser sous cette impression, — c'est un homme de la génération de 1870 qui vous parle — qu'il y a là des possibilités indéfinies, ne serait-ce qu'au point de vue de l'appoint que nous apportent ces pays comme force militaire. Ces Marocains sont d'excellents soldats. Nos braves petits tunisiens sur lesquels j'ai contribué à étendre la conscription se sont très bien comportés au Maroc. En Afrique le métier de soldat est une industrie nationale. L'idéal de tout Berbère c'est de faire la guerre pendant que sa femme lui prépare sa nourriture. Que ne fera-t-il pas quand on lui fournira l'occasion de se battre en assurant son bien-être ?

» J'ai appris dernièrement par des récits du Marquis de Segonzac que, combattant contre d'autres tribus, les *Goumiers* marocains, formés par nous dans la Chaouïa, se sont admirablement conduits, qu'ils montraient pour leurs officiers un attachement sans bornes, qu'ils étaient très braves au feu. Nous n'avons pas de meilleures troupes que ces troupes improvisées avec nos anciens ennemis.

» Qu'est-ce que cela prouve ? Cette chose très importante, Messieurs, que nous avons là des réserves presqu'inépuisables.

» Nous avons d'abord, avec ces réserves en hommes, le moyen de combler les vides de notre natalité en attendant que les pères de famille se décident à avoir 4 ou 5 enfants, et les célibataires à se marier, ce qui arrivera, je l'espère, un jour.

» Nous avons là des hommes particulièrement précieux dans la guerre moderne. Les Européens, en général, veulent bien se battre, mais ils raisonnent leur dévouement. Ils n'aiment pas à affronter les canons avec la certitude d'être détruits complètement avant de toucher au but ; ils sont braves, mais ils tiennent à la vie, c'est tout naturel. Ces gens-là, pas du tout. Ils ne raisonnent pas, ils ne calculent pas le danger ; ils vont devant eux. On leur dit : marchez, et ils marchent. Rien n'inquiète les Allemands comme d'être aux prises avec des hommes qui avancent en poussant des cris de bêtes féroces, et qui vont se jeter sur les baïonnettes.

» Croyez bien que si l'Allemagne fait à présent quelque difficulté, c'est que la formation progressive d'une grande force militaire au service de la France a pour notre avenir une telle importance, que l'équilibre de l'Europe se trouvera modifié par le fait seul de cet accroissement de force. La diplomatie est à la force militaire ce que le billet de banque est à la réserve d'or. Si, un jour, nous pouvons mettre en ligne un nombre d'hommes presqu'illimité, notre crédit nous permettra de résoudre certains problèmes sans avoir recours à des guerres désastreuses.

» Voilà ce qui se prépare, et alors n'en voulez pas trop aux allemands s'ils nous font grise mine. Dites-vous bien qu'en consolidant l'empire marocain, notre domaine de demain, nous travaillerons à l'achèvement d'un grand édifice qui nous promet je l'espère, pour la suite, des jours meilleurs, plus resplendissants et plus glorieux que ceux que nous avons traversés » (*Applaudissements redoublés*).

Discours de M. Paul DOUMER.

» Mesdames et Messieurs,

» Au cours de la belle conférence de M. Marcel Dubois, vous avez manifesté vos sentiments par vos applaudissements chaleureux et plus encore par votre attention soutenue. Je serai certainement votre interprète en disant à mon excellent ami M. Dubois notre reconnaissance et nos remerciements pour la belle conférence qu'il a faite comme pour l'apostolat qu'il poursuit à travers ce pays en faveur des intérêts maritimes.

» Il porte, vous l'avez entendu, toute sa conviction, je dirai toute sa

passion à la défense de ces intérêts et vous aurez certainement retenu à la fois, et les chiffres, les données, les renseignements qu'il vous a apportés et aussi les nécessités qui s'imposent à notre belle France.

» Il y a dans les constatations qu'il a faites des choses navrantes et d'autres plus rassurantes. Il vous a montré comment notre marine de Commerce, de Guerre ont à la fois simultanément, parallèlement périclité dans ce pays ; comment, après avoir été au second rang souvent bien près du premier, nous avons en Marine de Commerce, descendu au septième rang, comme pour la Marine de Guerre où nous occupions le même second rang, nous nous sommes vus successivement dépassés par l'Allemagne, l'Amérique, certains prétendent même peut-être avec un peu trop de pessimisme, le Japon ; et nous sommes tombés ainsi du deuxième au quatrième et cinquième rang.

» C'est une constatation qui nous indique quel est le devoir que nous avons. Pouvons-nous rester dans cette situation ? Est-il possible que la France ne soit pas une grande puissance maritime ?

» Regardez la carte du monde et rappelez-vous votre devoir ; l'un et l'autre vous diront qu'il y a un devoir pour cette nation à qui la nature a tout donné et qui n'a pas le droit par conséquent d'abandonner une part aussi riche de son patrimoine. Il y a aussi pour les enfants de la race vaillante qui a vécu sur ce sol, sur les bords de ces mers du Nord, de la Manche, de l'Atlantique, de la Méditerranée, il y a pour cette race qui a donné de grands marins au monde, peut-être les premiers parmi les concurrents maritimes de notre planète, il y a des devoirs de ne pas déchoir, de rester les fils vaillants de cette race généreuse. Il faut donc reprendre, regagner ce terrain perdu, il faut qu'en matière de marine marchande, si vous voulez que votre commerce soit prospère, il faut que les marchandises soient couvertes par votre pavillon ; il faut que votre marine marchande soit en état. Il lui faut non pas des remèdes d'Etat ; j'ai pour ma part travaillé personnellement à la confection de lois nouvelles, par des primes, des protections données à l'armement, à la construction maritime et à la navigation. Nous avons essayé de faire que notre marine marchande prenne le rang auquel elle a droit.

» La France, placée à l'extrémité et comme au confluent de toutes les routes de l'Europe, comme un port ouvert vers le monde ancien et d'un autre côté ouvert vers les continents nouveaux de l'Amérique, a une position privilégiée, particulière, à laquelle elle ne répond pas

puisque ce sont les navires étrangers qui viennent prendre les produits de nos ports. Il y a donc à faire de ce côté quelque chose.

» La loi peut-elle tout ? Est-ce la loi qui est impuissante ou le législateur inhabile ? Toujours est-il que malgré nos efforts, notre bonne volonté, les calculs que nous avons faits les plus précis pour arriver à connaître les charges qui pesaient spécialement sur la construction maritime, nous sommes arrivés à faire des lois qui n'ont pas donné les résultats attendus. Est-ce que notre énergie, notre esprit d'initiative seraient affaiblis ? Il ne semble pas pourtant.

» Nous sommes des navigateurs. Si nous sommes des navigateurs de la mer, nous sommes en train de montrer par la navigation de l'air que nous avons aussi quelque esprit d'initiative, quelque énergie.

» Ne désespérons pas de nous ; je ne crois pas que nous ayons dégénéré. Il y a un manque de préoccupation. Il faut plus d'énergies, d'initiatives tournées vers la mer ; c'est peut-être de ce côté et votre appel l'indiquait en terminant, que l'on peut faire appel au peuple français pour relever sa marine marchande.

» Reste la marine de guerre. Elle a bien faibli aussi. Nous étions la seconde puissance maritime en 1870 et même en un temps bien plus proche, en 1900.

» Je me garderai de faire de la politique ici, mais si j'avais à rappeler certaines de ces années où peut-être la lutte entre les partis empêchait, poussée à l'état aigu, de voir l'intérêt national jusqu'à ne pas concevoir qu'on ne pouvait en rien négliger les affaires, je vois pendant les années qui se sont écoulées jusqu'en 1905, notre marine négligée, désorganisée comme si une invasion de barbares avait passé sur elle ; nous avons vu l'armée de terre faiblir.

» Malgré certains de nous, voyant les intérêts de la France avec plus de précision, malgré tout, cet aveuglement a persisté dans notre pays, et quand l'évènement est venu trop tôt nous donner raison, quand en 1905, la guerre a failli éclater dans les circonstances les plus fâcheuses, quand l'opinion publique, au lieu de nous abandonner nous a quelque peu soutenus, nous avons pu, par la main mise qu'on pouvait avoir sur les finances publiques et sur les commissions du Parlement, arriver à refaire peu à peu la force nationale.

» Eh bien ! je le reconnais, nous avons beaucoup plus négligé, depuis 1905, notre marine que l'armée de terre.

» Ce ne sont pas les grands discours qui réorganisent, c'est souvent par l'action personnelle qu'on peut avoir, c'est quand la disposition des

millions de la France permet de les guider vers les œuvres nécessaires. Nous avons volontairement laissé un peu de côté pour le temps, notre marine de guerre, nous ne pouvions pas tout faire à la fois.

» C'est sur l'armée que s'est porté cet effort national, c'est sur nos forteresses de l'Est. Plus de 100 millions ont été dépensés pour les mettre en état, pour la reconstitution de notre ligne de défense à laquelle aucune ligne de défense dans le monde n'est comparable ; c'est aussi l'outillage de notre armée, c'est la réorganisation de son artillerie supérieure à toutes.

» Si j'avais à vous donner des chiffres, savez-vous à l'heure actuelle, si vous comptez le nombre de pièces d'artillerie, qu'il est exactement le double de ce qu'il était en 1905. Quant aux approvisionnements de l'armée, ils sont plus du triple de ce qu'ils étaient à cette époque.

» Ceci peut vous rassurer. Cela vous est la raison la plus sérieuse de croire à la paix. Cela montre à quel point notre armée est prête, prête à faire face à tous les évènements ; elle est supérieurement organisée et perfectionnée. Elle peut sans inquiétude regarder l'horizon s'assombrir, et, sans provocation d'aucune sorte, elle peut dire à tous : quand vous voudrez ! (*Salves d'applaudissements*).

» Messieurs, je me laisse entraîner à un côté qui n'est pas celui de cette conférence, c'était pour vous dire que, comme le devoir, la nécessité était de porter nos efforts sur l'armée de mer comme sur l'armée de terre.

» Si j'avais à vous parler chiffres, je vous dirais que le budget ordinaire de la guerre s'est augmenté pendant ces cinq années de 250 millions par an. C'est vous dire qu'un effort national a été fait, ce qui vous explique peut-être que pour la marine de guerre nous n'avons pas pu faire un effort parallèle. La marine de guerre est nécessaire à un grand pays comme le nôtre, nécessaire à son influence, à la sécurité peut-être dans l'état de nos alliances, dans l'état des rapports amicaux et des intérêts communs, ce qui vaut mieux peut-être que les alliances et rapports d'amitié. Envisagez que notre marine de guerre avait, en cas d'une éventualité, un rôle très limité à jouer.

» Vous n'avez qu'à voir où sont nos navires. Ils sont sur la Méditerranée. La France est chargée d'avoir la marine dans ce bassin. Rien de plus. Une grande puissance se charge de tout le reste.

» Par conséquent, puisque l'œuvre de reconstitution de l'armée est faite, c'est surtout sur l'avenir que nous avons à apporter nos efforts. Depuis deux ans bientôt on a commencé. On peut dire de l'amiral la

Peyrère qui a été à la tête de notre marine, qu'il est un très grand chef. Tous ceux qui ont été en Extrême-Orient savent quelle page glorieuse il a écrite. Il a été un bon ministre, il a rendu la confiance, rétabli la discipline, la chose essentielle. Et on a recommencé avec activité la construction maritime. Si l'on marche du train dont on peut marcher et si l'on met à la mer chaque année deux gros navires, nous aurons bientôt reconstitué notre flotte. Nous aurons reconquis, non pas le second rang, je ne sais si nous reconquerrons le second rang, il est une nation que nous ne rattraperons plus, c'est l'Amérique, avec sa grande richesse et son nombre d'habitants. Peut-être ce second rang est perdu à tout jamais, mais nous pouvons reconquérir le troisième et le faire rapidement. Nous nous y attacherons.

» Par l'effort concordant des initiatives privées et des pouvoirs publics, nous aurons remis en état notre marine marchande, contribué à la richesse et à la puissance du pays.

» Je crois que dans un pays comme celui-ci on doit comprendre que ce n'est pas uniquement autour du clocher que se trouve toute l'activité que l'on doit déployer. J'ai heureusement trouvé des Roubaisiens sur à peu près toutes les routes du monde. Vous n'exportez pas seulement vos produits, vous exportez vos hommes, des hommes de haute valeur qui vont ailleurs créer des industries. C'est heureusement dans cette région dont le nom retentit dans l'Europe tout entière, au delà de l'Europe, que l'on trouve une activité de bon aloi, une santé économique qui contribue à la richesse de notre France. Notre patriotisme vous en sait gré » (*Applaudissements prolongés*).

LES VŒUX.

Aucun congrès ne se termine sans une série de vœux qui sont soumis aux pouvoirs publics et aux autorités compétentes.

Voici le texte des vœux retenus par le Comité des délégués à la dernière séance du Congrès.

1. — Réforme administrative.

Le Congrès, rappelant les travaux des sessions antérieures en faveur de la réforme administrative, émet le vœu :

Que le Gouvernement, pour faire cette réforme, consulte les sociétés de géographie ;

Que la constitution et le développement des grandes régions françaises soient favorisés par les pouvoirs publics ;

Que les chefs-lieux des régions administratives générales ou spéciales soient placés dans les capitales des régions spontanées.

2. — Pénétration au Maroc

Le Congrès, après avoir entendu les discours de M. René MILLET et du Capitaine AZAN, émet le vœu :

Que la pénétration française au Maroc soit poursuivie sans hésitation et sans faiblesse pour sauvegarder l'unité indispensable de notre empire africain.

3. — Transafricain français.

Le Congrès émet le vœu :

Que les pouvoirs publics recherchent les moyens d'exécution du Transafricain Français : Bizerte et Bougrara-Bilma-Le Tchad-Bangui-Libreville, lequel à Bangui sera le tronçon Nord du Nord-Sud Africain Bizerte et Bougrara-le-Cap (par la prolongation vers Bangui du Capetown-Elisabethville).

4. — Chemins de fer tunisiens

Le Congrès émet le vœu :

Que le Gouvernement et le Parlement hâtent le plus possible le vote de l'emprunt concernant le réseau des chemins de fer tunisiens actuellement déposé devant les Chambres.

5. — Relations entre Gabès et le Soudan central

Considérant que la délimitation tuniso-tripolitaine met fin à toutes les difficultés provenant de l'incertitude des frontières ; que l'organisation des troupes méharistes assure la tranquillité des régions sahariennes ; que le bassin du Tchad offre une population connue de plusieurs millions d'indigènes susceptibles d'acheter les produits industriels français et de fournir, soit à la consommation locale des

troupes, soit à l'exportation, et que cette population est destinée à s'accroître dans la paix française, le Congrès émet le vœu :

Que la résidence de Tunisie mette à l'étude les moyens pratiques de rétablir les anciennes relations économiques entre Gabès et le Soudan central.

6. — Port de Libreville

Considérant que la rade de Libreville est, après Dakar, la meilleure et la plus vaste de la côte occidentale d'Afrique ;

Que nous occupons ce point depuis 1840 ;

Que le voisinage immédiat des fonds de 10 et 12 mètres à la pointe Ouvendo permet l'aménagement d'un port à quais accostables pour les grands navires à toute heure de jour et de nuit ;

Que ce point est tout désigné par sa position géographique et sa valeur maritime pour redevenir la capitale du Congo Français ;

Le Congrès émet le vœu :

Que le siège du Gouvernement général de l'Afrique Equatoriale Française, soit ramené de Brazzaville à Libreville ;

Que le gouvernement général de l'A. E. F. pousse activement les travaux d'aménagement de ce port tant sur des fonds d'emprunt qu'avec le concours de l'initiative privée.

7. — Armée arabe

Le Congrès émet le vœu :

Que soit faite la plus large utilisation des indigènes musulmans de l'Afrique Française du Nord pour la formation de nouvelles troupes arabo-berbères d'infanterie et de cavalerie ;

Que le développement de cette armée arabe soit poursuivi actuellement et que, dans ce but, le recrutement par voie d'appel, soit mis à exécution dès novembre 1911 dans la proportion minima de 5 % des contingents ;

Enfin, que soient mises à l'étude toutes les mesures propres à donner progressivement à la création de l'armée arabe, les conséquences politiques, administratives et sociales qu'elle comporte.

8. — Régime minier en Algérie.

Le Congrès émet le vœu :

Que les pouvoirs publics se préoccupent de la différence d'intensité dans la vie minière en Algérie et en Tunisie, différence qui doit être attribuée à des causes législatives ; et que en particulier et à tout le moins :

1° On abrège les lenteurs apportées à la promulgation de la nouvelle loi minière ;

2° On se hâte d'apporter une solution à la question de l'Ouenza.

9. — Travaux des fonctionnaires coloniaux

Le 30e Congrès national de Géographie émet le vœu :

Que les pouvoirs publics encouragent au moyen de prix et de concours la publication des travaux ethnographiques et géographiques des fonctionnaires coloniaux.

10. — Introduction des armes à feu en Afrique

Considérant que la quantité d'armes à feu possédées par certaines tribus de l'Afrique équatoriale française, constitue un obstacle sérieux à la pénétration française, provoque des effusions de sang et favorise l'esclavagisme en permettant aux tribus armées d'asservir les tribus non armées ;

Considérant que presque tous les fusils à pierre introduits en A. E. F., sont immédiatement transformés en fusils à piston, le Congrès émet le vœu :

Que toute opération de répression ou de police soit toujours suivie du désarmement général et immédiat de la tribu réprimée ;

Que le Gouvernement général de l'A. E. F., applique de la manière la plus stricte les stipulations de l'acte de Bruxelles concernant l'introduction des armes à pierre en A. E. F., et inflige des peines sévères à tout individu qui transformerait un fusil à pierre en fusil à piston ;

Que la stipulation de déchéance soit immédiatement appliquée à toute société concessionnaire qui introduirait des armes, malgré les

mesures prescrites et que ces Sociétés soient rendues responsables des armes que pourraient introduire leurs agents même malgré leurs instructions.

11. — Répression de l'esclavage

Le XXX[e] Congrès national de Géographie, rendant hommage aux efforts considérables faits par le Gouvernement, admirablement secondé par nos vaillantes troupes coloniales, pour occuper effectivement les régions situées dans notre zone d'influence à l'Est du Tchad et y faire disparaître les derniers vestiges de l'esclavage de traite, propose, pour couronner cette œuvre grandiose, les mesures suivantes :

1° La généralisation sur toutes nos frontières communes avec la Grande-Bretagne, du Congo Belge à la Tripolitaine, d'ententes locales entre les autorités françaises et britanniques de manière à surveiller étroitement les caravanes se rendant vers la mer Rouge ou la Méditerranée ;

2° Le maintien de leur nationalité d'origine dans les lettres d'affranchissement délivrées par les bureaux officiels de l'empire ottoman, aux esclaves provenant de nos colonies ou protectorats et l'immatriculation des libérés sur les registres de nos consulats ;

3° L'application du vœu de l'acte général de Bruxelles en faveur du rapatriement des affranchis avec le concours pécuniaire de l'Etat et des Gouvernements coloniaux intéressés, et l'hospitalisation provisoire de ces sujets dans des refuges à créer dans les villes où ils seraient encore amenés par les traitants en nombre suffisant pour légitimer cette institution.

12. — Propagation de la langue française.

Le Congrès émet le vœu que les Gouvernements coloniaux de l'Afrique française prennent toute nouvelle mesure, notamment en multipliant le plus possible les écoles, peur augmenter la propagation de la langue française parmi les indigènes.

13. — Carte du monde au 1/1.000.000

Attendu qu'il importe, pour l'honneur scientifique de la France qui est depuis si longtemps à la tête du mouvement géogra-

phique dans le monde, de ne pas se désintéresser de la question, si importante au double point de vue scientifique et pratique, d'une carte internationale de la terre au 1/1.000.000 où seraient adoptés les mesures métriques, un méridien unique et des signes conventionnels uniformes, le Congrès émet le vœu :

Que la France prenne une part effective à l'exécution de cette carte et que cette exécution soit confiée au service géographique de l'armée qui est tout à fait en mesure de mener à bien ce travail.

14. — Hommage à la mémoire d'E. Levasseur

Le XXX[e] Congrès de Géographie désirant manifester sa reconnaissance de l'énorme labeur géographique de l'éminent savant que fut M. Emile Levasseur, Membre de l'Institut et Directeur du collège de France, émet le vœu :

Que le Gouvernement donne le nom de Emile Levasseur à un centre de colonisation à créer en Algérie.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Jeudi 23 Mars 1911.

DEUX ANNÉES DANS LE SAHARA CENTRAL

Par le Capitaine CORTIER,
de l'infanterie coloniale, chargé de Mission.

La mission dont j'avais été chargé au début de 1908 par le Ministre des Colonies, le Gouverneur général de l'Afrique Occidentale et la Société de Géographie avait pour but la reconnaissance de régions encore inexplorées du Sahara Soudanais, l'établissement d'une triangulation astronomique préparatoire à la confection de la carte, le lever

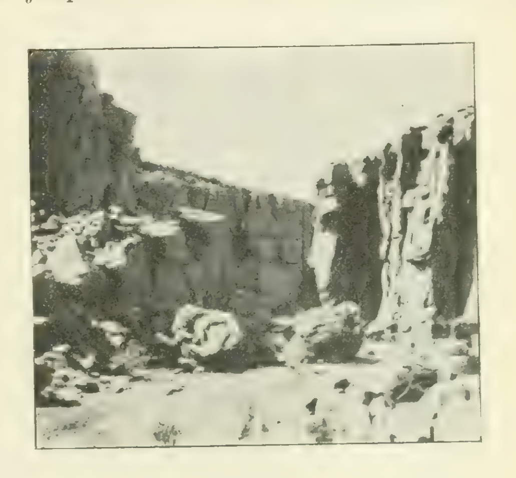
topographique des itinéraires nouveaux et la collection des renseignements scientifiques concernant ces pays. J'avais obtenu l'autorisation de rejoindre le territoire du Niger par la voie de l'Algérie, en traversant tout le désert. Le 1er juillet 1908, je débarquai à Alger et par la route de Biskra et de Touggourt j'atteignais le 22 juillet Ouargla ; c'est en cette ville que je devais monter ma caravane saharienne. Grâce aux bons soins du lieutenant Gauthier et après 8 jours de palabre et de marchandage, je réussis à grouper une dizaine de chameaux de selle et de bât et le personnel de chameliers nécessaire. Le 4 août la caravane lourdement chargée se mettait en route sur In-Salah. A cette époque de l'année la température très élevée interdit d'une façon presque absolue les marches de jour : c'est donc en principe de 4 heures du soir à 9 heures du matin que se font les étapes ; l'obscurité sur les plateaux pierreux du Tadmayt rend ces marches de nuit extrêmement pénibles. Le 20 août j'arrivais à In-Salah, où je retrouvais le colonel Laperrine et le capitaine Nieger. Ce dernier, dans les premiers jours de septembre, devait partir en reconnaissance vers la région frontière de Tripolitaine d'où il pensait pouvoir effectuer une jonction avec les méharistes de Bilma à proximité de l'oasis de Djado ; c'était une occasion inespérée de passer en Afrique Occidentale. Les quelques jours demeurés à In-Salah permirent de compléter le convoi, d'acheter quelques animaux supplémentaires pour emporter les 5 ou 6 mois de vivres qui nous étaient nécessaires, enfin de commencer les observations astronomiques en repérant les montres sur la longitude connue d'In-Salah. Partie le 7 septembre, notre caravane, à qui s'étaient joints le Docteur George et le caïd d'In-Salah, atteignait le 23 septembre l'oasis de Temassinine. A notre passage un important travail y était en exécution ; dans le bas-fond qui borde le plateau du Tinghert les officiers Algériens avaient fait creuser de nombreux puits artésiens, un centre de culture important était en préparation et des colons indigènes appelés d'In-Salah étaient déjà sur le point de s'y établir et d'y planter des palmiers. Au départ de Témassinine et pour rejoindre le fort Polignac deux routes s'ouvraient devant nous : la route directe par la vallée des Ighargharen, déjà fréquemment parcourue, n'offrait à nos études qu'un intérêt médiocre. Nous préférâmes suivre plus au Nord la route de Rhadames jusqu'au puits de Ti-Melloulin que Duveyrier avait reconnu et où passe la frontière de Tripolitaine. De cet endroit nous dûmes donc redescendre au Sud en longeant cette frontière, et le 17 octobre nous atteignions Fort Polignac. La région que nous venions de parcourir

présente au point de vue géologique un gros intérêt ; le plateau de Tinghert est en effet l'affleurement face au Sud des terrains calcaires crétacés qui prolongent le Tadmayt. A Fort Polignac nous avions devant nous le Tassili des Azgueurs, immense massif de grès où pointent quelques coulées de laves et qui sépare les versants de la Méditerranée et du Niger. La traversée de ce Tassili forme une des plus merveilleuses excursions qu'il soit possible de faire dans le Sahara. Les Oueds se sont creusé dans les grès de formidables canons auxquels on ne pourrait guère comparer en France que les Gorges du Tarn. Les seules routes que l'on peut suivre sont les fonds sableux même de ces oueds. Pendant plusieurs jours, on marche ainsi entre deux murailles verticales de rocher hautes de plus de 150 mètres et si continues qu'en cas d'orage imprévu venant à faire couler la rivière, on aurait de grandes chances, sinon d'être noyé soi-même, du moins de ne pouvoir sauver ses animaux et ses bagages. Par places au milieu de ces gorges l'eau qui normalement coule souterrainement, affleure parfois sur plusieurs kilomètres ; ce sont alors de véritables petites oasis naturelles où les lauriers roses et les palmiers poussent serrés comme dans une forêt vierge. Dans ces endroits la faune abonde : oiseaux d'eau de toutes espèces, poissons, crocodiles mêmes ; la présence de ces derniers animaux dans des endroits aussi reculés ne peut s'expliquer guère qu'en admettant qu'ils sont venus là à l'époque déjà très lointaine où le grand oued Tafassasset coulait d'une façon ininterrompue depuis le Tassili des Azgueurs où il prend sa source jusqu'au Niger. Sur le bord de ces cours d'eau permanents se sont établis deux petits villages de serfs Touareg, Aharhar et Harir. Après le parcours si désolé des dunes du Nord l'arrivée dans ces centres verdoyants produit une impression étrange : on se croit transporté à mille lieues du Sahara : il devient possible de se livrer au passe-temps de la pêche, au plaisir de déguster du poisson et de chasser les canards et les sarcelles. Moins enthousiastes



GARA TÉMOIN AU NORD DE DAHNET
(près Timelloulin).

que nous du pays furent nos méhara qui durent transporter des bagages par les pires sentiers de la terre, en bordure d'à-pics terribles et au milieu des rochers et des cailloux coupants. Quand, le 12 novembre, nous parvinmes enfin dans la plaine d'Admer, immense région de sable que sillonnent les premiers affluents du Niger, les pauvres bêtes, les pieds usés, laissaient sur chaque rocher des traces sanglantes. De la plaine d'Admer nous pensions descendre vers le Sud-Est en longeant la bordure des monts Tummo jusqu'à l'oasis de Djado où les méharisies de Bilma devaient nous attendre. A ce moment, le 10 novembre, nous arrivait par courrier spécial d'Ouargla un ordre du Gouvernement portant défense formelle de tout mouvement de troupe ou de personnel et jusqu'à nouvel ordre entre l'Afrique Occidentale et l'Algérie. En conséquence et jusqu'à l'arrivée d'instructions attendues, nous prîmes nos quartiers d'hiver dans la plaine d'Admer. Le mot d'hiver n'est pas trop fort car, à l'altitude voisine de 1.200 mètres à laquelle nous étions, le froid se faisait sentir très vivement ; la nuit, par la bise violente, l'abri des tentes légères était tout à fait insuffisant contre des froids qui atteignaient plusieurs degrés au-dessous de 0. Le temps d'arrêt forcé qui nous était imposé fut mis à profit pour l'exécution d'un levé précis de toute la région. Le capitaine Nieger y exécuta une triangulation rapide au théodolite, et nous fîmes de nombreux transports d'heures et échanges de signaux lumineux entre un camp central et les principaux sommets de la région ; ce fut ce qui m'amena à faire l'ascension du Mont Tozat qui surplombe la plaine de plus de mille mètres. Cette montagne reconnaissable de loin avait été aperçue par la mission Foureau-Lamy. L'ascension prit une grande journée, la nuit passée au sommet de la montagne présenta cette particularité d'être beaucoup moins froide que dans



GORGES DE IFÉDI (Tassili des Azgueurs).

la plaine, mais la descente fut terrible : à chaque instant la marche était arrêtée par les précipices, il fallait revenir sur ses pas et nous dûmes remonter presque autant que descendre. Le sommet que la mission Foureau avait apprécié à 1.650 mètres fut trouvé à 2.020 mètres ; il est probable, au dire des guides, qu'aucun homme ne l'avait encore atteint ; les indigènes, au cours de la montée, ne furent pas loin de me prendre pour un fou, et à chaque instant demandaient ce que nous pouvions bien aller chercher au sommet. Le 15 décembre après un mois d'inaction forcée, aucune explication n'ayant été reçue du télégramme gouvernemental, force nous fut, faute de vivres, d'abandonner la région ; le Docteur George et moi nous prîmes alors la route du Ahaggar. Le 30 décembre, après 15 étapes dans les contreforts rocheux du Tassili et de l'Ahaggar, nous atteignîmes Tarahouhaout où un fortin était en construction. Le lieutenant Sigonney venait d'arriver là depuis quelques jours, et avec une soixantaine de méharistes il s'apprêtait à descendre vers l'Adrar ; il voulut bien faire faire un coude à sa route pour nous convoyer jusqu'à mi-chemin de l'Aïr. Entre l'Adrar et l'Aïr il exixtait encore un grand blanc de la carte et il rentrait dans mon programme de traverser cette région inconnue. Le 18 janvier avec le détachement algérien nous arrivions à In-Guezzam ; là sont des puits peu profonds qui se trouvent à mi-distance de l'Aïr et de l'Adrar au centre d'un cercle complètement désertique de plus de 250 kilomètres de rayon : de ce seul fait ressort leur importance capitale pour le pays. Ce fut près de ce point que le Docteur George et moi nous nous séparâmes du lieutenant Sigonney ; avec une petite escorte de 6 Chamba, nous piquâmes droit dans l'Est vers Iferouan, tandis que les algériens marchaient dans l'Ouest vers l'Adrar de façon à ce que toute la route entre Aïr et Adrar soit reconnue en deux tronçons. Le 25 janvier nous abandonnions enfin ces plaines plates et désolées où l'œil ne rencontre aucun mouvement de terrain, crête ou bas-fond, et où la végétation est si étique que les chameaux, cependant si sobres, trouvent à peine de quoi brouter. Devant nous s'étendaient les montagnes pierreuses de l'Aïr entrecoupées de vallées profondes et verdoyantes où les gazelles et les oiseaux abondent et où la flore devient nettement soudanaise. Ce fut là que nous entendîmes pour la première fois depuis 7 mois quelques chants d'oiseaux et ce ne fut pas sans émotion. Le 30 janvier nous entrions à Iferouan. Cette petite oasis où séjourna la mission Foureau-Lamy a déjà été décrite. Quand nous l'atteignîmes c'était la pleine saison de végétation. Sous les palmiers

qui forment au milieu de l'oued un immense quadrilatère s'étendaient des champs d'orge, de blé et de mil. Toute la population répandue dans les jardins s'occupait de culture et faisait grincer à longueur de journée les poulies des puits. Dominant la ville à l'horizon la haute muraille des monts Timgak s'estompait de brume légère ; le tableau grandiose de ces montagnes sauvages et de cette oasis au travail était des plus réconfortants pour nous après l'interminable mois de la traversée du Tanezrouft. Malheureusement le développement commercial de l'oasis se trouvait entravé d'une façon presque absolue par l'occupation de la route d'Iferouan à Rhat par des pillards venus de Tripolitaine. Les cases des habitants étaient encombrées de ballots de marchandises, de colis de peaux tannées que les caravaniers n'osaient exporter vers le Nord de crainte de voir leurs marchandises et leurs animaux enlevés. Iferouan, en effet, est un des relais de l'unique grande route transsaharienne encore suivie. Cette route part de Tripoli et par les relais de Ghadamès, de Rhat, Iferouan, Agadès, Zinder gagne la région de Kano. La persistance de cette piste de caravane vient justement de l'existence de ces cinq centres peuplés à distance sensiblement égale les uns des autres ; en chacun d'eux, en effet, les caravanes peuvent se reposer et changer d'animaux. Nous avons cherché à détourner cette grande route commerciale sur Ouargla et la création de Témassinine n'avait pas d'autre but. Malheureusement depuis que les gens de l'Aïr ont fait leur soumission, les Tripolitains les considèrent en ennemis et pillent leurs caravanes ; d'autre part les centres que nous avons voulu créer sur la route de Ouargla sont loin d'offrir encore toutes les ressources nécessaires, et puis surtout il faudrait modifier les habitudes ancestrales des caravaniers ; ceux-ci, pillés dans l'Est, n'osant aller vers l'Ouest, abandonnent tout trafic : à mon passage Iferouan était dans le marasme.

13 jours après avoir quitté Iferouan et après avoir visité les principaux centres du pays j'atteignais Agadès qui est le centre administratif français de la Région. Après six mois de voyage je me retrouvais enfin dans un poste permanent. Mon intention à Agadès était de me rendre immédiatement dans la région de Bilma pour faire une série de déterminations astronomiques dans ce pays qui était le plus excentrique de tous ceux où m'appelait mon travail. Une occasion s'offrait à moi : le passage du capitaine Prévot qui allait rejoindre le poste à Bilma et je me rendais compte que si je n'en profitais, je ne pourrais ultérieurement revenir dans le pays. Malheureusement j'avais reçu à Agadès l'ordre de

me rendre le plus vite possible à Gao. Je fis demander de suite l'autorisation de retarder mon arrivée au Niger afin d'avoir le temps de faire ces déterminations dans le Kaouar. Cette autorisation me fut refusée et c'est ce qui fait que mon travail astronomique qui devait englober tout le Sahara soudanais depuis la Mauritanie jusqu'aux frontières du Tibesti, a laissé dans l'Est de l'Aïr toute une région où les cartes ne peuvent être dressées faute de précision.

Agadès, gros village Saharien, a certainement bien plus de célébrité que d'importance. C'est une agglomération de maisons basses en terre battue, sillonnée de ruelles étroites et tortueuses ; mais les habitants, nombreux jadis au temps des Songhraï d'abord, au temps des caravanes d'esclaves plus tard, se sont dispersés et n'ont guère laissé de leur présence que la preuve offerte par les ruines de leurs maisons. La moitié de la ville n'est plus ; les animaux, chameaux et chèvres, errent parmi les déblais de cases ; le palais des sultans de l'Aïr même n'offre plus guère aux regards qu'une façade à étage délabrée et derrière laquelle il n'est plus rien. Seule la mosquée d'Agadès, grâce aux Français, il faut le dire, dresse encore dans le ciel son minaret, rebâti, pointu, tout hérissé de pièces de bois. Il ne faut pas se promener dans les rues encombrées de la ville, pour sentir le charme Saharien qui se dégage d'Agadès, comme de toutes les cités du désert ; mieux vaut, à la tombée de la nuit, monter, en se glissant, et par un escalier de marches usées faites en terre, jusqu'au sommet du minaret de la mosquée. La vue s'étend alors bien au delà des limites de la ville, jusqu'à l'horizon des massifs rocheux lointains vers le Nord ; de leurs pieds et presque jusqu'aux premières maisons l'oued Téloua semble s'étaler un tapis verdoyant qui bruit et qui tremble au vent : les odeurs empuantées des



LA MOSQUÉE D'AGADÈS.

détritus de la cité ne montent pas jusqu'à ce poste d'observations ; mais seuls les bruits de la ville, le battement rythmé des pilons écrasant le mil, les cris des chameaux et des chameliers, parfois l'appel des marabouts ou les abois des chiens hargneux.

Comme partout au désert, le ciel, quand il est pur, est d'une limpidité merveilleuse ; au sommet de la mosquée on se sent dans une atmosphère fluide et légère ; à cette heure, la lumière trop crue du jour, sur les maisons rougit et se tache d'ombres allongées, et l'on assiste peu à peu au réveil de la ville endormie sous la chaleur tropicale.

L'Aïr est parcouru par 6 ou 7 grosses fractions touareg qui ont chacune un « aménokal » ou sultan targui à leur tête. Mais le sultan d'Agadès a nominalement autorité sur eux tous ; cependant c'est un noir et un sédentaire ! L'origine de ce fait exceptionnel mérite d'être contée : il y a quelques siècles les tribus touareg de l'Aïr étaient en désaccord continuel et en luttes ouvertes. Lasses de cet état de guerre elles décidèrent un jour d'envoyer des émissaires à Constantinople y demander au sultan un chef capable de mettre les fractions d'accord et d'obtenir l'obéissance de tous. Le sultan des Turcs fit bon accueil à la mission et accepta d'envoyer en Aïr un de ses fils ; mais les sultanes blanches, mères de fils blancs, refusèrent énergiquement de laisser partir leurs enfants ; force fut au sultan de désigner un fils qu'il avait eu d'une captive noire. Les émissaires touareg acceptèrent ce choix et le sultan d'Agadès serait, s'il faut en croire la légende, le descendant de cet envoyé de Stamboul ! Faut-il ajouter que les successeurs de celui-ci se hâtèrent de couper les communications avec le Nord et se rendirent indépendants ? A notre arrivée dans le pays aucune relation politique n'existait entre le sultan de l'Aïr et les Turcs.

L'arrivée d'un européen venant du Nord est chose rare en Aïr. La mienne et celle du Docteur George fut l'objet de fêtes indigènes : fantasias de chefs touareg sur leurs petits chevaux tout caparaçonnés, danses de tirailleurs et de femmes, tout cela est courant au Sahara : le sorcier eut plus de succès en donnant en présence de toute la population assemblée une séance de marionnettes, de guignol ! Les personnages, ils n'étaient guère plus de cinq ou six, étaient faits de morceaux d'étoffes enroulés sur des bâtonnets grossièrement sculptés : il y avait le targui noble, voilé de noir, l'épée en travers, rossant le pauvre nègre déguenillé ; le gros commerçant bedonnant objet de railleries ; les femmes touareg énormes sous leurs haïcks bleus, les captives noires à peines vêtues. Caché sous une couverture fendue par le milieu, ne

laissant par l'ouverture passer que les mains aux doigts desquelles les poupées étaient fixées, le sorcier dictait à ses personnages des discours fort drôles sans doute, sur un ton aigu et strident. Et femmes et enfants d'éclater de rire à chaque saillie, à chaque mot d'esprit. La réputation du sorcier était immense à n'en pas douter. Le pauvre eut la témérité, aveuglé par le succès, de nous défier nous-mêmes au jeu de prestidigitation : la victoire fut plus qu'évidente en notre faveur : quelques morceaux de carbure de calcium adroitement jetés à terre et déposés dans une écuelle d'eau, par une « manière de blanc » extraordinaire, firent une flambée superbe qui brûla jusqu'à la corde le crédit du sorcier.

Hélas ! mon travail ne me permettait pas de m'endormir dans les délices d'Agadès. Mes animaux plus que moi avaient besoin de repos : je les envoyai dans les pâturages voisins, et avec des animaux de location j'exécutai au Sud de l'Aïr, puis dans l'Ouest deux reconnaissances à la fois géologiques et géographiques. La première me permit de parcourir toute la bordure de la falaise de Tigueddi, haute de 60 à 100 mètres qui est face au Nord l'affleurement des terrains calcaires crétacés, symétriques à la falaise de Tinghert. Cette falaise n'est pas comme on le croyait alors, un accident de terrain isolé ; elle se prolonge dans l'Ouest d'une façon interrompue. Toutes les reconnaissances que j'ai faites m'ont permis de la recouper, jusqu'à hauteur de l'Adrar des Iforas ; elle offre une importance capitale pour la géologie du Sahara et je reviendrai sur l'intérêt qu'elle présente.

La seconde reconnaissance que je fis m'amena dans l'Ouest de l'Aïr ; elle me conduisit jusqu'au milieu de l'affreux tanezrout qui va jusqu'à l'Adrar et me permit de reconnaître le cours inférieur des grands oueds de l'Aïr ; elle me permit aussi de constater que l'oued Azaouak, affluent du Niger, n'est que le cours inférieur du grand oued Tafassasset et qu'il n'existe aucune solution de continuité depuis les sources dans le Tassili des Azgueurs, jusqu'à l'embouchure à Niamey. Sans doute, dans cette région, le maigre thalweg qui a nom Ti-Marsoui ne rappelle que de loin la large dépression de l'Azouak, mais, pour petite qu'elle soit, la vallée continue n'en existe pas moins. Ainsi, les oueds du Tassili et du Sud du Ahaggar ne vont pas comme ceux l'Ouest du Ahaggar se perdre dans les sables ; ils traversent le tanezrouft de part en part et vont rejoindre le grand collecteur des eaux de la moitié du Sahara.

Il apparaît maintenant comme certain qu'aux époques préhistoriques,

le Niger actuel était séparé en deux tronçons. La partie supérieure, issue du Fouta-Djallon allait se perdre dans les sables de la région lacustre du Faguibine et de Tombouctou, sorte de grands Tchad, où le fleuve mourait par évaporation. Les reconnaissances que j'ai faites dans le Nord de Tombouctou m'ont permis de constater même l'existence de deux affluents préhistoriques qui coulaient N.-E. S.-O. et qui issus des régions du Timetrin venaient se jeter dans la dépression du Faguibine. Il est donc très probable que cette branche supérieure n'allait pas se perdre dans le bas-fond de Taodenni.

La branche inférieure qui coule N.-S. jusqu'au golfe du Bénin avait deux têtes : la tête principale le Tafassasset issu du Tassili et de la région de Rhat récoltant les eaux de l'Aïr et du Ahaggar ; la tête secondaire, le Tilemsi amenant les eaux de l'Adrar et du Timetrin.

Tafassasset et Tilemsi sont morts, et le Niger inférieur n'a dû de persister qu'à la jonction qui s'est opérée entre les deux tronçons du Niger actuel.

Les deux reconnaissances que je venais de faire m'ayant permis d'achever mon travail scientifique dans cette partie du Sahara, il ne me restait plus, conformément aux ordres reçus, qu'à rejoindre le Niger.

Pour ce faire, la route que je suivis à travers le pays des Ioulliminden, m'amena d'abord à Teguidda-les-Salines.

Comme son nom l'indique, ce point est un des trois grands centres de production du sel : Taodenni, Teguidda, Bilma.

Toutes les salines du Sahara Soudanais sont situées à la base de la falaise crétacée dont je vous ai parlé plus haut et qui s'étend d'une façon ininterrompue, de Bilma à Taodenni et au-delà. Le sel n'est exploité qu'en ces trois points, mais toute la dépression qui est au pied de la falaise est salée à tel point que les pasteurs qui mènent leurs troupeaux dans les pâturages situés plus au Sud, où il n'y a pas de sel, montent à une certaine époque de l'année jusqu'à la falaise pour que le bétail puisse lécher la terre salée qui lui est nécessaire.

A Taodenni le sel est à six ou sept mètres de profondeur en strates horizontales, parfaitement pur ; l'exploitation consiste à creuser des fosses qui amènent les ouvriers à ces strates et à y découper des barres qui sont exportées telles quelles.

A Téguidda on récolte à la surface du sol de la terre salée ; dans les cavités naturelles d'une roche affleurante cette terre est délayée dans l'eau qui dissout le sel et devient eau mère. L'eau mère est récoltée,

mise à évaporer dans les marais salants et le sel se dépose moulé en plaquettes appelées barres.

A Bilma, nouveau procédé d'exploitation : des fosses sont creusées dans la terre jusqu'à la nappe d'eau saline qui se trouve à environ deux mètres au-dessous du sol. Sitôt que la nappe d'eau est à découvert, il se forme à la surface une croûte de cristaux salins ; en agitant la nappe d'eau cette croûte se désagrège et va se déposer au fond de la fosse ; une nouvelle se reforme à la surface ; par le même procédé elle est précipitée à son tour. Quand le précipité est suffisamment important au fond de la fosse, les saulniers le récoltent et le moulent dans des paniers de formes coniques.

Ces exploitations de sel sont actuellement la richesse du Sahara et le seul négoce des tribus arabes ou touareg des zones limitrophes du désert. Malheureusement pour elles les progrès de la civilisation permettent d'amener dans leur pays même le sel marin à des tarifs très bas. Ainsi la barre de sel de Taodenni de 30 kil. qui a valu 25 fr. rendue à Tombouctou était dans ces dernières années descendue jusqu'à 8 fr., prix qui n'est plus rémunérateur.

Quand le chemin de fer de Kano amènera à Zinder le sel marin, concurrent de celui de Teguidda et de Bilma, ces exploitations seront ruinées et, ce jour venu, le désert sera plus improductif que jamais.

Le pays des Ioulliminden que j'avais à traverser pour arriver au Niger s'étend entre l'Aïr et l'Adrar au-dessous du 16e degré de latitude. C'est un pays plat, de sable et de latérites, assez bien irrigué par des pluies annuelles, et où par conséquent les pâturages sont abondants et les points d'eau fréquents. Les Touareg Ioulliminden qui l'habitent, pasteurs de leurs troupeaux, sont déjà plutôt des cavaliers que des méharistes. A cause de la richesse relative de leurs pâturages leur zone de nomadisation est de petite étendue ; au contact des nègres ils se sont métissés mais ils forment au point de vue du nombre la plus importante fraction targuie de l'Afrique.

Pour mon voyage dans ce pays, je crus qu'il ne me serait pas utile de prendre une escorte de tirailleurs ; je préférais me fier à la loyauté des gens de la région et, je m'empresse de le dire, je n'eus pas à m'en repentir. Je fis demander à Himmi le chef de la fraction des Ireouelen de me louer quelques animaux de charge et de me fournir six hommes nobles de sa tribu, avec leurs méhara et leurs armes, pour m'accompagner et me guider.

La chose n'alla pas sans difficulté ; heureusement je n'étais pas

complètement inconnu dans le pays : là-bas en effet les racontars vont vite ; on savait partout que le capitaine venu du Nord parlait quelques mots de targui et d'arabe, qu'il avait fait du feu avec de l'eau et des pierres et qu'il avait parmi ses caisses, une machine qui chantait en arabe !... Il n'en fallait pas plus pour attirer à moi les campements ; chaque soir autour du gramophone, c'était une assemblée compacte poussant à chaque instant des la-illah il-allah de stupéfaction.

Mais quand je réclamais des chameaux de charge et des guides, les mines se renfrognaient. Après plusieurs jours d'attente auprès de Himmi, celui-ci m'annonça que ses efforts restaient vains. Pressé, il me demanda de l'accompagner dans les campements pour y réquisitionner avec lui ce qui m'était nécessaire. En sa compagnie, nous fîmes, moi seul européen au milieu de ses guerriers, une randonnée de deux jours à la poursuite des troupeaux qui s'enfuyaient. Nous ramenâmes triomphalement une quinzaine de chameaux et six jeunes nobles Iréouelen. Les propriétaires des bêtes, devant le fait accompli, s'inclinèrent et vinrent réclamer leur paiement : la chose ayant été faite séance tenante, ils s'en retournèrent ravis, à tel point que le lendemain, alléchés par l'espoir du même gain, d'autres touareg m'amenaient dix bêtes que je dus refuser. Quant aux hommes qui allaient être mes guides, ils avaient obéi à l'ordre de leur chef et montraient peu d'enthousiasme ; quelques jours plus tard ils avaient pris leur parti du voyage que je leur imposais, et gagnés rapidement par quelques verroteries pour les filles de leur campement, ils devinrent pour moi d'exellents compagnons de route. Il n'est pas de conversation plus apte à gagner la confiance des jeunes touareg et qui leur aille plus au cœur que celle qui a pour sujet les jolies targuiat dont les noms se chuchottent et que, même les étrangers, peuvent le plus souvent complimenter sans difficulté.

Mes six jeunes touareg étaient de braves garçons et de francs lurons. A longueur de route, ils chevauchaient, trois à ma droite, trois à ma gauche chantant, causant entre eux, ou me contant de ces longues histoires de guerre dont je ne saisissais que quelques bribes, mais dont le sens était évident aux grands gestes de coup d'épée ou de galop. Huit jours après j'avais à me défendre de leur familiarité, nous étions les meilleurs amis du monde.

A Mantass les uns et les autres ignoraient désormais la route vers l'avant, pas de gens au puits et obligation de continuer. Les renseignements que j'avais m'annonçaient Tin-Ekkart à 120 km. vers le Sud-

Ouest. Avec d'autres que mes six Iréouelen, j'aurais hésité à me lancer sur ce trajet inconnu. Nous partîmes cependant à la grâce d'Allah !... leur habileté à découvrir les traces et les pistes était telle que le troisième jour au petit matin ils m'amenèrent à des puits dont nul de nous ne savait le nom ; le lendemain nous arrivions à Tin-Ekkart, et le report de mon itinéraire sur le carnet me permit de constater que, sous leur conduite, je n'avais presque pas dévié de la direction exacte. Chez ces gens le sens de l'orientation est développé à un point réellement incroyable !

Le 20 mai j'arrivai au petit poste de Menaka au voisinage duquel étaient les méharistes soudanais du lieutenant Challier. Là je quittai mes braves Iréouelen ; là aussi je rencontrai le colonel Laperrine qui revenait de Niamey et remontait vers le Nord.

A ce moment, à proximité du fleuve, la saison des pluies était en pleine intensité. Tous les soirs l'orage faisait fureur ; en quelques jours toutes les mares s'étaient remplies d'eau ; les insectes et les moustiques auprès d'elles pullullaient à tel point, que les observations astronomiques de nuit devenaient impossibles : en quelques instants, j'avais les mains et la figure en sang et le bourdonnement m'empêchait d'écouter les battements du chronomètre.

En hâte je gagnais le Niger et le 8 juin j'arrivais à Gao. J'avais déjà eu en 1908 l'occasion de visiter Gao ; je pus cette fois-ci constater les heureux progrès qu'avait faits la ville. Sous la direction du capitaine Ayasse, un Saharien aussi, le premier officier qui soit allé à Bilma, de grandes rues avaient été tracées ; la fameuse mosquée des Empereurs Askia avait été réfectionnée et la saleté ordinaire des villages Songhraï n'était plus à Gao qu'un lointain souvenir.

Je ne voudrais pas vous obliger à me suivre dans toutes les reconnaissances que je fis autour de Gao et dans l'Adrar des Iforas au cours de la saison des pluies de 1909. J'eus le plaisir de retrouver, les uns après les autres, mes anciens compagnons de voyage, Fennah, le chef de l'Iforas Tarat-Mellet un peu blanchi mais encore vigoureux et jovial — Barka mon vieux guide noir habile à toutes les missions, savant de toutes les routes et qui m'ayant retrouvé ne devait plus me quitter jusqu'à Niamey. — Hammoedi chef des Kounta, un des plus fins parmi les arabes que j'ai rencontrés. Je complétai les cartes que j'avais levées précédemment, je recoupai et j'étendis mes itinéraires ; bref j'utilisai de mon mieux les quelques mois où la saison des pluies m'interdisait tout travail astronomique.

Ce ne fut que vers le milieu du mois de décembre 1909 qu'il me fut possible de me remettre en route pour une nouvelle et intéressante reconnaissance. J'étais à ce moment à Téléya dans l'Adrar des Iforas depuis un mois presque, attendant que les circonstances se prêtassent à un grand voyage dans l'Ouest de l'Adrar et qui, par le Timétrin, Mabrouck et Arouan, devait me mener à Tombouctou. Le pays que je voulais explorer était, en effet, depuis plusieurs mois occupé par un fort parti de marocains qu'avec la faible escorte dont je disposais je ne pouvais affronter. A la fin de novembre la compagnie du capitaine Grosdemange était partie de Tombouctou pour attaquer et repousser ces pillards. Un combat très violent avait été livré au puits d'Achourat et les marocains après une défense désespérée n'avaient battu en retraite qu'après 20 heures de combat et après avoir tué la moitié de notre effectif dont le capitaine Grosdemange. A la suite de ce combat la compagnie de Tombouctou dut revenir au fleuve pour y ramener ses blessés. Les marocains au contraire qui s'étaient enfuis en désordre abandonnant près du puits leurs animaux, leurs prises, leur provision d'eau et leurs morts mêmes revinrent en avant sitôt qu'ils apprirent le départ de nos troupes et se réinstallèrent à Achourat pour soigner leurs blessés et se remettre d'une alerte aussi chaude. Bien que leur nombre et leur audace eussent été considérablement diminués par leur défaite ils n'en demeuraient pas moins pour moi une gêne considérable puisque mon travail m'appelait justement dans la région qu'ils occupaient. Le capitaine Ayasse ayant bien voulu cependant mettre à ma disposition une escorte de 20 tirailleurs, j'estimais possible en prenant mes précautions, de traverser le pays sans craindre de trop grands dangers de la part de ces pillards trop bien étrillés pour oser profiter encore de leur supériorité numérique. Indépendamment de ces tirailleurs noirs, j'emmenais avec moi trois Chamba de la compagnie d'In-Salah ; c'était trois vieux routiers habitués au désert, d'une merveilleuse habileté à reconnaître les traces et qui par leurs renseignements devaient me rendre plus de services que n'auraient fait 20 hommes supplémentaires.

Le 20 décembre 1909 je quittais enfin Téléya, marchant droit sur le massif du Timétrin ; depuis plusieurs années déjà je désirais connaître cette région dont on m'avait parlé comme d'un pays riche en pâturages et bien irrigué ; j'avoue que je fus un peu désillusionné. Le Timétrin forme, en effet, un affleurement de schistes cristallins, à la fois de faible hauteur et de faible étendue. Au milieu de la plaine de sable qui

l'environne et qui le submerge en partie il n'a guère plus d'une vingtaine de kilomètres en chaque sens, un seul point d'eau encore peu abondant et des pâturages sans doute favorables mais relégués dans des oueds étroits. Dès notre arrivée dans la région nous recoupâmes les traces de plusieurs reconnaissances ennemies. Il n'en fallut pas plus pour affoler les guides que j'avais pris qui, brusquement, déclarèrent qu'ils ignoraient la route vers l'avant. J'avais beau leur faire constater par les traces que nous n'avions guère devant nous qu'une quinzaine de marocains, la frayeur de ces gens était telle que je ne parvins pas à les remettre en confiance. A ce moment j'eus la chance un beau matin de voir arriver à moi un jeune targui de bonne mine « Minni » qui de lui-même venait s'offrir pour me guider et me conduire partout où bon me semblerait. Pour une fois j'avoue que je fus stupéfait ; ce n'est guère, en effet, l'habitude de ces gens de venir se mettre d'eux-mêmes à notre service. Lui, me disait le faire par désir de se venger des Ouled-Djérir qui avaient pillé son campement. Je le mis sous la surveillance d'un de mes Chamba qui reçut l'ordre de ne pas le quitter des yeux et sous sa conduite nous continuâmes notre route. Tout le long de la marche mes Chamba à droite ou à gauche surveillaient les environs ; la nuit le camp était entouré d'un fossé et les tirailleurs couchaient avec leurs armes sans être autorisés à faire de feu malgré la rigueur de la température. Nous parvînmes ainsi à traverser tout le Trimétrin sans incident et à atteindre Mabrouck. Je n'eus qu'à me louer des services de mon guide Minni ; il était intelligent, empressé et prolixe de renseignements utiles. A Mabrouck il me quitta, généreusement récompensé, pour rejoindre ses campements. Et ce ne fut qu'un mois après que j'appris que Minni avait été en relations amicales avec les Ouled-Djerir et que c'était ces derniers qui, peu désireux de me voir venir à eux, l'avaient chargé de me faire éviter les endroits où ils se trouvaient. J'appris enfin que durant ma traversée du Timétrin j'avais été épié de loin, qu'on avait compté mes hommes et mes animaux et que les pillards ne nous avaient pas attaqués parce qu'ils s'étaient aperçus que nous faisions bonne garde et savaient que mes Chamba ne les auraient pas laissés approcher de nous sans donner l'éveil.

Le 1er janvier 1910 nous étions enfin à Mabrouk. C'est un centre religieux très important dans le pays et particulièrement révéré par les Kounta. Il y a quelques années il existait à Mabrouk un village de quelques maisons où s'abritaient les pèlerins qui venaient adresser leurs prières au Marabout de l'endroit. D'autre part Mabrouk était un des

relais de la route directe d'In-Salah à Tombouctou. Par manque d'eau cette route a dû être abandonnée et le village de Mabrouk faute de caravaniers est tombé en ruine. A mon passage le Marabout Sidi-Amar venait de faire reconstruire la Kasbah ; il vivait là avec quelques femmes en relations constantes avec nos ennemis et leur fournissant des renseignements. Mabrouk est situé en plein sable ; il n'y a aucune végétation dans un grand rayon autour de l'endroit et le paysage a un aspect lunaire. Toutefois c'est un lieu d'asile que protège la réputation de sainteté des Marabouts et où les rares caravanes de passage sont sûres de n'être ni attaquées ni pillées.

Pendant les mois de janvier, février, mars, je parcourus ce pays, allant de puits en puits, de campement en campement et visitant successivement Bou-Djebéha, Araouan, Tombouctou, Bamba. En tous ces points je recoupais mon itinéraire de 1906. Je n'insisterai pas sur les caractéristiques géographiques et géologiques de ce pays. A la fin du mois de mars j'avais relevé astronomiquement presque toutes les routes qui le traversent et repéré la plupart des puits, lesquels dans cette région atteignent une grande profondeur et offrent par conséquent un caractère de fixité que ne présentent pas par exemple les trous d'eau du pays Ioulliminden. A Bamba je m'embarquai sur le Niger dans une pirogue indigène, une de ces curieuses pirogues faites de plaques de bois cousues avec des fils de roseau. Quelques jours plus tard j'étais de retour à Gao.

Dans les premiers jours de mai 1910, je quittai Gao pour rentrer en France par le Dahomey. La descente du Niger de Gao à Karimama demande normalement 25 à 30 jours. Sitôt que le Niger a quitté la région désertique des sables, il pénètre dans un pays de latérite coupé de barrages granitiques qu'il traverse en rapides ininterrompus. Pour les petites pirogues indigènes la navigation devient difficultueuse. A la saison sèche l'eau est très basse, les têtes de rochers saillent partout au milieu du lit et les heurts sont fréquents. Les fameux rapides de Labézenga et de Faffa sans doute ne sont pas terrifiants et je me rappelle à Madagascar, autrefois, avoir franchi de bien autres chutes dans lesquelles la pirogue indigène plongeait et se relevait aux trois quarts pleine d'eau. Malgré tout, sur le Niger, étant donné le chargement quelquefois considérable des pirogues, ce n'est pas sans quelque crainte tout au moins pour ses bagages qu'on entend grossissant avec rapidité le clapotis de l'eau et qu'on se voit au centre même du rapide filant à une allure presque désordonnée au milieu des blocs et des remous.

Plus on descend vers le Sud, plus les villages deviennent nombreux, la végétation d'arbustes épineux disparaît complètement et le fleuve barré d'îles coule entre des berges majestueuses de grands arbres. Le 15 mai j'étais à Niamey et le 25 mai à Karimama ; c'est là que commence la route qui traverse tout le Dahomey pour aboutir à Cotonou. Le voyage par terre dure un mois, il se fait en hamac porté sur la tête de deux hommes au moyen d'une longue nervure de palmier. Ce mode de transport encore très primitif manque à la fois d'agrément et de vitesse ; le poids réparti à chacun des porteurs est trop considérable, leur démarche est saccadée et les faux pas fréquents. A l'époque de mon passage les pluies étaient journalières ou presque, le sol détrempé et glissant et chaque matin au départ je me demandais avec inquiétude le nombre de chutes que feraient mes porteurs avec moi. Toute cette région du Haut Dahomey est d'une monotonie désespérante ; le sentier, fort bien entretenu d'ailleurs, passe constamment dans une double rangée de petits arbres comme entre des murs. Le pays étant complètement plat, pendant tout le mois du voyage on ne voit guère autre chose que les arbres à droite et à gauche du chemin sans qu'à aucun moment une élévation du sol permette d'apercevoir les lignes d'horizon. Durant tout ce trajet les bagages sont portés à tête d'homme ; j'avais si souvent entendu dire que les noirs répugnaient au portage et qu'il fallait les y obliger, que je ne vis pas sans étonnement des villages entiers se précipiter au-devant de nous et tout le monde se disputer à qui réussirait à prendre sur sa tête une de nos caisses. Ces porteurs Dahoméens sont de braves gens toujours pleins de gaité et d'entrain ; à longueur de route ils vous chantent des chansons interminables dont le refrain revient de minute en minute avec tant de persistance que les Européens mêmes finissent par le savoir et par le chanter. Mais ce qui ne manque pas de curieux c'est qu'en certains villages les femmes même se présentent pour porter les bagages. Parfois au départ, alors qu'on a chargé ses caisses à tête d'homme, on est très étonné de voir les femmes bousculer les porteurs et leur arracher de force leurs colis et ma foi, comme elles portent aussi vite et aussi bien que les hommes, on laisse faire. Le plus souvent ces porteuses sont encore presque des enfants ; et tout le long du chemin on les voit courant à petits pas, les bras levés, seulement vêtues d'un pagne. Pour être juste à leur égard je dois avouer qu'elles ont une réputation de vertu farouche. De fait lorsqu'on arrivait à l'étape elles venaient bien toutes rôder autour de nous dans l'espoir d'obtenir quelques menus cadeaux. Les pièces d'un

ou deux sous, voire même celles de dix sous, étaient les bienvenues et accueillies avec force clameurs. Mais si par hasard l'un de nous avait le malheur de leur tendre en manière de jeu une pièce de cinq francs, toutes se détournaient avec une moue fâchée et se retiraient au loin. Il paraît, en effet, que dans le pays et à leurs yeux la pièce de cinq francs représente le tarif du déshonneur.

Le 12 juin j'arrivai au terminus du chemin de fer du Dahomey. Quelques jours plus tard, car je m'étais arrêté pour visiter Abomey, et après avoir traversé tout le bas Dahomey peuplé, bien cultivé et riche des palmiers à huile, j'arrivais enfin à Cotonou. Le 2 juillet, c'est-à-dire deux ans jour pour jour après mon débarquement en Afrique, je m'embarquai pour la France.

Au point de vue Français il est intéresssant de se rendre compte de la valeur actuelle de toutes ces régions Sahariennes que j'ai parcourues et de savoir quel peut être leur avenir. Le pays des Ioulliminden et l'Aïr ont été autrefois colonisés par les Songhai ainsi que le prouvent les traces nombreuses de villages que l'on rencontre dans les lieux aujourd'hui inhabitables et inhabités. Les Songhai, repoussés par les Touareg, ont depuis plusieurs siècles abandonné le pays; mais aujourd'hui que la paix est rétablie, grâce à l'influence française, serait-il possible de ramener les cultivateurs dans toutes ces régions rendues à l'agriculture? cela semble douteux. On a calculé qu'en Afrique les cultures vivrières demandaient une chute annuelle de pluie au minimum de 50 centimètres. Les observations faites ces dernières années ont prouvé qu'au-dessus du 14e degré de latitude cette quantité de pluie ne tombait pas. La culture du mil ou du riz est donc impossible si l'on doit se contenter de l'irrigation naturelle.

Les quelques centres de culture qu'on a voulu établir dans le désert au delà de ce 14e parallèle n'ont pas pu réussir; je me rappelle en particulier que les colons établis en Andéranboukan, point situé au pays des Ioulliminden au voisinage du 15e parallèle, m'ont raconté que depuis leur installation, c'est-à-dire depuis deux ans, aucune des cultures qu'ils avaient tentées n'était arrivée à maturité. Quant à l'irrigation artificielle, elle a lieu dans la vallée du Niger même par les crues périodiques du fleuve; mais hors de là elle ne peut exister qu'au moyen de puits. Si ce sont les puits ordinaires le rendement en est très faible et nécessite un travail considérable; les terrains de culture seront donc toujours forcément limités; quant à des puits artésiens ils n'ont été encore nulle part forés et il semble très probable qu'on n'aura de

chances de trouver de l'eau ascendante que dans la dépression qui est au pied de la falaise crétacée soudanaise laquelle est géographiquement et géologiquement semblable à la falaise du Tidikelt ; mais, puits artésiens ou puits ordinaires ne permettront jamais de transformer tout le pays en culture et en champs. L'avenir de ces zones sera-t-il dans l'élevage ? Sans doute les touareg élèvent de nombreux troupeaux et cet élevage pourra être accru, mais dans des proportions toujours limitées. L'eau est, en effet, partout en trop petite abondance et les pâturages souvent réduits par les affleurements de latérite qui couvrent le sol sur une grande étendue ; d'autre part les débouchés sont peu nombreux. Un peu de viande peut être exportée vers le Nord ; des bêtes de boucherie peuvent être envoyées par delà les zones des sédentaires jusque dans les régions de forêts équatoriales où le bétail manque d'une façon absolue. Ce commerce peut permettre aux nomades de subsister, mais non point devenir pour eux une source de richesse, encore moins pour la colonie. Le pays renferme-t-il des richesses minières ? c'est encore très peu probable et ce qu'on connaît de sa constitution géologique ne le fait pas prévoir ; sans doute, il a été trouvé des minerais de fer qui seraient exploitables, mais si l'âge carboniférien est découvert dans l'Afrique Occidentale, on peut prévoir par analogie avec ce qui s'est passé dans le Nord que ce sera un carboniférien marin où l'on n'a nulle chance de trouver le charbon. Bien à contre cœur donc on est obligé d'admettre que cette région Saharienne de l'Afrique Occidentale n'est susceptible que d'un avenir très limité. Pourquoi alors l'occupons-nous, demandera-t-on ? d'abord parce qu'il importait d'interdire aux tribus pillardes qui l'habitent de venir razzier les sédentaires du fleuve et des zones riches, ensuite parce que nombre de ces tribus ayant fait leur soumission et nous payant l'impôt se trouvent avoir droit à la protection Française contre leurs agresseurs venus de Tripolitaine, du Maroc ou du Tibesti. Mais qu'on ne s'inquiète pas outre mesure des dépenses causées par l'occupation de ces pays improductifs. De Tombouctou aux frontières du Tibesti sur un front de près de 2.000 kilomètres et sur une étendue qui correspondrait à plusieurs fois la France, nous avons en tout et pour tout moins de 400 Méharistes, à peine la valeur d'une compagnie Française sur pied de guerre.

Laissez-moi dire pour terminer quels ont été les principaux résultats scientifiques de ce voyage de deux années. Tout d'abord au point de vue astronomique la triangulation à peu près complète du Sahara

Soudanais a été achevée. Entre le 15e et le 20e de latitude, dans une bande longue d'environ 700 kilomètres, les principaux puits du pays ont été reconnus et levés. Dans cette région, mon carnet d'observations comporte cette fois-ci plus de 250 nuits de travail, ce qui permettra d'obtenir 150 positions astronomiques nouvelles, les latitudes ont été déterminées au moyen de l'astrolabe à prisme petit modèle et sur elle, l'erreur probable ne dépasse guère une seconde d'arc. Quant aux longitudes elles ont été déterminées par transport d'heure au moyen de six montres lesquelles ont été repérées par un grand nombre d'occultations d'étoiles par la lune. Je sais bien que le procédé des occultations ne présente qu'une rigueur approximative. Pour parer dans la limite du possible à cet inconvénient, j'ai cherché à créer des centres astronomiques pour lesquels je prenais la moyenne de cinq ou six occultations, ainsi à Agadès, Téléya, Mabrouk. Ayant été seul Européen pendant tout le cours de ma mission il ne m'a pas été possible comme je l'aurais voulu, de laisser en permanence et pendant plusieurs mois de suite, un observateur dans chacun de ces centres pour y saisir toutes les occultations observables. De même pour le transport de mes montres j'ai dû me conformer au seul procédé utilisable dans le Sahara qui est le transport à dos de chameau. Pour parer aux inconvénients qui peuvent en résulter, toutes les précautions possibles d'emballage avaient été prises. Etant donné les conditions d'observations et de pays, je crois avoir pris toutes les dispositions capables de donner le plus haut degré de précision et je ne pense pas qu'il soit possible de rectifier d'une façon appréciable les résultats longitude et latitude que j'ai obtenus, tant que les observateurs n'auront pas à leur disposition pour ce faire le télégraphe avec fil, voire sans fil. Sur les bords du Niger, partout où le télégraphe existait les heures ont été transmises par télégraphe ; les calculs de toutes ces observations sont encore à la vérification au bureau des longitudes.

Tous les itinéraires parcourus, la plupart nouveaux, ont été levés à la boussole et à la montre et reportés chaque soir au net à l'échelle de 1/100.000e ; ils ont un développement d'environ 7.000 kilomètres.

Le but de mon voyage étant surtout astronomique et topographique, j'ai dû, seul européen du début à la fin du voyage, négliger un peu les parties géologiques, anthropologiques ou autres. Cependant les renseignements et les échantillons que j'ai rapportés vont me permettre, grâce au concours de M. Paul Lemoine du Muséum d'histoire naturelle, de dresser une première carte géologique des pays parcourus ;

les autres documents qu'il m'a été donné de récolter et parmi lesquels il y a 448 instruments et flèches préhistoriques et sept cadavres complets trouvés dans les fouilles de tombeaux anté-Islamiques de l'Adrar, sont actuellement à l'étude au musée d'anthropologie du Trocadéro.

Qu'il me soit permis enfin d'adresser mes remerciements, d'abord au Gouverneur Général de l'Afrique Occidentale Française dont l'intervention personnelle m'a seule permis de mener à bien mon voyage ; puis aussi à toutes les personnes et à tous les groupements, qui, comme le public Scientifique de Lille, et la Société de Géographie de Lille, ont bien voulu par l'attention bienveillante qu'ils m'ont accordée et en m'appelant à prendre la parole ici, devant vous. témoigner tout l'intérêt qu'ils ont porté aux résultats scientifiques de mon voyage trans-Saharien.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

EUROPE.

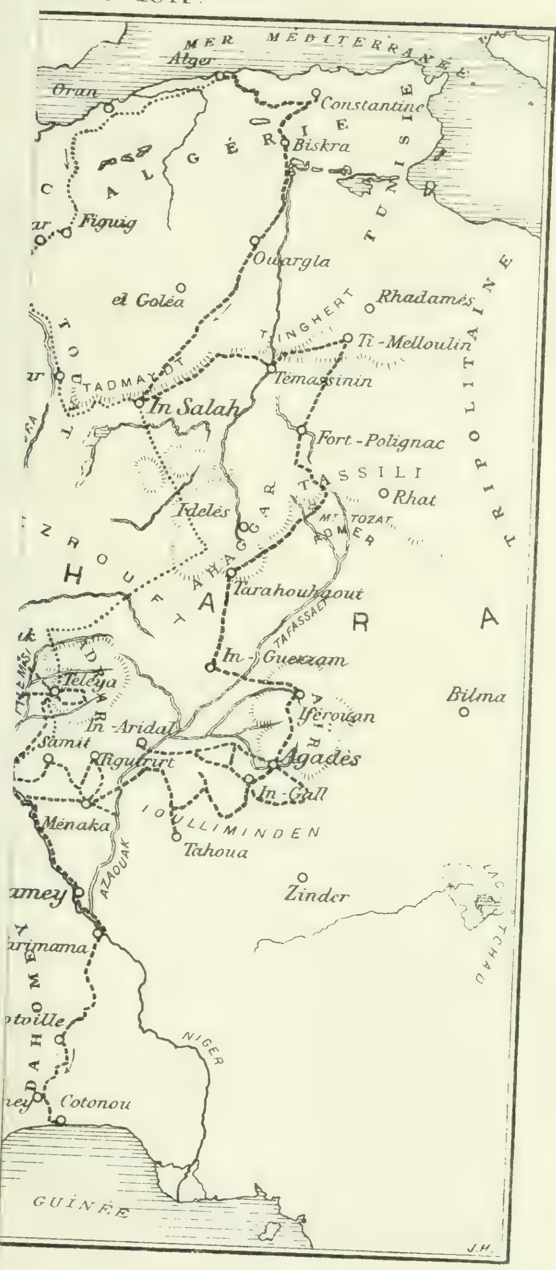
La côte allemande envisagée au point de vue d'une guerre maritime. — A première vue l'empire d'Allemagne semble déshérité au point de vue maritime. Il ne possède que des côtes basses, peu hospitalières, avec de rares points d'accès.

Il est en bordure le long de la mer du Nord et le long de la mer Baltique.

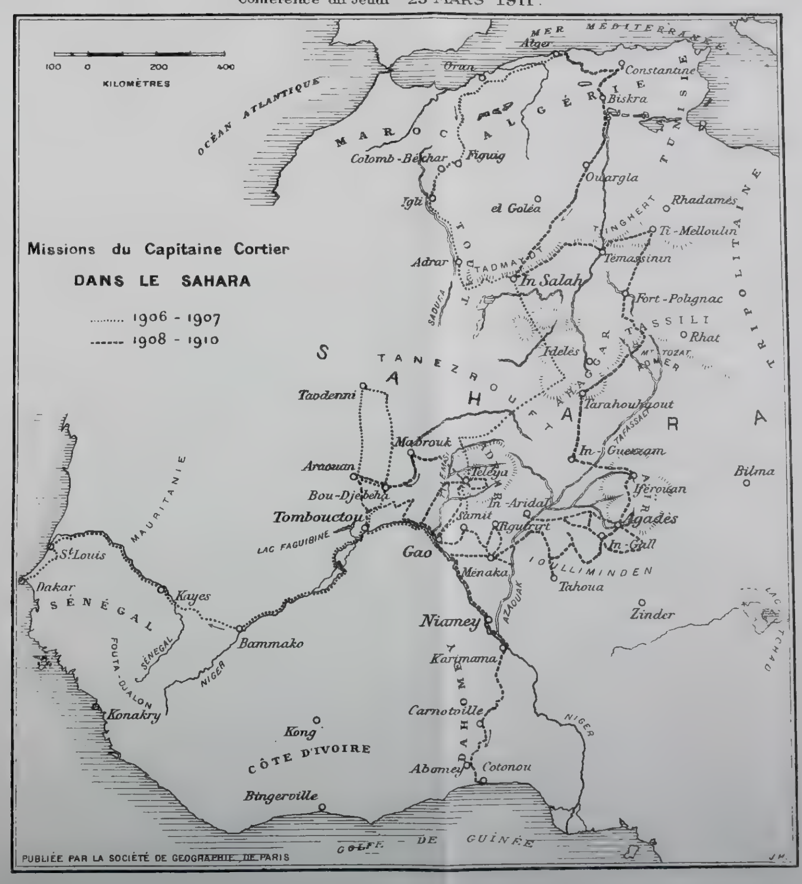
Dans la mer du Nord le Dollart est un golfe sans profondeur, la baie de la Jahde vaut beaucoup mieux, mais entre ces deux points, en avant d'une côte de sable, peu ou point accessible, se trouvent les îles de la Frise formant un chapelet d'ilôts également sablonneux : Il n'existe à vrai dire qu'un point de grand accès, l'estuaire de l'Elbe avec Hambourg et son avant-port Cuxhaven, défendu au large par le rocher d'Helgoland. Une pareille situation, favorable à la défensive, car dans ces conditions un débarquement est difficile, l'est beaucoup moins pour l'offensive et le développement d'une marine de guerre.

La Baltique, vaste lac sans marées, bordé de lagunes et de pointes sournoises de sable, avec, à l'Ouest, entre la Suède et le Jutland, un semis d'îles danoises formant entre elles et avec le continent trois détroits, le Sund et les deux Belts. Ce sont les seules portes de sortie sur la mer du Nord. Et encore, les navires à fort tirant d'eau (8 à 9 mètres) n'ont-ils pas le choix et doivent-ils forcément franchir

APHIE DE LILLE
MARS 1911



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE
Conférence du Jeudi 23 MARS 1911.



le chenal du Grand-Belt, long de 40 milles et resserré çà et là entre des fonds rocheux de 6 à 7 mètres. Par surcroît, des bancs de brume opaque couvrant les terres environnantes livrent souvent au hasard le sort du navigateur.

C'est en 1899 que des vapeurs germaniques soupçonnés de faire de la contrebande de guerre au profit des Boers furent pourchassés par des croiseurs anglais. Le dépit arracha à l'Empereur Guillaume cette exclamation : « Nous avons besoin d'une forte marine ! ». Le prince de Bülow alors chancelier surenchérit : « Tout peuple qui se désintéresse de la mer sera relégué comme un figurant à l'arrière plan de la scène du monde » ; puis vint l'aphorisme fameux « notre avenir est sur l'eau ! » Et cela n'était point une boutade, car l'Allemagne, d'agricole devenue industrielle, supplante peu à peu l'Angleterre qui se vantait d'être l'unique fournisseur des peuples. L'industrie germanique a besoin d'une marine marchande considérable pour exporter ses produits ; cette flotte marchande a besoin d'une imposante flotte de guerre pour la défendre et pour appuyer au besoin des projets ambitieux qui commencent à se faire jour.

Mais parallèlement à la création de la flotte, il fallait songer à unir la mer du Nord et la Baltique : Ce fut le but assigné au canal Kaïser Wilhelm qui traverse le Jutland.

C'est en 1886 que le Reichstag vota les crédits nécessaires à la création du canal, avant tout stratégique, éventuellement commercial ; car on espérait bien que le transit des navires marchands couvrirait les frais d'exploitation. Cette coupure de 100 kilomètres à la base du Jutland présenta des difficultés imprévues. On dut, çà et là, consolider la tranchée taillée dans des tourbières inconsistantes, sans compter les dragages ultérieurs, indispensables au maintien de la profondeur fixée.

Inauguré en 1895, le canal livra passage aux cuirassés de 10.000 à 13.000 tonnes, types *Brandenburg* et *Deutschland*, les plus forts déplacements de cette époque, et dès le principe, ses avantages parurent évidents.

Outre son rôle de raccourci par rapport au Grand-Belt pour les communications entre les deux mers, il fournit le moyen d'opérer une concentration rapide à l'Est ou à l'Ouest du Jutland. Or, en guerre, la rapidité est une des conditions du succès. Ne s'agit-il pas, à un certain moment, d'amener en un point des forces supérieures à celles de l'adversaire. pour écraser celui-ci ?

Pendant dix ans, le canal remplit son rôle. Sans doute, ici comme à Suez, un échouage arrêtait parfois la circulation, d'autant plus que les dimensions adoptées assuraient strictement le passage des cuirassés. Après Tsoushima, l'Allemagne entraînée par la surenchère des déplacements, construisit des *Dreadnoughts* de 20.000 tonnes, et la modification du tracé primitif s'imposa.

Le tableau suivant indique les dimensions actuelles et futures du canal, après les travaux en cours :

	PROFONDEUR au-dessous du niveau moyen	LARGEUR		SECTION
		Au plafond	Au plan d'eau	
	Mètres	Mètres	Mètres	Mètres carrés
Dimensions actuelles ...	9	22	75	413
Dimensions après les travaux..............	11	44	101	825

La dépense atteindra 300 millions. Entrepris en 1907, les travaux dureront jusqu'en 1915. Et comme les premiers *Dreadnoughts* sont entrés en service en 1910, ces cuirassés monstres resteront « en l'air » dans la mer du Nord, pendant cinq ans. Au point de vue maritime, l'Allemagne a donc intérêt à attendre 1915 pour faire la guerre.

Examinons maintenant la situation des ports de guerre.

Brunsbüttel, entrée Ouest du Canal, à 23 milles dans l'intérieur de l'embouchure de l'Elbe va être transformé en une vaste rade *où pourront évoluer les dreadnoughts* qui, paraît-il, représentent à l'heure actuelle les seuls éléments sérieux de la guerre navale. On y joindra des ateliers de réparation, un bassin de radoub, une station de torpilleurs, des installations pour un rapide ravitaillement en charbon.

Cuxhaven, centre de stationnement d'une escadre, devient le centre du Service des mines sous-marines sur lesquelles les Allemands fondent de grands espoirs.

Mais le déplacement vers l'Ouest du centre de gravité de la marine allemande a eu pour résultat de faire passer au premier rang l'arsenal de Wilhelmshaven. Ce port situé à 22 kilomètres de l'embouchure de la Jahde est situé derrière des bancs errants qui rendent périlleuse la navigation de ses abords ; mais en temps de guerre, les balises une fois enlevées et les phares éteints, pas un pilote n'oserait aventurer un dreadnougth dans ses passes changeantes. Une défense naturelle aussi efficace explique l'argent versé dans ce tonneau des Danaïdes qui a déjà absorbé 225 millions et en engloutira encore bien d'autres par suite de la nécessité de continuels et coûteux dragages.

L'arsenal de Wilhelmshaven n'est donc point l'idéal et pourtant son importance ne cesse de croître. On y construit, comme à Kiel, des ateliers de turbines pour réparer les unités qui stationneront dans ses bassins.

Faute de mieux, la marine allemande transforme Emden en « porte de sortie » pour la flotte. Quarante hectares de terrain, achetés récemment, serviront de base aux améliorations futures.

Enfin, l'île d'Helgoland, .située au large de l'embouchure de l'Elbe et de la Weser, cesse de dépendre du port de Cuxhaven et elle devient une place forte hors rang jouissant d'une grande autonomie militaire. Ces temps derniers, des travaux militaires importants y ont été entrepris.

Helgoland est placé sensiblement au centre géométrique de toute la côte allemande de la mer du Nord. L'amirauté pense qu'au début d'une guerre, et même pendant la période de tension, un adversaire pourrait être tenté de s'emparer de l'île par un coup de main. La réussite de cette opération lui procurerait une base d'où il commanderait toute la côte.

En même temps que l'amirauté allemande donne à Helgoland une autonomie militaire, elle fait exécuter des travaux défensifs importants dans les îles allemandes de la Frise, et en particulier à Borkum. On se rappelle que les officiers anglais Trench et Brandon furent arrêtés au moment où ils venaient d' « explorer » toute la cote allemande de la mer du Nord.

Du côté de la Baltique, il n'y a à redouter qu'une offensive russe, mais la flotte russe sera encore longtemps avant d'être en état de prendre cette offensive. Dans tous les cas, Kiel est un œil tourné vers l'Est ; inaccessible à tout ennemi venant de l'Ouest, il sera un arsenal passif tandis que Wilhelms-Haven est un arsenal actif.

En résumé, on peut préciser de la manière suivante la situation du front de mer allemand, de Kiel à Borkum :

Kiel, port de réparation et de refuge, inaccessible aux *Dreadnoughts* ennemis venant de l'Ouest.

Canal Kaiser Wilhelm, « porte cochère » de la Baltique. Il livrera passage (en 1915) aux plus grosses unités et reliera le réservoir de Kiel au théâtre de la lutte. Le Grand-Belt, le Petit-Belt et le Sund seront réduits au rôle d' « entrée de service » de cette mer.

En continuant vers l'Ouest, une chaîne de points fortifiés :

Brunsbüttel, Cuxhaven, Wilhelmshaven, Emden, Borkum. Sur ce front hérissé de canons, Helgoland, sentinelle avancée.

La multiplicité de ces points sur un tout petit espace favorise à un très haut degré le principe de la concentration. C'est un avantage immense, qu'aucun peuple ne possède au même degré.

Aujourd'hui, l'Allemagne, avec Kiel pour ainsi dire inutilisable, obligée de distribuer ses *Dreadnoughts* entre l'Elbe, le Weser et la Jahde, est en mauvaise posture. L'achèvement du canal, en 1915, lui donnera une situation formidable.

Deux ans plus tard, elle concentrera pour la lutte, de Brunsbüttel à Wilhelmshaven, 58 grosses unités modernes, dont 38 cuirassés. Elle aura prévu par avance tout ce que l'on peut prévoir. Elle possèdera des plans de guerre, non pas mûris dans le silence du cabinet, le compas et le rapporteur à la main, mais basés sur une expérience quotidienne, l'utilisation de chaque bâtiment résultant de manœuvres incessantes. Si l'Allemagne réussit à former des équipages vraiment marins, ce seront de beaux atouts pour jouer avec l'Angleterre la suprématie des océans (1).

A. M.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

JUIN 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	78	70.779	75	72.894	153	143.673
Étrangers......	106	130.866	107	131.453	213	262.319
TOTAUX...	184	201.645	182	204.347	366	405.992
Mouvement du mois correspondant de 1910.					392	381.757
Différence pour 1911.					— 26	+ 24.235

(1) Commandant DAVIN. — *Questions diplomatiques et coloniales* du 1er Avril 1911, page 423.

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	2.195	navires jaugeant ensemble	2.352.559	tonneaux
1911 —	2.495	id. id.	2.678.547	id.
Différence pr 1911	300	navires en plus et	325.988	tonn. en plus.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

JUILLET 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux	·	Tonneaux		Tonneaux
Français......	77	67.994	81	69.987	158	137.981
Etrangers......	127	140.866	125	152.828	252	293.694
Totaux...	204	208.860	206	222.815	410	431.675
Mouvement du mois correspondant de 1910.					360	380.534
Différence pour 1911.					+ 50	+ 51.141

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	2.555	navires jaugeant ensemble	2.733.093	tonneaux
1911 —	2.905	id. id.	3.110.222	id.
Différence pr 1911	350	navires en plus et	377.129	tonn. en plus.

EUROPE.

Le tabac en Macédoine. — La culture du tabac, déjà très importante, tend à s'étendre de plus en plus en Macédoine dont le sol, dans certaines contrées surtout, est particulièrement favorable à ce genre de culture. Les tabacs de Macédoine, et principalement des régions de Xanthie et de Cavalla, sont universellement connus et très appréciés à l'étranger. L'Administration de la Régie de l'Empire Ottoman achète une certaine quantité de la production annuelle, mais la plus grande partie est vendue à des négociants qui, sous la surveillance de la Régie Ottomane qui veille à ce qu'il n'en soit pas consommé sur place, exportent leurs achats dans différents pays d'Europe et d'Amérique. A Cavalla, les grandes maisons étrangères s'occupant de ce genre de commerce, possèdent de vastes entrepôts.

Dans le vilayet de Salonique les principaux centres de culture sont : Cavalla, Drama, Serrès, Zihna, Pravi et quelques autres encore. Les meilleures sortes sont ceux de Drama, Cavalla, Zihna.

Dans le reste de la Macédoine, la culture du tabac occupe une place moins importante que dans le vilayet de Salonique. Dans le vilayet de Monastir, le tabac est de qualité inférieure et par conséquent impropre à l'exportation. Dans le vilayet de Kossovo, la culture du tabac est assez répandue et les tabacs produits sont de meilleure qualité que dans le vilayet de Monastir ; néanmoins la contrebande s'y exerce sur une échelle trop vaste, surtout en Albanie, pour que plus d'un tiers de la production totale puisse être acheté par la Régie Ottomane ou par les négociants exportateurs.

La récolte des tabacs de l'année 1908, qui a été exportée en 1909, a été au-dessous de la moyenne comme quantité, mais bonne comme qualité. Par suite des nombreuses demandes, les prix payés aux cultivateurs sont de plus en plus élevés : en général de 10 à 15 % supérieurs à ce qu'ils étaient de 1905 à 1908 et de 30 à 35 % supérieurs aux prix pratiqués dans la période 1902 à 1904.

Les exportations se font par les ports de Cavalla et Salonique. Le premier a exporté environ 6 000.000 de kilog., représentant une valeur approximative de dix-neuf millions de francs. Par le port de Salonique ont été exportés à peu près 2.000.000 de kilog., évalués à près de six millions de francs.

Les pays de destination, dans l'ordre de l'importance de leurs achats, ont été en 1909, l'Autriche-Hongrie, l'Amérique, l'Allemagne, l'Italie, l'Egypte, la Roumanie, l'Angleterre, la France, la Russie et la Serbie.

Mouvement maritime du port et de la rade de Constantinople en 1908 et 1909-1910.

I. *Mouvement maritime de Constantinople, y compris le transit par le Bosphore, c'est-à-dire sans distinction entre les navires qui touchent réellement le port et ceux qui passent le Bosphore en transit, ne s'arrêtant que le temps strictement nécessaire à l'accomplissement des formalités.*

PAVILLONS	ANNÉE 1908		ANNÉE 1909-1910	
	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage
Anglais	2.797	5.353.874	3.646	6.923.349
Hellène	3.273	2.169.739	4.148	2.936.004
Austro-Hongrois	625	1.123.288	788	1.524.299
Russe	605	1.010.238	719	1.151.900
Italien	432	600.151	657	958.268
Ottoman	171	748.099	23.581	782.135
Allemand	347	668.781	369	671.863
Français	472	592.749	498	584.948
Roumain	197	223.815	225	254.527
Belge	179	240.147	158	219.056
Hollandais	77	122.224	114	194.971
Norvégien	29	50.491	87	170.608
Danois	31	43.110	75	101.578
Bulgare	152	83.828	160	85.262
Suédois	32	52.098	11	18.495
Espagnol	18	31.407	7	11.850
Américain	2	534	11	7.314
Samien	8	230	2	112
Totaux	33.447	13.084.833	35.256	16.596.543

II. *Navires ayant fait des opérations dans le port de Constantinople.*

PAVILLONS	ANNÉE 1908		ANNÉE 1909-1910	
	Nombre	Tonnage	Nombre	Tonnage
Ottoman	24.130	718.008	23.543	756.704
Hellène	2.045	548.897	2.518	608.034
Français	464	555.873	492	570.868
Russe	326	476.883	353	521.076
Austro-Hongrois	295	456.145	282	499.233
Allemand	278	531.276	251	446.096
Italien	225	325.815	274	395.993
Anglais	319	431.837	356	393.825
Roumain	143	146.853	157	157.179
Bulgare	147	79.661	160	85.262
Belge	50	51.942	76	84.300
Hollandais	32	33.643	22	24.537
Danois	12	14.818	14	18.450
Américain	2	534	11	7.314
Suédois	6	2.182	11	1.291
Norvégien	»	»	1	984
Totaux	28.482	4.374.597	28.511	4.571.146

Le pavillon français n'occupe que le huitième rang dans le mouvement général du Bosphore, mais il se maintient à la troisième place du trafic spécial. Si l'on écartait même des statistiques les chiffres se rapportant au cabotage, le pavillon ottoman et le pavillon grec viendraient certainement après lui, et sans forcer les chiffres on peut affirmer que le pavillon français tient le premier rang dans la navigation au long cours spéciale au port de Constantinople. Cette constatation pour flatteuse qu'elle soit ne doit pas nous faire oublier l'adage : qui ne progresse recule ».

Les chiffres de la navigation dans ce port restant stationnaires, alors que tous nos rivaux forgent de nouvelles armes, créent de nouvelles lignes pour nous combattre, nous semblons nous contenter de maintenir nos positions. Il serait temps d'accomplir un effort pour mettre un peu plus de distance entre nos concurrents et nous, si nous voulons éviter d'être rattrapés et dépassés bientôt.

Cillière,
Consul Général de France.

ASIE.

Chine. — Moyens propres à développer le commerce en Chine. — Les *Daily Consular and Trade Reports,* de Washington, publient un rapport du Vice-consul général des Etats-Unis à Shanghaï, sur les moyens à

employer pour développer le commerce en Chine ; nous croyons devoir l'analyser comme susceptible d'intéresser nos exportateurs :

Les transactions ne peuvent s'accroître d'une façon sérieuse et continue qu'autant que le marché est travaillé par des représentants intelligents et énergiques, bien soutenus par les producteurs. En outre, le succès est subordonné aux facteurs suivants : connaissance approfondie des besoins du marché, meilleure compréhension des méthodes d'exportation et facilités de crédit.

Les firmes anglaises et allemandes détiennent la majeure partie du commerce, bien que les Japonais s'avancent rapidement au premier rang pour les articles qu'ils sont à même de produire.

Il arrive fréquemment que des fabricants confient la vente de leurs marchandises à des comptoirs d'une nationalité autre que la leur, espérant que ceux-ci, qui détiennent déjà des articles similaires, sont des mieux qualifiés pour en assurer le placement. Il est évident qu'on ne peut escompter un pareil concours de la part d'étrangers que lorsque le prix, la qualité et les délais de paiement assurent d'eux-mêmes le débouché.

Il semble qu'il y aurait intérêt, pour les maisons cherchant à s'implanter en Chine, de tenter en même temps que la vente de leurs produits, l'acquisition d'articles indigènes pour l'exportation. Les diverses tentatives qui ont déjà été pratiquées dans ce sens ont donné des résultats satisfaisants, le bénéfice réalisé sur la vente des produits chinois aidant souvent les intéressés à lancer leurs articles tout en réduisant les risques, à l'aide de cette double opération, dont l'une peut compenser les pertes de l'autre.

Il y a lieu de remarquer, en outre, que la Chine fait de rapides progrès comme pays de fabrication et les débouchés que susciteront ses industries nouvelles sont appelés à offrir, dans un avenir prochain, un puissant intérêt. Actuellement, il y a des débouchés pour la farine, le sucre de betterave, l'huile, les machines et instruments agricoles, miniers ainsi que pour la machinerie utilisée dans la fabrication du coton. Au nombre des grandes entreprises à effectuer, on peut signaler la construction de travaux électriques, de services de distribution d'eau, de lignes de chemins de fer, soit électriques, soit à vapeur. Enfin, dans une catégorie inférieure, on trouve une bonne demande pour des appareils extincteurs et pompes à incendie.

AMÉRIQUE.

Le caoutchouc au Mexique. — On lit, dans le *Bulletin de la Chambre de Commerce française*, de Mexico, que le caoutchouc est appelé à devenir, dans un avenir très prochain, une des principales sources de richesse du Mexique. Depuis cinq ans, les exportations de ce produit à l'étranger ont plus que quintuplé, ainsi qu'il ressort des chiffres suivants :

	Tonnes.	Valeur en piastres.
1905-06	1.450	2.390.425
1906-07	4.624	6.678.926
1907-08	5.624	8.719.426
1908-09	6.015	8.891.978
1909-10	8.068	16.760.068

Uruguay. — Pêche des phoques. — Montévidéo.... Les résultats sur la pêche des phoques pendant l'année dernière ont été récemment publiés par l'administration des finances.

Cette pêche est directement administrée par l'Etat uruguayen depuis le mois de juin 1908, et non plus, comme précédemment, par une Société fermière anglaise.

D'après les renseignements publiés en Uruguay, les phoques abattus se sont élevés au chiffre de 7.853, dont 2.997 à peau fine. Ils ont fourni 33.209 kilogr. d'huile vendus, sur place, 2.667 pesos 38 (1 peso égale 5 fr. 40 environ). Les 4.856 peaux de la race commune ont été également achetées à Montevideo au prix de 2.425 pesos. Les dépouilles des animaux de race fine (2.997), par contre, envoyées à Londres, ont produit 41.857 pesos 05.

Les résultats de l'exploitation se sont donc élevés au total à...	Pesos.	46.743 43
Les dépenses étant de..	—	8.642 38
Le Trésor a encaissé comme profit net la somme de..........	—	39.101 05

Soit 204.745 fr. environ.

Le rapport d'où ces renseignements sont tirés, rappelle que l'exploitation par l'Etat a débuté dans des conditions défavorables. La campagne de pêche a commencé deux mois plus tard que de coutume (juillet au lieu du mois de mai), avec un personnel peu expérimenté ; d'autre part, les phoques pourchassés par la compagnie fermière anglaise avaient abandonné leurs gîtes ; les animaux fins étaient presque détruits. Aussi a-t-il été nécessaire de ne point se livrer à leur chasse dans les îles de la Coronilla en vue de permettre la reconstitution future des troupeaux ; le peu de tempêtes de l'hiver dernier a contribué, en outre, à ce que ces animaux sont restés au large au lieu de venir chercher un abri sur le rivage où ils auraient pu être alors plus facilement poursuivis.

Le Chargé d'Affaires de France.

OCÉANIE

Le commerce des bananes aux îles Fidji. — L'article de commerce le plus important entre les Iles Fidji et l'Australie est la banane ; ce fruit arrive sur le marché de Sydney en quantités considérables et y est fort apprécié par les consommateurs.

Bien que la dernière saison ait été extrêmement pluvieuse et que plusieurs cyclones aient ravagé une partie des plantations, les exportations de Suva se sont maintenues à un chiffre assez élevé ; des vapeurs spéciaux exclusivement construits pour le transport des bananes et munis de compartiments isolateurs, ont amené récemment à Sydney, 28.000 régimes et 290 caisses de ces fruits : on espère que des arrivages ultérieurs feront un peu baisser le prix de cet article de consommation qui se vend, en ce moment, en détail, 55 à 85 centimes la douzaine. L'un des navires affectés au transport des bananes doit, à son prochain voyage, toucher Nouméa, mais on ignore encore si la compagnie de navigation australienne qui organise ce service fera, à l'avenir, de la capitale de la Nouvelle-Calédonie, l'une de ses escales régulières.

Moniteur Officiel du Commerce).

La Nouvelle-Calédonie. — La Nouvelle-Calédonie commence à se relever de la crise profonde qu'elle a traversée de 1903 à 1909. L'abolition de la

déportation pénitentiaire en 1897, qui prive la colonie de bras et de consommateurs ; les coûteux efforts faits pour attirer des colons libres et pour transformer le régime agricole de la colonie ; enfin les fluctuations des divers minerais au cours des dix dernières années expliquent pour une bonne part les graves difficultés que la grande île française du Pacifique n'a pas encore entièrement vaincues. On constate néanmoins que les symptômes sont plus rassurants.

Le commerce calédonien vient en effet de faire en 1910 un sérieux bond en avant. Les importations ont atteint 12 millions et demi, les exportations ont atteint 9 millions 700.000 francs, soit un relèvement total de plus de 5 millions par rapport à l'année précédente.

Ce ne sont pas encore les chiffres de 1901 et 1902 ; on doit également reconnaître qu'en 1910 la Nouvelle-Calédonie a vu tomber du ciel quelques aubaines imprévues, par exemple 700.000 francs de matériel destiné à l'installation de nouvelles usines métallurgiques. Mais le progrès n'en a pas moins dans son ensemble un caractère durable.

Détail frappant, les chiffres de l'exportation ont été atteints en dépit de la baisse prolongée du nickel et du chrome.

Un autre fait à signaler est l'apparition de produits industriels nouveaux, tels que les conserves de viandes et les mattes ou métal brut des minerais de nickel (les hauts fourneaux de Nouméa et l'usine de Tao en ont exporté l'année dernière pour 705.000 francs).

C'est d'ailleurs le développement industriel de l'île qui mérite surtout d'attirer l'attention. Les usines se multiplient en ce moment d'un bout à l'autre de la colonie. On a construit à Taho une usine pour traiter par l'électricité les minerais de nickel. A Nouméa les hauts fourneaux de la pointe Doniambo ont fonctionné à partir du deuxième semestre et ont donné 760 tonnes de mattes de nickel.

Si ce mouvement s'affirme, la colonie sera bientôt en mesure de rembourser une bonne part de ses dettes et de supporter les charges financières que lui imposent certains travaux, entre autres la construction de son chemin de fer.

(*Le Tour du Monde*).

Commerce de l'Australie avec la Grande-Bretagne. — Le Ministère du Commerce vient de publier les chiffres qui se rapportent aux échanges commerciaux entre la Grande-Bretagne et les différents États du Commonwealth, pendant les deux derniers exercices. Il nous a paru intéressant d'en extraire les considérations suivantes :

VALEUR DES IMPORTATIONS D'AUSTRALIE EN GRANDE-BRETAGNE.

PROVENANCE	1909	1910
	Livres sterling	
Nouvelle-Galles du Sud	12.774.289	16.082.216
Victoria	9.006.790	10.220.273
Queensland	4.100.111	5.301.495
Australie méridionale	4.771.230	4.664.477
Australie occidentale	1.449.222	1.772.726
Tasmanie	544.773	615.195
Total	32.646.415	38.656.382

Ces chiffres ne comprennent ni l'or ni l'argent. La valeur des importations de métaux précieux australiens dans le Royaume-Uni avait été, pour l'or, de
2.317.528 liv. sterl. en 1910.
contre 2.613.012 liv. sterl. en 1909,
et, pour l'argent, de 60.794 liv. sterl. en 1910,
contre 33.802 l'année précédente.

VALEUR DES EXPORTATIONS DES PRODUITS DU ROYAUME-UNI DANS LE COMMONWEALTH.

DESTINATION	1909	1910
	Livres sterling	
Nouvelle-Galles du Sud	9.339.699	10.760.312
Victoria	7.171.744	8.325.027
Queensland	2.653.087	2.999.486
Australie méridionale	2.494.202	2.838.547
Australie occidentale	1.890.532	2.230,571
Tasmanie	449.581	477.473
Total	23.998.845	27.631.416

La valeur des produits anglais à destination de la Nouvelle-Galles du Sud a donc augmenté de 1.420.613, en 1910, par rapport à l'exercice précédent.

III. — Généralités.

Le Cacao dans les Colonies allemandes. — La culture du cacao prend de jour en jour plus d'extension dans les colonies allemandes, et certains coloniaux optimistes espèrent qu'elles pourront arriver à couvrir les besoins de la métropole.

La production, qui n'était que de 660.000 kilogrammes en 1902, s'est élevée à 2 millions de kilogrammes en 1907. Les plantations les plus importantes sont celles de :

Neu-Guinea Kompagnie (133 hectares), Deutsche Handels und Plantagen gesellschaft der Sudsee (100.000 arbres), Deutsche Samoa gesellschaft (495 hectares et 95.000 arbres), Safata Samoa gesellschaft (120.640 arbres), Samoa Kautschuk Kompagnie (5.000 arbres), Upolu Cacao Co (235 hectares), Moliwé Pflanzungs gesellschaft (800 hectares), Dibundscha Pflanzungs gesellschaft (140 hectares avec 126.000 arbres), Westafricanische Pflanzungs gesellschaft Bibundi (500.000 arbres), Westafricanische Pflanzungs gesellschaft Viktoria (2.743 hectares avec 1.600.000 arbres).

La plupart des plantations actuelles de cacao sont établies au Cameroun. Les Samoa viennent en seconde ligne.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
A. MERCHIER.

Lille Imp. L. Danel



La Société de Géographie de Lille si éprouvée ces dernières années vient encore de faire une perte cruelle en la personne de M. Albert MERCHIER.

Membre du Comité d'Etudes depuis un quart de siècle, secrétaire-général depuis vingt ans, M. Merchier avait acquis parmi nous une place prépondérante que justifiaient sa haute compétence et son inlassable dévouement aux intérêts de notre Société.

Sa prodigieuse activité, admirablement servie par une intelligence d'élite, son talent de parole, sa franchise et sa loyauté de caractère, faisaient de lui un collaborateur précieux et un collègue qui nous était cher.

M. Auguste Crepy a rappelé sur sa tombe les services innombrables qu'il a rendus et dit le grand vide que sa mort laisse au milieu de nous.

J. D.

DISCOURS

Prononcé le 11 Octobre 1911

SUR LA TOMBE DE

M. Albert MERCHIER, Secrétaire-Général,

Par M. Auguste CREPY,

Président.

La mort de M. MERCHIER est pour la Société de Géographie de Lille une perte bien considérable, car avec lui disparaît encore un des principaux artisans de sa prospérité.

Veuillez me permettre de rappeler brièvement les nombreux et importants services qu'il y a rendus pendant les vingt-cinq années au cours desquelles il ne lui a ménagé ni son temps ni son labeur, avec le dévouement le plus désintéressé.

Entré à la Société de Géographie dès son arrivée à Lille en 1886, il était bientôt nommé membre du Comité d'Etudes, puis Secrétaire-Général-Adjoint, et le 21 Janvier 1890, il était élu aux fonctions de Secrétaire-Général qu'il a toujours conservées.

Dès lors, il assuma la charge du Bulletin qui constitue un souci presque journalier, car il faut pour chaque numéro coordonner les comptes rendus des conférences ou des excursions, recueillir, lire et corriger les divers articles et les nouvelles géographiques. Il y ajoutait encore ses travaux personnels auxquels sa curiosité d'esprit donnait un caractère si original ; vous aurez d'ailleurs dans les deux prochains bulletins sa dernière étude sur la République Argentine.

En outre, M. Merchier nous a donné soixante communications et conférences ; vous savez avec quel soin il les préparait, arrivant à

s'assimiler les pays qu'il nous décrivait au point qu'il semblait en revenir lui-même.

De plus, à chacune de nos séances solennelles, il nous rappelait avec verve et humour les différents travaux de l'année.

Pendant les vacances, il prenait encore sur son repos, cependant bien gagné, pour aller nous représenter au Congrès annuel des Sociétés françaises de Géographie. Sa haute valeur personnelle au point de vue géographique avait fait de lui une des personnalités marquantes de ces assemblées où ses succès contribuaient au bon renom de notre Société.

Aussi, au mois d'Août dernier, durant le Congrès de Roubaix, chacun me demandait de ses nouvelles, étonné de ne pas le voir dans une réunion dont il avait tant désiré la réussite et où sa place était marquée d'avance. Mais déjà la mort le guettait, et la maladie le retenait à Lille.

Nous avions espéré que les vacances auraient pu rétablir sa santé. Mais hélas ! Il devait en être autrement, et nous apprenions presque en même temps son état devenu subitement plus grave et sa mort.

Nous ne l'avons pas revu et nous ne pouvons plus maintenant que saluer sa dépouille, qui emporte avec elle, dans l'au-delà, nos regrets et notre affection.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Jeudi 26 Janvier 1911.

PAYSAGES ET MONUMENTS
DU
ROUERGUE ET DE L'ALBIGEOIS

Par M. FOURGOUS.

Un vieux dicton du Midi affirme qu'entre Auvergne et Garonne il faut connaître quatre merveilles : la cloche de Mende, le clocher de Rodez, le portail de Conques et l'église d'Albi.

De la cloche de Mende, il ne subsiste plus qu'un battant, mais tout le reste est encore debout et c'est aux souvenirs d'un petit voyage fort agréable entre Rodez et Albi, en passant par l'abbatiale de Conques, que je consacrerai cet article.

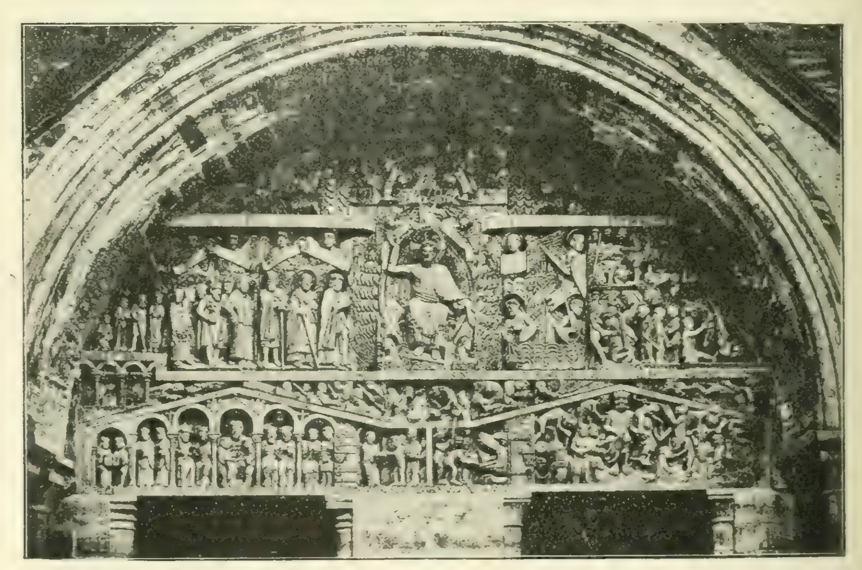
*
* *

On parvient à Conques par la gare de Marcilhac, entre Capdenac et Rodez ; c'est un trajet charmant de 18 kilomètres par les vallées du Créneau et du Dourdou, rendu très commode par un service régulier de voiture qui permet l'excursion en une journée.

La petite localité qui nous intéresse occupe bien pittoresquement, à droite du Dourdou, l'un des flancs du ravin de l'Ouche. Son origine

remonte au 8e siècle, du temps qu'un guerrier nommé Dadon s'y retira dans la solitude avec quelques fidèles ; il y fonda vers 779 une abbaye que Louis le Débonnaire fut le premier à enrichir et qui ne tarda pas à prospérer. Il manquait toutefois quelque chose au bonheur des moines, quelque relique insigne qui pût satisfaire leur dévotion et créer à Conques un de ces sanctuaires vénérés où affluent les pèlerins : ils s'avisèrent un jour que des reliques de Ste-Foy possédées par Agen feraient parfaitement leur affaire et par un plan mûrement dressé, grâce à l'habileté d'un des leurs qui sut capter la confiance des religieux agenais, ils parvinrent à s'en emparer. Le fait se passa entre 877 et 883 et les merveilles qu'opérèrent les reliques de Ste-Foy firent bientôt de Conques le pèlerinage tant rêvé. De pieux visiteurs y affluèrent de toutes parts, l'abbaye comblée de donations s'agrandit et s'enrichit pour prendre aux XIe et XIIe siècles une importance considérable, au point de compter jusqu'à mille moines.

C'est de cette période de prospérité que date l'église, commencée en



CONQUES. — Tympan du Portail de l'Église.

1035 par l'abbé Odolric et qui est un précieux spécimen de roman Auvergnat. Elle offre surtout une partie absolument remarquable à son portail Ouest, avec un tympan du XIIe siècle dont la conservation est parfaite. Ici comme sur beaucoup d'autres façades, c'est le Jugement

Dernier qui est représenté, mais il est peu de scènes analogues qui aient été traitées avec le même soin ; la verve de l'auteur a été servie par un ciseau exercé et avec une grande fécondité d'invention dans les détails, il a su donner aux scènes une disposition originale et aux physionomies toute leur justesse.

L'église renfermait autrefois un Trésor qui est aujourd'hui précieusement gardé dans un petit Musée tout voisin. C'est une réunion unique en France d'inestimables pièces d'orfèvrerie et d'émaillerie ; certaines ont le mérite d'avoir été faites dans les ateliers même du monastère, où les arts furent largement pratiqués, notamment sous Bégon III qui fut un abbé très célèbre de 1085 à 1110.

La pièce la plus ancienne est un reliquaire du 9e siècle, formé de plaques d'or sur âme de bois que l'on doit à Pépin d'Aquitaine l'un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye. Mais l'œuvre la plus curieuse, celle qui retient le plus les regards, c'est la statue d'or de Sainte-Foy, de la fin du Xe siècle, qui a présidé depuis ce temps là aux destinées du monastère, dotée au Moyen-Age par la foule des pèlerins des plus riches pierres précieuses, sans que rien soit trouvé pour elle trop beau : l'émeraude, l'onyx, la cornaline, le saphyr, l'améthyste, l'agathe y prennent place parmi les émaux, les cabochons, les intailles et elle vaut à elle seule sur son trône de vermeil toute une richesse ; sa physionomie est en outre des plus étranges avec le regard fixe de ses yeux d'émail et l'on pense malgré soi en la voyant à quelque divinité du paganisme.



Trésor de Conques.— Statue de Ste-Foy.

La châsse de Pépin et la statue de Sainte-Foy sont entourées d'une foule d'autres reliquaires, de coffrets, de croix, de statuettes, d'encensoirs, de vieilles chapes, mais il n'est guère possible d'en donner une idée dans cet article très général qui concerne toute une région. Je citerai seulement entr'autres, le reliquaire de Bégon, curieux petit édicule hexagonal en forme de lanterne ; une belle reliure d'Evangéliaire

du XIIe siècle que l'on a ensuite transformée en autel portatif ; l'Adit de Charlemagne, formé d'une âme en bois revêtue de plaques de vermeil décorées de filigrammes, de cabochons et d'émaux ; le reliquaire de Pascal II, fait par Bégon pour la Vraie Croix ; deux phylactères du XIIe siècle ; une croix processionnelle en argent du XVIe, etc.

De Conques, le touriste doit se rendre à Rodez, en s'arrêtant au cirque de Salles-la-Source dont les hautes murailles en gradins sont escaladées par les maisons et où une magnifique cascade jaillit impétueusement dans une fente du roc.

A Rodez, qui occupe un plateau en dominant de sa ceinture de boulevards un paysage de vertes campagnes, la cathédrale et son clocher méritent amplement la réputation du vieux dicton mentionné tout à l'heure. C'est un édifice gothique commencé en 1277, mais où les parties les plus récentes datent du XVIe siècle. La tour de 84 mètres fut bâtie de 1510 à 1526 sous l'épiscopat de François d'Estaing, et elle offre de son époque, au-dessus d'une assise assez fruste, toute une séduction de pinacles, de fenêtres flamboyantes, de colonnades, de galeries patiemment sculptées. L'intérieur de l'église est un vaisseau très imposant comptant, entr'autres détails, un jubé du XVe siècle, de belles stalles de chœur, une clôture gothique et une mise au Tombeau de la Renaissance, pleine d'expression.



Clocher de Rodez.

Autour de cette cathédrale, il faut aussi voir à Rodez dans les quartiers de la Cité et du Bourg, qui appartenaient à deux puissances

rivales, le comte et l'évêque, d'intéressants logis d'autrefois, tels par exemple la Maison de Benoît sur la place d'Estaing, ou celle d'Armagnac sur la place de l'Olmet.

*
* *

De Rodez, je conseille une excursion dans le Nord du département de l'Aveyron à Bozouls, Espalion et Estaing.

Bozouls (1) occupe sur le plateau du Causse une position des plus saisissantes au bord des Gorges du Dourdoü. Le ruisseau court en cet endroit en un défilé profondément encaissé égayé au fond par les noyers et les moulins ; de droite et de gauche, le village se groupe en deux quartiers, l'un dévalant jusque dans le bas par la pente d'une rue, l'autre tenant le haut d'un promontoire.

Espalion est une petite ville délicieuse à l'œil, qui occupe un large et riant bassin et que domine à ravir, au sommet d'une montagne, le vieux donjon en ruines de Calmont d'Olt. On y voit un vieux pont du XIII[e] siècle en grès rouge et à arcades ogivales, puis tout près de ce pont, un charmant pavillon de la Renaissance qui mire dans l'eau sa vieille tourelle et servit jadis d'hôtel de ville. A 1 kilomètre, il y a aussi à visiter la petite église de Perse, qui est un curieux monument remontant au XI[e] siècle, auquel se rattache la légende de Saint-Hilarian.

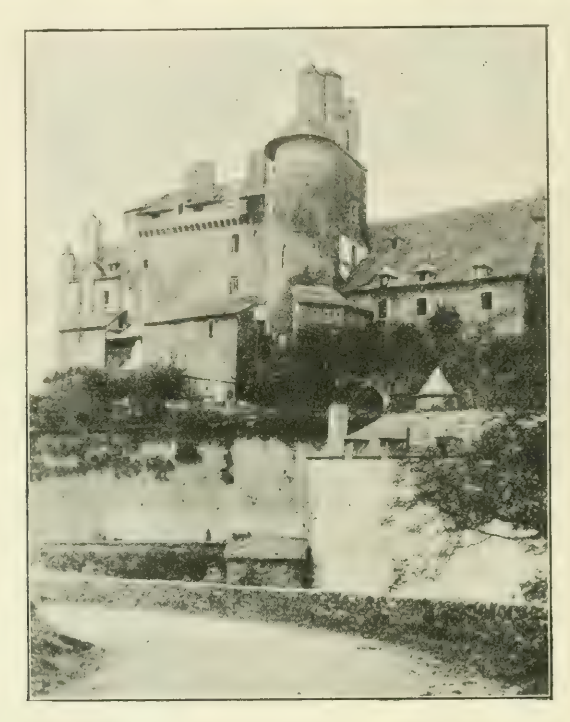
Quant à Estaing, c'est un vrai décor d'opéra que l'on découvre tout à coup à un tournant de la route qui suit le Lot, à 10 kilomètres d'Espalion (2). Dans un petit cirque assez resserré, un chateau féodal de très noble allure domine ici un amas de maisons souvent vieillottes, près d'un petit pont gothique qui franchit la rivière. C'est une énorme construction portant la trace de plusieurs époques, possédant une belle terrasse de la Renaissance, et dont le donjon à plusieurs pans, flanqué de petites tourelles en poivrières, rappelle un peu les beffrois de certaines villes flamandes.

---

(1) Station de la ligne de Bertholène à Espalion, embranchement de celle de Rodez à Séverac-le-Château.

(2) Au delà d'Estaing, on peut également atteindre Entraygues qui occupe une position des plus pittoresques au confluent du Lot et de la Truyère ; c'est un beau trajet de 17 kilomètres par les sauvages gorges du Lot. En continuant encore à suivre la rivière jusqu'au pont de Coursavy on rencontrerait le Dourdou dont on pourrait remonter la vallée jusqu'à Conques ; malheureusement le chemin de halage des rives du Lot offre encore quelques parties qui ne sont pas sans danger et peu praticables ; on y poursuit pour le plus grand bien du tourisme de sérieux aménagements.

Ce château d'Estaing, aujourd'hui occupé par d'excellentes Sœurs de Saint-Joseph fort accueillantes pour le touriste, fut le berceau d'une noble famille à laquelle appartint notamment l'évêque de Rodez que j'ai déjà cité. A côté de l'histoire, il a aussi sa légende et j'ai appris



Chateau d'Estaing.

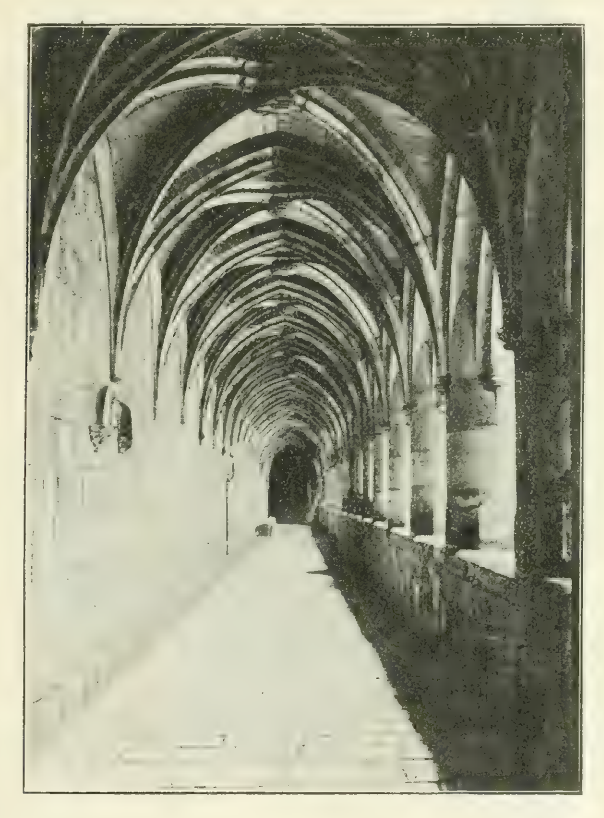
là-bas d'un facteur bien bavard le douloureux roman d'une exquise châtelaine qui se retira jadis à la Chapelle solitaire de Dol, dans un coin perdu des Gorges du Lot, parce qu'un seigneur aimé des environs avait été tué par des rivaux sur certain pont Trinquat tout voisin de son manoir.

*
* *

D'Estaing, revenons sur nos pas jusqu'à Rodez, de là à Capdenac et descendons sur la grande ligne de Toulouse (1).

(1) Une ligne directe conduit de Rodez à Albi par Carmaux, mais elle offre bien moins d'intérêt que l'itinéraire indiqué dans cet article, son seul attrait étant le beau viaduc métallique de Garabit, à 120 mètres au-dessus du Viaur. Un circuit pourrait se faire ainsi : Capdenac-Rodez-Albi (par Carmaux) Lexos-Capdenac, avec les diverses excursions ou les arrêts en cours de route indiqués dans cet article.

Villefranche-de-Rouergue, où nous rencontrons la vallée de l'Aveyron, est digne d'un premier arrêt. C'est une petite ville aussi agréablement située qu'Espalion et qui est dominée par la haute masse, à l'allure de donjon, du clocher de Notre-Dame. Près de cette église, subsiste encore le forum à arcades des vieilles bastides. Quelques vieux logis sont aussi à voir dans la ville avec surtout l'ancienne Chartreuse



Villefranche-de-Rouergue. — Cloître de la Chartreuse.

où l'on s'accorde à reconnaître l'un des spécimens d'architecture monastique les mieux conservés de notre France ; elle fut édifiée en pleine période flamboyante par la générosité d'un Vésian Valette et la délicatesse de ses moindres détails atteste partout le goût de son fondateur ; on y admire principalement le grand et le petit cloître.

Après Villefranche-de-Rouergue, suivons l'Aveyron qui se tord en

de nombreux méandres et bientôt, nous apercevrons tout à coup, sur l'un des caps formés par la rivière, à la pointe d'un grand cône tout couvert de verdure, la sihouette fantastique du château de Najac. La forteresse fut construite vers l'an 1110 par Bertrand, fils du Comte de Toulouse Raymond IV, et détruite ensuite de fond en comble par les



Najac.

Albigeois, elle fut rebâtie en 1250 par Alphonse de Poitiers qui octroyait en même temps une charte aux habitants de Najac. En montant jusqu'à ses terrasses on jouit d'une vue saisissante qui se présente à vos pieds : à droite et à gauche, des pentes assez abruptes qui descendent jusqu'à l'Aveyron, puis au milieu, sur la crête d'un promontoire, la rue unique du village, accidentée et pittoresque, qui se continue sur plus d'un kilomètre et dont les tons gris font très bien dans la verdure avec leur superbe patine donnée par le temps.

*
* *

Au delà de Najac, il faut à Lexos, s'écarter un peu de la route directe vers Albi pour descendre jusqu'à Bruniquel la vallée inférieure de

l'Aveyron. Il y a là d'abord sur le parcours, la petite ville de Saint-Antonin, dont l'histoire très mouvementée est un exemple typique des luttes continuelles de la bourgeoisie contre le despotisme des seigneurs et contre l'autorité royale ; en 1226, elle avait obtenu de Saint-Louis de libérales coutumes, et si fière fut par la suite l'attitude de ses consuls, qu'elle conserva sans cesse ses privilèges.

Au milieu de vieilles rues ayant gardé leur aspect moyen-âgeux, un monument y retient surtout l'attention : l'Hôtel-de-Ville du XIIIe siècle, qui est le spécimen le plus précieux que nous ayons en France de maisons communales romanes; le rez-de-chaussée constituait la Halle, au-dessus se trouvaient deux étages, l'un éclairé par une claire-voie divisée en trois travées par d'élégantes colonnettes, l'autre par des fenêtres géminées; une tour en partie moderne complète l'ensemble.



Hôtel-de-Ville de Saint-Antonin.

De Saint-Antonin, on peut aller en excursion à Caylus qui est gentiment groupé dans la vallée de la Bonnette au pied de poétiques ruines, avec quelques maisons gothiques et des halles du XVe siècle. La petite bourgade, d'esprit très guerrier, était autrefois la rivale de sa voisine et l'on parle encore de certaine couleuvrine dont Saint-Antonin était fier et Caylus très jaloux ; les Caylussiens la volèrent un jour et ce fut une histoire épique, contée dans une chanson, que la restitution obtenue des ravisseurs par un certain Moussu Pagès.

Si, au lieu de faire cette petite excursion, l'on continue à descendre

la vallée de l'Aveyron au-delà de Saint-Antonin, l'on arrive bientôt à Penne. Ici, comme à Najac, il y a à voir un village et un château ; ils sont placés tous deux comme une flèche sur une haute muraille qui se détache de la montagne, entre la rivière et le ravin de Cap de Biau.

Le village, assis à l'étroit au pied de la forteresse, réserve au visiteur les plus jolies surprises dans ses ruelles en zigzags avec ses pans de bois, ses encorbellements fantastiques et ses multiples galeries aussi



Penne.

bizarres par leur forme que par leur mode de construction. Quant au château, il témoigne encore par ses ruines de la puissante forteresse qu'il était autrefois et qu'un escarpement vertical du roc d'un côté, une triple enceinte de remparts de l'autre, rendait pour ainsi dire imprenable. Il s'y rattache le souvenir d'une certaine Adélais et d'un troubadour au cœur sensible qui avait nom Raymond Jourdain ; l'histoire remonte au temps des Croisades, et voici, en traduction, le couplet d'une romance chantée par le gentilhomme en l'honneúr de sa dame.

Du doux printemps, oubliant les plaisirs,
Sans amour, sans voix, sans désirs,
Les oiselets tremblent sous la froidure ;
Et moi, dont le cœur amoureux
Aime la plus belle des belles,
Comme aux beaux jours des fleurs et des feuilles nouvelles,
Je chante, j'aime et suis heureux.

C'est encore un château qu'il faut aller admirer à Bruniquel, un peu plus loin que Penne ; mais là, le manoir est encore habité. Il date en majeure partie des XIII[e] et XVI[e] siècles et si d'un côté, il couronne un village aussi caduc presque que Penne, de l'autre il se mire de plus de cent mètres dans les flots verts de l'Aveyron. De ce dernier côté, la falaise est à pic et ce fut une fois le salut de la garnison : le château étant alors investi sur le village seul par des troupes protestantes, les habitants du pays venaient déposer au pied du roc vivres et munitions ; les assiégés montaient le tout avec des cordes et ils attendirent ainsi facilement l'arrivée de secours.

*
* *

De Bruniquel, revenez sur vos pas jusqu'à Lexos, et continuant vers Albi, arrêtez-vous à la station de Vindrac. Il y a tout près la petite ville de Cordes qui mérite une visite.

C'est une vieille bastide qui apparaît à l'œil ravi comme le lieu enchanté de quelque roman de chevalerie. Ses maisons grises s'éparpillent sur la pointe d'un piton conique isolé de toutes parts et son église qui flanque le sommet, un peu de côté, semble mise là comme une aigrette pour donner au site un air belliqueux.

Cordes eut pendant tout le Moyen-Age une certaine importance dans la région, et il lui reste de son passé, avec les vestiges de trois enceintes, toute une série intéressante de maisons gothiques.

Des trois enceintes, il subsiste notamment plusieurs portes tantôt pratiquées dans une tour carrée comme celle du Planol, tantôt ouvertes entre deux tours comme celle des Ormeaux ou de la Jane.

Quant aux vieux logis, ils sont construits sur un type uniforme ; le rez-de-chaussée est composé d'arcades séparées par des lucarnes ; les étages sont percés de deux ou trois fenêtres en ogive dont les voussures reposent sur des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés. Plusieurs de ces maisons sont assez ornées et il en est quelques-unes qui ont poussé la coquetterie archaïque jusqu'à se parer de noms pompeux, malheureusement impropres. Il y a les Maisons du Grand Veneur, du Grand Fauconnier, du Grand Ecuyer, auxquelles les sujets de quelques sculptures ont seulement permis de donner ces titres ; la dernière sert aujourd'hui d'Hôtel de Ville et on y conserve certain « livre ferré » où sont inscrits depuis le XIII[e] siècle les fastes et les coutumes de la vieille cité consulaire.

Après avoir vu tout cela, allez enfin à Albi.

A tout seigneur tout honneur, c'est surtout la cathédrale qui y retient l'attention, mais il faut aussi faire un tour dans les vieux quartiers qui l'avoisinent et se rendre jusqu'aux bords du Tarn pour jouir de leur décor. Trois ponts en enfilade, dont un pittoresque vieux pont, franchissent la rivière dans sa traversée de la ville ; sur la rive droite, le faubourg de la Madeleine mire dans l'eau ses maisons vétustes ; de l'autre côté, avec aussi de vieilles bâtisses, en briques et pans de bois qui s'étagent en amphithéâtre, ce sont les hautes terrasses de l'ancien palais Episcopal, solidement édifiées sur des remparts flanqués de contreforts et dominées à ravir par le donjon Saint-Michel et la tour de Sainte-Cécile. Quant aux vieux quartiers, ils offrent, au hasard de la promenade, de curieux spécimens de l'architecture civile depuis la simple demeure à pans de bois jusqu'au logis des riches marchands que l'art embellissait jadis de ses sculptures, de ses tourelles et de ses



Albi. — Cathédrale Ste-Cécile.

galeries. Je signalerai par exemple l'ancien hôtel Reynès du XVIe siècle, et une maison très remarquable construite en colombage, d'où se dégage aujourd'hui. — ceci dit pour les archéologues gourmets. — la bonne odeur de pâtisseries locales que l'on nomme les gimblettes.

Dans ce vieux et pittoresque cadre, la cathédrale Sainte-Cécile est un monument des plus étonnants par le caractère de sa construction et par la richesse de son ornementation intérieure. Son gothique très spécial n'offre ni les arcs-boutants extérieurs ni les bas-côtés qui sont les caractères généraux des cathédrales de son époque et néanmoins, ses assises puissantes, semblables comme solidité aux constructions romaines, supportent une voûte ogivale d'une grande hardiesse et d'un effet très impressionnant.

Un prélat actif et entreprenant, Bernard de Castanet, en conçut le plan et en commença l'exécution vers la fin du XIII[e] siècle. En 1365, le clocher dressait vers le ciel sa colossale tour et c'est de la fin du XIV[e] siècle que date la jolie porte de Dominique de Florence. Il y eut ensuite une assez longue interruption dans les travaux et ce fut seulement à l'aurore de la Renaissance que l'œuvre fut achevée par une armée d'artistes qu'appelèrent à Albi les fastueux évêques Louis d'Amboise et Charles de Robertet.

L'extérieur du monument, qui est tout en briques sauf de rares parties, offre un aspect de forteresse qui s'explique aisément si l'on se reporte par la pensée à l'histoire politique de l'Albigeois, encore troublée par le souvenir des guerres civiles et religieuses, à l'époque de sa construction. Les contreforts existent bien, mais ils sont enclavés dans le monument où ils font à peine saillie en forme de tours séparées par des longues fenêtres faisant l'effet de meurtrières ; il en résulte pour l'édifice cette élévation d'un seul jet qui donne aux lignes tant d'ampleur, de simplicité et d'unité en remplaçant par l'austère et le grandiose, qui ont bien leur beauté, l'agréable joliesse si souvent jetée à profusion sur l'extérieur des monuments gothiques. La tour formidable qui s'élève à 79 mètres au-dessus du sol, à l'extrémité Ouest d'un couronnement à l'orientale, vient encore augmenter avec ses 4 étages en retrait et son allure de donjon ce caractère militaire.

L'entrée de l'église est sur le bas-côté Nord et on l'atteint par des degrés en passant sous le portail de Dominique de Florence couronné de créneaux et pratiqué entre deux tours dont l'une est engagée dans l'église. Lorsqu'on arrive en haut de ces degrés, on trouve un porche infiniment gracieux dont la pierre blanche se détache à ravir sur la cathédrale toute rose ; quatre piliers y sont réunis par une voûte compliquée de fines nervures flamboyantes et l'extérieur du baldaquin est tout couronné par une foule de pinacles et de clochetons qui rompent de ce côté l'austérité de l'église.

L'intérieur de celle-ci est à la fois un émerveillement et un éblouissement ; les deux mots ne sont pas trop forts, tant il est encore des pierres richement travaillées et tant on est arrêté dès les premiers pas par un vaisseau tout enluminé comme un missel. Dans une immense nef où les tourelles engagées du dehors se continuent à l'intérieur pour former la séparation de deux étages de chapelles latérales, trois choses sont à admirer et à voir en détail : le Jubé, le Chœur et les peintures.

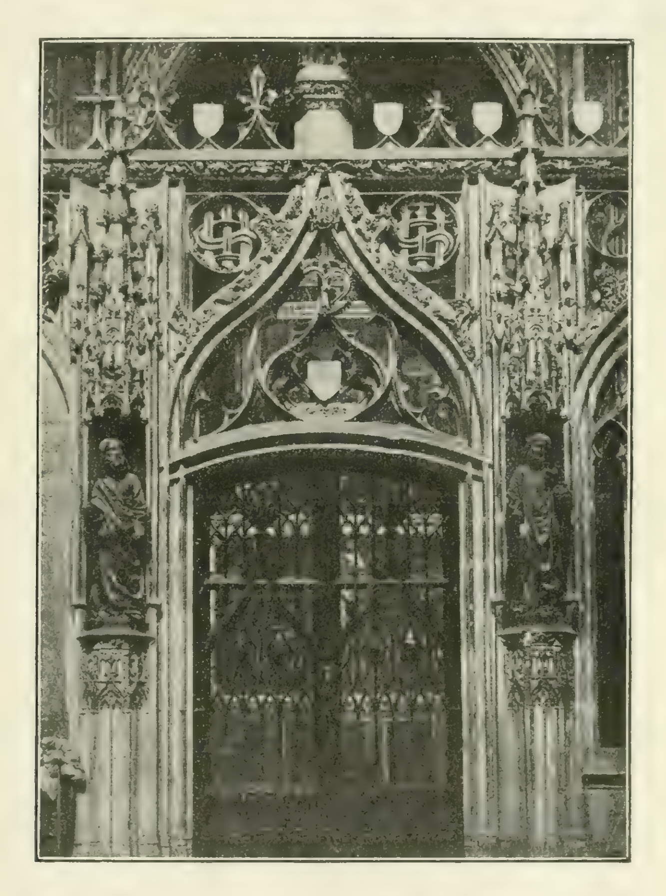
Le Jubé fut édifié en 1500 par Louis I d'Amboise. Le dernier gothique dans toute sa richesse a épuisé dans cette œuvre tous ses délicieux caprices, toute sa patience, toute sa variété et l'on ne se lasse pas d'examiner les détails infinis de son ornementation, ses pinacles, ses fleurons, ses rinceaux, ses niches où manquent malheureusement la plupart des statues, et les si jolies clefs pendantes de sa voûte. C'est le plus grand jubé de France et c'est aussi le plus beau.

A droite et à gauche de ce jubé, deux portes en bois sculpté donnent accès dans le déambulatoire qui entoure le chœur. Sur tout le pourtour extérieur de celui-ci, les pieds-droits supportent 33 statues représentant les grands et les petits prophètes avec quelques autres personnages de l'Ancien Testament ; leur riche costume, peint autrefois et aux draperies particulièrement soignées, est fort intéressant et leurs physionomies sont très expressives.

Le Chœur comprend deux parties. Dans celle réservée aux stalles des chanoines et clôturée par un mur plein surmonté d'une forêt de clochetons, on voit en des niches 72 statuettes d'anges d'une grâce tout à fait charmante et toutes variées d'attitude et d'expression. Autour de l'autel, la clôture devient à jour afin de permettre aux fidèles de suivre les cérémonies, et pour bien faire comprendre que l'on est là dans l'Arche Sainte, on a placé tout autour les 12 Apôtres tenant chacun des légendes dont l'ensemble forme le Credo ; leurs statues, qui sont peut-être des œuvres Bourguignonnes, sont toutes des plus remarquables. Il y a aussi derrière le tabernacle une statue de la Vierge et de l'Enfant Jésus qui est un chef-d'œuvre d'expression simple et naïve.

Quant aux peintures de Sainte-Cécile qui revêtent à la fois les murs de la nef, les chapelles et les voûtes, elles datent pour la plupart des premières années du XVIe siècle. Seule, une fort curieuse composition représentant le Jugement Dernier et occupant le mur du fond au-dessus de l'orgue doit être attribuée au dernier quart du XVe ; c'est à tort que jusqu'à ces derniers temps, on avait voulu y voir une œuvre antérieure de cent ans à cette dernière époque, et c'est une composition tout à fait

française de facture et d'inspiration. Les autres peintures sont au contraire dues à des artistes italiens qui travaillèrent à Albi de 1509 à 1514. Plusieurs ont écrit leurs noms, tels Ambrozio Lorenzo de Modène, ou Giovanni Francesco Donella de Bologne, mais même sans ces



Cathédrale d'Albi. — Porte du chœur.

signatures d'outre-monts, l'origine des peintures ne serait pas douteuse. Elles se distinguent des fresques françaises contemporaines par plus de simplicité et en même temps par une élégance qui est déjà du style et qui s'inspire des œuvres de la Renaissance florentine.

Les peintures de la voûte sont le morceau capital de l'ensemble, autant par leur étendue et leur remarquable conservation que par

l'ampleur du thème et la belle harmonie de la couleur; leur valeur décorative et iconographique est unique en France. Elles portent un caractère symbolique et c'est la génération de l'Homme-Dieu préparée dès l'origine du Monde, promise, figurée, réalisée; de là une foule de scènes qui remplissent les travées de la nef et du chœur avec un décor d'arabesques, de cartouches, d'emblèmes, de chérubins et où l'or, les fonds d'azur et les grisailles se mêlent agréablement. L'aboutissement de tout est l'Avènement du Messie que l'on voit au-dessus de l'autel, dans le fond doré d'une « mandorla » richement décorée : la noble figure du Christ, régulière, sans rien d'ascétique, rappelle la majesté bizantine; à ses côtés, sont les symboles des 4 Evangélistes, les 4 Pères de l'Eglise latine et de petits anges aux mouvements gracieux et naïfs d'un sentiment tout à fait exquis.

Ce sont là de belles visions pour terminer un voyage et en rentrant chez soi, on songe à la poésie, à la fois charmante et élevée, de cette église Sainte-Cécile qui est dans l'histoire artistique de la France une de nos pages les plus belles.

J. Fourgous.

COMMUNICATION

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Par M. MERCHIER,

Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille.

Les Etudes sur l'Amérique du Sud sont à la mode et c'est justice, car c'est un pays qu'on peut dire jusqu'à présent inexploité et qui se révèle avec d'immenses ressources. J'ai déjà montré le grand développement pris par le Brésil, je veux aujourd'hui me livrer à un travail analogue pour sa voisine, la République Argentine. Mon travail est du reste sans prétention. Je ferai de larges emprunts à l'ouvrage si inté-

ressant de M. Daireaux, à un substantiel rapport sur la République Argentine par M. Wiener et à quelques autres lectures. C'est de la simple vulgarisation.

La République Argentine mesure 2.885.000 kilomètres carrés, soit une superficie égale à 5 fois celle de la France et n'a pourtant qu'une population légèrement supérieure à 5.600.000 habitants. Elle mesure du Nord au Sud 3.800 kilomètres de longueur. Le Nord qui s'avance jusqu'au 22e degré est situé dans la zone intertropicale ; le centre est dans la zone tempérée ; le Sud touche au 55e degré de latitude sud et a un climat presque polaire.

GEOGRAPHIE PHYSIQUE.

La République Argentine confine à la Bolivie, au Paraguay, au Brésil, à l'Uruguay et au Chili. Enserrée entre le plateau brésilien et les formations plus récentes de la chaîne Andine, elle constitue une plaine de terrains récents et, au Sud, se termine par un plateau qui joue ici le même rôle que le Mexique dans l'Amérique du Nord : ce plateau c'est la Patagonie. Du reste le pays présente de grandes régions naturelles ; d'abord la région sub-andine puis dans la plaine, au Nord la région du Chaco du 22e au 30e degré de latitude ; plus au sud la Pampa entre le 30e et le 40e degré de latitude, enfin la Patagonie, plateaux rocheux où les froids sont rudes et les hivers glacés.

Région subandine.

A l'Ouest, la République Argentine atteint la crête des Andes, qui dans cette région ont une altitude moyenne de 4.500 m. Tout comme les Alpes, elles descendent vers la plaine par une série de gradins. C'est d'abord, sur une largeur de 300 kilomètres, un puissant système de hautes chaînes parallèles, Sierra de Aconcuja, Sierra de Cordoba. Ces montagnes se sont éboulées en partie vers l'Ouest, et ont formé un plateau qui s'incline uniformément vers la plaine proprement dite. A Mendoza, on trouve 780 m. d'altitude, et à Rosario sur le Parans, on n'est plus qu'à 20 m. La sécheresse est le défaut de ce versant incliné. Des torrents descendent bien du massif Andin, mais ils se perdent dans les bas fonds et, saignés par l'irrigation, ne tardent pas à se tarir. On a procédé à la création de nombreux réservoirs et organisé ainsi des régions artificiellement fertiles. Telle est celle de Cordoba,

ville de 48.000 habitants ; mais partout ailleurs le sol est désert, la population clairsemée. La vie s'est réfugiée au pied des montagnes, par exemple à Tucuman qui a 55.000 habitants, et à Mendoza qui en a 30.000. Là se trouvent les oasis créées par les torrents. Partout où se rencontre l'eau, les rendements du sol sont parmi les plus considérables qu'on connaisse. Les cultures des pays tempérés, comme les céréales et la vigne, y alternent avec celles des pays tropicaux, comme le coton et surtout la canne à sucre.

« Le plus beau morceau du sol argentin est la petite province de Tucuman. C'est là que la population est la plus dense, là aussi qu'on a mis en culture une plus grande partie de la surface totale. On récolte surtout la canne à sucre, mais on cultive avec non moins de succès toutes sortes de légumes, céréales et fourrages, du tabac et du riz. L'élevage y donne de bons résultats, surtout en ce qui concerne la production des fromages. Celui de Tafi est excellent et réputé comme tel dans tout le pays.

» On trouve dans la province de Tucuman quantité de forêts remplies d'espèces utilisables aussi bien dans les constructions que pour les différents ouvrages d'ébénisterie. Les orangers, dont les fruits sont de qualité supérieure, sont en si grand nombre, qu'ils forment des bois d'une grande étendue (1) ».

Une particularité à signaler, c'est la bordure de lagunes qui termine la région subandine vers l'ouest, et qu'on appelle les *Salinas*.

« Les Salines sont presqu'entièrement dépourvues de végétation et se présentent sous divers aspects selon les saisons. Pendant les mois de sécheresse, le sol est argileux et dur, et l'on observe à sa surface une sorte d'efflorescence formée d'une couche de sel de quelques millimètres d'épaisseur, de sorte qu'à première vue on dirait un champ couvert de neige. La mince couche cristalline consiste surtout en chlorure de sodium, sulfate de magnésie, sulfate de chaux. Dans la saison des pluies, cette croûte disparaît, les sels dissous pénètrent dans l'argile et se portent avec l'eau vers les points les plus bas où ils forment de petits lacs salés. Ceux-ci à leur tour se dessèchent au commencement de l'hiver : les sels cristallisent et se séparent d'une manière très caractéristique. Les sulfates se concentrent sur les bords

---

(1) Latzina. — Géographie de la République Argentine, p. 43.

des lacs, le chlorure de sodium forme au centre des bancs assez solides que l'on exploite pour la consommation des villages et des pays voisins (1) »

Région du Chaco.

Le Chaco s'étend jusque vers le 30° de latitude Sud. On se le figurait tout entier comme un désert inhabitable, en proie à la sécheresse ; mais il est avéré aujourd'hui que le Chaco vaut mieux que sa réputation. Les pluies n'y manquent pas comme on l'avait cru longtemps, et chaque saison, surtout l'été, y déverse une humidité plus ou moins abondante, aussi ni les prairies ni les forêts ne manquent ; dans les forêts on remarque surtout le caroubier dont le bois dur est d'un emploi constant dans les constructions ; on trouve aussi le quebracho, bois extrêmement dur, qui fournit des traverses de chemins de fer et des poteaux télégraphiques.

L'aspect du pays est souvent celui d'un parc où les bois alternent avec les prairies et qui ménage la transition entre la forêt tropicale de l'ouest et les steppes de l'est.

La plaine située à l'est du Paraguay est tout unie, souvent sans le moindre caillou ; le sol est un humus de sable fin et de poussière reposant sur une couche d'argile ferrugineuse : cela rappelle la constitution des Landes. C'est seulement le long des cours d'eau, lorsque l'argile a disparu, que se rencontre la forêt en forme de galerie longeant le cours d'eau : ailleurs, c'est la prairie.

Faute de pente, et par suite de la nature du sous-sol les eaux se traînent péniblement, décrivent des sinuosités, s'attardent pour former des étangs ; puis quand la cordillère déverse ses eaux de crue, elles communiquent entre elles par des nappes sans profondeur et qui se confondent. Les principales de ces rivières, affluents du Paraguay, sont le Pilcomayo, et le Vermejo ; par elles le pays est divisé en trois parties : le Chaco boréal au nord du Pilcomayo, le Chaco central entre le Pilcomayo et le Vermejo, et le Chaco austral au sud du Vermejo.

Le fleuve Paraguay qui sert de limite à l'ouest, et de frontière à la République du Paraguay prend sa source dans le Brésil où il a la majeure partie de son cours ; on soupçonne qu'il y communique avec la Madeira. A son entrée dans la République Argentine il n'est déjà

---

(1) Latzina. — Géographie de la République Argentine, p. 59.

plus qu'à 100 m. d'altitude : large de 600 à 800 m. et parfois de 1500 lors des crues de Février à Avril. Il est coupé de bancs de sable où se rassemblent les yacnarès (sorte de crocodiles longs de 3 à 4 m.) ce qui ne l'empêche pas d'être navigable pour les grands navires de mer depuis l'Ascension. Comme il inonde sa rive droite, c'est sur la rive gauche, dominée par de petites collines, que se sont fixés les centres d'habitation encore bien modestes.

Le Pilcomayo est tout à fait impropre à la navigation ; dans son cours supérieur il est obstrué par des rochers et des chutes puis ensuite obstrué par des bancs de sable ; c'est seulement dans son cours inférieur que la rivière coule entre des rives plates fréquemment inondées et occupées par des forêts galeries.

Le Vermejo n'est guère plus favorable à la navigation, les deux rivières n'ont pas eu la force de creuser leur lit qui se déplace d'une saison à l'autre.

La région du Chaco est encore très peu habitée et il n'y a pas apparence qu'elle devienne jamais le siège de grandes agglomérations.

La Pampa.

Plus au Sud entre le 30e et le 40e vient la Pampa, sorte de Chaco, moins sec, moins boisé ; avec des rivières dont les eaux sont bues par les sables avant d'atteindre la mer ou un fleuve. Le sol est formé à sa surface d'une couche d'humus épaisse de 30 à 60 centimètres ; au-dessous viennent des couches de loess, très poreuses, laissant s'infiltrer l'eau à de grandes profondeurs. Aussi les arbres dont les racines ne sauraient descendre assez profondément dans le sol font-ils défaut dans la Pampa. La Pampa n'est couverte que d'herbes, mais ces herbes sont d'une prodigieuse vigueur, surtout dans la partie orientale.

La Pampa couvre une surface de 1.700.000 kmq., plus de trois fois la superficie de la France.

Voici comment M. Daireaux décrit l'aspect de la Pampa dans son livre « La vie et les mœurs de la Pampa ».

« La surface herbeuse se prolonge à perte de vue, les routes n'existent pas ; des ornières de chars, serpentant, indiquent la direction au voyageur ; le gazon, usé par les animaux, le lieu coutumier de leur passage. Peu de ruisseaux l'arrosent, quelques dépressions du sol y retiennent l'eau des pluies et forment des mares qui servent d'abreuvoirs pour le bétail, de lieu de réunion pour les fauves et les

oiseaux sauvages. Nulle part trace d'habitation : chaumière, rancho, disparaissent au milieu des herbages ; pour le bétail, ni hangars, ni bergeries, quelques parcs à air libre ».

Le défaut des terres de la Pampa est d'être infiniment trop meuble ; elles se soulèvent en épais tourbillons sous l'influence du vent, principalement du pampero, vent de l'ouest et du nord-ouest ; elles se déplacent ainsi continuellement et l'on ne peut songer à entreprendre des cultures avant de les avoir fixées.

Cette plaine interminable, uniforme, est rayée seulement par des vallées déprimées où séjournent des nappes d'eau peu profondes, couvertes de roseaux : tous les cours d'eau disparaissent dans le sol ; la circulation est ainsi souterraine et c'est en restant invisible que les eaux se dirigent vers la grande artère fluviale du Parana.

Le Parana quitte le territoire brésilien après les chutes de Guayra, pour séparer le Paraguay du Brésil, puis de la République Argentine. « Beaucoup plus riche en eau que le Paraguay, plus varié, plus pittoresque entre ses rives élevées, il ne le vaut pas comme voie de pénétration ; mais peu à peu, en se recourbant au sud-ouest, il échappe aux roches du plateau pour couler dans une plaine basse où les deux grands fleuves se joignent à angle droit. Le Parana garde son nom après le confluent, mais il usurpe la direction du Paraguay » (1).

A partir de ce confluent, le Parana ne cesse plus d'être navigable. Il coule dans un large lit, entre des rives couvertes de forêts. Le climat est le même dans toute cette vallée inférieure du fleuve : un printemps frais, avec un ciel clair ; un été chaud et sec, avec de hautes températures ; un automne doux et pluvieux ; un hiver dans lequel les gelées nocturnes ne sont pas une exception. Le fleuve passe à Corrientes, port dont l'importance augmente chaque jour, et qui compte déjà 12.000 habitants. Puis, le Parana entre dans une nouvelle région où les deux rives offrent un complet contraste. La rive droite est plate, marécageuse. La rive gauche domine le fleuve par une falaise de 60 à 80 mètres. Là se trouve la ville de Parana avec 18.000 habitants, jusqu'où remontent les navires de guerre.

En aval de Rosario, le Parana, ramifié en une foule de bras, se joint à l'Uruguay, et forme ainsi le vaste estuaire du Rio de la Plata ou rivière Argentine.

---

(1) Fallex et Mairey. — Géographie générale, p. 209.

Cet estuaire, semblable à une énorme Gironde, fut découvert en 1509 par l'espagnol Diaz de Solis qui en prit possession en y jetant une pièce de monnaie à l'effigie du roi d'Espagne, d'où le nom de rivière Argentine; d'autres veulent voir l'origine du nom dans ce fait que dix ans plus tard Sébastien Cabot, ayant remonté le Parana jusqu'à son confluent avec le Paraguay, enleva beaucoup d'argent aux Indiens et crut que cet argent venait du pays quand il venait de la région Andine ; quoiqu'il en soit, ce nom n'a point prévalu.

L'estuaire à son extrémité vers l'Atlantique a 300 km. de large et l'influence du courant se fait sentir encore jusqu'à 150 km. dans l'Océan, mais ses eaux sont jaunes, très troubles, ce qui tient à la quantité énorme d'alluvions qu'elles entraînent ; aussi, comme dit M. Daireaux « c'est moins un fleuve qu'une plaine d'eau, peu pressée » de s'écouler à la mer, qui s'attarde à charrier les sables amenés de » très loin ; entre les rives, écartées de 300 km., invisibles pour celui » qui vient du large les flots clapotent et s'entrechoquent ; enfin une » barre bleu foncé, allant d'un cap à l'autre, marque l'entrée dans » l'Océan ».

Aussi l'estuaire est peu favorable à la navigation. « A Buenos-Ayres les navires doivent jeter l'ancre au large et confier leur cargaison à des bateaux de petite taille ou même à des charrettes que leur conducteur mène avec de l'eau jusqu'à l'essieu aux débarcadères. On a essayé de remédier à cet inconvénient en créant des môles qui s'avancent assez loin dans le fleuve pour permettre aux navires de déposer directement leur cargaison. Le meilleur port est celui de La Plata qui dispose d'une rade moins défavorable qu'un canal améliore depuis peu ; aussi une partie des marchandises destinées à Buenos-Ayres s'y arrête déjà et cette ville née d'hier compte 65.000 habitants » (1).

La Patagonie.

Du 40e au 55e dégré se trouve la Patagonie, c'est un plateau, rocheux, aux côtes élevées où les froids sont rudes, les vents glacés et desséchants. Quelques bois, des buissons et des épines, des lacs, de pauvres prairies, des dunes en couvrent la surface.

Ce pays a été partagé entre le Chili et la République Argentine,

---

(1) L'Amérique par Camina d'Almeida, page 335.

chacun des deux états occupant un des versants des Andes. La terre de feu est partagée entre le Chili et la République Argentine.

Le plateau a des côtes élevées sur l'Atlantique, et dépourvues de végétation. Il monte lentement vers l'ouest dans la direction de la Cordillère ; mais avant d'y arriver il forme une longue dépression longitudinale, qui le sépare des hautes cîmes andines. Il est occupé par des bois, des prairies, des dunes, des lacs dont les moindres égalent la surface de nos grands lacs d'Europe.

« Le plateau de Patagonie est une région tertiaire, la plus étendue qu'il y ait sur le globe. Depuis son émersion, il a subi des oscillations d'ensemble, très uniformes, qui ont donné lieu à des dépôts tour à tour marins et continentaux ; à un moment, le continent s'est avancé beaucoup plus à l'Est qu'aujourd'hui. Des coulées de basaltes ou bien des cendres volcaniques, charriées par les vents de Nord-Ouest, ont recouvert de grandes étendues, notamment dans les provinces de Santa Cruz et de Chubut ; çà et là se dressent encore de petits cratères et des dykes isolés, de formes étranges. Enfin les phénomènes d'érosion s'y sont manifestés avec une puissance extraordinaire, érosion glaciaire, érosion éolienne. Les glaces ont prononcé deux avancées successives ; des moraines se voient dans la région subandine et dans les vallées patagoniennes, devenues trop larges pour les cours d'eau actuels ; sur le plateau, des graviers roulés, des cailloux arrondis ont formé d'immenses dépôts très réguliers, et leurs couches horizontales ont enveloppé des îlots secondaires et archéens. Puis, par suite de la dessication, les vents ont dégradé le sol ; les sables fins et les poussières qu'ils transportent s'arrêtent un moment après une pluie, mais ils reprennent ensuite leur marche ; leur frottement a taillé à facettes les roches les plus dures et les a lustrées mieux que ne ferait un polissoir (1).

Les cours d'eau suivent la pente du plateau. Les principaux sont le Rio Colorado, le rio de San Juan, le rio Negro qui est le plus grand de la Patagonie. La rivière type est le Rio Chubut, dont les bords sont tout à fait caractéristiques.

« Les fragments de basalte, de trachyte, de porphyre, de quartz et de lave, couvrent de toutes parts la surface du sol. Cependant, au milieu de cette nature volcanique, s'ouvrent çà et là des vallées bien abritées de trois, cinq et jusqu'à huit lieues d'étendue, couvertes de

(1) Fallex et Mairey. — Géographie générale, p. 206.

pâturages excellents et abondants, et arrosées par des ruisseaux d'eaux cristallines, saturées de fer, dont les rives sont bordées de plantes aquatiques » (1).

Les côtes de la République Argentine sont généralement basses et n'offrent point d'abri en dehors de la Plata. Toutefois, au sud de l'estuaire, on peut signaler Bahia Blanca qui offre un bon mouillage. Puis vient la falaise régulière et monotone de la Patagonie, coupée de grands golfes comme celui de San Matias ou de San Jorge, mais que faire de ces rades dans un pays qui n'est pas habité ?

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

La République Argentine est une fédération de 14 provinces, auxquelles s'ajoutent 9 territoires.

En voici le tableau avec le chiffre de la population (2).

Capitale de la République		1.090.058
Province de	Buenos-Aires	1.263.493
—	Santa Fé	734.210
—	Entre Rios	376.396
—	Corrientes	295.105
—	Cordoba	426.639
—	San Luis	100.310
—	Santiago del Estero	178.956
—	Mendoza	153.915
—	San Juan	99.945
—	La Rioja	83.431
—	Catarmaca	96.629
—	Tucuman	272.040
—	Salta	136.433
—	Juguy	55.466
Territoire de	Misiones	36.961
—	Formosa	9.249
—	Chaco	23.531
—	La Pampa	44.911
—	Neuquen	26.656
—	Chubut	12.900
—	Santa Cruz	4.620
—	Terre de Feu	1.641

Si l'on totalise les chiffres ci-dessus on voit que la population s'élève au chiffre de 5.644.896 habitants.

(1) Extrait du rapport du colonel de Lino de Roa au gouverneur de la Patagonie.

(2) Ces chiffres sont empruntés à une statistique de 1907.

Dans la région de la Pampa les grandes villes sont d'abord la capitale, Buenos-Aires qui atteint le million d'habitants, Rosario, la seconde ville de l'État dépasse 120.000 ; vient ensuite Santa Fé avec 25.000. Loin du fleuve, Cordoba, l'ancienne ville morose des jésuites se transforme en une ville de commerce de 50.000 habitants. Au Sud Bahia blanca a déjà 15.000 habitants.

Dans les provinces andines les deux villes vraiment dignes de ce nom sont Tucuman et Mendoza. Les autres centres sont petits, mais leurs plantations en font comme des oasis : C'est Catamarca avec 10.000 habitants, Rioja 14.000, San Luis que dépasse déjà une ville récente, Mercedès. Dans le Nord Salta (17.000 habitants) et Juguy (5.000 habi) marquent la route de la Bolivie. La ville de Corrientes sur le Paraguay a 20.000 habitants, Parana en a 24.000.

Le Chaco dans l'état actuel des choses ne peut présenter de centres urbains. Dans celui du Nord Formosa compte un millier d'habitants, dans celui du Sud Resistencia en a 3.000.

En Patagonie il n'y a guère que des villages.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE.

Longtemps la région Argentine resta en défaveur ; il n'y avait pas de métaux précieux, l'aspect du sol était ingrat : et cependant ce pays offre à l'agriculture d'incomparables ressources : c'est à ce point de vue le mieux favorisé de l'Amérique : il est appelé à surpasser les Etats-Unis.

Le jour où l'Argentine entrevit l'avenir que devait lui réserver l'agriculture, elle comprit, en même temps, qu'elle ne pouvait compter sur ses hommes des champs pour mener à bien la tâche nouvelle : les « gauchos », relativement peu nombreux, jamais ne consentiraient à descendre de cheval pour diriger la charrue.

Elle fit appel dès lors à l'émigration, ouvrit à deux battants les portes du pays et accueillit tous venants sans s'inquiéter de leur passé, de leur nationalité, de leur confession. Sur les terrains lotis, on les installa, leur fournissant des subsides, des semences, du matériel agricole ; — et on attendit.

Les propriétés sont, jusqu'au plus loin que l'on puisse l'imaginer, toutes arpentées et bornées. L'Etat avant de songer même à les vendre, en a fait dresser le cadastre, les a découpées en carrés de dix mille

hectares, a fait déterminer les limites et placer les bornes par des arpenteurs.

Cet arpentage est, généralement, fait avec une grande exactitude ; en prenant possession, l'acheteur le fait vérifier et place des bornes : forte colonne de fer ou rail réformé, auquel on rive un pavillon de fer, dans lequel sont découpées les initiales du propriétaire ; ces bornes suffisent ; bien que, placées aux quatres coins, elles ne soient pas visibles de partout, bêtes et gens savent où passe la ligne invisible qui les rejoint, entre elles.

Quand les bêtes ont pris l'habitude de ne plus la franchir, le plus gros travail est fait.

J'ai ajouté, puis on attendit. C'est qu'en effet la mise en valeur de la terre est dans la Pampa une œuvre de longue haleine.

Une fois la propriété acquise, il faut la clôturer. Voyons cette clôture. Elle est faite de cinq fils d'acier supportés, de quinze en quinze mètres, par des pieux solides de bois dur, apportés là, où aucun arbre ne se rencontre, des provinces du nord-est de la République, Entrerios et Corrientes.

A voir la résistance de ces bois, on s'explique difficilement comment la hache a pu les débiter. Cette exploitation difficile et le transport à grande distance élèvent le prix de ces pieux de quelques sous à quelques francs. Chacun d'eux représente environ 5 francs, mis au lieu où nous sommes, mais leur dureté est telle et telle leur résistance qu'on peut les considérer comme éternels.

Le coût de ces clôtures de pieux et de fils d'acier est environ de 5.000 francs par lieue courante : si la propriété est d'une grande étendue, la dépense est insignifiante par lieue superficielle ; le pourtour d'une lieue carrée isolée est, en effet, de quatre lieues courantes, celui d'une surface de douze lieues n'est que de vingt-quatre, soit, dans le premier cas, 20.000 francs de clôture pour une lieue, et dans le second, de 100.000 pour douze lieues.

En tous cas, c'est une dépense productive. Là où la clôture n'existe pas, un escadron d'hommes à cheval doit chaque jour surveiller les limites de la propriété, ramener vers le centre le bétail qui tend à envahir les domaines voisins. Cette précaution nécessaire inutilise autour de la propriété une zone assez large, exige l'emploi d'un personnel et l'entretien d'une cavalerie nombreuse. Dans les propriétés closes, au contraire, toute la surface est utilisée ; le bétail y pait en liberté sans exiger aucun soin ni surveillance, un homme suffit à

inspecter l'état des clôtures, les réparer, les tendre si elles ont fléchi, soin que l'on confie généralement aux bergers cantonnés le long de la ligne avec leurs troupeaux de moutons, et qui ont la charge de cette double surveillance.

Mais la propriété ainsi clôturée, il n'y a encore rien de fait, il faut la rendre apte à produire.

Pour cela il n'y a qu'un seul moyen, c'est la pratique de l'*élevage*.

Cela explique comment l'élevage est resté jusqu'à ce jour la grande richesse du pays.

Et en effet l'élevage a ici ce caractère particulier, *c'est qu'il est une préparation du sol en vue d'autres cultures.*

Celui qui entreprend la mise en valeur d'une terre vierge a pour premier soin d'y répandre des troupes de chevaux qui ont pour unique mission de fouler le sol par leurs grandes courses et de donner à la terre une première façon. Ils sont trois ou quatre mille pour un lot de terre de dix à vingt mille hectares et y restent deux ou trois ans sous la conduite d'un gaucho. Après cette première période apparaissent les troupeaux de bœufs qui procèdent à une seconde façon de foulement et commencent la fumure. C'est une seconde période de préparation qui dure six à huit ans. C'est seulement alors que l'on fait intervenir le mouton ; pendant une dizaine d'années il achève la préparation et la fumure du sol. Quand la terre s'est enfin couverte d'un tapis uniforme de gazon sans laisser voir entre les touffes ces larges places vides qui caractérisent le champ mal préparé, alors tout est prêt pour la culture proprement dite, surtout celle des céréales et en particulier du blé.

Une grande estancia, où l'élevage du gros bétail est encore le principal, ne saurait avoir moins de huit à dix mille hectares, c'est la mesure ordinaire. Un seul majordome assisté de deux adjudants, nommés *capataces*, suffira à l'administrer.

Nous allons maintenant nous occuper de chaque variété de bétail en commençant par les chevaux.

Pour le moment, il faut bien le dire, les éleveurs n'ont aucun souci de l'étranger ; ils sont, de ce côté, découragés non sans raison.

Les envois, faits jusqu'ici, n'ont pas été heureux. D'abord, le jour où l'on a voulu tenter, à la Plata, l'exportation des chevaux, on s'est heurté à un défaut local, qui est la pierre d'achoppement, plus qu'ailleurs, de toutes les entreprises nouvelles. Le cheval, dédaigné et sans valeur, en a pris une, excessive, le jour où un acheteur s'est présenté. Celui-ci, pour avoir un cheval de la taille et de la robe

désirée, a dû courir beaucoup, très loin, et, de guerre lasse, payer jusqu'à 300 et 400 francs. A ce prix même, il n'a pas trouvé ce qu'il voulait, ni surtout, en nombre, ce qu'il voulait ; des vices partout, un ensemble, suffisant pour les besoins locaux, très défectueux pour ceux de l'Europe. Là où il croyait trouver le cheval pour rien, et n'avoir qu'à se présenter pour en choisir, en un instant, en emmener au besoin des milliers, il trouvait des usages tellement primitifs, des hommes si peu habitués à des marchés de cette nature, feignant un tel attachement aux quelques chevaux présentables, désignés après une longue inspection, qu'il fallait un beau jour se hâter, l'heure de l'embarquement ayant sonné, mettre à bord des animaux, pris au hasard de l'urgence, sans aucune qualité.

C'étaient bien des chevaux pampas, mais que valaient-ils ? Beaucoup moins que le petit prix qu'on les payait et que celui que demandaient les armateurs pour les amener au quai du Havre, où leur prix de revient s'élevait à 900 francs par tête. On pouvait, pour ce prix, trouver au Havre des chevaux indigènes bien préférables. Mais la question n'est pas là.

Le cheval pampa a-t-il acquis les qualités nécessaires pour être recherché en Europe ? — Sans doute. Il ne coûte rien à nourrir, il vit de l'air du temps ; il va sans se rebuter où son cavalier a besoin d'aller, aussi vite que celui-ci le lui demande. Il est petit, mais robuste et peut porter très loin et vite le poids d'un homme. En un mot, c'est un cheval de bataille, un cheval de campagne. Mais dans la manière de traiter les sujets importés, on n'a tenu aucun compte de leurs habitudes de vie antérieure ; on a pratiqué sur eux le traitement auquel sont soumis dès leur premier âge les chevaux d'Europe, auquel ils sont préparés par l'hérédité. On a obtenu des résultats aussi désastreux que si, prenant des chevaux dans des écuries parisiennes, on essayait, à leur arrivée à la Plata, après trente jours de traversée, de les laisser vivre en pleine liberté, et s'habituer d'eux-mêmes aux conditions rudes de cette vie nouvelle. Bien que le climat y soit plus doux qu'en France, tous y périraient. Les chevaux pampéens ne sont pas morts dans les quartiers de cavalerie, mais ils y sont devenus rétifs, et ont dû être réformés et vendus à des paysans, qui, à leur grand étonnement, en ont tiré le meilleur profit.

Changement de climat et changement de régime à la fois ; trop manger et une nourriture trop substantielle, sans courir à sa guise, c'est ce qui a fait du cheval pampa, si doux, un cheval capricieux et

nerveux. Ajoutons que tous ceux qui ont été importés avaient été domptés à la mode du pays, que, surpris par les habitudes nouvelles, pour eux, du cavalier européen, ils le décourageaient, témoignant de défauts qui ne tenaient qu'à sa propre ignorance qu'avec un peu d'attention et de meilleurs renseignements il eût vite corrigés.

L'expérience reste donc à faire.

Passons maintenant aux bœufs. Là, les taureaux, vaches et bœufs vivent, en grandes familles, en meilleure intelligence que l'on ne pourrait croire. Divisés par troupeaux de mille à deux mille têtes, ils ont leur lieu de réunion, le *rodeo*, d'où ils partent le matin par groupes, sortes de tribus de frères, sœurs, mères, descendants et cousins, qui augmentent ou diminuent en nombre, suivant les naissances ou les cruautés de la vente, qui, toujours, partent du même côté, paissent ensemble, à peu près toujours sur le même point du domaine.

Les taureaux, au printemps, se mêlent d'eux-mêmes au troupeau et remplissent leur mission ; huit à dix suffisent à un troupeau de mille têtes. Ils vivent entre eux, pendant cette saison où leurs passions sont excitées, en meilleure intelligence qu'on ne le supposerait, à les avoir vus fouler, en avril les arènes de Séville. A l'automne, ils rentrent dans le calme de la vie solitaire, s'isolent tous ensemble du troupeau, pour passer l'hiver, sans autre compagnie que la leur : on les rencontre, alors, à l'écart, dissimulés derrière les replis de terrains, ruminant ensemble le souvenir de leurs bonnes fortunes.

Il faut diriger l'habitude qu'a le bétail de se réunir, à certaines heures, à un lieu donné ; les ruminants aiment à ruminer ensemble, c'est leur manière de converser. Il suffit de leur indiquer l'endroit où ils doivent le faire, ils y viendront toujours et d'eux-mêmes. C'est ce lieu que l'on nomme *rodeo*.

Il représente, sous le soleil, en plein champ, une esplanade desséchée, foulée par le piétinement quotidien ; elle domine la plaine. Chaque troupeau a le sien.

Pour les besoins de l'exploitation, il est souvent nécessaire de l'y réunir, aussi faut-il le dresser à s'y rendre aussitôt que le signal est donné. On appelle cette opération *parar rodeo*, arrêter le troupeau en groupe.

Pour simplifier l'opération, on forme une petite troupe de jeunes bœufs, que l'on appelle *señuelo*, qui signifie, en espagnol, au propre, *appeau* ; le *señuelo* se compose de huit à dix bœufs, du même âge, de même taille, de même poil, châtrés tous, le même jour, tenus, depuis

lors, à part du troupeau. On choisit une robe qui se distingue facilement des autres, soit, tout blancs, ou tout noirs.

Le dressage de cette troupe est assez compliqué. Le pasteur doit, pendant quelques jours, les réunir, les faire courir, galopant, à cheval, derrière eux, armé d'un long bambou, dont une extrémité est ferrée et garnie d'une clochette. La pointe de fer et la clochette ont, toutes deux, un rôle très actif dans l'opération. La première entre dans les chairs, et la seconde, en même temps, s'agite. Le dresseur crie : en avant, bœuf ! et il pousse la troupe dans un corral pour l'en faire ressortir, en criant toujours : bœuf, en avant ! bœuf, dehors ! et toujours, en accompagnant ses cris du bruit de la clochette et de nombreux coups de pointe. Au bout de quelques jours, il suffit d'attacher la clochette, au cou de l'un des bœufs, qui devient ainsi le chef de la troupe, pour que ses compagnons se groupent d'eux-mêmes autour et, au premier cri de l'homme, opèrent la manœuvre indiquée. Le bruit de la clochette sera toute leur vie, pour eux, inséparable de l'idée de coups de pointe reçus, et ils courront naturellement, pour les éviter, dès que la clochette s'agitera.

Pour rappeler le troupeau au rodeo, le pasteur cherche le senuelo. Au galop de son cheval, il s'avance dans sa direction. A peine apparaît-il que le Senuelo se dresse, attend l'ordre, et, au premier cri prend le galop vers le rodeo dont il est distant parfois de plusieurs kilomètres. Tout le bétail a immédiatement compris et au bruit de la clochette se dirige vers le Rodeo.

A l'automne, dans toutes les estancias, on procède à la marque des veaux nés au printemps. Cette opération n'offre aucune difficulté. Les veaux, tout effrayés qu'ils sont, sont peu redoutables ; c'est, généralement, une partie de plaisir que l'on s'offre entre voisins. Un grand feu d'os est dressé et entretenu en activité au centre du corral. On a mis les fers au feu, le dessin compliqué des marques y rougit, en attendant les victimes. Quelques hommes, à cheval, et un plus grand nombre à pied, sont répartis dans le corral. Les hommes à cheval, armés d'un lasso attaché à leur selle, ont pour mission de prendre le veau, pour ainsi dire, au vol, de le maintenir pour que les hommes à pied puissent le manier, le rouler à terre et apposer la marque à feu sur le bas de la cuisse.

Toute cette opération est prestement faite, et l'animal, lâché dans son ahurissement, s'échappe, en jetant des ruades au vent. Quelquefois, il fait mine de se révolter, ou, aidé par un farceur, qui veut effrayer la

compagnie et jeter un peu de désordre, il se dégage du lasso et se sauve, en distribuant à la cantonade des coups de cornes que l'on évite et qui n'atteignent personne.

Autre chose est l'opération similaire, qui consiste à contre-marquer des animaux, portant la marque de leur premier propriétaire et vendus par lui. La marque à feu étant le signe de la propriété, l'animal qui change de mains doit en recevoir une nouvelle. Il s'agit, alors, non plus de jeunes veaux, mais de troupeaux composés d'animaux de toute taille, qu'il faut, l'un après l'autre, saisir au lasso, jeter à terre, pour leur apposer, non plus une marque au fer rouge, mais deux, à côté l'une de l'autre, celle retournée de l'ancien propriétaire qui, par sa présence, annule celle existant déjà, et celle du nouveau propriétaire, qui constate la transmission.

Le troupeau, qui doit supporter cette opération, doit, en même temps, supporter une marche plus ou moins longue. C'est, en effet, le cas ordinaire qu'un troupeau vendu est déplacé et emmené au loin par son nouveau propriétaire.

Il aura donc à souffrir, à la fois : la blessure que lui fait la marque à feu, la fatigue du voyage et du changement de pâturages, qui n'est pas la moindre des perturbations qui puisse l'atteindre. Aussi, cette triple opération, si elle n'est pas menée avec attention, peut-elle coûter fort cher.

Il faut, pour la mener à bien, un corral solide, pouvant contenir deux ou trois cents têtes. Le foyer ne saurait être placé au milieu, c'est un poste dangereux. Il est dressé près de la porte de sortie et derrière un rempart formé de charrettes, qui sert de refuge, en cas d'alerte, à tous les hommes à pied. Nous sommes, ici, en pleine arène, le danger est partout ; chacun doit veiller sur soi et sur les autres, aussi, la plaisanterie n'est-elle pas de mise. Il n'est pas rare, en effet, qu'après avoir évité le premier lasso, qui le prend aux cornes, le second, qui lui enveloppe les pattes et le culbute, l'animal se relève furieux et surexcité, court sus aux hommes à pied. Le taureau n'est pas le plus dangereux, il se précipite tête baissée, jette son coup de corne que l'on évite et passe, mais la vache revient sur l'ennemi, le cherche, et s'il se couche pour l'éviter, fouille avec ses cornes pour l'enlever du sol.

L'opération de la castration n'offre pas plus de dangers et se fait à peu près de la même manière : elle n'est dangereuse ni pour les veaux qui la subissent à 5 ou 6 mois, ni pour les hommes qui la pratiquent.

Le berger de ce troupeau, c'est le gaucho. Vivant dans la zone de

transition, d'une vie demi-sauvage, en bon voisinage avec les Indiens, ne voyant que son troupeau, se nourrissant de *charqui*, c'est-à-dire de lanières de viande séchée au soleil qu'il découpait, quand de loin en loin, il sacrifiait quelque bœuf à son alimentation, il occupait ses loisirs à chasser l'autruche.

Son exemple, quelquefois, attirait des imitateurs, qui venaient tenter la même aventure, courir les mêmes risques ! c'en était assez pour que la région fût considérée comme peuplée. Le fort, qui la défendait, se trouvant alors à l'arrière-garde, se transportait en avant, avec sa garnison de six ou huit hommes : un *pulpero* prenait sa place, ouvrait boutique, accrochait le pavillon blanc professionnel au mât, où, la veille, flottait le pavillon national. Les solitaires de la contrée, avaient là un lieu de réunion avec toutes les jouissances que contient une bouteille de gin ou d'anis, un centre d'échange où écouler leurs cuirs, de provenance plus ou moins régulière, les paquets de plumes d'autruche, les peaux de jaguar, de daim ou de puma, produits de leur chasse.

Les mêmes mœurs se pratiquent aux États-Unis et en Australie. Dans les premiers, les *cowboys* ; dans l'autre, les *squatters* sont les missionnaires des terres vierges.

Voyons maintenant le chiffre et la valeur de ce troupeau. Il y a 7 millions de chevaux estimés à 450 millions de francs. Le troupeau des 29 millions de bêtes à cornes qui en 1895 était évalué à 1.114 millions s'est vu attribuer en 1909, grâce à l'amélioration de la race et à l'accroissement de 8 millions de têtes, une valeur de 2 milliards 65 millions. Toutefois, pour les moutons, leur chiffre est tombé à 67 millions, mais leur valeur a monté de 613 à 632 millions de francs (1). Remarquons que pour les moutons ce chiffre est bien au-dessous de la réalité ; c'est qu'en effet les estancieros ont l'habitude de présenter des chiffres aussi bas que possible, pour échapper à l'impôt. Or la moyenne de quantité de laine qu'un mouton fournit par an peut être évaluée à 2 kilogrammes : en 1896 la République Argentine a exporté au-delà de 200 millons de kilogrammes de laine, on peut donc dire hardiment que le stock de moutons est de 100 millions. La déclaration était alors de 72 millions de bêtes.

Quels que soient le propriétaire et l'étendue du domaine, l'aménagement de la terre est, partout, le même ; la plaine où le bétail s'épand

---

(1) Ces chiffres sont pris à une statistique de 1909.

n'est remarquable que par son uniformité. Vos yeux ont beau chercher, nulle part autour de vous le troupeau n'apparaît ; la plaine immense a son microbe : le mouton innombrable est invisible, il est l'infusoire de la pampa.

La demeure du berger n'a pas beaucoup plus de relief. Par un étrange effet d'optique, elle est moins facile à distinguer à mesure que la lumière du jour est plus vive ; on ne la perçoit bien qu'à l'heure du crépuscule, quand, tout autour de vous, dans un lointain, difficile à mesurer, les lumières s'allument, scintillent, à travers les portes ouvertes, vous révélant la topographie du domaine, la position et le nombre de ses habitants.

Les chaumières des bergers, que l'on appelle *puestos*, postes, sont situées sur les points les plus élevés et sur la lisière du domaine, à un kilomètre, environ, l'une de l'autre, de façon que les moutons, en sortant du parc, trouvent, devant eux, un espace libre, généralement de deux kilomètres de profondeur, ce qui donne, pour chaque *puesto*, deux cents hectares de superficie, où ils peuvent paître, en marchant devant eux, sans violer les pâtures du voisin, ni se mêler à son troupeau.

Le *puesto* se compose de deux pièces ; une porte y donne accès, les fenêtres y sont rares, sinon inconnues ; auprès, un parc, clos de planches de bois de sapin, à claire voie, où les moutons passent la nuit, pour en sortir le matin. Dans ce carré de cinquante mètres de côté, suffisant à loger deux mille moutons, les détritus qu'ils y laissent s'accumulent jusqu'à former, après quelques années, un monticule de plusieurs mètres de hauteur, de la même richesse et nature que les îles Chiechas, se délayant en boue horrible, sous les pluies d'orage, se répandant, pendant les jours de sécheresse, en tourbillons de poussière âcre : richesse perdue, que personne ne songe, encore, à reprendre, pour la répandre sur le champ, où la famille ne puise autre chose que l'aliment de son foyer ; coupé en tranches et séché à l'ombre, c'est un excellent combustible, d'une fumée et d'une odeur exécrables.

Quelques détails spéciaux vous révèlent du premier coup d'œil la nationalité du propriétaire. Un semis de pastèques et de citrouilles vous indique sûrement que le maître est créole ; un cheval de course, attaché à l'ombre, le nez dans une musette, que c'est un gaucho, joueur et peu soigneux, dépensant son avoir en paris de course et en beaux atours ; un jardin fermé, divisé, planté de quelques arbres, semé de luzerne et de maïs, vous révèlent un étranger soucieux de son bien-

être, et un troupeau soigné ; la maison, sans être luxueuse, a meilleur aspect que les autres, la cuisine est à l'écart. C'est là, le plus souvent, que l'on est reçu, autour du foyer toujours allumé, au milieu de la pièce. Rien de triste comme la vie que cette pauvreté comporte. On est surpris de voir des hommes, venus de loin, y oublier le bruit de leurs villages et s'y plaire, prendre goût à cette contemplation, à cette solitude oisive. Beaucoup en rompent la monotonie en poussant leur cheval chaque soir et quand la nuit est tombée et le troupeau rentré, vers la *pulperia*, l'assommoir pampéen.

Il nous reste à voir le troupeau : on nous l'indique, au loin, paissant, seul, sans gardien ; le mieux gardé est celui qui l'est le moins, ou du moins le plus loin ; la présence du berger le gênerait, l'empêcherait de paître à son aise, de se coucher quand il en a envie. Il ne faut pas moins que le berger ait l'œil ouvert et soit prêt à accourir à la première alerte ; son cheval est là à tout évènement.

Plus loin, s'alignent les hangars où se fera la tonte et où s'emmagasine la laine.

Auprès s'étend le bain, où, après la tonte, les brebis viennent se tremper dans une dissolution d'eau et d'arsenic, pour se guérir de la gale ; tous les troupeaux doivent y passer. Tondues ras, gênées par leur nudité, bêlantes, elles arrivent, par groupes de mille, descendent par dizaines, ou, plutôt, glissent sur le plancher en pente, jusqu'à plonger dans le mélange, où des hommes bardés de cuir les prennent, les plongent, les frottent et les lâchent, pour qu'elles remontent du côté de la sortie, mouillées et s'égouttant ; le soleil a bientôt fait de leur faire oublier ce mauvais moment. Si le bain a été bien donné, l'acarus est à peu près détruit, et la laine poussera, drue et forte ; sinon, il faudra, en février ou mars, recommencer les soins ; mais, à cette saison, la laine est déjà trop haute pour que l'on puisse donner de nouveaux bains, c'est à la main que le remède sera appliqué.

Pour la tonte, chaque brebis, prise par la patte, est roulée, ficelée, déposée sur le plancher, où le tondeur la saisit. Quand il la lâchera, nue, pour la laisser rejoindre son troupeau et paître en liberté, il recevra un petit carré de fer-blanc qu'il échangera contre le salaire, fixé à tant par tête, 15 ou 20 centimes, suivant les fluctuations de l'offre et de la demande.

La toison est restée sur le sol, à plat, d'un seul morceau ; un aide la prend, la roule, l'attache et la classe ; le contrôle sera facile, le nombre des toisons correspond à celui des bons à payer et à celui des

bêtes du troupeau, qui sont, elles aussi, comptées avec soin, pour contrôler la gestion du berger. Il doit, en effet, représenter les peaux des animaux morts ou consommés ; il reçoit son congé, à cette heure des règlements annuels, si l'augmentation du troupeau n'a pas été satisfaisante, si les brebis ne témoignent pas de soins suffisants par la quantité et la qualité de la laine.

Les habiles gagnent à ce travail, plus de 20 francs par jour. Tant que la température est douce, le temps sec, les ciseaux ne s'arrêtent pas ; après une brebis, une autre, on comptera ainsi jusqu'à dix et vingt mille ; au delà de ces gros chiffres, on subdivise l'administration.

Il ne faut pas que la pluie vienne entraver la tonte. Ce sont là jours tristes. Le berger a beau avoir scruté le ciel, dont il connaît les caprices, quelquefois un changement subit de température, contre-coup d'un orage lointain, dont le centre est à trois ou quatre cents lieues de là, que rien n'a signalé, que dénonce seulement une odeur fraîche de terre et d'herbes mouillées, apportée par le vent, fait baisser le thermomètre de dix ou douze degrés. Le vieux proverbe est vrai : Il faut qu'à brebis tondues Dieu ménage le vent ; sinon, c'est un désastre. Dans le parc où, privées de leur laine, elles ont passé la nuit, on comptera quelquefois mille cadavres, nus et blancs, sur le sol noir. Une fois tondue, la laine est portée à la presse.

(*A suivre*).

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1911

EXCURSION A WATTRELOS ET A ROUBAIX

Le 4 Juillet, notre groupe d'excursionnistes fut guidé par M. Van Troostenberghe vers Roubaix. Avant de parcourir l'Exposition, M. Michaux, membre de notre Société, voulut bien nous conduire à Wattrelos où MM. Wattine firent très aimablement visiter leur filature de coton du Sartel. Cette filature nouvelle produit un excellent fil de trame très recherché sur place, malgré la crise indéniable que subit actuellement le coton filé.

Cette crise provient de la cherté de la matière première qui, jointe aux charges croissantes de l'industrie française, oblige les filateurs à maintenir leurs prix. De leur côté les fabricants de tissus ont vu depuis deux ans les affaires se raréfier, probablement à cause de la mode féminine actuelle qui réduit au minimum l'emploi de tous produits tissés.

Le remède à la situation difficile des acheteurs français de coton est, avant tout, l'augmentation de production de la matière première dans nos colonies. Grâce aux Sociétés coopératives cotonnières d'Orléansville, de Bône et de Philippeville, grâce aux ateliers d'égrénage installés à Alger et à Oran par l'Association cotonnière coloniale, les cotons algériens sont maintenant définitivement cotés et appréciés. Les filatures de l'Est traitent directement avec l'Algérie. Quant aux autres colonies françaises, la première difficulté réside dans la recherche de la main-d'œuvre nécessaire à la production.

Pour lutter contre l'accumulation des produits finis en magasin, le meilleur moyen est de faire un fil de qualité remarquable. La filature du Sartel a réussi à s'assurer dans ce but un personnel de choix.

L'usine construite au bord du canal de Roubaix reçoit ses cotons par bateaux. Le brisage se fait automatiquement sous la surveillance de deux ouvriers. Puis le coton brisé passe à l'ouvreuse, dont la chargeuse « Simplex » est commandée automatiquement par un cône de friction. Chaque fois que la quantité de coton diminue dans l'ouvreuse, cette commande ouvre la plaque de tôle fermant la lucarne d'arrivée, et met en mouvement un chemin roulant qui conduit les flocons à la machine.

Dans l'ouvreuse, le coton passe sur des tambours à dents rapprochées qui divisent les fibres et les débarrassent de leurs impuretés. Il en sort un matelas cotonneux maintenu entre les tambours, et leurs logements qui servent de guides. Les batteurs continuent aussitôt le travail de l'ouvreuse. Un batteur se compose de deux éléments : l'un qui perfectionne l'ouverture et le nettoyage des fibres, le second qui fait l'enroulement des nappes cotonneuses, tandis que des cordons de coton plus serré empêchent l'adhérence des couches successivement enroulées.

Cette partie de la filature est la plus dangereuse au point de vue de l'incendie, c'est pourquoi l'ouverture qui la réunit à la préparation voisine est munie d'une double porte blindée à glissière inclinée et à fermeture automatique en cas d'incendie, du système Mather et Platt. Après avoir franchi cette ouverture, nous trouvons les cardes qui reçoivent les nappes de coton précédemment enroulées et les transforment en rubans réguliers et continus. Puis l'étirage assure le parallélisme des fibres ; chaque banc d'étirage s'arrête quand le ruban est trop lourd ou trop léger, et on y remédie aussitôt. On obtient ainsi des rubans de poids et volume constant à présenter aux bancs-à-broches ; là, ils subissent un commencement de torsion après doublage et étirage. Enfin les métiers à filer de la filature du

Sartel produisent avec les gros fils ainsi préparés, des numéros élevés, c'est-à-dire des filés très fins.

MM. Wattine nous ont offert une coupe de champagne que nous avons bue à la prospérité de leur maison. Après les avoir remerciés de leur aimable accueil, nous avons pris part au repas préparé au Restaurant français de l'Exposition d'après les ordres de nos aimables ciceroni. Un rédacteur du « Journal de Roubaix », M. Diligent, qui est un homme aimable et un lettré, a bien voulu rendre compte de notre visite dans son bulletin quotidien sur l'Exposition. Il a fait l'éloge de la Société de Géographie de Lille, de ses sections de Roubaix et de Tourcoing, en ajoutant tout le bien que nous pensons de notre dévoué Président de la Commission des excursions, M. Théophile Van Troostenberghe.

Nous n'avons pas l'intention de décrire l'Exposition de Roubaix, car beaucoup de lecteurs la visitèrent sans doute mieux que nous n'avons pu le faire nous-mêmes. Nous signalerons simplement ce qui nous a le plus frappé dans le cours de notre promenade.

Dans le palais n° I (Industries diverses), d'importantes installations attirent nos regards. C'est d'abord la Compagnie de Fives-Lille pour constructions mécaniques et entreprises, qui expose ici un compresseur d'air avec moteur électrique et réservoir d'air, à côté d'un cabestan électrique ; c'est ensuite la Compagnie pour la fabrication des compteurs et matériel d'usines à gaz, eau et électricité. Elle expose des compteurs à gaz à mesure invariable, humides et secs, et un spécimen de compteur à paiement préalable, des compteurs à eau et à turbines, des compteurs d'électricité, des appareils de mesures électriques ; elle montre aussi sa spécialité pour les usines, leur fournissant des extracteurs, laveurs, condenseurs, des indicateurs et régulateurs de pression, enfin toutes les pièces accessoires de son industrie. Ces productions ont fait la renommée de la firme qui est d'ailleurs la réunion de trois anciennes maisons parisiennes, et s'étend par ses succursales dans les pays latins, ainsi qu'en Suisse, Alsace. Belgique et Hollande. D'autres Sociétés sont à signaler encore, et en particulier, « la Canalisation électrique ». Plus loin la Parfumerie de Jouvence, dans le même palais, attire l'odorat par ses parfums délicats, et la vue par son coquet agencement pour la vente de ses divers produits (parmi lesquels le savon déjà fameux du bouquet de la reine Anne).

Le Palais n° 2 (Belgique) est surtout remarquable par l'exposition du Syndicat de l'industrie cotonnière et celle de l'importante filature de lin et étoupes, jute et chanvre (avec ficellerie) Morel et Verbèke. Cette maison transformée maintenant en Société anonyme à Gand, a su intéresser à ses destinées bon nombre de capitalistes français.

Le palais n° 3 est celui des Industries textiles où l'attention est d'abord attirée sur le salon Parisien et le diorama de la collectivité de la couture

parisienne. Aux installations de laines, nous remarquons surtout le peignage Alfred Motte et Cie, dont le fondateur a laissé son nom à d'autres firmes de l'industrie roubaisienne que nous retrouvons d'ailleurs dans le même palais, à la teinturerie et aux textiles divers.

Le palais n° 4 appartient à la Chambre de commerce de Roubaix et nous voyons dans ses statistiques des renseignements intéressants, comme ceux-ci qui montrent la progression de Roubaix en un siècle : Dans l'année 1910. cette cité industrielle de premier ordre occupait 60.000 ouvriers à qui elle payait 80 millions de salaires, contre 3.500 ouvriers en 1810 recevant seulement un million et demi pour leur labeur.

La Société Industrielle et Commerciale de Roubaix fondée en 1892 a pour but d'étudier et défendre les intérêts généraux de l'industrie et du commerce dans les cantons de Roubaix et Lannoy, maintenir l'entente entre les industriels et les commerçants, renseigner les pouvoirs publics sur les questions industrielles, et ses adhérents sur toutes questions commerciales susceptibles de les intéresser. Les deux cantons comprenaient en 1910 sept cents peignages, faisaient travailler 300.000 broches de filatures de laine peignée et 85.000 broches de filature de laine cardée ; la filature de coton était représentée par 345.000 broches ; le tissage comptait 23.000 métiers.

Les palais nos 5 et 6 sont réunis pour former un ensemble aux yeux de tous ceux qu'intéresse la mécanique : Nous y avons déjà remarqué la maison Meunier et Cie, qui dès l'ouverture de l'Exposition présentait une installation terminée, comprenant des chaudières irréprochables. L'une d'elles, bien que completement achevée, n'a pas été peinte pour permettre d'examiner complètement les détails de construction. Ailleurs la maison Henri Vandamme qui, depuis 1860, s'est spécialisée dans la construction de tout ce qui est nécessaire à la préparation en filature et au tissage, expose un nouveau système de bobinoirs à grande production, un ourdissoir ordinaire et un autre à sections, une encolleuse, enfin une petite machine à mécanisme très ingénieux qui a retenu notre attention. Cette machine sert à faire la croisure du fil quand la chaîne sort de l'encollage ; elle permet d'obtenir mécaniquement une croisure fil à fil exécutée dans la perfection. D'un autre côté, la maison Lindsay de Lille présente des machines Arundel et Cie : une assembleuse pour la filature de coton et le retordage, un métier à retordre, un bobinoir, un métier à gazer, un gill-box pour travailler les laines courtes au peignage ou dans la filature de laine peignée, une machine pour filerie, enfin une machine à travailler les déchets de peignage et filature, soit en laine soit en coton, ce travail consistant en nettoyage, cardage et mélange.

D'autres stands appellent notre attention. Nous retrouvons la Compagnie de Fives-Lille qui a ici trois installations en travail : un groupe turbo-alternateur, un groupe moteur à gaz pauvre avec dynamo et gazogène, un pont roulant électrique pouvant être mis en marche devant les visiteurs, et,

en outre, un groupe au repos comprenant un générateur multitubulaire avec économiseur. (Cette puissante société s'est d'ailleurs prodiguée, car elle expose encore une locomotive de manœuvre au hall spécial des transports en commun). L'établissement Mollet-Fontaine qui est fournisseur des principales sucreries, a des turbines hydrauliques (avec pompe à eau) mues par la vapeur et une machine à glace travaillant électriquement ; ses pompes centrifuges et ses turbines ordinaires sont aussi remarquables.

Les industries fournissant aux filatures, tissages et teintureries, des accessoires souvent précieux, sont à considérer. Le stand de M. Althoffer, de Guebwiller (Alsace) et Archettes (Vosges), peut à première vue paraître déplacé au milieu des machines : c'est qu'il ne contient que draps et flanelles avec quelques bobines, et sa place semble plutôt dans le palais des tissus. Un examen plus attentif montre que les étoffes exposées n'ont pas la destination habituelle : chez elles rien pour l'effet à produire, tout est sacrifié à l'usage. Ces draps de couleur écrue, verte, ou brune, sont les célèbres draps d'Alsace, dont la solidité et l'élasticité n'ont pas d'égales. On les colle sur les cylindres des filatures roubaisiennes pour obtenir un bon laminage. Quant aux flanelles exposées, elles servent dans les encolleuses et pareuses. La teinture par impression et l'apprêt exigent également du drap formant tampon sous la forte pression des rouleaux de cuivre. Une particularité des rouleaux ou manchons en bois garnis de ces draps, c'est que le raccordement s'y fait à la main, fil par fil, pour éviter tout décollement. Il nous faut enfin attirer l'attention sur le drap imputrescible créé par M. Althoffer en 1908, pour le retordage au mouillé, sans aucun salissement du fil.

Un de nos sociétaires, M. Paul Meyer, nous montre à côté le fonctionnement des pièces délicates de filature et retorderie. La maison Latscha et Cie a disposé une petite machine commandée par moteur électrique qui actionne trois broches à ailettes de bancs, tournant à 900 tours environ à la minute, six broches de continu à filer et à retordre groupées par trois pièces autour des précédentes et marchant à 8.800 tours et 10.000 tours à la minute suivant les diamètres du fond de gorge de la noix. Enfin, à chaque extrémité du petit bâti se trouve une broche de renvideur pouvant tourner également à 10.000 tours à la minute.

En nous dirigeant ensuite vers le pavillon d'Economie sociale, nous passons devant la firme Evens frères, dont le successeur expose des poulies, tambours, cônes et dents en cormier et autres bois durs. En face, le stand du calorifuge Ondulium montre l'asservissement du plus mauvais conducteur de la chaleur : l'air est figé dans ses ondulations juxtaposées et superposées, formées de cellulose et d'amiante silicaté.

Le Palais d'Economie sociale contient les manifestations les plus intéressantes de la mutualité française et de l'assistance privée ou publique. Nous

citerons d'abord dans notre région la Fédération agricole du Nord de la France, qui convie à la solidarité par ces vers champêtres :

Isolés, ces épis fléchissent sur leur tige ;
Liés en gerbe, ils vont fièrement se tenir.
Voilà de l'Union, la force et le prestige !
Comprenons tous l'exemple et sachons nous unir.

Nous citerons encore à Roubaix la Société de secours mutuels du personnel des Etablissements Alfred Motte et Cie, dirigé depuis 30 ans par son dévoué fondateur M. Decrane et les œuvres sociales de la firme Wibaux-Florin.

La Société de Secours mutuels de la maison Alfred Motte et Cie reçoit une cotisation hebdomadaire de 0 fr. 20 par membre. La contribution patronale s'étend aux frais médicaux et pharmaceutiques ainsi qu'au paiement de tous déficits. Les secours ordinaires consistent en une allocation de deux francs par jour à chaque malade pendant un laps de temps pouvant atteindre quatre mois ; l'allocation est réduite à 1 fr. 50 pendant les deux mois suivants. Les autres secours se subdivisent en secours extraordinaires et secours exceptionnels. Les secours extraordinaires sont : les allocations fixes de vingt francs pour mariage et de dix francs à chaque naissance ou évènement familial important, l'allocation journalière de 1 fr. 25 pendant les périodes des réservistes et territoriaux, enfin en cas de mort, le paiement de cinquante francs pour frais funéraires. Quant aux secours exceptionnels, ils s'appliquent à toutes les circonstances spéciales où une intervention d'assistance est urgente.

Les œuvres sociales des Etablissements Wibaux-Florin et Cie comprennent une association de secours mutuels, une salle d'allaitement maternel, le prêt gratuit, et une collaboration active à des œuvres de plus large envergure comme la Mutualité maternelle roubaisienne, le Syndicat mixte de l'industrie roubaisienne, les Prévoyants de l'industrie et du commerce roubaisiens, la Dotation de la jeunesse de France.

L'assistance publique a produit à Roubaix un hospice modèle dans son plus beau quartier près du parc Barbieux, et l'admirable hôpital de la Fraternité, si parfaitement agencé et aéré. A Lille, où l'assistance privée serait longue à dévoiler, l'histoire de la cité montre que l'organisation de l'assistance publique se confond avec les origines municipales, c'est-à-dire qu'elle remonte presqu'au milieu du XIe siècle. Nous trouvons au palais d'Economie sociale la mention de ses deux hôpitaux et de ses huit hospices, offrant plus de 2.500 lits aux malheureux. Nous savons d'ailleurs que ces établissements sont gérés par des commissions éclairées ayant à leur tête des hommes dont nous connaissons l'absolu dévouement.

Au point de vue préventif contre les accidents du travail, il y a intérêt à connaître l'Association des industriels du Nord de la France contre les

accidents, dont le siège est à Lille, et qu'on apprend à mieux connaître au palais d'Économie sociale de l'exposition de Roubaix.

En dehors de notre arrondissement, il faut surtout citer la Société de prévoyance des ouvriers et ouvrières de la maison Dickson-Walrave et Cie à Coudekerque-Branche, les filatures et tissages d'Ailly-sur-Somme de la maison Carmichael fondée en 1845, les établissements Harmel à Val-sous-Bois (Marne). La meilleure organisation de jardins ouvriers nous paraît être celle de la sucrerie d'Abbeville, savamment dirigée par M. Mennesson. Enfin la plus belle manifestation d'assistance privée est, sans contredit, celle du Sanatorium de Zuydcoote déjà visité par nos sociétaires.

Le Palais des Mines et de la Métallurgie contient des renseignements, reconstitutions et dessins très intéressants sur ces industries qui ont été un des éléments de richesse de nos régions. Le canal du Nord dont on termine la construction, doublera les facultés de trafic de douze Compagnies houillères. Long de 95 kilomètres d'Arleux à Noyon par Péronne, il raccourcira de 45 kilomètres la distance par eau de Pont-à-Vendin à Paris, avec une diminution de 23 écluses. Le canal franchira deux lignes de faites par tunnel l'une à Ruyaulcourt, l'autre à Libermont. La gare de croisement sous chaque tunnel, ainsi que chaque écluse, est prévue pour des trains de deux bateaux, (avec possibilité de partager en deux le sas d'une écluse). Les voies navigables partiellement utilisées sont les canaux de la Sensée et de la Somme, puis le canal de Saint-Quentin, pour finir dans l'Oise canalisée. La construction (entreprise en 1907 par la Chambre de commerce de Douai pour une dépense prévue de 60 millions) a la garantie des Compagnies houillères intéressées ; plus tard les produits du halage paieront les intérêts des capitaux engagés.

Les palais les plus intéressants des pays étrangers sont : celui des Pays-Bas, très élégant dans son style, offrant l'examen de ses faïences de Delft, ses poteries de Haag, ses céramiques d'Utrecht, et à côté les pavillons de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande qui vantent le séjour dans ces pays d'outre-mer. On nous y apprend que l'Australie (quatorze fois plus grande que la France ou l'Allemagne) n'a qu'une mortalité de 10 à 22 °/₀₀ (contre 19,9 °/₀₀ en France et 19,8 °/₀₀ en Allemagne). Cette colonie anglaise a produit dans les dix dernières années une valeur d'or s'élevant à 3 milliards 600 millions de francs, — en argent, le huitième de la production mondiale, — enfin des moutons dont le nombre était estimé à 90 millions en 1909. Dans cette même année, l'exportation des laines d'Australie s'éleva à 725 millions de francs et la France y acheta trois millions et demi de peaux de mouton. Le blé prêt à la mouture revient à 0 fr. 40 par boisseau en Australie ; son prix le plus élevé sur n'importe quel marché du monde, en y comprenant les frais de transport, ne dépasserait pas 1 fr. 25.

C'est en janvier 1840 que la Grande-Bretagne a déclaré sa souveraineté sur

la colonie de Nouvelle-Zélande, pays de pasteurs, d'agriculteurs et de prospecteurs. Avant l'introduction de la frigorification dont on voit au pavillon une application, l'élevage du mouton ne pouvait se pratiquer avec profit que sur de vastes territoires parce que la laine et le suif étaient les seuls produits dont on pût faire commerce. Mais le développement d'exportation de la viande congelée vers les Etats-Unis et l'Angleterre a permis aux petits fermiers d'avoir un troupeau de brebis destinées à la reproduction de l'agneau à congeler. Le pays s'adapte à l'élevage de toutes les espèces de moutons ; la base des croisements est la brebis de race « mérino » dont le mouton fournit une laine très fine. N'ayant pas de longue sécheresse ni de disette d'eau, la Nouvelle-Zélande ne présente pas d'inégalités dans ses laines. Enfin le « Phormium Tenax », croissant sans culture en terrain marécageux, correspond à notre chanvre et a les mêmes usages.

La très accueillante exposition de la République Argentine est placée dans un riant palais qui fait l'admiration des visiteurs. Le commerce argentin à l'étranger a produit une exportation dépassant deux milliards et demi de piastres pendant la période décennale de 1900 à 1909 (laines, peaux, tabacs, viandes congelées, onyx et marbres rares), laissant en Argentine un encaisse métallique intéressant.

Nous voulons néanmoins attirer surtout l'attention sur les colonies françaises dont les pavillons encadrent gracieusement le parc Barbieux.

Le Ministère des colonies et l'Office colonial ont cherché à mettre en valeur chacune de nos colonies dans une construction appropriée à sa couleur locale. Dans son pavillon spécial, l'Office colonial expose d'ailleurs son but qui est de centraliser et mettre à la disposition du public les renseignements de toute nature concernant l'agriculture, le commerce, l'industrie des colonies françaises. Dans son jardin colonial de Vincennes il cultive et étudie des graines intéressantes venues d'Outre-mer. La plupart de nos colonies (sauf la Guadeloupe, la Martinique et nos possessions de l'Inde) sont toujours à peupler par nos futurs colons ; nos gouvernements coloniaux font d'ailleurs de grands efforts pour y développer les moyens de production, de communication et de consommation.

L'Afrique septentrionale produit surtout des céréales, des laines et des vins. Les orges algériennes sont réputées pour la fabrication des bières à fermentation haute. Les laines d'Algérie sont remarquables par leur finesse et leur élasticité qui les font rechercher pour la fabrication de la bonneterie et des couvertures (leur exportation atteint plus de cent mille quintaux par an). Le crin végétal (provenant des feuilles du palmier nain), les lièges des forêts de la Calle et des forêts domaniales tunisiennes, l'alfa pour la fabrication du papier, sont aussi des produits d'un bon rendement dont nos colonies de l'Afrique septentrionale ont pour ainsi dire le monopole. Citons enfin la production des marbres et onyx qui concurrencent ceux de l'Amérique du Sud, et

le travail des fibres d'agaves pouvant supplanter les hennequens du Mexique. La Tunisie, jadis le « grenier de Rome », a des blés durs qui fournissent les meilleures semoules du monde ; c'est enfin le pays d'élection de l'olivier, avec une législation qui rend impossible la falsification de l'huile d'olive.

Le gouvernement de l'Afrique occidentale française a envoyé des spécimens de ses fibres de bananier, de sisal, d'ananas et autres plantes de même nature, ainsi que des cordes et ficelles fabriquées avec ces fibres, — des tabacs à base aromatique du Haut-Sénégal-Niger et ceux de la Côte d'Ivoire à tiges orangées. La station agronomique de Koulikoro a beaucoup contribué à ces envois, auxquels elle a joint des échantillons de l'éponge végétale (fruit du luffa) qui mériterait un commerce plus étendu. Ne fabrique-t-on pas en Autriche des imitations de ces éponges végétales avec les fins déchets du planage des rotins !

Le raphia de la Côte-d'Ivoire sert à fabriquer des nattes, le kapok (connu maintenant dans nos régions), croît en abondance dans tout le Soudan. Enfin les indigènes nous ont envoyé des objets curieux qui sont chez eux d'un usage courant comme le « tassoufra » de Mauritanie, sac en cuir pour provisions avec garniture de lanières, et les hautes sandales en bois pour la pluie venant de la Côte d'Ivoire.

L'Afrique équatoriale expose surtout ses huiles et ses bois. Nous y avons remarqué l'installation de la Compagnie française du Congo occidental dont M. Gilles (de Rosendael) est l'agent général pour le Nord, puis la Compagnie forestière du Sangha-Oubanghi. Les mines du Congo commencent à s'équiper sous l'impulsion de Sociétés agissantes, comme la Compagnie minière du Congo français. Elles établissent sur les bords du fleuve Congo et de son affluent la Foulakari des usines hydro-électriques qui pourront produire un minimum de cinq mille chevaux-vapeur par point de captation.

Madagascar a envoyé ses soies, cuirs, cornes et écailles, ses pailles à chapeaux, des fibres à cordages, enfin divers produits d'agriculture coloniale (riz et manioc, cacao et café, oranges et ananas, vanille et essences, tabacs et matières tinctoriales).

Au pavillon d'Indo-Chine on retrouve les fibres à cordages et le kapok, puis le coton, et spécialement une exposition remarquable de bois rares et d'objets ou meubles en bois laqués. Des colons sont propriétaires de filatures de soie dans quelques colonies de ce gouvernement, et nous avons admiré leurs produits en écheveaux, broderies et satins.

Ces expositions de produits en véritables soies coloniales tranchent sur les expositions lainières et cotonnières des autres palais. Ainsi Roubaix associe dans sa grande manifestation industrielle de 1911 toutes les productions. On connaît l'affiche qu'a composée à cette occasion la maison Eblagon-Landsberg et Motte et la personnification du Progrès qui y est représentée. En clôturant notre visite, nous reportons notre pensée sur ce symbole de

l'esprit roubaisien avec ses qualités de travail et d'initiative : c'est l'esprit de notre race.

Un grand personnage a dit en Angleterre, pour féliciter dernièrement l'un de nos plus brillants aviateurs, cette parole que nous avons retenue : « C'est toujours le sang gaulois qui agit ! ». L'énergie de notre race est en effet toujours vivace : l'esprit français sait oser et produire, partout où il peut donner libre cours à son essor.

Emile BAYARD.

RÉFLEXIONS SUR MADAGASCAR

Après avoir parcouru l'Indo-Chine, l'Afrique occidentale, le Congo et Madagascar, je suis amené à penser, par la logique des faits et des chiffres, que cette dernière est la seule des possessions françaises qui soit, à l'heure présente, en voie de progrès.

Les préjugés nombreux qui pesaient sur elle à l'origine ont, pour la plupart, disparu. Terre ingrate et malsaine, disait-on ; terre ingrate, presque stérile, sans ressources, qui absorberait un nombre considérable de millions sans rien restituer en retour. L'expérience a, d'une façon décisive, écarté ces griefs.

Qu'on étudie soit le mouvement commercial, soit la production minière, soit même l'état des finances, on se convainc que notre génie national, secondé par l'abondance des capitaux, doit réaliser, dans un avenir proche, de véritables prodiges.

Cependant s'il est établi que notre colonie s'enrichit, qu'elle égale ou dépasse sous plusieurs aspects de la civilisation les colonies anglaises de l'est africain, cela ne veut pas dire que notre tâche soit terminée.

L'ancienne organisation gouvernementale a trop souvent méconnu son rôle. Tout ce qu'elle a fait est loin d'être irréprochable et les critiques souvent exactes qu'elle a suscitées proviennent de ce qu'elle s'est montrée inquiète et jalouse de l'action privée. Sous ce rapport il me semble juste de louer sans réserves M. Picquié qui a su réaliser très rapidement d'excellentes réformes. Ce n'est pas, à franc parler, un réformateur vulgaire, se contentant des apparences d'une organisation facile. Il construit pour l'avenir et, dès son arrivée à Tananarive, l'impression générale a été qu'on se trouvait en présence d'un gouverneur digne de gouverner.

Admirablement préparé à ce rôle par trente ans d'études, jugeant des causes par leurs effets, ne prenant conseil que de lui-même, avec son esprit ouvert à toutes les innovations utiles, il sait se montrer à la hauteur de sa tâche et les colons n'ont pas manqué de manifester leur contentement au cours de sa tournée d'inspection à Antsirabé, Ambositra, Fianarantsoa et Mananjary.

Grâce à lui, l'action gouvernementale s'accuse plus vigoureusement que jamais dans la préoccupation de créer de nouvelles voies de transport et de communication. Ne fait-il pas achever les routes de la partie méridionale du plateau central, pousser très activement les travaux de la voie ferrée Ivondro-Brickaville et étudier le tracé Tananarive-Antsirabé ? D'autres projets sont à l'étude qui ne pourront être entrepris que successivement, car la tâche est lourde, et j'estime, comme M. Picquié, que nous devons nous faire un point d'honneur de les réaliser sans emprunt nouveau. Le gouverneur général songe également à doter de directeurs autorisés les services de la colonisation et des mines, encore gérés par des subalternes ; à développer l'agriculture par la création du Crédit agricole, de canaux d'irrigation et de nouveaux champs d'expérience dans des régions dont les conditions climatériques diffèrent.

Par exemple, son action ne peut aller plus loin que la démonstration. C'est à l'initiative privée de faire le reste. Hélas ! celle-ci ne se montre pas encore dans les proportions désirées. Mais il faut bien le dire : pendant longtemps on n'a rien fait pour la provoquer. Si importante que soit l'action gouvernementale elle n'est pas assez connue en France. Les publications qui l'exposent ont un caractère trop exclusivement officiel ou officieux ; ce ne sont que des chefs-d'œuvre d'admiration mutuelle et qui ne sortent guère des bibliothèques administratives.

En règle générale, pourquoi nos industriels ne se groupent-ils pas comme les Anglais et les Allemands pour tenter de vastes entreprises coloniales ? Pourquoi nos filateurs ne deviennent-ils pas producteurs de coton dans le Haut Sénégal-Niger ? Pourquoi nos tanneurs et nos éleveurs ne cherchent-ils pas à Madagascar, viandes et peaux ? Pourquoi est-ce en vain que les hommes d'Etat expérimentés font appel aux initiatives ? Pourquoi leurs sollicitations restent-elles trop souvent sans écho ? C'est que la plupart du temps nous nous défions de l'effort. C'est que nous voulons bien récolter, mais que nous ne prétendons pas semer, que nous ne voulons pas nous rappeler que l'on n'obtient rien sans peine. Notre inertie, pour se justifier, se pare de méfiance. Ce n'est pas une excuse et c'est aussi un sophisme dangereux contre lequel nous ne saurions trop protester.

Malgré ce pessimisme, il n'en est pas moins vrai, cependant, que depuis quelques années déjà, loin de nos agitations vaines il se produit, dans l'Océan Indien, toute une épopée : c'est la montée silencieuse, mais lente et sûre, d'un pays nouveau. Si rien ne vient entraver l'essor de la colonisation, il est

certain que dans un demi-siècle, la grande île sera le plus beau fleuron de notre domaine extérieur.

Madagascar est un champ d'expériences pour la métropole et la solution des problèmes sociaux s'y prépare comme chez nous, pour les besoins communs. Ce champ, après avoir été livré aux soldats et aux explorateurs est ouvert aux colons. Il est à souhaiter que la conduite adoptée par quelques vaillants pionniers qui veulent bien m'honorer de leur amitié, ne soit plus une exception, mais un exemple qu'on suivra, à l'avenir, dans toutes les classes de la Société. Il faut que dans chaque famille où il y a plusieurs enfants, un d'eux aille s'établir aux colonies.

Rappelons-nous que ce fut sans la protection de l'Etat, à une époque difficile, que d'autres Français aventureux, n'ayant que la cape et l'épée, mais de cœur ferme et d'esprit hardi, nous donnèrent le Canada, la Louisiane, les Iles et Madagascar que nous avons reconquis. Ils faillirent à côté de Dupleix arracher l'Empire des Indes aux Anglais et se vengèrent de la défaite en aidant à la liberté des Etats-Unis.

Soldats, défricheurs, planteurs, commerçants, navigateurs, parfois tout cela ensemble, ils allaient devant eux, cherchant la fortune et lui faisant violence. Parfois ils périssaient. Et on pouvait alors dire d'eux ce que le poète a dit d'Icare :

Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture.
Il périt en tentant une haute aventure.
Est-il plus beau destin et plus noble tombeau ?

Les jeunes hommes commencent à comprendre qu'il faut « essaimer » aux pays nouveaux, y porter notre langue, nos mœurs, notre influence, y créer de « Nouvelles Frances » comme on disait autrefois. Là iront ceux qui trouvent, à bon droit, que la place leur est trop mesurée en Europe. La lutte pour la vie étant notre loi, pourquoi ne pas transporter la bataille où la victoire est assurée ?

Etienne RICHET.

LE CANAL MARITIME DE MANCHESTER EN 1910

Le canal maritime de Manchester, dont la construction — après des travaux et études préliminaires qui durèrent pendant plusieurs années — fut commencée le 11 novembre 1887, a été ouvert à la navigation à partir du 1er janvier 1894.

D'une longueur de 35 milles 1/2, le canal a aujourd'hui sur le parcours tout entier un tirant d'eau de 26 à 28 pieds permettant à des bâtiments de 12.000 tonnes d'arriver aux principaux docks de Manchester qui sont situés à 50 milles de distance de la mer.

L'entreprise est dirigée par une Compagnie privée « The Manchester Ship Canal Company » qui obtint en 1885 et par des « Acts » successifs la sanction parlementaire nécessaire pour entreprendre la construction du canal et contracter les emprunts de fonds dont elle avait besoin.

Il ressort du dernier rapport semestriel, présenté le 16 février 1911 à l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie, que le capital total engagé dans l'entreprise de 1885 à 1910,

	Livres sterling.	
s'est élevé à,..........	17.065.638	16/11
les dépenses pendant la même période ayant atteint..	16.798.526	1/ 8
Il restait disponible, au 31 décembre 1910, une somme de.............................	267.112	15/ 3

Les dépenses de l'entreprise, depuis 1885 jusqu'à la fin de l'année dernière, se répartissent comme suit :

	Livres sterling.	
Construction, y compris matériel et équipement...	10.966.418	12/ 9
Canaux de Bridgewater...........................	1.268.186	6/ 6
Achats de terrains et indemnité d'expropriation....	1.493.779	1/11
Service des ingénieurs et des experts	194.791	4/ 3
Intérêts sur emprunts............................	1.170.733	13/ 4
Dépenses parlementaires	195.022	3/ 1
Dépenses générales..............................	448.364	19/10
Intérêts payés à la municipalité de Manchester sur obligations	1.061.230	0/ 0
Total général des dépenses	16.798.526	1/ 8

Les canaux de « Bridgewater » dont il est question dans le relevé ci-dessus datent d'environ 150 ans. Ce sont de vieux canaux à chalands, de 4 pieds de profondeur, allant, avec un embranchement sur Leich, de Manchester à Runcorn, d'où les chalands descendent la rivière Mersey jusqu'à Liverpool. Pour empêcher toute compétition possible, la Compagnie du Canal de Manchester décida de faire l'acquisition de ces canaux dont les recettes et dépenses figurent sous le titre spécial de « Bridgewater Canals » dans les comptes généraux de la Compagnie.

	Livres sterling.
Les recettes du canal, en 1910, se sont élevées à...	555.735
contre	534.059 en 1909
Soit une augmentation, en faveur du dernier exercice, de..............................	21.679

Les dépenses qui, en 1910, ont été de liv. sterl. 276.750, dépassent le chiffre afférent à 1909 (liv. sterl. 267.384), employés à des travaux de dragage.

Le tableau ci-après fait ressortir le développement pris par le port de Manchester depuis l'ouverture du canal en 1894.

DÉVELOPPEMENT DU MOUVEMENT DU PORT DE MANCHESTER DEPUIS L'OUVERTURE DU CANAL EN 1894.

ANNÉES	TRAFIC MARITIME	TRAFIC DES CHALANDS	TRAFIC TOTAL	RECETTES
	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Liv. sterl.
1894.......	686.158	239.501	925.659	97.901
1895.......	1.087.443	271.432	1.358.875	137.474
1896.......	1.509.658	316.579	1.826.237	182.330
1897.......	1.700.479	365.336	2.065.815	204.664
1898.......	2.218.005	377.580	2.595.585	236.225
1899.......	2.429.168	348.940	2.778.108	264.775
1900.......	2.788.843	275.673	3.060.516	290.830
1901.......	2.684.833	257.560	2.942.393	309.517
1902.......	3.137.348	280.711	3.418.059	358.491
1903.......	3.554.636	292.259	3.846.895	397.026
1904.......	3.618.004	299.574	3.917.578	418.043
1905.......	3.993.110	260.244	4.253.354	449.436
1906.......	4.441.241	259.683	4.700.924	498.837
1907.......	4.927.784	282.975	5.210.759	535.585
1908.......	4.317.965	264.531	4.582.496	506.975
1909.......	4.290.765	272.636	4.563.401	534.059
1910.......	4.618.070	319.561	4.937.631	555.735

Pendant les dix premiers mois de l'année dernière, au cours desquels les revenus de la Compagnie n'accusent, sur l'année précédente, qu'une augmentation de liv. sterl. 12.049, l'activité des industries manufacturières de la région avait été considérablement ralentie. Ce ralentissement était dû à la diminution des arrivages de coton brut et à la hausse dans les prix de ce produit dont 3.267.000 balles seulement provenant des Etats-Unis, d'Egypte et d'autres pays, avaient été importées dans le Royaume-Uni pendant la saison d'été, prenant généralement fin au mois d'août, contre 4.484.000 balles reçues durant la période correspondante de 1909, soit 1.217.000 balles de moins. Les importations très considérables de coton brut d'Amérique, pendant les deux derniers mois de l'année, ont sensiblement amélioré la situation, la Compagnie en profitant largement puisque ses recettes, pour ces deux mois

seuls, ont été de liv. sterl. 9.627 supérieures à celles perçues en novembre et décembre 1909.

Le trafic maritime du canal, en 1910, a dépassé celui constaté, en 1909, de 327.305 tonnes, les exportations de charbon figurant dans ce chiffre pour 114.290 tonnes et les autres marchandises, entrées et sorties, pour 213.015 tonnes.

(Communication du Consulat de France à Liverpool).

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

AOUT 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	109	76.201	84	74.605	193	150.806
Étrangers......	96	105.598	99	112.332	195	217.930
TOTAUX...	205	181.799	183	186.937	388	368.736
Mouvement du mois correspondant de 1910.					384	365.822
Différence pour 1911.					+ 4	+ 2.914

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 — 2.939 navires jaugeant ensemble 3.098.915 tonneaux
1911 — 3.293 id. id. 3.478.958 id.

Différence pr 1911 354 navires en plus et 380.043 tonn. en plus.

EUROPE

L'ambre sur la côte allemande de la Baltique. — Ce produit dont la récolte ou l'extraction constitue un monopole de l'Etat, semble, depuis quelques années, ne plus s'extraire en aussi grande quantité que jadis des mines de la Prusse orientale. D'autre part, les fabricants allemands d'objets en ambre demandent que l'administration royale leur réserve plus de matière première que par le passé ; en sorte que sur une production moyenne annuelle, durant les dernières campagnes, de 350 à 360 tonnes, à peine le dixième de ces quantités est exporté dans les pays non prussiens, sans qu'il soit possible de contrôler de façon précise la part de chacun des pays acheteurs (France et Autriche principalement).

La métallurgie en Suède. — L'extraction des minerais a été, en 1908, supérieure à celle de l'année précédente. La principale, celle du fer, a produit 4.713.160 tonnes d'une valeur de 28.319.671 couronnes. Viennent ensuite celle du zinc avec 40.077 tonnes et celle du cuivre avec 21.371 tonnes évaluées respectivement à 1.647.179 et 275.985 couronnes.

La production du fer a porté principalement sur :

	Tonnes	Couronnes
Fonte	567.821	40.191.476
Massiaux et fers bruts en barres	152.356	17.239.026
Lingots Martin	355.394	36.167.685
Fers et aciers en barres	181.433	27.283.800
Fers et aciers en bandes	71.779	10.445.434

La production des métaux autres que le fer a été la suivante :

	Kilog.	Couronnes
Or	20	49.670
Argent	630	41.557
Plomb	277.371	65.368
Cuivre	2.807.792	3.190.720
Zinc	274.181	130.606

La houille extraite uniquement en Scanie, province la plus méridionale de la Suède, était, en 1908, de 305.206 tonnes pour une valeur de 2.460.197 couronnes.

Les bénéfices nets résultant de l'exploitation des mines et usines s'élèvent à 18.587.205 couronnes, dont plus de 16 millions pour la seule industrie du fer.

ASIE

Exportation du Japon, de parapluies de style européen. — Kobe, le 27 février 1911.... Bien que des objections aient été soulevées contre la qualité des parapluies de style européen exportés du Japon en Chine et ailleurs encore, dit l'*Osaka Mainichi*, l'exportation a augmenté régulièrement d'année en année à la fois comme quantité et comme valeur.

La valeur des parapluies exportés pendant ces trois dernières années s'établit comme suit :

PAYS DE DESTINATION	1908	1909	1910
	yen	yen	yen
Chine	831.443	860.139	949.968
Kwantung	12.134	12.095	19.279
Corée	143.253	158.121	153.168
Hongkong	140.648	143.657	134.71
Établissements du Détroit	127.123	165.063	211.094
Indes Hollandaises	223.164	262.164	316.500
Asie Russe	1.686	4.462	653
Autres pays	38.198	56.516	46.268

Le journal d'Osaka fait remarquer que les acheteurs de parapluies japonais (genre européen), en Chine, à Hong-Kong et aux Etablissements du Détroit sont presque tous des Chinois et que les marchandises japonaises ont à lutter avec la puissante concurrence des marchandises allemandes.

Les marchands allemands ont étudié différentes combinaisons pour développer la vente de leurs articles, mais les produits japonais l'emportent et leur exportation a augmenté d'année en année.

La qualité à 7 yen la douzaine semble être celle qui a la vente la plus facile. Dans les qualités supérieures, en revanche, l'article allemand semble avoir la préférence.

La valeur des parapluies exportés du Japon à Hong-Kong l'an dernier, atteint 143.713 yen, soit une diminution d'environ 10.000 yen, mais, comme nombre, l'exportation l'an dernier (309.900 parapluies) dénote une augmentation de plus de 30.000 en comparaison des chiffres de l'année précédente.

Ceci tend à prouver que les Chinois prennent de préférence la qualité bon marché. La fabrication des parapluies européens a commencé en Chine, mais les manches, baleines et autres matériaux viennent du Japon.

Les Chinois à Shanghaï et dans le voisinage préfèrent les manches en bois, mais à Hong-Kong et dans le sud de la Chine, les manches en nickel ou en cuivre sont plus en faveur que ceux qui s'ouvrent ou se ferment au moyen d'un ressort.

Le marché pour les parapluies japonais genre style européen augmente graduellement. Les commandes pour cette catégorie venant du Sud-Africain, même, on augmenté l'automne dernier.

La soie en Syrie. — L'industrie des cocons est assez florissante en Syrie (1).

On sait que la base de cette industrie (élevage des vers à soie) est la culture du mûrier. Elle occupe d'assez grandes étendues dans la plaine de la Békàa, la région

(1) On a constaté depuis quelque temps un certain déclin dans la production des cocons. Ce déclin serait dû, paraît-il, à la pauvreté des récoltes et aussi à la baisse des prix. Dans la plaine de Beyrouth et au Liban, on a commencé à arracher quelques mûriers pour les remplacer par des orangers et par d'autres cultures, notamment par celle du tabac. A ces causes, il faut également ajouter celle de l'émigration qui tend à rendre de jour en jour moins important le nombre de ceux qui s'occupent de cette industrie.

de Damas, la plaine de Beyrouth et les montagnes du Liban. Cependant ces dernières, par suite de leur nature rocheuse, ne se prêtent nullement à la culture des céréales.

Les rendements du mûrier ont été jusqu'ici assez rémunérateurs et c'est pour cette raison que le cultivateur syrien s'y est toujours beaucoup adonné. D'autre part, les encouragements dont l'Etat a gratifié cette culture, exemptée d'impôts pendant les trois premières années de plantation, ont aussi été une des causes de son développement.

Pendant les cinq dernières années, la récolte des cocons a été ainsi évaluée :

Année 1906	5.080.000 kilog.
— 1907	5.840.000 —
— 1908	5.476.000 —
— 1909	4.100.000 —
— 1910	4.300.000 —

La presque totalité de la récolte de Syrie est exportée sous forme de soie grège et de cocons secs. Pendant la campagne 1909-1910, cette exportation a atteint 3.195 balles de soie et 936 balles de cocons, ce qui représente environ 420.000 kilog. de soie grège à destination de la France presque exclusivement.

AFRIQUE.

Algérie. — La situation économique dans le sud-algérien.

Le commerce général des territoires du sud-algérien a subi en 1910 un léger fléchissement. En 1909, les importations avaient atteint 32.040.500 francs et les exportations 29.558.500 francs. L'année 1910 présente une diminution de 3.343.500 fr. pour les importations et de 9.211.500 francs pour les exportations.

Il ne s'agit là toutefois que d'un recul apparent. Trois causes expliquent cette chute de plus de 12 millions de francs. En premier lieu, le poste de Berguent, qui faisait jusqu'ici partie des territoires du sud, a été rattaché en 1910 aux territoires divisionnaires de l'Algérie du nord. D'autre part, les chiffres donnés pour le commerce de 1909 présentaient quelques majorations qui n'avaient pu être relevées à temps. Enfin, certaines causes économiques ont influé sur le mouvement des affaires en 1910 : baisse des cours du blé et de l'orge, mauvaise récolte des dattes. Tout porte à croire que les mêmes circonstances ne se représenteront pas cette année.

Il est intéressant de noter à ce propos que le gouvernement fait tous ses efforts pour renouer la chaîne du commerce saharien qui reliait autrefois l'Algérie au Soudan. Ce commerce prend aujourd'hui le chemin de la Tripolitaine et ne fait que traverser certaines régions du sud algérien. Pour le ramener à nouveau vers l'Algérie, le budget des territoires du sud (autonome depuis 1902) a alloué en 1906 à l'annexe de Tidikelt (région située à mi-chemin d'Alger et de Tombouctou) une subvention de 10.000 francs destinée à être répartie entre les commerçants désireux d'atteindre les marchés du Soudan. On ignore encore le résultat de ce modeste encouragement. Cependant, un commerçant français, M. Brand, a organisé en octobre 1910, à In-Salah, une caravane commerciale à destination du Soudan. Cette caravane comprenait 25 chameaux chargés de cotonnades, de café, de thé et de pacotille.

D'autre part, les échanges entre le sud-algérien et les régions sahariennes du Gourara et du Touat ont été assez actifs l'hiver dernier. Le chiffre des chameaux

emmenés au cours de cette dernière campagne a été de 15.087, alors qu'il n'avait été que de 12.446 l'hiver précédent. Le total des apports, calculé au cours, des marchés des oasis sahariennes, a été de 580.000 francs environ, en excédent de 110.000 francs sur le chiffre des importations de 1910. Il a été exporté en retour 30.000 hectolitres de dattes, 17.000 kilos de thenné, 14.800 kilos de tabac, etc. ; l'ensemble de ces exportations a été de 915.000 francs environ. Le numéraire commence déjà à faire son apparition dans les transactions opérées par les nomades. Tout semble annoncer que cette activité économique augmentera encore cette année.

Notre commerce au Maroc. — *Un rapport de notre consul à Tétouan sur notre mouvement commercial.* — Le vice-consul de France à Tétouan. M. Lucciardi, vient d'adresser son rapport sur les importations et exportations au Maroc en 1910.

La France occupe le premier rang des nations avec 529.350 fr. 43 d'importations par mer (en augmentation de 151.490 fr. 75 sur 1909) dépassant de 66.927 francs l'Angleterre qui occupait l'an passé le premier rang. Viennent ensuite l'Allemagne avec 97.160 fr. 45 (en augmentation de 57.074 fr. 43 sur 1909), puis l'Espagne avec 64.018 fr. 72, (en augmentation de 34.275 fr. 83 sur 1909).

Paris bénéficie dans une large mesure de ces achats : les Marocaines font leurs achats dans ses grands magasins. C'est ainsi que le vapeur français apporte tous les quinze jours quatre-vingts colis-postaux environ de la capitale.

Il arrive en moyenne 150 tonnes de marchandises françaises par mois à Tétouan ; mais aucun service régulier de paquebot français ne dessert ce port, tandis qu'il existe un service bi-mensuel espagnol et un service mensuel allemand. Notre vice-consul déplore que nous nous soyons laissés devancer.

Il regrette aussi que nos commerçants n'envoient pas de représentants. Anglais, Allemands, Espagnols même, viennent souvent, tandis que, depuis vingt mois, deux Français seulement ont passé. Or, il serait facile à nos commerçants, dit notre consul, de faire aller à Tétouan leurs représentants qui visitent l'Algérie et la Tunisie.

Pour les exportations nous ne venons qu'au troisième rang avec 39.356 fr. 69 (en diminution de 9.695 fr. 49 sur 1909) après l'Espagne et l'Angleterre.

Sur les 329.278 fr. 29 exportés en Espagne, 260.579 fr. 29 représentent le bétail exporté à Ceuta et à Melilla pour les besoins des garnisons.

Parmi les articles à importer, notre consul signale les ciments, chaux hydrauliques, fers et matériaux de construction, quincaillerie, bougies, cafés, sucres, farines, semoules, légumes secs, conserves alimentaires, fils or et argent pour broderies, soies grèges et soies ouvrées, tissus de coton et de soie, draperies, glaces, porcelaines, faïence, cristallerie, bijouterie fausse, biscuits bon marché, etc.

Il indique aussi que le besoin d'un hôtel se fait sentir et que des Français pourraient s'y employer utilement, ainsi qu'à la vente de maisons démontables, à l'installation de la lumière électrique, à l'établissement d'un service privé de remorquage à vapeur pour les besoins du port, d'un service privé de transports automobiles ou à traction animale, entre le port et Tétouan, et à l'installation de moulins à olives.

La République de Libéria. — Situé sur la côte occidentale d'Afrique, entre la colonie anglaise de Sierra-Leone et la colonie française de la Côte d'Ivoire,

le Libéria doit son existence à une société américaine de colonisation. Les premiers immigrants furent envoyés à bord du vaisseau « Elisabeth », le 5 février 1830, en passant par Sierra-Leone et l'île de Sherbro. D'années en années leur nombre s'accrut : ils finirent par former une « colonie » dont les affaires étaient contrôlées par l' « American Colonization Society » qui leur conseilla de prendre charge des responsabilités de leur gouvernement. C'est alors que le Libéria fut déclaré, le 26 juillet 1847, « Etat libre, souverain et indépendant », avec son propre pavillon, hissé pour la première fois le 24 août 1847. Diverses puissances et les Etats-Unis reconnurent officiellement cet Etat : la France, en janvier 1848.

Il n'y a pas d'armée permanente : toutefois les adultes « civilisés » forment un corps de cinq régiments (un par comté) dont les exercices ont lieu à des époques déterminées et les revues tous les trimestres.

Depuis 1907, il a été organisé un corps de « Liberian Frontier Force » formé d'engagés volontaires : ainsi que son nom l'indique, cette force est chargée spécialement de la surveillance des frontières du Libéria. Elle forme un corps de 300 hommes.

La population se compose d'Américo-libériens, de noirs civilisés et des indigènes autochtones. On évalue les deux premiers éléments à 20 ou 25.000 tout au plus et à un million environ les indigènes. Ces chiffres ne sont qu'approximatifs, aucun recensement n'ayant jamais été fait.

Il est important de ne pas oublier que les Libériens sont anglais et américains par leurs mœurs, leurs goûts et leurs habitudes, par conséquent différents des nôtres, et qu'il ne faut pas songer à y apporter la moindre modification. Les statistiques des importations font ressortir quels sont les préférences et les besoins de la populaion.

Enfin, les Européens, dont le nombre était, en septembre dernier, de 98 dont une trentaine à Monrovia (50 Allemands, 30 Anglais, 12 Hollandais, 3 Français, 3 Syriens). On remarquera le nombre illusoire de Français, d'autant que parmi eux il y a 2 missionnaires et le vice-consul.

AMÉRIQUE.

Le pétrole en Californie. — C'est seulement il y a quelques années qu'on a trouvé le pétrole en Californie, et elle est déjà devenue le grand pays producteur des Etats-Unis. Elle a ramené au premier rang de la production mondiale le pays qui avait été dépassé par la Russie.

Le rendement de 1900 n'était encore que de 4.000.000 barils ; il s'élevait à 48.000.000 barils en 1908, et, suivant les estimations de 1909, il aurait atteint, en cette année, le total considérable de 56.000.000. La Californie est, ainsi, le principal Etat producteur du pétrole aux Etats-Unis. Après viennent l'Oklahoma et l'Illinois, le Texas et la Pennsylvanie. Le total de la production des Etats-Unis avait été, en 1908, de 182.500.000 barils environ. La part afférente, dans le total général, est donc, aujourd'hui, de plus d'un quart pour la Californie. Les sources de pétrole sont devenues naturellement de grandes sources de richesses pour ce pays. On n'y compterait actuellement pas moins de 900 compagnies se livrant à l'exploitation du pétrole, dont les 85 plus grandes, si mes renseignements sont exacts, auraient distribué, en 1909, environ 27 millions de dollars de dividendes.

Note de M. H. Merou,
Consul de France à San Francisco.

Les vins en Californie. — La Californie a vu se développer la culture de la vigne. Elle est devenue pays grand producteur de vins.

Le rendement de la campagne de 1909, en fait de vins, en Californie, aurait été de 30.000.000 gallons environ, soit 1.200.000 hectolitres, en vins secs, plus de 720.000 hectolitres de vins doux. Les vins de la Californie trouvent la majeure partie de leur écoulement aux Etats-Unis. L'Angleterre en a reçu 43.476 gallons (de quatre litres) valant 15.589 dollars, soit environ 80.000 fr. en 1909. D'autres expéditions de valeur analogue ont été faites, en la même année, vers le Canada, le Mexique, l'Equateur, le Japon, l'Allemagne, en fûts ; de même que des quantités moindres encore vers les divers pays de l'Amérique centrale, Panama, la Colombie, le Pérou, la Chine, le détroit de Malacca, Hong-Kong, les Indes orientales néerlandaises, etc. Dans un but de réclame pour ces vins, il n'est pas rare de lire dans tels ou tels organes de la presse que des quantités de vins californiens vont en France et en reviennent sous l'étiquette de vins français. Il n'y a rien de vrai en cela, et je me suis toujours fait un devoir de combattre cette erreur voulue.

Note de M. H. Merou
Consul de France à San Francisco.

OCÉANIE.

La situation industrielle en Nouvelle-Calédonie. — Les industries extractives tiennent toujours la plus large part parmi les industries locales. Dans le courant de 1910, il a été installé, à Tao, une usine pour traiter les minerais de nickel par l'électricité. Cette usine fournit une matte d'une teneur très élevée. Des expéditions ont été faites en France ; on va procéder aux agrandissements nécessaires pour utiliser toute la force hydraulique de la région. Cette usine pourra traiter aussi d'autres minerais, tels que ceux du cuivre et de chrome.

A Nouméa, les hauts-fourneaux de la pointe Doniambo ont commencé à fonctionner à partir du deuxième semestre de l'année dernière et les six cubilots ont été mis successivement en marche ; leur nombre doit être porté à huit. Cette usine a commencé ses exportations de mattes de nickel à la teneur de 45 % ; la quantité de mattes de l'espèce exportée jusqu'au 31 décembre 1910 s'élève à 760 tonnes environ, d'une valeur de près d'un million. Lorsque tous les cubilots fonctionneront, la production augmentera sensiblement et fournira aux exportations une plus-value importante. Cette industrie emploie une main-d'œuvre nombreuse, des quantités assez considérables de coke, de fondants importés de l'extérieur par des navires qui retournent avec un chargement de produits du pays, surtout des minerais. La colonie et le chef-lieu en particulier, retirent de cette industrie des avantages sérieux par le double mouvement des importations et des exportations, qui représentent un accroissement de trafic et de travail de plusieurs millions par an.

A Pilou, dans le Nord, l'usine à traiter les minerais de cuivre a commencé à fondre vers la fin de l'année et une première exportation de mattes a été effectuée.

La Société *Le Nickel* à Thio, a commencé la construction de ses hauts-fourneaux qui, vraisemblablement, pourront être mis en marche vers la fin de l'année.

La Société *Le Chrome* a commencé aussi ses travaux de captation des eaux de la plaine des lacs, du côté de Yaté, en vue de la construction d'une usine hydro-électrique pour la fusion des minerais de la colonie. Il semble que la capacité de production de cette usine sera importante.

Il existe deux usines pour la fabrication des conserves de viande, l'une à Ouaco et l'autre à Nouméa. La première seule a travaillé en 1910 et a produit pour l'exportation une quantité importante de conserves. Si, comme on l'espère, la colonie participe aux fournitnres pour la Guerre, l'industrie des conserves fournira à l'élevage une amélioration du prix du bétail et un débouché important. Dans cette perspective, les éleveurs doivent donc pour maintenir ces débouchés, veiller à fournir du bétail en quantité régulière et toujours de bonne qualité.

Les deux usines à parfums de Nouméa et de Ouaco, nouvellement installées, ont donné de bons résultats. Lorsque les plantations et les matières premières seront plus abondantes, et que ces usines se seront créé des débouchés, cette industrie sera une source de richesse appréciable pour la colonie.

Il ne reste qu'une distillerie de rhum à Saint-Louis qui n'ouvre que quelques mois de l'année et dont la production est limitée.

Des usines pour la fabrication du *sucre*, des *huiles d'arachides* et de *coprah*, du *tapioca*, ont donné jadis des produits appréciés. On pourrait ajouter la fabrication des huiles de *ricin* et de *coton*. Ces industries, organisées avec des capitaux suffisants et dirigées par des hommes d'expérience pourraient prospérer.

La production des raisins en Australie. — Sydney, le 24 mars 1911.... La production des raisins continue à augmenter dans toute l'étendue du Commonwealth, ainsi qu'il ressort clairement des dernières statistiques publiées à ce sujet par le gouvernement fédéral.

L'État de Victoria est le producteur le plus important et la récolte de l'année dernière y a dépassé de beaucoup le rendement de l'exercice précédent. L'Australie méridionale accuse aussi une assez importante augmentation ; par contre, la plus-value est insignifiante pour la Nouvelle Galles du sud. Quant au Queensland, sa production avait été à peu prés nulle en 1909 et elle l'est devenue complètement en 1910.

Les chiffres suivants permettent de se rendre compte du mouvement de la production des raisins pendant les deux dernières campagnes :

(En quintaux de 50 kil. 800).

	1908.09	1909.10
	q.	q.
Nouvelle Galles du Sud	1.435	1.482
Victoria	81.465	108.152
Australie méridionale	52.456	63.860
Queensland	12	—
Commonwealt	135.368	173.794

Pour toute l'Australie, l'augmentation a donc été de 38.426 quintaux, soit environ 28,1 % en faveur de l'exercice qui vient de se terminer.

La vente et l'exportation des laines en Australie. — Certaines grandes maisons anglaises ont constaté que les centres australiens augmentent de plus en plus le chiffre de leurs ventes de laine, au détriment du marché de Londres, qui était jadis la plus importante place de transaction pour cet article.

Une des firmes les plus considérables de l'Australie, pour ce produit, MM. Goldsbrough, Mort et Co., Ltd., viennent de publier, à ce sujet, le tableau suivant, qui montre les progrès réalisés par les marchés locaux pour la vente des laines :

Total des exportations et des ventes de laine du Commonwealth de 1902 à 1911 :

ANNÉES	NOMBRE DE BALLOTS exportés	NOMBRE DE BALLOTS vendus sur place	POURCENTAGE des ventes locales par rapport aux exportations
1902	1.272.098	948.839	74 1/2
1903............	983.303	725.466	73 3/4
1904............	979.801	747.970	76 1/4
1905............	1.201.780	924.857	77
1906	1.443.026	1.149.443	79 3/4
1907............	1.660.326	1.287.204	77 1/2
1908............	1.621.497	1.216.521	75
1909............	1.793.811	1.420.510	80
1910.	1.915.051	1.528.469	79 3/4
1911 *	1.955.000	1.671.159	85 1/2

* Prévisions.

Les chiffres pour 1911 expriment simplement des prévisions, d'après les indications que semble donner l'état actuel de la campagne lainière.

Bien que les chiffres précédents n'émanent pas du bureau officiel de statistique, ils n'en paraissent pas moins présenter un sérieux caractère d'authenticité, et ils démontrent bien, en effet, que les ventes locales de laine dépassent de plus en plus en importance celles qui se traitent en dehors du territoire australien.

III. — Généralités.

La récolte mondiale de la soie. — D'après une publication de l'Union des négociants en soie français, la récolte de soie totale produite en 1909, par l'Europe orientale a été de 5.385.000 kilos, dont 4.251.000 kilos en Italie et 614.000 kilos en France. Le Levant et l'Asie centrale ont produit 3.038.000 kilos, dont 600.000 en Perse, 66.500 kilos en Turquie d'Asie et 445.000 k. en Syrie et à Chypre. La Chine a récolté 8.480.000 kilos, le Japon 8.372.000 kilos. La récolte totale de l'Extrême-Orient se chiffre par 16.087.000 kilos. La récolte totale du monde s'est élevée à 24.510.000 kilos contre 24.080.000 kilos en 1908. La récolte moyenne des années de 1904 à 1908 a été de 21.277.000 kilos.

Les chemins de fer coloniaux. — L'étendue du réseau des voies ferrées dans les colonies françaises est d'à peu près 3.175 kilomètres. Dans ce total ne figurent ni l'Algérie, ni la Tunisie.

Le *Journal Officiel* en publie les recettes, mais non les dépenses. Le tableau est cependant curieux.

DÉSIGNATION DES LIGNES	LONGUEUR en kilomètres	RECETTES
1° INDO-CHINE.		fr.
De Haïphong à Laokay et Yunnansen (section de Haïphong à Laokay)	466	3.045.395
Hanoï-frontière de Chine	168	2.120.530
De Tourane à Faïfaoo	35	
Tourane-Hué-Quangtri	174	326.633
De Saïgon à Khan-Hoa et au Langbiau (section de Saïgon à Phantiet)	134	453.280
2° AFRIQUE OCCIDENTALE.		
De Dakar à Saint-Louis	264	3.578.339
De Kayes au Niger	555	2.481.621
Du Dahomey, de Cotonou à Barakou avec embranchement de Pakou au lac Ahémé	268	585.132
De Porto Novo à Sakété au Dahomey (tramway)	39	97.315
De la Guinée	296	1.485.767
De la Côte d'Ivoire	140	648.853
3° MADAGASCAR.		
Brickaville-Tananarive	184	1.127.847
4° RÉUNION.		
De la Réunion	126	1.109.457
5° CÔTE DES SOMALIS.		
De Djibouti à Diré-Daoua (liquidation de la Cie Impériale des Chem. de fer Ethiopiens)	310	987.002
6° NOUVELLE-CALÉDONIE.		
De Nouméa vers Bourail	16	56.170

Cela fait plus de 5.700 francs de recettes par kilomètre de voie exploitée. Mais il serait vraiment utile de mettre en regard les dépenses d'exploitation et l'intérêt de l'argent dépensé pour le premier établissement. La situation paraîtrait certainement moins brillante !

Ch. B.

Le pétrole. — L'usage du pétrole se généralise de plus en plus. Sans parler des moteurs d'automobiles et, en général, des moteurs à faible puissance où le pétrole sert à peu près exclusivement, la marine commence à en faire usage ; de nombreuses expériences ont été et sont faites dans ce but, et la question de l'emploi généralisé du pétrole pour les flottes de guerre (la flotte britannique surtout) et les gros paquebots transatlantiques est à l'ordre du jour : l'on tente même des essais sur des locomotives. Tous les avantages sont, en effet, en faveur du pétrole quelle que soit la forme sous laquelle il brûle : essence ou même huile lampante ; à poids égal, pouvoir calorique une fois et demie plus fort ; volume incomparablement plus réduit ; facilité d'emmagasinage, un système élémentaire de tuyaux et robinetterie remplaçant toute la manœuvre et tout le personnel nécessaire pour le charbon ; propreté des chaudières, facilité d'entretien et de réglage, et enfin, dans la majeure partie des cas, une économie considérable.

Le pétrole est appelé à concurrencer la houille de plus en plus. Aussi sa production augmente de plus en plus. La production totale qui était, en 1860, de quatre-vingt-dix mille tonnes métriques et, en 1890, de neuf millions, approche aujourd'hui de cinquante millions de tonnes, soit plus de soixante milliards de litres.

Les premiers gisements industriels de pétrole ont été trouvés, vers 1860, aux Etats-Unis qui ont eu longtemps le monopole presque exclusif de la production : ce fut d'abord le long des monts Alleghanys, dans l'ouest de l'Etat de New-York, la Virginie et surtout la Pensylvanie, tout autour de Pittsburg qui est encore la capitale américaine du pétrole par excellence, quoique l'on note depuis quelques années une diminution sensible dans le rendement de cette contrée : c'est autour de cette ville que l'on a vu pour la première fois ce paysage de pays pétrolifère aujourd'hui si connu : paysage noir, enfumé et couvert sur toute sa surface des légers pylônes en bois à forme caractéristique qui surmontent les puits et soutiennent et protègent les différents appareils. Ces pylônes sont en nombre énorme.

Aussi la production tend ici à diminuer. L'Amérique s'est même un instant trouvée distancée par le Caucase. L'appoint de la Californie a rétabli la suprématie américaine.

Avant de parler de la Californie il faut rappeler qu'en Pensylvanie le nombre de puits dégagent, au lieu d'huile, du gaz combustible qui est capté dans un système de gazomètres et de tubes par de puissantes compagnies (telle la Philadelphia of Pittsburg) et sert à tous les usages d'éclairage et de force.

En dehors de cette première région, il se trouve de puissants gisements en Californie (dont les huiles un peu spéciales renferment beaucoup d'asphalte et peu de paraffine) dans l'Illinois où la production croît par bonds énormes, dans l'Ohio, dans le Yyoming et aussi dans ce qu'on appelle le Mid Continent, c'est-à-dire l'énorme territoire placé au centre et au sud des Etats-Unis qui comprend une partie du Texas et du Kansas, le territoire indien et l'Oklahoma ; l'on y découvre chaque jour de nouvelles sources à qualités diverses et la production y prend chaque jour plus d'importance.

Actuellement, en y comprenant les Philippines et Hawaï, les Etats-Unis fournissent 63 % de la production totale.

La Russie ne vient qu'en deuxième lieu avec 21 % : le principal gisement se trouve sur la côte occidentale de la Caspienne, dans la presqu'île d'Apchéron, tout autour de la ville de Bakou : c'est un bassin d'une richesse extrême qui se continue sous la mer Caspienne, où très souvent du pétrole vient surnager en couches minces. Ce bassin ne s'exploite que depuis 1875, quoique les gisements soient

connus de toute antiquité et aient même donné lieu, il y a plus de deux mille ans, au culte du feu par Zoroastre et ses adhérents ! Les procédés y ont été longtemps plus primitifs qu'aux Etats-Unis ; les poches y sont situées moins profondément, et l'huile présente de notables différences avec le pétrole américain ; elle est moins riche en essence et en huile lampante (kirosène) et plus riche en huiles lourdes, ainsi qu'en un composé solide et très bon combustible : le mazout.

L'on trouve encore le pétrole en Russie sur tout le nord du Caucase (terrain de Grosnyï avec du naphte plus riche en huile lampante, et terrain de Maikop), tout au nord, le long de la mer Blanche, puis en Sibérie et au Turkestan.

Les deux pays que nous venons de citer ont la part du lion, les autres ne viennent que pour appoint, mais avec une importance qui croît chaque jour, nous pourrons citer l'Autriche avec ses gisements en Galicie, la Roumanie, les Indes Néerlandaises dont les sources sont exploitées par la puissante Société Royale Néerlandaise (Royal Dutch), le Canada, le Pérou, l'Argentine, le Mexique dont les gisements de la province de Vera-Cruz et de Tampico laissent de grandes espérances. Bref, à chaque instant, les prospecteurs découvrent de nouveaux bassins pétrolifères, et la production augmente assez rapidement pour que les grosses sociétés négocient en ce moment un accord destiné à supprimer l'avilissement des prix et à diminuer la concurrence.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,
JULES DUPONT.

Lille Imp. L. Danel

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du Mardi 7 Novembre 1911.

Présidence de M. AUGUSTE CREPY, Président.

La séance est ouverte à 8 h. et demie sous la présidence de M. Auguste Crepy, Président.

A ses côtés, prennent place au Bureau MM. Vaillant, Dupont, De Jaeghere, Delahodde, le général Franck, Godin et Van Troostenberghe.

Le procès-verbal de la dernière assemblée générale a été publié au Bulletin d'Avril, p. 193.

Adhésions nouvelles. — Depuis la dernière assemblée générale, le Comité a admis 19 nouveaux sociétaires dont les noms figurent à la suite du présent procès-verbal.

Distinctions honorifiques. — M. Bigo-Danel, un de nos plus anciens collègues, Président de la Société Industrielle, a été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Louis Cordonnier, l'éminent architecte lillois, a été nommé Chevalier de ce même Ordre national.

MM. Alexandre Palliez et Basselart ont été nommés officiers d'académie.

Notre Trésorier, M. Pierre Decroix, par arrêté préfectoral du 26 octobre 1911, a été nommé membre de la Commission historique du Département du Nord.

La Société est heureuse d'adresser ses plus sincères félicitations à ses membres, objets de ces distinctions.

Nécrologie. — Nous avons eu à enregistrer le décès des sociétaires suivants : MM. Nicodème, Félix Camus, Joseph Froelich, Alcide Lefebvre, Madame Ch. Huet, MM. Mourcou, architecte, Henri Mulliez, Achille Liénart, E. Designolle, Renard, Gustave Desmazières, Louis Bigo, représentant à Lille de la Société des Mines de Lens, Emile Ovigneur, ancien bâtonnier des avocats de Lille, ancien commandant du bataillon des canonniers sédentaires où il perpétuait un nom illustre, Fernand Danchin, ancien bâtonnier également, conseiller général, adjoint au Maire de Lille, président et vice-président de diverses sociétés scientifiques, artistiques ou de bienfaisance et J.-Bte Lesert, géomètre en retraite des Hospices.

La Société scientifique argentine de Buenos-Ayres, une de nos sociétés correspondantes, nous a aussi avisés du décès de M. le Docteur Dom Florentino Ameghino, Directeur du Musée national et membre honoraire de cette société.

Enfin nous avons tous présente à la mémoire la mort toute récente de M. Albert Merchier, notre regretté Secrétaire-Général, qui, par ses connaissances spéciales,

était de ceux qui pouvaient rendre le plus de services à une société comme la nôtre. Par la confection du Bulletin, par ses nombreux travaux, ses conférences, ses rapports de fin d'année, les congrès, M. Merchier occupait une très grande place parmi nous. Aussi sa mort laissera-t-elle un vide qu'il sera difficile de combler.

Le Comité a tenu à prendre part à ses funérailles. De nombreuses sociétés et plusieurs conférenciers nous ont adressé en cette occasion leurs plus sincères condoléances.

Nous adressons aux familles éprouvées l'expression de notre profonde sympathie.

Conférences. — Nous avons inauguré le 19 octobre la série de nos réunions d'hiver 1911-1912 par une conférence de M. Louis Batteux sur la *Poste au désert*. Deux autres ont été données depuis, à savoir :

Terre Neuve et les Terre-Neuvas, le 26 octobre, par M. Léon Berthaut ;

La Crète et la Grèce, le 5 novembre, par M. l'Abbé Archambault.

Excursions. — MM. Van Troostenberghe et Calonne ont conduit, le 21 mars, quarante de nos sociétaires : 1° aux usines Biermé-Van Oye à Halluin pour voir l'industrie des produits du rotin et de la vannerie : 2° à la chromolithographie de MM. Eblagon Landsberg, Motte et Cie, où il leur a été distribué des souvenirs et 3° à la tuilerie mécanique d'Halluin. Partout ils ont reçu le plus aimable accueil.

— Le 4 mai, 32 sociétaires étaient réunis à la basilique Notre Dame de la Treille par MM. Maurice Thieffry et Xavier Renouard. M. le chanoine Vandame et M. l'architecte Vilain leur ont exposé d'une manière tout à fait intéressante l'historique de la basilique et les détails de sa construction.

— MM. Boussemart et Pouchain ont conduit le 18 mai aux établissements Lefebvre à Haubourdin (tannerie et corroierie) 30 personnes qui y passèrent une agréable après-midi.

— Le 30 mai, MM. Van Troostenberghe et Forest ont fait visiter à 20 de nos collègues les Etablissements Hagimont à Amiens (velours de coton). Ils en revinrent tout à fait enchantés

— La Visite de l'Usine de la Société lilloise d'éclairage électrique au Marais de Lomme dirigée par MM. Godin et René Vaillant a réuni, le 1er juin, une trentaine de nos sociétaires qui s'y sont vivement intéressés.

— Le 6 juin, MM. Van Troostenberghe et Michaux ont conduit environ 50 de nos colllègues aux Etablissements L. Wattine et Cie à Wattrelos, puis à l'Exposition de Roubaix. Tous sont rentrés fort satisfaits.

— Du 10 au 12 juin, une excursion à Paris et à Fontainebleau dirigée par M. Bonvalot avait réuni 12 sociétaires. Elle a eu un succès complet.

— Le 22 juin, MM. De Jaeghere et F. Fiévet ont bien voulu conduire à Calais et à Sangatte les lauréats du prix Léonard Danel.

— MM. Maurice Thieffry et Pr. Ravet ont été visiter le 29 juin, avec une dizaine de sociétaires, l'important Sanatorium de Zuydcoote.

— M. Boussemart a dirigé avec succès, du 14 au 17 juillet, une excursion à Aix-la-Chapelle et sur les bords du Rhin.

— Le voyage en Hollande et en Allemagne, dirigé du 24 août au 3 septembre, par M. Van Troostenberghe, a réuni 12 de nos sociétaires et les a pleinement satisfaits.

— La visite des Hauts-fourneaux, forges et aciéries du Nord et de l'Est, où

MM. Godin père et fils ont conduit le 5 octobre 21 personnes, a été on ne peut plus intéressante grâce en bonne partie aux explications fournies par les directeurs devant les diverses phases de la fabrication.

Concours de géographie. — Notre concours annuel de géographie a eu lieu le 15 juin et a réuni 203 candidats. Le comité a présenté ses remercîments à M. Godin, président de la Commission des concours, et à plusieurs de nos collègues qui ont bien voulu participer à la surveillance de ce concours et à la correction des copies.

Le Prix Paul Crepy a été attribué à M. Brienne.

Le prix Ernest Nicolle à M. Seuzaret.

Monographies. — M. Fichelle, lauréat du prix Paul Crepy en 1910, nous a fait parvenir une monographie des communes de la vallée de la Haute-Deûle.

Une monographie de La Bassée nous est également parvenue.

Toutes deux ont été remises entre les mains de la Commission compétente.

Congrès. — Le Congrès de Rome qui devait avoir lieu du 15 au 22 octobre est remis au printemps prochain.

Le 30e Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, qui s'est tenu à Roubaix du 29 juillet au 4 août, a eu un succès complet. Notre bulletin de septembre en a donné à la page 129 un compte rendu détaillé.

Dons. — La Maison Forest nous a adressé quatre cartes : Tombouctou, Harrar, Addis Ababa et Côte des Somalis ; M. le Docteur Pera nous a fait parvenir sa brochure sur Bengasi et ses environs. — Des remerciements leur ont été adressés.

Membre correspondant. — Dans sa séance du 16 juin 1911, le Comité a nommé membre correspondant de la Société M. le Docteur Jacques Pera, professeur de géographie économique au Royal Institut et à l'Ecole spéciale de Commerce Garnier à Turin.

Communication. — La parole est ensuite donnée à M. Jules Dupont, Secrétaire-Général-adjoint qui intéresse vivement son auditoire par l'exposé de ses *impressions d'Allemagne* recueillies au cours d'une des belles excursions de l'année. Il donne à ce compte rendu un cachet tout particulier et vraiment remarquable.

M. le Président se fait l'interprète de tous ses collègues présents en remerciant M. Jules Dupont de sa charmante conférence, très documentée, pleine de détails intéressants, de remarques subtiles et toutes personnelles et en le priant de vouloir bien rédiger ses notes pour le bulletin.

La séance est levée à 9 h. 45.

MEMBRES NOUVEAUX ADMIS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 AVRIL 1911.

Nos d'inscription. MM.

5268. Deveugle (Maurice), 90, rue Nationale.
Présenté par MM. *O. Godin* et *A. Vaneste.*

5269. Mme Desmadryl, propriétaire, 27, rue d'Inkermann, Roubaix.
Didry et *Prosper Ravet.*

5270. Genevoise, tailleur, Lys-lez-Lannoy.
Didry et *Prosper Ravet.*

5271. Guillemaud (Pierre), filateur, 27, place de Tourcoing.
Vandermersch et *Bonvalot.*

5272. Mollandin (Henri), capitaine au 1er Escadron du train des équipages.
le capitaine *de Ste-Claire* et *Boulanger.*

5273. Pilate, ingénieur, 15, place Richebé.
Van Troostenberghe et *Cantineau.*

5274. Lemaire, retordeur, 12, boulevard Bigo-Danel.
Pilate et *Van Troostenberghe.*

5275. Martin, 8, rue de La Madeleine.
Demangeon et *Douxami.*

5276. Nauwelaers (Henry), 5, rue du Collège, Roubaix.
Paul Six et *Emile Liagre.*

5277. Lefebvre-Lenglart (Louis), 163, boulev. d'Armentières, Roubaix.
Ch. Droulers et *Arnould Delcourt.*

5278. Toulemonde-Lagache (Louis), rue d'Inkermann, Roubaix.
Ch. Droulers et *Arnould Delcourt.*

5279. Mlle France, directrice du Collège de jeunes filles, Soissons.
Van Troostenberghe et *Mme Hachet.*

5280. Masclef, caporal à l'Hôpital militaire.
Maxime Ducrocq et *Godron.*

5281. Delobelle (Henri), 108, rue de l'Hôpital-Militaire.
Meesemaeckere et *Auguste Crepy.*

5282. Danjou (Robert), 4, avenue des Magnolias, Lambersart.
Louis Nicolle et *Louis Fichelle.*

5283. Hien (Henry), employé, 64, rue Carnot, Wattrelos.
Ch. Droulers et *Craveri.*

5284. Meillassoux (Emile), industriel, 18, rue Henri Bossut, Roubaix.
Ch. Droulers et *Craveri.*

5285. Mme Droulers-Prouvost, 44, boulevard de Paris, Roubaix.
Ch. Droulers et *Craveri.*

5286. Hauzeur, avenue Le Nôtre, à Croix.
Ch. Droulers et *Craveri.*

LIVRES ET CARTES
REÇUS OU ACHETÉS DEPUIS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 AVRIL 1911

I. — LIVRES.

DONS.

Recherches sur les formes originales des noms de lieux dans l'arrondissement de Lille, par L. Quarré-Prévost (Paris, Imprimerie Nationale, X 1911). — *Don de l'auteur.*

La Géologie, ses phénomènes, par Eisenmenger, Paris, Roger et Cie, 1911. — *Don de l'auteur.*

Carnet d'un alpiniste pour 1911, Paris, Laveur, 1911. — *Don du Club alpin français.*

Duc d'Orléans (Campagne arctique de 1907 du) : 1° Étude lithologique des fonds recueillis dans les parages de la Nouvelle-Zemble, par M. Thoulet, Bruxelles, 1910 ; 2° Journal de bord et Physique du Globe, par A. de Gerlache, Bruxelles, 1911. — *Don de M. le Commandant de Gerlache.*

Bengasi et ses environs, par Jacques Pera, Bordeaux, 1911. — *Don de l'auteur.*

Une excursion archéologique dans l'Ouest de la France, par J. Fourgous, Bruxelles, 1911. — *Don de l'auteur.*

Années 1907 à 1910 inclus du Bulletin de la Société. — *Don d'un anonyme.*

Années 1887 à 1911 inclus du Bulletin de la Société. — *Don de Mlles Merchier.*

Années 1880 à 1911 inclus du Bulletin de la Société. — *Don de la famille de M. Emile Oxigneur.*

II. — CARTES.

Quatre cartes au 1/500000 dressées par A. Meunier, savoir :

1° Côte française des Somalis ;

2° Harrar ;

3° Addis-Ababa ;

4° Tombouctou.

Don de l'éditeur Forest, Paris.

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

I.

Séance du 17 Novembre 1910.

SOUVENIRS DE BAVIÈRE

Par M. l'Abbé Joseph COUPÉ.
Aumônier à la prison Centrale de Gand.

La réputation universelle et grandement méritée des représentations décennales de la Passion à Oberamergau s'est affirmée davantage encore dans le cours de l'été 1910. Les spectateurs ont été plus nombreux que jamais et de toutes les parties de l'univers les voyageurs ont afflué en Bavière. Le pays renferme d'ailleurs tant de choses intéressantes qu'il n'est pas étonnant que ceux qui aiment le pittoresque cherchent à le visiter. Qu'on soit archéologue, géologue ou simple touriste recherchant la beauté des sites, on y trouve de quoi satisfaire ses goûts et ses caprices. Les impressions que laisse un voyage dans ces contrées sont très vives ; il nous serait malaisé de les redire toutes dans l'espace de ces quelques pages ; mais il en est parmi elles de plus profondes que les autres dont nous sommes heureux de faire revivre le souvenir.

Saluons d'abord Wurzbourg située dans un site charmant sur les bords du Mein que franchit un vieux pont orné de grandes statues, que domine une forteresse perchée à 266 mètres de hauteur et qui possède quelques vieux monuments tels que la cathédrale, basilique

romane commencée en 1042, la maison du faucon en style rococo et la chapelle Ste-Marie, édifice gothique du XIVe siècle.

Et voilà Nuremberg la ravissante cité bavaroise qui a conservé si religieusement son caractère original. Nuremberg fut jusqu'au XIVe siècle un des grands entrepôts entre le Nord et l'Orient. Les arts y florissaient radieusement et une pléïade d'artistes peintres, sculpteurs, orfèvres, graveurs, fondeurs et architectes parmi lesquels il suffira de citer Adam Kraft et Albert Durer y produisirent d'innombrables chefs-d'œuvre, tandis que ses horlogers créèrent vers 1500 les premières montres qu'on nomma « œufs dè Nuremberg ».

Environnée de ses vieilles murailles, Nuremberg a conservé un aspect moyenâgeux que ne parviennent pas à détruire les installations utilitaires ou luxueuses modernes.

La Peignitz, petite rivière bien calme, la traverse et lui donne un charme intense..... au soir surtout quand la lune se mire dans ses eaux tranquilles éclairant de ses mystérieuses clartés les maisons à pans de bois, les ponts antiques défendus par de grosses tours, les pignons à gradins et là haut le vieux château.

Le plus bel édifice de Nuremberg est l'église St-Laurent. Son vieux portail richement sculpté date de 1332 et dans l'église est un chef-d'œuvre d'Adam Kraft, un tabernacle en pierre de 20 mètres de hauteur et un médaillon en bois sculpté par Veit Stoss en 1518. Sur la place du Marché est la « Belle fontaine » pyramide gothique toute ornée de statues, œuvre de Maître Henri le Palier en 1385.

Contentons-nous d'indiquer seulement les très nombreuses maisons anciennes dont les cours intérieures foisonnent de moti's d'architecture remarquables et montons au vieux château.

La vue dont on jouit du sommet de ces murailles est ravissante. Elle seule suffirait pour déterminer les touristes à aller visiter ces restes imposants. Mais le château renferme encore une foule de choses très curieuses, telles les chapelles riches de superbes tableaux anciens, tel encore le puits creusé dans le roc, profond de 176 mètres, telle surtout la remarquable collection d'instruments de torture parmi lesquels l'atroce « Demoiselle de fer », collection agrémentée de figures démonstratives et d'une foule de documents relatant la condamnation d'une légion de malheureux à des supplices d'invention toute infernale.

*
* *

A 70 kilomètres environ à vol d'oiseau de Nuremberg est une petite ville de 7.500 habitants excessivement curieuse qui, jusqu'il y a bien

peu d'années, avait échappé aux investigations des voyageurs et ne paraissait jamais sur leur programme de route : c'est Rothenbourg sur la Tauber.

Quand on y pénètre on est transporté comme par enchantement dans une ville des siècles passés. Depuis trois cents ans, dit-on, on n'y a pas bâti une maison et ses fortifications sont demeurées à peu près intactes comme il y a plusieurs siècles.

La gare est située hors de la ville, à dix minutes de l'enceinte, où l'on pénètre par la Rodertor. Et voilà déjà des fossés, des bastions, des murs crénelés, des tours de garde ; c'est l'enceinte « nouvelle »... bâtie il y a quelques centaines d'années... Une tour colossale se dresse menaçante devant nous... il y en a plus de 20 ainsi dans le pourtour des murs... Nous passons sous elle et plus loin voilà encore des portes, des tours. C'est la « vieille » enceinte de la ville, celle qui date de 1204, que nous franchissons.

Dès lors nous marchons de surprises en surprises. Pas une maison, pas un carrefour qui n'apporte une impression nouvelle. Rien n'y est banal, tout est pittoresque, charmant. Ce n'est pas que les monuments en soient individuellement remarquables ; ils sont d'ordre secondaire, mais l'ensemble de cette agglomération offre un attrait unique, irrésistible. Toutes ces rues étroites, irrégulièrement bâties, souvent désertes, ces maisons aux pignons pointus, aux façades tapissées de vignes, de glycines, ces petites places aux vieilles fontaines, tout cela est profondément impressionnant. Cette villette moyenâgeuse est poëtique au possible.

L'est-elle plus que Bruges ou que Nuremberg. Je n'oserais l'avancer. Elle est plus homogène, oui, parce que tout y est ancien... Mais il lui manque les canaux... Ces canaux calmes et noirs où se mirent si délicieusement les vieux pignons, les vieux arbres, les vieux ponts.

Les fortifications de Rothenbourg du XIVe siècle, antérieures donc à l'invention de l'artillerie, forment un ensemble du plus haut intérêt. Le mur de défense couronné en grande partie d'un toit à double versant couvrant le chemin de ronde est irrégulier dans sa forme et ses dimensions suivant les reliefs du sol et les sinuosités des constructions.

Bâti en petit appareil irrégulier, généralement bas, il est percé en haut d'une série de petites ouvertures.

Nous avons dit combien nombreux sont les tours, les portes et les bastions de Rothenbourg. Le plus intéressant ensemble de ces travaux d'art militaire est celui de l'Hôpital. Nous y trouvons une succession

de portes voûtées devant lesquelles étaient jadis des ponts-levis et voici deux grandes rotondes, tours rondes et basses que couvre une légère toiture en bois.

A travers les ouvertures des meurtrières créées dans des murailles d'un mètre et demi d'épaisseur sortent encore les gueules rondes de quelques vieux et depuis longtemps inoffensifs canons.

La grand'porte extérieure porte cette inscription :

Pax intrantibus
Salus exeuntibus !...

*
* *

Ratisbonne doit en partie sa richesse au port sur le Danube, mais ce port n'a rien de bien pittoresque. La cathédrale est belle, mais n'a pas le mérite de grand nombre d'édifices similaires. Aussi Ratisbonne ne nous arrêterait pas, si à deux heures environ de la ville, n'était Donaustauf, long village dominé par les ruines d'une forteresse, tout près duquel sur une colline de 85 mètres de hauteur, Louis I fit construire de 1830 à 1842, un monument nommé le « Temple de l'Honneur ». C'est la Walhalla, édifice produisant un effet surprenant. Les assises du côté du Danube, des bords duquel on monte au temple par un escalier de 280 marches, ont des allures véritablement cyclopéennes et le temple en style Dorique rappelle parfaitement le Parthénon d'Athènes.

Il est grand d'ailleurs ; haut de 21 mètres, il a 35 mètres de large et 79 mètres de long. Au fronton de belles sculptures par Schwanthaler. L'intérieur pavé de mosaïques est plein d'admirables sculptures.

Des sommets de la Walhalla la vue plonge bien loin dans la Bayerische Wald ; à droite on voit Donaustauf, à gauche, quand le temps est clair, les Alpes.

*
* *

La route de Ratisbonne à Munich est assez intéressante. Dans le pays des houblonnières que parent les festons gracieusement menés de cette riche et bienfaisante culture, on a l'impression d'être dans un village orné pour quelque fête...

Nous traversons un terrain marécageux et bientôt les longues rames de wagons blancs portant les noms des grandes brasseries de Munich,

nous avertissent que nous approchons de la capitale célèbre dans tout l'univers par son industrie principale : la bière.

Munich est une ville de près d'un demi-million d'habitants.

Le lieu où elle est bâtie était vers l'an 1100 un désert presque impénétrable où l'Inn, dans une course impétueuse, élargissait son lit à plaisir.

Quelques moines s'étaient réfugiés dans ce lieu pour échapper aux persécutions des Avares. Ils y construisirent des huttes formant ainsi une agglomération qui reçut bientôt le nom de München (Munch signifie moine). Telle est l'origine de la ville, du nom et aussi des armes de ce qui devint plus tard la capitale de la Bavière.

Mais, le moine représenté sur le blason de Munich a une figure singulièrement gracieuse et souriante. Pourquoi ? Voici la légende. Après avoir démoli le pont qui traversait l'Isar à Foching, Henri le Lion, longeant le fleuve arriva jusque près de München et trouvant cette place favorable, ordonna d'y construire un pont nouveau. Quelques semaines après il revint accompagné d'une suite nombreuse pour constater l'état des travaux. Les moines travaillaient dans un champ voisin.

Or, une jeune fille passant par là, effrayée à la vue des guerriers se revêtit, pour échapper à leur indiscrétion, du froc et du capuchon qu'un moine avait déposés à terre. Mais un des seigneurs eut la curiosité d'aller regarder la tête qui se cachait sous le capuchon. Il la trouva à son goût et comme c'était au beau temps où les princes épousaient des bergères il passa de la rencontre aux accordailles et des accordailles à la noce. Henri le Lion donna au nouveau couple le territoire où le seigneur avait trouvé son épouse et où plus tard fut élevée la ville de Munich, et avec cette terre un blason où figurait le portrait du soi-disant moine, vêtu d'un froc noir à scapulaire jaune et tenant en main un livre de prières. Ce sont encore les armes de Munich.

Nous retrouvons ce même moine dans tous les souvenirs de Munich, mais tenant dans la main droite le celèbre Masskrūg, la cruche à bière symbole de la grande industrie de Munich et dans la gauche un raifort, ce gros radis noir, mets favori des Munichois, dans leurs brasseries, parce que, dit-on, il augmente les facultés absorbantes de l'estomac.

Munich est une des plus belles capitales européennes. Ses musées, ses bibliothèques sont d'une grande richesse ; elle a de beaux monuments assez anciens telles les portes des vieux remparts qui donnent à plusieurs larges rues modernes une perspective des plus pittoresques.

Elle possède surtout des monuments modernes construits sous l'influence du roi Louis I, mort en 1868. Ce fut ce monarque qui transforma Munich au point d'en faire le centre allemand de toutes les beautés artistiques.

Louis I avait dit : Je veux faire de Munich l'ornement de l'Allemagne ; et tous ceux qui ont visité cette ville des beaux-arts peuvent se convaincre que ce prince a atteint son idéal.

Se douterait-on que la tête de ce prince si sensible à la beauté reposât un jour sur un oreiller bien singulier ? Voici une histoire parfaitement authentique.

Peu de jours après la naissance du petit Louis, Maximilien Joseph, son père faisait la revue de son régiment de grenadiers. Mais à peine se trouve-t-il en face de ses hommes que ses sourcils se froncent et que toutes les marques de la colère paraissent sur son visage. Ses grenadiers.... ces beaux hommes à la barbe monumentale et légendaire sont rangés le visage frais rasé...

Qu'est donc devenu leur imposant ornement ?

Mais voilà que deux officiers sortent des rangs et présentent à leur commandant un ravissant petit oreiller fait..... des barbes des grenadiers ?... Premier don du régiment à son petit prince.

Emu jusqu'aux larmes l'heureux père apporta à son nouveau-né l'étrange et significatif présent.

Et voilà comment le roi Louis, le Mécène de la Bavière, reposa sa tête d'enfant sur les barbes d'un régiment de grenadiers.

Il serait bien malaisé de donner une description de la ville de Munich. Ses monuments anciens ou nouveaux sont dignes d'une belle capitale, ses musées d'une grande richesse sont beaucoup moins importants cependant que ceux de Paris, de Madrid ou de Londres. La vie est intense dans la capitale de la Bavière qui est devenue le centre artistique le plus considéré de l'Allemagne et l'un de ses foyers scientifiques les plus en vue.

Bien que plusieurs industries y fleurissent, celle de la bière est la plus importante. Elle est pour l'Etat une source de revenus très considérables, pour la ville une cause de richesse et d'universelle célébrité. Aussi les étrangers après avoir visité les monuments, les musées, les théâtres parmi lesquels celui du Prince Régent, émule du théâtre de Beyreuth, n'oublient jamais de se rendre dans les grandes brasseries où, dans des salles immenses, de vastes jardins ou de typiques souterrains, se débite la fameuse bière de Munich foncée ou claire, brune ou blonde.

Et le tableau qu'offrent ces salles, ces souterrains surtout où, dans la fumée de leurs longues pipes, dans les « parfums » de la bière, assis sur les bancs solides devant de lourdes tables noircies, les vrais buveurs de bière avalent silencieusement presque leur série quotidienne de Masskrugen, laisse dans la mémoire un profond souvenir.

*
* *

Si la Bavière ne pouvait offrir aux touristes que ses seules villes de Rothenburg, de Nuremberg et de Munich, elle mériterait déjà d'être visitée mais elle possède bien d'autres « attractions ». Il en est trois qui nous retiendront particulièrement : les sites remarquables et les défilés superbes du Tirol bavarois, les luxueux châteaux du roi de Bavière et enfin les admirables lacs disséminés dans toute la partie méridionale du pays.

*
* *

Le Tirol bavarois est un pays très accidenté. S'il ne présente pas les montagnes colossales, les gorges épouvantablement sauvages, les écrasantes cascades, les glaciers crevassés et les neiges éternelles de la Suisse, il a un charme plus pénétrant, une harmonie de couleurs plus impressionnante, il présente une compréhension plus facile. Et tout cela fait que tandis qu'en Suisse on s'extasie devant l'immensité, la sauvagerie qui étreignent, anxieusement parfois, dans le Tirol on se repose davantage, on se sent au cœur plus d'affection, dirais-je, pour la belle nature qui vous environne parce que on s'identifie plus facilement avec elle, on la pénètre avec moins d'efforts, on ne se sent pas terrifié par ses sublimes grandeurs mais subjugué par ses charmes.

Les vallées les plus belles sont sur les limites austro-bavaroises. Nous nous sommes imposé de ne parler que de nos souvenirs de Bavière, mais pouvons-nous ne pas citer l'admirable vallée de la Lech, les défilés du Ferm Pass et de l'Achen Pass.

N'oublions pas cependant que ce qui augmente considérablement le charme des excursions dans le Tirol, c'est l'aimable serviabilité, la cordiale bonté et la délicieuse simplicité des habitants qui ont eu le bon goût de conserver presque partout le typique costume local.

Ah ! combien pénible est pour le voyageur avisé cette suppression presque générale dans d'autres pays du costume national... Quelle manie déconcertante et qui se répand de plus en plus, de substituer aux vêtements souvent si gracieux, si typiques, d'une région, ceux de déses-

pérante uniformité dont les journaux de modes Parisiens, Viennois ou Londoniens apportent les modèles. Encore si ce costume était flatteur pour ceux et surtout pour celles qui le portent, mais que de fois n'avons nous pas vu des Auvergnates, des Schwarzwalderines, des Hollandaises ou des Suissesses qui eussent été charmantes dans leurs costumes nationaux et qui étaient tout bonnement grotesques, fagotées dans les atours de la mode universelle, affublées des fanfreluches modernes qu'elles ne savent pas porter.

Un autre charme du pays Tirolien, c'est l'originalité des constructions. Les maisons d'habitations et leurs dépendances ont gardé assez généralement leur caractère très spécial. Les toitures aux planchettes superposées, maintenues en place par de grosses pierres toutes rugueuses, les devantures parées ici de morceaux de bois disposés en écailles de poisson ou recouvertes d'un torchis orné de fresques souvent fort drôles et toujours pittoresques ; les rues des villages irrégulières, décorées dans certaines régions d'une foule de plantes grimpantes et de fleurs ; dans d'autres, de curieuses sculptures, tout cela surprend agréablement le touriste, heureux de voir enfin autre chose que la banalité du plus grand nombre de nos maisons modernes.

Tout voyageur parcourant ces régions ne manque pas de visiter les fameux châteaux du roi de Bavière. Ils sont trois, fort proches l'un de l'autre, qui sont le pélerinage obligé des touristes. . Un quatrième, celui de Chiemsee est moins visité parce qu'il est un peu hors du chemin classique que parcourent le plus grand nombre. Nous en dirons quelques mots quand nous nous occuperons des lacs bavarois.

Le château royal de Linderhof fut construit par Louis II. C'est un édifice en style rococo entouré d'une merveilleuse succession de jardins, de terrasses et de fontaines d'une ruineuse magnificence. Louis II fit des dépenses folles pour l'ornementation de ces palais dont il ne jouit guère. Dans la salle dite « des miroirs » est un lustre en ivoire qui coûta 35.000 francs ; dans une autre salle une cheminée en Lapis-Lazuli qui fut payée 250.000 francs.

Les admirables terrasses ont des jeux de fontaines dont chacun des groupes est signé de noms des sculpteurs les plus célèbres de l'époque. Dans une colline voisine est creusée la grotte bleue avec un lac magiquement éclairé à la lumière électrique. L'intérieur du château fait rêver aux féeries des « Mille et une nuits ».

Le château d'Hohenschwangau, situé dans une région fort pittoresque, est de fondation très ancienne. Dévasté par les Tiroliens en 1809, il fut

racheté en 1832 par le roi Maximilien qui le fit reconstruire et en fit sa résidence d'été favorite.

Les chambres et les salons sont décorés de fresques représentant les légendes du Schwangau. La contrée environnante est superbe et, des terrasses d'Hohenschwangau, on voit à une demi-heure de là, fièrement campé sur un rocher, a une altitude de plus de mille mètres au-dessus de la gorge de la Pellat, le château de Neuschwanstein.

C'est encore une des fastueuses constructions de Louis II. Conçu par l'architecte Riedel, le château fut orné par les meilleurs artistes. Les peintures et les tapisseries qui le remplissent sont d'un prix inestimable. Elles représentent les légendes que Wagner a immortalisées : Lohengrin, Tristan et Iseulde, Persifal.

Il est incontestable que l'ameublement et la décoration de ces palais sont follement somptueux, mais le goût en est souvent discutable et puis au-dessus de ces richesses plane un souvenir si triste et peut-être une si angoissante énigme que cette visite cause plutôt une pénible impression.

*
* *

Disons quelques mots des lacs bavarois. Ils sont très nombreux mais ne sont pas tous également intéressants. A cinq lieues de Munich est le lac de Starnberg de 20 kilomètres de long sur 2 à 5 de large présentant une surface très allongée, entourée d'éminences peu considérables, semées de châteaux, de parcs et de villas parmi lesquelles le château royal de Berg, résidence dernière de ce pauvre roi Louis II. Ce fut ici qu'il se jeta dans le lac en 1886 entraînant son médecin avec lui dans la mort. Une colonne dans le parc, au bord de l'eau, indique l'endroit où le triste dément se suicida.

Presque en face du château de Berg, sur la rive opposée, est le château de Posenhofen où résidait le Duc, oculiste, Karl Theodore en Bavière, où réside encore la Duchesse Maria Josepha née Duchesse de Bragance, Infante de Portugal et où naquit la Princesse Elisabeth, reine des Belges.

Non loin des châteaux royaux de Hohenschwangau et de Neuschwanstein est le joli lac de Reutte et au bout de l'Achen Thal, en remontant vers le nord, le lac Tegernsee étend la vaste nappe de ses eaux transparentes que bordent d'élégants châteaux, de proprets villages et de verdoyantes montagnes.

La localité principale porte le nom du Lac : Tegernsee. Trois édifices

ou plutôt un seul édifice en trois corps, une vaste église paroissiale au milieu, un château ducal à droite, une brasserie à gauche, paraissent y synthétiser l'esprit de ces contrées.

Tegernsee est une localité charmante, la décoration florale des rues et des maisons, la grâce que présentent les chalets tiroliens, l'extrême propreté des rues et un sens artistique de décoration inhérent aux habitants, tout cela constitue un attrait considérable auquel obéissent bon nombre d'étrangers qui y viennent en villégiature.

Le lac charmant du Chiemsee nous réserve une surprise. Il est très étendu et de ses eaux émergent trois îles. La Herreninsel sur laquelle se trouvent une ancienne abbaye bénédictine et le merveilleux château royal, fastueuse construction de Louis II encore. Le château de Herren Chiemsee est meublé avec une grande richesse et un goût surprenant. La chambre à coucher de parade a coûté à elle seule 3.000.000 de marks. Tout l'ameublement est de fabrication parisienne.

Dirigeons-nous enfin vers le superbe lac du Königsee, le lac royal, la perle des lacs bavarois, la perle même des lacs allemands avec ses eaux d'un vert sombre et limpide entouré de rochers qui s'élèvent parfois presque à pic à 2000 mètres de hauteur.

Au nord du lac est une petite plage charmante que la nature paraît avoir réservée pour y établir les hôtels, les châlets et les magasins qui y sont d'ailleurs très nombreux.

Le lac est sillonné par des barques aux formes archaïques, conduites par des rameurs et des rameuses revêtues du costume national. C'était bien joli, malheureusement l'utilitarisme moderne a profané depuis quelque temps cet archaïque tableau..... on y a mis des.... bateaux à vapeur.

Merveilleuses sont les colorations que sous l'incidence des rayons solaires, et d'après les teintes des montagnes qui s'y reflètent prennent les eaux du Königsee. Impressionnant surtout est le grand silence, le grand calme dont on jouit sur cette surface superbement encadrée. A certains endroits des échos étonnants renvoient avec un bruit de long roulement de tonnerre la détonation d'un pistolet que le batelier décharge.

Dans les lointains, dominé, écrasé par la haute falaise, un vieux château de chasse royal, une église, quelques maisons forment le village de San Bartholomé.

On a coutume d'y descendre les excursionnistes. C'est généralement le but final de la ravissante promenade. Mais au delà de San Bartholomé,

en franchissant une passe plus étroite, les touristes peuvent atteindre et parcourir l'Obersee.

Jusque San Bartholomé, la rencontre de nombreuses barques, les mouvements dans les îlots où abordent les promeneurs qui ont le temps, tout cela vous rattache encore au monde... Mais arrivé au bout de l'Obersee on est seul, absolument seul, et je vous assure que cette grande solitude au milieu de ces immenses montagnes qui vous écrasent, devant cette eau verte qui vous fascine, que la contemplation de toutes ces grandioses merveilles élève singulièrement l'âme vers leur divin Auteur.

II.

Séance du 29 Janvier 1911.

DANS LA MONTAGNE LIMOUSINE

Par M. A. DEMANGEON.

Qu'on l'aborde du Nord en venant des grandes plaines sèches et nues de la Champagne berrichonne aux vastes horizons monotones, presque sans verdure — ou bien qu'on le prenne du Sud au sortir des plateaux calcaires du Périgord et des Causses avec leurs vallées profondes, toutes parées de vignes et de vergers, tout illuminées par le soleil déjà méridional qui fait resplendir leurs blancs escarpements, — le Limousin nous apparaît comme une haute terre aux tonalités sombres, au rude sol de granite et de schistes, comme une masse de verdure.

Là, dans le Limousin, ce ne sont plus les horizons réguliers des plateaux et des plaines, mais une multitude de bossellements et de vallonnements — un infini détail de hauteurs, de vallées, de masses rocheuses au milieu desquelles se creusent une infinité de gorges, de

vallons et de vallées : on dirait une dure carapace rocheuse qu'un gigantesque burin aurait en tous sens gravée, sculptée, disséquée.

Sur cette surface accidentée dont le sous-sol est imperméable, un foisonnement de sources, de fontaines, de ruisselets, de ruisseaux, de rivières. L'eau suinte partout ; tantôt dans le fond des dépressions elle se recueille en étangs poissonneux que barrent d'antiques chaussées de moulins ; tantôt elle filtre en sources que le paysan sait ingénieusement capter et dériver pour l'irrigation de ses prés ; tantôt elle donne de petites rivières rapides, pressées de descendre, qui s'enfuient sous les arbres en se heurtant de roche en roche ; tantôt elle alimente de grosses rivières, comme la Vienne, puissantes, travailleuses, qui font vivre des industries.

Abondance d'eau, ruissellement intarissable auquel le pays doit un déploiement inusité de verdure. Partout, dans les fonds humides, la folle végétation des plantes aquatiques ; partout, sur les pentes, un tapis d'herbe épaisse, aux foins odorants ; partout, autour des champs, des haies vertes d'aubépines, de prunelliers, de ronces, de coudriers, de fougères, de houx, tout enguirlandées parfois de chèvrefeuille, dominées par les silhouettes touffues des chênes étêtés ; en un mot, un vrai bocage, le triomphe de l'herbe sous la protection des arbres.

Ça et là, sur les sommets, une tache plus sombre, un coin de lande dont les bruyères, les genêts, les ajoncs et les fougères ont pris possession, nous rappelle que cette riche parure cache un sol originairement rude et ingrat, un sol d'arène siliceuse où longtemps l'homme ne put récolter que du seigle. Avant d'être le riche pays, amendé, fertilisé, fécondé d'où partent des convois importants de bêtes grasses destinées à l'alimentation de nos grandes villes, et surtout avant la fin du XVIIIe siècle qui vit se constituer son réseau de grandes routes et s'élaborer l'exploitation intensive du sol, le Limousin était une région un peu déshéritée, attendant sa subsistance de récoltes insuffisantes en seigle, en blé noir et en châtaignes.

Le châtaignier, ce n'est plus guère une vraie ressource pour le pays. Mais c'est peut-être avec les landes, les prairies, les bocages et les eaux, sa plus belle parure. Qui n'a vu une châtaigneraie à l'automne avec son dôme transparent de feuilles épanouies, son clair obscur de taches de soleil répandues sur la mousse, ses vieux troncs séculaires troués et fendus, ses profondeurs silencieuses, ne connaît pas le Limousin. Dans l'âpre Limousin où ne mûrit pas la vigne, le châtai-

gnier, malgré les coupes sombres dont il a souffert, est encore l'arbre familier, original, sympathique du paysage.

Ce n'est pas de tout ce Limousin qu'il s'agit ici, mais d'une de ses parties les plus isolées, les plus sauvages, les plus « nature », d'une petite région sise autour des sources de la Vézère, de la Corrèze, de la Vienne et de la Creuse qu'on appelle dans le pays la Montagne parce que, au-dessus de la haute terre limousine à laquelle elle ressemble pourtant par bien des points, elle est elle-même une terre plus haute, de tempérament plus rude, de physionomie plus originale, de personnalité plus accusée, aussi bien dans les aspects de la nature que dans les aspects de la vie. Aspects de la nature et aspects de la vie, tels seront, si vous le voulez bien, les deux séries de tableaux où nous chercherons à exposer nos impressions et nos notions sur la Montagne Limousine.

I

LES ASPECTS DE LA NATURE

Cette Montagne limousine s'élève dans la partie orientale du Limousin, en face même des Monts d'Auvergne qu'on aperçoit fort bien de là vers l'Est à quelque 20 ou 30 kilomètres ; vous la connaissez certainement déjà sous les noms, que les géographes lui donnent quelquefois, de Plateau de Millevaches et de Plateau de Gentioux.

Sur la carte, elle se présente comme une masse triangulaire d'où descendent de nombreuses rivières et qu'entoure une ceinture de petites villes comme Bourganeuf, Eymoutiers, Treignac, Ussel, Felletin et Aubusson ; les grandes villes sont plus loin : Tulle, Limoges, Guéret.

Pour y aller, le trajet n'est pas direct. Par l'Est, il faut quitter à Eygurande la grande ligne Paris-Aurillac par Montluçon ; par l'Ouest il faut quitter à Limoges la grande ligne Paris-Toulouse par Périgueux et gagner Eymoutiers qui est au pied de la Montagne.

a. Le relief de la montagne. — La Montagne limousine est un haut plateau, une masse de roches cristallines dures, un bloc de hautes terres qui, de quelque côté qu'on l'aborde, se présente en un solide bastion qu'on voit se profiler sur le ciel en une ligne de hauteurs sombres et de dômes lourdement arrondis. On la voit, à l'Est d'Eymoutiers, s'élevant dans le fond du paysage, au delà de la petite

ville et de la vallée de la Vienne ; et au Sud de Bourganeuf, à l'Est de St-Junien la Brégère ; quand on regarde vers l'Est c'est une ligne massive et tranquille qui ferme l'horizon.

Là haut, sur ces sommets qui parfois approchent de mille mètres, on se trouve sur un gigantesque belvédère d'où l'on peut découvrir des vues



VUE PRISE DE LA STATION DE MAUSSAC-LAPLEAU
VERS L'OUEST : AU FOND, LE BORD DE LA MONTAGNE.

lointaines ou infinies, soit sur les vallées profondes qui descendent de la Montagne en l'échancrant comme la Creuse, soit même jusqu'aux Monts d'Auvergne ; par delà les landes limousines qui se poursuivent presque sans discontinuer sur ces plateaux tranquilles, on peut distinguer la silhouette caractéristique des Monts d'Auvergne, de la chaîne des Puys.

Si, détournant les regards de ces horizons éloignés, nous les étendons sur la surface même de la Montagne où nous sommes, on demeure étonné de la tranquillité, de la monotonie de son relief ; ce n'est plus la surface accidentée et bosselée du Limousin de tout à l'heure, c'est une topographie confuse de larges bombements de terrains, une succession d'ondulations, de contours presque aplanis. Là, le plus souvent, s'étendent des solitudes de bruyères ; pas d'arbres ; à peine çà et là, en

bordure du chemin, quelques hêtres rabougris que le vent a courbés ; ces étendues immenses contemplées le soir du haut d'un sommet laissent une impression profonde de grandeur et de tristesse ; tels sont ces plateaux des environs du Puy Pendu, de Royère et de Saint-Sestiers.

Sur ces plateaux les vallées se présentent comme de larges dépressions aux versants très doux ; à cause de leur faible pente, les eaux,



VUE PRISE A UN KILOMÈTRE NORD DE LA VIALLE AU NORD DE CORRÈZE VERS LE NORD : AU FOND, LES MONÉDIÈRES, REBORD DE LA MONTAGNE.

circulant à peine, se répandent parmi les mousses et les herbes ; la tourbe s'y développe en surfaces traîtresses qui tremblent et cèdent sous les pas. De là ces marécages, ces tourbières qui en maints endroits fournissent encore du combustible aux villageois ; de là ces étangs qu'on voit tapis au fond des dépressions et qui ajoutent encore à l'aspect sévère des landes de la Montagne : ainsi l'étang de Chancelade et l'étang de la Courtine.

Mais dès que les rivières, ayant achevé leur cours lent dans la Montagne, en sortent pour gagner le bas, on voit les eaux accélérer leur course, des rochers, des rapides surgir au milieu du lit, puis s'enfoncer

entre des parois rocheuses, se précipiter en des gorges sauvages. Comme la Montagne donne naissance à de nombreuses rivières qui



LA LANDE AUX ENVIRONS DU PUY PENDU, PRÈS MEYMAC.

rayonnent vers tous les points de l'horizon, il y a tout autour d'elle une frange de chutes d'eau et de cascades, établies aux points même



LES HAUTS PLATEAUX, PRÈS DU PUY PENDU.
DANS LE VALLON LES DERNIERS ARBRES.

où, pour chaque rivière, le sol s'abaisse soudain. Telles sont : la vallée de la Maulde près de Royère qui s'encaisse brusquement pour atteindre la cascade des Jarraux ; la vallée de la Vézère et le Saut de la Virole ; la vallée de la Montane affluent de la Corrèze à Gimel ; et c'est aussi toute cette partie héroïque de la vallée de la Vienne en amont et en aval d'Eymoutiers où la rivière dévale à travers les rapides et les chutes, en une gorge sauvage presque inaccessible ; là, elle coule en torrent impétueux et sa puissance est telle qu'une usine hydro-électrique capte ses forces pour le réseau des futurs tramways de la Haute-Vienne.

b. Le climat de la Montagne. — Mais le pays doit ses aspects de nature montagnarde bien plutôt à son climat qu'à son relief. Il faut songer que son altitude ne descend pas au-dessous de 750 mètres et qu'elle atteint presque mille mètres.

Les hivers y sont très rigoureux ; la neige séjourne longtemps ; elle demeure parfois trois et quatre mois sans interruption ; elle s'accumule dans les fonds en amas épais appelés congères, elle obstrue les communications. Dans certains cantons de l'Est, on se rend aux marchés et foires en traîneau. Gentioux reste quelquefois 8 et 15 jours bloqué par les neiges, isolé de la gare d'Eymoutiers qui est la plus proche. En 1906, le courrier de Bugeat à Peyrelevade pendant quinze jours dut faire son service à cheval.

Durant ces rudes hivers, les villageois ne peuvent guère sortir. C'est le moment où, chaque soir, ils se réunissent pour la veillée en commun. La réunion se tient dans la bergerie, parmi les moutons qui répandent autour d'eux une douce chaleur qui fait l'économie d'une poële. A la lumière d'une lampe suspendue à la poutre, on s'installe sur la litière : cette lampe est garnie et remplie de pétrole à tour de rôle par chaque femme ; mais on voit encore les vieux lampions fumeux, à l'huile nauséabonde, à la grosse mèche tressée dans la maison, qui éclairèrent les générations passées. Sous cette faible lumière, les femmes tricotent ou cousent, ou bien, la quenouille et le fuseau en main, elles filent le chanvre et la laine. Les hommes tressent des paniers pour recueillir les récoltes, des vans pour leurs grains, des ruches pour abriter leurs essaims d'abeilles. Et surtout on raconte les nouvelles, et les vieilles femmes disent quelque légende du temps passé, quelque récit naïf. Il faut croire que les hommes ont tôt épuisé les sujets de conversation puisqu'ils se retirent vers 9 heures ; il n'en est pas de même des femmes pour qui la veillée se prolonge souvent au delà de minuit.

La sévérité des hivers empêche la végétation des arbres trop délicats comme les arbres fruitiers et le châtaignier qui disparaît à ces altitudes; même le chêne et le hêtre ne se risquent pas volontiers sur ces hauts plateaux que balaient les rafales furieuses de la bise. Aussi, par destination naturelle, tous ces espaces demeurent chauves et dénudés ; c'est le domaine de la lande ; partout sur les pays arides où se dresse çà et là la silhouette étrange de quelques arbres penchés par les vents, c'est une immense étendue de bruyères, d'ajoncs, de genêts ; une vraie solitude où l'on fait de longs trajets sans rencontrer d'habitation, où les villages avec leur ceinture de prés et de haies font penser à des oasis ; c'est le terrain de parcours des multitudes de moutons de la Montagne.

Et cependant voici qu'un étranger, un immigré, un implanté a commencé la conquête et la transformation de ces territoires abandonnés. Je veux parler du pin, cet arbre résistant au froid, presque indifférent au sol, qui se propage vite et couvre déjà de grandes surfaces. Cette transformation n'a pu se faire qu'avec la certitude que les bois de ces nouvelles plantations pourraient s'exporter ; elle remonte à environ 1860 et s'accélère depuis la création des voies ferrées qui approchent ou traversent la Montagne. Le boisement de la Montagne n'est pas, comme dans les Alpes et les Pyrénées, une œuvre de défense contre la destruction des pelouses par le ravinement, contre la dégradation des pentes : c'est, avant tout, une œuvre d'amélioration foncière qui rend productifs des terrains jusqu'alors incultes ; elle gagne de proche en proche ; très souvent on voit maintenant des lignes sombres de résineux barrer les horizons de la lande ; presque partout, dans les gares de la Montagne on peut voir aussi des chargements de bois qui proviennent de ces jeunes pineraies. C'est toute une économie nouvelle qui s'établit et qui sans doute transformera la Montagne comme elle l'a fait des Landes et de la Champagne Pouilleuse.

II

LES ASPECTS DE LA VIE

De toutes ces conditions naturelles de la Montagne que nous venons d'analyser, il résulte à l'évidence que c'est un pays mauvais pour l'homme et que la terre ingrate y doit rendre peu de fruit en exigeant beaucoup de peine.

a. La culture. — Nous sommes, dans un pays de sol froid, pauvre, léger, sec et peu profond, d'où le froment est exclu et qui ne produit que du seigle, du sarrasin, de l'avoine et des pommes de terre.

Ces récoltes sont obtenues à l'aide de procédés encore bien arriérés, bien primitifs. — En maints endroits de la Montagne, on voit à l'automne des fumées s'élever sur la lande et embrumer tout l'horizon : ce sont des paysans qui, après avoir arraché dans la lande des mottes de bruyères et de gazon et les avoir mises en tas, les brûlent : les cendres étalées, puis enfouies par un labour, on tire du terrain ainsi amendé deux récoltes ; puis il est abandonné de nouveau à lui-même, remis en pacage pour n'être plus ré-ensemencé qu'au bout d'une ou de plusieurs dizaines d'années. Cette pratique de l'écobuage, jadis beaucoup plus répandue, s'est maintenue encore comme un moyen de restituer au sol stérile le peu de matières fertilisantes que les herbes et les bruyères y ont élaborées. C'est encore la lande qui fournit aux terres cultivées un supplément d'engrais sous forme de litière : le paysan va dans la lande couper des bruyères et des fougères ; il les donne comme litière à ses bêtes dans l'étable ; et souvent il les étale dans la rue du village, devant son habitation, pour l'y laisser pourrir et pour en faire du terreau.

Bien des choses encore dans la vie rurale et dans l'exploitation agricole révèlent les habitudes et les procédés d'un pays pauvre. Pour travailler ces terres légères et peu profondes, point n'est besoin de puissants outils : on y a conservé l'usage de l'antique araire, charrue sans avant train ni supports, traînée par deux vaches, et souvent dirigée par les femmes, en l'absence des hommes qui émigrent périodiquement. On y a conservé aussi presque partout l'usage du fléau ; les grains sont battus ainsi pendant l'hiver alors que toute autre occupation est impossible. Et, fait qui démontre combien ce pays isolé et rude a dû longtemps se suffire à lui-même, vivant de ses seules ressources alors que n'existaient pas de relations générales, il arrive dans certains villages qu'on bat au fur et à mesure des besoins en farine ; on jette bas du grenier quelques gerbes, on les bat, on porte le grain au moulin prochain. Il y a même encore çà et là des moulins communaux où chacun va moudre lui-même son grain, puis, l'ayant moulu, laisse la clef en un endroit déterminé où le suivant la retrouve aisément. Comme il n'y a pas de blutoir dans ces moulins, on passe chez soi la farine au tamis. Ainsi par tous ces traits de la vie rurale, on demeure sous l'impression d'un pays tout proche encore des vieux usages, à peine

entré dans les voies modernes ; d'un pays pauvre où la culture ingrate et pénible n'est pas une entreprise rémunératrice.



BATIMENT RURAL, A VOINGT.

L'habitation même exprime par certains traits particuliers les caractères du milieu local. Dans la Montagne, elle est presque toujours



BATIMENT RURAL PRÈS D'AUZANCES.

orientée vers la meilleure exposition, tournant le dos au froid, le front à la chaleur et à la lumière. La disposition des bâtiments s'adapte à l'exploitation agricole. Le bâtiment qui contient la grange à l'étage et les étables au rez-de-chaussée s'adosse à une pente ; par derrière, la grange qui se trouve à l'étage est de plain pied avec le sol ; les charrettes de foin s'y viennent ainsi décharger aisément ; dans cette position élevée, elle a l'avantage d'être plus sèche, moins exposée à l'humidité. Quand la grange n'est pas tout à fait de plain pied avec le sol, on y accède par un plan incliné : c'est le plan aussi bien des nouvelles que des anciennes maisons ; il est adapté à la disposition des lieux dans ce pays accidenté et à la médiocrité des récoltes dans ce pays pauvre ; il fait tenir sous le même toit en les superposant les locaux de l'exploitation.

b. Le Bétail. — Par contre, la vraie fortune de la Montagne c'est la prairie, c'est le bétail.

Il faut voir comme l'habitant de la Montagne soigne ses prés.



UN VALLON DANS LA MONTAGNE PRÈS DE ROYÈRE.

Au printemps, il refait les rigoles d'irrigation et les clôtures ; il ramasse les feuilles mortes, étale les taupinières, épand le fumier, passe le râteau pour enlever les brindilles de paille. De mars à

mai, il surveille la conduite des eaux d'irrigation ; il s'occupe aussi à draîner les fonds humides afin d'accroître les étendues productives en foin ; car le foin c'est la base de la nourriture du bétail, des bêtes à cornes comme des bêtes à laines.

L'élevage dans la Montagne s'est très curieusement adapté aux nécessités qu'imposait le milieu naturel. Et voici l'idée qui préside à cette



PRÈS IRRIGUÉS, LANDES ET BOIS A LA COURTINE.

adaptation et qui oriente la spéculation du paysan : la Montagne ne peut pas produire assez de nourriture, grains et foin, pour entretenir et faire vivre toutes les bêtes qui naissent dans ses étables et dans ses bergeries ; il lui faut donc vendre les bestiaux inutiles pendant l'hiver ou bien directement aux marchés qui peuvent consommer leur viande, ou bien aux cultivateurs de pays plus riches et plus chauds qui les engraissent pour les revendre eux-mêmes à la boucherie ; c'est en grande partie sur cette spéculation que repose l'élevage de la Montagne.

Prenons par exemple les bêtes à cornes. Toutes les jeunes bêtes, qu'on ne garde pas pour repeupler les étables, sont des victimes immédiatement désignées pour le sacrifice. Mais le sacrifice vient plus tôt

pour les unes, plus tard pour les autres. Les unes, les tout jeunes veaux d'un ou deux mois sont vendus aux bouchers du pays pour les villes, pour les bourgs et pour les villages ; l'hécatombe doit être prodigieuse, car il est presque impossible de trouver dans le pays d'autre viande de boucherie que de la viande de veau : c'est elle qui fournit les bouillis, les rôtis, les ragoûts ; c'est une véritable obsession. — Les autres, les mâles de préférence, demeurent parfois jusqu'à l'âge d'un ou deux ans, mais surtout dans les exploitations les plus importantes ; devenus adultes, on les vend pour les pays de forte culture, le Poitou, le Périgord, la région de Limoges où ils vont, bêtes de somme robustes et patientes, travailler dans les fermes ; là, quand ils ont bien travaillé un an ou deux, on les engraisse et on les vend pour Paris : depuis plnsieurs siècles il se fait ainsi, du centre vers les marchés de la Villette, un trafic puissant de viande limousine.

Même sorte de spéculation pour le mouton, la bête par excellence des landes, petite bête légère, élégante et rustique dont la chair doit au foin de la Montagne, aux herbes et aux bruyères des landes un goût particulièrement savoureux. Tandis qu'un certain nombre est engraissé sur place, les autres doivent émigrer en masse afin de dégager les étables ; ils s'en vont ainsi vers les pays plus riches du bas où on les engraisse, vers le pied de la Montagne, vers Ussel, Meymac, Eygurande, Bourganeuf, vers Benévent ; et de cette seconde étape, ils sont, eux aussi, presque tous dirigés sur Paris, Paris l'ogre insatiable dont l'appétit réquisitionne un peu toutes les ressources de la France. Ainsi de la Montagne descend, vers les contrées plus riches et plus peuplées, une invasion pacifique de jeunes bêtes, auxquelles elle a donné la vie sans pouvoir leur assurer la plénitude de la force. Chaque région de la France possède ainsi ses aptitudes naturelles : c'est en les étendant par les échanges et les relations commerciales qu'elle prend, comme la Montagne, au milieu des régions voisines, une véritable personnalité économique.

Il n'est pas étonnant que pareille circulation d'intérêts ait donné naissance sur toute la périphérie de la Montagne à toute une guirlande de villes et de gros bourgs où de temps immémorial se sont effectués les échanges ; centres de foires et marchés où passent parfois en un jour une dizaine de milliers de moutons et deux milliers de paires de bœufs ; petites cités enrichies par le trafic, parées parfois de monuments anciens qui révèlent l'antiquité de leur fortune, dominées parfois aussi par les restes de châteaux forts, bâtis là pour surveiller la circulation

des richesses et des hommes. C'est Corrèze où jadis on cardait la laine des moutons de la Montagne ; c'est Meymac, ville toute pimpante de bien-être, avec une église romane, reste d'une abbaye bénédictine ; c'est Crocq avec ses deux tours, restes des fortifications détruites au XVe siècle ; c'est Felletin avec ses anciennes manufactures de tapis, rivales d'Aubusson, utilisant la laine de la Montagne, avec les traces d'une ancienne activité commerciale, des maisons du XVIe siècle ; c'est Bourganeuf avec son église de la fin du XIIe siècle au XVe siècle et sa foire de la Saint-Jean, où se pressent des milliers de Creusois ; c'est Peyrat le Château, aux foires énormes où se pressent les moutons, avec une tour reste d'un château du XIIIe siècle ; c'est Treignac, pittoresquement bâtie au-dessus de la Vézère, avec un château ruiné du XVe siècle ; c'est Eymoutiers, blotti dans une dépression au pied de la Montagne, avec son église ancienne dépendance d'une abbaye bénédictine, avec ses moulins sur la Vienne occupés à moudre et à bluter les grains, avec ses vieilles maisons de tanneurs le long de la rivière ; c'est enfin Uzerche, bâtie en amphithéâtre sur les rives escarpées de la Vézère, son église du XIIe siècle, ses maisons étagées aux flancs de la vallée, et ses constructions anciennes.

c. L'Émigration. — Il est impossible de terminer ces impressions de la Montagne sans rappeler l'un des traits les plus originaux de la vie de ses habitants : l'émigration périodique.

Dans ce pays dont le sol avare et rebelle mesure ses récoltes, il n'y a pas place pour tous les enfants. Un grand nombre doit émigrer pour chercher des ressources ailleurs. Et il n'est pas question ici de la dépopulation des campagnes au profit des villes, phénomène général dans les pays qui s'industrialisent, mais il est question de l'émigration périodique, saisonnière, qui pousse les gens hors de chez eux et les y ramène régulièrement chaque année.

Ce mouvement d'hommes, qui remonte loin dans le passé et sur l'histoire duquel il serait inutile de s'étendre aujourd'hui, se compose surtout de deux catégories d'émigrants : les uns ouvriers du bâtiment et terrassiers continuent une tradition déjà ancienne ; les autres, les cochers de fiacre de Paris, ont succédé, à une époque encore assez récente, aux scieurs de long. A cette émigration de main d'œuvre, il faut ajouter une forme originale d'émigration, les marchands de vin, d'autant plus originale que le pays n'a pas un seul pied de vigne.

Aussi haut qu'on remonte dans l'histoire de l'émigration limousine

et marchoise on la voit fournir des ouvriers pour les fortes besognes de la maçonnerie et du terrassement. Dès 1585, on parle de Limousins qui passaient en Espagne tous les ans « pour y faire les œuvres de mains que l'Espagnol ne saurait faire à cause de la pesanteur de ses actions ». On signale encore des Marchois parmi les ouvriers qui au début du XVIIe siècle, construisirent la fameuse digue de La Rochelle. Ils n'ont pas cessé de nos jours d'essaimer, mais c'est vers les grandes villes de France qu'ils se dirigent. Chaque année, il en part de tout le Limousin et la Marche une trentaine de mille ; dans la Montagne, leurs pays d'origine se trouvent surtout dans le N. W, et l'W, autour de Gentioux, Royère, Peyrat, Faux, etc.... Autrefois l'embauchage avait lieu sur place ; et, sous la conduite d'un maître compagnon expérimenté, ils partaient en bandes, à pied, le baluchon sur le dos, faisant 10 à 12 lieues par jour. Aujourd'hui ils gagnent en chemin de fer leur destination qui est Lyon, Bordeaux, Clermont, mais surtout Paris. L'afflux vers Paris s'est accentué surtout au moment des travaux d'agrandissement et d'embellissement entrepris sous le second Empire par Haussmann : en ce moment, ce sont les travaux du Métropolitain qui les attirent, et bientôt ce seront les grands travaux annoncés par le Conseil Municipal de Paris. Ils sont maçons, tailleurs de pierres, fumistes, terrassiers, tuiliers, couvreurs, charpentiers, plafonniers, plâtriers. — Ces « hirondelles blanches », comme on les appelle dans le pays, partent au printemps vers mars ou avril, laissant aux femmes, aux enfants, aux vieillards, le soin de faire valoir le petit domaine ; ils reviennent au pays natal vers novembre ou décembre lorsque la gelée arrête le travail ; quelquefois cependant, lorsqu'ils travaillent sur des chantiers bien protégés et éclairés à l'électricité, ils prolongent leur absence durant l'hiver et augmentent ainsi le pécule qu'ils rapportent.

Pendant longtemps, les émigrants du reste de la Montagne, c'est-à-dire de ses parties S., S-E et E., partirent comme scieurs de long dans les forêts des Landes, du Jura, des Pyrénées, du Cantal, pendant la mauvaise saison ; ils partaient à la Toussaint aux premiers froids et revenaient à la Saint-Jean. Mais le développement des scieries mécaniques a tué cette main d'œuvre ; il ne part plus de scieurs de long que de quelques communes ; presque tous les autres émigrants, je ne sais trop d'ailleurs l'origine de cette vocation inattendue, se sont faits cochers de fiacre à Paris ; et, comme ils sont hommes de progrès, ils se font peu à peu chauffeurs de taxi-automobile. Comme ses ancêtres, les scieurs de long, le cocher part pour l'hiver ; il revient aux

champs quand les citadins désertent la ville pour la mer ou la montagne ; et il arrive à temps pour aider les vieux à achever la fenaison et à faire la moisson. Certains d'entre eux ne reviennent pas chaque année ; ils se fixent alors à Paris comme marchands de vin et restaurateurs et ne retournent au pays qu'après avoir amassé de l'aisance. Ainsi deux des plus redoutables et des plus populaires puissances du Paris moderne, le cocher et le marchand de vin, viennent tout droit du Limousin.

L'ingéniosité des Limousins a donné naissance à une autre forme d'émigration, bien curieuse. Entre 1850 et 1860, certains marchands ambulants du canton de Meymac, circulant dans la région ardennaise de la France et de la Belgique, eurent l'idée d'y vendre du vin ; ils s'abouchèrent avec des négociants en vin de Bordeaux et, à force de persuasion et d'énergie, se créèrent une clientèle dans tous ces pays de la bière, le Nord de la France, la Wallonie en Belgique, la Flandre et la Hollande ; il y ont rendu célèbres chez les gourmets des noms de localités limousines qui n'ont jamais vu un pied de vigne. Il y a ainsi plusieurs centaines de marcbands de vin qui, deux fois par an, partent pour leur zone d'exploitation ; plusieurs viennent à Lille. Leur influence a été profonde dans leur pays ; ils y ont rapporté des fortunes ; beaucoup d'entre eux parviennent à l'aisance : grâce à eux, des villages de la Montagne sont devenus de jolies et fraîches bourgades, aux maisons neuves et pimpantes, d'allure bourgeoise et presque cossue.

Ces habitudes d'émigration ont provoqué des transformations étonnantes dans l'état matériel et social de la Montagne. Et d'abord, elles ont créé chez tous le désir, le besoin de s'instruire, surtout chez les pauvres ; tous sont convaincus avec raison que, pour leur travail ou leur commerce, l'instruction leur crée une supériorité ; aussi il est remarquable que la Montagne présente une fréquentation scolaire beaucoup plus assidue que d'autres régions du Limousin. Et puis l'instruction a développé l'esprit d'observation, de curiosité ; au cours de leurs voyages, beaucoup de ces émigrants ont remarqué des pays mieux cultivés, mieux exploités ; rentrés chez eux, ils ont retenu ces exemples, ces idées de reboisement, d'amélioration foncière, d'amendements et d'engrais, et les ont appliqués à leurs terres ; le pays a beaucoup gagné ainsi à la circulation des idées nouvelles.

Mais surtout l'émigration a profondément modifié le régime de la propriété. Le maçon, le cocher, le marchand de vin rapportent de

l'argent. Or, s'ils ont rudement travaillé pour amasser ce pécule, s'ils ont si âprement épargné, c'est avant tout dans la pensée d'arrondir leur petit bien, d'agrandir leur champ, d'acheter de la terre, cette terre qui est là bas le signe de la fortune et le gage de l'indépendance. Tous cherchent à acquérir un morceau du sol. Chez ces travailleurs limousins l'instinct fondamental c'est l'amour de la propriété. De là dérivent une série de faits qui changent la physionomie sociale du pays : la disparition progressive de la propriété communale, le déclin des propriétés possédées par des citadins dans la Montagne, et surtout la multiplication des petits paysans propriétaires qui cultivent et qui exploitent eux-mêmes : peu à peu le paysan se rapproche ainsi de cette condition de petit propriétaire cultivateur qui est si répandue en France et qui est la marque originale de notre pays dans l'ensemble des grandes nations agricoles.

Ainsi nous apparaissent les originalités de ce petit coin de France, de cette petite terre montagnarde en pleine terre limousine ; ainsi nous apparaissent sur cet exemple particulier, les relations si étroites qui unissent partout les aspects de la nature et les aspects de la vie : une forte altitude constamment supérieure à 750 mètres ; un climat rigoureux aux hivers froids, aux neiges persistantes, aux vents violents qui tordent et rabougrissent les arbres ; un sol granitique, léger, pauvre ; d'immenses étendues de landes de bruyères ; l'économie rurale des mauvais pays ; de grands troupeaux de moutons pâturant dans les landes ; une population laborieuse, ouverte aux nouveautés, âpre au gain, émigrant, s'expatriant, quittant sa terre afin de gagner les moyens de l'acquérir et de l'améliorer ; en un mot, des modes d'existence étroitement solidaires des conditions de la nature. C'est cette solidarité, cette interdépendance de la nature et de l'homme qui semble être l'un des objets propres aux recherches géographiques.

COMMUNICATION

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Par M. MERCHIER,
Secrétaire-Général de la Société de Géographie de Lille.

(*Suite et fin* 1).

Celle-ci présente une profonde ouverture de deux mètres, large d'un mètre, aux parois de bois épais et dur, où la laine s'empile ; un manège à cheval opère la compression de bas en haut, en deux minutes ; en même temps, la balle qui se confectionne est cerclée de lames minces d'acier retenant une toile, et sort tout habillée, prête à tomber sur la bascule pour y donner son poids et recevoir les marques et numéros, indiquant sa provenance, sa destination et son classement. Deux balles cubent un mètre et demi et pèsent une tonne ; une charrette les emporte à la douane, qui les inscrit, et prélève un droit de sortie de 4 %. Il en passe ainsi trois cent mille par an.

Toutes les laines de la Plata sont expédiées en Europe, qui en reçoit plus de trois cent mille balles, en même temps que cent cinquante mille de peaux de moutons, représentant six à huit millions de bêtes abattues, pour la consommation, ou détruites par les maladies ; quelquefois, celles-ci, fomentées par un état climatérique nuisible, causent des ravages que tous les efforts sont impuissants à combattre. C'est ce qui s'est produit en 1886 ; de juin à août, l'hiver a été sec et froid, des gelées continues ont brûlé les pâturages, une épizootie de *strongylus filaria* s'est développée chez les animaux, affaiblis par les privations, et l'on estime à vingt-cinq millions de moutons le nombre des victimes, chiffre facile à établir et à contrôler, en relevant les

(1) Voir *Bulletin* d'octobre 1911, page 212.

arrivages journaliers de peaux de moutons, reçues à Buenos-Aires, de la campagne, pendant cette période.

C'est surtout la France qui absorbe ces énormes envois. Ajoutons même que, des quantités expédiées sur Anvers, la plus grande partie n'a jamais fait que traverser ce port, choisi, depuis longtemps, par les filateurs de Roubaix, de Tourcoing et de Reims, en raison de son voisinage. Depuis peu, grâce à une mesure sage du gouvernement français, le port de Dunkerque, que l'on ne croyait pas appelé à un si rapide développement, lui fait une concurrence active.

N'oublions pas que cet élevage dont j'ai emprunté la description à M. Daireaux n'est pas un but, mais un moyen. Il prépare la terre à d'autres cultures, lentement mais sûrement. C'est une affaire de temps et déjà les résultats acquis sont merveilleux ; ils le seront davantage encore : qu'on en juge.

Les terres conquises sont éminemment propres à la culture des céréales et surtout du blé. En 1880 la République Argentine était obligée d'importer du blé pour sa consommation. Pour la première fois en 1888 elle devient pays exportateur. En 1899 cette exportation se traduit par 2.400.000 tonnes. Aujourd'hui neuf millions d'hectares sur les 295 millions que mesure la République sont cultivés en blé, et ce n'est qu'un début. L'exportation dépasse 3 millions de tonnes. C'est dans la région de l'Ouest, depuis la province de Salta jusqu'à la Patagonie que les champs de blé sont les plus nombreux et rencontrent les meilleures conditions de prospérité.

Outre le blé on cultive avec succès le maïs, l'orge, l'avoine, le lin et la luzerne.

Les récoltes de 1909 ont permis une exportation de un milliard 208 millions de francs.

La vigne est presque une spécialité des provinces de Mendoza et de San Juan, dans les régions sèches qui avoisinent les Andes et la production de vin suffit presque à la consommation du pays. Toutefois les vins argentins se conservent mal.

Dans la province de Tucuman et de Santiago se trouvent des plantations de canne à sucre qui réussiraient mieux encore avec un plus grand développement des moyens de transport. Dans cette province on cultive avec non moins de succès toutes sortes de légumes, le tabac.

Au point de vue agricole, la République Argentine est appelée à devenir le premier pays non seulement de l'Amérique du Sud, mais de

l'Amérique entière : Elle dépassera les Etats-Unis ; c'est même déjà fait en partie ainsi qu'il appert des chiffres suivants :

Sur 15 millions et demi de tonnes de blé qui représentaient la production mondiale en 1905-06, l'Argentine figurait avec le chiffre de 3 millions, venant après la Russie (4 millions et demi) et avant les États-Unis (2 millions et demi).

La République Argentine occupe le premier rang dans l'exportation du lin. En 1906, elle en a expédié 531.000 tonnes, soit la moitié des 1.074.000 tonnes expédiées par le monde entier. Les Indes en avaient fourni 219.000 tonnes, l'Amérique du Nord 216.000, la Russie et la région Danubienne 108.000 tonnes.

En 1908, le chiffre global de 1.539.000 se répartit ainsi :

Argentine (les deux tiers)............	1.056.000	tonnes.
Indes..................................	230.000	—
Amérique du Nord.....................	133.000	—
Russie et région Danubienne.........	120.000	—

Observation semblable en ce qui concerne l'exportation du maïs ; l'Argentine en a expédié, en 1907-1908, 1.700.000 tonnes contre 740.000 exportées par les Etats-Unis et 860.000 par le pays du Danube.

En 1905-1906, les États-Unis occupaient le premier rang avec 2.900.0 0 tonnes, contre 2.500.000 pour la République Argentine et 460.000 pour le Danube, sur un chiffre global de six millions de tonnes.

L'agriculture restera toujours la principale source de richesse de la République Argentine. Son industrie est encore rudimentaire et cependant elle est loin d'être dépourvue de ce qui est nécessaire au développement industriel.

La République Argentine est riche en minerais, mais les gisements sont situés dans les Andes, à une grande distance de la mer. C'est le développement de la viabilité qui en permettra l'exploitation. Il y a des lavages d'or assez actifs dans les provinces de Salta et de Rioja, et cette dernière renferme de riches filons d'argent. Le cuivre abonde dans le Catamarca et dans la Sierra de Cordoba. On signale aussi sur de nombreux points le plomb et le fer : la houille a été découverte en couches épaisses dans la Patagonie ; mais rien de tout cela n'est encore sérieusement exploité. Dans les lacs salés de la province de Jujuy, à une faible profondeur au-dessous de la croûte, on trouve le borax en abondance.

Mais vienne le développement des routes et surtout des chemins de fer et tout cela sera sérieusement exploité.

Pour le moment, on peut dire que la République Argentine n'a pas d'industrie à l'exception de celles qui transforment les produits de l'agriculture et de l'élevage. Il n'est pas aujourd'hui de grande estancia qui n'ait son usine où les animaux sont abattus et les viandes préparées ; mais les fabriques de conserves et d'extrait de viande sont surtout aux environs des villes, principalement Buenos-Aires. Ce sont les saladeros ou charquitos d'où sortent la viande salée, la viande congelée, l'extrait Liebig et quantité de produits animaux : peaux, cornes, graisse, etc. La laiterie s'est singulièrement développée : elle a, pour l'exportation des beurres passé en dix ans d'une production de 500 à une production de 7.500 tonnes par an qui donne un revenu annuel de 10 millions de francs. La minoterie suit également une marche régulièrement ascendante, puis les distilleries d'alcool, de maïs, les huileries, les tanneries, les fabriques de savon et de bougies, les ateliers de cordonnerie.

Une place à part doit être réservée à la sucrerie dont le centre est Tucuman avec 38 usines.

La canne à sucre, plantée à Tucuman vers la fin du XVIe siècle, n'eut pas tout d'abord d'utilisation industrielle. On en savourait le suc à l'état naturel, comme le lait des noix de coco, le jus du raisin ou de tout autre fruit.

Au commencement du XVIIIe siècle, des Jésuites installèrent à Lules un moulin (construit en bois très dur) actionné par traction animale. Leur produit, de la mélasse durcie, sorte de cassonnade, fut le premier sucre fabriqué en Argentine.

Après l'expulsion des *Padres de la Compañia*, l'usine de Lules cessa de fonctionner, mais les habitants continuèrent à récolter de la canne.

En 1821, le Dr José Eusebio Colombres monte de nouveau un moulin ; son exemple est suivi par d'autres en 1827. En 1859, on compte 24 petites usines avec un outillage en bois.

En 1874, on introduit les premiers moulins en fer qui, de Buenos Aires, arrivent à Tucuman dans des chars à bœufs après six mois de voyage. A mesure que les rails avancent vers le Nord, les usines se multiplient, s'agrandissent, se perfectionnent. La production devient alors supérieure à la consommation indigène et provoque, en 1895, une crise qu'on tâche de conjurer en formant un syndicat de tous les usiniers (la « Union Azucarera »). Soutenu par une prime à l'expor-

tation, ce groupe vend à l'étranger 60 % de ses produits. Cependant la convention de Bruxelles de 1903 aggrave l'état du marché des sucres argentins à telle enseigne, que le gouvernement de la province de Tucuman croit devoir, par voie législative, limiter la production à 80.000 tonnes, en obligeant les planteurs à détruire 20 % de leur récolte. La surproduction fut conjurée de la sorte jusqu'au jour où la Cour Fédérale abrogea cette loi, contraire à la constitution.

A signaler encore quelques récents établissements pour la fabrication des cotonnades dans les pays de production, mais cela bien modeste encore.

La ville de Buenos-Aires est le grand centre du commerce extérieur de la République Argentine dont elle concentre les trois quarts, et cela grâce aux facilités de navigation de la Plata et aux nombreuses voies ferrées dont elle est le centre. Là aussi débarquent les immigrants étrangers.

Longtemps les seules routes de pénétration ont été la voie d'eau et tout d'abord la Parana avec le port de Rosario.

Il y a dix ans que des vapeurs transocéaniques le relient au Havre, à Liverpool, et à Glasgow. Une compagnie française, la première, celle des Chargeurs réunis, eut l'idée féconde de construire, pour les voyages directs, sans transbordement, une flotte spéciale, pouvant remonter les fleuves, jusqu'au point que la nature indiquait comme le centre du transit, Rosario, situé à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Parana, dans l'estuaire de la Plata, à cent soixante lieues de celle de la Plata, dans la mer.

Toutes les prévisions, depuis, ont été dépassées ; ce port fluvial de Rosario est encombré de steamers de fort tonnage ; sans faire une concurrence dangereuse à celui de Buenos-Aires, il en est déjà une succursale des plus importantes.

Le pays que dessert le port de Rosario progresse plus rapidement qu'on ne pouvait le supputer. Le mouvement commercial du present exercice atteint les chiffres prévus pour 1915.

Les quais et les docks s'étendent aujourd'hui sur 4 kilomètres. Un double réseau de rails à voie étroite et à voie large dessert les ports d'importation, d'exportation et de cabotage et l'élévateur de grains le plus considérable de l'Amérique du Centre et du Sud.

On doit citer encore les travaux de consolidation des rives, en vue du maintien des chenaux permettant la libre navigation des bâtiments de haute mer.

Il s'est formé une compagnie, le Lloyd argentin ou mieux la Plateuse qui a racheté le privilège de la compagnie française.

Quelques-uns des steamers de cette Compagnie, le *San-Martin*, par exemple, sont fort beaux, éclairés à la lumière électrique et aménagés pour rendre des plus agréables un voyage qui est une promenade.

On ne remonte pas le fleuve avec rapidité ; à chaque escale, on perd beaucoup de temps. Le voyage est, il faut le confesser, monotone. Le fleuve est grand, vaste, les horizons sont sans limites ; c'est précisément ce qui donne à ses aspects une monotonie désespérante : les rives sont trop loin ; c'est seulement dans les moments, fort rares, où l'on en suit une, que le paysage, ayant un fond et un cadre, prend un relief qui le fait admirer, en vous rappelant l'immensité majestueuse du cours d'eau.

La cuisine est un mélange cosmopolite où l'huile espagnole dore, sans les embaumer, des fritures italiennes, le tout, arrosé d'un vin, venu de Bordeaux, que l'émigration au delà des mers a légèrement aigri ; mais le commandant est un homme charmant, qui comble d'œufs à la coque ceux que la cuisine, trop savante, effraye.

L'escale principale est la ville de Parana. Parana était, autrefois, la capitale de la République ; elle est redevenue celle de la Province d'Entrerios.

« A Parana les clubs et les cafés sont très fréquentés par les hommes, c'est là que se sont conclues toutes les affaires et tramées bon nombre d'intrigues politiques. Quand on connaît le caractère de la population d'Entrerios on ne s'étonne pas de ces mouvements répétés : les agitateurs ne manquent jamais de partisans car le gaucho leur prête une oreille très bien disposée » (1).

Après avoir quitté Parana, la navigation suit plus constamment la rive occidentale Est, celle d'Entre-Rios ; les stations sont sans importance, simples points d'échange de correspondances, jusqu'à ce que, passant les limites de cette Province, pour longer celle de Corrientes, on fasse escale devant quelques villes, que, du reste, l'on ne distingue pas, Bella-Vista et Goya.

C'est de celles-ci que partent les steamers locaux qui traversent le fleuve et desservent l'autre rive, celle du Chaco, située à quatre lieues de là.

---

(1) D'après W. Kreuth.

Corrientes est destinée à un avenir peut-être aussi important que Rosario, en raison de sa situation, qui en fait un point stratégique, à l'intersection des deux fleuves, le Parana et le Paraguay.

« A Corrientes les rues sont mal tracées, le terrain bas et humide, les cas de fièvre chaude fréquents ; toutefois des travaux d'assainissement ont déjà beaucoup amélioré la situation : les massifs d'orangers, de bananiers, de lauriers roses, de chèvrefeuilles, de rosiers, donnent à la ville un aspect des plus agréables » (1).

Pour la pénétration dans l'intérieur il y avait bien quelques routes, mais quelles routes !

Le monde colonial espagnol s'est distingué par son suprême mépris du temps et de la distance.

Sur le réseau de sentiers, tracés par les bêtes de somme, hommes et animaux cheminaient pendant des mois pour aller des villes au port et des *estancias* aux villes.

Depuis, on a fait rouler sur ces pistes la charrette aux roues demesurées, les pataches balancées sur leurs lanières de cuir.

En dehors du service de diligences aujourd'hui disparu, chaque véhicule voyageait, précédé de chevaux nombreux qui lui fournissaient les relais.

De routes proprement dites, de chemins carrossables avec des empierrements et des fossés, point.

Les chariots et les cavaliers se fraient en toute liberté un chemin à travers la pampa. Dans les Andes où les transports se font à dos de bêtes de somme, il n'y a que des chemins muletiers. Le plus fréquenté est celui qui franchit la montagne à hauteur de Santiago du Chili, en prolongement de la route de Buenos-Aires à Mendoza. C'est la route qui passe par le défilé de la Cumbre.

Mais après avoir compris la valeur du sol, l'Argentine s'est rendu compte de la valeur du temps.

Dès lors, saisi d'un besoin de vitesse, luttant contre la distance, le pays remplaça sans transition la piste par la voie ferrée, et il s'appliqua à la tracer en lignes droites.

La topographie du pays favorise ce plan, les obstacles à surmonter ou à contourner étant rares.

Sur près de 900 kilomètres de l'Est à l'Ouest et sur une distance

---

(1) A. Thouar. — Explorations dans l'Amérique du Sud.

triple du Nord au Sud, s'étend une zone plate où le réseau s'est développé sans tunnels, avec, pour tous ouvrages d'art, quelques viaducs et ponceaux. Les lignes de pénétration se multiplient : de 1885 à 1895, le pays construit 3 kilomètres par jour. Il en possède aujourd'hui 25.000 et lorsque l'Etat et les concessionnaires auront mené à bonne fin leurs travaux, dans quatre ou cinq ans, on en comptera 45.000.

La plus remarquable de ces voies ferrées est le *ferro carril Transandino* ou chemin de fer Transandin ou encore le *Pacific Railway* qui met en relations Buenos-Aires avec Valparaiso du Chili. Il a fallu percer un tunnel aussi long que le St-Gothard au travers des Andes, au défilé de la Cumbre. La durée du voyage est de 3 jours. La ligne a 1.500 kilomètres. A signaler encore le *Central Argentine Railway* qui s'avance par Salta jusqu'à la frontière Bolivienne. Les chemins de fer argentins rayonnent d'ailleurs autour de Buenos-Ayres dans 3 directions principales, la Bolivie, les Andes et le Chili.

Nous félicitons la République Argentine pour cette activité tournée vers les voies ferrées, et peut-être est-elle destinée à tourner à notre détriment. Ainsi que le fait remarquer M. Wiener dans son rapport :

Dès maintenant, les transactions avec les pays limitrophes dépassent 152 millions par an. Lorsque le réseau sera terminé, le coefficient d'accroissement de ces échanges grandira avec l'étendue des zones desservies et la diminution virtuelle des distances.

Ainsi, beaucoup de commandes du Chili ou de Bolivie iront à Buenos-Aires, entrepôt ou centre de production, et, à son tour, cette ville s'approvisionnera dans les pays voisins pour plus d'un article que lui ont fourni jusqu'à ce jour la France, l'Allemagne ou les Pays Scandinaves.

Le moment est venu d'étudier ce commerce de l'Argentine. Il est de plus en plus florissant. En 1861 il atteignait le chiffre de 174 millions : en 1892 il atteint le milliard, en 1905 il est de 2.639 millions, en 1909 il est arrivé à 3 milliards avec une exportation et une importation qui se balancent, soit un milliard 1/2.

Les exportations consistent par ordre de valeur, les céréales et la graine de lin, la laine, les peaux, la viande, le bétail, le sucre et le beurre.

L'importation consiste surtout en fers et machines nécessaires à l'outillage agricole, en produits textiles, en poterie, en verrerie, en vins fins et quelques articles d'alimentation.

Fers. — Les fers doubles T (poutrelles) et les fers en barre sont, en général, de provenance belge ou anglaise. Il est surprenant que le Nord de la France n'ait pas raison de cette concurrence, les procédés de fabrication et les frais de main-d'œuvre étant à peu près équivalents.

Ferronnerie. — Principal fournisseur, l'Allemagne. La Picardie et le bassin de la Loire introduisaient auparavant presque toute la serrurerie. La grosse quincaillerie, la ferronnerie venaient des Ardennes.

Matériel agricole. — Le matériel agricole vient principalement des Etats-Unis.

L'outillage allemand et anglais est bien moins répandu.

Les fournitures françaises se font rares, même en ce qui concerne l'outillage des usines sucrières qui, naguère, constituaient une sorte de monopole de fait, pour Fives-Lille, Cail, Saint-Quentin, etc.

La plupart des maisons, qui, à Buenos-Aires, vendent des machines, sont allemandes, américaines ou anglaises.

Elles se fournissent de préférence chez leurs nationaux.

Il s'agit dans l'espèce d'un commerce extrêmement lucratif et d'une grande importance.

L'importation des machines agricoles en Argentine a quadruplé pendant la période de 1898 à 1908, s'élevant de 6 millions à 24 millions de francs.

Cotonnades. — Si le marché appartient encore, en grande partie, à l'Angleterre (Manchester), les Italiens gagnent rapidement du terrain avec leurs cotonnades pour hommes et femmes. Depuis peu, l'Espagne envoie des marchandises, que la nombreuse clientèle basque semble apprécier beaucoup. Des quantités moindres viennent d'Allemagne, de Belgique, de l'Amérique du Nord et de France. L'Angleterre fournit l'article pour hommes, femmes et enfants. L'Allemagne envoie des articles de laine et coton de vente courante, qui paient moins de droits d'entrée, grâce à l'interprétation des tarifs de douane argentins auxquels nous nous sommes référés en marquant les avantages éventuels que nous pourrions nous assurer en ce qui concerne la vente des confections.

Le rôle des vendeurs des Roubaisiens n'est pas aussi considérable que le ferait supposer leur importance d'acheteurs. Il ne tient qu'à eux d'augmenter leur débit (1).

La Belgique s'est assuré une clientèle pour certaines spécialités.

Lainages et soieries. — Les « petits lainages » de belle qualité de fabrication française ou anglaise servent surtout pour la confection de « robes tailleur » pour dames. L'Allemagne et l'Italie débitent les genres ordinaires.

Les Roubaisiens ayant en Angleterre et dans d'autres pays européens une très importante clientèle seraient en bonne posture pour s'adresser directement au marché argentin, où ils pourraient prendre une place de premier ordre.

La Suisse et l'Allemagne importent en grandes quantités de la soierie courante ; l'article supérieur vient de Lyon ou d'Italie. A noter que, depuis quelque temps, les tissus de Milan sont fort demandés ; l'industrie transalpine a su établir avec sa clientèle en Argentine un contact étroit et continu et c'est à ses voyageurs, plus qu'à la qualité de leurs marchandises, qu'on doit attribuer leur succès commercial.

Dentelles et tulles coton. — 326.633 kilog., valeur en francs 8.318.020.

Angleterre	161.136 kilog.	3.019.500 fr.
Allemagne	89.232 —	1.754.470 —
Suisse	30.360 —	596.570 —
France	25.389 —	504.370 —

Confections pour hommes. — Importation nulle, sauf quelques articles spéciaux. Les fabriques indigènes de vêtements pour hommes sont parfaitement outillées. Des droits d'entrée très élevés les protègent.

Les ateliers argentins — nombreux et occupant des milliers d'ouvriers — utilisent les draps importés d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique et de France.

(1) Réflexion de M. Wiener.

Confections pour femmes. — Il paraît certain que jusqu'ici la France a fourni la principale importation pour femmes.

Soies et confections en soie	17.958.305 francs
Dentelles	418.280 —
Mouchoirs pure soie	1.847.345 —
Mouchoirs de soie mélangée avec coton ou laine	924.880 —
Tissus de soie pure	6.670.955 —

Carreaux. — Les carreaux sont expédiés surtout de Belgique. Nos fabricants, qui en exportaient autrefois, se sont laissé distancer.

Il vient encore de Marseille des carreaux pour dallages de cuisine et pour toitures à l'italienne.

Verre et cristal pour vitres et glaces. — Valeur en francs 5.728.160.

Le bassin de Charleroi fournit la presque totalité des verres à vitres.

Les verriers d'Aniche, travaillant de la même façon que les Belges, on peut se demander si la proximité du port de Dunkerque ne devrait pas leur permettre d'augmenter leur production en s'assurant une clientèle argentine.

Belgique	862.546 mètres carrés	3.144.150 francs.
Angleterre	115.621 —	814.980 —
France	42.690 —	522.935 —
Allemagne	54.675 —	396.775 —

Vins. — Le commerce total des vins dépasse 48 millions de francs. Nous avons perdu en partie ce marché dont nous étions les maîtres. Notre loi de douane de 1892 en fermant le marché français aux vins d'Espagne et d'Italie a amené ces puissances à faire des efforts pour remplacer le marché perdu : Elles n'y ont que trop réussi dans la République Argentine ; puis il y a la concurrence de la production indigène. Voici maintenant quelques chiffres :

Vins communs en fûts. — Non spécialement dénommés, 54.523.757 litres, valeur en francs : 27.261.870.

Italie	22.985.997 litres	11.492.990 francs.
Espagne	21.350.516 —	10.675.250 —
France	9.819.631 —	4.909.820 —
Grèce	57.530 —	
Allemagne	49.110 —	

Vins demi-fins en fûts .... 2.995.270 francs.

Quant aux vins champagnisés, nous nous sommes jusqu'ici maintenus au premier rang : sur une importation totale de 59.035 douzaines, d'une valeur de 2.951.750 francs.

la France a fourni....	57.112 douzaines pour	2.835.600 francs
l'Italie................	613 —	30.660 —
l'Angleterre	571 —	28.450 —

Le Portugal a essayé — mais jusqu'ici sans succès — de trouver ici un marché pour son vin mousseux d'Alto Douro. Même « l'Asti spumante », ce soi-disant champagne italien, n'a qu'une clientèle des plus restreintes.

Eaux-de-vie. — En ce qui concerne les importations, les Antilles fournissent diverses eaux-de-vie : le rhum vient de Cuba et d'Allemagne (?), les tafias rectifiés du Brésil et du Paraguay, les genièvres de Hollande et d'Allemagne (?), les whiskys d'Angleterre, des États-Unis et d'Allemagne (?), les liqueurs fines viennent toutes de France et... d'Allemagne (?)

En ce qui concerne les cognacs en bouteilles, on me dit que dans ce cas spécial les étiquettes jouent souvent un rôle plus important que la qualité du produit. On expédiait en ces derniers temps encore quantité de bouteilles de cognac avec des étiquettes espagnoles. Depuis la promulgation de la loi interdisant ce maquillage, la vente a diminué : seules les marques sont encore demandées.

Articles d'alimentation. — Le pays produit les viandes qu'il consomme, sous toutes les formes : fraîches, salées et fumées.

Même observation pour les poissons, légumes et fruits.

Il fabrique son pain, ses pâtes alimentaires et ses biscuits. Il fait du beurre excellent et de bons fromages.

En ce qui concerne les aliments solides, les industries européennes ne trouvent en Argentine qu'un marché plutôt restreint et pour clientèle la catégorie la plus fortunée des habitants.

Bordeaux, Nantes et Périgueux fournissent la charcuterie fine, les sardines, les légumes et les fruits en gelée.

Bordeaux a le monopole de la prune, Marseille prépare et expédie

les dattes d'Algérie et de Tunisie, Paris fournit les champignons, Périgueux le cèpe et la truffe, la Belgique (Malines et Anvers) fait concurrence à nos haricots verts et petits pois.

Les fabriques italiennes de conserves de légumes sont très importantes. Cependant, d'après les renseignements fournis de divers côtés, les préparations ne seraient pas également soignées et les mécomptes du débitant, qui vend, en somme, des marchandises qu'il n'a pu vérifier, ont, à certains moments, fait diminuer les commandes.

Les chocolats français tiennent le marché, parce que la qualité plaît et que les agents s'occupent activement de la marque ; la vente augmente annuellement. Les autres marques sont peu connues. Quant aux bonbons de chocolat, on reçoit surtout des produits suisses (frs 64.230). Pourtant la fabrication indigène protégée par des droits de douane très élevés fournit à la clientèle une quantité considérable de tablettes et de diverses friandises.

567.575 francs reviennent à la France sur une importation globale de 673.767 francs.

Pêches et noix du Chili et des États-Unis, raisins secs d'Espagne et de Grèce, châtaignes d'Italie, pruneaux de France, d'Italie et d'Espagne.

Il s'est importé des confiseries de toutes sortes pour 1.730.275 francs.

la France figure dans ce chiffre pour......	580.885	francs
l'Angleterre, pour..............................	447.995	—
la Suisse, pour................................	166.700	—
l'Italie, pour	142.195	—

Malgré la faveur dont jouit généralement, à Buenos-Aires, la confiture anglaise, la France a importé en 1907, pour 580.885 francs, alors que l'Angleterre n'en a envoyé que pour 447.995 francs et la Suisse pour 166.700 francs. D'ailleurs, les fruits étant de plus en plus abondants sur place, les familles préparent leurs approvisionnements pendant les saisons de cueillettes ou récoltes.

Tous ces renseignements nous sont fournis par le rapport de M. Wiener. Il fait aussi des constatations peu flatteuses pour notre amour propre.

En 1876, alors que l'importation anglaise s'était chiffrée par 45 millions de francs, la nôtre l'avait suivie à cinq millions près.

Depuis, la Grande-Bretagne, avec 530 millions de francs par an, nous a laissés en arrière de plus de 400 millions.

La clientèle actuelle des Allemands est 25 fois plus forte qu'il y a trente ans. Belges, Italiens, Américains du Nord ont décuplé leur débit.

La première place dans le commerce de l'Argentine appartient aux îles Britanniques, la seconde à l'Allemagne, la troisième à la France qui occupait jadis le premier rang. La France et l'Allemagne demandent à l'Argentine plus qu'elles ne lui fournissent (surtout des laines), c'est le contraire pour les îles britanniques.

M. Wiener donne ensuite des renseignements sur les usages locaux et sur les moyens à employer pour stimuler les acheteurs. C'est d'abord l'importante question du crédit.

Les négociants non français sont, dans leurs relations avec la clientèle de la Plata, d'une complaisante souplesse, en dehors de nos habitudes.

Ainsi, l'agriculteur, en Argentine, paye généralement, après la récolte, après la tonte, après la vente du bétail. Que la sauterelle s'abatte sur ses champs, que son bétail meure de soif et de faim sur les savanes non arrosées, que ces catastrophes mettent le débiteur dans l'impossibilité de faire face à ses échéances, il est d'usage constant ici de lui prolonger les délais, sans menace ni protêt. Or le fournisseur français n'entend pas de cette oreille : ses crédits sont relativement courts, et trop rigoureuses ses conditions de paiement.

Le public achète surtout l'objet qu'il voit, l'étoffe qu'il palpe, la boisson qu'il goûte.

Il n'existe guère d'homme du peuple (et il s'agit, dans l'espèce, de la majorité de la nation) qui se laisse tenter par les catalogues ou prospectus ; et, même dans les hautes classes de la société, il est relativement restreint le nombre de ceux qui ont la patience d'attendre pendant des mois l'objet commandé en France, alors qu'ils trouvent sur place un article d'autre provenance, plus ou moins semblable au modèle désiré.

Cependant la publicité par prospectus, catalogues illustrés, etc., a exercé dans ces dernières années une certaine influence sur nos exportations d'articles de luxe. Les magasins de nouveautés ont le mieux interprété ce procédé.

Leurs albums avec des centaines de photogravures ou de chromotypies, donnent, en espagnol, pour guider l'acheteur, des indications

sur la matière première des objets, sur leur prix à Paris, et la gratuité conditionnelle des emballages et envois. Grâce à l'ingénieuse rédaction de ces catalogues, le client transatlantique peut formuler sa commande par la simple inscription, sur un bulletin portant l'adresse du magasin, d'un ou de plusieurs numéros d'ordre.

Le résultat du système peut s'apprécier par des chiffres :

En 1908, le nombre de colis arrivés en Argentine a été de 169.680. Il a atteint 37.493 dans le premier trimestre 1909.

En principe, les ventes sont plutôt le résultat d'offres que la conséquence de demandes.

Tenant compte de cette remarque, le fabricant qui veut exporter sa marchandise doit avoir recours à des représentants : voyageurs ou en résidence fixe.

Le premier de ces systèmes ne donne d'utiles résultats que si les agents, maintenus dans une même zone pendant plusieurs années, peuvent établir de bonnes relations personnelles avec les clients, — les affaires, dans l'Amérique du Sud, aboutissant surtout par camaraderie. Tel voyageur, dont la première tournée paie à peine les frais de déplacement, voit augmenter ses commandes à mesure qu'il répète ses visites.

Les rapports internationaux, on le sait, se développent à la faveur de certains procédés de courtoisie.

L'Espagnol baise invariablement les mains ou les pieds (*Q. S. M. B.* ou *Q. S. P. B.*) de son correspondant. Le Portugais n'écrit qu'à des seigneurs illustrissimes et excellentissimes. Pour l'Anglais, l'inconnu à qui vont ses lettres est toujours un *cher monsieur* dont il se dit le sincère, fidèle ou obéissant. Le destinataire de missives allemandes est un seigneur hautement honoré ou de haute et bonne naissance.

Ce n'est pas à cet encadrement de la pensée qu'il faut attacher de l'importance, mais à la méthode permettant d'établir et de consolider les échanges. Cette méthode peut se résumer ainsi ;

Accuser réception des lettres, même s'il est impossible de donner à l'affaire la suite immédiate qu'elle doit comporter

Répondre sans retard à toute question ;

Ne jamais refuser l'envoi de catalogues, de prospectus, éviter les fins de non-recevoir.

Demander des explications en cas de doute ;

N'exécuter une commande qu'après être certain de ne point commettre de méprise ;

Indiquer les prix en fabrique, les prix C. A. F. (coût, assurance, fret) ou encore les prix sur le marché étranger ;

Accroître, en quelque sorte, les scrupules dans l'exécution des commandes, en raison directe de l'augmentation des distances ;

La mention de cet abécédaire peut sembler superflue. Et, pourtant, on ne saurait douter que sa fréquente méconnaissance soit la cause de beaucoup d'insuccès pour nos négociants en rapports avec l'Argentine.

GÉOGRAPHIE HUMAINE.

Avant toute chose constatons que le climat est tout à fait propice à l'acclimatation des colons : Au nord il est subtropical, mais si forts que soient les écarts de température, ils le sont moins qu'en Afrique et en Australie parce que le continent a moins d'épaisseur : Au sud du 35e degré de latitude, à partir de Bahia Blanca, le climat est tempéré. Outre ses avantages de climat la République Argentine offre la richesse de son sol, l'étendue d'un immense territoire encore en friche, une grande facilité de communication avec les pays européens consommateurs de ses produits. Il ne faut donc pas s'étonner de la puissance du mouvement d'immigration qui s'accentue tous les jours.

En 1826, la République Argentine ne comptait qu'un demi-million d'habitants. Le mouvement d'immigration commença vers 1830 et parmi ceux qui émigrèrent d'abord il faut citer les Basques qui n'ont cessé depuis lors d'émigrer vers l'Argentine. Mais c'est à partir de 1860 que l'immigration prit une importance réelle. La population était alors de 1.378.000 habitants : On sait qu'elle est aujourd'hui de 5.600.000.

Il y a encore place dans le reste du territoire pour de nombreuses et florissantes colonies dont la loi de 1876 favorise la création. De 1876 à 1887 la République Argentine a reçu 755.000 émigrants. En la seule année 1889 elle en a reçu 261.000. Bien que ralenti depuis lors, le mouvement est énorme et ne peut être comparé qu'à celui qui se dirige vers les États-Unis. Les Italiens figurent pour 70 % dans la totalité des immigrants, les Français 9 %, les Espagnols 11 %, les Allemands 4 %, les Anglais 2 %.

Nombre des immigrants en Argentine de 1864 jusqu'au 1er janvier 1908 (venus directement d'Outre-Mer) :

Italiens	1.670.566
Espagnols	659.803
Français	191.638
Autrichiens	52.741
Anglais	40.585
Allemands	37.751
Suisses	27.094
Belges	20.103
Autres nationalités	178.940
(dont, pendant les années 1905-1906-1907) :	
Russes	37.022
Syriens	21.698
Soit au total	2.879.321

Pendant cette période de 44 ans, le chiffre total de l'immigration en Argentine a été de	3.904.443
Chiffre de l'émigration de l'Argentine	1.663.751
L'accroissement effectif de la population a donc été de (individus)	2.340.692

Les Italiens apportent ici les mêmes qualités et déploient la même activité que ceux du Brésil. « Ceux qui les ont vus débarquer à Buenos-Ayres ne sachant rien faire, ne sachant même pas se servir d'une pioche sont surpris de les voir se mettre à n'importe quel travail et le faire très adroitement. Ils sont capables de gagner leur vie immédiatement, et au bout de quelques mois ils commencent à acheter de la terre. On voit alors des colonies italiennes se répandre dans le pays, le dominer, l'écraser par le nombre, par le travail, par l'économie. Les Italiens arrivés pauvres, au bont de peu de temps ont entre les mains des éléments de fortune. Nous en voyons qui ne savent ni lire, ni écrire et qui ont déjà des propriétés » (1).

« Les Français se rencontrent surtout dans la capitale et dans la province de Buenos-Ayres, ainsi que dans les villes de l'intérieur où

(1) Daireaux. — Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, 1906, p. 225.

ils exercent pour la plupart des industries, des professions et des commerces divers. Quelques-uns se livrent à l'enseignement, il est peu de villes où il n'y ait un ou plusieurs médecins ou pharmaciens français » (1).

C'est à la présence d'un bon nombre de ses nationaux que la France a dû le grand développement de ses relations commerciales avec la République Argentine. Nous avons vu qu'elle se laisse distancer par les Anglais et les Allemands.

Capable de procurer du travail à l'immigration, si nombreuse soit-elle, préparée à donner des applications rémunératrices à toutes sommes qu'on lui prête, assez riche pour payer les approvisionnements qu'on déverse sur son marché, l'Argentine est dans son rôle en accueillant l'homme qui veut travailler et le capital qui peut fructifier.

Quelque modeste que soit, au début, la situation de l'immigrant, elle parait régulière, la loi étant la même pour tous les habitants du pays.

D'ailleurs, les autorités laissent dire et faire ; elles n'entravent point l'activité des nouveaux venus, l'épanouissement de leur esprit d'entreprise. Qu'ils soient agriculteurs, artisans, industriels ou commerçants, ils trouveront dans les banques du crédit individuel.

Cependant, les pouvoirs publics suivent une politique complexe pour faire communier, sans pression apparente, en une pensée nationale, la multitude cosmopolite qui peuple la campagne et emplit les villes.

Par sa libéralité au point de vue de l'attribution du sol, le Gouvernement lie l'individu à la terre. Les lois qui régissent le mariage facilitent la création de la famille mixte qui, par la force des choses, devient argentine à point nommé.

La nationalisation se fait encore dans l'école primaire où l'enfant de l'immigré apprend à connaître les héros de l'indépendance argentine, dominant tous autres personnages historiques qui s'estompent dans des arrière-plans d'une imprécision voulue.

Les jeunes esprits finissent par connaître surtout le héros argentin, la gloire argentine.

Aux déracinés du vieux monde, le gouvernement argentin donne une patrie et un clocher.

Tout cela n'a pas été sans bouleverser la physionomie de la nation Argentine. Les nouveaux venus ont fortement marqué leur empreinte.

(1) Max Radiguet. — Souvenir de l'Amérique espagnole, p. 16.

Il faut maintenant aller au fond de la Pampa ou dans l'Entre-Rios pour retrouver le *gaucho* avec son costume pittoresque. Les gauchos ne forment pas une race distincte mais sont simplement des métis d'Espagnols et d'Indiens. Aujourd'hui, dans les villes surtout, la population a le caractère européen.

Les Argentins de l'avant-dernière génération portaient, toujours et partout, le *poncho*, couverture servant de manteau d'où, seule, émergeait la tête. Point de vêtement plus pratique pour ces hommes de cheval, passant leur temps dehors, par les vents ou la tourmente, ou encore dans des maisons insuffisamment chauffées au moyen du brasero. Or, le poncho cachait le costume, moins la botte éperonnée et le vaste chapeau, le *sombrero*.

La femme Argentine, à cette même époque, s'enveloppait du *manto*, grand châle de soie ou de laine noire, qui, à la façon des mondaines de l'antique Tanagra, de la tête aux pieds la drapait de ses plis harmonieux.

La suppression du *poncho* et du *manto* a modifié de façon radicale les conditions de la vie familiale et mondaine ; elle a introduit dans le pays les diversités changeantes de la mode et augmenté, par là, un chapitre important des budgets particuliers. Elle a fait naître en Argentine, les industries et le commerce de l'habillement moderne, en révélant, à un peuple de belle race, les élégances, que, à l'état de chrysalide, il ne soupçonnait pas.

Il y a quelques années encore, l'indigène, en Argentine, se nourrissait exclusivement de viande rôtie. Tout, dans son alimentation, paraissait singulier. Le même coutelas qui servait à tuer l'animal, à le dépouiller, à le dépecer, à dresser les morceaux sur des broches improvisées remplaçait les couverts auxquels nous sommes habitués.

Tenant la viande à pleines mains, le *gaucho* y mordait à belles dents, en tranchant ses bouchées au ras des lèvres et du nez.

La boisson nationale était alors la *yerba maté* qu'on aspirait, presque bouillante, au moyen d'un chalumeau en argent ; peu de tafia, encore moins de vin ; point de bière.

Un changement radical s'est produit, depuis, dans l'alimentation nationale ; le colon européen a introduit le goût des légumes, du pain, du vin, de la bière, et aujourd'hui, le peuple se nourrit abondamment ; ses plats sont variés et sains ; les hautes classes de la société sont parvenues, tant dans les maisons particulières que dans les hôtels et restaurants, à faire entrer la physiologie du goût dans le domaine des réalités.

De plus les pouvoirs publics comprennent l'importance du *home*, la nécessité d'entourer la vie d'un certain charme. Ils font, dans cet ordre d'idées, les sacrifices nécessaires, embellissent les villes, créent des parcs et jardins, construisent des théâtres, subventionnent des troupes d'artistes, modernisent les hôpitaux. De là, transformation des villes.

Les Espagnols construisaient leurs villes coloniales en vue de la locomotion à pied et à cheval et des transports de marchandises par bêtes de somme. Ainsi s'explique l'étroitesse des vieilles rues dans les cités Sud-Américaines.

Avec les exigences de la vie contemporaine, les rues s'élargissent progressivement, on décore les places publiques, on perce des avenues, le type des maisons se modifie.

A mesure que s'accroît la valeur du terrain les constructions augmentent en hauteur.

Buenos-Aires a parcouru, à ce point de vue, pendant trente ans, bien des étapes depuis la vaste demeure familiale où l'on gelait si fort pendant l'hiver autour du *brasero* jusqu'à l'appartement moderne desservi par l'ascenseur, chauffé aux radiateurs, éclairé à l'électricité.

Nos architectes ont pris une part prépondérante à la transformation des demeures particulières, c'est-à-dire de l'existence même du citadin.

Buenos-Aires qui n'avait que 70.000 habitants en 1852 dépasse aujourd'hui le million. « Elle est la ville des pays latins la plus populeuse après Paris. Elle dépasse même Paris en étendue, couvrant près de 18.000 hectares au lieu de 7.800 avec 62 kilomètres de périmètre. Le réseau de ses tramways égale la distance de Rome à Milan.. La mortalité y est tombée à un taux inférieur à celui de Paris, de Londres et de Rome » (1).

Quant aux modifications et aux travaux d'embellissement de la ville, ils ont été réalisés encore par l'un de nos nationaux, M. Thays, directeur général des Jardins et Promenades de Buenos-Aires.

Grâce à d'ingénieuses adaptations du style français, cet artiste a su donner du charme à la ville coloniale, en rompant la monotonie de ses rues trop étroites et l'uniformité géométrique de ses places par la beauté des pelouses, des corbeilles, des charmilles, des lacs et des bassins. Il a introduit, malgré des rivalités puissantes, nos marbres et

---

(1) Campena d'Almeida. — Les principales puissances du monde, p. 395.

bronzes dans des cadres verdoyants. Il a créé ou agrandi le parc de Palerme, l'Hippodrome, le Golf et leurs avenues d'accès. Dans son Jardin botanique, il a évoqué les parterres romains du temps de Tibère et français de l'époque de Louis XIV. La végétation des cinq continents y apparaît avec des essences caractéristiques, dans des dispositions pittoresques. Et, cependant, il a doté Buenos-Aires d'une quarantaine de squares et planté des avenues par dizaines de kilomètres.

Dans le même ordre d'idées, M. Wiener nous apprend qu'il a fait les parcs publics de Bahia Blanca, Mendoza, Tucuman, Santa Fé, Rosario, Parana et tracé un « parc national » de quelques milliers d'hectares superficiels autour de la chute du Rio d'Iguazu, dont la nappe, d'une lieue de large, se précipite dans les gorges qui s'ouvrent à 60 mètres plus bas, dans la foret de « Misiones ».

En somme, la République Argentine est à l'heure actuelle le plus grand état de l'Amérique du Sud. Moins grande que le Brésil, elle a un climat plus tempéré et des richesses plus facilement exploitables : Elle grandit par l'immigration et elle est destinée à devenir un des grands Etats du monde moderne.

M. Wiener après avoir montré les avantages de nos rivaux écrit :

Les Français n'en sont pas moins, jusqu'ici, grâce à une gaieté communicative qui s'allie à une évidente prudence, grâce aussi au renom de la production nationale dans une posture morale qui permettrait d'accroître leur influence commerciale.

Cet inappréciable avantage est dû encore à la pléiade des grands Français dont, en Argentine, les noms sont célébres et les œuvres hautement appréciées. Dans l'espèce, la presse de Buenos-Aires a bien mérité de la science et l'art français en les faisant connaître au public avec une impartialité de bon aloi.

Pour tirer de cette situation le profit qu'elle comporte, à nos industriels de visiter le pays et d'y envoyer des mandataires compétents, à nos commerçants d'aborder sérieusement le marché. Il suffit de vouloir sérieusement.

A. Merchier.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1911

VOYAGE DES LAURÉATS DU PRIX LÉONARD DANEL À CALAIS ET SANGATTE

Le Jeudi 22 Juin 1911

Sous la direction de MM. DE JAEGHERE ET FIÈVET.

Le voyage à la mer des lauréats du prix Léonard Danel s'est effectué cette année à Calais et Sangatte, le jeudi 22 Juin. Neuf jeunes gens prenaient part à l'excursion et se trouvaient exacts au rendez-vous, au train de 7 heures, dans les compartiments obligeamment réservés par la Compagnie du Nord. Le trajet est intéressant à cette époque de l'année où les plaines fertiles de la Flandre sont couvertes de moissons. Au delà de St-Omer, le long de la voie ferrée, le pays est bas et marécageux : la culture est exclusivement maraîchère. D'innombrables canaux remplacent les chemins et tous les transports se font par barques.

Arrivés à Calais vers 9 heures, nous nous dirigeons vers le parc Richelieu et examinons le monument des bourgeois de Calais, groupe de six statues en bronze, de Rodin, érigé en 1895, en mémoire d'Eustache de St-Pierre et de ses compagnons.

Nous allons au phare où l'on nous montre un plan en relief de la ville et du port, puis nous montons à la lanterne. Nous admirons le beau panorama de la ville et de la rade et regardons les tirs à la mer exécutés par l'artillerie sur un but mobile. Descendus du phare, un gardien nous fait visiter la machinerie. A Calais, comme dans la plupart des phares de France, le courant électrique est produit par des moteurs à vapeur, type locomobile, qui actionnent des machines magnéto-électriques.

Dirigeant ensuite nos pas du côté de la gare maritime, nous sommes intéressés par les manœuvres du pont tournant et des écluses qu'on actionne pour laisser passer un vapeur.

Le port de Calais, vaste et bien outillé, n'a guère d'activité et son trafic-marchandises ne correspond pas à son importance ; par contre le transport des voyageurs est considérable et en augmentation constante.

Nous allons ensuite à la plage qui était autrefois d'un accès défectueux ; actuellement elle est reliée à la ville par une large avenue parcourue par des tramways électriques.

Des voitures nous attendent près du monument des Sauveteurs pour nous conduire à Sangatte. Nous y prenons place et passons aux Baraques où nous voyons le monument destiné à commémorer la première traversée de la Manche en aéroplane par Louis Blériot, le 25 juillet 1909.

Nous arrivons à l'hôtel de la Plage, à Sangatte, et, bien que le vent soit violent et la température peu engageante, presque tous nos excursionnistes se décident à prendre un bain de mer. Pendant ce temps, les moins intrépides se promènent sur la plage d'où l'on voit la haute falaise du Blanc-Nez.

A une heure, nous nous mettons à table : l'appétit est ouvert et tous font honneur au menu simple mais copieux. Au dessert, nous rappelons le souvenir du généreux philanthrope que fut M. Léonard Danel et nous rédigeons le texte d'un télégramme de respectueuse gratitude à envoyer à Madame Paul Crepy-Danel.

Le repas terminé, nos jeunes gens envoient force cartes postales illustrées et, l'heure avançant, il ne nous est plus possible de gravir le Blanc-Nez. Plusieurs des excursionnistes devant retourner le soir même à Douai et Fournes, le départ de Calais avait été décidé par le train de 4 h. 30. Aussi, à 3 heures et demie, nous remontons en voiture et regagnons la gare par Coquelles, la Grand'route de Boulogne et St-Pierre.

Le temps qui était frais et nuageux le matin était devenu beau et chaud l'après-midi. Un arrêt de trente minutes à Hazebrouck nous permet de nous restaurer au buffet.

Nous arrivons enfin à Lille, sans incident, heureux d'avoir passé ensemble cette journée agréable et bien remplie.

F. F.

PORTES DE LA VIEILLE ENCEINTE DE LILLE

La Société de Géographie a eu aussi à s'occuper du démantèlement. Avant d'appuyer les démarches de la Commission Historique du Nord en vue d'obtenir la conservation des édifices les plus intéressants de l'ancienne enceinte, elle a tenu à rechercher la date de leur construction et à savoir si les réparations faites n'en ont pas trop modifié le caractère.

Nous croyons intéresser les lecteurs du Bulletin en leur faisant connaître

les quelques renseignements que nous devons à l'extrême obligeance de notre distingué collègue M. le Général Franck.

La porte d'entrée de la Citadelle, dite autrefois « Porte Royale », a été construite sur l'ordre de Vauban de 1671 à 1673. Au bas de l'inscription latine gravée au tympan sur une table de marbre noir est marquée l'année 1670. Cet édifice a conservé intact son caractère primitif.

La porte de Gand a été construite en 1621 sous la domination espagnole. L'aubette du portier consigne et le corps de garde ont été supprimés par suite de l'élargissement du passage. Des améliorations y ont été apportées en 1866 et 1867.

De la même époque est la porte de Roubaix ou porte St-Maurice, édifiée en 1622. Le bâtiment qui se trouve à l'est au niveau du terre-plein du rempart date de 1821.

Le rez-de-chaussée de ces deux portes appartient à la ville en nue-propriété, tandis que l'Etat en a l'usufruit en vertu d'une ordonnance royale du 5 Août 1818. L'étage appartient à l'Etat en pleine propriété.

La porte de Tournai ou de Fives a été construite vers 1670 et améliorée en 1869.

En ce qui concerne l'ancienne porte de Fives, le Service du Génie, dont les archives ne remontent pas au delà de 1681, ne possède qu'un croquis peu intéressant. Nous savons par ailleurs qu'elle fut construite vers 1296 et abandonnée après le siège de 1667 au cours duquel elle fut fort endommagée.

J. D.

L'AVENIR ÉCONOMIQUE DU LAOS

M. Georges Mahé, résident supérieur du Laos, a fait récemment, à l'Office colonial, une intéressante conférence sur ce pays. Nous reproduisons ci-après, les précieux renseignements fournis par notre résident supérieur relativement à l'avenir économique du Laos :

Le commerce du Laos, qu'il est très difficile d'évaluer avec les moyens de contrôle dont dispose l'administration (aussi les chiffres que je vous donne sont-ils certainement inférieurs à la réalité), s'est élevé en 1909-1910 à environ 4.000.000 de francs, dont 2.100.000 à l'importation et 1.900.000 à l'exportation.

Le montant des importations, 2.100.000 francs, se décompose en importations de la métropole et des autres pays de l'Union : 400.000 francs et les importations étrangères pour 1.700.000 francs.

Les principales importations de France et des autres pays de l'Union sont : les conserves de viande, les soies ouvrées, le lait de conserve, les légumes

secs, les fruits confits, le sucre, les graines, les boissons fermentées (vin et bières), les boissons distillées (alcool, liqueurs), le ciment, la parfumerie, les médicaments, etc., etc.

La presque totalité de ces produits est consommée par la population européenne du Laos.

Les marchandises de l'étranger sont, pour la majeure partie, de provenance allemande, anglaise et japonaise, elles viennent de Bangkok et de Birmanie.

Ces marchandises : étoffes grossières et objets d'une fabrication peu soignée, répondent, surtout en raison de leur prix, au goût des indigènes et sont presque entièrement achetées par eux, à l'exception de quelques produits, tels que le lait condensé, le savon et certaines conserves de poisson.

Si l'on compare le mouvement commercial des années précédentes avec celui de 1909-1910, on constate en faveur de çette dernière période une augmentation d'un quart, ce qui est une preuve indiscutable des besoins nouveaux que se sont créés les indigènes et de l'accroissement de leur faculté d'achat.

L'examen de cette situation commerciale fait ressortir d'une façon très nette, ainsi que vous avez pu le remarquer, la prédominance des produits étrangers sur les produits français.

Cette situation est telle que l'on a pu dire que la France administrait le Laos au profit du Siam. — Aussi a-t-on cherché les moyens d'y remédier. — On a proposé d'appliquer au Laos le tarif général douanier qui régit l'Indo-Chine ou de déclarer le Laos « zone franche ».

Ce sont là deux méthodes diamétralement opposées.

La première paraît, au premier abord, la plus simple car elle consisterait à étendre au Laos le régime auquel est soumise toute l'Indo-Chine. — Mais si pour cela il suffit de prendre un arrêté, on oublie trop facilement que l'application d'une semblable mesure rencontre des difficultés pratiquement insurmontables.

En effet, pour empêcher d'une façon absolue les marchandises venant de la Chine, de la Birmanie et du Siam d'entrer au Laos sans payer de droits, il faudrait exercer une surveillance qui s'étendrait sur une frontière de 2.500 kilomètres et nécessiterait un personnel considérable.

De plus, comme jusqu'à ce jour les moyens de communications sont encore restreints et ne consistent que dans la voie fluviale — l'application du tarif général n'aurait d'autre résultat que d'augmenter le prix des marchandises étrangères, sans faciliter l'arrivée des marchandises françaises.

Il semble donc que ce n'est pas de cette façon qu'il faut chercher à modifier, au profit de nos nationaux, la situation actuelle.

Dans ce but, la première mesure qui s'impose est de déclarer le Laos « zone franche » et de détaxer tous les produits et marchandises destinés au Laos — de cette façon, le commerce français pourra, avec quelques chances

de succès, concurrencer le commerce chinois du Siam et acquérir dans la vallée du Mékong la prépondérance qui doit lui revenir.

Mais cette mesure, si avantageuse qu'elle soit, ne suffit pas — car elle ne modifie en rien la question des transports — laquelle, à mon avis, est de beaucoup plus importante que la question douanière. Il est, en effet, évident que le jour où les marchandises françaises pourront arriver sur le Mékong plus vite et à meilleur marché d'un port français que de Bangkok, la situation actuelle sera complètement changée en faveur de nos nationaux.

Il faut donc améliorer les communications actuelles du Laos avec les autres pays de l'Indo-Chine. — Mais, à cet égard, il est nécessaire de distinguer entre le Bas-Laos et le Haut-Laos.

Le Bas-Laos, c'est-à-dire les provinces de Khong, Bassac, Attopeu et de Saravane, au Laos français, celle d'Oubon au Laos Siamois, sont tributaires de Saïgon — il y a 740 kilomètres de Khône à Saïgon.

Le seul moyen de communication que possèdent actuellement ces provinces est la voie fluviale.

De grandes améliorations ont été réalisées dans cette partie du Mékong puisque, à l'heure actuelle, aux hautes et moyennes eaux, c'est-à-dire sept mois par an, on peut aller de Saïgon à Bassac, Paksé avec un seul transbordement à Khône — aux basses-eaux il y a deux transbordements en plus à Kratié et à Prey Ka Kop.

Ces provinces sont donc dotées dès maintenant d'un moyen de communication suffisant pour longtemps encore.

Il n'en est pas de même des provinces du Haut-Laos, c'est-à-dire des provinces de Savannaket, Cammon, Vientiane, Luang Prabang, Tranninh, Haut-Mékong, au Laos français, et des provinces de Oudon et de Isan au Laos siamois, que leur éloignement, plus encore que les inconvénients de la navigation du Mékong, rend d'un accès difficile et surtout onéreux.

En effet, grâce au balissage, aux dérochements effectués sur le Mékong par le service des travaux publics avec une conpétence et une ténacité auxquelles je suis heureux de rendre hommage, le Mékong, sept mois par an, est facilement accessible en vapeur, de Saïgon à Savannaket (1.080 kil.) et à Vientiane (1.595 kil.) avec un seul transbordement à Khône — aux basses-eaux, 4 à 5 mois par an environ, il n'y a plus que 3 transbordements et quelques heures de pirogue.

Ce sont là des résultats dont, à juste titre, on peut être fier et qui sont désormais acquis puisque les Messageries fluviales ont mis en service, dans les Rapides de Kemmarat un bateau à vapeur de 12 nœuds.

Mais ces résultats, si brillants qu'ils soient, sont loin d'égaler en conséquences la solution qui mettrait Savannaket et Vientiane à 24 heures du port de Tourane, réduisant ainsi, dans des proportions considérables, aussi bien la durée du voyage que le prix du transport.

En outre il n'est pas douteux que le jour où on mettra 24 h. pour arriver de Tourane sur le Mékong, le Laos cessera d'être isolé et que le pays sera parcouru en tous sens comme l'est actuellement le Tonkin.

C'est alors que les gisements miniers dont la présence a été déjà reconnue pourront être mis en exploitation, et là encore le chemin de fer du Mékong à l'Annam, trouvera un fret considérable

Or cette solution, indiquée il y a plus de 20 ans par le Docteur Harmand, est reconnue possible. Elle consiste dans l'établissement d'une voie ferrée de 310 km. entre le Mékong et l'Annam. Les études faites par le service des travaux publics démontrent que le projet est réalisable. Les deux terminus seraient Kengka-Bao à 32 km. de Savannaket sur le Mékong, et Dong-Ha terminus actuel de la ligne Hué, Tourane-Kuangtri.

A titre d'indication ne peut-on pas envisager pour l'avenir, le raccord de cette ligne d'Annam au Mékong avec les chemins de fer du Siam qui vont au-devant des chemins de fer anglais, à travers la presqu'île malaise jusqu'à Singapore d'un côté, et Trang, sur le golfe du Bengale, de l'autre.

Il n'est pas douteux que le chemin de fer de l'Annam au Mékong soit une œuvre autant politique qu'économique, et que c'est par elle seule que nous assurerons notre prépondérance dans la vallée du grand fleuve, en même temps que nous aurons créé uue voie de communication par l'intérieur de l'Indo-Chine entre Hanoï, Hué, Pnom-Penh et Saïgon.

C'est, pour l'avenir, notre Indo-Chine dotée de voies de communication pénétrant au centre du Territoire, mettant l'arrière-pays de notre colonie en communication avec la côte, lui donnant l'air et la vie qui lui manquent, assurant des débouchés aux produits actuellement inutilisés.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

AFRIQUE.

Les droits respectifs de la France et de l'Espagne au Maroc. — M. Leopoldo Romeo, député aux Cortes, directeur de la *Correspondencia de Espana* vient de publier un résumé des négociations entre la France et l'Espagne à propos de la question du Maroc. M. Roméo ayant prouvé en maintes circonstances que la politique internationale dans les affaires relatives à l'Empire chérifien n'avait pas pour lui de secrets, son opinion, dans les circonstances actuelles, mérite d'être recueillie à titre d'information :

« L'on a parlé, dit M. Romeo, à tort et à travers, du traité secret de 1904 et du traité non moins secret de 1905.

Tous les commentateurs ont parlé d'une seule zone d'influence de l'Espagne, alors qu'il y en a, en réalité, deux.

Le traité secret de 1904, dont celui de 1905 n'est qu'une addition, est accompagné d'une carte, dans laquelle sont tracées les deux zones, celle du Nord et celle du Sud.

La zone du Nord comprend une bande de terre qui commence à la rive gauche du Muluya, côté Méditerranée et qui va jusqu'au versant nord des affluents de la rive droite du rio Sebu, côté de l'Atlantique.

Cette zone se trouve très mal délimitée, puisque, pratiquement, elle donne lieu à des doutes et que c'est pour cela qu'il a surgi des difficultés dans la question de savoir si certains territoires étaient dans la zone espagnole ou dans la zone française.

Le *modus vivendi* adopté cet été à Saint-Sébastien régla ces différences d'interprétation, pour éviter dans l'avenir de nouveaux froissements .entre la France et l'Espagne.

La zone Sud comprend la région située presque exactement entre les parallèles qui embrassent l'archipel des Canaries : elle est également fort mal délimitée.

Il résulte de ces conventions secrètes que l'Espagne et la France se sont reconnu des droits réciproques sur le contrôle de l'empire marocain jusqu'en 1918.

Postérieurement fut signée la convention de 1910 entre M. Garcia Prieto et El Mokri, reconnaissant à l'Espagne le territoire de Santa Cruz de Mar Pequena, déjà reconnu dans les traités antérieurs.

Il a surgi des doutes pour savoir si Santra Cruz de Mar Pequena était Ifni ou Agadir : les commissions qui furent envoyées sur les lieux déclarèrent que c'était Ifni.

Le gouvernement espagnol pensait l'occuper en 1910, mais il ne le fit pas parce que le sultan n'envoya pas son délégué pour la remise dudit territoire.

Après les incidents d'Agadir fut posé le problème entre la France et l'Allemagne dans des termes catégoriques.

La France disait qu'elle ne niait pas nos droits sur Ifni, mais elle indiquait à l'Espagne que ce n'était pas le moment opportun d'aller occuper ce territoire et elle engageait l'Espagne à différer cette occopation, jusqu'à ce que le différend franco-allemand fût arrangé.

M. Canalejas et son ministre des affaires étrangères, M. Garcia Pietro, eurent un entretien avec le roi et il fut convenu d'accéder aux désirs de la France et de ne pas occuper Ifni bien qu'une expédition de débarquement fût déjà prête.

Les traités secrets obligent seulement la France et l'Espagne, parce qu'ils n'ont pas été communiqués aux autres puissances ; mais dans les négociations entre la France et l'Allemagne, il a été question de tout le Maroc, et non pas seulement de la zone de la France et. par conséquent, il est évident que l'Allemagne en concédant à la France le protectorat sur le Maroc, le concédait également de fait et de droit à l'Espagne sur ses zones respectives.

La France, alors, en divers entretiens, est venue dire à l'Espagne en synthèse, ce qui suit :

L'Allemagne, en échange de la reconnaissance de mes droits sur le Maroc, me demande des compensations économiques, et territoriales, que je vais lui concéder en faveur de la paix européenne. Mais comme toi, Espagne, tu es ma partenaire coïntéressée au Maroc, d'après les traités de 1904 et de 1905, tu vas obtenir les mêmes avantages que moi, sans faire aucun sacrifice.

Cela ne me paraît pas juste et je crois qu'il est équitable de nous répartir le poids et le prix des compensations.

Je vais donner à l'Allemagne des compensations économiques et territoriales et je crois que tu dois en donner aussi d'égales ou d'approchantes.

Je vais céder une étendue de territoire sur mon domaine africain et il me paraît juste que tu m'aides à donner cette compensation territoriale en me donnant de ton côté une autre compensation territoriale.

La France a indiqué que trois territoires pouvaient servir de base à un accord ; la Guinée espagnole, El Muni ou la zone méridionale de son influence au Maroc.

La France accepterait une de ces trois solutions en échange de la reconnaissance envers l'Espagne, par convention publique sanctionnée par les puissances, de toute la plénitude de ses droits sur sa zone d'influence au Maroc ».

L'article de M. Romeo conclut en disant que presque tous les partis politiques espagnols sont partisans de l'abandon à la France de la zone méridionale, mais qu'au dernier moment la France a changé d'attitude et demande seulement l'évacuation de Larrache et de El Ksar.

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

SEPTEMBRE 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français	118	70.032	100	65.178	218	135.210
Étrangers......	90	89.850	91	106.190	181	196.040
TOTAUX...	208	159.882	191	171.368	399	331.250
Mouvement du mois correspondant de 1910.					447	387.718
Différence pour 1911.					— 48	— 56.468

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 — 3.386 navires jaugeant ensemble 3.486.633 tonneaux
1911 — 3.692 id. id. 3.810.208 id.

Différence pr 1911 306 navires en plus et 323.575 tonn. en plus.

EUROPE.

L'exportation du vin italien en 1911. — Les statistiques du mouvement commercial du royaume pendant le premier semestre 1911 fournissent d'intéressantes données au sujet de l'exportation des vins italiens qui a notablement diminué à cause de la faiblesse du rendement et des prix élevés.

Durant cette période il a été exporté 576.000 hectolitres de vin pour un prix de 22.787.000 livres, tandis qu'en 1910 il avait été exporté du 1er janvier au 30 juin 914.910 hectolitres de vin représentant une valeur de 34.592.740 lires.

C'est donc une différence en moins de près de 12 millions de lires pour un seul semestre.

La diminution la plus marquée a été constatée dans les envois à destination de la Suisse. Les exportations vers l'Amérique sont également en baisse.

Monin,
Consul de France à Livourne.

AFRIQUE

Ce que doit être le chemin de fer du Congo dans l'avenir. — Le Colonel Thys qui est, comme on sait, un conférencier d'autant plus remarquable qu'il est un orateur né, a causé, récemment, à l'Exposition de Charleroi, des impressions rapportées de son voyage en Afrique. Nous détachons de ce rapport le chapitre qui a trait au fameux chemin de fer, le ruban d'acier par lequel glisse la civilisation qui pénètre de plus en plus l'immense « empire ». Or, ce chemin de fer, précisément à cause de son utilité considérable, ne répondra plus dans l'avenir aux besoins de la colonie. Voici un résumé des déclarations du colonel Thys au sujet de l'insuffisance prochaine de son chemin de fer : Le faible écartement de la voie, les nombreuses rampes qui atteignent 0,40 au mètre courant, les courbes qui n'ont que 50 mètres de rayon rendent l'exploitation des plus difficile. Sur ces rampes une locomotive ne peut traîner que 2 ou 3 wagons. Le trafic du chemin de fer, on le comprend, est forcément limité et des plus coûteux. En construisant la ligne, on avait cherché à atteindre le plus rapidement possible le Stanley-Pool, avec un moyen de transport pratique, quitte à rectifier le tracé et à l'améliorer tard. Il ne faut pas perdre de vue que la construction de ce petit chemin de fer a permis de réduire de 50 % les trafics d'origine, ce qui n'eût pas été possible si nous avions construit un grand chemin de fer.

Quoi qu'il en soit, le chemin de fer tel qu'il est n'a qu'une capacité limitée, mais quel est le trafic auquel il peut suffire ? Actuellement, il peut suffire à 216.000 tonnes dans les deux sens. Peut-être pourra-t-on arriver au-delà grâce à la traction électrique qui est à l'étude et à l'amélioration du matériel roulant. Mais, il ne faut pas oublier que le trafic de cette ligne à voie unique devient de plus en plus compliqué à mesure que les transports augmentent. Aussi, il arrivera indubitablement un moment, où ce railway ne répondra plus au développement du trafic. Celui-ci, était, au début, de 7.000 tonnes ; dix ans plus tard, il était de 27.000 tonnes ; en 1909-1910, il atteignait 31.000 tonnes, et enfin, il s'élève à présent à 60.000 tonnes !

Ma conviction inébranlable, dit le colonel Thys, est que nous devrons prendre le plus vite possible, des mesures énergiques, si un jour, nous ne voulons pas être débordés. Il faut que nous construisions un chemin de fer à double voie, à l'écartement de 1 m. 05, avec des rampes et des courbes normales.

Ce chemin de fer suffira-t-il ? Je ne le pense pas. La ligne de Matadi au Stanley-Pool deviendra le plus grand chemin de fer du monde, en raison de sa situation

géographique. D'après les projets existants, il faudra construire 20 à 30 kilomètres de tunnels, ériger des ouvrages d'art importants, procéder à des travaux de terrassements considérables qui, tout naturellement, occasionneront des dépenses énormes. Celles-ci peuvent être estimées à 100 millions au moins, mais le crédit de la Société est suffisamment établi pour qu'elle puisse se passer de l'intervention du Gouvernement.

Il n'y a pas de temps à perdre, ajouta le conférencier, la construction demandera plusieurs années ; il faudra assurer, en outre, le trafic de la ligne existante, qui aura à transporter les matériaux en quantité considérable qui seront nécessaires.

En terminant, le colonel Thys a dit qu'il a cru devoir faire ces déclarations afin de dégager sa responsabilité pour l'avenir.

OCÉANIE.

Nouvelle-Zélande. — Importations et exportations de la Nouvelle-Zélande en 1910. — Le *New Zealand Trade Review and Price Current*, journal commercial de la Nouvelle-Zélande, publie quelques renseignements statistiques sur la valeur des importations et exportations de cette colonie depuis 1907. La répartition par port permet de constater le mouvement commercial de chacun d'eux.

EXPORTATIONS.

PORTS	1910	1909	1908	1907
Ile du Nord :	(Livres sterling)			
Auckland	3.935.919	3.355.962	2.883.262	3.466.189
Poverty Bay	1.189.263	1.040.621	865.029	993.367
Napier	1.385.939	1.763.581	1.532.422	1.784.885
Taranaki	903.698	971.352	722.357	917.278
Wellington	4.530.895	3.670.687	2.699.727	3.918.512
Autres ports de l'Ile du Nord	1.126.310	1.116.022	1.012.986	1.121.133
Ile du Sud :				
Lyttleton	3.145.471	2.630.062	2.072.382	2.836.739
Timaru	1.290.451	1.202.709	900.201	1.216.542
Dunedin	1.562.243	1.512.535	1.281.602	1.537.288
Bluff	1.338.825	1.297.856	1.072.349	1.180.867
Autres ports de l'Ile du Sud	1.153.496	1.041.478	995.826	1.064.098
Total de l'Ile du Nord	13.622.024	11.918.225	9.715.783	12.201.364
Total de l'Ile du Sud	8.490.486	7.684.640	6.322.360	7.835.534
Numéraire	27.736	25.845	242.289	27.316
Colis postaux	35.190	33.071	37.109	7.395
Total de la Nouvelle-Zélande	22.175.436	19.661.781	16.317.541	20.071.609

Taranaki est le seul district qui ait montré une diminution.

Sur l'augmentation de liv. sterl. 2.513.655 de 1910 sur 1907, la laine figure pour liv. sterl. 2.000.000, les autres produits pastoraux pour liv. sterl. 263.000 et la viande congelée pour liv. sterl. 245.000.

Importations.

PORTS	1910	1909	1908	1907
	(Livres sterling			
Ile du Nord :				
Auckland	4.678.555	4.211.990	4.564.722	4.373.214
Wellington	4.396.296	3.844.054	4.939.012	4.835.856
Autres ports de l'Ile du Nord	944.606	827.012	1.035.110	918.907
Ile du Sud :				
Lyttleton	2.713.122	2.332.444	2.626.823	2.526.067
Dunedin	2.455.446	2.208.004	2.484.159	2.406.902
Autres ports de l'ile du Sud	1.248.998	1.122.276	1.273.854	1.168.477
Total de l'Ile du Nord	10.019.457	8.883.056	10.538.844	10.127.977
Total de l'Ile du Sud	6.417.566	5.652.724	6.384.836	6.101.446
Numéraire	303.360	855.437	224.122	763.154
Colis postaux	307.299	279.684	323.482	310.219
Total de la Nouvelle-Zélande	17.047.682	15.670.901	17.471.284	17.302.796

Les importations demeurent à peu près stationnaires.

Le Gérant du Consulat de France.

Le Secrétaire-Général adjoint,
Jules DUPONT.

Lille Imp. L. Danel

GRANDES CONFÉRENCES DE LILLE

Séance du Jeudi 23 Février 1911.

IMPRESSIONS D'ÉGYPTE

Par M. ALBERT PAUPHILET,
Professeur de littérature française au Lycée Faidherbe à Lille.

Mesdames, Messieurs,

Si jamais conférencier eut des raisons d'être embarrassé, c'est à coup sûr celui qui a le pesant honneur de se présenter maintenant à vous. Je ne suis point géographe, et certes, si l'on mesurait à la compétence le droit de parler, je serais dans cette salle des derniers à pouvoir élever la voix. Aussi vous demanderai-je la permission de ne point forcer mon talent, et de ne me donner que pour ce que je fus, un touriste. Oui, Mesdames et Messieurs, un simple touriste. Oh, non pas de ceux qui, victimes dociles de quelque Agence Cook, vont par troupeaux, et se rallient aux voiles verts de quelque longue Anglaise ou au casque trop colonial d'un Tartarin d'outre-Atlantique. Mais enfin le hasard m'a conduit en ce lointain pays sans connaissances spéciales, comme un passant quelconque ; puis il m'y a laissé assez longtemps pour que je pusse être au moins le passant qui s'attarde au long du chemin. Et ce que j'ai vu, comment je l'ai vu, je vais vous le dire.

En vérité, quoique j'en arrive, je me demande parfois si l'Egypte existe réellement, ou si elle n'a pas été inventée par quelque poète fantaisiste et gracieux. C'est la « terre des paradoxes », a dit sir Arthur Milner en un fort bon livre que je n'ai point lu ; et cela est juste surtout en ce sens, que toutes les contradictions sont possibles lorsqu'on

en parle, et que les choses les plus opposées qu'on en peut dire sont à peu près également vraies, ou également fausses. Ne vous attendez donc pas à apprendre de moi quoi que ce soit ; je ne veux vous conter que des impressions, qui ne seront vraies sans doute que pour moi, et dont je souhaite surtout qu'elles ne ressemblent pas à celles des autres voyageurs.

*
* *

Nous allons donc partir ensemble, pour le beau voyage, sur un quelconque bateau : ils sont tous mauvais quand on y est malade, tous bons quand on ne l'est pas. Et après quatre jours et demi, souvent cinq, nous arrivons à Port-Saïd ou à Alexandrie.

Alexandrie est belle surtout lorsqu'on ne la voit pas encore. Car du fond de l'horizon une illumination singulière monte alors dans le ciel. Lueur étrange et douce, est-ce quelque immense incendie, est-ce l'aurore d'un autre soleil, plus caressant ? C'est le reflet du grand désert... Peu à peu, au-dessous de la claire brume fauve et rose, une bande dorée apparaît, aussi vaporeuse et immatérielle ; on la prendrait pour un nuage à fleur d'horizon, sans les taches bleu cendré des bouquets de palmiers qui la rehaussent. Le soleil, mêlé à la fine poussière de sable, répand sur toute chose une lumière atténuée. Un îlot, un vieux fort de pierre s'indiquent, suspendus sur l'indiscernable limite de la mer... Cette vision exquise ne vaut-elle pas cent fois le pittoresque plus brutal de l'arrivée, la banalité des cheminées, des mâtures, et des tas de ballots sur les quais ? Et n'est-ce pas une apparition digne de cette étrange contrée où le réel et l'illusion sont constamment mêlés, où le rêve absorbe la vie ?

Port-Saïd s'entoure de moins de mystère pour exciter notre imagination. Des hommes de toutes les nations, de toutes les couleurs, de toutes les peaux, grouillent dans ce grand bazar inachevé qui ressemble à une exposition universelle en formation. La ville est une manière de campement de marchands forains, qui a l'air d'avoir été improvisée en quelques heures, pour durer quelques jours. Le sable du désert primitif y persiste en maint endroit, conquérant dépossédé, toujours menaçant.

Mais poursuivons notre voyage. Le Delta s'ouvre devant nous, avec ses larges champs de terre noire, ses villages de boue, ses palmeraies humides, et toujours les brusques entrées d'un coin de désert au sein des cultures. Pour bien goûter la tranquilité antique de ce paysage, il faudrait y cheminer, comme jadis, au pas lent de l'âne ou du chameau.

Hélas, le touriste transporte partout avec lui sa civilisation, et il en est la première victime : cette injurieuse uniformité lui gâte ses plus rares impressions. Ainsi je suis arrivé au Caire, comme tous mes confrères les touristes, par le train. Je le déplore, mais à ma place vous en auriez fait autant. Et vous le déploreriez aussi, Mesdames et Messieurs, car rien ne convient moins à cette ville qu'une telle arrivée. Avez-vous remarqué que les chemins de fer, outre leurs autres bienfaits, apportent partout une constante laideur. En tout pays, ils s'entourent de tas de charbon, de voies de garages, de réservoirs, de hangars toujours pareils. Ils nous présentent toujours les villes par le pitoyable côté des faubourgs ouvriers ou industriels : masures noires ou croulantes, misère et mesquinerie, voilà l'inévitable impression première que les chemins de fer nous offrent de toute ville. Jugez si elle peut sembler pénible au voyageur qui se hâte vers le Caire, l'imagination pleine des splendeurs des *Mille et Une nuits !* Les regrets s'avivent encore, plus tard, lorsqu'on connaît la route par où entraient en Egypte les caravanes d'Arabie et des Indes. Quelle admirable arrivée c'était à la capitale des Khalifes ! Un plateau dans le désert, tout autour l'ondulation rose de lointaines collines ; sur le sol pierreux une large piste, un peu plus égale, et qui va droit vers le couchant. Soudain un ravin qu'on ne soupçonnait pas s'approche par un coude brusque et se creuse le long de la route. Une descente commence, qui fait monter au-dessus de l'horizon les hauteurs du couchant. Après quelques sinuosités, voici qu'enfin, dans l'échancrure du ravin, apparaît une mer bleue, coupée d'un miroitement blanc, dominée de hauteurs roses : l'Egypte, le Nil, le Sahara. A droite la ville s'étale, couleur de soleil, avec ses palmiers et ses minarets, imposante et gracieuse, complétée dans sa figure traditionnelle par les Pyramides éternelles qui la dominent de loin. Voir surgir des sables une telle apparition, la contempler, au bord du désert, du haut d'un chameau qui va balançant sa housse effiloquée et tintinnabulant ses clochettes, être le voyageur lointain et las qui s'extasie d'atteindre enfin le plus splendide de ses mirages, quelle incomparable émotion, et par quoi l'avons-nous remplacée, hélas !

Nous arrivons cependant, tant bien que mal, en cette ville du Caire, célèbre depuis si longtemps, et où tant de peuples ont laissé leurs traces disparates. Cette vallée du Nil fut toujours un lieu de rencontre des races et des temps : la confusion y est telle aujourd'hui qu'on y est déconcerté et qu'on peut également s'y sentir chez soi, ou en plein exotisme. Aussi faudrait-il, là plus encore qu'ailleurs, que les premières

impressions, les plus vivaces, fussent dignes de ce pays paradoxal et beau. Il faudrait qu'on pût arriver les yeux fermés, traverser sans les voir gare, avenues, ville européenne et ne rouvrir les paupières qu'en haut de la citadelle de Saladin, ou sur le minaret de la vieille mosquée d'Ibn-Touloun, à la place où le muezzin appelait à la prière les sujets des Khalifes. Il a disparu depuis longtemps, l'empire des khalifes, et les derniers d'entre eux reposent dans de gracieuses mosquées, là-bas, au bout de la ville des morts, au bord de ce désert d'où jadis ils survinrent. Mais la cité de rêve qu'ils voulaient bâtir subsiste autour de nous, dans les dômes, dans les colonnades, dans les boiseries, dans l'élégance et la somptuosité un peu vétustes de cent mosquées. Terrasses claires, palmiers légers et jardins sombres se groupent autour de ces édifices, aujourd'hui comme de tout temps, et s'animent de lents personnages drapés, dont la silhouette n'a point d'âge. Sous le clair ciel d'Egypte, dans le vaste et singulier décor qui, vous le savez, entoure le Caire, peut-on désirer une plus parfaite apparition de la ville tant aimée des poètes ?

Mais ce n'est pas ainsi que le touriste prend d'ordinaire contact avec elle. Il a suivi ses bagages, docilement, vers quelque grand hôtel, il s'est assis sur la terrasse qui domine la rue, et du fond de son fauteuil il laisse venir à lui, au hasard des figures qui passent, ses premières impressions du Caire. Certes, elles sont singulières, inégales, cocasses souvent. On croit assister à une mascarade, à un déguisement général, et ce sont souvent les porteurs d'habits européens qui paraissent le plus déguisés. Le personnel même des hôtels les plus banalement internationaux participe à la mascarade, depuis le portier qui étale en bas du perron une ample robe éclatante, jusqu'aux serviteurs couleur de bronze, nonchalants et long vêtus. Dans le grouillement multicolore de la rue, tous les détails saisis au hasard amusent d'abord : toutes les races, tous les costumes défilent pêle-mêle, l'humble artisan à la robe bleue, le cheikh noblement drapé de soieries, le Persan au tarbouch presque noir, l'Hindou au turban gigantesque, et parfois quelque altière et inquiétante figure de Bédouin au profil maigre, aux yeux flambants et enfoncés, majestueusement enveloppé d'étoffes grossières, une grosse corde roulée autour de la tête, comme une couronne. On rit des innombrables petits marchands, qui vous offrent dans toutes les langues du monde les choses les plus inattendues. Un des types préférés des touristes est le saïs, coureur léger, vêtu comme un papillon d'un corselet brodé aux larges manches blanches et flot-

tantes comme des ailes, et qui voltige devant les équipages de luxe, écartant la foule de son long bâton.

On ne reconnaît que plus tard, dans cette confusion, les vraies figures égyptiennes, et on y prend plaisir ; car on y retrouve fort exactement les vieilles statues pharaoniques. C'est une étrange propriété de la terre d'Egypte, de conserver intacts, malgré tant d'invasions et de croisements, les traits de ses paysans. Mêmes épaules hautes, mêmes crânes étroits, même sourire éternel, qui semble mystérieux sur le visage des Rhamsès de pierre, et stupide sur celui des âniers. Après quelques jours d'impressions si singulières, on se sent, en dépit de quelques apparences, fort loin de l'Europe coutumière et l'on est préparé à comprendre et à goûter la ville arabe.

Il y a deux villes au Caire ; l'une à peu près européenne, aux rues larges, aux maisons hautes : assez belle imitation, mais fort peu appropriée au climat : dès que vient le mois d'avril, on sent toute l'absurdité de ces rues droites où le soleil tombe d'aplomb, sans la moindre sinuosité qui produise un peu d'ombre. Heureusement, on n'a qu'une place à traverser pour entrer dans la ville arabe. Et dès les premiers pas, le chaos, l'incohérence commencent, les étonnements et aussi les déceptions. Car il est peu d'endroits, même dans les plus secrets quartiers, qui ne soient défigurés par des bâtisses levantines, de style à peu près européen, et l'on chercherait en vain les restes des beaux palais de jadis. Il n'y a point au Caire de monuments de l'architecture civile : contentons-nous donc de l'attrait du présent, du chaos de maisonnettes baroques, branlantes, du pittoresque des ruelles biscornues et sales, des innombrables boutiques, de la bizarrerie des marchandises et des marchands. C'est un plaisir toujours nouveau de voir travailler, presque dans la rue, les artisans de toute industrie, avec leur outillage antique et leurs usages singuliers : tailleurs, cordonniers, tisserands, tourneurs qui tiennent le ciseau entre leurs doigts de pied, ciseleurs qui reproduisent avec une gaucherie patiente les chefs-d'œuvre de l'ancienne orfèvrerie persane. Au-dessus de ces scènes qu'enveloppe l'ombre des ruelles et l'enfoncement des échoppes, le grand ciel étend son immuable éclat; palmiers, coupoles et minarets s'élèvent dans la lumière, superposant une ville splendide à la ville sordide. Car rien n'est plus frappant que le contraste de la misère de cette ville et de la somptuosité de ses mosquées. Elles sont innombrables et souvent fort belles. Mais pour vous en parler dignement, Mesdames et Messieurs, il faudrait une

compétence que je n'ai point. Il faudrait vous expliquer le singulier mélange que firent les architectes des modèles arabes habituels et de motifs empruntés à l'art égyptien. L'énormité des monuments pharaoniques se retrouve dans la majesté inusitée de ces mosquées, dans l'harmonie de leurs proportions, dans la sveltesse de leurs colonnades. Mais toute la finesse arabe se montre dans les stalactites de pierre qui ornent les voûtes, et surtout dans les boiseries sculptées et précieusement marquetées. Mosquées de la vieille ville qui s'érigent tout d'un coup au-dessu du fouillis des rues, ou mosquées funéraires, surprenantes au milieu des sables, elles sont la plus étonnante merveille du Caire, la plus évocatrice des splendeurs et des délicatesses dont les *Mille et Une Nuits* nous ont appris à parer les grands siècles arabes.

* * *

Si séduisante que soit la ville du Caire, elle emprunte encore un charme nouveau aux paysages qui l'entourent. Et d'abord c'est vers le désert qu'on se sent attiré, vers cette illumination fauve qui, selon les heures, flamboie ou s'éteint sur le haut horizon. Au-dessus des larges tours de la citadelle que bâtit le sultan Saladin, au-dessus des minarets minces de la mosquée qu'y superposa Mohammed-Ali, se dresse la montagne fauve, au-delà de laquelle l'imagination suppose de vastes lieux d'enchantement. Nulle part la puissance d'attrait du désert ne se fait mieux sentir qu'au bord de ces plaines d'une inépuisable fécondité. Lorsque, du haut de la montagne qui domine le Caire, l'œil embrasse à la fois l'étroite vallée du Nil et les deux solitudes qui l'entourent, on comprend qu'en Afrique le désert est le maître de la terre, maître de douleur et de rêves merveilleux, hostile et charmeur... Les vues photographiques vous en montreront mieux que moi les aspects variés, les larges plateaux, les ravins, les montagnes. Mais ce dont rien ne saurait vous donner une idée suffisante, c'est le charme toujours nouveau de la lumière dans le désert. Les matins gracieux, la somptuosité des soirs, les clairs de lune où le sable est rose sous le ciel encore bleu, comment vous les dépeindre ? Et comment dépeindre encore ce sentiment de liberté sans borne, cette exaltation qui s'empare de l'âme, à la vue de cet espace où nulle convention ne diminue la primitive indépendance ! Si grande est cette liberté, qu'elle épouvante presque. Habitués aux entraves sociales, nous n'osons pas d'abord errer en hommes libres et, comme le marin sur la mer, tracer nous-mêmes notre chemin sur la

terre éternellement vierge. Nous prenons garde de suivre les pistes, à peine indiquées parmi le sable et les pierres, tandis qu'autour de nous des montagnes roses se dissolvent dans l'azur léger, et que s'étale au loin le continuel mirage des lacs couleur de ciel. Comment distinguer le vrai de l'illusion dans toute cette magie ? Mieux vaut oublier cette distinction ordinaire et obéir à la suggestion du désert, qui invite à vivre d'une vie imprégnée de rêve, aux bords incertains du réel.

Le contraste est fort, du désert aux campagnes égyptiennes. De ce sol noir, bien entretenu, que travaillent constamment hommes et bêtes, ne sortent autour de nous ni mirages, ni rêves ; rien que des idées précises, et la saine poésie du travail, de la fécondité, de la paix agricole. Et pourtant il s'y rencontre des lieux où nous retrouvons ce je ne sais quoi d'étrange, d'impénétrable, qui est si particulier à l'Egypte. Les palmeraies où la lumière est si joliment tamisée, où dorment des canaux sans barques ni courant, ont l'air de jardins enchantés De minuscules villages aux maisons de terre s'y cachent, et se rendent plus mystérieux encore par leurs murs sans fenêtres. Enfin quelques mosquées funéraires, tombeaux de saints, toujours abrités dans les palmiers et les acacias, ajoutent à ces paysages légers et un peu étranges la grâce de leur architecture et quelque mystère religieux.

Toute cette campagne est fertilisée par l'eau qui y coule en mille canaux. Or il n'y a pas en Egypte d'autre eau que celle du Nil. Hérodote l'a dit, vous le savez, l'Egypte est un don du Nil. Laissons aux économistes le soin de vanter les bienfaits agricoles du fleuve, et louons-le seulement, en simples voyageurs, de sa beauté. On le dit de couleur changeante avec les saisons ; j'avoue l'avoir vu toujours à peu près semblable, à une légère nuance près, toujours limoneux et d'un rouge brun. Certes, il n'est guère limpide, le beau fleuve, et les vers de nos poètes, habitués à chanter nos claires rivières, lui conviennent peu. Mais sa teinte ne sied pas mal aux terres noires, aux verdures sombres qu'il baigne. Et elle fait mieux ressortir la blancheur des voiles qu'il porte. Car au milieu des campagnes le Nil semble souvent un autre champ, tout fleuri de hautes voilures. Des felouques innombrables y voguent, à la fois pesantes et sveltes, enfoncées jusqu'au bord dans l'eau épaisse et haussant la pointe de leurs immenses voiles, pareilles à des pétales échevelés, jusqu'au limpide azur.

Quand on s'est plu à admirer autour du Caire l'aspect des champs et des eaux, on ne devrait jamais manquer de pousser jusqu'au *Fayoum*. C'est une manière d'oasis située à quelque quarante kilomètres de la

vallée, à une centaine au sud-ouest du Caire, et alimentée par une dérivation du Nil. Le charme m'en parut grand. Venait-il uniquement du pays, c'est ce que je ne saurais affirmer. J'y arrivai, un soir du printemps de 1910, par un petit train qui, après avoir traversé quelques lieues de désert, nous déposa tout étonnés à une station perdue dans les champs, à plusieurs kilomètres du village où nous devions coucher. Des fellahs nous présentent de petits ânes bien maigres, bien doux, et nus comme au jour de leur naissance. Les robes de nos guides, pliées en quatre, nous servent de selles, et nous voilà cheminant par des sentiers à peine tracés, en équipage archaïque. Les travailleurs des champs rentraient vers leurs maisons de terre, et des enfants nus, perchés sur le dos des grands buffles gris, ramenaient des troupeaux. Nous arrivons enfin à un plateau coupé de vallons, entouré des collines mauves du désert. Notre hôte nous attendait dans ses jardins, vêtu de ses habits de fête ; et, nous ayant souhaité la bienvenue avec la grâce orientale, il cueillit une rose et me la présenta. Le moyen de n'être pas charmé d'un pays où l'on est ainsi reçu ? Il faudrait les gracieuses métaphores, l'enthousiasme ininterrompu d'un poète oriental pour vous décrire les riches campagnes du Fayoum, les palmeraies, les bosquets de citronniers, de grenadiers, de figuiers et surtout les délicieux jardins de Fédimine, où passent des silhouettes drapées de femmes qui reviennent des fontaines la cruche sur l'épaule, et où l'imagination situe volontiers quelques scènes des *Mille et Une Nuits*. Et comment vous rendre l'étonnement du voyageur qui, errant au sein de ces jardins, arrive soudain à de grandes prairies inclinées, sans arbres, sans cultures ? Elle s'en vont vers de lointaines montagnes roses qui se dressent au bord d'un merveilleux lac d'un bleu de pierre précieuse. C'est le reste, paraît-il, du légendaire lac Mœris qu'avaient creusé les Pharaons pour régulariser les inondations du Nil. Quelle apparition que ces couleurs et ces lignes, où se retrouve toute la splendeur presque irréelle du désert, et où s'évoque un passé quasi fabuleux ! Campagnes vertes, horizons roses, lac pareil à quelque mirage, souvenirs millénaires, n'est-ce pas là toute l'Egypte, terre sans âge, terre d'illusions et de paradoxes ?

*
* *

Agricole ou désertique, avec la séduction de son ciel, de ses campagnes et de ses sables, c'est l'Egypte de tous les temps qui se montre à nous autour du Caire, au Fayoum. Malgré les monuments épars dans

toute la vallée, c'est seulement en Haute-Egypte qu'on découvre le royaume antique des Pharaons : Abydos, Edfou, Karnak, Louksor, Kom-Ombo, Eléphantine, Philæ ; comment vous décrire tant de ruines, inégales en beauté, en intérêt, en conservation ? Colossales ou gracieuses, elles témoignent d'une civilisation, d'un sens artistique infiniment différents des nôtres. Dans l'engouement qui porte les touristes vers ces restes étranges, la curiosité a souvent plus de part que le sentiment esthétique. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que ces palais, ces villes et ces nécropoles n'évoquent à nos yeux, avec une singulière puissance, l'Egypte disparue, l'Egypte des colosses aux yeux allongés, des sphinx de marbre rose, des minces obélisques et des colonnes aux chapiteaux fleuris......

*
* *

La cataracte d'Assouan, et l'île Philæ, qui est un peu au-dessus, mettent face à face l'Egypte d'autrefois et celle d'aujourd'hui : c'est un beau sujet d'amères réflexions. Les rois grecs d'Egypte avaient couvert l'île de temples où l'étrangeté égyptienne se mêlait à la grâce, à l'éternelle raison grecques ; ils en avaient fait une merveille, qui avait résisté au temps et au passage de maints barbares. Elle n'a pas résisté aux Anglais. Le barrage d'Assouan, qu'on eût fort bien pu construire ailleurs, a submergé l'île exquise, et noyé jusqu'aux chapiteaux les temples des Ptolémées. Il est vrai qu'il a permis d'étendre quelque peu la culture du coton. Et le coton, lucrative culture, semble bien être la principale préoccupation des Egyptiens d'aujourd'hui et de leurs maîtres. De tout temps, vous le savez, l'Egypte fut un pays agricole. A l'ancienne culture du blé on a presque partout aujourd'hui substitué celle de la canne à sucre, et surtout du coton. Mais le coton a fait payer assez cher la prospérité nouvelle qu'il donnait à l'Egypte : avec lui, la spéculation et tous ses caprices se sont emparés de la terre immuable des fellahs. Le paysan qui produit le coton est à la merci des courtiers qui le vendent et des industriels qui l'achètent. Quelques bonnes années valent au pays une richesse sans exemple ; mais qu'une récolte soit mauvaise, ou que la concurrence internationale fasse baisser les cours et voilà toute l'Egypte en détresse. De là la multitude des banques, des caisses hypothécaires et des usuriers de village. Ce pays est la terre promise des manieurs d'argent, honnêtes ou non. Et par suite il est de ceux où les intérêts français sont le plus considérables.

Et ceci m'amène, Messieurs, à vous dire quelques mots du rôle de

la France en Egypte. Aussi bien il est sur un des temples de Philæ une inscription que les eaux ne recouvrent pas : c'est celle qu'y fit graver l'armée française, parvenue là, à cette limite de l'Egypte, dans l'été de 1799, après une marche d'une incroyable rapidité. Assouan est un des lieux où l'on est le plus étonné et le plus fier de retrouver la France. Nous avons été presque tout en ce pays ; on croit volontiers qu'aujourd'hui nous n'y sommes plus rien ; c'est une grande erreur : le nom de la France ne s'oublie pas. Nous avons là-bas un passé grandiose. L'expédition d'Egypte est digne des plus fameux exploits de l'antiquité ; la rapidité de la conquête, l'essai d'administration immédiatement tenté, l'installation d'un gouvernement soucieux de régler la vie du pays, d'en développer les ressources, tout cela atteste à jamais le prodigieux génie de Napoléon. Et que dire de la *Description de l'Egypte*, dont les savants qui accompagnaient l'armée recueillirent les documents dans les dix-huit mois que dura l'occupation. Ils travaillèrent parfois au sifflement des balles des Mameluks ; ils relevèrent les pistes jusqu'à quatre journées de marche dans le désert, et leur carte d'Egypte, au bout de cent ans, est encore la meilleure qu'on possède. Ils ont tout vu, tout étudié. Certains monuments antiques ont disparu depuis leur passage ; quoiqu'ils ne comprissent point les hiéroglyphes, ils les avaient dessinés avec un soin si exact qu'on a pu de nos jours lire sur leurs planches des inscriptions détruites. La *Description de l'Egypte* se lit encore avec fruit ; et le jour où elle aura cessé d'être exacte, elle continuera à faire le plus grand honneur aux hommes étonnants de la Révolution.

A ce passé inoubliable s'est ajoutée, durant tout le XIXe siècle, une influence très diverse et très féconde. Il n'y a rien en Egypte qui n'ait été créé ou du moins commencé par les Français. Le règne de Méhémet-Ali, la première partie du règne d'Ismaïlpacha sont les plus beaux moments de l'influence française ; ce sont aussi ceux où l'Egypte s'est le plus rapprochée des nations européennes. Depuis, des évènements à jamais déplorables nous ont fait perdre presque toute influence politique. L'Angleterre maintient 6.000 hommes de troupes au Caire, et dirige toute l'administration ; l'indépendance de l'Egypte est une fiction de jour en jour plus inconsistante ; mais la France garde encore une situation de premier ordre. Sur l'état financier de l'Egypte, elle est presque toute-puissante, ayant à elle seule fourni 3 milliards sur les 4 qui constituent l'ensemble de la dette extérieure égyptienne. Des banques puissantes, des affaires considérables, comme le Crédit Foncier,

sont entièrement entre ses mains. Nulle part sans doute il n'est plus évident que la France est aujourd'hui le grand banquier du monde.

Auprès de notre importance financière qui s'accroît, il faut signaler notre influence morale, qui ne diminue pas. Une des impressions à la fois les plus flatteuses et les plus attristantes qu'on éprouve en Egypte, est de constater, dans ce pays régi par l'Angleterre, l'indéniable prépondérance de la langue et de la culture françaises. Ce peuple nous était acquis ; aujourd'hui encore que nous avons le tort, très grand en Orient, de ne plus être les plus forts, il se plaît à parler notre langue, à lire nos livres, à s'instruire dans nos universités ou dans les écoles que nous entretenons là-bas. La malveillance peu dissimulée avec laquelle les Anglais regardent tout ce qui sent la France, n'a porté nulle atteinte à la royauté de l'esprit français. Et peut-il, Mesdames et Messieurs, en être autrement ? Qui donc pourrait remplacer, à la tête des nations, la plus noble patrie du beau et du vrai, notre France éternelle ? Déplorons donc la funeste défaillance qui nous a fait perdre à demi l'Egypte, mais ne désespérons pas et, dans la limite de nos traités, ne désarmons pas. Nous le devons à nos pères, habiles ou héroïques, qui ont fait la France si grande en Egypte.

* *
*

Je m'arrête, Mesdames et Messieurs, ayant achevé avec vous le rapide « tour » d'Egypte où je voulais vous conduire. Nous n'avons certes ni tout vu ni tout dit. Il est deux choses surtout dont, à la réflexion, vous vous étonnerez de n'avoir entendu faire nulle mention : le Sphinx et les Pyramides. Les Pyramides et le Sphinx, voilà pourtant les merveilles les plus vantées, les figures où, de toute éternité, l'univers s'est plu à symboliser l'Egypte. Sans doute ; mais c'est justement parce que les Pyramides et le Sphinx sont essentiels à l'Egypte que je ne vous en parlerai point, que surtout je ne vous les montrerai point : j'aurais trop peur de les diminuer. Croyez-en votre imagination, ou bien allez les voir. Depuis le temps reculé où Hérodote les admirait, leur étrange beauté a changé, sans disparaître. La grande Pyramide a perdu son revêtement de dalles sculptées, et le Sphinx défiguré jette vers la vallée un sourire meurtri. Mais le plus beau revêtement de la grande Pyramide, c'est la chape de lumière que le soleil étend sur ses flancs depuis cinquante siècles. Et il est plus mystérieux que jamais, le Sphinx au sourire meurtri, à demi submergé par le flot des sables, qui

monte déjà jusqu'à sa croupe. Pour être de dignes symboles de l'Egypte, ces monuments doivent vous rester un peu inconnus, imprécis, et garder la forme indécise que leur ont donnée vos imaginations. L'Egypte n'est-elle pas une terre de rêve ? le ciel clair n'y verse-t-il pas un tel enchantement qu'à distance on ne sait plus si vraiment on y a vécu ou si on ne l'a vue qu'en songe ? J'en douterais volontiers...

Mais, Mesdames et Messieurs, à parler ainsi de rêves, nous voici arrivés à une heure où les honnêtes gens commencent d'en faire, chacun chez soi. Je vous laisse aux vôtres ; puissiez-vous y voir passer beaucoup de figures semblables aux déesses de pierre dont le sourire éternel s'abrite sous les palmeraies bleues.

LES EXCURSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE EN 1911

EXCURSION

DU 24 AOUT AU 3 SEPTEMBRE 1911

LA HAYE, SCHEVENINGUE, AMSTERDAM, ZAANDAM, BRÊME, HAMBOURG, BERLIN, POSTDAM, HILDESHEIM, DUSSELDORF, BRUXELLES, LILLE.

Directeur : M. VAN TROOSTENBERGHE

Dans le calme profond d'une matinée brumeuse, un groupe de sociétaires, sous la conduite de M. Van Troostenberghe, se trouvaient réunis dans la salle des pas perdus de la gare. Les présentations faites, nous nous installons dans le train express, aux longues voitures à couloir, véritables maisons roulantes, déjà peuplées de voyageurs maussades, mal réveillés, jetant les uns sur les autres les regards interrogateurs et un peu méfiants de gens qui ne se

connaissent point et vont être forcés de passer ensemble de longues heures dans l'immédiat voisinage d'un compartiment de chemin de fer.

Enfin le train s'ébranle, franchit avec une sage lenteur les nombreux entrecroisements de voies de notre importante gare, puis s'élance vers la frontière. Je ne dirai rien du trajet si connu de Lille à Bruxelles. Quant à celui de Bruxelles à La Haye, rendu fort agréable par l'excellence du matériel des trains express de l'Etat belge) c'est de jour, au moins une première fois, qu'il faut le faire.

Quelle leçon de Géographie que ce parcours sur rails à travers l'énorme tranche qui s'étend de Bruxelles à Amsterdam ! Que de plateaux, que de vallées, que de jolis et reposants paysages.

Peu à peu, s'éloigne Bruxelles, fièrement dressée sur son côteau ; le Palais de Justice et la flèche de la cathédrale de Sainte-Gudule, points de repère pour les voyageurs, sont bientôt perdus de vue. A droite, le faubourg de Schaerbeek se dessine avec de paisibles maisons enfouies dans la verdure ; à gauche, le château de Laeken étend les noirs halliers et les futaies épaisses de son vaste parc jusqu'à la gare spéciale du roi, et, vers le fond, de petites collines presque rectilignes ferment l'horizon.

Puis la voie traverse de vastes plaines, des prairies, plusieurs villages, bordant, pour ainsi dire, les rails, et gagne Vilvorde, dont nous voyons à gauche la prison pénitentiaire. A peine, avons-nous commencé le repas, que déjà Malines nous apparaît dominée par la tour colossale de St-Rombaut. Puis la voie franchit la Dyle, laissant à gauche l'embranchement de Termonde ; alors apparaissent de tous côtés de nombreuses villas et maisons de campagne. Nous saluons Berchen, où se trouvait, en 1832, le quartier général de l'armée française. A ce moment, le train ralentit sa marche et, après avoir longé le jardin zoologique, s'arrête en gare d'Anvers.

En quittant cette gare, d'un lourd style allemand, dont les orgueilleux pylônes trapus et la massive coupole impressionnent, mais n'émeuvent pas, la voie parcourt une plaine très fertile mais monotone où apparaissent quelques villages au milieu de bouquets d'arbres et dépasse Eeckeren, où se voient de nombreuses maisons de campagne. Elle traverse ensuite le plateau aride de la Campine coupé de landes et de bois de sapins, puis atteint Esschen, dernière station belge. De là, en quelques minutes nous sommes à Rosendaël, où nous faisons connaissance avec la douane néerlandaise.

Notre entrée en Hollande est d'un charme et d'une séduction irrésistible. Rien ne rappelle dans ce paysage coquet, avec sa verdoyante bizarrerie, la monotonie de la plaine des Flandres que nous venons de quitter. Les conducteurs de notre train, tirés à quatre épingles, avec leur grande courroie de cuir rouge en bandoulière, les petites locomotives vertes comme un polder, leurs cuivres étincelants, impeccables, toute cette miniature soignée, inattendue, amène le sourire de satisfaction sur nos lèvres

Laissant à droite la ligne de Bréda, la voie se dirige en ligne droite vers le Nord, à travers une région boisée, franchit le Mark, au milieu des pâturages, gagne en quelques instants le Hollandsch-Diep, véritable bras de mer formant l'une des boucles de la Meuse. Brusquement, nous découvrons le Moerdijk, pont colossal, qui fut longtemps le plus bel ouvrage d'art de l'Europe, reposant sur 14 piles qui s'appuient à 20 mètres de profondeur sous l'eau et qui unit la rive du Brabant septentrional à celle de la Hollande méridionale. Ce pont, chef-d'œuvre de hardiesse, réunit à une grande légèreté d'aspect une puissance incalculable. Vision fantastique et trop rapide qui fait regretter que nos chemins de fer, français ou belges, ne suivent pas l'excellent exemple des compagnies américaines dont les trains éclairs s'arrêtent partout où il y a un site à voir, une merveille pittoresque à contempler ; c'est ainsi qu'au milieu du Cantilever bridge, pont aérien en fil d'acier qui surplombe le Niagara, tous les rapides stoppent quelques minutes et les voyageurs sont invités à descendre pour admirer les célèbres chutes.

A voir cette nappe d'eau d'un kilomètre et demi qui s'élargit au loin, jusqu'à donner l'illusion de la mer, à voir ces rives désertes bordées de joncs, couvertes d'une végétation rabougrie, valétudinaire, on a peine à croire qu'une population heureuse et tranquille, affairée et souriante, vivait là, il y a quelque cinq cents ans, insouciante à l'abri de ses digues.

La ligne des 14 travées franchie avec fracas, nous laissons à notre droite le Biesbosch, ce cimetière sous-marin et nous nous dirigeons vers Dordrecht, par une route qu'on pourrait tout aussi bien nommer l'allée des moulins à vent.... lesquels, malheureusement pour la beauté du paysage tendent à disparaître. Comme une forêt mouvante, ils battent l'air de leurs quatre ailes, les petits moulins hollandais ! Ils tournent, tournent inlassablement sous les coups de vent du Nord, qui éternellement agite l'eau bourbeuse du Hollandsche-Diep, pour pomper l'eau, — cette eau qui sort de partout, — et la rejeter à la mer. Car, retenez bien ceci, la totalité à peu près intégrale des provinces côtières et la province d'Utrecht même, sont à 25 mètres au-dessous du niveau de la pleine mer... ! Puis passe à notre vue la file animée de gros chalands qui par la Merwelde et le Wall prennent la direction de l'Allemagne.

Enfin nous voici devant Dordrecht qui, se devinant dans la vapeur, se profile peu à peu. Oh ! la jolie surprise, que l'aspect de cette petite ville avec ses maisons peintes qui baignent coquettement leurs pieds dans le fleuve ! Ce quai, ces maisons, ces édifices, sont si petits, si jolis, qu'il semble qu'on pourrait les mettre dans sa poche et les emporter comme joujou.

Il en a été pour nous de Dordrecht comme de ces personnes inconnues dont le visage un instant aperçu vous laisse une émotion délicieuse. Nous n'y sommes point descendus, et cependant cette ville reste au nombre des souvenirs les plus ineffaçables de notre excursion. Dordrecht nous laisse l'impression d'une ville aux vieilles maisons décrépites, aux attitudes éternellement

penchées sur le canal. Il nous semble qu'il n'y ait pas deux de ces vieilles demeures qui aient le même aspect, le même profil, la même hauteur, la même coloration, le même toit......

En quittant Dordrecht, la voie s'engage sur un pont métallique dont deux travées sont tournantes et qui, au milieu de la Merwelde, relie l'île où est située la ville à l'île d'Ysselmonde. Sous nos yeux, à toute vapeur, se déroule le fuyant paysage d'une couleur toute locale ; nous admirons ces petites maisons de plaisance, vrais nids humains enfoncés coquettement dans un édredon de verdure, ces petites métairies, à raz de terre, coquettes tanières tassées sur le sol par l'homme, ces petites gares claires, aux couleurs tranchées, proprettes, fleuries, râtissées, bichonnées, fourbies avec amour comme un cuivre ménager, ces hollandaises, aux larges coiffes de lin, sous lesquelles scintillent aux fronts, d'étranges orfévreries, ces corsages garnis de velours, comme dans certains costumes bretons, dont les courtes manches moulent des bras robustes et dorés de hâle.

Avant qu'à leur tour elles changent ou disparaissent comme les moulins qui donnent à la Hollande son aspect si pittoresque, nous contemptons ces belles et saines filles de la Néerlande, aux yeux de pâle faïence, aux cheveux plus dorés que les ailettes, les plaques, les coquilles qui y luisent. Nous les voyons, dans la paix des luxuriantes pâtures, que jalonne de place en place quelque paisible et engageant village, aux toits de tuiles, blotti dans la verdure des saules et des peupliers

A droite, à gauche, s'étale la plaine immense ; nous brûlons Ysselmonde, au milieu des terrains conquis sur la mer. Puis la voie franchit la Meuse et le Rhin réunis et divisés par l'île du Nord en deux bras. Tout à coup, un grand mouvement se fait dans notre wagon ; tous les regards sont braqués vers le septentrion ; une grande flèche grise semble émerger à l'horizon, mais si indécise, si peu dessinée, si confondue avec le ciel, si noyée dans la vapeur, qu'on se demande de prime abord, si l'œil n'est pas le jouet d'une illusion. C'est bien Rotterdam pourtant, la voilà qui se montre. Le train s'engage bientôt sur un viaduc, dessert la station de Rotterdam-Bourse, située au centre de la ville, parcourt une partie de la ville, à la hauteur du premier étage des maisons et stoppe à la gare centrale de Rotterdam, la ville des ponts, un des deux poumons de l'Allemagne rhénane et dont les chalands ventrus et imposants vont à Lobith, la frontière allemande du Rhin.

De Rotterdam nous n'avons vu que ses grands ponts de fer qui enjambent l'immense Meuse. Ses bassins regorgeant de navires sont d'une animation effarante. A peine avons-nous le temps d'apercevoir, ici un grouillement insensé de navires, là, des remorqueurs rapides et alertes qui fourmillent comme des minuscules mouches autour de gros steamboats.

En quittant Rotterdam, la voie longe le jardin zoologique et se dirige à travers de gras pâturages, peuplés de magnifiques bestiaux à la robe blanche

et noire, vers Schiedam, qu'entourent de nombreux moulins à vent. Cette ville est surtout célèbre par ses nombreuses distilleries de genièvre, dont les grosses et courtes cheminées, coiffées d'un chapeau chinois, dominent la ville. Franchissant la Schie, le rail prend la direction du Nord-Ouest au milieu des prairies. A gauche, les tours de Vlaardingen sommeillent voluptueusement au sein de gras pâturages. Puis voici Delft qui étale ses maisons enfouies dans des jardins qui sont des merveilles sur une rive heureuse. Delft est bien jolie, enfermée comme une île entre ses canaux. La belle rangée de demeures au caractère aristocratique et les riantes maisons de brique rouge vif de ses extrémités, particulièrement de la route qui mène à La Haye !

Au sortir de la gare, la voie continue à parcourir des pâturages en décrivant une courbe vers l'Est. Bientôt nous apercevons Rijswisk, petit village à notre droite, célèbre par un traité qui y fut signé en 1697, puis ce sont des maisons, des châlets, encore des maisons, la banlieue d'une grande ville. Mais le train a ralenti sa marche pour stopper en gare de La Haye, reine incontestée de ce pays adorable, devenue un des grands rendez-vous des nations.

A peine étions-nous débarrassés de nos sacs de voyage par le garçon d'hôtel que déjà nous étions installés dans le tramway qui doit nous conduire à Scheveningue par cette après-midi d'Août, ensoleillée et chaude.

Partis de la place où se dresse le monumental Palais de Justice, nous gagnons par une magnifique avenue, le Bois, la plus délicieuse promenade dont puisse jouir un civilisé raffiné qui tient à épuiser les sensations de la vie rustique sans obéir à ses exigences et à ses ennuis. Oh ! comme on est loin de la ville et en même temps qu'on en est près ! Ce bois n'est pas un parc, c'est la nature même ; qu'il est vert ce bois, qu'il est feuillu, qu'il est ombreux, qu'il est humide !

Des villas bordent la route, directement tracée, avec laquelle nous passons sous une véritable voûte de verdure ; des avenues s'ouvrent, le long desquelles des châlets se cachent parmi les arbres ; au loin le bleu de la mer se confond avec le bleu du ciel ; la brise apporte jusqu'à nous la plaintive mélopée des flots mourants et tranquilles.

Le tramway nous dépose devant le Kurhaus, véritable palais, surmonté d'un dôme en verre de couleurs et décoré avec un luxe princier. Attenant au Kurhaus, se trouve l'hôtel Kurhaus, dont la réputation est universelle. Commodément assis sur une terrasse, nous contemplons la jetée-promenade longue de 400 mètres, qu'on éclaire le soir par une infinité d'ampoules électriques et qui aboutit en pleine mer à une large plate-forme où s'élève une rotonde vitrée surmontée d'une couronne dorée.

La ville étend ses claires villas sur un front de 3 kilomètres ; à droite, à gauche, s'étendent des dunes désagréables, dans lesquelles on enfonce jusqu'aux genoux et qui n'ont d'autre mérite que d'adoucir la grande voix de la mer en un murmure faible et triste : en arrière, frileusement blottis dans les grands

pins d'un morceau de vieille forêt, les châlets de la ville d'été montrent leurs toits rouges et leurs façades multicolores. Le belvédère du Kurhaus émerge du sein des verdures, et le vent de terre apporte jusqu'à nous les balsamiques senteurs des pins. Nous ne pouvions nous arracher au sublime spectacle du va-et-vient des bateaux, des superbes dunes estompées dans la pénombre estivale, des villas rougies des derniers feux du soleil déclinant et descendant à l'horizon, en rayant de pourpre et d'or la nappe liquide, calme comme un lac.

Vendredi 25. — Un ciel lourd et gris, des nuages bas, entraînés par le vent dans une sarabande infernale, puis une petite pluie fine et pénétrante à laquelle devaient bientôt succéder de diluviennes averses, rendirent plutôt dolente et pénible notre matinale sortie dans La Haye. Sur l'un des côtés du magnifique hôtel de ville, des cochers de fiacre, étrangement coiffés de chapeaux de cuir bouilli, attendent les trop rares voyageurs à véhiculer ; et nous voici, tout à coup, devant la statue équestre de Guillaume le Taciturne, fondateur de la Patrie, érigée devant le palais de la Reine, que nous allons visiter, et où fut reçu le Président Fallières quand, il y a quelques mois, il rendit à la Reine, sa visite.

Ce palais, décidément très humble et des moins décoratifs, se cache dans une petite rue, la Noordeinde, aboutissant au Willems'Park. Du vestibule, où nous remettons nos cartes, un gardien nous conduit par l'escalier d'honneur, orné des différents types qui peuplent les colonies hollandaises, à une antichambre décorée dans le style empire et renfermant les portraits des princes de Nassau. A côté, nous entrons dans un petit salon où nous remarquons une table en malachite, supportant une pendule en bronze doré. Après un cabinet Louis XV, nous accédons à la salle d'audience, avec mobilier et tentures en soie de Lyon ; vient ensuite le salon de thé, orné de tableaux modernes, et d'où nous jouissons d'une belle vue sur les jardins. Traversant une antichambre, nous entrons dans la petite salle à manger, tendue en cuir de Cordoue. Nous gagnons ensuite la grande salle de bal, décorée avec le plus grand luxe dans le style du premier empire. Après la salle à manger, pour la suite, où nous admirons deux belles statues en marbre blanc, la Diane de Windsor et Phryné, nous atteignons la grande salle à manger, ornée de portraits. Viennent ensuite, la petite salle de bal, du plus pur style japonais, avec un plancher en marqueterie, la salle de réception, contenant deux tableaux représentant la Reine aux grandes manœuvres et la revue de la flotte de pêche du Zuiderzée, à la suite du couronnement de la Reine.

Puis nous passons près du Binnenhof, tout proche, riche en vieux souvenirs, mais bien pauvre d'effet architectural. Avec sa façade triangulaire, percée d'une rosace et les deux petites tours pointues latérales, on dirait l'humble chapelle de quelque ordre religieux ; c'est pourtant là dedans qu'on a agité,

il y a peu d'années, quelques chimères au sein d'une assemblée internationale, la Conférence de la Paix.

Nous n'avons pas eu le courage de visiter la prison où furent enfermés le vieux Barneveldt et les deux De Witt. Soudain une déchirure se fait dans le voile des nuées ; un rayon de pâle soleil dore la flèche de l'Eglise Saint-Jacques, qui paraît suspendue dans l'espace mouvant et nous nous dirigeons par une délicieuse promenade plantée d'arbres, vers la Maison du Roi.

Cette petite maison, pleine de bonhomie à l'extérieur, simple d'apparence, mais singulièrement royale à l'intérieur, recouvre les souvenirs les plus fiers, et la somptuosité la plus rare. Dans cette suite de belles salles, deux surtout arrêtent plus particulièrement la curiosité. La première, la salle chinoise, avec le mobilier entièrement exotique est probablement ce qui donne l'idée la plus juste et la plus haute de ce qu'est le luxe chez les Grands des Sociétés de l'Extrême-Orient. Comment les pensées tristes entreraient-elles dans l'esprit, devant ces tentures et ces rideaux de soie blanche, ramagés de fleurs et animés d'oiseaux ? L'appartement est rempli de monstres, enfants du caprice des artistes chinois et japonais, noyés parmi ces vases, ces porcelaines, ces coffrets qui distraient et morcellent l'attention.

Quant à la seconde salle, la salle d'Orange, avec son plafond en coupole et ses peintures de Van Thulden, elle donne pendant quelques minutes l'illusion de Rubens. Cette chapelle, sans autel, est le logement d'une âme, le sanctuaire d'une mémoire, celle du prince Henri-Frédéric, frère du terrible Maurice, troisième stathouder des Provinces - Unies et triomphateur définitif de l'Espagne.

Au retour, nous allâmes, en plein centre, visiter le Vijver, vieil étang, décoré de massifs de verdure et d'anciennes maisons patriciennes, avec ses cygnes troublant à peine l'impassibilité de l'eau. Ce lac charmant, creusé au centre de la ville, vous offre la joie de spectacles pittoresques les plus délicats, grâce à la petite île verdoyante qui se dresse au-dessus de ses eaux. Et maintenant, allons admirer au Maurilshuis, la *leçon d'anatomie* de Rembrandt. Le peintre y a exprimé pour toujours le visage ferme, intrépide, dur, sceptique, que fait à l'homme l'étude des mystères de la vie et de la mort.

La Haye, bien que séjour de la maison royale de Hollande et de ce que le petit royaume compte d'aristocratie en fonctions officielles, n'évoque en nous aucune idée de faste et de magnificence. Tout cela est vraiment plus simple que partout ailleurs. Après un déjeuner où rien ne pèche, nous nous rendons à la gare, continuant notre excursion sur Amsterdam.

Nous grimpons en wagons le plus gaiement du monde, et la ville disparaît bientôt à nos yeux : à travers des prairies où paissent de nombreux troupeaux, et que coupent quelques bouquets de bois, la voie franchit le Vieux Rhin ; malgré moi, je suis distrait et je songe que c'est là tout ce qui reste du beau fleuve des légendes dont j'ai admiré ailleurs la nappe de 500 mètres à

Cologne..... Rhin historique de Drusus et de César, Rhin héroïque de Charlemagne et des Grands-Electeurs, des burgraves-héros et des burgraves-brigands, Rhin des batailles qui vit briller les maréchaux de Louis XIV et mater les coalitions par les régiments de Hoche et de Marceau, après 800 kilomètres de circuit triomphal, après vingt siècles de gloire, il vient mourir étranglé, à quelques kilomètres de Katwijk, par des vannes implacables, dans un peu de sable mouvant......

Leyde dépassée, la voie suit la plaine toujours également verte, se rapproche du canal de Harlem, qui suit en pente insensible son petit bonhomme de chemin, parmi les riches prairies. Des étangs, des moulins. L'eau est pompée sans cesse et versée ainsi dans d'autres canaux qui la rejettent dans la mer du Nord ou dans le Zuiderzée.

A notre gauche, nous découvrons la ligne des dunes dont les crêtes grises se profilent sur le ciel. Nous brûlons Lisse. Ici la nature change d'aspect. Voici Hillegom, réputée pour ses tulipes. La voie se rapproche des dunes, couvertes aux environs du rail, de petits bois, puis franchit le canal de Harlem ; sous nos yeux, des champs entiers de jacinthes, tulipes, narcisses, crocus et rhododendrons étalent leurs magnificences. Du chemin de fer, le spectacle de ces grands damiers jaunes, rouges, blancs, roses, est plus curieux qu'artistique. Mais voici que de nombreuses villas apparaissent. Notre train fait une courbe à droite, franchit les fossés des anciennes fortifications et entre en gare de Harlem.

La voie franchit ensuite la Spaarne, laissant à droite la prison, vaste rotonde en brique, longe le canal de Harlem à Amsterdam, entre deux polders ; le panorama s'agrandit, voici que la voie franchit le canal qui met en communication la mer de Harlem avec le golfe de l'Y ; sur un monticule de sable, un moulin fait joyeusement tourner ses ailes au vent.... Des clochers surgissent ; ..... vision éblouissante dont le souvenir toujours subsiste, émerveillement de l'âme et des sens qui synthétise et résume les aspects si divers, mais tous si beaux, si prenants et si enveloppants de la capitale commerciale néerlandaise ! Tout à coup le son strident et prolongé du sifflet se fait entendre, la machine ralentit son allure, puis s'arrête complètement : nous sommes dans la magnifique gare centrale d'Amsterdam.

Les concierges des hôtels sont là, rangés, solennels, dorés, ne se précipitant pas pour vous faire leurs offres de service, vous vanter le confort, la cuisine, les mets variés de leurs maisons respectives. Ils vous toisent en grands seigneurs avant de vous débarrasser de vos valises.

Dès la gare centrale, la cité se déploie devant nous comme un vaste éventail posé au bord de l'Y. Par une voie commerçante et animée, nous nous hâtons de gagner notre hôtel situé au centre de la ville, face à un superbe square que domine la statue de Rembrandt, et où déjà nous attendent les landaus mis à notre disposition pour la visite de la ville.

Notre première visite est pour le quartier juif, car Amsterdam est le refuge des enfants d'Israël. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a nommée la « Seconde Jerusalem », car dans ce quartier, quarante mille juifs allemands, polonais et portugais, grouillent dans un pittoresque brouhaha. Implantés de longue date dans la ville hospitalière qui les accueillit au lendemain des persécutions espagnoles du XVe siècle, ils ont été une source de prospérité pour la cité.

La plus grande curiosité du quartier juif n'est pas la modeste maison, aujourd'hui restaurée, mais aussi banale que ses voisines, où, pendant 16 ans, Rembrandt brossa ses toiles : non, c'est le quartier juif lui-même, et surtout l'extraordinaire marché que nous eûmes la satisfaction de voir.

Ce marché, c'est la poésie de l'ordure. Toute la population juive était dans la rue ; les marchands de cacaouettes, de bananes, de poissons fumés et de salaisons équivoques, sont pris d'assaut ; aux carrefours, des orgues de barbarie géantes, véritables orchestrions ambulants, entonnent leurs grands airs, cinglés de grosse caisse, et l'on danse, et l'on mange, et l'on crie.....

Cette population ne paie pas de mine ; elle est cependant inoffensive malgré l'aspect peu engageant des indigènes et surtout des vieilles. Oh ! les affreuses vieilles sordides, mille fois plus ratatinées que les sorcières de Franz Hals ! Parfois aussi, on rencontre quelques-unes de ces Rebecca superbes, à l'œil de feu, et à la chevelure lustrée tranchant sur le visage mat.

Le marché est le pittoresque du pittoresque. Il tient à la fois du magasin de primeurs, de la halle aux poissons, de la foire au jambon, de la kermesse flamande, de la foire à la ferraille, du marché aux puces, de la bourse aux chiens et aux oiseaux.... Vous y trouverez de tout..... ! Et, à travers cela, la cohue des promeneurs piaillant s'écoule lentement avec une rumeur sourde que dominent les éclats de discussions entre coreligionnaires : les ambulants, marchands de victuailles hétéroclites, s'essayent à pousser leurs petites charrettes de légumes innommables ou de poissons étranges, baignant dans des liquides douteux, saupoudrés de poussière.

Puis, voici les canaux disposés en demi cercle qui sillonnent la ville et où s'adossent les magasins et entrepôts. C'est par là que s'effectue l'entrée et la sortie des marchandises, pendues à la poulie que supporte une poutre saillante au beau milieu du pignon. Mais aussi, et ce n'est pas une des moindres curiosités d'Amsterdam, il n'est pas rare de rencontrer certains de ces canaux envahis par un mucus verdâtre, mousse putride, d'où se dégage une odeur nauséabonde en été, vers lesquels de vieilles maisons, affaissées sur leurs pilotis rongés, inclinent une face lépreuse... Où est-elle la traditionnelle propreté hollandaise ?

Par contre, en maints endroits, dans les quartiers aristocratiques de la haute banque et du grand commerce, de grands canaux, larges d'une cinquantaine de mètres, présentent avec leurs allées d'arbres et leurs vieilles bâtisses du XVIe siècle, un coup d'œil agréable, pittoresque même en maints endroits ;

et les vieilles demeures patriciennes qui, entre deux ormes, reflètent leur austérité dans l'eau paisible, ont fort grand air dans leur morgue un peu hautaine.

Voici les ponts grands et petits, tournants ou basculants. Nous nous arrêtons pour contempler le *Oudegrachtje*. la Venise du Nord, qui est à Amsterdam, ce que le grand canal est à Venise, hormis cependant les maisons aux dentelles de pierre et les palais magnifiques aux portiques de marbre et d'onyx. Une fois franchies sur un léger pont à contre-poids, les eaux nauséabondes, encombrées de détritus pestilentiels, lépreés de mousses repoussantes du *Rapenburgwal*, nous nous acheminons vers les sombres et vastes bâtiments de l'ancienne Compagnie des Indes, qui se dressent sur le quai, en face du vieux port, à deux pas de la maison de Ruyter, le plus grand amiral. Bien triste apparaît aujourd'hui cet épais massif de briques noircies, qui fut jadis ruche bourdonnante et prospère ; comme un emblème, la *Schreyerstoren* toute proche, la tour trapue des « pleureuses », ne pouvant plus pleurer le départ des glorieux marins de la Néerlande, semble regretter la prospérité passée de l'illustre Compagnie....

Nous jetons un coup d'œil sur le Palais du Peuple, qui est une chose très médiocre, dans un cadre très joli. Le cas est aggravé par d'ignobles réclames, qui étalent leurs placards sur les parois, grimpant même, en réclames électriques, jusque sur la coupole. Nous revenons vers le Dam, qui est le cœur de la cité ; autour de lui se dressent les grandes institutions du pays ; Het Paleis, palais de la Reine : à côté, la *Nieuwekerk*, où la jeune souveraine prêta serment en 1898, véritable Panthéon de la Hollande. Je dois ajouter à ces deux édifices le grand magasin de cigares fondé par Hajenius, célèbre dans toute la Hollande.

Sur le Dam, aboutit également la *Kalverstraat*, grande voie passagère, le Piccadilly d'Amsterdam. La circulation y est toujours intense, et le soir les voitures y sont interdites. Un peu plus loin, parmi les grands monuments de la ville, la Bourse nous offre un style singulier : ces créneaux, cette tour à vague allure de beffroi, cet appareil presque guerrier jure avec les constructions bourgeoises des temps passés, avec les pignons sévères, mais bons enfants, qui bordent les canaux, et ne l'empêchent pas de ressembler à une caserne allemande.

Contournant la gare centrale, notre guide nous conduit sur les quais d'où nous jouissons d'une admirable vue sur le Zuiderzée, avec ses ponts tournants colossaux, ses installations hydrauliques pour le maintien du niveau constant, ce fameux niveau fugitif qui toujours monte ou descend... et nous rentrons à l'hôtel, émerveillés de ce magnifique outillage artificiel créé par la volonté de l'homme : les digues, le canal, le port, le barrage qui ferme la route de l'est et défend le canal de la ville contre les intrusions désastreuses du Zuiderzée, aux jours de colère, les écluses colossales à chaque

extrémité. Tout ! Jusqu'aux trois îlots où s'élève la magnifique gare centrale avec ses annexes d'est et d'ouest, au long desquelles se répartissent les quais d'embarquement pour tous les points de la Hollande et du monde entier.

Cette promenade à travers la ville nous a donné une idée très suffisante de la physionomie générale d'Amsterdam, la vraie capitale, vivante, affairée, populaire, avec ses canaux multiples, ses quartiers excentriques et ses vieilles maisons branlantes, car son sous-sol est de la vase, du sable inconsistant. Nous avons vu construire des maisons sur pilotis sous peine de voir les batisses disparaître soudainement dans le limon ; ces pilotis ont 12 mètres de long. Bien mieux, ces fameux pilotis ne donnent même pas la sécurité : le taret sournois vient les ronger, provoquer des affaissements qui donnent leur cachet à la ville en forçant ses mille maisons de briques à mirer leurs pignons dentelés dans l'eau morte du canal, avec des airs penchés de vieilles coquettes ; les flèches des églises s'inclinent, les tours regardent le sol, inquiètes ; rien n'est d'aplomb, tout tient par miracle.

Notre soirée se passa au Krasnapolsky, immense café-brasserie, le plus grand de l'Europe, avec son jardin d'été et d'hiver, et sa salle contenant 19 billards, et nous réintégrons nos chambres dans la douce atmosphère de cette belle nuit d'été.

Samedi 26. — Je m'éveille au son des carillons qui tintent au-dessus des toits d'Amsterdam..... Nous parcourons la ville pour nous rendre à une taillerie de diamants : nous visitons l'établissement E. Coster, un des plus anciens et des plus importants de la ville. A la porte de la noire bâtisse de briques, haute de cinq étages, un guide nous fait les honneurs de la maison. Nous débutons par le magasin où réside une collection, en flint, des diamants célèbres. Voici l'effigie du Koh-I-Noor célèbre, du Grand Mogol monstrueux, l'Etoile du Sud bleutée, le Régent magnifique, les diamants du Shah, ceux de la couronne ; bref, toute la lyre !

De là, nous passons par d'obscurs couloirs à l'atelier de « clivage «. Dans ce réduit, quelques petites boîtes, petits coffres-forts en miniature, renferment pour près de 1 million de pierres brutes. Nous voyons ensuite cliver un diamant : avec un couteau de diamant, l'artiste attaque la pierre brute, et avec une sorte de tranchet en acier, il détache des éclats, qui partent en lamelles ; sorti du clivage, le diamant est une ébauche présentant un nombre simple de facettes ; on va multiplier celles-ci par le « taillage ».

Ce taillage est précédé d'une curieuse opération qui consiste à enchasser la pierre dans une olive d'étain qui servira de support ; la mise en place effectuée, le support est jeté dans un baquet d'eau froide pour solidifier l'étain, et le diamant est prêt pour la taille.

Celle-ci s'accomplit sur un tour à arbre vertical ; on nomme ainsi une sorte de plateau d'acier tournant à très grande vitesse (2.000 tours environ

par minute), et sur lequel le lapidaire répand l'*Egrisée*, qui seule permet le polissage du diamant. C'est un mélange d'huile et de poussière de diamant.

L'olive, portant à son extrémité la pierre, est fixée au bout d'un bras monté à rotule, de telle sorte que l'ouvrier puisse appuyer la pierre sur le tour dans toutes les directions, et polir successivement toutes les facettes : on aura idée de la délicatesse du travail en songeant que la « rose » possède vingt-quatre facettes et le « brillant » cinquante-huit ! Certains diamants sont minuscules, aussi faut-il une habileté professionnelle vraiment extraordinaire pour tailler avec succès et régularité ces multiples facettes.

L'aspect des grandes salles avec leurs innombrables poulies, leurs courroies ballantes, la file des lapidaires chauves, au dos rond penché sur le tour, l'œil armé de la loupe, le nez crochu, la barbe hérissée, mal plantée, est des plus pittoresques.

Il me reste à vous parler de notre visite au *Rijks Muséum*, l'écrin aux chefs-d'œuvre de l'art hollandais. Hélas ! Je ne puis me résoudre à le faire. Une description serait pour moi un supplice aussi terrible qu'une visite détaillée d'une exposition de peinture ; à partir du sixième tableau, je ne vois plus qu'une sarabande de toiles, une orgie de couleurs..... Et puis, je vous dirais des horreurs sur ce sujet : cependant, laissez-moi vous dire que nous avons admiré Jean Steen, dans le ravissant petit tableau de la *Jeune fille malade* : dans sa *Noce Flamande*, il a reproduit le cancan de l'ancienne canaille hollandaise avec une souplesse de vie vraiment admirable.

La fameuse *Ronde de Nuit* de Rembrandt, et le *Repas de la milice bourgeoise* de Van den Helst, sont des chefs-d'œuvre sur lesquels nous nous sommes beaucoup attardés.

Notre programme comportait une excursion à Zaandam, c'est ce que nous fîmes l'après-midi. Sur le ponton, derrière la gare d'Amsterdam, le bateau s'encombre peu à peu de touristes et de colis : un coup de sirène, quelques manœuvres et nous voilà partis vers le Nord.

Près du Hembrug, immense pont tournant sur lequel la voie franchit le canal du Nord, nous empruntons la Zaan, petite rivière romantique bordée de moulins à vent. Au fur et à mesure que nous avançons les petits moulins se multiplient et aussi les cheminées, car la vapeur supplée aujourd'hui aux efforts éoliens pour faire tourner toutes les fabriques : scieries, huileries, moulins à gruau ou à farine, amidonneries, féculeries, fabriques de cacao, groupées autour de Zaandam.

Nous voici maintenant dans la petite ville pittoresque : depuis l'époque où le tsar vint y apprendre humblement et manuellement la construction des bâteaux de bois, le petit village est devenu une vaste agglomération comptant quarante mille âmes. Sur un terre plein, notre vue est attirée par la statue en bronze de Pierre le Grand, don de l'empereur actuel de Russie. La cabane, propriété de l'empereur de Russie, se compose de deux chambres et d'une

alcôve. On y voit le lit qu'occupait le czar, sa bibliothèque avec livres authentiques, un tableau représentant la cabane telle qu'elle était : une cheminée sans chambranle avec cette inscription : *Petro Magno Alexander*. Souvenir de la visite de l'Empereur de Russie en 1814.

Dans la seconde chambre qui servit, dit-on, d'atelier, on conservé deux tableaux, représentant Pierre le Grand ouvrier, Pierre le Grand empereur. et le portrait de Catherine Ire de Russie.

Pour éviter la disparition de ce souvenir, l'Empereur de Russie a fait enfermer la cabane dans un joli bâtiment en pierres et briques soigneusement clos qui protège ce souvenir contre les injures du temps. Nous quittons Zaandam, pour visiter le jardin zoologique d'Amsterdam, qui est sans contredit un des plus beaux d'Europe.

Dimanche 27 Aout. — Par un temps à souhait, un ciel laiteux où de légers nuages blancs tamisent les ardeurs du soleil sans nous priver de ses bienfaisants rayons nous voici en route par Hilversum, vers Osnabruck. Quelques heures seulement séparent la capitale hollandaise de la frontière allemande. C'est une promenade insignifiante et des plus anodines quand le temps est clément. Elle s'accomplit dans des conditions de confort parfait par les excellents express de la Compagnie des chemins de fer hollandais.

Bientôt le signal est donné, et, lentement le lourd convoi s'ébranle.... Amsterdam disparaît derrière nous.... les tours et les beffrois s'estompent... des moulins tournent dans la grisaille..... et tout le long de l'interminable couloir, c'est un incessant va-et-vient des employés. La voie longe l'arsenal de l'Etat et le Dijks-Gracht. bordé par de vastes chantiers de constructions, laissant à droite les docks, franchit deux grands canaux et contourne la ville se dirigeant vers l'Est: puis à travers les polders, traverse le canal du Rhin, longe un petit lac. brûle Naarden. une des principales forteresses de la Hollande. Près de cette gare nous remarquons la grande fabrique du Cacao Bensdorf. Traversant ensuite une charmante contrée, le train entre dans la belle gare de Hilversum. Au delà de cette dernière gare. la voie pénètre dans la province d'Utrecht, et au milieu d'une région boisée atteint Baarn. Puis la route ne présente certes plus rien de Hollandais ; on se croirait à 300 lieues d'Amsterdam dans un pays perdu. Les grandes villes sont rares : adieu canaux multiples, moulins innombrables. vastes prés veloutés...... nous sommes dans la lande, dans le marais.

La région a l'aspect de marennes. Parmi les joncs et les roseaux, dorment des flaques d'eaux noirâtres. brunes ou violacées, suivant la nature de la tourbe environnante, que couvrent en partie des herbes de marais. D'autres fois, ce sont de grands lacs, de vastes étendues d'eau immobile, qui reflètent au crépuscule la pourpre des couchants ; et l'on reconstitue aisément au sein de cette nature morte, l'aspect de la terre aux premiers âges de l'humanité,

alors que des monstres formidables seuls vivaient parmi les éléments. Chaque fin de jour dans ces solitudes, est un paysage de l'époque tertiaire.

Dès qu'on a dépassé Amersfoort, la voie pénètre dans la Gueldre, pays des hautes tourbières et des landes ; le terrain s'exhausse un peu. En parcourant les vastes plaines incultes du Veluwe, plus désertiques encore que la lande bretonne, la route ne dessert aucun centre habité. Les regards ont beau se porter des deux côtés de la voie, ils ne rencontrent que la lande couverte de bruyères ; aucun hameau, aucune habitation ne révèle la présence de l'homme. Pas de chants d'oiseaux ; de ci, de là, un incendie allumé par le brasier de la locomotive ; la vie est absente. C'est un paysage doux et triste, mettant dans l'âme un je ne sais quoi de vague et d'indécis qui n'est pas sans charme. Mais le silence absolu, l'atmosphère mortuaire, tranquille comme la tombe, finissent par peser et c'est un soulagement quand, soudain apparaît au loin la gare de Deventer, que nous gagnons après avoir franchi l'Yssel sur un beau viaduc.

A partir de Deventer, la ligne suit la direction du Nord-Est, à travers les plaines coupées de landes ; ni ajoncs, ni bruyères ; puis remontant de nouveau vers le Nord-Est, dans un cadre sauvage, au milieu de sites farouches, la voie gagne Oldenzaal, ancienne capitale de la tribu des Francs Saliens. Les nombreux jardins, les maisons fleuries, les parterres de gazon rendent agréable le séjour de cette petite ville riante par contraste avec la désolation qui l'entoure.

La vie renaît avec la gare animée de Rheine, mais aussi commence la sensation désagréable de la discipline allemande ; ici la plaine s'est parsemée de fermes, et bientôt nous atteignons Osnabruck, où nous devons changer de train.

Là, montent dans notre voiture des Allemands tout de vert accoutrés, gras et rubiconds, pesants et lourds, évocateurs de bière mousseuse, de choucroute âcre, de saucisses fumées, et des Allemandes aux cheveux blonds et aux yeux bleus, rêveuses, enfoncées dans leurs souvenirs comme en des horizons lointains, et ne disant rien ; les hommes digérant et les femmes songeant.

Nous voici à Hemelingen que nous dépassons bientôt pour traverser la Weser, sur un immense pont. La vallée du fleuve est ravissante avec ses prairies à herbe tendre que broutent avidement des vaches à la robe blanche et noire, avec ses ondulations herbeuses et molles qui l'encadrent. Le train roule en grand silence à travers de plates étendues marécageuses, quelques moulins aux ailes immobiles rappellent la Hollande proche. Puis quelques cheminées apparaissent, des villas, des maisons nous annoncent la ville. Voici quelques jardins, de petits champs séparés, où s'érigent de frêles baraques en planches ; des facteurs, des employés de chemins de fer avec leurs uniformes et leurs casquettes à galons rouges, piochent le petit morceau de terre qu'ils ont loué, ou l'arrosent avec lenteur en fumant leur pipe.

Encore quelques minutes et nous sommes à Brême, pays de ces Saxons hardis, qui remontaient la Seine dans leurs bateaux de cuir à deux voiles et allaient inquiéter Charlemagne jusque sous les fenêtres de son palais. Car c'est d'ici, de ces rives frisonnes aussi bien que des baies du Jutland et des fjords de Scandinavie, que s'élancèrent les Angles, les Jutes et les Frisons affamés et féroces, aux premiers siècles de notre histoire européenne.

Nous n'avons malheureusement fait qu'une promenade dans cette cité. Il est vrai qu'elle a été longue et que notre directeur avait pris soin de tracer notre itinéraire de façon à nous faire parcourir les plus belles rues et à nous faire voir les principaux monuments.

Devant nous, une belle avenue de tilleuls, promenade la plus agréable de la ville, remplace les anciennes fortifications ; des cygnes se promènent sur l'eau paisible des lacs qui baignent les monticules verdoyants où se dressent quelques moulins à vent. Sur le Ring, les maisons blanches à un ou deux étages, précédées de vérandas un peu surélevées, auxquelles on accède par un petit perron, sont abritées de vignes vierges et de glycines en fleurs. Les corbeilles de geraniums, d'anthémis, de fuchsias, qui ornent fenêtres et balcons, font dans les rues des perspectives de jardins suspendus où se marient harmonieusement la verdure et les fleurs.

Mais la promenade favorite des Brêmois, est le Burger Park, parc magnifique aux essences les plus variées. De belles routes, habilement tracées, permettent de se promener pendant des heures à l'ombre des sapins, des cyprès, des bouleaux, des chênes et des épicéas. De temps en temps, apparaît une pelouse immense. On traverse un pont rustique et l'on se trouve devant une vaste pièce d'eau bordée de buissons et de rhododendrons, d'azalées mauves ou jaunes ; un toit de tuiles perce au milieu de la verdure ; c'est une maisonnette où les femmes se donnent rendez-vous pour prendre le café au lait de l'après-midi, non loin d'un grand restaurant de style moscovite

Nous revenons au centre de la ville, sur la place du Rathaus. Autour de cet étroit espace qu'obstruent les tramways et les voitures s'entassent l'une contre l'autre : la Chambre de Commerce, la Bourse, de style ogival, et la Bourse du coton, bâtiment colossal qui occupe à lui seul un des côtés de la rue, la Cathédrale romane, au portail écrasé, comme aplati, et la Maison de Ville avec ses onze arcades, son balcon ajouré et ses pignons à redans, devant laquelle se dresse une statue de Roland, défenseur des libertés municipales. Tout près, la Poste, quelques banques somptueuses, une statue équestre de Guillaume Ier, de Bismarck, une autre de Gustave-Adolphe ; un peu plus loin, le clocher de Saint-Ansgar, incline vers la terre sa flèche vert-de-grisée.

Nous remarquons en passant le nouvel hôtel du Lloyd, importante et massive construction de pierre bleuâtre ; il occupera bientôt, comme les immeubles des compagnies américaines, tout un bloc ; et nous donnons maintenant toute notre attention au port. Dans les rues, nous croisons des

groupes coiffés de petits feutres mous vert-mousse, ornés à l'arrière d'une touffe de poils de chamois ou d'une plume tournée en point d'interrogation et qui ont sur le dos une besace de toile verte retenue par des courroies comme les gibernes des militaires.

Nous retournons vers la gare, où immobile, sur ses parallèles rubans d'acier. l'énorme train, stationne. La locomotive jette des panaches de fumée, des torrents d'étincelles, qui illuminent tout le convoi et zèbrent les vitres de mille traits brillants, et nous voilà repartis vers cette antique ville de la Hanse, qui règne sur l'empire germanique, Hambourg.

Le crépuscule du soir tombait quand notre train quitte Brême ; les gares passent, petites stations muettes et désertes dans la paix profonde de la campagne au repos ; grandes gares éclairées, animées du va-et-vient de la foule voyageuse, trépignante, affolée, prenant le train d'assaut. Puis tout cela devient très vague, très confus : je ne perçois plus rien. Et. c'est à peine si, dans un demi-rêve comateux, j'entends le bruit d'enfer du train passant avec un fracas de ferraille sur le pont métallique qui, à Hambourg, enjambe le bras gauche de l'Elbe, et longeant à toute vapeur les eaux calmes dans lesquelles se mire la lune majestueuse dans un ciel devenu imperturbablement bleu.

Nous sommes à 14 kilomètres de Hambourg. Tous nos camarades sont dans le couloir du train. Dans notre compartiment dorment des Allemands blottis dans de grands manteaux et coiffés de chapeaux verts agrémentés de plumes de coq, Germains aux yeux bleus et aux cheveux soyeux, couleur filasse. Un silence religieux régnait dans le train ; personne ne parlait, on entendait les respirations saccadées, tous les yeux étaient tendus, toutes les âmes étaient énamourées, tous les cœurs battaient, tous les esprits étaient confondus dans une même pensée de contemplation fanatique et muette.

Et bientôt apparut la très vieille cité, fantomatique d'abord avec ses hautes silhouettes d'édifices puissants qui s'élevaient en ombres chinoises sur la lumière diffuse ; avec sa forêt de mâts, pareille, dans le rayonnement des lampes électriques, aux grands pins bleus sous le clair de lune ; avec enfin l'étrange aspect du fleuve noir, au sein duquel se reflétaient les lueurs éparses dans les régions inférieures de l'atmosphère.

Puis tout à coup ce fut l'apparition des flammes embrasant le ciel au-dessus des chantiers, révélant au long des quais la présence des léviathans, éclairant la manœuvre des treuils et des biques, des engins de toutes sortes, et le fourmillement des travailleurs et le frémissement des navires et la trépidation des machines, ce pendant que de petits remorqueurs, par douzaines. allaient et venaient, sifflant, hurlant, se trémoussant, parmi les longues files, doubles, triples, quadruples même, de lourds vapeurs et de fins voiliers, ceux-ci endormis au fil de l'eau comme de gigantesques oiseaux noirs aux grandes ailes repliées, ceux-là, presque tous agités d'un frisson et comme prêts à

repartir tout de suite, dans un brusque réveil, pour les mers lointaines du Sud et de l'Extrême-Orient.

Dans le bruit croissant des treuils, des grues et des remorqueurs, aux sifflements de la vapeur fusante, aux grincements des chaînes. aux halètements des machines, dans la rumeur qui venait aussi des rues en fête, rumeur traversée par les appels des tramways aux timbres clairs. sur ces eaux agitées de l'Elbe, au fond desquelles s'allumaient des étoiles, s'étendaient des nappes de lumière et roulaient des torrents de feu, dans ce fantastique mélange d'ombre et de clarté. nous restions silencieux et rêveurs.

Les omnibus des hôtels sont à la gare et aussitôt les portiers. concierges solennels et gourmés. tout chamarrés d'or. comme ceux des caravansérails de Suisse, d'Italie et de la côte d'Azur. offrent leurs services aux voyageurs.

La ville est en liesse : de toutes les artères débouchant sur la place de la gare. grouille une foule bruyante et animée. Hambourg fête aujourd'hui son empereur qui vient de passer à Altona une revue de 40.000 hommes. Elle avait espéré un instant le posséder dans ses murs. mais l'Empereur, à l'heure où nous arrivions. venait de partir pour Stettin où il devait le lendemain présider la parade. La foule s'est répandue dans les rues, abondamment pavoisées, pour contempler la retraite aux flambeaux et ne se lasse pas d'admirer les vitrines où d'ingénieux commerçants ont. comme à l'ordinaire, exposé d'innombrables effigies de Guillaume II. qui disparaissent sous les fleurs et les palmes vertes, dans une débauche de lumière électrique.

De l'hôtel des Quatre-Saisons. immense caravansérail américain, où nous sommes descendus, nous avons une superbe vue sur l'Alster. En face de nous, à l'autre extrémité du lac, l'hôtel de la *Hamburg Amerika Linie* resplendit sous les feux de ses milliers d'ampoules électriques. Comme nous nous informons de la raison de cette débauche de lumière, nous apprenons que le Président de cette Compagnie, M. Ballin, sénateur, maire de Hambourg, est grand ami et confident de l'Empereur.

Nous aussi, nous nous mêlons à la foule. Autour de l'Alster, ce sont des routes circulaires. aux larges allées, dans lesquelles passent les équipages des sénateurs et des riches négociants. Eux seuls ont droit de circulation, car les rues sont barrées et pas un n'oserait enfeindre la consigne du schutzman.

Avec la foule nous descendons vers le port où la foule est plus grouillante encore. Longtemps nous avons admiré le spectacle que nous offrait cette multitude, et il fallut l'intervention de notre directeur pour nous décider à rentrer.

(A suivre).

LE YUNNAN

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

Limites. — La province du Yunnan a pour limites au nord le Setchoen, à l'ouest le Thibet et la Birmanie, à l'est le Koang-si et le Koei-tcheou, au sud la Birmanie et le Tonkin.

Population. — C'est après le Setchoen la plus vaste province de Chine, sa superficie est d'environ 380.000 kilomètres carrés. C'est par contre, après le Koang-si et le Kan-sou, une des moins peuplées : on évalue sa population à treize millions d'habitants. Cette province eut à souffrir de la grande révolte musulmane qui dura seize ans et qui donna lieu à de véritables hécatombes. La peste fit également de grands ravages dans certains centres en 1872-73.

En raison de la situation géographique spéciale de la province du Yunnan, les races les plus variées s'y rencontrent, formant des tribus de mœurs et de langues différentes. Les Chinois qualifient ces tribus de « barbares ».

Relief du sol. — Le Yunnan est dans presque toute son étendue couvert de montagnes élevées, souvent difficiles d'accès, qui forment le prolongement du vaste massif du Thibet et rayonnent dans toute la province dans une direction générale nord-sud. Le massif thibétain lance dans le Yunnan des ramifications nombreuses, semblables aux branches d'un éventail ouvert, et entre ces branches se trouvent parfois d'assez vastes plateaux dont quelques-uns sont à 2.000 et 3.000 mètres d'altitude, et des plaines cultivables. Quelques lacs assez importants s'y étendent, servant de réservoirs d'irrigation aux populations agricoles. Les principaux sont ceux de Talifou, de Yunnanfou et de Tchen Kiang. A l'est, les plateaux s'abaissent par degrés vers le Koei-tchéou et le Koang-si. Au sud, les chaînes de montagnes sont plus serrées, les vallées plus étroites et les cours d'eau s'y précipitent en torrents.

Hydrographie. — Le Yang tse Kiang, descendant du massif thibétain, traverse le nord du Yunnan, d'abord dans une direction est-ouest, pour remonter au nord et vers le Setchouen. Il porte dans cette région le nom de Kin cha Kiang (fleuve au sable d'or). Sur une partie de son cours, il sert de frontière entre le Yunnan et le Setchoen. Dans tout son passage au Yunnan, ce fleuve est torrentueux et impropre à la navigation. Des passages et des lacs

y sont entretenus à certains endroits pour permettre aux routes du Thibet et du Setchoen de le franchir.

Le Pa ta ho, appelé aussi haut Si Kiang arrose quelques plaines fertiles, mais étroites et prête sa vallée sur un certain parcours à la ligne du chemin de fer français Hanoï-Yunnanfou. Il n'est du reste pas navigable au Yunnan.

Le Hong-ho (Fleuve rouge traverse une grande partie de la province et prête également sa vallée à notre ligne de chemin de fer ; il constituait avant la mise en exploitation de celle-ci la voie de communication normale entre le Tonkin et le Yunnan. Ce fleuve n'est navigable au Yunnan qu'à partir de Man-hao. Son cours supérieur est torrentueux.

Le Mékong traverse aussi le Yunnan dans une direction presque parallèle à celle du fleuve rouge. Ses rapides nombreux le rendent inutilisables sur une grande partie de son cours. Le Salouen traverse la partie ouest de la province pour pénétrer en Birmanie. il est comme le Mékong très encaissé et coupé de rapides.

Moyens de transport. — Le mode de transport des marchandises le plus généralement employé sur les routes du Yunnan est le cheval de bât, par caravanes. Les chevaux du Yunnan portent une charge moyenne de 70 kilogrammes, répartie en deux ballots fixés de chaque côté du bât. Celui-ci qu'on dépose à terre pour y fixer les charges et les équilibrer s'emboîte sur une selle en bois, à peine tenue sur le cheval par quelques sangles sous-ventrières, par une corde ou lanière passant sous la queue de cheval pour empêcher le bât de glisser sur l'encolure aux descentes et par une autre jouant le rôle inverse aux montées et retenant le bât à l'encolure.

Les chevaux des caravanes yunnanaises ont le pied très sûr et passent dans des endroits extraordinairement dangereux et pénibles.

Certaines routes sont cependant inaccessibles aux chevaux, on emploie alors des coolies porteurs.

On trouve aussi dans les plaines du Yunnan et dans les régions peu accidentées des chars à buffles, d'un modèle très rudimentaire, aux roues grossières et pleines. Ces chars servent surtout au transport des blocs de pierre et des minerais. C'est un mode de transport peu employé par les commerçants.

VILLES OUVERTES AU COMMERCE ÉTRANGER

Les villes ouvertes au commerce étranger dans la province de Yunnan sont :

Mongtseu d'une population d'environ 20.000 habitants, située dans une vaste plaine bien cultivée : deux stations de chemin de fer desservent cette plaine. Mongtseu fut ouvert au commerce franco-annamite par l'article du traité passé entre la France et la Chine le 26 juin 1887.

Ho-k'eou. ville frontière, située au confluent du Nam-ti et du fleuve rouge

dans une région basse et malsaine, à peu de distance de la ville annamite de Lao Kay.

C'est à Hokéou que le chemin de fer du Yunnan franchit la frontière et que s'accomplissent les formalités douanières.

Ho K'éou a été ouvert au commerce étranger par la convention franco-chinoise du 20 juin 1895 (article 2).

Se Mao, situé dans le sud de la province dans une plaine fertile et bien irriguée, à proximité de Pou eul fou qui dirige sur son marché le thé très réputé qu'on y récolte. C'est également le traité du 20 juin 1895 qui ouvrit cette place au commerce étranger.

Teng-yue, sur la route de Birmanie, ville d'une population d'environ 15.000 habitants. La Chine a concédé à l'Angleterre le droit d'avoir un consulat dans cette ville, par une Convention en date du 4 février 1897.

PRODUITS D'EXPORTATION

Produits agricoles. — Les mesures prohibitives très sévères prises au cours de ces dernières années par les autorités chinoises contre la production de l'opium ont jeté un certain désarroi parmi les populations agricoles du Yunnan qui trouvaient dans la culture du pavot des ressources fort rémunératrices. Ces ressources ont disparu presque subitement et au moment même où les autorités provinciales se voyaient dans l'obligation d'avoir recours à des impôts assez lourds, pour subvenir aux charges militaires et administratives de la province. Les cultivateurs ont dû apporter brusquement tous leurs efforts au développement de la culture des céréales qui, fort heureusement, donne d'excellents rendements, grâce aux conditions très favorables du climat et d'irrigation dans lesquelles elle s'exerce.

Les étendues cultivables dans la province du Yunnan sont malheureusement trop restreintes ; par contre les plaines et plateaux livrés à la culture sont très productifs et il faut s'attendre à voir l'agriculteur yunnanais entailler peu à peu dans certaines régions, le flanc des coteaux pour étendre ses cultures, surtout celles des arbres fruitiers et du maïs.

La ligne ferrée française traverse les plaines assez étendues et fertiles de Mongtseu, Amitchéou, Tatchoang, Yileang et Yunnanfou.

Il faut citer encore comme régions fertiles et bien cultivées les plaines de Talifou, Yongtchanfou et Semao.

La culture des céréales n'a pas jusqu'à présent donné tout le rendement qu'on peut en attendre parce que l'exportation des céréales était prohibée. L'article 15 du traité franco-chinois signé à Tientsin en 1886 contient en effet la clause suivante : « l'exportation du riz et des céréales sera interdite en Chine ».

Cette mesure fut prise pour éviter les famines dans les régions où, comme

au Yunnan, la culture du pavot tenait la plus large place et où il eût été difficile, en raison du manque de communications, de faire arriver rapidement des vivres de secours en cas de disette.

L'arrivée de la locomotive a fait disparaître le risque de disette en mettant le cœur de la province à quelques jours seulement des réserves importantes de riz de notre colonie indo-chinoise.

Il devenait en même temps nécessaire de permettre aux agriculteurs yunnanais de se créer de nouvelles ressources en remplaçant la culture du pavot par une culture intensive des céréales en vue de l'exportation.

Riz. — Le Yunnan produit d'excellent riz, mais consommé sur place ; l'exportation est interdite.

Blé. — Cette culture n'est pas encore très développée mais elle s'étend. Les bonnes semences d'Europe donnent de bons résultats et un produit supérieur au blé indigène ; l'exportation se chiffre à l'heure actuelle par une moyenne de 800 tonnes. Les moulins du Yunnan sont rudimentaires et actionnés pour la plupart par l'eau ou par des chevaux.

Maïs. — La culture du maïs est une de celles qui actuellement au Yunnan donnent le meilleur rendement et on fonde sur son extension les plus grandes espérances. Le maïs est, avec le riz, la base de la nourriture des populations agricoles du Yunnan. Il est du reste d'excellente qualité et bien fourni.

Le prix actuel du maïs au Yunnan est de 22 piastres la tonne (taux moyen de la piastre : 2 fr. 40 à 2 fr. 50). Le prix du maïs du Tonkin est d'environ 41 piastres la tonne et la demande tendant à être supérieure à l'offre, il faut s'attendre à voir ces prix augmenter dans de sensibles proportions.

Le maïs du Yunnan revient à Haïphong à 38 piastres 50 la tonne (frais de transport et de douane chinoise compris), il faut encore ajouter à ce prix les droits de transit au Tonkin. Les quantités produites ont jusqu'ici été consommées sur place, mais elles seraient néanmoins suffisantes pour donner lieu, dès maintenant, à un courant d'exportation, et celle-ci étant officiellement permise il est probable que les agriculteurs yunnanais destineront à l'exportation une partie du maïs qu'ils consommaient.

Fèves (ts'an teou). — Les fèves sont la principale culture d'hiver du Yunnan. Dès que le riz est récolté et que les rizières sont asséchées, les cultivateurs transforment celles-ci en vastes champs pour la culture des fèves, qui servent en grande partie à la nourriture des bestiaux et à la confection des fromages.

Elles sont souvent charançonnées. Les centres agricoles voisins de Yunnanfou envoient chaque année dans cette ville une moyenne de 2.000 tonnes de fèves

qui sont vendues sur ce marché, mais la plus grande partie de la récolte n'est pas vendue, elle est consommée sur place. Il faut s'attendre, comme pour le maïs, à voir d'ici peu les agriculteurs offrir aux exportateurs une partie de leur récolte de fèves.

Le Yunnan produit les divers fruits d'Europe. Ces fruits sont en général très beaux mais manquent de saveur ; ils se vendent facilement et sont expédiés au Tonkin, où ils sont très appréciés.

Des leçons pratiques pourraient être données par le directeur du jardin d'essais aux arboriculteurs qui obtiendraient ainsi des résultats rapides et non douteux.

Légumes. — Les légumes du Yunnan tels que choux, salades, carottes, navets, jouissent sur les marchés d'Haïphong de la même faveur que les fruits. De nombreux envois y sont du reste faits chaque année. Et là encore l'amélioration de ces produits par l'introduction de graines d'Europe donnerait d'excellents résultats.

Les artichauts, notamment, presqu'inconnus au Yunnan, y pousseraient dans d'excellentes conditions, de même que les asperges.

Nos maisons françaises de graines auraient intérêt à envoyer à nos Consuls des échantillons et des notices explicatives. Celles-ci gagneraient à être aussi simples que possible, de compréhension facile et traduites en chinois. Les échantillons de graines pourraient être remis à l'école d'agriculture où les produits obtenus seraient exposés.

Produits divers. — **Thé.** — On cultive dans la région de Pou eul fou (sud de la province) un thé très apprécié des Chinois et connu sous le nom de thé de Pou eul.

Les feuilles de thé sont comprimées en galettes rondes qui forment des paquets cylindriques.

Il y a trois qualités de thé de Pou eul dont les prix à Yunnanfou sont les suivants :

1re qualité : 41 taëls par charge de 130 livres chinoises ; 2e qualité : 25 taëls par charge ; 3e qualité : 17 taëls.

Rhubarbe. — La rhubarbe se trouve en assez grande quantité dans la région de Talifou. Elle coûte à Yunnan-fou 9 taëls la charge de 130 livres chinoises. A Tali son prix est de 3 taëls.

Poivre. — Le poivre dit hoa tsiao se trouve dans la vallée du Kien tchang ; son prix est de 20 piastres les 100 livres chinoises à Yunnanfou.

Gingembre. — Le gingembre se trouve surtout dans les régions de Sin ping hien et de Sin sing tchéou. Il s'en vend annuellement à Yunnanfou

deux mille livres chinoises. Il est utilisé pour la préparation des médicaments et des sauces chinoises, et vaut 5 piastres les 100 livres.

Tabac. — Le tabac se récolte en assez grande quantité dans la province mais il est de moins bonne qualité que celui du Setchoen ; son prix moyen est de dix taëls les 100 livres chinoises.

Peaux de buffles et de bœufs. — Pendant les 2e et 3e trimestres de l'année 1910, 21 tonnes de peaux diverses, surtout des peaux de buffles, ont été expédiées par chemin de fer de Yunnanfou à Hanoï.

La statistique douanière de Mongtseu enregistre en 1909 une exportation de 884 piculs de peaux de buffles et de bœufs, le bureau de Tengyu note pour la même année une exportation de 5.199 piculs.

Le prix des peaux de buffles est actuellement de 24 piastres les 100 livres chinoises, les peaux de bœufs valent 35 piastres et les peaux de moutons se cotent à 50 piastres les 100 livres.

Il existe à Yunnanfou de nombreuses petites tanneries. Les autorités provinciales ont créé une importante tannerie militaire sous la direction de tanneurs japonais.

A cette tannerie sont adjoints des ateliers qui confectionnent des havresacs pour les troupes du Yunnan et des selles pour la cavalerie. On y fabrique également des sacs de voyage sur des modèles japonais et des chaises pliantes de campagne, sur le modèle anglais des Indes, en remplaçant la toile de ces chaises par le cuir.

Cette tannerie ne dispose d'ailleurs que d'un outillage rudimentaire.

Cornes de buffles et de bœufs. — Ces cornes, en général très belles, commencent à être offertes à Yunnanfou aux exportateurs. Leur prix est dans cette ville de 8 piastres les 100 livres chinoises. 114 tonnes de cornes ont été dirigées par chemin de fer sur Haïphong au cours du deuxième semestre 1910.

En 1909, le bureau des douanes de Mongtseu note une exportation de 462 piculs de cornes et celui de Tengyue une exportation de 989 piculs.

Laines. — Yunnan-fou est le marché aux laines dont l'exportation donne 150 tonnes. Les moutons sont en assez grande quantité et à des prix assez bas pour donner lieu à un courant d'exportation vers le Tonkin. La race yunnanaise gagnerait beaucoup à être améliorée par des croisements pour donner une viande moins dure.

Soies de porc. — Les soies de porc du Yunnan, quoiqu'assez abondantes dans certaines régions, notamment au Kientchang et de belle qualité, n'ont pas jusqu'ici donné lieu à de grosses transactions en vue de l'exportation. Les prix demandés par les marchands yunnanais sont trop élevés mais il est permis d'espérer que cet article sera bientôt livré aux exportateurs à des

prix suffisants de bon marché pour que l'exportation en puisse être tentée avec profit. Le prix moyen des soies de porc du Yunnan est actuellement de 72 piastres les 100 livres chinoises.

La statistique du chemin de fer a enregistré le transport de deux tonnes de soies de porc en mai 1910, à destination de Haïphong.

Soie fabriquée. — Depuis quelques années les autorités provinciales du Yunnan ont fait de louables efforts pour encourager la fabrication de la soie dans cette province et ces efforts ne tarderont sans doute pas à être couronnés de succès. Une école de sériciculture a été créée à Yunnan-fou et elle compte 500 élèves venus des différentes parties de la province.

On ne trouve malheureusement à cette école aucune des machines perfectionnées actuellement en usage en Europe ou dans certaines parties de la Chine pour le filage de la soie. Le matériel est des plus rudimentaires ; les métiers, tous en bois, sont quelquefois très compliqués ; d'autres sont très grossiers et gagneraient à être améliorés. L'utilisation d'un pareil outillage a sa cause dans ce fait que, les élèves sortant de cette école, doivent, une fois leurs études terminées, retourner dans leur campagno pour s'y livrer à la fabrication de la soie, et là, ils seront dans l'obligation pour la plupart de confectionner eux-mêmes leur outillage avec les matériaux rudimentaires qu'ils auront sous la main.

La culture du mûrier est encouragée dans toute la province et donne d'excellents résultats ; les vers à soie utilisés au Yunnan ont été introduits de la Chine centrale.

Minerais. — Etain. — L'étain des mines de Kokiou près de Mongtseu donne lieu à de grosses transactions, le commerce de l'étain du Yunnan est presque entièrement entre les mains de commerçants chinois. Les mines de Kokiou sont exploitées par une société de mandarins et de marchands. Un chemin de fer est actuellement projeté pour relier ces mines à la grande ligne ferrée française. L'étain vient se charger à Mongtseu. Pichetchai où il est transporté en « saumons » sur des chars à buffles qui emmènent au retour du riz pour les mineurs.

L'exploitation de ces mines se fait encore suivant des procédés rudimentaires qui ne permettent pas d'en tirer tout le rendement possible. Les actionnaires semblent vouloir améliorer progressivement cette exploitation par l'introduction de procédés et d'outillage européens, mais celle-ci est rendue difficile par la mauvaise volonté des mineurs qui craignent de voir leur nombre très réduit par suite de l'adoption de machines simplifiant le travail. Des installations électriques ont cependant été faites récemment par des ingénieurs allemands.

Les mines d'étain de Kokiou ont jusqu'ici été peu visitées par les Européens qui risquent d'être mal accueillis et même lapidés par les mineurs.

A certaines époques de l'année, l'eau fait défaut à Kokiou pour le lavage du minerai ; des milliers d'ouvriers sont alors sans travail et causent de grands ennuis aux autorités locales. On remédiera probablement à cet état de choses en créant des canalisations permettant d'aller recueillir à des distances peu éloignées l'eau des sources ou des torrents.

L'étain des mines de Kokiou est en majeure partie dirigé sur Hongkong où il est raffiné.

La statistique douanière de Mongtseu enregistre en 1909 une exportation de 70.824 piculs d'étain (près de 5.000 tonnes).

Zinc. — Le zinc se trouve en assez grande quantité dans la région de Hoei li tchéou. Il a déjà donné lieu au cours de l'année 1910 à quelques transactions d'exportation. Le minerai est très bon et des essais faits au Tonkin ont révélé une teneur en zinc pur de 90 à 95 %.

Les autorités chinoises s'opposèrent au début à l'exportation du zinc, prenant pour prétexte que c'est un métal nécessaire pour la confection des munitions de guerre, mais à la suite de démarches faites par la légation de France à Pékin, les autorités chinoises, en octobre 1910 décidèrent que l'exportation du zinc du Yunnan serait autorisée.

IMPORTATION

La statistique douanière est de nature à nous renseigner mieux que n'importe quel document sur les importations faites jusqu'ici au Yunnan.

Voici pour les années 1908 et 1909 les chiffres du bureau de Mongtseu pour les principaux articles importés :

Cotonnades.

		1908	1909
Shirting anglais gris	pièces	16.218	20.471
Shirting anglais blanc	—	352	1.268
Toile anglaise de 32 pouces	—	6.196	4.739
Toile de 36 pouces	—	3.591	12.092
Coton italien uni noir	—	5.313	4.935
Lastings uni	—	1.123	2.132
Coton italien avec dessins	—	»	618
Lastings avec dessins	—	»	140
Batiste rouge de Turquie	—	1.471	2.736
Velours	yards	56.878	92.420
Couvertures de coton	pièces	9.038	2.719
Essuie-mains japonais	douz.	700	3.718
Filés de coton indiens	piculs	81.702	45.288
Filés de coton tonkinois	—	6.424	12.372

Lainages.

Couvertures	livres	14.338	13.554
Rayés espagnols	yards	1.923	7.374

Articles divers.

Biches de mer	piculs	211	304
Tresses « blama »	paquets	3.715	14.565
Teintures, couleurs aniline	taëls	20.195	19.532
Articles émaillés	—	5.664	9.047
Lampes et brûleurs	pièces	9.185	37.109
Miroirs	—	2.888	5.386
Allumettes japonaises	grosses	52.249	91.667
Aiguilles	mille	5.066	19.110
Pétrole américain	gallons	218.040	300.950
Tabac préparé		6.873	3.689
Ombrelles, parapluies européens		20.832	45.629

Il y a lieu de remarquer l'augmentation de l'importation des cotonnades en général et des cotons filés tonkinois en particulier, celle du velours, des essuie-mains, des articles émaillés, des lampes, des miroirs et enfin des ombrelles et parapluies européens.

On peut escompter de nouveaux débouchés pour les articles de Paris, la bimbeloterie et la verroterie, la quincaillerie, la coutellerie et la lunetterie, les montres, pendules et réveils à bon marché et enfin les phonographes avec disques chinois employant la langue de Pékin.

Les campagnards yunnanais seraient probablement acheteurs de machines agricoles simples, telles que machines à battre et à décortiquer, machines permettant de fabriquer de l'huile de fèves ou de haricots.

J'ai signalé plus haut les débouchés que pourraient trouver les machines simples pour la fabrication de la soie.

La vente de ces articles serait grandement facilitée par des envois d'échantillons qui pourraient être exposés chez les commerçants européens déjà installés au Yunnan et dans les boutiques chinoises.

Le Chinois achète plus facilement les articles qu'il a pu voir et toucher. Il faut aussi des prospectus et des notices très simples traduits en Chinois, avec des marques de fabrique très apparentes et frappant l'œil, pour être facilement retenues, figurant par exemple des animaux. Le Chinois s'habitue vite en effet à une marque et il change difficilement d'article quand, satisfait d'un modèle, il lui a donné sa préférence. Il est prudent également, quand on a adopté une étiquette ou une marque de ne pas en changer la forme ou la couleur.

RÉGIME DOUANIER CHINOIS DE LA PROVINCE DU YUNNAN

Le tarif douanier chinois soumet en général les articles importés et exportés à un droit de 5 % *ad valorem*. Les articles importés paient, en outre, quand ils sont envoyés dans l'intérieur des provinces, en dehors des villes ouvertes, un droit de transit de 2 1/2 % qui les exonère de tous droits intérieurs de likin.

Le commerce français, et par suite le commerce étranger, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée, jouissent au Yunnan de certains privilèges douaniers qui résultent de traités conclus entre le gouvernement français et le gouvernement impérial chinois.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Nous avons vu que deux éléments nouveaux et importants venaient de modifier la situation commerciale générale de la province du Yunnan.

C'est d'une part, l'arrivée de la locomotive à Yunnanfou et d'autre part, la levée de l'interdiction des céréales.

Le premier de ces éléments est de beaucoup le plus intéressant car il permet de rattacher économiquement à la capitale de la province deux marchés qui avaient une tendance à diriger leurs produits vers d'autres régions : je veux parler du marché de Talifou et de celui du Kient-chang.

Grâce à notre voie ferrée, nous sommes en excellente posture pour commercer dès à présent à Talifou et pour y implanter nos produits de façon à concurrencer les marchandises anglaises ou allemandes qui venaient de Birmanie et qui étaient vendues par des commerçants chinois installés à Bhamo.

On peut dire, en somme, que la province du Yunnan est actuellement, au point de vue commercial, bien disposée ; il faut l'y entraîner et on conçoit de quelle utilité peut être pour cette besogne un compradore actif et sérieux. Il serait difficile d'ailleurs de trouver au Yunnan des compradores méritant réellement ce titre par leur activité et leur connaissance des affaires. Par contre, nos maisons de commerce trouveraient assez facilement un bon personnel auxiliaire chinois parmi les élèves sortant de l'école française très prospère que nous avons créée à Yunnanfou.

Il faut aussi traiter les affaires « à la chinoise », en laissant aux compradores une suffisante liberté d'allures ; il faut surtout ne pas entraver leur action par l'utilisation d'un système commercial compliqué ; souvent au Yunnan des contrats à livrer en kilogrammes ont donné lieu à des difficultés d'exécution qui n'eussent pas existé s'ils avaient été passés en livres chinoises par les

compradores, le Yunnannais craint les complications de ce genre, si faciles cependant à éviter, quand on laisse au compradore le soin de rédiger les contrats et de surveiller leur exécution.

Le commerce français tient en ce moment la première place au Yunnan, il peut et il doit la conserver. Il suffit pour cela que nos commerçants soient disposés à consentir quelques sacrifices de temps et d'argent. Le courant des affaires est, il est vrai, actuellement faible, mais il existe et ne demande qu'à se développer et à s'orienter. Il ne faut pas vouloir réaliser trop vite de gros bénéfices; l'essentiel est d'abord de s'implanter, de faire connaître nos produits et nos marques, d'aller au devant des affaires d'exportation et d'importation en ne négligeant pas les voyages. Nos commerçants réunissent les qualités de patience et d'activité nécessaires au Yunnan plus qu'ailleurs pour faire des affaires; nos produits n'auront pas de peine à s'imposer par leur fini et leur solidité.

En construisant au Yunnan une voie ferrée qui commande l'admiration de tous, nous avons donné des preuves suffisantes de ce que peuvent l'énergie et la patience françaises pour qu'il nous soit permis d'espérer que ces qualités ne feront pas défaut à nos entreprises commerciales.

Extrait d'un rapport de M. Henri Lépice, *Vice-Consul de France.*

SITUATION ÉCONOMIQUE DE NOS COLONIES AFRICAINES

On parle beaucoup en ce moment de nos colonies d'Afrique, je ne comprends pas sous ce vocable l'Algérie-Tunisie qui est mieux qu'une colonie et constitue un fragment de la métropole au delà de la Méditerranée. On parle même de cession éventuelle de certaines parties de notre domaine Colonial Africain à l'Allemagne (1); voyons ce que vaut ce domaine au point de vue économique. Cet examen portera sur l'année 1909.

On sait que ce domaine comporte une triple division: l'Afrique occidentale, l'Afrique équatoriale et l'Afrique orientale françaises.

Afrique occidentale.

Elle comprend 5 divisions: 1° le Sénégal; 2° le Sénégal-Gambie: 3° la Guinée française; 4° la Côte d'Ivoire; 5° le Dahomey.

Nous allons examiner séparément la situation de chacune des cinq colonies.

---

(1) P. Chemin-Dupontès. — *Questions diplomatiques et coloniales,* 1er décembre 1910, page 675.

mais auparavant voici les chiffres du commerce pour l'ensemble de l'Afrique Occidentale Française :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	60.861.410	57.706.533	118.567.943
Exportations............	65.154.302	44.677.869	109.832.171
Commerce total.....	126.015.712	102.384.402	228.400.114

Cette situation est bonne et suggère une réflexion.

« Si, depuis dix ans, l'Afrique occidentale a vu doubler son trafic c'est en grande partie à la construction de ses chemins de fer qu'elle le doit. Mais si l'on songe que, quelle que soit l'importance du réseau existant, il n'est composé en grande partie que de sections de lignes futures, que ne peut-on espérer lorsque, dans un avenir prochain, les lignes en construction seront terminées et que deux lignes réuniront, sans se concurrencer, les riches territoires du Niger à la mer. Nous sommes persuadés que les résultats de maintenant ne sont rien à côté de ceux qui sont réservés, et que dans dix ans l'Afrique occidentale Française, après vingt ans de paix complète consacrés à la civilisation et à la création de son outillage, ne sera pas loin d'atteindre le demi-milliard d'affaires » (1).

C'est au *Sénégal* que les progrès les plus marquants ont été obtenus ; l'ouverture de l'exploitation du chemin de fer du Baol (section du Thiès-Kayes) a eu sur la mise en valeur du pays une influence immédiate dépassant tout ce qu'on pouvait espérer. Ce pays particulièrement favorable à la mise en valeur de l'arachide a vu tout son territoire y être consacré au fur et à mesure que le rail permettait l'écoulement du produit. D'autre part, le cours atteint en Europe par les graines oléagineuses n'a pas été sans encourager aussi grandement l'extension de la production.

Dans ces conditions, la traite 1908-1909 a été des plus active, et celle de 1909-1910 promet encore davantage. Il en est résulté une hausse très forte des importations.

Le commerce en 1909 a été le suivant :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	40.175.152	27.737.087	67.912.239
Exportations............	43.397.514	15.767.403	59.164.917
Commerce total.....	83.572.666	43.504.490	127.077.156

(1) P. Chemin-Dupontès. — *Questions diplomatiques et coloniales*, 1er décembre 1910, page 675.

Ces chiffres, comparativement à ceux de 1908, sont en progrès de 842.559 fr. à l'importation, de 13.690.848 francs à l'exportation et de 14.533.407 francs au total. Rapprochée de la moyenne des années 1904-1908, l'augmentation est de 12.093.584 francs pour l'importation, de 23.257.526 francs pour l'exportation et de 35.351.120 francs pour le total.

Pour ce qui concerne le Sénégal Gambie, du fait de la hausse du caoutchouc qui est une des principales productions du pays, il s'est produit une augmentation sensible de l'importation et de l'exportation.

	France ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	1.980.162	362.030	2.342.192
Exportations............	3.160.027	120	3.160.147
Commerce total.....	5.140.189	362.150	5.502.339

Par rapport aux statistiques de 1908 (établies dans les mêmes conditions qu'en 1909) il y a augmentation de 35.427 fr. à l'importation et de 2.676.371 fr. à l'exportation, ce qui donne par le fait une plus-value de 2.711.948 francs.

La *Guinée française* n'est pas dans une situation moins favorable. Ici encore la hausse du caoutchouc s'est fait heureusement sentir, mais c'est surtout l'accélération des travaux du chemin de fer de Conakry poussé maintenant jusqu'au Fonta-Djallon qui a produit les meilleurs effets. L'ensemble de la population, enrichi par la vente de ses produits ou par les salaires reçus a acheté beaucoup plus que jadis. Voici le tableau des transactions.

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	11.363.337	11.557.186	22.920.523
Exportations............	8.531.810	10.836.831	19.368.641
Commerce total.....	19.895.147	22.394.017	42.289.164

Ces valeurs comparées à celles de 1908 présentent une plus-value de 12.526.160 francs dont 8.667.031 fr. à l'importation et 3,859.109 fr. à l'exportation.

La *Côte d'Ivoire*, en 1909, a souffert de sa situation politique. Des troubles en divers points de la colonie ont empêché les indigénes de venir s'approvisionner comme d'habitude ; si l'on joint à cela que les mauvaises conditions dans lesquelles s'était faite en 1908 la vente des caoutchoucs ne leur avaient pas laissé d'argent disponible pour leurs achats, on aura l'explication de la diminution des importations.

Les exportations ont moins souffert de cet état de choses. Si elles ne présentent pas les grosses plus-values que l'on constate dans les autres colonies de l'Afrique occidentale, et qui auraient pu être, elles sont tout au moins en progrès de près d'un million sur l'année précédente. La Côte

d'Ivoire, à l'encontre des autres colonies du gouvernement général, a l'avantage de ne pas voir son exportation reposer sur une seule production ; les bois, les caoutchoucs et les produits du palmier à huile donnent lieu à un commerce important. En 1909, si les sorties de bois et de caoutchouc ont diminué, en revanche les palmistes et l'huile de palmier ont pu, grâce à la hausse des cours et à une excellente récolte, compenser largement les pertes subies par ailleurs.

Le commerce de la Côte d'Ivoire a donné les résultats suivants :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	4.982.362	6.209.880	11.192.242
Exportations............	5.216.307	6.571.545	11.787.852
Commerce total.....	10.198.669	12.781.425	23.980.094

Par rapport à 1908 il y a diminution de 3.030.961 francs à l'importation, mais les exportations accusent une plus-value de 933.952 francs, la diminution n'est en fait que de 2.097.009 francs.

Le *Dahomey* de 1903 à 1907 a traversé une période difficile à cause de la monoculture du palmier à huile : mais des produits nouveaux, maïs, coton, ont été introduits en même temps que s'ouvraient les marchés de Layos pour le bétail et la volaille. L'ouverture de la ligne de chemin de fer de Porto-Novo à Sakété a en outre permis l'exploitation de riches forêts de palmiers et permis le transport économique du maïs vers la côte.

Le commerce s'est présenté de la manière suivante :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	2.360.397	11.840.350	14.200.747
Exportations............	4.848.644	11.501.970	16.350.614
Commerce total	7.209.041	23.342.320	30.551.361

Par rapport à 1908, il y a plus-value de 7.634.453 fr. dont 3.463.369 fr. aux importations et 4.171.084 fr. aux exportations.

Afrique équatoriale.

Elle se compose de l'ancien Congo et du Gabon. Voici la situation commerciale de l'ensemble.

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	4.563.040	6.556.279	11.119.319
Exportations............	8.380.868	9.073.065	17.453.933
Commerce total.....	12.943.908	15.629.344	28.573.252

C'est par rapport à 1908, une augmentation totale de 1.748.101 francs, dont 1.091.081 francs aux importations et 653.020 francs aux exportations.

Voyons maintenant la situation de chaque région.

La colonie du Congo se divise en deux parties distinctes, le moyen Congo qui a tous les caractères de l'Afrique Occidentale et l'Oubanghi-Chari qui présente le caractère des pays riverains du lac Tchad. Les deux régions n'ont d'ailleurs qu'une seule statistique pour le commerce.

Voici cette statistique :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations	2.073.461	4.268.846	6.342.307
Exportations	6.080.296	6.578.467	12.658.763
Commerce total	8.153.757	10.847.313	19 001.070

Il y a une légère augmentation par rappprt à 1908, mais le chiffre total reste au demeurant peu élevé et l'étranger a une trop grosse part. On *espère* que la réorganisation du régime des concessions produira un bon effet, mais ce n'est qu'un espoir. En somme la situation est médiocre.

Elle est franchement mauvaise au Gabon :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations	2.489.579	2.287.443	4.777.012
Exportations	2.300.572	2.494.598	4.795.170
Commerce total	4.790.151	4.782.031	9.572.182

La moins-value totale sur 1908 est de 2.300.889 francs dont 436.539 à l'importation et 1.864.350 à l'exportation.

Cette situation est à signaler.

Afrique orientale.

C'est *Madagascar* et ses dépendances : Mayotte et Comore, la côte française des Somalis.

Notre grande colonie de l'océan Indien, en 1907 et 1908, avait manifesté un léger mouvement de recul dans le chiffre de son commerce ; l'année 1909 a, au contraire, présenté un grand pas en avant, et jamais son trafic n'a été aussi important. Il faut songer toutefois que la colonie est une île ; elle ne peut vivre que sur elle-même et n'a aucun arrière-pays à pénétrer ; de plus, et c'est là le point le plus ennuyeux, elle est peu peuplée. Sa population

correspond à celle de Paris répandue sur tout le territoire de l'ancienne Gaule Sa progression est donc limitée à son champ d'action et à ses moyens ; mais ceux-ci sont assez vastes pour nous permettre de voir chaque année, pendant longtemps encore, d'importantes plus-values.

Le commerce de 1909 a été le suivant :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	30.520.803	3.619.532	34.140.335
Exportations............	24.349.222	10.028.957	33.178.179
Commerce total.....	53.870.025	13.648.489	67.518.514

Le progrès total sur l'année précédente a été de 14.201.586 francs ; sur les importations, il y a augmentation de 4.177.065 francs, et sur les exportations de 10.024.521 francs.

Il convient aussi de remarquer combien avantageuse est la part spéciale de la France.

En ce qui concerne Mayotte et Comore, il y a peu à dire sur ce petit archipel, dont le développement économique est minime.

D'une année à l'autre, les seules fluctuations sont dues à des petites différences dans les récoltes, qui ne sauraient jamais être très importantes.

Nous nous bornerons donc à donner les chiffres du commerce :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	860.770	272.659	1.133.429
Exportations............	2.523.276	177.376	2.700.652
Commerce total.....	3.384.046	450.035	3.834.081

La côte française des Somalis est doublement intéressante, tant comme point de ravitaillement des navires qui s'arrêtent à Djibouti que comme voie de transit du commerce de l'Abyssinie avec l'extérieur. Si la colonie par elle-même, composée de pays désertiques, ne produit pas grand chose, sa situation particulière lui promet un certain avenir. Son sort, il est vrai, est lié à l'évolution économique de l'Abyssinie, mais ce dernier pays étant en pleine voie de progression, son commerce est assuré de se développer encore.

Il convient de remarquer cependant que la Côte des Somalis qui, depuis 1899, avait chaque année présenté une augmentation de son trafic, a vu, en 1908, ce dernier tomber brusquement, tant par suite d'une sécheresse très forte en Abyssinie qui avait atteint les caféiers, qu'en raison de l'arrêt des travaux du chemin de fer. Les fluctuations qui en ont résulté (perte de

4 millions) n'auront heureusement été que passagères, et c'est avec un gain de presque 8 millions de francs sur 1908 que les résultats de l'année 1909 se portent en tête de ceux obtenus jusqu'à ce jour

Les chiffres du commerce ont été les suivants :

	France et ses colonies	Etranger	Totaux
Importations............	2.687.851	12.842.812	15.520.663
Exportations............	2.537.402	23.128.042	25.665.444
Commerce total.....	5.225.253	35.960.854	41.186.107

Par rapport à 1908, il y a une augmentation totale de 7.886.167 francs, partagée entre l'importation pour 2.184.477 francs, et l'exportation pour 5.701.690 francs.

Ces résultats, par rapport à la moyenne des années 1908-1909, donnent une plus-value de 8.720.341 francs, dont 2.375.879 aux entrées et 6.344.462 francs aux sorties.

La part proportionnelle du commerce français est minime, le commerce de la colonie, ne l'oublions pas, étant presque entièrement composé de fournitures aux navires et surtout du transit de l'Abyssinie, Elle s'est élevée, en 1909, au total de 13,7 %, dont 17,4 % aux importations et 9,9 % aux exportations. Elle avait été, en 1908, de 13,6 %, 17 % et 10,3 %.

En résumé la situation de nos colonies d'Afrique, *sauf peut-être pour la région congolaise et surtout pour le Gabon* est partout prospère et satisfaisante : A nous de la maintenir.

FAITS ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

I.— Géographie scientifique.— Explorations et Découvertes.

ASIE

La Nouvelle expédition Bullock Workman dans le Karakoram. — La Société de Géographie de Paris a reçu de Mme Bullock Workman l'intéressante communication qui suit, datée de Srenagar, 31 octobre :

« L'été dernier Mme F. Bullock Workman et le Dr W. Hunter Workman ont accompli leur septième campagne dans l'Himalaya, accompagnés du Dr Cesare Calciati, topographe, du guide Cyprien Savoye et de trois porteurs de Courmayeur.

Durant cette expédition la caravane a exploré la région du Baltistan, en partie inconnue, située entre le glacier de Baltoro et les vallées du Chiok et du Saltoro, et délimitée dans le sens est-ouest par la ligne de faîte Kandus-Siachen et à pen près par le méridien du mont Mosherbrun.

« Ce territoire, qui correspond aux bassins hydrographiques du Kondus et du Hushe, est couvert de pics de 6000 à 7800 mètres et renferme de larges glaciers entre des crêtes très abruptes, souvent même perpendiculaires.

« M. et Mme Workman ont exploré sept de ces appareils. Sur ce nombre le Dr C. Calciati en a levé quatre à grande échelle. Les explorateurs n'ont découvert aucun col entre cette région et le Baltoro ; partout les cirques supérieurs sont entourés de murailles rocheuses inaccessibles, au sommet desquelles aucune brèche n'apparaît ; d'autre part les extrémités supérieures des glaciers sont infranchissables en raison de leur déclivité et de la fréquence des crevasses et des séracs.

« Après avoir terminé la reconnaissance des bassins de Kondus et du Hushe, la caravane remonta entièrement le glacier de Bilapho, jusqu'à un col ouvert dans son bassin supérieur, à l'altitude de 5.600 mètres. Cette cote a été fournie par la lecture d'un hypsomètre, contrôlée par une observation simultanée au poste météorologique de Skardu. Le glacier de Bilapho, long de 300 kilomètres environ, est très disloqué et couvert de moraines. Du sommet du col un large appareil, long de 24 kilomètres environ, amena les explorateurs sur le grand glacier de Siachen découvert en 1908 par le Dr Longstaff. Avec deux compagnons et une troupe de coolies ce voyageur avait suivi à la descente la même route que prirent M. et Mme Workman, puis, après être demeuré un jour au confluent des deux glaciers, il avait repris le chemin du col de Bilapho, sans avoir exploré le Siachen soit vers l'amont, soit vers l'aval.

« Parvenue sur ce dernier glacier à un point situé à l'alttiude de 4.800 mètres et à 30 kilomètres environ de son cirque supérieur, l'expédition Bullock Workman y installa une base d'opération d'où une étude de la région put être entreprise.

« Le Siachen est le plus grand glacier connu en Asie. Sa longueur probable est d'au moins 80 kilomètres. Sa partie supérieure est formée de pas moins de sept branches presque aussi larges que le courant principal et occupe un vaste territoire ; aussi la topographie en est-elle très compliquée. M. et Mme Workman remontèrent deux de ces tributaires. L'un fut parcouru jusqu'à 24 kilomètres en amont du confluent et jusqu'à l'altitude de 6100 mètres ; le point où la caravane s'arrêta était dominé par une muraille rocheuse, à pic, dressée à 7.747 mètres. Sur la seconde branche l'expédition parvint à un grand plateau de glace situé à 40 kilomètres en amont de la jonction avec le Siachen et à l'altitude de 5.800 mètres. Ce plateau s'étend à 16 ou 24 kilomètres plus loin vers une selle neigeuse descendant à l'est dans la direction du col de Karakoram. En outre de ces grands tributaires, le Siachen reçoit un grand nombre de glaciers plus petits descendant des montagnes riveraines.

« Les plus hautes cimes de ce bassin glaciaire s'élèvent dans l'ouest, à la limite de la région explorée au début de cette campagne. Des pics isolés ou des massifs de pics d'une très grande altitude apparaissent également très loin au nord, dans les parages où le Siachen approche du cirque supérieur de Baltoro. Un des sommets les plus importants est le K^3 (7,746 m.) qui domine le Siachen, le Dong-Dong et le Bilapho.

« Le Dr Cesare Calciati a exécuté une triangulation de trois sommets qui couronnent l'enceinte nord-est du Siachen, dont le Teram Kangri du Dr Longstaff. Les résultats provisoires de ses calculs permettent de conclure que l'altitude du plus élevé de ces trois sommets est d'environ 7,300 mètres ; on est donc loin des

8.400 mètres que le Dr Longstaff assignait au Teram Kangri. Des visées sur ces trois mêmes pics, dirigées l'été dernier de quatre points du réseau trigonométrique situés au sud du Siachen ont donné des valeurs sensiblement voisines de celles obtenues par le Dr Calciati. Dans ces conditions le Teram Kangri doit être rayé de la liste des pics himalayens de première grandeur.

« Les explorateurs avaient atteint le Siachen le 19 août, par conséquent à une date avancée de l'été ; par suite, l'exploration du Siachen devenait singulièrement délicate d'autant qu'en cas de mauvais temps la seule ligne de retraite était un col neigeux ouvert à une très grande altitude. Les circonstances atmosphériques ayant été presque toujours favorables pendant un mois, l'exploration d'une grande partie des régions supérieures de cet intéressant glacier put être effectuée, mais en raison de la brièveté des jours, il ne fut pas toujours possible de pousser à fond les reconnaissances. En même temps le froid devenait très pénible, surtout lorsque soufflaient de fraîches bises. A plusieurs reprises, à l'altitude de 4.800 mètres, le thermomètre s'abaisse à — 15° C. —

« Parmi les ascensions les plus intéressantes accomplies par l'expédition, nous citerons celle d'un pic de 6.400 mètres dominant le Siachen sur une étendue de 30 kilomètres et embrassant un panorama de cimes fantastiques situées dans le voisinage.

« Pendant le mois qu'elle séjourna sur le Siachen la caravane campa continuellement à des altitudes comprises entre 4.800 mètres et 5.800 mètres.

« Au cours de cette campagne de nombreuses observations ont été recueillies, concernant la géographie physique et la structure des glaciers. A ce dernier point de vue, le Siachen a fourni en abondance des faits intéressants. Enfin, une série très nombreuse de panoramas photographiques et de téléphotographiques a été exécutée.

« L'exploration du Siachen présente de grandes difficultés en raison de son isolement, de son éloignement de tout centre de ravitaillement, de l'absence de bois et même de végétation dans la plus grande partie de la vallée qu'il remplit. De plus, dans cette région, les emplacements commodes pour camper font défaut, en même temps que les accidents de terrain rendent la marche très lente et très pénible. Alternativement la surface du glacier est découpée par des lits occupés par des torrents et par des ravins, puis par des massifs de séracs et des monticules de glace recouverts de débris et hauts de 70 à 150 mètres ».

AFRIQUE.

Le Tchad ne serait pas un lac. — Le capitaine Tilho, chef de la mission Niger-Tchad, a rapporté, lors de son retour en France, il y a environ deux ans, un nombre important d'échantillons d'eaux et de terres prélevés par ses collaborateurs et par lui au cours de leur voyage d'exploration. L'examen chimique de ces échantillons a permis de formuler cette conclusion, à tout le moins surprenante, que, très probablement, le Tchad n'est pas un lac, du moins au sens strictement géographique de ce mot.

Voici ce que dit à ce sujet M. Francis Marre dans le *Correspondant* : « L'eau du Tchad est douce, très pure, peu minéralisée, exactement comme l'eau des grands fleuves, tels que le Chari, l'Ouémé, le Congo et le Niger ; sa minéralisation est inférieure à celle du Nil Blanc ».

L'impression qui se dégage à la lecture des chiffres analytiques caractérisant l'eau du Tchad et celle de toute la région circonvoisine est que le lac doit « fuir » quelque part, qu'il n'a pas le temps de se concentrer.

Nous serions de plus, tentés de dire qu'il doit exister dans la région circumtchadienne une nappe d'eau souterraine ou des cours d'eau souterrains qui, directement ou indirectement, viennent alimenter le Tchad. Nous irions même volontiers jusqu'à croire que le grand lac du centre africain n'est pas autre chose que l'épanouissement d'une vaste étendue d'eau souterraine, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que l'anévrisme visible d'une immense artère mi-superficielle, mi-profonde.

Le Tour du Monde.

OCÉANIE

L'exploration de la Nouvelle-Guinée. — Pour compléter l'exploration du fleuve Kaiserin Augusta commencée par la Commission de délimitation germano-néerlandaise, il a été décidé par la Compagnie Coloniale allemande qu'une mission composée : d'un géographe, d'un ethnologue, d'un médecin zoologue, d'un botaniste et de deux infirmiers serait constituée sous la direction de l'ingénieur des mines Stollé. Un crédit de 60.000 marks a été alloué à cet effet. On construit actuellement à Hong-Kong un petit bâtiment spécial pour la navigation sur le fleuve. On se rappellera en effet qu'au cours des premières opérations les commissaires allemands avaient dû accepter d'être les hôtes de leurs collègues néerlandais, parce qu'ils ne disposaient pas d'un bâtiment convenant à la navigation du fleuve.

Pendant le mois de janvier dernier, l'architecte Hans Meier a exploré, en compagnie des deux missionnaires Flierl et Pilhofer, l'hinterland de Finschhafen. L'expédition est partie de Simbang vers l'Ouest. Dans les altitudes de 600 à 1.000 mètres, elle rencontra des araucarias ; à 1.400 mètres, des forêts de pins. La montagne est calcaire, on ne trouve du corail et du granit que jusqu'à 700 mètres. Les indigènes pratiquent l'agriculture. L'expédition est montée jusqu'à 2.700 mètres et a reconnu un sommet d'environ 5.000 mètres de hauteur qu'elle a dénommé Luitpoldberg. La marche fut continuée ensuite dans une direction est puis nord-est. La montagne se termine par une falaise, puis un pays plat s'étend progressivement vers la mer. Les régions situées au sud-est des monts Finisterre sur la rive droite du Goma sont très peuplées.

Population. — Au 1er janvier de cette année, la population blanche de la Nouvelle-Guinée allemande comptait 748 individus contre 688 en 1910. Il y avait sur ce nombre 118 colons et planteurs au lieu de 99. Dans l'archipel Bismarck, la même population se chiffrait à 500 individus contre 462. Tandis que les blancs marquent un accroissement de 47 têtes seulement, les Chinois sont passés de 164 à 460, dont 30 femmes. Cette multiplication rapide commence à inquiéter la population et l'administration de la colonie.

Extrait de l'*Océanie Française.*

La lèpre en Nouvelle-Calédonie. — Le Ministre des Colonies vient, on le sait, de prescrire l'application de mesures sanitaires en Nouvelle-Calédonie. Voici quelques détails sur les dangers que la lèpre fait courir aux indigènes, d'après le rapport annuel pour l'année 1910.

Au 31 décembre 1910 le nombre des lépreux blancs internés à l'île aux Chèvres

était de 51 dont 26 hommes libres, 17 libérés de 2e section et 8 femmes ou enfants.

Aux îles Bélep, il existait, à la même date, 70 lépreux d'origine pénale, et à la léproserie de la pointe Nord (île Nou), 13 lépreux attendant leur transfert aux Bélep. En additionnant ces chiffres de lépreux blancs libres ou blancs d'origine pénale, on arrive à un total de 134 blancs isolés.

Malheureusement, le nombre vrai des malades existant en Nouvelle-Calédonie est beaucoup plus grand. Non seulement ces malades sont mêlés à la population saine, vont et viennent, stationnent dans les endroits publics, mais encore un certain nombre d'entre eux exercent les professions les plus susceptibles d'être une cause de contagion. On peut, sans exagération, affirmer que le nombre total des Européens blancs lépreux dépasse 300.

Le nombre des lépreux indigènes est encore moins connu. Plus de 400 sont en principe internés dans les léproseries indigènes. Mais leur nombre total est certainement bien plus élevé. Il ne faut pourtant rien exagérer : et quelques progrès que cette maladie ait faits depuis quelques années, il reste vrai qu'une hygiène et des précautions élémentaires suffisent pour éviter la contagion.

Extrait de l'*Océanie Française.*

II. — Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

FRANCE ET COLONIES.

Statistique du Port de Dunkerque.

MOUVEMENT GÉNÉRAL DES NAVIRES

OCTOBRE 1911

NAVIRES	ENTRÉE		SORTIE		TOTAL GÉNÉRAL	
	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE	NOMBRE	TONNAGE
		Tonneaux		Tonneaux		Tonneaux
Français.......	90	68.540	98	73.167	188	141.707
Étrangers......	87	87.624	86	82.964	173	170.588
Totaux...	177	156.164	184	156.131	361	312.295
Mouvement du mois correspondant de 1910.					434	356.192
Différence pour 1911.					— 73	— 43.897

MOUVEMENT DEPUIS LE 1er JANVIER

1910 —	3.820	navires jaugeant ensemble	3.842.825	tonneaux
1911 —	4.053	id. id.	4.122.503	id.
Différence pr 1911	233	navires en plus et	279.678	tonn. en plus.

La Navigabilité de la Loire supérieure. — La navigabilité de la Loire supérieure, réclamée avec insistance jamais démentie par les Nantais, avait été évaluée à 14 millions pour le parcours Angers-Nantes. Le Conseil général de la Loire-Inférieure demanda qu'on tentât un essai, de l'embouchure de la Maine à Chalonnes, soit sur 14 kilomètres. La dépense fut chiffrée à 1.600.000 francs environ. Les partisans de la Loire navigable ne dissimulèrent pas que la tentative portait sur la partie la plus difficile du lit, où toutes les difficultés étaient accumulées comme à plaisir. Des questions délicates devaient être résolues : obstruerait-on le grand bras du fleuve ou la Guillemette, naturellement navigable ? Emploierait-on des digues en pierre ou en bois ? Les ingénieurs se décidèrent pour les digues en pieux et fascines, comme complément des épis. Les premières opérations datent de 1902-1903. Les travaux n'ont pas été affectés même par les crues. On les poursuivit, en barrant le grand bras à la pointe nord de l'île Béthouard par une digue submersible. Ce barrage détermine le renvoi des eaux vers la Guillemette ; il a l'inconvénient d'obliger à de fréquents dragages à l'extrémité du petit bras. De la pointe sud de l'île Béthouard au pont de Laleud, le lit de la Loire a été régularisé. Puis, on s'est attaqué à la région de Chalonnes. Comme il fallait nécessairement desservir Chalonnes, on a dû barrer le bras de Saint-Georges, et mettre en état le bras de Chalonnes. Au total, les 1.600.000 francs ont permis d'assainir le fleuve sur 26 kilomètres, au lieu des 14 prévus. Les glaces et crues n'ont causé aucun dégât aux travaux, et, en basses eaux, il demeure 1 m. 50 de tirant d'eau sur les mauvais seuils, sauf en quelques points : l'embouchure de la Maine, l'entrée de la Guillemette, la sortie du bras, l'entrée du bras de Chalonnes, ou d'ailleurs les arches du pont sont mal orientées.

On estime à 3.000 ou 4.000 francs par an la dépense nécessaire pour obtenir un tirant d'eau permanent de 1 m. 50 sur lesdits seuils, longs de 25 à 30 mètres. La commission parlementaire a constaté, cet été, la réussite de l'opération de navigabilité entreprise. A l'embouchure de la Maine, on a dû prolonger la ligne des épis sur 1 kilomètre et demi. Ce travail, du coût de 190.000 francs, est en cours d'exécution. Pour achever l'œuvre commencée, 7 millions seraient nécessaires. En prévision de la possibilité complète d'utiliser le fleuve, un armateur fait construire, en ce moment, un matériel spécial, et a traité avec la mine du Pavillon pour le transport de 60.000 tonnes par an, au prix de 1 fr. 70 la tonne rendue à Nantes.

Les adversaires du projet de navigabilité préconisent la création d'un canal Angers-Nantes. Coût : 54 millions. Il y a lieu de leur objecter qu'après Ancenis il serait difficile de creuser cette voie, à moins de l'établir à flanc de coteau, ce qui serait fort onéreux. Dans la vallée de la Loire, il faudrait, en outre, élever des digues contre les inondations, et ouvrir le canal assez loin du fleuve, de crainte qu'une crue ne précipitât des masses de sable dans le radier. A Ingrandes, un pont-canal serait nécessaire et, à Champtoceaux, un tunnel. Devant ces obstacles, on

s'est demandé s'il ne vaudrait pas mieux joindre Angers à Nantes par la Mayenne, l'Oudon, jusqu'à Segré, un canal à établir de Segré à Candé, l'Erdre canalisée de Candé à Nort, et enfin le canal de Nantes à Brest. Cette voie offrirait plus de sécurité qu'un canal latéral à la Loire, et desservirait utilement les mines de Segré.

Les vers à soie sauvages. — L'emploi de la soie Tussah augmente considérablement en France ; elle atteint des chiffres très élevés.

Cette soie est produite, par les *vers à soie sauvages* (Bombyx Pernyi et Yoma-Mai) qui vivent en liberté sur les chênes et se nourrissent des feuilles de ces arbres, au Japon, en Chine, en Mandchourie, dans l'Inde et autres pays asiatiques.

On va essayer d'acclimater en France ces vers à soie du chêne et M. Lambert, l'éminent Directeur de la station séricicole de Montpellier, vient de recevoir du Gouvernement un important subside qui lui permettra de continuer ses études sur cet élevage dont l'utilité saute aux yeux.

(*Revue Commerciale du Levant*).

Commerce et navigation de la France. — Voici les chiffres provisoires du *commerce de la France pendant les huit premiers mois de l'année 1911* comparativement à la même période de l'exercice précédent (en francs).

Importations en France.

	1911	1910
Objets d'alimentation	1.429.316.000	758.907.000
Matières nécessaires à l'industrie	3.131.526.000	2.903.640.000
Objets fabriqués	982.198.000	915.243.000
Totaux	5.543.040.000	4.577.790.000

Exportations de la France.

	1911	1910
Objets d'alimentation	435.363.000	563.117.000
Matières nécessaires à l'industrie	1.259.794.000	1.287.136.000
Objets fabriqués	1.985.586.000	1.938.270.000
Colis postaux	304.124.000	306.034.000
Totaux	3.984.867.000	4.094.557.000

Il résulte de ces chiffres que, pendant les huit premiers mois de l'année 1911, il y a eu augmentation de francs 965.250.000 dans les importations et diminution de francs 109.690.000 dans les exportations.

Dans les 304.124.000 francs de colis postaux, sont compris 24.831.000 francs de ces colis contenant des tissus de soie, contre 24.299.000 francs en 1910.

Détail des échanges de la France avec ses principaux clients du dehors :

HUIT PREMIERS MOIS (*en milliers de francs*).

	Importations en France			Exportations de la France		
	1911	1910	Différences	1911	1910	Différences
	—	—	—	—	—	—
Russie	277.573	197.029	+ 80.544	35.331	60.290	— 24.959
Angleterre	670.679	609.528	+ 61.151	816.080	872.895	— 56.815
Allemagne	626.669	518.890	+ 107.779	521.117	523.586	— 2.469
Belgique	343.003	293.740	+ 49.263	661.713	661.759	— 46
Suisse	88.542	85.244	+ 3.298	244.374	245.563	— 1.189
Italie	124.744	122.567	+ 2.177	192.889	221.939	— 29.050
Espagne	157.671	107.012	+ 50.659	88.943	90.238	— 1.295
Autriche-Hongrie	55.725	54.831	+ 894	27.934	29.128	— 1.194
Turquie	64.215	55.667	+ 8.548	53.479	44.968	+ 8.501
Etats-Unis	524.720	340.503	+ 189.217	264.575	322.824	— 58.249
Brésil	105.033	107.146	— 2.113	50.156	40.388	+ 9.768
Républ. Argentine	312.528	233.848	+ 78.680	111.746	108.336	+ 3.410
Algérie	316.663	303.631	+ 13.032	309.171	265.999	+ 43.172
Autres pays étrangers, colonies et pays de protectorat	1.870.275	1.548.154	+ 322.121	607.369	606.644	+ 725
Totaux	5.543.040	4.577.790	+ 965.250	3.984.867	4.094.557	— 109.690

NAVIGATION (*pendant les huit premiers mois*).

Navires entrés.	Français	5.028	4.742.753	4.841	4.432.358	+ 310.395
	Etrangers	14.002	15.394.258	13.117	14.152.123	+ 1.242.135
	Totaux	19.120	20.137.011	17.958	18.584.481	+ 1.552.530
Navires sortis.	Français	4.749	4.433.876	4.808	4.164.247	+ 269.629
	Etrangers	9.490	10.597.546	9.439	10.283.324	+ 314.222
	Totaux	14.239	15.031.422	14.247	14.447.571	+ 583.851
Total général, entrées et sorties réunies		33.359	35.168.433	32.205	33.032.052	+ 2.136.381

(*Revue Commerciale du Levant*).

Un succédané du jute dans le Soudan Français. — On sait que les Indes Anglaises ont pour ainsi dire le monopole du *jute* dont elles exportent annuellement 700.000 tonnes.

Il paraît que nous possédons dans le Soudan Français une malvocée connue et cultivée depuis longtemps par les indigènes qui porte le nom de *da* et l'appellation

savante d'*Hibiscus Counabinus.* Elle fournit, à la suite d'un rouissage rudimentaire, une fibre assez fine, résistante qui est utilisée sur place pour faire des cordes et filets de pêche.

On devrait propager la culture du da qui exige très peu de soins, pousse avec la plus grande facilité, donne des rendements rémunérateurs et peut remplacer le jute. Ce serait se débarrasser du monopole Indien tout en mettant en valeur notre colonie Africaine. La France importe 100.000 tonnes de jute.

(D'après « *les Echos de l'exportation* »).

Le Café à Madagascar. — Le *Progrès de Madagascar* tient de M. Fauchères, inspecteur d'agriculture qui revient d'une tournée sur la côte, des renseignements intéressants concernant la culture du café qui prend un rapide développement dans cette région.

Il y a autour de Mananjary une vingtaine de plantations qui comptent au total au moins 700.000 caféiers produisant une récolte de 120 tonnes ; dans quelques années la production atteindra 500 tonnes.

On exploite surtout le café Libéria, cependant les planteurs commencent à essayer un café à petits grains légèrement pelliculé, semblable à celui connu sous le nom de East-India.

Au point de vue agricole Mananjary a fourni un effort énorme en ces dernières années, les plantations ont été très régulièrement établies ; elles sont parfaitement soignées.

Les produits sont acceptés sur le marché métropolitain, les demandes sont régulières et les livraisons toujours conformes aux échantillons.

Cette région, par l'initiative des colons, par leurs efforts persévérants, est en train de devenir une des plus riches de l'île.

Madagascar. — A la recherche du pétrole. — De bonnes nouvelles nous arrivent de Madagascar : des recherches opiniâtres ont enfin abouti à la découverte d'une source jaillissante de pétrole. C'est un fait dont l'importance considérable réjouira tous les amis de la grande île. Il y a plusieurs années déjà que des gisements bitumineux importants avaient été signalés dans l'Ouest et le Nord-Ouest de Madagascar ; M. le Gouverneur Général Augagneur avait très vivement encouragé les recherches des ingénieurs spécialistes dans ces contrées ; M. Picquié avait, à son tour, chargé M. l'ingénieur David Levat d'étudier les gisements reconnus et de le renseigner sur les travaux de sondages déjà exécutés par une société anglaise. Le premier sondage exécuté dans un endroit mal choisi n'ayant pas donné de résultats, la société, sur les conseils de l'ingénieur français Levat, en entreprit un second dans les conditions qu'il préconisait.

Ce nouveau forage a réussi.

Des renseignements pleins d'intérêt ont été donnés au Congrès de l'Afrique Orientale sur cette très intéressante découverte.

Un premier niveau d'huile épaisse a été recoupé à 465 pieds de profondeur avec un débit journalier de 9 barils par 24 heures. Ce niveau a été traversé le 4 août dernier.

Le sondage a de nouveau recoupé, à 570 pieds, des huiles plus légères et un mélange d'eau et d'huile est sorti en jaillissant par l'orifice.

A la date du 11 septembre, la sonde atteignait 1025 pieds ; les couches alternantes traversées de grès pétrolifère et de marnes sont admirablement réglées et les niveaux étanches, favorables à l'accumulation du pétrole abondent. Les gaz deviennent de plus en plus abondants et les ouvriers s'étant avisés de les enflammer à l'orifice du puits une haute colonne de flammes s'en est échappée. Un succès complet semble donc très proche et c'est avec une vive satisfaction que nous envisageons les conséquences qu'aura la découverte des pétroles malgaches aussi bien pour la France que pour sa grande colonie. Celle-ci trouvera en effet dans le pétrole le combustible qui lui manque pour développer ses industries, ses moyens de transport par terre et par eau ; avec le pétrole et l'énergie électrique dont ses nombreuses et puissantes chutes d'eau partout répandues renfermant en puissance une réserve inépuisable, elle pourra tirer parti des richesses minérales infinies que renferme son sol et qui jusqu'ici restent inexploitées.

G. L.

Bulletin de Renseignements Coloniaux.

EUROPE.

L'importation des sels de quinine en Italie. — L'Italie où le paludisme est encore très répandu, fait une grande consommation de sels de quinine. Naturellement les plus fortes quantités sont vendues par l'Etat qui a rendu obligatoire la vente de ce produit dans tous les bureaux de la Régie, aussi bien dans les zones indemnes de « Malaria » que dans celles où cette maladie fait encore trop de victimes.

Les sels de quinine sont en très grande partie fournis par l'étranger et spécialement par l'Allemagne. Voici en effet les chiffres de l'importation pendant les dernières années :

IMPORTATIONS en kilogr.	1908	1909	1910
Total	78.805	25.289	38.011
Allemagne	53.882	23.246	25.179
France	1.021	994	1.472

Comme on le voit, la France qui, dans les produits pharmaceutiques en général, fait un chiffre considérable, reste en arrière pour les sels de quinine dont l'importation totale, en valeur, a atteint presque trois millions en 1908. Après la baisse qui s'est produite l'année suivante, une reprise a eu lieu en 1910 et s'est accentuée pendant les premiers mois de cette année.

C'est donc un article intéressant pour nos industriels exportateurs qui devraient essayer d'obtenir les grosses fournitures de l'Etat.

(*Moniteur Officiel du Commerce*).

A propos de l'élevage de l'Autruche. — L'idée de fonder une ferme d'autruches sous une latitude aussi élevée que celle de Hambourg semble au premier abord tout au moins imprévue, si ce n'est téméraire. Aussi M. Hagenbeck, propriétaire de l'établissement dont nous allons parler, n'a-t-il entrepris cette

fondation qu'après une série d'expériences encourageantes. Dès 1903, frappé des nombreuses pertes en autruches qu'il avait subies, les hivers précédents, il se demanda si ces pertes n'étaient pas dues à ce que ces animaux, parqués au chaud dans des locaux de dimensions réduites où ils ne pouvaient pas prendre l'exercice nécessaire, devenaient, par cela même, trop délicats. A partir de ce moment, toutes les autruches qu'il recevait à son établissement zoologique de Stellingen furent abritées dans des locaux non chauffés, disposés de telle sorte que les oiseaux pouvaient, s'ils le désiraient, sortir au grand air, ce dont ils ne se faisaient pas faute, même en temps de neige. Les autruches traitées de cette façon ne présentèrent jamais de symptômes de maladie, leur état de santé étant, au contraire, toujours florissant. Etant donnés ces résultats, l'organisation d'un élevage d'autruches fut vite décidé, et la ferme rapidement construite.

Le 20 juin 1909, le premier autruchon sortait de l'œuf, et, depuis ce moment, les résultats obtenus, tant comme nombre d'œufs fécondés que comme éclosions, ont dépassé toutes les espérances. Les autruchons, fort vigoureux, s'élèvent très facilement ; nous en donnerons une idée en disant qu'on a constaté, chez des autruchons de quatre à cinq semaines, une augmentation de poids d'une livre par jour !

M. Hagenbeck attache du reste la plus grande importance à n'utiliser, pour la reproduction, que des oiseaux sélectionnés parmi les plus vigoureux ; il espère arriver ainsi, en produisant des sujets de tout premier choix, à éviter l'importation souvent aléatoire et toujours coûteuse et à constituer un noyau de reproducteurs hors ligne, contrastant avec ceux qu'on rencontre parfois dans certaines fermes, et qui ne fournissent que des produits dégénérés.

Les résultats obtenus sous ce climat de Hambourg, en même temps qu'ils démontrent que l'autruche est loin d'être aussi délicate qu'on a pu le croire, sont certes tels qu'ils encouragent à multiplier les centres d'élevage dans nos colonies africaines, pays d'origine de l'autruche, où les difficultés sont encore réduites. Quelques tentatives ont déjà été faites ; nous souhaitons vivement que leur nombre augmente encore, et nous ne doutons point qu'elles ne soient couronnées de succès.

Quinzaine Coloniale.

La production européenne du sucre. — D'après le *Berliner Tageblatt*, la production du sucre en Europe est estimée cette année à 5.780.000 tonnes, contre 8.095.000 tonnes l'année dernière. L'Allemagne entre dans cette quantité pour 1 million 350.000 tonnes contre 2.600.000 tonnes en 1910, l'Autrichien pour 1.075.000 tonnes contre 1.538.000 tonnes, la France pour 510.000 tonnes contre 720.000 tonnes, la Russie pour 1.900.000 tonnes contre 2.140.000 tonnes, la Belgique pour 220.000 tonnes contre 285.000 tonnes, la Hollande pour 225.000 tonnes contre 220.000 tonnes et les autres pays réunis pour 300.000 contre 590.000 tonnes.

AFRIQUE.

Les exportations de bœufs de l'Afrique occidentale. — Dans le but de favoriser le mouvement d'exportation du bétail originaire du Sénégal et du Haut-Sénégal-Niger, un décret du 4 septembre 1909 a stipulé qu'une certaine quantité de bœufs de cette provenance, déterminée chaque année, serait

admise en vertu de l'article 3 de la loi douanière du 11 janvier 1892 au bénéfice de la détaxe à leur entrée en France. Depuis, on a pensé que la Guinée française pourrait elle aussi profiter de ce régime, aussi un décret en date du 31 octobre 1911 et publié à l'*Officiel* de la métropole le 3 novembre 1911 a-t-il étendu à la Guinée les dispositions du décret de 1909. Afin d'empêcher les fraudes et de sauvegarder les intérêts du Trésor, un décret paru le même jour assujettit les bovidés étrangers importés en Guinée à des droits égaux à ceux du tarif métropolitain. De la sorte les pays voisins de la Guinée ne pourront pas, en faisant passer leurs animaux par son territoire, profiter de la détaxe qui vient d'être accordée aux bœufs guinéens. Cette précaution prise, un troisième décret autorise l'entrée en France aux conditions sus énoncées, en 1911, de dix mille bœufs originaires des territoires du Sénégal, du Haut-Sénégal-Niger et de la Guinée française.

L'extension à la Guinée de la mesure qui existait déjà à l'égard du Sénégal et du Haut-Sénégal-Niger se rapporte vraisemblablement à la crise métropolitaine de la vie chère. On sait que la viande a haussé de prix en France ainsi que d'autres matières alimentaires et que devant les manifestations tumultueuses qui se sont produites en certaines villes le gouvernement a cherché ce qu'il pouvait faire. Parmi les expédients auxquels il s'est arrêté et que nous n'avons pas à discuter celui que nous venons de mentionner ici est le meilleur. On ne peut s'élever contre les facilités accordées à l'introduction en France de bétail provenant de colonies qui en sont assez riches. Mais au dire de gens compétents, la mesure ne sera pas très efficace, car l'exportation du bétail vivant de nos possessions d'outre-mer est chose peu pratique. A la dernière réunion de la Société d'Economie politique de Paris où l'on discutait de la hausse des produits agricoles, un vice-président de la Chambre syndicale de la boucherie de Paris a fait observer que le bétail colonial destiné à la métropole était obligé de fournir presque toujours une très longue course du lieu d'élevage au lieu d'embarquement; que cet embarquement s'opérait souvent dans des conditions difficiles, que de plus la traversée était longue, que dans ces conditions les animaux vivants arrivaient dans une forme plutôt médiocre sur les marchés français. M. Pierre Pégard, dans des articles publiés par la *Dépêche coloniale* (1), a plaidé la même thèse. On ne pourrait utiliser vraiment notre bétail colonial que si on recourait aux procédés frigorifiques. Or, pour y recourir, il conviendrait de renoncer aux prescriptions sanitaires actuellement en vigueur et qui en exigeant l'adhérence des viscères aux quartiers de viande importés rendent cette importation impossible. Ce sont ces prescriptions sanitaires qui expliquent l'absence de viandes frigorifiées sur nos marchés, alors que ces viandes viennent si nombreuses d'Argentine ou d'Australie chez nos voisins d'Angleterre.

Les exigences sanitaires que nous venons de signaler sont en réalité des mesures protectionnistes dont on s'est servi pour supprimer une concurrence au bétail français. Aujourd'hui qu'on paraît décidé à se départir de ces rigueurs, on devrait autoriser l'entrée en France de la viande de Madagascar ou de la côte occidentale d'Afrique, mais de la viande morte, non de la viande sur pied. Ce n'est, semble-t-il, que dans ces conditions que nos colonies pourront tirer parti de leur richesse bovine et la métropole remédier à sa disette de viande.

(La Quinzaine Coloniale).

---

(1) Voir notamment les numéros des 9 et 16 août et du 30 octobre 1911.

Le commerce et les ressources du Congo Belge. — Le bulletin de la chambre de commerce française de Liverpool relève les renseignements suivants d'un rapport du Consul d'Angleterre à Boma sur le commerce et les ressources du Congo belge. Suivant les réformes proposées par le Ministre des colonies belge et approuvées par la Chambre des Députés, une complète liberté d'action sera désormais accordée et garantie aux négociants de toute nationalité désirant faire du commerce au Congo. Les lourdes taxes, les droits, et les nombreuses restrictions vexatoires du passé, l'impossibilité de louer des terres, le décret de 1904 imposant aux commerçants de planter des arbres à caoutchouc et beaucoup d'autres désavantages qu'il est inutile de citer et qui contribuaient à restreindre le commerce ont été modifiés ou entièrement supprimés.

Les vieilles firmes Hollandaises, Allemandes et Portugaises du Congo n'ont pas tardé à profiter des nouvelles conditions ; elles avancent énergiquement vers l'intérieur, et prennent pied, là où les naturels du pays ne peuvent pas trafiquer des produits du sol, mais où les marchands pourront dès 1912, s'établir et acquérir des terres afin de s'adonner au commerce ; ils sont en ce moment empêchés de trafiquer dans les zones réservées. Les districts dans lesquels l'activité est la plus particulièrement remarquable sont le Busira, Lukénié, Oubanghi, et le lac Léopold II. Le gouvernement et les compagnies privées ont importé l'année dernière pour liv. sterl. 268.000 de numéraire et cette année une nouvelle somme de liv. sterl. 400.000 sera importée, mais on a besoin du commerce pour aider à la pénétration et à la distribution de cet argent dans les régions qui ne sont point encore exploitées.

Quant au développement du service des bateaux à vapeur sur le Congo, il attire particulièrement l'attention, mais aucune information sur le programme des projets du gouvernement belge n'a pu être obtenue des fonctionnaires locaux qui signalent seulement les besoins de ce service. Quelques conclusions peuvent cependant être déduites des recommandations données par le gouvernement local concernant le trafic fluvial. Si les recommandations de ce département sont approuvées, le service par bateau à vapeur de Léopoldville et de Stanleyville sera complètement réorganisé par l'addition à la présente flottille d'un certain nombre de steamers rapides. L'ennuyeux et inconfortable voyage du Pool aux chutes et retour, demande aujourd'hui 30 à 35 jours ; le projet consisterait à réduire le temps de ce voyage à 16 jours par l'emploi de 3 grands et rapides vapeurs de 1000 tonnes fonctionnant au pétrole.

Marchandises européennes. — En voyage, l'indigène porte généralement un sac dans lequel est enfermé tout son avoir ; il contient des bijoux faits avec du cuivre en barres, de longues épingles de cuivre employées pour fixer les chapeaux, d'autres ornements destinés à la parure de la tête, de petits rasoirs triangulaires, couteaux, miroirs, hameçons, épingles, etc.

On peut voir, par cette courte énumération, le débouché que trouveraient les marchandises de fabrication européenne, si les indigènes pouvaient se les procurer. Ils arriveraient à se rendre compte de la valeur de l'argent et ce serait un stimulant de production pour le travail libre alors que, jusqu'ici, ils n'ont produit que contraints et forcés. Le goût du nègre pour les marchandises européennes se développe d'une manière incroyable ; aussitôt qu'il est en contact avec la civilisation et en possession d'argent, ses besoins augmentant en conséquence, il devient bien vite acheteur d'articles tels que : machines à coudre, gramophones, bicyclettes, etc....

Pour atteindre les localités éloignées des centres de commerce, des bateaux à

faible tirant d'eau devront être employés et accompagnés de colporteurs qui iront vendre les marchandises dans les villages les plus éloignés. On peut trouver un débouché pour les articles tels que vêtements, imitation de joaillerie, chaussures, chapeaux, coutellerie, quincaillerie, parfumerie, articles émaillés, etc. Ces derniers sont très appréciés par les indigènes et d'une vente très courante.

Production de l'or. — Les extractions d'or à Kilo ont été de 134 livres en 1905, 466 en 1906, 710 en 1907, 986 en 1908, et 1445 en 1909. En 1910 on a atteint le total de 1.951 livres. Les besoins de main-d'œuvre augmentent ; le nombre des travailleurs est passé de 1.400 en 1909 à 2.145 en 1910 et on estime à 3.000 ceux actuellement employés dans les diverses mines d'or du Congo belge. On dit avoir découvert des alluvions aurifères dans les rivières Nizi et Chari, au nord-est de Kilo. Les exploiteurs ont trouvé une veine d'or, près de Nili, de 2.200 livres et le Chari roule des alluvions de 200 grains par mètre cube. D'autres découvertes ont été faites dans le district de Onélé et dans le bassin de l'Arouhimi.

On peut se rendre compte, par ce rapport, que l'avenir du Congo belge est très favorable et que le commerce ne peut manquer de s'accroître rapidement et parallèlement avec le développement de la civilisation.

(*Moniteur Officiel du Commerce*).

AMÉRIQUE.

Le caoutchouc en Bolivie. — L'exploitation du caoutchouc en Bolivie ne se développe que très lentement, d'abord à cause de l'inexpérience de la main-d'œuvre, ensuite à cause des difficultés géographiques du pays. Les indigènes ne savent encore exploiter le *caucho* qu'en l'abattant, ce qui dévaste en peu de temps de grandes étendues de terrain, et l'*hévéa* qu'en le saignant outre mesure pendant des périodes de deux ans, séparées par des intervalles de repos de six ans. Tous procédés qui introduisent dans la production une grande irrégularité.

La configuration géographique du pays est un obstacle extrême à l'exploitation du caoutchouc. La Bolivie est composée de pics très élevés séparés par des vallées profondes, entre lesquelles il n'existe pas de communications faciles. Les forêts caoutchoutières sont elles-mêmes séparées par les *thalwegs* ou lits de rivières torrentielles qui descendent des montagnes.

D'autre part, les centres commerciaux du pays, La Paz et Sucre, sont situés sur des plateaux de 3 à 4.000 mètres d'altitude, où l'air très raréfié ne permet pas à la main-d'œuvre de travailler avec autant de résultat que dans la plaine.

Enfin l'accès direct à la mer n'existe qu'en transit, c'est-à-dire en passant par le Chili ou le Pérou. Les deux ports d'Arequipa et de Tacna, où seuls peuvent se faire les embarquements, se trouvent en effet, le premier en territoire péruvien, et le second en territoire Chilien. C'est dire que les expéditions sont soumises à des taxes douanières compliquées qui grèvent d'autant le prix du caoutchouc, et s'ajoutent à la taxe d'exportation déjà établie par le gouvernement bolivien.

Quant aux conditions mêmes de l'exploitation sylvestre, elles présentent les mêmes obstacles qu'au Brésil. C'est toujours la main-d'œuvre soumise aux fatigues meurtrières de la vie sauvage, et les mêmes risques encourus par les *aviadores* qui commanditent cette difficile industrie.

Les exportations de caoutchouc au Brésil. — Voici le tableau comparatif des exportations de caoutchouc de Para pendant ces dix dernières années.

ANNÉES	Vers l'EUROPE	Vers LES ÉTATS-UNIS	TOTAL
			kilos
1901	14.739.520	15.550.978	30.390.498
1902	14.689.912	13.859.868	28.549.780
1903	16.061.547	15.033.395	31.094.942
1904	14.334.668	16.309.468	30.644.136
1905	18.656.543	15.260.345	33.916.888
1906	18.575.451	16.192.304	34.767.755
1907	19.278.263	16.587.321	35.865.584
1908	20.523.909	17.539.442	38.063.351
1909	19.805.223	19.646.980	39.452.203
1910	22.979.328	15.060.490	38.039.818

Comme on le voit, la production brésilienne, malgré l'augmentation croissante de la consommation mondiale du caoutchouc reste sensiblement stationnaire.

OCÉANIE.

Les gisements de phosphates dans l'archipel des Tuamotu. — Nos lecteurs ont été déjà mis au courant de la découverte des riches gisements de phosphates de chaux dans l'Océanie Française.

Au moment où commencent les expéditions de phosphate, nous pensons qu'il sera intéressant de donner quelques indications plus précises sur ces gisements.

Jusqu'à la découverte des gisements de l'île Makatea, toute la production des « phosphates d'Océanie » provenait exclusivement d'îles anglaises et allemandes :

L'île *Ocean* (angl.) située dans le groupe des îles Gilbert ;

L'île *Nauru* (all.) située dans le groupe des îles Marshall, toutes deux exploitées par une société anglaise.

L'île *Christmas* (angl.) située dans l'Océan Indien, exploitée par une société anglaise.

Ces îles renferment des gisements importants de phosphate de teneur élevée (80 à 85 %) et ont exporté pendant l'année 1910 un total d'environ 400.000 tonnes.

La découverte de gisements considérables de phosphates de haut titre dans l'île *Makatea* présente donc un intérêt de premier ordre, puisqu'elle permettra à la France, déjà si bien partagée en matière d'engrais phosphatés, grâce à ses puissants gisements d'Algérie et de Tunisie, de lutter sur les divers marchés du monde avec les produits des îles anglaises et allemandes de l'Océan Pacifique.

L'île Makatea est située dans le groupe des îles Tuamotu, à une centaine de milles de Tahiti. La puissance des gisements de phosphates qu'elle contient peut

être évaluée à un minimum de 10 millions de tonnes, dont la qualité et la teneur sont semblables à celles des autres îles du Pacifique.

L'exploitation de ces gisements est entreprise par la *Compagnie française des phosphates de l'Océanie.*

Cette société française, constituée en 1908, qui a son siège social à Paris et dont le capital est de 9 millions de francs, a effectué à Makatea des travaux considérables, rendus particulièrement difficiles par suite de l'éloignement, des conditions locales et de la nature tout à fait spéciale de l'île.

Cette société voit aujourd'hui ses efforts couronnés de succès, et quatre navires chargés de phosphate viennent d'être expédiés de Makatea, le premier à destination des îles Hawaï, deux à destination des Etats-Unis, et un à destination d'Europe. Plusieurs navires sont déjà affrétés pour effectuer des transports de phosphate d'ici à la fin de l'année.

La *Compagnie française des Phosphates de l'Océanie* compte arriver rapidement à exporter 100.000 tonnes par an et il est à prévoir que ce chiffre sera, par la suite, sensiblement dépassé.

La mise en valeur des phosphates de Makatea va accentuer dans une large mesure les progrès économiques, déjà sensibles, faits depuis quelques années par notre colonie océanienne et va accroître son essor. Le mouvement important des navires qu'entraînera le chargement des phosphates facilitera les relations de Tahiti avec l'extérieur et les sommes considérables que dépense la compagnie dans la colonie contribuent déjà à développer sa prospérité.

Les droits élevés que paye la Compagnie pour l'introduction des marchandises et du matériel de toute nature qu'elle importe, ainsi que les droits de sortie sur ses phosphates aideront le budget à faire les dépenses nécessaires pour permettre à nos Etablissements d'Océanie de jouer le rôle important qu'ils sont destinés à remplir après l'ouverture du canal de Panama.

Extrait de l'*Océanie Française.*

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL ADJOINT,

JULES DUPONT.

TABLE DES MATIERES

DU DEUXIÈME SEMESTRE DE 1911.

Grandes Conférences.

Communications.

Nécrologie.

Procès-verbaux.

Congrès.

Excursions.

Bibliographie.

Faits et Nouvelles géographiques.

I. — Géographie scientifique. — Explorations et Découvertes.

Europe.

Asie.

Afrique.

Océanie.

II. Géographie commerciale. — Faits économiques et Statistiques.

France et Colonies.

Europe.

Asie.

Afrique.

Amérique.

Océanie.

III. — Généralités.

Lille Imp. L. Danel

